



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

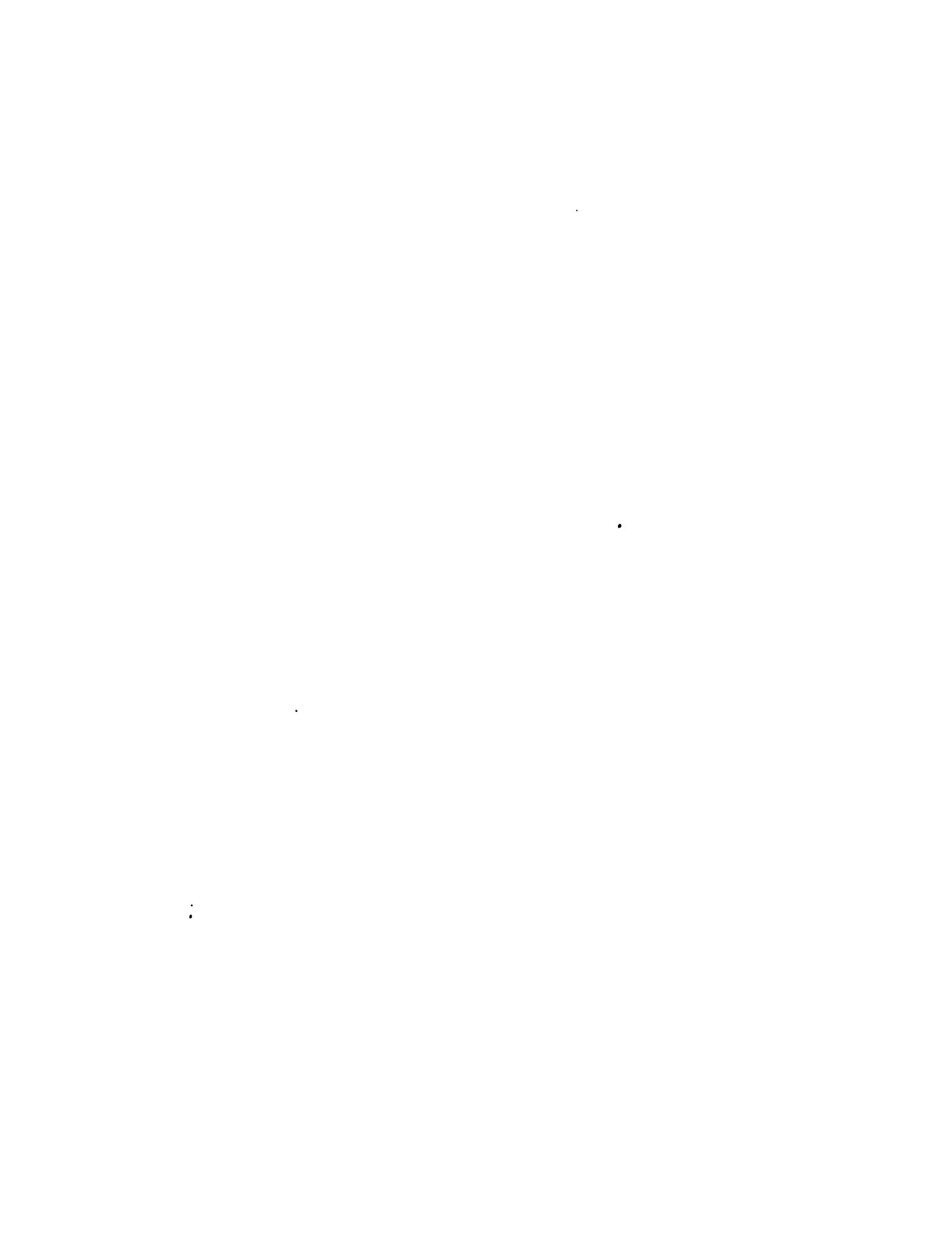


3 3433 06728013 5



George Bancroft.



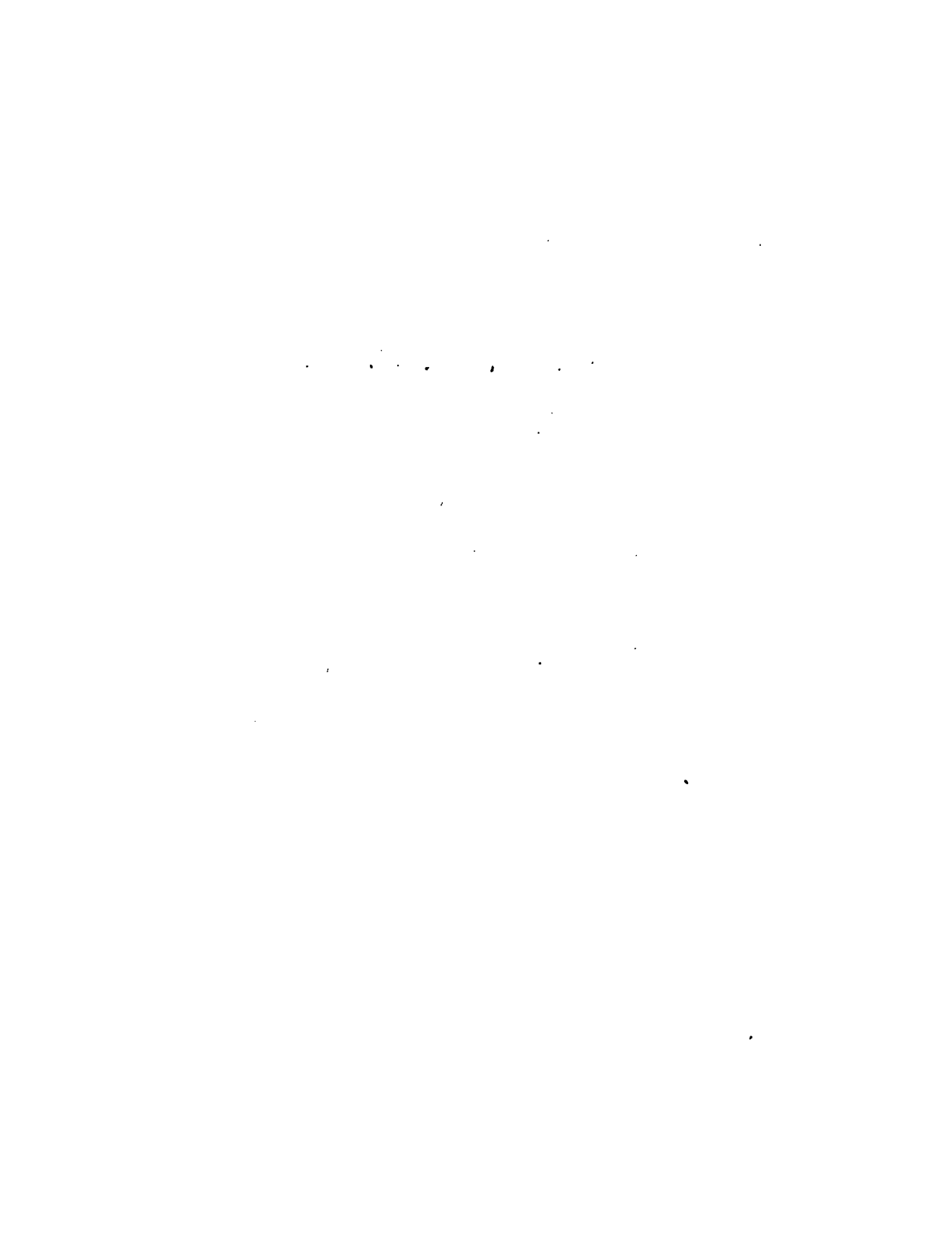


BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
DR—EI.  
~~~~~



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE
DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANT

*On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts
que la vérité. (Voy., première Lettre sur Œdipe.)*

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DES BONS-ENFANTS, N^o. 34.

1814.

xvvp.



NOY WBM
DUBN
YSAEEL

SIGNATURES DES AUTEURS

DU DOUZIÈME VOLUME.

MM.

—T. BEUCHOT.
 —R. AMAR-DURIVIER.
 —R. AUGER.
 . AUGUIS.
 —S. BIGOT-DE-MOROGUES.
 P. BARANTE père (DE).
 —T. BOURGEAT.
 . BERNARDI.
 . BEAUCHAMP (Alphonse DE).
 S. BOISSONNADE.
 . BEAULIEU.
 . M^{me} BOLLY.
 . CHAUMETON.
 DU. CATTEAU-CALLEVILLE.
 . P. PILLET.
 . CLAVIER.
 . COTTRET.
 —Y. COQUEBERT DE TAIZY.
 —R. CUVIER.
 . DELAUNAYE.
 . C. LACOMBE (DE).
 —S. DU PETIT-THOU.
 . DESPORTES (Boschillon).
 . DURDENT.
 . EYRIÈS.
 . FAYOLLE.
 —T. FABIEN PILLET.
 . FOURNIER.
 . GINGUENÉ.
 N. GUILLON (Aimé).
 R. GROSIER.
 T. GUIZOT.
 Y. GLEY.
 . JOURDAIN.
 . LANGENFELD.
 —E. LA PORTE (Hippolite DE).

MM.

L—S. LANGLEËS.
 L—S—E. LA SALLE.
 L—T—L. LALLY-TOLLENDAL (DE).
 L—Y. LÉCUY.
 M. B—N. MALTE-BRUN.
 M—D J. MICHAUD JEUNE.
 M—ON. MARRON.
 N—L. NOEL.
 N—T. NICOLLET.
 P—D. PATAUD.
 P—E. PONCE.
 P—X. PUJOLUX.
 Q. R—Y. QUATREMÈRE-ROISSY.
 R—D—N. RENAULDIN.
 R—S. RHASIS.
 R—T. ROQUEFORT.
 S—D. SUARD.
 S. D. S—Y. SILVESTRE-DE-SACY.
 S—L. SCHOELL.
 S. M—N. SAINT-MARTIN.
 S. S—L. SECONDE-SISMONDI.
 ST—R. STÄBER.
 ST—T. STÄSSAERT (DE).
 S—V—S. SEVELINGES.
 S—Y. SALABERRY.
 T—M. TABARAUD.
 T—N. TACHON.
 T—S. TROLLIET.
 U—I. USTÉRI.
 V—L. VISCONTI.
 V. S—L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
 V—VE. VILLENAVE.
 W—R. WALCKENAER.
 W—S. WEISS.
 X—S. Revu par M. SUARD.
 Z. Anonyme.

rmes contractæ. On en connaît trois éditions. La première paraît à Lyon, 1531, in-4°. Il y a une seconde de Louvain, 1552, in-8°, et une troisième de Lyon, 1576, in-16. A la suite de l'édition de Louvain on trouve une sylve du poète : *De jurisprudentiæ studiis justitiæ laudibus*, et enfin les *orationes* de Caius. Les ouvrages racontés qu'on vient de citer sont tous du médiocre, sous le rapport de la poésie ; mais ils ont pu être utiles aux jeunes juristes, en facilitant les moyens de retenir les réceptes d'une application journalière.

W—s.

DRACONTIUS, poète latin et prêtre, vivait en Espagne, sous le règne de Théodose le jeune, au 5^e. On a de lui : *Hexameron seu sex dierum, carmine heroico*, suite duquel est une Élégie en 198 vers adressée à Théodose le jeune, dans laquelle il demande pardon, à des erreurs qu'il a pu commettre dans son poème ; à Théodose, du si- qu'il a gardé sur ses triomphes. Première édition du poème de Dracontius vit le jour à Paris, en 1560. Cet ouvrage fut réimprimé à Bâle dans le Recueil de G. Fabricius, 1611, in-4°, puis au tome VIII^e de la *Bibliotheca patrum*, Paris, 1624 ; Francfort, avec les notes de J. E. 1610, in-8°. Eugène, évêque de Tolède, trouvant l'ouvrage de Dracontius incomplet, en ce qu'il ne parlait du septième jour, avait revu corrigé tout le poème, et y avait ajouté la récapitulation de la création, quelques vers en l'honneur du septième jour. Michel Ruiz de Azagra, docteur, avait entrepris une édition de l'*Hexameron* de Dracontius, revu par Eugène ; mais Antonio lui-même en revu cette édition, et il est dou-

teux qu'elle existe, puisque Gaspard Barth (*Adversaria*, pag. 1616), n'a pu se la procurer. Le P. Sirmond donna le premier en France une édition de Dracontius, avec les opusculs d'Eugène de Tolède, 1619, in-8°. L'*Hexameron* y contient 654 vers, au lieu de 575 seulement que donnent les précédentes éditions : c'est cette édition de Sirmond qu'ont suivie André Rivinus, pour celle qu'il donna à Leipzig, 1651, in-8°, et les éditeurs de la *Bibliotheca patrum*, publiée à Lyon. Barth, dans ses *Adversaria*, a éclairci plusieurs passages de Dracontius. — Un autre Dracontius, qui, dans des temps difficiles, voulut se soustraire à l'épiscopat, s'attira de S. Athanase une lettre qu'on trouve au tome I^{er} de l'édition, donnée par Montfaucon, des œuvres de ce Père.

A. B—r.

DRAGUT, amiral ottoman, élève de Barberousse, naquit de parents pauvres, dans un village de la Natolie. Ambitieux et avide, il se mit à la suite d'un corsaire de sa nation : Barberousse le distingua et lui donna un petit bâtiment à commander, avec lequel il courut la mer. Dragut désola les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie ; c'était dans l'île de Gerbes, près de Tripoli d'Afrique, qu'il se retirait avec ses prises, ses esclaves et son butin : il ne tarda pas à se trouver à la tête d'une flottille de pirates que sa réputation, son habileté et son bonheur lui avaient associés. Le célèbre André Doria jugea dès lors Dragut un ennemi digne de lui ; il le poursuivit sans relâche, et finit par le prendre à la suite d'un combat de mer, au milieu d'un port voisin de Calvi, dans l'île de Corse. Dragut fut mis à la chaîne avec tout son équipage. Parisot de la Vallette, depuis grand-maître de Malte, voyant le corsaire au rang des forçats,

lui dit : « *Senor Dragut, usanza di guerra.* » Dragut qui lui-même avait vu Parisot esclave aussi chez les Mulsulmans, lui répondit fièrement : « *F mudenza de fortuna.* » En effet sa captivité ne fut pas longue ; et pour trois mille écus de rançon, les mercantiles génois relâchèrent un si redoutable ennemi. Il reprit ses courses et ses pirateries : persuadé que la mer appartenait à tout le monde, l'insolent corsaire dédaigna long-temps de piller sous la protection du sulthân ; mais ne trouvant pas que l'île de Gerbes fût une retraite assurée, il prit d'assaut la ville d'Africa, et en fit sa place d'armes ; il s'humilia enfin devant la puissance de Soliman - le - Grand, quand il vit que tous les ports de la domination othomane lui étaient fermés. Le sulthân lui pardonna en faveur de ses talents, de sa bravoure et de sa haine contre les chrétiens. Ils ne pouvaient pas avoir un ennemi plus actif, plus redoutable, plus avide et plus habile que Dragut. Un seul trait fera juger de son génie second en ressources. A la suite d'une expédition où Dragut avait commandé l'avant-garde de la flotte othomane, il avait forcé André Doria à fuir devant lui, et à être spectateur du pillage et de l'incendie des côtes de Calabre et de Naples. Ce corsaire se trouvait réduit à sa seule flottille, après le retour de la flotte à Constantinople. André Doria, pour venger tant d'injures et de pirateries, se mit à la recherche de Dragut, et le joignit sur les côtes de Barbarie, où il le surprit engagé avec ses galères dans un goulet. Le génois le tenait bloqué, certain que cette fois il ne pourrait lui échapper. « Cependant Dragut, dit le naïf Brantôme, son contemporain, forgea en soi une astuce ni militaire, ni renarde ; mais du tout diabolique : pourquoi

» il amasse le plus de gens qu'il
 » qui pouvaient monter jusqu'
 » cents, les paie très bien, et
 » avec sa chiourme et ses sol
 » mariniers, par une belle nuit
 » ses galères hors de l'eau et l
 » en terre, les faisant couler et
 » par des rouleaux environ une
 » et fit si bien, par la main d
 » vailleurs, qu'elles s'allèrent j
 » l'autre côté dans l'eau dans u
 » canal là où il les arma et rel
 » dain. André Doria n'en sut ri
 » qu'à ce que Dragut commenç
 » raitre en pleine mer avec ses
 » Qui fut étonné, ce fut André
 » qui se mit à sa poursuite :
 » n'était plus temps ; car il ét
 » loin, et si ne craignait-il p
 » son ennemi qu'il ne prit pa
 » contre, quasi à sa vue, une
 » qui venait de Sicile et port
 » vivres et cinquante soldats à
 » chrétienne. Dragut rasla tout
 » puis se sauva. » Ce formida
 nemi des chrétiens, aussi habil
 trépide, valut aux Othomans
 toire de Gerbes, si humiliant
 Philippe II ; et cinq ans apr
 siège de Malte de 1565, il eut
 emportée d'un coup de canon.

DRAHOMIRE, épouse de V
 las I^{er}., duc de Bohême, n'est
 dans l'histoire que par ses
 Wratisslas, en mourant, confia
 fils aux soins de Ludmille, sa
 pour qu'elle les élevât dans la
 chrétienne. Drahomire irritée f
 gler cette vertueuse princesse,
 et donna l'ordre de faire sor
 les chrétiens de ses états. Ce
 Wenceslas, l'aîné de ses fils
 nuait à suivre les pratiques de
 gion dans laquelle il avait été
 Drahomire le fit assassiner
 leslas, son frère, au milieu d
 un : ce crime souleva l'Al

contre elle. L'empereur Othon entra en Bohême avec une puissante armée, et força Drahomire d'accepter les conditions qu'il lui proposa. On ignore l'époque et le genre de sa mort. *Aeneas Sylvius* rapporte qu'elle fut engloutie dans un abîme qui s'ouvrit sous ses pas, à peu de distance de Prague, mais le souvenir des maux qu'elle avait fait souffrir aux chrétiens peut avoir contribué à répandre le bruit que le ciel avait pris soin de les venger.

W—s.

DRAKE (FRANÇOIS), célèbre navigateur anglais, naquit à Tavistock dans le Devonshire, en 1545. Son père, qui était pauvre et chargé de famille, le confia, pour apprendre le métier de marin, à un patron de barque qui naviguait le long des côtes, et transportait quelquefois des marchandises en Zélande et en France. Drake répondit si bien aux soins que son maître prenait pour en faire un excellent homme de mer, que celui-ci, à sa mort, lui légua son bâtiment. Sir John Hawkins, son parent, s'intéressa à lui, et le fit instruire. A dix-huit ans Drake était chargé du détail d'un navire qui faisait le commerce de Biscaye ; à vingt il fit un voyage à la côte de Guinée, et à vingt-deux il obtint le commandement d'un vaisseau, et se conduisit avec bravoure dans l'affaire malheureuse que sir John Hawkins eut avec les Espagnols dans le port de la Véra-Cruz ; mais il y perdit tout ce qu'il possédait. Il conçut dès lors une telle animosité contre les Espagnols, qu'il ne fut plus occupé que des moyens de leur faire tout le mal possible. Il n'eut pas plutôt annoncé son dessein en Angleterre, qu'un grand nombre d'aventuriers vinrent se joindre à lui. Il effectua deux entreprises aux Indes Occidentales, évita d'en venir aux mains avec les Espagnols ; mais par

le résultat de son voyage, il satisfait tellement les propriétaires de vaisseaux, et acquit une telle réputation, qu'il fut en état d'exécuter un projet plus important. En 1572 il alla avec deux navires, dont l'un était commandé par son frère, attaquer les villes de *Nombre de Dios* et de *Venta-Cruz*, situées sur la côte orientale de l'isthme de Panama, les emporta d'assaut, et y trouva un butin considérable. Au retour de cette expédition il fit un noble usage des richesses qu'il y avait acquises, en équipant à ses frais trois grandes frégates avec lesquelles il servit comme volontaire en Irlande, sous les ordres du comte d'Essex, père du fameux comte de ce nom. A la mort de ce protecteur il retourna en Angleterre. Sir Christophe Hatton, vice-chambellan et conseiller de la reine Elisabeth, le présenta à cette princesse, à laquelle Drake soumit son projet de pénétrer dans la mer du Sud, par le détroit de Magellan pour y attaquer les Espagnols. La reine, naturellement amie des entreprises qui pouvaient jeter de l'éclat sur son règne, lui donna les moyens d'équiper une flotte de cinq bâtiments dont la destination resta un mystère pour le public. Drake partit de Plymouth le 13 novembre 1577, et entra dans le détroit de Magellan, le 21 août 1578. Parvenu à la sortie du détroit, le 6 septembre, il fut accueilli le lendemain d'une tempête qu'il fit dériver au sud. Revenu à l'extrémité du détroit, il imposa à la baie où il mouilla, le nom de *Parting of Friends* (la séparation de amis), parce qu'en la quittant un de ses vaisseaux fut séparé de lui. De nouveaux coups de vent le poussèrent de rechef dans le sud ; il se trouva parmi des îles que les géographes ont long-temps placées, sur les cartes,

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

D

DRABICIUS (NICOLAS), fils du bourgmestre de Strassnitz en Moravie, naquit dans cette ville vers l'an 1597, et devint en 1616 ministre à Drahotuss. En 1629, les édits sévères rendus contre les protestants l'obligèrent à se retirer à Lednitz, en Hongrie. Bientôt il se dégoûta des fonctions ecclésiastiques, épousa la fille d'un marchand de drap, ouvrit une boutique, s'adonna à la boisson, et prit insensiblement des habitudes toutes séculières. Ses confrères, scandalisés de son relâchement, voulurent le faire suspendre de ses fonctions. Pour conjurer l'orage, il s'amenda, contrefit l'inspiré, et seignit d'avoir des révélations : la première date du 25 février 1658. L'esprit lui annonça que de nombreuses armées venues du Nord soumettraient la maison d'Autriche; que d'autres, parties de l'Orient, seraient commandées par le prince Ragotski. Il lui était enjoint, de plus, d'annoncer à ses frères que la puissance divine vengerait leur injure, et les rétablirait dans leur pays. Malgré ces prédictions, les impériaux obtinrent plusieurs succès sur les réfugiés, et s'emparèrent de la ville de Lednitz, où Drabicius s'était retiré. Le prophète, irrité, écrivit à Ragotski, pour le sommer d'attaquer les Autrichiens, le menaçant de la colère céleste et d'une ruine totale qui n'épar-

guerait pas même *mingentem ad parietem*. Le prince ne tint compte de ces menaces, et resta dans l'inaction jusqu'à sa mort, arrivée en 1652. L'esprit avait nommé pour coadjuteur du prophète, J. Amos Comenius, autre fanatique (*Voy. COMENIUS*). Ce dernier parvint, en 1654, à faire réintégrer Drabicius dans ses fonctions; il fit même imprimer ses prophéties, mais n'osa pas d'abord les distribuer. Cependant les événements démentaient de plus en plus ces prédictions, et la maison d'Autriche résolut enfin de se délivrer du soi-disant illuminé. Il fut arrêté en mai 1671, conduit à Presbourg, puis à Vienne, où les tribunaux le condamnèrent à mort. Après de vaines instances pour lui faire désavouer ses prophéties, on lui coupa la tête et la main droite, qui furent brûlées avec un exemplaire de ses œuvres, et ses cendres furent jetées dans le Danube. Cette exécution se fit à Presbourg, le 17 juillet 1671. Le lendemain on ordonna, sous peine de mort, à tous les possesseurs du livre précité, d'en rapporter les exemplaires entre les mains de la justice. Les *Révélationes* de Drabicius, jointes à celles de Christoph Kottler et de Christine Pontatove, ont été traduites en latin par Comenius lui-même. En voici le titre exact : *Lux in tenebris, hoc est prophetia*

*donum quo Deus ecclesiam (in regno Bohemiae et incorporatis provinciis), sub tempus horrendae ejus in evangelio persecutionis, extremæque dissipationis, ornare ac paternè solare dignatus est. submissis, de statu ecclesiae in terris praesenti et mox futuro, revelationibus verè divinis, ab anno 1616, usque ad annum 1656, etc., 1657, in-4°, 1665, in-4°, 2 vol. (F. COMENIUS). Ce recueil a eu d'autres éditions, et il n'en est pas moins rare (1). Jean Feler publia contre ces rêveries, *Ignis fatuus Nic. Drabicii*; J.-D. Kocker a publié une dissertation de *Drabicio*, Altdorf, 1721, in-4°. Il existe un programme sur le même sujet, de Casp. Jecher, Wesel, 1746; on peut aussi consulter l'histoire de la Folie humaine, par Adelung, tom. II.*

D. L.

DRACK. Voy. DRAKE.

DRACON, célèbre législateur, fut nommé archonte d'Athènes la première année de la 59^e olympiade, l'an 624 avant J.-C. On le chargea de rédiger des lois pour sa patrie, qui n'avait eu jusques-là que des coutumes non écrites. On ne parle que de ses lois criminelles dont la sévérité avait passé en proverbe, et qui suivant l'expression de l'orateur Démodès, paraissaient avoir été écrites avec du sang. Il avait en effet décerné la peine de mort contre le moindre vol, et même contre la simple oisiveté, aussi bien que contre le meurtre le plus odieux. Comme on lui en faisait des reproches, il répondit que ces délits lui paraissaient mériter la mort, et qu'il n'avait pas pu trouver de peines plus sévères pour les autres. Il avait sans doute fait aussi des lois civiles, mais on en avait perdu la mémoire, parce que Solon les avait

toutes abrogées, tandis qu'il avait conservé ses lois criminelles relatives aux meurtres. Dracon les avait classées en meurtres involontaires, meurtres commis pour une cause légitime, meurtres commis par des animaux ou des choses inanimées, et en assassinats; et il avait attribué la connaissance de chacune de ces espèces à des tribunaux différents. Il n'avait point touché aux lois politiques, à ce que nous apprend Aristote (Politiques, liv. II, chap. 9). Suidas dit qu'il était déjà vieux lorsqu'il fit ses lois, et c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer leur sévérité. Il mourut dans l'île d'Égine. C—A.

DRACON, grammairien grec, naquit à Stratonicée : on ne sait dans laquelle des villes qui portaient ce nom, ni à quelle époque. Hérodiën, qui vécut sous Marc-Aurèle, étant cité par Dracon, il s'ensuit que Dracon ne vivait pas avant le règne de cet empereur. Il nous reste de Dracon un *Traité des mètres poétiques*, dont la première édition a été donnée en 1812, à Leipzig, par M. Hermann; M. Hase l'avait déjà fait connaître par un long extrait, inséré dans le 8^e volume des *Notices des Manuscrits*. Ce traité ajoutera peu aux connaissances que l'on avait déjà : ce qu'il offre de plus intéressant, ce sont quelques citations d'auteurs aujourd'hui perdus. B—A.

DRACON (HONORÉ), juriconsulte, né à Nice, dans le 16^e siècle, fut l'élève et l'ami d'Alciat. Il avait composé plusieurs ouvrages; un entre autres qu'il indique dans les vers suivants :

Redegimus artem
In numerum, atque unum mequili purgata volumine
Unde id pandectas lubet et digesta vorasse.

Le plus connu de tous les écrits de Dracon est la traduction en vers des institutes de Justinien : *Elementa juris civilis seu institutiones imperiales*

(1) Chr. Hecht a publié en allemand une *Notice détaillée* de deux éditions de ces *Propheties* dans le *Heussche Hebräer*, tom. V, p. 70 et suiv.

in *carmin contracta*. On en connaît plusieurs éditions. La première paraît être celle de Lyon, 1551, in-4°. Il y en a une seconde de Louvain, 1552, in-8°, et une troisième de Lyon, 1561, in-16. A la suite de l'édition de Louvain on trouve une sylve du même auteur : *De jurisprudentiæ studio et justitiæ laudibus*, et enfin les *Institutiones* de Caius. Les ouvrages de Dracon qu'on vient de citer sont au-dessous du médiocre, sous le rapport de la poésie ; mais ils ont pu être utiles aux jeunes juriconsultes, en leur fournissant les moyens de retenir des préceptes d'une application journalière.

W—s.

DRACONTIUS, poète latin et prêtre chrétien, vivait en Espagne, sous le règne de Théodose le jeune, au 5^e siècle. On a de lui : *Hexameron seu opus sex dierum, carmine heroico*, à la suite duquel est une Églogue en 198 vers, adressée à Théodose le jeune, et dans laquelle il demande pardon, à Dieu des erreurs qu'il a pu commettre dans son poème ; à Théodose, du silence qu'il a gardé sur ses triomphes. La première édition du poème de Dracontius vit le jour à Paris, en 1560, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé à Bâle, dans le Recueil de G. Fabricius, 1562, in-4°, puis au tome VIII^e de la *Bibliotheca patrum*, Paris, 1624 ; et à Francfort, avec les notes de J. Weitz, 1610, in-4°. Eugène, évêque de Tolède, trouvant l'ouvrage de Dracontius incomplet, en ce qu'il ne parlait pas du septième jour, avait revu et corrigé tout le poème, et y avait ajouté la récapitulation de la création, et quelques vers en l'honneur du septième jour. Michel Ruiz de Azagra, espagnol, avait entrepris une édition de l'*Hexameron* de Dracontius, revu par Eugène ; mais Antonio lui-même n'a pas vu cette édition, et il est dou-

teux qu'elle existe, puisque Gaspard Barth (*Adversaria*, pag. 1616), n'a pu se la procurer. Le P. Sirmond donna le premier en France une édition de Dracontius, avec les opuscules d'Eugène de Tolède, 1619, in-8°. L'*Hexameron* y contient 654 vers, au lieu de 575 seulement que donnent les précédentes éditions : c'est cette édition de Sirmond qu'ont suivie André Rivinus, pour celle qu'il donna à Leipzig, 1651, in-8°, et les éditeurs de la *Bibliotheca patrum*, publiée à Lyon. Barth, dans ses *Adversaria*, a éclairci plusieurs passages de Dracontius. — Un autre DRACONTIUS, qui, dans des temps difficiles, voulut se soustraire à l'épiscopat, s'attira du S. Athanasie une lettre qu'on trouve au tome 1^{er} de l'édition, donnée par Montfaucon, des œuvres de ce Père

A. B—r.

DRAGUT, amiral ottoman, élève de Barberousse, naquit de parents pauvres, dans un village de la Natolie. Ambitieux et avide, il se mit à la suite d'un corsaire de sa nation : Barberousse le distingua et lui donna un petit bâtiment à commander, avec lequel il courut la mer. Dragut désola les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie ; c'était dans l'île de Gerbes, près de Tripoli d'Afrique, qu'il se retirait avec ses prises, ses esclaves et son butin : il ne tarda pas à se trouver à la tête d'une flotille de pirates que sa réputation, son habileté et son bonheur lui avaient associés. Le célèbre André Doria jugea dès lors Dragut un ennemi digne de lui ; il le poursuivait sans relâche, et finit par le prendre à la suite d'un combat de mer, au milieu d'un port voisin de Calvi, dans l'île de Corse. Dragut fut mis à la chaîne avec tout son équipage. Pariset de la Vallette, depuis grand-maître de Malte voyant le corsaire au rang des forçats

*donum quo Deus ecclesiam (in regno Bohemiæ et incorporatis provinciis), sub tempus horrendæ ejus in evangelio persecutionis, extremæque dissipationis, ornare ac paternè solare dignatus est. submissis, de statu ecclesiæ in terris præsentis et in futuro, revelationibus verè divinis, ab anno 1616, usque ad annum 1656, etc., 1657, in-4°, 1665, in-4°, 2 vol. (F. COMENIUS). Ce recueil a eu d'autres éditions, et n'en est pas moins rare (1). Jean Feler publia contre ces rêveries, *Ignis fatuus Nic. Drabicii*; J.-D. Köcker a publié une dissertation de *Drabicio*, Altdorf, 1721, in-4°. Il existe un programme sur le même sujet, de Casp. Jencher, Wesel, 1746; on peut aussi consulter l'histoire de la Folie humaine, par Adelung, tom. II.*

D. L.

DRACK. Voy. DRAKE.

DRACON, célèbre législateur, fut nommé archonte d'Athènes la première année de la 39^e olympiade, l'an 624 avant J.-C. On le chargea de rédiger des lois pour sa patrie, qui n'avait eu jusques-là que des coutumes non écrites. On ne parle que de ses lois criminelles dont la sévérité avait passé en proverbe, et qui suivant l'expression de l'orateur Démosthènes, paraissaient avoir été écrites avec du sang. Il avait en effet décerné la peine de mort contre le moindre vol, et même contre la simple oisiveté, aussi bien que contre le meurtre le plus odieux. Comme on lui en faisait des reproches, il répondit que ces délits lui paraissaient mériter la mort, et qu'il n'avait pas pu trouver de peines plus sévères pour les autres. Il avait sans doute fait aussi des lois civiles, mais on en avait perdu la mémoire, parce que Solon les avait

toutes abrogées, tandis qu'il avait conservé ses lois criminelles relatives aux meurtres. Dracon les avait classées en meurtres involontaires, meurtres commis pour une cause légitime, meurtres commis par des animaux ou des choses inanimées, et en assassinats; et il avait attribué la connaissance de chacune de ces espèces à des tribunaux différents. Il n'avait point touché aux lois politiques, à ce que nous apprend Aristote (*Politiques*, liv. II, chap. 9). Suidas dit qu'il était déjà vieux lorsqu'il fit ses lois, et c'est sans doute à cela qu'il faut attribuer leur sévérité. Il mourut dans l'île d'Égine. C—A.

DRACON, grammairien grec, naquit à Stratonicée : on ne sait dans laquelle des villes qui portaient ce nom, ni à quelle époque. Hérodième, qui vécut sous Mère-Aurèle, étant cité par Dracon, il s'ensuit que Dracon ne vivait pas avant le règne de cet empereur. Il nous reste de Dracon un *Traité des mètres poétiques*, dont la première édition a été donnée en 1812, à Leipzig, par M. Hermann; M. Hase l'avait déjà fait connaître par un long extrait, inséré dans le 8^e volume des *Notices des Mammucrits*. Ce traité ajoutera peu aux connaissances que l'on avait déjà : ce qu'il offre de plus intéressant, ce sont quelques citations d'auteurs aujourd'hui perdus. B—ss.

DRACON (HONORÉ), jurisconsulte, né à Nice, dans le 16^e siècle, fut l'élève et l'ami d'Alciat. Il avait composé plusieurs ouvrages; un entre autres qu'il indique dans les vers suivants :

Redegimus artē
In munera, atque unum inquit purgata volumē
Unde id pandectas libet et digesta vorasse.

Le plus connu de tous les écrits de Dracon est la traduction en vers des institutes de Justinien : *Elementa juris civilis seu institutiones imperiales*

(1) Chr. Hecht a publié en allemand une *Notice détaillée* de deux éditions de ces *Prophéties* dans la *Hessische Bibliothek*, tom. V, p. 70 et suiv.

ten contractæ. On en connaît six éditions. La première parait à Lyon, 1531, in-4°. Il y a une seconde de Louvain, 1552, et une troisième de Lyon, in-16. A la suite de l'édition vain on trouve une sylve du auteur : *De jurisprudentiæ studio laudibus*, et enfin les *iones* de Caius. Les ouvrages son qu'on vient de citer sont tous du médiocre, sous le rap-la poésie; mais ils ont pu être utiles à quelques jurisconsultes, en citant les moyens de retenir ceptes d'une application jour-

W—s.

CONTIUS, poète latin et prêtre, vivait en Espagne, sous le e Théodose le jeune, au 5^e. On a de lui : *Hexameron seu x dierum, carmine heroico*, de duquel est une Églogue en 198 vers, adressée à Théodose le jeune, laquelle il demande pardon, à sa excuse qu'il a pu commettre un poème; à Théodose, du si-il a gardé sur ses triomphes. Dernière édition du poème de Dra-vit le jour à Paris, en 1560, et ouvrage fut réimprimé à Bâs le Recueil de G. Fabricius, in-4°, puis au tome VIII^e. de *Bibliotheca patrum*, Paris, 1624; in-folio, avec les notes de J. 1610, in-8°. Eugène, évêque de, trouvant l'ouvrage de Dra-incomplet, en ce qu'il ne par-du septième jour, avait revu-gé tout le poème, et y avait récapitulation de la création, puis vers en l'honneur du sep-our. Michel Ruiz de Azagra, 14, avait entrepris une édition *Hexameron* de Dracontius, revu-jeune; mais Antonio lui même-ru cette édition, et il est dou-

teux qu'elle existe, puisque Gaspard Barth (*Adversaria*, pag. 1616), n'a pu se la procurer. Le P. Sirmond donna le premier en France une édition de Dracontius, avec les opuscules d'Eugène de Tolède, 1619, in-8°. L'*Hexameron* y contient 654 vers, au lieu de 575 seulement que donnent les précédentes éditions : c'est cette édition de Sirmond qu'ont suivie André Rivinus, pour celle qu'il donna à Leipzig, 1651, in-8°, et les éditeurs de la *Bibliotheca patrum*, publiée à Lyon. Barth, dans ses *Adversaria*, a éclairci plusieurs passages de Dracontius. — Un autre Dracontius, qui, dans des temps difficiles, voulut se soustraire à l'épiscopat, s'attira de S. Athanasius une lettre qu'on trouve au tome I^{er}. de l'édition, donnée par Montfaucon, des œuvres de ce Père.

A. B—T.

DRAGUT, amiral ottoman, élève de Barberousse, naquit de parents pauvres, dans un village de la Natolie. Ambitieux et avide, il se mit à la suite d'un corsaire de sa nation : Barberousse le distingua et lui donna un petit bâtiment à commander, avec lequel il courut la mer. Dragut désola les côtes d'Espagne, de Sicile et d'Italie; c'était dans l'île de Gerbes, près de Tripoli d'Afrique, qu'il se retirait avec ses prises, ses esclaves et son butin : il ne tarda pas à se trouver à la tête d'une flotille de pirates que sa réputation, son habileté et son bonheur lui avaient associés. Le célèbre André Doria jugea dès lors Dragut un ennemi digne de lui; il le poursuivait sans relâche, et finit par le prendre à la suite d'un combat de mer, au milieu d'un port voisin de Calvi, dans l'île de Corse. Dragut fut mis à la chaîne avec tout son équipage. Parisot de la Vallette, depuis grand-maître de Malte, voyant le corsaire au rang des forçats,

deux cents lieues à l'ouest de l'Amérique, mais Fleurieu a démontré leur identité avec ces îles nombreuses et encore mal connues qui forment la partie occidentale-méridionale de l'Archipel de la Terre-du-Feu, et a prouvé aussi que Drake reconnut alors le *Cap de Horn*, découverte dont la gloire aurait dû lui rester. Le 20 novembre, Drake arriva à la vue de l'île Mocha au sud du Chili, où il avait fixé le rendez-vous de sa flotte. Ne voyant paraître aucun de ses vaisseaux, il continua sa route au nord, le long des côtes du Chili et du Pérou, saisissant toutes les occasions de s'emparer des navires espagnols et de faire des descentes à terre. Son équipage étant, en quelque sorte, rassasié de pillage, il suivit la côte de l'Amérique septentrionale jusqu'au 48° parallèle boréal, espérant trouver un passage pour rentrer dans l'océan Atlantique. Déçu dans son attente, et forcé par la rigueur du froid de rétrograder jusqu'au 58°, il donna au pays où il répara son vaisseau, le nom de Nouvelle-Albion, en prit possession au nom de la reine Elisabeth, et le 29 septembre 1579, dirigea sa route vers les Moluques. Le 13 octobre il rencontra des îles habitées par les hommes les plus barbares qu'il eût vus dans son voyage, et le 4 novembre il mouilla à Ternate. Il manqua de périr, près de Celèbes, le 6 janvier 1580. Il voulait, à son départ de Sumatra, aller à Malacca, mais les circonstances l'obligèrent à prendre la route de l'Angleterre. Il rentra à Plymouth le 3 novembre. Le succès de ce voyage et les richesses immenses rapportées par Drake, donnèrent lieu à ses amis et à ses ennemis de s'exprimer sur son compte d'après les sentiments opposés qui les animaient; les uns faisaient son éloge,

d'autres le traitaient de pirate. Les idées, à cet égard, parce que l'on n'était pas en guerre ouverte avec l'Espagne, ne furent fixées que le 4 avril 1581. Elisabeth vint à Deptford, sur la Tamise, où le vaisseau de Drake était mouillé, dîna à bord, arma Drake chevalier, et donna son approbation à tout ce qu'il avait fait. Elle ordonna en même temps que l'on prit les plus grands soins pour la conservation du vaisseau, afin qu'il fût un monument durable de la gloire de Drake et de celle de son pays. Ce vaisseau tombant de vétusté, on fit avec les morceaux de bordage que l'on en put tirer, un fauteuil qui fut présenté à l'université d'Oxford, où on le garde encore aujourd'hui. En 1585, Drake retourna inquiéter les Espagnols aux îles du Cap-Verd et dans les Indes occidentales. Deux ans après il commanda une flotte de trente voiles, qui brûla dans le port de Cadix, une division de la fameuse *Armada*; puis ayant eu avis qu'un riche vaisseau venant des Indes devait aborder à Terceira il y courut, s'en empara, et l'amena en Angleterre, où ses compatriotes le reçurent avec enthousiasme. Drake fut nommé, en 1588, vice-amiral sous lord Effingham, grand amiral d'Angleterre, pour s'opposer à l'attaque de la grande flotte espagnole. Un galion, richement chargé, se rendit à lui à la simple mention de son nom, et Drake se signala dans la poursuite de l'ennemi. On le voit, l'année suivante, commander la flotte chargée de rétablir Don Antoine sur le trône de Portugal; expédition qui échoua par la mésintelligence de Drake et du général des troupes de terre. La guerre avec l'Espagne continuait, Drake et sir John Hawkins, proposèrent à Elisabeth une nouvelle entreprise contre les Espagnols, dans les Indes oc-

ntales. Elle devait effacer toutes précédentes. Il s'engagèrent à sup-
 er une partie des frais. La reine
 nit les vaisseaux. La flotte, long-
 ps retenue dans les ports, parce
 les Espagnols annoncèrent qu'ils
 ent tenter une attaque contre le
 i de l'Angleterre, partit trop tard
 : intercepter les galions qui ven-
 nt d'Amérique; la division se mit
 ai les chels. Après avoir vainc-
 attaqué les Canaries, on vint à la
 inique où l'on perdit du temps à se
 tailler. Le 12 (22) novembre 1595,
 de la mort de sir John Hawkins,
 oup de canon, parti du fort de
 o-Rico, perça le navire de Drake,
 va la chaise sur laquelle il était
 , mais sans lui faire de mal, et
 ou blessa différentes personnes.
 endemain, les vaisseaux espagnols
 illés devant Porto-Rico, furent
 llis avec furie, mais sans résultat.
 e fit alors route pour le conti-
 , emporta et brûla Rio-de-la-
 ia, et Nombre de Dios. Quelques
 : après, une expédition qu'il avait
 yée contre Panama ayant échoué,
 conçut tant de dépit et de cha-
 , qu'il fut saisi d'une fièvre lente
 il mourut le 30 décembre 1596
 nvier 1597). Drake était petit,
 bien fait; il avait les yeux
 et le visage agréable. Il aimait
 rler, et s'exprimait bien. On
 reproché de la fierté et de la for-
 rie. Sa générosité le faisait chérir
 narins : il prenait d'eux tous les
 imaginables. Parmi les nobles
 orieux emplois qu'il fit de sa
 ne, on doit mentionner un
 duc long de vingt milles, qu'il
 nstruire en 1581, pour donner
 eau à Plymouth. Lorsqu'après
 ns de travail cet ouvrage fut ter-
 , la tradition rapporte que Drake
 joyeux de voir couler l'eau de-

vant sa porte, qu'il y trampa son man-
 teau écarlatte. Il siégea dans deux
 parlements. Son voyage autour du
 monde donne une preuve manifeste
 de son courage, de son intelligence et
 de son habileté à tenir son équipage
 dans le devoir; car toutes les expédi-
 tions de ce genre, tentées depuis Ma-
 gellan, avaient échoué de la manière
 la plus triste. Drake entendait parfai-
 tement toutes les parties de l'art nau-
 tique. On ne peut, au reste, assen-
 admirer la hardiesse des navigateurs
 modernes qui, les premiers, tentèrent
 de parcourir des mers inconnues, sur
 des vaisseaux dont la petitesse est
 vraiment surprenante. Drake, dans
 son voyage autour du monde, montait
 un bâtiment de cent tonneaux, qui
 était le plus grand de sa flotte. Fie-
 rieu a donné sur les diverses relations
 du voyage de Drake, une notice dont
 voici un extrait : François Pretty,
 gentilhomme Picard, employé sur l'es-
 cadre de Drake, écrit en anglais le
 journal de sa navigation, sous le titre de
*The famous Voyage of sir Francis
 Drake into the south sea, and
 hence about the whole globe of the
 Earth*, Londres, 1600, in-12. Fran-
 çois de Louvencon en a donné une
 traduction française, intitulée : *Le
 Voyage curieux fait autour du
 monde, par Francois Drack, ami-
 ral d'Angleterre*, Paris, 1627, in-12;
 ib., 1641 (1). Le traducteur dit, dans
 sa préface adressée à Saint-Simon,
 baron de Courtomer : « Je vous le
 » dédie parce que c'est vous qui me
 » l'avez donné, m'ayant fait entendre
 » que vous l'aviez eu d'un de vos su-
 » jets de Courtomer, qui a fait le
 » même voyage avec ce seigneur. »

(1) Les éditions françaises donnent comme une
 seconde partie une suite d'extraits de relations
 de divers voyageurs, dans lesquels on a mêlé
 quelques fables.

Nuño de Sylva , pilote portugais , que Drake avait fait prisonnier aux îles du Cap-Verd , donna le premier une relation du même voyage. Hackluyt inséra dans le tome VI de sa collection, imprimé en 1600, une copie des deux relations précédentes. Théodore de Bry avait fait imprimer, dès 1599, dans le tome VIII de son recueil, une traduction latine de la première relation (par Artus). Celle - ci se trouve aussi dans le tome I^{er}. du recueil de Purchass, et dans tous les recueils publiés dans les différentes langues de l'Europe. Un autre ouvrage original est celui qui fut composé sur les Mémoires de François Fletcher, chapelain sur le vaisseau de Drake. Ces mémoires furent comparés et fondus avec ceux de plusieurs autres personnes qui avaient été employées dans la même expédition. Le résultat de ce travail parut sous ce titre : *The World encompassed by sir Francis Drake, collected out of the notes of master Francis Fletcher, preacher in this employment and others*, Londres, 1652, in-8°. Osborne en inséra une copie dans le second volume de la collection de voyages, qui sert de supplément à celle de Churchill. La relation du second voyage de Drake (1585) a été publiée en latin à Leyde, par Raphelenge, sous ce titre : *Expeditio Francisci Draki equitis angli in Indias occidentales, A. M. D. LXXXV, additis passim regionum, locorumque omnium tabulis geographicis quàm accuratissimis*, 1588, in-4°. Il y en a aussi une traduction latine dans la 8^e. partie des grands voyages de De Bry ; cette version, faite par Artus, est moins fidèle et moins complète que la précédente : on ne connaît pas l'original anglais. Le récit de la troisième expédition (1596), est aussi dans le

même volume de De Bry. La vie de Drake, écrite par Samuel John, insérée d'abord dans le *Genral magazine* de 1740, se trouve dans les œuvres de ce célèbre philologue.

DRAKE (JACQUES), médecin anglais, naquit, en 1667, à Canage, et fut élevé à l'université de ville, où il se distingua d'abord comme étudiant et ensuite comme médecin. Il vint, en 1693, à Londres où ses dispositions pour l'étude de la médecine firent désirer à plusieurs médecins de l'avoir pour frère. Suivant leurs conseils, il en 1696, le degré de docteur de faculté, et fut bientôt après nommé membre de la société royale et collège des médecins. Il vint exercer sa profession à Londres ; mais peu de temps, il ne pouvait avoir de succès et un médecin sans voiture est à Londres un médecin sans pratique. Il se mit à écrire, principalement des journaux, et avec succès ; mais il ne fit paraître qu'un ouvrage, intitulé *Journal du dernier parlement*, Londres, 1702, in-8°. On crut dans un passage de cet ouvrage, qu'il insulte à la mémoire du roi Guillaume III. Drake fut cité devant la chambre des lords ; il fut acquitté ; mais il eut quelque mécontentement, qu'il porta au ministère, le jeta dans le parti opposé à la cour. Le lord trésorier, le comte de Philip, et la plupart des grands officiers de la couronne étaient *whigs* et se désolaient les *dissidens*. Il écrivit avec eux conjointement avec Poley, membre du parlement, le *Mémoire de l'église d'Angleterre*, Londres, 1702, in-8° ; cet ouvrage fut dénoncé aux communes, et sur la requête du grand jury de la ville de Londres fut brûlé par la main du bourreau. On n'avait pas découvert l'auteur.

pour se soustraire aux effets de la loi, avait envoyé son manuscrit à l'imprimeur par l'entremise d'une dame masquée, qui ne fut jamais connue. Drake, cependant, était vivement soupçonné; ses ennemis prirent occasion d'un journal qu'il faisait paraître sous le titre de *Mercurius poliicus*, pour le traduire au commencement de 1706 devant le banc de la reine. Il dut son salut à la circonstance d'un *r* mis pour un *t* dans l'acte d'information, qui en fit déclarer la nullité; mais l'animosité avec laquelle avait été suivie cette affaire, jointe à l'abandon de son parti, lui causa une fièvre dont il mourut, à Westminster, en 1707, âgé de quarante ans. On a de lui, outre les ouvrages déjà cités, une traduction d'Hérodote en anglais, un nouveau système d'anatomie, achevé peu de temps avant sa mort, et publié en 1707, sous le titre de *d'Anthropologia nova*, avec un grand nombre de planches, la plupart tirées de Swammerdam; un *Mémoire sur l'influence de la respiration sur le mouvement du cœur, non observée jusques-là* (Transactions philosophiques); une comédie empruntée de Fletcher, et intitulée: *The Sham-Lawyer* etc.; *le Faux homme de loi, ou l'Heureux extravagant*, jouée sur le théâtre royal en 1697. Il a publié, en 1703, Londres, in-8°, *Historia anglo-sco-tica*, ouvrage de parti, dont on ne connaît pas bien l'auteur, précédé d'une préface séditieuse, et qui fut brûlé publiquement à Edimbourg; il a été aussi l'éditeur (Londres, 1706, in-8°), des *Mémoires secrets de Robert Dudley, comte de Leicester*, que, par une petite imposture, il donnait comme un imprimé d'après un ancien manuscrit, et qui n'étaient réellement que la réimpression de la *République de Leicester*, libelle at-

tribué au jésuite Parsons. J. Drake a ajouté des notes à la traduction anglaise de l'*Histoire de la médecine* de Leclerc, 1711, in-8°. Le *Mémorial de l'église d'Angleterre*, a été réimprimé, en 1711, in-8°, précédé de sa vie. Son *Anatomie* l'a été, en 1717, 2 vol. in-8°, auxquels on a ajouté un supplément en 1728. Cet ouvrage a joui long-temps d'une estime méritée. On y trouve la première explication satisfaisante du mouvement de diastole du cœur. Il eût été à désirer, pour le repos de sa vie comme pour sa réputation, qu'il ne fût pas sorti de son profession qu'il était fait pour honorer par ses talents. S—D.

DRAKE (FRANÇOIS), chirurgien et antiquaire anglais du 18^e siècle, établi à York, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Eboracum, ou Histoire et Antiquités de la cité d'York*, Londres, 1736, in-fol., en anglais. L'auteur mourut en 1770, dans un âge avancé.

X—s.

DRAKENBERG (CHRISTIAN-JACQUES), norvégien, qui est devenu remarquable, parce qu'il prolongea sa carrière beaucoup au-delà des bornes prescrites par la nature à la vie humaine. Il était né à Stawanger en Norvège, en 1624, et il mourut à Aarhus, en Danemark, l'année 1770 étant parvenu à l'âge de cent quarante-six ans. Il avait servi comme matelot, et ayant été pris par les corsaires barbaresques, il avait passé plusieurs années dans une dure captivité. A l'âge de cent treize ans, il se maria avec une veuve qui en avait soixante. Ses forces se soutinrent jusqu'aux derniers moments de sa vie, et l'on venait le voir de tous côtés comme un phénomène. Les exemples de longévité sont assez fréquents chez les peuples du nord, qui s'accoutument dès l'enfance à tous les genres

de fatigue, dont les mœurs sont encore très simples, et qui connaissent rarement les passions violentes. Lorsque Christian VI, roi de Danemark, fit le voyage de Norwège, on lui présenta quatre couples, dont l'âge réuni formait au-delà de huit siècles, chacun d'eux ayant autour de cent ans. On a vu souvent en Finlande des hommes âgés de cent dix à cent vingt ans. L'auteur de cet article a vu plusieurs fois lui-même en Suède un vieillard qui est parvenu à cent six ans, et qui, lorsqu'il en avait cent quatre, faisait à pied une à deux lieues par jour. Il avait fait les dernières campagnes de Charles XII. C—AV.

DRAKENBORCH (ARNOLD), naquit à Utrecht le dernier jour de décembre 1684. Son père l'envoya d'abord aux écoles d'Utrecht, dirigées alors par Samuel Pitiscus; mais Pitiscus était plus occupé de la composition de ses ouvrages que de l'instruction des enfants confiés à ses soins; et l'on retira de ses mains le jeune Drakenborch, pour le placer dans l'école de Lingen. Il y passa trois ans, et entra ensuite à l'université d'Utrecht. Grævius et Burmann en étaient à cette époque les principaux ornements. Il s'attacha particulièrement à Burmann, et en 1704, il donna une preuve brillante de ses progrès, en soutenant, sous la présidence de ce savant professeur, une dissertation *De Praefectis urbi*. Il y en a trois éditions; la première faite à Utrecht, en 1704; la seconde, donnée par Uhlius, à Francfort-sur-l'Oder, en 1752; la troisième, publiée à Bareuth, en 1787, par Kapp, qui y a joint un extrait de l'oraison funèbre prononcée, après la mort de Drakenborch, par le professeur Oosterdyk-Schacht. Après cet essai littéraire, Drakenborch, pour obéir à son père, étudia la jurispru-

dence, et prit les leçons d'Eck à Utrecht, et de Noodt, à Leyde. L'université de Leyde comptait alors, parmi ses plus habiles professeurs de littérature, Péizonius et Jacques Gronovius. Drakenborch suivit leurs cours à l'insu de son père; et quoique de retour à Utrecht, il eut, en 1707, soutenu, pour le doctorat en droit, une thèse *De officio praefectorum praetorio*, il ne s'engagea pas plus avant dans la carrière de la jurisprudence, et continua de cultiver les lettres savantes pour lesquelles il s'était toujours senti plus d'attrait. Ce fut vers ce temps qu'il commença, par le conseil de Burmann, à travailler sur Silius Italicus. Burmann, qui lui portait une grande amitié, le prit pour son compagnon de voyage, dans une excursion littéraire qu'il fit en France vers 1715; et, ayant, à cette époque, quitté l'université d'Utrecht pour celle de Leyde, il obtint que sa chaire d'histoire et d'éloquence serait partagée entre Duker et Drakenborch. Celui-ci prit possession, le 15 mai 1716, par un discours inaugural : *De utilitate et fructu qui ex humanioribus disciplinis in omne hominum et doctrinarum genus redundant*. Dans le cours de sa vie académique, Drakenborch eut occasion de prononcer plusieurs autres discours, dont nous laisserons chercher l'indication dans Oosterdyk. Nous négligerons même de donner une notice détaillée de ce qu'il a écrit à différentes époques, sur l'histoire particulière d'Utrecht et sur les généalogies des familles nobles de la Hollande. Ses véritables titres à la célébrité littéraire sont, l'excellente édition de Silius Italicus, qu'il donna en 1717, et celle de Tite-Live qui parut en 7 vol. in-4°, de 1738 à 1746. Ce dernier ouvrage, pour lequel il consulta cinquante manuscrits et cent

éditions, est un chef-d'œuvre de culture et d'érudition, et jusqu'à ce qu'il n'a point paru sur Tite-Live, n'ayant été sur aucun auteur latin, n'avait aussi étendu ni aussi importé l'université de Leyde voulut, en 140, s'attacher Drakenborch, et des offres très brillantes; mais voulut point quitter l'université de sa patrie dans laquelle il jouissait de la plus haute considération, et qui, l'année même, avait créé pour lui une chaise de garde de la bibliothèque que Drakenborch mourut, après une courte maladie, le 16 décembre, 1711, à l'âge de soixante-quatre ans.

B—ss.

DRAN (H. Fr. B.) V. LEDRAN.

DRANSFELD (JUSTE DE), professeur et recteur de l'université de Göttingue, né en 1633, mourut en 1702. On a de lui : I. *Lucubrationes de scholâ Ilfeldensi reviviscentes*, imprimé à la suite des *Antiquitates Ilfeldenses* de J. G. Leukfeld, Quedlinbourg, 1709; II. *Prodromus monumentorum quorundam Göttingensium*, Göttingue, 1702 : on y trouve le portrait de quelques hommes illustres de Göttingue; III. *Dicta S. scripturæ primaria sive epitoma theologiæ naturalis*, Göttingue, 1700, in-8°. Ce Juste de Dransfeld, né à Dransfeld, qui fut éditeur. On doit aussi à lui : I. une édition de quelques ouvrages de J. Chessel ou Chassius (V. CASELIUS); II. une édition du *Traité d'Erasmus*, intitulé : *cribendarum epistolarum ratio*, les *Traités* de Juste Lipse et de Schröder sur le même sujet; le roi réuni sous le titre de *Epistologia*, Göttingue, 1692, in-12. Le dictionnaire du comte Bouau cite un *Com-*

mentarius de vitâ celeberrimi viri Justi à Dransfeld, Jena, 1717, in-8°, dont l'auteur est George-Nicolas Kriegk.

A. B—r.

DRAPARNAUD (JACQUES - PHILIPPE-RAYMOND), professeur d'histoire naturelle à l'école de médecine de Montpellier, naquit en cette ville le 3 juin 1772. Il annonça de bonne heure un goût extraordinaire pour l'étude, auquel il joignait une aptitude rare pour les langues : il parlait avec facilité le latin, l'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand. Il possédait assez bien le grec pour être cité parmi les hellénistes, et savait un peu d'hébreu. La singulière facilité avec laquelle il concevait tout ce qu'il étudiait, lui permit d'associer à la culture des sciences sérieuses celle des arts d'agrément; il savait fort bien la musique et le dessin, et ce fut lui-même qui, par suite, dessina les figures qui enrichissent ses travaux sur l'histoire naturelle. Les parents du jeune Draparnaud le destinaient à la profession d'avocat, mais un penchant irrésistible l'entraîna vers l'étude de la médecine, et plus encore de l'histoire naturelle, qui devint la véritable passion de sa vie. Il professa, pendant deux ans, la physique, la chimie et l'histoire naturelle au collège de Sorèze, et obtint ensuite, au concours, la chaire de grammaire générale à l'école centrale du département de l'Hérault. On ne se doutait guères qu'entièrement livré à l'étude des sciences physiques, il eût pu méditer sur les écrits de Locke et de Condillac. Il prouva cependant que les sciences philosophiques lui étaient familières; car le ministre de l'intérieur ayant demandé à tous les professeurs de grammaire générale, le plan de leur cours, ce ministre écrivit à Draparnaud, le 22 ventôse, an VIII, que « son discours

» était le meilleur programme qui eut
 » été soumis à l'examen du conseil
 » d'instruction publique; qu'il l'avait
 » présenté à l'institut, comme un
 » travail digne de l'attention générale; et qu'il l'invitait à exécuter
 » un ouvrage qui devait être fait d'après un si beau plan. » Ce travail est sorti de la plume de Draparnaud, mais il est encore inédit. La chaire d'histoire naturelle de l'école à laquelle appartenait ce jeune savant, étant devenue vacante, le jury d'instruction publique la lui offrit; et ce fut dans l'exercice de ces nouvelles fonctions que notre auteur publia une suite de mémoires sur différentes branches de la science, qu'il avait éclairées par des recherches profondes, et par des observations heureuses. On distingue, dans le nombre, son mémoire sur le *mirage*, dans lequel son opinion sur ce curieux phénomène est contraire à l'explication qu'en avait donné M. Monge dans les mémoires sur l'Égypte. Draparnaud obtint, en 1802, la place de conservateur du cabinet de l'école de médecine de Montpellier, avec le titre de professeur d'histoire naturelle, et la direction d'une partie du jardin de l'école. Il n'était point encore docteur en médecine, et ne se fit graduer qu'après avoir obtenu cette chaire. La thèse qu'il soutint à cette occasion, sur les avantages de l'histoire naturelle en médecine, présente une foule d'aperçus neufs et ingénieux; et c'est une des plus remarquables de celles qui enrichissent la belle collection des actes de la faculté de médecine de Montpellier. Il y avait un an que Draparnaud occupait cette chaire, lorsqu'un nouveau règlement donné en l'an xi, à toutes les écoles spéciales de médecine, apporta des changements dans les fonctions de divers

professeurs : celles qui étaient buées au naturaliste de Montpelier se trouvant fort circonscrites déterminèrent à renoncer à sa chaire Draparnaud, depuis long-temps, de phthisie pulmonaire, y succomba le 1^{er} février 1805, époque où il avait une affection morale fort viciée. Le talent de ce naturaliste avait toute sa maturité à un âge où les hommes ordinaires se font à peine à la vie. À trente-un ans, il comptait neuf années de professorat; il avait donné séparément quatre ouvrages que les étrangers ont traduits. Il avait publié trente mémoires sur l'histoire naturelle, ou la physique. L'insigne France avait souvent applaudi à ses travaux. Draparnaud écrivait avec pureté, son style était noble et simple. Si sa carrière eût été plus longue, la science qu'il cultivait, avec tant de pureté, l'aurait compté parmi les grands écrivains dont elle s'honore. Deux de ses ouvrages suffiraient à justifier cette opinion. Ce sont : 1^o *Travaux*, entièrement neufs, sur les mollusques et sur les conferves. L'auteur n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à ces deux écrits, mais il avait consacré quinze années à ces recherches; mais l'amitié n'a pu les laisser dans l'oubli; celui qui a planté les cryptogames, appelés *conferves*, ne doit point tarder à paraître : M. Bory de St-Vincent s'est engagé de le publier. L'auteur sur les mollusques a été donné au public par le docteur Cloz, sous le titre : *Histoire naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de France*, Paris, 1805, in-4^o.

DRAPER (GUILLAUME), anglais, préférant dans sa jeune profession des armes à celle des lettres, quitta l'université de Cambridge pour achever ses études, pour en

de la compagnie des Indes. Il , en 1760, le rang de colonel armée, et revint en Angleterre. Se suivante, il fut promu au de brigadier dans l'expédition le -Isle, et, en 1765, il com les troupes de terre dans l'at-de Manille. La flotte, conduite miral Cornish, partit de Madras août, et mouilla le 27 septem-ns la baie de Manille. Le fort se le 6 octobre, et se racheta du : par une rançon de quatre mil-le piastres, dont il n'y eut que ité de payée. Draper qui avait ité des mémoires au ministère an-pour qu'il forçât l'Espagne d'ac-r le reste de la somme, ne put rien ir. Il fut récompensé de ses ser-par le cordon de l'ordre du bain ; étend qu'il fut si enchanté de re- cette marque de distinction, en fit broder la plaque sur sa le-chambre. Il était de retour en terre lorsque les attaques de l'au-les Lettres de Junius contre le ais de Granby lui firent prendre me pour défendre ce militaire son Junius dans sa réponse, tout en nt justice au sentiment qui avait rendre la plume à Draper, renou-ies imputations contre le marquis anby, et somma le premier de se dre lui-même, pour avoir vendu giment que le ministère lui avait é, et avoir tout à coup gardé le e dans l'affaire de Manille. Dra-pliqua; une autre lettre de Ju-tut suivie d'une réponse très vive raper, qui en reçut une très vi-te. Le débat se termina là, parce : marquis de Granby pria Draper pas rentrer dans la lice ; mais il résenta de nouveau pour son te particulier, et requit Junius de rer son véritable nom : le style de partie qu'il s'attira, et en général

celui de cette correspondance renou-vellée fut si aigre. et Junius lança à Draper des sarcasmes si violents, que celui-ci partit au mois d'octobre 1769 pour la Caroline méridionale, dans le dessein, disait-il, d'y rétablir sa santé, et saisit cette occasion pour parcourir une partie de l'Amérique septentrio-nale. En 1779, étant lieutenant gé-néral, il fut nommé sous-gouverneur de Minorque, et après que cette forteresse se fût rendue, en 1781, aux armes de la France et de l'Espagne, il présenta vingt-neuf chefs d'accusation contre le gouverneur Murray. La cour martiale décida que vingt-sept de ces inculpa-tions étaient frivoles et mal fondées, que le gouverneur serait réprimandé pour les deux autres; mais que Draper lui serait des excuses pour lui avoir in-tenté le procès. Il se conforma à cette sentence, et vécut ensuite dans la re-traitte à Bath, jusqu'à sa mort, qui arriva le 8 janvier 1787. E—s.

DRAPIER (GUY), né en 1624 à Beauvais, y fut pendant cinquante-neuf ans curé de St.-Sauveur, et mourut le 3 déc. 1716. Comme il était accusé de jan-sénisme, son éloge fut retranché d'un sermon qui fut prêché à Beauvais le 1^{er}. janvier 1717; mais le malin pré-dicateur déclara à son auditoire que des ordres supérieurs l'empêchaient de leur dire tout ce qu'il avait préparé. On a de Drapier : I. *Traité des Oblations, ou Défense des droits imprescriptibles des curés sur les oblations des fidèles*, 1685, in-12; II. *Tradition de l'Eglise touchant l'extrême-onction, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires*, Lyon, 1699, in-12; III. *Traité du gouvernement de l'Eglise en commun par les évêques et les curés*, Bâle (Rouen), 1707, 2 vol. in-12; Nancy, 1708, 2 vol. in-12; IV. *Règles très importantes, etc.*,

pour servir d'éclaircissements à l'examen du livre du P. Bagot, jésuite, intitulé : Défense du droit épiscopal, seconde édition, 1658, in-4°. : M. de Marca ayant fait quelques plaintes contre cet ouvrage, Drapier écrivit à ce prélat une *Lettre pour servir de réponse à ses plaintes*, in-4°. ; V. *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*, 1685 : ce titre est ironique, car, dit le Moréri de 1759, c'est une invective continuelle tant contre les abbés, que contre les curés primitifs. On attribue aussi à G. Drapier plusieurs écrits contre la bulle *Unigenitus* et en faveur des *Réflexions morales* du P. Quesnel, qui, après soixante ans d'interruption dans leur commerce d'amitié, l'en remercia par deux lettres, des 15 janvier et 22 février 1715. — DRAPIER (Roch), né à Verdun en 1685, avocat au parlement de Paris, y mourut le 20 juin 1734. Ses ouvrages sont : I. *Accurata institutionum, seu primorum juris elementorum D. Justiniani explanatio ; accedunt nonnulla de jure* ; II. *Recueil des principales décisions sur les matières bénéficiales*, 1719, in-12 ; 1732, 2 vol. in-12 : la première édition est par demandes et par réponses ; III. *Recueil des principales décisions sur les dîmes, les portions congrues, les droits et charges des curés primitifs*, 1730, in-12 ; nouvelle édition augmentée d'un *Traité de Champart* par Brunel, 1741, 2 vol. in-12. A. B.—T.

DRAUD (Gronze), en latin *Draudius*, laborieux compilateur allemand et l'un des premiers bibliographes du commencement du 17^e siècle, naquit à Dauernheim, dans la Hesse, le 9 janvier 1573. Son père, qui était ministre luthérien dans cette bour-
 gade, le destinant à suivre la même

carrière, lui fit faire ses études à l'université de Marbourg. Il fut pendant quelque temps réduit à faire les fonctions de prote ou de correcteur d'épreuves dans diverses imprimeries de Francfort et de Bâle, et dans la fameuse typographie de Feyerabend. Enfin, il obtint une place de ministre du saint Évangile, qu'il exerça quinze ans à Gros-Carben, onze ans à Ortenberg et dix ans à Dauernheim. Les incursions des troupes impériales pendant la guerre de Trente-ans l'ayant obligé de quitter ce dernier poste, il se retira à Butzbach, où il mourut en 1630, ou selon d'autres en 1633. Ses principaux ouvrages sont : I. *Duodenarius historico-biblicus*, Francfort, 1605, in-8°. : on a prétendu que cet ouvrage n'était pas de lui, quoiqu'il l'eût publié sous son nom ; mais on ne lui a pas contesté la propriété du supplément qu'il y donna quelques années après, sans date, in-8°. ; II. *Prosopopœia virtutum, et vitiorum*, ibid., 1611, in-8°. : c'est un recueil d'emblèmes, mêlé de vers et de prose, avec fig. en taille-douce ; III. *Bibliotheca classica* (1), Francfort, 1611, in-4°. : c'est le plus important de ses ouvrages, la bibliographie la plus complète des livres imprimés qui fut encore paru, et la première qui offre un essai de système bibliographique étendu. L'auteur en donna en 1625 une édition beaucoup plus ample, et augmentée de tous les livres imprimés de 1611 à 1625. L'ouvrage est divisé méthodiquement en sept classes, dont les nombreuses sous-divisions, rangées alphabétiquement dans chaque classe,

(1) Ce titre n'indique pas, comme on croit tout de le croire, que cette bibliographie ne comprend que les auteurs classiques. L'auteur a voulu désigner qu'elle est rangée par classes ou par ordre de matières, et non par ordre alphabétique ou chronologique.

ent chacune, par ordre alphabétique des auteurs, tous les imprimés (latins) dont le résultat est de trente-neuf mille articles, indication du format, du lieu de publication et du nom de l'imprimeur, détails qui manquent ordinairement dans les bibliographies de cette époque et qui font que cet ouvrage est utile, malgré ses nombreuses erreurs et les erreurs qu'on lui a reprochées. On l'a surtout accusé d'être indiqué comme existants des livres qui n'ont jamais paru, mais les libraires avaient annoncé devant paraître incessamment. L'ouvrage est terminé par une ample alphabétique des noms d'auteurs. *iotheca librorum germanosistica*, ibid., 1625, in-4°. Les deux volumes, contenant plus de quatre mille articles; V. *Bibliotheca*, ibid., 1625, in-4°. de 302 pages, contenant environ cinq mille articles : ces deux ouvrages la suite du précédent, l'un des livres allemands, l'autre qui avaient paru en français, l'un en espagnol, en anglais, en allemand, et même en hongrois. La dernière langue n'est indiquée que dans la forme et ne contient que des articles, ce qui n'étonnera pas ceux qui savent que les Hongrois n'écrivent qu'en latin. Ces deux volumes sont bien moins complètes, plus et moins estimées que l'ouvrage principal, d'autant plus que la dernière n'a point de table d'auteurs. *aïcus favor nimium suspicatus* inséré au tome III des *notulae* de Maioli, dont la dernière est la continuation, Francfort, 1622, in-fol., et 1617, in-4°. L'ouvrage est un abrégé, in-8°; VII. *de veteris novique testamen-*

ti, Francfort, in-8°; VIII. *Deipnosophistica principum*, ibid., 1620, in-4°. en allemand : c'est la continuation d'un ouvrage commencé par J. Werner Gebhard; IX. *Hortulus senilis animæ*, ibid., 1625, in-8° : c'est une compilation de sentences, d'historiettes, et même d'épithètes; X. *Politicorum politorum simul et pollatorum mixtura*, ibid., 1625; XI. *Cornucopiae sive promptuarium philologicum*, ibid., 1625 : compilation de sentences et passages des meilleurs auteurs anciens et modernes, rangées par ordre; XII. *Typographicus discursus experimentalis, varius, utilis et jucundus. Cum præcipuorum typographorum, illorum cumprimis quorum impensis libri in lucem prodeunt insignibus, quæ fronspectus librorum imprimere consueverunt, eorumdemque expositionibus conjecturalibus*, etc., ibid., 1625, in-8° : c'est le plus rare des ouvrages de l'auteur. Peut-être l'édition entière a-t-elle été détruite par un incendie ou par quelque autre accident; mais il paraît que c'est à tort que Spœrlus, Uffenbach et Bunemann en ont contesté l'existence. J. Adam Bernard cite un de ses amis qui assurait en avoir lu un exemplaire, et Draud lui-même (*Bibl. class.*, page 1275) le cite comme ayant paru, et l'on ne peut pas dire qu'il ait été trompé par de fausses annonces des libraires de la foire de Francfort, puisqu'il s'agit de son propre ouvrage. On doit encore à ce laborieux écrivain : 1°. une traduction latine de deux ouvrages de Botero, *De illustrium statu et potentia*, et *De origine urbium eorumque augendi ratione*, Strasbourg, 1602, in-8° : c'est le premier ouvrage de Draud, et il est remarquable qu'il ne fit pas cette version sur l'original italien, mais sur une traduction

allemande, qu'il augmenta presque de moitié; 2°. une édition de *Solin*, Francfort, 1603, 3 vol. in-4°. : quelques-unes des additions de l'éditeur sont curieuses, la plupart sont triviales ou étrangères au sujet; aussi cette volumineuse édition est peu recherchée, Draud y a changé sans fondement la distribution des chapitres; 3°. une édition de la *Charta regia* d'Agapet, avec une double version latine, Francfort, 1615, in-4°. (voy. AGAPET.) C. M. P.

DRAUT (GEORGE-CLÉMENT), en latin *Draudius*, orientaliste et philologue allemand, né en 1686, à Dauernheim près de Darmstadt, mourut le 12 avril 1765, après s'être livré dès l'an 1716 aux pénibles fonctions de l'instruction publique dans le collège de Giessen, et depuis 1734 à l'exercice du ministère évangélique. Nommé professeur de langues orientales à Giessen, son grand âge lui fit résigner cette chaire en 1747. On a de cet auteur : I. *Historia nativitatibus Christi, philologicis quibusdam observationibus illustrata*, Giessen, 1714, in-4°.; II. *Commentatio de clepsydris veterum*, ibid., 1732, in-4°. , fig. : dissertation pleine d'érudition et très curieuse; III. *Primitiæ Alsfeldenses h. e. observat. crit. philolog. exegeticae et grammaticae in epist. apost. Judæ; quibus præmittuntur duæ sectiones* : 1°. *Agit de stylo N. T. græco*; 2°. *De canonicâ auctoritate hujus epistolæ*, Nuremberg, 1736, in-8°. : J. V. L. Nièder eut l'impudence de publier cet ouvrage sous son nom du vivant même de l'auteur. Les feuilles littéraires d'Allemagne contiennent divers morceaux de critique et de philologie dus à Draut, sur lequel on peut consulter le *Dictionnaire des Ecrivains morts* de 1750, à 1800 de Meusel. J—κ.

DRAYTON (MICHAEL), poète anglais du 16°. siècle, naquit, en 1561, à Harthall ou Hartshill, village comté de Warwick. Sa famille ancienne. La vivacité de son esprit et les agréments de sa figure et la douceur de son caractère le recommandèrent dès son enfance à une sonne de distinction, dont il fut à l'âge de dix ans; ce qui ne pécha pas d'étudier à Cambridge Oxford. Il parait, d'après un passage de son poème sur Moïse, qu'il n'était pas moins spectateur, en 1588, de la défaite de la flotte espagnole, vaincue par l'Armada; il y a même lieu de croire qu'il faisait partie de l'équipage anglais. Il publia en 1593 la première édition de ses poésies pastorales composées, avant l'année 1598, la plus grande partie de ses poèmes historiques que la *Guerre des Barons*; les *trois héroïques d'Angleterre*, le genre d'Ovide, et supposées entre des amants d'un rang et célèbres dans l'histoire de son pays; sa *Chute de Robert de Normandie* et de *Gaveston* dix-huit premiers chants de *J. Olbion*, ou la *Très-Heureuse*, de description topographique et historique de l'Angleterre, en vers alexandrins. Ces ouvrages, bien qu'il n'ait publiés que long-temps après qu'ils furent connus dès-lors, et lui procurèrent une grande réputation, ne furent pas moins méprisés par les gens de lettres et les ecclésiastiques, qui y ont beaucoup loué un ton d'honnêteté et de modestie fort rare dans les poésies de ce temps. On y trouve d'ailleurs de l'esprit, une sorte d'élégance médiocre et s'élève guère jusqu'à la poésie. La première partie du *Poly-Olbion* imprimée en 1613, mais n'eut pas le succès qu'on lui avait pré-

on en peut juger par une lettre qu'il écrivait, en 1619, au poète Nond, où il se déchaîne contre les libraires, pour qui il ne garde, que des mépris et des coups de et par la préface amère de la 1^{re} partie du poème, qui paraît en 1622. Cet ouvrage doit sans moins à son mérite propre l'esclandre de célébrité dont jouit encore d'hui son titre, qu'à l'honneur qu'il a fait à l'illustre Selden, en y ajoutant des notes. Nous voyons Drayton employé par elle dans ses relations avec le roi Jacques, dont il se vante de célébrer l'avènement au trône; mais il eut dans la suite sujet de regretter ses vers. On le voit aussi, en 1625, à la tête d'un petit poème, qu'il se donne le titre de *poète lauréat*; ce titre paraît n'avoir été, à cette époque, qu'une espèce de politesse faite à des poètes distingués, de même que la couronne de laurier dont les peintres se font leurs portraits. Drayton mourut en 1631, et fut enterré à l'abbaye de Westminster, parmi les poètes de sa nation. Outre le *Poly-Olbion*, dont les poèmes déjà cités, imprimés en 1611, in-f., en 1619, on a de lui: I. un 1^{er} volume de poésies, publié en 1619, contenant la *Bataille d'Azin*, les *Infortunes de la reine*, la *guerre*; *Nymphidia*, ou la *Cour des Fées*, poème grotesque, le meilleur qu'il ait fait; II. des *Élégies*, etc.; III. in-4°, publié en 1630, intitulé: *l'Elisée des Muses*, où se trouvent trois poèmes religieux: *Noé*, *David*, *David et Goliath*, etc. Drayton paraît avoir été estimé pour sa science, et sinon pour son amabilité, moins pour la droiture de son caractère. Ses plaintes contre les libraires sont trop le *genus irritabile vatum*, et sont exprimées dans un style

qui n'est guère celui d'un auteur de pastorales. Au reste, s'il n'eût pas lieu de se louer des libraires de son temps, les libraires modernes l'ont vengé, hélas! à leurs dépens, en donnant de nouvelles éditions de ses œuvres: l'une, imprimée en 1748, in-folio, est complète seulement sur le titre, l'autre a paru en 1753, en 4 vol. in-8°. L'oubli où sont aujourd'hui ces ouvrages, a encouragé des auteurs célèbres à s'approprier les idées heureuses qui y étaient comme ensevelies. Un habile critique anglais a relevé de nombreux emprunts que Milton a faits à Drayton, et un autre écrivain a ajouté à cette énumération, dans plusieurs articles de l'*European magazine*, de 1786. S—D.

DREBBEL (CORNEILLE VAN), naquit en 1572, dans la ville d'Alckmaer, en Hollande. Il étudia la philosophie, la médecine, la chimie et les mathématiques, et se fit, dans ces sciences, une réputation extraordinaire, moins due à un mérite réel, qu'aux temps d'ignorance où il a vécu. Cependant Drebbel était ingénieux et fort spirituel; il possédait des connaissances peu communes à l'époque où il les cultivait. Il était l'élève du célèbre Hubert Goltzius, qui lui donna sa sœur en mariage. La renommée de Drebbel commença par ses prétendues découvertes en mécanique. Il publia qu'il avait trouvé le mouvement perpétuel. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, l'encouragea par ses libéralités. La protection de ce monarque donna un tel crédit à ce charlatan, que l'empereur Rodolphe II le fit venir à sa cour, où il le retint par des pensions considérables. Il devint ensuite le précepteur du fils de Ferdinand II. Ce dernier empereur venait de le nommer conseiller, lorsqu'une révolution le renversa du trône impérial: Drebbel

bel, arrêté, emprisonné par ordre du vainqueur, courut risque de perdre la vie avec d'autres conseillers qui furent mis à mort; il dut son salut à l'intervention de Jacques, roi d'Angleterre, son protecteur, qui lui donna un asile à sa cour. Un de ses frères, député aux états généraux de Hollande, intéressa aussi J.J. III. puissances en sa faveur : cette médiation ne contribua pas peu à lui sauver la vie. La chronique d'Alckmaer rapporte que Drebbel fit alors présent au roi d'Angleterre d'un globe de verre, dans lequel, au moyen des quatre éléments, il imitait le mouvement perpétuel : on y voyait, en vingt-quatre heures, le cours du soleil, des planètes et des étoiles. Drebbel démontrait, au moyen de ce globe merveilleux, la cause du froid, du flux et reflux de la mer; celle des orages, de la foudre, de la pluie, du vent, enfin tout le mécanisme de la nature. Après cette invention, Drebbel en fit une autre, au moyen de laquelle, suivant la même chronique, un bateau pouvait être conduit, dans l'eau, par des rameurs : on lisait, dans cette voiture aquatique, sans le secours des lumières artificielles. Les secrets de ce physicien allaient encore plus loin : il pouvait imiter la pluie, les éclairs et la foudre; il produisait, à volonté, le froid le plus glacial, au point qu'on ne put résister à celui qu'il détermina dans le palais de Westminster; il faisait éclore, au milieu de l'hiver, des œufs de poule et autres, sans l'incubation; il mettait à sec les puits et les rivières. Par les merveilles de sa magie, il exposait aux yeux des scènes et des tableaux divers, sans qu'il y eût rien de réel que sa volonté; comme font aujourd'hui, et comme de tout temps ont fait les fantasmagoristes de tous les siècles. Nous bor-

nons ici le récit des prodiges attribués à Drebbel; on lui doit des inventions plus réelles et plus utiles. Il est certain qu'on lui est redevable de la couverture de la teinture en écar ou sait que cette couleur n'adhère solidité qu'aux tissus faits avec matières animales, comme la laine, soie, etc. Drebbel donna son sexe sa fille, et son gendre, Cusler, premier qui l'employa à Leyde, avant qu'on en fit usage à la manufacture des Gobelins. Quelques vains hollandais ont mal à propos attribué à Drebbel l'invention du microscope et du microscope : il peut perfectionner ceux qui étaient en de son temps; mais il paraît plutôt qu'il a fabriqué le premier momètre. Son instrument était d'avoir la simplicité qu'on lui a née depuis; il n'y employait que l'eau : ce fluide s'élevait perpendiculairement dans le tube qui le contenait par l'effet de la dilatation de l'air finé dans un vase avec lequel ce communiquait. Ce fut en Allemagne qu'on se servit pour la première fois en 1621, du thermomètre. C'est toutes les découvertes de Drebbel plus utile, et celle à laquelle il chait peut-être le moins d'importance. Drebbel est mort à Londres en 1633 et n'a laissé que deux ouvrages furent composés en langue hollandaise; ils ont été traduits en latin par Pierre Lauremberg, sous ce titre *Tractatus duo : I. De naturis mentorum; quomodo venti, pluvie, fulgura, tonitrua, ex iis provocantur, et quibus servantur usibus; De quinta essentia, ejus virili usu, et quomodo ea ex mineralibus metallis, vegetabilibus et animalibus extrahenda. Editio curâ Joani Morsii. Accedit ejusdem Drebellii epistola ad sapientissimum*

*monarcham Jacobum, de per-
vobilis inventione*, Hambourg,
in-12, Genève, 1628, in-12,
ort, 1628, in-12. Cet ouvrage
aduit du latin en français, sous
: *Deux Traités physiques :
mier, de la nature des élé-
et le second, de la quintes-
dans le recueil intitulé : Di-
traités de la Philosophie na-
Paris, 1672, in-12.*

F—R.

DRECHSLER ou DRESSLER; car
mbres de cette famille ont écrit
un des deux manières. *Wolf-
Drechsler* publia, dans le 16^e.
un *Chronicon rerum Sarace-
m sous de Saracenis et Turcis*,
té plusieurs fois réimprimé : la
re édition de cet ouvrage fut
; avec des additions, par Jean
; à Leipzig, en 1689, en 1
8^e. — JEAN-GABRIEL DRECHS-
lé à Wolkenstein, en Misnie,
en 1677, professeur au gym-
e Halle. On le regarde comme
r de l'ouvrage de *Larvis nata-
Christianorum*, qui fit du bruit
: temps. L'auteur s'était caché
nom de Chressulder, anagram-
: Drechslerus. — THÉODORIC
SLER, né en 1701, à Witten-
ut nommé, en 1733, recteur
nase de St-Nicolas, à Leipzig.
le lui : *Confucii vitæ et doc-
de beatitudinis morali com-
me*, Leipzig, 1701, in-4^o.

S—L.

DRELINCOURT (CHARLES), cé-
niste de la religion réformée,
1595, à Sedan, fit ses huma-
t sa théologie à l'université de
ille; et sa philosophie à Sau-
ous Marc Duncan. Il fut nommé
d'une église dont on sollici-
tabissement à Langres; mais
jet n'ayant pas réussi, il fut

appelé à Paris en 1620, où il com-
mença à prêcher avec un succès tou-
jours croissant. Il publia aussi des
traités de controverse qui achevèrent
de lui faire une réputation très étendue
dans son parti. Les écrivains de
sa communion louent, dans les ou-
vrages de Drelincourt, la méthode, le
sage emploi des textes de l'écriture, et
enfin un style plein de douceur et d'onc-
tion. Cependant ils sont relégués dans
les grandes bibliothèques où on ne
les consulte plus guère. Les princi-
paux sont : un *Catéchisme*; un
Abrégé des controverses; *Conso-
lations contre les frayeurs de la
mort*; *Visites charitables*, et des
Sermons. Tous ces ouvrages ont été
imprimés un grand nombre de fois,
et la plupart traduits en anglais, en
italien, en allemand et en flamand.
Parmi ses livres de controverse, on
doit remarquer, pour sa rareté et la
singularité du titre, celui qu'il écrivit
contre le P. Véron. Voici ce titre vrai-
ment original : *Véron ou le Hibou
des jésuites, opposé à la corneille de
Charenton, avec la messe trouvée au
13^e. chapitre des actes des apôtres,
vers. 2, par ledit hibou*, Villefranche,
sans date, in-12, de 82 feuillets.
Quelques bibliographes prétendent
que *la Découverte de la messe* est
de Lucas Jausse (V. JANSSE). Dre-
lincourt mourut en 1669, extrême-
ment regretté dans son parti. Il avait
eu de son mariage avec la fille d'un
marchand nommé *Bolduc*, seize en-
fants, dont plusieurs se sont distin-
gués dans la théologie et dans les
sciences. Les plus connus sont Lau-
rent, Henri et Charles. W—S.

DRELINCOURT (LAURENT), né
à Paris, en 1626; ministre à La Ro-
chelle et ensuite à Niort, mérita la
réputation d'un bon prédicateur et
d'un savant théologien. Il avait fait

une étude approfondie de la langue française, et il passait pour en connaître si bien les beautés et les finesses que Conrart, l'un des premiers membres de l'académie, le consultait fréquemment : on assure même qu'il avait composé un recueil précieux d'observations grammaticales, qui est resté manuscrit. Il perdit la vue en 1630, et mourut six mois après, dans sa 55^e année. On a de lui des *Sermons* et quatre livres de *sonnets chrétiens*. Les sonnets ont eu plusieurs éditions. La sixième, suivant Bayle, est d'Amsterdam, 1693; celle de 1723, in-8°, contient de plus que les précédentes, la *traduction en vers des sept psaumes pénitentiels*. Dans cette dernière édition, par une inadvertance inconcevable, l'ouvrage est attribué sur le frontispice à Charles Drelincourt. — DREINCOURT (HENRI), frère du précédent, avocat, puis ministre à Gien et à Fontainebleau, a composé des *Sermons*. W—s.

DREINCOURT (CHARLES), médecin, né à Paris en 1633, termina ses études à Montpellier, où il reçut le doctorat en 1654. Dès l'année suivante, Turenne le choisit pour son médecin particulier, et l'emmena à l'armée, en lui faisant donner le titre et les fonctions de médecin militaire, qu'il remplit avec distinction. Après la paix il revint à Paris, fut nommé, à l'âge de vingt-six ans, médecin ordinaire du roi, et se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Il obtint, en 1668, la chaire de professeur en médecine à Leyde, et y occupa, deux ans après, la première chaire d'anatomie : il s'acquitta de cette double tâche avec autant de zèle que de succès. Dreincourt mourut le 31 mai 1697, d'une maladie aiguë. Il demanda comme une grâce que son éloge funèbre ne fût pas prononcé en public. Bayle,

qui le nomme l'illustre Dreincourt dit qu'on aura de la peine à si les qualités de savant étaient sublimes en lui que celles de nête homme. On trouvera le catalogue de ses ouvrages dans le tome 2 *Mémoires de Nicéron*. L'on tentera d'indiquer les suivans : *De partu oculimestri vivacibus*, Paris, 1662, in-12, 1666, in-8°, et Leyde, 1671, in-12. Il prouve dans cet écrit, l'opinion alors établie, que les yeux qui naissent à huit mois ont le développement complet des vitales. II. *De fœminarum ovariorum testiculos et uterum qui intra, Leyde, 1687, in-12*. Il dans celui-ci que le système de génération par les œufs est très-ancien et que les modernes qui s'en sont tenus pour les auteurs n'ont fait que renouveler. III. *Homericus Aetia*, Leyde, 1692, 1694, 1696, in-12. L'édition de 1696 est la meilleure et la plus complète. Cet ouvrage est d'une immense érudition, mais très-confuse. Les ouvrages de Dreincourt relatifs à la médecine et à l'anatomie ont été recueillis par Boerhaave, 1727, in-4°; mais le nom de l'éditeur ne nous empêche pas de dire que ce recueil, si important, est imprimé avec trop peu d'ordre, est imprimé sans aucun soin. F—s. et W—s.

DRENGOT, premier des rangers normands, qui, par les

(1) Dreincourt avait fourni à Bayle des remarques concernant Achille, Lequel de Rotterdam en profita, et en remercia par un alinéa qu'il mit à l'article *Académie de Rotterdam* historique et critique alinéa, ou comme il l'appelle lui-même de Préface, a été supprimé par Bayle dans la seconde édition de son *Dictionnaire* pour faire cesser des censures fâcheuses de 1750, 1752, etc., n'ont pas cet alinéa; mais il n'a pas échappé au *Dictionnaire* de Bayle, in-8°. Le 11 1804, dont nous ne possédons que les premières parties, ou quatre volumes, qui ont été égarés.

fondèrent le royaume de Narbonne; Drengot était un gentilhomme normand qui, ayant éprouvé quelques revers dans sa patrie, se mit en vers l'année 1016 avec ses frères, leurs fils et leurs petits neveux pour tenter la fortune en Italie; ils furent aventuriers et leurs compatriotes vinrent à lui, et quand il arriva à Gargano, terme apparent de l'émigration, il était à la tête de milliers de valiers. Avec cette petite troupe il fut engagé au service de Melo de Bari, un Apulien, qui nourrissait un violent ressentiment contre l'empereur Constantinople. Telle était la puissance irrésistible des Normands et ils furent de leurs adversaires, que ils remportèrent trois grandes victoires sur les Grecs, malgré l'immense supériorité de leurs forces. Il fut enfin à Cannes, le 1^{er} octobre 1019. Plus de cent cinquante normands furent rassemblés sous ses étendards; seulement deux cent cinquante normands restèrent en Italie; Drengot fut au nombre des morts. Son fils Rainolf rassembla de nouveaux pèlerins normands et ils vinrent chaque année en Italie; puis il fonda le comté d'Aversa, et acquit la principauté de Capoue.

S. S.—I.

DREPANIUS (LATINUS PACATUS), orateur, né dans le 4^e siècle, à Carthage, ou, suivant Sidoine, à Carthage, annonça dès sa jeunesse de remarquables dispositions pour la poésie. Il fut, d'après un passage d'Ausone, un poète exercé de préférence dans le genre érotique; mais on aura peine à le croire, sur le rapport du même auteur, qu'il égalait Catulle, et qu'il surpassait tous les poètes latins, excepté Virgile. Ausone lui dédia plusieurs de ses ouvrages. Il lui donne quelquefois le nom de fils, soit qu'il soit âgé que Drepanius, soit qu'il

eût pour lui la tendresse d'un père; il le consulte sur ses vers, lui demande des avis, et montre une grande déférence pour son sentiment. Drepanius fut député à Rome en 388, pour féliciter Théodose sur la victoire qu'il venait de remporter sur le tyran Maxime. Il prononça à cette occasion le panégyrique de l'empereur dans le sénat. Théodose le récompensa en le nommant proconsul d'une province d'Afrique en 390, et intendant du domaine en 393. C'est là tout ce qu'on sait de certain sur Drepanius. Aucun des nombreux ouvrages en vers qu'il avait composés ne nous est parvenu. Sa harangue ou plutôt son panégyrique de Théodose se trouve dans le recueil des panégyriques anciens (voy. J. H. AANTZENIUS, BAUNE (la) et MARTIN); il a été encore imprimé à Paris en 1570, in-4^o, avec le discours d'Eumène et des notes de Fr. Baudouin; puis en 1651 à Stockholm, in-8^o, avec un commentaire de Jean Scheffer. Ce panégyrique est divisé en deux parties; dans la première l'orateur traite de la vie privée de Théodose, et dans la seconde il passe en revue ses actions depuis son avènement au trône. Cette seconde partie est la plus intéressante, par le grand nombre de faits qu'elle renferme, importants pour l'histoire. Le style de Drepanius est diffus et déparé par plusieurs expressions hasardées; mais il a souvent, dit Thomas, de l'imagination et de la force; son éloquence en général ne manque ni de précision ni de rapidité; dans sa manière d'écrire il ressemble plus à Sénèque et à Plinius qu'à Cicéron. On l'a confondu quelquefois avec Pacatus et Drepanius Florus (voy. FLORUS).

W—S.

DRESIG (SIGISMOND FRÉDÉRIC), naquit le 1^{er} octobre 1700 à Vor-

berg, village de la basse Lusace. Son père, riche fermier, lui fit donner une éducation soignée au gymnase de Luckau. Il s'appelait *Drassig*, mot qui dans le langage provincial de la Lusace veut dire *parassoux*. Le recteur du gymnase de Luckau changea ce nom en *Dresig*. A l'âge de quinze ans Dresig alla continuer ses études à Gremmen, petite ville de la Marche de Brandebourg, qui possédait une excellente école; de là il passa en 1724 à l'université de Leipzig, où il étudia pendant six ans la philologie et la théologie. En 1734 le magistrat de Leipzig le nomma second professeur (conrector) du gymnase de St.-Thomas, dont le célèbre Ernesti était recteur. Il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Dresig était d'un caractère très gai; mais des travaux littéraires poussés à l'excès lui échauffèrent le sang, et le plongèrent subitement dans une mélancolie profonde. Le 11 janvier 1742 il sortit de chez lui pour se rendre à son auditoire; en chemin il lui prit un accès de sa maladie; il passa dans une rue détournée, et s'étrangla avec son mouchoir. Dresig a laissé beaucoup de Dissertations philologiques; il s'est particulièrement occupé de la critique du texte du *Nouveau-Testament*; son principal ouvrage est le *Commentarius de verbis mediis Novi Testamenti*, qui parut après sa mort par les soins de Jean-Fr. Fischer, Leipzig, 1745, en un vol. in-8°. L'éditeur y a joint une préface contenant un abrégé de la vie de l'auteur. Parmi ses autres ouvrages nous ne citerons que son édition grecque de *Paléphate*, Leipzig, 1735, in-8°, et sa dissertation *De Socrate justè damnato*, ibid., 1738, in-4°. de 16 pages; il cherche à y prouver que Socrate, ennemi par système du

gouvernement démocratique, fut condamné par les Athéniens comme criminel de lèse-majesté.

DRESSER ou DRESSERI (TUEU), savant luthérien, mort à Erfurt, en 1536, fit ses premiers études à Eisleben, et se rendit ensuite à Jena pour suivre les leçons de Melancthon et de Luther. Une position assez grave l'obligea de quitter sa patrie, où le duc de Maurice Sideman. de quelques années l'ouvrit à la faculté de rhétorique, et bientôt après fut nommé professeur d'histoire, vacante par la démission de Juste Lipse, et il prononça son discours inaugural en 1574. Comme il préféra à cette place celle de principal du collège de Meissen, il l'abandonna, en 1581, pour aller professer d'humanités de l'université de Jena. A son arrivée à Leipzig, il trouva les docteurs divisés au sujet de la philosophie de Ramus. Il ne voulut pas se mêler de cette querelle, quand on lui eut montré que les partisans de Ramus penchaient pour le calvinisme, son zèle pour le luthéranisme s'enflamma, et il devint l'un des premiers à faire proscrire l'enseignement de la nouvelle doctrine. Les leçons de Bayle, sur la conduite de l'homme, furent l'occasion, dit-on, d'être lues. Ce premier succès lui donna l'occasion de publier, et il parvint à faire publier publiquement la confession de l'université, dont les membres étaient catholiques à part un seul: Dresser mourut le 10 octobre 1607. On a de lui: *torica inventionis, dispositio elocutionis libri IV, quàm exemplis illustrati*, Leipzig in-8°. On peut encore consulter son ouvrage. II. *Tres libri pro*

Litteraturæ græcæ, cum is modum scribendi monstris, Leipzig, 1585, in-8°; *goge historica per millenatributa*, Leipzig, 1587, in-8°. Écrivit contre cet ouvrage, et lui répliqua. Depuis longtemps l'ouvrage même est oublié. *festis et præcipuis annis liber*, Wittenberg, 1584, réimprimé en 1597, même avec des additions et des changements. Il y a des recherches et de bon. V. *Historia Martini Lutherici*, Leipzig, 1598, in-8°; elle est re à celle qu'a donnée Ménon. On a encore de Dresser une *que de Saxe*, en allemand, berg, 1596, in-fol., et plusieurs polémiques peu intéressantes. (J. CRATON). C'est sans lui qu'on doit aussi l'édition *aromia illustrata*, de Georgicus, Leipzig, 1606, 2 volumes in-folio, puisqu'il jouissait d'une pension pour s'occuper de la révision de cet ouvrage. — Un contemporain de même nom a composé quelques écrits sur la médecine, et Mercklin dans le *Lindenius* us. Eloy, le plus récent et exact des bibliothécaires de profession, a négligé de tirer ce de son obscurité. W—s.

DREUX (ROBERT DE FRANCE, etc.), était le 5^e. fils de I^{er}, dit le Gros, roi de France. Le roi Louis-le-Jeune lui donna, en 1177, le comté de Dreux pour sa part, et de là vint le surnom de Dreux. Dix ans après il se croisa avec le premier des seigneurs français qui se rendirent à Jérusalem. A sa mort il se réunit au roi son frère, Louis-le-Jeune, pour la guerre qu'il eut à soutenir contre les Anglais. C'est à lui que l'on attribue la fondation de l'église de St-

Thomas du Louvre. Il mourut en 1188, dans un âge fort avancé. André Duchesne a publié l'histoire généalogique de la maison royale de Dreux; Paris, 1631, in-fol. B. M—s.

DREUX (PHILIPPE DE), évêque de Beauvais et pair de France, fut, malgré son caractère épiscopal, l'un des plus valeureux guerriers de son siècle. Il était fils de Robert de France, comte de Dreux, et d'Agnès de Braine. Elu au siège de Beauvais, en 1176, il passa à la terre Sainte, en 1178, et en revint en 1179 pour se faire sacrer à Reims; et assister au sacre du roi Louis-le-Jeune. Il se croisa de nouveau, en 1187, et se trouva au siège de St-Jean d'Acre, en 1190, où il fut fait prisonnier et conduit à Babylone. Non content d'avoir signalé son courage contre les infidèles, à son retour il voulut signaler sa valeur contre les Anglais, et fut fait prisonnier près de Milly, vers l'an 1196, et ensuite conduit en Angleterre. Le pape l'ayant réclamé du roi Richard I^{er}., en l'appelant son fils spirituel, celui-ci lui imposa silence en lui envoyant la cotte d'armes encore ensanglantée du valeureux évêque, et lui disant, comme autrefois à Jacob: « Voyez si c'est là la robe de votre fils. » Il le retint donc prisonnier, en sorte qu'il n'obtint sa liberté qu'après la mort de Richard, et en payant deux mille marcs d'argent pour sa rançon, vers l'année 1202. En vain il postula l'archevêché de Reims, que sa conduite plus militaire qu'épiscopale l'empêcha d'obtenir. Il s'en consola en se croisant contre les Albigeois, et ensuite en faisant la guerre à Renaud de Dampmartin, comte de Boulogne. Aucune guerre ne pouvant avoir lieu sans lui, il combattit auprès de Philippe-Auguste, son cousin germain, à la bataille de Bouvines, en 1214. Là, les écrivains le

représentent armé d'une masse et assommant les guerriers qui se présentaient à sa rencontre; car il se faisait scrupule de les tuer en versant leur sang: c'est ainsi qu'Etienne Longue-Epée, frère naturel du roi d'Angleterre, atterré sous ses terribles coups, fut tué par ses ordres; car il craignait toujours, même au milieu des combats, de se rendre irrégulier et incapable de remplir les fonctions ecclésiastiques. Son clergé lui reprocha cependant la perte de plusieurs droits de son évêché, que son trop d'attention aux choses militaires l'empêcha de soutenir. Philippe de Dreux mourut à Beauvais, le 4 novembre 1217, et fut enterré à gauche du maître-autel de la cathédrale, sous une tombe de cuivre émaillée. B. M—s.

DREUX (ROBERT II, comte DE), dit le Jeune, était fils de Robert de France, comte de Dreux, et d'Agnès de Baudimont, sa 3^e femme. Il se trouva à la prise de St-Jean d'Acre, en 1191, et à son retour servit le roi contre les Anglais, lors du siège de Rouen, en 1204. En 1210 il secourut le seigneur de Montfort en Albigeois, et en 1214 se trouva à la bataille de Bouvines, et enfin mourut en 1218, et fut enterré dans le chœur de l'abbaye de St.-Ives de Braine, sous une tombe de cuivre, sur laquelle son effigie était représentée tenant une fleur de lis dans la main droite. B. M—s.

DREUX (ROBERT III, du nom, comte DE), fils de Robert II et de Mahaut de Bourgogne, fut armé chevalier par Philippe-Auguste le jour de la Pentecôte, 17 mai 1209, défendit la ville de Nantes contre Jean, roi d'Angleterre, et le força à en lever le siège; mais il fut pris dans une embuscade et conduit prisonnier en Angleterre, d'où il ne sortit qu'en 1214,

après avoir été échangé contre le comte de Salisbury, pris à la bataille de Bouvines. Il assista à la prise de Vignion en 1226, et au couronnement du roi St. Louis, qu'il suivit en France et en Bretagne; il mourut en 1228.

B. M—s.

DREUX (HENRI DE), fils de Robert II, du nom, comte de Dreux de Braine, et d'Iolande de Coucy, élu évêque de Châlons en 1222, avait assisté en la qualité de tuteur de l'église de Beauvais, au sacre de St. Louis. Parvenu en 1227 à l'âge de l'âge de l'évêché et d'archevêque de Reims brouilla avec le roi, et son caractère impérieux lui fit interdire le service divin dans toute sa province, causa de grands troubles et fit lever contre lui les bourgeois et les habitants de la ville de Reims, dont il se vengea par l'excommunication; à ce sujet divers conciles furent convoqués à St.-Quentin, à Compiègne et à Paris; et dans ce dernier il fut condamné en 1235, que le roi n'ayant pas gardé aux remontrances et aux prières de l'archevêque, et n'ayant point puni les rebelles, le service divin serait interdit dans tous les diocèses de la province de Reims. ceux des évêques suffragants de Reims, qui ne seraient pas venus observer cet interdit, seraient excommuniés. St. Louis, croyant ne pouvoir résister davantage, ordonna de détruire les fortifications élevées dans Reims, les habitants, seraient rasés, les parties s'en rapporteraient à l'arbitrage de deux arbitres qu'il désigna, et qui condamnèrent les bourgeois à restituer tout ce qu'ils avaient pillé de la ville, et à payer 10,000 livres de dédommagement à leur archevêque moyennant quoi les excommunications lancées contre eux seraient

mais l'archevêque les excommunia de nouveau en 1238, parcequ'ils maltraitèrent ceux qu'il avait envoyés pour presser la fin du paiement de la somme à laquelle ils avaient été condamnés. Henri de Dreux mourut au château de Courville près Reims, le 6 juillet 1240, après avoir été près de treize ans archevêque de Reims, qu'il désola plusieurs années par ses interdictions et ses anathèmes. B. M—s.

DREUX (PIERRE DE), surnommé *Mauclerc*, duc de Bretagne, comte de Richemont, etc., était second fils de Robert II, du nom, comte de Dreux et d'Iolande de Coucy, sa deuxième femme. Il fut armé chevalier en 1209, par Philippe-Auguste, et défendit vaillamment Nantes, assiégé par les Anglais en 1213. Il épousa la même année Alix, comtesse de Bretagne, fille aînée et héritière de Gui de Thouars, comte de Brétagne, laquelle mourut le 21 octobre 1221. Il eut ensuite de grands différends avec les nobles bretons, contre lesquels il remporta une grande victoire près de Châteaubriant. Il refusa de se trouver au sacre de St. Louis, et prit parti contre la reine Blanche; il vacilla ensuite, et tantôt ami, tantôt ennemi du roi, il ravagea en 1229 les terres du comte de Champagne, ce qui força le roi à marcher contre lui, et l'obligea à s'enfuir en Angleterre, où il fit un traité avec le roi Henry III, ce qui ayant accru le courroux du roi de France, le détermina à le citer à comparaître devant lui; mais le duc ayant refusé d'obéir, Louis IX fut contraint de s'emparer de Bellesme et de toutes les places qu'il lui avait données dans l'Anjou, et ensuite de le déclarer déchu de la régence de Bretagne, dont tous les barons rendirent hommage au roi. Pierre de Dreux demanda alors une trêve qu'il obtint, et alla ensuite à Paris, où il

rendit hommage au roi dans l'année 1234. Dès que son fils eut atteint sa 24^e. année, il lui remit ses états, et quitta les titres de duc et de comte de Bretagne, auxquels il tenait peu, pour suivre le roi S. Louis à la Terre-Sainte, où il fut blessé et fait prisonnier avec lui; ayant ensuite été délivré, il s'embarqua pour retourner en France, et mourut pendant la traversée, dans l'année 1250. B. M—s.

DREUX DU RADIER (JEAN FRANÇOIS), avocat, né à Châteauneuf-en-Thymerais, le 10 mai 1714, y fut lieutenant particulier, civil et criminel, mais quitta cette place pour s'adonner aux lettres : il mourut le 1^{er} mars 1780. Haillet de Couronne a fait imprimer le *Catalogue des ouvrages imprimés ou manuscrits de M. Dreux du Radier*, Rouen, Machuel, 1776, in-12, tiré à soixante exemplaires; c'était l'auteur lui-même qui l'avait rédigé, et il a survécu quatre ans à sa publication : les ouvrages ou opuscules de Dreux du Radier y sont portés à vingt-sept; les dissertations imprimées dans les journaux, à soixante; les ouvrages manuscrits sont au nombre de vingt. Dreux du Radier s'est exercé dans tous les genres : au barreau il était quelquefois ridicule, au Parnasse il n'était que médiocre. Il a été plus heureux dans ses ouvrages historiques, et surtout dans ses travaux relatifs à l'histoire littéraire. Voici ses productions les plus remarquables : I. *Eloges historiques des hommes illustres de la province du Thymerais, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages*, 1749, in-12. Cet opuscule faisait partie d'un ouvrage plus ample que l'auteur préparait, et qu'il eût intitulé : *Mémoires de la Baronnie de Châteauneuf-en-Thymerais*. II. *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754,

5 vol. in-12, excellent ouvrage qui fut très-bien accueilli dans le temps, et a conservé sa réputation. III. *L'Europe illustre*, 6 vol. in-8°, 1755 et années suivantes; il y a des exemplaires in-4° et quelques-uns in-fol. Chaque volume contient cent articles, et chaque article est accompagné d'un portrait, dont plusieurs sont gravés par Odieuvre : ce graveur ayant les planches de plusieurs portraits, et voulant en tirer parti, chargea Dreux du Radier de faire un texte sur ces portraits. Il y a une réimpression de 1777, moins estimée à cause des figures; mais le texte fourni par Dreux du Radier est assez bon pour que quelques personnes s'en contentent. IV. *Vie de Wittikind*, 1757, in-12, tirée à cinquante exemplaires, mais réimprimée dans le *Conservateur* de mai 1757. V. *Lettre à M. L. T.* (l'abbé Trublet), 1757, in-12, tirée à cent exemplaires, et réimprimée dans le *Conservateur*..... Cette lettre établit les droits, la parenté de François Corneille, qui se portait héritier de Fontenelle. « De-là, dit Dreux du Radier, la fortune de M. Corneille » et celle de M^{lle} sa fille » (que protégea Voltaire). Depuis, et en 1758, Dreux du Radier publia, comme avocat, un *Mémoire pour le sieur François Corneille, contre le sieur de Lemperrière, M^{me} de Forceville et autres*, in-4°, de 32 pages. Ce mémoire a eu deux éditions, et les curieux le recherchent encore aujourd'hui. VI. *Tablettes historiques et Anecdotes des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*, 1759, 3 vol. in-12, 1766, 3 vol. in-12, 1781, 3 vol. in-12. VII. *Table générale alphabétique et raisonnée du Journal historique de Verdun*, 1759, 8 vol. in-12; travail ingrat, mais bien exécuté. VIII.

Mémoires historiques, Cr
Anecdotes de France, 176
 in-12; nouvelle édition, so
 de *Mémoires historiques*
 et *Anecdotes des reines et*
de France, 1776, 6 vol
 réimprimés en 1808, 6 v
 L'auteur a compris dans son
 les maîtresses et concubines
 depuis Childeric, jusques et y
 Louis XIV. L'éditeur de la
 édition a ajouté deux morce
 de l'*Atlas historique* de M.
 il eût mieux fait de faire conti
 vrage de Dreux du Radier, j
 y compris le règne de Louis
 eût ainsi donné un mérite
 son édition, qui ne l'empor
 sur celle de 1776. IX. *Ré*
historiques, critiques, mora
rudition, avec l'Histoire
en titre d'office, 1767, 2 v
 ouvrage piquant, mais qui
 sans erreurs. X. *Satires d*
traduites en vers français e
latine et française, avec
des variantes et un discou
satire et les satiriques latin
cais, des remarques criti
les traducteurs et les enu
plus difficiles du texte, 1
 12. XI. *Essai historique,*
philosophique, politique,
galant sur les lanternes, 1
 12. Le médecin Le Camus, l
 heuf et Jamet le jeune eue
 oette facétie. Outre les ouvi
 le catalogue cité ci-dessus im
 primés, deux l'ont été depu
 M. Ersch; savoir : *Observe*
les coutumes de Châteaune
tres et Dreux, avec les Comr
de Dumoulin; et Conser
l'édit des présidiaux du mc
 1777 et 1778. Il est bon
 quer que le *Dictionnaire po*
Bêtes, quoique annoncé dan

ne littéraire de 1769 (tom. 1, pag. 246), et donné par M. Ersch (t. 1, pag. 408), comme imprimé en 1768, 3 vol. in-8°, est resté manuscrit, ou du moins n'a pas été publié; car il paraît qu'on avait au moins commencé à l'imprimer. Enfin, Dreux du Radier a été, avec Pesselier, rédacteur du *Gleaneur français*, 1735, 4 vol. in-12. Il n'est pas fait mention du *Gleaneur* dans le catalogue déjà cité, mais, en revanche, on y a (pages 36 et 37) mentionné deux fois un autre opuscule. On trouve dans le *Conservateur* (par Bruix, Turben et Leblanc, 38 vol. in-12) une douzaine d'opuscules de Dreux du Radier. (Voy. aussi CASTRUCCIO et DONAU).

A. B.—T.

DREVET (PIERRE), nom célèbre dans la gravure, né à Lyon en 1664, reçut dans cette ville les premières leçons de son art de Germain Andran. Arrivé à Paris pour se perfectionner, il s'y livra entièrement au genre du portrait. Quoiqu'il eut été précédé dans cette carrière par les Vischer, les Masson et les Nanteuil, il sut se faire une manière particulière. Rigaud, peintre de portrait, en réputation alors, avait changé la marche de ce genre. Les peintres de portraits, qui l'avaient précédé, avaient en général sacrifié tous les accessoires, même les draperies, pour faire briller les têtes; lui, au contraire, voulut tout faire briller, et enrichir de draperies superflues les différents costumes qu'il avait à traiter, et de détails les meubles, les fonds et les divers accessoires. Cette nouvelle marche nécessitait aussi de la part du graveur de nouveaux efforts, pour rendre sans confusion et d'une manière claire et précise, une multitude d'objets aisés à distinguer dans la peinture par la variété des couleurs, mais bien plus difficiles à ren-

dre sensibles en gravure avec les seuls moyens que cet art puisse employer, le noir et le blanc. Ces difficultés, loin d'effrayer Drevet, deviennent pour lui un nouveau moyen d'étendre les limites de son art: son génie lui fournit les moyens de rendre tellement sensible la diversité des étoffes, celle des métaux, et enfin celle de tous les corps, qu'un œil un peu exercé distingue, dans ses portraits, jusqu'à la variété des couleurs. C'est ce qu'on observe surtout dans son beau portrait en pied de Louis XIV; ceux du cardinal de Fleury, de la duchesse de Némours, du Dauphin, des cardinaux de Beauveau, de Noailles et de Rohan, fixent particulièrement l'attention. Une multitude d'autres portraits, entre autres, ceux de Boileau, de Rigaud, de Girardon, du maréchal de Villars, du comte de Toulouse, de Dangeau, de Philippe V, du duc du Maine, de Tilton, de mesdames Lambert, de Serre et l'Aubespine, etc., sont faits pour ajouter, s'il est possible, à sa réputation. Enfin, si Pierre Drevet n'eût pas eu un fils qui l'a encore surpassé, il serait sans contredit le premier dans son genre. Il mourut, à Paris, en 1739.

P—Z.

DREVET (PIERRE), fils et élève du précédent, né à Paris en 1697, manifesta des dispositions tellement prématurées, qu'à l'âge de treize ans il exécuta, dit-on, une gravure qu'on aurait prise pour l'ouvrage d'un artiste consommé. Laborieux, sédentaire, sa vie est peu fertile en événements. Il fut membre de l'académie de peinture. Quoique mort à la fleur de l'âge, il a gravé un grand nombre de portraits, qui sont tous des chefs-d'œuvre, surtout par la finesse du burin, son brillant, et la variété des différents travaux. Il a gravé aussi plusieurs sujets d'histoire également estimés. Parmi ces

derniers, nous citerons Adam et Ève, Rebecca, Louis XV dans sa jeunesse conduit par Minerve au temple de la gloire; ces différents morceaux d'après Coypel : Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, d'après Restout, et la Présentation au Temple, d'après Boulongne; cette dernière estampe est fort recherchée. Parmi ses portraits, on admire ceux de M^{lle}. Lecouvreur, du cardinal Dubois, de Ste. Marthe, de Dufay, et surtout celui de Samuel Bernard. Sa petite estampe représentant M. de Tressan au pieds de la Vierge, est d'un fini précieux. Mais de tous les ouvrages de Drevet le fils, celui qui lui fait le plus d'honneur et auquel il n'y a rien de comparable, est sans contredit le portrait de Bossuet, qu'il fit à l'âge de vingt-six ans; il est impossible d'en voir une belle épreuve sans admiration. Cet artiste célèbre a su, par la variété de ses travaux, la disposition de ses hachures, larges ou serrées, multipliées ou rares, croisées en carrés ou en losanges, légères ou vigoureuses, droites ou courbes, en points ou en entretailles, rendre le coloris du tableau, et la nature de chaque objet, sensibles à tous les yeux. La délicatesse des dentelles, la morbidesse des chairs, la finesse de l'hermine, la blancheur des cheveux, le brillant du velours, le ton plus terne de la moire, la transparence de la batiste, le grain du papier, les travaux d'ébenisterie, les veines du bois, le poli des métaux, sont rendus avec tant de précision et de vérité, que l'œil le moins exercé reconnaît ces différents objets. On peut vérifier cette assertion, au moyen d'une ouverture pratiquée au milieu d'une feuille de papier, qui ne laisse voir à la fois qu'une portion de l'estampe isolée, et qu'on promène alternativement sur ses différentes parties. Les bonnes épreuves de ce

chef-d'œuvre de la gravure, sont aisées à reconnaître, l'imprimeur ayant eu le soin, après chaque cent de tirage, de mettre un point à la suite des mots, *Hya-cinthus Rigaud pinxit*. Il faut prendre garde néanmoins que ces points n'aient été grattés. On connaît un très petit nombre d'épreuves du portrait de Bossuet, au bas duquel on trouve le mot *trecensés*, au lieu de *trecensis*, celui de *constorinianus*, au lieu de celui de *consistorianus*, et dans lesquelles la troisième taille, et l'entretaille que l'on voit au haut du fauteuil, ne sont pas continuées : ces épreuves sont fort chères. Drevet est mort, à Paris, en 1739, à l'âge de quarante-deux ans.

P—E.

DREVET (CLAUDE), de l'académie de peinture, né à Lyon en 1710, suivit les traces de sa famille. On a plusieurs portraits de lui, qu'on croirait émanés du burin de son oncle ou de son cousin, qu'il a aidés quelquefois dans les accessoires de leurs ouvrages. Parmi ses portraits, on distingue ceux du comte de Zinzindorff, de M^{me}. le Bret, du cardinal d'Avrigny, et surtout celui de M. de Vintimille, archevêque de Paris, dont on admire particulièrement la dentelle. Claude Drevet est mort à Paris en 1782.

P—E.

DREVIN (GUILLAUME), poète obscur du 16^e. siècle, est auteur des deux ouvrages suivants : I. *Les erreurs des luthériens, ennemis de notre Mère sainte Eglise, et vrais turlupins, résidant en la ville de Genève et autres : plus les lamentations de notre Mère sainte Eglise sur les contradictions des hérétiques, suivant l'erreur des faux defectueux* Paris, 1582, in-8^o, en vers. II. *De l'exercice de guerre et instruction des cheyaliers et gentilshommes* Paris, Guill. Nyverd, 1 vol. in-8^o

ier ouvrage est écrit en prose.

W—s.

YHAUPT (JEAN-CHRISTOPHE), laborieux écrivain et compilateur, né à Halle en 1699, était échevin dans sa ville natale, il entreprit d'en écrire l'histoire et ouvrage, qui comprend aussi graphie la plus minutieuse de la province, est écrit en allemand d'un style peu élégant, mais regardé comme un modèle pour l'étude des recherches. Il est intitulé *Description du cercle de la* Halle, 1749-51, 2 vol. in-fol., de 1200 pag. chacun, en fort caractères. L'auteur fut agrégé de la Faculté des sciences de Berlin en 1740, il avait été anobli, en 1740, et titré de comte palatin, et il fut, en 1768, conseiller et avocat du duché de Magdebourg.

C. M. P.

YANDER. Voy. DRYANDER.
YEDO ou DRIDOENS (JEAN), théologien du 16^e siècle, né dans le Brabant, fit ses études à l'université de Louvain, avec grande distinction; il donna ensuite des leçons publiques de philosophie à Adrien, l'un de ses professeurs (depuis pape sous le nom de VI), l'engagea à renoncer à la science pour se livrer exclusivement à l'étude de la théologie. Il suivit ce conseil, et ne tarda pas à se remarquer parmi les adversaires du jansénisme. Erasme parle de lui avec éloge dans une lettre à Godesdiedo. Driedo obtint un canonicat de l'église de St-Pierre de Louvain; il fut nommé à la cure de St-Jacques de la même ville, et mourut en 1625. On a de lui : I. *De gratia et arbitrio*; II. *De concordia libere et predestinationis*; III. *De spiritualitate et redemptione gene-*

ris humani.; IV. *De libertate christiana*; V. *De scripturis et dogmatibus ecclesiasticis lib. IV*; c'est le principal ouvrage de Driedo et le plus estimé. Le P. Possevin y a cependant relevé plusieurs fautes de chronologie. Rich. Simon en parle dans sa Bibl. critique, avec quelques détails : « J'ai été surpris, dit-il, de trouver » dans cet ouvrage tant d'érudition » et tant de jugement, surtout dans » le second livre où l'auteur traite des » versions et des différentes explications de la Bible. » Le même critique ajoute : « Il semble que les évêques » assemblés dans le concile de Trente » l'aient suivi dans tout ce qu'ils ont » décidé sur l'autorité de la Vulgate. » Les différents ouvrages de Driedo ont été recueillis et imprimés pour la première fois à Louvain, par Gravius, 1533, 4 vol. in-4^e; il en existe d'autres éditions de 1547, 1552, 1556, et 1572, in-fol., sorties des presses du même imprimeur. Le traité *De scripturis*, a été imprimé séparément à Louvain, 1543 et 1550, in-fol. L'abbé Rive, dans la *Chasse aux Bibliographes*, indique cette dernière édition comme très rare.

W—s.

DRIESCHE (van der). *Voy. DRIESCH.*

DRILLENBOURG (GUILLAUME VAN), peintre, naquit à Utrecht vers 1625, d'une famille distinguée. Encore fort jeune, il apprit la peinture, par amusement, dans l'atelier d'Abraham Bloemaert. Il en fit bientôt une étude. Au bout de quelques années il quitta ce maître et sa manière, prit les ouvrages de Jean Both pour modèles, et devint bon paysagiste; il aurait même égalé son modèle si sa couleur avait été aussi naturelle et sa touche aussi facile. Drillenbourg, dit Houbraken, était laborieux; il ébau-

chaiten hiver, à la chandelle, de petits tableaux qu'il finissait le jour. Il était souvent un mois sans sortir. Dès que cette viesédentairel'ennuyait, il sortait, entrait dans le premier cabaret, et passait quelquefois trois ou quatre jours et autant de nuits sans rentrer chez lui. En 1668 il alla s'établir à Dordrecht. Houbraken n'indique pas l'époque de sa mort. Les tableaux de cet artiste sont fort recherchés des amateurs, qui les payent des prix considérables; ce sont autant de petits bijoux pittoresques dont la valeur est d'autant plus grande qu'ils plaisent à tous les goûts. A—s.

DRIVÈRE (JÉRÉMIE), dont on a latinisé le nom en celui de *Driverius*, et quelquefois *Thriversius*, naquit au village de Braeckel, en Flandres, l'an 1504, fut docteur et professeur à l'université de Louvain. Drivère était doué d'un esprit vaste, pénétrant et rempli d'aptitude pour la culture des sciences. Il avait remporté le grand prix de philosophie, au concours général de l'université de Louvain, honneur tellement insigne, dans cette école, alors très célèbre, que celui qui l'avait obtenu conservait toute sa vie le titre de *premier de Louvain* (1). Après ce succès, Drivère enseigna la philosophie avec une distinction qui lui valut, en très peu d'années, une place de membre du conseil de l'université. Tandis qu'il enseignait la philosophie il étudiait la médecine, et se rendit capable de recevoir le honnet de docteur. Ce titre ne se donnait, à Louvain, qu'aux hommes d'un talent supérieur, à ceux qu'on jugeait digne du professorat. Les au-

tres médecins n'étaient que licenciés Drivère, aussitôt qu'il eut obtenu les honneurs du doctorat, ouvrit des cours publics de médecine, dans lesquels il fit preuve de beaucoup de savoir, et de cette élocution facile et brillante, qui ajoute au mérite réel du professeur, et qui est le plus sûr garant de ses succès. Drivère n'était point encore professeur de l'université, et ne pouvait le devenir bientôt, attendu qu'étant marié, il aurait fallu que l'une des deux places de professeur laïc devint vacante pour qu'il en pût obtenir une. Un événement auquel on aime à croire qu'il ne contribua point, le fit arriver prématurément à cette dignité. Les deux professeurs laïcs furent accusés, l'un de négligence, l'autre d'incapacité, et la régence de Louvain les destitua. Les deux chaires, malgré leur importance, furent réunies en une seule, que l'on conféra à Drivère. Il justifia ce choix par toutes les qualités qui distinguent les hommes d'un ordre supérieur. Mais sa passion pour l'étude s'augmentant incessamment, il mourut de consommation, en décembre 1554, à la fleur de son âge. Malgré le temps que lui prenait l'enseignement, Drivère a beaucoup écrit; chaque année voyait éclore une de ses nouvelles productions. Outre ses nombreux commentaires sur Hippocrate, nous avons de lui : I. *Disceptatio de securissimo victu, à neotericis perperam præscripto*, Louvain, 4531, in-4°. II. *De missione sanguinis in pleuritide, ac aliis phlegmonis tam externis quàm internis omnibus, cum Petro Brissolo et Leonardo Fuchsio, Disceptatio ad medicos Parisienses. Ejusdem commentarius de victu ab Arthriticis morbis vindicante, ubi, quàm malè diris illis cruciatibus sit à neotericis*

(1) La ville qui avait donné le jour au premier de Louvain, lui décernait des honneurs semblables à ceux qu'on rend aux triomphateurs. Le jour que l'élève couronné faisait son entrée, les magistrats venaient pour le recevoir, et ils l'escortaient au milieu des rejoissances publiques.

provisum, ostenditur : ac nplurimi vivendi errores, imunes, obiter corriguntur, 1552, in-4°. Drivère, dans , soutient le sentiment des es, qui veulent, contre l'Hippocrate, que dans la pleuraignée soit faite au bras voial. Les hommes instruits saourd'hui que, dans ce cas, la peut être faite indifféremment x bras. III. *De temporiborum et opportunitate auxi-Adjectus est Elenchus ap-onardi Fuchsii nuper scrip-nissione sanguinis in pleu-Louvain, 1555, in-8°; IV. libros Galeni de tempo-s et unum de inæquali tem-ommentarii quatuor*, Lou-535, in-12; Leyde, 1547, en français, Lyon, 1555, f. *Corollarium super mis-anguinis in pleuritide*, An-141, in-12; VI. *Paradoxa o, aëre, aqua et igne. In-his obiter censura libelli de, qui hactenus dictus est atis*, ibid., 1542, in-12; *sceptatio cum Aristotele et super naturâ partium soli-Accesserunt et multarum disputationum argumenta, us varia asseruntur para-actenus incerta, aut omninò a*, ibid., 1543, in-12; VIII. *diosos medicinæ oratio, de hodiè medicorum scholis, ac rsâ ipsurum methodo*, ibid., in-12; IX. *In Artem Galeni, mi commentarii*, Leyde, in-16; X. *Varia apophteg-* ibid., 1549, in-12; XI. *Celsi tate tuendâ liber, commen-lieremix Thriverrii ac notis ni Roussei illustratus*, ibid., in-4°; XII. *De arthritide*

consilia; il ne fut imprimé qu'en 1592, dans un recueil in-4°, publié par Henri Genet. XIII. *Universæ medicinæ brevissima, absolutissimaque methodus*, Leyde, 1592, in-8°. Ce livre a été publié par Denis, fils de Drivère. F—n.

DROGON, que l'on dit avoir été fils naturel de Charlemagne, et la victime de l'ambition ou de la crainte de son frère, Louis-le-Débonnaire, florissait dans le neuzième siècle. Il fut d'abord abbé de Luxeul, en 820. Son monastère devint célèbre par la discipline qu'on y observait, par l'étude des anciens, par la culture des sciences et des arts libéraux. Drogon se distingua par son amour pour les lettres, et fut le protecteur de ceux qui les cultivaient. C'est par ses ordres qu'un moine de son abbaye, nommé Angelome, l'un des plus savants hommes de son temps, entreprit différents traités, et particulièrement un commentaire sur les quatre livres des Rois (V. ANGELOME). Raban, archevêque de Mayence, lui dédia son traité des Chorévêques. Drogon fut élevé sur le siège épiscopal de Metz, vers l'an 829. L'empereur, qui lui avait rendu son amitié et qui faisait un cas particulier de ce prélat, l'appela en 852 pour consacrer saint Anschaire, premier évêque de Hambourg; ensuite il le nomma son archichapelain. De retour dans son diocèse, il voulut, d'après des lettres qu'il avait obtenues du pape Sergius II, se faire reconnaître pour vicaire apostolique dans les États de Charles-le-Chauve. Ces prétentions, portées au concile de Verneuil-sur-Oise, qui eut lieu en 844, furent rejetées, et donnèrent lieu à un grand nombre de remontrances. Craignant de fomentier des troubles et des divisions, Drogon se désista de toutes ses demandes. Ce prélat tomba dans l'eau

et se noya dans la petite rivière de l'Oignon, vers l'an 855 ou 857. Son corps, rapporté à Metz, fut enseveli près du tombeau de Louis-le-Débonnaire.

R—T.

DROGON, né dans la Champagne, d'abord abbé de Saint-Jean-de-Laon, en 1128, puis évêque d'Ostie et cardinal, avait fait ses études à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims. Ses talents le firent nommer prieur de ce monastère avant que d'être appelé à Laon. Ses écrits et son éloquence lui attirèrent une grande réputation. Le pape, Innocent II, qui avait pour lui une estime particulière, l'appela à Rome et le nomma évêque et cardinal. Drogon est auteur d'un grand nombre de livres ascétiques, parmi lesquels on remarque des Commentaires sur le mystère de la passion de N. S., Paris, Barthélemy Macé, 1589, in-8°, à la suite du Manuel sur les Psaumes, par Alcuin. On a encore de cet auteur des Commentaires sur les dons du Saint-Esprit, un Traité de l'office divin, et quelques autres écrits qui se trouvent dans le tome II de la Bibliothèque des Pères.—DROGON, fils de Charles-le-Chauve, fut envoyé dans l'abbaye de Saint-Amand, pour y apprendre les lettres sous le savant moine Milon. Le savoir de ce prince, ses heureuses dispositions, son goût pour l'étude, faisaient concevoir les plus heureuses espérances lorsqu'il mourut. Ses écrits qui, au surplus, doivent être en fort petit nombre, ne nous sont point parvenus.—DROGON, évêque de Beauvais, depuis 1030 jusqu'en 1047, fonda plusieurs monastères dans lesquels il établit des écoles d'où il sortit des élèves distingués. C'était un homme fort instruit pour son temps. Baluze a publié de lui différentes pièces, et d'autres qui lui sont relatives. Elles montrent la

haute considération et l'estime que les évêques avaient pour les lumières de la doctrine de ce prélat. F

DROGON, un des aventuriers Normands qui fondèrent le royaume de Naples. Drogon était le second fils de Tancrede de Hauteville. Il mourut en 1042, son frère Guillaume de Fer, dans la conquête de la Sicile, et il lui succéda en 1046. Dans la suite, il reçut, de l'empereur Henri III, l'investiture des principautés de Pouille, mais ses vassaux qui détestaient toute obéissance sans toute discipline, le tuèrent. Cependant ils reconnurent en son troisième frère, Unfrois, pour leur chef et pour comte de Pouille.

DROLLINGER (CHRISTOPHE DERIC), littérateur et poète allemand, naquit à Durlach le 29 décembre 1688. Le margrave de Bade le nomma successivement régisseur des archives de Durlach, conservateur de la bibliothèque, du cabinet des monnaies et de la galerie de tableaux, au château de la résidence, et enfin premier archiviste, pour avoir rétabli l'ordre dans les archives. Drollinger fit, pour l'intelligence des anciens documents, un Glossaire sur la langue d'Allemagne, depuis les temps de Rodolphe Habsbourg, jusqu'à l'époque de son temps. La profonde connaissance qu'il avait acquise de l'histoire de son pays le rendit précieux à la cour de Bade, dont il défendit souvent les intérêts par ses écrits savants. Il suivit le margrave, lorsque ce prince fut obligé de quitter ses états pendant la guerre. Il mourut dans cette ville, le 17 février 1742. Il avait consacré à la poésie les moments qu'il avait pu dérober à ses occupations de son état. Il a publié : *Die Kunst des Bodmer, Breitingers* (1742).

éclairé le goût des Allemands é de nouvelles formes à leur cependant on trouve dans ses poétiques, malgré les défauts mairé qu'on lui reproche, un our, de l'élévation et une médecine de grâces; dans les sujets andent une vive expression de nt, il a égalé Haller, et celui-ci ul des poètes allemands de ce qui l'ait surpassé dans la pro-et l'énergie des pensées. Le de ses poésies parut après sa ous le titre suivant : *Œuvres es de Charles-Frédéric Drol-recueillies par J. J. Spreng, eur d'éloquence et de poésie*, Bâle, 1743, in-8°, et Franc-746, in-8°. Les pièces qui ont réputation sont les trois Odes : *Louange de la Divinité*, *ortalité de l'Ame* et *la Provi-livine*. G—Y.

DROPE (JEAN), médecin anglais, voir fréquenté l'université de dge, pratiqua son art à Bour-ou il mourut en 1670. On a des poésies anglaises qui eue-quelque succès dans le temps; l'est plus connu par un bon sur la manière de planter les à fruit, qu'il publia sous ce *Offruit trees being a short and uide in practice of raising and g them.*, 1661, in-8°, réim-à Oxford, 1672, in-12. On air la notice que donnent de ce es *Transactions philosophi-* N°. 86. C. M. P.

DROSSANDER (ANDRÉ), profes-de médecine à Upsal, né en Il commença ses études à Up-les continua à Leyde, d'où il dit à Paris; ayant été rappelé on pays pour professer la médecine, il se fit recevoir docteur is, et retourna en Suède par

l'Angleterre. Il avait fait acquisition, pendant ses voyages, d'une pompe pneumatique, de thermomètres, d'hygromètres, et de plusieurs instruments qui le mirent en état de faire à Upsal des expériences dont on n'avait encore eu aucune idée dans le Nord. Drossander mourut en 1696, laissant plusieurs dissertations écrites en latin.

C—AU.

DROUAI (JEAN-GERMAIN), l'un des peintres les plus distingués de l'école française, naquit à Paris, en 1763. Henri Drouais, son père, et Hubert Drouais son grand-père (mort en 1767), s'étaient distingués tous deux dans l'art de peindre le portrait. Henri fut le premier maître de son fils; étonné de ses premiers progrès, il ne tarda pas à lui enseigner les éléments de la peinture. Le jeune Drouais montrait déjà tout ce qu'il serait un jour, si un maître plus habile se chargeait de diriger l'entier développement des rares talents qu'il annonçait. Brenet, quoique peintre d'histoire très médiocre, avait l'art de former de bons élèves; ce fut à ses leçons que le jeune Drouais fut confié. Il fit sous ce nouveau maître les progrès les plus rapides. Déjà dévoré de la soif de la gloire, il consacrait tous les instants de sa vie à la peinture; il peignait pendant le jour, il dessinait pendant la nuit. Dès l'âge de vingt ans il fut en état de concourir pour le grand prix de peinture. Quelques jours avant l'exposition publique des concours, il demanda à voir les productions des autres concurrents, et prenant un premier mouvement de surprise pour le sentiment intime de son infériorité, il s'exagère à lui-même les dangers d'une lutte qu'il croit inégale; il rentre dans sa *loge*, plein de l'idée que les ouvrages qu'il vient de voir valent mieux que le sien, il déchire son tableau et cu

porte les débris à M. David, qui jugeant mieux de cette composition par les lambeaux qu'il avait sous les yeux, s'écria avec douleur : « Malheureux ! » qu'avez-vous fait ? vous cédez le prix » à un autre. — Vous êtes donc content de moi ? lui répondit le jeune homme ? — Très content. — Eh bien ! j'ai le prix : c'est le seul que j'ambitionne, celui de l'académie » tombera sur un autre à qui il sera » peut-être plus nécessaire qu'à moi ; » l'année prochaine j'espère le mériter » par un meilleur ouvrage. » Drouais reprend le pinceau avec une nouvelle ardeur. Son imagination s'enflamme, il crée le chef-d'œuvre de la *Cananéenne aux pieds du Christ*. C'était le sujet donné par l'académie. Les juges du concours restent confondus d'admiration à la vue de ce tableau. Drouais fut porté dans les rues de Paris par ses condisciples. Tant d'honneurs, tant de succès, ne lui donnèrent point d'orgueil ; il ne songea plus qu'à perfectionner un talent pour lequel la nature l'avait formé. Arrivé à Rome, Drouais embrasse d'un coup-d'œil la manière de faire des grands maîtres ; il y puise cette vigueur mâle et énergique qui caractérise la puissance d'un vrai talent, et bientôt il envoie à sa mère le tableau de *Marius à Minurne*. Un *Philoctète* fut son dernier ouvrage. Enfin, épuisé par un travail opiniâtre, il mourut d'une fièvre ardente, le 13 février 1788, n'ayant pas encore atteint sa 25^e. année. Ses jeunes rivaux se cotisèrent pour lui ériger un monument dans l'église de Ste.-Marie *in via lata* à Rome. Ce monument fut exécuté par Michalon, qui représenta dans un bas-relief la peinture, la sculpture et l'architecture s'empressant à l'euvr de tracer sur une pyramide le nom de celui dont les talents excitaient leur admira-

tion, et dont la perte était leur douleur. On voit dans un bon placé au-dessus du bas-portrait de Jean-Germain Drouais, modèle de ce monument à Musée des Monuments français. Le tableau de la *Cananéenne* qui est aujourd'hui au Musée, a été gravé avec beaucoup de talent par M. Avril fils.

DROUET (ÉTIENNE-FRANÇOIS) né à Paris en 1715, y mourut le 10 septembre 1779. Il fut avocat au parlement de Paris et bibliothécaire de son corps : l'académie d'Arles et la société littéraire de Besançon mirent dans leur sein. Drouais, un de ces hommes laborieux dont les travaux sont précieux aux gens de lettres, sans pourvoir à leur auteur une réputation, parce qu'en lit comme en beaucoup d'autres, la gloire est rarement la dernière et la meilleure récompense de l'utilité. On lui doit la dernière et la meilleure édition du *Dictionnaire de Moréri*, Paris, 10 vol. in-fol., dans laquelle il a fondu et mis à leur place les nombreux suppléments de l'abbé Lenglet Dufresnoy, Paris, 1772, 15 vol. in-12 ; III. la nouvelle édition de la *Géographie abrégée* même auteur, Paris, 1774. IV. il a coopéré avec Barbe Bruyère à l'édition de la *Méthode pour étudier la Géographie*, 1768, 10 vol. in-12 ; V. la nouvelle édition de la *Géographie moderne* de Nicole de la Croix, 1769, 2 vol. in-12 ; VI. *Le Théâtre de la guerre*, de Rondoni, avec le *Journal de la guerre des Français en Allemagne* in-4^e. ; VII. *les Institutions*

rique de Fleur, tion aug-
 l'un catalogue c principaux
 sur l'histoire e iastique et
 canon, 1761-67, 2 vol. in-
 II. le *Catéchisme historique*
 e, Paris, 1761; IX. la *Table*
 vol. de l'*histoire ecclésiast-*
 dom Geillier; X. le *Tableau*
 toire moderne de Méhégan,
 1778, 3 vol. in-12; XI. le
des champs de Chanvalon,
 n-12; XII. les *Regles pour*
un Avocat, de Biarnoy de
 , Paris, 1778, édition aug-
 du catalogue des principaux
 de jurisprudence; XIII. Il
 trepris avec Roudet un *Dic-*
o historique et critique, en
 in-fol. : ses travaux sur ce
 nt restés manuscrits. D. L.
 UET DE MAUPERTUY
 BAPTISTE), né à Paris en
 uivit dans sa jeunesse le bar-
 ne l'amour des lettres lui fit
 négliger. Un oncle, fermier-
 lui procura dans la province
 oi considérable. Drouet aban-
 out le travail à ses commis,
 sa son riche patrimoine. De
 a Paris, à l'âge de quarante
 se dégoûta subitement du
 prit l'habit ecclésiastique en
 it un séminaire de cinq ans,
 retira dans l'abbaye de Sept-
 Il obtint en 1702 un cano-
 Bourges, le quitta, voyagea
 e en Dauphiné, revint à Pa-
 e fixa enfin à St-Germain-en-
 où il mourut en 1730, âgé de
 vingt ans. Ses productions
 si nombreuses que médiocres.
 icipales sont : I. *Histoire de la*
de l'abbaye de Sept-Fonts,
 1702, in-12; II. *Histoire gé-*
des Goths, traduite de Jor-
 , Paris, 1703, in-12; III.
me faible, où l'on représente

aux femmes les dangers auxquels
elles s'exposent par un commerce
fréquent et assidu avec les hommes,
 Nanci (Vienne), 1704, in-12; IV.
les Véritables actes des Martyrs,
 traduits de Ruinart, Paris, 1708,
 2 vol. in-8°. ; V. *Salvien, de la*
Providance, Paris, 1702, in-12;
 VI. *l'Euphormion* de Barclay, 1711,
 3 vol. in-12; VII. *la Vie de frère*
Antoine Janson (le comte de Ro-
temberg), religieux de la Trappe,
 in-12; VIII. *Sentiments d'un chré-*
tien touché du véritable amour de
Dieu, Avignon, 1716, in-12, et
 plusieurs autres ouvrages de même
 nature. D. L.

DROUHET (JEAN), apothicaire
 à St-Maixent, vers le milieu du 17.
 siècle, fit imprimer à Poitiers, en
 1660, in-8°, une comédie poitevine,
 en cinq actes et en vers, intitulée :
La Mizaille à Tauni, toute birolée
de nouven, et freschemont emmo-
lée (la Gageure de Tauny, nouvelle-
 ment composée et imprimée), avec
 les arguments en français, et l'expli-
 cation des mots poitevins les plus
 difficiles. Il dédia cette pièce à la
 duchesse de Mazarin. Elle roule sur
 des disputes de religion entre un ma-
 réchal catholique et un apothicaire
 protestant; ce dernier soutient que la
 foi seule nous sauve; le maréchal,
 qu'on ne peut l'être sans les bonnes
 œuvres. L'épître de S. Jacques dé-
 cide la question en faveur du catho-
 lique. Cette pièce avait paru dès l'an-
 née précédente, à la suite de la *Moi-*
rie de Sen-Moixont, o les verveles
de trette lez autres (la Mairie
 de Saint-Maixent, où il est parlé de
 toutes les autres), recueil de poé-
 sies poitevines, aussi dédié à la du-
 chesse de Mazarin, in-8°. On a encore
 de Drouhet : *Lez bon et bea prepos*
do bonn-homme bretau su la mission

de *Demur foete à Sen-Moizont et le viremont de treçonts huguenau d'alentou*, en la sason d'Authonne, 1664, in-8°. On lui attribue aussi : *Dialogue poictevin de Michea, Perrot, Jousset, huguenots, et Lucas, catholique, sur ce qui s'est passé à la conversion de Cotibi, ministre de Poitiers en 1660*, et autres poésies sur le même sujet, Poitiers, sans date, in-8°.

D. L.

DROUIN (), sculpteur, né à Nanci au commencement du 17^e. siècle, vint de bonne heure à Paris étudier son art dans l'atelier des maîtres de cette ville. De retour dans sa patrie, il fut chargé de presque tous les travaux que la ville de Nanci fit exécuter de son vivant. Toutes les statues qu'on voyait sur le grand perron du jardin de la cour de Nanci étaient de lui; il avait fait le mausolée du cardinal Charles de Lorraine, qui était dans l'église des Cordeliers de la même ville. Ce mausolée passait pour le plus beau monument de Nanci. On admirait surtout les quatre docteurs de l'église, en marbre blanc, sculptés par Drouin. Un autre mausolée de la composition du même artiste, élevé à la famille de Bassompierre, et qu'on voyait à Nanci dans l'église des Minimes, n'était pas inférieur au premier. Le nombre des statues exécutées par Drouin est fort considérable. Pénétré de l'amour de son art, cet artiste laborieux donnait tout son temps au travail; il consacrait à l'étude de l'architecture les moments qu'il déroba à la sculpture. Le prince Henri de Lorraine, qui avait formé en 1626 le projet de rebâtir à ses frais l'église des Bénédictins de Nanci, chargea Drouin de faire le plan de la nouvelle église. Cet artiste fit le voyage de Rome exprès pour prendre le modèle et les dimensions de l'église des Incurables

de cette ville, sur le plan de laquelle il voulait construire la sienne; mais le mort prématurée du prince, arrivé six mois après que les fondements de l'église eurent été jetés, fut cause que l'ouvrage ne fut pas poussé à sa fin. Drouin mourut à Nanci en 1647, encore dans la fleur de l'âge, et dans toute la force de son talent. A—s.

DROUIN (RENÉ), pieux et savant docteur de Sorbonne, de l'ordre de St. Dominique, neveu du fameux *Serry*, était syndic de l'université de Caen, lorsque les jésuites trouvèrent dans ses sermons et dans ses cahiers des prétextes pour obtenir contre lui une lettre de cachet. Il trouva un asile à Chambéry où il professa la théologie, puis à Vercel; il se retira à Ivree en Piémont, sur la fin de ses jours, et mourut en 1742, dans la 60^e. année de son âge. On a de lui un bon *Traité dogmatique et moral des sacrements*, Venise, 1737, in-fol^e, 2 vol., et 1756, avec les notes du P. *Patuzzi*. Le P. *Richard* en a donné une 3^e. édition à Paris, 1775, in-12, 9 vol., accompagnée de notes pour lui servir de passe-port sous l'épiscopat de M. de Beaumont. Cet ouvrage, un peu trop diffus, annonce cependant un grand théologien, fort instruit de sa matière. T—n.

DROUIN (VINCENT-DENIS), chirurgien, né à St.-Paul-Trois-Châteaux, en 1660, exerça la chirurgie dans les hôpitaux militaires des armées, où il obtint le grade de chirurgien-major. Il s'y fit une très grande réputation, à la faveur de laquelle les chirurgiens du collège de St.-Côme (à Paris) l'admirent parmi eux sans le soumettre aux examens d'usage. Drouin obtint ensuite la place de chirurgien en chef de l'hôpital général des petites maisons de Paris. Il mourut le 14 avril 1722. On a de lui : *Description du cerveau*,

Paris, in-12. Cet ouvrage, qui était remarquable en son temps, est fort loin de nos connaissances actuelles ; mais c'est une pièce de comparaison pour l'histoire des sciences anatomiques. F—n.

DROUYN (DANIEL), sieur de Belendroit, né à Loudun, vers 1550, prit d'abord le parti des armes ; pendant les troubles qui désolaient la France, il resta constamment attaché à la cause du roi. La vie des camps le détourna peu de son goût pour l'étude. Il avait formé d'immenses recueils de tous les passages qui l'avaient frappé dans ses lectures, et après les avoir disposés dans un ordre convenable, il se proposait de les publier successivement. On conjecture qu'en récompense de ses services il avait obtenu un emploi qui le fixait à Paris. Il mourut vers 1610, avant d'avoir pu mettre au jour tous ses ouvrages. Ceux qu'il a publiés sont : I. *Le Revers de fortune, traitant de l'instabilité des choses mondaines*, Paris, 1587, in-8°. Le style en est assez bon. Scévole de Ste.-Marthe, ami de l'auteur, lui adressa un sonnet pour le féliciter au sujet de cet ouvrage. II. *Le Miroir des rebelles, traitant de l'excellence de la majesté royale, et de la punition de ceux qui se sont élevés contre icelle*, Tours, 1592, in-8°. III. *les Vengeances divines de la transgression des saintes ordonnances de Dieu*, Paris, 1594, in-4°. Cet ouvrage est écrit en vers français. La Croix-du-Maine annonçait, dès 1583, que Drouyn avait plusieurs poèmes imprimés ; il cite lui-même ses œuvres poétiques ; mais on n'a pu les retrouver. W—s.

DROYN (JEAN), né à Amiens dans le 15^e. siècle, mort après 1507, prend la qualité de bachelier ès-droits et en décret. C'est à ce peu de mots

que se réduit tout ce qu'on sait de sa vie ; mais son nom se trouve attaché à plusieurs ouvrages qui, par leur singularité, ont mérité l'attention des curieux. I. *La Nef des folles, selon les cinq sens de nature, composée selon l'évangile de Mgr. St.-Mathieu, des cinq vierges qui ne prirent pas d'huile avec eulx pour mettre en leurs lampes*, traduit du latin de Joce Bada (Voy. BADIUS) ; Paris, sans date, in-4°, goth. ; Paris, 1501, in-4°, goth., et Lyon, 1583, in-4°, lett. rondes. Cette traduction est en prose mêlée de vers. La ressemblance du titre de cet ouvrage avec *La Nef des fols* de Sébastien Brandt, a jeté la plupart des bibliographes dans de graves erreurs. Les uns ont pensé qu'il s'agissait d'un seul et même ouvrage ; et d'autres ; qui ont bien su les distinguer, ont cru que Droyn les avait traduits tous les deux ; mais le traducteur de *La Nef des fols* de Brandt est encore inconnu. II. *La Vie des trois Murries, de leur père et de leur mère, de leurs maris et de leurs enfants*, composée en rime française, par Jean Venette (Voy. VENETTE), et traduite de rime en prose, par Jean Droyn, Paris, sans date, in-4°, goth. ; Rouen, 1511, in-4°, goth. ; Lyon, 1513, in-4°, goth. ; sans nom de ville, 1554, in-4°, et Troyes, sans date, in-8°. On trouve un extrait curieux de cette traduction dans les *Mémoires* de l'abbé d'Artigny, (tome VI, pages 237-291). III. *Le Régime d'honneur*, traduit du latin en prose française, avec un prologue en vers, Lyon, 1507, in-8°. On trouvera des détails plus amples sur ces différents ouvrages dans le dictionnaire de Prosper Marchand art. Droyn. — DROYN (Gabriel), est auteur de ce livre de morale et de fa-

ceïes, toujours si mal placé dans les catalogues de bibliothèques, *le Royal Sirop de pommes, antidote des passions mélancholiques*, Paris, 1615, in-8°.

W—s.

DROZ (FRANÇOIS-NICOLAS-EUGÈNE), conseiller au parlement de Besançon et secrétaire de l'académie de cette ville, était né à Pontarlier, le 4 février 1735. Il annonça, dès sa première jeunesse, un goût décidé pour les recherches historiques; les difficultés que présente ce genre d'études ne furent point capables de le rebuter, et à l'âge de vingt ans il étonnait, par l'étendue de ses connaissances, les érudits les plus consommés. L'académie de Besançon s'empres-sa de s'associer un sujet si précieux, et cette marque d'estime accrut encore son zèle. Destiné à suivre la carrière de la magistrature, il prit ses degrés en droit, et parut au barreau, où il se fit remarquer par la justesse de son esprit et par le talent de présenter, sous un point de vue lumineux, les questions les plus compliquées. Devenu membre du parlement, il retrouva les loisirs dont il avait besoin pour reprendre ses travaux historiques. Il fut chargé par le ministre Bertin de coopérer à la formation du dépôt des chartes établi à Paris; il entretenait dans le même temps une correspondance suivie avec les savants français, suisses et allemands, dont les études étaient analogues aux siennes; il s'occupait en outre de la continuation de *la Gallia christiana*, et d'autres ouvrages non moins importants. La révolution le força d'interrompre ses travaux. La suppression des académies l'affligea, parce qu'il les regardait comme seules en état de terminer les grandes collections historiques entreprises par des associations religieuses. Il mourut à

St.-Claude des suites d'une paralysie le 13 octobre 1805. Il était membre des académies de Dijon, d'Arras, crétaire perpétuel de celle de Besançon, et de la société d'agriculture du département du Doubs. Haller lui a dédié ses *Conseils pour former une bibliothèque historique de la Suisse*. On a de ce savant estimable : I. *Mémoire pour servir à l'histoire de Pontarlier*, Besançon, 1760, in-8°. II. *Sur l'histoire des bourgeois de la ville de Besançon, des seigneurs et des vicomtes*, Besançon, 1760, in-8°. III. *À propos de l'abbé Bullet*, lu à l'académie de Besançon. Cet éloge est imprimé dans la nouvelle édition de *l'Histoire de l'établissement du christianisme en Clermont-Ferrand*, 1814, in-8°. IV. *Mémoire pour servir à l'histoire du droit public de Franche-Comté* (Besançon), 1789, in-8°. V. *Mémoire sur l'avantage du rétablissement des académies*, Besançon, 1804, in-8°. Droz est l'éditeur du *Recueil des édits et ordonnances de la Franche-Comté, depuis la conquête de cette province jusqu'en 1771*, Besançon, 1771, et années suivantes, 5 vol. in-fol°, et il a part à la dernière édition de *la Bibliothèque historique de France*. On trouvera la liste exacte des manuscrits laissés par Droz, à la suite de son ouvrage par M. Coste, Besançon, 1811, in-8°.

W—

DROZ (PIERRE-JACQUET), horloger-mécanicien, né le 28 juillet 1772 à Chaux-de-Fond, dans le comté de Neuchâtel, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé ses études à l'académie de Bâle, il n'eut dans sa famille attendre le moment où son âge lui permettrait de recevoir l'institution pastorale. Il trouva de ses parents occupée à l'horlogerie une industrie qui commençait

luire dans le pays. Son assavoir travailler sa sœur dévénait en lui un goût très vif pour la profession, et il obtint de ses parents la permission de s'y livrer. Droz ne pouvait pas s'astreindre aux opérations d'un ouvrier, il y a d'abord de perfectionner les pièces de la montre; et après il trouva le moyen d'ajouter, à peu de frais, aux horloges mécaniques, un carillon et des jeux de son. Il forma ensuite le projet de résoudre le grand problème du mouvement perpétuel: c'était une tentative vaine; mais elle le mit sur la voie de plusieurs découvertes importantes.

C'est en s'occupant de la solution de ce problème qu'il conçut l'idée d'une pendule, laquelle, au moyen d'un équilibre de deux métaux inégalement dilatables, pourrait marcher sans remonter, tant que les pièces n'étaient pas détériorées par le frottement. Milord Maréchal, alors gouverneur de Neuchâtel, engagea Droz à faire le voyage de Madrid, pour présenter cette pendule au roi d'Espagne. Elle fut soumise à l'examen d'une commission d'artistes, qui lui rendirent hommage au talent de son auteur. Droz avait emporté avec lui de Madrid plusieurs autres mécanismes très curieuses, dont on trouve la description dans l'Encyclopédie d'Yverdon, au mot *Automate*. Ce fut à son retour d'Espagne qu'il exécuta, de tous ses ouvrages le plus extraordinaire, celui qui suppose le plus de génie et de patience: c'était de faire parler de l'automate écrivain. Les mouvements des articulations de la main et des doigts, dans cette machine, étaient sensibles à l'œil, et assez forts pour former des caractères lisibles. Le mécanisme qui la faisait marcher était intérieur. M. Maillardet

a exécuté à Londres un automate à peu-près semblable; mais le mécanisme est placé dans le tronçon de colonne qui sert de table, et en faisant agir seulement les poignets, et non les bras, il a évité une partie des difficultés que Droz avait eu à vaincre. Le dernier ouvrage de cet habile artiste, fut une pendule astronomique. Il y travaillait encore lorsqu'il sentit sa santé s'affaiblir par l'excès des fatigues. Il chercha à recouvrer sa santé en se rendant à Genève; il vint ensuite à Bienne, où il mourut le 28 novembre 1790.

W—s.

DROZ (HENRI-LOUIS JACQUET), fils du précédent, naquit à la Chaux-de-Fond, le 13 octobre 1752. Son père prit soin de sa première éducation, et l'envoya ensuite à Nancy pour se perfectionner dans les mathématiques. A l'âge de seize ans il annonçait de grandes dispositions pour la mécanique, et il n'en avait que vingt-deux lorsqu'il vint à Paris avec plusieurs pièces de son invention, entre autres un automate dessinateur et une figure de jeune fille qui touchait différents airs sur le clavecin, suivait la musique des yeux, de la tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie. Pendant son séjour à Paris il fit exécuter par Lesclapart, ouvrier très distingué, formé par son père, deux mains artificielles pour le fils de M. de la Reynière, fermier-général, privé de l'usage des siennes, et au moyen desquelles il pouvait suffire presque à tous ses besoins. Vaucanson, en voyant ces mains, dit à Droz: « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. » Droz forma ensuite à Londres un établissement pour les pièces compliquées d'horlogerie, à raison de la plus grande facilité de l'écoulement; mais le climat de l'Angleterre ne convenait

pas à sa santé, il vint demeurer à Genève, en 1784. Les magistrats lui accordèrent la bourgeoisie, par estime pour ses talents. Son caractère aimable, ses connaissances variées, son goût pour la musique, le faisaient rechercher par les personnes les plus distinguées. Le naturaliste Bonnet l'honora de son amitié. Il fut admis dans la Société pour l'avancement des arts, et il y lut plusieurs mémoires intéressants sur les moyens d'accroître la prospérité des fabriques d'horlogerie; sur les procédés à employer pour garantir l'émail de l'action trop vive du feu, etc. Il faisait à ses frais toutes les expériences nécessaires, accueillait toutes les découvertes qu'il jugeait utiles, employait ou dirigeait constamment un grand nombre d'ouvriers. Cet homme estimable fut atteint d'une maladie de poitrine, et par le conseil des médecins il se rendit aux îles d'Hyères; mais le mal faisant de nouveaux progrès, il partit pour Naples. A peine y fut-il arrivé, que succombant à la trop grande fatigue du voyage, il mourut le 18 novembre 1791, à l'âge de 39 ans. Il n'a laissé qu'une fille de son mariage avec une D^{lle}. de Genève. Senebier a prononcé son éloge à la société d'encouragement. Les automates de Droz père et fils ont été transportés en Amérique. — On a quelquefois confondu H. L. Jacquet Droz avec un autre habile mécanicien, M^r. Jean-Pierre Droz, qui dès 1783 s'était occupé à perfectionner les procédés de la monétation. Il s'associa avec M. Boulton, de Birmingham, pour la fabrication de toute la monnaie de cuivre de l'Angleterre, et c'est dans ses ateliers que furent frappés les *Monnerons*. Il fit pour la monnaie de Paris un balancier, le plus parfait que l'on eût encore vu; la pièce était frappée d'un seul coup,

avec des forces moindres, e mécanisme de son invention che se trouvait frappée en même que les deux faces. (*Voy. le fait à l'Institut sur diversions de J.-P. Droz, Paris 1802, in-4°.*)

DRUMMOND (MAURICE fils d'André, roi de Hong s'établir en Angleterre, et pays en 1066, avec Edgar héritier légitime du trône, par les persécutions de Guillaume querant. Il commandait le sur lequel Edgar s'enfuit famille, composée d'Agathe, et de ses deux sœurs, Mar Christine. Marguerite, dev la suite reine d'Ecosse par riage avec Milcolombe III ce pays, conserva un grand chement pour Maurice Drum qu'elle maria avantageusement le combla de biens, lui donna autres la charge de sénéchal nox; en sorte qu'il devint l'illustre famille qui subsistait temps sous son nom en E DRUMMOND (Jean), septième chal d'Ecosse, maria la belle, sa fille, à Robert Stuart du nom, roi d'Ecosse, mort La famille Drummond s'est trouvée alliée à presque toutes les maisons souveraines de la c — DRUMMOND (Jean), descendants de Maurice épousé Elisabeth Lindsay célèbre comte de Crawford grand justicier d'Ecosse, et important service à Jacques de ce pays, en mettant en dé mée des seigneurs coalisés jeune monarque, qui avait pris de s'assurer de sa persécution gouverner le royaume sous de venger la mort de Jacques.

ensuite envoyé en Angleterre comme plénipotentiaire pour conclure un traité de paix. Marguerite, l'une de ses filles, avait épousé secrètement le roi Jacques IV, dont elle était parente; mais le mariage ne put être célébré publiquement selon l'intention du roi, parce que, lorsque celui-ci eut obtenu du pape les dispenses nécessaires, la jeune reine fut empoisonnée par les ennemis de la maison de Drummond. Après la mort du roi son gendre, arrivée en 1512, Jean Drummond fut privé de tous ses biens pour avoir donné un soufflet au roi d'armes qui était allé le citer à comparaître au parlement, afin d'y rendre compte du mariage de la reine; mais les services qu'il avait rendus et la grande considération dont il jouissait firent bientôt annuler cette sentence. Il mourut en 1519. — DRUMMOND (Jacques), III^e comte de Perth, l'un des descendants du précédent, chevalier de la jarretière et de S. André, fut fait conseiller d'état en 1670, grand justicier d'Ecosse en 1680, et grand chancelier de ce royaume en 1684. Touché de la lecture des papiers trouvés dans le cabinet de Charles II, il fit profession publique de la religion catholique, ce qui, joint à son attachement pour le roi Jacques, le détermina à passer en France pour aller le retrouver; mais persécuté par la populace à cause de ses opinions, et emprisonné plusieurs fois pour cette même cause, il ne put obtenir la permission d'effectuer son projet qu'après plusieurs années. Il se rendit d'abord à Rome, où il se fit remarquer par sa piété, et rejoignit ensuite Jacques II, qui le créa duc de Perth, et le fit son premier gentilhomme. Il fut aussi gouverneur de Jacques III, connu sous le nom de chevalier de St.-George, et grand chambellan de

la reine sa mère. Cet homme vertueux mourut à St.-Germain-en-Laye le 10 mai 1716, à l'âge de soixante-huit ans, ayant été, ainsi que son frère Jean Drummond, comte, fait duc de Melfort, fidèle jusqu'au dernier moment à la famille malheureuse de son souverain expatrié et fugitif. B. M—s et L—p—x.

DRUMMOND (GUILLAUME), de la même famille que les précédents, naquit en 1585. Il étudia à l'université d'Edimbourg. Il passa ensuite quatre ans en pays étranger, et particulièrement à Bourges, pour y étudier les lois civiles; mais, revenu dans son pays, et maître de sa fortune par la mort de son père, il abandonna toute idée de profession pour se livrer entièrement, dans une retraite champêtre et romantique, à la culture des lettres et à son talent pour la poésie. Cependant la mort lui ayant enlevé une jeune personne qu'il était au moment d'épouser, la douleur qu'il conçut de cette perte le porta à quitter de nouveau son pays. Il n'y revint au bout de huit ans que pour le voir déchiré de dissensions, et près de l'être par la guerre civile. Son attachement à la cause royale le rendit très sensible à ses revers. On croit que la mort de Charles I^{er} contribua à abrégier ses jours. Il mourut à la fin de 1649. Il avait épousé en 1634 une jeune personne de la famille de Logan, et dont il eut plusieurs enfants. Son caractère et le genre de son talent lui ont fait donner le surnom de *Pétrarque écossais*. Drummond a laissé un assez grand nombre de poésies sur des sujets d'amour et de dévotion. On y trouve de belles images, de la sensibilité, de la grâce, de la délicatesse, surtout dans ses sonnets amoureux; mais beaucoup trop de cette affectation italienne, alors de

mode en Angleterre comme partout, et généralement un fonds d'idées trop peu riche pour fournir beaucoup d'intérêt à de longues pièces. Son grand mérite est dans l'élégance et la douceur de ses vers, mérite très rare alors. Il était lié avec Drayton ainsi qu'avec Ben Jonson, auquel il avait inspiré une sorte d'enthousiasme, et dont il a fait cependant un portrait peu flatteur. Jonson, à quarante-deux ans, avait fait à pied, exprès pour le voir, le voyage de Londres à Hawthornden, lieu de sa résidence. On a aussi de lui une *Histoire de cinq Jacques, rois d'Ecosse*, publiée après sa mort, sans compter plusieurs écrits en faveur du parti royaliste, et qui respirent l'amour de la paix, composés durant les troubles de sa patrie. Ses ouvrages, précédés d'une notice sur sa vie, ont été imprimés ensemble à Edimbourg en un vol. in-fol., en 1711. X—s.

DRUMMOND (ALEXANDRE), de la même famille, né en Ecosse, fut nommé consul d'Angleterre à Alep en 1744. La guerre l'ayant empêché d'aller par mer au levant, il prit sa route par la Hollande, les bords du Rhin et du Mein, l'intérieur de l'Allemagne, le Tyrol et le nord de l'Italie, qu'il parcourut en entier. Il voulait à Venise s'embarquer sur un vaisseau de guerre de cette république, destiné pour Thessalonique : le gouvernement ne le lui permit pas. Il alla sur un navire hollandais jusqu'à Zante, où son projet était de gagner Thessalonique en traversant le golfe de Lépante et la Grèce. Une maladie grave s'opposa à l'exécution de ce dessein. Après avoir touché à Smyrne, il mouilla le 16 mai 1745 à Alexandrette, et bientôt après, il entra dans Alep. Il y séjourna plusieurs années, fit des excursions fréquentes dans le pays voisin, une entre

autres jusqu'à l'Euphrate, et parcouvrit l'intérieur ainsi que toute la côte de l'île de Cypre. Il entreprenait naïvement ces courses pour profiter des funestes effets de l'intempérie du pays qu'il habitait; il ne put néanmoins s'en préserver entièrement, car il fut souvent malade de refroidissement, et il n'échappa à la mort que par les soins de son ami le docteur Russel, qui était venu de Smyrne avec lui, et qui a écrit, sur l'histoire naturelle d'Alep, un excellent ouvrage qu'il lui a dédié (voy. RUSSSEL). Drummond mourut en Angleterre le 20 août 1769. Il a publié en anglais *Voyages à différentes villes de l'Allemagne, de l'Italie, de la Grèce et dans quelques parties de l'Asie jusqu'aux bords de l'Euphrate dans une suite de lettres contenant ce qu'il y a de plus remarquable dans leur état actuel et dans les monuments d'antiquité*, Londres 1754, 1 vol. in-fol. avec cartes et figures : l'auteur ne donne que peu de détails sur sa route en Allemagne, s'étend davantage sur ce qu'il a vu à Florence et à Venise. Sa description d'Alep et des pays voisins, et tout de l'île de Cypre, est très intéressante. La malhonnêteté du malin de Bir ne lui permit pas de parcourir l'Euphrate. Il jouissait de beaucoup de crédit auprès du pacha d'Alep, qu'il était venu de Smyrne avec des femmes de son harem, pour lesquelles il avait eu les plus grandes attentions, mais sans les voir; il obtint en conséquence toutes les facilités qu'il désirait pour parcourir son gouvernement. Le style de Drummond est vif et animé, il ne s'appesantit sur des détails insignifiants ou superflus; il décrit avec soin tout ce qu'il voit, et critique quelquefois ses compatriotes Maundrell et Pococke.

qui ornent ce voyage sont généralement bien gravées et paraissent quelques-unes cependant ont échappé contre l'exactitude. Les présentent l'île de Chypre, et la depuis Séleucie, jusqu'à l'Euphrate. On a en français une traduction de ce livre; elle est intitulée *Voyages d'Alexandre Drumécuy, consul anglais d'Al-*

Chypre et en Syrie, et se trouve dans le recueil qui a pour titre *Voyageurs modernes*, traduit par Puisieux, Paris, 1744, N°..... E—c.

MOND DE MELFORT (Hector, comte de), vingtième descendant de Maurice Druménil en 1726, fut successivement colonel de plusieurs régiments, sur-général des troupes légères, lieutenant-général et commandeur de l'ordre de St.-Louis. Il est également connu comme auteur d'un ouvrage important sur la cavalerie. Formé, à son début dans la carrière militaire, sous les yeux du prince de Saxe dont il était aide-de-camp, et qu'il ne quitta pas un instant pendant la bataille de Fontenoy, profita de l'accès que son oncle, lord Keith, connu sous le nom de Maréchal (d'Ecosse), lui procura auprès du grand Frédéric, pour passer pendant la paix à étudier la cavalerie prussienne, dont la supériorité alors établie dans l'opinion européenne. Cet exemple fut suivi par beaucoup de jeunes seigneurs, et devint une affaire de mode, à laquelle nous avons dû quelques officiers distingués. Le comte de Melfort voulut faire valoir au profit de sa patrie d'adoption ses connaissances qu'il avait acquises, non seulement en Prusse, mais pendant les guerres successives

de Flandre, d'Allemagne et d'Italie, où il commandait à l'avant-garde des corps de troupes légères. Il consigna ses observations dans un premier *Essai sur la cavalerie légère*, imprimé en 1748; et, en 1776, il publia un *Traité sur la cavalerie*, in-fol. avec un atlas. Plusieurs manœuvres en ont été adoptées dans les ordonnances de 1788, 1791 et 1793, et sont encore en vigueur aujourd'hui. C'est là qu'il a donné les premières notions sur l'artillerie volante, principale source des succès brillants de nos armées depuis cette époque. Ce livre, recherché dans le temps par plusieurs têtes couronnées, jouit d'une estime générale parmi les militaires français. L'auteur y a tout embrassé, depuis la formation des haras jusqu'aux plus importantes manœuvres de la guerre. On y trouve des instructions complètes pour le simple cavalier, comme pour le général d'armée. Si le succès ou du moins l'utilité de l'ouvrage du comte de Melfort répondit à son zèle, sa fortune ne s'en trouva pas aussi bien, le format et le prix ayant nui au débit sur lequel il avait compté. La figure du comte de Melfort, sa taille, une force remarquable et une adresse peu commune pour tous les exercices du corps, enfin quelques talents agréables, avaient, autant que sa capacité militaire, contribué à lui concilier dans sa jeunesse les faveurs de la cour. Son amour propre y avait même pu jouir de quelques avantages assez brillants, cités par ses contemporains et rapportés dans les mémoires particuliers et les chansons ou épigrammes du temps; mais la fin de sa carrière fut troublée par l'embarras de ses affaires, auquel les frais d'impression du *Traité sur la cavalerie* avaient une grande part. Il mourut en Berry dans sa terre d'Ivoy-le-Pré, en novembre 1788. L—r—x.

DRURY (ROBERT), voyageur anglais, naquit à Londres, en 1687. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, il sollicita ses parents pour aller aux Indes; ils lui donnèrent une pacotille de 100 livres sterling, et il s'embarqua comme passager pour le Bengale. Le bâtiment revenait de ce pays, en 1702, lorsqu'une voie d'eau très considérable força de relâcher à l'île Maurice. A peine s'était-on remis en route, que le même accident fit prendre le parti de se diriger sur la côte méridionale de Madagascar. Le navire donna sur un banc de sable et fut brisé; l'équipage se sauva à terre. Menés devant le roi du pays, les Anglais apprirent qu'ils devaient l'aider à combattre ses ennemis; ils se saisirent de sa personne et de celle de son fils, afin de les retenir comme otages pendant qu'ils marcheraient vers le fort Dauphin. Ayant, au bout de trois jours, imprudemment relâché ces gages de leur sûreté, ils furent la plupart massacrés par les Madécasses. Quelques-uns s'échappèrent; Drury et trois jeunes gens furent épargnés et menés en esclavage dans l'intérieur du pays. Drury passa ainsi quinze ans, occupé tantôt à travailler à la terre, tantôt à garder les bestiaux: il eut beaucoup à souffrir de son maître, homme puissant, qui était dur et injuste; mais il n'eut qu'à se louer de la femme de ce chef. Quelquefois on l'employait à des expéditions guerrières; et dans une de ces occasions, il lui tomba entre les mains une jeune fille qu'il épousa. Malgré l'affection qu'il avait conçue pour elle, le dégoût d'une vie servile lui fit chercher l'occasion de s'enfuir: sa femme et un Madécasse auquel il confia son projet n'ayant pas voulu, par une crainte superstitieuse, partager son sort, il partit seul, et, après une longue mar-

che, arriva près du bord de la mer. Il eut encore bien des aventures, rencontra un de ses compatriotes qui avait été laissé sur l'île par accident, et qui, n'étant pas esclave, obtint bientôt la permission de s'embarquer. Drury passa dans un esclavage moins dur, la vérité, que le premier, et fut enfin racheté par un capitaine anglais, porteur d'une lettre de son père, auquel on avait appris qu'il vivait encore. Lorsqu'il rejoignit ses compatriotes, il avait presque oublié leur langue; il était d'ailleurs si noirci par l'ardeur du soleil, qu'ils eurent peine à le reconnaître. Il partit enfin en janvier 1716, aborda à la Jamaïque, et arriva en 1717 en Angleterre, où il apprit la mort de son père, qui lui avait laissé une petite fortune. Il se reembarqua, en 1719, sur un navire qui allait traiter des noirs à Madagascar et revint heureusement dans sa patrie à la fin de l'année suivante. Il devint un des portiers de la compagnie des Indes, et se mit à écrire ses aventures. Son manuscrit contenait huit cahiers in-folio de cent pages chacun. Un des amis de Drury abrégea cette relation de son consentement, et elle parut sous ce titre: *Madagascar, ou Journal de Robert Drury, pendant sa captivité de quinze ans dans cet île, écrit par lui-même, mis en ordre, et publié à la demande de ses amis*, Londres, 1729, in-8°. (en anglais). Ce livre offre des documents très détaillés sur les mœurs des Madécasses; mais peu de choses sur l'histoire naturelle et la géographie de leur pays: il est terminé par un Vocabulaire madécasse. Les aventures de l'auteur y sont racontées avec une précision qui finit par ennuyer. On a quelquefois tenté de croire que Drury n'est, comme son prétendu compatriote Robinson, qu'un être imagi-

ique dans la préface il essaie de r ce soupçon, auquel il prévoit lecteur sera tenté de se livrer, que derrière le titre du livre ve un certificat du capitaine retiré de Madagascar, et qui sa véracité. Mais on est en : sorte obligé d'ajouter foi à la de l'existence de Drury, puis- auteurs de la biographie an- ont fait mention de lui. Ils disent est guère possible de révoquer te la véracité de Drury, qui généralement pour honnête et de de vouloir en imposer au que d'ailleurs l'exactitude de its avait été confirmée par le qu'avait tenu le contre-maître embow, un de ses compagnons une, qui était parvenu à s'é- r. Le journal de Benbow avait lé par accident en 1714; mais rs de ses amis, qui l'avaient appelé- rent la conformité par- ses récits avec ceux de Dru- Un autre DRURY a publié un e intitulé : *Illustrations of na- istory*, en anglais et en fran- ondrès, 1770, 5 vol. in-4°. Ce nrichi de figures coloriées, est hé par les amateurs d'histoire le : il contient 38 planches de ns, 13 de coléoptères et 9 de its insectes. L'exécution en est lle et les dessins exacts.

E—3.

SIANUS. V. TORRIGIANO.
SILLE (LIVIE). V. LIVIE.
SILLE (JULIA DRUSILLA), es filles de Germanicus et d'A- ie, naquit à Trèves, l'an 15 de brétienne. Les belles qualités ère ne furent point l'héritage recueillit de la vertueuse Agrip- aligula, son frère, la maria, à : dix-sept ans, à Lucius Cassius us, homme consulaire, après

l'avoir déshonorée; il la lui enleva en- suite, et la traita publiquement com- me son épouse. Ce commerce incest- tueux dura jusqu'à la mort de Dru- sille (l'an 38), et Caligula se livra alors à tous les excès de la Douleur la plus extravagante. Il fit cesser toutes les fonctions publiques, défendit, comme un crime capital, de rire, de prendre des bains, de manger même en famille. Il sortit de Rome au milieu de la nuit, courant de la Campanie à Syracuse, et de Syracuse dans la Cam- panie; il se laissa croître la barbe et les cheveux, et ne pouvant plus jouir de Drusille comme une mortelle, il en fit une divinité, et ne jura plus que par son nom. Un sénateur, nommé Livius Geminius, pour faire sa cour à l'em- pereur, affirma par serment qu'il avait vu l'ame de Drusille monter au ciel; cette basse flatterie fut dignement ré- compensée par Caligula, et imitée sur- tout par les villes de la Grèce, qui se disputèrent l'honneur de révéler Dru- sille comme une déesse. Plusieurs mé- dailles frappées dans ces contrées lui donnèrent ce titre avec celui d'Augus- te, et nous en possédons une dans notre cabinet où elle est appelée *Aphrodite* (Vénus). Dion, en dé- crivant fort au long les jeux que Caligula décréta pour sa sœur, et les honneurs qu'il lui décerna après sa mort, nous apprend également qu'il fit placer dans le forum son portrait, sous les traits de Vénus, et ce fut pour conserver le souvenir de cette sœur, qu'il donna à la fille qu'il eut de Césonie, le nom de Drusille. Il ne crut pas assez faire pour elle, que de lui accorder les mêmes honneurs qu'avait obtenus Livie, il voulut encore qu'elle fut appelée la déesse *Panthée*. Jamais passion ne s'était montrée plus ardente; Caligula étant tombé malade la première année de son

règne, l'avait instituée héritière de ses biens et même de l'empire. Dion n'est pas d'accord avec Suétone sur le nom de son mari : il le nomme Lépidé ; mais peut-être est-ce un second époux qu'elle prit peu de temps avant sa mort. Nous n'avons point de médailles latines de Drusille qui soient authentiques ; celle qui est citée dans Eckhel, d'après Liebe, Morel, etc., est plus que suspecte. Les Romains, qui n'avaient pas, comme Livius Geminius, vu monter son ame au ciel, ne la diviniserent point sur leurs médailles. Son nom se trouve joint à celui de ses deux sœurs, Julie et Agrippine, sur une médaille de Caligula, où elles sont représentées avec les attributs de trois divinités. T—N.

DRUSILLE, fille d'Agrippa-le-Grand, roi de Judée, était d'une beauté ravissante. Elle fut d'abord fiancée à Philadelphie, fils d'Antiochus IV, roi de Comagène ; mais le jeune prince, qui avait promis pour l'obtenir d'embrasser la religion juive, n'ayant pu s'y déterminer, le mariage n'eut pas lieu. Azize, roi d'Émèse, se soumit à la circoncision pour devenir son époux ; mais, peu de temps après, Drusille, dont les charmes excitaient la jalousie de sa sœur Bérénice, renonça elle-même à la religion de ses pères, et abandonna son mari pour épouser Antonius Félix, affranchi de l'empereur Claude, et frère de Pallas, l'affranchi de Néron. Félix était gouverneur de la Judée ; ayant conçu pour Drusille une passion violente, il employa un magicien nommé Simon, pour la déterminer à devenir sa femme. Les actes des apôtres font mention de Drusille, qui était à Césarée avec Félix, lorsque S. Paul parut devant lui. Elle eut de son second mari un fils nommé Agrippa, qui périt fort jeune avec sa mère, dans l'embrase-

ment du Vésuve, sous le TITUS. Tacite dit que Drusille de dix-huit ans, petite-fille de l'empereur Antoine, par sa sœur Julia, fille de Juba II, roi de Mauretie, ce qui n'est point d'accord avec le récit de Joseph et le texte des apôtres, qui disent qu'elle était juive. D'ailleurs l'histoire rapporte que Juba II, qu'un fils qui fut Ptolémée (F. FÉLIX).

DRUSIUS (JEAN), dont le nom est *Van den Driessch*, à Oudenarde le 28 juin 1555 le grec et le latin à Gand, philosophie à Louvain. Il mourut le 1567, rejoignant son père en terre, qui y était allé chez son oncle à cause de sa religion. Drusius continua ses études, apprit l'hébreu sous Le Chevalier, et donna lui-même des leçons de cette langue aux jeunes Anglais. Il se disposait à aller en France lorsqu'il apprit la mort de la Saint-Barthélemi, détourna du voyage. Cependant appelé à Cambridge et à Oxford, il préféra cette dernière ville, professer les langues orientales. N'ayant que vingt-deux ans, il prit possession de cette chaire et remplit pendant quatre ans ses fonctions. Il quitta pour venir faire son doctorat à Louvain. Mais les troubles de la ville le forcèrent encore à retourner en France ; la pacification de Gand mit de nouveau dans sa patrie, où il fut nommé professeur d'histoire et de géographie. En 1585, il passa à Leyde pour occuper la chaire de grec, qu'il garda jusqu'à sa mort le 12 février 1616. Il était un homme très savant, et a écrit les éloges de R. Simon, est pas prodigue. Bayle (*theatrum*), Meursius (*Act.*

s, Paquot, etc., ont parlé plus longuement de Drusius. Paquet, si on doit placer Drusius des plus « savants et en même des plus modérés d'entre les sants, on pourrait même avant il n'était pas loin du royaume Dieu ; il respecte la Vulgate il témoigne dans tous ses livres coup de vénération pour les P., particulièrement pour S. ne, qu'il avait étudié avec soin. imit plus d'une fois ses écrits gement de l'église catholique ; très sensible à la condamnation l'inquisition d'Espagne fit isieurs de ses livres, où il s'éroposé de ne pas toucher aux s contestés entre les catholiques et les protestants. On ne doit point être surpris que ses ennemis de Hollande lui aient reproché favoriser le papisme, etc. » porte à quarante-huit le nom d'ouvrages ou traités de Drusius, s ; il en indique, en outre, vingt qui n'ont pas vu le jour. s deux tiers des ouvrages imont été reproduits dans les *sacri sive annotata doctissimorum in vetus et novum ntum*, Amsterdam, 1698, n-folio, ou Londres, 1690, in-folio ; leur admission dans il indique assez sur quel sujet ent. Parmi les ouvrages de qui n'ont pas place dans cette n, on remarque : I. *Alphabetum vetus*, 1587, in-4° ; augmentée, 1609, in-4° ; II. *in Grammaticam chaldaicum juvenutis*, 1602, in-8° ; édition de Sulpice Sévère, r, 1607, in-12. Les notes usius a enrichi cette édition, é dans celle *Cum notis variis* qu'à donnée G. Hornius. IV.

Opuscula quæ ad Grammaticam spectant omnia, in unum volumen compacta, 1609, in-4° ; contenant, ainsi que le titre l'annonce, différents traités, et entr'autres l'*Alphabetum* déjà mentionné. V. *Lacrymæ in obitum J. Scaligeri*, 1609, in-4°. Drusius n'est pas traité honorablement dans le *Scaligerana (secunda)*, où cependant on lui rend justice sous quelques rapports. VI. *Grammatica linguæ sanctæ nova*, 1612, in-4°. Abel Curiander, gendre de Drusius, a écrit sa vie. On la trouve dans les *Critici sacri*. A. B.—r.

DRUSIUS (JEAN), fils du précédent, naquit à Leyde le 26 juin 1588. « Il commença à cinq ans, dit Bayle » (article Drusius père, note N.), » d'apprendre la langue latine et l'hébreu : à sept ans il expliquait le » psautier hébreu si exactement, » qu'un juif qui enseignait l'arabe » dans Leyde ne put voir cela sans » beaucoup d'admiration ; à neuf ans » il savait lire l'hébreu sans points, » et ajouter les points où il fallait, selon les règles de la grammaire, ce » que les rabbins ne savent plus aujourd'hui ; à douze ans il écrivait sur le-champ en prose et en vers à la » manière des hébreux ; à dix-sept » ans il harangua en latin le roi de la » Grande-Bretagne (Jacques 1^{er}), au » milieu de toute sa cour, et fut admiré » de la compagnie. Il avait l'esprit vif » et le jugement solide, une grande » mémoire et une ardeur infatigable » pour l'étude. » Il mourut de la pierre » en 1609, dans la 21^e. année de son » âge. On a de lui : *Nomenclator Eliæ Levitæ juxta ordinem alphabeticum vocum latinarum digestus*, et *græcis dictionibus auctus à Joanne Drusio juniore*, 1652, in-8°. Il avait ébauché une version latine de la *Chronique hébraïque du second temple*,

ainsi que de l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle*. Scaliger dit que Drusius fils savait l'hébreu mieux que son père.

— Un troisième personnage a porté en latin le nom de Drusius; c'est Jean Drus, né en 1568, à Cumplich, à une lieue de Tirlemont, et mort en 1654. Il avait été abbé du Parc, ordre de Prémontré, et a publié quelques opuscules qui sont sans aucun intérêt aujourd'hui, mais dont on trouve l'énumération dans les *Mémoires de Paquot*, tome III (in-fol°), page 316.

A. B.—T.

DRUSUS (MARCUS-LIVIVS), était fils de Caius Livius Drusus, orateur et jurisconsulte romain. Vers l'an 630 de Rome, Caius Gracchus, tribun du peuple, devenant redoutable au sénat par ses lois sur les colonies, et en faveur des alliés, cette compagnie ne trouva pas d'expédient meilleur que de faire donner pour collègue à Gracchus, Drusus qui lutterait contre lui, non en arrêtant ses lois par son opposition, mais en faisant au peuple et aux alliés, par la faveur du sénat, des largesses plus considérables que celles de Gracchus. Drusus ne manquait pas d'esprit et de talent pour la parole. Fort de l'appui qu'il avait, il fit rendre des lois qui portaient les choses bien plus loin que n'avait fait son collègue. Au lieu de deux colonies dont l'établissement avait soulevé le sénat contre Gracchus, Drusus en fit décréter douze, sans éprouver de difficultés, et la migration de trois mille têtes. Dans ces lois et d'autres de ce genre, pernicieuses en elles-mêmes, que Drusus faisait rendre, il y avait cet avantage, que le peuple, sentant qu'il les devait à l'influence du sénat, se détachait de Gracchus, dont la grande popularité était dangereuse. D'ailleurs Drusus mettait dans sa conduite de la justice et de la modération.

Il donnait l'exemple du plus paisible intérêt, en faisant nommer triumvirs pour l'opération des monnaies, et en faisant ordonner que deniers publics fussent administrés d'autres que par lui. En l'année 660, Drusus fut porté au consulat; il guerroya dans la Thrace, et eut de ces succès contre les Scordisques, qu'il poussa au-delà du Danube : un triomphe fut sa récompense. L'histoire nous apprend plus rien de lui.

Q.—R—

DRUSUS (MARCUS-LIVIVS) du précédent, eut une jeunesse qu'éclaira la sagesse et la sévérité des mœurs : c'est le témoignage qu'en rend Cicéron ; mais l'orgueil, la passion de dominer, et l'opiniâtreté rompirent les dons qu'il avait reçus de la nature et de la fortune. Il fut tribun du peuple, vers l'an de Rome 660, à une époque où le despotisme que l'ordre des chevaliers portait dans ses fonctions judiciaires, le rendait odieux au sénat. Il se fit le patron de cette compagnie, pour lui faire valoir le pouvoir de juger. Un des moyens fut de gagner les alliés du peuple, et les peuples de l'Italie, en promettant de leur obtenir, par la faveur du sénat, le droit de cité le quel ils soupiraient. Drusus fit qu'il s'assura une grande popularité en faisant rendre des lois agraires d'autres touchant le blé à distribuer au peuple, et des colonies à établir en Italie et la Sicile. Pour soulager le trésor public, il imagina de faire frapper dans les pièces d'argent un buste de cuivre. Ce fut le premier qui altéra les espèces monnayées par suite de grands combats à soutenir pour faire passer la loi judiciaire. Cherchant à ménager le sénat et les chevaliers, il partagea entre eux le pouvoir de juger. Cet expédient, et les moyens

« lui aliénèrent ces deux ordres. us Cæpio, chevalier, et Philip- un des consuls, se déclarèrent leur valeur contre lui; dans ces cir- ces, Drusus se conduisit avec impétuosité, qu'il fit traîner en , non par son appariteur, mais de ses clients, le consul qui l'imprudence de l'interrompre et qu'il haranguait le peuple. Le n'avait pas plus d'égards pour et, qu'il affectait de mépriser avoir été son champion. Ayant pelé devant lui, dans le lieu de incs: « Pourquoi, dit-il, n'est- is plutôt au palais Hostilia, voi- lu Rostrum? » Le sénat obéit bun, qui n'avait tenu aucun e de son ordre. Cependant les qui avaient tant à cœur le droit , dont Drusus les avait flattés, daient avec impatience d'être pensés des services qu'ils lui t rendus par leurs suffrages. Le se trouvait pressé entre les Ita- l'un côté, et Rome qui toute en- opposait à leurs prétentions; en à la haine de tous, il ne s'occupa u'à trouver un moyen d'ajourner rand projet. On crut dans ce à qu'il avait bu du sang de , pour se donner une maladie asserait pour un empoisonne- par Cæpio. Si Cæpio ne l'em- ina pas, il se mit avec Varius, du peuple, à la tête d'une cons- n formée contre sa vie. Drusus, et les dangers qu'il courait, pa- rarement en public; il se dé- ia cependant à se rendre au Fo- pour repousser les accusations aient portées au sénat contre lui. duit par une multitude immense l marchait toujours entouré, au nt qu'il la congédiait à l'entrée maison, il tomba en s'écriant itait assassiné, et mourut peu

d'heures après. On rapporte qu'avant d'expirer, il dit à ceux qui étaient en larmes autour de lui: « Quand la ré- » publique aura-t-elle un citoyen sem- » blable à moi? » Il fut frappé auprès de la gorge, par un tranchet que le meurtrier laissa dans la blessure pour se sauver dans la foule. Ainsi périt, l'an 90 avant J.-C., Drusus, dont la mort prématurée, en ôtant toute espérance aux alliés, fut comme le signal de la guerre sociale qui fut si longue et si funeste. Patércule cite une parole de Drusus, trop honorable à sa mémoire pour n'être pas rapportée. Il faisait bâtir une maison sur le mont Palatin: l'architecte l'engageait à la construire de manière qu'il n'y serait point exposé aux regards de ses voi- sins: « Au contraire, lui dit Drusus, » contruisez la de façon que tout le » monde puisse voir ce que j'y ferai. »

Q—R—r.

DRUSUS (NERO CLAUDIUS-GER- MANICUS), ét it second fils de Tibère Claud: Néron et de Livie; il épousa Antonia la jeune, qui le fit père de Germanicus. Sa carrière trop courte fut toute militaire. La première cam- pagne de Drusus fut contre les Rhé- tiens, qui avaient fait une irruption en Italie et qui y portaient la désolation: il les défit et réduisit leur pays en province romaine. Les Gau- lois, inquiets d'un nouveau dénombre- ment que faisait Drusus pour mieux établir les contributions annuelles, étaient prêts à se révolter. Instruit de leur résolution, le général romain convoqua les chefs pour assister à la consé- cration d'un temple élevé à Jules-Cé- sar. Il gagna si bien les esprits par ses manières, qu'ils renoncèrent à leur projet, et convinrent même d'ériger un autel à Auguste dans la ville de Lyon. Drusus rassuré de ce côté mar- cha contre les Germains qui s'avan-

gaient vers le Rhin. Il battit leur formidable armée, dont une partie avait déjà passé le fleuve. A la faveur de cette victoire, il entra dans le pays des Usipètes et de là chez les Sicambres, qui s'étaient rassemblés en corps d'armée sur les bords de l'Yssel; il les défit, ravagea leurs terres, et détruisit une partie de leurs villes. En suivant le cours du Rhin, il s'approcha de l'Océan germanique et subjuguait les Frisons. Il vint passer l'hiver à Rome, où il fut honoré de la préture. Au printemps, il ouvrit la campagne par une expédition contre les Teutères; se porta ensuite sur les Catates et les Cherusques qu'il subjuguait, et étendit ses conquêtes jusqu'au Weser. L'année suivante Drusus, ayant traversé le Rhin et le Weser, mit sous le joug tous les peuples situés entre le Rhin et l'Elbe. Il délibérait s'il irait plus avant, ou s'il ferait de ce dernier fleuve la frontière de l'empire romain, quand la mort le frappa à l'âge de trente ans. Une fièvre violente, ou, selon Tite-Live, une chute de cheval l'emporta en peu de jours. Son armée, dont il était l'idole, lui consacra un superbe monument sur le bord du Rhin. Auguste, revenu exprès de la Gaule, prononça son éloge funèbre, dans lequel, il demanda aux Dieux qu'ils lui accordassent une mort aussi glorieuse que celle de ce jeune héros, et qu'ils fissent marcher sur ses traces les petits fils qu'il lui avait donnés. Les cendres de Drusus furent déposées dans le mausolée d'Auguste. Le sénat, par un décret, donna à lui et à sa postérité le surnom de *Germanicus*. Auguste l'avait nommé par son testament son successeur, conjointement avec ses deux petits fils Lucius et Gaius. Il paraît constant que si Drusus eût régné, il eût abdicqué bientôt pour rétablir l'ancienne forme du gou-

vernement. Il avait les principes républicain zélé; il était franc, généreux et même vertueux. Dans ses expéditions militaires il ne se proposait que la gloire du nom romain et le bien de son pays. Il avait fait l'Allemagne jusqu'à cinquante lieues ou forteresses, dont la plupart devenues des villes considérables, entre lesquelles Mayence tient un rang distingué. On y voit encore les restes du superbe monument qu'Auguste fit ériger. Le canal que Drusus creusa pour réunir le Rhin à l'Elbe a long-temps porté le nom de *Drusiana* (1). **Q—R—**

DRUSUS, fils de l'empereur Claude et de Vipsanie sa première femme, était fort jeune quand son père l'envoya en Paunonie pour rassembler à leur devoir des légions révoltées. Séjan, préfet du prétoire, était lui pour le diriger. L'éclipse qui survint à l'éclat de la lune causa aux mutins une frayeur qui leur fit voir beaucoup à Drusus. Il saisit cette occasion pour les haranguer avec une autorité que donne, à défaut de la parole, le sentiment d'une haute naissance. Il ramena les esclave, mais, porté par caractère aux mesures les plus rigoureuses, il punit de mort les chefs de la rébellion. L'empereur l'employa ensuite en Illyrie et en Germanie; il y eut des succès qui lui méritèrent l'ovation. L'événement de la mort de Germanicus le rappela à Rome. Drusus avait toujours vécu avec lui dans la plus grande union : de l'intérêt à ses enfants, et le respect, suivant l'expression de T

(1) Les médailles sur lesquelles sont représentés les traits de Drusus, ont vraisemblablement été frappées par l'empereur Claude, qui était son père. Elles ont toutes rapport à ses victoires, et sur quelques unes l'arc triomphal et l'équestre dont il est fait mention dans Dion Cassius. Auguste lui ayant accordé le titre de *Germanicus*, c'est le seul qu'on trouve sur ses médailles, car il ne fut jamais décoré de celui de *Drusus*.

'acite, une bienveillance paternelle. L'empereur se le donna pour e dans le consulat et le tribunat. qui visait à l'empire, et qui avait enger d'un soufflet que Drusus it donné, songea à se défaire l de l'héritier présomptif. Un d'un effet lent fut le moyen ioisit : il fut préparé par Eudemédecin de Livie femme du prince, et donné par l'eunuque s. Drusus languit quelque temps, rut jeune, l'an de Rome 773 e J.-C.). Tibère ne parut point de la mort de son fils; il procependant lui-même son éloge e. Drusus ne fut pas regretté : it rendu odieux par ses débausses emportements, ses duretés, me par sa cruauté. Présidant ectacle de gladiateurs avec Geris, il montra tant de plaisir à uiler le sang, que Tibère lui en reprocha. Il laissa de Livie ils jumeaux qui moururent jeunes. Q—R—Y.

USUS, second fils de Germanicus d'Agrippine, n'eut rien de leurs. Il était, dit Tacite, d'un naturel insolent, ambitieux du pouvoir, dévoré de jalousie contre Néron frère aîné, à qui leur mère ait plus de tendresse qu'à lui. Il fit de Rome. Séjan, qui ne pouvait arriver à l'empire, l'objet de son on, que par l'extinction de la famille impériale, avait médité sa ruine : it réservée à l'empereur aïeul du Drusus. Ce prince irrité qu'il it, au commencement de l'année ses vœux publics pour ses petits-

ils de Tibère est représenté au revers de sur une médaille d'argent de la plus grande. Ses médailles romaines en bronze, les et celles des colonies sont plus communes. enfants qu'il eut de Livie se trouvent sur tières; leurs têtes sortent de deux cornes uce réunies par les extrémités. T—S.

ils, s'en plaignit au sénat, et lui dénonça Drusus, en le chargeant de plusieurs crimes. L'an 33 de J.-C. l'accusé fut enfermé dans le palais de l'empereur, où il périt de faim le neuvième jour, après avoir été réduit à manger la boure de son matelas. Tibère eut l'impudeur, pour le diffamer, de faire lire dans le sénat un journal, tenu par ses affidés, de tout ce que le jeune Drusus avait dit et fait depuis plusieurs années (1). Q—R—Y.

DRUTHMAR (CHRISTIAN), grammairien du 9^e siècle, était né dans l'Aquitaine. Il fit profession à l'abbaye de Corbie, et fut chargé d'expliquer les écritures aux jeunes religieux. Les succès qu'il obtint engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Stavelo et à Malmedy, deux monastères du diocèse de Liège, où il enseigna pendant plusieurs années. On a de lui un *Commentaire sur l'évangile de S. Matthieu*, imprimé à Strasbourg, en 1514, in-fol., par Jacques Winpheling, et ensuite à Haguenau, en 1530, in-8. Quelques écrivains protestants avant cité un passage de la seconde édition, pour appuyer leur sentiment au sujet du dogme de la transsubstantiation, on les accusa de l'avoir altéré. Ils recoururent alors à la première édition, imprimée avant la réforme et qu'on ne pouvait, par conséquent, soupçonner d'avoir été falsifiée, mais leurs adversaires en nièrent l'existence. On peut juger par-là de son degré de rareté. Le passage contesté ayant été examiné depuis, on a reconnu qu'il ne pouvait rien prouver contre

(1) Il avait épousé, suivant Suétone, la sœur d'Uthion, qui fut depuis empereur. Les colonies d'Espagne et celles d'Afrique ont frappé des médailles en l'honneur des deux frères Drusus et Néron; on y trouve leur portrait au revers de la tête de Tibère. Lorsque Caligula leur frère fut empereur, il en fit également frapper à Rome, sur lesquelles ils sont représentés à cheval et appelés *Caesars*. T—S.

l'objet de la discussion. L'ouvrage de Druthmar, sans conserver autant d'intérêt qu'à l'époque de sa publication, est encore recherché à raison des traits historiques que l'auteur y a semés. Il a été inséré dans le tome II, du *Supplément de la Bibliothèque des Pères*, Paris, 1639, et dans le tome XV de la *Bibliotheca maxima patrum*, Lyon, 1677. On trouve, à la suite, des *Fragments* peu importants des commentaires du même auteur sur S. Jean et S. Luc. W—s.

DRYANDER (FRANÇOIS ENGINAS ou ENZINAS, plus connu sous le nom de), né à Burgos, alla en Allemagne, se mit à l'école de Melancthon, dont il embrassa les principes, et fit une version espagnole du Nouveau Testament, qu'il dédia à Charles-Quint et fit imprimer sous ce titre : *El nuevo Testamento de nuestro redemptor y salvador Jesu-Christo, traducido de griego en lengua castellana, dedicado a la Cesarea majestad*, Anvers, 1545, in-8°. Charles-Quint donna cette traduction à examiner à son confesseur le P. Pierre Soto, dominicain. Dryander alla voir son censeur, qui lui dit que la lecture du N. T. en langue vulgaire était la cause de toutes les hérésies. Le R. P. fit reconduire Dryander jusqu'à la porte de son couvent, où étaient quelques gens armés qui s'emparèrent de lui et le conduisirent en prison, le 13 décembre 1543; il s'en échappa le 1^{er} février 1545, et vint à Anvers. Il paraît qu'il ne tarda pas à revenir en Allemagne. Il passa ensuite en Angleterre; il était à Embden en 1548, et à Genève en 1552. On ignore l'époque et le lieu de sa mort. On a encore de Dryander une *Histoire de l'état des Pays-Bas et de la religion d'Espagne*, à Ste.-Marie (Genève), chez François Perriu, 1558, 247 pag.

L'auteur publia cet ouvrage au nom de du Chesne, traduction d'espagnol *encina*. Prosper Marc dans son Dictionnaire, parle de quelques opuscules de François Dry. — JEAN, frère de François, et c. lui né à Burgos, demeurait à pour obéir à son père, mais avait brassé aussi la réforme. Il avait dans ce parti ce Jean Diaz qui horriblement assassiné à Neul (Foy. DIAZ). Il était sur le point de joindre son frère en Allemagne lorsqu'il fut déferé comme hérétique; il ne voulut pas cacher sa manœuvre; et après l'avoir interrogé sur ses cardinaux, le pape (Pie) le fit brûler vif en 1545. A.

DRYANDER (JEAN), dont le véritable nom était *Eichmann*, né Wetteren dans la Hesse, vers le 15^e siècle. Il étudia les mathématiques et l'astronomie; ensuite il vint en France, où il associa à de ces sciences, celle de la médecine. Après avoir pris le bonnet de docteur, à Mayence, il se rendit à Paris pour occuper, à l'université, la double chaire de mathématiques et de médecine. Il fit de grands progrès à ces deux sciences, tout à l'astronomie, qui lui procura de nouveaux instruments, et le perfectionnement de plusieurs de ceux qui étaient connus avant lui. Il a plusieurs traités estimés sur l'astronomie, tels sont ceux qui ont pour titres : I. *De annulo astronomico*; II. *De globulo terre*; III. *De globulo terre*. Ses travaux anatomiques ne sont que des suites d'observations, car il avait coupé disséqué avant de les publier, mais ils ne sont point exemplaires. Il avait contracté de faibles liaisons d'amitié avec l'illustre son contemporain; mais la rivalité le rendit ennemi, et Dryander,

e fit peu d'honneur en critiquer un adversaire qui lui était bien sûr, tant du côté du génie, que l'attitude de ses recherches, et l'annonce de ses découvertes en avançant la liste des ouvrages de ne qu'à laissés Dryander : I. *opusculum de omni pestilentissimè repurgatum*, Magdeburg, 1508, in-4°. Cologne, 1537, I. *De Balneis Emsensibus* Liarpurg, 1555, in-8°. III. *nia, hoc est, corporis humani sectionis pars prior, in quibus, quæ ad caput spectant, et partes recensentur, cum et iconibus. Anatomia porci* itione Cophonis, et anatomia sex Gabriele de Zerbis, Marburg, 1537, in-4°. Dryander, après avoir enseigné les mathématiques et l'économie pendant vingt-quatre ans mourut le 20 décembre 1560.

F—A.

YANDER (JONAS), naturaliste suédois disciple de Linné, né en 1748, se fit recevoir maître à Lund, en 1776, et sous cette occasion, suivant l'usage d'alors de l'Allemagne, une thèse de la nature, sous la présidence de Lidbeck : *Dissertatio funo vegetabili vindicans*. C'était pour pousser à plusieurs naturalistes à bannir les champignons du règne végétal. Il fit paraître dans les Mémoires de l'académie de Stockholm, une dissertation sur la plante nommée *Albuca* ; vers cette époque il passa en France, et sir Joseph Banks reconnut tout son mérite, résolut de le faire venir à Londres ; ce fut en le mettant dans sa bibliothèque. Dryander crut pouvoir mieux répondre aux vœux de ce digne protecteur en facilitant les re-

cherches de ceux qui venaient puiser dans cet immense trésor ; pour cela il en publia un catalogue très étendu : *Catalogus bibliothecæ historico-naturalis Josephi Banks*, 5 vol., in-8° ; ils ont paru de 1796 à 1800. La manière dont il est exécuté l'a rendu utile à tous ceux qui cultivent les sciences naturelles ; car c'est un répertoire universel de presque tout ce qui a paru dans toutes les branches de l'histoire naturelle, et la classification employée par l'auteur y facilite singulièrement les recherches ; elle est calquée sur celle de la *Bibliotheca botanica de Linné*. Le 5^e vol. contient d'abord un supplément aux quatre premiers, ensuite le catalogue alphabétique de tous les auteurs cités, avec la date de leur naissance et de leur mort, et l'énumération de leurs différents travaux dispersés dans les volumes précédents. On doit présumer que Dryander a continué jusqu'à sa mort, arrivée en 1810, à recueillir les matériaux d'un supplément considérable, d'autant mieux, qu'entre les avantages directs de ce catalogue, il en a dû résulter un particulier pour l'augmentation même de cette bibliothèque ; c'est que par son moyen les lacunes qui se trouvaient dans cette collection étant mises en évidence, tous les vrais amateurs de la science, dispersés dans toute l'Europe, ont dû s'empresser de les combler. Le public ne tardera sûrement pas à voir compléter cet ouvrage ; car sir Banks a fait choix, pour remplacer Dryander, d'un savant qui paraît réunir l'érudition à l'observation directe de la nature ; c'est M. Robert Brown, qui vient de se faire connaître avantageusement par le premier volume de la Flore de la Nouvelle Hollande. Dryander, trop occupé par sa place, n'a publié que quelques *Dissertations*

dans les Transactions de la société linnéenne de Londres dont il était membre; et dans celle de la société royale un *Mémoire* sur l'arbre qui produit le benjoin. Son compatriote Thunberg a consacré à sa mémoire le genre *Dryandra*, composé d'un arbre du Japon, de la famille des euphorbes, qui donne une huile estimée dans les arts.

D—P—s.

DRYANTILLA. Voy. Edouard Corsini.

DRYDEN (JEAN), issu d'une bonne famille du comté de Northampton, naquit en 1631, dans ce comté, à Aldwincle, près de Oundle. On prétend qu'il fut élevé dans la religion des anabaptistes. Il fit ses premières études à l'école de Westminster, sous le fameux docteur Busby, et passa de là à Cambridge. Pendant son séjour à cette université, il composa divers écrits, dont il ne reste qu'une pierre de vers sur la mort de lord Hastings (1649), tout-à-fait dans le mauvais goût du temps, un peu réformé par Waller et Denham, mais soutenu par l'exemple de Cowley. Il paraît qu'en quittant Cambridge il vint à Londres, on ignore avec quelles ressources. Un de ses biographes a prétendu qu'il avait hérité de son père une fortune honnête; ce fait paraît peu vraisemblable. On ne connaît guères de sa vie que ce que nous en apprennent ses ouvrages et ses ennemis; ses ouvrages nous parlent sans cesse de sa pauvreté, et ses ennemis ne nous disent pas qu'il l'eut méritée par son inconduite; mais s'il existe beaucoup de raisons pour qu'un poète soit pauvre, il n'a guère qu'une manière de l'être, et de cette circonstance de la vie de Dryden nous pouvons conjecturer toutes les autres. La force d'âme est rarement le partage de celui que domine l'imagination; elle l'élève et ne

le soutient pas. Si elle le pousse au-dessus de certains objets, elle apprend pas à connaître la vérité, et lui fait attacher trop à l'opinion des hommes pour qu'il puisse dédaigner ce qu'ils estiment généralement. Il ne sait d'ordinaire devenir riche, ni demeurer pauvre; il sacrifie chaque jour, au moment, cette indépendance qu'il a voulu garder dans l'emploi de son talent aux caprices du public, et se fie à la protection des parties. Une telle sera souvent la vie d'un tel homme. On prétend que telle fut celle de Dryden. Continuellement des plus nobles idées de l'esprit aux plus tristes du besoin; de la société des hommes les plus distingués par leur rang, tiraient pour son esprit et le caressaient pour obtenir ses louanges, à des libraires qui le maltraitaient par l'argent, tel doit être le sort de celui qui a également besoin d'argent et de distinctions; et Dryden en est un exemple. On le voit en relation avec les grands seigneurs, qu'il cite avec orgueil dans ses préfaces, et qui ne reconnaissent de plus qu'il les flatte par l'affectation qu'il met à son langage, en insérant dans ses ouvrages un certain nombre de mots de mode alors à la cour qu'il avait mené la restauration, mais qui étaient bannis de la langue anglaise avant qu'il ne parût. D'un autre côté, lord Bolingbroke racontait un jour chez Dryden, ils virent entrer quelqu'un dans la maison du libraire Tonson: « Ne vous inquiétez pas qu'il ne soit parti, dit-il, je n'ai pas fini la feuille que j'avais promise: si vous me laissez seul, je serai exposé à tout ce qu'il pourra trouver pour vous injurer. » On a une lettre de

ce même Tousein, où il le prie d'apporter de l'argent dont ils conviennent pour un de ses ouvrages qu'il en a besoin pour payer montre qu'il a commandée pour lui, et que l'horloger refuse de sans cela. On est moins affligé d'un homme d'un grand talent à de telles nécessités, que des vers qu'il emploie pour y subvenir. Les dédicaces étaient celles qu'on lui le plus fréquemment Dryden. C'est à les multiplier, il a su y pousser l'art, du moins la hardiesse latente à un point qui passe pour être égal en Angleterre ni avant lui. Il ne fut pas long-temps à passer pour un de ces écrivains à vendre leur muse à qui veut la payer.

Le premier ouvrage, après sa sortie de l'université, avait été des *Stanhedroiques* à la louange de Cromwell qui venait de mourir (1658), qui le laissait un successeur. En 1660, il chanta la Restauration dans une épique intitulée *Astrea redux*, et un an la même année sur le couronnement. Tant d'autres avaient partagé sa versatilité qu'alors du moins on ne lui imputait pas un tort à Dryden. Il donna ensuite successivement une pièce de vers adressée au chancelier Hyde, une autre contre les Hollandais, sous le titre de *Année des merveilles* (1666), autre poème en l'honneur de Charles II. Sa renommée croissait : on voyait se former dans sa langue poétique, dont jusqu'alors l'Angleterre n'avait pas eu. La poésie, à peine distinguée de la prose par le nombre, ne l'était plus par le choix des expressions.

La combinaison d'un vers avec semblait presque généralement l'observation du mètre. Dryden, dit Pope :

Dryden taught to join

*The varying verse, the full resounding line
The long majestic march, and every divine.*

» Dryden nous apprend à unir dans le vers la variété à une harmonie soutenue, la majesté d'une marche péroratoire à une énergie divine. » Sans doute, dans son *Année merveilleuse*, il n'échappa pas entièrement aux habitudes de familiarité qu'il avait détruites dans ses vers. Décrivant l'incendie de Londres, il représente Dieu qui, enfin touché des prières qu'on lui adresse, prend une pyramide de cristal creusée, et remplie des eaux du ciel, et en fait un grand éteignoir (extinguisher) dont il coiffe (hoods) les flammes. On retrouve dans ce même poème, le plus travaillé de ses ouvrages, plus d'une trace de ce mauvais goût d'hyperbole, au milieu duquel il avait été élevé. On y voit les anges, pour regarder passer la flotte de Charles, tirer les rideaux du ciel, et le ciel, comme s'il n'avait pas encore assez de lumières, faire paraître pour flambeaux deux brillantes comètes. S'il ne s'est point assez garanti de cette ridicule espèce d'enflure, où entraîne si facilement le ton de la louange, s'il a trop prodigué, sur tous les objets, la magnificence des couleurs et le luxe des comparaisons ; si la précipitation de son travail, suite peut-être de sa disposition autant que de ses besoins, y a souvent mêlé les défauts de la négligence à ceux de l'affectation, l'harmonie, la noblesse, l'élégance, la facilité de sa versification, la hardiesse de ses tours, la richesse et la vivacité de son imagination l'ont fait regarder comme un des plus grands poètes de l'Angleterre, celui à qui elle doit le caractère propre, quelques-uns des défauts peut-être, et les mérites essentiels de sa poésie. Cependant Dryden n'était pas en état d'attendre sa réputation, et une cour toute occupée

de plaisirs ne paraissait pas disposée à faire de ceux de l'esprit le plus considérable de ses objets de dépense. Dryden essaya la carrière du théâtre, « quoique jamais, dit-il, il n'y ait été » réellement porté par son génie. » Johnson croit que ce fut en 1660 qu'il donna sa première comédie *the Wild gallant* (l'Amant bizarre); elle n'eut aucun succès, et n'en méritait point. Il prit sa revanche en 1664, dans *the Rival Ladies* (les Femmes Rivaux), et peu après dans *the Indian Emperor* (l'Empereur Indien ou la Conquête du Mexique); ensuite de quoi une série de succès le tint durant près de trente ans en possession du théâtre anglais, auquel il a donné vingt-huit pièces, tant tragédies que comédies. Elles ont été imprimées ensemble et publiées en 1725, en 6 vol. in-12, précédées de son *Essai sur la poésie dramatique*. Les plus célèbres de ses tragédies sont : *Don Sébastien* et *la Conquête de Grenade*. On trouve dans toutes le caractère de la poésie de Dryden, c'est-à-dire, une grande beauté de versification et trop de poésie pour la tragédie, où il faut que le personnage paraisse beaucoup plus que le poète (1). Les Anglais lui ont de plus reproché les vers rimés qu'ils ne regardent pas comme propres à la tragédie, mais qu'il a défendus toute sa vie par son exemple et ses écrits. Quant au fond de ses tragédies, il en a tiré l'intérêt d'un grand mouvement d'événements et d'intrigues, et surtout de ces sentiments quelquefois outrés qu'il tirait en grande partie de la lecture des romans français et espagnols, auxquels il a emprunté plusieurs de ses sujets de

tragédie. Il pénètre rarement, Shakespeare, dans les secrets du humain; il faisait peu de cas du rel pathétique d'Otway; mais, comme Corneille, il exprime généralement ces sentiments nés des combinaisons de la société, l'enthousiasme de l'honneur, l'excès de la bravoure, l'amour porté à ce degré d'exaltation qu'il perd sa tendance naturelle, plus, pour ainsi dire, qu'une de l'imagination. De même le coup plus que Corneille, il quelquefois jusqu'à la plus étrange génération ces sentiments et les résultats en résultent. Il en convenait lui-même à la fin de sa vie. « Je me rendrai » dit-il, quelques vers de moi-même et de moi-même Almanzor (1) » nages de deux de ses tragédies » crient vengeance pour leur » gance; mais, ajoute-t-il, » écrits les sachant bien assez » pour réussir. » Johnson n'est pas absolument à ce sacrifice de goût, et pense que, s'il y a quelques défauts, c'étaient du moins des défauts qui lui plaisaient. Quant à la comédie, Dryden avouait lui-même ne s'y croyait pas propre, mais de gaieté dans le caractère et dans l'esprit : en effet, le comique de ses pièces consiste seulement dans la complication des événements. Les comédies partent toutes du théâtre. En tout, il n'a presque point touché à des sujets d'invention; mais il ajoute infiniment à l'intérêt des ouvrages dramatiques, ce sont des faces dont il les a enrichis, et des modèles d'un genre de critique qu'il n'avait pas encore l'idée en Angleterre ou que du moins lui seul a connu et connaît dans ses *Dialogues sur la poésie dramatique*. La finesse, la sûreté de son goût, la vivacité et la variété de ses tournures, l'inté-

(1) « Dryden, qui d'ailleurs était un très grand génie, dit Voltaire, met dans la bouche de ses héros amoureux ou des hyperboles de rhétorique, et ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse. » Et Voltaire en cite plusieurs exemples.

répand sur la discussion, l'ont fait regarder par Johnson, si bien fait pour en juger, comme le père de ce genre de littérature, où il se distingue d'ailleurs par un mérite bien rare, unique alors, de pureté, d'élégance et de naturel. Comme Corneille, il s'est cité librement pour exemple; et, de même que lui, il se plaignait à la fin de sa vie d'avoir trop éclairé ses juges et de les avoir rendus trop difficiles. En 1668, il avait été nommé poète lauréat et historiographe de Charles II, place qui, avec le produit de ses pièces de théâtre, aurait pu suffire à ses besoins; mais il paraît que, dans le désordre des finances, les traitements n'étaient pas toujours payés, et les produits du théâtre, en Angleterre comme en France, n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui. « Je n'ai guère lieu, disait-il, de remercier mon étoile pour être né Anglais.... » C'est assez pour un siècle d'avoir négligé Cowley et vu Butler mourir de faim. » D'ailleurs, supposé que Dryden eût joui sous ce rapport de quelque tranquillité, elle était troublée par des chagrins d'un autre genre, les attaques de ses ennemis et les succès de ses rivaux. Ces rivaux étaient tels, que l'indignation, il en faut convenir, était bien pardonnable à celui qui n'avait pas à leur égard le courage du mépris. Comme une faction littéraire avait opposé Pradon à Racine, on lui opposa un nommé *Settle*, qui, après quelques moments d'éclat dus à la mode, tomba dans un tel mépris, qu'il n'avait pour exister d'autre ressource que de montrer des curiosités à la foire, et de colporter dans les maisons, à l'occasion des morts et des mariages, des pièces de vers, dont il changeait seulement le commencement et la fin pour les adapter aux différentes personnes qu'il desti-

nait à lui en payer le salaire. Dryden ressentit ces outrages avec tout le fiel et toute la colère de l'amour-propre blessé, et par ses invectives, accrût, sans ajouter à sa réputation, le nombre des ennemis qu'elle lui avait faits. Il fut tourné en ridicule, en 1671, sous le nom de *Bayes*, dans *the Rehearsal* (la Répétition), comédie satirique du duc de Buckingham et compagnie (1): du moins est-on convenu de lui appliquer ce personnage, quoique plusieurs circonstances donnent lieu de croire que les auteurs avaient eu d'abord en vue le poète Davenaut, d'autres disent Robert Howard. Ses propres satires lui attirèrent, dit-on, des aventures encore plus fâcheuses qu'un ridicule. L'*Essai sur la Satire*, publié en 1679, renfermait quelques traits piquants contre la duchesse de Portsmouth et contre le comte de Rochester, qui résolut d'en tirer vengeance, et paya trois coquins pour la servir; et quoique le lord Mulgrave eût été de moitié dans la composition de l'ouvrage, ce fut Dryden seul qui reçut les coups de bâton qui en firent le prix. Son poème d'*Absalon et Architopel*, l'un de ses meilleurs ouvrages, composé à l'occasion de la révolte du duc de Montmouth, et publié en 1681 d'abord sans nom d'auteur, et quelques autres écrits en faveur du parti de la cour, ajoutèrent à ses ennemis tous ceux de ce parti. Ce poème, qu'il n'a pas achevé, « parce qu'il ne pouvait pas, disait-il, se résoudre à montrer Absalon malheureux, » l'a été à sa sollicitation par M. Tate. Il a été traduit deux fois en vers latins, par le docteur Coward

(1) On disait un jour devant le célèbre docteur Johnson, que le ridicule jeté sur Dryden, dans la *Répétition*, avait fait tort à sa réputation comme auteur. « Au contraire, dit Johnson, l'étendue de la réputation de Dryden est aujourd'hui le seul principe de vitalité qui garantisse la comédie du duc de Buckingham de la putréfaction. »

et par Fr. Atterbury. Le duc de Buckingham, qui se reconnut dans le personnage de Zimri, se chargea lui-même de sa vengeance, et, après lui avoir donné quelques coups de bâton pour son impudence, lui présenta une bourse remplie d'or pour son esprit. Enfin, Dryden acheva de donner prise à la malignité et à la mauvaise fortune, par sa conversion à la religion catholique, au moment où il était, à la cour de Jacques II, l'un des principaux moyens de faveur, et six mois avant celui où la révolution en fit un titre de réprobation. Dryden alors perdit sa place de poète lauréat, qui fut donnée à Shadwell. On prétend que lord Dorset le dédommagea, par une pension annuelle, des émoluments de cette place. Cependant Dryden demande quelque part qu'on lui sache gré du courage avec lequel il a supporté la perte de sa fortune pour la cause de la religion. Le libraire Tonson ne put jamais l'engager à dédier sa traduction de Virgile au roi Guillaume. Ce libraire, qui voulait cependant faire sa cour au prince, ne vit rien de mieux que de faire retoucher les planches par le graveur, pour donner au héros de l'*Enéide* le nez camus du conquérant de l'Angleterre. Les malheurs n'affaiblirent pas le talent de Dryden, car il paraît que l'un de ses derniers ouvrages fut sa fameuse *Fête d'Alexandre*, composée, comme l'on sait, pour la Ste. Cécile. Ils excitèrent son activité, qui, aidée d'une facilité prodigieuse, a augmenté sa célébrité par le grand nombre de ses ouvrages. Il faut mettre au rang des plus estimés sa traduction de Virgile, commencée en 1694 et imprimée en 1697, regardée comme une des plus belles traductions en vers qui aient été faites de poètes classiques. Parmi ceux qui firent le plus de bruit de son temps,

on place *The Hind and the Panther* (*la Biche et la Panthère*), 1687, poème bizarre, où une biche et une panthère disputent sur la préminence des églises romaine et anglicane. Il a contribué à la traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, publiée après sa mort par le docteur Gash. On a aussi de lui des traductions de Juvénal, de Perse, et plusieurs traductions en prose, notamment celle du poème de Dufresnoy sur *l'art de la Peinture*, 1695 et 1716; le fameux poème satirique de *Mac Flecknoe*, dirigé contre Shadwell, et dont la *Dunciade* de Pope n'est qu'une imitation; deux vol. de *Fables anciennes et modernes, traduites en vers, d'après Homère, Ovide, Boccace et Chaucer*, 1698, etc., etc. Dryden mourut le 1^{er} mai 1707, âgé de soixante-dix ans. On raconte sur son enterrement l'anecdote suivante: Lord Halifax et Spratt, évêque de Rochester et doyen de Westminster, avaient proposé à sa veuve, lady Elisabeth Howard, fille du comte de Berkshire, de le faire enterrer à leurs frais, et devaient lui faire élever un monument dans l'abbaye de Westminster. Le jour pris, comme la pompe funèbre commençait à défilé, lord Jeffries, fils du chancelier, passe avec une troupe de libertins ivres comme lui. Il s'indigne qu'un homme comme Dryden soit si méprisamment enterré, prétend qu'il veut s'en charger, qu'il y dépensera 1000 liv. sterl., arrête tout, court chez lady Elisabeth, qui était malade et alitée, et qui s'évanouit d'abord. Revenue à elle, elle refuse de sa faible voix l'offre qui lui est faite, et répète plusieurs fois ce refus. Jeffries, seignant d'avoir son consentement, ordonne à ses gens de déposer le corps chez un entrepreneur de sépultures, auquel il

tendre ses ordres. Celui-ci, n'ayant attendus quatre jours, demanda. Lord Jefferies le men se moquant de lui, ré-ux lettres de la veuve et du é de Dryden qu'il ne sait ce prétend lui dire, et qu'il ne as en entendre parler da- . D'un autre côté, le comte que piqués avaient retiré leur se ; l'entrepreneur menaçait tre le corps à la porte. Dans éresse, le docteur Garth pro- la faculté de médecine, et na par son exemple, une sous- i qui paya les frais de l'enter- . Charles Dryden voulut de- raison de cet outrage à lord s, mais il ne put parvenir à par lettres, ni autrement ; et , ayant appris que Charles se ait de l'attaquer la première il le rencontrerait, quitta pré- ment la capitale. Cette anecd- est pas suffisamment attestée ; l paraît certain que les funé- de Dryden furent troublées par ident. Il a été enterré à West- r, où on lui a long-temps pro- monument. Enfin le duc de igham a fait mettre sur son u une simple pierre avec ce *Dryden*. Il a laissé trois fils, eux publièrent quelques écrits ; ois étaient catholiques, ce qui rait la sincérité de la conver- leur père. Edmond Malone a en 1800, les *Œuvres critiques és de Dryden*, réunies pour la ère fois, avec des notes, une des Lettres de l'auteur, la plu- nédites, 4 vol. in-8°. avec 5 its de Dryden, à différents âges. publié, en 1808, une nou- dition des *Œuvres* de Dryden ; mière édition complète qui en imprimée. Elle a pour titre :

Œuvres de Jean Dryden, avec une Vie de l'auteur et des notes historiques, critiques et explicatives, par Walter Scott, auteur du *Chant du dernier ménestrel*, de *Marmion*, etc. 18 vol. demi in-8°. Ses *Œuvres poétiques* ont été réimprimées en 1812, en 4 vol. in-8°. C'est surtout dans l'excellente *Vie* de ce poète, écrite par Malone (mort en 1812), et qui forme un vol. in-8. de 570 pages, qu'on trouve des détails curieux sur la vie domestique de Dryden, sur ses rapports avec les auteurs contemporains, et sur ses transactions avec les libraires ; on suppose qu'il recevait cinquante guinées pour le paiement d'environ quinze cents vers ; et on cite une lettre de Tonson, où ce libraire, calculateur exact, se plaint à lui de n'avoir reçu que quatorze cent quarante-six vers pour cinquante guinées, tandis qu'un de ses confrères, pour quarante guinées, en avait eu de lui quinze cents dix-huit, ce qui faisait soixante-douze vers de moins et dix guinées de plus. Dryden trouvait aussi une ressource péculinaire dans la composition de prologues et d'épilogues pour les pièces des autres auteurs, et dont le prix était de deux à quatre guinées. La *Fête d'Alexandre*, la plus belle ode peut-être qui existe dans aucune langue moderne, a été mise en musique par différents compositeurs ; c'est avec celle de Hændel qu'elle a été exécutée en 1735, avec un très grand effet, sur le théâtre de Covent-Garden. On lit dans l'Essai sur le génie de Pope, par Warton, l'anecdote suivante sur cette ode célèbre : « Lord Boling- » broke, étant allé un matin ren- » dre visite à Dryden, le trouva » dans une extrême agitation d'es- » prit, au point qu'il tremblait. Il lui » en demanda la cause. — J'ai été

» sur pied toute la nuit, répondit le
 » vieux poète ; mes amis les musi-
 » ciens m'ont fait promettre de leur
 » donner une ode pour leur fête de
 » Ste.-Cécile. Le sujet qui se présentait
 » m'a tellement frappé que je n'ai pu
 » le quitter avant de l'avoir tout-à-fait
 » rempli. Et il lui montra aussitôt
 » cette ode, qui place la poésie lyrique
 » anglaise au-dessus de celle de toutes
 » les autres nations. » Edmond Burke
 avait, dit-on, étudié avec avantage la
 prose de Dryden, qui lui-même déclai-
 rait s'être formé à la lecture des ouvra-
 ges de Tillotson. Pope, trop jeune pour
 avoir connu particulièrement Dryden,
 et qui disait avec un sentiment de re-
 gret, *Virgilium tantum vidi*, le re-
 connaissait pour son maître dans l'art
 des vers. Swift, quoiqu'ami de Pope,
 étoit loin de partager ce respect. Son
 injustice à cet égard avait pour origine
 une circonstance analogue à celle qui
 brouilla pour jamais Voltaire et J.-B.
 Rousseau. Swift avait soumis au juge-
 ment de Dryden, qui étoit son cousin,
 un recueil d'odes pindariques de sa
 composition ; Dryden les lut et les lui
 renvoya avec cette décision sévère,
 mais juste : *Cousin Swift, vous ne
 serez jamais poète ; ce mot changea
 en ennemi acharné, un homme à qui
 Dryden rendait le service de l'écarter
 d'une route où s'égairait son talent.*
La dédicace du Conte du tonneau,
la Bataille des livres et la Raïsodie
sur la poésie, offrent des traces de
 l'animosité que Swift avait conçue
 pour Dryden :

L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.

On a accusé Dryden d'avoir excité
 Creech à traduire Horace en vers, afin
 de lui faire perdre par cette entre-
 prise, où il supposait qu'il devait
 échouer, la réputation qu'il s'étoit ac-
 quise par sa traduction de Lucrèce. Si

cela est vrai, c'est un raffinement de
 jalousie digne d'avoir été imaginé par
 Tacite. Dryden n'avait pas des mœurs
 bien pures. Il sortait un soir de la
 maison d'une courtisane au moment
 où le duc de Montmouth y entrait :
 « N'as-tu pas honte, lui dit le duc,
 » de sortir d'une pareille maison ! —
 » La honte, répondit Dryden, n'est
 » pas d'en sortir, mais d'y entrer. ».

S—D.

DRYDEN (CHARLES), fils du
 précédent, fut officier du palais du
 pape Clément XI. Il laissa sa charge
 à son frère, vint en Angleterre, et
 se noya en 1704, en traversant le Te-
 mise à la nage près de Windsor. Il a
 écrit plusieurs morceaux de poésie,
 et traduit la sixième satire de Juvé-
 nal. — DRYDEN (Jean), frère du
 précédent, traduisit la quatorzième
 satire du même poète, et composa
 une comédie intitulée *The Husband*
his own Cuckold (le Mari qui se
 trompe lui-même), et qui fut impri-
 mée en 1696. Il accompagna un de
 ses compatriotes, M. Cecil, dans une
 excursion en Sicile et à Malte, et
 mourut peu de temps après son re-
 tour à Rome, en 1701. La relation de
 ce voyage ne fut publiée que long-
 temps après, sous ce titre : *Voyage*
en Sicile et à Malte, etc. en 1701
 et 1702, Londres, 1776, in-8°. Ce
 livre est écrit sans prétention. Les
 éditeurs l'imprimèrent pour servir,
 dirent-ils, de supplément à la rela-
 tion de Brydone. Le voyage, com-
 mencé le 19 octobre 1700 et ter-
 miné le 28 janvier 1701, fut entière-
 ment fait par mer. On y trouve de
 observations sur les îles du golfe de
 Naples, sur quelques villes de Sicile
 et sur Malte. Au total c'est peu de
 chose. — Henri, troisième fils de
 Dryden, entra dans un ordre reli-
 gieux. E—s.

LIUS (EALAND), archi-Norköping, en Suède, 1641 dans la paroisse de en Smoland, où son père n. Protégé par la reine Hed-nore, veuve de Charles X, jour de trois années dans pour se livrer aux études. Il lui accorda plusieurs bét il jouissait d'une grande ion à la cour de ce prince, nit défendu les intérêts à la 637, contre les prétentions sse. Il mourut en 1708, lais-urs ouvrages, parmi lesquels urquons: I. *Disp. de vario i ritu*, Upsal, 1672; II. *ua gloria Suecanæ*, Wit-1675; III. *Luna turcica*, g, 1674; IV. *le Miroir des l'Histoire du Vieux et du - Testament*, et des Ser-suédois. C—AU.

ÉN (François), natif de en Bretagne, après avoir elque temps une charge de ore que lui avait laissée son rendit à Paris, où il donnait s publiques sur les pan-m 1536. Il alla deux ans sser le droit à Bourges, et 1548 suivre le barreau de la mais se trouvant fatigué des du palais, dont il fit une sture dans sa lettre à *Sebas-lubepine*, il retourna prendre re de Bourges avec de gros ments, sur l'invitation de la de Berri, qui le fit son maître tes. Il mourut dans cette ville, 9, âgé de 50 ans. C'était, *il. de Thou*, le plus savant ulte de son temps, après *Al-*nt il avait été le disciple. Il b fétude de la jurisprudence i belles-lettres, et une pro-mnaissance de l'antiquité. Il

commença le premier à purger les écoles de droit de la barbarie des glos-sateurs, en leur substituant le déve-loppement des grands principes du droit romain. Les disputes qu'il eut avec *Cujas*, *Baron* et *Baudouin*, ses collègues, ont imprimé sur sa réputation une teinte de jalousie. On a plusieurs éditions de ses ouvrages. La plus estimée est celle de Lyon, 1579, 2 vol. in-fol^o, par *Nicolas Cisner*, qui y a joint une lettre de *Jurisperdientia dignitate et Fr. Duarenii operibus*, avec un traité de *Jureconsultis præstantibus et interpretibus juris ejusque recta interpretandi ratione*, etc. Son traité des plagiaires est court, mais curieux. On fait cas de l'ouvrage intitulé: *De sacris ecclesiæ ministeriis ac beneficiis libri VIII, pro libertat. eccles. gallic.* La liberté qu'il s'y permet, et ses liaisons avec Calvin le firent accuser de pencher secrètement pour la nouvelle réforme; mais il en fut bien dégoûté par le facile accès que les calomnies de *Baudouin* contre lui trouvèrent auprès de ceux de Genève. Il arriva, dit *M. de Thou*, aux écrits de *Duaren*, ce que *Cujas* craignait pour les siens; ses écoliers ajoutèrent aux ouvrages qu'il avait composés, ce qu'ils pouvaient avoir retenu de ses explications, et sa gloire souffrit de ce mélange. (Voy. *RELY*). T—D.

DUBARRY (le comte *JEAN*). Voy. **BARRY-CERES** (*Jean*, comte du), au supplément.

DUBARRY (*JEANNE VAUBERNIER*, femme). Voy. **BARRY**.

DUBARTAS. Voy. **BARTAS**.

DUBAYET. Voy. **AUBERT**. Voy. aussi le supplément.

DUBELLAY. V. **BELLAY** (du).

DUBLIOUL (*JEAN*) V. **BLIOUL**.

DUBOCAGE (*GEORGES BOISSAYE*), ingénieur et professeur d'hydrogra-

phie au Havre, né en 1626, fut chargé en 1666, d'exécuter le canal qui devait conduire de cette ville à Harfleur. Trois ans après il acheva le bassin du port et construisit les premières écluses. Il mourut en 1696, après avoir publié plusieurs cartes marines et divers livres d'hydrographie, tels que *le Cercle universel et son usage*. — DUBOCAGE (Georges Boissaye), fils et successeur du précédent, le seconda dans ses travaux. Il fit, sur le flux et le reflux, des observations insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences de 1710, et coopéra aux ouvrages publiés par son père. Il mourut en 1717, âgé de cinquante-six ans. E—3.

DUBOCAGE DE BLEVILLE (MICHEL-JOSEPH), navigateur, né au Havre en 1676, obtint par ses services le grade de lieutenant de frégate et une épée du roi. Chargé par le gouvernement d'une mission aux côtes du Pérou, il partit du Havre en octobre 1707, traversa le grand océan, et ne revint qu'en 1716, après avoir fait le tour du monde. On ignore ce qui a pu le déterminer à ne pas publier la relation de ce voyage, durant lequel il découvrit, suivant la déclaration qu'il fit à son retour, au greffe de l'amirauté, plusieurs îlots et écueils dans le grand océan, entre autres, par les 4° lat. N. et 280° long., un grand rocher très élevé, situé près d'une île basse, longue de trois lieues, couverte de broussailles, et dont le milieu était occupé par une lagune. Il fit le tour de cette île sans trouver fond, et lui donna le nom d'île de la Passion. Il détermina par des observations la position de ces découvertes, et il en dressa des cartes qu'il présenta, à son retour, à l'amiral de France. On trouve ces particularités mentionnées dans le *Voyage de la Barbouais-Legentil*, d'où

l'abbé Prévost et Béranger les ont extraites. Dubocage, après s'être acquitté de la commission qui lui avait été confiée, avait employé le rest de son voyage à faire le commerce le long de la côte d'Amérique, à la Chine et aux Indes. Il ramena son vaisseau richement chargé, sans avoir, durant sa longue absence, donné de ses nouvelles, quitta la mer, et mourut en 1728. — DUBOCAGE DE BLEVILLE (Michel-Joseph), négociant, fils du précédent, né au Havre en 1707, publia : I. *Mémoires sur le port, la navigation et le commerce du Havre de-Grâce, et sur quelques singularités d'histoire naturelle des environs*, Havre, 1753, in-12 ; on trouve dans ce livre beaucoup de notions curieuses. II. *Traité des eaux minérales et ferrugineuses de Bleville*... Elles sont situées au pied de la falaise au niveau de la mer. III. *La princesse Coque-d'Oeuf et le prince Bonbon*, par M. D'égacodub, la Haye 1745, in-12. Ayant découvert, à Grainville l'Aloet, des fragments d'antiquités qui pouvaient répandre de lumières sur l'histoire et la géographie du pays de Caux, il envoya aux académies de Paris et de Rouen des mémoires sur ces découvertes. Le goût de Dubocage pour les sciences et les lettres, ne l'empêcha pas de suivre les affaires de son commerce ; il lui donna tant d'extension, qu'en un an de 1749 au mois de juillet 1750, l'expédition trois cent neuf navires, tant français qu'étrangers. Il mourut en 1756. E—3.

DUBOCAGE. Voy. BOCCAGE.

DUBOIS (JACQUES), del Boë Sylvius, savant médecin, né à Amiens en 1478, était fils d'un pauvre ouvrier en camelot. François Sylvius son frère aîné, professeur d'éloquence et principal au collège de Tour

, lui enseigna la grammaire et les lettres. Ses progrès dans la latine furent très remarquables ; on prétend même que personne à ce temps ne la parlait avec autant de pureté et d'élégance ; il apprit le grec et l'hébreu, et s'appliqua à l'étude de la médecine. A eut-il achevé ses cours, qu'il commença à donner des leçons publiques sur les ouvrages d'Hippocrate et de Galien. La supériorité de sa méthode, la beauté de son organe, le charme de son débit, lui attirèrent un grand nombre d'élèves ; mais, sur les instances de ses confrères, il lui fut défendu d'enseigner avant d'avoir pris ses degrés. Il se rendit donc à Montpellier pour se faire recevoir ; mais ne voulant pas payer les frais de sa réception, il revint à Paris, où, par arrangement avec les docteurs de la faculté, il recommença à enseigner, quoiqu'il ne fût que bachelier. Il donnait ses leçons au collège Tréguier, en 1535. Il eut, jusqu'à cinq cents écoliers, et que le célèbre Fernel, qui fut son élève au collège de Corneille, n'en avait qu'un très petit nombre. Cette différence venait de ce que le premier faisait en même temps à sa classe des dissections, enseignait la préparation des remèdes et traitait la botanique, avantages qui n'avaient point le dernier. En 1550, il devint professeur de médecine au collège royal, où il remplaça Valérius, et il occupa cette chaire d'enseignement jusqu'à sa mort, arrivée le 15 janvier 1555. Il fut enterré dans le cimetière des pauvres écoliers, comme il l'avait ordonné par son testament. Toute l'université honora son convoi de sa présence, et plusieurs en médecine y assistèrent en robes rouges. Ce savant homme

me ternit sa réputation par son extrême avarice. Il allait fort mal vêtu, ne donnait que du pain à ses domestiques, passait l'hiver sans feu, et lorsque le froid était trop rigoureux, il s'échauffait soit en jouant au ballon, soit en montant une grosse balle de la cave au grenier. Il exigeait durement le salaire auquel il taxait ses écoliers. Aussi quand on démolit, en 1616, sa maison de la rue Saint-Jacques, les ouvriers y trouvèrent-ils beaucoup de pièces d'or. Son avarice donna lieu à ce distique de Buchanan, qui fut mis à la porte de l'église le jour de son enterrement :

*Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,
Mortuus et gratis quod legis ista dolat.*

Ce fut ce même défaut qui dicta le dialogue intitulé : *Sylvius ocreatus* (Sylvius botté), publié sous le nom de *Ludovicus Arrivabenus mantuanus*, dont on croit que Henri Estienne était le véritable auteur. On y suppose que Sylvius, voulant passer l'Achéron sans rien payer, avait pris ses bottes pour le traverser à gué. Dans le fait, il portait souvent des bottes, et pendant sa dernière maladie, étant obligé d'avoir du feu, il ne les quitta point de peur de se brûler les jambes, et il en était revêtu lorsqu'il mourut. Jean Melet, un de ses disciples, répondit à cette satire par un écrit intitulé : *Apologia in Ludov. Arrivabenum pro D. J. Sylvio*, et où il prit le nom de *Claudius Burgensis*. Les divers ouvrages de médecine de Sylvius, qui avaient été publiés séparément de son vivant, et dont on peut voir la liste dans Nicéron, furent réunis par René Moreau, qui en donna une édition sous ce titre : *J. Sylvii opera medica in sex partes digesta, castigata, etc.*, Genève, 1630, in-fol. : l'éditeur l'a ornée d'une Préface où il attaque les empiriques de son temps ;

d'une Vie de l'auteur, très bien faite, des deux écrits des prétendus *Arrivabenus* et *Burgensis*; des Eloges donnés à Sylvius par ses contemporains, durant sa vie et après sa mort; de ses Poésies latines, qui avaient déjà paru en 1584, in-4°, etc. On voit dans tous ses ouvrages, que l'auteur était très attaché à la doctrine de Galien, dont il combat néanmoins les idées sur l'astrologie judiciaire : son style est pur, élégant, formé sur les écrivains de la bonne latinité. Jean Guillemin a traduit en français l'*Introduction sur l'anatomique partie de la physiologie d'Hippocrate et de Galien*, Paris, 1555, in-8°; Guill. Chrestian, le *Livre de la génération de l'Homme*, Paris, 1559, in-8°; et André Caille, la *Pharmacopée*, Lyon, 1574, in-8°. Baumé faisait beaucoup de cas de ce dernier ouvrage. Indépendamment des ouvrages renfermés dans cette collection, on a encore du même auteur une *Grammaire latine et française*, Paris, 1531, qui prouve qu'il s'entendait moins en grammaire qu'en médecine : on la joint ordinairement à un autre de ses ouvrages du même genre, qui a pour titre : *In Linguam gallicam isagoge, una cum grammaticâ latino-gallicâ, ex hebræis græcis et latinis autoribus*. Sa petite *Dissertation de vini exhibitione in febris*, est son premier écrit, publié à Lyon en 1530. Rigoley de Juvigny lui attribue des *Vers pour le trépas de Henri II, roi de France*; mais c'est une erreur, Dubois étant mort dès 1555, et par conséquent plus de quatre années avant ce prince. W—s.

DUBOIS (JEAN), docteur en médecine, naquit à Lille, au commencement du 16^e siècle, et mourut à Douai, le 6 avril 1576. Il avait des connaissances très étendues en litté-

rature, et faisait fort bien l latins. Après avoir pris ses avec beaucoup de distinction, versité de Louvain, il alla p la médecine à Valenciennes occupa, en même temps, la principal du collège de cette réputation qu'il s'était acquis me médecin, le fit appeler en de professeur de médecine à l site de Douai, que venait de f roi Philippe II, en 1562 : i remarquer par ses talents, et neur à la nouvelle école. Voic de ses ouvrages : I. *De lue declaratio* : discours pron 1557 à la faculté de Louvain *curatione morbi articulari tatus quatuor*, Anvers, 1557 III. *Academia nascentis sis et professorum ejus eno* Douai, 1563 : cet ouvrage en vers héroïques, et n'est p de quelques beautés poétiques *bula pharmacorum*, Anvers in-8°; V. *Morbi populariter tis preservatio et curatio, e mé parabilibus remediis*, L 1572, in-8°; VI. *De stud et eorum qui corporis e tionibus addicti non sunt, valetudine*, libri duo. Douai in-fol.

DUBOIS (SIMÉON), en l sius, né à Limoges au 16^e étudia les langues grecque sous J. Dorat, et la jurisprude F. Duaren; « des savantes l » l'un (dit Scévole de Ste. » traduit par Colletet), il » rendre la justice à ses com » parmi lesquels il exerça la » charge de judicature; et » bonnes instructions de l'aut » treprit de commenter les é » Cicéron à Atticus. » Baille Dubois fut assassiné par des

the, qui l'avait connu, dit
ent qu'il mourut encore jeune;
joute : *Non sine veneni sus-*
Saxius met sa mort à 1581
1. Le Moreri de 1759 la fixe
, et dit que Dubois était âgé
n quarante-cinq ans. On a de
édition estimée de *Ciceronis*
ad T. Pomponium Atticum
vetustissimorum codicum
tæ, studio et operâ Simeonis
prætoris Lemovicensis cum
animadversionibus, Limobou,
1580, in-8°. Anvers,
n 8°. Muret, de Thou, Sciopimbin,
Baillet, etc., font un
oge de Siméon Dubois comme
ou comme magistrat. Jean
is, dans son *Historia biblio-*
abricianæ, dit qu'il s'appel-
français Dubois sive de la
atque hinc Silvius. Le Mo-
1759 dit que c'est le même
Silvius qui traduisit en fran-
commentaire de Marcile Ficin
Banquet d'amour de Platon,
, 1556, in-8°. Duverdier ap-
traducteur Simon, et lui donne
té de valet-de-chambre de la
Navarre, titre que ne paraît
ir en Siméon Dubois. A. B—T.
OIS (JEAN), né à Paris au
lu 16^e. siècle, entra dans l'or-
célestins, où il se distingua
savoir et par son talent pour
re. Après avoir demeuré plu-
années dans cet état, il s'en
, et obtint de Rome un bref
larisation, par le crédit du car-
livier qui se l'attacha, lui per-
porter son nom et ses armes,
rocura l'abbaye de Beaulieu en
e, avec le titre de prédicateur
Pendant les guerres civiles, il
parti des armes et s'y distingua.
III l'appelait le *général des*
. Lorsque la paix fut rétablie,

il reprit le froc, comme on peut en
juger par sa bibliothèque de Fleury,
publiée en 1605, où il s'intitule : *Ce-*
lestinus Lugdunensis. Après la mort
de Henri IV, il se déchaîna avec beau-
coup de force, dans l'oraison funèbre
de ce prince, prêchée à St.-Eustache,
contre les jésuites, les regardant com-
me les auteurs de l'assassinat de ce
prince. Ces Pères s'en étant plaint amè-
rement à la reine, il fit imprimer une
justification, qui fut prise pour une
satire plus piquante que le discours
qui avait excité les plaintes, et il con-
tinua de les poursuivre, d'abord dans
deux lettres au médecin Duret qui
l'avait traité d'apostat, puis dans celles
aux jésuites Commolet et Bellarmin, et
dans l'Anti-Coton que Prosper Mar-
chand lui attribue. La reine mère crut
le soustraire aux poursuites de ses
adversaires, par une mission à Rome
en 1611. Ses amis, qui prévirent qu'il
serait encore plus exposé à leur per-
secution dans cette ville, cherchèrent
inutilement à le détourner de ce voya-
ge. A peine Dubois fut-il arrivé, qu'il fut
arrêté par les sbires de l'inquisition et
renfermé au château St.-Ange. Vitto-
rio de Rossi, qui était alors à Rome,
dit que ce fut par le crédit du cardinal
Bellarmin, qui saisit cette occasion
pour venger sa société d'un de ses plus
grands détracteurs; d'autres prétend-
ent que ce fut sur les plaintes du
procureur-général des célestins, pour
avoir quitté l'ordre sans rendre compte
de sa gestion dans les emplois qu'il
avait occupés. Quoi qu'il en soit, il est
certain que toutes les démarches de
ses amis pour lui procurer la liberté
furent sans effet, et il y mourut le
28 août 1628, au bout de quinze
ans de détention. On s'accorde à dire
qu'il était bon français, doué d'un
grand talent pour la prédication. Le
journal de l'Étoile le représente com-

me plus guerrier que théologien. On voit par toutes ses aventures qu'il avait un caractère violent et inquiet ; on peut ajouter que son entêtement pour chercher la pierre philosophale le jeta dans des dépenses qui l'auraient conduit à l'hôpital, si ses autres bizarreries ne lui eussent fait passer les dernières années de sa vie en prison. Nous avons de lui : I. *Floriacensis vetus bibliotheca benedictina*, Lyon, 1605, in-8°. C'est une collection de plusieurs auteurs qui ont écrit sur divers points d'histoire et de doctrine, dont les manuscrits se trouvaient dans la bibliothèque de l'abbaye de Fleury sur Loire. Il y a inséré différentes pièces de sa composition, entre autres la troisième partie de ce recueil, qui concerne l'église de Vienne en Dauphiné, et qui est toute de lui. II. *Oratio funebris cardinalis Oliverii*, Rome, 1610, in-4° ; elle est aussi à la tête des œuvres de ce cardinal, mais tronquée. C'est un monument de sa reconnaissance envers son bienfaiteur. III. *Epistola ad aliquem ex cardinalibus*, etc. On la trouve dans le recueil intitulé : *Pyramides duæ de perpetrato et attentato ignatianæ sectæ parricidio*, Franckenthal, 1611, in-4°, qu'on croit être de Dubois lui-même. Dans cette lettre écrite en très bon latin, et avec beaucoup de modération, il presse le cardinal Bellarmine de faire supprimer par l'assemblée générale des jésuites, la doctrine régicide enseignée par plusieurs écrivains de la société. Dubois est encore auteur de quelques autres écrits peu importants. T—D.

DUBOIS (JÉRÔME). Voy. BOS.

DUBOIS (NOËL PIGARD, surnommé), aventurier du 17^e siècle, paya de sa tête l'art, souvent trop facile, de tromper les rois. Né à Coulommiers, il embrassa d'abord l'état de son père, qui était chirurgien. Mais son naturel

inconstant le lui fit bientôt quitter pour suivre au Levant, en qualité de de-chambre, un nommé Dufay quatre ans absent, pendant les s'adonna à l'étude des sciences. De retour à Paris, Dubois entra dans la société des adeptes, menant une vie assez crapuleuse, puis, au bout de six ans, poussé par un moment de dévotion, ou plutôt ne sachant que faire, il entra chez les carmes de la rue St-Honoré. Le couvent n'ayant rien fait pour lui, il escalada les murailles des Tuileries, s'enfuit, et, trois ans après, rentra dans l'ordre séraphique. Il nonça ses vœux et fut ordonné. Il prit alors le nom de père Sulpice. Il passa dix ans dans cet état, qu'il quitta pour aller à Rome, où il prit un nouveau le froc, et se sauva en France. Là il embrassa la religion théatine, et reprit ses études littéraires. Se croyant assez instruit pour faire des dupes, il vint à Paris, fit abjuration, puis se fit prêtre sur la paroisse de St-Sulpice, fils d'un guichetier, et se fit à Mailly, sieur de la Maillerie. Les secrets dont il se disait possesseur lui procurèrent la confiance de l'abbé Blondeau, qui le présenta au fameux P. Joseph, comme un homme pouvant être utile à l'état, et en condition toutefois que Dubois n'aurait point recherché pour sa vieillesse. Le P. Joseph promit tout ce qu'on voulut, et s'empressa d'offrir au cardinal de Richelieu l'homme de confiance dans son favori, et surtout au miracle. Il fut convenu que Dubois ferait le grand-œuvre en présence du roi, de la reine, et de tous les intéressés à la prospérité du royaume. Le jour pris, Dubois se rendit au Louvre, et, pour éviter tout soupçon de supercherie, demanda un accès. Le roi lui donna un garde-du-

ré Saint-Amour. On allume un feu, sur lequel on place un creu- Dubois se fait apporter les balles usquet d'un soldat, les jette dans un fusil avec un grain de poudre de percussion, puis recouvre le tout de terre. Au bout d'un certain temps, il prie le roi d'écarter lui-même la terre avec un soufflet. Louis XIII se quitte avec tant de vivacité que ses assistants et la reine elle-même restent aveuglés. Enfin parait le culot du roi, dans son délire, embrasé, l'aunoblit, le fait président des trésoreries de France, promet le pardon au P. Joseph, nomme Bloncourt conseiller d'état, et donne huit mille francs à Saint-Amour. L'expérience est répétée avec un égal succès : ici finit le prestige. Le cardinal, qui demandait pas moins de six mille livres par semaine, veut que Dubois travaille en grand ; celui-ci, après un délai, au bout duquel il n'a rien : les soupçons viennent, on l'enferme à Vincennes, puis on le transfère à la Bastille. Une commission est nommée pour lui faire son procès ; et on insiste sur le crime de magie, afin qu'il soit pas dit que son éminence a été la dupe d'un fripon. Dubois, malgré son âge, fut mis à la question, mais ne put encore opérer, ne put réussir ; il avoua ses fourberies, fut condamné à mort, et conduit au supplice le 16 juin 1657.

D. L.

DUBOIS (JEAN), habile sculpteur, né à Dijon en 1626, aurait une éducation plus étendue, si son attachement pour sa famille ne l'eût empêché de se fixer dans la capitale. Il avait plus de soixante ans lors de sa sollicitation de M. de Harlay, lieutenant de Bourgogne, il se rendit à Paris pour exécuter le buste du lieutenant Boucherat. Ce magistrat voulut présenter au roi ; mais Dubois

refusa un honneur qu'il ne croyait pas mériter, et se hâta de revenir à Dijon. Il y mourut le 29 novembre 1694. C'est dans cette ville que se trouvent la plus grande partie de ses ouvrages. Les principaux sont : I. les *Statues de S. Étienne et de S. Médard*, qu'on voyait au portail de la cathédrale ; II. le *Tombeau en marbre de Pierre Odebert* dans la même église ; III. les *Statues de S. André et de S. Yves* à la Ste.-Chapelle ; IV. le *Maître-Autel de l'Assomption de la Vierge, en pierre blanche* à Notre-Dame ; la statue de la Vierge passe pour le chef-d'œuvre de Dubois. V. le *Mausolée de Claude Boucher, intendant, aux Carmes* ; VI. le *Tombeau de Marguerite Mucis, aux Minimes* ; VII. le *Maître-Autel de la Visitation*, transporté à St.-Benigne. Les ornements du chœur de l'abbaye de la Ferté étaient de Dubois ; mais on peut craindre que la délicatesse et le fini précieux de ces ouvrages ne les aient pas garanti de la destruction. On lui doit encore une *Carte de l'Autunois*, insérée dans l'histoire de cette ville par Mûnier, et un *Plan* de la ville de Dijon, cité par Lamare. C'est sur les dessins du même artiste qu'avait été élevé à Plombières, près de Dijon, un obélisque de cinquante pieds de hauteur à la gloire de Louis XIV. W—s.

DUBOIS (PHILIPPE GOIBAUD), né à Poitiers en 1626, vint à Paris sans autre science que celle de jouer du violon, et s'y fit recevoir maître à danser. Ce fut en cette qualité qu'il fut produit auprès du duc (Louis-Joseph) de Guise, qui prit pour lui tant d'attachement qu'il ne voulut point d'autre gouverneur. Dubois à l'âge de trente ans se mit donc à apprendre les éléments de la langue la-

tine. Son élève étant mort en 1671, il s'occupa à traduire Cicéron et S. Augustin. Ces travaux le firent recevoir à l'académie française le 12 novembre 1693. Il mourut le 1^{er} juillet 1694. On a de lui : I. *Réponse à la lettre de Racine contre Nicole* ; II. des *Traductions de S. Augustin*, savoir, des deux *Livres de la Prédestination des saints et du don de la Persévérance*, avec quelques *Lettres*, 1676, in-12 ; de *la manière d'enseigner les principes de la Religion chrétienne*, avec les *Traité de la continence, de la tempérance, de la patience et contre le mensonge*, 1678, in-12 : ses *Lettres*, d'après l'édition des Bénédictins, 1684, 2 vol. in-fol., ou 6 vol. in-8^o, avec des notes qui sont de Tillemont ; les *Confessions*, 1686, in-8^o ; les *Sermons sur le Nouveau-Testament*, 1694-1700, 4 vol. in-8^o. La longue préface mise par le traducteur à ce dernier ouvrage, et où il déploie toute son éloquence contre l'éloquence qu'il voudrait exclure de la chaire, fut vivement critiquée par Arnauld dans les *Réflexions sur l'éloquence* ; le *Traité de l'esprit et de la lettre*, 1700, in-12 ; III. des *Traductions de Cicéron* ; les *Offices*, avec des *Notes*, 1691, in-8^o ; 1692, in-12 ; de *la Vieillesse, de l'Amitié*, avec les *paradoxes*, 1691, in-8^o. Maucroix avait traduit en même temps que Dubois les *Traité de la Vieillesse et de l'Amitié*, etc. Ce dernier engagea les censeurs à garder près d'un an le manuscrit de Maucroix, et pendant ce temps fit imprimer le sien. Une dame d'esprit qui avait lu toutes les traductions de Dubois, demanda un jour à d'Olivet comment il se pouvait faire que S. Augustin et Cicéron, qui ont écrit sur des matières si différentes et

dans des temps si éloignés l'autre, ont un style si semblable. On attribue à D. *Lettres de Cicéron à ses traduits sur l'édition de Grævius, avec des notes et latin à côté de la version* 1704, 4 vol. in-12. (Voy. DE LA CHAISE.) A.

DUBOIS (GIRARD) (1), 1 léans, en 1628, fit au collège, des études si brillantes jésuites qui le dirigeaient em leurs moyens de séduction pour leur société. La congrégation oratoire venait de former patrie un nouvel établissement donna la préférence aux enfants de Berulle, parce que, l'expression connue, tous saient sans que personne y eût dat. Après le temps d'épreuve choisi pour professer la rhétorique. Son goût pour l'histoire, et pour celle de France, se déclarât. Il y consacrait toutes les heures que ses fonctions n'exigeaient sérieusement. Ses supérieurs sèrent ce penchant marqué en donnant des conférences particulières sur l'histoire ecclésiastique, dans son St.-Honoré. Celles de St.-devenues publiques, firent beaucoup de recherches et la critique judicieuse de l'historien. Ce fut sous ce double aspect que le P. Le Cointe lui manda à l'archevêque de Paris de Chanvalon), comme pour remplir le projet du prélat, de l'histoire de son église. Dubois l'exécution répondit si bien à l'attente de tous les deux, que l'archevêque lui fit avoir une pension

(1) Et non GIRARD, comme il est par signature de son aïeul, qui, sous le nom de l'hôtel-de-ville d'Orléans, reçut le serment de fidélité que les religieux firent entre les mains du gouverneur.

clergé, et que le P. Le Cointe lui donna une preuve d'estime en lui léguant sa bibliothèque, qui devint portion de celle de l'Oratoire, après la mort de Dubois, arrivée le 15 juillet 1696. On sait que le P. Le Cointe publiait les *Annales de l'Eglise de France*, tellement importantes, qu'elles s'imprimaient au Louvre. Dubois, héritier des manuscrits de l'auteur, prit soin de l'édition du 8^e. volume, qu'il dédia au roi. La préface ne contient autre chose que la vie du P. Le Cointe. En 1690 parut le 1^{er}. volume de l'*Histoire de l'Eglise de Paris*, qui finit à la 8^e. année du 12^e. siècle. Dubois ne met l'établissement de la religion chrétienne en France que sous S. Pothin, premier évêque de Lyon, et ne place l'arrivée de S. Denis à Paris que sous l'empire de Déc. Le 2^e. volume, qui va jusqu'à l'an 1364, ne parut qu'après la mort de l'auteur, par les soins du P. de la Hipe. Le P. Desmolets y ajouta un *errata* très utile, des tables, fit l'épître dédicatoire au cardinal de Noailles, et se servit de la préface pour publier l'éloge de Dubois. On loue la noblesse de son style autant que la sagacité de ses recherches. Reste à juger si les faits et les anecdotes curieuses qu'on y trouve dédommagent de la diffusion qu'on reproche à l'historien. Parmi les dissertations détachées qui accompagnent cette histoire, on remarque celles sur l'origine des Français, sur la distinction des familles, sur les premiers tribunaux de notre monarchie, et sur les templiers. Dubois avait laissé des mémoires pour un troisième volume, des conférences sur l'histoire ecclésiastique et sur les conciles; ces manuscrits se conservaient dans la bibliothèque de St. Honoré. P—D.

DUBOIS (PHILIPPE), naquit à Chouain, dans le diocèse de Caen,

vers l'an 1636. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut reçu docteur de Sorbonne, devint par la suite bibliothécaire de l'archevêque de Reims (Letellier), et obtint un canonicat à St.-Etienne-des-Grez, où il se retira et mourut le 17 février 1703. On lui doit : I. L'édition de Catulle, Tibulle et Propertius, avec notes, *In usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4^o. « L'éditeur a eu soin, dit Nicéron, de retrancher dans cette édition les endroits trop libres qui se trouvent dans ces trois auteurs qu'on regarde comme les *triumvirs de l'amour*. » C'est par un quiproquo typographique inexplicable qu'on lit dans la *Biographie*, tom. V, pag. 350, à l'article N. Bourbon l'ancien, que Philippe Dubois « donna une édition des pièces de Bourbon, *ad usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4^o. » II. *Bibliotheca Telleriana, sive catalogus librorum bibliothecæ Caroli Mauriti Letellier, archiepiscopi ducis remensis*, Paris, imprimerie royale, 1693, in-fol. Ce catalogue est rangé dans un ordre systématique, mais qui n'est pas celui que l'on suit aujourd'hui. Une table des auteurs facilite les recherches. Un magnifique portrait de Letellier gravé par Edeelinck, d'après Mignard, donne du prix à ce catalogue que le *Journal des savants*, de 1712, attribue à Cl. Clément, mort en 1642, ce qui est une erreur visible, et que l'on attribue aussi inexactement à N. Clément. Huet dans ses *Origines de Caen*, dit formellement que c'est Ph. Dubois qui est l'auteur de ce catalogue. Il parut, en 1677, une édition en trois volumes des œuvres de Maldonat (*J. Maldonat opera varia*), Faure en fut le principal éditeur. Philippe Dubois composa l'*Epître dédicatoire* à Letellier (dont il n'était pas encore bibliothécaire), e

la *Préface* qui manquent dans beaucoup d'exemplaires; pièces sur lesquelles on peut consulter la *Bibliothèque critique* de R. Simon (IV, 76). — Un autre Philippe Dubois, qu'on croit né à Coulommiers, ét. il professeur de grec au collège de France dès 1647. Il était très habile helléniste. Devenu âgé et infirme il se démit, en 1668, de sa chaire, qui fut donnée à Nicolas Tavernier, et mourut en 1675. Goujet cite de lui deux pièces en vers grecs à la louange de Siméon de Muis, et qui se trouvent dans les œuvres de cet auteur, publiées sous le titre de *Simeonis Marotte vulgò de Muis opera omnia*, 1650, in-fol. A. B—T.

DUBOIS (), voyageur français, partit de Port-Louis le 13 avril 1669, et après avoir touché à Rufisque, sur la côte d'Afrique, et à l'île de Bourbon, arriva à Madagascar le 2 octobre. Mondevergue, qui était gouverneur de l'établissement français proposa à Dubois le commandement de quarante soldats blancs destinés à aller habiter Andravois, dans la province d'Anosse; celui-ci refusa: il consentit ensuite à être le secrétaire de Chamargou, et au mois d'avril 1671, fut obligé d'aller rétablir sa santé à Bourbon, parce qu'il était perclus de tous ses membres; cette paralysie était la suite d'une colique qui l'avait tourmenté trois mois entiers. Le 4 septembre 1672, il partit pour retourner en France; on lui proposa, quand il passa à Madagascar, d'y rester comme garde-magasin; il refusa, parce que sa santé ne s'accommodait pas du séjour de cette île. Il débarqua à la Rochelle le 20 janvier 1673. On a de lui les *Voyages faits par le sieur D. B. aux îles Dauphines, ou Madagascar, et Bourbon ou Mascarenne, es années 1669, 70, 71, 72, dans laquelle il est curieusement traité du*

*cap Vert, de la ville de St. des îles de Ste. Hélène ou de centon, ensemble les Mœurs, gions, Forces, Gouvernem. Coutumes des habitants desdites avec l'Histoire naturelle de Paris, 1674, in-12. Le titre livre a été expressément copié tout en parce qu'il offre en quelque l'analyse de ce que l'on y t. Le mot ou est sans doute un d'impression; car Dubois de parément ces deux îles. Cette tion se fait lire avec plaisir; fet, Dubois, quoiqu'un peu dule, raconte des choses si santes: elles ont pour nous leur nouveauté; mais elles sermoins à comparer ce qui était avec ce que l'on voit aujourd'hui n'a pas voulu joindre de carte à lation, parce que celle de Sans 1667, lui a paru très exacte. - bois (Abraham), géographe, traitre un ouvrage intitulé la *G. phie naturelle, historique et que, dans une méthode nouvelle, avec plusieurs Cartes Table des Matières, La Haye, 4 tom. in-4°. Ce livre, le meilleur genre à l'époque où il par composé d'après les relations voyages les plus estimées; il est descriptions intéressantes des parties du globe; mais il laisse voir quelquefois un certain défaut critique. Les cartes qui l'accompagnent sont gravées avec délicatesse, et de jolies vignettes dont le style analogue aux pays qu'elles représentent. — Dubois (J. P. J.), est par les ouvrages suivants: 1. *Vi Gouverneurs généraux (hollandais des Indes orientales, avec l'aide de l'histoire des établissements landais, La Haye, 1763, in-4* ouvrage important est d'autant**

Il a puisé ses documents riches de la compagnie très jalouse, comme on ce qui tient à la connaissance des établissements. II. *Rélateur de Corse, ou Journal de cette île, et mémoires de Pascal Paoli, trad. de Jacques Boswell, 1779.* Il a neuf volumes de l'édition générale des Voyages avec des additions de Haye, 1747-80, 25 vol. Il avait été secrétaire privé du roi de Pologne en 1764, mais on ignore l'année de sa

E.—s.

(GUILLAUME), abbé, né le 6 septembre 1711, à Rive-la-Gaillarde, en Lorraine. Son père exerçait la protothécaille. Sur l'expectative qu'il n'eut jamais, envoya à Paris dès l'âge de 14 ans. Abandonné à lui-même, Dubois se trouva trop heureux de la faculté de faire ses études de Saint-Michel, dit de Pompadour, en Lorraine, auprès du principal des domestiques. Il entra comme précepteur, chez un duc de Petit-Pont, nommé Maisons, chez le président de Lamoignon, et enfin chez le marquis de La Roche-Aymon, où il fut de la garde-robe de Louis XV, qui lui procura la connaissance de M. de Saint-Laurent, premier aumônier du duc de Chartres. Ensuite, M. de Saint-Laurent le fit se faire aider par l'abbé de La Motte, et chargea de préparer les leçons du jeune prince. Doué d'un

astucieux, Dubois sut promptement gagner la confiance de son élève. Il étudia ses penchants secrets, les flatta, se rendit agréable, puis nécessaire. Non moins habile à se ménager la faveur du chevalier de Lorraine et du marquis d'Effiat, qui disposaient en commun de Monsieur et de sa maison, il osa recourir à leur protection pour se faire nommer précepteur du duc de Chartres, à la mort de M. de Saint-Laurent, et il réussit. Il entreprit, alors, de jouer deux rôles, en apparence incompatibles, mais, selon lui, également utiles à sa fortune. Tout à la fois instituteur zélé du jeune prince, et ministre infatigable de ses plaisirs secrets, on voyait tout-à-tour l'abbé Dubois faire subir à son élève de brillants examens devant la cour entière, et, le soir, introduire furtivement au Palais-Royal les beautés subalternes dont il avait lui-même marchandé les complaisances. La fortune souriait déjà à l'ambitieux précepteur; elle lui offrit, tout-à-coup, l'occasion d'attirer sur lui un regard du maître; il ne la laissa point échapper. Louis XIV désirait ardemment donner pour époux à M^{lle} de Blois, sa fille légitimée, le duc de Chartres, son neveu. Il s'était assuré du consentement de Monsieur, mais il redoutait la fierté de Madame (la Palatine), dont il connaissait l'ascendant sur son fils. Il s'agissait de gagner le jeune prince, et l'on jeta les yeux sur Dubois. Celui-ci s'acquitta de sa mission avec tant d'adresse, que le roi lui-même daigna lui en témoigner sa satisfaction. Peu de temps après il lui donna l'abbaye de Saint-Just, en Picardie. C'est à ce sujet que, suivant l'auteur des *Mémoires de madame de Maintenon*, le P. de la Chaise aurait représenté au roi que l'abbé Dubois, adonné tout ensemble aux sem-

urqué que le jeune Marry, dont il était le secrétaire, le servit par la suite en qualité de courtier.

mes, au vin et au jeu, ne méritait aucun bénéfice ecclésiastique; observation à laquelle le roi aurait répondu: *Cela peut-être; mais il ne s'attache, ne s'enivre, et ne perd jamais.* Ce conte de la Braumelle, où Louis XIV tient un langage si peu digne de lui, est d'ailleurs bien ridiculement inventé, car, au milieu de tous ses vices, personne ne fut plus sobre et moins joueur que l'abbé Dubois. Le duc de Chartres ayant obtenu la permission de faire ses premières armes sous le maréchal de Luxembourg, Dubois voulut l'accompagner. Il lui suggéra une belle action après la bataille de Steinkerque. La plaine était couverte de blessés, dont les gémissements émuirent le prince. Dubois, qui l'observait, lui dit: *Envoyez vos équipages enlever ces malheureux.* L'abbé écrivit une relation de cette journée célèbre. Elle parvint à Louis XIV, et en fut goûtée. Le monarque approuva publiquement ce que l'abbé avait dit de Luxembourg. Le maréchal en sut gré à son panégyriste, et saisit l'occasion de le lui témoigner. On vint, un jour, dire à Louis XIV que l'abbé Péliisson était mort sans confession. Luxembourg était présent: « Je connais », dit-il, un autre abbé qui a l'honneur d'être connu de V. M., et qui pourrait bien mourir de même. C'est l'abbé Dubois, qui va au feu comme un grenadier: le jour de Steinkerque, je le trouvais partout. Il rendait les actions militaires avec un feu et une vérité qui étonnait le roi lui-même. « Y étiez-vous ? lui dit-il une fois ; non, sire, répondit l'abbé, j'aurais craint d'en revenir avec un ridicule de plus et un bras de moins. » Louis XIV, qui avait éprouvé les talents de l'abbé Dubois dans la négociation du mariage de la duchesse de Chartres, lui permit d'aller joindre,

à Londres, M. de Tallard, ambassadeur de France. L'abbé, qui était tant le costume ecclésiastique l'usage établi en Angleterre, au le nom de *chevalier Dubois* ploya Saint-Evremond à lui quelques connaissances distinguées se lia particulièrement avec lord Hope, dont l'amitié devint, suite, la source de sa grande influence politique. Les prétentions qu'il eut dès-lors, effarouchèrent l'abbé, qui demanda le rappel de l'abbé. Celui-ci, dès le lendemain son retour, se présenta effrayé devant Louis XIV, dans les jardins de Marly: « Voilà ce que c'est, le roi avec une affabilité extrême d'avoir tant d'esprit ! on ne va pas aller par le monde avec tout ce que vous possédez, sans parler des affaires. » Monsieur mort, en 1701, l'abbé Dubois le titre modeste de secrétaire des commandements du nouveau duc de Lorraine, devint le conseil intime du prince et l'arbitre suprême de son règne. L'audace de ses discours, la pertinence de ses manières, les grâces assez fréquentes : mais s'en alarmait pas, et il avait l'art de les tourner à son avantage. La princesse des Ursins, qui était son esprit intrigant, l'avait fait élire nommément de la suite d'Orléans, lorsque ce prince alla prendre le commandement de l'armée d'Espagne. Dubois s'écria qu'il était mais déshonoré, si le duc ne lui présentait une preuve éclatante de sa confiance avant son départ. Toujours jusqu'à la faiblesse, pour son instituteur, Philippe, étant dans la voiture, le cherche des yeux, le fait monter, et l'embrasse quatre fois devant tout le monde.

le d'Orléans parvint à la régence 15; et, de ce moment, Dubois ra sans réserve à toutes les illusions de grandeur et de puissance depuis long-temps, il nourrissait son âme. Mais quel dût être son, en voyant les obstacles qui s'élevaient de toutes parts contre ses ieux projets! Sa probité, ses s (1), étaient si universellement es, que le duc d'Orléans n'osait user aux murmures qu'exciterait l'choix. Lorsqu'il annonça à Ma- que la régence lui était délé- « Mon fils, lui dit-elle, je n'ai ne grâce à vous demander: c'est ne jamais employer ce fripon béd Dubois, le plus grand coquin l y ait au monde. Il sacrifierait at et vous au plus léger intérêt. » me de Hautefort, chez laquelle is avait demeuré, disait dans le : temps : « Lorsqu'il sortira une té de la bouche de ce petit abbé, i ferai encadrer. » Le régent hé- : Dubois alla droit à lui, et lui ordiment : « Vous voilà tout puis- : laissez-vous dans l'inaction omme qui vous a élevé? » Phi- le nomma conseiller-d'état, et sant à l'instant même le degré ne qu'il lui portait : « L'abbé, dit-il, un peu de droiture, je prie. » A peine admis à cet hon- inattendu, l'abbé trouva et saisit ment l'occasion de se montrer un jour tout nouveau. Les intri- de la cour d'Espagne, que gou- it alors le cardinal Albéroni, rent de l'inquiétude au régent, firent sentir la nécessité de cher- des alliés puissants. Dubois fut

le premier qui dirigea ses vues sur l'Angleterre : il s'offrit à entamer lui-même une négociation secrète. Le roi George I^{er}, et ses ministres, étaient sur le point de traverser la Hollande pour se rendre à Hanovre. Dubois imagina le prétexte d'un achat considérable de livres et de tableaux pour se trouver à la Haye, au passage de lord Stanhope. Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, et tous les biographes du cardinal Dubois, passent fort légèrement sur cette époque de sa vie. C'est cependant la plus remarquable; c'est celle, du moins, qui justifia jusqu'à un certain point les bontés dont son maître ne cessa de le combler. Il avait à triompher d'une foule d'obstacles politiques, et, avant tout, d'une sorte d'aversion du roi George pour la personne du duc d'Orléans. S'il n'eût fallu pour réussir que de la souplesse et du patelinage, les ennemis même de l'abbé Dubois s'en fussent reposés sur lui; mais il fallait une profonde connaissance de l'état de l'Europe, une logique pressante, et un tact exquis pour discerner le point où il convenait de s'arrêter. C'est ce que personne, peut-être, n'attendait de l'émissaire du régent, et c'est ce qu'il fit éclater dans un degré supérieur. La correspondance manuscrite de l'abbé Dubois, sur la négociation de la triple alliance de 1717, entre la France, l'Angleterre et la Hollande, le place au nombre des diplomates qui ont attaché leur nom à l'un de ces traités fameux, dont l'influence s'est fait sentir sur l'ensemble du système politique. Des écrivains peu réfléchis ont avancé que ce fut lors de cette grande négociation que Dubois se vendit à l'Angleterre : en admettant (ce qui n'est nullement prouvé), que ce ministre recevait une pension secrète de la cour de Londres, il fau-

paraît avéré que c'est en lui que le fameux de Vertamont avait composé la chanson po-

« Monsieur l'abbé, où allez-vous?
Vous allez vous casser le cou, etc. »

drait, au moins, considérer qu'à l'époque dont il s'agit, c'était l'abbé Dubois lui-même qui avait à corrompre, bien plus qu'à se défendre du danger d'être corrompu. Le succès presque inespéré d'une négociation aussi importante à la sûreté personnelle du régent, parut aux yeux de ce prince devoir l'emporter sur toute autre considération. Il confia à son favori le département des affaires étrangères. Parvenu au ministère, Dubois dut bientôt au hasard l'occasion de consolider son crédit et d'augmenter son influence. Le fameux cardinal Albéroni avait préparé de longue main l'enlèvement du duc d'Orléans et une révolution complète à la cour de France. Tous les historiens, sur la foi les uns des autres, ont écrit que le régent fut redevable à une courtisane (La Fillon) de la découverte de ce complot. La vérité est qu'il fut révélé par un pauvre commis de la bibliothèque du roi, que le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, employait fort imprudemment dans ses bureaux. Cet homme, nommé *Buvat*, parvint jusqu'à l'abbé Dubois, et se fit honneur auprès de lui d'une révélation aussi importante. L'abbé en recueillit tout le mérite auprès de son maître : Buvat, abandonné et périssant de misère, osa réclamer un souvenir de la part du ministre : il fut menacé de la corde. L'abbé lui dit qu'il était trop heureux d'avoir pu faire oublier certaine gazette à la main, où il s'était permis de parler peu respectueusement de sa mission à Londres. Les honneurs politiques ne suffisaient pas à l'abbé Dubois : il aspirait ouvertement aux premières dignités de l'église. La mort du cardinal de la Trémouille fit vaquer l'archevêché de Cambrai : Dubois n'hésita point à le demander au régent. « Es-tu fou ? dit

» le prince ; toi archevêque ! » osera seulement te faire prêt. Ces sanglantes railleries, répétées la cour entière, étaient sans contre un tel homme. A quel peut imaginerait-on qu'il eut re pour obtenir un des sièges les éminents de l'église catholique un prince protestant (*Voyez TOUCHES*). On vit, avec surprise arriver une lettre du roi d' terre qui conjurait le régent d' der à l'abbé Dubois l'arche de Cambrai. Le duc d'Orléans mais il ne pouvait dispenser u chevêque de la prêtrise. Le tout puissant ne fut pas effrayé pa difficulté. Séduit par des prom l'archevêque de Rouen offrit soi cèse, tandis que le cardinal de No archevêque de Paris, se monta flexible. L'évêque de Nantes se cl de la cérémonie, et (ce qu'il e nible de croire) l'évêque de Cler l'illustre Massillon, ne rougit pa poser son nom vénéré au bas d lâche attestation, où son confi lui se rendent garants de *la des mœurs* de l'abbé Dubois ; *science ecclésiastique et de s lents* pour gouverner le dioc Cambrai. En une seule matinée, reçut tous les ordres, dans l pelle de Triel, près Poissy. I jours après, il fut sacré avec u inoui dans l'église du Val-de-t en présence du régent et de t que la France comptait de plus Mais à l'instant même où le et peut-être le prince lui-mêm tonnait de la haute fortune du son cœur était en proie à tous l ments d'une ambition que ses mêmes ne faisaient qu'irriter. long-temps Dubois, aspirant : dans l'état le rôle qu'y avaient j chelieu et Mazarin, regardait le c

rdinal comme indispensable à , sinon à la solidité de son pou- C'était peu pour lui d'avoir pour secret , à Rome , le jésuite La- (évêque de Sisteron), auquel le Clément XI témoignait une affectu- articulièrè ; c'était peu de l'ex- on continue de courriers, dont épêches tantôt promettaient de er toute la France sous l'autorité -Siège, tantôt le menaçaient d'un ne absolu : tous les cabinets de pe furent mis en mouvement revêtir de la pourpre romaine mme qui, quelques années au- ant, n'eût pas été jugé digne cure de village. Déployant toute e de son caractère, Dubois trouva e faire agir à la fois, auprès de r de Rome, les deux souverains : disputaient la couronne d'An- re, le catholique et le protestant. mettait à George I^{er}. de travailler utenir le prétendant dans l'im- mée de lui nuire, et il faisait voir à celui-ci l'instant où il pour- avoriser son rétablissement sur ie de ses pères. Clément XI, qui sait le favori du régent, et qui, urs, voulait faire tourner son ion au triomphe complet de la se bulle *unigenitus*, l'enlaçait uellement dans les *raggiri* de la ue italienne, et Dubois n'obtint peu que de son successeur In- t XIII. Mais, devenu cardinal, is avait encore des supérieurs l'état ; et déjà le fils de l'humble icaire de Brive ne voulait plus ir d'égaux. Le 20 août 1722, it déclarer premier ministre. Sa nce ne connut plus de bornes ; is intimes du régent en firent, emiers, la triste expérience. Le al exila tous ceux qui tentèrent braver : le prince ne sut que les le et les laissa partir. Tout pliait

sous le favori devenu maître : la mort vint mettre un terme à ce règne de scandale et d'opprobre. Depuis long- temps le cardinal était en proie à des maladies cruelles, résultat de ses ex- cessives et continuelles débauches : à peine pouvait-il marcher et monter en voiture. Une vanité ridicule lui inspira cependant le désir de paraître à che- val à une revue générale de la maison du roi, afin d'y jouir des honneurs militaires dus à un premier ministre, honneurs presque égaux à ceux qu'on rend au souverain lui-même. Le mou- vement du cheval fit crever un abcès intérieur, et une opération terrible devint aussitôt nécessaire. Le cardinal, qui disait « avoir du courage, mais » non pour les souffrances du corps, » refusait de se livrer aux chirurgiens du roi. Il fallut que le duc d'Orléans l'en conjurât avec larmes, et lui promit d'être présent à l'opération. On a pré- tendu néanmoins, que ce prince, voyant un orage se former à l'horizon, s'était écrié gaiement : « Voilà un temps, » qui, je l'espère, sera partir mon » drôle ! » Dubois mourut, en effet, le lendemain matin, 10 août 1725. On lui avait amené, pour le confesser, un récollet avec lequel il eut quelques mi- nutes d'entretien. Ce religieux voulut lui faire administrer l'extrême-onc- tion : « Doucement, dit le mourant, » on fait plus de façon avec un cardi- » nal. » Le duc de St.-Simon, qui, à la vérité, n'aimait point ce ministre, auquel il attribuait les égarements du duc d'Orléans, a laissé de lui ce por- trait, dont tous les contemporains ga- rantissent la ressemblance : « Dubois » était un petit homme maigre, effilé, » à mine de fouine. Tous les vices, la » perfidie, l'avarice, la débauche, » l'ambition, la basse flatterie, com- » battaient en lui à qui demeurerait » le maître. Il mentait jusqu'à nier

» effrontément, étant pris sur le fait.
 » Malgré un bégaiement factice, auquel
 » il s'était accoutumé, pour se donner
 » le temps de pénétrer les autres, sa
 » conversation instructive, ornée, in-
 » sinuante, l'aurait fait rechercher,
 » si tout cela n'eût été obscurci par
 » une *fumée de fausseté* qui lui sor-
 » tait de tous les pores, et faisait que
 » sa gaieté attristait. » La fougue de son
 caractère, la violence de ses empor-
 tements auraient souvent fait prendre
 le premier ministre de France pour
 un échappé des petites-maisons. On l'a
 surpris plus d'une fois courant sur les
 meubles de son appartement, et dé-
 chirant les tapisseries avec ses ongles.
 Dans un accès de fureur, il s'écriait :
 » Il faut que je renvoie tous mes com-
 » mis, tous mes gens; et si je le pou-
 » vais, je me renverrais moi-même! »
 Un autre jour il disait à l'un de ses
 secrétaires qu'il était mal servi, et
 qu'il allait prendre cent commis de
 plus : « Monseigneur, répondit froi-
 » dement le secrétaire, prenez seule-
 » ment un homme qui sera chargé de
 » jurer à votre place, et vous aurez
 » du temps de reste. » Malgré sa pas-
 sion effrénée pour les plaisirs secrets,
 le cardinal Dubois voulait surveiller
 lui-même les parties les plus minu-
 tieuses de son immense administra-
 tion. L'auteur de cet article a sous les
 yeux la copie fidèle d'un tableau qu'il
 avait fait dresser sous le titre de *Journal de son Eminence*, pour fixer
 d'une manière invariable la distribu-
 tion de ses journées. Ce tableau était
 suspendu au pied de son lit et au-des-
 sus de la cheminée de son cabinet. On
 y voit que, dans toutes les saisons,
 le travail du ministre commençait à
 cinq heures du matin, et ne se termi-
 nait qu'à sept heures du soir. Il n'y
 avait d'interruption que d'une heure
 à trois, pour le dîner, qui était tou-

jours splendide, quoique l'
 fût personnellement d'une sa-
 trême. Sa richesse était sea-
 indépendamment de l'arch-
 Cambrai, dont il prétenda
 vivre la souveraineté, il jo-
 abbayes de Nogent-sous-C-
 Just, Airvaux, Bourgueil,
 Vinoux, St.-Bertin, Cerca
 convoitait encore Cîteaux, P-
 et autres chefs d'ordres. Tou-
 graphes, et nommément Du-
 neut comme positif qu'il re-
 pension de l'Angleterre ;
 uns la portent à quarante «
 sterling (environ un mill-
 diplomate profondément in-
 qui a été long-temps à l-
 affaires étrangères, n'a trou-
 trace de cette pension, et
 dait comme une fable inv-
 les nombreux ennemis du
 C'est dans la même catégo-
 gens sages doivent ranger :
 a été dit sur le mariage o-
 riages de l'archevêque de Ca-
 duc de St.-Simon raconte
 détails assez comiques, le
 employé par l'intendant du
 pour soustraire des registre
 de campagne, le contrat d-
 de Dubois ; il existe, en o-
 lettre de M. de Salentin, r-
 Prusse à Paris, qui man-
 maître (août 1720), qu'il v-
 river du Hainault une fem-
 clamait l'abbé Dubois pour
 et le père de ses enfants.
 objection fait voir que l'o-
 de prendre des maîtresses
 pour des femmes légitime
 âge Dubois, arrivé à Par-
 enfant, et qui y remplit san-
 tion des emplois qui ne l-
 taient point de s'éloigner, s-
 en Limousin et en Hainan-
 ter des mariages dans toutes

? Le cardinal Dubois avait été l'académie française, et il était re honoraire de l'académie des et de celle des inscriptions et lettres. Il fut lié avec plusieurs ns distingués, et notamment l'ontenelle. C'était à lui qu'il di-l'époque de sa plus haute éléva-« Je voudrais être dans un cin-ne étage, avec une gouvernante, 19 cents écus de rente. » Le car-Dubois fut enterré dans l'église moré, à Paris, où l'on voyait lausolée, qui est un des bons ges de Coustou (1). Son épitaphe mbarrassante : l'auteur s'en tira ment. Après avoir rapporté tous es spirituels et temporels du dé-il ajoute : *Solidiora et stabi-lona, viator, mortuo precare.* blic fut moins indulgent, et la le ce ministre, plus méprisé en-ue lui, donna lieu à une foule rammes et de couplets, dans le icencieux, si fort en vogue à poque. On a imprimé, en 1789, *ie privée du cardinal Dubois*, es, 1 vol. in-8°. Elle est attri-à l'un de ses secrétaires, qui composée, dit-on, par ordre rdinal de Fleury. L'auteur y trop souvent le style du libelle, ue l'on puisse avoir une grande nce dans ses récits. On peut re une idée plus juste du carac-des talents politiques et des ins cachées du personnage, dans vrage qui est sous presse : *Mé-s secrets et correspondance e du cardinal Dubois, re-is et mis en ordre par M^r. L. velinges*, 3 vol. in-8°, Paris, illet. Cette correspondance est ulièrement relative aux négoc-

est maintenant au dépôt des monuments

ciations de la *Triple alliance*, de 1717, et à la promotion de l'abbé Dubois au cardinalat (voy. ORLÉANS, régent).

S—v—s.

DUBOIS (JEAN-BAPTISTE), méde-cin, né à St.-Lô à la fin du 17^e. siècle, mort dans la même ville en avril 1759. Après qu'il eut fini ses études au collège d'Harcourt, à Paris, où il était boursier, sa mère le fit entrer chez un avocat de St.-Lô, pour y apprendre les éléments du droit; mais Dubois n'avait aucun goût pour cette étude, et désirait ardemment d'embrasser la médecine, qu'a-vait exercée son père. Pendant quatre années qu'il passa chez son institu-teur, il ne s'occupa que de belles-lettres et de physique. Enfin, sa mère lui permit de se livrer à son penchant pour la médecine, et il vint à Paris suivre les cours publics. La modicité de sa fortune ne lui aurait jamais per-mis de prendre ses grades, si un mé-decin qui devina ses talents, Buret-te, ne lui eut ouvert sa maison, où il vécut comme s'il eût été son fils. Parmi les thèses que Dubois soutint pour arriver au doctorat, il y en avait une entièrement consacrée à des ma-tières chirurgicales : ce fut le premier exemple de ce genre parmi les méde-cins de Paris. Un an après avoir reçu le bonnet, il fut nommé premier mé-decin de la princesse douairière de Conti. Successivement professeur de chirurgie latine et de chirurgie fran-çaise aux écoles, Dubois obtint en 1730 une chaire de professeur au collège royal de France. A la mort de la princesse de Conti, le prince de Valachie voulut l'attirer dans ses états, en l'attachant à sa personne; mais Dubois préféra sa patrie aux offres brillantes d'un souverain étranger. Sa santé s'étant fort altérée, il cessa de professer en 1744, se retira à St.-

Lô, et cultiva jusqu'à sa mort, dans la ville qui l'avait vu naître, les belles-lettres et la poésie, pour laquelle il avait un véritable talent. Ses chansons, qui ne manquent ni de gaité, ni de verve, auraient mérité les honneurs de l'impression; plusieurs d'entre elles sont restées dans la mémoire des amateurs de ce genre, et se chantent encore aujourd'hui. L'ouvrage le plus important de ce médecin, est un manuscrit où sont renfermées ses leçons au collège royal : l'histoire des maladies inflammatoires de la poitrine et du bas-ventre, y est tracée de main de maître. On a de lui deux thèses imprimées; l'une sur le cidre, *An gracilibus pomaceum vino salubrius?* On s'attend bien qu'habitant le canton de la Normandie où se fait l'un des meilleurs cidres, il donne à cette boisson la préférence sur le vin; l'autre sur la colique des peintres, *An colicis figulis venæ sectio?* Ce morceau est fort estimé, malgré la critique qu'en a faite Borden, dans les tomes XVII, XVIII et XIX, du *Journal de Médecine*. On connaît encore un opuscule de Dubois, inséré dans le *Journal de Verdun*, année 1738; c'est une bonne réfutation du prétendu spécifique d'Arnould contre l'apoplexie. Ses poésies ont été recueillies, mais elles n'ont jamais été imprimées. — Godefroi Dubois, médecin zélandais, fils d'un ministre protestant du bourg de Cruining, pratiquait la médecine à Harlem, lorsqu'il fut appelé en 1729 à l'université de Franeker pour y enseigner la philosophie; il y fut nommé professeur de médecine et d'anatomie en 1738, et de botanique en 1744. Il a publié quelques discours, *De utilitate et necessitate matheseos in physicis*, etc. Il mourut le 18 janvier 1747, âgé de quarante-sept ans.

F—A.

DUBOIS (le chevalier dant de la garde à pied de la ville de Paris, con révolution sous la dénouguet. Le nom de cet officier aux premiers troubles eut lieu en 1787, et c'est port seulement qu'il est l'histoire. Le roi, désirant triompher de l'opposition ment de Paris sans une fusion de sang, et craignant compromettre les destinées venait de congédier l'archevêque de Brienne, son principal ministre, par la maladresse de ses conseils, coup plus que par leur injustice rassemblé la haine générale. Les gens de robe sur juré sa perte. Le 28 août où son renvoi fut connu, les gens qui suivaient le barreau nèrent faire leur cour au roi en brûlant l'effigie de l'archevêque, et celles des autres ministres partagèrent sa disgrâce. Ils coururent par trainner ces effigies dans les rues, et en firent ensuite un amas à la place Dauphine, au milieu duquel se firent des applaudissements et des exhortations populaires qui ne manquèrent pas d'accompagner de telles scènes. Le chevalier Dubois voulut à ce scandale, conformément à ce qu'il avait reçu de plus petit attroupement : à sa troupe de faire feu, un assez grand nombre de gens furent grièvement blessés; huit furent tués. Alors la multitude furieuse des corps-de-garde établis à Neuf, dissipa plusieurs autres attroupements, gens peu familiers avec les péditions militaires; plusieurs furent tués. De pareils événements eurent lieu à la place de Grève, et tel du ministre de la guerre.

comte de Brienne, frère de l'abbé; et enfin dans la rue où logeait le chevalier Dubois, est là qu'il y eut le plus de pandu. Un très grand nombre d'hommes restèrent sur la place, on estime que près de deux cents personnes périrent dans cette

Le parlement ne manqua reprocher ces désastres au duc de Dubois. Il fit informer contre lui et le manda à sa barre pour répondre de l'événement, pour qu'il lui rendre compte de sa conduite. L'officier ne crut pas devoir personnellement à ce mandat; mais son major, qui exhiba les signatures des supérieurs d'après lesquels il lui fut imputé. L'affaire cessa d'être suivie; les partisans de la révolution qui craignaient d'oublier pas le chevalier Dubois. Lors des premières insurrections de 1789, les attroupements se portèrent devant sa maison incendiée, projet que néanmoins n'exécutèrent pas. Dans un de ces moments, le propriétaire ne put plus paraître en public, ni rester en France sans risquer sa vie. Il passa à l'étranger, au commencement des troubles de la révolution se réunir aux autres émigrés et vivèrent successivement, et fit rentrer dans l'armée du prince de Condé pendant tout le temps qu'elle combattait les armées. Le chevalier Dubois mourut à Londres en 1803, à l'âge avancé.

B—U.

BOIS (l'abbé). Voy. LIMON.
BOIS (JEAN-BAPTISTE), naturaliste, en Bourgogne, le 22 mai 1755. Les soins de son père, insensiblement public à Dijon, donnèrent le développement aux heureuses dispositions que le fils avait reçues de la nature. Il acheva ses études, et à peine sorti des classes,

il publia, sous le titre de *Tableau des progrès de la physique, de l'histoire naturelle et des arts*, 1771, in-8°, le premier volume d'un ouvrage périodique, auquel il avait le projet d'ajouter un tome chaque année. Son départ pour la Pologne mit obstacle à l'exécution de ce dessein. Il était appelé à Varsovie pour y professer le droit public dans l'école royale des cadets. Stanislas-Auguste le prit en amitié, l'admit dans sa familiarité, le fit conseiller de sa cour, bibliothécaire de l'école militaire, et lui a long-temps prodigué, dans des lettres qui subsistent encore, les témoignages les plus honorables d'estime, d'affection et de bienveillance. Pendant son séjour auprès de Poniatowski, Dubois traduisit du polonais en français la *Myséide*, poème héroïque-comique, et publia quelque temps après un *Essai sur l'histoire littéraire de Pologne*, Berlin, 1778, in-8°. (1); et la même année, une *Réponse aux critiques* de cet ouvrage, in-8°. Il composa aussi un *Mémoire sur l'histoire naturelle du Brandebourg*, insérée dans les mémoires de l'académie de Berlin, 1778. Il traduisit de l'allemand, le *Traité du mérite*, d'Abbt, le livre de l'*Origine de la terre*, de Wallerius, 1780, in-12, l'*Analyse de quelques pierres précieuses*, par Achard, et le mélodrame d'*Ariane abandonnée*, qui fut joué à la Comédie Italienne, en 1781. Forcé par l'état de sa santé, que la rigueur du climat avait altérée, de revenir en France, il fut, en passant à Postdam, très gracieusement accueilli par le grand Frédéric, qui voulut le retenir et se l'attacher, comme l'atteste la correspondance de

(1) Cet ouvrage donne une notice raisonnée de quarante-quatre auteurs, tant nationaux qu'étrangers, qui ont écrit sur l'histoire naturelle ou la géographie de la Pologne.

ce roi avec d'Alembert. C'est dans ce même voyage qu'il fut admis à l'académie de Berlin : il a été depuis de celle de Florence, et de vingt autres sociétés savantes ou économiques. De retour à Paris, il se chargea de la rédaction du *Journal de littérature, des sciences et arts*, et s'occupa avec succès de ce travail jusqu'au moment où Malesherbes lui confia l'éducation de Lepelletier de Rosambo, son petit-fils. De cette époque datent ces rapports intimes de confiance et d'attachement, d'une part, de dévouement et de reconnaissance, de l'autre, qui ont subsisté dans toute leur force jusqu'à la mort de Malesherbes, et rendu à Dubois la mémoire de cet homme illustre et vertueux si respectable et si chère. Associé à tous ses travaux scientifiques, confident de toutes ses pensées pour la prospérité de l'état et pour le bonheur des peuples, Dubois puisa à cette source si féconde et si pure, ce goût vif pour les matières agricoles et économiques, et ces connaissances profondes dans ces deux genres, qui firent de lui un des membres les plus distingués de la société d'agriculture de Paris, et qui préparèrent ses succès dans la carrière de l'administration. Resté fidèle jusqu'au dernier moment à son illustre ami, s'il ne partagea pas son sort, il ne le dut, au premier moment, qu'au zèle de quelques-uns de ses amis qui réussirent à le faire appeler, par le comité de salut public de la convention nationale, à la commission d'agriculture, avant qu'on eût mis à exécution le mandat d'arrêt décerné contre lui par le comité de sûreté générale. Mais il ne profita de cette faveur que pour se soustraire, par la fuite, au danger qui le menaçait; et lorsqu'ensuite, découvert et arrêté, il fut jeté dans les prisons, les éloges qu'il donna devant

l'espion chargé de désigner mes, à un ouvrage dont ce i était l'auteur, sans que Dubois connût de l'être, devinrent, a toujours pensé, la cause d'lut. Durant son incarcération directeur de l'école vétérinaire, remit tous les mois à l'bois, une somme qu'il lui d le traitement de son mari membre de la commission ture, et qu'il l'assurait avoir servi; ce ne fut que lorsqu tenu eut recouvré sa liberté se convainquit que ces ém étaient un bienfait de son am ne cessa de travailler qu'au où il fut emprisonné, à la *Cultivateur*, à l'établissement quelle, en 1790, il avait c Ses autres écrits agronomiques vent dans les mémoires de d'agriculture du département Seine : les plus remarquables *Mémoire sur les prairies artificielles* et un autre sur la *culture du coullier*, à Sauve, pour être formé en fourches. Aussitôt les cures eurent été brisées, il fut agent de la commission d'agriculture et bientôt après, chef de division au ministère de l'intérieur : il son département l'agriculture, le commerce et les arts. Une mission relative à ces objets lui fut confiée : il alla vérifier par l'état du commerce et des manufactures dans les départements de l'est et de l'ouest, et il fut envoyé en qualité de commissaire du gouvernement, à la foire de Beauvais en 1797. Durant cette mission il recueillit les matériaux d'un ouvrage qu'il a publié dans les dernières de sa vie, sous le titre *sur le commerce du midi de la France*, 1804, in-8°. Ce livre, i

ment de disgrâce, avec l'intention de rappeler l'auteur à l'attention bienveillance du gouvernement, sent trop de l'esprit dans lequel é composé; il y règne d'ailleurs de confusion, on y remarque les lacunes, et des vues relatives à une réglementation pour les mœurs, trop contraires au système de liberté, sans laquelle l'expérience avé qu'elles ne pouvaient prospérer. Un ouvrage plus recommandable est la *Notice historique sur la vie et les travaux de Malesherbes*, dont il s'est fait deux éditions. M. Dubois publia la première, les circonstances lui parurent exiger de tels ménagements, quelques révisions; dans la dernière, il a exposé toute sa pensée, et l'héroïque ment du défenseur de l'infortuné Louis XVI y est retracé, comme les autres actions de l'homme à la fois vénérable à qui cet hommage consacré, avec une noble simplicité de son caractère. De tous les écrits publiés sur Malesherbes, on ne le peint avec plus de vérité et ne renferme autant de détails intéressants. A l'établissement des prés, Dubois fut nommé à celle d'Orléans. Après quatre ans d'une administration douce et sage, il fut privé de sa place, victime du plus criminel abus de sa confiance, mais sans perdre entièrement celle que sa droiture et ses lumières avaient justement insinuées au gouvernement. L'emploi de directeur des droits réunis du département de l'Allier lui fut donné; mais il ne jouit que peu d'années. Il est mort à Orléans, en 1808 (1). V. S.—L. DUBOIS. Voy. BRITTEVILLE.

a *Notice sur Lamignon Malesherbes* abord paru dans le *Magasin Encyclopédique* première année, tom. IV, p. 355, c'est en l'an 3e, de la République (1795). D'ont publié en 1798 une *Feuille d'agricul-*

DUBOIS D'ANNEMETS (DANIEL), gentilhomme normand, fut envoyé de bonne heure à Paris, s'y fit connaître du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et devint son premier maréchal-des-logis. Il fut disgracié pour s'être rendu sans son ordre au siège de la Rochelle. Il passa en Italie, où la guerre était allumée, cherchant les occasions de se signaler. S'étant arrêté à Venise en 1627, il prit querelle avec un nommé Ruigny, qui le tua en duel. On a de lui les *Mémoires d'un favori de son altesse royale monsieur le duc d'Orléans*, 1667, in-12, réimprimés en 1668 et en 1702 : il y en a une édition jointe aux *Mémoires d'Angoulême, d'Estrées et de Déageant*, Paris, 1756, 4 vol. in-12. Les *Mémoires* de Dubois d'Annemets sont curieux, et contiennent ce qui s'est passé de plus considérable touchant le duc d'Orléans, depuis sa naissance, en 1608, jusqu'à la mort du comte de Chalais, en 1626 : ils ont un grand caractère de sincérité et de bonne foi, et l'auteur, qui parle de ce qu'il a vu, y paraît autant homme de bien que mauvais courtisan. A. B.—T.

DUBOIS DE CRANCÉ (EDMOND-LOUIS-ALEXIS), né à Charleville, en 1747, d'une ancienne famille bourgeoise, fut un de ces hommes que la révolution pouvait seule faire remar-

quer, qui a été le germe de la *Feuille du cultivateur*. Pendant les années 1789 et 1790, elle ne parut que tous les quinze jours; mais l'ouvrage qu'elle reçut alors, déterminant l'auteur à la faire paraître tous les huit jours, ce qui a eu lieu jusqu'au 1er octobre 1791, époque de la *Feuille du cultivateur*. Cette dernière renvoyait son vent à celle d'agriculture qui s'épuisa. Dubois fit réimprimer cette feuille d'agriculture sous le titre de *Introduction à la Feuille du cultivateur*, 1791, in-8°. Dubois est aussi auteur des *Fuer générales sur l'amélioration de l'agriculture en France*, in-8° de 72 pages, tiré à petit nombre. Il a fourni des articles au *Magasin Encyclopédique*, et entre autres une *Notice historique sur l'Irland* et ses ouvrages, deuxième année, t. I, p. 517. Dans ce même *Magasin*, 1804, t. IV, p. 320, on trouve l'éloge de Dubois, par M. Trévis. A. B.—T.

quer. Il s'y jeta par calcul, comme beaucoup d'autres, et peut-être aussi par vengeance contre la noblesse, dont il croyait avoir à se plaindre. Il s'en était arrogé les prérogatives, et était entré dans les mousquetaires, à l'aide de titres qui furent ensuite jugés insuffisants. Ses camarades lui firent essuyer des désagréments, il se retira et obtint cependant une place de lieutenant des maréchaux de France. Il en remplissait les fonctions lors de la convocation des états-généraux de 1789, où il fut député par le tiers-état du bailliage de Vitry. Arrivé dans cette assemblée, Dubois se plaça parmi les plus ardents révolutionnaires qu'on appelait le parti du Palais-Royal (1). Ils étaient trente à quarante tout au plus; mais par leur opiniâtreté à poursuivre leur but et par leurs manœuvres au dehors, ils réussissaient presque toujours à faire passer les décrets dont ils avaient besoin, et même à faire rapporter ceux qui les contrariaient. Rejeté du sein de la noblesse de sa province, comme Mirabeau, il voulut suivre son exemple; mais le député champenois n'avait pas les moyens de l'audacieux envoyé de Provence, et si la royauté n'eût pas eu de plus dangereux adversaires, la France n'aurait pas à gémir sur les désastres auxquels elle s'est vue en proie. Il faut convenir toutefois que quelques-uns des principes qu'on entendit professer à Dubois de Crancé, dans la première assemblée, n'étaient nullement dans le système d'un gouvernement républicain. Lorsqu'il fut question de donner une nouvelle organisation à l'armée, il se prononça pour le plan proposé par le ministre. Quelques personnes voulaient dès lors

amalgamer les milices avec la ligne. Dubois s'opposa à sure, lâcha quelques mots de son mode de recrutement et, avis, peuplait l'armée d'honnêtes gens, et qui souvent se vendait pour échapper aux poursuites de cette sortie souleva contre lui la noblesse; tous les députés droit se levèrent et déclarèrent qu'ils ne souffriraient pas qu'on insultât l'armée. Dubois de Crancé que le roi fût proclamé chef de ce grand corps, prérogative plus grande partie des républicains ne voulait pas lui accorder, et refusèrent effectivement la constitution de 1791. Dubois de Crancé ne voulait pas non plus de la qualification de *Roi des Français*, et de celle de *Roi de France* fût-ce à ces propositions près, Dubois de Crancé se montra le partisan des mesures révolutionnaires d'une fois même l'agent de les provoquer. On a placé Dubois de Crancé parmi les hommes qui changent l'ordre de la dynastie, et pensaient, comme le roi, de leurs chefs, qu'il fallait la république pour retourner Dubois de Crancé ne cessa d'être du mouvement dans l'assemblée constituante. Il assiégeait tous les bureaux d'une multitude de députés et on le voyait à toutes les séances lançant au milieu du tumulte d'amendements et de phrases, que, la plupart du temps, on n'entendait pas; mais malgré toutes les peines qu'il prit pour se faire écouter, il n'en obtint qu'un succès médiocre, même parmi les membres de son parti. Après la session, Dubois de Crancé, et refusa sous le général Lafayette de se rendre à la garde

(1) Ils occupaient l'extrémité de la salle à gauche du président, et leur position avait la dénomination de *Palais-Royal*.

enne et en fit le service en qualité d'officier, pendant l'année 1792. Étant à la convention par le département des Ardennes, il se présenta à cette assemblée comme un futur, et se rangea dans le parti de la République, qui venait de diriger la révolution du 10 août, et l'horrible crime du 2 septembre. Alors il eut un certain ascendant. L'assemblée nomma un de ses commissaires dans les départements, et le chargea d'assurer la conduite du général Moncey, qui commandait l'armée française sur les frontières de la Savoie. Dubois de Crancé le fit destituer et déclara ensuite contre lui un décret d'indignité; mais M. de Montesquiou vint mieux s'enfuir chez l'étranger et combattre ses dangereux adversaires. Lors du procès du roi, Dubois fut un des plus ardens persécuteurs de ce malheureux prince; il vota la mort, et se prononça contre l'appel au peuple, et contre toute espèce d'ajournement. L'armée républicaine dut, vers le même temps, une nouvelle formation. Il fit amalgamer les troupes de ligne avec les bataillons de gardes nationales, fit adopter une répartition de forces et un mode d'avancement qui porta effectivement une foule d'hommes ignorants aux principaux grades de l'armée, et causa beaucoup de désordre et de confusion. Ce fut par ce décret, tout en faveur de l'ancienneté, qu'un caporal avait trente ans de service et qui, jusqu'alors seul, était évidemment incapable, devint colonel en quinze jours. Dubois de Crancé fit aussi décréter la levée de trois cent mille hommes, entreprise alors audacieuse et qui a servi d'exemple à toutes les levées du même genre qui se sont faites presque sans interruption, pendant plus de vingt ans. Dubois fut

bientôt après nommé président de l'assemblée et membre du comité de salut public. On l'envoya ensuite avec quelques-uns de ses collègues pour comprimer l'insurrection de la ville de Lyon. Ne pouvant rien obtenir de ses habitants ni par exhortations, ni par menaces, il résolut d'en faire le siège, et fit venir le général Kellermann qui commandait une armée en Savoie, pour commencer les attaques; mais cet officier ne put se déterminer à l'exécution des mesures terribles qu'on voulait employer; il prétendit que sa présence était nécessaire pour repousser l'ennemi qui menaçait la frontière et retourna à son armée. Dubois fut alors obligé d'agir avec les troupes qui lui restaient (*Voyez DOPPEL*); elles étaient composées de divers bataillons de gardes nationales et de la garnison de Valenciennes, que les Autrichiens avaient renvoyée en France, après s'être rendus maîtres de la place; ce fut surtout aux efforts de cette troupe que la ville dut tous les désastres dont elle se vit bientôt accablée. Après avoir fait tirer quelque temps, Dubois de Crancé fit proclamer dans Lyon que si les habitants voulaient lui livrer leurs administrateurs, il leur accorderait une amnistie entière. Les administrateurs lurent eux-mêmes au peuple assemblé, la proposition qui lui était faite, et la réponse, datée du 17 août 1793, fut un arrêté, à l'instant couvert de vingt mille signatures, dans lequel il était déclaré, au nom de la ville de Lyon, que ses administrateurs n'avaient jamais cessé d'avoir toute sa confiance⁽²⁾. Cependant la convention

(2) Cette réponse des Lyonnais fut envoyée par Dubois de Crancé à la Convention, qui en ordonna l'impression et l'envoi à tous les corps administratifs; elle est intitulée: *les Sections de la ville de Lyon aux citoyens Dubois de Crancé et Goussier, représentants du peuple près l'armée des Alpes*, in-8°. de 91 pages, dont 89 sont remplies par les noms des signataires. Après la prise

effrayée de la révolte des Lyonnais, se plaignait sans cesse des lenteurs du siège. Dubois de Crancé répondit aux reproches qui lui furent adressées à ce sujet. « Le feu (des bombes) a com-
 » mené hier à sept heures du soir
 » (24 août 1793) après trente heures
 » inutilement livrées à la réflexion.
 » Les boulets rouges ont incendié le
 » quartier de la porte Saint - Clair.
 » Les bombes ont commencé leur ef-
 » fet à dix heures du soir. A minuit
 » il s'est manifesté de la manière la
 » plus terrible vers le quai de la
 » Saône; d'immenses magasins ont
 » été la proie des flammes, et quoique
 » le bombardement eut cessé à sept
 » heures, l'incendie n'a rien perdu
 » de son activité; on assure que Bel-
 » lecour, la porte du Temple, la rue
 » Mercière, la rue Tupin et autres,
 » sont incendiées; on peut évaluer la
 » perte à 200 millions. Il en coûtera
 » à la république une de ses plus im-
 » portantes cités et d'immenses acca-
 » parements de marchandises. » Ce-
 » pendant, malgré toute son énergie
 » révolutionnaire, Dubois fut accusé de
modérantisme. On entendait tous les
 jours dans l'assemblée des cris d'im-
 patience sur ce que le feu ne conti-
 nuait pas sans interruption ses dévas-
 tations dans le malheureux Lyon, sur
 ce que cette ville n'était pas entièrement
 détruite. Dubois de Crancé fut rap-
 pelé, et même arrêté; mais cependant
 presque aussitôt mis en liberté, et ren-
 tra dans la convention et dans la so-
 ciété des Jacobins, où il continua de
 s'agiter dans tous les sens. Le club
 épouvanté des intrigues qui avaient
 lieu dans son sein, des conspirations
 qui n'avaient pour but que la pros-
 cription, et par suite la mort des
 principaux sociétaires, résolut de con-

de Lyon, cette nomenclature fut une liste de pros-
 cription.

naître les titres de ceux qui le
 taient, et de l'épurer, c'est-à-
 renvoyer ceux qui ne pour-
 en présenter de suffisants; et
 couter ce projet, il était néce-
 faire quelques questions à el-
 cobin; Dubois de Crancé
 celle-ci : *Qu'as-tu fait pour*
du si la contre-révolution »
 Cette question, qui était un
 cruel, ne plut pas à Robe-
 à Couthon, et il fut bientôt
 même; cependant il conserva
 quelque influence dans la con-
 il n'y avait presque point
 taires, dont on avait cepen-
 besoin, et il ne fut point pro-
 Danton, quoiqu'il partageât
 cipes. A cette époque il fit
 l'embrigadement des troupes
 de Crancé poursuivit les répu-
 ou fédéralistes, même ap-
 thermidor, avec la même
 qu'il avait montrée contre l
 quoiqu'il eût adopté le pa-
 réaction, il fut du nombre
 qui demandèrent la restitu-
 biens confisqués pendant la
 tion, à l'exception de ceux
 grés, contre lesquels il cons-
 jours la haine la plus im-
 Pendant le reste de la sessio-
 tinua de suivre la ligue révolu-
 jusqu'au 13 vendémiaire, et
 assez peu remarquer de m
 dans le conseil des cinq ci
 il fut membre. Comme il v
 mêler de tout, il ne captiva
 tion sur rien. Le directoire
 avait défendu la cause, le no-
 preteur général et ministre de
 pen de temps avant le 18 br
 avait pris parti contre Buona
 même, dit-on, formé un com-
 le perdre; lorsqu'il se prése-
 prendre ses ordres, imagin
 n'était pas instruit de ses ma-

veau consul se contenta de lui *je croyais que vous m'apportiez porte-feuille*, et il le rendit. Dubois de Crancé se mêla aussi dans les journaux. Il fut un acteur de celui qui portait pour *'Ami des Lois*, et avait pour auteurs, Poultier, et un prince la maison de Hesse. Après la fin du 18 brumaire, Dubois revint et retourna dans ses propriétés de Champagne. On avait, en 1800, écrit qu'il avait été tué au passage in près d'Offembourg, le 25 mai. Les journaux français le firent une seconde fois en 1805. Il mourut à Rheil le 29 juin 1814, à un âge avancé. Parmi les brochures qu'il a publiées, on doit remarquer : I. *Observation sur la conscription militaire, ou Bases de propositions au comité militaire*, in-8°. II. *Examen du mémoire du premier ministre des finances, lu à l'assemblée nationale le 17 mars 1790*, in-8°. III. *Lettre impromptue rendue des travaux, des efforts et des obstacles, à l'assemblée nationale*, 1790, in-8°. IV. *Sur les persécutions que Barthelemy fait éprouver à Dubois Crancé pendant quinze mois*, 1795, in-8°. V. *Replique de Dubois Crancé à son frère*, 1795, in-8°. de 24 pag. VI. *Mémoires sur la contribution foncière suivis d'un projet de loi motivé, pour la conversion de l'impôt foncier en une prestation en nature dans toute la république, et réponse à différentes objections*, 1804, in-8°. On lui attribue le *tableau portrait de nos législateurs ou Galerie des tableaux exposés à la vue du public le 5 mai 1791*, jusqu'au premier octobre, Paris, 1792, in-8°. — V. DUBOIS DE LE BOE (FRANÇOIS),

en latin *Sylvius*, célèbre médecin, né à Hanau, en 1614, mort à Leyde en 1672. Le nom de Deleboë, sous lequel ce médecin était vulgairement connu en Allemagne et en Hollande, est une corruption de celui de Dubois, que portait sa famille, originaire de Cambrai. Dubois, envoyé fort jeune au collège de Sedan, y commença le cours de ses études médicales, et alla les achever à Bâle, où il reçut le bonnet de docteur à l'âge de vingt-trois ans. Dans le dessein d'augmenter ses connaissances, il se rendit ensuite à Leyde et dans plusieurs villes d'Allemagne renommées par leurs universités. De retour à Hanau, il y exerça la médecine pendant deux ans; mais ne trouvant point dans sa patrie des moyens suffisants d'instruction, il parcourut la France et la Hollande, et s'arrêta à Leyde, puis à Amsterdam, où il pratiqua son art avec le plus grand succès pendant quinze ans. A la mort d'Albert Kyper, l'université de Leyde l'appela pour remplacer ce médecin dans la chaire de médecine pratique. Ce fut là que Dubois acquit cette grande réputation, comme professeur et comme praticien, qui lui concilia l'estime de ses collègues, l'admiration des étudiants et la confiance des malades, qui, de toutes parts, venaient le consulter. En effet, il avait un vaste savoir, une éloquence persuasive; il apportait dans l'enseignement un esprit philosophique alors fort rare, et qui seul peut faire faire des progrès aux sciences. Ce médecin, avec tant de qualités, aurait été un grand homme, s'il n'eût embrassé des théories erronées : il croyait que la cause de toutes les maladies résultait d'une surabondance des acides dans nos humeurs, et par conséquent il ne voyait de remède salutaire que dans les alkalis. Passionné pour l'étude de la chi-

mie, il enseigna cette science avec toute la chaleur de son éloquence, et en introduisit le goût parmi ses élèves; il la mit en réputation parmi les savants; mais ne sachant pas s'arrêter à de justes limites, il vit l'influence chimique dans toutes les opérations de la nature, même dans les plus simples. Dubois s'occupa de l'anatomie avec plus de discernement; il défendit la circulation du sang contre d'habiles adversaires, et eut la gloire d'enseigner le premier, à Leyde, dès 1658, la fameuse doctrine de Harvey, publiée trente ans auparavant par le médecin anglais. C'est à Dubois que l'on doit la première idée de l'enseignement clinique, qu'il effectua pour ses élèves, dès qu'il fut professeur à Leyde. Ce fut aussi dans ce temps que, le premier, il fonda l'étude de l'anatomie pathologique, dont les recherches ont depuis si puissamment contribué aux progrès de la médecine. Des erreurs graves dans la théorie pathologique, ne peuvent effacer les services éminents qu'il a rendus à l'art de guérir, par l'introduction de ces deux méthodes d'enseignement, que les médecins modernes cultivent avec tant de succès. Dubois, accablé par les études continues auxquelles il se livrait, mourut dans un âge peu avancé. On a de lui : I. *Disputationum medicarum decas, primarias corporis humani functiones naturales ex anatomicis, practicis et chemicis experimentis deductas complectens*, Amsterdam, 1663, in-12, Leyde, 1670, in-12, Iena, 1674, in-12; II. *De bili et hepatis usu*, Leyde, 1660, in-4°.; III. *Opusculum varia*, Leyde, 1664, in-24, Amsterdam, 1668, in-12; IV. *Collegium medico-practicum dictatum anno 1660*, Francfort, 1664, in-12; V. *Epistola apologetica contra Antonium Deusingium*, Leyde,

1664, in-12; VI. *De a demici* 1669, *Leidensei depopulantis, causis et oratio*, Leyde, 1672, in-cours, sur la cure de la peste ravagée la Hollande, et av femme de Dubois, est très remarquable; VII. *P dicæ idea nova, liber pri* 1667, *liber secundus*, La in-12; VIII. *Index mater* Leyde, 1671, in-12; IX. *idea de febris curandi* 1687, in-12. Les Œuvres de Dubois ont été recueillies sous le titre d'*Opera Medica*, et dans, 1679, in-4°, Gen in-fol., Venise, 1708, 1°. On a publié à Paris, en volumes in-8°, des Œuvres mais on y a joint deux l'auteur a toujours désavoué intitulé : *Institutiones Medicæ De chimiâ*. Le tombeau où Dubois, est encore dans le cimetière de St.-Pierre à Leyde. L'inscription suivante, fait

Franciscus De Le Boë, Sy
Medicine practice prof
Tam humane fragilitate
Quam obrepentis plerique morbi
De comparando tranquillo innot
sepulchro,
Ac de constituenda recenti corp
Æquè cogitabat seri
Lugdun: Batavorum
MDCLXV.

DUBOIS DE RIAUCOLAS), conseiller d'état Lorraine, et intendan fut envoyé en Espagne, avec le marquis du Châtea liciter la liberté du duc (Voy. CHARLES IV). Il cette commission imposa beaucoup de zèle; cependant rentra dans ses états qu'après des Pyrénées. Dubois a p toire de l'emprisonner

duc de Lorraine, Cologne, in-12. D. Calmet, et les commentateurs de Moréri, qui l'ont copié sont trompés en distinguant l'histoire des *Négociations faites sur d'Espagne pour la liberté*. A. Dubois a laissé manuscrits d'autres ouvrages relatifs à l'histoire de Lorraine. W—s.

BOIS-FONTANELLE. Voy. ANELLE.

DUBOS (MARIE-JEANNE RENARD), née à Paris, vers 1700, élève de Charles Dupuis, dont elle bien saisir la manière; elle a plusieurs sujets dans l'ouvrage de *Versailles immortalisé*, qui en 1720, 2 vol. in-4°. Nous voyons encore de cette femme quelques autres estampes : celle d'une *Jeune Fille à mi-corse*, qui caresse un Lapin, d'après un tableau peint par madame Basseporte, est pleine de fraîcheur et de naïveté. A—s.

DUBOS (CHARLES FRANÇOIS), né en 1661, au château de ce nom, dans le diocèse de Saint-Flour, d'une ancienne famille d'Auvergne, termina ses études à Paris, et prit ensuite ses grades en Sorbonne. Les thèses qu'il soutint à cette occasion le firent connaître d'une manière si avantageuse, que plusieurs évêques lui offrirent de servir dans leurs diocèses. Il se nomma pour l'évêque de Luçon, et fut nommé grand-vicaire, grand-châtelier, et l'honora de toute sa vie. Après la mort du vertueux évêque, il revint à Paris, avec l'intention de s'y fixer; mais le chapitre fut élu doyen, pendant son absence, il retourna à Luçon, où il mourut le 3 octobre 1724, à soixante-trois ans. Ses lumières et son intérêt firent souvent consulter sur des sujets étrangers à son état, et tou-

jours avec fruit. Sa charité était très grande; il fonda plusieurs établissements en faveur des pauvres, et il les dota de la plus grande partie de ses biens. On lui doit la continuation du recueil des *Conférences de Luçon*, commencé par Louis; il en publia plusieurs volumes, et laissa des matériaux pour d'autres qui n'ont pas paru. On a encore de lui : I. *Abrégé de la vie de M. de Barillon, évêque de Luçon*, Delft (Rouen), 1700, in-12. Il avait composé une histoire plus détaillée de cet illustre prélat, son protecteur, et en mourant il en confia le manuscrit à son neveu, chanoine de Rouen, pour le faire imprimer. Mais on ne croit pas que son intention, à cet égard, ait été jamais remplie. II. *Conférences sur les principaux mystères, sur les dimanches et sur les fêtes choisies*, Paris, 1724, 2 vol. in-12. W—s.

DUBOS (JEAN-BAPTISTE), né à Beauvais en décembre 1670, s'appliqua d'abord à la théologie, et y renonça bientôt pour l'étude du droit public et des intérêts de l'Europe. M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, l'employa utilement dans plusieurs négociations secrètes. Le régent et le cardinal Dubois, firent le même usage de ses talents et avec le même succès. Il obtint en récompense des pensions et des bénéfices. Retiré de la carrière politique, il entra dans celle de l'histoire et de la littérature. Ses ouvrages lui ouvrirent, en 1720, les portes de l'académie française qui, en 1722, le nomma son secrétaire perpétuel à la place de M. Dacier. Il mourut à Paris le 23 mars 1742, âgé de soixante-douze ans, à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Il répétait en mourant ce mot d'un ancien : *Le trépas est une loi et non pas une peine*. Il ajoutait : *Trois*

choses doivent nous consoler de la vie, les amis que nous avons perdus, le peu de gens dignes d'être aimés que nous laissons après nous, et enfin le souvenir de nos sottises et l'assurance de n'en plus faire. Ses derniers moments lui parurent si doux, qu'on a osé dire qu'il en avait hâté le terme. Son premier ouvrage fut l'*Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par des médailles*, Paris, 1695, in-12. L'opinion commune qui n'admet que trois empereurs de ce nom, a prévalu, malgré tous les efforts de son érudition et de sa critique. Ayant été chargé, vers le commencement de la guerre de 1701, de différentes négociations en Hollande et en Angleterre, pour engager ces deux puissances à la paix, il publia, afin de les y mieux disposer, un ouvrage intitulé : *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*, Amsterdam, 1703, in-12. Cet ouvrage qui contenait des avis indiscrets dont les ennemis firent leur profit, et des prédictions qui ne s'accomplirent point, fit dire à un plaisant qu'il fallait en lire ainsi le titre : *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus par l'abbé Dubos*. Il y prédit toutefois ce que nous avons vu arriver de nos jours, l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale contre leur métropole. L'*Histoire de la ligue de Cambray*, Paris, 1709, 1728 et 1785, 2 vol. in-12, a toujours joui d'une grande estime. L'auteur y développe avec beaucoup de détail et pourtant de netteté, les motifs, les progrès et la dissolution rapide de cette fameuse alliance. « Cette » histoire, dit Voltaire, est profonde, » politique, intéressante; elle fait connaître les usages et les mœurs du » temps, et est un modèle en ce genre. » *L'Histoire critique de l'établissement*

de la monarchie française de Gaules, 1734, 3 vol. in-4°, et primée avec des augmentations et corrections, en 2 vol. in-4°, et in-12, 1743, a pour objet de prouver que les Francs sont entrés les Gaules, non en conquérants à la prière de la nation qui les leur avait fait pour la gouverner. Ce » exposé avec beaucoup d'art, » et bord des partisans très zélés, » fut ensuite réfuté victorieusement par Montesquieu à la fin du trentième de l'*Esprit des lois* : « C'est » une » losse, dit Montesquieu, qui » est » pieds d'argile, et c'est parce » que » pieds sont d'argile, que le » est immense. Si le système » l'abbé Dubos avait en de bon » dements, il n'aurait pas été » de faire trois mortels volumes » le prouver; il aurait tout trouvé » son sujet; et sans aller chercher » toutes parts ce qui en était très » la raison elle-même se serait » de placer cette vérité dans la » des autres vérités. L'histoire » lois lui auraient dit : *Ne prenez » tant de peine; nous vous le » moignons de vous.* » L'abbé Dubos n'existait plus quand l'*Esprit des lois* parut; il ne put se rendre aux idées de Montesquieu, ou les combatta (Voyez THOURET). Ses *Reflux critiques sur la poésie et la peinture*, publiées pour la première fois en deux volumes in-12, 1711, et souvent réimprimées en 3 volumes, sont un des ouvrages où la théorie des arts est expliquée avec le plus de clarté et de justesse. « Tous les arts » dit Voltaire, les lisent avec » C'est le livre le plus utile qu'il » jamais écrit sur ces matières » aucune des nations de l'Europe » qui fait la bonté de cet ouvrage » c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs

beaucoup de réflexions vraies, belles et profondes. Ce n'est pas un livre méthodique; mais l'auteur en a fait penser. Il ne savait tant pas la musique; il n'avait pas pu faire de vers et n'avait pas un tableau; mais il avait beaucoup vu, entendu et réfléchi. Il ne devait peut-être cet hommage à Dubos, qui le premier avait traité la *Henriade* comme un sujet d'un poème épique. On attribue encore à l'abbé Dubos, un maître de Maximilien, électeur de Bavière, contre Léopold, empereur d'Autriche, relativement à la succession d'Espagne. Cette pièce, dont on admire le style, a été traduite en français par le P. Souciet, jésuite.

A—C—R.

BOSC. *V.* Bosc.

BOSC-MONTANDRÉ, né au commencement du dix-septième siècle, et ces écrivains toujours prêts à se battre, se fit d'abord connaître par des romans où le prince de Condé était représenté avec une audace incroyable. Le prince l'ayant fait châtier par ses domestiques, Montandré annonça publiquement qu'il se vengerait, et qu'aujourd'hui il ne pourrait le retenir. Cette menace parvint au prince, qui se rendit à propos de l'appaiser par quelques présents. Dès ce moment Dubosc se rangea du côté du prince et fut en sa faveur, avec autant de zèle qu'il en avait montré jusqu'alors pour le duc. Il le suivit en Flandre en 1667, et ne reentra en France qu'à la fin des troubles civils. Dubosc parut abandonner le genre de la satire pour se livrer à la composition d'ouvrages purement historiques; mais sa passion n'était pas très sincère, car moins on y croyait peu, puis-ment de la déclaration de

guerre, en 1667, on le mit à la Bastille où il resta plusieurs années. Il en sortit pauvre et vécut pendant quelque temps du produit des sermons qu'il vendait à des prédicateurs. Il mourut dans un âge très avancé, vers 1690. Les continuateurs de la *Bibliothèque de France*, disent qu'il avait alors plus de quatre-vingts ans. On trouvera dans les tables de cet ouvrage, la liste des écrits qu'il a publiés pendant les troubles de la Fronde, au nombre de vingt-huit. L'extrême rareté de la collection en ferait le principal mérite. Tous ces ouvrages sont anonymes, à l'exception de deux qu'il a signés D'OS-ANDRÉ, par allusion à son nom et au Mont-d'Or. On a encore de lui : I. *La Vie de S. Lambert, évêque de Liège, ou le Courtisan chrétien, immolé en victime d'état à la passion de la cour*, Liège, 1657, in-4°. ; II. *Portrait historique, généalogique et politique de la maison d'Autriche*, Paris, 1662, in-4°. , réimprimé sous le titre de *Mémoires politiques et historiques de la maison d'Autriche*, Paris, 1670, 2 vol. in-12. Ouvrage superficiel, au jugement de Lenglet Dufresnoy. III. *Suite historique des ducs de la basse Lorraine, où se voit l'établissement du royaume d'Austrasie et son changement de nom en celui de Lorraine*, Paris, 1662, in-4°. Cet ouvrage reparut sous le titre de : *L'Intrigue et trahison de Lorraine qui a fait perdre cette couronne à la France, et les prétentions imprescriptibles que la France y peut et doit encore fonder*. Dubosc s'abandonnait trop à sa facilité, et d'ailleurs son caractère et sa fortune ne lui permettaient pas de soigner ses ouvrages. W—s.

DUBOULAY. *Voy.* BOULAY (du) et FAVIER.

DUBOURDIEU (JEAN-ARMAND),

pasteur de la religion réformée, né à Montpellier en 1652, exerça son ministère en Languedoc avant la révocation de l'édit de Nantes, et s'attacha ensuite au duc de Schomberg, qu'il suivit dans ses campagnes d'Italie. Après la mort de son protecteur, il se retira à Londres, fut nommé pasteur de l'église de Savoie, et mourut en cette ville en 1720, à soixante-douze ans. Bossuet lui adressa une *Lettre sur le culte que l'Eglise catholique rend à la Ste. Vierge*, et Dubourdieu la fit réimprimer, avec la réponse et un sermon sur le même sujet, en 1682. On a encore de lui d'autres écrits de controverse et des discours imprimés. On se contentera d'indiquer les principaux : I. *Dissertation historique et critique sur le martyre de la légion thébaine* : cette pièce, après avoir long-temps couru manuscrite, fut traduite en anglais, et imprimée en cette langue à Londres en 1696. Desmaiseaux fit paraître enfin l'original à Amsterdam, 1705, in-12 : la préface fut supprimée, parce qu'elle renfermait des traits de critique assez vifs dont on fit l'application à un auteur célèbre. Bayle avance que cet ouvrage a ruiné sans ressource l'ancienne tradition sur la légion thébaine, fondement, dit-il, de tant de dévotions opiniâtres et aveugles. Les auteurs du *Journal des Savants* (année 1706) trouvent au contraire que le système de Dubourdieu n'est presque fondé que sur des paralogismes ; en effet, il a été réfuté avec autant de force que de solidité par dom Joseph Delisle, et par P. de Rivaz (voy. DELISLE et RIVAZ). II. *Comparaison des lois pénales de France contre les protestants, avec celles de l'Angleterre contre les papistes*, Londres, 1717, in-12 ; III. *La pratique des vertus chrétiennes, ou Le*

devoir de l'homme, traduit en anglais de Chappell, évêque de Londres, 1719, in-8°. ; IV. *sur le retranchement de la* dédié au ministre Claude : cet ouvrage fut réfuté par Bossuet, qui victorieusement aux répliques furent faites à cette occasion BOSSUET).

DUBOURG (ANNE). Voy.

DUBOURY (LOUIS-FABRIS) peintre et graveur, né à Angoulême en 1691, apprit les principes de son art de Jean Lairesse et de Jac. Huysum ; mais, destiné au commerce, il ne peignait et ne gravait que pour ses heures de loisir. Duboury dut toute sa réputation à Berthoud, son ami, qui a gravé plusieurs de ses compositions. Il a gravé de nombreux sujets galants et des plafonds. Ses gravures sont dans le goût de celles de Bernard Picart ; elles consistent pour la plupart en vignettes, où sont représentées des scènes de la vie domestique, pleines de grâce et de goût.

DUBOY DE LAVERNE (JACQUES-DANIEL), né aux environs de Paris en 1755, était neveu de dom Germain Clément, qui fut chargé de son éducation. Clément procura à son neveu la connaissance de Bréquigny et de autres membres de l'académie des inscriptions ; par suite de cette relation il fut chargé de rédiger la table des tomes XXXIV à XLIII des mémoires de cette société, formant le tome lxxv de la collection. « La table dont cette table est faite, dit-il, est de Sacy, a fait regretter que les tables précédentes n'en eussent été exécutées avec les mêmes soins et avec le même degré de exactitude. » L'impression de cette table avait mis l'auteur en relation avec le directeur de l'imprimerie royale, M. Anisson-Duperron, et

pressa de se l'attacher, et lui donna bientôt toute sa confiance. Les circonstances de la révolution le portèrent à la place de directeur de cet établissement. Duboy de Laverne sut même dans les temps les plus difficiles non seulement le conserver, mais encore l'augmenter et lui donner un degré de splendeur qui le met hors de comparaison avec tout autre établissement de ce genre. Il tira de la poussière la typographie orientale, en faisant faire de nouvelles fontes des caractères orientaux de Vitré, et en faisant graver et acquérant les poinçons d'un grand nombre de caractères étrangers. Ce fut d'après les instructions qu'il envoya à Rome, que la magnifique et précieuse collection de caractères exotiques de la congrégation *De propaganda fide* fût conservée et réunie à celle que possédait déjà l'imprimerie du Louvre. Lors de l'expédition de Buonaparte en Égypte, on ne donna que quelques jours à Duboy de Laverne pour former une imprimerie française, grecque et arabe, qui devait en faire partie; mais son infatigable activité suppléa au défaut de temps, « et les caractères arabes de » la république allèrent servir utilement la politique, l'administration » et les lettres, dans les contrées qui » en avaient fourni les modèles. » Duboy de Laverne ne cessa de se livrer avec le plus grand zèle à la direction de l'établissement qui lui était confié, jusqu'à sa mort, arrivée le 13 novembre 1802. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (8^e. année, tome IV, pages 185 et 192) une notice sur Duboy de Laverne, par M. Silvestre de Sacy.

J—N.

DUBRAW (JEAN), historien, né à Pilsen, en Bohême, dans le 16^e. siècle. Son nom était *Skala*; il prit celui de Dubrausky, parce qu'il des-

cendait de cette ancienne famille de Moravie. Il fit ses études en Italie et y prit ses degrés en droit. A son retour, l'évêque d'Olmütz, Stanislas Theuson, le nomma son conseiller et se reposa sur lui de l'administration de ses états. Il conduisit les troupes de l'évêque au secours de Vienne assiégée par les Turks, et se distingua par son courage dans plusieurs occasions. Il fut nommé évêque d'Olmütz, mais non pas immédiatement après la mort de son protecteur, et travailla avec succès à maintenir la pureté de la foi dans son diocèse. Les talents qui lui avaient mérité son élévation le firent employer dans des circonstances difficiles en Silésie et en Bohême, où il présida la chambre créée pour juger les rebelles de Smalcalde. Il mourut en 1553, un an après la publication de son histoire de Bohême, le plus important et le plus estimé de ses ouvrages. *Historia regni Bohemia ab initio Bohemorum, libri XXXIII*, Gunther, 1552, in-fol. Cette première édition est extrêmement rare; elle a été imprimée à Prostau, petite ville de Moravie, aux frais de l'auteur. Teissier en cite une seconde édition de Vienne, 1554, dont l'existence n'est pas prouvée. Thomas Jourdain en publia une nouvelle, à Basle, 1575, in-fol., augmentée d'un *index* très ample. Dans cette édition, l'ouvrage de Dubraw est suivi de l'histoire de Bohême d'Énéas Sylvius. Freher les a insérées toutes les deux dans ses *Scriptores rerum Bohemicarum*, Hanau, 1602, in-fol. Enfin on les a réimprimées ensemble, à Francfort, en 1687, in-8°. On a encore de Dubraw : *De piscini libri V*, Zurich, 1557; Nuremberg, 1596, in-8°. nouvelle édition, 1671, in-4°. (*Voyez* CORNING). Un *Commentaire sur le psalme V*, que Teissier dit excellent

un *Dialogue*, sous le nom de Xenocrates, sur la qualité des aliments qui se tirent des poissons; une *Traduction* en vers latins des Aphorismes d'Hippocrate, et des *Notes* sur Martianus Capella. W—s.

DUBREUIL (PIERRE), français d'origine et ministre protestant, propagea avec un zèle indiscret, vers 1540, sa nouvelle doctrine à Strasbourg et à Tournai, irrita contre lui les magistrats de cette dernière ville, voulut se soustraire par la fuite, en 1542, aux recherches ordonnées contre lui, se cassa la cuisse au moment où il touchait déjà au bas des remparts de Tournai, fut arrêté, conduit en prison, condamné à être brûlé vif, le 19 février 1543, et conserva jusqu'au dernier moment l'opiniâtreté d'un enthousiaste. Le sénat de Strasbourg et les ambassadeurs protestants, qui étaient à Worms, demandèrent sa grâce, mais leurs sollicitations arrivèrent trop tard. — Un autre DUBREUIL (Pierre), bachelier de Sorbonne, a publié une *Histoire ample des peuples habitants des trois bourgs de Ricey* (en Bourgogne), Paris, 1654, in-12. Z.

DUBREUIL (JEAN), jésuite, né à Paris, en 1602, était neveu d'Antoine Dubreuil, savant imprimeur du 17^e siècle, et exerça, pendant quelque temps, la même profession. Admis chez les jésuites, il remplit successivement plusieurs emplois avec zèle, fut envoyé à Rome, et nommé à son retour directeur du noviciat de Dijon; il mourut en cette ville, le 27 avril 1670. Il avait des connaissances très étendues dans l'architecture et le dessin. On a de lui : 1. *La perspective pratique, nécessaire à tous peintres, graveurs* etc., Paris, 1642-48, 3 vol. in-4^o, fig.; id. 2^e édition, augmentée par l'auteur en plusieurs en-

droits et à l'usage de la *Peinture militaire, ou Méthode pour tracer sur des plans géométraux* ris, Langlois, 1651, 3 vol. in-4. Cet ouvrage est encore estimé. L'*Art universel des fortifications*, Paris, 1665, in-4^o. Cet ouvrage imprimé par Jacques Dubreuil : ses neveux. W—

DUBREUL (JACQUES), naquit à Paris, le 17 septembre 1528, fit ses études à l'université de cette capitale puis se fit religieux dans l'abbaye St.-Germain-des-Prés. Ses études estimables, sa passion pour le travail le firent monter vers les plus hautes charges de son ordre, attirèrent l'estime de ses supérieurs. Il fut envoyé, en 1572, en qualité de prieur, à l'abbaye de Brantôme Périgord; rappelé à Paris, il fit prieur trois fois, et ensuite abbé de St.-Allire de Clermont. Dubreul vint à Paris le 17 juillet 1614, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On a bien étonné que ce religieux, toujours occupé du devoir de ses charges, ait encore trouvé le temps de composer ses différents ouvrages. On lui a donné une édition des œuvres de St.-Isidore de Séville, Paris, 1601, in-fol; une édition d'Aimoin, Paris, 1603, in-4. Dubreul a mal-à-propos annoncé que cet historien avait été moine de St.-Germain-des-Prés; il appartenait à l'abbaye de Fleury, ou St.-Benot de Loire. En tête de cette édition, qui est estimée et considérablement augmentée, l'on trouve *De Aimoino, scriptoris, et à la fin Chronicon reformationis monasterii Sancti Germani à Paris*, par l'histoire du siège de Paris, par les Normands, écrite par Abbon (F. Abbon), et plusieurs autres.

(1) Quelques bibliographes prétendent que ce n'est que la même édition dont on a retranché le frontispice.

uses. Il a fait imprimer les
ms de la congrégation du
sin, en 1604, la règle de
en 1610. Au nombre de ses
ou remarque : I. *Vie de
de Bourbon, oncle de*
Paris, 1612, in-4°. On
la suite de cette vie, la gé-
des princes de Bourbon.
istes et antiquités de Paris,
1605, 1608, réimprimés in-4°.
titre de *Théâtre des anti-*
Paris, 1612, 1618 et
ette édition, pour être enri-
supplément, d'un pouillé
ices de l'archevêque de Pa-
est pas plus estimée. Dans
traité on remarque les fantes
graves, des noms défigurés
rs de leur place. On lui pré-
°. édition. III. *Supplemen-*
quitatum urbis Parisiaci,
auri Fossatensis Cœnobio,
1614, in-4°. Enfin Dubreul
l'auteur d'une histoire ma-
de l'abbaye de St-Germain ;
l'a citée à la pag. 48 du tom.
is *Annal. ordinis S. Bene-*

R—T.

AT-NANCAY. Voy. BUAT.
C. Voy. BUC.

ISSON (PAUL-ULRIC), né
1755, vint de bonne heure
Il embrassa la cause de la
ion avec enthousiasme, dit la
ophie moderne ; mais déses-
de pouvoir jouer un rôle en
il passa dans la Belgique
fermentation ; s'y prononça
le parti de Van der Noot ;
arcré, et mis en liberté en
De retour à Paris il s'affilia au
es jacobins, et fut envoyé,
fin de 1793, à l'armée du
comme commissaire du pou-
técritif. Il suivit Dumouriez
conquête des Pays-Bas ; et

» lors de sa défection, il eut avec lui
» une conférence dont il transmit le
» résultat à la convention. Inculpé à
» ce sujet, il provoqua lui-même sa
» mise en jugement, et un décret du
» 6 avril 1793 approuva sa conduite.
» Il continua de figurer dans le parti
» révolutionnaire, parut tenir aux in-
» trigues de Gusman et de Proly, et
» fut dénoncé par Robespierre comme
» ayant voulu semer la discorde par-
» mi les jacobins, qui l'exclurent de
» leur société. Traduit au tribunal
» révolutionnaire, comme complice
» d'Hébert, il fut condamné à mort le
» 24 mars 1794 », et conduit au
supplice le même jour avec Hébert,
Rousin, Momoro, Viucnt, Proly,
Perreyra, Cloots, etc. Dubuisson s'é-
tait adonné à la littérature ; ses ou-
vrages sont : I. *Nadir ou Thamas*
Koulikan, tragédie en cinq actes et
en vers, 1780, in-8°. L'auteur se
vanta de l'avoir fait en dix-sept jours ;
aussi, au jugement de Laharpe, « il n'y
» a pas la moindre connaissance ni
» du cœur humain, ni du théâtre, ni
» du style. » II. *Le Vieux garçon*,
comédie en cinq actes et en vers,
1783, in-8°. III. *L'Avare cru bien-*
faisant, comédie en cinq actes et en
vers, 1784 ; IV. *Albert et Emilie*,
tragédie tirée du théâtre allemand,
1785 ; il ne paraît pas que ces deux
pièces aient été imprimées. V. *Scan-*
derberg, tragédie en cinq actes et en
vers, 1786, in-8°. A cette époque
Dubuisson était déjà passé à Bruxelles.
VI. *Trasime et Timagène*, tragédie,
1791 ; VII. les *Deux Frères*, opéra,
1792 ; VIII. *Flora*, opéra en trois
actes, 1793 ; IX. *Zélia*, opéra en
trois actes, tiré de la *Stella* de Goëthe.
X. *Le Tableau de la volupté, ou*
les Quatre Parties du jour, poème
en vers libres, 1771, in-8°. XI.
Abrégé de la révolution des états

d'Amérique, 1779, in-8°. XII. *Nouvelles considérations sur Saint-Domingue, en réponse à celles de M. H. D.* (Hilliard d'Auberteuil), 1780, in-8°. XIII. *Lettres critiques et politiques sur les colonies et le commerce des villes maritimes de France, adressées à G. T. Raynal*, 1785, in-8°.

A. B—T.

DUBY (PIERRE ANCHER TOBIÆSEN), naquit en 1721, à Housseau, dans le canton de Soleure. Il passa à l'âge de neuf ans en Danemark, et fit ses études à l'université de Copenhague. Etant ensuite entré dans un des régiments suisses au service de France, il se trouva à la bataille de Fontenoy, où il reçut d'abord deux coups de feu; mais n'ayant pas voulu se retirer, il eut la cuisse emportée d'un coup de canon. Admis à l'hôtel royal des invalides, c'est dans cette glorieuse retraite qu'il se livra tout entier à l'étude des lettres; et s'étant adonné particulièrement à celle des langues du Nord, il eut le titre d'interprète à la bibliothèque du roi. Il s'occupa ensuite de son recueil intéressant de monnaies obsidionales : cet ouvrage se rapprochant d'avantage de ses goûts militaires, ce fut le premier qu'il composa, et c'est le traité le plus complet qui ait paru jusqu'ici sur cette matière. La pièce la plus ancienne qui y soit portée, est celle du siège de Tournai, frappée en 1521, sous François I^{er}. Duby n'eut pas la consolation de publier lui-même son ouvrage, il mourut le 19 octobre 1782. Ce fut son ami, Michelet d'Ennery, qui en fut l'éditeur, et qui le donna au public quatre ans après, sous ce titre : *Recueil général de pièces obsidionales et de nécessité, gravées d'après l'ordre chronologique des événements*, Paris, 1786, in-fol., avec 31 planches. Dans les quatre der-

nières se trouvent gravées des pièces fort intéressantes de Récréations numismatiques. On y trouve entre autres monnaies curieuses de Louis le cardinal de Bourbon), de France après la mort de Louis XIV. Duby avait eu le projet de suppléer au Traité des monnaies de France, mais il paraît qu'il n'a pu le terminer, car on ne le voit pas qui est porté à la fin de l'ouvrage dont nous venons de parler, et dont nous devons encore le Traité des monnaies des barons, par Louis le cardinal de Bourbon, abbé, villes et autres de France, Paris, 1790, in-4°, avec 122 planches gravées par les soins de son fils.

DUC (PHILIPPINE), fille de Louis le cardinal de Bourbon, taise pour laquelle Henri II fut attachement passager, puis se maria avec Diane de Poitiers, et elle accoucha de Diane de France, qu'on a cru être la fille de la duchesse de Montpensier. Philippine Duc se fit religieuse après ses couches; sans avoir été pour le roi ne fut point tant qu'elle en fut aimée par le connétable de Montmorency à Henri, en lui parlant de France : *Qu'elle était sa femme, ses enfants qui lui ressemblaient*.

DUC (FRONTON DE DUCÆUS), jésuite, né à Paris en 1558, était fils d'un corroyeur de cette ville. Il fut rhétorique et ensuite lauréat à Pont-à-Mousson et au collège de Clermont où il fut nommé bibliothécaire en 1604. Il fut chargé de la direction des éditions des œuvres des Pères grecs, sur les manuscrits de la bibliothèque royale. Il mourut en 1620, et son corps jouissait de l'estime

et étrangers, et correspondait
phupart d'entre eux. Il avait
des sa jeunesse, à l'usage du
ne faisait qu'un seul repas,
voir plus de temps à consa-
l'étude. Il mourut à Paris, le
tembre 1624, à la suite de
s longues et aiguës, occasion-
r une pierre dans la vessie,
traction ne put pas avoir lieu.
ierre était du poids de cinq
la a du P. Fronton : I. Des
ues sur la chronique borde-
Gabriel Lurbe (V. LURBE) ;
s volumes de *Controverses*
s a Duplessis Mornay, au
son livre de l'eucharistie ;
toire tragique de la pucelle
remy, autrement d'Orléans,
ment déparée par actes et
tée par personnages, etc.
1581, in-4°. Cette pièce très
é attribuée à Jean Barnet ;
en est que l'éditeur. IV. *Bi-*
vetemur patrum, gr.-lat.,
324, 2 vol. in-fol°. On connaît
recueil sous le titre d'*Aucta-*
ceanum, parce qu'il sert de
nt aux bibliothèques latines
Pères. On trouvera dans les
de Nicéron, tome 38, la
ouvrages que le P. Fronton
ans ces deux volumes en y
des notes, des corrections
nt de nouvelles versions
Du lui doit en outre des
tris estimées des *Ouvrages*
Jean Chrysostôme, de St.-
de St. - Jean Damascè-
le l'Histoire ecclésiastique
phore Caliste. Il avait formé
t de publier une édition grec-
able, disposée dans le même
que la vulgate, une collection
ecles grecs, et une nouvelle
des œuvres de St. - Cyrille
udrie. On ignore ce que sont

devenus les matériaux qu'il avait préparés pour ces différents objets. W—s.

DUCANGE. *Voy.* CANGE (DU).

DUCAREL (ANDRÉ-COLTEE), savant antiquaire, né, suivant les uns, en 1714, à Greenwich; suivant d'autres, à Caen en Normandie, en 1713, et amené de bonne heure en Angleterre, où il fut élevé à l'école d'Eton d'où il passa à Oxford. Il fit, en 1752, un voyage en Normandie, où il se livra à des recherches dont il publia le résultat deux ans après, dans un ouvrage qui a été réimprimé in-f., en 1767, et avec des additions et vingt-sept planches, sous le titre d'*Antiquités anglo-normandes*. Il trouva dans divers emplois dont il fut chargé les moyens de satisfaire l'espèce de passion qu'il avait pour les antiquités. Il fut nommé en 1755 commissaire ou official de la juridiction privilégiée de l'église collégiale de Stc.-Catherine, près de la tour de Londres; bibliothécaire du palais de Lambeth en 1757, et l'année suivante, commissaire et official de Cantorbéry. La société des antiquaires l'admit dans son sein en 1737, et la société royale en 1762. En 1763, il fut chargé, conjointement avec sir Joseph Ayloffe, de mettre en ordre des papiers d'état à Whitehall. Ducarel faisait chaque année, avec son ami Samuel Gale, de petits voyages pour explorer les ruines des environs. Étant à Cantorbéry, la lecture d'une lettre qui lui annonçait que sa femme était dangereusement malade, lui causa un saisissement tel, qu'il mourut quelques jours après son retour, en 1785, âgé d'environ soixante-douze ans. Le sentiment d'une constitution robuste l'avait flatté d'une plus longue vie, et il disait quelquefois que s'il échappait aux accidents violents ou à une attaque de paralysie, il *jetterait un coup-d'œil dans le siècle suivant*.

Son amour pour le travail n'excluait pas en lui le goût de la société et surtout des plaisirs de la table, et il savait très bien faire les honneurs de la sienne à ses amis. Il avait coutume de dire « qu'il était un vieux Oxonien, » et qu'en conséquence, il ne con-
 » naissait un homme qu'après avoir bu
 » une bouteille de vin avec lui. » Outre l'ouvrage ci-dessus mentionné, on a de lui : I. une *Série de plus de deux cents médailles anglo-galliques, ou normandes et aquitaines, des anciens rois d'Angleterre, représentées sur seize planches gravées et éclaircies dans douze lettres*, 1757, in-4°.; II. une *Notice sur Browne Willis l'antiquaire*, 1760, in-4°.; III. quelques articles dans les *Transact. philos.*; IV. *Anglo-norman antiquities considered in a tour throug part of Normandy*, Londres, 1767, in-folio; V. *l'Histoire de l'hôpital et de l'église de Ste. - Catherine*, 1782, in-4°. avec des planches; VI. *Notice sur la ville, l'église et le palais archiépiscopal de Croydon*, in-4°. 1783; VII. *Histoire et antiquités du palais archiépiscopal de Lambeth*, 1785, imprimé dans la *Bibliotheca topographica britannica*. Il eut, en outre, beaucoup de part à plusieurs autres ouvrages du même genre, notamment à la *Description of Alien priores*, publiée par Nichols, en 2 vol. in-8°. 1779, et à *l'Histoire de la paroisse de Lambeth*, publiée en 1786.

X—s.

DUCART (ISAAC), né à Amsterdam en 1630, eut le mérite d'être en Hollande un excellent peintre de fleurs. Ses ouvrages sont autant de petites miniatures exécutées avec une facilité qui en augmente encore le mérite. Ducart peignait de préférence sur des feuilles de vélin. Aucun peintre avant lui n'avait représenté les fleurs avec

la même fidélité : ils s'attachaient avec un soin extrême à leur con-
 nuances les plus imperceptibles de la nature. C'était plaisir de voir les
 Hollandais chez qui le goût de la
 n'est pas moins vif que le goût de la
 peinture ; aussi les tableaux de
 cart étaient-ils recherchés par
 teurs les plus difficiles. Rien
 ouvrages ne porte l'empreinte
 précipitation, tous sont terminés
 le même soin. Ce peintre n'a
 tous les temps qu'une seule
 manière : toujours patient et la
 son pinceau cherche et poursuit
 ture jusque dans ses moindres
 ces. Les tableaux en grand
 qu'il a peints sur satin sont un
 ve de la légèreté de sa touche
 autant de petits chefs-d'œuvre
 ne sait ce que l'on doit le plus
 rer, ou de la dextérité, ou de
 du maître. Quoique Jean van
 ait fait oublier la plupart des
 de fleurs hollandais qui l'avaient
 cédé, Ducart a conservé en lui
 la réputation que lui firent ses
 temporains. Ses ouvrages sont
 aujourd'hui fort recherchés ;
 on en a vu à Amsterdam, en 1694.

DUCAS (CONSTANTIN).
 CONSTANTIN XI et XII.

DUCAS (ALEXIS). *V. ALEXIS*.
 DUCAS (MICHEL), historien, fut témoin de la chute de l'empereur Constantin et a écrit l'histoire de sa décadence. Issu de l'illustre famille des Ducas qui avait donné deux empereurs à Constantinople à Ephèse lorsque Mahomet para de la capitale de l'empire, il se réfugia dans l'île de Lesbos où il fut employé par le commandant de cette île à quelques négociations près de Mahomet. Il dut tout à son même au pouvoir des Turks, et mourut à Lesbos en 1462.

la nombre de ces grecs, s'en Italie, y portèrent les livres et la connaissance des cours. C'est à cette époque termine son histoire, qu'il finit le règne de Jean Cantacuzène précédée d'un court nologique depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Jean, en 1341. Cet ouvrage, et que l'on préfère à l'Alphabet, fut imprimé en 1649, avec la traduction des notes de Boulliau; il fait une belle collection connue sous le nom d'*Histoire Byzantine*; cette œuvre a été traduite en français par l'abbé Cousin. I.—S.—E. VATACE (JEAN). Voy.

DE (FRANÇOIS), docteur en droit et canoniste célèbre, né à Carcassonne, fut d'abord grand-vicaire de Carcassonne, sous M. de Lamoignon, évêque de ce diocèse. C'est par son conseil qu'il fut appelé à exercer ces fonctions qu'il imagina de dresser un usage particulier, un mé-
 thode qu'il avait à faire pour les juges et des règles qu'il devait suivre d'après ce plan, il s'appliqua à les réunir dans le corps du droit, dans les mémoires des rois, dans les ordonnances des rois, il pouvait contribuer à son utilité. Il joignit à cela la lecture des écrits des auteurs qui avaient écrit sur les usages et de la police de Carcassonne. L'abbé Ducasse était évêque du diocèse de Condom avec le titre de grand-vicaire et lorsque ce siège vint à va-
 cquer la démission de M. de Machault, évêque de Condom con-
 sulte dans ces deux charges, fut donné à l'abbé Duquesne, doc-
 torne, homme de mé-

rite et alors théologal et archidia-
 cre. Duquesne eut occasion de parler à l'abbé Ducasse de sa compila-
 tion, et la lui communiqua. Celui-ci
 trouva qu'un livre sur ces matières
 serait fort utile, et que les éléments
 en étaient tout préparés. Il engagea
 l'abbé Ducasse à mettre ses matériaux
 dans l'ordre convenable pour être pu-
 bliés. Il résulta de ce travail deux
 traités, savoir: I. *De la Juridiction
 ecclésiastique contentieuse*, 1 vol.
 in-4°, Agen, 1695; II. *de la Juri-
 diction volontaire*, 1 vol. in-4°,
 Agen, 1697. Ces deux traités obtin-
 rent l'estime et l'approbation des ju-
 risconsultes. Sur des observations qui
 lui furent faites, l'abbé Ducasse les
 réunit en un seul corps d'ouvrage,
 sous ce titre: *La pratique de la ju-
 ridiction ecclésiastique, volontaire,
 gracieuse et contentieuse, fondée sur
 le droit commun et sur le droit par-
 ticulier du royaume*, 1 vol. in-4°. La 6^e. et dernière édition est de Tou-
 louse, 1762. A des mœurs véritable-
 ment ecclésiastiques, accompagnées
 d'une grande exactitude à remplir les
 devoirs des diverses fonctions qui lui
 furent confiées, Ducasse joignait une
 profonde connaissance de l'écriture
 sainte, des SS. Pères et des écrivains
 anciens et modernes. Il mourut en
 1706. I.—Y.

DUCASSE (JEAN - BAPTISTE),
 célèbre marin français, était né dans
 le Béarn. Il fut d'abord employé
 par la compagnie du Sénégal, qui
 le récompensa de ses services en le
 nommant un de ses directeurs. Il
 passa en cette qualité à Saint - Do-
 mingue, dans le dessein d'y éta-
 blir un bureau pour la traite des
 noirs; mais il y fut très mal reçu.
 Le nom de compagnie révolta telle-
 ment les habitants, que l'on prit les
 armes pour le forcer à se rembarquer.

Il vint à bout, par son intrépidité, son éloquence et son habileté, de calmer la fougue des habitants du Cap, auxquels il prouva que l'on ne voulait ni toucher à leurs privilèges, ni gêner leur commerce, et qu'étant obligés d'augmenter le nombre de leurs esclaves noirs, ils ne pouvaient se les procurer par une autre voie que celle de la compagnie. Celle-ci fut si satisfaite de sa conduite, en cette occasion, qu'elle le chargea du premier transport de nègres qu'elle envoya à St-Domingue. Obligé de relâcher en Angleterre, où une maladie grave le retint plusieurs mois, Ducasse fit partir le navire sous les ordres du capitaine en second, et le voyage fut très heureux. Ensuite il acheta un autre navire, et malgré les événements les plus contraires, qui semblaient se réunir pour faire échouer son entreprise, puisqu'il fut pris une fois avec son bâtiment, et que s'en étant procuré un nouveau, il fut encore obligé de se racheter des mains des ennemis, moyennant une forte rançon, il se trouva, à son retour en France, que son voyage avait apporté du profit. Un second voyage fut plus heureux que le premier, et contribua à tirer Ducasse de la condition de capitaine marchand. En revenant en France il attaqua une grosse flute hollandaise, sauta lui vingtième à l'abordage, et s'en rendit maître. Un moment après, les deux bâtiments furent séparés; l'équipage de Ducasse le croyant pris ou tué se mit à fuir à force de voiles. Quant à lui il sut, par sa contenance, en imposer à ses prisonniers, bien plus nombreux que sa troupe; et après avoir, à force de signaux, fait rejoindre son bâtiment, il entra triomphant à La Rochelle. Instruit de cette aventure, Louis XIV le fit entrer dans le corps de la marine royale. Ducasse

s'y distingua tellement d'occasions, qu'il parvint grade de capitaine de vaudace captiva tellement tiers, qu'ils le suivirent dans plusieurs entreprises colonies hollandaises et à frique⁽¹⁾. Nommé, en 1696, capitaine de Saint-Domingue, cette colonie bien déchue l'avait vue peu d'années elle était sans fortifications, sans vaisseaux tiers, si long-temps l'Amérique, avaient presque ou étaient entre les mains des anglais : ces derniers et les leurs alliés, menaçaient bitants étaient divisés en casse prit des mesures pour remédier à tous ces les Espagnols qui s'étaient par terre et par mer ju lieues du cap, se retir simple bruit de ses pu alla ensuite, aidé des sibles il sut gagner la confiance descente à la côte de la y causa un dégât considérable rapporta un grand butin profiter sa colonie. Mais l

(1) Dans une de ces expéditions d'Or, en 1686, les flibustiers le roi d'assiny des conditions d'un blir, donnèrent et reçurent des t nèrent avec eux un certain Ania passer pour le fils du roi. Cet av en France en cette qualité. Lou truire dans la religion, et lui d baptême, qu'Aniaba reçut de B velles de la mort du roi d'assiny qui lui avait succédé, s'étant répa le faux prince fit courir le bruit son royaume le demandait pou trône. Louis XIV donna des ordi quement du prétendu roi, qui, core davantage, voulut mettre s sonne sous la protection de la V en 1705 l'ordre de l'étoile de N on trouve le détail à la fin du to tre des ordres religieux et m Helyot. A peine cet imposteur fut son pays, qu'il retourna à l'idolâtr peau noire le ruban blanc ave ordre. Son arrivée ne fit d'autre non dans le pays.

glais vinrent, avec des forces
 es à celles de Ducasse, atta-
 Domingue, s'emparèrent du
 le plusieurs autres postes ;
 es pertes qu'ils éprouvèrent
 ieurs rencontres, et la mésin-
 : qui se mit entre eux, les for-
 se retirer. Lorsqu'en 1694 ,
 récuta son entreprise contre
 ne , Ducasse lui fournit un
 isidérable de flibustiers, qu'il
 l'adresse de rassembler et de
 s l'ordre, et contribua par sa
 et son intelligence au succès
 xpédition. Des différends sur-
 tre lui et Pointis, qui ne vou-
 donner aux flibustiers leur
 butin, lui firent concevoir le
 le retourner en France pour
 s plaintes au roi ; mais ayant
 qu'une escadre ennemie,
 à la Barbade, menaçait peut-
 Domingue, il crut que son
 obligeait à rester dans son
 ment. Cependant les désas-
 ouvés par les flibustiers, à
 ur de Carthagène, engagèrent
 à demander son rappel, afin
 : pas témoin de la ruine de
 e. Il reçut une réponse par
 on lui apprenait que le roi
 tice aux flibustiers ; que ce
 tant satisfait de sa conduite,
 dait la croix de St. - Louis,
 pouvait, vu les circonstances,
 ettre de quitter la colonie. En
 e était pressée par les enne-
 es Espagnols, dit Ducasse
 me de ses lettres, font la
 comme on ne la fait pas entre
 rétiens. » Ils en usaient sur-
 e manière barbare envers les
 qui leur tombaient entre les
 es Anglais n'étaient pas moins
 ; leurs entreprises échouè-
 unnois, et la paix de Riswick
 1698, ramener le calme dans

ees contrées lointaines. Dans la cor-
 respondance que Ducasse eut ensuite
 avec le ministère, il exposa les moyens
 de remédier à l'état misérable où se
 trouvait St.-Domingue ; il fit ouvrir
 les yeux sur un établissement que
 des Ecossais voulaient former dans
 l'isthme de Darien, enfin donna les
 plus grandes preuves d'un zèle vif et
 éclairé pour le bien public. En 1700
 il fut appelé en Europe, et envoyé à
 la cour d'Espagne pour y régler
 plusieurs objets relatifs aux affaires
 des deux couronnes dans les Indes.
 La guerre de la succession lui fournit
 de nouvelles occasions de se signaler.
 Il était venu à St.-Domingue, et de là
 à Carthagène, avec quatre vaisseaux.
 L'amiral anglais Benbow, qui en avait
 sept, le rencontra près de Sainte-
 Marthe; le combat dura cinq jours,
 et, le sixième, Benbow, qui avait eu
 une jambe cassée et la plupart de ses
 vaisseaux désemparés, gagna la Jamaï-
 que. Ducasse, dont la perte était peu
 considérable, le poursuivit d'abord,
 puis continua sa route vers Cartha-
 gène, où sa présence causa autant de
 joie qu'elle y avait inspiré de terreur
 quelques années auparavant. En 1703
 on donna un successeur à Ducasse
 dans le gouvernement de St.-Domingue ;
 il fut nommé chef d'escadre. Il
 montait le vaisseau *l'Intrepide* au
 combat de Malaga, et dans toute cette
 guerre il fit sentir sa valeur aux en-
 nemis de la France, tant en Europe
 qu'en Amérique. Elevé au grade de
 lieutenant-général des armées navales,
 il commandait la flotte qui,
 en 1714, investissait Barcelonne ;
 mais ses infirmités, suite de ses longs
 et nombreux services, le forcèrent
 de céder la place à un autre, et de
 revenir en France ; il mourut à Bour-
 bon-l'Archambaut en juillet 1715 :
 « C'était, dit Charlevoix, un hom-

» me dont la valeur allait de pair
 » avec la prudence, et que son ha-
 » bileté mettait toujours au - dessus
 » des plus fâcheux contre-temps ; qui
 » dans quelque extrémité qu'il se soit
 » trouvé, n'a jamais manqué de res-
 » sources, mais ne les a jamais cher-
 » chées que dans son courage et sa
 » vertu. »

E—s.

DUCCINI (JOSEPH), professa la médecine à Pise au commencement du 18^e. siècle. C'était un homme instruit, mais systématique ; il a laissé plusieurs ouvrages peu recherchés aujourd'hui, à raison des erreurs qu'ils contiennent. Le plus singulier est une dissertation : *Sopra la natura de liquidi del corpo umano*. Il prétend y prouver que le corps humain renferme tout l'attirail d'un laboratoire, opinion ridicule, dit Eloy, et qui eut une grande influence sur sa pratique. On estime davantage son traité *De bagni di Lucca*, Lucques, 1711, in-8^o. W—s.

DUCERCEAU. Voy. ANDROUET et CERCEAU (DU).

DUCHAL (JACQUES), ecclésiastique irlandais non conformiste, né à Antrim, en 1697, dut une partie de son éducation au savant et vertueux Abernethy, auquel il succéda, en 1730, dans la cure d'Antrim, et qu'il remplaça après sa mort, en 1740, comme ministre d'une congrégation de *dissidens* à Dublin. Ce fut dans cette dernière situation qu'avancé en âge et valétudinaire, il composa plus de 700 sermons, la plupart sur des sujets qui n'avaient pas encore été traités ; et écrits, sinon avec correction, du moins avec une certaine éloquence naturelle. On en a fait, après la mort de l'auteur, un choix qui a été imprimé, en 1764, en 3 vol. in-8^o. On a aussi de lui, un vol. in-8^o. de discours très estimés *sur les Arguments présomptifs en faveur de la*

religion chrétienne, et quelques autres écrits. Il mourut à Dublin, le 1761.

DUCHANGE (GASPARD), né à Paris, en 1662, fut Jean Audran. Un *saire* large, vail de chairs très moelleux, le caractère de son talent. A il celui de tous les graveurs mieux rendu les tableaux du On en peut juger par ses d'après ce maître, *Jupiter et Leda* et sa *Danaé*, estampes cherchées, quand on les trou la retouche, et les draperie ont été ajoutées par Sorniqu a mis son nom. L'heureux des travaux des chairs, qui contours se perdent avec parties qui les environnent, pendant détruire la finesse et sion du trait, y ajoutent u assez rare, qui convenait parl aux ouvrages du Corrège, et tolozzi a très bien imité depe de lui aussi : les *Vendeurs du Temple*, et le *Repas chez risien*, gravés d'après les de Jouvenet qui étaient ant St.-Martin-des-Champs : ces de des estampes ont bien le des originaux. Duchange a gra coup d'autres estampes, te *Tobie recouvrant la vue*, Ant. Coypel ; *Notre - Seign tombeau*, d'après Véronèse, autres sujets, d'après Bertin Coypel, Lesueur et autres. S tamps qu'il a gravées pour l du Luxembourg, d'après l sont plus faibles, c'est qu'il k cutées d'après les dessins de qui n'avait pas rendu convena le caractère et le coloris de Duchange est mort, en 175 seiller de l'académie de peint cousservé jusqu'à la fin de s

é parfaite, et une si bonne il existe une planche qu'il a l'âge de quatre-vingt-onze artiste fut aussi estimé pour les personelles que pour ses

P—Z.

IAT (JACOB LE), habile e, né à Metz le 23 février l'une famille originaire de ne, fit ses premières études yeux de son père, homme t très capable de le bien di- fréquenta ensuite les cours ersité de Strasbourg, et après s ses degrés en droit, revint la profession d'avocat dans

Duchât était protestant, et tion de l'édit de Nantes le son état. L'étude des vieux français qui avait fait jus- son délassement devint son xcupation. Des éditions plus de la *Confession de Sancy* *témoires de l'Etoile* (Voy. et ETOILE) l'avaient déjà aître d'une manière avanta- squ'il se rendit à Berlin en y fut accueilli par le roi, qui a conseiller à la justice su- française de Prusse. Cette ont le traitement était fort , suffisait à son ambition; les qu'elle lui imposait et l'étude ent tous ses loisirs. Il mou- retté des pauvres et de ses x amis, le 23 juillet 1735, oixante-dix-sept ans. Duchât correspondance avec Bayle, t usage de ses observations dictionnaire, avec Lamonsmaiseaux, etc. Il paraît s'être ix fonctions d'éditeur, et le tude qu'il avait adopté ne le uère propre à écrire d'après ; cependant on lui attribue *un ridicule*, comédie en lessine, (Berlin), 1720, in-

8°. Il a publié les ouvrages suivants, avec des remarques, les unes grammaticales, les autres historiques : I. la *Satyre ménippée*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-8°. Duchât en a donné plusieurs réimpressions, moins estimées que celle que nous citons : II. les *Ouvrages de Rabelais*, Amsterdam, 1711, 6 vol. in-8°. ; III. les *Aventures du Baron de Feneste et la Confession de Sancy*, par d'Aubigné, Amsterdam, 1729, 2 vol. in-8°. ; IV. les *quinze Joies de mariage*, Amsterdam, 1726, in-8°. ; V. l'*Apologie pour Hérodote*, de Henri Estienne, Amsterdam, 1735, 3 vol. in-8°. Parmi les notes dont Duchât a enrichi cette édition, il en est de fort curieuses, mais beaucoup plus d'inutiles. Le grand défaut de toutes ces éditions, qui sont cependant estimées, c'est que les renvois dont le texte est chargé arrêtent le lecteur, le fatiguent, et trop souvent sans qu'il en soit dédommagé par une instruction solide. Formey a publié sous le titre de *Ducatiæna*, Amsterdam, 1737, 2 part. in-8°, les notes dont Duchât n'avait point encore fait usage. On lui attribue des *Remarques sur Brantôme*; mais Formey, qui a écrit sa vie, ne dit pas qu'il ait travaillé sur cet auteur. Il était depuis 1715 membre de la société royale de Berlin. Formey y a prononcé son éloge. — DUCHÂT (Louis-François le), poète latin et français, né à Troyes dans le 16^e. siècle, est auteur des ouvrages suivants : I. *Preludiorum libri tres*, Paris, 1554, in-8°, réimprimés en partie dans le tome I^{er}. des *Deliciæ poetarum Gallorum*, de Gruter; M. Simon en a traduit plusieurs pièces en prose dans son *Choix de poésies*, etc., Paris, 1786, 2 vol. in-18. II. Un recueil de poésies françaises qui parut en 1561, in-4°, dans

lequel on trouve : *Agamemnon*, tragédie bien médiocre tirée de Sénèque ; *Lucrèce et Tarquin*, poème imité d'Ovide, et une Idylle de Théocrite. Lacroix du Maine lui attribue une tragédie de *Susanne* ; il était meilleur poète latin. — DUCHAT (Yves) de la même famille, a publié : I. une *Histoire de la guerre entreprise par les Français pour la conquête de la Terre-Sainte sous Godefroy de Bouillon*, Paris, 1620, in-8°. Il l'avait écrite en langue grecque, et il en publia la traduction française la même année ; II. *Subizæ et Rupelenses bello domiti, carmen græcum cum versione latinâ*, Paris, 1629, in-8°.

W—s.

DUCHATTEL (PIERRE), en latin *Castellanus*, évêque d'Orléans et grand-aumônier de France, vint au monde sur la fin du 15^e siècle, à Arc en Barrois, dans le diocèse de Langres. Quelques auteurs, pour rendre son élévation plus piquante, lui donnent une extraction obscure et roturière, et l'on soutient ce système par la réponse ingénieuse qu'il fit à François I^{er}. Ce prince, avant de l'élever aux honneurs, lui demanda, dit-on, s'il était gentilhomme ? « Sire, répondit Duchattel, Noé dans l'arche avait trois fils, je ne vous dirai pas bien précisément duquel des trois je suis descendu. » Malheureusement pour cette anecdote, qu'on a souvent racontée de plusieurs autres personnages, c'est que Galland, qui entre dans les plus grands détails sur ce qui concerne Duchattel, n'en dit pas un seul mot ; il le fait, au contraire, naître d'un cadet de la noble et ancienne famille des Howerders dans la Belgique, lequel s'étant attaché aux ducs de Bourgogne, s'était marié à Arc en Barrois. Ce dernier système est mis hors de toute contestation par le nobiliaire de Cham-

pagne, et par un arrêt du de Dijon, rapporté dans les écrits de Lamarre, qui donne à Duchattel la qualité de ge. Devenu orphelin à l'âge d'il fut envoyé au collège alors très renommé. Le savant qui en était principal, lui d'heureuses dispositions, affection, et mit un soin à cultiver ses talents. Le jeune prit de lui-même le grec, et dit aussi familier que le l'âge de seize ans il l'ense quement avec le plus gr. Attiré à Bâle par la grande d'Érasme, qui le plaça ch en qualité de correcteur, rie, place alors honorable donnait qu'à des hommes s les langues anciennes, il ét menx critique de Rotterd profonde connaissance de grecque, et lui fut très uti rapport, pour les éditions latines dont Érasme était oc lition du culte catholique à gea de quitter cette ville ; Dijon, alla étudier le droit sous le célèbre Alciat, qui tageusement de son savoir d vrages de cette époque. Il e dans cette ville lorsqu'il e Turell, son ancien maître, juridiquement accusé de so vant le parlement de Dijon ; dit promptement, le défend avec autant de zèle et aut quence que Cicéron en avai la défense d'Archias, discou trologie judiciaire de manè ner les juges, et fit acquitte Duchattel désirait ardemme naître l'Italie, qu'il regards la mère des sciences, des a empires modernes. Il y sui ville, homme de lettres

re, que François I^{er}. avait ambassadeur auprès du St.-Esme des Romains lui dé- , et il en conserva toute sa aversion contre la cour de qui alla souvent jusqu'à l'ex- rès y avoir fait assez de séjour ontempler les monuments de ité que renfermait cette capi- monde chrétien, il se rendit à , de là dans l'île de Chypre , seigna deux ans le latin avec cats d'appointements. Sa cu- le conduisit en Egypte, en Pa- , en Syrie ; il courut les plus dangers dans toutes ces court- dépouillé par les Arabes, ré- plus extrême misère, et gagna onstantinople par l'Asie mi- La Forêt, ambassadeur de auprès de la Porte ottomane, ge de Selve, qui remplissait e fonction à Venise, lui don- des lettres de recommandation François I^{er}., auquel il fut pré- ar le cardinal Dubellay, pro- des savants et des gens de let- : roi se l'attacha pour s'entre- vec lui pendant ses repas. Du- arlait avec beaucoup de grâce, it faire à propos un bon usage onnaissances très variées. Fran- . prenait un singulier plaisir à ser avec lui, et à l'entendre con- sur toutes sortes de sujets. , disait-il, le seul homme de s que je n'aie pas épuisé en dis- s. » Sa franchise déplut à quel- urtisans, ses talents excitèrent isie de quelques beaux esprits. rma une cabale pour le perdre. nemis affectèrent de le contre- vec amertume et même avec ement. On cherchait à le con- . Le roi s'en aperçut : il lui fit r le dauphin de ne point se ager, de continuer sur le même

ton. Il le nomma son lecteur en titre , à la place de Colin. On l'accusa de l'avoir supplanté. Un pareil procédé était étranger à son caractère, et il pensait si peu à cette place, que lorsqu'elle lui fut donnée, il sollicitait de l'emploi dans le militaire, vers lequel son goût le portait; mais Colin ne connaissait que les livres; il ne savait que citer. Duchatel racontait ce qu'il avait vu par lui-même, et savait le rendre intéressant par des détails curieux. Le roi sentit tout l'avantage d'un livre vivant et agréable, sur un livre qui ne faisait que répéter ce que tout le monde savait. On conçoit par-là comment il put se dégoûter de l'un pour s'atta- cher à l'autre, et comment le premier a pu attribuer sa disgrâce au dernier qui en profitait. D'ailleurs, Colin s'é- tait compromis à la cour par des prop- os indiscrets. Les ennemis de Duch- tel cherchèrent à élever sur ses ruines un certain Bigot, dont ils vantaient l'es- prit et le savoir. On dit que le roi ayant demandé à son lecteur quel homme c'était, l'adroit courtisan ré- pondit : « Sire, c'est un philosophe , » sectateur d'Aristote, qui préfère l'é- » tat républicain à l'état monarchi- » que. » Ce mot, ajoute-t-on, suffit à François I^{er}. pour ne vouloir plus en- tendre parler de lui; mais Galland dit que c'est là un conte imaginé pour rendre le favori odieux, et que ce conte était d'autant plus invraisemblable que Duchatel était grand admirateur d'A- ristote. Il avait d'ailleurs bien d'autres ressources, plus dignes de son carac- tère naturellement généreux, que ces petits moyens, pour se maintenir dans la faveur de son prince. Cette faveur, soutenue par un mérite réel, le porta en 1539 à l'évêché de Tulle, en 1544, à celui de Mâcon; en 1547, à la grande aumônerie, et en 1551 sur le siège d'Orléans. Duchatel, qui n'avait ac-

reçut ce dernier évêché qu'afin de pouvoir concilier le devoir de la résidence avec les fonctions qui l'attachaient à la cour, y trouva l'année d'après le terme de sa brillante carrière. Il fut frappé d'apoplexie en chaire, dans sa cathédrale, et mourut le 2 février 1552. Il avait été, au temps de sa faveur, le protecteur des gens de lettres, et les l'Hopital, les Sainte-Marthe, les de Thou et autres, s'empressèrent de jeter des fleurs sur son tombeau. En sa qualité de garde de la bibliothèque du roi, il avait rendu son crédit favorable aux sciences et à ceux qui les cultivaient. Ce fut à sa sollicitation que François I^{er}. attira à Paris des savants de tous les pays, qu'il établit des chaires dans toutes les facultés, qu'il les remplit d'habiles professeurs, qu'il attacha des gens de lettres distingués à la bibliothèque royale, avec de bons honoraires. Son zèle, pour maintenir les droits de l'épiscopat, déplut à la cour de Rome, et sa tolérance à la Sorbonne. Peut-être, en effet, la véhémence de son caractère, plutôt qu'aucune animosité contre le Saint-Siège, le poussa-t-elle trop loin dans la censure qu'il faisait des papes de son temps, ce qui ne l'empêchait pas de parler du siège apostolique dans les termes les plus honorables, et de recommander en toute circonstance de lui rester inviolablement uni. Il suspendit pendant quelque temps la sévérité du roi contre les Vaudois, s'opposa au supplice des luthériens, protégea tant qu'il lui fut possible Robert Estienne, et fit sortir Dolet de prison. Ce fut à cette occasion que le cardinal de Tournon lui ayant reproché son extrême indulgence, de manière à vouloir rendre sa foi suspecte, il ne craignit pas de lui dire : « J'ai parlé en évêque et vous agissez en bourreau. » S'il ne fit pas de grands efforts pour

réprimer le zèle souvent enquisiteurs, c'est qu'il les « disait-il, comme des chiens dont les aboiements servaient les novateurs naturels prenants. Cependant il portait François I^{er}. à maintenir la catholique, à fermer l'oreille à invitations qui lui étaient les princes étrangers, de re le Saint-Siège. On raconte culte de théologie crut avoir son *Oraison funèbre de François I^{er}* une proposition susceptible, à l'endroit où il « l'âme du roi était allée to « paradis », comme s'il eût là nier le purgatoire. Les chargés de faire des remontrances sur ce sujet, arrivèrent à St.-Gervais, au milieu des mouvements, des agitations du règne. Ne sachant à qui s'adresser, tombèrent entre les mains d'un pagnol, maître-d'hôtel du duc de Mendoza, esprit libre qui les régala bien. On parla du sujet qui les amenait : « » leur dit-il, on est un peu » Le temps n'est pas propice » ter ces matières ; d'ailleurs » nous, j'ai fort connu le » roi : il ne savait s'arrêter » il fallait toujours qu'il fût » ment : je puis vous répondre » s'il a été en purgatoire » fait qu'y passer, ou à » goûter le vin en passant » l'y trouverez plus. » Catherine fit penser aux docteurs seraient contre eux ; et ils se retirèrent sans querelle. Duchatel n'était qu'un prêtre vertueux, un des plus savants et les plus de son siècle, il était estimable et un excellent

ant le chancelier Poyet dire à is I^{er}, à l'occasion de nouveaux dont le prince voulait surcharger, qu'il était le maître de biens de ses sujets, il ne craignait de répondre avec indignation le magistrat : « Portez aux Cati- et aux Néron ces maximes ty- iques , et si vous ne vous res- : pas vous-même, respectez an- s un roi, ami de l'humanité, qui que le premier de ses devoirs l'en consacrer les droits. » On Duchatel que le *Trépas, Ob- et Enterrement de François* à l'on trouve des choses curieu- cette cérémonie, et deux *Orai- unèbres* du même prince, pro- s l'une à Notre-Dame et l'autre enis. Ces pièces sont imprimées uite de la Vie de Duchatel par d, publiée 1674, in - 8°. par , avec des notes de l'éditeur. rie est bien écrite en latin, et :infirme plusieurs faits intéres- our l'histoire littéraire du temps, se trouvent point ailleurs.

T—D.

CHATEL (GASPARD), cultiva- es environs de Thouars, en Poi- lants le département des Deux- s, député à la convention en , fut l'un des membres de cette amuse assemblée qui se fit le emarquer par ses efforts pour le malheureux Louis XVI, lors liscussion sur la question de sa- quelle peine serait infligée au rque, que les députés, même is révolutionnaires, aux derniers généraux, avaient déclaré invio- Duchatel soutint d'abord que cation était la seule chose qu'on xiger du prince. Il demanda noins le bannissement, qui, par nière dont cette criminelle dis- n s'était engagée, était un des

moyens les moins coupables qu'on pût employer pour lui sauver la vie. A cette époque, certains délits devaient être considérés, sinon comme des actes de vertu, si l'on veut prendre ce mot dans son acception la plus austère, au moins comme ceux d'une louable et courageuse politique, plus utile souvent qu'une résistance irréflé- chie à des événements qu'on ne pou- vait empêcher; c'est sous ce rapport qu'il faut juger la conduite d'un grand nombre de députés à la convention dans cet épouvantable procès. Après avoir émis cette opinion, Duchatel tomba malade. Apprenant dans son lit que les votes pour et contre le roi se balançaient, il se fit conduire à l'as- semblée dans le costume d'un homme tourmenté par la fièvre; le dernier scrutin venait d'être fermé, ou plutôt le dernier appel était terminé; chaque député était tenu d'énoncer son opi- nion à haute voix. La salle était en- tourée de brigands arrivés de tous les pays; les galeries publiques sur- tout en étaient remplies; on les voyait brandir leurs sabres, découvrir des ceintures de pistolets; et menacer d'immoler ceux des votants qui es- sayaient de s'opposer au cruel sacri- fice qu'on voulait absolument consom- mer. Malgré leurs vociférations, Du- chatel obtint d'émettre son vote : il se fit conduire à la tribune, la tête enveloppée d'un bonnet de nuit, et opina pour le bannissement. Quoique le scrutin fût fermé, l'assemblée con- sentit à ce que ce vote fût compté, parce qu'il tendait à l'indulgence; cette particularité est remarquable pour ceux qui savent que ce n'était pas d'un acte de justice, mais d'une proscription qu'il s'agissait. Peu de temps après Du- chatel fut nommé, par l'assemblée, com- missaire près l'armée du Nord; Collot- d'Herbois voulut s'opposer à cette no-

mination, sous prétexte, disait-il, que ceux qui avaient voulu sauver le tyran ne pouvaient avoir la confiance du peuple. Duchatel ne nia pas que telle avait été son intention, et ne fit qu'irriter ses ennemis, dont les menaces étaient alors des appels immédiats à la mort. Il fut bientôt dénoncé comme étant d'intelligence avec les insurgés de la Vendée, et décrété d'accusation après le 31 mai 1793, avec les députés de la Gironde. Il s'enfuit à Bordeaux où il fut arrêté, de là conduit à Paris et livré au tribunal révolutionnaire. Le président lui demanda, comme une action criminelle, si ce n'était pas lui qui était venu en bonnet de nuit à l'assemblée, pour voter en faveur de Louis Capet ? Il répondit avec fermeté : « Comme je n'ai à rougir d'aucune de mes actions, je déclare que c'est moi. » Dans le cours des débats on ne lui fit pas de reproche plus raisonnable. Duchatel fut condamné à mort le 31 octobre 1793, avec vingt de ses collègues. Il était âgé de 27 ans. B—v.

DUCHATTEL (FRANÇOIS). *Voyez* CHATEL.

DUCHÉ DE VANCY (JOSEPH-FRANÇOIS), né à Paris, le 29 octobre 1668, était fils d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Une éducation soignée fut tout ce que ses parents purent lui laisser, et il ne dut sa fortune qu'à ses talents. Quelques-uns de ses vers étant tombés dans les mains de M^{me}. de Maintenon, elle prit intérêt à lui, et le recommanda à M. de Pontchartrain, secrétaire d'état. Voltaire raconte que ce ministre, le prenant pour un homme considérable, alla lui rendre visite, et que Duché, homme alors très obscur, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on allait le conduire à la Bastille. Il fit pour la maison de St.-Cyr,

à l'exemple de Racine, mais non pas tout-à-fait avec le même succès, trois tragédies, tirées de l'Écriture sainte : *Jonathas*, *Absalon* et *Débora* ; les deux premières ne furent jouées au théâtre français qu'après sa mort, arrivée le 14 décembre 1704, dans sa 37^e. année. « *Débora et Jonathas*, » dit Laharpe, ne valent rien du tout. » L'auteur a été plus heureux dans *Absalon* ; c'est un ouvrage de médiocrité, et supérieur, par l'ensemble et le style, à tout ce qu'a fait Camprion. La marche des quatre premiers actes est bien entendue ; le trouble et le péril croissent de scène en scène : les principaux caractères sont bien tracés. » Duché ne se borna point aux sujets sacrés, il en traita de profanes pour l'opéra, où il donna les *Fêtes galantes*, les *Amours de Momus*, *Théagènes et Chariclée*, *Céphale et Procris*, *Scylla*, et *Iphigénie en Tauride*. « Ce dernier opéra, » dit Voltaire, est son dernier ouvrage. Il est dans le grand goût, et quoique ce ne soit qu'un opéra, il retrace une grande idée de ce que les tragédies grecques avaient de meilleur. » Duché est encore auteur d'un recueil d'*Histoires édifiantes* et de *Poésies sacrées*, composées pour St.-Cyr. Collet en a donné une nouvelle édition augmentée. En 1698, Duché publia, sans y mettre son nom les *Préceptes de Phocilide*, traduits du grec, avec des remarques et des pensées, et des peintures critiques à l'imitation de cet auteur, Paris un vol. in-12. Il était valet-de-chambre du roi, et membre de l'Académie des Inscriptions. Il était très lié avec Rouseau, qui lui adressa quelques vers. On prétend qu'il possédait à un degré commun, le talent de la déclamation.

A—G—A.

DUCHEMIN (NICOLAS), né à Paris,

ers le commencement du 16^e.
 était fils d'un graveur en caractères. Il suivit l'état de son père, distingua particulièrement dans l'art de la fonte des caractères et de l'impression de la musique. On lui attribue : I. *Missæ modulatæ*, in-8^o, sans date (1558) : c'est un recueil de messes mises en musique par Guillaume Dufay, par Orlande Lassus, par Pierre de Mons et autres composés de son temps, à l'exemple des livres de messes publiés par Michel Houleze ; II. plusieurs Recueils de chansons spirituelles avec les airs ; III. des Psaumes avec la musique ; IV. *l'Art, science et pratique d'une musique, et de l'institution musicale, très utile, profitable et nécessaire*, in-12, sans date (1556). On dit que Duchemin cessa de vivre en 1565.

R—r.

DUCHESNE (LÉGER), en latin, *legarius à Quercu*, philologue et humaniste, né à Paris dans le 16^e. Il expliquait Martial au collège de France en 1556. L'année suivante il professa les humanités au collège de Ste.-Barbe, et l'on sait, par ses harangues, qu'il y expliquait les œuvres de Cicéron. Il donna, en 1565, des leçons publiques sur les œuvres de Justinien ; la même année fut nommé professeur au collège royal, et il fit l'ouverture des leçons par un discours dans lequel il reprocha beaucoup d'emportement aux calvinistes. Sa haine pour les calvinistes s'étendit sur Ramus, et ne put s'éteindre même par la mort de cet infortuné puisqu'il outragea sa mémoire dans des vers qu'on a conservés. Duchesne fut l'un des prédicateurs de la St.-Barthélemi, et il fut le premier à s'adresser à Charles IX, pour l'engager à exterminer

vertueusement les huguenots échappés au premier massacre. Duchesne mourut en 1588. C'est par erreur que, dans la *Bibliothèque historique de France*, on a placé sa mort en 1617. Goujet a publié une notice sur ce professeur dans son *Histoire du collège Royal*. On a de lui des *Notes* sur le traité de l'orateur et sur les partitions oratoires de Cicéron ; sur les sylves de Stace, et enfin sur les traités de la pauvreté et des mœurs, faussement attribués à Sénèque. On conserve dans la bibliothèque du roi (Catal. Y. N^o. 1393), un exemplaire des épigrammes de Martial avec des notes manuscrites de Duchesne. Les principaux ouvrages qu'il a composés sont : I. *Prælectionum et poematum liber*, Paris, 1559, in-8^o. On a inséré quelques vers de Duchesne dans le tome III des *Deliciæ poëtarum Gallorum*. II. *Flores epigrammatum quibusque auctoribus excerpti*, Paris, 1555 ; *Farrago poematum ex optimis quibusque poetis excerpta*, Paris, 1560, 2 vol. in-16. Ce recueil, peu commun, renferme des pièces curieuses. III. *In Adr. Turnebi obitum epicedium*, Paris, 1565, in-4^o, réimprimé au-devant des œuvres de Turnèbe. IV. *Plaintes sur la mort d'Anne de Montmorency*, traduit des vers latins de Duchesne, par P. Sorel, Paris, 1568, in-4^o. V. *De internecione Gasp. Colignæi et Pet. Rami ad regem Carolum IX*, Paris, 1572, in-4^o. ; VI. *Schemata de gradibus Cognationum*, dédié à Pierre Segnier ; et enfin plusieurs pièces de circonstance dont on se croit dispensé de rapporter les titres, parce qu'elles n'offrent aujourd'hui aucun intérêt.

W—s.

DUCHESNE (SIMON), était né à Dole, en Franche-Comté, vers le milieu du 16^e. siècle. Il embrassa la ré-

forme de Calvin, quitta sa patrie, et se retira en Hollande pour y jouir librement de l'exercice de sa religion. Il enseigna pendant plusieurs années les mathématiques à Delft, et il se persuada qu'il avait trouvé la quadrature du cercle, problème qui a occupé pendant si long-temps les mathématiciens. Il publia sa prétendue découverte dans un ouvrage intitulé : *Quadrature du cercle, ou manière de trouver un quarré égal au cercle donné*, Delft, 1584, in-4°. On sait que la chimère de la quadrature du cercle, en exerçant les bons esprits, a contribué aux progrès des mathématiques, comme la recherche de la pierre philosophale à ceux de la chimie. Il n'a peut-être manqué à Duchesne, pour se faire un nom comme mathématicien, qu'une meilleure fortune, ou de vivre dans un autre siècle. Il mourut vers 1600 dans un âge peu avancé.

W—s.

DUCHESNE (JOSEPH), en latin *Quercetanus*, sieur de la Violette, né à l'Esture, dans la province d'Armagnac, vers 1544, avait demeuré long-temps en Allemagne où il s'était appliqué à l'étude des sciences naturelles et particulièrement de la chimie. Il prit le degré de docteur en médecine à l'université de Bâle vers 1573, et de là vint à Genève où il reçut la bourgeoisie; entra au conseil des deux cents, fut député auprès des états de Berne pour leur demander des secours contre le duc de Savoie, et rendit d'autres services à sa patrie adoptive. Il vint en 1593 à Paris où il obtint une place de médecin ordinaire du roi Henri IV. Sa vanité et le mépris avec lequel il affectait de parler de ses confrères le leur rendit odieux. Comme il leur disait des injures dans ses ouvrages, ils lui répondirent sur le même ton. Ces sortes de querelles, toujours inutiles

aux progrès de la science, ne qu'à déconsidérer ceux qui vent, dans l'opinion du vulgaire, ne peut nier cependant que l'un ne fût réellement supérieur à l'autre. Il ne s'agit pas de chimistes de son temps. Il ne saurait être, ont du nécessairement à d'autres plus intéressants convenir aussi que Duchesne trop de confiance aux rêveries de chimie, et que c'est avec raison lui a reproché son estime *précipitée*. Les occupations de son goût pour les sciences empêchèrent pas de cultiver la française. Il a laissé deux poèmes nous donnerons les titres de ses principaux ouvrages; nonçait un troisième où il devait couvrir toutes les merveilles terrestres; mais il n'a pas paru. Duchesne était protestant, et c'est probablement cette circonstance qui a valu un article assez flatteur dans le *Dictionnaire de Bayle*. On ne sait pourquoi Moreri a renvoyé l'article au mot *Quercetanus*. Il est né à Paris en 1609 dans un âge qui n'est pas si avancé que le disent Eloy, les auteurs du *nouveau dictionnaire historique*, puisqu'en 1609 il n'avait guère que cinq ans. Suivant Eloy :
 » les ouvrages qui ont paru sous le nom de Duchesne ne pas
 » pour être de sa main, mais
 » soupçonne d'avoir eu des
 » gages. » Les principaux sont *Jacob Auberti (voy. Jacques de ortu et causis metallorum chymicam explicationem, de compositione*, etc., Lyon, 1575 in-8°, et dans le deuxième *Théâtre Chymique*, Str. 1613, in-8°; II. *Traité de la*

et particulière des arquebuses en latin, Lyon, 1576, in-8°. arut une traduction française e année, et de même format. *Morocosmia, ou de la folie, et inconstance du monde, en tonaires* (huitains ou octaves), *sux chants doriques de l'a-éleste et du souverain bien*, 1583, in-4°. ; IV. *l'Ombre arnier Stauffacher*, tragi-
e, *sur l'alliance perpétuelle Zurich, Berne et Genève*, in-4°. ; V. *le Grand Miroir nde*, Lyon, 1587, in-4°. ; e édition, *avec un Commen-
le Simon Goulart*, Lyon, in-8°. Eloy n'a pas connu rage, et il en a indiqué mal-
os le titre en latin. C'est un français divisé en cinq livres, *quel l'auteur examine et combat
ennes opinions religieuses*, qui *me sur la terre* avant J.-C. Il s'épisodes où il traite de la *et de ses expériences*. VI. *Diæ-
polyhistoricum*, Paris, 1606, , réimprimé plusieurs fois et en franç. sous ce titre : *Le Por-
e la santé*, St-Omer, 1618, VII. *Pharmacopea dogmati-
restituta, pretiosis selectisque
licorum floribus illustrata*, 1607, in-4°. C'est de ses ou-
celui qui a été réimprimé le plus t; il a été traduit en français, , 1639, in-8°. Boërhaave en *mandait la lecture* à ses élèves. *trages de médecine* de Duches-
été recueillis à Francfort, en , 3 vol. in-4°. , sous le titre de *stanus redivivus*. W—s.
CHESNE (CHARLES), médecin ri IV, a laissé des *Mémoires* *régne de ce prince*, qui ont été nés à la suite du *Journal de* le, dans l'édition donnée par

Lenglet Dufresnoy (t. IV, pag. 283—513). Ces mémoires comprennent depuis l'avènement de ce monarque jusqu'à la bataille d'Arques, c'est-à-dire, un espace de trois mois. Duchesne, qui n'avait point quitté le roi, devait être instruit de bien des détails; cependant on n'apprend dans ses mémoires que les faits racontés avec plus d'étendue dans ceux du duc d'Angoulême (*Voy. ANGOULÊME*); mais le rapport exact qui se trouve dans les récits des deux auteurs, en garantit la fidélité W—s.

DUCHESNE (ANDRÉ), dont le nom a été rendu en latin par *Chesneus*, *Duchenius*, *Quercetanus*, *Querneus*, l'un des plus savants historiens que la France ait produits, et qui par ses immenses travaux a mérité le titre glorieux de père de l'histoire de France, naquit à l'Île Boucard en Touraine, au mois de mai 1584. Il commença ses études à London et vint les achever à Paris, sous la direction de Jules-César Boulanger, connu par différents traités assez curieux. Le jeune Duchesne fit une étude approfondie de l'histoire et de la géographie; il devint successivement géographe et historiographe du roi. Par son zèle et ses connaissances, il se fit des protecteurs. Le cardinal de Richelieu l'appelait toujours son bon voisin, à cause de la proximité du lieu de leur naissance, et lui donna plusieurs fois des marques de son estime. A l'exemple des hommes qui ont beaucoup travaillé, la vie de Duchesne n'offre aucun événement remarquable; il se maria en 1608, n'eut qu'un fils, et périt bien malheureusement, car il fut écrasé par une charette, le 30 mai 1640, en allant de Paris à sa maison de campagne à Verrière. Il était alors âgé de cinquante-quatre ans, et cet accident nous a privé de plusieurs

bons ouvrages. Voici la liste de ceux qu'il a publiés. I. *Egregiarum seu electarum lectionum et antiquitatum liber*, Paris, 1602, in-12. L'auteur publia cet opuscule à l'âge de dix-huit ans, et le dédia à J.-C. Boulanger, son maître. II. *Januariæ Kalendæ, seu de solemnitate anni tam ethnici quam christianæ brevis tractatus*, avec un poëme latin, intitulé : *Gryphus de numero ternario*, Paris, 1602, in-12. III. *Les figures mystiques du riche et précieux cabinet des dames*, ibid., 1605, in-12. Cet ouvrage fut fait pour la demoiselle qu'il recherchait en mariage et qu'il épousa trois ans après. IV. *Satyres de Juvenal*, traduites en français avec des notes, ibid., 1606, in-8°; livre rare. V. *les Antiquités et recherches de la grandeur et de la majesté des rois de France*, ibid., 1609, in-8°, et 1621, in-folio. Traité rare et curieux. VI. *les Antiquités et recherches des villes, châteaux, etc. de toute la France*, ibid., 1610, in-8°, souvent réimprimé. VII. *les Controverses et recherches magiques de Martin Delrio*, traduites et abrégées du latin, ibid., 1611, in-8°; VIII. *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, ibid., 1614, in-fol.; réimprimée avec des augmentations en 1634, et continuée jusqu'en 1640, ibid., 1657, 2 vol. in-folio; IX. *Bibliotheca Cluniacensis, collecta à Martino Marrier, edente cum notis Andrea Queretano*, ibid., 1614, in-folio. X. *Histoire des papes jusqu'à Paul V*, ibid., 1616, 2 vol. in-4°, et 1645, in-folio; XI. *Petri Abelardi et Heloissæ conjugis ejus opera*, ibid., 1616, in-4°. (F. ABAILARD.). XII. *Histoire de la maison de Luxembourg*, de Nic. Vigner, ibid., 1617, in-8°. XIII. *Les œuvres d'Alain Chartier*, ibid., 1617, in-4°; XIV.

Alcuini Abbatis opera, ibid., in-folio; XV. *Dessein de la destination du royaume de France*, 1617, in-4°. Duchesne avait pris une description générale de France, on avait même comme l'imprimer en Hollande, et l'on i la raison qui la fit interrompre. *Bibliothèque des auteurs qui écrit l'histoire et topographie France*, ibid., 1618, in-8°; primée avec des additions en 1 même format. XVII. *Histoires rois, ducs et comtes de Bourg*, ibid., 1619 et 1628, 2 vol. in XVIII. *Lettres d'Etienne Pasquier*, ibid., 1619, 3 vol. in-8°; XIX. *Normanorum scriptores*, ibid., 1619, in-folio. Ce vrage, rare et curieux, devait f trois volumes. Celui qui a été j a été réimprimé dans la collectio historiens de France. XX. *Plus histoires généalogiques de m célèbres*, telles que celles de Cl lon-sur-Marne, ibid., 1621, i des seigneurs de Rais de Breil, i 1621, in-4°; De la Rochefouc ibid., 1622, in-folio, ce n'est q feuille; de Montmorency, ibid., 1 in-folio, chef-d'œuvre en son g de la maison de Vergi, ibid., 1 in-folio; des comtes d'Albon et phius de Viennois, ibid., 1628, i qui forme le second volume de toire de Bourgogne; des maiso Guines, d'Ardres, de Gaud et de cy, ibid., 1631, in-folio; des sons de Dreux, Bar-le-Duc, Lu bourg, Limbourg, du Plessis, F lieu, etc., ibid., 1631, in-folio; Chastaigneraye, ibid., 1639, in de la maison de Béthune. même et même format. XXI. *Serie a rum omnium, qui de Franc Historia, et de rebus Francicis, ecclesiasticis tum secularibus*

io regni ad nostra usque tem-
etc., Paris, 1633, in-fol., réim-
en 1635. C'est le plan du re-
les historiens que Duchesne se
sait de publier d'abord en vingt
es, puis en vingt-quatre. Fran-
chesne a publié une troisième
de ce projet, Paris, 1663,
, et J. Alb. Fabricius l'a inséré
Isagoge in Historiam scrip-
Historiæ gallicæ, Hambourg,
, in 8°. XXII. *Historiæ Fran-*
scriptores, 1636—1641,
in-folio. Le premier volume
nt l'origine de la nation jusqu'à
le-Bref; le second, depuis ce
jusqu'à Hugues Capet, et le
me va jusqu'au roi Robert. C'est
nt l'impression de ce volume
mourut Duchesne; son fils en fit
er l'édition, et publia les volu-
quatre et cinq, qui contiennent
ènements arrivés depuis Robert
à Philippe IV, dit le Bel. XXIII.
doit aussi les vies des saints de
e, qui ont été publiées, pour
grande partie, par les soins de
Samusat, des Bollandistes, du
bbe et du P. Mabillon. XXIV.
il avait composé une *Histoire*
ministres d'état depuis le roi
t, que le P. Le Long croit être
me que celle publiée en deux vo-
in-12, Paris, 1642, dans la-
on trouve l'ordre et le style de
esne. Outre les ouvrages manus-
trouvés à la mort de ce savant,
issé plus de cent volumes in-fol.,
écrits de sa main. Ils contiennent
recueils de pièces, des extraits de
, des observations, remarques,
logies, etc. (V. N. BERGIER et
VAULT).

it—T.

CHESNE (FRANÇOIS), fils du
dent, né à Paris en 1616, cul-
e genre de l'histoire avec autant
le, mais moins de succès et de

réputation que son père. Il obtint aussi
le titre d'historiographe de France,
et mourut en 1693. Il s'est principa-
lement attaché à donner de nouvelles
éditions des ouvrages de son père,
avec des notes et des augmentations.
On lui doit : I. Deux éditions des *An-*
tiquités des villes, châteaux et places
remarquables de toute la France,
Paris, 1647, in-8°, et 1668, 2 vol.
in-12; la seconde est la plus estimée.
II. L'édition de l'*Histoire des papes*,
Paris, 1653, 2 vol. in-fol°; III.
l'*Histoire des cardinaux français*,
Paris, 1660, 1666, 2 vol. in-fol.
François Duchesne avait résolu de
continuer cet ouvrage, dont son père
avait recueilli les matériaux par ordre
du cardinal de Richelieu, son protec-
teur; mais ce projet est resté sans
exécution. Il a mis en ordre et pu-
blié les trois derniers volumes des
Historiæ francorum scriptores cœ-
tanei; les deux ouvrages suivants
sont les seuls qui soient entièrement
sortis de sa plume : I. *Traité des of-*
ficiers qui composent le conseil d'é-
tat, imprimé avec le *Nouveau style*
du conseil, Paris, 1662, in-4°; II.
Histoire des chanceliers et gardes
des sceaux de France, Paris, 1680,
in-fol. On le regarde comme l'éditeur
des *Mémoires de Jacques de Chas-*
tenet, seigneur de Puységur, Paris,
1690, 2 vol. in-12. W—s.

DUCHESNE (VINCENT), religieux
bénédictin, né à Besançon, dans le
dix-septième siècle. Les arts méca-
niques lui doivent plusieurs procédés
ingénieux; un entra autres pour scier
le marbre. Il se flattait d'avoir trouvé
le secret de rendre la pierre impéné-
trable à l'eau salée. C'est sur ses des-
sins qu'ont été construits l'abbaye de
Saint-Pierre, de Châlons, et le mo-
nastère de son ordre, à Morey, en
Franche-Comté. Ce qui lui fait le plus

d'honneur, c'est d'avoir été admis à expliquer au roi Louis XV une méthode de son invention, au moyen de laquelle il prétendait qu'on pouvait apprendre à écrire dans trois heures. C'est le sujet d'une gravure datée de 1716, au bas de laquelle on lit les vers suivants :

En trois heures de temps le roi sait bien écrire,
Par un secret nouveau que tout le monde admire,
Et le seul dom Duchêne, enfant de Besançon,
Sut faire ce prodige en moins de six leçons.

Vincent Duchesne a laissé des mémoires sur la Franche-Comté, dont Boulainvilliers a inséré un long extrait dans le tome IV de son *Etat de la France*, édition de 1752. Cet extrait contient des renseignements exacts sur la province au moment de sa réunion à la France; mais les noms propres et les noms de villes y sont défigurés par des fautes d'impression.

W—s.

DUCHESNE (JEAN-BAPTISTE PHILIPOTOT), jésuite, né à Chesue, dit *le Pouilleux*, en Champagne, prit le nom de ce village lorsqu'il fut admis dans la société. Après avoir professé plusieurs années les humanités et la rhétorique, il se consacra entièrement à la composition de ses ouvrages, et mourut à Dijon le 24 janv. 1755, à soixante-trois ans. On a de lui : I. *Hispania partim suorum fide, partim Philippi virtute, ex clade sua triumphans, oratio*, 1711, in-8°; II. le *Prédestinarianisme*, ou les *Hérésies sur la prédestination et la réprobation*, Paris, 1724, in-4°. Cet ouvrage est écrit avec méthode; mais il est tombé dans l'oubli avec les disputes qui l'avaient fait naître (V. GOTTESCALE); III. *la Science de la jeune noblesse*, Paris, 1729-30, 3 vol. in-12. C'est une application du système de la Mémoire artificielle du P. Buffier, au blason, à la géographie, à l'histoire, à la poésie française, à

l'arithmétique et à la chronologie. IV. *Histoire de Baianisme l'Hérésie de Michel Baiu. des notes, éclaircissements justificatives*, Douai, 1731, (Voy. BAÏUS.) Christophe C et Nicolas Legros ont indiqué les erreurs et ont redressé un certain nombre de faits mal présentés dans l'ouvrage, qui est d'ailleurs peu répandu. V. *Abrégé de l'Histoire d'E. Paris*, 1741, in-12, traduit de l'espagnol par le P. Joseph Fra Isla, avec des notes critiques servant de supplément, Anvers, 2 vol. in-8°; VI. *Abrégé d'histoire ancienne*, Paris, 1743. Ces deux abrégés superficiels sont faits sur le plan de la Mémoire artificielle du P. Buffier, avec plus de développements, des faits importants y sont moins coulants mais plus nombreux que ceux de Buffier, et le corps de l'ouvrage en forme le commentaire. L'auteur a composé ces deux livres pour servir à l'éducation des enfants d'...

DUCHI (CÉSAR), en latin ou de *Ducibus*, né à Brescia 16^e siècle, exerçait la profession de poète. Son goût le portait vers le grec, et il la cultiva avec succès. Il a laissé un nombre de pièces qu'il a rassemblées sous le titre de *Carmina priusquam lecta numquam edita*, Bresce, in-8°. On en trouve d'autres dans un volume qui a pour titre : *Opera academicorum carmina*, 1570, in-8°, enfin on en a quelques-unes dans le tome I des *Deliciæ poetarum italicorum*, et dans le tome IV des *Illustrium poetarum italicorum*.

commerce de lettres et d'amitié des savants de son temps, et il pour l'un des principaux ornements de l'académie des *Occulti*. On les autres circonstances de sa DUCHI (Grégoire), de Brescia, est un poème divisé par octaves, *la Scaccheide*, Vicence, 1586 7, in-4°. Ce n'est point, dit Tibi, une traduction du poème de sur les Echecs. Duchî a développé son sujet avec plus d'étendue, et ré dans plus de détails. — DUCHCCI (Laurent), en latin *Ducenè* à Pistoie, est auteur de plusieurs ouvrages estimés : I. *Trattato nobiltà, dell' infamia e della lenza*, Ferrare, 1603, in-4°; *ocutione libri duo*, Ferrare, in-8°; II. *Oratione funérale*, e, 1600, in-8. C'est un recueil de sons funèbres en italien; on le du Tasse comme la meilleure. III. *Ars historica*, Ferrare, in-4°. Tiraboschi parle avec de ce Traité sur la manière de l'histoire; mais Lenglet Duguay prétend que l'ouvrage ne tient que le titre promet. W—s.

DUCHOSAL (MARIE - EMILIE-AUME), né à Paris le 18 août, fut destiné au barreau par ses parents, et se fit recevoir avocat au parlement de Bordeaux; mais il s'attacha plus à la littérature qu'à la rudence, et fut l'un des premiers membres du Musée de Paris. Il fut été chef de bureau dans le ministère de la police et membre de la commission des émigrés, quand mourut le 6 novembre 1806. On lui : I. *les Exilés du Par*, poème, 1785; in-8°. C'est une satire violente contre plusieurs poètes; elle attira quelques ennuis à l'auteur, qui renonça, par conséquent, à ce genre de composition.

Il a paru une seconde édition des *Exilés*, 1784, in-8°, augmentée des *Adieux à la satire*. II. *Mon Songe, satire, imité du grec de Lucien, suivi des Sensations d'un homme de lettres*, 1784, in-8°. III. *Blanchard, poème en deux chants*, 1784, in-8°, réimprimé en quatre chants, 1786, in-8°. Duchosal était très lié avec l'aéronaute qu'il a choisi pour son héros. IV. *Discours sur la nécessité de dessécher les marais*, 1791, in-8°; il a travaillé au *Journal de Deux-Ponts* avec Dupont Dutertré, en 1786; au *Journal des Théâtres*, depuis fructidor an II jusqu'en germinal an III; à l'*Ami des arts* (1797); il a fait plusieurs brochures sur la révolution. On trouve dans les divers recueils de poésies, diverses pièces ou imitations de poètes latins, par Duchosal, dont le premier titre littéraire est peut être d'avoir été avec M. Milon, éditeur des *Oeuvres de Dumarsais*, au V, 1797, 7 vol. in-8°.

A. B—T.

DUCHOUL (GUILLAUME), en latin *Caulius*, célèbre antiquaire, né à Lyon, dans le 16^e siècle, d'une famille distinguée, fut nommé bailli des montagnes du Dauphiné, et il paraît qu'il remplit cette place jusqu'à sa mort, dont on ignore l'époque. Une circonstance particulière déterminait son goût pour l'étude des antiquités. Il habitait à Lyon, sur la montagne du *Gourguillon*, une maison dans les environs de laquelle on découvrait sans cesse des médailles et d'autres objets précieux. Duchoul en acheta un grand nombre, sans autre but que de satisfaire sa curiosité; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne jouissait qu'imparfaitement de ces objets, faute de connaissances préparatoires, et il résolut de les acquérir. Il se mit donc à étudier

avec zèle, et un voyage qu'il fit en Italie facilita encore ses progrès en le mettant en relation avec les antiquaires les plus instruits. Duchoul publia le fruit de ses recherches dans un ouvrage intitulé : *Discours sur la castrametation et discipline militaire des anciens Romains*, Lyon, 1555, in-fol., lequel fut immédiatement suivi d'un *Discours sur la religion des anciens Romains*, Lyon, 1556, in-fol°. On ne doit point séparer ces deux ouvrages, curieux et ornés de jolies gravures sur bois, du Petit Bernard. Ils ont été réimprimés à Lyon, 1567 et 1581, in-4°. ; Wesel, 1672, in-4°. L'édition de Wesel a reparu avec la rubrique de Dusseldorff, 1731, in-4°. , sous ce titre : *la Religion des anciens Romains*, etc.; ils ont été traduits en italien par Gabriel Siméoni, Lyon, 1556, in-fol°. ; en latin par Louis Joachim Camerarius, 1378, et par un anonyme, Amsterdam, 1685 et 1748, in-4°. ; enfin en espagnol, par Balthazar Perez de Castille, chanoine de Burgos, Lyon, 1579, in-4°. ; La Croix-du-Maine attribue à Duchoul, *Douze Livres des antiquités de Rome ; Traités des animaux féroces et étrangers ; les Epigrammes de toute la Gaule ; Traité de la nature des Dieux*; aucun de ces ouvrages n'a paru ; mais un livre qui est réellement de lui, quoique omis par tous les bibliographes, est son *Epître consolatrice à Madame de Chevreuses*, Lyon, 1555, in-4°.

W—s.

DUCHOUL (JEAN), fils du précédent, suivit de bonne heure l'exemple de son père, en se livrant à l'étude, mais ce fut à celle de l'histoire naturelle. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Varia quercus historia ; accessit Pilati montis descriptio*, Lyon, 1555, in-8°. de 120 pages,

avec quelques figures en bois il l'annonce, c'est une histoire des chênes ; I. suivant l'usage du temps, il donne plus à l'étranger l'observation de la nature. simple compilation de tout auteurs anciens ont écrit sur Le Voyage au mont Pilat, qui suite, est plus intéressant, il a décrit les objets qu'il avait vus. On y trouve quelques notions qui décèlent un homme mais il paraît quelquefois trop surtout quand il parle d'une maison de campagne, par laquelle était un ancien château Fées, où il y avait des appartements fait mention de quelques personnes qu'il avait vues au II. Ce voyage fut réimprimé la même année, par Conrad Gesner, traité *De rarioribus et admirabilibus*. II. *Dialogus formicæ, muscæ et papilionis*, Lyon, 1555. III. *Dialogue de la vie des hommes avec une épître de la vie et autres discours*, Lyon, 1565, in-8°. , cité par Duverney sa bibliothèque.

D—
DUCK (ARTHUR), de la famille anglaise, né en 1555, consulté anglais, fut successivement chanoine de Bath et Wells, de Londres et maître des Nommes en 1640 membre de la chambre des communes, il fut en faveur de Charles I^{er}, de la rébellion. Son attachement à la cause royale, non seulement son avancement, mais lui plus grande partie de sa vie mourut à Chiswick, près de Londres en 1649. On a de lui : I. *Verici Chichele* ; II. *De usu ritate juris civilis romani dominii principum christi*

Londres, 1655, in-8°. Cet ouvrage, dans la composition duquel Duck fut beaucoup aidé par Gérard Langbaine, est fort estimé, malgré quelques obscurités et de fréquentes répétitions. Il a été traduit en français (Paris, 1689, in-12), et réimprimé plusieurs fois en Angleterre et ailleurs. X—s.

DUCK (ETIENNE), poète anglais, plus remarquable par sa destinée que par ses talents, naquit de paysans pauvres, dans le voisinage de Kew, vers le commencement du 18^e. siècle. Lire et écrire l'anglais, et un peu d'arithmétique, fut toute l'instruction qu'il reçut dans ses premières années; et, encore occupé d'un travail pénible et presque continuel, eut-il bientôt oublié une partie de ce qu'il avait appris à l'école. Il avait 24 ans et il était marié, lorsqu'il forma le projet de suppléer lui-même à l'imperfection de son éducation. Privé du secours des livres, et sans argent pour en acheter, il eut recours à un travail forcé qui lui procura un surcroît de salaire et les moyens de satisfaire son inclination. Il se vit bientôt assez riche pour acheter quelques traités d'arithmétique et d'arpentage, qu'il se rendit familiers dans les heures qu'il déroba au sommeil. Un de ses amis, aimé comme lui du désir de s'instruire, et récemment arrivé de Londres, où il était domestique, en rapporta quelques bons livres anglais, qu'ils étudièrent ensemble. Duck avait un goût naturel pour la poésie, que la lecture du *Paradis perdu* vint alors fortifier. Ce poème avait été pour lui l'objet d'une étude particulière, et il l'avait lu et relu plusieurs fois, à l'aide d'un dictionnaire, avant de le pouvoir bien comprendre. Déjà souvent, au milieu de ses travaux journaliers, il avait essayé d'exprimer ses pensées en vers; il s'enhardit jusqu'à les con-

fier au papier. Ces premiers essais lui firent un certain renom dans son pays. En 1729, un gentilhomme ami des lettres désira le voir, et après s'être entretenu quelque temps avec lui, l'engagea à lui écrire une lettre en vers. Il le fit, et cette épître est celle qui termine le recueil de ses poésies, bien que ce soit la première pièce de quelque étendue qu'il ait produite. Sa réputation commença alors à se répandre hors de son village; plusieurs ecclésiastiques l'encouragèrent et lui firent des présents; la reine Caroline ayant vu quelques-uns de ses essais poétiques, le prit sous sa protection et lui accorda une pension suffisante pour le rendre indépendant du besoin. Il paraît que cette faveur sembla trop considérable aux beaux esprits de ce temps là; le docteur Swift s'abaissa jusqu'à s'en montrer jaloux; du moins publia-t-il à cette occasion une épigramme en jeux de mots sur *Etienne le batteur en grange et le poète favori, qui, après avoir battu le blé, se battait maintenant la cervelle, et en diminuant ses fatigues doublait ses profits*. Duck, muni de quelque connaissance du latin, entra ensuite dans les ordres, fut nommé chapelain d'un régiment de dragons, puis ministre de Byfleet dans le comté de Surrey, et se fit une certaine réputation populaire comme prédicateur. Il se délassait de ses fonctions ecclésiastiques en cultivant la poésie; mais à cette époque de prospérité apparente, il était réellement plus malheureux que dans son premier état: par l'effet du défaut d'exercice corporel, et sans doute aussi par quelque cause morale, il était tombé dans une sombre mélancolie; au retour d'un voyage dans son pays natal, il se précipita dans la Tamise, du haut d'un pont, près de Reading, et se noya en 1736. Ses poésies se

composent principalement de fables et de pièces fugitives. Il a joui longtemps d'une certaine réputation, qui s'est promptement affaiblie, et on ne le cite plus guère aujourd'hui que pour le tourner en ridicule, surtout depuis que Robert Burns, enlevé comme lui au travail de la charrue, par le goût des lettres, a déployé un talent si supérieur. X—s.

DÜCKER. *Voy.* DUKER.

DUGLAIRON. *Voy.* MAILLET.

DUGLO (GASTON). *V.* DULCO.

DUCLOS (SAMUEL COTREAU), né à Paris, médecin ordinaire du roi, fut l'un des premiers membres de l'ancienne académie des sciences, qui l'admit à ses travaux en 1666. Si la gloire d'avoir fait de la chimie une véritable science, a été réservée à Stahl, Duclos a celle d'être un des premiers qui aient cherché à fonder la science des médicaments sur la chimie expérimentale. Il combattit avec avantage les rêveries de Boyle sur la chimie corpusculaire; mais le plus important de ses travaux après l'analyse des eaux minérales, est celle d'une grande quantité de plantes au moyen de l'eau et du feu, système dont on a reconnu depuis l'insuffisance. En 1684, Boyle avait envoyé à l'académie un mémoire sur la manière de dessaler l'eau de la mer. Il faisait usage dans cette opération d'une machine, à l'aide de laquelle il distillait une grande quantité d'eau à peu de frais; et pour parvenir à la rendre douce, il mettait dans cette eau une matière dont il prétendait faire un secret; Duclos conjectura que c'était un alkali, et il ne se trompa point. Ce médecin n'a pas contribué positivement, par lui-même, aux progrès de la chimie; mais il y a servi singulièrement en faisant sentir au public l'utilité d'une science trop négligée

jusqu'alors, et à laquelle il a su concilier de puissants protecteurs. Duclos fut adjoint à Claude Bourdelin, pour l'examen de diverses eaux minérales de la France: on peut consulter à ce sujet les Mémoires de l'académie des sciences. Il avait prononcé, en 1667, à cette académie la réfutation d'un écrit de Pierre le Givre, intitulé: *Le secret des eaux minérales acides*, etc. Il ne fit en cela que remplacer une vieille erreur par une erreur nouvelle. Duclos a fait imprimer les ouvrages suivants: I. *Observations sur les eaux minérales de plusieurs provinces de France*, Paris, 1675, in-12; en latin, Leyde, 1685, in-12; II. *Dissertation sur les principes des mixtes naturels*, Amsterdam, 1680, in-12. Tous les mémoires biographiques que nous avons consultés rapportent la mort de Duclos à l'an 1685; mais il paraît que mort au monde, à cette époque, il vécut encore jusqu'en 1715, sous l'habit de capucin. Voici du moins ce que rapporte un journal du temps: « On mande de Paris qu'on a fait la » *vie de M. Duclos*, qui était de l'académie des sciences et grand chimiste: il était né et élevé dans la religion protestante; mais ayant été converti à la foi catholique par le P. Amédée, célèbre capucin, son prosélyte se fit aussi capucin et ermite pour se mieux détacher du monde et faire plus austère pénitence. » (*Journal de Verdun*, septembre, 1717, art. 13.) G. F—n.

DUGLOS (ANNE-MARIE CHATEAUNEUR, connue sous le nom de), célèbre comédienne, naquit à Paris vers 1664. Son père était capitaine de dragons et avait de la fortune; quand elle voulut paraître sur la scène, elle quitta son nom de Châteauneuf pour prendre le nom de Duclos, que sa grand'mère qui avait eu de la réputation

omme actrice, avait rendu cher public. M^{lle}. Duclos débuta d'abord le théâtre de l'Opéra ; elle obtint qu'un succès médiocre , plus heureuse sur la scène de comédie française, où elle parut la première fois le 27 octobre d'abord elle doubla madame Desmésle dans les premiers rôles comiques, et pendant près de quarante années elle les remplit avec un succès. Son caractère emporté donna plus d'une fois dans des exorbitances. On rapporte qu'un jour de voir rire le parterre ment où les enfants de la malheureuse Inès, dans la tragédie de ce nom, apparaissent tout à coup sur la scène. M^{lle}. Duclos qui jouait le rôle de la comtesse, eut la hardiesse d'interrompre le public pour dire au public : « Ris, sot de parterre à l'endroit le touchant de la tragédie », et le public répondit à cette apostrophe de vifs applaudissements. Née les passions vives et inconstante s'y livra sans réserve jusqu'à la fin de ses jours ; elle avait plus de trente ans quand elle épousa un homme de dix-sept ans pour lequel elle s'était prise d'une violente passion. Les ans n'avaient apporté aucun changement à son inconstance naturelle ; elle était presque séparée qu'elle courait encore les rues galantes comme à l'âge de dix-huit ans. Elle poussa le désordre de sa conduite jusqu'à désertir la maison de son mari, emportant avec elle les effets les plus précieux pour elle : un galant. Elle eut au sujet de sa passion un procès à soutenir contre son mari ; sa cause fut défendue par un avocat célèbre du temps. Les juges qui furent faits dans cette affaire sont encore recherchés aujourd'hui pour les faits curieux qu'ils con-

tiennent. M^{lle}. Duclos avait soixantedouze ans quand elle quitta le théâtre, et quatre-vingt-trois quand elle mourut en 1748. Son portrait peint par Largillière, et gravé par Odieuvre, la représente avec une figure séduisante, des traits nobles et réguliers, une physionomie animée et spirituelle. Elle eut un tort assez ordinaire aux grands acteurs ; elle resta trop longtemps au théâtre, et les dernières années qu'elle y passa compromirent sa réputation. Sa vieille déclamation formait un contraste choquant avec la manière plus naturelle des demoiselles Lecouvreur et Desjardins qui brillaient déjà d'un vif éclat. A—s.

DUCLIOS (CHARLES PINEAU), né à Dinant en Bretagne, d'un fabricant de chapeaux, en 1704, fut envoyé de bonne heure à Paris pour y faire ses études. S'étant dégagé de certaines liaisons peu convenables que l'imprudence de son âge et son ardeur pour le plaisir lui avaient fait contracter, il rechercha la société de tous les beaux esprits du temps et fut très bien accueilli par eux. Il fut l'un des membres de cette réunion de jeunes gens, nobles et autres, qui publièrent leurs productions folles sous les titres de *Recueil de ces messieurs*, d'*Etrennes de la St-Jean*, d'*Œufs de Pâques*, etc. Le roman d'*Acajou et Zirphile*, composé d'après des gravures faites pour un autre ouvrage (1), fut le résultat d'une espèce de pari ouvert dans cette société. *L'Épître dédicatoire au public*, qui précède cette bagatelle, dé-

(1) Ces gravures avaient été faites pour le comte de Tessin, gouverneur du prince royal de Suède, qui, ayant été obligé de quitter Paris avant que son livre (*Faustillans ou l'Infante jenne*, comie) fût mis sous presse, laissa les cuivres entre les mains de Boucher. C'est par méprise qu'un *Dictionnaire universel historique* attribue cette anecdote au baron (comte) de Crenin, qui n'était pas à Paris à cette époque, et qui n'avait que dix-huit ans quand *Acajou* fut publié, en 1744.

plut par le ton plus que cavalier que l'auteur y avait pris. Duclos avait fait précédemment deux autres romans qui avaient mérité et obtenu plus de succès, la *Baronne de Luz*, et les *Confessions du comte de ****. Son premier ouvrage sérieux fut l'*Histoire de Louis XI*. On prétend que le chancelier d'Aguesseau dit de cette histoire : « C'est un ouvrage composé d'aujourd'hui avec l'érudition d'hier. » On en trouva le style épigrammatique et sec; on rendit cependant justice à l'impartialité de l'historien et à l'exactitude de ses recherches. Duclos mit le sceau à sa réputation en publiant les *Considérations sur les mœurs*. Louis XV dit de ce livre : « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » Il aurait pu ajouter : et d'un homme de beaucoup d'esprit. « Le monde, dit Labarpe, y est vu d'un coup-d'œil rapide et perçant. Il est rare qu'on ait rassemblé plus d'idées justes et réfléchies, et plus ingénieusement encadrées. Cet ouvrage est plein de mots saillants qui sont des leçons utiles. C'est partout un style concis et serré dont l'effet ne tient ni à l'imagination, ni au sentiment, mais au choix et à la quantité de termes énergiques et quelquefois singuliers qui forment la phrase et qui sont tous des pensées. Il en résulte un peu de sécheresse; mais il y a en revanche une plénitude et une force de sens qui plaît beaucoup à la raison. » Duclos paraît s'être fort bien jugé lui-même, lorsqu'il a dit : « Je ne regarde pas tout; mais ce que je regarde, je le vois bien. Je n'ai point de coloris, mais je serai lu. » Il n'est point vrai, comme on l'a dit, que le mot *femme* ne se trouve pas une seule fois dans ses *Considérations*; il y est au chapitre de la *réputation*. *J'ai vécu*; ce début de l'ou-

vrage fut tourné en *l'écule*. Où, disait une femme? *Dans un café*. Les *Considérations* furent traduites en anglais et en allemand, honneur qu'on reçut la plupart des autres ouvrages de Duclos. Les *Mémoires pour servir à l'histoire du 18^e siècle*, qui ont été donnés par lui-même comme une suite des *Considérations*, ne sont toutefois qu'un roman dans le genre des *Confessions du comte de ****: la composition en est médiocre; mais il renferme beaucoup d'aperçus fins et judicieux sur les mœurs de la société et particulièrement sur celles des femmes. L'*Histoire de Louis XI* avait valu à Duclos la place d'historiographe de France, vacante par la retraite de Voltaire en Prusse. Il ne voulut pas qu'entre ses mains cet emploi ne fût qu'un vain titre, et il composa les *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, lesquels n'ont été imprimés que depuis la révolution. « Ces *Mémoires*, » dit Chamfort, sont le fruit du travail de plusieurs années; c'est le tableau des événements qui se sont passés sous les yeux de Duclos, dont il a pénétré les causes, dont il a, en quelque sorte, manié les ressorts. L'auteur a vécu avec la plupart de ceux qu'il a peints. Il les avait observés avec cette sagacité fine et profonde qu'il a développée dans les *Considérations sur les mœurs*; c'était le vrai caractère de son esprit. » Un autre ouvrage de Duclos, qui n'a également été publié que depuis la révolution, est celui qui a pour titre : *Considérations sur l'Italie*. On lui avait conseillé, en 1766, de s'éloigner de France pour quelque temps, afin de laisser oublier, au gouvernement, certains propos trévifs qu'il avait tenus au sujet de l'affaire du duc d'Aiguillon et de M. de

la Chalotais, son compatriote et son ami. Il partit pour l'Italie, et à son retour écrivit la relation de son voyage : « Cet écrit, dit encore Chamfort, ne peut qu'honorer la mémoire » et le talent de Duclos. On y retrouve son esprit d'observation, sa philosophie, libre et mesurée, sa manière de peindre par des faits, des anecdotes, des rapprochements heureux. » En 1739, Duclos fut reçu à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et en 1747, à l'académie française, dont il devint le secrétaire perpétuel en 1755. Ces deux académies lui durent beaucoup d'institutions et de réformes utiles. Ce fut lui qui fit substituer les éloges des grands hommes aux lieux communs de morale, pour sujets de prix d'éloquence. Comme membre de l'académie des inscriptions, il composa plusieurs *Mémoires* sur les Druides, l'origine et les révolutions des langues celtique et française, les épreuves par le duel et les éléments, les jeux scéniques, l'action et la déclamation théâtrale des anciens. Comme académicien français, il tint la plume pour la rédaction de la nouvelle édition du *Dictionnaire*, publiée en 1762, et il fit des *Remarques* sur la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal; c'est l'ouvrage d'un homme qui avait porté dans l'étude de la grammaire un esprit juste et philosophique. En plusieurs occasions, il soutint avec courage les prérogatives et l'honneur de sa compagnie; soit en repoussant les atteintes que des grands seigneurs voulaient porter à l'égalité académique, soit en dirigeant les choix de manière à admettre le mérite et à écarter la médiocrité ou la bassesse : son activité à cet égard, poussée peut-être un peu trop loin, le fit accuser de despotisme; il n'en a pas moins eu le droit de dire de lui-même : « Je laisserai

» une mémoire chère aux gens de lettres. » Il obtint, comme citoyen, au moins autant de distinctions que comme écrivain. Ses concitoyens, dont il prenait en tout les intérêts avec son zèle accoutumé, le firent maire de leur ville en 1744, quoiqu'il résidât à Paris. Il fut ensuite député du tiers aux états de Bretagne; et sur la demande de cette assemblée, le roi lui accorda des lettres d'anoblissement. Son caractère était à la fois estimable et singulier. J. J. Rousseau le définissait un *homme droit et adroit*. Il portait dans la société un ton de brusquerie et de domination qui lui faisait d'assez nombreux ennemis. Quelques-uns de ceux-ci ont prétendu que sa brusquerie était de commande, et l'ont appelé le *faux sincère*, du nom d'une comédie de Dufresny; aucun fait ne vient à l'appui de cette imputation maligne. Il est vrai que les louanges dans sa bouche avaient d'autant plus de grâce, qu'elles y étaient plus rarement placées. Etant fort malade il appela un médecin fameux dont il n'aimait point l'esprit ni les manières, et contre lequel il s'était souvent déclaré dans la société. Celui-ci lui témoigna combien il était surpris d'une telle marque de confiance, après tant de propos qui ne l'annonçaient pas. « Cela est vrai, » répondit Duclos, mais par Dieu ! je ne veux pas mourir. » On voulut une fois indisposer Louis XV contre la liberté de ses discours; ce monarque qui l'estimait, dit : « Oh ! pour Duclos, » il a son franc-parler. » Il savait contenir cette liberté dans les bornes d'une sage circonspection. Attaché aux véritables philosophes, et faisant cause commune avec eux, il déployait toute l'énergie de son indignation et de son mépris contre ceux qui, déshonorant ce titre respectable, attaquaient les vérités et même les préjugés nécessaires.

au maintien de la société. C'est d'eux qu'il disait : « Ils sont là une bande de » petits impies qui finiront par m'en- » voyer à confesse. » Sa causticité n'était pas cette moquerie à la fois légère et cruelle, d'un homme qui s'amuse et veut amuser les autres des travers qu'il a saisis ; c'était presque toujours l'expression soudaine et énergique de l'indignation qu'excitaient en lui le vice et la bassesse. Il disait d'un homme enrichi par de vils moyens, et endurci aux affronts : « On lui crache » au visage, on le lui essuie avec le » pied et il remercie. » Il disait de l'abbé d'Olivet, qui avait auprès d'un grand nombre de ses confrères la réputation d'être sourbe et perfide : « C'est un si grand coquin, que mal- » gré les duretés dont je l'accable il ne » me hait pas plus qu'un autre. » On a souvent cité son mot sur les hommes puissants qui n'aiment pas les gens de lettres : « Ils nous craignent comme » les voleurs craignent les réver- » bères. » Et cet autre : « Un tel est » un sot ; c'est moi qui le dis, c'est lui » qui le prouve. » Beaucoup d'autres saillies échappées à son humeur caustique et spirituelle, ont mérité d'être recueillies. D'Alembert disait de lui : « De tous les hommes que je connais, » c'est celui qui a le plus d'esprit dans » un temps donné. » Il aimait beaucoup les anecdotes, les racontait bien, et se plaignait de ceux qui les répétaient mal : « On me gâte mes bonnes his- » toires, disait-il. » Il mourut à Paris le 26 mars 1772, dans sa 69^e année. Ses Œuvres complètes ont été publiées par Desessarts en 10 volumes in-8^e, Paris, 1806. Outre les ouvrages connus jusque là, cette édition renferme quelques morceaux inédits, entre autres un commencement de Mémoires sur la Vie de Duclos, écrits par lui-même. A—G—A.

DUCLOS (ANTOINE-Joseph), peintre, né à Paris en 1742, à Saint-Aubin, a gravé avec finesse et de légèreté un grand nombre de vignettes ; celles qu'il a faites d'après M. Moreau sont estimées, la touche en est douce et l'effet doux et harmonieux. Ses ouvrages on distingue particulièrement les sujets du Rousseau imprimé à Bruxelles, et ce tableau de Kehl. On a de lui une tampe d'après Rubens, portrait de Florence, et deux autres à Saint-Aubin, *le Bal* et *le Duclos* est mort à Paris, c

DUCLOZ-DUPRESNOY (NICOLAS), député suppléant de Paris, aux états-généraux, naquit à Montcornet en 1741. Il distingua dès son jeune âge par son état de notaire, qu'il avait embrassé. Son juste discernement, sa fermeté à saisir les affaires compliquées, la clarté de son exposition, la fermeté de son caractère, l'inflexible sévérité de ses décisions dans les circonstances les plus difficiles de son ministère, lui ont acquis une juste réputation. Il fut chargé de tous les contrôles des finances, qui furent pendant sa longue carrière. Terray, Calonne et Necker dans l'estime publique du peuple, d'utiles secours pour les finances : mais les affaires ne pouvait se faire avec une âme ardente et active de Dupresnoy. Doué d'une belle santé robuste, recherché par son esprit et la vivacité de son esprit, des succès plus brillants et que ceux qui conduisent à la prospérité générale tendi-

toutes les barrières, à effacer les nuances contraires à la réciprocity des sentiments. Les fonctions graves, les qualités les plus, gagnaient en considération par l'approbation ou les éloges d'un ger et frivole, et l'art de lui était devenu comme le complément nécessaire des plus estimables, et des réputations les mieux méritées. A un âge plus mur, Duclos chercha dans son goût pour les beaux-arts un délassement aux fatigues d'une vie laborieuse et agitée. Il avait une des plus belles collections de livres modernes qu'on eût en France à Paris; il voulait surtout enrichir les artistes; quelques-uns d'eux, alors obscurs, aujourd'hui célèbres, ont dû à ses conseils et à sa libéralité, les premiers élans de leur génie. Cependant l'embarras des finances tourna toute son attention vers les affaires publiques. Le roi avait réuni aux états-généraux de se réunir le trésor royal n'avait pas assez de fonds pour attendre l'époque du rassemblement. Duclos-Dufresnoy prêta six millions au roi par la garantie des notaires, dont il était gérant. Dans le discours qu'il fit sur ce sujet, et qui fut imprimé, en 1788, chez Clousier, il rappela les titres du monarque à la confiance et à l'amour de son peuple: et après il discuta la grande question de la représentation nationale. Son écrit intitulé: *Jugement impartial sur les questions principales qui se présentent le Tiers-Etat*, in-4°; osait de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état, se former en classes séparées, et de composer des votes par ordres; mais de ne pas oser nommer des commissaires en nombre égal pour accorder ou refuser des subsides. Ce sage conseil, s'il

eût été suivi, eût sauvé le trône et l'état. Ce fut dans le même but qu'il publia: *Encore quelques Mots sur la question de savoir si le Tiers-Etat peut être représenté par des Ordres privilégiés*, in-4°, 1788; ce pamphlet a eu deux éditions: enfin en 1789 il soutint par ses écrits et par des opérations auxquelles il eut la principale part, le crédit de la caisse d'escompte, dont l'existence était menacée, et il fit paraître successivement, en format in-8°: *Projet proposé pour la Caisse d'escompte; Réponse aux Observations faites sur le Projet de M. Duclos-Dufresnoy, concernant la Caisse d'escompte; et Origine de la Caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions*: ce dernier ouvrage est important pour l'histoire des banques en général. L'embarras des finances augmentant de jour en jour, on parla de créer un papier-monnaie. Duclos-Dufresnoy prévint tous les maux qui seraient la suite d'une pareille mesure, et mit au jour: *Observations sur l'état des finances*, in-8°, 1790; lorsque cette grande faute eût été commise, il chercha à y remédier, en montrant toute l'étendue des ressources de la France, et en ranimant la confiance par deux écrits publiés consécutivement et intitulés: *Réflexions sur l'état de nos finances, à l'époque du 1^{er} mai et 18 novembre, 1789*, in-4°, 1790; et *Calcul du capital de la Dette publique*, in-4°, 1^{er} août, 1790. Ce dernier ouvrage fut généralement considéré comme le plus clair et le plus exact de tous ceux qui parurent alors sur le même sujet. Mais déjà les lumières de la raison et les calculs de la science étaient devenus inutiles; les partis s'étaient formés, et travaillaient à leur destruction mutuelle, sans songer au bien de l'état. Duclos-Dufresnoy qui comme

tant d'autres n'avait pu prévoir l'effroyable dépravation dont les germes se développèrent si rapidement durant les violents orages politiques, fut la victime des brigands qui s'étaient emparés du pouvoir, et périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 2 février 1794.

W—R.

DUCONTANT DE LA MOLLETTE.

V. CONTANT.

DUCOS (JEAN-FRANÇOIS), né à Bordeaux, fils d'un négociant et se qualifiant homme de lettres, fut député en 1791 à l'assemblée législative, et en 1792 à la convention, par le département de la Gironde. C'était un jeune homme d'une imagination vive, que les nouvelles idées philosophiques et l'étude des Grecs et des Romains avaient exaltée outre mesure. Il avait entendu son professeur célébrer sans cesse ces fiers républicains, ennemis implacables des rois, et leurs principes étaient devenus les siens. Dès l'année 1791, la monarchie était dégradée en France, ou plutôt presque entièrement détruite. Ducos et les autres députés bordelais, tous exaltés et doués pour la plupart de beaucoup de talent naturel (voy. GENSONNÉ, GUADET, VERGNIAUD), crurent que le moment était arrivé de donner les institutions romaines à leur patrie ; il paraît même qu'ils en firent le serment dans leurs réunions particulières, avant de partir de Bordeaux. Dès les premières séances de l'assemblée législative, Couthon avait fait décréter que les mots *sire* et *majesté* ne seraient plus employés dans les communications de l'assemblée avec le roi. Ce décret fut, il est vrai, rapporté le lendemain ; mais Ducos insista avec force pour qu'il fût maintenu. On le vit dans toutes les circonstances attaquer les ministres presque toujours sans motifs, ou pour

des désordres que les défilés de l'assemblée faisaient naître. Il n'était pas en leur pouvoir de venir ou de faire cesser. Il refusa d'accorder sa sanction à un décret très violent contre les émigrés ; des habitants d'Alsace vinrent faire à cette occasion une insolente manifestation. Il en demanda la mention au procès-verbal, et l'obtint. Il était aussi négociant de Bordeaux et propriétaire d'une maison de campagne. Il devait, au moment de la révolution, des propriétés pour ses propres intérêts et pour ceux de sa ville natale, désirer le maintien des lois qui conservaient les richesses et la prospérité de la France ; malgré d'aussi puissantes considérations, Ducos vota dans le sens de ceux qui voulaient la destruction de la monarchie. Lorsque son collègue Barnave proposa la dissolution de la garde nationale du roi, il se joignit à lui et puya avec violence tous les arguments qu'on employa pour la destruction de ce dernier rempart, nomme de la monarchie, et contribua à la chute du monarque, et contribua au coup à faire remporter la victoire. Le 3 août il assista à la séance et ne craignit plus de dire ce qu'il pensait. Il fut en opposition avec ses discours. Il fit lire un message pacifique du prince avait accompli sa mission, à l'occasion du mariage du duc de Brunswick. Le 10 août, le duc de Brunswick ne parut point dans les rangs de la garde nationale, soit dans leurs rangs, soit dans leurs rangs, force ouverte, renversé le 10 août. Par une circonstance remarquable, ce ne fut pas les Brunswick qui établirent la république.

on). Ils ne reparurent dans les que lorsque le danger fut passé; les impétueux jacobins n'étaient disposés à partager avec eux les fruits de la victoire. Dès que la convention fut constituée, Ducos appuya la motion de M. l'abbé Grégoire, curé d'Embrès en Lorraine, qui demanda le premier que la France fût déclarée république; le décret fut porté le 22 septembre 1792. Il se trouva ensuite en opposition avec ceux de ses collègues qui, participé par leurs manœuvres aux assassinats du 2 septembre, s'efforçaient de faire considérer ces affreux massacres comme une œuvre patriotique; et cependant il vota avec eux au procès de Louis XVI, rappela au peuple et opina pour la mort du roi, que les chefs de la faction bordelaise votèrent effectivement, mais seulement après avoir émis dans la demande de l'appel au peuple, qu'ils avaient d'abord imaginé dans l'intention de le sauver. Après, Ducos, qui était plutôt un homme d'esprit qu'un grand politique, ne se fit pas remarquer dans la convention, au moins par ses raisons à trois de ses collègues, les ardents dont les noms sont rappelés plus haut, et qu'on vit constamment sur la brèche, jusqu'au moment où ils furent saisis dans la salle même où ils délibéraient encore; mais il les défendit avec courage, et se montra fidèle au risque même de sa vie : il ne craignit pas de se sacrifier pour leur liberté, qui pouvait alors n'être plus qu'une ombre. En votant la mort du roi, et en appelant au peuple, il s'était placé dans les rangs des révolutionnaires les plus furieux. Ils avaient en lui un partisan de plus, il était naïf, qu'ils voulaient le conserver. Cette considération, Marat avait

obtenu que Ducos ne fût pas compris dans la proscription du 31 mai 1793. Il continua donc de siéger quelque temps dans la convention après cette journée; mais ce ne fut que pour parler, dans presque toutes les séances, de l'innocence de ses collègues, pour appuyer les réclamations qu'ils faisaient parvenir du lieu où ils étaient détenus, et demander qu'on leur rendit justice. Les vainqueurs qui devaient naturellement craindre qu'une pareille intercession ne devint dangereuse pour eux, ne trouvèrent pas de meilleur moyen de fermer la bouche à Ducos, que de l'arrêter lui-même et de lui faire partager le sort de ses amis. Il fut donc saisi, mis en accusation, livré au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 31 octobre 1793. Il était âgé de vingt-huit ans. Ducos marcha au supplice avec la plus grande fermeté. Pendant toute la nuit qui suivit leur condamnation et précéda l'exécution, ils firent retentir les cachots de la Conciergerie de leurs chants civiques, en buvant du punch et en criant *vive la république!* Pendant les débats du procès, Ducos composa un pot-pourri très spirituel et surtout très gai, sur l'aventure de son collègue Bailleul, qui avait été arrêté à Provins et conduit à la Conciergerie. Un Dictionnaire biographique dit, en parlant de ce pot-pourri, « que c'est » de sa propre arrestation que Ducos » veut parler dans sa chanson. » L'auteur du dictionnaire s'est trompé, comme sur beaucoup d'autres faits historiques plus importants que celui-là. B—U.

DUCOUDRAI. Voy. BOURGEOIS et TRONSSON.

DUCOUEDIC (), né en Bretagne, était lieutenant de vaisseau et commandait la frégate la *Surveillante*, lorsque, le 7 octobre 1779, il ren-

contra à la hauteur d'Ouessant le *Québec*, frégate anglaise commandée par le capitaine Farmer. Le combat fut extraordinairement vif et sanglant entre ces deux marins, également jaloux de défendre l'honneur de leur pavillon. Tous deux déployèrent un courage indomptable. La *Bintinaye*, son lieutenant, tenta vainement l'abordage. Le *Québec* sauta en l'air avec son capitaine, qui ne voulut jamais quitter le bâtiment que lui avait confié son souverain. La *Surveillante*, totalement désemparée et rasée comme un ponton, rentra à Brest, rapportant son capitaine grièvement blessé. Louis XVI, en considération des blessures que Ducouëdic avait reçues, et de la conduite pleine de valeur et d'intrépidité qu'il avait tenue dans cette affaire, l'éleva le 20 octobre au grade de capitaine de vaisseau ; mais ce brave marin ne jouit pas long-temps de sa gloire et des récompenses de son souverain, il mourut de ses blessures peu de jours après. Le roi accorda à sa veuve une pension de 2,000 livres, réversible par égales portions à ses trois enfants, et à chacun de ceux-ci une pension de 500 livres pour en jouir dès le moment. En 1784, l'intendant de Bretagne fut autorisé à faire exécuter et poser un écusson aux armes de Ducouëdic sur le monument élevé à Brest sur son tombeau, aux frais du roi.

Z.

DUCQ (JEAN LE), peintre et graveur, né à la Haye en 1636, fut élève de Paul Potter, dont il imita la manière de peindre, à s'y méprendre ; mais quel que fût le succès avec lequel ce maître cultivait la peinture, il la quitta pour prendre le parti des armes. Il eut une place d'enseigne et devint capitaine. Il ne paraît cependant pas qu'il ait conservé cet état ; car on sait qu'il fut directeur de l'aca-

démie de peinture de la 1671, et qu'il vécut long-temps cette ville. L'année de sa mort n'est pas connue. Le Ducq a gravé plusieurs estampes, dont les plus remarquables forment une suite de huit figures qui représentent différents caractères de la nature ; on y admire l'expression franche et les caractères vrais de ces figures, ainsi que leurs attitudes choisies d'une manière ingénieuse. Les estampes nous rappellent Paul Potter ; mais il y a dans la présentation des animaux une fermeté de dureté qui ne se trouve dans les ouvrages de son maître ; de sa pointe elle n'est ni si délicate. Les tableaux de Le Ducq ont été confondus avec ceux de Paul Potter, orne les cabinets de collection. Ils représentent généralement des scènes de corps-de-voleurs. On en voit deux dans la collection du Louvre.

DUCREUX (FRANÇOIS), né à Saintes en 1596, profita longtemps la rhétorique et les sciences, puis se livra entièrement à la direction des consciences. Il mourut à Bordeaux en 1666. On a de lui *torix Canadensis seu novæ libri decem ad annum usque 1656, autore P. Francisco* Paris, 1664, in-4°. L'histoire du Canada ne tient que bien peu dans ce gros livre, un des défauts qu'il soit possible de remarquer. Il n'y est presque question que de l'histoire des missions des jésuites dans cette contrée et des guerres qu'ils eurent avec les uns ou contre les autres. P. Ducreux, qui n'avait jamais vu le Canada, écrivit son livre d'après les relations qu'il eut de la suite ; mais, comme l'ouvrage est de P. Charlevoix

assez d'attention que
 n voit avec plaisir
 ne sont point sup-
 une histoire suivie,
 ls ont perdu l'agré-
 eauté. » Il est dou-
 personne, pas même
 gé d'examiner l'ou-
 patience de lire en
 nt dix pages de cette
 e style est d'ailleurs
 Ducreux y a joint une
 du Canada, des fi-
 es peu exactes et la
 la martyre de plu-
 ires. On lui doit en-
natica græca Cle-
scum observationibus
espauterii gramm-
endata, Bordeaux -
 II. *Vita P. J. Fran-*
co reddita è gallico,
 , in-12; IV. *Vita*
alesii, latinè red-
 le Maupas du Tour),
 in-8'. E—s.
 (GABRIEL - MARIN),
 e d'Orléans, y naquit
 Après avoir reçu des
 ville une éducation
 que littéraire, il prit
 annonça comme vou-
 loire des prédicateurs
 Paris que dans la pro-
 près dans cette carrière
 er par M. de Brienne,
 oulouse, qui le donna
 aux chapitres natio-
 es déchaussés et des
 dont il rédigea les
 itutions. En 1770,
 riede Guerne, évêque
 e, le nomma vicai-
 l de son diocèse, avec
 irveiller le gouverne-
 comme le spirituel.
 se chargea, de plus,

de fournir au duc de Choiseul tous
 les renseignements que ce ministre de
 la guerre demandait sur l'île de Corse.
 La révolution dans le ministère, opé-
 rée par le chancelier Maupeou, le
 dispensa de ce travail. Celui du gou-
 vernement spirituel et temporel d'Ale-
 ria, le plus étendu des cinq diocèses
 qui partageaient alors la Corse, joint
 à la nature du climat, altérèrent la
 santé du vicaire-général, au point
 qu'il fut forcé de solliciter son retour
 en France. Le comte de Marboeuf,
 qui l'appréciait, lui en donna moins
 la permission que l'ordre. Le cardinal
 de la Roche-Aimon, alors ministre de
 la feuille, rendit justice à la sagesse
 de son administration, en lui accord-
 ant une pension de 1200 liv., d'après
 les sollicitations du maréchal du Muy.
 Ducreux, moins inquiet sur sa for-
 tune, n'en reprit qu'avec plus d'ar-
 deur ses travaux littéraires, qui bien-
 tôt lui méritèrent des protecteurs, à
 la tête desquels nous placerons le
 cardinal de Bernis. *Monsieur*, frère
 du roi, aujourd'hui Louis XVIII, le
 choisit pour un de ses chapelains en
 son palais du Luxembourg. C'est sous
 ce titre, qu'ayant mis la dernière main
 à ses *Siècles chrétiens*, il écrivit au
 pape Pie VI, pour le prier de bénir
 son travail, quoique les maximes re-
 connues de l'église gallicane y con-
 trariassent quelquefois les principes
 rigides des ultramontains. En 1786,
 l'abbé Ducreux se proposait de don-
 ner une nouvelle édition de ce
 grand ouvrage, auquel il devait ajou-
 ter l'histoire ecclésiastique du dix-
 huitième siècle. Bien que l'auteur,
 dans celle du dix-septième, eût an-
 noncé la plus grande impartialité,
 M. de Miromesnil, alors garde des
 sceaux, sous la date du 10 février
 1786, prévint l'abbé Ducreux que la
 ferme intention du roi était qu'on n'é-

civité point sur des matières dont on ne pouvait occuper le public sans violer la loi du silence, que le monarque voulait maintenir de tout son pouvoir. L'auteur, aussi sage historien que bon Français, jeta au feu ce qu'il avait préparé pour cette addition à ses *Siècles chrétiens*. Il était depuis longtemps chanoine d'Auxerre; mais son attachement pour sa patrie, et plus encore pour sa famille, le déterminèrent à se retirer à Orléans, où il obtint un canonicat de Sainte-Croix, qu'il occupait encore quand il mourut, le 24 août 1790. Il avait choisi les pauvres de sa ville natale, pour héritiers; mais les troubles révolutionnaires rendirent inutile sa bonne volonté. Le legs parut, aux administrateurs des hospices, plus onéreux que profitable. L'abbé Ducreux était à la fois économe et généreux. Dans une longue discussion qu'il eut à soutenir pour sa prébende, le bon droit fut toujours de son côté; aucune cour n'hésita dans l'arrêt qu'elle devait prononcer en sa faveur. Bien qu'il en fût solennellement dispensé, Ducreux, non-seulement paya ses frais, mais de plus ceux de sa partie adverse. Il mourut le premier ami de son rival. Nous devons à l'abbé Ducreux : I. *les Siècles chrétiens*, ou *Histoire du christianisme dans son établissement et ses progrès depuis J.-C. jusqu'à nos jours*, Paris, 1775—1777, 10 v. in-12, traduit en espagnol, Madrid, 1788. Excellent ouvrage, enrichi de tableaux chronologiques qui en facilitent l'usage. Les premiers siècles de l'église y sont esquissés très rapidement, ce qui a permis à l'auteur de donner un plus grand développement aux seizième et dix-septième siècles. II. *Poésies anciennes et modernes, recueillies par l'abbé Ducreux*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. L'éditeur y

inséra plusieurs pièces de sition, et particulièrement qu'il avait, dans sa jeunesse d'Isambert de Baugneaux, s triote et son ami. III. *Collection des œuvres de Fléch* sur les manuscrits de l'au mentée de plusieurs pièces vaient jamais été imprimée pagnée de préfaces, d'obs et de notes sur tous les en ont paru eu avoir besoin 1783, 10 vol. in-8°. IV. *réflexions extraites de l la religion et la morale*, 2 1785. L'abbé Ducreux avait les mœurs des anciens Romains; coup de recherches qu'il se de publier. La mort ne lui d'y mettre la dernière main

DUCREUX (JOSEPH), né à Nanci, en 1737, fut le du célèbre Latour. Envoyé par le duc de Choiseul, en 1757, y faire le portrait de la jeune duchesse Marie-Antoinette dauphine et reine de France premier peintre de cette malheureuse princesse. Se auxquels il donnait beaucoup et d'éclat, furent long-temps il voulut aussi peindre à l' miniature, et il y réussit ment, mais sans rien ajouter putation. Les portraits qu'il lui-même, tantôt sous la figure d'un joueur ruiné qui s'abandonne au desespoir, tantôt sous celle d'un dormeur, d'un ivrogne, les regards de la multitude sitions publiques du musée; va du naturel et une sorte d' Les véritables connaisseurs, auraient désiré des attitudes vives et un meilleur ton. Ducreux mourut en 1802, d'une pleurésie foudroyante qui le

Paris à Saint-Denis, et qui sa pas trois minutes d'existence avait été reçu membre de impériale de Vienne.

F. P.—T.

DISI (PHILBERT GASSAUD), de la troupe de Molière. Ce joua originaiement le rôle le. Robinet et les autres gatemps, rapportent qu'il s'en e la façon la plus satisfaisait un gros homme, de fort ie, qui avait des manières et originales. A l'âge de cinis, étant devenu lourd et il se retira du théâtre avec on de 1000 fr., pour aller s une campagne qu'il avait àainte Honorine, près Paris. is cette retraite qu'il termina n 1695, ayant de soixante-tante-six ans. Il fut si vivetté de son curé, que ce bon ut pas, dit-on, le courage à son enterrement. Ducroisi d'un gentilhomme de la ia femme, Marie Claveau, put jamais faire qu'une acioacre, était aussi d'une fale.

F. P.—T.

DOISY (OLIVIER SAUVAS connu sous le nom de), sy, près Ervi, le 1^{er}. jan., s'est occupé de littérature. ni de M. J. Chénier, et fut teur d'un de ses opuscules 1ER.). Il avait été secrétaire-du tribunal, et est mort en 98. Voici la liste de ses oule
I. *Le Triomphe de la raison*, nique, 1772; II. *la Partie r son conseil*, comédie en s et en prose, 1773; III. *t Azur*, comédie en un acte s, mêlée d'ariettes, 1774; *me qui ne s'étonne de rien*, n un acte et en prose, 1776.

Ces quatre pièces ont été représentées en province. V. *Epître au citoyen François de Neufchâteau, sur sa renonciation au ministère de la justice*, 1792, in-8°.; VI. *Epître à M. Chénier sur sa tragédie de Caius Gracchus*, 1792, in-8°. Ducroisy s'était composé une petite bibliothèque dans laquelle il avait fait entrer beaucoup de livres rares ou curieux. Il s'était complu à faire collection des différentes pièces du même auteur. Il avait recueilli beaucoup de pièces de théâtre devenues rares ou tirées à petit nombre. Mais l'objet le plus important et le plus précieux, était un exemplaire des *Œuvres de Voltaire*, 92 volumes in-12, papier à 24 sols, relié en simple basane, avec un *supplément* par Ducroisy. Le propriétaire avait ramassé environ deux-cents pièces inédites ou omises par les éditeurs de Kehl. Il avait collationné les pièces de théâtre sur les manuscrits du théâtre français, et avait reporté les variantes. Il avait mis des notes dans les passages où elles lui semblaient nécessaires. Ce supplément formait quatorze tomes de différents formats. Le *Catalogue des livres de feu M. Ducroisy*, avait été fait et imprimé en trois feuilles in-8°. M. de Solaines ayant acquis toute la bibliothèque, la distribution du catalogue n'eut pas lieu, et le très petit nombre d'exemplaires qui ont été mis en circulation sont très recherchés des amateurs.

A. B.—T.

DUCROS (ANDRÉ), médecin, né à St.-Bonnet le Chatel en Forez, dans le 16^e. siècle, est auteur d'un *Discours en vers sur les misères du temps*, Bergerac, 1569, in-4°. Il s'en fit deux autres éditions, la même année, l'une à Angoulême et l'autre à la Rochelle. Duverdier, son compatriote, lui a consacré un article dans sa *Bi-*

bibliothèque française, où l'on apprend qu'il avait composé le *Tombeau d'illustre Louis de Bourbon prince de Condé*, pièce d'environ mille vers, et plusieurs autres ouvrages, latins et français. Duverdier cite du même auteur un sonnet sur *les misères de la vie humaine*, qui a pu fournir à Rousseau l'idée de ses stances sur le même sujet. W—s.

DUCROS (SIMON), écrivain peu connu, né à Pézenas, dans le 17^e siècle, est auteur d'une *Traduction en vers de la Philis de Scire*, Paris, 1630, in-12. (Voy. BONARELLI). Il la reproduisit avec des changements dans le recueil de ses *Poésies diverses*, Paris, 1647, in-4°. On lui doit encore l'*Histoire de Henri, dernier duc de Montmorency*, Paris, 1643, in-4°, réimprimée sous le titre de *Mémoires de Henri*, etc., Paris, 1660, 1665, in-12. On apprend dans l'avis au lecteur, que Ducros avait servi comme officier sous les ordres du maréchal, et que la plupart des faits contenus dans cette histoire se sont passés sous ses yeux. Ce sera peut-être une raison de la consulter pour les personnes qui ne sont point rebutées par les défauts et les désagréments du style. — DUCROS (Jacques), avocat à Agen, a publié des *Réflexions singulières sur l'ancienne coutume de cette ville*, Agen, 1666, in-4°.

W—s.

DUCROS (PIERRE), peintre et graveur, né en Suisse en 1745, vint s'établir à Rome, où il se lia d'une étroite amitié avec le célèbre Volpato; ils exécutèrent et publièrent en société une suite de vues de Rome et de la campagne romaine. C'est un magnifique ouvrage, Ducros s'y montre grand paysagiste et habile graveur. Toutes ces vues sont exécutées en couleur, avec une fidélité qui ajoute encore au

mérite de l'exécution. Il est outragé par ce premier si peu de temps après, et M. Paul de Montagnan main, vingt-quatre vues de l'île de Malte. Cet ouvrage cède en rien au premier des sites et le mérite de ce sont les plus beaux de nature, reproduits dans leur pompe. Cette collection doit être rangée parmi les plus belles productions en ce genre; le burin y a été mis avec le pinceau et d'effet avec le pinceau nous ne connaissons rien de plus rendu que la *vue générale prise de Montréal*; posant que la *vue du thronum* et de l'*Etna* signifie que la *vue de l'île de Syracuse*; de plus que la *vue de l'intérieur de Messine*, ruinée par un tremblement de terre de 1784 *du port aux galères et de Malte*. Cet ouvrage place distinguée à Ducros parmi les meilleurs paysagistes modernes. Cet artiste ayant voyagé, cherchant les pittoresques des différens pays, n'en trouvait pas un qui lui convînt à l'instant; il en a fait une précieuse collection; ses vues en grand nombre, et recherchées, surtout en Allemagne et en Angleterre plus connues. Ducros mourut le 18 février 1811.

DUCRUE (BENNON), jésuite, né à Munich en 1670, pendant plus de vingt ans missionnaire au Canada, revint en Europe après avoir été expulsé de la France, et mourut da

de lui en allemand : *Relampagne de Jesus de la Mexique*, et surtout de *ie en 1767, avec d'autres lignes d'être connus*. Cette trouve dans le tome XVI de Murr. Indépendamment qu'il concerne l'histoire de la Californie, on y trouve intéressantes sur la géographie péninsulaire, dont il ne l'extrême stérilité. Murr a te relation des notes, et il lons de langue californienne lui avaient été communiquées.

E—s.

DUDES ou DUDON, né ait étudié à l'université de Entré dans les ordres, il chaoinne de la cathédrale. sances en médecine le fir du roi Saint Louis, qui son médecin en remplacement de la Brosse. Maître ça son emploi tant auprès K que de ses deux successeurs en 1285, il avait pour se Fouques de la Charité. itements se montaient à an ou deux sous par jour, il était en cour, il recevait zation de six deniers ou de s par mois et cinq francs abillement. Nourri au palais ait deux valets à ses ordres, puis il était éclairé et chauffé. it Louis IX à la seconde et assista à la mort de ce ut il accompagna le corps . Philippe-le-Bel étant allé 1271, la fête de la Pentecôte-Germain-en-Laye, em- : lui son médecin. Celui-ci gèreusement malade : on le champ transporter à Paris, peler tous les médecins de , qui, dans une consulta-

tion, décidèrent que leur confrère était dangereusement malade, que ses urines étaient teintées et chargées, qu'il ne donnait aucun signe de digestion, et que, si la matière, venant à s'exalter, montait au cerveau, ils désespéraient de sa vie. D'après cette décision, le malade fit appeler frère Daniel du Val des Ecoliers, pour recevoir sa confession et dicter ses dernières volontés. Revenu à lui, il s'endormit d'un profond sommeil, puis, s'étant réveillé, il s'empressa d'annoncer que, dans le plus violent accès du transport, il s'était adressé à S. Louis, dont il décrivait les vêtements, qu'il avait vu ce roi, qu'il lui avait parlé, et que ce prince lui avait promis sa guérison, après une conférence très longue qu'ils avaient eue ensemble. Les personnes qui entouraient maître Dude pensèrent que ses discours étaient une suite de son délire, avec d'autant plus de raison, que le malade fit la demande d'un poulet, d'une forte mesure de vin et d'un pain pour entrer, disait-il, dans sa convalescence. En vain les médecins lui firent des représentations; il n'en tint aucun compte, il mangea et but à son appétit, et se trouva en effet parfaitement guéri. Le confesseur de la reine Marguerite de Provence, auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Miracles de S. Louis*, qui rapporte cette anecdote, ne semble pas être très persuadé de l'authenticité de cette guérison miraculeuse; il termine son récit par ces paroles : « Et comme le diz mestre » Dudes fust phisicien (médecin), il » sot bien que il avient pou ou néent » (il savait bien qu'il arrive peu ou » jamais), selon le cours de nature, » que aucun malade de fièvre ague » (aiguë), doie (doive) estre guéri » parfaitement el quart jour de tele » maladie, par forte roideur ou par

» sueur (par le grand froid de la fièvre ou par la sueur). » R—T.

DUDEFFANT. *V. DEFFANT.*

DUDINCK (Josse), chanoine de Ressen, dans le duché de Gueldres, au 17^e siècle, homme d'une grande érudition, passe pour être auteur de deux ouvrages bibliographiques, si rares, qu'ils ne sont indiqués que conditionnellement dans les catalogues de Groschuff et de Vogt; et que des savants, tels que Schmidt, Sagittarius, etc., n'ont pu se les procurer même manuscrits. En voici les titres : I. *Bibliothecariographia, hoc est, Enumeratio omnium autorum, operumque, sub titulo bibliothecæ, catalogi, indicis, nomenclatoris, athenarum, etc., prodierunt*; II. *Palatium Apollinis ac Palladis, hoc est, Designatio præcipuarum bibliothecarum veteris novi que sæculi*. Valère André (*Bibl. belgica*) a indiqué le premier ces deux ouvrages comme ayant été imprimés à Cologne en 1643, in-8°; le Père Labbe (*Biblioth. bibliothec.*) et Harzeim (*Bibliot. coloniensis*) n'ont fait que le copier; Valère André lui attribue encore, III. *Synopsis bibliothecæ marianæ, hoc est, Recensio authorum qui de B. Mariæ virgine scripserunt*; IV. *Mundus marianus, hoc est, specificatio omnium mundi locorum in quibus virgo miraculosè colitur*. Ces derniers ouvrages ne sont pas moins rares que les précédents; et même l'existence n'en est pas bien certaine, malgré l'autorité de Valère André. W—s.

DUDITH (André), né à Bude, le 6 février 1533, de Jérôme Dudith, gentilhomme hongrois, et de Magdélène Sbardellat, noble vénitienne, fit paraître dès son enfance un esprit vif beaucoup de dispositions pour les sciences. André Sbardellat, son oncle maternel, pour lors évêque de Vaccie,

autrement Veitzen, et ensuite vêque de Strigonie, l'éleva d religion catholique. Dudith, par naissance, prit le surnom de *dellat*. Après avoir étudié en magne et en plusieurs universités, il parcourut la France, la terre, les Pays-Bas et l'Allemagne se fit partout estimer des savants se rendit ensuite, l'an 1560, à de Vienne, où l'empereur Ferdinand le fit entrer dans son conseil, donna l'évêché de Tina. Peu de après il fut envoyé au concile de te, au nom de l'empereur et de clergé de Hongrie : il y arriva janvier 1562, et y prononça un cours très éloquent, qui fut écouté de plaisir, qu'on ne s'aperçut point qu'il avait rempli toute la journée, qui avait été destinée à des choses importantes. Il n'en fut pas de d'un autre discours qu'il y prononça le 16 juillet; car, quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion et qu'il déclarât fortement contre le protestantisme, il s'expliqua, dans ce discours et dans ses conversations avec les légats, sur la résidence des évêques et en faveur du mariage des ecclésiastiques et de la concession du divorce que les légats, appréhendant qu'il entraîna un grand nombre de protestants à se convertir, ne s'écrit au pape que Dudith était dangereux, et qu'il était né à Trente. Le pape refusa de le raporter à l'empereur mais Ferdinand qui fut exécuté; mais Ferdinand loin de blâmer sa conduite, lui pour récompense l'évêché de en Hongrie, et bientôt après Cinq-églises. Après la mort de ce, arrivée en 1564, Dudith fut envoyé en Pologne par Maximilien où il avait été déjà envoyé par Ferdinand. Il épousa en secret Strazzi, l'une des filles d'hon

ine, et il se démit de son évêché. Il fut à ses autres emplois, l'empêchant de se marier, l'empêchant de l'aimer et de le protéger, et ne lui fit que le garder. Mais Rome le déclara excommunié, et le condamna au feu comme hérétique. Dudith ayant perdu sa femme, dont il eut trois enfants, se remaria, en 1559, avec Elisabeth Sborowits, d'une illustre famille de Pologne, sœur du comte Jean Tarnow, et d'un des fameux Sborowits : il en eut plusieurs enfants. Il fut renvoyé plusieurs fois en Pologne pour faire tomber l'éclat du roi sur les empereurs ; mais il n'y réussit pas. Il embrassa publiquement la religion prétendue réformée, et devint même Socinien, selon l'opinion de plusieurs écrivains ; mais l'auteur de sa vie n'en convient pas : il assure, au contraire, que Dudith disputa fortement contre Socin. Quoi qu'il en soit, Dudith s'établit ensuite à Breslau en Silésie, où il mourut le 23 février 1589, à cinquante-six ans. C'était un homme bien fait et de belle taille ; il avait quelque chose de mauvais dans le visage. Il était pacifique, affable, civil, réglé dans sa conduite, très charitable envers les pauvres, et bienfaisant à l'égard de tous les hommes. Il était si grand admirateur de Cicéron, qu'il en avait écrit plusieurs fois toutes les œuvres de sa main. Il savait plusieurs langues, et était rendu habile dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la médecine, le droit et la théologie. Il a un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liste dans Nicéron ; les principaux sont : I. *Dissertationes de cometis*, Bâle, 1579, in-8°. II. Deux Harangues prononcées au concile de Trente, une Apologie de l'empereur Maximilien II, Traité en faveur de la liberté

du mariage, avec des lettres et quelques autres écrits imprimés en 1610, in-4°. avec sa vie, par Reuter, qui est, de tous les auteurs, celui qui a écrit le plus en détail et le plus exactement de ce qui concerne Dudith ; III. *Notæ duplices in fausti Socini disp. de Baptismo* ; IV. *Quæstio ubi vera et catholica ecclesiâ christi invenitur* ; V. Une *Lettre contre la condamnation des hérétiques au dernier supplice* ; VI. Des *Lettres* et des *Poésies latines* ; VII. La *Vie du cardinal Polus*, en latin, traduite de l'italien de Louis Beccatelli, etc. La nuit même qu'il mourut, il laissa à sa femme les vers suivants :

O cœcis animi latebras, et nescia corda
Crastina venturo quid ferat hora die !
Quis noctem me illam, convivia et illa putasset
Ultima, tam caro ducere eum capite.

Z.

DUDLEY (EDMOND), ministre de Henri VII, roi d'Angleterre, naquit en 1462. Il sortait de la famille des barons de Dudley, bien qu'on ait voulu faussement le faire passer pour le fils d'un ouvrier. Il fit ses études à Oxford ; de là il vint à Londres étudier les lois, et se distingua bientôt tellement dans cette profession que le roi Henri VII voulut se l'attacher, et le nomma, à ce qu'il paraît, membre de son conseil privé avant qu'il eût atteint l'âge de vingt-trois ans. On le voit en 1492 au nombre de ceux qui conseillèrent à Henri VII, alors campé près de Boulogne, de faire la paix avec la France. Il eut vraisemblablement grand part à cette paix, et fut un de ceux qui en signèrent en 1493 la ratification par le parlement. Cette paix déplaisait à la nation ; mais elle avait été fort avantageuse au roi et à ses agents, qui l'avaient fait acheter chèrement à Charles VIII, pressé d'exécuter son entreprise sur Naples. Dudley, en

aidant son maître dans cette négociation lucrative, ne fit que donner un premier essai de ce qu'il pouvait faire pour favoriser le besoin qu'avait Henri VII d'amasser des trésors qui pussent le mettre en état de résister aux troubles intérieurs qu'il voyait toujours prêts à s'élever dans son royaume. De retour en Angleterre, et de concert avec sir Richard Empson, autre ministre du roi, il travailla assidument à remplir ses coffres par tous les moyens de concussion que lui fournissait son habileté dans les lois, inventant des prétextes pour des saisies, dont il faisait payer bien cher la main-levée, des emprisonnements dont on n'était relâché qu'en payant, des crimes dont il fallait acheter le pardon, des droits de toute espèce, des grâces dont le but final était toujours d'attirer dans le trésor du roi des sommes dont les ministres avaient sans doute leur part. On ignore sous quel titre ils exerçaient ce ministère odieux. Un écrivain du temps les appelle en latin *fiscales judices*, dénomination, dit le biographe de Dudley, qui n'a pas d'équivalent en anglais. Il paraît que nommé en 1497 il trouva dans les fonctions de cet emploi et dans l'influence qu'il lui donnait sur la composition des jurés, de grandes facilités pour l'exercice de son détestable talent. Nommé en 1504 orateur du parlement, il y fit passer plusieurs lois, distinguées surtout par le mérite particulier de la clarté et de la précision qui en rendait l'application facile. Cependant il était devenu si odieux à la nation, qu'aussitôt après la mort de Henri VII, en 1509, son fils Henri VIII fut obligé, par la clameur publique, de le faire arrêter et mettre en jugement, ainsi que son collègue sir Richard Empson.

Soit que, dans les crimes dont on les accusait, on ne pût trouver de quoi motiver la peine qu'on voulait leur infliger, soit que la haine de leurs ennemis cherchât un moyen plus expéditif, ils furent accusés et déclarés convaincus de haute trahison, sur ce que, pendant la maladie du roi, ils avaient averti plusieurs de leurs amis de se tenir prêts à prendre les armes et à se rendre à Londres aussitôt qu'ils apprendraient la mort du roi. Cette précaution, prise probablement contre la haine du peuple, fut interprétée comme un dessein sur la personne du nouveau roi. Tous deux furent condamnés à mort. Henri VIII, qui désirait les sauver, ne put y parvenir, et ils furent exécutés le 18 août 1510, après avoir vu périr avant eux, durant leur emprisonnement, un grand nombre des agents de leurs extorsions. Dudley, pendant sa longue prison, composa un ouvrage intitulé : *l'Arbre de la république*, etc., contenant des principes de gouvernement dont il espérait que l'utilité pourrait lui mériter sa grâce de la part de Henri VIII ; mais quelques circonstances particulières empêchèrent qu'il parvint jusqu'à ce prince. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet ouvrage, assez connu et souvent cité, n'a jamais été imprimé ; il existe en manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Henri VII avait fait épouser en secondes noces à Dudley Elisabeth Grey, fille et cohéritière avec son frère des vicomtes de l'Isle ; il en eut entre autres enfants Jean Dudley, depuis duc de Northumberland, et père du fameux comte de Leicester.

S—n.

DUDLEY (JEAN), Anglais, qu'on ambition et sa puissance ont rendu célèbre, naquit en 1502. Il n'avait que huit ans lorsque son père, Ed

mond Dudley, périt sur l'échafaud, où l'avaient conduit plusieurs actes de pouvoir arbitraire. L'arrêt qui l'avait condamné ayant été ensuite cassé par le parlement, le jeune Dudley fut rétabli dans ses droits, et se distingua dans la guerre de France par des traits de bravoure qui lui méritèrent l'honneur de la chevalerie. Il parut à la cour en 1523, soutenu par sa réputation militaire, par une figure et des manières agréables, et par un esprit souple, délié et insinuant. Cet esprit se forma surtout à l'école du cardinal Wolsey et du premier ministre lord Cromwell, auxquels il se montra successivement attaché, mais pas assez pour compromettre sa sûreté. Henri VIII le nomma gouverneur de Boulogne, qu'il défendit avec succès, l'éleva en 1542 à la dignité de Vicomte de l'Isle, et le nomma grand amiral d'Angleterre. Il lui donna de plus des biens considérables, provenant de la dépouille des églises et des couvents ; mais ces dons, en rétablissant sa fortune presque anéantie par un luxe effréné, lui suscitèrent des - lors un très grand nombre d'ennemis. Il sut néanmoins conserver la faveur du roi, qui étant près de mourir, le désigna pour un des seize exécuteurs testamentaires chargés du gouvernement durant la minorité de son successeur Edouard ; mais cette disposition du testament ne fut pas exécutée. Le duc de Somerset, devenu protecteur du royaume, donna à son frère, sir Thomas Seymour, la place de grand amiral, et Dudley fut dédommagé par le titre de comte de Warwick. Ce fut vers ce temps qu'il soumit les rebelles rassemblés dans le comté de Norfolk, sous le commandement d'un tanneur nommé Robert Ket, qui fut pendu ainsi que plusieurs de ses principaux adhérents. Cet événement découragea

les insurrections qui s'étaient formées dans les autres provinces, et procura au vainqueur une popularité dont il sut profiter ; il rentra en 1549 dans la place de grand amiral, Seymour ayant eu la tête tranchée pour avoir conspiré contre son propre frère. Il obtint bientôt l'entière confiance d'Edouard VI, et son crédit augmenta chaque jour, à mesure que celui de Somerset déclinait. Le roi, désirant cependant les voir unis pour l'intérêt de l'état, proposa un mariage qui eut lieu en 1550, entre l'aîné des fils du comte de Warwick et la fille du duc de Somerset. Warwick fut fait, l'année suivante, grand maréchal d'Angleterre, et fut créé duc de Northumberland. Ces nouveaux honneurs allumèrent la jalousie de son rival de puissance, et ces deux hommes ne songèrent plus qu'à s'entre-détruire. Le duc de Somerset entra, dit-on, un jour chez le lord Paget où dînait le duc de Northumberland, avec le dessein de l'assassiner ; mais il se trouva confondu et comme désarmé par l'accueil plein d'affabilité de son habile ennemi. Malheureusement pour lui, son projet avait fait du bruit ; il fut arrêté, jugé par une commission où siégeait Dudley lui-même, et ayant avoué son dessein coupable, il fut condamné à mort et exécuté le 22 février 1552. Northumberland, quoique délivré du principal obstacle à son ambition, eut le chagrin de le voir, en mourant, emporter les applaudissements et les regrets d'un peuple dont il était aimé. Sa propre chute était prochaine et devait être déshonorante. Peu satisfait de régner réellement au nom du prince, il osait concevoir l'espérance de placer la couronne dans sa famille. Edouard malade, presque mourant, se laissa aisément persuader d'éloigner de la succession ses sœurs Marie et Elisabeth

et sa tante Marie d'Écosse, en faveur de Jeanne Grey, fille de la marquise de Dorset. Des juges intimidés confirmèrent par un acte cette injuste disposition. Le duc de Dorset, qu'on séduisit en lui donnant le titre, alors éteint, de duc de Suffolk, consentit à un mariage entre sa fille et le jeune lord Guilford Dudley. On n'attendait plus que la mort d'Édouard, qui eut lieu le 6 juillet 1553, dans la seizième année de son âge. Dès le 10, le duc de Northumberland fit proclamer Jeanne Grey reine d'Angleterre, malgré elle, et contre le vœu du peuple. Marie d'Écosse, qu'il avait frustrée de la couronne sous le prétexte qu'elle était attachée à la religion catholique romaine, s'était retirée dans le comté de Norfolk, où quarante mille hommes étaient armés pour soutenir ses droits. Northumberland marcha contre eux le 14, à la tête de deux mille hommes de cavalerie et de six mille fantassins; mais le peu de faveur qu'il trouva sur son passage, et la désertion d'un grand nombre de ses soldats, lui ouvrirent les yeux sur sa témérité. Son ancien courage paraissait l'avoir abandonné. Il rentra à Cambridge, et là, apprenant que le conseil, dont il se croyait si sûr, s'était prononcé contre lui et avait proclamé Marie reine d'Angleterre, il prit le parti d'adhérer à cet acte du conseil, et de crier publiquement, en agitant son chapeau en l'air, *vive la reine Marie*. Cette lâcheté lui fut inutile; il n'eut pas même la ressource de la fuite; le comte d'Arundel, jadis l'un des instruments de son ambition, l'arrêta; la compagnie des gardes pensionnaires jugea qu'il devait rester pour justifier leur conduite en marchant contre leur légitime souveraine. Il fut mis en jugement, condamné à mort, et exécuté le 21 août 1553. Avant de subir sa

sentence, il déclara au peuple mourait comme il avait vécu, foi catholique romaine; ce qui qu'il n'avait pas été moins hy qu'ambitieux. On lui a repro voir matériellement contrib mort prématurée d'Édouard l'on ne voit pas qu'aucun histo essayé de laver sa mémoire d'imputation. C'est encore à son tion qu'on doit reprocher la gique de Jeanne Grey et de ses morts tous deux sur l'échafau l'âge de dix-sept ans. X

DUDLEY (AMBROISE), fils cédeut, né vers 1530, se si l'âge de dix-neuf ans, sous les y son père, par le courage qu'il c contre les rebelles du comté c folk, et qui lui mérita l'honne chevalerie. La part qu'il prit cause de Jeanne Grey faillit lui la vie; mais quoique condamné il en fut quitte pour demeurer son jusqu'au 18 octobre 1554 distingua, en 1557, devant Quentin, où il eut la douleur périr près de lui l'un de ses frères. Sous le règne d'Elisabet broise Dudley fut créé baron de ensuite comte de Warwick, comblé de places et d'honneur n'acheta par aucune bisset 1562, en défendant Newhaven les Français, il reçut une b grave à la jambe, dont on ne l'amputation que très long-temps mais sans succès. Il mourut estimé de tous les partis, en 1

X- DUDLEY (ROBERT), com Leicester, était fils de Jean I et naquit en 1531. Il fut créé ch étant encore fort jeune, et fut à la maison d'Édouard VI. Ay enveloppé sous le règne de Mar la sentence prononcée contre so

quelque temps en prison ; mais sa liberté en 1554 , et non fut réintégré dans ses droits mais devint même par la suite le l'artillerie. La faveur dont ait alors , ne nuisit point à sa sous le règne suivant. Il était fait assis sous le gouvernement des , par le charme de sa figure , et de ses manières , sa souplesse ut son penchant à la flatterie. favori d'Elisabeth presque à son ent au trône. Elle le combla urs et de biens , et son ascenr elle était tel que le peuple it communément *le cœur de la* fut fait grand écuyer , cheval Jarretière , conseiller privé , en don les seigneuries de Kehen , de Denbigh et de Chirk. Il rer à la main d'Elisabeth ; mais arié alors ; et l'on a généraleposé que la mort de sa femme , en 1560 , ne fût rien moins que e. On trouve même à ce sujet , *Antiquités du Berkshire* par , un récit qui serait frémir si ait y ajouter foi. Il paraît cerR. Dudley s'opposa de tous ens au mariage projeté de la ec l'archiduc , sous le prétexte alliances étrangères avaient été funestes ; il lui présentait e temps l'exemple de son père , ait pas dédaigné de prendre useau-dessous du trône ; mais h avait résolu de n'avoir ja e des amants , et ne reconnaissait-elle , d'autre époux que son Lorsqu'elle honora de sa préuniversité de Cambridge , dont était premier intendant , ce fut prosterné à ses pieds , la fit r à parler à l'université eu iaque jour ajoutait à sa faveur. i , il fut créé baron de Denbigh , de Leicester , et fut fait chan-

celier de l'université d'Oxford. Charles IX , roi de France , lui envoya l'ordre de S. Michel , qui était alors le premier ordre en France. Vers 1572 , le comte de Leicester contracta , à l'insu d'Elisabeth , une étroite union avec lady Douglas Howard , baronne douairière de Sheffield , union qui a été regardée comme un véritable mariage , quoiqu'il n'ait jamais voulu reconnaître lady Douglas pour sa femme. Il tenta depuis de l'empoisonner , et , suivant plusieurs historiens , lui administra une potion qui lui fit tomber les cheveux et les ongles , et il l'obligea ensuite par ses menaces et ses violences à épouser sir Edouard Stafford. Ce monstre affectait une grande piété , et s'était mis à la tête des Puritains , à qui il donnait tous les emplois de l'état. Elisabeth , en 1575 , s'arrêta au superbe château de Kenilworth , où Leicester lui donna , pendant dix-sept jours qu'elle y séjourna , des fêtes qui ont fait époque même dans ce règne remarquable par sa magnificence. On le soupçonna de s'être délivré par le poison , de Gautier Dévèreux comte d'Essex , son plus redoutable ennemi , dont la femme lui avait inspiré une passion violente. Il contracta avec la veuve de sa victime un nouveau mariage , qu'il ne put cependant cacher long-temps à Elisabeth. Un agent du duc d'Anjou , chargé en 1578 de solliciter pour ce prince la main de la reine , dévoila le mystère de ce mariage , dans la vue d'écarter l'homme qu'il regardait comme le plus grand obstacle aux prétentions de son maître. Elisabeth parut extrêmement irritée contre son favori , et voulait le faire enfermer à la tour ; mais les conseils du duc de Sussex , et sans doute plus encore ceux de son cœur , lui firent ensuite tout pardonner , et les ennemis de Leicester , qui , encouragés

par la circonstance, s'étaient réunis pour l'accuser, virent échouer tous leurs efforts. C'est vers 1584 que parut un ouvrage intitulé la *République de Leicester*, écrit avec beaucoup de véhémence. On y reprochait au favori d'avoir renversé la constitution pour en introduire insensiblement une nouvelle; il y était accusé d'athéisme et de toutes sortes de crimes. La reine, alarmée pour lui du bruit que fit cet ouvrage, se hâta de commander à son conseil privé de publier des *lettres* justificatives où tous les faits allégués contre le comte de Leicester fussent déclarés entièrement faux, non seulement à la connaissance des signataires, mais à la connaissance de la reine elle-même; ce qui ne convainquit personne, mais réussit au moins à conjurer l'orage. Ce fut dans la même année 1584, qu'il provoqua une association de la noblesse qui s'engageait à poursuivre criminellement quiconque ferait la moindre tentative contre Elisabeth. Cette mesure avait pour véritable but la perte de la reine Marie, contre laquelle Leicester gardait un profond ressentiment du mépris qu'elle avait témoigné pour sa personne, lorsqu'Elisabeth le lui avait perfidement proposé pour époux. En 1585, les Pays-Bas protestants révoltés contre la domination de Philippe II, implorèrent le secours d'Elisabeth; elle leur envoya quelques troupes sous les ordres de Leicester. Son entrée en Hollande fut une espèce de marche triomphale. On était seulement convenu qu'il aurait place dans le conseil des états; mais les états eux-mêmes le nommèrent gouverneur et commandant général des Provinces-Unies. Elisabeth s'offensa de voir un de ses sujets revêtu sans son aveu d'une autorité qu'elle n'avait pas cru devoir accorder pour elle. Le comte fut les plus humbles soumis-

sions, obtint aisément son pardon, et entra ensuite en campagne. Son aile pour la religion protestante, et l'es qu'il répandait avec profusion, lui avaient acquis dans le pays une grande popularité, que diminuèrent bientôt les divers échecs qu'éprouvèrent les troupes anglaises qu'il commandait. Sa persillanimité et son incapacité furent alors mises en évidence, et parurent surtout plus frappantes étant en opposition avec les talents du prince de Parme, l'un des plus grands capitaines de son temps. C'est au siège inutile de Zutphen, et sous ses yeux, que le vaillamment tueur sir Philippe Sidney son neveu reçut une blessure mortelle. Le cri public s'élevait fortement contre le comte de Leicester. Sa sûreté personnelle même exigeait qu'il s'éloignât; il revint en Angleterre au mois de novembre 1584. Elisabeth était alors embarrassée sur la résolution qu'elle devait prendre à l'égard de la reine d'Espagne; elle s'empressa de consulter son favori, et pensa qu'il allait fixer son indécision; mais il ne savait qu'exciter et conseiller des empoisonnements; il envoya au secrétaire d'état Walsingham, un théologien chargé de le convaincre de la légitimité d'une pareille action. Walsingham en exprima une profonde horreur, et ce moyen fut rejeté. Leicester encouragé par les partisans qu'il avait encore dans les Pays-Bas, y repassa en 1587, et essaya de faire lever le siège de l'Escluse. Le nouvel échec qu'il essuya devant cette place, et sa conduite perfide avec les états ayant augmenté le mécontentement public, Elisabeth le rappela auprès d'elle. Une circonstance qui ne peut plus étonner aujourd'hui, c'est que cet homme vil laissa après lui un parti nombreux dans ce pays où il ne s'était fait connaître que par des crimes et des désastres. Avant son départ,

ua à ses principaux partisans édaile d'or, où était représenté ôté son portrait, et de l'autre en de berger abandonnant son au, mais se retournant pour le ncore. On y lisait cette devise : *s desero*, et plus bas : *Non gre-ed ingratos*. La faction de Leicausa encore beaucoup de trou-n Hollande lorsqu'il fut parti.

le rôle odieux qu'il venait de on voit avec indignation que ce fut ue fut confié le commandement ef d'une armée anglaise, rassem-Tilbury en 1588, et destinée à dre la capitale contre la fameuse *da*. L'aveuglement d'Elisabeth à gard se montre dans le discours : prononça lorsqu'elle vint passer rsonne la revue de cette armée. u lieutenant général, disait-elle : s soldats, tiendra ma place au ieu de vous ; et jamais prince t à commander à un plus noble lus digne sujet. » On ne dit pas ait contribué à la déroute des Esols ; il mourut peu de temps après 588, dans sa terre de Cornbury. beth paraît avoir conservé tou-pour lui la même tendresse. La : de cette affection semble confir-l'opinion qu'elle ne passa jamais ornes de l'amour platonique. Ce e seul mauvais choix qu'elle fit tout son règne, du moins pour choses de quelque importance ; eusement pour la nation, sou- il renfermait des hommes (partie-ment Bacon et Cécil) capables révenir ou de réparer les fautes vori. Ce que nous avons rapporté, es les meilleurs historiens, de la e Leicester, est plus que suffisant faire apprécier son caractère. qu'il ne possédât pas ces talents ints qui contribuent quelquefois à uer l'horreur du vice, il ne man-

quait pas d'instruction, savait plusieurs langues, et écrivait aussi bien qu'aucun anglais de son temps. On trouve plusieurs de ses discours publics dans la *Cabale*, dans les *Annales* de Stryppe, et dans les *Desiderata curiosa* de Peck. On a prétendu qu'une longue expérience l'avait rendu très habile dans l'art affreux des empoisonnements. On ajoute, aux victimes que nous avons nommées, Nicolas Throgmorton, le comte de Sussex, le cardinal de Chastillon et plusieurs de ses domestiques. La *République de Leicester*, qui a été attribuée au Père Parsons, a eu plusieurs éditions, notamment en 1631 in-8°, en 1641 in-4°, et in-8°, et en 1706 in-8°, sous le titre de *Mémoires secrets de Robert Dudley* (V. Jacq. Drake). X—8.

DUDLEY (sir ROBERT), connu, hors d'Angleterre, sous le nom de comte de Warwick et de duc de Northumberland, naquit, en 1575, à Sheen dans le comté de Surrey. Il était fils du fameux Robert Dudley, comte de Leicester, et de lady Douglas Sheffield, mariée, dit-on, secrètement au comte, qui voulant ensuite épouser la comtesse d'Essex, força lady Douglas à garder le silence sur son mariage et même à épouser sir Edouard Stafford. La crainte de déplaire à Elisabeth était ce qui avait forcé d'abord le comte à tenir secrets ses engagements avec lady Douglas, ainsi que la naissance de son fils ; mais ceux de ses parents qui en avaient connaissance, regardaient Robert comme fils et héritier légitime du comte, qui lui-même l'avait reconnu pour tel en plusieurs occasions particulières, depuis son mariage avec la comtesse d'Essex. Il le fit élever avec soin dans un collège du comté de Sussex, puis à Oxford, et lui laissa en mourant presque tous ses

biens, dont Robert jouit même en grande partie pendant sa minorité, malgré les obstacles élevés contre lui par la haine de la comtesse douairière de Leicester. Il se fit remarquer de bonne heure par son esprit, sa facilité, sa grâce et son adresse à tous les exercices du corps; sa belle figure n'était déparée que par la couleur rousse de ses cheveux. Ses agréments, joints à une grande fortune, à un caractère brillant, ouvert, généreux, amoureux de la gloire et porté aux entreprises, lui procurèrent à la cour l'accueil le plus flatteur. Le succès d'une petite expédition navale, sur la rivière Orenoque, qu'il exécuta à ses frais en 1694 (et dont la relation, écrite par lui-même, a été imprimée dans la collection de voyages de Hackluyt, tom. 5), commença sa réputation militaire, qui s'accrut ensuite par la valeur brillante qu'il déploya en 1596, à la prise de Cadix, où il fut fait chevalier. Encouragé par ces succès, et soutenu de la faveur publique, il espéra faire reconnaître la légitimité de sa naissance, et rentrer dans les titres de son père; mais ayant échoué dans ce projet par les intrigues de la comtesse de Leicester, Dudley, outré de l'injustice qu'on lui faisait, quitta l'Angleterre avec une permission de voyager pour trois ans. Ce qui ferait supposer qu'il n'avait cependant pas intention de borner à trois ans le cours de ses voyages hors de son pays, c'est que, déjà marié en secondes noces, en Angleterre, à une femme dont il avait quatre filles, il emmena avec lui, sous un habit de page, une jeune personne très belle et d'une très bonne famille, qu'il épousa moyennant une prétendue dispense du pape, qui lui aurait probablement très peu servi en Angleterre pour faire reconnaître ce ma-

riage. Aussi ses ennemis trouvaient bientôt le moyen de le faire prévoyant bien qu'il n'obtint ses biens furent confisqués alors que, pour rentrer en France, composa et envoya, au roi, un projet pour augmenter de la couronne sans le secours de la cour. Ce projet fut regardé comme dangereux et favorisa le despotisme, qu'un manuscrit de ce projet, qui se trouvait dans la bibliothèque de sir Robert Cotton, fut et publié par les soins du roi, posé à la cour, comme projet de l'odieux sur le gouvernement. Plusieurs personnes, entre Robert Cotton, furent arrêtées ayant eu part à la conspiration. Il n'était guère vraisemblable que cela, qu'on pût attendre de lui pour l'auteur du projet. Robert prit-il le parti de renoncer à ses espérances, et de se fixer en France, où il fut très bien reçu par le grand-duc Cosme II, qui le nomma chambellan de la grande-duchesse, sœur de l'empereur Ferdinand, auprès de laquelle il jouit d'une grande faveur; il fut par sa faveur créé, en 1620, duc du saint-empire sous le titre de duc de Neuchâtel, et, dix ans après, agé de 25 ans, par le pape Urbain VIII à la noblesse de France. Il employa utilement sa fortune dans le nouveau commerce qu'il avait adopté, à perfectionner la navigation, à étendre et encourager le commerce. Favorisé par le grand-duc Ferdinand, successeur de Cosme II, entreprit de dessécher les marais qui se trouvaient entre Pise et Livourne, et agrandit le port de Livourne, alors peu considérable, et le

(1) Quelques-unes de ces propositions pour augmenter le revenu public ont été adoptées en Angleterre par des ministres modernes.

lus commode, par le môle qu'il struire; il engagea le grand-duc larer *port franc*, ce qui y at-grand nombre de marchands. Les bienfaits du grand-duc le en état de vivre avec la mace qui était dans son caractérotégeant les sciences et les sauxquels il se recommandait le temps par l'étendue de ses sances. Le plus connu de ses s est un traité italien, intitulé : *urcano del mare*, Florence, 1646, 1661, 2 vol. in-fol. Ce (devenu rare) comprend un ombre de projets pour le perement de la navigation, très uables pour le temps auquel ils faits. Robert Dudley mourut ombre 1639. On connaît sous n une espèce de poudre ou re-universel. L'un des nombreux de son troisième mariage , duc de Northumberland, a en France une demoiselle de r. La femme qu'il avait laissée leterre, avait obtenu de Charles uelle et ses enfants, la restitu-; biens de son mari, la permis-orter le titre de duchesse de umberland, et toutes les préroga-ont elle pouvait jouir comme e du saint empire. S—D.

DUDLEY (THOMAS), graveur à rite , né en Angleterre vers fut un des meilleurs élèves du Hollar , dont il imita la male graver; quoiqu'il n'ait égaitre maître ni dans la clarté de nts , ni dans la liberté de son on , ses eaux-fortes sont très :bées des amateurs. L'ouvrage considérable de cet artiste est ite de 27 gravures pour la vie e , qui ornent la belle édition labuliste donnée , à Londres, Barlow en 1678. A—S.

DUDLEY (PAUL), naturaliste anglais qui paraît avoir voyagé dans l'Amérique Septentrionale, était membre de la société royale de Londres. Il a publié, dans les volumes des transactions philosophiques , de 1710 à 1735, plusieurs mémoires importants , entre autres : I. *Description de l'élan d'Amérique* (Mooseder); II. *Essai sur l'histoire naturelle des baleines, et en particulier sur de l'ambre gris trouvé dans le corps du cachalot*; III. *sur le Serpent à sonnette*; IV. *Récit sur une manière nouvellement trouvée en Amérique, pour découvrir les ruches d'abeilles sauvages*. Elle consiste à exposer sur une planche, du miel, de l'entourer de vermillon en poudre; les abeilles sont bientôt attirées par l'odeur du miel. On remarque la première qui arrive; en se posant elle ne peut manquer de se marquer de rouge : on prend note avec une montre du moment où elle s'en retourne, et avec une boussole on relève l'air de vent qu'elle fait; on guette l'instant où elle revient, et on voit le temps qu'elle a mis à aller et revenir, et suivant Dudley, avec ces données, on arrive juste à sa ruche. Au reste, ce moyen n'est pas nouveau, car il est décrit dans Columelle, aux circonstances près de la montre et de la boussole qui étaient inconnues de son temps; V. des *Observations* sur quelques plantes de la nouvelle Angleterre, avec quelques exemples de la force de la végétation de ce pays; VI. *sur le Rhus toxicodendron*; VII. *sur la manière de faire le sucre d'érable*. D—P—S.

DUDLEY DIGGES. V. DIGGES.

DUDON, chanoine de la collégiale de St-Quentin, au 11^e siècle, fut envoyé par Albert, comte de Vermandois, près de Richard 1^{er}, duc de Normandie, pour engager ce prince à

le réconcilier avec Hugues Capet. La prudence et l'habileté qu'il montra dans cette occasion, lui méritèrent la faveur de Richard, qui le combla de présents. Dudon, par reconnaissance, écrivit l'histoire des premiers ducs de Normandie. Duchesne l'a insérée dans ses *Historia Normannorum scriptores antiqui*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage est divisé en trois livres, et comprend l'espace depuis Rollon, qui reçut le baptême en 912, jusqu'à la mort de Richard, en 996. Le discours en est entremêlé de vers et de prose. La poésie est remplie d'expressions grecques et latines, que l'auteur a créées exprès en faveur de son ouvrage. Au surplus, cette histoire annonce que Dudon avait sans doute beaucoup de feu et d'imagination, mais peu de ce jugement qui convient à l'historien. Guillaume de Jumièges a donné une suite au travail de Dudon. C'est d'après ces deux auteurs que Robert Wace, célèbre poète anglo-normand, a mis en vers français le roman du Rou, dont la bibliothèque du roi possède plusieurs exemplaires, et dont Bréquigny a fait un excellent extrait qui se trouve dans le 5^e. vol. des notices des manuscrits. Vossius et dom Lobineau reprochent à Dudon d'avoir moins écrit en historien qu'en romancier; dom Rivet ajoute qu'on ne doit pas faire plus de fonds sur cet ouvrage que sur la Théogonie d'Hésiode et l'Iliade d'Homère. On ignore l'époque de la mort de Dudon; mais il ne vivait plus en 1026. W—s et R—r.

DUDON ou DUDES. V. DUDE.

DUDON (PIERRE-JULES), né à Bordeaux, en 1717, était fils d'un avocat-général au parlement de cette ville, et fut dès son enfance destiné à la robe. Après avoir succédé à la charge de son père, il devint procureur-général, et, dans les différents

emplois qui lui furent confiés, tra de grands talents, beaucoup de modération. Son *rendu des constitutions des* Bordeaux, 1762, in-12, a vent mis en parallèle avec cel Chalotais. La comparaison n pas être admise; car Dudon é grave, aussi posé et aussi froi Chalotais était vif, tranchant jours porté à la saillie. Ce mourut le 25 novembre 180 sant en manuscrit des *Con sur la coutume de Bordeau* de Dudon un grand nombre quisitoires dont le style, parl approprié au sujet, justifie l qui lui ont été accordés.

DUDOYER (GÉRARD Chartres, en 1732, s'adon tude des sciences, et l'on qu'il n'en négligea aucune, théologie qu'il avait étudiée toire, jusqu'à la chimie et a ces mathématiques. Les leç quentes qu'il faisait de Bay vèrent de le conduire au sce il finit par ne plus rien er preuves mathématiques; mais de son es prit ne pénétra p son cœur. Il n'avait que v ans lorsqu'il eut occasion M^{lle}. Doligny, jeune actrice çais, dont la conduite fut sans reproche (Voy. *la C dancel littéraire de La Harp* p. 152). Il s'enflamma pour adressa une *Eptire* en ver été imprimée dans l'*Alma Muses* de 1766; l'auteur *Dudoyer de Gastels*. Aya M^{lle}. Doligni, il composa pièces de théâtre, et vécut ju de 66 ans, toujours épris objet et toujours heureux. l à Paris le 18 avril 1798. l laissé: 1. *Laupette*, coméd

en vers libres, jouée le 14 bre 1768. II. *Le Vindicatif*, en cinq actes et en vers libres, in-8°. « Bagatelle, dit Laharpe, le fond, il est vrai, est très-mais qui est écrite avec facilité, quelquefois avec grâce, et dont quelques détails et le jeu des acteurs font auprès le mérite. » IV. des Poésies, *l'Almanach des Muses*; plusieurs manuscrits, parmi lesquels une tragédie dont on ignore le sujet.

A. B—r.

ELLÉ (RAYMOND), chanoine de S. Augustin et conservateur de la bibliothèque de la maison d'ordre à Vienne, a publié un grand nombre d'ouvrages sur des matières d'histoire ecclésiastique et d'érudition. Il jouissait d'une grande réputation parmi les savants de l'Allemagne et était en correspondance avec beaucoup d'entre eux. Les rédacteurs de *Acta eruditorum* le louent de sa fatigable patience à rechercher ces propres à répandre du jour sur les points contestés d'histoire. Il fut un bénéfice pour prix de ses travaux, et par une exception rare dans les hommes de son ordre, il renonça dès ce moment aux études qui avaient fait le charme de sa vie. Il mourut en 1740, âgé de soixante-dix ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Biga libri rariorum*, 1°. *Geographia aë Wolfgangi Lazii*, 2°. *Historia Gothica Aneæ Sylvii Piccolini*, Francfort, 1702, in-fol. La géographie de Lazius reparait des corrections nombreuses; l'histoire d'Aneæ Sylvius voyait pour la première fois. Le vo-

lume était à peine sorti de dessous la presse que des contrefacteurs le reproduisirent in-4°. Duelli réclama par une lettre insérée dans les journaux du temps. II. *Miscellanea ex codicibus manuscriptis collecta*, Augsbourg, 1723, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de pièces inédites relatives à l'histoire ecclésiastique; III. *De variis ad elegantiores litteras pertinentibus rebus, lucubratio*, Nuremberg, in-4°; IV. *De quibusdam inscriptionibus gemmisque ac numis romanis epistola*, s. l., 1725, in-fol.; V. *Excerpta genealogico-historica*, Leipzig, 1725, in-fol., fig., curieux et peu commun; VI. *Historia ordinis equitum teutonicorum hospitalis S. Mariæ Virg. Hierusalimitani*, Vienne, 1727, in-fol. La première partie contient l'histoire de l'établissement des chevaliers de Jérusalem dans les états autrichiens; les trois autres renferment les preuves; VII. *De fundatione templi cathedralis Austriaco-Napolitani* (Neustadt) *dissertatio*, Nuremberg, 1733, in-4°; VIII. *Fridericus pulcher Austriacus, inter imperatores Romano-Germanicos adhuc stans*, ibid., 1733, in-4°. Le but de cet ouvrage est de prouver que Frédéric le Beau ayant été élu empereur et reconnu en cette qualité par le pape, les succès de Louis de Bavière, son compétiteur, ne doivent pas empêcher de le regarder comme ayant occupé légitimement le trône d'Allemagne.

W—s.

DUEZ (NATHANAEL), maître de langues, né en Hollande au commencement du 17^e siècle, enseigna dans les écoles publiques, et publia, pour faciliter l'étude des langues, plusieurs ouvrages qui eurent du succès à cette époque, si on en juge par le nombre des éditions. Nous indiquerons les

e, et dépensa beaucoup d'argent. les-Jérôme fit ses études au collège Clermont (depuis de Louis-and), et dès cette époque manison goût pour les livres. Après fini sa philosophie, il suivit la car-militaire, mais ne perdit jamais out; et chaque fois qu'il allait landre ou en Allemagne, il en ortait des trésors littéraires. Il lieutenant aux gardes, lorsqu'au de Bruxelles, en 1695, il eut, tête de sa compagnie, la cuisse re emportée d'un boulet. Il n'en a pourtant pas le service, et il e grade de capitaine en 1705; il fut enfin obligé d'y renoncer, es infirmités qui lui survinrent et ossibilité où il était de monter à al. « Heureusement, dit Fontelle, il aimait les lettres, et elles ent sa ressource. » Il se forma ès belle bibliothèque : économe ous les autres objets de sa dée, il ne ménageait rien pour se urer les livres qui lui manquaient out il avait envie. Difficile dans oix de ses amis, il mettait tous oins à conserver ceux qu'il s'était en petit nombre, et leur prêtait vres même les plus précieux, di-qu'entre amis tout doit être com. A l'âge de quarante ans il se apprendre le grec, afin de pou-sans honte faire emplette des bon-ditions des auteurs grecs. Il mou-le 24 juillet 1723. Le libraire Martin publia le catalogue de sa othèque, sous le titre de *Biblio-a Fayana*, 1725, in-8°. : la ice est de Michel Brochard, pro-ur au collège Mazarin. Ce cata-e offre surtout une belle col-n des plus curieux romans an-; et des livres de chevalerie.

A. B.—T.

UFAY (CHARLES-FRANÇOIS DE

CISTERNAY), fils du précédent, na-quit à Paris le 14 septembre 1698, et reçut une éducation littéraire et mili-taire. Il entra à l'âge de quatorze ans lieutenant au régiment de Picardie, et fit avec honneur la campagne de 1718 en Espagne. Il avait déjà étudié la chimie, lorsqu'il accompagna le car-dinal de Rohan à Rome. « Il devint » antiquaire, dit Fontenelle, en étu- » dant les superbes débris de cette » capitale du monde. » Cependant les sciences étaient pardessus tout l'objet de ses études, et ce fut comme chi-miste qu'il fut reçu à l'académie des sciences. La faiblesse de sa santé et le désir de se livrer entièrement à ses goûts le déterminèrent à quitter le ser-vice, « et il ne fut plus qu'académi- » cien. » L'académie des sciences était alors divisée en six sections, géomé-trie, astronomie, mécanique, anatomi-e, chimie et botanique. Dufay s'a-donna tellement à chacune de ces sciences, qu'il écrivit sur toutes. « Il » est jusqu'à présent, dit à cette oc- » casion Fontenelle, le seul qui nous » ait donné dans tous les six genres » des mémoires que l'académie a jugés » dignes d'être présentés au public. » Ses travaux sont détaillés dans l'his-toire de l'académie des sciences. Son premier titre aujourd'hui est d'avoir donné un grand accroissement au jar-din des Plantes. Cet établissement (voy. Gui de la Brosse) était fort négligé, lorsqu'en 1752 la surinten-dance, qui était attachée à la charge de premier médecin du roi, fut sup-primée. La direction en fut confiée sous le titre d'intendance à Dufay, qui en fit bientôt, de l'aven des étran-gers, le plus beau jardin de l'Europe. Il avait fait un voyage en Angleterre et en Hollande, pour voir des exem-ples et prendre des idées dont il profiterait. Il mourut le 16 juillet

1759. Il avait demandé et obtint Buffon pour successeur dans l'intendance du Jardin des Plantes. (Voyez BUFFON.) C'est par erreur que des bibliographes ont indiqué Ch. Fr. Dufay comme éditeur du *Manilius ad Junum*. Ce livre avait paru dix-neuf ans avant sa naissance, et l'éditeur s'appelait Michel, ainsi que le porte le titre : *Manilii astronomicon, interpretatione, notis et figuris illustratum à Mich. Fayo, in usum Ser. Delphini, accesserunt Pet. Dan. Huetii animadversiones ad Manilium et Scaligeri notæ*, Paris, 1679, in-4°.

A. B—T.

DUFAY (JEAN GASPARD), jésuite, après avoir enseigné les humanités, comme il était d'usage dans cette société, et y avoir pris l'ordre de prédicateur, se livra à la prédication pour laquelle ses supérieurs lui trouvèrent des dispositions. Il y obtint les succès qu'ils avaient espérés. Il possédait à un haut degré le talent de l'action oratoire, et c'est à cela qu'il dut en grande partie sa réputation. Aussi, lorsque ses sermons furent imprimés, perdirent-ils beaucoup de la force et de la beauté qu'on leur avait trouvées et qui disparurent, parce qu'elles étaient dues au charme du débit. Ces sermons sont en neuf volumes in-12, et ils ont été publiés depuis 1738 jusqu'en 1743. Le père Dufay survécut à la suppression de son ordre, n'étant mort qu'en 1774.

L—Y.

DUFF, roi d'Ecosse au dixième siècle, fit cesser les brigandages que des nobles exerçaient contre les habitants des Hébrides, et ordonna que les gouverneurs par la négligence desquels des désordres semblables arriveraient, seraient tenus d'indemniser ceux qui en auraient souffert. Des parents de ces brigands, qui avaient été bannis, conspirèrent contre le roi,

qu'ils accusaient de trahison. Duff marcha contre eux, et les tua. Mais ceux qui avaient commencé se saisit des chefs, et dans le château de Forfar, gouverneur du fort, qui avait été son ami, se fit tuer avec sa femme, assassina le roi, et enterra son cadavre, de sorte qu'on ne put découvrir le meurtrier. Accusé de complicité, Duff fut condamné à mort. Mais le prince Duff étant venu dans le pays pour rechercher de son prédécesseur, tourmenté par ses ennemis, par mer. Repoussé par les vents, amené devant le roi, il fut condamné à mort pour crime, et fut puni avec sa femme. Duff périt en 1773, à l'âge de quatre ans et demi.

DUFFET ou DOUFFET (JEAN RARD), peintre d'histoire, peu connu en France, mais d'une grande réputation à Liège et dans le nord de l'Europe. Ses tableaux sont très estimés des biographes qui ont écrit sur lui. Il naquit à Liège le 10 mai 1660. Il n'a sur sa personne que quelques ouvrages peu certains : comme on l'a dit, au-dessus de Rubens. Un portrait de lui porte que ce dernier, à Liège pour y voir Douffet, parut surpris, et conseilla à son fils de s'établir à Anvers, où il avait fait des travaux. Douffet était d'orgueil, mais rempli d'orgueil, et ne se contentait même, que ne voir à Liège, je vous occupez moi. On ajoute qu'il

tres se séparèrent presque aussitôt, et fort mécontents l'un de l'autre. Il paraît que Duffeit était paresseux. Les amateurs mettent d'autant plus de prix à ses productions, qu'elles sont maintenant assez rares. On regrette beaucoup à Liège son *Élévation de la Croix*, morceau capital qui fut brûlé dans un incendie ; mais un riche particulier de cette ville possède un autre de ses ouvrages, qui n'est pas inférieur au premier, et que tous les étrangers s'empres- sent d'aller voir. C'est un tableau dans lequel Duffeit et son compa- triote, Bertholet-Flemael, sont re- présentés, l'un vis-à-vis de l'autre, faisant réciproquement leur portrait. Cette situation est piquante, et les deux figures ont, dit-on, au plus haut degré, le mérite de la ressemblance. La superbe galerie de Dusseldorf ren- ferme deux grandes compositions de Gérard Duffeit : l'une, connue sous le nom de *l'Invention de la sainte Croix* ; l'autre, représentant le pape Nicolas V, visitant le caveau de S. François d'Assise. L'électeur palatin, Jean- Guillaume, ayant acheté la première, fut si enchanté de cette acquisition, qu'il voulut en doubler le prix. Quant au second tableau, il se distingue par une composition grande et originale, par la hardiesse du dessin, la fermeté de la touche, et surtout par l'expres- sion variée des figures. Ce n'est pas principalement comme coloriste que Duffeit plaît aux connaisseurs : il se rapproche plus, à cet égard, des Italiens que des Flamands, et l'on devine facilement qu'il a passé plu- sieurs années à Rome ; mais ceux de ses ouvrages dont on trouve la des- cription au cabinet des estampes (bi- bliothèque du roi), ne le cèdent, sous aucun autre rapport, aux chefs- d'œuvre de l'école allemande. F. P.-T.

DUFIEU (JEAN FÉRAPIED), doc- teur en médecine, correspondant de la société royale des sciences de Mont- pellier, chirurgien au grand Hôtel- Dieu de Lyon, naquit à Tence, petite ville du Velay, d'un capitaine d'infan- terie. Il fut envoyé de bonne heure au Puy, où il fit ses premières études au collège des jésuites. Entré dans la car- rière de la médecine, il fut nommé chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il exerça son art avec distinction dans cette ville jusqu'en 1769, époque à laquelle il mourut au Mont-d'Or, où il s'était rendu pour faire usage des eaux minérales. Il n'était alors âgé que de trente-deux ans. On a de lui : I. *Manuel physique pour expliquer les phénomènes de la nature*, etc., Lyon, 1758 ; ib. 1760, in-8°. ; II. *Dictionnaire de chirurgie*, 2 vol. in-8°, ouvrage oublié aujourd'hui ; III. *Traité de physiologie*, Lyon, 1765, 2 vol. in-12. Ce dernier écrit obtint le suffrage du célèbre Haller. C'était un bon abrégé ; mais dans l'é- tat actuel de nos connaissances, il ne peut plus être d'aucune utilité. Z.

DUFLOS (CLAUDE), graveur au burin, né à Paris en 1678, fut le ri- val le plus redoutable de François Poilly, dont il avait pris la grande et belle manière de graver. Il s'aidait beaucoup de la pointe, sans nuire à l'effet du burin. Son œuvre, qui est très-varié, prouve la flexibilité de son talent. Il faut distinguer parmi ses portraits ceux du cardinal de Retz et du Régent ; le premier, d'après Her- luyson ; le second, d'après Tournière. Les chefs-d'œuvre de la plupart des grands maîtres d'Italie, ont tour à tour exercé le burin laborieux de Du- flos ; Charles Lebrun, Antoine Covpel, Lesueur et Mignard, parmi les Fran- çais, furent aussi les modèles qu'il sui- vit le plus souvent. Toutes ses estam-

pes sont gravées avec une extrême propreté; on en trouve plusieurs dans le recueil de Crozat. *Jésus à table entre les disciples d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, est une des plus estimées. Duflos mourut à Paris en 1747, laissant un œuvre fort considérable, recherché des amateurs, et aujourd'hui difficile à rassembler. — Claude Augustin DUFLOS, son fils, mort à Paris en 1785, dans un âge très avancé, a beaucoup gravé d'après Boucher, Natoire et autres corrupteurs de la peinture en France dans le dernier siècle, et quoique ses gravures n'aient pas tous les défauts des tableaux qu'elles reproduisent, elles ne méritent aucune réputation. A—s.

DUFOT (ANNE AMABLE AUGIER), docteur en médecine, né à Aubusson en 1735, mort à Soissons en 1775. Après avoir achevé ses études médicales à Paris, il alla s'établir à Soissons, où il enseigna l'art des accouchements. Ce médecin joignait à beaucoup de savoir dans son art, des connaissances générales sur les maladies des animaux, sur la physique, l'histoire et la littérature. Il a publié plusieurs ouvrages sur ces diverses matières; les principaux sont : I. *De morbis ex aeris intemperie*, 1759, in-12; II. *Mémoire sur les maladies épidémiques du pays Laonnois*; Laon, 1770, in-8°; III. *Catéchisme sur l'art des accouchements*, 1775, in-12; IV. *Mémoire sur les moyens de préserver les bêtes à laine de la maladie épizootique*, 1773, in-8°; V. *Journal historique de tous les tremblements de terre*, 1756, in-12; VI. *Traité de la politesse et de l'étude*, 1757, in-12; VII. *Considérations sur les mœurs du temps*, 1759, in-12; VIII. *Les jésuites vaincus de l'adulterie*, 1759, in-12.

F—a.

DUFOUART (Pierre), né au collège et de l'académie de Paris, naquit à la vière-Basse, dans les le 9 juin 1737. Au le jeune Dufouart cor de chirurgie, à Pari tion de ses oncles et le quel fut de l'acadé qui le comptait pa les plus distingués, Pierre Dufouart av sa vingt-deuxième a tint la place de chir à l'armée d'Allemag pondant à celui de c de nos jours. Les tal dans la guerre de s rent, en 1763, la s oncle, M. Faget, j chirurgien-major d çaises. A cette époq voir membre du coll sa thèse, dédiée au n est intitulée : *de Int tium in primis vul rium instantibus*; c dissertation, par laq ludait au grand ouv depuis sur les plai Il prit ses degres en s'être fait recevoir Côme. Ce fut d'apri créa un hôpital spéci françaises, et il en : cin et inspecteur en cl frère aîné en était le comme il l'était auss gardes, en même Dufouart; mais cel ordinairement de sa de son frère, qui dans la pratique du 1791, Pierre Dufu pecteur général des l et chirurgien-major pes parisiennes. Lo

enseignement à l'hôpital militaire, Dufouart y fut nommé chirurgien en chef. Il, son grand âge ne lui permit plus de vaquer aux exercices, il obtint la décoration d'honneur, et le titre de chirurgien en chef, honoraire et directeur de l'hôpital du Val-de-Grâce, dont il a rempli les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 21 octobre 1782, à Soaux, près Paris. Dufouart a un très grand nombre d'excellents ouvrages à l'académie de chirurgie, surtout sur des matières importantes, telles que les squirrhes et les cancers, les progrès de la chirurgie moderne, les contre coups, les méthodes de pansement des blessures, etc. Il avait ordonné l'impression de ses mémoires dans la collection de son recueil; les circonstances jusqu'ici retardé la publication. L'ouvrage que cet excellent chirurgien avait mis au jour, est intitulé : *Recueil des blessures d'armes à feu et de leur traitement*, Paris, 1782. Ce précieux traité est l'ouvrage de tous les chirurgiens, et a été pour eux une partie de la chirurgie. Il le composa pour l'instruction de ses élèves et le leur dédia. Cet ouvrage est remarquable par l'élévation de la pureté du style, et par des observations neuves et importantes. Il était d'un commerce doux et agréable, par l'étendue et la culture de son esprit. Il était versé dans l'étude de l'histoire naturelle, et de la naissance des littérateurs et principalement des poètes anciens; il aimait surtout à lire Virgile. Accablé de douleurs dans ses dernières années, il semblait trouver un soulagement à ses maux lorsqu'il essayait de transporter dans notre langue les beautés de son ouvrage. Il en a traduit les Bucoliques

en vers français; cinq de ces épiques ont été imprimés, Paris, 1810, in-8°. mais elles n'ont été tirées qu'en très petit nombre, et seulement pour les amis de l'auteur; celle qu'il adresse à son vieux serviteur, est remplie d'une douce sensibilité et d'une naïveté touchante. — DUFOUTART l'aîné, dont il a été question dans cet article, a lu quelques mémoires à l'académie de chirurgie, dont deux ont été imprimés dans la collection de cette compagnie. Il est mort plus de vingt ans avant son frère.

F—R.

DUFOUR (ANTOINE), évêque de Marseille, après avoir pris l'habit de S. Dominique, dans le couvent d'Orléans, sa patrie, fut successivement élève et professeur de la maison de la rue St-Jacques à Paris. Il devint confesseur de Louis XII, qu'il suivit en Italie, et ce fut à sa recommandation que Dufour, en 1507, obtint, du pape Jules II, l'évêché de Marseille. Il ne survécut pas long-temps aux honneurs qu'il recevait, car il mourut à Lodi, au mois de juin 1509. Le P. Lelong cite, de l'évêque de Marseille, deux ouvrages imprimés après la mort de ce prélat : I. *Paraphrase sur les psaumes pénitentiels*, Paris, 1551; II. *La diette du salut, contenant cinquante méditations sur la passion de Notre-Seigneur*, Paris, 1574. Ces deux traités réunis sortirent depuis des presses de Guillaume Guillard. Les autres ouvrages attribués à Antoine Dufour, tels que les lettres de S. Jérôme qu'il traduisit à la prière d'Anne de Bretagne, et autres mentionnés par le P. Echard, sont restés manuscrits.

P—D.

DUFOUR (LOUIS-THOMAS), né à Fécamp, le 27 janvier 1613, s'adonna avec un tel succès à l'étude du syriaque, du chaldéen et de l'hébreu,

que pendant son cours de philosophie, et à l'âge de seize à dix-sept ans, il enseigna cette dernière langue, du consentement du principal de son collège, il composa même des thèses en hébreu sur toute la philosophie. Après avoir étudié la théologie, il alla à la chartreuse de Montrenaud près de Noyon; et après un séjour de six semaines, le médecin de la maison le jugea d'une santé trop faible pour les austérités de cet ordre : il retourna donc à Honfleur; mais deux ans après il alla se présenter au noviciat de l'abbaye de Jumieges, ordre de S. Benoît, et fit profession le 10 août 1637. Par ordre de ses supérieurs il entreprit différents travaux littéraires; sa mort arrivée le 2 février 1647 (ou 1645), l'empêcha de les mettre tous à fin. On a de lui : *Linguae hebraicae opus grammaticum, cum hortulo sacrarum radicum*, 1642, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Il avait composé une *Paraphrase sur le cantique des cantiques*; un *Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*; et un *Commentaire sur les psaumes*. Il travaillait sur le psaume IX lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut. A. B.—T.

DUFOUR (CHARLES), curé de St.-Maclou de Rouen, pourvu ensuite de l'abbaye d'Aulnay, ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Bayeux, et du prieuré de Beusaut, fut aussi chanoine et trésorier de l'église de Rouen. Il était fils de Charles Dufour, mort en 1638, et de Marie Camus, sœur de l'évêque de Belley, et il fut fort lié avec MM. de Port-Royal. Le 30 mai 1656, ayant prêché un sermon synodal dans lequel il attaquait la morale relâchée, le P. Brisacier jésuite, et recteur alors du collège archiepiscopal de Rouen, crut y voir une agression contre la société dont il

re. Il dénonça au cardinal archevêque de Rouen le 14 mai 1656, le jour de déclarations de son serment, qu'il n'avait d'attribuer à aucun ordre la morale contre laquelle il s'élevait. Dufour obéit : cela n'empêcha pas les jésuites de se plaindre au nouveau, au sujet d'un aut prononcé le 7 janvier 1657, avait été député aux états généraux en 1643. A la fin de sa vie il signa sa cure de St.-Mac avec d'autres bénéfices, à l'abbaye d'Aulnay et du titre de moine honoraire de l'église qu'il se réserva. Il mourut le 16 juin 1679. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Requête des Rouennais à M. l'archevêque de Rouen*, elle est datée du 28 août 1656, on trouve joint un extrait de propositions des casuistes. II. *Lettre des curés de Rouen, pour lui demander la suppression de l'apologie des casuistes*, par le P. Pirot jésuite, 1658. III. *Moire pour faire connaître la conduite de la compagnie en la ville de Caen*. M. de Caen et Nicole eurent part à cet ouvrage. IV. *Condamnation d'un hermitage (de Caen) pour tenu que le pape a pouvoir temporel des rois, et qu'il ne doit pas les établir et les supprimer*, paraît que ces ermites et les de Caen étaient fort mêlés de jansénisme et tous ceux qui étaient comme ses partisans refusèrent à l'abbé Dufour, l'attachement à cette opinion lui supposaient, de l'admettre la messe dans leur église, et de la présenter. V. *Quelques questions qui tiennent à des questions de morale*, alors avec beaucoup de

d'autre, et ont perdu la plus partie de leur intérêt. L—v.
DUF (**PHILIPPE SYLVESTRE** sous le nom de), naquit à Lyon, en 1622, et fut amené à Paris par son père qui vint s'y établir après avoir fait de longues études s'adonna au commerce qu'il vint exercer à Lyon. Il prit le nom de *Sylvestre*, celui de son père, pour prendre le nom de ses oncles maternels (du Dufour), qui lui en imposa par testament en l'instituant héritier universel. En cultivant le commerce, Dufour ne négligea pas les lettres. Sa correspondance fut étendue et elle était littéraire autant que commerciale en relation avec Chardin, Tavernier au Japon, le d'Arvieux à Alep, Bonneau à Caïre, le président Lamouignon à Paris, etc. Mais il était surtout intimement lié avec Jacob Spon; et que Dufour avait aussi beaucoup voyagé, car Spon l'appelle *Vir simus*.

« hominum multorum vidit et urbes.

Ses amis, entachés de calvinisme et de France en 1687, allèrent à Genève où Dufour avait son domicile, puis à Vevey où ils voulurent aller; mais ils moururent tous les deux cette même année 1687. Les biens de la famille Dufour, leur maison habitée à Manosque, leur fortune, appelé la *Petite Fuste*, furent, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, confisqués au profit d'un certain qui, en 1787 encore, en payait une redevance considérable. Dufour était grand amateur de médecine. Vaillant, à son retour d'Alger, fut poursuivi par un corsaire, qui lui enleva ses médailles d'or, et en avait dans le corps quand il arriva

à Lyon. Il en parla à son ami Dufour qui s'offrit pour acheter les médailles qui n'étaient pas encore rendues. Le marché fut fait et conclu, et chose singulière, Vaillant qui devait partir le lendemain put exécuter le marché avant de quitter Lyon. On a de Dufour : I *De l'usage du café, du thé et du chocolat*, Lyon, Jean Girin, 1671, in-12. Le traité sur le café est une imitation de l'ouvrage de Naironi, publié la même année (V. NAIRONI). Le traité du thé est extrait de différents auteurs tel que le P. Alexandre de Rhodes, Nieuhoff, etc. Le traité sur le chocolat est une réimpression de la traduction donnée par René Moreau (1645, in-4°), de l'ouvrage de Antoine Colmenero, médecin de Ledsma en Espagne. Ces trois traités ont été réimprimés avec de grands changements, sous le titre de *Traité nouveaux et curieux du café, du thé et du chocolat*, 1685, in-12, et La Haye, 1693, in-12. Cette « troisième » édition est augmentée d'une *Méthode pour composer l'excellent chocolat par Saint-Disdier*, et d'un *Dialogue du chocolat entre un médecin, un indien et un bourgeois*, traduit de l'espagnol de Barth. Marradon. Il a paru une traduction latine des trois traités de Dufour, d'après la troisième ou peut-être la seconde édition : cette traduction est de J. Spon et est intitulée : *Novi tractatus de potu caphe ; de chinensium the ; et de chocolata*, Genève, Cramer et Perrachon, 1699, in-12. La traduction du traité du café a été réimprimée à part sous ce titre : *Jacobi Spondii bevanda asiatica, hoc est physiologia potus cafe*, 1705, in-4°, avec six planches. II. *Instructions morales d'un père à son fils qui part pour un long voyage, ou Manière aisée de former un jeune*

homme à toutes sortes de vertus, 1678, in-12. L'ouvrage est dédié à Chardin qui était alors à Hi-pahan, et avait été composé pour Dufour fils, qui mourut avant son père. A la fin de ce volume, qui a été réimprimé souvent, et traduit en latin, en allemand et en flamand, on trouve cent pensées ou maximes, dont quelques-unes n'auraient pas été désavouées par Laroche-foucauld. A. B.—T.

DUFOUR (Louis). *Voy. LONGUEURUE*.

DUFOUR DE LA CRESPELIERE (C.), médecin au 17^e. siècle, cultiva sans grand succès la poésie. On a de lui : I. *Paraphrases sur les hymnes du S. Esprit, de la Trinité, du St.-Sacrement. et autres prières en vers*, Paris, 1668, in-12; II. *les Remèdes contre l'Amour, travestis d'Ovide, en vers burlesques*, Paris, 1666, in-12; III. *les Divertissements d'Amour, et autres poésies burlesques et sérieuses*, Paris, 1667, in-12; IV. *les Foux amoureux, en vers burlesques*, Paris, 1669, in-12; V. *le Poète goguenard, contenant petites odelettes, madrigalets, chansonnettes, fleurettes, sornettes, passe-temps, etc.*, Paris, 1673, in-12; VI. *Commentaire en vers sur l'Ecole de Salerne*, avec le texte latin, Paris, 1671, 1672, in-12; VII. *Recueil d'épigrammes des plus fameux poètes latins, mis en vers*, 1669, deux parties in-12; VIII. *Décade de médecine, ou le Médecin des riches et des pauvres*, traduit du latin de Fr. Duport, 1694, in-12. Z.

DUFOURNI (Honoré Caille). *Voy. ANSELME*.

DUFRESNE. *Voy. CANGE* (du).

DUFRESNE (JEAN), seigneur de Preaulx, l'un des frères puînés du savant du Cange, était né à Amiens vers la fin du 16^e. siècle. Après avoir

achevé ses études dans sa patrie, père l'envoya finir son droit à Bientôt le jeune Dufresne, ayant ses degrés, se fit recevoir avocat, en peu de temps, l'un des plus distingués de son ordre. Ce magistrat mourut saintement en 1675. On a de lui un *mentaire sur la coutume d'Amiens* qui été imprimé dans le *Coutume de la Picardie*. C'est à Dufresne qu'on doit l'idée du *Journal des auditeurs* qui a été continué par plusieurs autres et dont il a publié les premiers volumes. B.—

DUFRESNE (F. FRANÇOIS) et QUINAULT).

DUFRESNE (BERTRAND) quelques biographes ont confondu mal à propos, avec M. Du St.-Léon, était né, en 1736, à Varreins, en Bearn, de parents obscurs, mais honnêtes, et purent lui donner qu'une éducation très médiocre. Il fut successivement commis des affaires étrangères; le duc de Choiseul, commis de la cour chez la Bordemier commis de la caisse d'escompte, premier commis du trésor royal à la Balue et Beaujon, premier commis des finances sous Necker; intendant général des fonds de la marine colonies, intendant, puis directeur du trésor public, receveur-général des finances de Rouen, et conseiller par brevet avant la révolution. Il fut, en 1795, nommé député de Paris au conseil des cinq-cents. Après la proscription jusqu'à l'époque du 18 brumaire, an VIII (novembre 1799), il fut rappelé, à l'admission, par le consul Buonaparte fit de nouveau conseiller d'état directeur-général du trésor public. Sa fortune brillante fut la récompense d'un homme de bien qui dut à

lui-même et rien au hasard de la naissance, ni aux secours de sa famille. Il fut obligé de s'instruire, et de se diriger par ses seuls moyens naturels. Après avoir travaillé jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, chez des négociants de Bordeaux, il vint à Versailles, où il fut employé dans les bureaux ministériels. Il passa de-là dans ceux de la finance, où ses talents l'appelaient plus particulièrement, et d'où il s'éleva rapidement aux places de la haute administration. Les plus riches financiers se disputèrent l'honneur de l'obliger. L'un d'eux sollicitait pour lui, auprès de Necker, l'agrément de la place de receveur-général des finances de Rouen. « Je ne connais point » votre M. Dufresne, disait Necker, » et qui m'en répondra ? — Moi, ré- » partit assez brusquement le finan- » cier. — Comment donc, reprit le » ministre, vous parlez comme Cor- » neille. » Le solliciteur se retira confus, et vint trouver Dufresne : « Mon » ami, lui dit-il, je suis désespéré, » j'ai parlé pour vous, le ministre » m'a dit que je raisonnais comme » une corneille. » Dufresne rit de la méprise, rassura son protecteur, qui connaissait mieux les *comptes-faits* de Barème que la tragédie de Médée, et la place fut accordée. Necker apprit à connaître Dufresne, et découvrit en lui des talents supérieurs à un comptable ordinaire. Il le fit directeur du trésor public ; et dans cette place qui le mettait à même de travailler avec Louis XVI, il connut toutes les vertus, toutes les bontés de ce prince infortuné, dont il ne parlait jamais sans les plus tendres émotions. Il n'en fallait pas davantage pour que Dufresne fût persécuté. On l'incarcéra pendant la *terreur*. Dénoncé par un misérable, nommé Hecron, il dut sa liberté à la recommandation d'un acteur de l'Opé-

ra-Comique, M. Chénard. Le 9 thermidor (27 juillet 1794) vit périr Robespierre, et Dufresne devait être décapité huit jours après, suivant les listes écrites de la main du tyran. Pendant la session du corps-législatif, dont il fut membre, on le chargea de l'examen des finances. Ses rapports lumineux et sévères déplurent au directoire et le firent comprendre dans la proscription du 18 fructidor (septembre 1797). Il vécut depuis à sa campagne du Plessis-Piquet, étranger à toutes les intrigues, occupé uniquement de la culture de ses jardins, et des soins d'une piété filiale pour une parente, bien plus âgée que lui, qu'il avait retirée dans sa maison, et dont la mort lui causa d'inconsolables regrets. Au 18 brumaire, le consul Lebrun, qui connaissait tous les talents de Dufresne, vint le solliciter lui-même de rentrer dans l'administration des finances. Dufresne s'en défendit vivement, craignant d'avoir l'air de trahir la mémoire de son auguste bienfaiteur, et les intérêts de son monarque légitime. Cependant, beaucoup de personnes pensaient alors que l'intention de Buonaparte était de rendre le trône aux Bourbons. D'ailleurs on assura Dufresne que Louis XVIII, lui-même, approuverait sa condescendance. Ces considérations, jointes à la gloire d'être encore utile à sa patrie, le déterminèrent à accepter la place de conseiller d'état et de directeur du trésor public. Il refusa le titre de ministre. Il fit dans ses bureaux de nombreuses suppressions, et y fonda cet ordre admirable de travail, d'où il résulte que celui de chaque jour ne finit jamais sans fixer, d'une manière certaine et précise, le montant de chaque recette et de chaque dépense dans toutes les parties du trésor. Il réunit sous les yeux du ministre tous les :

éléments de la comptabilité, d'une manière si exacte, si lumineuse, qu'il put à chaque instant connaître le mouvement des fonds, leur rentrée et leur emploi. Il établit, du centre aux extrémités, cette communication sûre et rapide qui entretient la circulation dans toutes les branches, prévient les erreurs et ne permet jamais de laisser languir le service. C'est ainsi qu'il fit renaitre le crédit public. Les capitaux des rentes, qu'il trouva à 19 pour cent, montèrent bientôt à 60. Celui qui relevait avec tant de succès la fortune de l'état ne vit point réaliser l'espoir qui le soutenait dans cette pénible carrière. Rien n'eût manqué à son bonheur, s'il eût été témoin du rétablissement de son souverain légitime. Il attendait du moins un témoignage glorieux de la pureté de ses intentions. Il le méritait et il l'obtint; l'auteur de cet article eut l'honorable mission de lui remettre une lettre du roi conçue en ces termes : « Je vous » sais gré, monsieur, d'avoir accepté » une place dans le conseil. Celui de » vos amis qui vous y a décidé » n'a sûrement pas entendu séparer » les intérêts de la France de ceux de » son légitime souverain. Votre ré- » sistance, en cette occasion, com- » mandait mon estime; votre dévoue- » ment vous assure toute ma recon- » naissance. » *signé* Louis. Ce dévouement était en effet bien généreux. Les coupables desseins de Buonaparte n'avaient pas tardé à se développer, et n'échappaient point à un homme aussi pénétrant que Dufresne. Ce n'était plus qu'avec une sorte de dégoût et d'impatience qu'il se livrait à ses occupations administratives. Le siège du gouvernement consulaire venait d'être transféré aux Tuileries. Dufresne était obligé de travailler avec l'usurpateur, dans ce même palais où

il avait été si souvent en confiance et des bons amis de Louis XVI. La vue des mêmes objets, des mêmes personnes, portait une mélancolie et une tristesse qu'il n'était pas maître de surmonter, et dont il ne pouvait s'épancher dans les bras de ses amis intimes. Buonaparte, si habile pour ne pas se laisser emporter par des dispositions défavorables dans l'art de fermer le moindre accès à la pitié. Il caressait le grand et le petit, lui était utile, et c'était à l'ascendant de ses vertus. Dufresne connaissait bien sa situation, mais il savait qu'à sa conscience de quitter, chaque fois qu'il voulait s'opposer à son choix. La lutte pénible qu'il tenait le 22 février 1801, l'altération organique sans exemple dans la médecine. Une obdité trécissement de l'août d'une paralysie des membres inférieurs, rent peu à peu la cir et l'étouffèrent dans leurs bras. Buonaparte, vanité, et même une à bien traiter les gens à son service, vint le 22 février 1801, l'appareil, trois jours écrivit une lettre de perte, et fit placer so des salles de la trésorerie. Dufresne, prononcé leur, offre une es faite des rares qualités un grand intérêt à la connaissance la plus des parties exécutives tion financière; des]

sagement conçus et rigoureusement observés ; l'art de rassembler dans le cadre le plus simple des détails immenses, un esprit de justice inaltérable, une exactitude religieuse dans ses promesses, sont des traits de ressemblance qu'il est impossible de méconnaître. Mais on a donné dans ce même éloge une expression exagérée à son caractère. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût *inflexible, inexorable*. Il était exact, exigeant, parce qu'il donnait lui-même l'exemple de la plus sévère régularité. Mais il était ami zélé et fidèle, un peu enclin à la raillerie, et susceptible de prévention, ce qui s'allie très bien avec une longue expérience des hommes. « J'ai » me mieux, disait-il souvent, supprimer une place que d'en avoir une » à donner ; je ne fais alors qu'un » mécontent, et quand j'accorde une » seule demande sur cent, je m'attire » toujours quatre-vingt dix-neuf ennemis, et souvent je fais un ingrat. » Cependant il eut des amis qui le pleurèrent. Dufresne avait des manières polies et recherchées ; une physionomie spirituelle et pleine de feu ; et la mémoire ornée de tout ce que la littérature a de plus intéressant ; sa conversation, animée d'une certaine vivacité méridionale, était remplie d'agrément. Il n'a point écrit les maximes qu'on lui attribue dans l'éloge cité plus haut, et qui cependant étaient dignes de lui. Mais il a laissé des mémoires particuliers qui ne sont point destinés à voir le jour et qui le peignent d'une manière bien plus fidèle. Il y parle de sa naissance, de sa famille, de son éducation, de tous les emplois qu'il a successivement occupés, et enfin de la fortune qu'il avait acquise. Le compte exact et détaillé qu'il rend de son intérieur retrace cet amour extrême de l'ordre

et de la régularité qui le dirigeait sans cesse dans les plus grandes choses. Après plus de trente ans de soins assidus, d'honorables travaux, vivant avec économie, sans luxe, mais sans lésinerie, sa fortune se montait à 752,000 francs en tout ; les trois premières années avaient été de 650 francs chacune. Il était parti de-là pour arriver, de 1788 à 1791, à 60,000 francs par an. Il termine cet exposé en disant : « Voilà le récit » exactement vrai de tout ce que j'ai » été, de tout ce que j'ai fait et de ce » que je possède après une si longue » et si honorable carrière. Je crois » avoir bien payé ma dette à ma patrie : je me trouve récompensé par l'opinion publique qui m'est très favorable, et surtout par le sentiment » de ma propre estime, dont je ne » jouirais certainement pas si je ne » connaissais le plus petit tort. Dieu » m'est témoin que je me suis constamment refusé à toute sorte de profits particuliers, et d'intérêts dans » des affaires qui m'ont été proposées ; » j'ai toujours pensé qu'un homme » d'honneur ne doit se permettre que » ce qui est sévèrement juste, et que » tout ce qui est obscur est indigne » de lui : j'ai, grâce au ciel, la conscience nette. » Ce qu'il y a de remarquable en ceci, c'est que tout ce que dit Dufresne, de lui-même, est rigoureusement vrai. On doit en croire l'homme pur et désintéressé qui appelle en témoignage l'arbitre souverain, le juge invisible des pensées les plus intimes, des mouvements les plus secrets du cœur, et dont les paroles ont été justifiées par toutes les actions de sa vie.

D—s.

DUFRESNOY (CHARLES-ALPHONSE), né à Paris en 1611, a mérité, comme peintre, une réputation que le poème latin où il a tracé les préceptes

de son art a rendu encore plus durable. Son père était un pharmacien qui, désirant lui faire embrasser l'état de médecin, lui donna une excellente éducation : le grec et les poètes anciens lui devinrent bientôt familiers ; mais il ne put se conformer aux vues de sa famille. Il devait être peintre et poète : il le fut malgré tous les obstacles. Après avoir reçu les leçons de Perrier et de Vouet, il partit pour Rome à l'âge de vingt-un ans. Dénué de tous secours, il s'y trouva dans une situation très pénible, et fut obligé, pour subsister, de peindre des ruines et des ouvrages d'architecture. Deux ans après, Mignard, camarade de Dufresnoy, vint se réunir à lui. Mignard était actif, fécond en ressources : il améliora le sort de son ami, qui, presque exclusivement attaché à la théorie de l'art, négligeait trop souvent la pratique. Il peignait cependant, et à mesure qu'il faisait quelque remarque utile, il l'écrivait en vers latins : ce fut l'origine de son poème. En 1653, Dufresnoy alla à Venise, où il étudia surtout le Titien, de même qu'à Rome il avait donné la préférence à Raphaël : il y travailla quelque temps, ainsi que Mignard qui l'était venu rejoindre, et il revint en France en 1656. Pendant deux années il peignit quelques tableaux d'autel et un salon au château de Raincy, des paysages, etc. Mignard étant revenu en France en 1662, Dufresnoy alla loger avec lui ; il devint ensuite paralytique à la suite d'une attaque d'apoplexie, et mourut, en 1665, chez son frère, à Villiers-le-Bel, village à quatre lieues de Paris : il était alors âgé de cinquante-quatre ans ; il n'avait pas été marié, et ne laissa point d'élèves. Possédant parfaitement la théorie de son art, Dufresnoy n'a fait aucune faute remarquable dans le

petit nombre de tableaux qu'il a peints. Il s'est toujours montré dessinateur correct, et surtout bon coloriste : il paraît que son peu d'habitude de peindre l'a empêché de suivre même tous les préceptes qu'il en a si bien dans son poème, et en particulier, de donner à ses figures qui sait tout animer. Le Musée national possède de cet artiste deux tableaux : un *Ste. Marguerite et une Nympe avec des Naiades*, de beau paysage. Le poème sur la peinture, intitulé : *De Arte Græca*, ne parut qu'après la mort de Dufresnoy. Mignard en fit d'abord imprimer le texte seul ; de Piles le publia en 1684, avec une traduction et des notes estimées : cette version a été touchée, en 1753, par de Quatre Renou en a donné une autre en prose libre et en vers, en 1789 ; une nouvelle traduction, par M. de la Harpe, a paru à Clermont-Ferrand, 1810, in-8°. En 1801, le fameux Dryden traduisit en anglais le poème de Dufresnoy, sous le titre de *Notes de Piles*. Lorsqu'on remarque cette traduction en Angleterre, au 18^e siècle, Reynolds y joignait ses observations pleines de goût et de sagacité. Enfin, les Italiens eux-mêmes, qui vantent, avec raison, la supériorité qu'ils ont eue dans les beaux-arts, ont aussi fait passer dans leur ouvrage de Dufresnoy. Aucun poème sur la peinture qui soit depuis celui-ci, ne peut lui être comparé pour la solidité et la précision des préceptes, quoiqu'il ait sacrifié quelques endroits aux systèmes divisaires de son temps, qu'il ait peut-être accredité quelques-uns des principes qui ont égaré plusieurs artistes du 18^e siècle. On reproche aussi de la sécheresse que Dufresnoy, uniquement

île, et ayant toujours les yeux sur le but, a négligé d'embellir ses ouvrages étrangers un ouvrage dit-il. Il a suivi en cela l'exemple de, à qui on l'a quelquefois reproché : il a voulu instruire, et il y est parvenu. Les autres, sans en excepter l'abbé de Marsy, ont surtout voulu à plaire, et ils n'y ont pas réussi.

D.—T.

FRESNOY (ANDRÉ-IGNACE-), né à Valenciennes, le 16 mars 1733, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Valenciennes en 1757. Il avait des connaissances étendues en botanique, et pendant long-temps, cette année. En 1785 il fut nommé médecin consultant des armées : ce titre honorable lui permit de conserver son poste, qu'il ne quitta qu'en 1793, pour occuper la place de médecin en chef de l'armée du Nord. Le titulaire de cet emploi, resté à Bruxelles après la défection du général Dumouriez, fut inscrit sur la liste des émigrés. Dufresnoy, instruit que ce médecin était malade, et qu'il désirait retourner dans sa patrie, osa écrire en 1793 au ministre de la guerre : « L'humanité et de courage eut été faibles; et Dufresnoy, de complicité avec un émigré, a été déshonoré. Un cri universel, parti de tous les Français, vient avertir le ministre qu'il a appelé un homme de bien. On ne peut plus ardens républicains, ceux qui, sous ce titre, s'étaient élevés les dénonciateurs de ce qu'on appelait alors les aristocrates, et en faveur de Dufresnoy. Tant de fautes le sauveront de la détention pour la mort, mais ne suffirent pas pour le faire réintégrer dans ses fonctions. Le ministre écrivit au commandant que « Dufresnoy pou-

« vait bien n'avoir pas eu de mauvaise intention en s'attendrissant sur son prédécesseur; mais qu'ayant montré une faiblesse qui n'annonce pas un républicanisme bien prononcé, il ne pouvait remplir utilement la place de médecin en chef de l'armée du Nord, où il serait dans le cas d'avoir des relations avec un trop grand nombre de soldats, et où il fallait un précheur de révolution capable de servir la république, autant par son civisme que par ses talents en médecine. En conséquence il décidait que Dufresnoy ne pouvait servir la république que dans un petit hôpital de seconde ligne. » Dufresnoy fut donc envoyé à St.-Omer, pour y faire le service de l'hôpital militaire. De nouvelles disgrâces l'y attendaient; et une accusation d'un nouveau genre devait bientôt le conduire au pied de l'échafaud. Dufresnoy avait le premier acclimaté en France le *rhus radicans* L.; il le cultivait à Valenciennes depuis long-temps; il en avait donné des plantes à un médecin botaniste de Cambrai; il savait que ce végétal s'y était fort multiplié, et dans une lettre qu'il écrivait à ce médecin, il avait inséré cette phrase : *Comment vont nos chers rhus? Qu'il me tarde de les voir!* Cette lettre, écrite par un homme suspect, fut lue au comité révolutionnaire : l'impératrice de Russie était accusée de vouloir se joindre aux puissances coalisées; Dufresnoy, en sa qualité d'aristocrate, est soupçonné d'être d'intelligence avec cette souveraine; car ce sont les Russes qu'il est impatient de voir; la chose est évidente. Un mandat d'arrêt est lancé contre le médecin botaniste; il est conduit au tribunal révolutionnaire d'Arras, où Joseph Lebon exerçait son abominable proconsulat. On allait commencer son procès, c'est-à-dire

qu'il allait subir la peine capitale, et tout cela parce que les membres du comité révolutionnaire ne savaient pas l'orthographe ! Heureusement le 9 thermidor arriva ; Lebon fut arrêté, et Dufresnoy put expliquer à ses juges que ses *chers rhus* n'étaient point des soldats armés contre la liberté ; mais des plantes dont l'extrait était une panacée contre une foule de maux : il fut mis en liberté, et renvoyé à son hôpital de Valenciennes, où il a continué de servir l'état, et de cultiver ses *rhus* jusqu'au 24 germinal an 9 (14 avril 1801), époque de sa mort. Dufresnoy était un médecin fort éclairé, un excellent praticien, rempli de zèle pour les progrès de son art ; malheureusement ce zèle a été mal dirigé : Dufresnoy croyait avoir découvert dans l'extrait du *rhus radicans*, un remède infailible contre les dartres et la paralysie des extrémités inférieures ; dans le *narcisse des prés* un antidote contre les convulsions, la coqueluche, l'épilepsie et le tétanos ; et dans les *champignons meurtriers*, le vrai remède contre la vomique et la phthisie tuberculeuse : c'est ce qu'il a voulu établir dans diverses brochures et particulièrement dans un dernier traité intitulé : *des Caractères, du traitement et de la cure des dartres, de la paralysie, des convulsions, etc., etc.*, Paris, an VII, in-8°. Tant qu'il a vécu il a préconisé ces remèdes ; mais l'expérience a démenti toutes ses assertions. Un médecin de beaucoup d'esprit appelait Dufresnoy le *Storck* de Valenciennes, parce que, comme le médecin autrichien, il avait passé sa vie à publier des découvertes qui n'avaient existé que dans son imagination. A peine Dufresnoy fut-il mort, que son frère, pharmacien à Valenciennes, a fait arracher de son jardin les *rhus* qu'il y cultivait sans succès

pour l'art de guérir. Aujourd'hui ne parle plus des propriétés médicales de cette plante. F.

DUFRESNOY. F. DUCLOZ GLET.

DUFRESNY (CHARLES RIV) né à Paris, en 1648, était un petit-fils de cette paysanne connue sous le nom de *la Bellinière*, et qui sut inspirer de l'air à Henri IV. On prétend que cette origine fut une des causes de sa bienveillance de Louis XIV pour lui. Il était valet-de-chambre de ce roi, et, sans avoir jamais étudié ni la littérature, ni la musique, ni l'architecture, il avait un goût naturel pour ces arts. Tous les airs que l'on trouve dans ses pièces sont de sa façon ; il chantait à Grandval, qui les lui avait appris. Il découpait des fragments de bois, qu'il tronquait même quand il était besoin, et, leur donnant une forme différente en les fixant sur un support, il formait de ces pièces une sorte de port des compositions nouvelles, très heureuses ; mais son plus grand talent était pour l'embellissement des jardins. Il ne suivait pas la mode de Lenôtre, ni des autres maîtres de son temps : il travaillait à l'alignement et plus le terrain qu'on lui abandonnait était inégal, irrégulier, plus il était content. On a connu de ses jardins de l'abbé Pajot, près de Valenciennes, ceux de Mignaux, et ceux du faubourg Saint-Antoine. Ce talent lui fit obtenir de Louis XIV le brevet de contrôleur de ses jardins ; ce qui lui accorda aussi le privilège de la manufacture de glaces. Mais Dufresny avait deux ennemis qui le tourmentèrent toute sa vie : l'amour des tables et celui de la table. Il céda son privilège pour une modique somme et fit rembourser le capital d'une somme de mille écus, que les nouve-

nous étaient tenus de
 son en secondes sa dian-
 ne, dont il était le débiteur,
 obtenir ce qu'elle possédait en
 trait que Lesage a placé dans
hiable boiteux. Louis XIV, au
 ces prodigalités, disait : « Il
 deux hommes que je n'enrichi-
 jamais, Bontems et Dufresny. »
 nier, fatigué de la cour, vendit
 nges et se retira à Paris, où il se
 travailler pour le théâtre. Il
 bert lié avec Regnard ; mais l'au-
 e la *Scrinade* s'étant approprié
 du *Joueur*, que Dufresny tra-
 à mettre en scène, et ayant su
 re l'avance (1), ce trait brouilla
 leur les deux amis. Au reste,
 valier *Joueur* de Dufresny ne
 en aucune manière, soutenir la
 raison avec le chef-d'œuvre de
 rd. Inférieur à ce dernier, et au-
 e la comédie, Dufresny ne cher-
 éme à imiter ni l'un ni l'autre
 ne fut pas heureux en succès.
 a fait bien cependant que ses
 ges soient sans mérite, et La-
 lui accorde une place distinguée
 les dramatiques du second or-
 d'Esprit de contradiction, le
 e l'aveugement, le *Mariage fait et*
 e, sont toujours vus avec plai-
 dialogue en est vif et brillant, la
 sition agréable et facile. Le *Fa-*
 de la *Réconciliation normande*
 ascon du *Mariage fait et rom-*
 u deux rôles pleins de verve et
 alité. On a reproché à Dufresny
 logue trop serré, trop de con-
 dans sa prose et dans ses vers,
 les rend quelquefois durs. Ses

Joueur, de Regnard, fut représenté le 27
 mbre 1686, et le *Chevalier Joueur* le 27
 1691. Il est à remarquer que le *Joueur* fut
 une pièce marquante de Regnard. Du-
 est déjà donné le *Négligent*, pièce mar-
 quante qu'elle se ressent de la nullité du
 principal.

plans sont en général peu réguliers,
 ses dénouements trop brusques. Il pé-
 tille d'esprit, dit La Harpe, et cet es-
 prit est absolument original ; mais
 comme, en même temps, il est tou-
 jours le sien, il arrive de-là que tous
 ses personnages et même ses paysans
 n'en ont point d'autre. Dufresny tra-
 vailla pour les Français et pour les
 Italiens (V. DOMINIQUE, tom. XI,
 pag. 524). Son *Théâtre français* a
 été recueilli par d'Alençon, huissier
 au parlement (mort en 1744), Pa-
 ris, Briasson, 1751, in-12, 6 vol.
 Les principales pièces qui le com-
 posent, outre celles dont nous avons
 déjà parlé, sont la *Noce interrom-*
pue ; le *Faux honnête Homme*,
 dans lequel Voltaire a pris son rôle de
 Freeport ; le *Faux Instinct* ; le *Ja-*
loux honteux de l'être, que Collé a
 réduit en trois actes ; le *Lot supposé*,
 le *Débit*, etc. Indépendamment des
 pièces de théâtre, on trouve dans ces
 Oeuvres le *Puits de la Vérité*, his-
 toire gauloise ; des *Nouvelles histo-*
riques, déjà publiées, Leyde (Paris),
 1692, in-12, 2 vol. ; diverses *Poé-*
sies, et les *Entretiens, ou Amuse-*
ments sérieux et comiques, dont les
 meilleures éditions sont celles d'Am-
 sterдам (Rouen), 1705, Paris, 1707,
 in-12, et La Haye, 1719, in-8°, en
 anglais et en français. M. Auger a pu-
 blié, en 1810, les *Oeuvres choisies*
de Dufresny, avec une bonne no-
 tice sur sa vie, Paris, Didot, 2 vol. in-
 18. Dufresny obtint en 1710, après la
 mort de Visé, le privilège du *Mercur*
Galand, et le rédigea pendant quel-
 que temps avec succès ; mais il ne
 tarda pas à en céder le privilège,
 moyennant une pension. Il mourut à
 Paris, le 6 octobre 1724. D. L.

DUFRICHE-VALAZÉ. V. VALAZÉ.

DUGARD (GUILLAUME), savant
 et habile instituteur anglais, né en

1606, à Bromsgrave, dans le comté de Worcester. Après avoir été successivement maître d'école à Stamford, dans le comté de Lincoln et à Colchester, il fut nommé, en 1637, chef de l'école des marchands tailleurs de Londres; école célèbre en Angleterre, et qui fut surtout extrêmement florissante sous sa direction. Mais la guerre civile, qui commença bientôt à éclater, lui ayant donné occasion de manifester son attachement à la cause royale, et ayant été convaincu spécialement d'avoir eu part à l'impression du livre de Saumaise en faveur de Charles I^{er}, il fut dépouillé, en 1650, de sa place, et d'une imprimerie qu'il possédait (1), et fut enfermé quelque temps à Newgate. Il était marié et avait alors six enfants. On peut juger de ses sentiments politiques par la traduction de deux vers grecs qu'il avait composés sur le meurtre de Charles I^{er}, et inscrits sur un registre de son école : *Charles, le meilleur des rois, est tombé sous les coups d'hommes corrompus et cruels, martyr des lois de Dieu et de son pays*, et par l'épithaphe suivante, de la mère d'Olivier Cromwell, enterrée dans l'abbaye de Westminster. « Ci gît la mère d'un » fils maudit, qui a causé la ruine de » deux rois et de trois royaumes. » Reinstallé la même année, 1650, dans l'école des marchands tailleurs, il continua de la diriger avec succès jusqu'en 1660, qu'il se brouilla avec les marchands tailleurs. Il fut renvoyé, mais il n'y perdit rien. Telle était la confiance du public dans ses talents et sa moralité, qu'ayant ouvert en juillet 1661, une école particulière dans un

des quartiers de Londres, n'eut pas moins de cent treize élèves le mois de mai. Il mourut très peu de temps après, en 1662. On a de lui plusieurs ouvrages pour les classes : I. une *grammaire*; II. *Lexicon græci alphabetum*, etc.; III. *Mosatensis dialogorum libri duo, cum interpretatione multarum locorum emendatam adjectam*, in-8°. *Rices compendium*, in-8°.

DUGAZON (JEAN HENRY GOURGAULT, dit français, est mort près de Paris, le 10 octobre 1809, à l'âge de 68 ans. Il était presque tout français. Le célèbre Prévost fut son maître sur la scène en 1772. Dugazon fut, en 1793, de-camp de Santerre, et tous les excès révolutionnaires. Comme acteur il bienveillant du public de valets. C'est un des maîtres qui aient paru sur la scène, quoiqu'il fût très comédien, trivial et bas. Dugazon théâtre : I. *l'Avènement au trône*, ou *la vérité*, comédie en trois vers (en société avec l'Emigrante), ou *le P. comédie* en trois actes et deux pièces ne sont pas. III. *Le Modéré*, comédie en trois actes et en vers, pièce de comédie comme les précédentes. in-8°. IV. *Les Origines*, en un acte et en prose, mise au théâtre et arrangée en scènes nouvelles, Paris, in-8°. Dans ces trois compositions, Dugazon

(1) Nichols, *Anecdotes littéraires du dix-huitième siècle*, rapporte comme une circonstance singulière que, par une espèce de représaille, la *Défense du Peuple anglais*, par Milton, fut imprimée avec les caractères typographiques de Dugazon (1) *pro Dugardianis*.

Dugnon acteur, farceur, trias. A. B—T.

DALE (GUILLAUME), anti- et historien anglais, sorti d'une famille du comté de Warwick, en 1605, dans le voisinage de Hill, dans ce comté. Il fut élevé en l'école de Coventry, en partie son père, qui, étant âgé et infirme, ria à l'âge de dix-huit ans. Il se de bonne heure à l'étude des an- is de son pays, et se lia avec les avants antiquaires de ce temps- tr'autres le célèbre Henri Spel- l fut créé, en 1638, poursui- 'armes, puis rose-croix en 1639. mpagua, en cette qualité, Char- , dans ses malheureuses cam- . Il passa en France en 1648, peu de temps après en Angle- copiant partout les épitaphes et rscriptions, dessinant les monu- , et recueillant des matériaux e qui faisaient l'objet de ses étu- la restauration, il fut élevé par s. Il a la dignité de roi d'armes, 1677, il fut nommé principal mes de l'ordre de la jarretière. urut le 10 février 1686, âgé ans. Ses principaux ouvrages l. *les Antiquités du comté de rick*, Londres, 1656, in-folio. on meilleur ouvrage; il y avait ré vingt ans. W. Thomas l'a ué et réimprimé, 1730, 2 vol. *istoire de la cathédrale de St.- de Londres*, 1658, in-folio, imée avec les corrections et ad- de l'auteur, et précédée de sa rite par lui-même, 1716, in-fol. *histoire des chausées et des es des marais, tant en An- re que dans les pays étrangers*, in-fol., fig., réimp. en 1772; *origines judiciaires*, ou *Mé- s historiques sur les lois an- s*, *les cours de justice*, etc.,

1666, in-folio; deuxième édition, 1671; troisième édition, 1680. V. *La Noblesse d'Angleterre* (Baronage of England), contenant les vies et faits mémorables de la noblesse anglaise, depuis le temps des Saxons jusqu'à celui de l'auteur, 1675 le 1^{er}. volume, 1676 le 2^{me}. et le 3^{me}., in-fol. Ouvrage utile, malgré les erreurs nombreuses qu'on y a relevées. VI. *Coup d'œil sur les derniers troubles d'Angleterre*, comparés avec la guerre des barons du temps d'Henri III, et particulièrement à la *Ligue* de France, etc., Oxford, 1681, in-folio; VII. *L'Ancien usage des armoiries*, Oxford, 1681, in-8°. Il a aussi complété la collection des Conciles de Spelman (Londres, 1664, in-folio), ainsi que son Glossaire (ibid., 1687, in-folio). Il a compilé, de concert avec Dodsworth, le *Monasticon anglicanum*. Dodsworth, qui s'occupait plus particulièrement à recueillir les matériaux, et qui transcrivit entièrement les deux premiers volumes, mourut avant la publication du premier, qui parut en 1655, in-folio. Dugdale s'était chargé de la rédaction de l'ouvrage, et y ajouta des index. Le second volume parut en 1661, et le troisième en 1675. Germon, dans un de ses écrits sur la diplomatie, a prétendu démontrer d'une manière érudite la fausseté de plusieurs des chartes insérées dans ce recueil. Jacques Wrigt a donné en anglais, en 1795, un mauvais abrégé de cet ouvrage. J. Steven en a donné une traduction complète en 3 volumes, 1718, 1722 et 1723. On a publié, en 1812, en 4 vol. in-folio, une nouvelle édition du *Monasticon anglicanum*, avec la vie de Dugdale, par M. Bulkeley Bandinel, d'Oxford. Le nom de Dodsworth n'est pas cité, du moins sur le titre de cette édition. X-a.

DUGHET, dit POUSSIN (GUASPARE), peintre, naquit à Rome en 1615, d'une famille originaire de Paris. Le Poussin, qui avait épousé sa sœur, lui donna des leçons de peinture, et avant reconnu de bonne heure les dispositions du jeune Guaspre pour le paysage, lui conseilla de se consacrer tout entier à ce genre, qui suffit à la gloire d'un artiste qui a le talent d'y exceller. Il convenait d'ailleurs mieux que le genre de l'histoire au goût naturel de Dughet pour la chasse et la campagne. Ce peintre, pour mieux observer les beautés de la nature, loua quatre maisons, à la fois, dans des lieux également propres à ses études; deux dans les endroits les plus élevés de Rome, une troisième à Tivoli, une autre encore à Frascati. Il eut d'abord quelque sécheresse dans sa manière; mais quand il eut observé les ouvrages de Claude Lorrain, il se fit une manière vague et agréable. Ses sites sont beaux et bien dégradés; son pinceau facile et plein d'harmonie. Il donnait la vie au paysage, en y faisant sentir les effets des orages et du vent, et prêtait ainsi le mouvement à la nature inanimée. Le Poussin a peint quelquefois les figures dans les tableaux de son beau-frère, qui cependant lui-même les traitait assez bien pour un paysagiste. Le Guaspre était un des peintres les plus expéditifs dont l'histoire des arts fasse mention. On dit qu'il lui arriva plus d'une fois de peindre un tableau en un jour. Il mourut à Rome en 1675, âgé de soixante-deux ans. On voit quatre tableaux du Guaspre au musée du Louvre. Ce peintre a gravé lui-même huit de ses paysages. Vivarès a aussi gravé avec lui (V. VIVARÈS.). Comme c'est à Rome que Dughet est né, que c'est dans cette ville qu'il a appris et exercé son art, et qu'il y a passé toute sa vie, on le

compte entre les artistes de romaine. A.

DUGHET (JEAN), frère de cécent, graveur à la pointe et rin, naquit à Rome vers 16 mourut dans la même ville à la 17^e. siècle. Il eut le bonheur d' comme son frère aîné, le Poussin pour maître; c'est dan lier et par les leçons de ce homme qu'il se forma au bel a peinture; mais il sut moins bie fiter que son frère de ce pr avantage; il renonça même à li ture pour s'appliquer uniquement gravure. Les estampes les plu sidérables de Jean Dughet sont d'après des tableaux du Pouss recherche surtout celles qui rep tent les *sept Sacrements*, d'ap tableaux que le Poussin avait p Rome pour le commandeur Del et qui sont différents de ceux admirait autrefois dans la gale Palais-Royal; *le Jugement de mon*; *la Naissance de Bacchu Mont-Parnasse*, d'après le maître. Ces différentes pièce d'autant plus précieuses qu'elle donnent la représentation fidèle bleaux qui, pendant les trou l'anarchie, ont été enlevés à no miration pour passer à l'étrang

A. DUGOMMIER (JEAN-FRANÇOIS COQUILLE), général français, à la Basse-Terre dans l'île de l deloupe en 1756, et entra au : à l'âge de treize ans; il y obtint que avancement, et mérita la c Saint-Louis; mais ayant été ré il se retira à la Martinique, où des propriétés considérables. I dans sa retraite le ressentime injustices dont il croyait avoi plaindre, et dès que la réolutio à éclater, il s'en montra un de

risans. Le commandement national de cette île lui fut donné en 1789, il défendit sept mois le fort St.-Pierre de Behague. Obligé de céder, et se trouvant placé entre deux colons opposés, l'un à la révolutionnaire, et la féodalité, que ses principes imprudemment armés, il fut trois fois exposé à perdre la vie, obligé de se réfugier dans la mer, où il arriva en 1792, sollicitant secours en faveur du parti républicain de la Martinique. L'intérêt public était alors bien faible à côté des grands événements qui absorbaient l'attention. Dans un tel état, et chaud partisan comme les idées révolutionnaires, il ne pouvait manquer d'y prendre part très active. Il fit connaître, dans une lettre intitulée : *Déclaration de foi*, les motifs de son amour pour la *liberté* et l'*égalité*. Reputé de la Martinique à la Convention, il aima mieux suivre la Convention avec des armes, et fut employé comme général de brigade à l'armée de la mer où il fit bientôt remarquer son courage et son habileté, et obtint le grade de général de division. Chargé de la défense de Toulon vers la fin de 1793, il prit ce siège avec beaucoup d'habileté et de vigueur; mais il fut étranger à tous les massacres qui suivirent la chute de la place. Son historien, M. de La Harpe, assure même qu'il ne représentait que l'ordonnance des troupes (voy. FRÉRON), d'inutiles représentations. L'habileté que Dugommier montra au siège de Toulon fut récompensée aussitôt après le commandement de l'armée des Pyrénées Orientales le mois d'avril 1794, il attaqua les Espagnols qui menaçaient la France jusqu'aux portes

de Perpignan. La fameuse redoute de Montesquiou fut prise d'assaut pendant la nuit; et le fort St.-Elme fut enlevé de la même manière après des attaques sanglantes, où Dugommier reçut lui-même une grave blessure. Les Espagnols évacuèrent cette place après avoir fait essuyer à l'armée française des pertes que l'on comptait alors pour bien peu de chose. Il n'en fut pas de même à Collioure, où la garnison espagnole fut renvoyée sur parole après avoir déposé ses armes en présence du vainqueur. La Convention, ayant accusé le ministère espagnol de n'avoir pas exécuté cette capitulation, décréta dans sa fureur qu'il ne serait point fait de prisonniers espagnols; mais le général en chef sut empêcher par sa fermeté que cette loi barbare ne fût mise à exécution. Dugommier se montra moins prodigue du sang de ses soldats sous les murs de Bellegarde, qu'il ne l'avait été au fort St.-Elme et à Collioure, et ce fut par la détresse où il réduisit cette place qu'il l'obligea à capituler, après avoir toutefois livré à l'armée espagnole qui s'avavançait pour la secourir, une bataille sanglante, et dans laquelle fut tué le général français Mirabel. Après tous ces avantages, fort importants sans doute, mais chèrement achetés et nullement décisifs, Dugommier voulut livrer aux Espagnols une bataille générale, et déjà il avait mis en fuite leur aile gauche près de St.-Sébastien, lorsqu'il fut tué par un éclat d'obus le 17 novembre 1794. La tribune de la Convention retentit alors des plus pompeux éloges de ce général; l'adjudant-général Boyer envoya à cette assemblée une notice historique sur son général et son maître; et il fut décrété que le nom de Dugommier serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. Deux de ses

ils servaient dans son état major ; ils ont péri dans la suite de la guerre. Sa fille a épousé le général Dumoustier. *L'Eloge funèbre de Dugommier, prononcé à la société populaire ré-générée de la commune d'Aix, par le citoyen Antoine Esprit Gibelin, a été imprimé à Aix, au III, in-4°.*

N—Dj.

DUGUA (CHARLES-FRANÇOIS-JOSEPH), naquit à Valenciennes en 1744. Son père était major de la citadelle de cette ville, et chevalier de Saint-Louis. Il eut le malheur de le perdre dès l'enfance ; mais son éducation ne fut point négligée. Il fit de fort bonnes études dans un collège de jésuites. Né avec un caractère vif et bouillant, il ne balança point sur l'état qu'il devait embrasser. Dès l'âge de seize ans il entra dans le régiment de Bourbon infanterie, et de simple cadet, il devint bientôt capitaine. On ne sait par quel motif il quitta le service en 1776, et se retira dans un domaine près de Sens. Nommé en 1790 lieutenant de gendarmerie à Toulouse, où il était venu demeurer, il partit, en qualité de colonel de ce corps, pour l'armée des Pyrénées Orientales. Il devint un an après général de brigade. Il se trouva en 1793 au siège de Toulon. Il monta des premiers à l'assaut, et fut proclamé sur la brèche général de division. En 1796 il donna de nouvelles preuves de mérite dans la guerre de la Vendée. Il passa ensuite à l'armée d'Italie commandée par Buonaparte qui le mit à la tête de la cavalerie. Dugua se signala dans les combats de Rivoli, de la Corona, de St-Autoine, et au passage du Tagliamento. Lors de l'expédition d'Egypte, il voulut en partager les périls et la gloire. A peine l'armée française fut-elle débarquée que Dugua s'empara de Rosette. Il contribua beaucoup aussi à la prise du Caire. En l'absence de

Kleber, qui avait été blessé, Dugua commandait la division de ce général à la bataille des Pyramides. Le commandement du Caire lui fut confié pendant l'expédition de Syrie. Quoiqu'il lui restât à peine huit cents hommes de troupes, il parvint à maintenir cette ville dans l'obéissance, en mêlant à propos la douceur à la fermeté. Toutes les opinions n'étaient cependant pas en sa faveur dans l'armée et l'on trouve dans les correspondances interceptées, une lettre du général Damas, chef d'état-major de Kleber, qui écrivait à celui-ci : « Hâtez-vous de revenir ; le commandement de la division est *dans des mains trop faibles.* » De retour en France, il fut nommé en 1800 préfet du Calvados qu'il avait déjà habité, après le traité de Campo-Formio, en qualité de commandant de la quatrième division militaire. Il rebâtit l'académie de Caen, fondée par M. Foucault en 1705. Les mémoires de cette société savante, renferment l'analyse de deux dissertations de lui qui sont cent des connaissances étendues et un esprit observateur. L'une concerne le charbon des bleds, l'autre l'instruction religieuse chez les Egyptiens modernes. Il fut nommé chef d'état major de l'armée de Saint-Domingue. Deux blessures et une maladie grave, suite de grandes fatigues, l'eulèverent en peu de temps. Il mourut au cap français le 16 octobre 1802. M. Delarivière secrétaire de l'académie des sciences de Caen, dans sa *Notice sur Dugua* (1802), a observé qu'il unit aux talents du guerrier, de l'administrateur et de l'homme de lettres. Il avait eu beaucoup d'occasions de s'enrichir, il est mort sans fortune. L—

DUGUAY - TROUIN (Razé) dont le nom est si justement célèbre dans les fastes de la marine française

St.-Malo, le 10 juin 1673. , brave et habile marin , it des bâtiments armés , uerre, tantôt pour le com- famille possédait, depuis ux siècles, le consulat de Malaga) en Espagne. Du- uin, destiné par son père clésiaslique, reçut la ton- rhétorique à Rennes et sa e à Caen ; mais il ne s'oc- s cette dernière ville, que s femmes, de la danse et Sa conduite déréglée le fit à St. - Malo en 1689. La it alors déclarée entre la Angleterre et la Hollande. : des Duguay armait une dix-huit canons ; ce fut sur a que Duguay - Trouin fit e campagne en qualité de . Une affreuse tempête, un imminent , un abordage , un incendie à bord, tels premiers spectacles qui , en iois, éprouvèrent le courage -Trouin. L'année suivante, qua, encore comme volon- ne frégate de vingt-huit ca- upée par sa famille. Il dé- itaine à attaquer une flotte le quinze vaisseaux mar- rois furent enlevés à l'abor- uguay-Trouin, enflammant urages par le sien, eut tout de ces combats sanglants. oque d'Estrées, Duquesne, , Jean Bart, Château - Re- Forbin, donnaient à la ma- ance un éclat qu'elle n'avait Ses Anglais et les Hollan- xminaient plus sur l'Océan, aisseaux fuyaient ou se ca- vant les flottes de Louis XIV. que avait voulu l'empire de t Colbert le lui avait donné. COLBERT). La famille de

Duguay-Trouin, étonnée de son cou- rage, lui confia, en 1691, le com- mandement d'une frégate de quatorze canons. Il n'avait que dix-huit ans. Une tempête le jette sur les côtes d'Ir- lande dans la rivière de Limerick ; il y brûle deux navires , et s'empare d'un château, après avoir vaincu et chassé les troupes qui le défendaient. De retour à St.-Malo, en 1692, on lui donne à commander une frégate de 18 canons. Tandis que la funeste ba- taille de la Hogue se livrait, il com- battait sur les côtes d'Angleterre, et s'emparait de deux frégates qui escortaient trente vaisseaux marchands ; quelque temps après, il prit encore six vaisseaux. Ayant obtenu, en 1693, le commandement d'une frégate de vingt-huit canons, il fit, en croisant dans la Manche, beaucoup de prises, dont la plus considérable fut celle de deux bâtiments armés chacun de vingt-huit canons. Il commandait, en 1694, une frégate de quarante canons, lors- qu'il tomba, auprès des Sorlingues, dans une escadre de six vaisseaux an- glais. Il voulut se défendre, et sou- tint, pendant quatre heures, un com- battropinégal. Un vaisseau de soixan- te-six l'attaqua à portée de pistolet. L'équipage effrayé se cache à fond de cale. Duguay-Trouin indigné, y fait jeter un si grand nombre de grenades que la plupart de ses gens sont for- cés de remonter sur le pont. Son vais- seau est démâté ; le feu prend au ma- gasin à poudre : Duguay - Trouin y descend et le fait éteindre ; mais quand il remonte , il trouve son pavillon abaisé. Il veut qu'on le remette. Ses officiers lui représentent que toute ri- sistance serait désormais inutile : il frémit, il se désespère, il hésitait en- core lorsqu'un boulet l'atteint légère- ment et le renverse sans connaissance. Le capitaine anglais, admirant sa

bravoure, lui céda sa chambre et le fit mettre dans son lit. L'escadre relâcha à Plymouth. Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison ; il fut ensuite arrêté par ordre de l'amirauté ; mais il avait su plaire à une jeune anglaise ; « et l'amour, dit Thomas, » rendit un héros à la France (1). » Peu de jours après son retour en France, il prend, à Rochefort, le commandement d'un vaisseau du roi, et va croiser sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. Il s'empare d'abord de six bâtiments, tombe ensuite sur une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre ; attaque ces deux vaisseaux et les force de se rendre. L'un d'eux était commandé par un brave capitaine qui, en 1687, avait pris à l'abordage Jean Bart et Forbin : ce capitaine avait retenu les brevets de ces deux célèbres marins : Duguay-Trouin se les fit rendre. Il n'avait alors que vingt-un ans. Cette action brillante fut rapportée à Louis XIV, qui envoya une épée au vainqueur. En même temps le ministre de la marine (Pontchartrain), lui écrivit, au nom du roi, une de ces lettres qui sont la plus belle récompense de la valeur. Vers la fin de l'année, 1694, Duguay-Trouin reçut ordre d'aller joindre, aux rades de la Rochelle, l'escadre du marquis de Nesmond. En 1695, réuni à M. de Beaubriant, il prit sur les côtes d'Irlande, trois gros vaisseaux de la compagnie des Indes richement chargés et portant ensemble cent cinquante-quatre canons. Après cette campagne, Duguay-Trouin se rendit à la cour. Le ministre de la marine le présenta à Louis XIV, et ce grand roi lui dit un de ces mots flatteurs, dont il savait

si bien exciter les Français, et payer le courage. L'amour au plaisir et des femmes retinrent Duguay-Trouin à Paris : mais le désir de la gloire l'arrache bientôt au sommeil des voluptés. Il part, il arme à Port-Louis, le *Sans-Pareil*, vaisseau anglais qu'il a pris, et va croiser sur les côtes d'Espagne, où bientôt un stratège lui livre deux vaisseaux hollandais. Il traverse avec ses deux prises l'armée navale anglaise, qui, trompée par la fabrique de son vaisseau, crut qu'il venait se réunir à elle. Cependant une frégate veut le reconnaître. Duguay-Trouin l'attaque à la vue de toute l'armée, et après l'avoir forcé à revirer de bord, il rejoint les deux bâtiments dont il s'est emparé, et les conduit à Port Louis. C'est ainsi qu'à vingt-trois ans, il joignait à la valeur, à l'audace, la prudence et la fermeté. Ayant fait équiper une frégate de six canons, il en donna le commandement à un de ses frères et alla croiser avec lui sur les côtes d'Espagne. Ce jeune frère, impétueux, ardent, fut mortellement blessé à l'attaque d'un bourg retranché, dans une descente faite auprès de Vigo. Duguay-Trouin apprend cette nouvelle et reste immobile ; mais bientôt, rendu furieux par son désespoir, il court sur les ennemis et en fait un grand carnage. Il rassemble ensuite ses soldats, va chercher son frère, le trouve baigné dans son sang, qu'on tâchait vainement d'arrêter. Il se précipite sur lui, l'enlève sans pouvoir dire un seul mot et le fait porter sur son vaisseau, et deux jours après le blessé meurt entre ses bras. C'est dans une ville portugaise (Viana) que Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs. Tout la noblesse assista aux funérailles. L'image de ce jeune frère expirant le poursuivit pendant six mois, et

(1). Ce trait de la vie de Duguay-Trouin a fourni le sujet d'une assez jolie comédie de MM. Barré, Ruellet et Desfontaines, qui fut jouée en 1804, sur le théâtre du Vaudeville.

rent, comme lui, la carrière Alexandre, l'aîné, se trouva, l'attribution de l'académie de peinture un des anciens; mais il se vint, à la révocation de l'édit des, d'aller porter sa vieillesse des de son industrie dans un anger. Les ouvrages de cet artiste ne sont pas moins recherchés que son père. Ses portraits se vendent à un prix considérable; il est dit qu'ils ont conservé un à leur donne une valeur toute nouvelle. Alexandre Duguernier, fils qui suivirent la même carrière premier fut le meilleur peintre de son temps; il avait un particulier pour saisir la ressemblance; il savait donner à ses couleurs un éclat dont les peintres en qui l'avaient précédé avaient le secret, et que le seul Petitot talent de donner après lui à ses couleurs. Duguernier s'attacha à sur toutes les peintures en émail nient été faites avant lui, et il talent d'y réussir. Né le 14 614, il mourut le 16 janvier L'un de ses frères promettait e marcher glorieusement sur ces quand il fut enlevé aux la fleur de son âge; ses portraits en miniature avaient déjà fait ration de ses contemporains; peignait le paysage avec succès mourut en 1656. A—s.

DUGUESCLIN (BERTRAND), comte de France, le plus célèbre er du 14. siècle, l'appui de la e et le libérateur de l'Espagne, vers l'an 1314 (car aucun his ne fixe l'époque précise de sa nce), dans le château de la -Broon, près de Rennes. Des ciers généalogistes le font des d'un roi maure, nommé *Aquin*, disent s'être établi vers l'an

775, dans l'Armorique, où il bâtit un château nommé *Glav*; et ils prétendent que de ces deux mots *Glav* et *Aquin* on a formé les noms de *Gléaquin*, *Gléasquin*, *Guéaclin* et *Duguesclin*: ils ajoutent que ce roi d'Armorique, ayant été défait par Charlemagne (qui n'alla jamais en Bretagne), s'embarqua si précipitamment, avec sa femme, et les siens, qu'il laissa sur le rivage un enfant d'environ un an; que Charlemagne fit baptiser cet enfant, lui donna le nom de *Glav-Aquin*, et que telle est l'origine de la maison de Duguesclin. D'autres veulent que cette maison soit une branche détachée de celle de Dinaut, qui vint fonder son illustration et ses richesses dans les maisons d'Avangour et de Laval. De ces deux origines, l'une paraît fabuleuse sans être impossible; l'autre a pour autorité des titres qui étaient conservés au trésor de l'évêché de Dol. Quoi qu'il en soit, la famille de Duguesclin était, par son ancienneté et par ses alliances avec les Rohan, les Craon, etc., une des premières maisons de Bretagne. Froissard et d'Argentré rapportent que deux chevaliers baronnets, Olivier et Bertrand Duguesclin, suivirent, en 1096, Godfroi-de-Bouillon à la première croisade. Les historiens ont trop souvent placé le merveilleux dans le berceau des grands-hommes. Ils ont appliqué une prétendue prophétie de l'enchanteur Merlin à la naissance de Duguesclin, et rapporté un songe de sa mère, qui pouvait avoir quelque signification dans des siècles ignorants. Duguesclin fut l'aîné de dix enfants. Il ne montra point dans ses premières années ce qu'il devait être un jour. Son naturel était dur, intraitable: les menaces et les châtimens le rendirent plus farouche encore. On voulut le dompter en l'humiliant; mais il cu-

s'empara d'un vaisseau anglais de soixante - douze canons. C'est dans cette année qu'il perdit un second frère, à qui il avait donné le commandement d'une frégate. Blessé dans un combat, ce jeune homme expira dans les bras de Duguay-Trouin ; et cette perte, lui rappelant celle qu'il avait déjà faite, rouvrit une blessure qui ne guérit jamais. Nommé capitaine de vaisseau en 1706, il reçut une lettre de Louis XIV qui lui ordonnait d'aller avec trois vaisseaux se jeter dans Cadix menacé d'un siège. Il mit à la voile, et découvrit à la hauteur de Lisbonne la flotte du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre ; il n'hésita point à l'attaquer. Dans ce combat trop inégal, et qui dura deux jours, trois boulets passèrent entre ses jambes ; son habit et son chapeau furent percés de plusieurs balles, il fut même blessé de quelques éclats, mais légèrement. Jamais ses dispositions n'avaient été mieux concertées, jamais il ne montra plus d'intrépidité ; mais des circonstances malheureuses qu'il n'avait pu prévoir firent échouer ses projets. Arrivé dans le port de Cadix, il voulut s'occuper avec zèle de la défense de la place ; il offrit au gouverneur (le marquis de Valdecagnas), d'aller brûler dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie. Il répondait du succès : le gouverneur ne voulut point lui permettre de rendre ce service important à la France et à l'Espagne. Ses chaloupes furent insultées par les Espagnols, il demanda justice et fut mis en prison. Louis XIV prit soin de le venger. Il exigea que le gouvernement de Cadix et celui d'Andalousie fussent ôtés au marquis de Valdecagnas et au marquis de Viladarias, son frère. Duguay-Trouin, à son retour en France, prit

une frégate anglaise avec douze et quinze vaisseaux qu'elle escortait. Le roi le nomma chevalier de St. - Louis. Lorsqu'en 1707, la bataille d'Almanza eut raffermi en Espagne le trône de Philippe V, qui paraissait presque abattu, Duguay-Trouin, et le comte de Forbin reçurent ordre de la cour de réunir leurs escadres pour arrêter le convoi chargé de vivres et de munitions que l'Angleterre envoyait au secours de l'archiduc. Ce convoi, composé de deux cents voiles, était escorté par le *Cumberland*, de 82 canons ; le *Devonshire*, de 92 ; le *royal Oak*, de 76 ; le *Chester* et le *Rubis*, de 56. Duguay-Trouin se rend maître du *Cumberland*, qui était le vaisseau commandant ; deux vaisseaux de son escadre prennent le *Chester* et le *Rubis* ; le *Devonshire* est en flammes, et ce grand vaisseau, défendu par plus de mille hommes, est englouti dans les flots. Le *royal Oak* ne se sauve qu'à la faveur de l'incendie qui menace de le consumer. Soixante bâtiments de transports sont enlevés, et cette action brillante achève de ruiner en Espagne les affaires de l'archiduc. Mais de toutes les expéditions de Duguay-Trouin, la plus célèbre est celle de la prise de Rio de Janeiro. L'Europe admira la hardiesse de l'entreprise et la vigueur de l'exécution. En 1710, Duclerc, parti de France avec cinq vaisseaux de guerre et environ mille soldats, avait échoué dans l'attaque de cette colonie. Il s'était rendu prisonnier avec six ou sept cents hommes qui, plongés dans des cachots, vivaient de faim et de misère. Duguay-Trouin conçut le projet de venger la France de cet outrage ; mais lorsqu'il se présenta à la cour pour proposer cette entreprise, l'état était épuisé par dix années de guerre, par la stérilité et la famine qui suivirent l'hi-

709, et on ne put lui donner secours. On vit alors une com-
 le négociants entreprendre ce
 t ne pouvait faire. Une escadre
 arée avec autant de secret que
 é. Duguay - Trouin partit le 9
 11, et arriva le 12 septembre
 la baie de Rio de Janeiro. Les
 tions de cette place n'avaient
 nables : en onze jours elles fu-
 ent enlevées. Soixante vais-
 seaux-marchands, trois vaisseaux de
 et deux frégates pris ou brûlés,
 tité prodigieuse de marchan-
 illées ou détruites par les flam-
 transportées sur l'escadre, et
 tribution de six cent dix mille
 s, causèrent à la plus riche co-
 Brésil un domage de plus de
 cinq millions. Duguay - Trouin
 la voile le 13 novembre. A la
 des Açores, une tempête hor-
 spersa ses vaisseaux ; une im-
 colonne d'eau tomba sur le de-
 celui qu'il montait, et l'englou-
 à son grand mât ; deux vais-
 érent ; enfin l'escadre rentra
 port de Brest le 12 février
 Cette brillante expédition cou-
 guay-Trouin d'une gloire im-
 : Le peuple s'empressait sur
 sage, et le saluait par des ac-
 nus. Une dame d'un haut rang
 ercé la foule pour le voir pas-
 guay - Trouin parut étonné ;
 ieur, lui dit-elle, ne soyez pas
 is ; je suis bien aise de voir un
 en vie. » Les mères le mou-
 leurs enfants, qui apprenaient
 irer même avant de le connai-
 roi lui avait accordé, au mois
 1709, des lettres de noblesse,
 dans les termes les plus hono-
 l y était dit que Duguay-Trouin
 ris plus de trois cents navires
 nds et vingt vaisseaux de guerre.
 noires avaient pour devise :

Dedit hæc insignia virtus. Il fut nomi-
 mé chef d'escadre en 1715, comman-
 deur de l'ordre de St-Louis, et lieute-
 nant-général en 1728. Le régent, qui
 avait accordé à Duguay - Trouin, en
 1723, une place honorable dans le
 conseil des Indes, aimait à s'instruire
 avec lui, et le premier ministre avait
 besoin de le consulter. En 1731, Louis
 XV voulant envoyer une escadre dans
 le Levant, en donna le commande-
 ment à Duguay-Trouin, qui alla suc-
 cessivement à Alger, à Tunis, à Tri-
 poli, à Smyrne, soutint dans la Médi-
 terranée l'éclat de la marine française,
 et régla les intérêts du commerce à l'a-
 vantage de la nation. Il devait comman-
 der, en 1733, l'escadre de Brest, lors-
 que la guerre s'alluma entre la France
 et l'Empire. Les préparatifs étaient for-
 midables, mais la paix les rendit inuti-
 les. Depuis quinze ans, la santé de
 Duguay - Trouin était singulièrement
 affaiblie. Il eut beaucoup de peine à se
 faire transporter de Brest à Paris ; les
 médecins désespérèrent bientôt de le
 sauver ; il vit approcher sa fin avec cou-
 rage, et écrivit au cardinal de Fleury
 pour recommander sa famille aux bon-
 tés du roi. Le cardinal-ministre, ému
 jusqu'aux larmes, après avoir lu cette
 lettre à Louis XV, qui en fut attendri,
 répondit au héros mourant pour le
 consoler dans ses derniers moments.
 Duguay - Trouin cessa de vivre le 27
 septembre 1736. Il avait la taille élé-
 vée et la figure noble. Jamais homme
 arrivé à une si haute réputation, par
 un enchaînement d'actions brillantes,
 ne montra si peu d'ostentation. Il vé-
 cut toujours avec ses anciens amis,
 comme s'ils étaient restés ses égaux.
 Généreux et désintéressé, après avoir
 enlevé les richesses du Brésil, il ne
 laissa qu'une fortune médiocre. Natu-
 rellement porté à la mélancolie, il était
 distrait dans la société. « Si sa renom-

» mée ne l'eut suivi en tous lieux, dit
 » Thomas, on eut oublié en lui par-
 » lant que c'était un héros. » Cepen-
 dant il avait l'esprit vif et juste ; il
 voyait bien et de loin. Il projetait avec
 sagesse, il exécutait avec audace et té-
 mérité. Ce grand homme ajoutait foi aux
 pressentiments. Il rapporte dans ses *Mé-
 moires* qu'il suivait toujours ces mouve-
 ments de l'ame, et qu'ils ne l'avaient
 jamais trompé. La nation le regretta
 long-temps. Il n'a point laissé de pos-
 térité. Ce fut pendant le loisir forcé que
 lui causèrent des infirmités presque
 continuelles, qu'il rédigea les *Mé-
 moires* de sa vie. Le régent voulut les
 lire, et il en parla avec tant d'éloges au
 cardinal Dubois, que ce ministre, peu
 de temps avant sa mort, pria l'auteur
 de les lui confier. Dubois mourut, et
 Duguay-Trouin eut beaucoup de peine
 à retirer son manuscrit. Un nommé de
 Villepontoux en avait pris ou fait pren-
 dre une copie furtivement et à la hâte ;
 il la fit imprimer à Amsterdam en
 1750, 2 vol. in-12, et osa la dédier
 à Duguay-Trouin lui-même. Cette édi-
 tion est pleine de fautes. Villepontoux
 ne sait pas même l'orthographe du nom
 de Duguay-Trouin, qu'il appelle tou-
 jours *du Gué Trouin*. Il ne connait pas
 mieux ses qualités, et lui donne le
 grand cordon de St.-Louis, dont il
 n'était que commandeur. Cependant
 cette édition contient, sur la jeunesse
 orageuse de Duguay-Trouin, des détails
 curieux que renfermait le manuscrit
 confié au cardinal Dubois, et que Du-
 guay-Trouin supprima depuis, sur
 l'invitation que lui en fit par écrit le
 cardinal de Fleury. Ses *Mémoires*,
 qu'il refusa de faire imprimer pendant
 sa vie, furent publiés après sa mort,
 Paris, 1740, in-4°. fig., par Godard
 de Beauchamps, qui y joignit une con-
 tinuation depuis 1715, époque où
 Duguay-Trouin termine sa narration,

jusqu'en 1736. *parde, never*
 de l'auteur, se *des fins et*
 l'édition. C *s. imprimés*
 aussi à P. 1740, 2 vol. in-12, et
 Amsterdam, 1748, in-12, ont été
 traduits en anglais. Londres, 1748,
 in-12. On a aussi *la Vie de Ben*
Duguay-Trouin, par Richer, 1787,
 in-18 ; *qui fait partie de la collection*
des Vies des plus célèbres Marins,
 par le même auteur. L'académie fran-
 çaise ayant proposé, en 1760, pour
 sujet du prix d'éloquence, *l'Eloge de*
Duguay-Trouin, Thomas remporta
 le prix, et fit imprimer *l'Eloge* cor-
 ronné, Paris, 1761, in-8°. On le
 trouve dans ses *Œuvres*. M. Goyet
 Marseille, qui avait concouru, publia
 son *Eloge* la même année, in-8°.

V—VI.

DUGUERNIER (Louis), l'un des
 premiers artistes qui ont cultivé la
 peinture avec succès en France, na-
 né vers le milieu du 16^e. siècle ; les
 époques précises de sa naissance et
 de sa mort sont incertaines. Dugu-
 ernier s'est rendu célèbre dans la mi-
 niature ; ses portraits, souvent réduits
 jusqu'à la plus petite proportion d'un
 bague, conservaient la plus parfaite
 ressemblance ; il peignait ordinai-
 rement sur vélin, et pointillait sans faire
 usage du blanc ; il peignit les portraits
 des personnages les plus distingués
 de son temps. Le duc de Guise, avant
 de partir pour Rome, lui confia de
 les figures d'un livre de prières, et
 Duguernier représenta les plus belles
 femmes de la cour sous l'emblème de
 saintes. On sait que la peinture en mi-
 niature sur vélin fut long-temps pra-
 tiquée en France, ainsi que l'usage
 d'en enrichir les heures, bréviaires et
 autres livres de piété. Duguernier
 fait dans ce genre des ouvrages qui
 n'ont point été surpassés. Cet artiste
 né protestant, l' | plusieurs enfans

rent, comme lui, la carrière Alexandre, l'aîné, se trouva, à l'académie de peinture des anciens; mais il se tint, à la révocation de l'édit de 1685, d'aller porter sa vieillesse dans son industrie dans un atelier. Les ouvrages de cet atelier pas moins recherchés que ceux de son père. Ses portraits se vendirent à un prix considérable; il est dit qu'ils ont conservé une valeur nouvelle. Alexandre Duguernier, fils qui suivirent la même carrière, le premier fut le meilleur peintre de son temps; il avait un talent particulier pour saisir la ressemblance; il savait donner à ses couleurs un éclat dont les peintres en miniature n'avaient précédé avaient le secret, et que le seul Petitot ne valait pas à donner après lui à ses élèves. Duguernier s'attacha à surmonter toutes les peintures en émail qui avaient été faites avant lui, et il ne réussit pas à y réussir. Né le 14 mai 1714, il mourut le 16 janvier 1781. L'un de ses frères promettait de marcher glorieusement sur ses traces quand il fut enlevé aux arts à fleur de son âge; ses portraits en miniature avaient déjà fait beaucoup de bruit de son temps; il peignait le paysage avec succès. A—s.

DUGUESCLIN (BERTRAND), comte de France, le plus célèbre de sa race, du 14^e siècle, l'appui de la France et le libérateur de l'Espagne, vers l'an 1314 (car aucun historien ne fixe l'époque précise de sa naissance), dans le château de la Broon, près de Rennes. Des érudits et des généalogistes le font descendre d'un royaume, nommé *Aquin*, disent s'être établi vers l'an

775, dans l'Armorique, où il bâtit un château nommé *Glav*; et ils prétendent que de ces deux mots *Glav* et *Aquin* on a formé les noms de *Gléuquin*, *Gléasquin*, *Guéacelin* et *Duguesclin*: ils ajoutent que ce roi d'Afrique, ayant été défait par Charlemagne (qui n'alla jamais en Bretagne), s'embarqua si précipitamment, avec sa femme, et les siens, qu'il laissa sur le rivage un enfant d'environ un an; que Charlemagne fit baptiser cet enfant, lui donna le nom de *Glav-Acquin*, et que telle est l'origine de la maison de Duguesclin. D'autres veulent que cette maison soit une branche détachée de celle de Dinant, qui vint fondre son illustration et ses richesses dans les maisons d'Avangour et de Laval. De ces deux origines, l'une paraît fabuleuse sans être impossible; l'autre a pour autorité des titres qui étaient conservés au trésor de l'évêché de Dol. Quoi qu'il en soit, la famille de Duguesclin était, par son ancienneté et par ses alliances avec les Rohan, les Craon, etc., une des premières maisons de Bretagne. Froissard et d'Argentré rapportent que deux chevaliers baronnets, Olivier et Bertrand Duguesclin, suivirent, en 1096, Godofroi-de-Bouillon à la première croisade. Les historiens ont trop souvent placé le merveilleux dans le berceau des grands-hommes. Ils ont appliqué une prétendue prophétie de l'enchanter Merlin à la naissance de Duguesclin, et rapporté un songe de sa mère, qui pouvait avoir quelque signification dans des siècles ignorants. Duguesclin fut l'aîné de dix enfants. Il ne montra point dans ses premières années ce qu'il devait être un jour. Son naturel était dur, intraitable: les menaces et les châtements le rendirent plus farouche encore. On voulut le dompter en l'humiliant; mais il cu-

trait en fureur, s'armait d'un bâton, et frappait tous ceux qui osaient l'insulter. On finit par essayer la voie de la douceur, et bientôt il montra plus de docilité. On lui donna un précepteur qui le quitta sans avoir pu lui apprendre à lire. Dès son enfance il ne respirait que les combats : « Il n'y » a pas de plus mauvais garçon au » monde, disait sa mère, il est toujours blessé, toujours battant ou » battu. » Duguesclin était difforme ; il avait la taille épaisse, les épaules larges, la tête monstrueuse, les yeux petits mais pleins de feu : « Je suis » fort laid, disait-il ; jamais ne serai » bien veu des dames ; mais saurai » me faire craindre des ennemis de » mon roi. » Il passa plusieurs années chez son père, se livrant tout entier aux exercices militaires. Dès l'âge de seize ans, il s'échappa de la maison paternelle, et se rendit à Rennes, où sa première prouesse fut de terrasser, à la lutte, un athlète qui venait de renverser douze de ses rivaux. En 1338, le mariage de Jeanne, héritière de Bretagne, comtesse de Penthièvre, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, fut célébré par un tournoi que les gentilshommes bretons donnèrent à Rennes en l'honneur des dames. Les chevaliers de France et d'Angleterre y furent invités. Le seigneur Renaut Duguesclin s'y rendit, laissant son fils au château. Il avait emmené tous ses chevaux. Bertrand, âgé de dix-sept ans, monte sur une juvenc de haras, arrive dans le plus grotesque équipage, se met dans la foule des spectateurs, et lorsque le son des trompettes et des clairons annonce l'arrivée des chevaliers, il sent battre vivement un cœur né pour la gloire. Il regarde les joutes et gémit. Enfin, il voit un gentilhomme, qui ayant fourni les courses d'ordonnance, sort de la lice et se retire.

Il le suit jusqu'à sa maison, se ses pieds, se nomme, et le conj lui prêter ses armes et son cours chevalier l'arme lui-même : Be accourt sur la place du tour fait ouvrir la barrière et dem combattre. Dès le premier lance, il enlève la visière d'un nants, le renverse, et le choc rude que le chevalier reste évan seigneur Duguesclin veut ven défaite de ce premier champion présente ; Bertrand reconnaît se à son écu et à sa cotte d'armes : il son palefroi, baisse sa lance, co un autre chevalier qu'il renvers toujours inconnu, fournit donn ses avec le même succès. En visière est enlevée dans un d combat ; on applaudit, on ad et le seigneur Duguesclin por fils comme en triomphe jusqu'à de la lice. Il reçoit le prix dest vainqueurs, et s'empresse de au chevalier qui lui avait pré cheval et son armure. C'était a reconnaissance et la générosité dresse et au courage. Depuis époque, Bertrand ne cessa de les armes et de s'illustrer. Il av pour cri de guerre : NOTAGUGUESCLIN, et ce cri faisait tre tous les ennemis. Lorsque Je Montfort et Charles de Blois : putaient le duché de Bretagne trand Duguesclin embrassa le de Charles, qu'il croyait le plus et fit ses premières armes au si Vaunes. A la tête de vingt hommés, il soutint, pendant la nuit l'effort de deux ou trois mille a et lorsque Charles de Blois, p nier à Londres, fut rendu libre promesse de payer sa rançon, e voyer à Londres ses deux fils en Bertrand Duguesclin fut charg Jean sire de Beaumanoir, le

ern, et le chevalier de Pen-
 e conduire les deux princes et
 mettre entre les mains d'E-
 llosa parler à ce prince impé-
 avec une noble fermeté, qui
 le perdre : « Nous observe-
 la trêve, dit-il, si vous l'ob-
 tenez vous-même, et nous la rom-
 pons si vous la rompez. » Après
 donné les Anglais par sa bra-
 son adresse dans les tournois,
 dans sa patrie, et se signala
 nouveaux combats, courant
 se après des convois qu'il en-
 t des fourageurs qu'il faisait
 iers. Un jour, déguisé en bû-
 , il s'avança, lui quatrième,
 pont du château de Fougerai.
 it, ainsi que ses compagnons,
 rge de bois. La porte s'ouvre;
 clin fond sur les soldats qui la
 ; ses amis accourent, le com-
 age et la garnison est forcée
 ndre. A cette époque (1356),
 de Rennes était assiégée par
 lais. Duguesclin résolut de pé-
 lans cette place et de la sauver.
 mble cent hommes déterminés,
 sente avant le soleil levé à l'en-
 camp des ennemis. Tout y
 core. La garde avancée est la
 roupe qui veille. Duguesclin
 r elle, pénètre dans le camp,
 ats sont égorgés, les tentes in-
 s, un convoi de deux cents
 is enlevé, et c'est avec cette ri-
 ouille que le jeune héros entre
 unes. Le duc de Lancastre qui
 it cette ville, était un des plus
 capitaines de son temps. Il
 voir Duguesclin, et lui envoya
 ult. Duguesclin se rend à cette
 on, et tandis que Lancastre
 : à l'attirer à son parti, un
 r anglais, nommé Bembro,
 et s'adressant à Duguesclin :
 avez pris Fougerai, dit-il,

» vous avez tué Bembro, mon parent,
 » qui en était gouverneur, je veux
 » venger sa mort, et je demande à
 » faire trois coups d'épée contre vous :
 » — Six, répond vivement Dugues-
 » clin, en serrant la main du cheva-
 » lier, et plus de six si vous voulez. »
 Bembro avait chez les Anglais la même
 réputation de force et de bravoure dont
 Duguesclin jouissait parmi les Bretons.
 Le combat est fixé au lendemain. Toute
 la garnison de Rennes est sur les rem-
 parts, tout le camp anglais est sous
 les armes. Au signal donné les deux
 champions s'ébranlent et fondent l'un
 sur l'autre avec impétuosité. D'abord
 l'avantage paraît égal ; enfin, Dugues-
 clin qui croit que c'est être vaincu que
 de ne pas vaincre, charge son adver-
 saire avec fureur, et le renverse expi-
 rant sur la poussière. Les Anglais fré-
 missent de courroux, et tandis que
 Bertrand se hâte de rentrer dans la
 ville, ils demandent l'assaut. Le duc
 de Lancastre avait fait construire une
 tour de bois de plusieurs étages, masse
 énorme, qui menaçait et effrayait les
 assiégés. Duguesclin, à la tête de cinq
 cents arbalétriers chargés de fascines
 imbibées de soufre, incendie cette re-
 doutable machine ; enfonce les trou-
 pes qui l'assailent, triomphe de Pem-
 brok, ensuite de Lancastre, et en
 deux heures remporte trois victoires.
 Lancastre est forcé de lever le siège,
 alors même que son neveu, le prince de
 Galles, se couvrait d'une gloire im-
 mortelle dans les champs de Poitiers,
 Charles de Blois devait à Duguesclin
 de pouvoir rentrer dans Rennes ; il
 lui donna une riche terre appelée la
 Roche-de-Rien, et voulut lui-même
 l'armer chevalier. En 1359, Lancas-
 tre assiégea Dinan, et Duguesclin le
 défendit. Pendant une trêve, Thomas
 de Cantorbéry, chevalier distingué
 par sa naissance et par son courage

plus que par ses vertus , jaloux de la gloire de Duguesclin , arrêta un de ses jeunes frères , qui se promenait seul , n'ayant pour toute arme que son épée , et le fit prisonnier. « Il a voulu » vous insulter , dit-on au héros , et » avoir occasion de se battre contre » vous ? — Il l'a trouvée , répondit » brusquement Duguesclin , et je le » ferai repentir de l'avoir cherchée. » Il monte à cheval , et arrive à la tente du duc de Lancastre. Le jeune comte de Montfort était présent ; il haïssait Duguesclin , mais il estimait son courage. Duguesclin demande justice et réclame son frère. Thomas de Cantorbéry soutient qu'il a été en droit de l'arrêter , et jette le gage de bataille. Duguesclin le ramasse , et serrant avec force la main de son ennemi : « Vous voulez vous battre , » dit-il , je le veux bien aussi , et » je vous ferai connaître pour un méchant et un traître. » Le combat eut lieu dans Dinan , en présence du duc de Lancastre , et de ses principaux officiers. Thomas de Cantorbéry fut désarmé , renversé , vaincu , et chassé ignominieusement de l'armée qui , bientôt après , leva le siège de Dinan. A cette époque , Duguesclin soutenait seul en France la gloire de nos armes. Édouard et le prince de Galles , son fils , occupaient nos plus belles provinces. Le roi Jean , revenu sur sa parole à Paris , n'aurait pu , sans épuiser l'état , payer la rançon exorbitante qu'exigeait Édouard , et fidèle à l'honneur , il était allé reprendre à Londres ses fers. Les provinces divisées , sans chefs et sans défenseurs , semblaient offrir aux Anglais une conquête facile. C'est dans cette grande crise de la monarchie que Duguesclin s'attacha au service de la France. Il obtint une compagnie de cent lances et le gouvernement de Pontorson. Après

avoir délivré la Normandie de la présence de ses ennemis , il se rendit à Nantes où Charles de Blois le vit en cour ; lorsqu'il fut présenté à lui , du comte , cette princesse se précipita et courut l'embrasser. Peu de temps après , Duguesclin épousa Thiephaine Ragnon , héritière d'une illustre maison qui battit les Anglais et les vainquit même où on célébrait à Pontorson des noces par des danses et un festin. Peu de temps après , Charles de Blois voulut enfreindre la trêve ; il consulta Duguesclin : « Tu es » digne conseiller , lui répondit » héros , a pu vous suggérer » tel dessein ? Je vous conseille » ne me rien commander qui » ternir votre gloire. Vous demandez » justice pour vous , vous pour votre » armée : ces avantages ne sont pas » ils pas pour triompher de vos » ennemis ? » Le comte de Blois que Duguesclin avait raison de haïr , la comtesse voulait la guerre ; la trêve fut rompue. Duguesclin en Normandie , livra divers combats dans lesquels il fit prisonniers deux capitaines anglais , Etienne Grevacques , renommés pour leur valeur ; il assiégea , prit plusieurs places ; et il avait déjà la réputation de grand capitaine lorsque Charles de Blois lui confia le commandement de son armée , en lui envoyant d'argent semé d'hermines. Duguesclin commença par assiéger Beaufort qui battait Montfort qui se défendait dans ses lignes , et le força de se retirer. Une bataille allait décider les landes d'Evran , du sort de la Bretagne , lorsque Charles de Blois mourut ; il fut convenu que la souveraineté de l'état serait partagée entre les deux princes. (Voy. CHARLES DE

esclin fut un des otages donnés au comte de Montfort. La comtesse, voyant que le comte ne voulait pas signer la trêve, ou rompit la trêve à peine conclue, et les otages furent rendus à l'exception de Duguesclin, qui était alors sa détention comme prisonnier. Le roi Jean était en Angleterre, et le prince de Galles (qui fut depuis Charles I^{er}), gouvernait la France en qualité de régent. Il donna à Duguesclin le commandement de l'armée qu'il envoya en Normandie contre Charles d'Albret, roi de Navarre. Sur ces entrefaites le roi Jean mourut, et Charles VI monta sur le trône (1364.) Duguesclin, voulant signaler cette époque par une victoire, marcha contre le fameux capitaine de Clugny, campé sur la rive d'Eure : « Avant, mes amis, s'écriait-il, la bataille est à nous. Pour Dieu souvenez-vous que nous avons un nouveau roi en France. Qu'aujourd'hui sa couronne soit éternisée par nous. » Il livra la bataille de Cocherel, l'armée du roi de Navarre est vaincue, et le capitaine fait prisonnier. Charles VI créa Duguesclin maréchal de France, et lui donna le comté de Combauges, confisqué sur le roi de Navarre. La guerre continuait en France, et la bataille d'Auray allait commencer. Jean de Montfort avait pour lui Olivier de Clisson et le redoutable Chandos, qui commandait les Anglais. Charles de Blois comptait sur son armée de deux mille cinq cents hommes français et Duguesclin. La bataille fut livrée le 29 septembre 1412. Armé d'une épée à deux mains, Duguesclin s'ouvrit partout un sanglant passage. La masse de Duguesclin fit le même ravage parmi les Anglais. Charles de Blois est tué, sa mort décourage l'armée, elle est dis-

persée, vaincue : Duguesclin presque seul combattait toujours. Il allait périr avec cinq ou six braves qui ne l'avaient point abandonné. Chandos arrive, et s'avançant vers Duguesclin : « Rendez-vous, messire Bertrand, lui dit-il, cette journée n'est pas vôtre. » Duguesclin, qui n'avait plus d'autres armes que ses poings, armés de gantelets, se rendit à ce grand capitaine. La mort du comte de Blois rétablit la paix entre la France et l'Angleterre. A cette époque, tous les gentilshommes élevaient leurs enfants pour la guerre, et la paix les laissait dans une inaction qui leur paraissait difficile à supporter. Un grand nombre de gentilshommes bretons, anglais et français, se rassemblèrent; les soldats se joignirent à eux, et formèrent ensemble une armée de plus de trente mille hommes. Ce ne fut d'abord qu'un assemblage tumultueux de guerriers sans discipline; mais, obéissant enfin à la voix de leurs chefs, ils se formèrent en compagnies ou bandes, qui se mirent à parcourir les provinces et à les ravager. On les appelait *les grandes compagnies*. Les peuples se plaignaient de leur violence, et l'état épuisé d'hommes et d'argent ne pouvait venir à leur secours. Cependant Duguesclin arriva à la cour; ses amis avaient vendu leurs terres pour payer sa rançon, fixée à cent mille francs. Charles V, prince sage et éclairé, avait mandé ce héros, et voyait en lui le seul homme qui put délivrer le royaume du fléau qui l'affligeait. Il mit à sa disposition son trésor et son armée, le laissa maître de négocier ou de combattre, et promit de tout approuver. Duguesclin savait que les rois d'Angleterre et de Navarre appuyaient secrètement les grandes compagnies. Il envoya un héraut demander aux chefs un sauf-con-

duit ; et suivi de deux cents chevaux il se rend dans les plaines de Chalon-sur-Saône, où campaient alors ces bandes redoutables. Il est reçu avec enthousiasme par les chefs et par les soldats, qui veulent lui déferer le commandement. Il les harangue en ces termes : « La plupart d'entre vous ont » été autrefois mes compagnons, vous » êtes tous mes amis. Vous n'êtes » point faits pour ravager et ruiner » des provinces, mais pour les con- » quérir et pour les conserver. Je sais » où la nécessité peut porter les hom- » mes les plus vertueux. Je viens vous » donner les moyens, en subsistant » avec honneur, de combattre avec » gloire : l'Espagne presque entière gé- » mit sous les fers des Sarrazins : vous » aimerez mieux être les libérateurs » d'un grand peuple, que de ruiner » une nation entière. Au reste, pour » vous aider à faire ce voyage, le roi » vous fait présent de deux cents » mille florins d'or. Nous trouverons » peut-être quelqu'un sur la route qui » nous en donnera autant, car je » prétends être du voyage avec mes » amis. » Les chefs et les soldats ju- » rent de le suivre. Charles V embrassa Duguesclin en présence de toute la cour : « Vaillant Bertrand, lui dit-il, » je vous dois plus que si vous m'a- » viez conquis une province. » Toute la France admira et bénit Duguesclin. Une brillante noblesse se joignit à lui. Le comte de la Marche, prince du sang, voulut apprendre la guerre sous cet habile capitaine. Les grandes compagnies partent avec joie et arrivent aux portes d'Avignon ; cette ville était alors le siège de la cour romaine. Le pape avait excommunié les compagnies. Elles demandèrent l'absolution et deux cents mille francs. L'absolution fut offerte et l'argent refusé. Les soldats, excommuniés de nouveau, se portè-

rent à de grands excès qui ne purent empêcher. Plusieurs furent incendiés et déjà menaçaient les faubourgs lorsque le pontife se déci- l'excommunication et à mille francs. Il voulut voir l et l'accueillit avec de grands d'affection. Enfin l' dans le royaume d'Arrago et pénétra dans la Castille venait défendre les dro de Transtamare contre Pier prince souille du meurtre d et qui avait achevé de se ret en empoisonnant Blanche sa femme, belle sœur de (Voyez HENRI DE TRANS PIERRE - LE - CRUEL.) Dag prend toutes les places qu avait conquises dans l'Arr met celles de la Castille, s nuer Henri roi de Castille et de Léon, le conduit à B fait couronner. La reine de ros breton, le comte de Tr qu'elle avait apporté en époux ; Henri lui fit présen de Soria, le nomma duc d et connétable des royaumes et de Léon. Tolède avait portes, D. Pèdre luyait ville, et ne semblait se pr pour annoncer l'arrivée d queur. Il s'était enfermé donc, il se réfugia à Sévil y attendre Duguesclin. Sé portée et mise au pillag Castille est soumise ; Pic se sauve en Portugal, et deaux, où le prince de Galk combattre pour lui. Edou ble une armée formidable monts, avec le duc de L. Capal de Buch et Chand clin était revenu en Franc vrage allait être détruit ; il

Les nouvelles troupes en
 vire à coups d'épée le pas-
 sées, disperse les sol-
 des-le Mauvais, précipite
 arrive au camp de Henri,
 de dix mille hommes
 retons. Le roi, qui déses-
 vance ses ennemis, ne
 de la victoire. Cependant
 allait encore le trahir. Ce
 lut livrer bataille contre l'a-
 guesclin : « Vous serez
 lui dit le héros, je vous le
 je vous l'assure ; la nuit me
 ra ou mort ou prisonnier ;
 e n'est pas moi qui y perdrai
 ». Les deux armées, fortes
 de cent mille hommes, se
 le lendemain (1367) dans
 tes de Navarette. Duguesclin
 rediges de valeur. Il fit re-
 due de Lancastré, le terrible
 ; et lorsque toute l'armée de
 t été dispersée dans la fuite,
 : le maréchal d'Andreghen,
 de Bailleul, Si vestre de
 quelques autres chevaliers,
 », retiré contre une muraille,
 vouloit fixer encore le destin
 us. Il se défendait avec furie,
 douard, quand D. Pèdre
 con quartier à Duguesclin. »
 n l'entend, s'élance sur lui,
 un coup d'épée et le ren-
 noui. Il s'avance enfin vers
 de Galles, et dit : « J'ai
 ins la consolation de ne
 mon épée qu'au plus vail-
 lance de la terre. — Eh !
 messire Bertrand, lui dit le
 le Buch chargé de le garder,
 : prites à Cocherel, et je vous
 pourd'hui ? — Oui, mais,
 Duguesclin avec une noble
 je vous pris moi-même à Co-
 et vous n'êtes ici que mon
 Le prince de Galles fit con-

duire Duguesclin dans sa tente. D. Pè-
 dre, revenu de son évanouissement, ti-
 ra sa dague et voulut se jeter sur le héros
 désarmé. Édouard indigné l'arrête, et
 rejetant avec mépris l'offre de ses tré-
 sors pour prix de la tête de Dugues-
 clin, il ordonna qu'on prit soin de cet
 illustre guerrier comme de lui même.
 La bataille de Navarette rendit au cruel
 D. Pèdre Burgos, Tolède, Séville et
 Cordoue. Le prince de Galles revint
 dans la Guienne et Duguesclin fut
 transféré dans les prisons de Bor-
 deaux. Henri de Transtamare vint
 chercher un asile en France et fut reçu
 à Toulouse par le duc d'Anjou, frère
 de Charles V. Les fureurs de D. Pèdre
 firent bientôt désirer sa chute aux Cas-
 tillans ; et son refus de satisfaire aux
 engagements contractés avec le prince
 de Galles lui aliéna cet auxiliaire
 si puissant. Henri se déguise en péle-
 rin, se rend à Bordeaux pour avoir
 une entrevue avec Duguesclin, et sou-
 pe avec lui dans sa prison. Il fallut
 employer un singulier stratagème pour
 obtenir la liberté du héros breton. Le
 sire d'Albret dit au prince de Galles :
 « Il y a des gens, monseigneur, qui
 » osent mettre ce guerrier au-dessus
 » de vous. Il y en a même d'assez té-
 » méraires pour soutenir que la crainte
 » seule vous empêche de lui rendre la
 » liberté. — Je ne crains personne,
 » s'écria le prince vivement ému, et
 » je ferai taire ces gens-là, en mettant
 » tout-à-l'heure Duguesclin en liberté :
 » qu'on me l'amène ici. » Duguesclin
 entre, et le prince lui dit : « Vous
 » êtes libre. C'est pour prouver que
 » je vous estime, mais que je ne vous
 » crains point ? — N'est-il pas vrai,
 » monseigneur, répond Duguesclin,
 » que vous vous repentez d'avoir
 » donné du secours à ce traître D. Pè-
 » dre, qui vous a trahi à son tour.
 » Puisque je suis libre, je fais serment

» que D. Henri chassera ce faux prin-
 » ce, et qu'il remontera sur le trône. »
 Edouard ayant annoncé à Duguesclin,
 qu'il le mettait à rançon : « Souvenez-
 » vous donc bien, dit le héros, que
 » je suis un pauvre chevalier ? —
 » Eh ! bien, reprit Edouard, je vous
 » demanderai peu, cent francs seule-
 » ment, et moins si vous voulez. »
 Mais Duguesclin voulut être traité
 avec plus de dignité et offrit cent
 mille florins d'or : « Cent mille flo-
 » rins d'or ! s'écria le prince, c'est trop.
 » — J'en donnerai donc soixante-dix
 » mille, et je n'en rabattrai rien :
 » voilà mon dernier mot. — Mais, re-
 » prit Edouard, s'il est vrai que vous
 » soyiez pauvre, où trouverez-vous
 » tant d'argent ? — J'ai des amis ; les
 » rois de France et de Castille ne m'en
 » laisseront pas manquer, et il y a
 » cent chevaliers bretons qui ven-
 » draient leurs terres pour faire cette
 » somme. » Les magistrats firent à
 Duguesclin des présents magnifiques ;
 la princesse de Galles lui donna trente
 mille florins d'or, et s'il eût voulu ac-
 cepter les offres de Chandos et de plu-
 sieurs autres chevaliers anglais, il au-
 rait payé sa rançon avant de sortir de
 Bordeaux (1). Il se rendit à Paris, déli-
 vra sur sa route plus de quatre mille
 chevaliers et soldats prisonniers. Char-
 les V le combla d'honneurs et de bien-
 faits. Il voulut que tous les gouver-
 neurs des villes où il passerait lui
 rendissent les honneurs dus aux sou-
 verains. D. Henri, appuyé par la Fran-
 ce, et par les foudres romaines, entra
 dans la Castille soulevée contre son
 tyran. D. Pèdre appela les rois mau-
 res à son secours. La victoire balan-
 çait entre les deux princes, Dugues-

clin arrive et la fixe du c
 Toute l'Afrique s'arme p
 de D. Pèdre. Duguesclin
 maures près de Cadix.
 une victoire décisive sui
 ses alliés. Le tyran est fa
 Duguesclin va le voir c
 avec D. Henri. D. Pèd
 saisit de la dague d'un cl
 que son rival qui se defe
 verse expirant à ses pie
 HENRI DE TRANSTAMAR
 de D. Pèdre termina la g
 régna sur la Castille. La
 tant révoltée contre le pr
 Charles V le cita à la c
 comme vassal de la cour
 refusa de comparaître
 Charles lui déclara la g
 de Fienues, connétabl
 âgé de quatre-vingts a
 alors de son emploi, en
 guesclin pour son succ
 étant *le plus grand hom
 de son temps*. Le duc d
 frère de Charles V, n
 remplir les fonctions
 que jusqu'à l'arrivée d
 qui était alors en Espa
 » donné l'épée de com
 » frère, dit le monarq
 » clin, que pour la renc
 » de vous. » Dès qu
 commandement de l'ari
 les Anglais cessèrent d
 étaient arrivés aux por
 le connétable les pour
 chassa de la Normanc
 dans la capitale, où il
 d'être parrain du secon
 (Louis duc d'Orléans
 » gneur, dit-il, au jeu
 » mettant son épée da
 » vous fais présent c
 » priant Dieu qu'il vous
 » et qu'il vous donne
 » cœur, que vous soye

(1) On a une comédie (de M. Arnaud) intitulee : *la Rançon de Duguesclin, ou les Maures du quatorzième siècle*, jouée et imprimée en 1814, in-8°.

« si bon chevalier que
 « roi de France (1). »
 Le connétable entra dans
 « sous ses ordres les
 « de Bourbon, les
 « et du Perche, prin-
 « le dauphin d'Auvergne,
 « S. Pol, de Vendôme, et
 « noblesse du royaume.
 « assiégea et prit un grand
 « de places, parcourut la
 « Poitou, livrant sans cesse
 « et des combats. Limoges,
 « évier, Poitiers, Chatelleraut,
 « de, Fontenay-le-Comte,
 « et Niort, se soumirent ou fu-
 « rtes. Duguesclin, favorisé de
 « e, ami de son roi, respecté
 « rands, adoré du peuple et
 « is, admiré de toute l'Eu-
 « is conquis presque toute la
 « le Poitou, la Saintonge, le
 « le Périgord, une partie du
 « le Ponthieu, etc. La guerre
 « éclaté en Bretagne, le con-
 « dans ce duché à la tête d'u-
 « rridable. Jean V (Montfort)
 « té les Anglais : Duguesclin
 « et contraignit le duc même
 « eux. Il les poursuivit jus-
 « eux ; leur armée, d'abord
 « oixante mille hommes, se
 « luite à six mille, par la
 « isière et les combats livrés
 « ant le Forez, l'Auvergne et
 « in ; en passant la Loire,
 « Dordogne et le Lot. Le
 « entra ensuite dans le comté
 « (1373) et, par la prise de
 « força le prince à demander
 « in de Montfort étant repassé
 « se, avec le duc de Lancas-
 « armée anglaise, Charles V
 « es pairs de son royaume,

cita le prince, et, sur son refus de com-
 paraître, déclara la Bretagne réunie à
 la couronne, mais les Bretons étaient
 attachés à la forme de leur gouverne-
 ment, et le connétable les vit dé-
 serrer par troupes, de l'armée qu'il
 commandait. Bientôt il fut regardé
 lui-même comme l'ennemi de sa pa-
 trie et l'oppresseur de la liberté. Ses
 parents, ses amis s'éloignèrent de
 lui ; il ne recevait de la cour, ni l'argent
 ni les renforts devenus nécessaires.
 Pour la première fois, il se vit ré-
 duit à l'impossibilité de vaincre et
 d'agir. Ses ennemis, car sa gloire lui
 en avait fait à la cour, le représentè-
 rent alors comme un homme gagné
 par le duc de Bretagne ; le sage Char-
 les V crut la calomnie, et laissa échap-
 per des plaintes contre son connéta-
 ble. Duguesclin, parvenu à un grand
 âge, connut l'ingratitude des rois, et
 ne put la supporter. Il quitte l'armée,
 laisse l'épée de connétable, jure qu'il
 ne la reprendra jamais, et se rend à
 Pontorson, dans le dessein d'aller
 finir ses jours en Espagne auprès
 de D. Henri. Cependant, il veut se
 justifier auprès de son maître : il lui
 écrit, et le roi reconnaît son inno-
 cence. Les ducs de Bourbon et d'An-
 jou se rendent à Pontorson : « Beau
 « cousin, dit le duc de Bourbon, des
 « flatteurs avaient surpris le roi, il
 « vous prie de rester à son service, et
 « voilà l'épée de connétable que je
 « vous rapporte de sa part. — Je dois
 « tout aux bontés du roi, répond Du-
 « guesclin, mais je n'ai garde de m'ex-
 « poser d'avantage à une disgrâce pa-
 « reille à celle qui vient de m'arriver.
 « C'est trop pour un homme de ma
 « sorte d'avoir été soupçonné une
 « seule fois ; je vais mourir en Espa-
 « gne, où je porterai le désespoir de
 « n'être pas mort en France un an
 « plutôt. — Ah ! beau cousin, s'écria

« it ne fut point accompli ; Louis d'Orléans par le duc de Bourgogne. (1377. 2 d.)

» le duc d'Anjou, ne faites point ceci. » Duguesclin se montra inflexible, et les princes se retirèrent en lui laissant l'épée de connétable. Le héros quittait la France avec regret; il voulut illustrer sa sortie par un dernier exploit. Le maréchal de Sancerre, son ami, assiégeait le château de Randan (Châteauneuf-Randon) dans le Gévaudan: le duc d'Anjou commandait l'armée. Le connétable se rend auprès de lui; il presse le siège, donne plusieurs assauts, le gouverneur demande à capituler et promet de se rendre dans quinze jours, s'il n'est point secouru. Dans cet intervalle Duguesclin tombe malade, et bientôt tous les secours de l'art paraissent impuissants. On cache son danger aux soldats; mais Duguesclin ne peut l'ignorer. Il prend dans ses mains victorieuses l'épée de connétable, il la considère quelque temps en silence, et les larmes aux yeux : « Elle m'a aidé, dit-il, à vaincre les » ennemis de mon roi, mais elle » m'en a donné de cruels auprès de » lui. Je vous la remets, ajouta-t-il au » maréchal de Sancerre, protestant » que je n'ai jamais trahi l'honneur » que le roi m'avait fait en me la » confiant. » Alors il découvrit sa tête, baisa avec respect cette épée, embrassa les vieux capitaines qui l'entouraient, leur dit un dernier adieu, en les priant de ne point oublier » qu'en quelque pays qu'ils fissent » la guerre, les gens d'église, les » femmes, les enfants et le pauvre » peuple, n'étaient point leurs ennemis, » et il expira le 13 juillet, 1380, âgé de soixante-six ans, en recommandant à Dieu son âme, son roi et sa patrie. L'armée poussa des cris de désespoir : chaque soldat semblait avoir perdu son père. Le lendemain de la mort du connéta-

ble était le jour où la ville devait se rendre. Sancerre, sur les bords du fossé, somma le gouverneur de remettre la place. Le gouverneur répondit qu'il avait dit parole à Duguesclin, et qu'il mourrait qu'à lui. Alors Sancerre, que le connétable n'était plus : » bien, reprit le gouverneur, » terai les clefs de la ville » et son tombeau. » Sancerre revint préparer pour cette cérémonie extraordinaire. On ôta de la tente le héros tout ce qu'il pouvait y avoir de lugubre, et son cercueil est placé sur une table couverte de fleurs. On voit le gouverneur de Châteauneuf-Randon sortir de la place à la tête de la garnison; il traverse l'armée au bruit des trompettes, et arrive à la tente de Duguesclin : les principaux officiers de l'armée y sont rassemblés debout et en silence. Le gouverneur se met à genoux devant le corps du connétable, pose les clefs de la ville sur son cercueil, et déclare qu'il se rend qu'à la mémoire de ce héros, afin qu'il soit dans la destinée de triompher même après la mort. Charles V voulut qu'on l'enterrât à St-Denis la sépulture de faveur jusqu'alors sans exemple. Le corps fut transporté du Gévaudan aux rives de la Seine. Toutes les villes rendirent les plus grands honneurs et il fut enterré auprès du tombeau que Charles V avait fait préparer lui-même. Neuf ans après (1389) Charles VI ordonna pour Duguesclin de nouvelles funérailles; les plus grands seigneurs du royaume et le roi même y assistèrent. Le plus grand hommage avait été rendu à la mémoire de ce héros : les grands capitaines avaient refusé de le remplacer, comme ne se sentant pas dignes de la porter après lui.

Olivier Clisson se décida à l'accepter. On a souvent comparé ce guerrier à Duguesclin, mais il ne lui ressemblait que par son courage. Cruel et sanguinaire, Clisson ne pardonnait jamais à ses ennemis vaincus ; Duguesclin, terrible dans les combats, était humain après la victoire : l'un était avare et hautain ; l'autre généreux et modeste au comble de la gloire et des honneurs : l'un, craint, souvent haï de ses compagnons d'armes ; l'autre aimé même de ses ennemis. Clisson ne fut long-temps que soldat ; Duguesclin se montra d'abord capitaine. Enfin, Duguesclin était le *père des soldats* : c'est le nom que lui donnait l'armée ; tandis que les Anglais ne désignaient Clisson que sous le nom de *Boucher*. On comparerait avec plus de justesse Turenne et Duguesclin. On les voit égaux en bravoure, en modestie, en générosité. Si Turenne fut plus habile capitaine, c'est qu'il vécut dans un siècle plus éclairé ; mais Duguesclin trouva l'art de la guerre dans son enfance, et dû tout à son génie. Avant lui on ne savait que fondre avec impétuosité sur l'ennemi, sans presque observer aucun ordre ; il connut l'avantage des marches savantes, des manœuvres et des campements. Le soldat aimait également ces deux grands capitaines, et les saluait du nom de père. Illustres par les mêmes vertus, quand leur armée éprouva des besoins, Duguesclin vendit ses terres, et Turenne sa vaisselle d'argent. L'un et l'autre furent, et sont encore, les modèles des guerriers ; l'un et l'autre, par des services éclatants, ont mérité l'honneur de partager la sépulture des rois. Duguesclin avait épousé en secondes noces Jeanne de Laval, fille unique de Jean de Laval, sire de Châtillon ; on ne lui connaissait qu'un fils naturel (Michel Duguesclin), qui se distingua

dans la guerre. Il désirait d'avoir un fils légitime, auquel il pût laisser ses grands biens (1) et sa gloire. Mais son attente fut trompée, et Olivier Duguesclin, son frère, digne compagnon de ses travaux, devint son héritier. On trouve, dans la *Bibliothèque historique de France*, la liste des ouvrages imprimés et manuscrits qui concernent la vie de Duguesclin. Cette liste commence par des romans et vers, qui paraissent avoir servi de bas aux premières histoires ; l'un d'eux pour titre : *Le Roumant de Bertram du Glaicquin*. Il est certain que par la négligence des auteurs contemporains, qui font courir leur héros d Bretagne en Guienne, en Poitou, dans la Picardie, etc., sans fixer les dates on est souvent embarrassé pour classer les faits dans leur ordre chronologique. Nous terminerons cet article en citant les principales histoires de Duguesclin : I. *Le Triomphe des nouveaux Preux*, ou *Histoire de Bertrand du Guesclin, duc de Molines*, Abbeville Gerard, 1487 ; Paris, Lenoir, 1507 in-fol. ; II. *Histoire des prouesses de Bertrand du Guesclin*, Lyon, 1520 in-4° ; III. *Le Livre des faits d'armes de Bertrand du Guesclin*, in-folio gothique ; IV. *Histoire de Messire Bertrand du Guesclin, connétable de France, duc de Molines, comte de Longueville et de Burgos, écrite en prose l'an 1587, et mise en lumière par Claude Menard*, Paris S. Cramoisy, 1618, in-4°. Le style est vieux ; Menard l'a conservé tel qu'il était dans le manuscrit original qui fut écrit par ordre de Jean d'Es touteville. V. *Histoire de Bertran*

(1) En 1373, Charles V avait encore fait prêter à Duguesclin du comte de Montfort-L'Amaury, le gouverneur de ce comte donnait au connétable dans ses quittances, le titre de *très noble et très puissant prince*. Voyez les *Prouesses de l'Histoire de Duguesclin*, par Du Chastelet.

du *Guesclin*, par Paul Hay, seigneur du Chastelet, Paris, 1666, in-fol., et 1693, in-4° : il y a plusieurs fables dans cette histoire ; VI. *Anciens Mémoires du quatorzième siècle, depuis peu découverts, contenant la vie du fameux Bertrand du Guesclin, etc.*, traduits par (Jacques) Lefebvre, Douai, 1692, in-4° : tous les détails de cet ouvrage, dit le Père Lelong, sont curieux et intéressants ; VII. *Histoire de Bertrand Duguesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, 2 vol. in-12 : ouvrage prolixe, mal écrit, mais plusieurs fois réimprimé ; IX. *Vie du même, dans les Hommes illustres de France*, par d'Auguy, tome VIII. On trouve la description des funérailles de Duguesclin dans le nouveau *Trésor de Martène*, tom. III ; et des observations sur ce connétable, par D. Vaissette et le Père Griffet, dans l'*Histoire de Languedoc*, tom. IV, note 27 ; et dans l'*Histoire de France* du Père Daniel, tom. VIII, pag. 179 (1).

V—VE.

DUGUESCLIN (JULIENNE), sœur du connétable, était religieuse à Pontorson, lorsqu'un capitaine anglais, nommé Felleton, voulut surprendre cette place, pendant la nuit, en l'absence de Duguesclin. Déjà les Anglais dressaient les échelles, et montaient en silence aux fenêtres de la chambre où la sœur et l'épouse du héros dormaient profondément dans le même lit, lorsque la religieuse, agitée par un songe pénible, s'éveille en sursaut, se saisit d'une épée, vole à la

fenêtre, renverse trois Anglais qui tuent en tombant, crie, donne l'alarme : on accourt, et les ennemis se retirent. Le lendemain matin, Duguesclin, revenant à Pontorson, rencontre Felleton, l'attaque, le fait prisonnier et quand Thiphaine Ragueneau, épouse du vainqueur, aperçut le vaincu : « Comment, brave Felleton, dit-elle, vous voilà encore ! c'est trop, pour un homme de cœur comme vous, d'être battu, dans l'intervalle de douze heures, une fois par la sœur, une autre par le frère. » Cette aventure fit regarder la religieuse comme la digne sœur de Duguesclin : elle fut depuis abbesse de Saint-George, à Rennes, et mourut en 1405, dans un âge fort avancé. V—VE.

DUGUET (JACQUES-JOSEPH), théologien et moraliste célèbre, naquit à Montbrison, dans le Forez, le 9 décembre 1649. Son père était avocat du roi au présidial de cette ville et jouissait d'une considération méritée. Sa mère paraît avoir été une femme de beaucoup d'esprit et de jugement. Ils donnèrent à leurs enfants une éducation soignée. Jacques-Joseph, qui était le huitième, fit ses études avec succès dans le collège de l'Oratoire de Montbrison, et entra dans cette congrégation en 1667. On l'envoya professer la philosophie à Troyes, et on le rappela ensuite à Paris, où il fut ordonné prêtre. Ce fut alors qu'il commença des conférences sur l'histoire ecclésiastique. Sa situation fut assez tranquille jusqu'en 1686. Il sortit à cette époque de l'Oratoire, à l'occasion du décret rendu dans ce corps pour proscrire le jansénisme et le jansénisme. On s'y mêla assez mal adroitement dans cette proscription, la philosophie de Descartes avec le système de Jansénius et ce fut sans doute principalement

(1) La maison Duguesclin se divisa en cinq branches, qui déjà, vers la fin du dix-huitième siècle, étaient réduites à deux, celle d'Anjou ou de Hennessy, qui s'éteignit en 1783 dans la personne de Henri Bertrand, marquis Duguesclin, brigadier des armées du roi, et celle de la Roberie, dont madame de Gévres est le dernier rejeton. Le tombeau du connétable est actuellement au Musée des monuments français.

ment à ce dernier, qui engagea Duguet à quitter la congrégation. Il se retira à Bruxelles auprès d'un ami, qui était regardé comme le tout ce parti. Il n'y resta pas long-temps, et rentra chez lui où il vécut dans la retraite, sous le nom de président de Menars, qui lui avait offert un asile, et dont il fut consacré l'ami. Il y passa le reste de sa vie, à l'exception de quelques années qu'il fit à l'abbaye de Tamé, en Hollande et à Troyes. Il fut à ces absences par suite du mal qu'il avait pris dans les affaires de la congrégation; car nous ne pouvons dire qu'il était très attaché à la cause de la congrégation et de Quesnel, et quoiqu'il fut un des plus modérés de ce parti, ne renouça jamais néanmoins avec elle. Il rappela même, en 1716, beaucoup de zèle à encourager les autres à faire la même démarche. Sa lettre à l'évêque de Montauban, en 1724, fut flétrie par un anonyme, qui est fâché que Duguet ait eu son nom à un écrit si peu digne de lui. Les autres ouvrages sont nombreux; voici les principaux, par ordre.

- I. *Traité de la prière publique et des dispositions pour offrir les mystères*, 1 vol. in-12, Paris, 1710; a été réimprimé fort souvent.
- II. *Traité sur les devoirs d'un religieux*, 1710; III. *Règles pour l'intelligence des saintes écritures*, 1 vol. in-12, Paris, 1716. L'abbé d'Asfeld y a travaillé. Elles ont été approuvées par l'académicien Fourmont par un anonyme.
- IV. *Réponse au système de Nicole touchant la grâce universelle*, en société avec Lemoignon, une brochure 1716; V. *Traité des scrupules*, Paris, 1717, in-12; VI. *Sur divers sujets de morale pratique*, 3 vol., Paris, 1718;

souvent réimprimées, et portées jusqu'à 10 volumes. VII. *Pensées d'un magistrat sur la déclaration qui doit être portée au parlement*, brochure in-4°; VIII. *Conduite d'une dame chrétienne*, Paris, 1725, in-12; IX. *Dissertation théologique et dogmatique sur les exorcismes et autres cérémonies du baptême; traité dogmatique de l'eucharistie; réfutation d'un écrit sur l'usure*, Paris, 1727, in-12; X. *Caractères de la charité, d'après S. Paul*, Paris, 1727, in-12; XI. *Maximes abrégées sur les décisions de l'église et préjugés légitimes contre la constitution*; XII. *Explication du mystère de la passion*, 2 volumes in-12, Paris, 1728. Cet ouvrage, dont il a été fait plusieurs éditions, n'est qu'une portion d'un plus grand ouvrage, qui parut sous le même titre, en 14 volumes, 1755; XIII. *Réflexions sur le mystère de la sépulture ou le tombeau de Jésus-Christ*, 2 vol. in-12, 1751; XIV. *Ouvrage des six jours ou histoire de la création*, 1 vol. in-12, 1751, souvent réimprimé. C'est le commencement de l'*Explication de la Genèse*, qui parut l'année suivante à Paris, en 6 vol. in-12. XV. La même année, *Explication du livre de Saül*, 4 vol. in-12; XVI. *Explication de plusieurs psaumes*, Paris, 1755, 4 vol. in-12. L'abbé d'Asfeld y a donné un supplément. XVII. *Explication des XXX premiers chapitres d'Isaïe*, Paris, 1754, 6 vol. in-12. L'abbé d'Asfeld y a eu part. XVIII. *Traité des principes de la foi chrétienne*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; XIX. *Explication des livres des Rois, et des Paralipomènes*, 8 vol. in-12, Paris, 1758. L'abbé d'Asfeld y a eu part. XX. *Institution d'un prince*, 1759, in-4°, ou 4 vol. in-12, réim-

primée avec un abrégé de la vie de l'auteur, par l'abbé Goujet; cet ouvrage fut composé pour le duc de Savoie, depuis roi de Sardaigne. XXI. *Pensées sur les spectacles*, sans date, in-12; XXII. *Conférences ecclésiastiques*, 1742, 2 volumes in-4°. On voit par là combien Duguet était fécond. Il l'était même trop. Du reste la plupart de ces ouvrages sont estimés des ecclésiastiques. Il y règne un ton d'unction qui n'est pas commun dans cette école. Les explications de l'écriture sainte méritent surtout d'être remarquées : c'est le fruit des conférences que l'auteur faisait à St-Roch avec l'abbé d'Asfeld, et qui eurent dans le temps beaucoup de vogue et de réputation. On a encore de Duguet une Lettre à Van Espen en faveur de l'appel. C'est un tribut qu'il a payé aux préjugés de son parti. Il était néanmoins bien éloigné de l'acreté et de la passion qui dominent dans les écrits publiés vers cette époque. Dans une lettre du 9 février 1732, qui fut imprimée, il s'élève fortement contre les *Nouvelles ecclésiastiques*, et caractérise dignement cette misérable gazette et son auteur. Il ne blâmait pas moins la folie des convulsions, l'opprobre de ce parti. Cette manière de voir diminua son crédit sur la fin de ses jours, et l'exposa à quelques désagréments de la part de ceux dont il avait épousé jusques là les intérêts. Il mourut à Paris, le 25 octobre 1733, estimé, pour ses connaissances et ses vertus, de ceux même qui ne partageaient pas ses préventions. Il avait fait une étude approfondie de l'écriture sainte, et professait beaucoup de zèle et de piété. M. André, ancien bibliothécaire de M. d'Agnesseau, a publié l'*Esprit de M. Duguet, ou Précis de la morale chrétienne tiré de ses ouvrages*, Paris, 1764, in-12. P-G-T.

DUHALDE (JEAN-BAPTISTE) jésuite, naquit à Paris le 1^{er} fév. Son assiduité au travail le fit pour succéder au P. Legobien, chargé de recueillir et de classer les lettres écrites des divers pays des missionnaires de la compagnie, quelque temps secrétaire du f. P. Letellier, confesseur du roi, et de douleurs aiguës, sur la fin de ses jours, il les supporta avec une constance exemplaire, et mourut le 26 août 1743. On le dépeint comme un homme d'un caractère doux et bon. On a de lui : I. *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*. Ce qu'il a publié comprend depuis le neuvième recueil jusqu'au sixième inclusivement, qui parut de temps après sa mort. Il a dans chacun de ces recueils une épître dédicatoire aux jésuites de France, et un lieu de préface. Cet ouvrage a été traduit en anglais à Londres, en allemand à Aushourg (Voyez COBLEN.) Il en a été fait, en France, une nouvelle édition, en 26 vol., dirigée par Querbeuf, qui a rangé les lettres dans un meilleur ordre, et plaçant ensemble celles qui traitent du même pays. Ce recueil contient une foule de documents curieux et intéressants sur les divers pays, l'Inde, de la Chine, de l'Amérique, que les missionnaires ont visités. Il y a aussi des choses originales et même naïves, des détails de mœurs, quelques pieux récits de miracles et de conversions, qui ne manquent pas du goût de tous les lecteurs qui n'ont rien au mérite intrinsèque du livre, dont on a récemment fait des abrégés, où une partie de ce qui le dépare a disparu. Plusieurs auteurs qui ont écrit sur les missions, dont il est question dans les ouvrages édifiants, ont amplement

enseignements qu'elles leur ont et n'ont pas jours en la de les citer. II. *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de la Chine et de la Tartarinoise*, etc., Paris, 1735, grand in-folio, avec figures un atlas de 42 cartes, par e; La Haye, 1736, 4 volumes. Cette réimpression contient des additions importantes; traduction anglaise, Londres, 1742, 2 vol., fig.; en allemand, Ros-747-49, 4 vol. in-4°, fig. Le ur anglais a fait plusieurs rem-ments. Duhalde a mis en œuvre beaucoup d'habileté, les ma-que lui fournissait la correspon- ses confrères, quoiqu'on lui eût de manquer quelquefois et de critique. Cet ouvrage, ier dans lequel la Chine ait été avec autant de détail et d'exac-est en même temps un beau-ent de la typographie fran- a description de la Chine, en- que les lettres édifiantes, a es secours abondants aux écri-rodernes qui ont traité de ce mpire. Le nom de Duhalde d'être sans cesse en honneur ss ceux qui s'adonnent à l'é- la géographie, car il est dif-avoir travaillé plus fructueu- pour cette science. III. Divers es de collége en vers latins, E—s.

DUHAMEL (JACQUES), avocat à , mort au commencement du ecle, avait du talent pour la dramatique. Ce fut, suivant l'élément, le meilleur des poètes entre qui parurent depuis Gars-qn'à Hardy. On a de lui : *Ar ou la Loyauté trahie*, tra- rée des amours de Pistou et de

Fortunie, en leur voyage du Canada, avec des chœurs, Paris, 1586, in-12; Rouen, 1603 et 1611, in-12. On en trouve l'analyse dans le tome I^{er}. de la *Bibliothèque du théâtre français*, pag. 279. Duhamel a mis en vers, *Lucelle*, tragi-comédie en 5 actes de Lejars (Voy. LEJARS), Rouen, 1607, in-12. On lui attribue encore la tragédie de *Sichem ravisseur*; mais cette pièce est de François Perrin, chanoine d'Autun. W—s.

DUHAMEL (JEAN - BAPTISTE), membre de l'académie des sciences, né en 1624, à Vire en Normandie, était fils d'un avocat estimé par ses lumières, sa probité et son esprit conciliant; il commença ses études à Caen, et les termina à Paris. Ses progrès dans ce qu'on nommait alors la philosophie, furent rapides, et à dix-huit ans, il publia une explication des *Sphériques* de Théodose, avec une *Trigonométrie*, fort courte et fort claire, dit Fontenelle, deux qualités qui annonçaient un bon esprit. Il entra en 1643 à l'Oratoire, et il y passa dix années; nommé ensuite curé de Neuilly-sur-Marne, il en remplit les devoirs avec un zèle et une charité dont les habitants ont conservé un long souvenir. Il continuait cependant à s'appliquer à l'étude des sciences, et surtout de la physique, qui avait pour lui un charme particulier; à la lecture des ouvrages des anciens et des modernes, il joignait les expériences que pouvaient lui permettre sa position et les instruments existant alors. Deux traités qu'il publia en 1660, l'un intitulé *Astronomia physica*, l'autre *de Meteoris et fossilibus*, fixèrent sur lui l'attention des savants. En 1656, Duhamel avait été nommé aumônier du roi; il obtint, en 1663, la dignité de chancelier de l'église de Bayeux; dans la suite il eut encore quelques bénéfices,

mais peu considérables ; et Fontenelle remarque qu'il n'en conserva aucun, et qu'il se dépoilla de tous en faveur de quelques amis. A la création de l'académie des sciences, Colbert en nomma Duhamel secrétaire perpétuel, et personne ne convenait mieux à cette place : en effet, il n'était étranger à aucune des parties qui devaient être traitées dans cette savante compagnie ; et d'ailleurs il écrivait en latin avec une pureté et une élégance remarquables, avantage très précieux à une époque où le français n'était point encore devenu la langue de l'Europe. Ce fut cette même facilité qu'il avait de s'exprimer en latin, qui le fit choisir par Colbert de Croissy pour l'accompagner au congrès d'Aix-la-Chapelle. A la paix, de Croissy fut envoyé ambassadeur en Angleterre, et Duhamel y suivit. Ce voyage fut pour ce philosophe un moyen d'acquérir de nouvelles connaissances : il visita les bibliothèques et les établissements d'instruction, fréquenta les savants, et surtout Boyle, qui lui ouvrit tous ses trésors de physique expérimentale. Il parcourut ensuite la Hollande, et revint en France, riche d'un grand nombre de faits et d'observations qu'il consigna dans trois écrits publiés de 1670 à 1673. Duhamel se reprochait d'être ecclésiastique, et de s'appliquer à des études mondaines ; il se proposait donc de retourner à la théologie, lorsqu'il reçut l'ordre de composer un cours de philosophie pour les élèves du collège de Bourgogne. S'il n'osa point exclure de ce cours les systèmes anciens, dont la faiblesse et la fausseté commençaient à être senties, il les combattit cependant, mais avec ménagement, et il parvint ainsi à faire adopter des vérités nouvelles, sans compromettre son repos. Le cours de théologie qu'il publia ensuite eut un tel

succès, que ses supérieurs le mandèrent un abrégé pour les naires, où il a été long-temps. Au milieu de tous ces travaux, Duhamel n'en était pas moins asséséances de l'académie, dont il géait l'histoire ; son zèle lui fit monter tous les obstacles ; l'imités même, qui l'avertissaient fin, ne purent ralentir son pour l'étude, et il méditait ces nouvelles entreprises lorsqu'il fut, le 6 août 1706, à l'âge de vingt-deux ans. Ses principales vragés sont : I. *Astronomia physica*, Paris, 1660, in-4° ; II. *de I et fossilibus*, ibid. 1660, in-4° ; les trouve ordinairement réunies le plau et quelquefois le style vragés académiques de Cicéron. *De Consensu veteris et novae philosophiae libri IV*, Paris, 1664°, Rouen, 1669, in-12, 1669, in-8°, Rouen, 1675. Ce fameux ouvrage remplit tout son titre, dit Fontenelle malgré son désir de tout accorder l'auteur laisse souvent pencher la lance en faveur des modernes ; *Corporum affectionibus, cum festis tum occultis, libri duo*, 1670, in-12 ; V. *De Monte I libri IV*, Paris, 1672, in-12 ; *De Corpore animato libri IV*, 1673, in-12. Les ouvrages philosophiques de Duhamel ont été réimprimés à Nuremberg en 1681, 2 vol. VII. *Philosophia vetus et nova usum scholarum accomodata*, 1678, 4 vol. in-12, ibid. 1 vol., ibid. 1700, 6 vol. in-12. Les succès de cet ouvrage fut grand ; mais les progrès des sciences l'ont fait abandonner long-temps : les jésuites s'en emparèrent dans leurs missions de l'Orient et le traduisirent en langue tartare.

: à l'empereur de la Chine l'entendement des philosophes de ; VII. *Theologia speculatrix*, Paris, 1691, 7 vol. in-12, dit Fontenelle, fit pour que ce qu'il avait fait pour la science : on voit de part et d'autre l'étendue de connaissances, le savoir et le même art de concilier les uns, le même jugement pour enfin le même esprit qui agit sur toutes matières. L'abrégé fut à Paris, 1694, 5 vol. in-12 ; *Œuvres scientiarum academiarum*, Paris, 1698 et 1701, in-12, seconde édition est augmentée. L'ouvrage très intéressant se joint aux Œuvres de l'académie des sciences doit encore à Duhamel une édition de la Bible en latin, 1706, in-fol., avec de courtes notes au-dessous du texte ; il en est publié séparément des livres de ps. Il a aussi traduit en latin *des droits de la reine sur les états de la monarchie d'Espagne* par Ant. Bilain, Paris, 1667, - DUHAMEL (Bardou), écrivain du 18^e siècle, entra dans l'ordre des avocats, d'où il sortit pour exercer la profession d'avocat à Metz : il est sur le tableau, suivant M. Barne, ne dit point la cause de cette. On ignore l'époque de sa mort : de lui : *Traité sur la manière de lire les auteurs avec utilité*, 1748-51, 3 vol. in-12 ; qui prouve que l'auteur avait su en profiter sa méthode.

W—3.

AMEL (ROBERT-JOSEPH), né le 1700, a donné : I. *L'Australie lui à l'Auteur vu*, un vol. in-12, 1747. Cet ouvrage relatif à une édition du *de l'abbé Fleury* sur les *de l'église gallicane*, avec un

Commentaire par Chinic de la Bastide ; II. *Lettre d'un Docteur à un Philosophe, sur les explications de M. de Buffon*, un vol. in-12, Strasbourg, 1751 ; III. *Lettres flamandes, ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle*, 1752, 2 vol. petit in-12, Lille (Auxerre, Fournier) ; IV. *Projet d'instruction pastorale*, 1754, in-12 ; V. *la Vérité catholique sur le mystère du Dieu incarné*, 1756, in-12 ; VI. *les Droits de la Charité vengés*, 1759, in-12 ; VII. *Dissertations sur l'autorité du St. Siège*, 1779, in-12, publiée par Maulrot, avocat. L'abbé Duhamel est mort en 1769. L—y.

DUHAMEL DU MONCEAU (HENRI-LOUIS), un des savants les plus remarquables qui aient illustré la France pendant le dix-huitième siècle, par l'étendue, la variété et l'utilité de ses recherches, qu'il appliqua avec succès aux progrès de l'agriculture, du commerce et de la marine. Duhamel naquit à Paris en 1700. Il ne répondit pas d'abord aux soins qu'on prit de son éducation, et il fit peu de progrès au collège. Le genre de connaissances qu'on y enseignait ne convenait pas à son esprit ; mais dès qu'il se trouva livré à lui-même, il obéit à l'impulsion qui le dirigeait vers les sciences physiques, et il recommença de lui-même son éducation. A ce dessein il vint se loger près du jardin des Plantes, et se lia intimement avec les personnes les plus distinguées qui s'y trouvaient réunies ; entraînées avec Dufay, qui en était le directeur, et Bernard Jussieu. Cependant il partageait son temps entre la capitale et les terres qu'il avait en Gatinais. Mais il concentrait, pour ainsi dire, en lui-même les connaissances qu'il acquerrait, ne paraissant avoir d'autre but que sa pro-

pre satisfaction. Cependant on prévoyait déjà tout ce qu'on devait attendre de lui, et l'académie des sciences, dont il n'était pas encore membre, le chargea de rechercher la cause qui faisait périr, en Gatinais, le safran, principale richesse de ce pays. Il répondit à cette marque de confiance, par un mémoire dans lequel il démontra que la mortalité de cette plante provenait d'une tubérosité parasite qui croissait sur ses bulbes. Il décrivit avec soin ses progrès et la manière dont elle se propageait. Ce travail, éclairci par d'excellentes figures, fut jugé digne de paraître dans les mémoires de l'académie, et détermina l'admission de son auteur dans cette illustre société: ce fut en 1728. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée en 1782, Duhamel fournit à cette collection plus de soixante autres mémoires, presque tous sur des sujets très importants, et dans lesquels il déploya une grande variété de connaissances. C'est ainsi qu'Hans Sloane lui ayant fait part d'une découverte singulière qu'on venait de faire, ou plutôt de confirmer en Angleterre; savoir, que les os des animaux dans les aliments desquels on mêlait de la garance, devenaient rouges, il entreprit une nombreuse suite d'expériences, d'après lesquelles il crut pouvoir expliquer la formation des os. De là il passa à celle du bois, et chercha à prouver qu'elle s'opérait de la même manière. Ayant, dans plusieurs autres mémoires, publié des observations neuves sur la greffe et sur les moyens de perfectionner les fruits en greffant les arbres plusieurs fois sur eux-mêmes, il prit occasion de cela pour parler d'une greffe animale si singulière, qu'elle avait été révoquée en doute. C'est celle de l'ergot d'un jeune coq, implantée sur la base de sa crête, lorsqu'on la coupe on le

chaponnant; non seulement il en démontra l'existence, mais il en déduisit des conséquences utiles à la physiologie animale. Il exposa ensuite, dans deux mémoires, l'anatomie du pain et autres fruits. Il fit, avec le célèbre Buffon, de nombreuses expériences sur la croissance et la force des bois, et ils annonçèrent, comme résultat, qu'il était avantageux d'écorer les arbres trois ou quatre ans avant de les abattre. Sur la foi de ces deux habiles naturalistes, on avait adopté ce procédé; cependant il n'avait pas été mis beaucoup en pratique, et depuis ce temps plusieurs écrivains allemands l'ont soumis à de nouvelles expériences, et ont démontré qu'il était plus nuisible qu'utile. Il s'occupa successivement sur la croissance du gui, sur les marcottes, sur la croissance des plantes hors de la terre, dans l'eau, ou des éponges continuellement humectées; sur l'ergot de seigle. Enfin, il se montra chimiste, et exposant les expériences qu'il avait faites sur les plantes de sonde qu'il avait élevées au milieu du Gatinais, c'est-à-dire, loin de la mer, et qu'il d'abord y avaient donné de l'alkali, dont la quantité avait diminué annuellement, et enfin totalement disparu. Depuis l'année 1740, Duhamel publia tous les ans les observations météorologiques faites à sa terre de Donnemillevilliers, appliquées aux opérations agricoles et à leurs résultats. Il contribua beaucoup à la confection du plus beau monument qu'aient eu les sciences dans le dix-huitième siècle, l'histoire détaillée des arts et métiers. Il en compose plus de vingt parties, depuis 1761 à 1766; tel sont les arts du serrurier, du drapier, du savonnier, du cordier, du raffineur du sucre, l'art de former les aigres, etc. Il donna à part les *épaves de l'air*

re navale, 1757, 2 vol. in-4°. plus considérable de tous, fut *le général des pêches marinières*, 1769, 3 volumes. On n'a imprimé que 74 pages. IV. Outre les poissons, cet ouvrage comprend aussi les cétacés et les tortues, mais ne traite pas de la tortue, ni de celles des îles du corail. On peut regretter que Duhamel n'ait pas consulté les ouvrages publiés dans le nord sur cette matière; mais quoiqu'il manque d'exactitude, cet ouvrage est le plus complet en son genre; les observations sont très bonnes, et faites d'après nature. On lui doit encore un *de la fabrique des manœuvres*, Paris, 1747, in-4°, 2^e édition augmentée, 1769, in-4°; un *de la conservation de la santé des équipages des vaisseaux*, où l'auteur nous fait connaître ces principes, Duhamel ne les regardait comme des hors d'œuvre. C'était l'agriculture qui l'occupait plus spécialement, et sur laquelle il recueillait beaucoup de matériaux. Incertain quand et comment il les em-
pruntait, il se trouva déterminé par la sensation que produisit une nouvelle méthode d'agriculture imaginée par un Anglais (Jethro Tull). Duhamel, l'ayant soumise à de nombreuses expériences, l'adopta et la décrit dans un ouvrage intitulé: *de la culture des terres*, six volumes in-12, qui parurent de 1751 à 1756. Il recueillit successivement les observations de plusieurs agriculteurs, entr'autres de Lullin et de Lullin-Vieux, de Genève, et de Lullin. Cet ouvrage fut rapidement traduit dans les différentes langues, parce qu'on y trouva un complément d'agriculture. Cepen-

dant le nouveau système qui lui servait de base et qui consistait à multiplier les labours pour suppléer aux engrais, fut vivement attaqué tant en France que dans le pays qui l'avait vu naître, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que, suivant l'usage, en se laissant entraîner par l'enthousiasme, on avait été trop loin; mais le fonds de l'ouvrage de Duhamel consistant principalement en observations et en expériences positives, se trouva indépendant de ce système et lui a survécu. L'auteur en donna un abrégé en 1754, 2 vol. in-12, sous ce titre, *Eléments d'agriculture*. Il a eu depuis plusieurs éditions, et il fut traduit en anglais par le célèbre Müller. On peut regarder comme dépendances de ces travaux le *Traité de la conservation des grains et en particulier du froment*, qui parut en 1753, ainsi que l'*Histoire d'un insecte qui dévore les moissons dans l'Angoumois*, Paris, 1762, in-12; enfin, le *Traité de la garance et de sa culture*. Tels sont donc les écrits de Duhamel publiés sur la culture des plantes herbacées; ceux qui regardent les arbres sont plus importants; en voici le détail: 1. *Traité des arbres et arbrustes qui se cultivent en France en pleine terre*, Paris, 1755, 1 volume grand in-4°. C'est l'exposition des richesses en ce genre, tant indigènes qu'exotiques, que nous possédions à cette époque. Elles y sont rangées par ordre alphabétique, suivant la nomenclature de Tournefort; chaque plante est décrite avec exactitude, et sa culture exposée avec soin; elles sont représentées par des figures en bois, aussi correctes et aussi élégantes que ce genre peut le permettre. Duhamel annonça que c'étaient celles mêmes que le libraire Valgrisi avait fait exécuter à Venise

vers 1560, pour la grande édition de Mathioli, mais il ne dit pas par quel moyen il était parvenu à se les procurer après avoir été enfouies près de deux siècles. Il en fit faire d'autres à Paris pour les arbres qui n'étaient pas connus à cette époque; mais elles sont très inférieures aux anciennes. De plus, pour suppléer aux détails de la fructification, qui manquent, soit parce qu'on ne s'en occupait pas alors, soit parce que les traits en bois ne sont pas assez délicats, il fit graver en taille-douce, avec beaucoup de soin, les caractères des genres; ils se trouvent disposés en vignette à la tête de chaque article. Cet ouvrage contribua beaucoup à faire naître en France le goût pour la culture des arbres étrangers; mais on regrette que l'auteur n'ait pas donné l'histoire de l'introduction de ces arbres, ce qui lui eût été facile, d'abord en citant les noms de Mathioli, dont il empruntait les planches, ensuite ceux des autres botanistes qui en avaient parlé les premiers. Il s'est trompé aussi, plus d'une fois, dans l'application qu'il a faite de ces planches; ainsi il rapporte quelquefois des plantes herbacées à des arbustes. Pour faciliter les recherches, il a mis en tête plusieurs catalogues où les mille plantes dont il parle se trouvent rangées suivant différentes méthodes; d'abord suivant celles de Tournefort et de Linné, ensuite d'après deux qui lui sont particulières, l'une sur les fruits, et l'autre sur les feuilles. Duhamel cherchant toujours à être utile plutôt qu'à briller, avait voulu rendre cet ouvrage le moins dispendieux possible; mais l'édition s'en étant promptement épuisée, il est devenu très rare et hors de prix: c'est ce qui a engagé un libraire, M. Michel, à en annoncer une nouvelle. Elle a commencé à paraître en 1802;

la 69^e livraison a paru en septembre 1814. On sent qu'il devait trouver de nombreuses additions pouvait les intercaler facilement on ne s'est pas borné à cela, l'illustration et le plan ont été totalement révisés, en sorte que c'est un ouvrage entièrement nouveau, qui n'a plus de commun avec celui de Duhamel sous le titre. Les sept premières livraisons ont été faites par M. Veillard depuis, cinq ou six autres botanistes ont été appelés successivement au secours du libraire. Chacun d'eux ayant ses vues particulières, s'est écarté de plus en plus du plan tracé dans le premier. Nous pensons qu'il serait utile de produire une édition textuelle de l'ouvrage original, avec les mêmes caractères qui existent encore, sans changements qu'une addition de nomenclature. II. *La physiologie des arbres*, Paris, 1738, 2 vol. in-4°. C'est une suite de l'ouvrage précédent; c'est un traité complet d'anatomie et de physiologie végétale, dans lequel se trouvent fondus les travaux de Grew, Malpighi, Hales et Boerhaave. L'auteur se les est rendus propres par la manière dont il les a décrits et par le grand nombre d'expériences qu'il y a ajoutées, et il les a développés dans un grand nombre de figures cinquante-cinq planches très bien gravées. III. *Des semis et de la culture des arbres et de leur emploi*, Paris, 1760, in-4°. Il a été traduit en allemand en 1763; et en espagnol par Casimir Gomez de Ortega y Sotomayor, 1773, in-4°. IV. *De l'exploitation des bois, ou Méthode de tirer parti des taillis et de l'usage du bois*, Paris, 1764, 2 vol. in-4°. *du Transport des bois et de la conservation des bois*, 1764, 1 vol. in-4°. Quoique ces deux ouvrages ne paraissent pas concerner que l'économie;

y trouve encore cependant l'observations d'anatomie et ogie végétales sur la crois-
ois, sa durée, sa force et
ir spécifique. V. *Traité des
itiers, contenant leur fi-
r description et leur cul-*
is, 1768, 2 vol. gr. in-4°.
ge joint la magnificence à
était le plus complet qui eut
u sur ce sujet. Il commence
incipes généraux sur la cul-
s arbres; ensuite il entre-
tail de leurs différentes es-
discute solidement sur la
des espèces et des varié-
ait voir que parmi ces der-
est beaucoup qui se propa-
amment: par là il distingue
s des naturalistes de celles
iers. Il cherche à déterminer
ar d'excellentes figures, et
rivant amplement, peut-être
p minutieusement: on peut
e même reproche que dans
arbustes; celui de n'avoir
leur historique. Il a paru
re-façon de cet ouvrage à
, en 3 vol. in-8°. M. Michel
est traité à celui des arbres et
dans sa nouvelle édition.
pin et Poiteau en ont com-
e édition magnifique; mais
usement son prix la met hors
tée du plus grand nombre
eurs. Telle est l'esquisse des
de Duhamel; on doit être
e leur multiplicité, surtout
considère qu'ils n'étaient pas
t de spéculations de cabinet,
uit de l'expérience. En outre
it des places importantes qui
ient dans de fréquents voya-
s: surtout d'inspecteur-général
arine: pour en remplir les
il fut obligé de parcourir les
s provinces de France pour

examiner l'état de leurs forêts, de vi-
siter les ports, d'examiner en détail
leurs arsenaux, d'y mettre en pratique
les procédés qu'il avait indiqués, de
chercher enfin à perfectionner leurs
travaux en tous genres. Une vie si ac-
tive devait lui laisser peu de temps pour
rédiger lui-même ses écrits; mais il
avait su s'associer des collaborateurs.
Il en trouva un surtout digne de lui
dans la personne de son frère Denain-
villiers; habitant constamment la cam-
pagne, il était à même de suivre toutes
les observations que lui indiquait son
frère, soin dont il s'acquittait avec
zèle et patience, et il lui en commu-
niquait les résultats. C'est à lui qu'on
doit en partie le traité des arbres et
arbustes; il fournit aussi le fond de
celui des arbres fruitiers; mais ce fut
Leberriays qui le rédigea. Bernard de
Jussieu communiqua aussi à Duha-
mel ses idées sur les méthodes de bo-
tanique, et lui donna les caractères des
genres. Il sut même faire usage des
critiques qu'on dirigea contre lui: c'est
ainsi qu'il corrigea ses idées sur la for-
mation du bois, sur des lettres restées
manuscrites qui lui furent adressées
par un avocat de Troyes (V. LUDOR).
On est surpris de voir le silence que
garde Duhamel sur ces emprunts;
mais l'estime générale qui lui a été
accordée pendant toute sa vie, suffit
pour écarter l'idée qu'une telle con-
duite ait été dictée par l'envie de s'ap-
roprier le travail d'autrui, surtout
de celui de son frère, avec lequel il
resta tendrement uni jusqu'à sa mort,
qui précéda de plusieurs années la
sienne. Mais tout porte à croire que
Duhamel, ne songeant qu'à être utile,
ne faisait aucune attention à la gloire
qui pourrait lui revenir de ses écrits.
D'ailleurs nulle part on n'y trouve cette
impulsion de génie qui peut seule don-
ner aux auteurs une réputation bril-

laute. En général tous ses ouvrages sont écrits d'une manière trop prolige : Duhamel ne compte pas assez sur l'intelligence de son lecteur ; d'un autre côté, accoutumé à tout soumettre à l'expérience, il sait rarement se décider ; il rassemble toutes les objections et ne les résout presque jamais : aussi, tout en admirant sa candeur et sa bonne foi, on se contentera de puiser des observations certaines dans ses traités, sans y chercher une instruction complète. Il jouit pendant sa vie d'une grande considération ; sa fortune et sa naissance y contribuèrent sans doute ; mais ce fut en mettant plus en évidence ses qualités morales et la solidité de son caractère. On sait que dans la société il était d'une modestie extrême, et qu'il s'était fait un principe de ne jamais parler que de ce qu'il avait étudié. On connaît la leçon qu'il donna à ce sujet à un jeune marin qui l'avait interpellé plusieurs fois, en lui demandant : Qu'est-ce que cela ? Je ne le sais pas, répondait toujours Duhamel. Mais à quoi sert donc d'être de l'académie, riposta l'étourdi ; et puis il s'engage dans une discussion dans laquelle il finit par s'embrouiller tellement qu'il resta court. Alors Duhamel reprend tranquillement la parole, en lui disant : « Voilà à quoi » sert d'être de l'académie, à ne jamais parler que de ce que l'on sait. » On raconte aussi qu'ayant présenté un projet important sur le port de Toulon, il fut tourné en ridicule et mis de côté. Quelque temps après, étant consulté par le ministre sur un plan qu'on lui avait proposé, il reconnut son travail, dont l'un de ceux qui l'avaient le plus déprécié s'était emparé. Il était attaché à la religion par principes, et il en pratiquait tous les devoirs avec exactitude. Malgré les sollicitations de sa famille, il resta célibataire,

craignant que les embarras du mariage ne le détournassent de ses vœux ; mais, regardant ses neveux comme ses propres enfants, il, parmi eux tous les charmes de la patriarchale. Une de ses nièces autres lui prodigua les soins les plus assidus jusqu'à sa mort, arrivée à le 23 août 1782. Son éloge fut prononcé la même année et inséré l'histoire de l'académie des sciences dont il était parvenu à être de M. Jacquin lui a dédié, sous le de *Hamelia*, un des genres a établis en Amérique. Il comprit beaux arbustes de la famille des biacées ; ce qui rappelle les traits que Duhamel a faits sur la gaze qui donne son nom à cette lan

D—P—

DUHAN (LAURENT), docteur Sorbonne, né à Chartres, vers 1710, professa pendant près de trente la philosophie au collège du P. Il devint ensuite grand-vicaire de vêque d'Autun, et obtint un cano de l'église de Chartres, qu'il mit à son frère pour revenir à Paris il sollicita vainement d'être employé comme bibliothécaire. Il se borna à redemander un canonicat, et on en accorda un à Verdun. Il mourut subitement en cette ville, en 1777, âgé d'environ 70 ans. Duhan est l'auteur d'un ouvrage long-temps répandu dans les écoles, intitulé : *Philosophie in utramque partem*, Paris, 1612. Les éditions en ont été multipliées. Duhan eut avec Duhamel des discussions qui firent naître de part et d'autre des brochures généralement oubliées. W—

DUHAN (CHARLES - GILLES) à Jandun, en Champagne, le 14 1685, de parents protestants, fut conduit en bas âge à Berlin, où son père était retiré pour jouir du libre

sa religion. Après avoir terminé ses études classiques, obtint la permission de faire une campagne comme volontaire; il assista de sa qualité au siège de Stralsund. Sa bonté, sa douceur, sa patience, attirèrent l'attention du roi, qui char-gea le comte de Dohna de prendre des informations à son égard. Les renseignements furent tels que le roi ne put le désirer, et il lui donna une place de son extrême satisfaction, en le nommant pour veiller à l'éducation du prince royal (Frédéric II). Duhan obtint ensuite la place de conseiller d'Etat prussien; mais, peu de temps après, il fut enveloppé dans la chute du prince, et relégué dans une petite ville du Brandebourg, avec l'ordre de s'approcher de la capitale. Il se rendit, en montant sur le trône, à l'appeler près de lui son successeur, et ne négligea rien pour le dédommager de tout ce qu'il avait souffert. Duhan fut nommé conseiller privé au département des affaires étrangères. Il accompagna le roi dans la campagne de 1741 : les fatigues qu'il essuya affaiblirent sa santé, et il ne voulut pas s'astreindre à une vie qui aurait pu le détourner de ses fonctions; le mal s'accrut, et après de longues souffrances, supportées avec courage, il mourut le 5 janvier 1746. Duhan était de l'académie de Berlin. Il a laissé quelques pièces d'écriture, que sa modestie l'empecha de faire paraître, et des *Exposés* pour servir à l'histoire de Prusse et du Brandebourg, qu'il n'eut pas le temps de mettre en œuvre. Son ouvrage, par Formey, a été imprimé le tom. V, 2^e partie de la *Nouvelle bibl. germanique*. W—s.

DUHOUX d'HAUTRIVE, l'un des chefs des royalistes vendéens en 1793, était beau-frère de d'Elbée,

et prit les armes en même temps que ce général; il était chevalier de Saint-Louis, et d'un très bon conseil par son expérience militaire. Il avait été capitaine au régiment de Cambresis, infanterie, et rendit de grands services aux Vendéens par ses talents. Il fut membre du conseil royal, et ensuite gouverneur en second du pays insurgé sous M. de Donuissan. Il commandait à Beaupréau, où il vint à bout d'établir une fabrique de poudre. S'étant réfugié à Noirmoutier avec d'Elbée, il y périt de la même manière que ce malheureux général, à l'âge de cinquante ans. — Le chevalier Duhoux, son parent éloigné, avait servi dans la cavalerie avant la révolution; il prit les armes avec beaucoup de zèle dès les premiers moments de l'insurrection, et il fut regardé comme l'un des meilleurs officiers de l'armée d'Anjou. Ce fut lui qui décida la victoire de St.-Lambert, en tournant la position des républicains que commandait son frère, aussi attaché au parti révolutionnaire qu'il l'était lui-même à la cause du roi. Le chevalier Duhoux mourut en héros, faisant l'arrière-garde après la défaite du Mans; quelques instances qu'on lui fit, il ne voulut pas abandonner les blessés qu'il avait pris sous sa défense, et que dès-lors il ne pouvait plus soustraire à la poursuite des républicains. Il était alors adjudant général de l'armée royaliste, et âgé d'environ trente ans. M—D. J.

DUIFFOPRUGGAR (GASPARD), l'un des plus célèbres luthiers de son temps, naquit dans le Tyrol Italien, vers la fin du 15^e siècle. Il voyagea d'abord en Allemagne pour connaître les différents patrons en usage, et pour appliquer aux patrons d'Italie ce qui pourrait ajouter à leur perfectionnement. Duiffoprugcar, désireux de

fixer en Italie, alla demeurer à Bologne, vers les premières années du 16^e. siècle. Il se trouvait dans cette ville lorsque le roi François I^{er}. s'y rendit, en 1515, pour établir le concordat avec le pape Léon X. On sait combien ce prince aimait et protégeait les arts, et combien il désirait hâter leurs progrès dans ses états. Il entend parler des talents supérieurs de l'artiste italien; il s'empresse de lui faire des propositions avantageuses pour le déterminer à le suivre et à venir s'établir à Paris. Duiffoprugcar accepte, part et arrive. Il paraît que l'intention du monarque français, dont la musique était composée de vingt-quatre instruments, six basses, six tailles, six quintes et six dessus de violon, était de faire fabriquer les instruments nécessaires au service de sa chambre et de sa chapelle, d'une manière digne de son siècle et de sa magnificence. Il paraît aussi que le climat froid et nébuleux de la capitale ne convenant pas à la santé de l'artiste italien, il demanda et obtint du roi la permission de se retirer à Lyon, où, probablement, il termina sa carrière. Il y était encore en 1520. L'auteur de cette notice possède deux basses et une taille de cet artiste. Elles sont montées de sept cordes, qui s'accordaient de la manière suivante : La plus grave est le *la*, de la clé de *fa*, posée entre la première et la seconde ligne; *ré*, *sol*, *ut* et *mi*, *la*, *ré*, de la clé de *sol*. On a représenté, sur la table de dessous de la première, le plan de la ville de Paris, en vue d'oiseau, au 16^e. siècle, exécuté en bois de rapport et de différentes couleurs; au-dessus du plan est un St. Luc, porté par un bœuf, d'après le tableau de Raphaël. La seconde basse porte en dedans cette inscription : *Gaspard Duiffoprug-*

car, à la Coste saint Se à Lyon. La table de dessous sent le *Moïse* de Michel-A se voit sur le tombeau du pape. Sur le manche est sculptée mandre, qui était la devise du pape I^{er}. La troisième est un violon; sur la touche de c ment se trouvent les deux v suivants, que cet artiste avait pour devise :

Viva fui in sylvis, sum durā oreiosa
Dum vivā, tacui : mortua dulces cano

Que l'on pourrait rendre ainsi :
J'ai gardé le silence en vivant dans le bois
Je suis morte aujourd'hui, l'on me don

On a figuré, sur la table de S. Luc l'évangéliste, d'après Les manches de ces trois ins sont supérieurement sculptés trait de cet habile luthier à de son temps en médaillon d'ivoire. Sa devise, qui se trouve sert à le faire reconnaître. Il présenté avec une longue b lui tombe au milieu de la j entouré d'instruments de tu pièces, tenant un compas d'un et de l'autre un manche de v semble méditer sûr les pro qu'il doit lui donner. M. Favre a gravé la figure de cet artiste ce portrait.

DUILIJER (J.C. FATIUS FATI).

DUILIUS (Caius), con 492 de Rome (261 ans av sus - Christ), vers les co ments de la première guerre p a une célébrité qui fait époq l'histoire romaine. Il fut char G. Cornelius Scipio Asina, lègue, de construire une fl s'opposer aux forces marit Carthaginois. Une galère à cu de rames, prise sur l'enn vit de modèle. Le travail fa

leur, que soixante jours
bois eurent été coupés,
nec cent soixante na-
suls ne mirent pas moins
l'industrie pour former
ces les hommes qui de-
ster. Quelqu'un, en com-
menteur et la grossièreté des
moins avec la légèreté des
maginois, imagina pour
désavantage de la cons-
tance, une machine qui pût
retenir les vaisseaux des
ce avait la forme et eut le
eau; on pouvait la mou-
té. Le consul Duillius se
avec toute sa flotte. Les
, qui ne voyaient dans
que des hommes novices
se promettaient une vic-
tuand ils aperçurent les
épandus aux proues de
, ils furent frappés de
té; mais bientôt, se riant
à grossière de gens inex-
ils s'avancèrent avec im-
ir engager l'action. Ce fut
corbeaux furent lancés
seaux, s'y accrochèrent
t. Par ce moyen les Ro-
t de toutes parts à l'abor-
me ils étaient plus forts
nés, ils vainquirent aisé-
e vaisseaux ennemis, et
ontait l'amiral, furent la
omains. Les Carthaginois
ils engageraient un nou-
t, effrayés qu'ils étaient
il des corbeaux. Le con-
cloppa de toutes parts.
s, après avoir épuisé
sources de l'art, mena-
côtés par les éperons et
des galères romaines, se
ly eut dans cet engage-
rre navires carthaginois
ds : trente-neuf avaient été

pris avec sept mille hommes, et trois
mille avaient péri dans le combat.
L'action se passa auprès des îles Li-
pari. Duillius alla prendre ensuite le
commandement de l'armée de terre,
en Sicile, dégagea Segeste qui était
pressée par les Carthaginois, les battit,
leur prit une ville, et revint à Rome :
il eut la gloire d'y triompher le pre-
mier pour une victoire navale. Les
Romains, fiers d'un succès de ce genre
sur les dominateurs de la mer, ajou-
tèrent des honneurs particuliers au
triomphe du vainqueur. Il fut voté
qu'il pourrait, à perpétuité, se faire
accompagner en revenant de souper,
par des flûtes et des flambeaux. Le
sénat fit ériger à sa gloire, dans le fo-
rum, une colonne rostrale de marbre
de Paros, où se lisait le nombre des
galères carthaginoises prises et cou-
lées à fond, et l'immense somme d'ar-
gent capturée à cette occasion. Le texte
de cette inscription est l'un des plus
anciens monuments de la langue la-
tine, encore bien grossière à cette
époque. Q.—r.

DUISBOURG ou DUSBOURG
(PIERRE DE), ainsi nommé du lieu
de sa naissance dans le duché de Clè-
ves, vivait au 14^e siècle. Il était prê-
tre, et suivant Wijenck-Kajalonick,
chevalier de l'ordre teutonique. Il a
écrit une *Chronique de Prusse*, en
latin, qui comprend de 1226 à 1555;
un anonyme l'a continuée jusqu'en
1455. Christ. Hartknoch a publié cette
Chronique, avec la continuation, Léna,
1679, in-4°. L'éditeur y a ajouté de
savantes notes et dix-neuf disserta-
tions très estimées. Nicolas Jeroschi-
mus, chapelain de l'ordre teutonique,
a traduit en vers allemands la chro-
nique de Duisbourg, et Wigardus de
Marbourg a continué ce travail jus-
qu'à l'année 1594. W—s.

DUISING (JUSTIN-GÉRARD), ori-

ginaire du Brabant, naquit, le 4 mai 1705, à Berlebourg, où son père, qui était conseiller et bailli, mourut en 1712. Après avoir fait ses humanités dans sa ville natale, le jeune Duisung fut envoyé, en 1723, au gymnase de Cassel, pour y commencer le cours de ses études médicales, qu'il alla continuer à l'université de Léna. Disciple et commensal de Jean-Adolphe Wedel, il défendit, en 1728, sous la présidence de ce professeur, sa dissertation inaugurale, *De morbis intemperiei*, et obtint le doctorat. Revêtu de ce titre, il exerça pendant une année la médecine à Hirschfeld; puis il se rendit à l'université de Strasbourg, pour se perfectionner dans l'anatomie, la chirurgie et les accouchements. A son retour, il fut nommé professeur extraordinaire, et en 1732 professeur ordinaire à l'université de Marbourg : il prit possession de sa chaire par un discours, *De amplissimo anatomiae in theologia, jurisprudentia, medicina et philosophia usu*. En 1759, il devint doyen de la faculté, et mourut le 13 février 1761, laissant divers opuscules, imprimés à Marbourg, parmi lesquels on distingue les suivants : I. *Commentatio physica de salubritate aeris Marburgensis, variis observationibus tum historicis, tum æconomicis, tum quæ ad politiam faciunt*, 1753, in-4°. C'est un recueil de seize dissertations soutenues (pendant le cours de l'année 1753) sur la topographie physique et médicale de Marbourg. II. *De methodo morandi febribus tertianis intermittentibus*, 1753, in-4°. Duisung a prononcé et publié un grand nombre d'éloges funèbres, tels que ceux de Bernard Duisung, professeur de théologie, 1735; de Jean-Frédéric de Stein, président de l'académie, 1755; de Jacques Groddeck, étudiant en

droit, 1735; de la r Ulrique Eléonore, 1744 François de Danckel de Jean Sigismond Kiffesseur de théologie, rintendant Jean-Nicolas 1749. On trouve des pliques sur ce médecin richten de Boerner; littéraire de la Hesse et dans le *Program Justini-Gerhardi Dui* Othon Duisung, professeur de la université

DUIVEN (JEAN)

Gouda, en 1610, fut tier Crabeth, et acquit tion en peignant des d'un franciscain, appelé lui valut beaucoup le grand nombre de c en demanda. Il mouru seulement de trente ar

DUJARDIN. *V. H* ab).

DUJARDIN (CAR né à Amsterdam vers 1 élève d'un excellent i d'abord les leçons d ensuite alla fort jeun bande académique le i na le nom de *Barbe* d bonheur assez rare, il cilier son amour pour l'étude, que les Italien la préférence sur tous patriotes qui peignaien genre que lui. Quelqu lui offrit le séjour de cette ville pour revenir et, en passant par L coup d'ouvrages. Qu très bien payés, soi pour la dépense lui fi dettes, et il se vit o son hôtesse, femme i

où il se rendit avec le meilleur accueil, les disputaient ses tableaux, lui-même le prix. Tour-
 femme, on peut-être do-
 un goût pour les plaisirs
 dre, il alla au Texel sous
 accompagner un de ses
 Jarqua et ne revint plus.
 à Rome, il y retrouva ses
 connaissances, ses admira-
 vit, de nouveau, en état de
 rande dépense. L'ami avec
 ût entrepris le voyage tenta
 de le ramener en Hollande.
 ome, mais ce fut pour aller
 où sa réputation l'avait de-
 négociant hollandais, qui
 ire un grand profit sur ses
 proposa de loger chez lui,
 ujardin, sans soupçonner
 téressé de cet homme, ac-
 re d'un compatriote. Mais
 ie suivie d'une indigestion
 r le 20 novembre 1678,
 ore que dans sa trente-
 nuée. Quoique protestant,
 a considération de ses ta-
 sepulture honorable, dans
 où les beaux-arts avaient
 té un grand éclat. Les ta-
 Carle Dujardin, la plupart
 re familial, sont ordinai-
 mposés de peu d'objets,
 y est brillant, correct et
 sans être aussi laborieuse-
 inés que ceux de la plupart
 mpatriotes, ils produisent
 ir, par la touche ferme de
 l'est peu inférieur à Paul
 me peintre d'animaux, et
 fait en tableaux d'histoire
 : grandes espérances. Il a
 pression de ses figures à
 gré de justesse. Tous ses
 ont très recherchés : il en
 rs qui sont regardés com-

me des chefs-d'œuvre, et payés des
 sommes considérables. De ce nom-
 bre est celui du *Charlatan*, l'un des
 plus précieux tableaux de ce genre
 que possède le Musée du Louvre (1).
 On y en voit encore neuf autres,
 tous plus ou moins capitaux, parmi
 lesquels on doit distinguer un *Cal-
 vaire*, où, contre son usage, le pein-
 tre a introduit un très grand nombre
 de figures. La manière habituelle de
 Carle Dujardin ne lui permettait pas
 de donner à un tel sujet toute la no-
 blesse convenable ; le goût du dessin
 en est donc defectueux, quoique assez
 correct ; mais sous le rapport de la
 composition, de la couleur et du clair-
 obscur, l'ouvrage mérite de grands
 éloges. Carle Dujardin a gravé à l'eau-
 forte, en 1652, un livre de paysages
 en cinquante-deux pièces, avec un
 grand nombre de figures et d'animaux ;
 l'esprit et la légèreté qui caractérisent
 son pinceau se retrouvent dans ces
 gravures.

D—r.

DUJARDIN, membre du collège
 et de l'académie de chirurgie de Pa-
 ris, né à Neuilly-St-Front, dans le
 Soissonnais, le 3 janvier 1738. mort
 le 5 février 1773. Il avait entrepris
 d'écrire *l'histoire de la chirurgie*, de-
 puis son origine jusqu'à nos jours ; la
 mort l'a enlevé avant qu'il ait pu
 achever cette belle entreprise. Le pre-
 mier volume de l'ouvrage qui porte ce
 titre fut publié en 1774, in-4° ; il
 appartient à Dujardin. L'auteur s'est
 arrêté à l'état de la chirurgie chez les
 Romains, à l'époque de Celse. Le
 second volume (1780), est dû
 à Peyrilhe, qui avait achevé le troi-
 sième avant de mourir. Ce précieux
 manuscrit est maintenant dans la bi-
 bliothèque de M. le professeur Antoine
 Dubois, acquéreur de celle de Pey-

(1) Il a été fort bien gravé par Bissien.

rilhe. On s'accorde, généralement, à dire que Dujardin n'avait fait que rassembler les matériaux du volume qu'il a publié, et que le laborieux littérateur Querlon (Anne-Gabriel Meunier), en est le rédacteur. F—R.

DUKE (RICHARD), poète anglais, né vers le milieu du 17^e. siècle, était l'ami intime d'Otway, et fut lié avec les plus beaux esprits de son temps. C'est peut-être plus à ces liaisons littéraires qu'à ses talents personnels que son nom doit l'avantage de lui avoir survécu ; car, bien qu'on trouve dans sa *Revue*, poème politique qu'il n'a pas achevé, quelques vers assez énergiques, ses ouvrages, au jugement de Samuel Johnson, ne s'élèvent pas en général au-dessus de la médiocrité. Ils respirent d'ailleurs toute la licence qui régnait dans la littérature anglaise à une époque, où, suivant un écrivain de cette nation, tout homme qui voulait passer pour bel esprit rougissait de dire ses prières. On ignore cependant si son caractère et ses mœurs participèrent de la contagion de son esprit. Dans un âge plus mûr, et entré dans les ordres, il publia des sermons fort édifiants. Il fut successivement prébendier de Gloucester, chapelain de la reine Anne et vicaire de Witney, dans le comté d'Oxford. Il fut trouvé mort dans son lit en 1711, le lendemain d'un festin auquel il avait pris part. Ses poésies, qui forment un très petit volume, se composent en grande partie de pièces fugitives et de traductions de Théocrite, Virgile, Horace, Ovide et Juvénal. S—D.

DUKER (CHARLES GUSTAVE, comte DE), général suédois, se distingua par sa bravoure dans les guerres de Charles XII. Après la bataille de Franensadt en 1706, il accompagna le roi en Saxe avec un régiment de dragons dont il était colonel ; l'année d'après

il mena des troupes pour le comte de Löwenhaupt en et se trouva ensuite aux batailles de Lezno et de Pultava. A l'issue d'une affaire malheureuse (1709) courut à la capitulation par les suédois qui restaient ses prisonniers. Peu de temps après, le comte de Zikoff le mit en liberté. Duke en 1710, avec Steubock, à les Danois de la Scanie ; d'après il commanda, comme lieutenant-général, un corps d'hommes dans l'île de Rügen blessé au combat de Gadel obtint ensuite le commandement de Stralsund. Il était au lit quand les XII y arriva. Sa reconnaissance avec ce prince fut touchante (CHARLES XII), mais il fut bien le point d'encourir sa disgrâce qu'il lui donna des conseils. Il ne se défendit pas moins de courage indomptable contre quand ils attaquèrent Stralsund le roi, à son départ pour le 16 décembre 1715, lui permission de conclure une trêve qui fut signée le 18 (24) tint pour récompense le général feld-maréchal, fut nommé lieutenant après la mort du roi, et au rang de comte, et eut part à la paix signée à Stockholm, le 1720, avec la Prusse. Il le 14 juillet 1732, dans une avancée, sans laisser d'héritier.

DUKER (CHARLES-ANDRÉ), logologue distingué du 18^e. siècle, si qu'il en 1670, à Uppsala, dans le comté de la Mälar. Après avoir fait quelques études dans l'école de son monastère, il entra à l'université de Uppsala, où il écouta les savantes leçons de Perizonius. Il avait alors environ dix ans après, il fut nommé à la chaire d'histoire et d'éloque

de Herborn, et la quitta, en 1705, pour une place de professeur dans l'école de La Haye. Il préférait la Hollande à celui du Nassau, parce que la Hollande, à ses yeux, un pays plus riche et plus lettré. Il commença faire connaître par une Lettre à Oaxes, imprimée par exemple en 1711, dans le *Vibius Seuerus* de Hesselius, réimprimée dans celui d'Oberlin. Il donna, la même année, un volume intitulé *Opuscula varia de latinitate insulorum veterum*, dont on a en 1761, une seconde et meilleure édition. C'est un recueil des Opusculaires de Laurent Valla, d'Alciat, de Jacques Caprarius la latinité des Jurisconsultes. Duker y joignit des notes riches et savantes. Perizonius, qui toujours resté attaché à son ancêtre, lui confia, en mourant, l'ouvrage qu'il avait commencé sur Pline le Jeune, et le chargea de le faire imprimer et de le publier. Différentes circonstances empêchèrent Duker de remplir les intentions de Perizonius; il ne put compléter ce commerce, et le fit imprimer, tel qu'il le reçut, dans le 7^e. et le 8^e. vol. des *Miscellanea observationes*. La mort de Perizonius laissait une place vacante à l'université de Leyde; on l'offrit à Gualtero, qui était alors à Utrecht, maître d'histoire et d'éloquence, que Burmann abandonnait, fut partagé entre Duker et Drakenborch. Duker prit ses leçons le 28 mai 1716, et fit un discours *De difficultatibus, etc. certis difficultatibus quod offert l'initiation grammaticale des grecs et latins*. Kapp l'a réimprimé dans son recueil de *Harangues*. En 1754, après dix-huit ans

d'exercice, Duker, dont la santé était très chancelante, demanda sa retraite, et, l'ayant obtenue, il se fixa dans une petite ville, pour achever ses jours loin du monde et de la vie publique, où ses infirmités lui faisaient trouver moins d'agréments que d'embarras et d'ennui. Pendant sa carrière académique, il avait été fort occupé, et des devoirs de sa place qu'il remplissait avec un zèle et une assiduité exemplaires, et de la composition des savants ouvrages qui l'ont rendu célèbre. En 1722, il avait donné une édition de *Florus*. « Feu » Duker, dit Fischer, dans la préface » de son *Florus*, est dans notre siècle » le seul littérateur qui ait bien mérité de *Florus*. En effet, non-seulement il a eu plus de manuscrits qu'aucun autre éditeur, et il s'en est servi avec une grande exactitude; mais il a parfaitement expliqué les paroles de l'auteur, etc. » Cette édition a reparu, en 1744, avec d'utiles augmentations. On trouve des notes de Duker dans le *Tite-Live* de Drakenborch, le *Suetone* d'Oudendorp, le *Servius* de Burmann, dans les *Origines Babyloniennes* de Perizonius, dans l'*Aristophane* de Burmann second. Il a écrit, sur les *Lois attiques* de Samuel Petit, des Remarques imprimées d'abord dans le *Miscellanea observationes* (volumes III, IV, V), et que Wesseling a recueillies dans son édition des *Lois attiques*. C'est encore Duker qui a fourni à Hesselius les inscriptions grecques que ce savant a publiées avec un peu de négligence dans la préface du recueil de Gudius. On lui doit aussi les Remarques qui se trouvent dans l'édition latine de Théophile, faite à Leyde, en 1735, et qui, par mauvaise foi, peut-être, ont été attribuées à Schulting. Mais son plus beau titre à la célébrité, c'est son édition de *Thucydide*. Il y a déployé

ne par une force déterminée les progrès immenses que de l'artillerie a faits depuis, nous pensons que le livre n'est point encore à dédaigner les personnes de l'art. Dulac caractère de vivacité et de qui sème notre vie de chaos, quand il n'est pas tempéré par une action sévère. Bouillant, comme on ne pouvait souffrir tout ce qui n'avait pas la couleur de la plus saine sagesse; la présence de son roi le ramena à peine dans les bornes de la modération. Il n'avait d'égards pour personne, manquait de soumission envers ses supérieurs, et joignait à ses mérites plusieurs défauts celui d'un caractère satirique, par lequel il sacrifiait les convenances au plaisir de faire un épigramme. Cette fatale inclinaison le perdit à la cour. Ses nominations et la jalousie qu'excitèrent ses talents, obligèrent Charles-Emmanuel III de l'éloigner: il lui donna le commandement d'Yvrée, avec le grade de colonel dans l'armée sarde. Cette espèce de disgrâce ne le rendit pas plus sage: sa fougue lui fit tout, avec le gouverneur de la ville de Turin pour quelques années. Il obtint ensuite sa retraite, et fut de chagrin à Alexandrie, 7.

N—T.

AC. F. ALLÉON.

AC (JEAN-BAPTISTE SOULAVIE), naquit à Saint-Didier en Velai, le 1728. Il fut avocat du roi au bailliage et sénéchaussée de Montbrison, et, en 1768, conseiller du roi. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux: I. *Mémoires sur les seigneux de la province de Forez*; II. *Observations sur l'état actuel de la province du*

Forez, 1781, in-8°. III. *Histoire des grands hommes qu'a produits le Forez*, 1781, in-12; IV. *Dictionnaire des Questions de droit, en rapport avec la Jurisprudence des pays de droit écrit*, 2 vol. in-4°.; V. *Rapport des Coutumes du Forez avec le Droit romain et Arrêts qui les consacrent*, un vol. in-4°.; VI. *Rapport des Poids, Mesures et Monnaies usitées dans les anciens territoires, avec les Mesures, Poids et Monnaies royales*, un vol. in-8°. VII. *Mémoires sur les Convulsionnaires*, un vol. in-12. Cette science avait fait de rapides progrès dans le Forez, et Dulac composa un ouvrage, à la prière de son frère, vicair général de Lodève, chargé de faire un rapport sur ces fanatiques. Il n'est pas un de ces ouvrages qui n'ait eu plusieurs éditions. Accablé d'infirmités, Soulier Dulac fut assez heureux pour n'être pas le témoin des horreurs de la révolution. Il mourut le 2 août 1792: (Extrait de l'*Histoire des grands hommes de l'ancien gouvernement du Languedoc*, t. I, p. 127). Z.

DULAGUE (VINCENT-FRANÇOIS-JEAN-NOËL), professeur d'hydrographie au collège royal de Rouen, et membre de l'académie de cette ville, naquit à Dieppe, le 24 décembre 1729. Il fit paraître à Rouen, en 1768, des *Leçons de navigation*, in-8°, qui furent réimprimées avec augmentation en 1771, 1784 et 1792. Il donna aussi, en 1787, in-8°, des *Principes de Navigation, ou Abrégé de la théorie et de la pratique du Pilotage*, rédigés, par ordre du roi, pour les écoles d'hydrographie. Ces deux ouvrages ont été adoptés comme classiques, par le gouvernement, pour les écoles de marine. Dulague joignait les connaissances astronomiques aux connaissances hydrographiques, et

plusieurs observations de lui, relatives à la première de ces sciences, ont été insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences, aux tomes IV, V et VI des Savants étrangers. Il est mort à Rouen, le 9 septembre 1805.

Z.

DULARD (PAUL - ALEXANDRE), poète français, né à Marseille, en 1696. Son poème de *la grandeur de Dieu dans les merveilles de la Nature* (un vol. in-12), qui parut en 1749, et dont il donna, l'année suivante, une nouvelle édition corrigée, eut d'abord assez de succès, grâce aux notes dont il l'avait enrichi, et qu'on trouvait alors fort instructives. Mais aujourd'hui, que toute la science répandue dans ces notes est au-dessous de ce qu'on enseigne dans nos classes de physique et d'histoire naturelle, on est forcé de reporter son attention sur la poésie de l'auteur, et malheureusement elle n'est pas en état de supporter l'épreuve de la lecture. Il est, en effet, difficile de se figurer un style plus froid et plus diffus, une versification plus molle et plus terne. Quelques passages cependant, notamment une description de la peste, ne manquent pas d'une certaine richesse de poésie, et donnent lieu de penser que Dulard aurait pu mieux faire, s'il eût travaillé avec plus de soin. L'ouvrage eut cependant quelque succès; la 5^e. édition parut en 1767, et il fut traduit en allemand et en anglais : il l'a été plus récemment en italien, par Pio Bonsi, Florence, 1786, in-8°. Ses *Œuvres diverses*, imprimées en 1758 (2 vol. in-12), sont moins connues que son poème. Dulard était secrétaire de l'Académie de Marseille. Il mourut le 7 décembre 1760.

F. P. - T.

DULAU (JEAN - MARIE), archevêque d'Arles, fut de l'Assemblée

constituante; mais il ne prit part à ce qu'elle fit contre la monarchie. Dépourvu de chevêché par la constitution clergé, il crut devoir rester Presque nonagénaire, il comblait une vignette dont on ne l'a cru capable, tous les décrets parurent blesser le dogme, carcéral, en 1792, au couvent des Carmes de la rue de Vaugouin, 1^{er} septembre, un gendarme vice était allé s'asseoir près de l'évêque d'Arles, et lui avait plusieurs fois la fumée de sa pipe disant : « Monseigneur, c'est maintenant qu'on tue votre gracieux. Malgré son grand âge et ses infirmités, il n'avait consenti à prendre qu'après s'être assuré que tous les prêtres en avaient, et il se contentait d'un fauteuil dans lequel il avait passé les nuits. On lui avait proposé des moyens pour sortir de sa prison, il les avait rejetés tous, en disant qu'il devait l'exemple à ses compagnons. Il était en prison, dans un oratoire, à l'une des extrémités du jardin, le 9 septembre, avec les évêques de Vais et de Saintes, et les autres de tous les ordres, lorsqu'un assassin qu'on venait d'introduire leur dit sur eux, en demandant : « Où est l'archevêque d'Arles ? » L'archevêque baisse les yeux, qu'on le prendra pour le prisonnier les jours pourront être présents, le vieillard est reconnu. Dès qu'il entend nommer, il prie les prêtres de l'absoudre; puis, s'avance lentement, les mains sur la poitrine, et les yeux au ciel, et dit aux meurtriers : « celui que vous cherchez; » volontairement en sacrifice.

es dignes ecclésiastiques, et pour vous sur la terre, mais le faire devant l'éternité. » Il y avait dans toute du prélat tant de dignité, que, pendant six semaines furent saisis de respect le toucher. Ils s'arrêtant, en se reprochant, reculent et reviennent. Accuse d'avoir fait assassiner d'Arles : « Je n'ai de mal à qui que ce soit, » un coup de sabre sur le temple; il reçoit par derrière un coup qui lui ouvre le crâne droit, dont il couvre le sang est abattue; un troisième le frappe assis; un quatrième l'arme humaine. Une pique s'enfonce dans la poitrine, son sang coule aux pieds, et sa mort est arrachée, annonce qu'il est mort. Des décharges de fusil sur les marches de l'autel, et les autres prêtres en la plupart périssent. Il est mort. I. *Recueil de Mandements pastorales*, qui ont des connaissances; in-4°. II. Divers opuscules où il a écrit de la science. III. Une *Roi* sur le décret du 26 qui prononçait la déportation des prêtres non assermentés; Paris, 1792. C'est un monument de sensibilité, d'érudition chrétienne, qui a beaucoup d'ecclésiastiques.

Z.

LAURENS (ANDRÉ), premier médecin de Henri IV, naquit à Paris; il sait trop à quelle époque se rassemblaient vers le 16^e siècle. On ignore également où il a passé la première partie de sa vie. Selon Astruc, il

alla en 1583 étudier la médecine à Montpellier, et vint à Paris, comme le prétend Gui Patin, et trois années après, il fut pourvu de la chaire vacante par le décès de Laurent Joubert. Appelé à la cour en 1600, non seulement il y occupa la place de médecin ordinaire du roi, que l'on créa pour lui, mais encore il fut nommé à celle de premier médecin de la reine Marie de Médicis, en 1603, et la même année il obtint, quoiqu'absent, la charge de chancelier de la faculté de Montpellier, dans les fonctions de laquelle il se fit représenter successivement par Jean Saporta et par Varandé. Enfin en 1606, Henri IV nomma Du Laurens son premier médecin, en remplacement de Michel Mercot; mais il ne jouit pas longtemps de cet honorable emploi, car il mourut le 16 août 1609. Du Laurens, estimé de son souverain et considéré à la cour, profita de sa faveur pour avancer les membres de sa famille; l'un de ses frères, Honoré, obtint de Henri IV l'archevêché d'Embrun; l'autre, Gaspar, eut celui d'Arles, auquel le roi ajouta l'abbaye de St.-André de Vienne. Du Laurens a eu une plume assez féconde; mais tous ses ouvrages n'ont pas un égal mérite. Voici la liste des principaux : I. *Historia anatomica humani corporis*, etc., Francfort, 1595, etc., in-8°, Paris, 1600, in-folio, fig.; traduite en français par Théophile Gélée, Paris, 1659, in-folio, ibid., 1741, in-folio, fig. Cet ouvrage, le plus considérable que Du Laurens ait publié, se fait plutôt remarquer par l'érudition et l'élégance du style que par l'exactitude des descriptions anatomiques (V. J. COLLE); cependant, malgré les erreurs dont il fourmille, il a eu un prodigieux succès, parce que sans doute on ne possédait

rien de plus complet à l'époque où il a vu le jour : van der Linden le regarde même comme le meilleur guide que l'on puisse choisir ; mais l'auteur s'arrête trop souvent à des questions oiseuses ; et, au lieu de s'en rapporter à son propre examen, il adopte trop servilement le témoignage de ses prédécesseurs, entre autres de Galien, qui, en anatomie, ne pouvait être qu'un guide infidèle, et dont pourtant il embrasse vivement la défense contre Fallope, Vésale et autres anatomistes des plus distingués ; il montre même beaucoup d'humeur contre le dernier, quoiqu'il lui ait emprunté presque toutes les planches qui accompagnent les éditions in-folio de son livre ; parfois aussi il s'approprie sans façon les découvertes des autres ; II. *De crisis libri tres*, Francfort, 1596, in-8° ; Lyon, 1613, in-8°. Il fait dépendre les crises du pouvoir seul de la nature, et il réfute les médecins superstitieux qui attribuent les jours critiques à la puissance des nombres ou à l'influence des astres ; ce traité doit être regardé comme la meilleure production de Du Laurens, qui s'y montre d'ailleurs fort attaché à la médecine hippocratique ; III. *De mirabili strumas sanandi vi, regibus Galliarum Christianis divinitus concessa, libri duo*, Paris, 1609, in-8°. Il décrit en détail, dans le premier livre, la curieuse cérémonie du toucher des écrouelles par les rois de France ; il assure que, sur mille malades, il y en a plus de cinq cents qui en peu de jours recouvrent une santé parfaite, et que Henri IV en guérissait plus de quinze cents chaque année ; il fait remonter à Clovis l'origine de cette singulière coutume ; il dispute aux rois d'Angleterre la possession de ce don merveilleux (*Voy.*

EDOUARD le Confesseur), et accorde que celui de dissiper caduc, en faisant porter à leptiques des anneaux consacrés, au reste, dans toute ce mière partie, des preuves non ques d'une excessive crédulité cond livre est entièrement pr IV. *Discours de l'excellence la conservation de la vue*, 1597, in-12, traduit en ang 1599 ; en latin par Jean Se Munich, 1618 ; en italien 1 Gio. Germano, Naples, 1666, V. *Operum tomus alter, co scripta therapeutica*, Frs 1621, in-fol. Non seulement l'ouvrage renferme les traités relatifs aux écrouelles et à la vation de la vue, mais encore question de la mélancolie (pe sertation qui contient des tions curieuses), des catarrhe vicillesse, de la goutte, de la de la syphilis, etc. Toutes le vres de Du Laurens ont été en latin sous ce titre : *Opera anatomica et medica*, Fr. 1627, in-fol. ; Paris, 1628, in-4°. par les soins de Gui P traduites en français par 1 Gelée, Paris, 1646, in-fol Rouen, 1660, in-fol. B—2

DULAURENS (HENRI-Jo fils d'un chirurgien-major d ment de la Roche-Guyon, 1 Douai le 27 mars 1719. Dès plus tendre, il annonça un es et supérieur, qui faisait conce plus belles espérances. En bonne heure au collège, il co ses études qui eurent beauclat. A peine les eut-il acheta sa mère, femme très pieuse, l trer à seize ans chez les chauliers de la Trinité. Dulau admis à la profession, le 12

, étant à peine âgé de dix-
 . La vivacité de son esprit,
 de son imagination, et, par
 out, le désir extrême de se
 r le fit se livrer tout entier à
 e la théologie et des belles-
 Il parvint bientôt à se faire
 ses confrères, qu'il cherchait
 se à humilier en faisant pas-
 son esprit et de ses connais-
 Les jésuites ne le détestèrent
 ns, parce qu'il se faisait un
 le les confondre dans les
 ubliques. Les désagréments
 i faisait éprouver le détermi-
 demander sa translation dans
 e Cluni. Mais ayant été refusé
 maison de cet ordre, il prodi-
 quement contre ce refus,
 t à Paris pour soutenir ses
 peut-être espérant trouver
 lettres plus de tranquillité
 son couvent, ainsi que la for-
 a gloire. Mais cette fortune,
 ses vœux et de son ambition,
 a bien cruellement, car peu-
 te sa vie, il fut malheureux
 uté. Le parlement de Paris,
 d'août 1761, avait lancé le
 arrêt contre les jésuites : Du-
 depuis long-temps leur en-
 isit avec empressement l'occa-
 e venger. Il composa contre
 satire à l'imitation des *Phi-*
 r, dont il avait communiqué
 un de ses amis logé dans sa
 L'ouvrage fait en commun
 re et imprimé en huit jours;
 sous le titre de *Jésuitiques*.
 et les poursuites de la police,
 is partit à pied pour la Hol-
 lendemain de la publication
 amphlet. Il n'avait point pré-
 ami (M. Grouber de Grou-
 qui fut arrêté et conduit à la
 où il resta pendant un mois. Le
 gent que Dulaurens retira des

libraires d'Amsterdam lui fit quitter
 cette ville pour se rendre successive-
 ment à Liège et à Francfort, où il es-
 pérerait trouver un gain plus considé-
 rable. Doné d'une imagination féconde,
 d'une facilité prodigieuse pour le tra-
 vail, il vécut toujours dans un état
 voisin de l'indigence. Dulaurens a pu-
 blié une foule d'ouvrages dont la plu-
 part ont eu plusieurs éditions. Ayant
 été dénoncé à la chambre ecclésiasti-
 que de Mayence, comme auteur d'ou-
 vrages anti-religieux, il fut jugé et
 condamné par sentence du 30 août
 1767 à une prison perpétuelle. Il pa-
 rait qu'après ce jugement il fut détenu
 dans une maison de pauvres prêtres
 qui était appelée *Mariabom* et située
 près de Mayence. C'est-là qu'il termina
 sa carrière vers le milieu de l'année
 1797. L'abbé Dulaurens était gros,
 court et replet; sa physionomie n'an-
 nonçait pas ses talents. Méfiant et
 caustique, il n'était officieux et ser-
 viable que lorsque cela ne pouvait lui
 porter préjudice. Vif et turbulent, in-
 quiet et hypocondrie, souvent même
 visionnaire, et toujours inconstant,
 il formait mille projets en un jour et
 ne les mettait jamais à exécution. Sa
 vivacité le rendait brouillon; mais son
 génie était une de ces sources qui jail-
 lissent sans cesse. Son abondance ex-
 trême rend son travail inégal et ses
 idées peu suivies. Il a fait beaucoup
 de vers, dans lesquels on remarque
 des pensées profondes et une poésie
 sonore. Sa prose est pleine de feu et
 de saillies. Dans ses nombreuses pro-
 ductions il se trouve toujours des pen-
 sées neuves et hardies, au milieu du
 cynisme le plus dégoûtant. On a de
 lui : 1. Une seconde édition des *Jé-
 suitiques*, augmentée de plusieurs
 pièces nouvelles, Rome (Amsterdam),
 1762, in-12; 11. *le Balai*, poème héroï-
 comique, en dix-huit chants, qui ne lui

eûta que vingt-deux jours de travail, Constantinople (Amsterdam), 1761, in-8°; III. *la Chandelle d'Arras*, poème héroïque, en dix-huit chants, Berne, 1765, in-8°, et Paris, 1807, in-12. Ce poème, commencé le 2 décembre 1765, était déjà sous presse le 17 du même mois. IV. *L'Arétin moderne*, Rome, 1776, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois. L'auteur y raconte quelques traits de sa vie privée. V. *L'Observateur des spectacles*, La Haye, 1780, in-8°; journal rempli de méchancetés, d'anecdotes curieuses et piquantes. VI. *Imirce ou la fille de la nature*, La Haye, 1774, 2 vol. in-12; roman assez bien intrigué. VII. *L'Evangile de la raison*, imprimé avec des écrits de Voltaire, en 1764. VIII. *Je suis pucelle*, histoire véritable, La Haye, 1767, in-12. IX. *Le Compère Mathieu*, imprimé plusieurs fois, sous des formats différents : cet ouvrage fut attribué à Voltaire, et eut dans sa nouveauté cette vogue que manquent rarement d'avoir les écrits licencieux. Les caractères et les épisodes sont ingénieux; il est semé de traits d'esprit et de saillies; mais on ne peut disconvenir que sa lecture n'est pas sans danger pour les jeunes gens. On attribue à Dularens : 1°. *Les Abus dans les cérémonies religieuses*, 1767, in-12; 2°. *Anti-papisme révélé*, Genève, 1767, in-8°; 3°. *Portefeuille d'un philosophe*, Cologne, 1770, 6 vol. in-12. Il a laissé en manuscrit un poème héroïque, en dix huit chants, intitulé : *la Thé-résjade*, dont le sujet était le couronnement de l'empereur Charles VI, le *Dictionnaire d'esprit* et plusieurs autres productions. — DULAURENS, frère puîné du précédent, naquit à Douai, et suivit la même carrière que son père. Il devint médecin de la ma-

rine royale, et se fixa à Roubaix dont il fut nommé maire. C'était un homme fort instruit, à qui la ville de Roubaix, la Sainte-Église, les autres provinces limitrophes, les plus grandes obligations. Il fut directeur de plusieurs ouvrages de salubrité et d'administration des hôpitaux. Il est mort à Paris, le 3 mai 1789.

DULCIDIUS, prêtre de Castille, fut député en 885, par Alphonse III de Castille, près d'Abub-Alli des Sarrazins, et, en récompense de ce service, nommé à l'évêché de Cordoue. C'est à ce peu de monde qu'il attribue tout ce qu'on sait de son époque. Joseph Pellier, de Barcelone, en 1663, in-4°, a écrit une chronique qu'il attribue à Dulcidius. Elle est intitulée : *Chronica bularium ab Adam usque ad vii annum 2242*. Dans la première partie l'auteur traite de l'origine dans la seconde des Goths, troisième des peuples de l'Espagne, et dans la quatrième des Sarrazins. En préface, ou l'introduction, un sommaire de l'histoire générale, une courte description de la terre connue. Ambrose Moralez cite cet ouvrage sous ce titre : *Annales plutenses*; on le connaît encore sous celui de *Codex Abeldensis*; Argai et Nicolas Antonio le citent sous le titre de *Chronicus Æmilianensis*, parce qu'il en conservait un manuscrit dans le monastère de St. Emilien. Nicolas Antonio prétend qu'il est douteux que cet ouvrage soit de Dulcidius, ainsi le véritable auteur est inconnu.

DULCIN, hérétique, né dans le 13^e siècle, embrassa la secte de Segarel, et devint chef d'une secte qui, de son temps, prit celui de Dulciniste. Il a écrit à l'exemple de son maître, et

St-Esprit avait commencé l'an pour durer jusqu'à la fin des que l'autorité du pape, vicaire .., avait cessé à la même époque on ne lui devait plus d'office. Il affectait le plus grand pour les choses saintes, et en ridicule les cérémonies de Il avait établi la communauté ns entre ses disciples, sous le e de leur faire exercer la cha-il se livrait avec eux à des dés scandaleuses. Ce misérable rvenu à se faire un parti nom-dans le diocèse de Verceil. Il té par ordre de Clément V, et vec sa femme, nommée Mar-, le 1^{er} juin 1307. Ses disci-urent dispersés par sa mort; n prétend qu'ils subsistèrent à lol et à Cabrières pendant plu-siècles. Un anonyme a écrit en vie de ce sectaire : Muratori érec dans le tome IX de ses *italicarum scriptores*, avec es de Joseph - Antoine Sassi, additions d'un auteur contem-

W—s.

LCIS (CATHERIN), né en à Cruseille en Savoie, fit ses au collège d'Anneci, et les ache-rasbourg avec une telle distinc-u'il fut fait gouverneur du jeune Ernest d'Ortembourg, fit avec oyage d'Allemagne, fut ensuite à la cour des princes de Bade, rttemberg et de l'électeur pa-ns la compagnie de-quels il fit rs autres voyages. Leurs cour-menèrent jusqu'à Constanti-Berrouant par mer et visitant les Farchipel, il fut pris près de mos, par une galère turke, et elques semaines dans les fers. é bientôt par les soins de Can- envoyé français auprès de la il continua de se livrer à son

ardeur pour les voyages lointains, demeura quelques mois dans l'île de Crète, visita l'Egypte, la Palestine, la Syrie, et demeura treize mois dans l'île de Cypre, où il fut en grande faveur auprès du connétable Ant. d'Avila, qui l'employa à traduire en italien les anciens privilèges accordés aux principales familles grecques, aux Paléologues, aux Justiniani, et que personne n'entendait plus, étant écrits en vieux français. Voyant l'île sur le point d'être attaquée par les Turks, Dulcis revint à Venise, et de là à Vienne. Mais son humeur inquiète le remit bientôt en route : il parcourut la Hongrie, fut complètement dépouillé par des brigands dans la Moravie, passa en Silésie et en Pologne, trouvant partout d'anciennes connaissances. Voulant passer en Suède, il fit naufrage, et se contenta de parcourir la Poméranie, le Mecklenbourg, le Holstein et le Danemark, d'où il revint en France. A la recommandation de Ramus et de P. Pithou, il fut fait gouverneur de quelques jeunes seigneurs en Poitou, et les accompagna dans la suite aux universités de Marbourg, de Leipzig et de Wittemberg. A la nouvelle de la Saint-Barthélemy, il confia ses élèves à des personnes sûres, et brava tous les dangers pour aller à Paris, en Angleterre et à la Rochelle, donner de leurs nouvelles à leurs parents. Quelque temps après, l'aîné de ces jeunes gens ayant accompagné le duc d'Anjou (Henri III), lorsqu'il alla prendre possession du royaume de Pologne, Dulcis fit avec les autres divers voyages en Suisse et en Angleterre, en Flandre, en France et en Italie. Echappé avec peine aux brigands qui infestaient la côte de Gènes, il ramena enfin ses élèves à la Rochelle, où leurs parents, gênés apparemment

eux-mêmes, ne récompensèrent ses soins que par des louanges et des promesses. Dulcis prit alors le parti des armes, suivit quelque temps la cour du roi de Navarre, fut encore chargé de l'éducation de quelques jeunes seigneurs protestants; et obligé enfin de sortir de France comme huguenot, il revint dans sa patrie, où il épousa Cisarpe de Chissé. La guerre s'étant allumée en Savoie, Cruseille fut mise au pillage; échappé presque nu, Dulcis s'enfuit à Nuremberg, accompagna de-là quelques jeunes gentilshommes en Hongrie, y donna des leçons de langues française et italienne, passa quelque temps à Prague, et vint enfin à Wittemberg, comme professeur des mêmes langues. Il n'y demeura pas long-temps, fit encore un voyage en Angleterre et en Ecosse, en Flandre, en Moravie et en Allemagne, presque toujours à la suite de quelques princes. Ce ne fut qu'en 1603 qu'il parut se fixer à Cassel, comme professeur de langues étrangères, car il parlait presque toutes celles de l'Europe. Il employa son loisir à composer des comédies, des dialogues et différentes traductions. Il vivait encore en 1605, et alla cette année enseigner les langues à Marbourg, son inconstance ne lui permettant pas de séjourner trop long-temps dans un même lieu. De tous ses ouvrages, nous citerons seulement : I. *Institutiones lingue italicæ*, in-8°, Wittemberg, 1595, Tubingen, 1600; Cologne, 1670; II. *Schola italica*, in-8°. Francfort, 1605, 1616; Cologne, 1631, 1643. On peut voir son portrait et la relation de ses aventures dans Paul Freher, *Theatr. eruditor.*, pag. 1498 et suiv.

C. M. P.

DULCO ou DUCLO (GASTON), en latin *Gasto Claveus*, nom que quelques biographes ont gauchement tra-

duit par celui de Gaston d'autres par celui de Gasto d'autres enfin par celui d'Doux, et même par celui d'duc de Cleves, naquit dans le pays de la Marne, vers l'an 1550, comprend de l'inscription placée sur son portrait, gravé en bois, qui se trouve à la page 215 du *Trévise* de cet auteur, intitulé *logia argyropœia et chrysopœia* (Pierre Roussin), de 224 pages. Cette apothéose rigée contre Thomas Erasmus avait attaqué la réalité de la citation dans sa *Disputatio de potabili*, Bâle, 1578. Duc a été jurisprudence dans sa jeunesse la profession d'avocat au parlement de Nevers, et fut ensuite lieutenant du présidial de la même ville. Il avait vingt-cinq ans quand il commença à s'appliquer à la chimie, comme il le dit lui-même dans l'ouvrage que nous venons de citer. On trouve dans ses premiers essais de chimie une nouvelle introduction à la chimie de Louis de Gonzague, a pour titre : *De recte et ratione prægignendi lapidum philosophici, seu salis argentifici, dilucida et compendiosa tractatio*, un vol. in-8°. Nevers, 1597, a été traduit assez mal en français par Salmon. Un troisième ouvrage, ayant pour titre : *De preparatione argenti et aurum*, in-8°, Nevers, 1597, a été traduit par le même Salmon, 12, Paris, 1696. La clarté de ce dernier ouvrage, de pouvoir aisément répéter les opérations, ne le rend pas moins utile que les autres du même auteur, y indique pour le premier agent le mercure vu

pour en démontrer la supériorité avant la révolution. L'abbaye St.-Germain-des-Prés possède les manuscrits de Sébastien, une copie fort exacte de celle de Gaston Ducloux, faite par un ecclésiastique nommé Denis Dufour. Ce qu'on prétend, le seul de cet auteur qui pût être utile, ne le fut pas. Quant aux éditions, il n'y a que celles de la Neuchâtel en Suisse qui soient bonnes.

A—s.

DULIN (PIERRE), peintre, né à Paris en 1700, entendait bien la comédie, mais ne fut pas grand maître; quoiqu'il se forma sur les ouvrages de Molière. Il se plut, comme son père, à établir dans ses ouvrages une poésie de son temps, et plus de soixante-dix ans après, on regardait son tableau où il représentait *Saint Claude qui ressuscite son fils* comme un ouvrage de Dulin: ceux qui ont vu les *Miracles de N. S.* le sont fort estimés. Le dernier tableau de Dulin fut un tableau pour la Charité. Cet artiste était estimé au nombre des bons peintres de son temps. Il mourut à Paris le 28 janvier 1748, âgé de 48 ans.

A—s.

DULIN (HEYMAN), peintre, né à Amsterdam, en 1636, d'un marchand; il montra dès son enfance de grandes dispositions pour la peinture, et son père les seconda en l'envoyant dans l'école de Rembrandt. Il chercha point à voir la nature de ses propres yeux; il ne s'éleva pas de la manière de composition de son maître; il parlait si bien, que ses ouvra-

ges trompèrent des connaisseurs eux-mêmes, tels que Houbraken et Weyerman. Ce dernier cite entre autres un *Ermite à genoux*, que l'on eût attribué à Rembrandt, si l'élève ne l'eût pas signé. Un autre tableau de *Mars couvert d'une cuirasse*, également l'ouvrage de Dullaert, fut vendu comme de Rembrandt, dans une vente publique à Amsterdam. A un talent si distingué en peinture, Dullaert joignait une connaissance profonde de la musique et une belle voix. Il faisait aussi des vers, et on a de lui un recueil de poésies hollandaises, publié à Amsterdam en 1719, une traduction de la Jérusalem du Tasse, et des dialogues sur le mépris du monde, par de Serres. Il mourut le 6 mai 1684, à quarante-huit ans.

D—r.

DULOIR (), voyageur français, s'embarqua à Marseille, en novembre 1639, aborda à Malte et à Smyrne, visita les environs de cette ville, et entra à Constantinople le 28 janvier 1640. Il y fut témoin de l'élévation au trône du sultan Ibrahim, et en partit le 10 mars 1641; il prit sa route par la Grèce, et arriva à Venise le 13 juin 1641. On a de lui: les *Voyages du sieur Duloir, contenus en plusieurs lettres écrites du Levant, avec la Relation du siège de Babylone, en 1639, par sultan Mourat*, Paris, 1654, in-4°, revu et corrigé par Fr. Charpentier, qui a composé l'épître dédicatoire. On trouve dans les dix lettres dont ce voyage est composé, beaucoup de particularités sur les mœurs et les usages des Turks, que d'autres auteurs ont aussi fait connaître; mais ce qu'il y a de curieux dans ce livre, c'est que le texte des prières des Turks est donné en français, et en turk écrit en caractères français. Il en est de même de la relation du siège de Babylone (Baghdad),

parce que, dit l'auteur, il ne s'est trouvé personne qui put composer le tark avec ses caractères naturels. La dixième Lettre est la plus intéressante. Duloir y décrit son voyage par terre, depuis Negrepont jusqu'à la côte occidentale de la Morée, où il s'embarqua pour Zante. Il parle en homme savant de tous les lieux qu'il a vus dans sa route, donne les noms anciens avec les modernes, et compare ce que d'autres écrivains ont dit de ces pays, auxquels sont attachés de si grands souvenirs. Ce voyage a été traduit en italien, 1671, in-12. E—s.

DULOIRENS (JACQUES), poète satirique, né vers 1585, à Châteauneuf en Thymerais, exerça d'abord la profession d'avocat à Paris, et ensuite à Chartres, où il se maria. Sa femme lui apporta une dot considérable, mais il paraît qu'elle était d'un caractère propre à mettre à bout la patience d'un mari. Duloirens était lui-même d'une humeur peu facile, tourmentant ses voisins, injuriant ses confrères, contre qui il eut à soutenir plusieurs procès qu'il perdit. Il était en outre fastueux, et faisait sans cesse des dépenses que sa femme désapprouvait avec raison ; ils vécurent donc fort mal ensemble, et on prétend que Duloirens lui composa cette épitaphe :

Gi-git ma femme.... Oh! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien.

Il avait acquis, en 1613, la charge de baillif-vicomte de Châteauneuf, et lors de l'érection de cette terre en bailliage, il en fut nommé premier lieutenant-général. Duloirens mourut en 1648, ou selon d'autres en 1655. Il avait formé une belle collection de livres rares et précieux, et un cabinet de tableaux estimé seul dix mille ecus. Il est principalement connu par ses satires ; elles ont eu deux éditions, Paris, 1624, in-8°, et 1646, in-4°. La seconde en

contient vingt-six. Plusieurs d traités par Duloirens l'ont été par Boileau : les *Embarras du mariage*, la *Noblesse*, les *gers de l'Esprit satyrique*, Duloirens manquait de correct goût ; son style est languissant, vent prosaïque ; cependant on lui refuse une certaine facilité compagne le talent, bien qu'il prouve pas toujours. On a de Duloirens : *Annotations sur les satires de Châteauneuf, Châteauneuf, Paris, 1645, in-4°*. les réimpressions de ces *Cou*

DULOT, poète ridicule du septième siècle, passe pour l'un des bouts-rimés ; il est certain, qu'il les mit à la mode un jour, dit Ménage, Dulot se trouve en présence de plusieurs personnes, qu'on lui avait dérobé quelques papiers, et particulièrement trois sonnets, qu'il regrette pour tout le reste. Quelqu'un ayant agité sa surprise qu'il en eût si grand nombre, il répondit qu'ils étaient des sonnets en blanc, à-dire, des bouts rimés de sonnets qu'il avait envie de faire. Cela sembla plaisant, et de commencement à faire, par un jeu de jeu, dans les compagnies. Dulot faisait sérieusement, qu'on vient de citer avait en 1648, et dès l'année suivante un recueil de sonnets en blanc in-4°. La fureur de ce jeu ralentit un instant, mais elle se ralluma en 1654, à l'occasion de la prise de Sainte-Menehould, sujets sur lesquels s'évertuèrent que la France possédait de Sarrasin qui n'avait point été l'influence de la mode, puis

un sonnet sur la mort du , honteux de cette faute, éparer en couvrant de ridicule inéprisable. C'est l'original poème intitulé : *Dulot et la Défaite des bouts rimes* ingénieux, rempli de fautes, d'allusions fines, et être contribué plus que ses rages à lui assurer une place poètes. Dulot doit unique-poème l'avantage d'être en- , puisque ses contemporains daignaient conserver au- sur sa vie ni sur les ou- il peut avoir composés.

W—s.

REST (RAMBERT), graveur es, et membre de l'institut, 1750, à Saint-Etienne en res avoir ciselé assez long-gardes d'épées et des plaques à feu, il vint à Paris, se ciselure pour l'orfèvrerie et e ; il prenait sur son travail nécessaire pour suivre les Académie, et par son assisiner tous les soirs, il de- u de temps habile dans son ques-uns de ses ouvrages us par M. Boulton, célèbre : par la belle manufacture de Soho, près de Birmin- emmena en Angleterre avec alité de graveur de sa ma- mais les premiers mouve- la révolution ayant bientôt mpète qui ébranla l'Europe, se détermina, malgré l'offre avantages, à quitter une illait devenir ennemie de la revint à Paris après un sé- ux ans en Angleterre. Une quable pour ces temps ora- ait d'appeler tous les arts à oncoure dont le but était de eaucoup de travaux et d'en-

couragements. Dumarest exposa deux empreintes de médailles ; l'une représentant *la tête de J. J. Rousseau*, et l'autre, *le buste du premier des Brutus*. Il n'y eut qu'une opinion sur le mérite des deux médailles ; la tête de J. J. Rousseau obtint un premier prix ; les coins furent jugés dignes d'être acquis pour la monnaie des médailles ; et sur l'empreinte du Brutus, on lui décerna l'exécution d'une médaille de 6000 fr., avec le choix du sujet. Dumarest fut regardé dès lors comme un très habile graveur en médailles, et comme devant concourir à relever un art précieux, porté en France à un très haut degré de perfection sous Louis XIII et Louis XIV, par Varin, Guillaume Dupré, Manger et quelques autres encore. Les ouvrages qui font le plus d'honneur à Dumarest sont : *une grande médaille sur laquelle Le Poussin est représenté ; la médaille du conservatoire de musique, qui porte la figure en pied d'Apolon*, d'après un modèle de M. Lemot ; *la médaille que l'institut distribue à chacun de ses membres*, et qui représente la belle Minerve du musée du Louvre ; *une seconde médaille du Poussin*, d'un moindre module, et peut-être plus belle encore que la première ; enfin , *la petite médaille d'Esculape*. L'école de médecine n'avait demandé qu'un jetton de présence pour les assemblées, Dumarest lui fit cette médaillé, qui ne tarda pas à devenir rare, par l'empressement que mirent les connaisseurs à se la procurer, et par l'accident arrivé aux coins, qui furent foulés sous le balancier. Aux monuments que nous venons de citer, il faut ajouter *la médaille de la paix d'Amiens*, dont l'exécution lui avait été confiée encore d'après un concours, et dont les sculpteurs estimaient la composition et le modelé. Si

Dumarest avait fourni la carrière ordinaire de la vie, il eût laissé une suite de médailles doublement précieuses; il allait consacrer son burin à graver les portraits de l'élite de nos grands talents dans les sciences, les arts et les lettres. C'est pour l'exécution de ce projet qu'il avait fait en plus petit module la médaille du Poussin; celles de J. J. Rousseau et de Voltaire étaient exécutées; les carrés étaient préparés et la cire modelée pour celle de La Fontaine, lorsque Dumarest succomba le 4 avril 1806, à une maladie longue et douloureuse. Il opérait lentement, revenait souvent sur ce qu'il avait fait, et ne paraissait jamais complètement satisfait de son travail. La classe des beaux-arts de l'institut acquit, après sa mort, les coins de la seconde médaille du Poussin, pour la consacrer aux grands prix qu'elle est dans l'usage de donner chaque année. A—3.

DUMARSAIS (CÉSAR CHESNEAU), grammairien philosophe, naquit à Marseille le 17 juillet 1676. Si le génie lui prodigua ses dons, la fortune fut avare envers lui. Sa vie n'offre qu'un long tissu de peines, de chagrins domestiques, d'espairs déçus aussitôt que formés. Ses contemporains le méconnurent; son plus bel ouvrage resta trente ans dans les magasins du libraire, et ce ne fut qu'un demi-siècle après sa mort qu'une compagnie savante daigna jeter quelques fleurs sur sa tombe. Il perdit son père au berceau, sa mère dissipa sa fortune, une bibliothèque léguée par deux oncles fut vendue, et tel était le désespoir d'un enfant de sept ans, qu'il détournait tous les livres qu'il pouvait saisir, pour les sauver du naufrage. Il fit ses études dans sa ville natale, chez les pères de l'Oratoire, entra même dans leur congrégation, mais en sortit à vingt-cinq ans, vint

à Paris, s'y maria, fut reçu av. 1704. De trompeuses espérances firent quitter le barreau: chargé de famille, harcelé par sa femme, abandonna le peu qu'il avait, et chez le président de Maisons, précepteur de son fils. Son maître bientôt apprécié, l'amitié l'un du jeune homme, et la reconnaissance l'allait mettre à l'abri des caprices de fortune quand de Maisons mourut, la famille, plus empressée d'hériter d'acquiescer la dette de son chef, Dumarsais par les dégoûts qu'il fit éprouver. Le temple de la gloire se ferma devant lui, Law le gouverneur de son fils; mais l'édifice s'écroula, Law va rêver folies sur la place Saint-Marc, le fruit que retira Dumarsais songe brillant, fut d'avoir obéi d'un ingrat. Le marquis de B. mont l'accueille, il fait sur l'essai de sa méthode pour apprendre la langue latine, elle est couronnée de plus heureux succès: il l'imprime aussitôt mille voix crient à l'aide. Il publie ses ouvrages de grammaire on a vu plus haut quel en fut le succès. Un homme croit lui faire un grand compliment en le félicitant: *Histoire des Tropes*, qu'il avait écrit pour un peuple d'Amérique. L'impression finie, il ouvre une pension au faubourg Saint-Victor, elle lui coûte à peine de quoi subsister. Il croit d'un fils mort riche au Canada; la distance des lieux, l'absence des gens de loi, le frustrent de son heureux espoir (1). Enfin, les années l'atteignent, il expire à vingt ans, le 11 juin 1755, sans biens (2), sans honneurs, sans

(1) L'équité nous oblige de dire que l'ouvrage qui le vit à cette époque, lui amena un peu de mille francs, mais il en jouit peu.

(2) « C'est un bien honnête homme qu'on voit, disait-on, mais il est mort »

ciété savante ait daigné l'accueillir. Mais quittons cet affligeant : un plus doux s'offre à nous : la vertu de cet homme malade. A la conception la plus nette, il le plus juste, à la méditation profonde il joignait une pureté, une simplicité de mœurs, une pureté dans l'adversité, rares parmi les hommes. D'Alembert l'appelait *l'ontaine des philosophes*, mot heureux que celui de Fontenelle, avait en lui *le nigaud le plus simple*, et *l'homme d'esprit le plus simple*. « Il fut, dit Voltaire, du nombre de ces sages obscurs qui vivent sagement de tout, qui vivent heureux dans la paix et la communion de la raison, ignorés des grands, et redoutés de ces charlatans de tous genres qui veulent dominer sur tous les esprits. » Il est de donner une idée des travaux de ce philosophe. Ses recherches engageant des hommes donnèrent naissance à sa *logique*, en lui montrant le droit de peuser la source de l'art de dire. Conciliateur entre les grands métaphysiciens qui se partageaient l'empire de la science, et avec Aristote, que les notions exactes sont les exemplaires des articularies, et l'instrument de nos raisonnements. Il convient, avec ces principes, que le sentiment intime est la base de notre jugement et la source de la raison. Enfin, avec de Bacon, il appelle l'expérience secours de la métaphysique, qu'elle serve à débrouiller le fil à saisir la filiation des opérations intellectuelles. Les services qu'il nous a rendus à la grammaire générale ne sont pas moins importants. Marquer sur les traces des illustres

« sans, il est pauvre, et ne m'a jamais aidé. »

solitaires de Port-Royal, il sut, plus heureusement qu'eux, distinguer les notions de genre de celles de rapport. Ils avaient divisé les mots en deux grandes familles, ceux qui désignent les objets et ceux qui expriment la forme de la pensée; mais à quelle classe appartiendront et l'article et le verbe? Dumarsais résolut la difficulté en substituant aux mots, *forme de la pensée*, ceux de *vues de l'esprit*; et l'on peut voir dans l'ouvrage de M. Degerando quels sont les avantages de cette nouvelle dénomination. Mais le plus bel ouvrage de Dumarsais est, sans contredit, son *Traité des tropes ou figures*. Quarante ans de connaissances acquises ou perfectionnées, loin d'affaiblir le succès de ce livre, n'ont fait qu'en rendre plus sensibles la perfection, la justesse et la profondeur. Ce que Girard avait si heureusement exécuté (1) sur la signification naturelle et le choix des mots, Dumarsais l'entreprit sur les figures, qui, destinées à suppléer à la disette des signes, donnent aux mêmes mots plusieurs significations, dérivées de l'analogie, de l'opposition, de la succession, et doublent ainsi notre vocabulaire; et, pour mieux sentir l'importance de ce livre, il faut se rappeler ce que disait Dumarsais, qu'il se fait plus de tropes dans un jour de marché qu'en une séance académique (2). Les Œuvres de Dumarsais ont été recueillies par Duchosal et Millou, et publiées à Paris, Pouglin, 1797, in-8°, sept vo-

(1) Girard ne fut guère plus heureux que Dumarsais, puisque ce ne fut que vingt-six ans après la publication de son livre que l'académie lui ouvrit ses portes.

(2) Tous les biographes en ont signalé l'errata. Sous ce nom, Dumarsais expose au lecteur les principes de l'orthographe qu'il a suivie, lesquels consistent principalement à supprimer les lettres doubles dans le cas où, contraires à l'étymologie et à la prononciation, elles sont des signes qui ne signifient rien.

lumes. Elles contiennent : (tom. I.), *Exposition d'une Méthode raisonnée pour apprendre la Langue latine* ; deux *Lettres* défensives, des *Réflexions sur la Méthode de Lefèvre de Saumur*, et sur les notes de Gaullyer, les véritables *Principes de la Grammaire, pour apprendre le latin*. L'exposition, dédiée aux jeunes Beaufremont, avait paru séparément à Paris, 1722, in-8°. La méthode de Dumasais est aussi simple, aussi facile, aussi naturelle que philosophique. Les langues s'apprennent par l'usage et par la raison. La première faculté qu'il convient d'exercer dans les enfants, c'est la mémoire. On leur apprendra donc successivement les mots le plus en usage. Veut-on venir à l'interprétation d'un auteur ? on en rangera le texte conformément à la construction française et sans inversion ; on aura soin aussi de restituer les mots sous-entendus. Sous chaque mot latin on placera sa traduction française ; puis, en regard, le texte pur de l'auteur, et une version conforme au génie de notre langue. Par ce moyen, bien simple, l'enfant ne cesse pas un moment de savoir ce qu'il fait. Passant de l'interlinéaire à la bonne version, du texte francisé au texte pur, il apprend sans s'en douter le jeu des inversions, le mécanisme de la construction, le génie même de la langue, ou plutôt il apprend deux langues à la fois. Pour jonder l'exemple au précepte, Dumasais place à la suite de son livre le *Poème séculaire* d'Horace, disposé conformément aux principes que nous venons d'établir. Cette méthode est admirable, dira-t-on ; oui, mais les pédants, les férules, l'intérêt des maîtres particuliers, la morgue des collèges, et, plus que tout, l'empire despotique de l'usage ! Doit-on être étonné des oppositions qu'éprouva Dumar-

sais, et de la désuétude où est tombée sa méthode ? (Tome II.) *L'Épique de Diis et Heroibus poeticis*, de venci, disposé comme le poème laire. (Tome III.) *Des Tropes. Dissertation sur la prononciation et thographe, etc.* L'auteur examine doit écrire Français ou Français se détermine pour la dernière ma quoique ni l'une ni l'autre ne lui blent exactes. *Lettre à Durand sur le passage de l'Art Poétique : « facile est proprie communia dicere. » Lettre à l'auteur des vrais Principes de la Langue françoise. In sion. Fragment sur les causes de parole.* Dans le *Traité des Tropes* publié à Paris, in-12 (1), 1753 définit d'abord le style figuré ; il d ensuite les figures en figures de pen communes à toutes les langues, et res de mot, particulières à cha Il montre les avantages et fait s les abus du style figuré ; il traite m aussi des autres sens dont les sont susceptibles. Les tomes IV contiennent des *Mélanges de grammaire et de philosophie*, tirés de l'encyclopédie, sa *Logique* et ses *Principes de Grammaire*, publiés réimprimement, Paris, 1769, in-8°. (2) Dumasais ne travailla que peu de te pour l'*Encyclopédie* : ses articles vont que depuis l'A jusqu'au C ; plus importants sont : *Abstract, Accent, Acception, Accident, verbe, Alphabet, Article, C, Concordance, Conjugaison, C sonne*. Sa grammaire est divisé six articles : *Proposition et Péri* en tant que composés de mots, *Orthographe, Prosodie, Étymologie,*

(1) La seconde édition de cet ouvrage, q de 1757, fut encore dix-huit ans à s'écouler, troisième est de 1775.

(2) La préface de la grammaire avait été p séparément en 1721 ; il y revenait sur sa me pour apprendre le latin.

ires de la Syntaxe, et Syntaxe. du tome VII se trouve l'*Ex-
trait de la doctrine de l'Eglise
ne, par rapport aux préten-
de la Cour de Rome.* Cet ou-
vrage est sur la demande du
duc de Maisons, et terminé pour
le La Feuillade, ambassadeur à
Paris, ne parut qu'après la mort de
Dumarsais, Genève (Paris), 1757,
tant cet homme paisible redou-
vait sa tranquillité troublée; il
est divisé en deux parties : dans la
première il expose les principes gé-
néraux sur lesquels reposent la puis-
sance spirituelle et la puissance tem-
porelle; dans la seconde, il déduit de
ces principes les bornes du pouvoir de
du pape, des évêques. Il prou-
ve que les papes n'ont aucune autorité
sur les empires, et qu'ils ne
peuvent même rien exiger des sujets à
l'extérieur que ce soit. Lancelot, ami
de Dumarsais, l'a signalé comme au-
tant d'autre ouvrage du même gen-
re : *Politique charnelle de la Cour
de Rome, tirée de l'Histoire du Con-
cile de Trente, de Pallavicini*, 1719,
1 vol., dit-il, fut par ordre du
roi, et qui n'a point été compris
dans le recueil des Œuvres du philo-
sophe, non plus que deux opuscules
Pesanteur de l'Air et le *Flux
et Reflux de la Méditerranée*, qui
parurent dans les *Mercuriales* de juil-
let 1715 et août 1715. Les éditeurs
de ces œuvres y ont très indiscre-
tement inséré, aux tomes VI et
VII, quatre morceaux, savoir :
Philosophie, pièce imprimée
dans les *Nouvelles libertés de pen-
sées* Amsterdam (Paris), 1745,
et plus exactement dans le *Re-
cueil philosophique* de Naigeon, Lon-
dres (Paris), 1770, in-12; II. *Lu-
cile*, autre pièce insérée dans ce
recueil; III. *Analyse de la*

Religion chrétienne; IV. *Essai sur
les Préjugés, contenant l'apologie de
la philosophie*, Londres (Amsterdam),
1770, in-8°. et Paris, 1795, in-8°, 2
vol., sous le nom de Dumarsais (1).
Ce dernier livre, nous dit-on, est du
baron d'Holbach, avec des notes de
Naigeon. Naigeon a trompé tous les bi-
bliographes modernes, soit qu'il le fût
lui-même par d'Holbach, soit, ce qui
est beaucoup plus probable, par suite
de son enthousiasme pour le baron pa-
triarche de la moderne philosophie. A
quel homme, par exemple, initié tant
soit peu dans l'art d'écrire, pourrat-
on jamais persuader que le *Bon sens* et
le lourd *Système de la nature*, que
l'*Ecce homo* (2) et le *Système social*
sortent de la même main? D'Holbach
était riche, Mécène, chef d'une coterie;
il accueillait quiconque voulait écrire
contre la religion, imprimait les ou-
vrages les plus philosophiques, et se
plaisait souvent à s'en dire l'auteur.
Quant à nous, nous sommes persua-
dés que Dumarsais ne fut point l'édi-
teur d'un livre étranger à son genre
d'études, opposé probablement à ses
principes, et que les trois fragments
précités ne lui appartiennent pas da-
vantage. Quand on réfléchit aux nom-
breux pseudonymes de Voltaire, il ne
paraît plus étonnant que l'on ait em-
prunté le nom d'un homme paisible et
vivant dans l'obscurité, pour publier
quelques écrits hardis, rarement avoués
par leur auteur. D'Alembert nous
apprend que Dumarsais avait fait une
*Réponse à la critique de l'Histoire
des oracles de Fontenelle, par le P.
Baltus*. Ni les plus vives sollicitations,

(1) On le fait aussi éditeur du *Monde*, son ori-
gine et son antiquité, Londres, 1751, in-8°, ou-
vrage que l'on attribue à Mirabeau.

(2) Il suffit de jeter les yeux sur l'*Hist. crit. de
J. C.* pour y reconnaître l'auteur de la *Bible enfin
expliquée*, dont ce livre forme comme le complé-
ment. Or personne ne s'était encore avisé de pré-
tendre que le lourd d'Holbach possédât aussi par-
faitement l'art d'imiter le style de Voltaire.

ni l'offre même de soumettre son livre au tribunal de l'inquisition, ne purent lui faire obtenir la permission de le publier. On en trouvera l'analyse dans l'ouvrage de d'Alembert dont nous parlerons tout à l'heure. Cet auteur fait aussi mention de quelques autres écrits commencés par Dumarsais. En 1804, l'institut de France proposa pour prix l'éloge de Dumarsais. Ce prix fut remporté par M. Degerando, dont le livre a été publié, Paris, 1805, in-8°. Il existait déjà un excellent éloge du philosophe, par d'Alembert, que l'on trouve dans les *Mélanges de Littérature*, au 7^e volume de l'*Encyclopédie*, et que les éditeurs de Dumarsais ont mis en tête de ses Œuvres.

D. L.

DUMAS (HILAIRE), docteur en théologie de la faculté de Paris et de la maison et société de Sorbonne, vivait dans le temps où les questions du jansénisme s'agitaient avec beaucoup de chaleur, soit sur le droit, soit sur le fait. Quoique les papes fussent intervenus dans ces déinées par des bulles, et les évêques par des mandements, quoique le gouvernement lui-même y eût pris part et rendu des ordonnances, néanmoins les partis ne se rapprochaient point. L'abbé Dumas crut que ce serait une chose utile que de mettre sous les yeux du public tout ce qui s'était passé depuis que ces questions avaient commencé à partager les esprits, et d'en donner une histoire fidèle et impartiale qui pût mettre les gens du monde en état de juger par eux-mêmes ce qu'ils devaient en penser. Il exécuta ce plan, en donnant au public un ouvrage sous le titre d'*Histoire des cinq propositions de Jansenius*, Liège, Momal, 1699, un volume in-12 de 642 pag. L'auteur du *Dictionnaire des Anonymes*, en conservant le même lieu

de l'édition, le mêla avec son du libraire et la même date, et ne à cette histoire 2 vol. in-12; ce qui supposait deux éditions faites en la même année. Il paraît que l'*Histoire des cinq propositions* fut réimprimée à Trévoux en 1702, 3 vol. in-12. Quelques personnes ont attribué au Père le Tellier ce livre bien et sagement écrit. Le caractère violent et fort comme de ce Père contraste trop avec le ton de réserve et de modération qui règne dans cette histoire pour qu'on l'en croie l'auteur. D'ailleurs, le Père Quesnel s'en attaqua l'*Histoire des cinq propositions* dans un écrit intitulé : *La Paix de Clément IX*, l'abbé Dumas y répondit par un nouvel ouvrage sous ce titre : *Défense de l'Histoire des cinq propositions de Jansenius, ou deux Vérités capitales de cette Histoire, défendues contre un libelle intitulé La Paix de Clément IX, ou Démonstration de deux faussetés capitales*. Or, dans cette défense, l'abbé Dumas se reconnaît pour l'auteur du livre attaqué. On a encore de lui un *Traduction de l'Imitation de Jésus Christ*, et quelques autres productions peu connues. Il mourut en 1742.

L.—r.

DUMAS (LOUIS), fils naturel de Jean-Louis de Montcalm, seigneur de Saint-Veran et de Candiac, et d'une veuve de condition du Rouergue, naquit à Nîmes, en 1676, et mourut près de Paris, le 19 janvier 1744. Il était licencié en droit, mais il négligea l'étude de la jurisprudence pour celle de la philosophie et des sciences exactes. Il fut encouragé par le Père Mailbranche, avec qui, très jeune encore, il eut des liaisons intimes. La théorie de la musique et l'invention du nouveau typographique exercèrent principalement ses talents. On lui doit : *L'Art de composer toutes sortes de*

, sans être obligé de conton ni le mode, 1711, in-4°. ; *Mémoires d'Ecosse sous la rre Stuart, traduits de l'anglais*, 1716, ouvrage nt l'auteur avait donné le mau marquis d'Aubais; III. *La ique des Enfants, ou les Éléments des Lettres*, parties in-4°. ; IV. *L'Art usique, enseigné et pratiqué eithode du bureau typogra- établie sur une seule clef, eul ton et sur un seul signe re*, Paris, sans date (1753), blong d'environ 450 pages, ré; V. *L'Art de la Musique i sans transposition*, 1758(1). iothèque des enfants fut com- our faciliter à ceux de la fa- yale l'usage du bureau typo- ie. Ce bureau est une ingé- nitation des procédés de l'im- : pour la composition, appli- art de familiariser les enfants le plus tendre avec les signes ge et de l'écriture, de les ner à en former des mots, à mposer l'assemblage, et de prendre, avant même qu'ils : manier une plume, et en se l'orthographe et les premiers s de la grammaire. Cette utile rte ne mérite pourtant pas, l'a prétendu un savant acadé- d'être mise en parallèle, par ortance, avec celle de la bous- e l'imprimerie et du thermo- mais on ne peut nier qu'elle sente de grands avantages. fit lui-même l'essai de sa mé- or le jeune Candiac (V. CAN- La douleur que ressentit Du- la mort prématurée de cet en-

ouvrage, ainsi que le précédent, a été un autre Dumas (Antoine-Joseph), Artus.

fant, fit craindre pour sa raison et pour ses jours. Les seconrs de Boindin le sauvèrent : il les lui prodigua avec tout l'empressement de l'amitié la plus tendre et la plus généreuse. Le caractère estimable de Dumas, non moins que son mérite littéraire, lui avait fait beaucoup d'autres amis, quoiqu'il vé- cût fort retiré. Il passa les dernières années de sa vie auprès de M^{me}. de Vaujour, chez laquelle il mourut, laissant 40 mille francs au marquis de Montcalm, son élève, tué depuis au siège de Québec. Boindin grava sur sa tombe :

Hic, iugete, pueri, puellique,
Et quibus vos liberavit methodus,
Debitas auctori fundite lacrymas.

V. S—L.

DUMAS, voyez AIGUEBERRE.

DUMAS (R. - F.), né en Fran- che-Comté, d'une famille originaire de Lorraine, était avocat au com- mencement de la révolution : il en embrassa les principes avec cette exal- tation effrénée qu'il n'est guère possi- ble de croire naturelle dans un hom- me qui, ayant reçu une certaine ins- truction, doit avoir quelque connais- sance de la manière dont les peuples peuvent être gouvernés. Lors de la formation des administrations départe- mentales, Dumas fut nommé à celle du Jura. Après le 10 août, il fut appelé à Paris, et mérita, par ses fu- reurs à la tribune des jacobins, où on le vit continuellement prendre l'ini- tiative des mesures les plus atroces et les plus folles, d'être nommé vice- président et bientôt président en titre d'une des sections du tribunal révolu- tionnaire, lorsque, pour multiplier les exécutions, il fut nécessaire de mul- tiplier les autorités qui devaient les opérer. De tous les hommes qui sié- gèrent dans cet épouvantable tribu- nal, Dumas passe pour avoir été un des plus cruels ; dans les courts débats

auxquels les procès révolutionnaires donnaient lieu, il joignait la dérision à la barbarie, et s'amusait à insulter les augustes et malheureuses victimes qu'il faisait immoler. De ce nombre fut M^{me}. la maréchale de Noailles, âgée de plus de quatre-vingts ans, et entièrement sourde : il avait beau l'interroger, la maréchale avançait la tête à toutes les questions, et répondait : *Qu'est-ce que vous dites ?* « Tu ne vois donc pas qu'elle est sourde, lui » dit un de ses voisins. — Eh bien, » répondit Dumas, elle a conspiré » sourdement. » Après les condamnations, Dumas n'oubliait pas de se rendre à la société des Jacobins, et d'y faire un pompeux étalage des opérations du tribunal, en y nommant les principaux personnages qu'il avait frappés, ainsi que ceux qu'il se proposait d'immoler encore ; il recevait leurs instructions, leurs dénonciations forcenées, et allait reprendre le cours de ses assassinats (Voy. FOUQUIER-TAINVILLE). Dumas fut un des sicaires les plus fidèles de Robespierre, et un de ceux qui le défendirent avec le plus de courage, la veille et le jour de sa proscription : il fut mis hors la loi avec lui, et exécuté le 10 thermidor ou 28 juillet 1794, âgé de trente-sept ans. B—v.

DUMAS (JEAN-FRANÇOIS), était frère aîné du précédent. Son père, sous-lieutenant dans la maréchaussée, ayant été nommé à la résidence de Lons-le-Saunier, Dumas, alors fort jeune, vint s'y établir avec sa famille. Après avoir terminé ses études, il prit ses degrés en droit et exerça la profession d'avocat avec distinction. Dumas fut du nombre de ceux qui virent dans la révolution un moyen de réformer les abus, mais qui n'en approuvèrent jamais les excès. Étant administrateur du département du Jura,

dans les premiers mois de 1793, il s'opposa avec courage à l'exécution des mesures proposées par les commissaires de la convention, et parvint même à les intimider. Un décret l'ayant déclaré rébelle, ainsi que ses collègues, il se vit obligé de fuir pour échapper à une mort certaine. Lorsque les circonstances lui permirent de rentrer en France, il ne voulut point se paraître à Lons-le-Saunier, à cause de la trop juste haine que l'on y conservait pour son frère, et se retira à Trévoux, où il mourut d'une apoplexie occasionnée par le chagrin, le 1795, à l'âge de trente-huit ans. On a de lui : I. *Discours sur cette question : Quels sont les moyens de perfectionner l'éducation des jeunes demoiselles*, couronné par l'académie de Châlons-sur-Marne ; Neuchâtel 1785, in-8°; II. *L'Esprit du citoyen* Neuchâtel, 1785, in-8°. Cet ouvrage renferme des vues nouvelles pour l'extinction de la mendicité; mais le ton en est déclamatoire et le style peu correct. III. *Adresse aux citoyens généraux et particuliers sur l'origine de l'impôt*, Paris, 1789, in-8°. IV. des brochures relatives aux circonstances. W—4.

DUMAS (CHARLES-LOUIS), docteur de la faculté de médecine de Montpellier, professeur de médecine, recteur de l'académie, conseiller de l'université, membre de la légion-d'honneur, correspondant de l'institut national de France, etc., naquit à Lyon en 1765. Son père, qui était chirurgien et contemporain du célèbre Pouteau, le destina à l'art de guérir. Il fit ses premières études à l'Oratoire, étudia la philosophie et les mathématiques au séminaire de St.-Irénee, et jeune encore, il fut envoyé à Montpellier. Les progrès qu'il fit sous les hommes qui soutenaient alors la gloire de la faculté

Médecine de cette ville, furent si
 s qu'à l'âge de dix-neuf ans il
 le titre de docteur; à vingt-un
 fut couronné par la société royale
 de médecine de Paris; à vingt-trois
 concourut pour une chaire de
 seigneur de la faculté de Montpellier.
 t et laborieux, Dumas obtenait
 e année un titre honorable, ou
 issant la science d'une nouvelle
 ction. Il cultivait la médecine à
 époque où de grands progrès dans
 sciences physiques et naturelles
 ont operer d'heureux change-
 dans plusieurs branches de
 le guérir. Aussi leur application
 physiologie et l'emploi de l'analyse
 connaissance des maladies chro-
 niques, ont été les principales sources
 gloire. Le premier ouvrage qui ait
 mérité son mérite, est son *Mé-*
moire couronné par la société royale
médecine de Paris, sur ce sujet :
miner dans quelles espèces et
quel temps des maladies chro-
s, la fièvre peut être utile ou
creuse, et avec quelle précau-
on doit l'exciter ou la modérer
leur traitement? Dumas, dont
 mémoire est remarquable par une
 tion choisie, partagea le prix avec
 Vol. En 1789, Dumas se pré-
 pour disputer, à Montpellier, la
 e que la mort de Sabatier venait
 laisser vacante. Au nombre des
 concurrents était Fouquet, âgé de
 trente-cinq ans, et vieux athlète,
 qu'il se plaisait à le dire : il en-
 pour la 3^e. fois dans la lice du
 cours. Les préleçons venaient de
 commencer, lorsque le roi disposa en
 leur, d'une chaire que réclamait
 l'âge, son expérience et sa célé-
 . Il restait au concours la chaire
 Grimaud, professeur que regretait
 l'école de Montpellier; Dumas
 disputa glorieusement à des nom-

breux concurrents, et obtint l'accessit.
 Grimaud, mort à 37 ans, avait laissé
 en manuscrit son *Cours complet de*
fièvres; Dumas, son élève et son ami,
 fut l'éditeur de cet ouvrage. Il y ajouta
 un discours préliminaire, dans lequel
 il a donné une division générale des
 causes des maladies. Dumas et Petit-
 Darsson publièrent, en 1792, une
 traduction de *l'Essai sur la nature*
et le traitement de la phthisie pulmo-
naire, par Thomas Reid, Lyon, in-8^o.
 Peu d'ouvrages avaient paru à cette
 époque sur cette maladie. Dumas y a
 joint un discours préliminaire, dans le-
 quel il développe les causes physiques
 et morales qui ont affaibli ou vicié nos
 tempéraments, et rendu les mala-
 dies chroniques si communes de nos
 jours. Il a encore ajouté à cette traduc-
 tion, des notes intéressantes. Conduit
 à Paris par le désir de connaître des
 hommes qui imprimaient une nouvelle
 marche aux sciences, et distingué par
 Vicq-d'Azyr, il s'attacha à suivre ses
 travaux. Il revint dans sa ville natale,
 précédé de la réputation que lui avaient
 acquise ses premiers succès. Employé
 comme médecin du grand Hôtel-Dieu,
 dont son ami, M. A. Petit, était chirur-
 gien en chef, il y recueillit les faits
 qui servent de base à sa *Dissertation*
sur la nature et le traitement des
fièvres remittentes qui compliquent
les grandes plaies (Mém. de la Soc.
 méd. d'émulation, 4^e. année). Bientôt,
 enveloppé dans les malheureux évé-
 nements qui suivirent le siège de Lyon,
 il fut jeté dans les prisons avec un
 grand nombre de ses compatriotes.
 Les soins d'un ami le firent évader,
 et il fut obligé de fuir pendant quelque
 temps : il eut peine à obtenir une place
 dans l'hôpital de la marine de Toulon.
 Nommé, en 1794, médecin d'une di-
 vision de l'armée des Alpes, il fit sur
 les maladies qui y régnaient, des ob-

servations qu'il publia plus tard. Une maladie grave le ramena à Montpellier. Cette ville, qui avait été témoin de ses premiers succès, devait être le théâtre de sa gloire. En 1795, époque de l'organisation des écoles de santé, Dumas obtint la chaire d'anatomie et de physiologie. Ce fut pour se rappeler les détails anatomiques, qu'il avait perdus de vue depuis plusieurs années, et pour en faciliter l'étude aux élèves, qu'il composa son *Système méthodique de nomenclature et de classification des muscles du corps humain*, Montpellier, 1797, in-4°. Persuadé, ainsi que Condillac, qu'on peut perfectionner la science en en perfectionnant le langage, il voulut donner aux muscles des noms nouveaux tirés de leurs attaches. Le professeur Chaussier avait déjà publié un semblable travail, que Dumas loue en ajoutant que le sien en diffère peu. Un tel changement de noms, doit, pour être admis, présenter de grands avantages. Lientaud, convaincu des vices de l'ancienne nomenclature, la suivit cependant, « pour éviter », disait-il, la confusion qui naîtrait » d'un langage nouveau. » C'est un changement semblable dans une autre science, qui avait fait dire à Buffon, que la nomenclature de la botanique était devenue plus difficile que la science même. Dumas fut ensuite nommé successivement, professeur de bibliographie, chargé de la surveillance de la bibliothèque, professeur de médecine clinique pour le traitement des maladies chroniques, médecin de l'hôpital établi pour ces maladies, professeur de clinique interne en remplacement de Fonquet, pendant les quatre dernières années de sa vie ; directeur de l'école, après la mort du professeur René, président du jury de médecine, membre correspondant de l'institut, doyen de la

faculté de médecine, recteur de l'académie de Montpellier, conseiller de l'université et membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il prononça des discours, des éloges, des mémoires et fit insérer des observations dans différents recueils périodiques. Ces ouvrages ne sont point également estimés. Il en est où l'on cherche vainement le mérite et la doctrine de Dumas, tel est son *Mémoire sur l'action altérante des cantharides* (Recueil des actes de la société de médecine de Lyon, 1^{er} volume.) ; mais on distingue l'*Eloge de Fonquet*, Montpellier, 1807, in-4° ; l'*Eloge du professeur Dorthes*, ibid., 1808, in-4° ; son *Aperçu physiologique sur la transformation des organes* (Journal de physique, 1805—1806.) ; une *Observation intéressante d'épilepsie rendue intermittente*, ensuite guérie par le quinquina (Journal de médecine et de chirurgie, par Sedillot), et son *Discours sur les progrès futurs de la science de l'homme*, Montpellier, 1804, in-4°. Dans ce discours il cherche à découvrir dans l'histoire de la médecine, quels ont été les causes de ses progrès et les obstacles qui ont ralenti sa marche. Il pense que cette science devra beaucoup encore à l'analyse et à l'esprit d'observation. Des ouvrages plus importants que ceux dont nous venons de parler, ont fait la réputation de Dumas. Ces ouvrages sont : ses *Principes de physiologie*, Montpellier, 1800—1806, 4 volumes in-8° ; et sa *Doctrine des maladies chroniques*, Paris, 1812, in-8°. Les nombreux changements devenues introduits en physiologie, par les progrès qu'avaient faits les sciences physiques et naturelles, depuis un siècle, par une appréciation plus juste des forces de la vie et par une méthode de philosophe que Bartholin avait

en médecine, méthode qui ne nit d'admettre que ce qui était isement prouvé. Ces heureux vents indiqués dans les leçons les mémoires de Grimaud, se nt dans les Principes de phy- de Dumas. Il a abandonné les ions vicieuses de fonctions vi- onctions animales et fonctions es ; l'ordre qu'elles avaient fait a fait place à une classifica- s méthodique. Une étude ap- lie du *principe vital*, de cet le de forces que nos organes t de la vie, a fait rejeter les es nées d'une fausse applica- la mécanique, de la physique, ienne chimie, reprimer les ndes prétentions de la chimie tique. Il est vrai de dire que, Dumas, ces forces avaient été éciées séparément ; les puis- qu'il désigne par les noms de *sitive*, de *force contractile* *rice*, de *force assimilatrice* et *de résistance vitale*, ne e *l'irritabilité* et la *sensibilité* r, et les *forces toniques* aux- tabl rattachait les mouvements les de nos organes. Cette con- ce plus exacte de la vitalité des , qui n'empêche point d'admet- ritalité des fluides (1), a fait re les explications d'une méde- te humorale. Dumas ne croit l'existence de cette *fibre élé- re* que Haller séduit par les ussoires de la macération, avait dans tous nos organes. De uses expériences ont démon- plusieurs éléments organiques e la gélatine, l'albumine, la

vitalité es fluides a été bien démontrée ur la belle expérience du docteur Cir- portée par M. Gavier, dans le compte l'Institut ; il a fait contracter la fibrine luerce du galvanisme, immédiatement ort de l'animal. Ce fait doit faire rejeter ue exclusif.

fibrine, etc., forment la base de diffé- rents systèmes d'organes. En décri- vant les fonctions, Dumas n'a pas toujours résisté au désir de créer des hypothèses ; si l'explication qu'il a donnée des sentiments de la faim et de la soif, n'a pas ce degré de certi- tude qu'il y attachait, du moins il l'a établie sur des observations et des ex- périences qui lui donnent un grand intérêt. L'application des sciences à la médecine, lui a fourni un grand nom- bre de vues nouvelles ; la chimie pneu- matique a dévoilé les altérations que l'air subit pendant la respiration, et les asphyxies ont été mieux déterminées. Cette science a fait connaître les principes qui composent le sang ; elle a prouvé que ce fluide ne contient point les humeurs des sécrétions toutes formées, comme le pensaient Des- cartes, Leibnitz, Winslow et beau- coup d'autres ; Dumas les considère comme le produit des actes sécrétoires, de même que le chyle est le produit des actes digestifs. L'action de l'élec- tricité sur les nerfs et les organes mus- culaires dans le galvanisme, est un exemple des phénomènes qui lient la physiologie à la physique. L'anatomie comparée a aussi fourni des rappro- chements que Dumas a saisis, pour jet- ter quelque jour sur les fonctions. Nous signalerons ici une erreur qu'il a com- mise dans l'explication du mécanisme de la vision. Dumas a pris l'axe optique pour la perpendiculaire de laquelle s'é- loignent les rayons de lumière, en tra- versant l'humour vitrée ; il les fait un peu diverger, tandis que leur conver- gence est augmentée. L'ouvrage de Dumas renferme les changements opé- rés en physiologie depuis Haller. Il est remarquable, moins par les tra- vaux particuliers à l'auteur, que par une juste application de la doctrine du principe vital et des découvertes

empruntées des sciences naturelles. La doctrine des maladies chroniques est l'ouvrage de Dumas qui lui assure le plus de célébrité. Il contient un travail qui lui est propre ; la théorie de la formation de ces maladies. Cet ouvrage est divisé en quatre parties : la première renferme l'exposition des phénomènes essentiels des maladies chroniques et les différences qui existent entre elles et les maladies aiguës ; la seconde comprend la théorie de leur formation : c'est dans cette partie, qu'à l'aide d'une heureuse analyse, il parvient à connaître les affections simples qui sont les éléments des maladies ; il les rapporte aux altérations des forces et de l'action vitales, aux altérations des solides et des fluides, et aux altérations spécifiques rhumatismale, arthritique, etc. Dumas établit des subdivisions et donne un tableau de tous les éléments des maladies. La connaissance de ces principes élémentaires, qu'il distingue des symptômes, le conduit à établir une différence entre les maladies simples, formées par un seul élément, les maladies composées de plusieurs, et les maladies compliquées. Cette théorie contribuera peut être à perfectionner la nosologie. Dans la troisième partie, il expose les modifications qu'impriment aux maladies, l'âge, le sexe, les passions, les climats, etc. La quatrième partie offre une application utile de la distinction des affections élémentaires au traitement des maladies. Ces principes élémentaires fournissent les indications du traitement analytique de Barthéz. Cette doctrine des maladies chroniques trouve sa source dans les ouvrages de tous les grands médecins. « Quoique la connaissance des maladies chroniques, » dit Dumas « ne soit établie nulle part » sur la différence et le rapport de

» leurs éléments, cependant les écrivains » ou la pratique de Sydenham, de Baillon, de Fernel, de Stahl, de Hallmann, de Rivière, de Dehaen, de Stoll, et de tous les autres bons médecins, attestent qu'ils ont connu l'analyse thérapeutique, sans l'avoir réduite en corps de doctrine, et qu'ils ont pour former les indications lumineuses dans le traitement des maladies, ils les ont réellement distinguées, posées en plusieurs affections élémentaires d'où ces indications ressortent. » Barthéz a souvent employé cette analyse. C'est en décomposant les fièvres intermittentes pernicieuses, non dans leurs symptômes extérieurs, mais dans leurs éléments morbifiques, qu'il a été conduit à l'administration de l'opium à forte dose pendant l'accès pernicieux, pour en faire cesser le danger. La gloire de convertir cette division des éléments des maladies, en corps de doctrine était réservée à Dumas. On doit regretter qu'il n'ait pu ajouter à son meilleur et dernier ouvrage, un volume dans lequel il se proposait de développer davantage cette doctrine et d'en faire l'application à un grand nombre d'observations. Il travaillait encore à un éloge de Grimaud et à celui de M. A. Petit, qu'il devait rattacher à ses discours et à ses autres éloges sous le titre de *Tribut académique* lorsqu'une maladie aggravée par une trop vive sensibilité le conduisit rapidement au tombeau. Il mourut le 15 avril 1815, âgé de quarante-sept ans. Les discours de Dumas sont écrits avec élégance ; quelquefois trop de prétention le porte à se servir d'expressions affectées. On ne trouve point dans la première édition de ses Principes de physiologie, cette simplicité de style qui consiste à rendre ses pensées avec aisance, avec cette concision

été qu'on aime à retrouver dans les sciences. On voit qu'il neques efforts pour éviter ce ne dans son dernier ouvrage.

était obligeant et bon ami; une grande sensibilité, il était affecté des causes qui froissaient son amour propre. de la gloire le rendit laborieux. Il fit publier un grand nombre d'ouvrages. A ceux que nous avons on doit ajouter les suivants : I. *sur la vie*, thèse, Montpellier, in-4°; II. *Observation sur perforation de l'anus*, Recueil société de médecine de Paris, II.; III. *Observation sur une gastrique*, et *Observation sur aie de tête*, etc. (Actes de la de santé de Lyon.); IV. *Ap- sur les maladies qui ont régné née* (Rec. périodique, 1799.); lques discours académiques et de circonstance. — Un éloge nas par son ami le professeur le, est annoncé comme devant paraître.

T—r.

MAY (PAUL), né à Toulouse 15, d'une famille originaire de rque, fut reçu conseiller au ent de Dijon en 1611. Il cul- poésie latine avec quelque , chercha à lier amitié avec ants, et fut estimé de plu- parmi lesquels on cite Scali- rotius, Sarrau et Gassendi. Ce rat mourut à Dijon en 1645, décembre. Il n'a laissé aucun e important. On a de lui : I. *tion in funus D. Brularti*, 1611, in-8°; II. *Discours trépas de M. de Termes*, 1621, in-8°; III. *les Lau- le Louis de Juste*, Paris, 1624; IV. *Innocentii III. Pont. epistolæ, cum lucubrationi-* Paris, 1625, in-8°. Ce re-

cueil ne contient que cinquante-trois lettres (Voyez BALUZE ou INNOCENT III); V. *Bibliotheca Janniniana*, manuscrit. C'est le catalogue de la bibliothèque de Nicolas Jannin, abbé de St.-Bénigne de Dijon. Les exemplaires en ont été si multipliés, à une époque où les ouvrages de ce genre l'étaient très peu, que plusieurs savants ont cru qu'il avait été imprimé : c'est une erreur. VI. *Les Quatrains de Pibrac*, traduits en autant de distiques latins. Le P. Oudin avait envoyé le manuscrit en Hollande pour le faire imprimer, mais il se perdit dans le voyage. — DUMAR (Pierre), fils du précédent, né à Dijon en 1627, conseiller au parlement de cette ville en 1647, hérita du goût de son père pour les lettres, et fut lié avec les savants les plus distingués. Il n'avait que seize ans lorsqu'il publia, en l'honneur du duc d'Enghien, un poème qui lui mérita les éloges de Gronovius. Lamounoye n'estimait point les vers français de Dumay; mais il a fait, dit-il, en latin, « des » vers lyriques, des élégiaques et des » héroïques, dignes des anciens. » Le recueil en existait manuscrit entre les mains de son petit-fils (en 1742). Pierre Dumay mourut à Dijon en 1711, le 26 janvier, à quatre-vingt-cinq ans. Il était membre de l'académie des Ricovrati de Padoue. On trouve de lui des vers français et latins dans différents recueils. Les seuls ouvrages qu'il ait fait imprimer sont : I. *Enguineidos liber primus*, Dijon, 1643, in-4°. Ce poème, qui annonce un talent distingué, n'a point été terminé; II. *Virgile virai en Bourguignon*, Dijon, 1718, in-12; 1719, même format. La première édition ne contient que le premier livre de l'Enéide, traduit en patois dijonnais. Celle de 1719 contient de

plus le second livre, traduit en partie par l'abbé Petit. Cette traduction est devenue très rare. W—s.

DUMAY (Louis), publiciste du dix-septième siècle, né en France, ou d'une famille française établie à l'étranger, voyagea dans sa jeunesse, et passa même en Amérique. A son retour il se fixa en Allemagne, et fut successivement secrétaire de l'électeur de Mayence, et conseiller du duc de Wurtemberg. Il prenait les titres de seigneur des Salletes et de chevalier de St. - Michel. On peut juger, par la manière dont il parle de la cour de Rome et des ordres religieux, que s'il n'avait pas embrassé ouvertement le parti des réformés, il partageait du moins leurs opinions sur les points essentiels. Sur la fin de sa vie il professa la langue française au collège de Tubingue, et mourut en cette ville le 22 septembre 1681. On a de lui : I. *Etat de l'Empire, ou Abrégé du droit public d'Allemagne*, Paris, 1659, in-12 (l'édition de 1665, publiée dans la même ville, est augmentée); traduit en anglais, Londres, 1676, in-8°. Ce livre est assez bon, dit Prosper Marchand, pour le temps où il a été fait, mais on est fâché d'y trouver des puérilités; II. *Discours historiques et politiques sur la guerre de Hongrie*, Montbelliard, 1665, in-12, réimprimés sous ce titre : *Mémoires de la guerre de Transylvanie et de Hongrie entre Léopold I et Mahomet IV*, Amsterdam, 1680, 2 vol. in-12; III. *l'Avocat condamné, ou Réfutation du traité que le sieur Aubert a fait des prétentions du roi de France sur l'Empire*, 1669, in-12. Cet ouvrage est écrit avec méthode, et il y a de la solidité dans les raisonnements; IV. *la Science des princes, ou Considérations sur les*

coups d'état, par N. Réflexions historiques chrétiennes et politiques, 8°.; 1752, 3 vol. in-8°. ouvrage qui a fait le plus grand bruit, et il a joui longtemps d'une très grande estime. Cepe- n'en est point agréable, l'ouvrage est bizarre qu'il a empêché la lecture difficile. Enfin relever les erreurs de l'auteur, commis d'autres en assez grand nombre. Marchand en indique dans son dictionnaire (tom. 2, pag. 36); V. *Voyageur, ou Description de tous les états du monde*, 1681, 2 vol. in-12. Réflexions (*Avvertimenti*) *balance politique* de l'Europe, réécrites dans l'édition de Castellana, 1678, in-4°. *la XIV genealogie emendationes*.

DUMÉE (JEANNE) est un exemple frappant de la suite de la vie avec laquelle la raison se développe chez les hommes. Son bas âge, elle se livra à la lecture et aux sciences mathématiques avec une ardeur que l'on ne put interrompre. Elle n'était pas encore savante, elle ne connaissait la science que ce qu'il y avait de plus rebutant, et de charmes de son nouvel état lui faire oublier ceux d'auparavant à s'instruire. Sans son mari la laissant veuve, tué à la tête d'une compagnie qu'il commandait en Allemagne, elle redevenue libre, sa passion pour l'étude des mathématiques et de la philosophie : elle se livra entièrement à l'étude de la philosophie, et composa un ouvrage intitulé : *Entretiens sur Copernic, touchant la*

is, 1680. On n'a jamais ce livre, et l'on doute s'il **mé**. Tous les dictionnaires **lent** semblent le faire d'ar- **rticle** du *Journal des Sa-* **nnée** 1680. Or, celui-ci ne **ont** le format ni le nom du **il** est donc probable que le **ste** en a rendu compte d'après **manuscrit** et l'espoir d'une pro- **publication**, et que quelques **stances** en auront ensuite em- **l'impression**. Mais, puisque **ge** a été connu et jugé favora- **t** dans le temps, nous devons **server** la gloire à l'auteur. On **que** Jeanne Dumée y traitait **zété** les trois mouvements de

Elle tirait ses preuves de l'a- **pui** existe entre notre globe et **es** planètes, et de l'impossi- **concevoir** le mouvement de **e** céleste autour de nous. Si **sidère** qu'à cette époque une **interprétation** de quelques pas- **l'écriture** faisait presque re- **comme** une hérésie une vérité **lois** de la mécanique rendent **lui** incontestable, on trouvera **able** qu'une femme, se dé- **t** des préjugés de l'ignorance, **isse** et tente de propager cette **quand** le souvenir des mal- **l'illustre** Galilée frappait en- **terreur** tous ceux qui en **es** partisans. N—T.

ÉES (ANTOINE-FRANÇOIS-), avocat au parlement de **et** lieutenant du roi au bail- **vesne**, naquit à Esclabes, près **ciennes**, en 1722, et mourut **es** le 27 février 1765. Il est **le** plusieurs ouvrages de droit **aimés**. Sa *Jurisprudence du* **et** français, vol. in-4°, a eu **itions**. Ses *Annales belgiques*, **12**, imprimées à Douai en

1761, offrent quelques détails inté- **ressants** et peu connus sur le règne de **Philippe** II; mais ce livre, en géné- **ral**, n'est pas composé sur un bon **plan**: des faits insignifiants y occu- **pent** une place très étendue, tandis **que** d'autres, qui seraient susceptibles **de** plus de développement, y sont **trop** resserrés. Il ne remonte d'ail- **leurs** qu'à la mort de Charles-le-Té- **méraire** (1477). Le règne de ce **prince** et le règne si glorieux de Phi- **lippe-le-Bon**, qui forment sans con- **tredit** la plus belle époque de l'histoire **belgique**, n'y figurent point. S—T.

DUMÉNI, ou **DUMESNIL** (), **acteur** de l'Opéra français, avait d'a- **bord** été cuisinier. Lulli, l'ayant en- **tendu** chanter, le demanda à son mai- **tre**, et lui fit apprendre la musique. **Il** débuta en 1677 par le rôle d'Atys. **Ses** autres rôles principaux étaient **ceux** de Renaud, de Médor, de Phae- **ton**. Quoique de la plus mauvaise tour- **nure** à la ville, il avait sur le théâtre **le** maintien noble et jouait supérieu- **rement**; mais, pour déployer tous ses **moyens**, il ne lui fallait pas moins de **six** bouteilles de vin de Champagne, **et** au dernier acte il était sublime. Du- **méni** mettait à contribution les filles **d'Opéra**, et leur volait tous leurs bi- **joux**. Ce fut lui que la Maupin étrilla **si** rudement un jour (voy. MAUPIN). **Il** avait coutume d'aller passer les va- **cances** en Angleterre, d'où il rappor- **tait** souvent mille pistoles; mais il en **revint** une année avec une extinction **de** voix qui dura jusqu'à sa mort, **arrivée** en 1715. Z.

DUMESNIL (MARIE-FRANÇOISE), **célèbre** actrice, née à Paris en 1713. **Après** avoir été attachée quelque temps **aux** théâtres de Strasbourg et de Com- **piègne**, elle débuta à la Comédie fran- **çaise**, le 6 août 1757, par le rôle de **Clytemnestre** (d'Iphigénie en Aulide),

et elle y fut reçue le 8 octobre de la même année. Son extérieur, sans avoir rien d'irrégulier, était loin d'annoncer une reine de théâtre. Les connaisseurs ont toujours regretté qu'elle ne joignît pas les grâces du maintien, la noblesse des attitudes, au pathétique déchirant et souvent sublime de son jeu. C'était principalement dans les rôles de mères qu'elle s'élevait au-dessus de toutes les autres actrices, au-dessus même de M^{lle}. Clairon, sa rivale, qui, avec plus d'intelligence, peut-être, plus de profondeur et de calcul, avait moins d'abandon et d'entraînement. Une fois emportée par la passion, M^{lle}. Dumesnil semblait n'avoir plus rien d'elle-même. Sa voix devenait terrible; l'expression de ses yeux était fondroyante; son débit, rapide, brûlant, désordonné, électrisait toutes les âmes. Ce fut elle qui créa le rôle de Mérope (c'est-à-dire qui le joua la première). Tous les journaux du temps rapportent qu'elle y développa une chaleur, un enthousiasme dont on n'avait point encore eu d'exemple. On prétend que Fontenelle dit, au sujet du succès de cette belle tragédie : « Les représentations de Mérope ont fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire, » et l'impression, à M^{lle}. Dumesnil. » Cette épigramme est assurément très fine et très malicieuse; mais on ne saurait la prendre pour un jugement. Il ne faut pas davantage s'en rapporter au témoignage très modeste, et par conséquent très suspect, de Voltaire, qui dit, dans sa Correspondance : « Ce n'est point moi qui ai fait la » pièce, c'est M^{lle}. Dumesnil. » Tout ce qu'il est permis d'en conclure, c'est que l'actrice se montra parfaitement digne de son rôle, l'un des plus pathétiques et des plus beaux du théâtre. M^{lle}. Dumesnil jouait aussi avec une grande énergie le rôle de Cléopâtre

dans la tragédie de Rodogune. On porte qu'un jour, au moment où venait de débiter les odieuses incantations du cinquième acte, elle se fit frapper d'un coup de poing du dos, par un vieux militaire placé la confesse, lequel lui dit avec ignation « Vas-t-en, chienne, » « t-en à tous les diables... » Jamais faveur du public, jamais l'encens des poètes et des journalistes ne flatta vivement son amour propre, que brusque et rude apostrophe. Un jour, il s'agissait de répéter le c d'Essex; M^{lle}. Dumesnil arriva façon au théâtre, vêtue d'un si casaque. Plusieurs de ses camarades au nombre desquels était M^{lle}. Clairon, se prirent à rire d'un air digne. Quelle fut leur surprise instant après, lorsque cette même actrice, objet de leurs railleries, vint fierement sur le théâtre, s'élevant par degrés au sublime de la déclamation, finit par faire frémir les spectateurs, et par entraîner les applaudissements des personnes qui avaient été le plus choquées de son attitude ! « Elle a des moments si beaux » dit Laharpe, qu'elle fait son » toutes ses fautes, c'est-à-dire » inégalités, la trivialité de ses » et quelques moments d'exagération. M. Grandmoulin, membre de l'Institut, écrivait il y a quelques années, à l'occasion de cet article, une lettre sur le théâtre, dans laquelle il parlait de M^{lle}. Dumesnil : « Cette » » était d'une taille moyenne; je » » tragédienne n'eut plus de flamme » ni plus de sensibilité. Aucune » » su et ne saura mieux qu'elle insinuer » la terreur et la pitié. Elle négligea » beaucoup de choses dans ses rôles » mais, de ces ombres qu'elle dessinait, peignait, peut-être, avec trop de » fusion, partaient des éclairs et

ures qui frappaient et embrâ-
t toutes les âmes. » M. Mau-
larive, dans son Cours de dé-
mon, emploie plusieurs pages à
r et à donner pour modèle aux
acteurs, l'énergique simplicité avec
laquelle jouait le rôle de Jocaste.
« L'empire du talent, dit-il, telle
est la force de ses impressions que,
pendant le nombre d'années écoulées
de l'époque où M^{lle}. Dumesnil
jouait ce rôle, je retrouve faci-
lement dans ma mémoire toutes
ses réflexions, tous ses beaux élans,
sa toute sa manière de dire. On
ne peut oublier, non plus, le suc-
cès qu'elle était toujours sûre d'ob-
tenir dans les rôles d'Athalie, d'A-
gathe, de Marguerite d'Anjou et
celui de la Gouvernante (1). »
En 175, dans un âge très avancé,
il se retira du théâtre avec 2500 fr.
de pension; et, un an après, ses cama-
rades lui donnèrent à son bénéfice une
restitution de Tancrède, qui attira
une grande affluence. Elle passa les
dernières années de sa vie à Boulogne-
sur-Mer, et mourut le 20 février 1803,
à 90^e année, jouissant encore
de toutes ses facultés intellectuelles, au point
de pouvoir se rappeler et enseigner à
ses élèves, un grand nombre de
choses perdues. Elle venait de pu-
blier ou de laisser publier sous son
nom des mémoires assez volumi-
neux (2), en réponse à ceux de M^{lle}.
de Staël. Nous n'avons trouvé qu'un
nombre de faits historiques dans
cette refutation diffuse d'un livre, où
l'on voit être traitée avec trop de ri-
gueur; mais les comédiens en liront plu-
sieurs détails avec intérêt et avec fruit.
Parmi tous les poètes du dernier siè-
cle, nous autres Voltaire, Boissy,

Comédie de La Chaussée
l'ouvrage de M. F. Dumesnil, en réponse
aux vers d'Hippolyte Clairon, an VIII,
a été revu et corrigé par M. Coste.

Laharpe, ont payé leur tribut d'ad-
miration à cette grande actrice dans
des pièces légères qui mériteraient
d'être rapportées. Nous nous borne-
rons à citer les vers que Dorat lui a
consacrés dans son poème de la dé-
clamation :

Malpompine elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème.
Dumesnil est son nom. L'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur;
Les tyrans, à sa voix, vont rentrer dans la poudre;
Son geste est un éclair, ses yeux lancent la foudre.

On trouvera, dans les notes qui ac-
compagnent ce même ouvrage de Do-
rat, des réflexions sur l'art du comé-
dien, où le talent de M^{lle}. Dumesnil,
comparé à celui de M^{lle}. Clairon, nous
a paru apprécié avec assez de goût et
de justesse. Les acteurs sont encore
divisés d'opinion par rapport à ces
deux célèbres rivaux, comme les gens
de lettres l'ont été, le sont, et le se-
ront peut-être toujours, à l'égard de
Corneille et de Racine. F. P.—T.

DUMESNIL. Voy. GARDIN.

DUMNORIX, frère de Divitiac,
chef des Éduens, n'est connu que par
les *Commentaires de César*, où il est
représenté comme un homme ambi-
tieux, amateur de nouveautés, jaloux
de son frère, et capable de tous les
excès pour satisfaire son désir du pou-
voir. Il jouissait d'une grande fortune,
acquise par des moyens peu délicats;
il s'en servait pour acheter des par-
tisans, et il avait réussi à s'en faire
un grand nombre. Orgétorix (voy.
ORGÉTORIX) lui donna sa fille en ma-
riage et lui promit de le faire recon-
naître roi des Éduens, si, de son
côté, il voulait appuyer dans ses
projets. La mort d'Orgétorix ne chan-
gea rien à la résolution des Helvétien-
s, d'abandonner leur pays pour s'établir
dans les Gaules. Les Romains senti-
rent combien serait dangereux l'éta-
blissement de ce peuple guerrier dans
des provinces dont eux-mêmes médi-

taient la conquête; et en conséquence, César eut l'ordre de s'opposer à leur passage. Il leur restait un chemin ouvert par la Séquanie, mais ils ne pouvaient passer sur les terres des Séquanais que de leur consentement. Dumnorix, devenu l'allié des Helvétiens par son mariage avec la fille d'Orgétorix, profita de son influence sur les chefs des Séquanais pour conclure entre les deux peuples un traité, dont l'exécution fut garantie par des otages réciproques. Déjà les Helvétiens avaient traversé la Séquanie et ravageaient les frontières des Eduens, lorsque César les atteignit près de la Saône, sur laquelle ils avaient construit un pont, et remporta sur eux une victoire éclatante. Cependant Dumnorix employait tous les moyens pour rendre inutiles les premiers succès des Romains. Dans un combat où il commandait la cavalerie des Eduens, il se retira pendant la chaleur de l'action, et par-là entraîna la défection des alliés. Il s'opposait dans le conseil à l'envoi des vivres promis aux Romains, et qu'ils ne pouvaient se procurer ailleurs. César, instruit de ses perfidies, lui pardonna en faveur de son frère (voy. DIVITIAC), et se contenta de le faire surveiller. Dumnorix dissimula, et ne changea point de conduite. César, après avoir obligé les Helvétiens à retourner dans leur pays, et soumis à ses armes les peuples qui habitaient les Gaules, résolut de tenter la conquête de la Grande-Bretagne. Il indiqua le port Ictius (voy. J.-J. CHIFFLET) pour le lieu de l'embarquement, et donna l'ordre à Dumnorix de s'y trouver avec la cavalerie gauloise. Dumnorix eut recours à la prière et aux larmes pour obtenir de ne point faire partie de cette expédition; mais, voyant que César persistait à l'emmener, il chercha à

soulever contre lui chefs des Gaulois. Le jour fixé pour le départ, il sortit du camp en secret avec quelques cavaliers éduens, et prit la route de son pays. César le fit poursuivre sur ordre de le ramener, ou de le tuer s'il faisait résistance. Atteint dans sa marche, Dumnorix se mit en défense, implorant le secours des siens et s'écriant qu'il était « libre et citoyen » d'un état libre. » Sa résistance fut inutile; il fut enveloppé et mis à mort, environ l'an 59 avant l'ère actuelle.

W—A.

DUMOLIN. V. DUMOULIN.

DUMOLINET (CLAUDE), bibliothécaire de l'abbaye Ste.-Geneviève, naquit en 1620, à Châlons-sur-Marne, d'une famille ancienne. Son père l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie. Il entra ensuite dans l'ordre des chanoines réguliers de St. Augustin. Le soin de la bibliothèque de Ste.-Geneviève lui fut confié. Cependant son administration que l'on construite la galerie, la bibliothèque telle qu'on la voit aujourd'hui, et c'est lui particulièrement qu'on doit l'établissement du cabinet de curiosités dont il donna la description dans son ouvrage intitulé: *le Cabinet de la Bibliothèque de Ste.-Geneviève*, Paris, 1692, 1 vol. in-fol., publié par les soins de P. Sarrebourse, chanoine régulier de la congrégation de France, cinq ans après la mort de l'auteur, qui succomba, au bout de six jours de maladie, le 2 septembre 1687. Les objets précieux qui composaient le cabinet du célèbre Peiresc vinrent enrichir celui qui formait Dumolinet. Du Halay, procureur-général au parlement de Paris, lui donna beaucoup de livres, de médailles, d'antiquités, et concourut ainsi à augmenter les richesses que Dumolinet amassait avec tant de soin. Il ne se borna pas

sur les monum. ts d'antiquités médailles qui font cependant l'essentielle de ce cabinet; mais la nature, la physique, les émaux occupèrent également ses recherches et ses loisirs. Dumoulin a publié plusieurs ouvrages. On voit l'histoire des papes par les médailles, sous ce titre : *Historia pontificum, à Martino V usque, per eorum numismata, ab anno 1417 ad an. 1678*, Paris, 1679, in fol. Il est en ordre les épitres d'Étienne, évêque de Tournai, avec des notes d'Étienne. Ses autres ouvrages : I. *Figures des différents habits des chanoines réguliers en ce temps, avec un discours sur les habits anciens et modernes des chanoines tant séculiers que réguliers*, in 4°; II. *Réflexions sur les médailles des chanoines*, 1674; III. une édition de la *Vie de Geneviève*, traduite par P. Lalouette d'un anonyme du 6. siècle, in-12; IV. *Lettre sur l'histoire des médailles du roi* (dans le *Journal* de mai 1719, et dans le *VII des Amusements du cœur et l'esprit*). Il existe encore de plusieurs dissertations sur différents points d'antiquités, et il doit être mis au nombre de ceux qui ont la voie suivie par les numismates qui par leurs travaux ont rendu l'étude des médailles si utile pour les éclaircissements de l'histoire ancienne. On remarque surtout sa *Dissertation* sur la vision de Constantin, et celle sur l'histoire de la langue des lettres romaines. On trouve dans le *Journal des Savants* du 17 janvier 1684, un extrait étendu de son dernier ouvrage curieux, plus rempli d'érudition que de nouveauté; c'est une espèce de paléographie

où l'auteur fait voir les différentes formes et altérations des caractères de l'alphabet latin, d'après les monuments, depuis les monnaies attribuées à Janus (desquelles il ne paraît pas révoquer en doute l'authenticité!!!) jusqu'au temps de la découverte de l'imprimerie. Il a laissé en manuscrit : I. *l'Histoire des seigneurs de Beaugency sur Loire*, II. *des Mémoires sur quelques-uns des confesseurs des rois de France, depuis St. Louis jusqu'à Louis XIII*; III. *l'Histoire de Ste. Geneviève et de son abbaye royale et apostolique*, etc., 5 vol.; IV. *l'Origine et les progrès de l'ordre des chanoines réguliers en France*; V. *les Vies des hommes illustres en sainteté, en doctrine et en dignité, de l'ordre des chanoines réguliers en France*. Dumoulinet a fait graver, dans sa *Description du cabinet de Ste. Geneviève*, les coins du Padouan dont nous avons parlé à l'article CAVINO. Les principales antiquités, les idoles, les vases grecs, vulgairement et abusivement appelés étrusques, les médailles de la suite des peuples, villes et rois, et les médailles romaines recueillies par Dumoulinet, ont été transportées avec les coins du Padouan dans le cabinet du roi, et font maintenant partie des riches collections qui y sont conservées. T—N et A. B—T.

DUMONCHAUX (P.-J.), médecin, né à Bouchain en 1733, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Bibliographie médicale raisonnée, ou Essai sur l'exposition des livres les plus utiles à ceux qui se destinent à l'étude de la médecine*, etc., Paris, 1756, in-12. L'auteur, à peine âgé de vingt-trois ans lorsqu'il publia ce livre, n'était guère en état de remplir convenablement la belle tâche qu'il s'était proposée; aussi n'a-t-il composé

qu'une espèce de discours ampoulé, presque entièrement consacré à l'analyse des ouvrages de Buffon, et à démontrer combien la connaissance de l'histoire naturelle et des mathématiques est utile aux médecins. Les livres dont il parle le moins, sont ceux de médecine. Dumonchaux est encore l'auteur d'un opuscule insignifiant intitulé : *Étrennes d'un médecin à sa patrie*, Berlin, 1761, in-18. On ignore l'époque précise de la mort de ce médecin. Elle est arrivée entre 1780 et 1790. F—n.

DUMONIN (JEAN EDOUARD), dont Papillon n'a fait aucune mention dans sa Bibliothèque de Bourgogne, naquit à Gy, vers 1557, et reçut, du lieu de sa naissance, le surnom de *poète Gyanin*. Il connaissait les langues latine, grecque, hébraïque, italienne, espagnole, cultiva la théologie, la philosophie, les belles lettres, les mathématiques, et passa dans son temps pour un prodige d'érudition. Il vint à Paris fort jeune, et demeurait au collège de Bourgogne lorsqu'il fut assassiné, probablement par des jaloux, le 5 novembre 1586, étant âgé seulement de vingt-neuf ans. Nicéron rapporte la longue épitaphe que l'on fit pour lui, et l'on peut juger de la réputation dont il jouissait par le concours d'éloges qui furent publiés à l'occasion de sa mort, tels que : *Larmes, regrets et déplorations*, etc., par François Granchier, Marchois, son neveu et écolier, Paris, 1586, in-8°. ; *Recueil d'épithames en plusieurs langues, par plusieurs doctes hommes de France*, 1587, in-8°. Cette réputation s'est éclipsee comme tant d'autres, et ce n'est pas sans raison ; car les vers de Dumonin, sans avoir aucune élévation, sont durs, et déparés encore par un néologisme qui ne le cède pas à celui de Ronsard,

et sa prose est souvent inintelligible. On a de lui : I. *Beresithias, seu mundi creatio; item fanipulus poeticus non insulens*, Paris, 1579, in-8°. Le premier poème est une traduction en vers latins de la *Première semaine* de Salluste du Bartas. Dumouin n'avait de n'avoir pas mis deux mois à le composer, quoiqu'il contint plus de sept mille vers, ce qui ne prouve rien en faveur de l'ouvrage. II. *Miscellaneorum poeticorum adversaria*, Paris, 1578, 8°. ; III. *Nouvelles œuvres, contenant discours, hymnes, amours, contr'amours, éclogues, élégies, anagrammes et épigrammes*, Paris, s. d. (1582) in-12 ; IV. *l'Uranologie, ou le Ciel, avec plusieurs autres poésies*, Paris, 1583, in-12 ; V. *le Phœnix*, Paris, 1585, in-12, recueil de poésies latines et françaises. On y trouve aussi une tragédie en cinq actes, avec des chœurs, intitulée : *Orbec-Oronte*, dont tout le sujet est renfermé dans ces deux vers barbares :

Orbeco fricide, Orbeco micide,
Tu seras pericide, et orez filicide.

VI. *le Quaresme, contenant le Triple amour, ou l'Amour de Dieu, du monde angélique et du monde humain ; la Peste de la peste, et le Jugement divin, tragédie ; la Consuivance du quaresme*, en vers français ; Paris, 1584, in-4°. , en vraye omis par Nicéron. La tragédie, nous dit Dumonin, est entièrement allégorique, ce qui ne la rend qu'un plus inintelligible. La peste y est personifiée. Envoyée pour punir un roi parjure, elle s'écarte des ordres qu'elle a reçus, est rapelée, sommée de comparaître ; on lui tait son prochain en règle, et, après de longs débats, on lui tranche la tête. D. L.

DUMONT (HENRI), né près de Liège en 1610, fit ses études en 1611

à il apprit à jouer de l'orgue imposition. La supériorité de ses engagea ses parents à le nir à Paris, où il trouva uti- à les employer. Les premiers ix qu'il fit entendre lui atti- les applaudissements. On a répété qu'il fut l'un des pro- fesseurs qui employa la bas- sone. Certes, il faut être bien fait de l'histoire de la musique : progrès, pour avancer une hérésie et pour accorder à cet une invention qui existait bien nps avant lui. Après avoir été premiers organistes de son Dumont devint maître de la e du roi, où il remplaça Spirli ert, et pendant long-temps il cette place avec son confrère . La reine lui fit obtenir la place dans sa maison et le fit r ablé de Silly. Louis XIV, nait la grandeur, désira qu'a ple des Italiens, on mêlât dans ets des accompagnements plus les et des ritournelles. Il fit ir Dumont de se conformer intentions. Le maître de cha- ayant interprété trop littéra- t un passage du concile de : , répondit au roi qu'il ne pou- e prêter à ce qui lui était de- i. Louis XIV, curieux d'exami- n pouvait naître un pareil scru- consulta l'archevêque de Paris arlay pour examiner cette af- Le prélat décida que le concile t point défendu la symphonie, eulement les styles de musique par le peu de gravité, s'éloi- nt trop du genre usité dans l'E- Dumont ne partagea point cette on. Il obtint sa vétéranee en , et mourut à Paris en 1684. de lui cinq grand'messes, que ppelait *Messes royales*, et que

l'on chantait encore dans plusieurs églises à la fin du 18^e. siècle. R—r.

DUMONT (NICOLAS), né à Sau- mur, dans le 16^e. siècle, exerça la pro- fession de correcteur d'imprimerie à Paris. C'était un très habile gramm- rien ; il savait le grec, le latin, et réu- nissait des connaissances très étendues dans différentes parties. Lacroix du Maine en parle avec de grands éloges, mais on doit remarquer qu'il avait pris soin de l'impression de sa biblio- thèque. Il avait composé plusieurs pe- tites pièces historiques, qui sont deve- nues tellement rares qu'elles ont échap- pé aux recherches de Fèvret de Fon- tette. On en trouvera les titres dans la Bibliothèque de Lacroix du Maine. Il a traduit en français les *Histoires di- verses d'Elie*, et les *Vies des Em- pereurs romains*, par Aurelius Vic- tor. Les *Vies des Empereurs* ont été imprimées à Paris, en 1577, avec *l'Histoire de Justin*, traduite par Seys- sel. On ignore l'époque de la mort de Dumont ; il aurait mérité une place dans la *Centuria illustrium correcto- rum* de Zeltner. W—s.

DUMONT (JEAN), publiciste, né en France, dans le 17^e. siècle, suivit la carrière des armes, mais n'obtenant pas un avancement aussi prompt qu'il l'aurait désiré, il quitta le service et parcourut les différentes parties de l'Europe. Il s'arrêta en Hollande dans l'intention d'y publier la relation de ses voyages : dans l'intervalle, il fit paraître, à la demande de son libraire, quelques brochures qui furent recher- chées avec empressement, parce que le ministère de France y était peu mé- nagé. Cette faute lui ayant ôté l'espoir d'obtenir un emploi dans sa patrie, il songea à former un établissement so- lide dans le pays qu'il habitait. La connaissance qu'il avait acquise des rapports et des intérêts des différentes

nations, lui fit naître l'idée d'ouvrir un cours de droit public; ce projet réussit au-delà de ses espérances. Quelques compilations utiles qu'il publia à la même époque, le firent connaître sous des rapports avantageux dans les pays étrangers. L'empereur d'Allemagne le nomma son historiographe, et quelque temps après lui donna le titre de baron de Carlscroon. Il mourut à Vienne, en 1726, dans un âge avancé. Dumont écrivait avec facilité, mais son style manque de couleur et de correction; cependant ses ouvrages sont estimés parce qu'ils renferment un grand nombre de pièces intéressantes pour l'histoire. Le rédacteur des *Traité de la Bibliothèque historique de la France* a fait de Dumont quatre auteurs différents. Cette erreur inconcevable a été relevée par M. Martens, dans la *Vie de cet écrivain*, en tête du tome I^{er} du *Supplément au recueil des principaux Traités*, Göttingue, 1802, in-8°. On donnera ici la liste des ouvrages de Dumont, parce qu'on ne la trouve nulle part complète : I. *Nouveau Voyage au Levant*, La Haye, 1694, in-12, réimprimé sous le titre de *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malte et en Turquie*, La Haye, 1699, 4 v. in-12, fig. Cette dernière édition est assez recherchée, quoiqu'on ait sur ces différents pays des ouvrages plus exacts et mieux écrits; II. *Mémoires politiques pour servir à la parfaite intelligence de l'Histoire de la Paix de Ryswick*, La Haye, 1699, 4 vol. in-12 : c'est un abrégé de ce qui s'est passé de plus considérable depuis la paix de Munster (1648), jusqu'à la fin de l'année 1674. L'auteur n'a point poussé jusqu'à la paix de Ryswick comme c'était son projet; III. *Mémoires sur la guerre présente* (1700), La Haye,

1703, in-12, peu favorable à la France; ils ont reparu sous *Recherches modestes des causes de la présente guerre, en ce qu'elle concerne les Provinces unies* in-12; IV. *Recueil de Traité de Paix et de Commerce entre les rois, princes et états de l'Europe, depuis la Paix de Munster*, Amsterdam, 1711 in-12; V. les *Soupirs de l'Europe à la vue du projet de paix dans la querelle de la république de la Grande-Bretagne*, 1712, in-12; la *Pierre de touche de la République de la Hollande*, sur un livre des *Soupirs de l'Europe*, 1711; VII. *Remarques sur la République de la Hollande*, à l'occasion de la *Pierre de Touche*, Landrecy in-12; VIII. *Corps universel de diplomatique ou le Droit des gens contenant un Recueil des Traité d'alliance, etc., faits depuis Charlemagne jusqu'à présent*, Amsterdam, 1726 in-8°, 8 vol. in-fol. Après la mort de Dumont, J. Rousset a continué la collection qui est estimée; quelle on doit joindre : 1°. *Recueil des anciens Traité jusqu'à Charlemagne*, par Barbeyrac, 1722 in-fol.; 2°. *Supplément au Corps universel de diplomatique, avec le Cours de l'Europe*, recueilli par Dumont, et mis en ordre par J. Rousset, 3 vol. in-fol.; 3°. *Recueil des Traité de Paix du dix-huitième siècle*, par St. Priest, 1722 in-fol.; 4°. *Négociations secrètes pendant la Paix de Munster*, par Nabrock, 1724, 1725, 4 v. in-fol. IX. *Batailles gagnées par Eugène de Savoie*. La Haye in-fol. C'est un recueil de gravures assez belles, avec des explications toriques par l'ouvr

729, sous le titre d'*Histoire du prince Eugène*, et avec ions de Roussel, qui forment ùme; on y en a ajouté, en i troisième qui contient l'*Histoire de Marlborough et e de Nassau-Frise* : les gra it à peu près le seul mérite de ge. Lenglet Dufresnoy assure ince Eugène lui-même en fai de cas, quoiqu'il y soit ex nt loué. Dumont est encore s *Lettres historiques conte qui se passe de plus impor-Europe*, in-12; il en parai- : volumes par an. Cet ouvrage e, commencé en 1692, a été usqu'en 1710 par Dumont. le continua jusqu'en 1728, ignant différents collabora s premiers volumes de ce jour- estimés. W—s.

ONT (François), né à Paris en 1688, fit de rapides progrès sous son père, maître sculpteur de la ville de St.-Luc; il remporta le premier prix de l'académie et était près de partir pour Rome lorsqu'il fut retenu dans sa patrie par l'amour; il épousa la fille de son maître. Dès l'âge de vingt-trois ans il fut admis à l'académie, et donna à l'assemblée de réception une figure d'homme portant un *Titan foudroyé*; ce morceau est d'un beau style et d'une exécution parfaite. On voit le géant étendu sur le Ciel qui le punit. Sans doute les différents ouvrages qui ont contribué à sa réputation, et dont plusieurs sont perdus, avant la révolution, ont fait honneur au talent de Dumont; mais son ouvrage le plus remarquable est un *St. Jean et St. Joseph*; le premier est presque nu, il avait le bras appuyé sur un tronç

d'arbre, et tenait une croix de roseaux, enveloppée d'une baderolle. St. Joseph, caractérisé par le lys qu'il tenait de la main droite, avait dans la gauche un livre sur lequel il semblait méditer. Les deux autres figures parallèles, représentant St. Pierre et St. Paul étaient du même auteur; nous ignorons ce que sont devenus ces différents ouvrages; tout porte à croire qu'ils ont été détruits par le vandalisme révolutionnaire. Le duc de Lorraine voulut s'attacher un artiste devenu célèbre dès son entrée dans la carrière, l'appela à Nancy, et le décora du titre de son premier sculpteur; mais les travaux du premier sculpteur se réduisirent à un fronton et au modèle d'un autel. Un monument plus capital dont il fut chargé, et qui causa sa mort, fut le tombeau du duc de Melun, qui était autrefois placé chez les Dominicains de Lille. Dumont alla dans cette ville pour mettre la dernière main à son ouvrage : l'échafaud se brisa sous lui, il se cassa la jambe, et reçut plusieurs contusions et blessures plus dangereuses. Après avoir languie long-temps, il mourut en 1726, à l'âge de trente-huit ans, n'ayant fait, en quelque sorte, qu'indiquer ce qu'il aurait pu faire un jour. A—s.

DUMONT (JEAN), dit *le Romain*, peintre, né à Paris, en 1700, fut un des artistes du dernier siècle dont le talent n'égalait pas la réputation. Son morceau de réception à l'académie de Peinture, représente Hercule et Omphale : il est bien peint ; mais on y cherche vainement le germe d'un grand talent susceptible de recevoir de grands développements. Dumont ne se montra dans aucun autre de ses ouvrages supérieur à l'idée que son morceau de réception avait donnée de son mérite. Il fit toujours bien, mais ne put jamais atteindre au mieux. Son pinceau

avait plus de correction que d'éclat ; il manque de grâce et de facilité. Ce dernier défaut se fait sentir surtout dans les ouvrages où ce peintre a voulu représenter des scènes familières : on n'y trouve presque aucune des qualités nécessaires à ce genre de peinture. Dumont a pourtant joui, pendant une grande partie du siècle dernier, de la réputation d'un peintre distingué. Les tableaux où il avait représenté la *Mère Savoyarde*, la *Charmante Catin*, furent regardés comme de petits chefs-d'œuvre, et gravés par Daullé, artiste habile de la même époque. Ses seuls tableaux d'histoire ont conservé quelque estime ; ils sont sagement composés, et d'un dessin qui ne manque pas de correction : celui qui représente *Lyncus voulant assassiner Triptolème*, et changé en lynx par Cérès, a été gravé par J. Danzel. A—s.

DUMONT. F. BUTEL.

DUMOULIN (CHARLES), en latin *Molineus* (1), célèbre juriconsulte, naquit à Paris vers la fin de l'année 1500. Il était issu d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Elisabeth d'Angleterre. Cette princesse ne désavouait point cette alliance, qui n'est point une fable, comme quelques-uns l'ont cru. Dumoulin fit ses premières études à l'université de Paris, et son droit à Poitiers et à Orléans. Dès l'an 1521 il donna dans cette dernière ville des leçons qui commencèrent sa réputation. Ayant été reçu avocat au parlement, en 1522, il fut obligé d'abandonner la plaidoierie et de se borner à la consultation et à la composition des livres, à cause d'un bégaiement auquel il était sujet. L'étude était pour lui une passion si impérieuse, qu'il fit raser sa barbe, contre la coutume d'a-

lors, pour ne pas perdre les mœurs qu'il aurait fallu employer à la sagesse. Il la reprit néanmoins dans ses dernières années. Pour se mettre à l'abri des distractions et des dissipations, il refusa les emplois qu'on lui offrait, et ne voulut s'assujétir au service d'aucun prince, ni d'autres personnes puissantes. Enfin il prit le parti de ne jamais se marier, et il donna en donation de tous ses biens à un pauvre, ne conservant pour son usage que les profits de son cabaret, ne tarda pas à se repentir d'un désintéressement. Son frère se vengea à son égard barbare et dévot, et prit pour profession lui fournir heureusement un moyen de s'en venger. Il se maria et ayant eu des enfants, il revint de la loi, dans la pratique des biens dont il s'était dépouillé, remenant étant célibataire. Dumoulin par là, tout à-la-fois, le plaisir de voir un ingrat, et l'avantage de contraindre dans Louise de Belloy d'un secrétaire du roi, qu'il épousa en 1538, une femme qui ne porta à la vérité qu'une dot médiocre, mais dont la vertu, la douceur et le attachement pour son ménage pour lui un grand soulagement. Il fut assailli. Le repos, qu'il désirait avec tant d'ardeur, se fuir sans cesse. Il avait une amoureuse ardente, passionnée ; incapable de dissimuler sur rien, surtout qu'il croyait la justice ou la vérité en cause, ou qu'il s'agissait des intérêts de son pays, qu'il aimait au-delà de toute expression, suivant le précepte de Thon. Dumoulin, comme tant d'autres savants de son siècle, se laissait aller dans les nouvelles opinions sur la matière de religion. Il suivit quelque temps les étendards de Calvin ; les abandonna ensuite pour le

(1) Il signait son nom *Du Molin*, mais l'usage s'est prévalu de l'appeler *Dumoulin*.

a confession d'Augsbourg, mais moins exagérée et plus . Les calvinistes lui connaissent long ressentiment de cette et ils firent plusieurs fois r haine mutuelle avec les , pour la diriger de concert Ce fut en 1552 que commencent les persécutions qui durèrent autant que sa vie. Le roi avait fait, deux ans auparavant, pour réprimer les abus, et même les faux qui se font à la daterie romaine dans les bénéfices, au grand de l'ordre ecclésiastique. Les émeutes étant survenues entre le pape Jules III, il donna un nouvel édit, de faire argent à Rome, sous quelque que ce fût. Cela déplut au pape, qui prétendait ne pas permis au roi de rien touchant ce qui regardait la ecclésiastique, et que l'autorité du Siège était blessée par ce . Il est pourtant vrai, » dit à son l'historien de Thou, « que ont toujours été en possession du droit ; et Charles Dumoulin et célèbre jurisconsulte, qui n'était en grande vénération seulement par son jugement et sa profonde érudition, mais par la probité et la sainteté de ses mœurs, homme consommé en la loi du droit français ancien et moderne, et très zélé pour sa patrie, ont prouvé par des raisons abondantes, dans le commentaire qu'il fit sur cet édit. » En respectant l'autorité spirituelle du pape, il n'écartera pas les prérogatives que les papes avaient introduites, et les rois véritables avaient encore . Ce fut un grand trait de luthéranisme un temps où ces ma-

tières n'étaient pas encore autant éclaircies qu'elles l'ont été dans la suite. Le pape lui-même en fut tellement déconcerté, qu'il devint plus docile aux propositions pacifiques du roi. C'est à cette occasion qu'Anne de Montmorency, alors maréchal, ensuite connétable de France, dit au roi, en lui présentant Dumoulin : *Sire, ce que votre majesté n'a pu faire avec trente mille hommes, ce petit homme (Dumoulin était d'une petite taille), l'a achevé avec un petit livre.* La cour de Rome n'a jamais pardonné à Dumoulin le tort que son commentaire lui avait fait ; elle n'a rien oublié pour flétrir sa mémoire. Clément VIII condamna ses ouvrages à être brûlés. Ils furent mis à l'index au premier rang des livres défendus. Dans les permissions de lire les ouvrages qui y sont placés, on exceptait toujours ceux de Machiavel et de l'implé Dumoulin ; c'est ainsi qu'on le qualifiait. Ceux qui, dans les pays où les défenses de ce genre sont respectées, ont voulu profiter des lumières que renferment ses écrits de jurisprudence, les ont fait réimprimer sous le nom supposé de *Gaspar Caballinus de Cingulo*. Ce n'est qu'à la faveur de ce déguisement qu'il est permis de le citer. En France, quoique le commentaire de Dumoulin fût dédié au roi, et imprimé avec privilège, il ne le rendit pas moins odieux à quelques français, qui avaient alors tout le pouvoir, et qui, suivant de Thou, étaient plus portés pour les intérêts de Rome que pour les droits du royaume : l'autorité du parlement put à peine le soustraire aux persécutions qu'ils lui suscitèrent. N'ayant pu le perdre légalement, on l'attaqua par la violence ; sa maison fut pillée et sa vie en danger : il ne la sauva qu'en cherchant un asile en Allemagne, où il fut très bien accueilli. Il séjourna

quelque temps à Tubingen , où l'on accourait de toutes parts pour prendre ses avis ou assister à ses leçons. Ayant obtenu la permission de rentrer en France , par le crédit de ses protecteurs et de ses amis , il pensa à y retourner. Il s'arrêta , chemin faisant , à Strasbourg , à Dôle , à Besançon , où l'on montra autant d'empressement de l'entendre , que l'on avait fait en Allemagne. Il donna à Montbelliard une preuve de la fermeté de son caractère. Le duc , qui l'y avait attiré , voulut lui faire signer une consultation contraire à son opinion. Il aima mieux subir trois mois de prison que de mentir à sa conscience. Il ne recouvra sa liberté que par l'adresse de sa femme , qu'il eut le malheur de perdre quelque temps après : il s'en consola en en épousant une autre. A peine rentré à Paris , où il avait repris ses occupations habituelles , les troubles de religion qui s'élevèrent dans cette ville l'obligèrent de la quitter encore , après avoir vu sa maison pillée une seconde fois. Il se retira à Orléans , ensuite à Lyon , où il fut emprisonné sur la dénonciation des ministres calvinistes. Lorsqu'il eut été élargi , il revint à Paris , où de nouveaux orages l'attendaient. Les jésuites , dont la société naissante fixait déjà l'attention publique , demandaient de pouvoir y établir un collège. L'université s'y opposa. Dumoulin justifia cette opposition dans une consultation , qui n'empêcha pas l'université de perdre sa cause. Les jésuites , protégés par le chancelier de l'Hôpital , l'emportèrent. Ce qui détermina le parlement , au rapport du président de Thou , de les admettre dans l'instruction publique , c'est qu'on regarda l'éducation qu'ils offraient à la jeunesse comme un préservatif certain contre les nouvelles erreurs. La consultation de Dumou-

lin réveilla la haine de sa qu'une affaire plus sérieuse éclater. Le concile de Trente fin d'être terminé ; les au du pape et des princes les sants de l'Europe pressaient le faire publier en France les plus influents du concile n'étaient pas de cet avis ; gnaient de ressusciter les sentions civiles , qu'on a de peine à assoupir pour ces tants ; et d'ailleurs plusieurs du concile contenaient des contraires à nos libertés l'autorité royale , qu'ils ne approuver. Dans un concile Fontainebleau , le 27 de fév. il y eut à ce sujet une alter vive entre le chancelier et le cardinal de Lorraine : que le concile de Trente ne publié. Dumoulin , sollicité de son avis la décision du concile sou *Conseil sur le j cile de Trente*, Lyon , c'est une consultation en dans laquelle il examinait décrets du concile , et tâvair , par plusieurs raisons nul , qu'il y avait eu des la publication , qu'il avait fini contre les décrets Pères et contre la liberté de France. Il ne ménagea pressions , étant naturel aux sarcasmes et aux injures tous les écrivains de ce pelle la réformation fait concile une vraie *déformation* nemis de Dumoulin av trop belle occasion de le la laisser échapper. Ils d'avoir voulu exciter un troubler la tranquillité ; firent tant de bruit , que qui l'avaient engagé à pu

, l'abandonnèrent. Le parlement, malgré l'estime qu'il avait pour lui, fut forcé de le faire arrêter. Il vint à la liberté, qu'à condition qu'il ne pourrait plus rien faire imprimer sans la permission du roi. Aumoulin avait obtenu quelque chose de la part des catholiques, mais la guerre aux calvinistes, qui n'étaient pas les moins nombreux de ses adversaires. Depuis qu'il avait abandonnés, il n'est pas surprenant qu'ils ne lui eussent rien fait en France, soit pendant son séjour à l'étranger. Ses ouvrages étaient brûlés à Genève comme à Paris, et tel est l'aveuglement de la multitude dans l'affaire du concile de Trente où les opinions de Dumoulin étaient, sur ce point, si bien opposées avec celles des calvinistes, qu'il y avait autant d'acharnement contre les catholiques. Il voulut donner une raison : il les dénonça comme hérétiques, par une requête qui fit grand bruit dans le temps, et qui irrita leurs ministres, presque tous ignorants et gens de néant, commandant en France que pour y mettre fin au désordre et de sédition, il fallait allumer la guerre civile ; prétexte d'une liberté imaginaire pour bouleverser la constitution du royaume, et le réduire en un état politique ; mais on ne voit pas que cela ait eu d'autres suites. La mort vint mettre un terme à une vie si agitée. Dumoulin rendit l'âme le 27 décembre 1566, entouré de trois docteurs de Sorbonne, auxquels il dicta et expliqua d'une manière simple, suivant l'auteur de sa vie, son sentiment de la prédestination. Le docteur de Thou raconte que Dumoulin reconnut ses erreurs, et revint au catholicisme quelque temps

avant sa mort. Ce qui l'avait le plus disposé à ce retour vers la religion de ses pères, c'était d'avoir vu que la réforme qu'il avait si ardemment souhaitée dans la religion, avait dégénéré en licence et en faction : il promettait, s'il vivait plus long-temps, d'en retirer beaucoup, par ses leçons et son exemple, de l'erreur qui s'accroissait chaque jour. Dumoulin était sans contredit non seulement un des plus grands jurisconsultes, mais encore un des hommes les plus érudits de son siècle. Il manque, à la vérité, quelquefois de critique, science encore peu avancée de son temps ; mais, outre qu'il connaissait à fond les livres du droit civil, il possédait bien les Pères, les historiens ecclésiastiques, les canons des conciles, les canonistes et même les théologiens scholastiques. Il est étonnant qu'un seul homme ait pu lire et écrire autant d'ouvrages qu'il l'a fait. Il trouva le premier les véritables sources et les règles fondamentales du droit français, chose d'autant plus difficile, que les monuments de notre histoire, où l'on pouvait les découvrir, étaient encore ensevelis dans l'obscurité la plus profonde. La force de son génie et la constance de son application suppléèrent aux ressources qui lui manquaient. Ce qu'il a fait sur une partie de la coutume de Paris a toujours passé pour un chef-d'œuvre. Il revint également les plus importantes des autres Coutumes de France, et les éclaircit par des explications : il aurait voulu ôter les contradictions, les différences et les ambiguïtés qu'il y avait entre elles, et tarir la source des procès auxquels elles donnaient lieu. Il toucha aussi les ouvrages des plus célèbres jurisconsultes qui l'avaient précédé, et en rectifia les opinions. Son style manque d'élégance ; il est même quelquefois barbare. Mais il rachète ces

défauts par une sagacité rare, un jugement supérieur, qui ramènent tout aux principes de la raison et de la justice. C'est, suivant d'Aguesseau, l'auteur le plus analytique qui ait écrit sur la jurisprudence : il remonte toujours aux principes, pour descendre par gradation aux dernières conséquences. Son esprit subtil et pénétrant avait saisi toute la métaphysique de la jurisprudence : c'est en en puisant les éléments dans ses ouvrages, et en les exposant d'une manière plus méthodique, dans son *Traité des Obligations*, que Pothier s'est placé au rang des premiers jurisconsultes. Jamais aussi personne n'a joui dans les tribunaux d'autant d'estime et de considération ; ses opinions y étaient regardées comme des oracles. Dumoulin avait le sentiment de sa force : il savait tout ce qu'il valait, et il s'exprimait même là-dessus avec une franchise peu modeste, à la vérité, mais qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait : « Moi qui ne le cède à personne, et » à qui personne ne peut rien apprendre », disait-il en tête de ses consultations. Il a failli cependant céder aux atteintes du temps et des révolutions, qui détruisent les réputations comme les empires. Notre ancienne législation, cet ouvrage de tant de siècles, cette production de tant de rares esprits qui avaient perfectionné successivement notre civilisation, allait être oubliée ; ce système si bien combiné, qui réglait l'ordre public comme les intérêts domestiques ; qui faisait descendre les principes du juste et de l'injuste jusques dans les plus petits détails des actions humaines ; qui, commencé par les Romains, s'était si bien amélioré parmi nous, avait fait place à des codes mesquins, déchaînés, qui laissent presque tout à l'arbitraire, règle unique des gouverne-

ments usurpatenrs et vénement heureux France son souverai dra aussi les lois q long-temps sa gloire et qui, perfectionne lui conserveront l qu'elle a toujours eu civilisées. La réputation ainsi que de tant d risconsultes, ne po Les lumières que le ferment ne seront nous. Ceux de Dum bord par lui sépar cueillis en plusieurs savoir : 5 vol. en 1654; la meilleure est celle de Paris, : donné par les soins son. Garrigan, lui avait fait distribuer pectus d'une nouve moulin, qui n'a p mis dans ce prosp moulin, que M. Li avait lu dans une a cats, et placé à la t *des Fiefs*, tirée de Dumoulin sur la 1775, in-4°. Plus écrit la vie de ce cel la plus étendue est avocat au parlem in-4°. Les infort poursuivi pendant jusques à sa postér d'hydropisie, troi après lui ; sa fille Bobé, avocat au p de Coulomiers, f ses deux enfants, s'introduisirent da

DUMOULIN.

MOULIN.

DUMOURIEZ

un), né à Paris en 1707, nile originaire de Provence, missaire des guerres en 1732. rge, en 1759, de l'intendance e du maréchal de Broglie. La la peinture, la littérature ajours eu du charme pour ige de cinquante-cinq ans, eat tourmenté de la pierre, es douleurs en s'occupant . Ce fut à cette époque qu'il *Richardet*; c'était une imi- un poème italien (voy. Fon-); mais l'original a trente adumouriez réduit à douze. ex était chevalier de S. Louis; et en 1769. Outre son poème *ardet*, qui a été imprimé en 1 vol. in-8^e et petit in-12, et vait publié, comme essai, les miers chants sous ce titre : *le poème dans le genre ber- mité de l'italien*, 1764, in-8^e de lui, dit le *Necrologe* , « des poésies fugitives, un de *Griselidis*; une tragédie *métrius*; des traductions de es italiennes, espagnoles et es : enfin un ouvrage, très ux, sur l'administration des s, que M. son fils doit donner au public, augmenté des qui y manquent. » Il ne pa- que ces ouvrages aient vu le me-François Duperrier Du- était le père de M. Charles- Dumouriez, général français la révolution, et célèbre par agne de Champagne, la prise , etc., etc. A. B.—T.

DUMOUTIER (DANIEL), peintre ait, naquit, à Paris, vers le u 16^e siècle. On ignore qui aître, mais tout porte à croire at un de ces peintres italiens bienfaits de François 1^{er}. attirés en France; il tint un

rang distingué parmi les français qui cultivèrent les premiers la peinture avec succès : ses portraits, devenus aujourd'hui fort rares, sont dans le goût de ceux que le Primatice avait faits des principaux seigneurs de la cour de François 1^{er}. Une exécution facile et peu travaillée, beaucoup de liberté dans le pinceau, la physionomie des figures heureusement conservée, voilà les caractères auxquels on reconnaît les portraits de Dumoutier; ils ont aujourd'hui pour nous un genre de mérite plus précieux encore que le mérite de l'exécution, celui de nous avoir conservé les traits de plusieurs personnages célèbres des cours de François 1^{er}. et des rois de sa famille, de Henri IV, et même de quelques-uns de la cour de Louis XIII. On connaît encore de ce maître une suite de cinquante-six portraits dessinés aux trois crayons, qui ont un caractère d'originalité particulier : tous paraissent avoir été dessinés d'après nature. Ce sont autant d'esquisses historiques, puisqu'il n'est aucun des personnages représentés qui n'ait joué un rôle plus ou moins important dans l'histoire de son temps. Le célèbre Mariette en avait formé la collection, qu'on admira long-temps dans le cabinet de M. Delatour, savant imprimeur de Paris. Dumoutier, qui doit être considéré comme un des pères de la peinture en France, mourut, à Paris, en 1631. — Il y a eu en France plusieurs autres peintres du nom de Dumoutier, le dernier, mort en 1782, a joui de quelque réputation.

A.—s.

DUN (DAVID LORD), juriconsulte écossais, dont le vrai nom était David Erskine, naquit, en 1670, à Dun dans le comté d'Angus, et fut élevé dans les universités de St.-André et de Paris. Il se distingua par ses talents

comme avocat à la cour de session, dont il devint un des juges en 1711, et se signala plus encore dans le parlement écossais, par son opposition au projet d'union de l'Angleterre et de l'Écosse. Ce qui honore surtout sa mémoire et prouve que son zèle était sincère, c'est sa bienfaisance généreuse envers le clergé épiscopal persécuté. Nommé, en 1713, l'un des commissaires de la cour *of justiciary*, il conserva cette place jusqu'en 1750, qu'il se retira volontairement. Il mourut, dans son pays natal, en 1755, âgé de quatre-vingt-cinq ans. On a de lui, les *Conseils du lord Dun*, (*lord Dun's advice*), 1752, in-12, ouvrage très estimé. X—s.

DUNAND (JOSEPH), capucin, né à Besançon le 11 décembre 1719, l'un des plus laborieux compilateurs que cet ordre ait produits, a consacré sa vie entière à recueillir des notes sur l'histoire de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Il était en correspondance avec la plupart des savants de ces deux provinces, et il en est peu à qui il n'ait communiqué d'utiles renseignements pour leurs ouvrages. C'est ainsi qu'il a fourni à Courtepée les articles sur Auxonne et Saint-Jean-de-Laône, pour la *Description de la Bourgogne*; à Guillaume, des preuves et des chartes pour l'*Histoire des sires de Salins*; à Chevalier, pour l'*Histoire de Poligny*, etc. Ses supérieurs l'avaient dispensé de l'assistance au chœur pour qu'il eût plus de loisir à donner à l'étude, et sur la fin de sa vie, on lui permit de prendre un logement hors du couvent. La plus grande partie des collections qu'il avait rassemblées ont été détruites par l'effet de la révolution, ses héritiers ayant craint de compromettre leur tranquillité s'ils s'obstinaient à conserver le fruit de ses recherches sur le parlement, la

confratrie de Saint-familles nobles de la membre de l'académi de celle des curieux Hesse-Cassel. Il mo en 1790, et fut inhi caveaux de la maison a de lui : I. *Lettre l tique, dans laquel Henri de Portugal maison de Bourgog de celles des comte imprimée dans le 1758. II. Moyen po l'histoire du comté manuscrit; III. D prouver, contre de M. Dupuy, qu'Aux de ce nom étaient d gogne en 1237; l' dissertations de M. l'antiquité de la vi Dissertation sur l' de Chrysopolis don Besançon; VI. les I toises. Ces différents acquis par la ville de posés à la bibliot VII. Bibliothèque d tois, sept cahiers in dans le cabinet de Poligny.*

DUNBAR (GUTHRIE), écossais, né vers 1160, croit à Salton dans l' dans sa jeunesse 1 dans l'ordre de St-F propre à ce genre en Écosse vers 1490 cette époque qu'il co leurs poèmes. Le p blié en 1503, et int et la Rose, fut écri mariage de Jacques rite Tudor, fille ain Ainsi que dans plus poèmes, Dunbar y

ecclésiastique, que ses talents dévouement méritaient bien. Il n'eut cependant en avoir rien, et Kennedy, son contemporain qu'il vécut dans la pauvreté. vices, au jugement de deux hommes distingués, Warton et Pinkerton, font remarquer par la richesse des images et des expressions ; mais difficile de les goûter aujourd'hui pour avoir fait une étude particulière de ce langage devenu presque inintelligible.

X—s.

DUNCAN, roi d'Écosse à la fin du 13^e siècle, était fils naturel de Malcolm III. La noblesse d'Écosse alla chercher en Angleterre pour épouser à Donald VIII, qui s'était, d'ailleurs, emparé de la couronne. Duncan, qui était un homme de bien, et se conduisait avec plus de sagesse qu'il n'aurait dû, ne tarda pas à être haï de ses sujets. Son rival, Malcolm, de cette disposition pour le trône assassiné pendant la nuit, à Inverness, en 1095. Il avait régné un an.

E—s.

DUNCAN (MARC) V. CERISANTES. DUNCAN (DANIEL), docteur en médecine, né à Montauban en 1649, vint à Londres le 30 avril 1735, était petit-fils de médecins français, d'une famille noble d'Écosse. Duncan, son père, qui exerçait avec distinction la médecine à Montauban, l'envoya faire sa philosophie à Toulouse, où il fut condisciple de Bayle. Il alla ensuite étudier la médecine à Montpellier, et après y avoir pris le doctorat, il vint se perfectionner dans la capitale. Revenu à sa ville natale, il y avait succédé à son père depuis huit ans, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de quitter la France. Il alla chercher un asile à Genève; mais la jalousie que ses succès excitèrent parmi ses nouveaux

confrères l'obligea bientôt de s'éloigner de cette ville. Il alla s'établir à Berne, où il exerça son art, et enseigna l'anatomie avec beaucoup de distinction. Cependant il lui fallut renoncer encore à cette nouvelle retraite. Les magistrats de Berne ayant rendu une ordonnance qui expulsait du territoire de ce canton tous les Français réfugiés, Duncan se rendit à Berlin, où il fut reçu comme un frère; on l'honora de la charge de professeur en médecine. Mais il préféra le séjour de la Haye; il l'habita pendant plusieurs années, puis il se retira à Londres, où il vécut encore vingt-huit ans, pendant lesquels il exerça la médecine d'une manière fort distinguée. Il a laissé plusieurs ouvrages, que l'on estime encore, quoique la plupart aient vieilli quant à la théorie; les principaux sont : I. *Explication nouvelle et mécanique des actions animales*, Paris, 1678, in-12; II. *la Chimie naturelle, ou Explication chimique et mécanique de la nourriture de l'animal*, Montauban, 1681, in-12, la Haye, 1707, in-8°, traduit en latin par l'auteur et considérablement augmenté, Amsterdam, 1707, in-8°. III. *l'Histoire de l'animal, ou la Connaissance du corps animé par la mécanique et par la chimie*, Paris, 1682, 1687, in-8°. Il suppose dans cet ouvrage que le principe de la vie est une matière subtile extrêmement active, qui se trouve emprisonnée dans les parties embarrassantes de la matière grossière. Il résulte de la lecture de ce traité, que notre vie est un miracle continu, à cause du nombre infini des causes qui peuvent briser les ressorts de notre corps. IV. *AVIS salutaires contre l'abus des choses chaudes et particulièrement du café, du chocolat et du thé*, Rotterdam, 1703, in-8°; en allemand,

L'ipzig, 1707, in-12 ; en anglais, Lond., 1716, in-8°. F—A.

DUNCAN (GUILLAUME), savant Écossais, né à Aberdeen en 1717, était destiné, dès son enfance, au ministère ecclésiastique ; mais ne se sentant point d'inclination pour cette carrière, après avoir fait de bonnes études, principalement au collège Maréchal, à Aberdeen, il vint à Londres en 1739, et se mit, en quelque sorte, aux gages des libraires. C'est ainsi qu'il composa divers ouvrages et quelques traductions du français, qui furent imprimées sous l'anonyme, l'auteur étant encore inconnu. On présume qu'il eut une part considérable à la traduction en prose d'Horace publiée sous le nom de Watson. Il se fit connaître plus particulièrement par une traduction en anglais des *Oraisons choisies* de Cicéron, accompagnée de notes courtes, mais judicieuses. Cette traduction est regardée, en Angleterre, comme un livre classique ; elle a été souvent réimprimée. Ses *Éléments de logique*, publiés d'abord en 1748, dans le *Précepteur* de Dodsley, sont une des meilleures introductions que l'on connaisse à l'étude de la philosophie et des mathématiques. Ils ont été imprimés séparément en 1752. On doit aussi à Duncan une traduction des *Commentaires de César*, qui a été magnifiquement imprimée en 1752, en un volume in-folio, avec de fort belles gravures. On en a fait depuis une édition plus commune, en 1 vol. in-8°. La traduction est précédée d'un excellent discours sur l'art de la guerre chez les Romains. Duncan fut nommé, en 1752, professeur de philosophie naturelle et expérimentale à l'université d'Aberdeen. Il mourut en 1760. Il avait entrepris une nouvelle traduction anglaise des *Vies de Plutarque*, une continuation de la *Cour d'Au-*

guste, du docteur Bl quel il avait appris deen, et plusieurs qu'il n'eut pas le tem

DUNCOMBE (G Londres, en 1690, nille du comté d'H qu'en 1725, comm l'amirauté. Son incli quitter son emploi, p quement à la littérat distingué par des pro agréables. Il mourut t après avoir passé s ciété des hommes les son temps, et entre cherèque Herring et Ses principaux ouvr traduction anglaise Racine, publiée en 1 lie par le public, et q tions ; II. *Lucius Ju* gédie, imitée en gran tus de Voltaire, jou beaucoup de succès, peu déclamateur, m en général une coul forme au goût de sa une 2^e. édition de la traduction de l'*Es die*, par Voltaire ; II complète d'*Horace* différentes mains, a vol. in-8°. publiés : 1757 et 1759. Son part à ce recueil, don une édition en 4 vol tionnée et augmenté bre d'imitations en tin ; IV. des essais rature insérés dans dans des Journaux éditions des *Oeuw* 1724 ; des *Poésies* beau-frère), 1755 précédés d'une noi

des *Mélanges de Jabez Hurd*, 1 vol. in-8°; des *Œuvres d'Immanuel Say*, 1745, 1 vol. et d'un volume de *Sermons* de Herring, auquel il a préface biographique.

S—D.

DUNBE (JEAN), littérateur anglais, naquit en 1730. Ses études à l'université de Cambridge, et prit ensuite les ordres. Nommé de Cantorbéry, Herring, son père, avait promis, en le lui donnant, d'être son protecteur s'il réussait dans la carrière ecclésiastique. Le prélat lui fit en effet obtenir la cure de Sundridge, dans le diocèse de Kent. Il fut successivement chapelain du docteur Squire, de St.-David, et du comte de Devon. Le docteur Herring lui procura plusieurs cures riches de St.-Augustin, St.-Marie Fredman à Canterbury. *omme quelque chose, dit-il commencer.* Malheureusement mourut deux mois après d'une famille où les lettres furent cultivées avec succès, et se maria en 1763 avec miss Highmore, personne d'un esprit distingué, d'un peintre et littérateur. Il vint s'établir à Cantorbéry, et fut nommé par l'archevêque Secker le nombre l'un des six prédicateurs de la métropole. En 1773, le comte Cornwallis lui donna la cure de Hern, à six milles de Canterbury. Malgré son protecteur, son génie et ses talents, comme il était sans ambition, ce fut à peine qu'il se borna son avancement. Nommé directeur des hospices de St.-John et de St.-Jean, place importante, mais à laquelle aucun lien n'était attaché. Il mourut en 1781, après avoir fait une étude particulière de l'art oratoire, et avait du ta-

lent comme prédicateur. On a de lui des sermons où respire une morale douce qu'il prenait dans son cœur, et un grand nombre de petits poèmes agréables et piquants, imprimés dans les recueils de Dodsley, de Pearch, de Nichols, et dans les ouvrages périodiques du temps. On cite principalement *la Fémineade*, ouvrage en l'honneur des femmes, et *la Contemplation du Soir*, parodie de l'ode de Gray; on a aussi de lui une *Vie du docteur Dodd*, 1777, in-8°; la traduction en anglais du premier volume des *Lettres d'un Voyageur anglais*, par Sherlock; des essais en prose dans les journaux; la traduction en vers de plusieurs *Odes*, de toutes les *Epodes* et du premier livre des *Épîtres* d'Horace; quelques écrits sur les antiquités, dans la *Bibliotheca topographica*. Les articles signés *Crito* dans le *Gentleman's magazine*, sont de lui. Il est en outre l'éditeur des ouvrages suivants: 1°. *Correspondance de Jean Hughes*; 2°. *Lettres du comte de Cork à Guillaume Duncombe, écrites d'Italie*; 3°. *Lettres de l'archevêque Herring*; 4°. *Lettres écrites de Russie par miss Vigor*. Son style est aisé, élégant et animé. — Miss Duncombe, qui a laissé quelques productions de sa plume et de son pinceau, est morte en 1812, à un âge avancé. Ses poésies ont été imprimées dans la collection de Nichols et dans d'autres recueils. Son *Histoire d'Honorina et de Fidelia*, insérée dans l'*Adventurer*, a été généralement goûtée. S—D.

DUNGAH, né en Irlande, dans le 18^e siècle, fut amené en France dans sa jeunesse, et s'appliqua avec succès à l'étude des belles-lettres et de l'astronomie. On croit qu'il se retira à l'abbaye de St.-Denis, et qu'il y termina ses jours vers 820. Charlemaigne le consulta au sujet de deux éclipses

de soleil qu'on disait être arrivées en 810. Dungal satisfait aux questions du prince par une lettre, dans laquelle il prouve que de semblables phénomènes n'ont rien d'effrayant. Elle a été insérée dans le *Spicilege* de dom d'Achéry, avec le jugement d'Ismaël Boulliau sur cette pièce. On regarde généralement Dungal comme l'auteur d'un Traité en réponse à l'*Apologeticus de cultu imaginum et sanctorum*, ouvrage dans lequel Claude, évêque de Turin, attaquait le culte des images. Dungal prend dans ce Traité la qualité de *Diaconus parisiensis*. Papyre Masson en donna une édition, Paris, 1608, in-8°, et il a été réimprimé dans la *Bibliotheca patrum*. Dom Martène a publié, dans le 7^e. vol. de son *Amplissima collectio*, un recueil de vers attribués à Dungal. On distingue dans ce petit recueil un poëme en l'honneur de Charlemagne et un éloge de la poésie.

W—s.

DUNI (EGIDIO ROMUALD), compositeur célèbre, naquit à Matera, dans le royaume de Naples, le 9 février 1709; il était le dixième enfant de son père. A l'âge de neuf ans on l'envoya au conservatoire de la *Pietà* de Naples, où il eut pour maître le fameux Durante. La vie de Duni peut être divisée en deux parties, celle où il composa des opéras italiens, et celle où il mit en musique des pièces françaises. Les premiers sont entièrement oubliés, tandis que ses opéras comiques plairont encore long-temps aux gens de goût. Son début à Rome fut un opéra de *Néron*, qui, bien qu'en concurrence avec une composition de Pergolèse, obtint une préférence marquée. Loin de s'enorgueillir de ce succès, Duni déplora son triomphe. Il partit ensuite pour Vienne, où il fut employé dans des

n re ans en patrie, fut : mps maître de cha) e, alla succéder à Londres et en Irlande, où il consulta Boërhaave sur une maladie chronique dont il était affecté. Les soins de ce grand homme lui avaient à peu près rendu la santé lorsque, en retournant dans son pays, il fut attaqué par des voleurs, et courut risque de la vie. Le saisissement qu'il éprouva supprima un flux morrhoidal auquel il était sujet, ce qui influa beaucoup sur le reste de sa vie. Après avoir visité Gênes, Duni vint à Sestri, où il enseigna la musique à la fille de l'infant duc de Parme. La cour de ce prince étant presque toute française, il hasarda de mettre en musique quelques pièces d'opéra dans cette langue. La *Ninette de Paris* fut son coup d'essai; il donna ensuite la *Chercheuse d'esprit* et le *Peintre amoureux de son maître*. En 1757 il retourna à Paris, où il se fixa, et où il mourut le 11 juin 1775. Duni doit être regardé comme le premier compositeur qui ait su donner au chant français l'âme et la vie. Avant lui, notre musique n'était qu'une suite d'accords insignifiants, fruit d'une science stérile, ou bien une langoureuse et triste psalmodie. Les airs de Duni, gais, naturels, faciles, sont toujours adaptés au caractère des paroles, et nul musicien ne développe plus heureusement que lui le principe imitatif de son art. Les *Chasseurs*, la *Laitière*, la *Fée Urgolle*, les *Mussonneurs* offrent une preuve de cette assertion, et sont toujours entendus avec plaisir. « Je désire être chanté » long-temps, » disait Duni; jamais souhait ne fut mieux exaucé. Ses opéras italiens sont *Néron*, *Artaxercès*, *Bajazet*, *Cyrus*, *Hypocrisie*, *Le maître*, *Dani*, *Alexandre*.

si, *Caton, Didon, Démétrius, piade*. Voici la liste de ses œuvres françaises. *Ninette à la mode* (1755), le *Peintre amoureux de son modèle* (1757), le *Curieux*, *Sangrado, Nina et Linotte*, *La Fille mal gardée* (1758), *Le veau indécise* (1759), *L'Isle aux roses*, *Mazet*, *la bonne Fille* (1760), le *Retour au village*, les *Amateurs* ou le *Procès*, le *Milicien*, les *Chasseurs* et *la Laitière*, le *Jeune homme* (1763), *l'Ecole de la danse*, *la Fée Urgelle* (1765), *la Fête de la moisson* (1766), les *Moissonneurs*, *les Vins* (1768), *Thémire* (1770). On lit de l'article *Cazotte* de la *Biographie* attribue la musique des *Amateurs* à Rameau neveu. D. L. DUNKER (BALTHASAR-ANTOINE), peintre et graveur à l'eau-forte, né à un grand village près de Stralsund, le 1766, a écrit lui-même les mémoires de sa vie, qui vont jusqu'en 1795, et qui se trouvent imprimés dans le supplément de l'histoire des arts peints de la Suisse, par Fœsslin. Dunker était fils d'un peintre de Saal. Le célèbre Hackert, qui était déjà un maître très habile, prit le jeune Dunker en affection, et fut son guide dans la carrière des arts. Le maître et l'élève firent ensemble le voyage de Paris, en 1765. Dunker conservait alors à la gravure la même passion qu'Edelinck et Drevet lui en avaient donnée; il accueillit le jeune homme avec bonté, dirigea et encouragea ses travaux, et le recommanda à son père, qui voulut aussi être son père; mais Dunker ne tarda pas à quitter l'école de ce peintre pour entrer dans celle de Hallé. Il se livrait avec toute l'ardeur de l'enthousiasme et du talent, quand il arriva la fâcheuse nouvelle du renversement de la fortune de ses parents,

occasionné par les banqueroutes de quelques grandes maisons d'Angleterre et de Hollande. Obligé désormais de songer à se procurer des moyens personnels d'existence, il abandonna la peinture historique pour se livrer entièrement au genre plus lucratif du paysage. Les tableaux se multiplièrent sous son pinceau; mais le prix qu'il en retirait, ne suffisant pas encore pour le mettre au-dessus du besoin, il essaya de se faire une autre ressource de la gravure à la pointe, d'après les eaux-fortes de Laurent; ses premiers essais trompèrent son attente. Il se remit à peindre le paysage avec une nouvelle ardeur, ne négligeant pourtant pas tout-à-fait l'étude de la gravure. Une eau-forte qu'il fit, d'après un dessin de sa composition, commença sa réputation comme graveur. Basan ayant entrepris de faire graver, dans un format commode, le cabinet de tableaux du duc de Choiseul, chargea Dunker de coopérer à l'exécution de cette grande entreprise; l'ouvrage fut porté à sa fin en peu de temps, malgré l'exil du ministre, dont la disgrâce eut cependant pour Dunker des suites plus fâcheuses que pour l'entrepreneur, puisqu'elle lui enleva toutes les espérances que ce travail lui avait données. Trompé dans son attente, il quitta Paris pour aller travailler à Bâle au catalogue figuré de la galerie Dusseldorff, que M. de Méchel faisait exécuter; mais ennuyé d'un travail qu'il était obligé de faire d'après de simples croquis, ne donnant même pas l'esprit de la composition dont on voulait qu'il fit la gravure, il se rendit à Berne auprès de son ami Freudenberg. L'accueil favorable qu'il reçut des amateurs et des artistes de cette ville, l'engagea à s'y fixer; il s'y maria en 1775, et acquit le droit de bourgeoisie dans le

canton. Il entreprit, en société avec Freudenberger, de faire une suite de gravures pour différents ouvrages, tels que *l'Heptameron français de la reine de Navarre*; un tableau des costumes, des mœurs et de l'esprit français avant la révolution. Ce dernier ouvrage se compose de quatre-vingts-treize caricatures, dont les sujets ont presque tous été puisés dans le tableau de Paris de Mercier; il parut en 1791, 1 vol. in-4°. A la mort du célèbre Haller, Dunker consacra une gravure à la mémoire de ce grand homme, et fit imprimer une ode de sa composition, qui montre qu'il avait aussi du talent pour la poésie. Son portrait, très bien gravé par Lips, se trouve en tête des mémoires de sa vie.

A—s.

DUNLOP (ALEXANDRE), helléniste écossais, naquit en 1684, en Amérique, où son père vivait alors dans un exil volontaire. Ayant passé en Ecosse au moment de la révolution, il fut nommé en 1720 professeur de grec de l'université de Glasgow. Il se fit de la réputation par sa méthode d'enseignement, et publia, en 1736, une grammaire grecque, qui est encore la plus en usage dans les universités écossaises. Il mourut à Glasgow, en 1742.

S—D.

DUNLOP (GUILLAUME), frère du précédent, théologien irlandais, né en 1692, à Glasgow, où son père était principal de l'université, mourut en 1720, âgé de vingt-huit ans, après avoir occupé avec honneur, pendant les quatre dernières années de sa vie, la chaire royale de théologie et d'histoire ecclésiastique du collège d'Edinburgh, et après avoir joui, si jeune encore, d'une grande réputation comme prédicateur. On a de lui 2 vol. in-12 de *Sermons*, et un *Essai sur les conversions de soi*.

S—D.

DUNN (SAMUEL), géomètre anglais du 18^e siècle, natif du Devon, enseigna les mathématiques à Crediton, son tal, puis à Chelsea, ensuite à Londres, et fut chargé de l'enseignement des aspirants de marine au service de la compagnie des Indes. Il fut professeur de mathématiques à la chaire de la même compagnie et publia quelques ouvrages dont voici les titres : I. *Le l'astronomie et la philosophie des comètes*, 1759; II. *Introduction à l'astronomie générale à l'astronomie pratique*, 1775; III. *Le Guide du navigateur dans les mers orientales indiennes*, 1776; IV. *Notice de navigation pratique guide dans les mers des Indes*, 1778; V. *des Observations astronomiques imprimées dans les Transactions philosophiques*. Du rut en 1792.

DUNNING (JEAN), lord de la loi, célèbre jurisconsulte anglais, né en 1751, à Ashborton, dans le Devonshire. Son père, qui était avocat, le destina à sa profession, et l'envoya étudier au collège de la loi à Londres. Il parut au barreau et distingua promptement. Il fut élu à un esprit mâle et indépendant, et à de grands talents d'un ordre supérieur. Il fut élu membre de la chambre des communes, le parti de l'opposition le comptait parmi ses orateurs les plus éloquentes. Son style était plein de force et de goût, d'épigrammes et de sarcasmes. Il fut nommé recorder (greffier) de Bristol, et en 1764 procureur général : il conserva cette place jusqu'en 1770. Il fut nommé chancelier du duché de Lancaster, et créé lord Ashborton en 1782. Il mourut le 18 août 1782. Edmond Burke

éloge de son caractère et de ses dans un de ses discours. Dunait généralement regardé comme nier avocat d'Angleterre ; aussi une clientèle très nombreuse , elle il ajoutait encore en se charfréquemment de plaider la cause mme indigent. Il était cependant de convenir qu'il avait de la à suffire à tant d'occupations. ses amis lui demandant comil pouvait venir à bout des affans nombre dont il était chargé : *coup se font d'elles - mêmes* , dit Dunning , *j'en fais aussi mes-unes* , *et le reste ne se fait* Robert Héron , écrivain écossais , lié en 1782 , une édition des sa *Lettres de Junius* , où il at : cet ouvrage à Dunning. Il fonde conjecture , non-seulement sur la nblance du style de ces lettres celui des discours et autres écrits a conservés du lord Ashburton , aussi sur la nature des circonst de sa vie. Si cette opinion était prouvée , cela diminuerait beau l'estime qu'a paru mériter son liere , puisqu'il se serait permis irectives les plus amères contre ouverain , dans le temps même et sa famille en recevaient des curs et des bienfaits. La lettre te de Junius au roi parut en , et Dunning était alors solliciteur al du roi. On rapporte d'ailleurs e dernier lord Lansdowne a déplusieurs fois que lord Ashburton at pas écrit une ligne des lettres inius. On trouve une esquisse inante du caractère du lord Ashm , dans les œuvres de sir William s ; mais nous n'avons pas pu en ter.

S—D.

UNOD (PIERRE-JOSEPH) , jésuite , Moirans près de St.-Claude , en 7 , se distingua dans son ordre

par sa piété , sa charité envers les pauvres , et par son application aux recherches historiques. Il mourut à Besançon en 1725. On a de lui : I. *la Découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté , avec des questions curieuses pour éclaircir l'histoire de cette province* , Paris , 1697 , in-12 , réimprimée avec de nombreuses additions et une seconde partie , intitulée : *Méprises des auteurs de la critique d'Antre* , Amsterdam (Besançon) , 1709 , 2 vol. in-12. Le P. Dunod soutient dans cet ouvrage qu'à l'époque où les Romains pénétrèrent pour la première fois dans les Gaules , il existait près du lac d'Antre une ville spacieuse , et que cette position est évidemment celle de l'*Aventicum* des anciens géographes : plusieurs savants s'élevèrent avec force contre cette opinion , dénuée même de vraisemblance (voy. ANDRÉ de St. - Nicolas et Marquard WILD) ; mais le P. Dunod ne se rendit point aux raisons pressantes de ses adversaires , et , après leur avoir répondu dans la seconde édition de son livre , il publia , à l'appui de son système , une carte où tous les lieux remarquables de l'ancienne Franche-Comté se trouvent placés d'une manière conforme à ses idées singulières. Cette carte , gravée en 1715 , reparut en 1716 avec des additions : elle est également rare et curieuse. II. *Lettres à M. l'abbé de B. sur les découvertes qu'on a faites sur le Rhin* , 1716 , in-12 : on en a donné une nouvelle édition à Porentruy , 1796 , in-12 , avec des notes et des additions. Dans ce petit ouvrage , le P. Dunod place Amagétobrie à Porentruy , et Augusta-Rauracorum à Mandeure. Les savants sont convenus que jamais on n'a soutenu une mauvaise cause avec plus d'esprit ; aussi les ouvrages de P. Dunod sont-ils encore

recherchés. On lui attribue en outre : I. *Projet de la Charité de la ville de Dôle*, 1698, in-12 ; II. *Vie de St.-Simon de Crespy*, Besançon, 1728, in-12. — DUNOD (Claude-François), avocat, frère du précédent, fut tué au siège de Vienne par les Turks, en 1682. Le journal du siège en fait mention dans les termes les plus honorables : *In omnibus eruptionibus, in omnibus propugnandis assultibus semper fuerat primus et Turcis fatalissimus.* W—s.

DUNOD DE CHARNAGE (FRANÇOIS-IGNACE), d'une très ancienne famille de robe, naquit à St.-Claude le 30 octobre 1679. Il fit ses premières études sous la direction du P. Dunod, jésuite, son oncle, et suivit ensuite les cours de l'université de Besançon. Après avoir pris ses degrés en droit, il se fit recevoir avocat au parlement, et parut avec éclat dans plusieurs causes importantes. En 1720, il obtint au concours une chaire de professeur à l'université, et sa réputation y attira un grand nombre d'élèves tant français qu'étrangers. Sa compagnie ayant député à Paris quatre ans après, il eut l'occasion d'entretenir le garde-des-sceaux, et ce magistrat fut si charmé de son savoir et de son habileté, qu'il l'engagea à travailler sur la coutume de Franche-Comté. On sait avec quel honneur il s'acquitta de cette tâche importante, et de quelle estime ses ouvrages de droit jouissaient parmi les jurisconsultes avant la réforme des lois civiles. Des études d'un autre genre occupaient ses moments de loisir. Il avait formé le projet d'écrire l'histoire de sa province. Après dix années de travaux et de recherches, il en publia le premier volume. Les deux autres ne parurent qu'à d'assez longs intervalles : c'est l'ouvrage le plus complet qu'on ait sur la Fran-

che-Comté. On regrette que les différentes parties ne soient pas mieux coordonnées. Ce regret tient au défaut de l'auteur d'ajouter par de nouvelles recherches aux sujets qu'il avait déjà traités, et on pourrait le faire disparaître dans une seconde édition. On reproche encore à Dunod de n'avoir pas su se mettre assez en garde contre l'esprit de système, et de ne pas toujours discuter le mérite des autorités auxquelles il s'appuie. Malgré les réflexions qu'on vient d'indiquer, cette histoire mérite l'estime dont elle jouit. Dunod mourut à Besançon en 1752, dans sa 73^e année. Il était l'un des premiers membres de l'académie de cette ville. Le baron de Courbouzon y lut son éloge, conservé dans les registres de cette compagnie. Les principaux ouvrages de Dunod sont :

I. *Traité des prescriptions*, Dijon, 1734, in-4° ; Paris, 1753, 1786, in-4°. M. J.-B. Delaporte a donné une édition de ce traité, sous le titre de *Nouveau Dunod*, Paris, 1810, in-8°, en ne conservant que ce qu'il renfermait d'utile, et ajoutant les dispositions qui résultent des lois actuelles ; II. *Traité de la main morte et du retrait*, Dijon, 1733 ; Paris, 1760, in-4° ; III. *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, Besançon, 1756, in-4° ; IV. *Histoire du comté de Bourgogne*, Dijon, 1735, 1757, et Besançon, 1740, 3 vol. in-4° ; V. *Histoire de l'église, ville et diocèse de Besançon*, Besançon, 1750, 2 vol. in-4° : cet ouvrage est moins estimé que le précédent ; cependant il en est une suite nécessaire. M. Labbey de Billy vient de proposer par souscription l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, composée en grande partie sur les mémoires de Dunod, 3 vol. in-4°. — DUNOD (François-Je-

filz du précédent, avocat, de l'académie de Besançon, de cette ville, fut nommé che-le l'ordre de St.-Michel en mourut deux ans après, dans peu avancé. Il est éditeur des *statutions sur la coutume du de Bourgogne*, ouvrage pos-sible son père; et il a laissé des rits intéressants, entre autres, *histoire des Gaules*, une *Dis-m sur le gouvernement muni-les Romains*, et une *Sur la des ducs de Méranie*, et par-ement sur la branche qui a ré-Franche-Comté depuis 1208 n 1279 : cette dernière pièce servée dans les registres de me.

W—s.

LOIS (JEAN, comte d'Orléans neveuille), grand-chaubellan nce, filz naturel de Louis de , duc d'Orléans, et de Mariette ica, épouse d'Aubert de Cany-, naquit à Paris le 23 novem-22; dès sa jeunesse il montra devait être un jour; aussi Va-de Milan, quelques moments ue d'expirer, ayant fait appro-s enfants, voulut que Jean de , qui s'honorait du titre de l d'Orléans, reçut aussi ses s soupirs. En s'adressant à son f, elle dit : « Jean m'a été dé-, et nul de vous n'est aussi bien que lui pour venger la mort de ère. » Envoyé en otage avec le r d'Albret, au comte de Riche-il ne tarda pas à se concilier la llance et l'estime de ce seigneur. était trouvé à plusieurs af-Foù il était toujours sorti avec je, mais rien ne servit à le faire xer comme ses exploits au siège stargis, en 1427 : les Anglais, bre de trois mille, commandés comtes de Warwick, de Suffolk

et de Jean de la Poll, avaient investi cette ville, qui se défendit par l'avan-tage de sa situation et par le conrage d'une faible garnison. La place man-quaient de vivres et de munitions; Dunois, ayant la Hire sous ses ordres, est choisi pour leur en porter. Son premier soin est d'instruire les assiégés du secours qu'il leur amenait. Il marche à la tête de seize cents hommes, arrive, combat, met les ennemis en déroute, et remporte une victoire si-gnalisée. De nouveaux trophées l'atten-daient sous les murs d'Orléans, as-siégé par une armée de vingt-quatre mille Anglais. Il partagea les lauriers cueillis par cette fameuse Pucelle qui sauva la France, ainsi qu'à la journée de Patay, où l'armée anglaise fut com-plètement battue en 1429. Toujours vigilant, il se trouvait toujours dans la mêlée, et partout où le péril était le plus imminent. En 1432 il réduisit à l'obéissance royale la ville de Char-tres, dont Charles VII lui donna le commandement. Bientôt après il fit lever le siège de Lagny; Dunois ne fut pas aussi heureux en voulant dégager Saint-Denis, les ennemis le forcèrent à se retirer; ce léger échec devait être compensé par la prise de Paris, où il fit son entrée le 13 avril 1436, avec le connétable de Richemont. Tant de guerres et de désastres faisaient vive-ment soupirer après la paix; Dunois fut nommé au nombre des plénipoten-tiaires. Il se rendit, à cet effet, dans la petite ville d'Oie, entre Calais et Gravelines, qui était le lieu où se tint le congrès; il y rencontra son frère, Charles d'Orléans (voyez CHARLES), auquel il avait rendu d'importants services. Pour lui témoigner sa re-connaissance, Charles créa Jean comte de Dunois. Mais avec toutes ses di-gnités il conserva toujours dans ses titres celui de *bâtard d'Orléans*. De

retour à Paris, le roi le nomma pour accompagner madame Catherine de France qui se rendait à St-Omer pour épouser le duc de Charolais, fils du duc de Bourgogne. La convocation de l'assemblée des états le rappela à Orléans. On ne pouvait obtenir la paix sans démembrer le royaume. Dunois opina pour la guerre, fondant son opinion sur ce que les lois du royaume ne permettaient pas au souverain d'aliéner le domaine de la couronne. Son avis prévalut et l'on reprit bientôt les hostilités. Notre héros eut cependant un moment de faiblesse, en entrant dans la conspiration tramée par la Trémouille et en faisant révolter le dauphin contre son père. Son erreur fut de courte durée ; Dunois rougit de sa faute, et plein de confiance dans le monarque qu'il avait si bien servi, il vint se jeter à ses pieds et fit l'aveu de son égarement. Jaloux de faire oublier sa conduite, il se distingua aux sièges d'Harfleur, de Gallardon et de Dieppe. Le roi, pour gage de sa satisfaction, l'envoya à Londres, en 1444, pour traiter de la paix ; il parvint à faire signer une trêve de deux ans et à faire revenir son frère Charles en France. Par ses bons avis, il fit rentrer le Maine sous l'autorité du roi, qui voulant récompenser la bravoure et le zèle de Dunois le décora du titre de son lieutenant-général représentant sa personne. A peine était-il revêtu de cette charge importante qu'il alla cueillir de nouveaux lauriers dans la haute et basse Normandie, qui furent réduites en peu de temps ; tout plia sous l'effort de ses armes, et en moins de deux ans les Anglais furent entièrement épuisés de cette belle province. Le roi, en considération des services que lui avait rendu son lieutenant, ratifia la donation qu'il lui avait faite du

comté de Longueville. Il partit en 1450, pour réduire la Gascogne. Bientôt les ennemis furent chassés du Mont Guyon, de Blaye, de Fronsac, regardée comme la province, qui fut bientôt conquise. Dunois entra en vainqueur dans Bordeaux, dont il s'était attaché les habitants par la douceur de son gouvernement. Charles VII récompensant Dunois en lui accordant le comté de Dunois, puis le chargea d'arrêter le duc d'Alençon qui tenait une correspondance avec les Anglais. Dans l'assemblée convoquée à Vendôme, pour décider de la paix, le roi avait à ses pieds le duc de Dunois comme grand chambellan. Il employa tout son crédit auprès du monarque, surtout dans les moments de ce prince, pour concilier avec le dauphin (Le duc de Dunois étant mort, Charles VII étant mort, un sombre politique de son temps déplut à tous les princes, qui se liguèrent contre lui ; Dunois fit cette confédération, et fut chargé de parler au nom des princes putés parisiens. Le roi de France, de sa capitale, dissipa cette ligue. Dunois fut encore chargé de la paix qui fut signée au traité de Brétigny. Rentré en faveur, et à la cour, il maria son fils, fit par le roi président du conseil, et fut chargé de ce travail lorsqu'il mourut en 1468.

DUNOYER (ANNE-MARIE PETIT, dame), naquit à Nîmes en 1665. Sa mère, qui était de la P. Coton, jésuite et confesseur de Henri IV, mourut peu après la naissance de sa fille. M^{lle} Petit, dans la religion protestante, fut celle de ses parents ; mais elle

pour épouser M. Dunoyer, daine du régiment de Toul, obtint la restitution de ses biens, qui mit son mari en état de reprendre la charge de grand-maître et forêts du haut et du bas de France. Il paraît que les deux époux eurent des torts réciproques; mais, après dix ans de mariage, Dunoyer s'enfuit avec ses deux enfants, et qu'elle put enlever à son mari. Elle alla d'abord en Angleterre, où elle eut d'aumônes et d'indus-tries en Hollande ou elle renou-vela l'ancien protestantisme pour le protestantisme; elle n'était pas sans esprit; elle écrivit. Elle se mit aux gages des libraires et travailla au *Lardon* et à l'*Essence*, espèce de journal de libelle qui paraissait sous divers titres. Ce fut de sa fille com-mée *Pimpette*, que Voltaire aimait lors de son voyage en France en 1713; l'intrigue fut la même, et Voltaire renvoyé en France, n'est resté de cette aventure que quelques lettres de Voltaire à Dunoyer, que la mère a rap-portées dans ses *Lettres historiques*, où Voltaire est nommé M. A. (Arouet), mais qu'on ne trouve pas dans l'édition des œuvres du philosophe de M^{lle}. Dunoyer devint M^{me}. Dunoyer, et conserva toujours l'amitié de l'ami de Voltaire. Dunoyer jouissait de bien peu d'estime en Hollande; car elle n'obtint pas ses démarches, et, en 1713, la représentation d'une comédie intitulée *Mariage précipité*, où elle joua ainsi que son mari. Elle est morte en 1720. On a d'elle des *Lettres* et *Mémoires*, qui ont été imprimés. Voici le titre de sa dernière édition : *Lettres histori-*

ques et galantes contenant différentes histoires, aventures, anecdotes curieuses et singulières, 1757; 9 vol. petit in-12. Les six premiers contiennent les *Lettres*; le septième les *Mémoires de M. Dunoyer*, où sa femme n'est pas ménagée, et le *Mariage précipité*, comédie en trois actes, mise au théâtre et représentée le 20 mars, 1713, à Utrecht; les huitième et neuvième, les *Mémoires de M^{me}. Dunoyer*, et une table générale. Les *Lettres* de M^{me}. Dunoyer figurent dans la *Bibliothèque historique de la France*; Lenglet Dufresnoy les a aussi admises dans sa *Bibliothèque des romans*. Il ne faut pas croire, en effet, tout ce que contiennent ces lettres. Elles s'étendent depuis 1695 jusqu'en 1716 ou 1717, et renferment, non seulement, les aventures fausses ou vraies qui venaient aux oreilles de l'auteur, mais encore des contes et des quolibets, tels par exemple que celui de deux littérateurs qui faisaient l'éloge des lettres de Voiture, en présence d'un commerçant qui ne concevait pas leur admiration, et ne comprenant pas ce qu'on pouvait trouver de beau dans une lettre de voiture, offrit d'en faire cent par jour, et sur le champ en composa une en ces termes : *A la garde de Dieu, et sous la conduite d'un tel voiturier, je vous envoie un ballot pesant tant*, etc.

A. B.—r.

DUNS (JEAN), est ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est une ville d'Ecosse, à trois lieues de Berwick, non loin des frontières de l'Angleterre (1). Il est plus connu sous le nom de Jean Scot, ou sous celui de *Docteur subtil*, qui rappelle le rare talent qu'il avait pour les subtilités de

(1) Suivant Leland, il naquit au village de Dynstan ou Dunstan, paroisse d'Embsay, dans le Northumberland.

l'école. On ignore la date précise de sa naissance et l'époque de son arrivée à Paris. On croit seulement qu'il étudia dans l'université d'Oxford, et qu'il y apprit la philosophie et la théologie. Deux ordres religieux remplissaient alors la chrétienté du bruit de leur renommée, et de la célébrité des personnages qu'ils avaient produits. Les dominicains comptaient parmi eux *Albert le Grand*, et *S. Thomas* surnommé le *Docteur angélique*; les cordeliers avaient eu pour chef le *docteur séraphique*, *S. Bonaventure*; et l'un d'entre eux, *Alexandre de Alès*, avait eu la gloire d'être appelé le *Docteur irréfragable*. Jean Duns se fit cordelier. Ses succès dans les études ecclésiastiques le déterminèrent à venir à Paris dans les premières années du 14^e siècle. Le général de son ordre voulut qu'il fut présenté au grade de bachelier, en 1305, puis promu à celui de docteur. Il mourut trois ans après, c'est-à-dire, en 1308, le 8 novembre, à Cologne (1), regardé comme un des maîtres les plus célèbres de son temps, et comme l'une des colonnes de cette école, qui avait *Pierre Lombard* pour fondateur, et qui s'alimentait surtout de raffinements et de subtilités. Jean Scot est un des premiers docteurs qui aient parlé le plus clairement de la croyance de l'*Immaculée Conception* de la Ste.-Vierge, et il l'appuie surtout sur ce raisonnement : « Je dis que Dieu » a pu faire que la Vierge ne fut ja-

(1) *Paul Jove* et d'autres écrivains rapportent que son tombeau ayant été ouvert quelque temps après, on trouva le cadavre déplacé et retourné; ce qui fit conjecturer qu'il aurait été enseveli dans un état de léthargie, se serait réveillé ensuite, et serait mort dans cette horrible situation. Ce bruit, vrai ou faux, donna lieu à l'épigramme suivante :

Quod nulli ante hominum accidit, viator,
Hic, Scotus, jaceo semel sepultus
Et his mortuus : omnibus sophistis
Argutus magis atque captivus.

» mais en péché originel, et il » convenable d'attribuer à M » qui est le plus excellent, si » répué point à l'autorité de l » et de l'Écriture. » Cependant opinion parait avoir été connue d'un siècle avant Jean Scot. voit la preuve dans une lettre *S. Bernard* écrit aux chanoins de *Lyon*, et dans deux autres lettres à *Pierre*, abbé de *Celles*, à *Nicolas*, moine de *S. Alban*, en *Angleterre*. Jean Scot étant mort à l'âge seulement de trente-quatre ans, selon les uns, ou de quarante-dix selon d'autres, il est étonnant qu'il ait pu composer un aussi grand nombre d'écrits; l'édition qui en a été faite par le *P. Wadding*, à *Lyon*, en renferme 12 vol. in-fol. Il est certain qu'il y a dans tous ces ouvrages beaucoup de choses inutiles et même de ridicules; mais l'érudition qui s'y prouverait seule que Jean Scot n'était pas un homme ordinaire. Comme on ne sait auquel il appartenait, ni à la secte des *cordeliers*, ni à celle des *dominicains*, avec celui de *S. Dominique*, on ne peut pas surprendre qu'il ait embrassé une opinion contraire à celle de *S. Thomas* sur la coopération de Dieu à nos actes humains; de là ce partage des opinions qui, jusqu'à nos jours, a divisé nos écoles en *thomistes* et en *scotistes*. Nous ne parlons pas de l'union de la *partie rei*, et de l'universel *in se*, *in eis*, persuadés que les auteurs de ces subtilités ne se sont jamais aperçus eux-mêmes. *Luc Wadding* était aussi cordelier, a donné l'édition de *Joannis Duns Scoti, ordinis sancti domini, doctoris subtilis*, 1641, in-8^o. C

DUNSTAN (St.), naquit dans une famille illustre, à *Glastenbury* du comté de *Somerset* en *Angleterre*. Présenté de bonne heure à la cour par *Athelme*, son oncle, archevêque

théby, il fut honoré de la bien-
particulière du roi Athelstan.

L'écarta de la cour. Peu de
près il fut ordonné prêtre par
l'évêque de Winchester, qui
son oncle, et fut chargé de
l'église de Glastenbury. C'est
Dunstan, dégoûté du monde et
deux, se construisit un ermi-
dmond, qui avait succédé à
son oncle, au commencement du 10.
allait souvent visiter le célèbre
monastère de Glastenbury ; il connut
Dunstan et le mit à la tête de ce mo-
nastère, dont il fut le dix-neuvième
abbé. Dunstan fut massacré après un
siège de six ans, et enterré dans l'ab-
baye de Glastenbury ; il laissait deux
enfants en bas âge, Edwy et Edgar.

Edwy, leur oncle, qui régna à leur
place, se conduisit toujours par les
conseils du saint abbé ; mais Edwy
fut couronné sur le trône, après la
mort d'Edred, se livra à toutes sortes
de vices ; Dunstan osa le repre-
ndre, et se retira en Flan-
dre, où il passa un an. Rappelé dans
le pays par le roi Edgar, que le peu-
ple avait mis sur le trône, à la place
d'Edwy (Voy. EDWY.), Dunstan
fut nommé évêque de Worcester, en
1043, et mis archevêque de Cantorbéry.

Tous les efforts qu'il fit pour
améliorer le clergé furent revêtus de cette dernière
sainte, furent inutiles. Créé légat du
pape par le pape Jean XII, il
fut surtout de la réforme des
monastères, assisté de deux saints
hommes qui avaient été ses disciples.

Il fit aussi, sur ce sujet la *Concorde des*
canons, qui était un recueil d'ancien-
nités monastiques, com-
parées avec celles de l'ordre de Saint-

Il fit aussi, pour la réforme
du clergé, un recueil de canons, qui
portait le titre : *Canons publiés sous*
Edgar. Les clercs scandaleux

furent chassés des églises et des cou-
vents dont ils s'étaient emparés. Les
laïques coupables eurent aussi occa-
sion d'éprouver son zèle pour la dis-
cipline, et le roi Edgar, lui-même,
qui, entraîné par une passion crimi-
nelle, avait fait violence à une jeune
vierge, réfugiée dans un monastère,
fut contraint de subir une pénitence
de sept années, jeûnant deux fois la
semaine. Il fonda, en expiation de
son crime, un monastère de filles, à
Shaftsbury. Dunstan visitait souvent
les églises, et portait partout des con-
solations et des secours aux malheu-
reux. Son éloquence douce et per-
suaasive entraînait tous les cœurs ; il
était rare que l'erreur ou le vice résis-
tassent à la force de ses exemples et
au charme de ses discours. Prêchant
pour la troisième fois, le jour de l'As-
cension de l'année 988, il annonça à
son auditoire, sur la fin de son ser-
mon, qu'il ne tarderait pas à être sé-
paré de son troupeau ; tout le monde
fondit en larmes. Étant encore retour-
né à l'église le même jour, il indiqua
le lieu où il voulait être enterré ; il
alla ensuite se mettre au lit, reçut le
saint viatique le surlendemain, dix-
neuvième jour de mai, et mourut peu
après, à l'âge de soixante-quatre ans,
dont il avait passé dix-sept sur le siège
de Cantorbéry. Osborn, précenteur
de cette église, dans le onzième siècle,
a écrit sa vie, qui se trouve dans Ma-
billon. On trouve dans Wharton celle
qui a été composée par Eadmer, en
1121.

C—T.

DUNTON (JEAN), imprimeur-
libraire et auteur anglais, était né, en
1659, à Grafton, dans le comté de
Huntington. Un des premiers ouvrages
qui sortirent de ses presses fut un re-
cueil de sermons funéraires, de la
composition de son père, sous le titre
de *la Maison des Pleurs* (the House

of weeping). Ses affaires l'ayant obligé, en 1686, de faire un voyage à la Nouvelle-Angleterre, il tint pendant quelques mois une boutique de librairie à Boston. Il revint à Londres, où, à l'exception de quelques excursions en Hollande, faites vers 1687, il paraît avoir passé le reste d'une vie extrêmement active. Il imprima, à ce qu'il paraît, plus de six cents ouvrages, et en composa lui-même un très grand nombre, écrits d'un style prolixe, singulier, pour ne pas dire étrange, mais où l'on trouve beaucoup d'érudition. Le *Mercuré athénien*, qu'il composa en société avec quelques hommes de lettres, était une espèce de journal où l'on se chargeait de répondre chaque mois à une suite de questions, dont l'auteur gardait l'anonymat. Il eut du succès, troublé cependant par quelques querelles, et il fut porté jusqu'à 20 volumes, dont on a fait un choix imprimé en 3 ou 4 volumes in-8°, sous le titre de l'*Oracle athénien*. Un de ses derniers ouvrages fut l'*Athénianisme*, ou *Les Projets de M. Jean Dunton* (1710), composé principalement de six cents traités en prose et en vers, où l'auteur se montre tour à tour philosophe, médecin, poète, juriconsulte, théologien, plaisant, etc. On peut prendre une idée du ton de ce recueil sur les titres suivants de quelques-uns des opuscules dont il se compose : I. *Les Funérailles du genre humain, paradoxe tendant à prouver que nous sommes tous morts et enterrés* ; II. *La double Vie, ou le nouveau Moyen de gagner du temps, en vivant sur le lendemain avant qu'il arrive* ; III. *Dunton se prêchant lui-même, ou tout Homme est son propre Curé* ; IV. *Mon Credo, ou la Religion d'un Libraire*, en imitation de l'ouvrage de Brown, *Religio medici*. Quequ'il

paraîsse s'être ruiné par son pour les entreprises, Dunton avait habileté singulière dans sa profession de libraire. On rapporte qu'il avait quelquefois l'édition entière d'un livre, avant qu'on en eût à peine entendu parler dans Londres. Il appartenait à la classe des *dissenters*. L'absence de probité scrupuleuse ne lui fit pas nommer maître de la compagnie des libraires. Parmi ses ouvrages qu'il avait imprimés, il en avait sept qu'il s'est reprochés, comme immoraux, d'après des confessions de sa vie qu'il a faites. Son zèle pour le maintien des mœurs le porta pendant quelque temps à parcourir le soir les rues, et à fermer les taverues de la capitale, mais il fut bâton de *constable*, et accablé d'un exempt de police, pour ne pas ramener, par ses exhortations, dans le chemin de la vertu, les malheureuses livrées à la prostitution ; mais il avouait que cette entreprise n'était pas sans péril. On est convenu que cet homme de bien n'était pas sans folie. Son esprit naturellement porté à la dispute, il publia ses pamphlets, intitulés : *La Dublin* (the Dublin Scuffle) épigraphe un vers de Oldham : voici la traduction : « Je tiens » comme d'autres tiennent leur langue. Pope l'a cité outrageusement dans une note, d'insolent. *Dunciade*, et Warburton dans une note, d'insolent. On remarque parmi ses productions : I. *Nouvelles productions de Piété, ou Système de piété extraordinaires, tirées de l'expérience de quarante années* ; II. *Postillon* ; III. *Le Gueux* ; IV. *Les Docteurs dissenters* ; V. *Parnasse ho!* ou *Gaillards* ; VI. *L'Ombre de Dunton*. Tous ses ouvrages sont

difficiles à rencontrer ; mais mérite peut-être d'être recueilli : *Vie et les Erreurs* n. écrites par lui-même : on y trouve des curieux sur quelques gens de son temps. Duntun mourut en 1553.

X—s.

SON DUNI (THADÉE), médecin en 1523, à Lucarno, pees bailliages italiens, dépendant de la Suisse, fut banni de sa patrie en 1555, avec sa famille, pour avoir profané publiquement les images de la réforme, et se réfugia à Zurich, où il continua l'exercice de sa profession avec succès : il y mourut en 1613, dans un âge très avancé. Dunus était lié d'une étroite amitié avec le célèbre Conrad Gesner, à qui il a laissé une preuve en faveur de sa doctrine. On a de lui plusieurs ouvrages peu connus aujourd'hui, mais qui renferment cependant des choses curieuses. On donnera la liste de ses ouvrages : I. *De Calendis, Notis, et de arte supputandi*, Zurich, 1547, in-8°. II. *Muliebrum morbum omnis generis Remedia, a Galieno, Plinio, Hippocrate et Arabibus studiose et disposita*, Strasbourg, 1580. III. *Epistolæ medicæ quibus de oxymelitis facili et curatione pleuritidis, et de articulo tractatus sive de hemi-tritæo sive de semi-tertiano libellus, et de morborum de re medicâ liber utilis*, Zurich, 1592, in-4°.

Les différentes pièces qui composent ce recueil avaient déjà paru, excepté la dernière ; IV. *Prædicatione filiorum Israël in tractatus chronologicus cum chronologico conciliatione nunc prius edita*, Zurich, 1595, in-4°.

Dunus veut prouver que les Israélites passèrent quatre cent trente ans en Egypte, au lieu de deux cent dix, opinion la plus généralement adoptée. Angelocrator attaqua son système ; Dunus lui répondit par l'ouvrage suivant : *Responsio apologetica ad calumnias Danielis Angelocratoris*, Zurich, 1605, in-4°. Ces deux ouvrages sont si rares, qu'ils ont échappé aux recherches des plus fameux bibliographes allemands. Angelocrator répondit à Dunus par un ouvrage intitulé : *Appellatio super questionem quamdiu Israelitæ habitaverint in Ægypto*, Cassel, 1603, in-4°. On a encore de Dunus un traité *De Anti-Christo*, in-4° ; une traduction en latin de la *Concordance de plusieurs passages de l'Écriture*, par Stancari, Bâle, 1547, in-8°, et une autre du *Discours d'Ochin sur la Cène*. et de son *Dialogue sur le Purgatoire*, Zurich, 1556, in-8°. W—s.

DUNZ (JEAN), peintre, né à Berne le 17 janvier 1645. On ignore quels furent ses maîtres, mais on sait qu'il peignit de préférence les fleurs et le portrait. Possédant une grande fortune, il n'exerçait son art que pour son plaisir, et ses amis seuls pouvaient avoir de ses ouvrages. Il n'en était cependant pas moins laborieux. Doué d'un caractère bienfaisant, il encourageait les artistes pauvres ou médiocres. Une vie réglée et un tempéramment robuste, lui firent prolonger sa carrière jusqu'à un âge très avancé. Il mourut le 10 octobre 1736, ayant près de quatre-vingt-douze ans. Ses ouvrages sont peu connus ; mais selon le témoignage du peintre Fuessli, son compatriote, juge très compétent en cette matière, les portraits de Dunz étaient ressemblants, bien colorés, et terminés avec soin, et ses tableaux de fleurs réunissaient tous les genres de

mérite qu'on recherche dans ces sortes d'ouvrages; une bonne composition, un fini précieux, une touche légère et arrêtée, une couleur brillante et vraie.

D—T.

DUODENA. Voy. DODANE.

DUPARC. Voy. SAUVAGE.

DUPARC (JACQUES LENOIR), né à Pont-Audemer le 15 novembre 1702, entra dans l'ordre des jésuites, fut professeur de rhétorique au collège de Louis le Grand, et mourut à Paris, vers 1789. On a de lui : I. *Observations sur les trois siècles de la littérature française*, à M. P^{***}, 1774, in-12. C'est une critique en vingt lettres, de la seconde édition des *Trois siècles*, de l'abbé Sabatier de Castres; la lecture en est très ennuyeuse. On trouve, à la suite, deux pièces en prose latine, l'une intitulée : *Adversus invidios Normannorum censores oratio* (1744); l'autre, *De felici ortu serenissimi Burgundiæ ducis oratio* (1751). Ces pièces avaient été imprimées séparément. II. *Examen impartial de plusieurs observations sur la littérature*, Paris, Berton, 1779, in-8°. La *France littéraire* de 1765, dit qu'il est l'auteur d'un *Éloge de Louis XIV*, et de vers latins sur la *naissance du Dauphin*. On lui doit la nouvelle édition des *Plaidoyers et discours oratoires* du P. Geoffroy, 1785, 2 vol. in-12, et l'édition des *Œuvres spirituelles* du P. Judde, 1781—1782, 7 volumes in-12.

A. B—T.

DUPARQUET (JACQUES DIEL), lieutenant général pour le roi et propriétaire des îles de la Martinique, de Sainte-Lucie, de la Grenade, etc., eut, trente ans avant Guillaume Penn, le mérite de donner un exemple de justice et de modération jusqu'alors inconnues dans les relations des Européens avec les indigènes d'Amérique.

Duparquet était neveu d'Eua fondateur des colonies françaises des îles Antilles ou Caraïbes (V. EUC). Celui-ci, qui se sentait pressé à fin, voulant maintenir l'établissement de la Martinique, qu'il regardait son ouvrage, y envoya Duparquet 1637. L'affabilité et la douceur du nouveau gouverneur lui gagnèrent le cœur de tous les habitants; sa sagesse contribua à faire vivre les Caraïbes; sa bravoure protégea la possession contre les ennemis hors. Pendant que la Martinique était sous son gouvernement, il y eut, des troubles déchirèrent l'île de Saint-Christophe, qui appartenait à la France. Le gouverneur général des Antilles, récemment nommé par le roi, n'avait pas été par Poincy qui occupait ce poste; Duparquet, jaloux de faire respecter l'autorité du souverain, alla à la tête d'une troupe, en 1646, prendre possession du nouveau gouvernement. Le gouverneur général, qui l'autorisait à notifier les ordres du roi à Poincy. Son succès fut mal récompensé. Il obtint d'abord un succès, mais forcé de céder au bras armé, il se réfugia chez les Anglais, qui le livrèrent à Poincy. Son ennemi retint prisonnier jusqu'à l'année suivante, qu'il fut persuadé aux habitants de la Martinique de lui livrer le nouveau gouverneur en échange de son retour. Cette proposition fut acceptée avec joie, et dès que Poincy et Duparquet se virent, ils se donnèrent un rival entre les mains il mit en œuvre Duparquet, qu'il combla de présents et de témoignages d'amitié. Le retour de Duparquet répandit l'allégresse dans la Martinique, qui vit avec lui revenir la paix et la prospérité. Mais il était réservé à Duparquet de rendre son nom encore recommandable. La compagnie des Indes-Occidentales avait fait pl

les pour former un éta-
a Grenade. La sagesse
de Duparquet avec les
Martinique, et même
la Grenade, fit que
rièrent eux-mêmes, dit
e venir prendre place
es voyant si bien dis-
cevoir, il se prépara à
tion sans perdre de
eur que ces barbares,
inconstants, ne chan-
olonté et ne s'opposas-
essein. » Il arriva à la
is de juin 1650. « Kaie-
f des Caraïbes, dit fort
que s'il voulait avoir
'en rendre maître, il
eur donnât de la traite

Duparquet ayant reçu
ition avec bien de la
t avec lui, au nom de
e, de leur donner une
tité de serpes, de ras-
istants, de couteaux et
eries qu'ils lui deman-
deux quarts d'eau-de-
mit entre les mains, et
en les sauvages lui cé-
en cœur le droit qu'ils
leur île, s'y réservant
rs caribets et habita-
marché conclu, Dupar-
spositions nécessaires
ment de la colonie, et
Martinique. La légèreté
sauvages leur fit bientôt
ditions de leur arran-
taquèrent les Français
èrent la force. Quelque
les Anglais de Sainte-
uparquet avait avertis
trames que les sauvages
rdissaient contre eux,
massacrés ou obligés de
orma un établissement
g-temps en paix, puis

il vint en France acheter la propriété
des trois îles que son administration
tendait à rendre heureuses. Le contrat
fut confirmé par le roi, qui donna à
Duparquet le titre de son lieutenant-
général dans les îles qu'il avait ache-
tées. Duparquet accueillit, en 1654,
à la Martinique, des familles hollan-
daises chassées du Brésil; ensuite il
soumit les sauvages qui avaient attaqué
les Français dans les îles de son gou-
vernement, et déploya dans cette oc-
casion un sang froid admirable. Il
chercha, en 1656, à dissuader des
Français d'aller former à la Guyane
l'établissement qu'ils avaient projeté;
mais ses conseils furent inutiles, et
ses pronostics se vérifièrent. Son zèle
secourable le porta à envoyer, la
même année, des approvisionnements
de tous genres à la Guadeloupe, dé-
vastée par un ouragan, et son adresse
maintint la paix à la Martinique. Ce-
pendant sa colonie de la Grenade ne
répondait pas aux peines qu'il se don-
nait pour la faire fleurir. Les dépenses
qu'elle lui occasionnait absorbaient
la plus grande partie de son bien;
aussi écouta-t-il les propositions que
le P. Dutertre vint lui faire d'en ven-
dre la propriété à un M. de Cerillac,
et le marché fut conclu. Depuis, il ne
s'occupa plus que de faire le bonheur
des habitants de la Martinique, qui le
récompensèrent mal de tant de soins.
Insulté par des factieux, Duparquet
contint son ressentiment, de crainte
qu'un éclat ne causât une impression
funeste à sa femme près d'accoucher.
Il sut néanmoins, peu de jours après,
imposer aux séditieux par sa pré-
sence; mais la violence qu'il s'était
faite, se joignant à la goutte qui le
tourmentait depuis long-temps, lui
causa une révolution dont il mourut
le 8 janvier 1658. Sa mort répandit
la consternation dans la Martinique,

et quand il eut cessé d'exister on apprécia ses grandes et rares qualités et on le regretta. Sa conduite avec les sauvages de la Grenade, suffirait pour lui mériter des éloges, quand on se rappelle que, selon l'esprit du temps où il vivait, il devait se croire propriétaire légitime de l'île, puisqu'il l'avait achetée. Comment se fait-il donc que le nom de Penn est parvenu à la postérité environné d'une gloire éclatante, tandis que celui de Duparquet est oublié, et que plusieurs historiens ont mal apprécié sa conduite? C'est que la conduite de Penn, mieux calculée, produisit de meilleurs effets et obtint les suffrages de l'univers, tandis que celle de Duparquet, moins réfléchie, mais plus désintéressée, eut des suites fâcheuses et ne fut pas même aperçue parce que l'on n'estime les choses que par leurs résultats. Duparquet donna son exemple de modération sur un théâtre moins vaste, à la vérité, mais dans des circonstances et avec une bonne foi qui le mettent au niveau de Penn, si même il ne le passe en générosité; car celui-ci expropria totalement les habitants, tandis que Duparquet ne fit que partager avec eux la jouissance de leur pays. Il était digne de Raynal de ravir le nom de Duparquet à l'obscurité et de le produire à l'univers escorté des vertus les plus rares alors, et de le rendre intéressant, même par les malheurs dont il fut la cause. Au lieu de cela, cet écrivain peignit la conduite des Français, en arrivant à la Grenade, comme tyrannique, parce que leur entreprise n'ayant pas réussi il n'a voulu voir que les désastres des Caraïbes. Mais Duparquet ne négligea rien pour empêcher le mal, et il eût réussi dans ses desseins pacifiques s'il eût eu à conduire à la Grenade une colonie de quakers, au lieu d'une troupe d'hommes légers et tur-

balents. L'auteur de cet air un devoir et un plaisir de : que l'idée de le compose flexions qui le terminent, fournies par M. J. B. Leclapondant de l'insitut, qui lettre insérée dans le trimestre de la *Revue* de 180 de restituer à un Français lui appartient, d'avoir du mier au Nouveau-Monde de modération que, suiv pressions de Raynal, les n'avaient pas imaginée jus

DUPATY (CHARLES-M. JEAN BAPTISTE MERCIER, et homme de lettres, né chelle en 1744, mort à 1 septembre 1788. Il fut d'cat-général au parlement deaux. La part qu'il prit e affaires des cours souv royaume et la chaleur im divers écrits qu'il publia jet le firent enformer au Pierre-Encise à Lyon. Qu après, les choses ayant face, il fut pourvu d'une président à mortier dans parlement dont il avait neur, et dans le sein duq dant, quelques anciens ma lurent l'empêcher de sicut des ordres et des merées du roi pour le faire n cite, comme un monume éloquence, le mémoire qu' faveur de trois hommes condamnés à la roue, m leur sauva la vie, et qu' encore lire sans émotion. ouvrages sont des *Réflexiques sur les lois crimini Discours academiques, et sur l'Italie* en 1785, publi Les jurisprudences sont g

historiques; il paraît pas médiocrement conforme du code criminel. *r l'Italie* ont eu un succès peut-être, mais brillant et plus général; il que en même temps un d'édicions de plusieurs critiques reprochent à sologisme, de la recherche continuuel abus d'esprit; uvent nier que son style t, du mouvement, de t que la plupart de ses ient très fines, très indistingue particulièrement lettres quelques des-tableaux et de monumens morceaux sur la l'est-ici surtout, dit La l'auteur paraît être sur; ce sont les matières le plus occupé, et sur pense le mieux, mais ce un mélange de bon aux esprit. » Quelques d'anecdotes rapportent devant qui on louait les sident Dupaty pour la, dit malicieusement: nt c'est un bon littérateur-ayant ensuite, à le mme littérateur, il af-ses talents pour la ju-Bien n'est plus douteux ne si vieille épigramme d'être rajeunie par un e Voltaire, ni de l'être Dupaty. L'auteur de la leurs aimait, estimait ce enseur des malheureux; n juger par deux lettres: la correspondance gé-laire (édition de Kehl, X, pag. 68 et 411). Le paty n'était pas seulement distingué; il fai-

sait quelquefois des vers, où l'on trouvait du feu poétique. Certaines personnes nous le représentaient comme un homme dont l'imagination ardente s'exaltait trop facilement, et l'entraînait souvent dans de fausses démarches. La manière de juger sa conduite dépend de l'opinion qu'on a des troubles de la magistrature sous le ministère du chancelier Maupeou. Ce qu'il y a de certain du moins c'est que son nom ne peut manquer de rappeler des idées de courage, d'éloquence et d'humanité. Ceux qui l'ont connu dans son intérieur savent qu'il était bon époux et bon père (1). Trois de ses fils, l'un magistrat, l'autre poète dramatique, l'autre sculpteur, soutiennent aujourd'hui, par leurs succès, la célébrité de son nom.

F. P.—T.

DUPERAC (ETIENNE), architecte, né à Paris au commencement du 16^e siècle, mourut dans la même ville en 1601. Il alla de bonne heure en Italie, s'adonna à Rome à l'étude de l'architecture, dessina l'église du *Vatican* et les *Antiquités Romaines*, qu'il grava ensuite. A son retour en France Henri IV, le nomma son architecte. Duperac avait étudié dans

(1) On a encore de Dupaty : 1. *Discours prononcé en 1775 à la première audience de la grand-chambre, après la rentrée du Parlement*, Bordeaux, 1775, in-4; 2. *Lettres sur la Procédure criminelle de France*, 1788, in-8. 3. *le Mémoire justificatif pour trois hommes (Lardoise, Simare et Bradier, habitants de Chaumont) condamnés à la roue*, parut en 1788, in-4; il est suivi d'une Consultation, signée L'egrand de Lamoignon; on joint à cet opuscule les *Moyens de droit pour Bradier, Simare, Lardoise*, 1788, in-4, de 311 pages, signés L'egrand de Lamoignon; et l'*Arrêt de la cour du parlement* (de Paris, du 11 août 1786), qui condamne le *Mémoire justificatif* être lué et brûlé de la main du bourreau, 1786, in-4, de 271 pages, parce qu'on y trouve le réquisitoire de A. L. Segnier. Ces condamnations n'étaient plus une sûreté; malgré l'arrêt du Parlement, le *Mémoire justificatif* produisit son effet, et les trois hommes furent déclarés innocents. On trouve dans le *Conservateur* de M. François de Neufchâteau une lettre adressée à Dupaty, et sa réponse. Dupaty fut le camarade de collège et l'ami de Diderot (Choudard. A. Diderot a fait son éloge, 1789, in-8. A. B.—T.

leur ensemble tous les arts du dessin ; il se délassait des travaux de l'architecture par la gravure et la peinture ; il peignit à Fontainebleau , dans la salle des bains , cinq sujets de *Dieux marins* et les *Amours de Jupiter et Calisto* ; il grava un grand nombre de paysages d'après le Titien. Il dédia en 1575 une *Vue* perspective des jardins de Tivoli à Catherine de Médicis ; il était alors à Rome : sa marque est S. P. F. A—s.

DUPERIER (CHARLES), l'un de nos meilleurs poètes latins , né à Aix , en Provence , dans le 17^e. siècle , d'une famille féconde en hommes de mérite , était neveu de François Duperier à qui Malherbe a adressé les stances si touchantes :

Ta douleur , Duperier , sera donc éternelle.

La lecture de cette pièce et l'admiration qu'elle lui inspira déterminèrent le penchant de Charles Duperier pour la poésie. Il vint demeurer à Paris , où il se lia avec Ménage , Rapin , Commire , Bonhours et les autres écrivains qui cultivaient alors le même genre de littérature. Il composa d'abord des vers français et il remporta même les prix de l'académie , en 1681 , pour une élogue sur ce sujet : *On voit toujours le roi tranquille , quoique dans un mouvement continuel* ; et en 1683 , par un poème *Sur les grandes choses que le roi a faites en faveur de la religion catholique* ; mais c'est principalement à ses vers latins qu'il doit sa réputation. C'est surtout dans le genre de l'ode qu'il a excellé. Ménage le nomme le *prince des poètes lyriques* de son siècle ; mais les odes de Duperier , quelque belles qu'elles soient , ne sont pas supérieures à celle de Commire et de Santeul , et d'ailleurs il a été bien moins fécond que ces deux poètes. Du-

perier se vantait d'avoir apprenu à faire des vers ; Sans convenait pas , et ils eurent , l'une violente dispute qui mit le Parnasse en rumeur et dans le Ménage remplit le rôle de M. Duperier avait un orgueil et rompit avec Bonhours parce qu'il avait fait aucune mention de son *Recueil de pensées ingénieuses*. Il citait ses vers avec complaisance et en fureur quand on louait pas à son gré. C'est à lui que s'applique ce passage de l'Épique :

Gardez-vous d'imiter ce timbre fier
Qui , de ses vains écrits lecture hait
Aborde en récitant quiconque le sa

Duperier mourut , à Paris , le 1692. Ses vers latins , éparés recueils du temps , mériteraient d'être réunis. Les français : inférieurs , et on ne peut songer à jugement de St.-Marc qui est son commentaire sur Boileau. Duperier en faisant des odes n'avait pas resserré dans une imitation servile l'herbe , il tiendrait un des rangs parmi nos poètes de ce temps. On conviendra qu'il y a de l'ordre , de l'harmonie et un choix de expressions dans les odes qu'il a faites de quelque de Santeul , mais il était son modèle , et ses pièces sont leurs très courtes ; et combien pose pas plus de talent la coupe d'une belle ode que toutes les odes ! Duperier était au nombre des auteurs qui formaient la *Piétisme*. Les autres sont : Rapin , Commire , Santeul , et Petit.

DUPERRAY (MICHEL) , avocat au parlement de Paris , né au Mans en 1692 ,

et mourut en cette ville, en l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il a écrit plusieurs ouvrages estimés par les recherches de l'érudition sur les matières y sont dispersées : trop peu d'ordre et le style pas agréable. Les principaux : *Questions et Observations concordat*, Paris, 1722, réimprimé plusieurs fois. La dernière est celle de Paris, 1743, 3 vol. I. *Observations sur l'édit de fiction ecclésiastique*, Paris, in-12, 1723, 2 vol. in-12 ; *Traité des dispenses de mariage*, Paris, 1719, in-12, moins bon que celui de Van-Espen. IV. *des portions congrues, des vicaires perpétuels*, Paris, 1720, in-12, 1739, 2 vol. V. *Traité des droits honorifiques utiles des patrons*, Paris, 1733, in-12 ; VI. *Traité des canoniques pour acquiescer aux bénéfices*, Paris, 1745, 4 vol. in-12 ; VII. *de l'état et de la capacité des ecclésiastiques pour les ordres et les grades*, Paris, 1705, in-4°, 1758, in-12. Cet ouvrage fait suite au précédent, et ils ont été sous le titre de *Droit canonique France*. VIII. *Traité sur l'usage des fruits des Bénédictins les bénéficiers et leurs successeurs ou leurs héritiers*, Paris, 1742, in-12 ; IX. *Traité historique et chronologique des dixmes*, 719, in-12. L'édition de 1738 augmentée par Brunet ; c'est, de tous les ouvrages de l'auteur, celui qui a été le plus souvent réimprimé. Il y a encore publié des *Observations sur les lois ecclésiastiques de France*, par Héricourt (Voy. HÉRICOURT). W—s.

DUPERRET (CLAUDE - ROMAIN

LAUS), député du département des Bouches du Rhône à l'assemblée législative et ensuite à la convention, se déclara agriculteur dans ces deux assemblées et au tribunal révolutionnaire, où il fut traduit ; mais le fils, qui s'est fait connaître par plusieurs écrits, après la mort de son père, a déclaré qu'il était gentilhomme languedocien. Dans ces deux assemblées, Duperrét s'attacha au parti de la Gironde et doit par conséquent être considéré comme républicain ; cependant, quoiqu'il fût extrêmement exalté, il ne déshonora point son nom par une condamnation atroce. Le républicain défendit le roi autant qu'il était possible de le défendre alors, en votant pour l'appel au peuple et pour le simple bannissement, au milieu des poignards et des pistolets qui menaçaient ceux des députés qui refusaient de participer à un grand crime. Pendant toute la session conventionnelle, on le vit constamment opposé aux jacobins, connus alors sous la dénomination de montagnards, moins par ses discours que par son audace personnelle : il n'avait point l'habitude de la tribune, ni du langage oratoire ; mais dans les grands tumultes qui avaient lieu presque tous les jours, il se portait toujours en avant au milieu de la salle, apostrophait, menaçait la faction opposée où l'accablait de sarcasmes ; un de ces jacobins l'ayant, le 10 avril, 1793, menacé d'un pistolet, Duperrét mit l'épée à la main, et brava hautement dans cette attitude le parti qui voulait le faire emprisonner à l'abbaye. Comme il ne produisait point d'effet hors du lieu des séances par ses motions et par ses discours, il ne fut d'abord pas compris dans le décret de proscription lancé le 2 juin 1793, contre les chefs de son parti ; mais il avait con-

servé des liaisons avec quelques-uns de ceux qui s'étaient enfuis en Normandie. La fameuse Charlotte Corday avait reçu de Barbaroux, l'un d'eux, une lettre de recommandation pour lui; et il l'avait conduite chez le ministre de l'intérieur dans les bureaux duquel elle avait, disait-elle, quelques affaires à suivre. Après la mort de Marat, le capucin Chabot dénonça cette visite de Charlotte Corday à Duperret, comme une preuve de la complicité de ce dernier dans l'assassinat qui venait d'être commis. Duperret parvint néanmoins à se débarrasser de cette dangereuse dénonciation; mais il avait été le rédacteur de la protestation de soixante-treize de ses collègues contre les violences du 31 mai et du 2 juin : cet écrit le fit arrêter; on revint à la charge sur son entrevue avec Charlotte Corday; la convention le décréta d'accusation, et il fut livré au tribunal révolutionnaire avec vingt-un de ses collègues. Le rédacteur de cet article s'est trouvé deux jours avec Duperret dans les prisons de la Conciergerie : certain de son innocence de tous les délits qu'on l'accusait d'avoir commis, il ne concevait pas comment des hommes pouvaient, contre leur propre conscience, se rendre coupables de pareilles injustices; et il s'abandonnait contre eux, contre toute l'espèce humaine aux plus furieuses imprécations; il fut mis à mort, avec ses collègues, le 31 octobre 1795; il était âgé de quarante-six ans. B—v.

DUPERRON (JACQUES DAVY), cardinal, né dans le canton de Berne le 25 novembre 1556, descendait d'une ancienne famille de Basse-Normandie, réfugiée en Suisse pour cause de religion. Julien Davy, son père, médecin très instruit, lui enseigna le latin et les mathématiques. Il apprit ensuite, sans le secours d'aucun

maître, le grec, l'hébreu, et ce qu'on nommait alors la philosophie. Sa mémoire tenait du prodige, et il lui fut facile d'acquiescer cette sorte d'érudition regardée, dans ce temps-là, comme le premier des mérites. Duperron vint à Paris, et on croit qu'il fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de langue latine. Il eut le bonheur d'intéresser à son sort Philippe Desportes, qui lui conseilla de rentrer dans le sein de l'église catholique, et lui procura la place de lecteur de Henri III, avec une pension de 1200 écus. Duperron embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de plusieurs bénéfices. Il prononça l'oraison funèbre de Marie Stuart, reine d'Écosse; circonstances qui contribuèrent beaucoup à accroître sa réputation et ses espérances de fortune. On a prétendu que Duperron perdit la faveur du roi pour s'être permis un mot reprochable. Il venait, dans un discours applaudi de tous les courtisans, de démontrer l'existence de Dieu par des raisons qui semblaient sans réplique. Le roi lui en fit compliment; sire, lui répondit-il, s'il plaît à V. M., je pourrai par des raisons aussi bonnes qu'il n'y a pas de Dieu. C'est l'Étoile qui paraît avoir le premier rapporté cette anecdote, et elle a été souvent copiée sans examen. En supposant la vérité, on doit se rappeler que dans le siècle où vivait Duperron, chacun faisait vanité de soutenir le pour et le contre sur les sujets les plus importants. La réponse qu'on met dans sa bouche n'est donc qu'une fanfaronade, il est vrai, très déplacée. On est d'ailleurs certain que Duperron ne cessa pas de remplir les fonctions de lecteur jusqu'à la mort du roi. Il s'attacha ensuite au cardinal de Bourbon et devint l'âme du parti qui travaillait à lui assurer le trône au préjudice d'Henri IV. Le projet fut dé-

et Duperron passa pour l'abbé lui-même, dans l'espoir d'une récompense proportionnée à ce que son ambition était déjà connue. Son ambition était déjà connue, on le savait assez peu délicat sur les moyens qui pouvaient réussir. Les complaisances pour Gabrielle d'Estrées, et de le mettre dans les bonnes grâces d'Henri IV. Il fut pourvu de M. d'Evreux en 1591, par le cardinal de Saintes (F. Cl. 25.), et dès ce moment, il tout son ascendant sur l'esprit pour le déterminer à rendre obéissance à son royaume, en renouant la communion romaine. Il avait instruit secrètement pendant plusieurs mois, il accompagna ce prince lorsqu'il se rendit à l'église pour prononcer son abjuration solennelle. Duperron fut ensuite envoyé à Paris pour solliciter, de concert avec le cardinal d'Osset, la levée de l'interdit sur la France, et on leur permit de s'être soumis, pour l'obtention des conditions humiliantes de CLÉMENT VII.). Cependant il prouva la conduite de ses ennemis, et il en témoigna sa satisfaction. Duperron, en l'embrassant à plusieurs reprises. Le diocèse d'Evreux souffrait de l'absence de son évêque ; le calvinisme y comptait de nombreux partisans. Duperron se rendit au secours des fidèles, et son ministère commença à être ébranlé. Ses discours, ses prédications, son succès éclatant. Henri Sponde, évêque de Paniers, et général des Suisses, abjure ses erreurs entre ses mains, et le temple fut suivi par une foule de bonnes gens. Le parti protestant, de cette défection, s'en vengea par des épigrammes d'autant plus cruelles, qu'elles retraçaient une par-

tie de la conduite du prélat. La réputation de Duperron s'accrut encore dans la fameuse conférence qui eut lieu à Fontainebleau, en 1600, en présence de toute la cour. L'abbé Longueurue prétend que Duplessis-Mornay se défendit mal, et qu'il céda trop tôt la victoire à son adversaire. On raconte que Henri IV, qui assistait à cette conférence, dit à Sully, Eh bien, que vous en semble de votre pape ? et que Sully répondit : Il me semble que Mornay est bien plus pape que vous ne pensez ; ne voyez-vous pas qu'il donne le chapeau rouge à M. d'Evreux ? Quoi qu'il en soit de cette anecdote, Duperron ne reçut de la cour de Rome qu'un bref de félicitation. Il reparut dans la lice pour combattre d'Anagnin, mais cette fois il ne remporta pas l'avantage. D'Anagnin, sans s'effrayer de la vaste érudition de son adversaire, et réduisant la question aux termes les plus simples, l'accabla de tant d'arguments qu'il l'obligea de demander un délai pour répondre. Il ne réussit pas mieux dans son projet de ramener à la religion la sœur du roi (F. CATHERINE), princesse d'un rare mérite, mais ferme dans sa croyance. Ce désagrément le détermina à retourner dans son diocèse plutôt qu'il ne l'aurait voulu ; il y publia un Bréviaire très imparfait, de l'aveu même de son clergé, et un Rituel dans lequel il fit insérer la fameuse Bulle *in Coena domini*, rejetée par les parlements du royaume, comme destructive des libertés de l'église gallicane. Ce fut cette complaisance pour la cour de Rome, qui lui mérita enfin le chapeau de cardinal, objet de toute son ambition. Il l'obtint en 1604, et la même année il fut envoyé à Rome, avec le titre de chargé des affaires de France. Duperron rendit un service important à l'église, en dé-

terminant le pape à ne prendre aucun parti dans les disputes sur la grâce (V. MOLINA et VALENTIA.). Il contribua aussi à rétablir la paix entre le Saint-Siège et les Vénitiens. Il développait son opinion, au consistoire, avec tant de chaleur et d'éloquence, que Paul V avait coutume de dire : Prions Dieu qu'il inspire Duperron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra. Il était encore à Rome lorsque le roi le nomma à l'archevêché de Sens, vacant par la mort de Renaud de Beaugency. A son retour il visita son nouveau diocèse, mais il ne tarda pas de venir à la cour pour remplir les fonctions de grand aumônier. Duperron prit une part active aux disputes théologiques qui s'élevèrent à la même époque, et dans toutes il se montra partisan zélé des opinions ultramontaines. Il prit la défense du livre de Bellarmin sur le pouvoir du pape, contre l'arrêt du parlement qui en condamna la doctrine comme attentatoire aux droits des souverains. Il provoqua la disgrâce de Richer, syndic de Sorbonne, et contribua à lui faire perdre cette place. Lors des états-généraux de 1614, il s'opposa à la signature du formulaire présenté par les députés du tiers, portant qu'il n'y a puissance en terre, quelle qu'elle soit, spirituelle ou temporelle, qui ait aucun droit sur le royaume de France et qui puisse dispenser ou absoudre les sujets de la fidélité et obéissance qu'ils doivent au souverain légitime. Les deux autres ordres se rangèrent à l'avis de Duperron, et l'assemblée se sépara sans avoir rien décidé sur un point aussi important. Duperron passait le temps qu'il ne donnait pas aux affaires, dans une terre qu'il avait acquise à Bagnolet. Ce fut dans cette retraite qu'il composa une partie de ses traités de controverse. Il y avait

laissé à la *Réplique au roi d'Angleterre*, lorsqu'il fut attaqué d'une rétention d'urine. Il se fit transporter sur-le-champ à Paris, mais le mal était incurable, et il mourut au bout de quatorze jours de souffrances, le 5 septembre 1618. On ne peut nier que le cardinal Duperron ne fût un homme d'un mérite peu commun. Il avait infiniment d'esprit, s'exprimait bien et en bons termes; sa mémoire lui fournissait d'ailleurs, à l'appui de ses récits, des anecdotes curieuses et des citations imposantes. Mais ses ennemis prétendent que son érudition était superficielle, mal digérée, et qu'il manquait de méthode. L'ambition paraît avoir été sa seule passion, et il l'attribuait même à la littérature, où il croyait occuper un des premiers rangs. Dans sa jeunesse, il avait traduit en vers français une partie du 1^{er}. et du 4^e. livre de l'*Énéide*. Le succès de cette traduction, les éloges que lui donnèrent Desportes et Bertaut, exaltèrent son orgueil au point que, suivant Nouriss, il se regardait comme supérieur à Virgile pour la diction. Il s'était fait, dit l'abbé Longuerue, comme le colonel-général de la littérature, et on était obligé de s'assurer de son suffrage avant d'oser demander celui du public. Ses livres favoris étaient *Montaigne*, dont il appelait les *Essais* le *bréviaire des honnêtes gens*, et *Rabelais*, qu'il nommait l'auteur par excellence. Les ouvrages de Duperron se divisent en trois classes, controverse, littérature et négociations. On les a recueillis, Paris, 1622, 3 vol. in-folio. Cette collection comprend 1. *Réplique à la réponse du sénat, roi de la Grande-Bretagne* (Jacques I^{er}). Elle devait contenir six livres. Il n'y a que les trois premiers et une partie du quatrième qui aient été imprimés. 2. *Traité du sacrement*

ucharistie contre Duplessis 7; III. *Réfutation de toutes les invocations tirées des passages Augustin, allégués par les hérétiques contre le Saint-Sacrement eucharistie*. Je conseille, dit Péron, la lecture des ouvrages du cardinal Duperron à ceux qui veulent au vrai ce que c'est que nos sermons. On a remarqué qu'il est nier auteur catholique qui ait sur des matières de religion, en vulgaire. IV. *Traité de la langue française*. Il a été réimprimé dans le Tableau de l'éloquence, P. Charles de St.-Paul, 1657. *Maison funèbre de Ronsard*, 1586, in-8°, réimprimée au des œuvres de Ronsard. VI. *du 1^{er} et du 4^{me} livre de de, traduits en vers français*, et imprimé séparément ou dans recueils du temps. VII. *Deux odes miier livre d'Horace, traduites* 1; *l'Épître de Pénélope à son père, trad. d'Ovide; des Hymnes*; *l'Ombre de l'amiral de France*, poème. L'abbé Longuerue a les poésies de Duperron sont recueillies, et malgré les éloges que lui l'abbé Goujet, dans la *Bibliothèque française*, on paraît en faire un cas. VIII. *Les ambassades de Duperron*, depuis 1590 jusqu'en 1635. Elles ont été réimprimées en 1635. César de Ligny, son éditeur, en fut l'éditeur. C'est un dit Sorbière, duquel le public souffrit la privation sans beaucoup de dommage. Wicquefort en fait le même jugement, et trouve son inférieur à d'Ossat, sous ses rapports. On peut consulter, Duperron, 1°. *les Oraisons funèbres de ce prélat*, par Provençières d'Aville; 2°. *l'Histoire abrégée de sa vie*, par Pelletier, Paris, 1618.

in-8°; 3°. *la Vie de Duperron*, par Burigny, Paris, 1768, in-12. Christophe Dupuy a recueilli, sous le titre de *Perroniana*, les bons mots et les remarques critiques attribués à Duperron. Isaac Vossius fit imprimer ce recueil à la Haye en 1666. Dailly en donna une édition plus correcte, Cologne (Rouen), 1669, in-12, à laquelle il joignit *Thuana*. Il y en a une troisième sous la même rubrique, 1691 (V. DESMAISEAUX). W—s.

DUPERRON (JEAN DAVY), frère du cardinal, lui succéda dans l'archevêché de Sens, et mourut en 1621. Il passait pour savant dans les langues anciennes, et le cardinal l'avait présenté pour la place de précepteur du Dauphin; mais Vauquelin Desyvettes lui fut préféré. On lui attribue une *Apologie pour les Jésuites*, au sujet du livre de Suarez, Paris, 1614, in-12, traduite en latin l'année suivante. — DUPERRON (Jacques Davy), neveu du précédent, évêque d'Angoulême en 1630, d'Evreux en 1646, grand aumônier d'Henriette-Marie, reine d'Angleterre, mort le 14 février 1649. C'est lui qui fut l'éditeur des ouvrages de controverse du cardinal Duperron. On conserve un recueil manuscrit de ses *Lettres*, indiqué dans la Bibliothèque historique de France, n°. 30718. W—s.

DUPERRON (LOUIS LE HAYER), fit son étude particulière de la poésie, et fut un des membres de l'académie récemment établie à Caen. Ses productions sont au-dessous du médiocre; la plus considérable est intitulée *les Palmes de Louis-le-Juste*, poème historique divisé en neuf livres, où, par l'ordre des années, sont contenues les immortelles actions de Louis XIII, Paris, 1655, in-4°. On a encore de lui *les honteuses Aventures*, tragédie en

cinq actes et en vers, 1653, in-8°; *Poésies morales et chrétiennes*, Paris, 1660, in-4°, et quelques traductions, telles que *de la connaissance de la bonté et de la miséricorde de Dieu*, de Jean de Palafox de Mendoza, Paris, 1688, in-12; *Histoire de l'empereur Charles V*, par Jean-Antoine de Vera y Figueroa, Bruxelles, 1667, in-12. D. L.

DUPERRON de CASTERA (LOUIS-ADRIEN), résident de France à Varsovie, né à Paris, mort le 28 août 1752, dans sa 45^e. année, a publié plusieurs romans, des traductions médiocres, et quelques écrits ridicules, qui provoquèrent la satire de l'abbé Desfontaines. Ce sont : I. *Aventures de Léonidas et de Sophronie*, 1722, in-12; II. *le Théâtre des passions et de la fortune*, ou *les Amours infortunées de Rosamidor et de Theoglaphire*, 1731, in-12; III. *Relation de la découverte du tombeau de l'enchanteresse Orca-velle*, traduite de l'espagnol de J. Iniguez de Medrane, 1730, in-12. IV. *La Pierre philosopale des dames*, ou *les Caprices de l'amour et du destin*, 1723, in-12; V. *Entretiens littéraires et galants, avec les aventures de Palmerin et de Thamire*, 1738, 2 vol. in-12, Il y repousse les attaques de l'abbé Desfontaines, qui ne se tint pas pour battu. VI. *La Lusade* de Camoëns, Paris, 1755, 1768, in-12, 3 vol., précédée d'une Vie de cet homme célèbre. Duperron convient dans sa préface, qu'il peut être resté souvent au-dessous de son modèle; mais il demande qu'on lui sache gré de sa bonne intention; il annonce qu'il a employé une prose poétique et nombreuse qui conserve les traits hardis et les figures de l'original; il n'a cependant pas atteint le but qu'il se

proposait, car c'est surtout son style froid, traînant ou boursoufflé, qui faisait désirer qu'un rivain plus habile se chargeât d'être l'interprète de ce chef d'œuvre du premier des écrivains portugais. Duperron a, sur La Harpe, l'avantage d'avoir su la langue portugaise, mais, du reste, c'est le seul. Parmi les notes que Duperron a ajoutées à la fin de chaque chant, il en est de très singulières; il s'efforce d'y justifier le mélange, si habituel au Camoëns, des fables du paganisme aux légendes de la religion chrétienne. Pour y mieux réussir, il prétend que Mars est Jésus-Christ, Vénus la Religion, Cupidon l'Esprit Saint, Bacchus le Démon, etc. « A la bonne heure, » disait plaisamment Voltaire, « j'y consens; mais j'avoue que je ne m'en étais pas aperçu. » VII. *Les Amours de Clitophon et de Leucippe*, traduits du grec, d'Achille Tatius, 1735, in-12; VIII. *Le Newtonianisme pour les dames*, traduit de Fiesler, d'Algarotti, 1738, 2 volumes in-12. IX. *Théâtre espagnol*, 1738, in-12. C'est l'extrait plutôt que la traduction de dix pièces de Lopez de Vega. Il ne faut pas dire avec Desessarts que cet ouvrage a été éclipsé par celui de Linguet, puisque les traducteurs ne se sont pas occupés des mêmes pièces. X. *Histoire du mont Vésuve, avec l'explication des phénomènes qui ont continué d'accompagner les embrasements de cette montagne*, 1741, in-12, fig.; cet ouvrage n'est pas le résultat des observations de Duperron; il l'a traduit des Mémoires de l'académie de Naples. XI. *Lettre à Ruccoboni sur la comédie de l'Ecole des Amis*, 1737, in-12; XII. deux comédies : les *Stratagèmes de l'amour* (1739), le *Phénix* ou la *Fidélité à l'épreuve* (1751). Z.

FERRON. Foy. ANQUETIL.
PETIT-THOUARS (ARISTIDE), ne de vaisseau de la marine française, naquit en 1760, au château de la Flèche, près de Saumur. Envoyé de Militaire de la Flèche, la lecture de Robinson Crusoë éveilla en lui le goût des courses maritimes. Il se fit, dans le même genre, un roman où il était le héros, et voulut écrire son roman en s'échappant avec ses camarades pour aller servir à Nantes comme mousse. Arrivé après eux, et lorsqu'on les cherchait, on allait les punir sévèrement, quand Dolomieu, qui se trouvait en garnison à la Flèche, et qui connaissait le caractère de Dupetit-Thouars, lui singulièrement, obtint grâce pour cette équipée. De la Flèche, le jeune homme passa à l'Ecole Militaire de Paris. Là, il s'appliqua sérieusement à l'étude; car au collège de la Flèche, il ne s'était fait remarquer que par son esprit et l'originalité piquante de ses espiègleries, de sorte qu'il méritait que ses graves professeurs fussent loin d'apprécier. Après avoir terminé ses études militaires, opérées en 1778, par le comte de Saint-Denis, Dupetit-Thouars, voyant que l'état de stagnation où se trouvait la marine, il ne s'y faisait rien de remarquable, entra dans le régiment de Poitou. Mais à la nouvelle du huitième voyage de Cook, il voulut offrir à l'accompagner comme officier. On le refusa, et bientôt la guerre avec l'Angleterre lui fit, en 1778, la possibilité d'obtenir du ministre la permission d'aller à Rochefort, où, à la suite d'un examen qu'il subit avec distinction, reçut le grade de garde-marin. Depuis il se distingua au combat d'Ouessant, à la prise du fort Saint-Louis du Sénégal, au combat de la Grenade et à beau-

coup d'autres affaires, sur le vaisseau *le Fendant*, commandé par M. de Vaudreuil. Vers la fin de la guerre, il passa sur *la Couronne*, et à la paix on lui donna le commandement du *Tarleton*. Il s'était si bien identifié avec son bâtiment, si l'on peut parler ainsi, il l'avait si bien étudié, qu'à peine débarqué, il s'empressa d'adresser au ministre un mémoire où il lui démontrait que cette corvette était la plus convenable pour faire des découvertes, et qu'il était l'homme qu'il fallait pour la commander dans ce genre d'expéditions. Ce qui annonça au reste la justesse de son coup-d'œil, c'est que le même bâtiment a depuis servi à l'amiral Truguet pour reconnaître les côtes de la mer Noire. Pendant la paix, Dupetit-Thouars fut employé à des croisières, durant lesquelles il ne négligea aucune occasion de perfectionner ses connaissances. Il fit même, dans ce dessein, deux voyages en Angleterre. On disait alors que La Pérouse avait échoué sur une île déserte. Tout à coup Dupetit-Thouars se représenta le sort affreux de cet officier et de ses compagnons d'infortune, et comme ses pensées étaient sans cesse tournées vers les courses lointaines et hasardeuses, aussitôt son imagination s'enflamma. Il forma le projet d'aller à sa recherche, et publia un prospectus pour cette expédition, qui devait se terminer par la traite des pelleteries de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Un de ses frères, officier au régiment de la Couronne, aujourd'hui botaniste distingué, et l'un des collaborateurs de la Biographie, se réunit à lui. Les souscriptions n'ayant pas fourni des fonds suffisants pour subvenir aux frais de l'armement, les deux frères vendirent leur légitime afin d'y faire face. Louis XVI,

ami de tous les projets qui avaient pour but le soulagement de l'humanité, avait souscrit à l'entreprise ; mais la gravité des circonstances empêcha cet infortuné monarque de suivre le vœu de son cœur. Dupetit-Thouars, après bien des traverses, partit le 2 août 1792. Ce qui le contraria le plus, fut la nécessité où il se trouva d'abandonner son frère, mis révolutionnairement en prison ; mais celui-ci délivré plus heureusement qu'on ne pouvait l'espérer, put partir un mois après pour l'île-de-France, où les deux frères s'étaient donné rendez-vous ; mais c'en était fait, ils ne devaient plus se revoir ! Dupetit-Thouars arrivé à l'île-de-Sel, l'une des îles du Cap-Vert, y sauva des horreurs de la famine quarante Portugais qu'il transporta à l'île Saint-Nicolas. La disette se faisait aussi sentir à Saint-Nicolas : Dupetit-Thouars, dont le caractère distinctif était la bonté, et qui de sa vie n'avait jamais rien su refuser aux malheureux, à tel point qu'il lui est arrivé quelquefois de s'imposer les plus dures privations pour les secourir, ne put résister au spectacle de désolation qui lui était offert ; il donna presque tous ses vivres aux habitants, qui, à son départ, ayant à leur tête l'évêque du lieu, l'accompagnèrent sur le rivage, en exprimant par les bénédictions les plus sincères leur vive reconnaissance. Mais à peine est-il sur mer, qu'une maladie affreuse lui enlève en peu de jours le tiers de son équipage : alors il prend le parti de gagner l'île de Fernand de Noronha, qui était la terre la plus proche. Les Portugais, que ce qui se passait en France à cette époque, rendait extrêmement défiants, l'arrêtent malgré ses justes réclamations, et saisissent son bâtiment, qui échoue en entrant à Fernambouc. Ainsi son expé-

dition est empêchée sans retour conduit, contre le droit des gens, à Lisbonne. Il y est assez longue captivité⁽¹⁾. A Paris, relâché, qu'il part pour l'Amérique septentrionale, après avoir à son équipage 6,000 francs que le gouvernement portugais lui a mis pour le produit de la vente des débris de son navire. En Amérique, il eut quelque temps le dessein de se fixer dans les Etats-Unis. Ce projet, son goût dominant pour les spéculations lointaines, qui, avec de nouvelles découvertes, pouvait lui enlever de nouveaux sujets d'observation, ne l'abandonnait pas. Il essaya de nouvelles tentatives pour gagner par la côte du nord-ouest. Il alla, avec M. le duc de la Rochefoucauld-Liancourt visiter la chute de Niagara. On peut voir le récit de cette expédition intéressante dans la relation que Liancourt a publiée de son voyage en Amérique. Enfin, une apparition de tranquillité le fit revenir en France. Dupetit-Thouars avait été si fatigué par sa jeunesse par les armées, par les capitaines sous lesquels il avait servi, MM. le bailli de Suffren, d'Orvillier, d'Albert de Rions, de Piquet, de Vaudreuil, etc., et par le service même, que comme un des officiers qui devaient aller un jour le plus d'honneur à la guerre française. Ceux qui gouvernaient alors apprenant son retour, crurent devoir lui proposer de rentrer au service. Après quelques hésitations, il accepta. Peu de temps après, on parla de l'expédition d'Égypte. Dupetit-Thouars n'y fut pas, mais on lui donna le commande-

(1) Après de longues et pénibles démarches, la famille Dupetit-Thouars a obtenu, en 1802, le retour de Lisbonne, les sommes qu'elle avait avancées en indemnité de la confiscation faite de ses biens, et des bâtiments dont il s'agit ici, et a dit avoir été intéressé dans l'armement ce qui lui a été payé.

vieux vaisseau de 80 ca-
 lequel il eut le plaisir de
 volomien, son ami et le pro-
 son enfance. Parvenu au
 destination, la flotte qui
 e partir fut retenue dans la
 rukir, par les ordres impru-
 général en chef. Bientôt
 e juillet 1798) on signale la
 ise commandée par Nelson.
 il est convoqué à bord de
 Dupetit-Thouars dit qu'on
 si l'on attend Nelson dans
 fausse où l'on est, et qu'il
 eiller sans délai. Quelqu'un
 ronvé avec aigreur cet avis
 e Je ne sais ce que l'on fera,
 Dupetit-Thouars avec une
 tion concentrée, mais on
 e sûr que dès que je serai
 , mon pavillon sera cloué au
 Il se battit avec intrépidité
 vaisseaux ennemis déjà vic-
 t termina glorieusement sa
 le carrière dans cette journée
 tale à tant de braves (le 1^{er}.
 3). Dupetit-Thouars réunis-
 santes les plus opposées :
 se extrême vivacité d'imagi-
 nersonne, au besoin, n'était
 ent et plus persévérant que
 d'ardeur et de moyens pour
 prises qui pouvaient contri-
 gloire ou à l'avantage de son
 venait calme et résigné lors-
 événements ne répondaient
 espérances, supportant l'in-
 ans humeur, comme il aurait
 succès sans amour-propre ;
 our lui-même jusqu'à l'im-
 , il ne pouvait pas, il ne sa-
 quelles que fussent les cir-
 s, se montrer différent de ce
 t ; réservé sur le compte
 s presque jusqu'à la dis-
 , il ne disait jamais ce
 ait leur nuire, plus habile

qu'eux-mêmes à excuser leurs torts
 ou à faire disparaître leurs fautes ; re-
 marquable dans la société par une
 conversation pleine d'abandon, de na-
 turel et de saillies, il cachait sous les
 formes les plus faciles et quelquefois
 les plus gaies, un esprit sérieux et
 toujours observateur : mais cette ha-
 bitude d'observer, qui ne nous rend
 que trop souvent chagrins et difficiles,
 ne lui avait inspiré qu'une plus gran-
 de indulgence. Comme Sterne, auquel
 d'ailleurs il ressemblait beaucoup par
 ses qualités morales et le caractère de
 son génie, il n'étudiait les hommes
 que pour chercher sous leurs défauts
 les vertus qui pouvaient s'y trouver,
 et se justifier ainsi à lui-même la bonne
 opinion que, malgré les erreurs et la
 corruption de son siècle, il s'était for-
 mée de ses semblables. S'il était l'apo-
 logiste de la nature humaine, on se
 doute bien cependant qu'il ne l'était
 pas des vices qui la dépravent ou des
 crimes qui la déshonorent. On l'a vu
 plus d'une fois, au récit de quelque
 injustice ou de quelque oppression vio-
 lente, exprimer, en traits de feu, la
 haine qu'il portait à toute espèce de ty-
 rannie, et surtout à la tyrannie hypo-
 crite, s'élevant avec une extrême ra-
 pidité de mouvement et d'idées jus-
 qu'aux plus hauts tons de l'éloquence.
 Alors on s'apercevait que cet homme
 si simple et si bon, avait une âme
 indépendante et libre, et que, capa-
 ble des affections les plus profondes,
 il l'était aussi des pensées les plus
 nobles et des conceptions les plus
 énergiques. Dupetit-Thouars a laissé
 quelques manuscrits, presque tous
 incomplets. Si l'on faisait l'extrait de
 tout ce qui s'y trouve de remarquable,
 on pourrait donner au public un livre
 qui resterait, et l'on y trouverait sû-
 rement de quoi justifier le portrait
 qu'on fait ici de leur auteur. E—s.

DUPEYRAT (GUILLAUME), Lyonnais, fut d'abord substitut de M. le procureur général, ensuite prêtre et trésorier de la Ste.-Chapelle de Vincennes, et mourut en 1643. Il a donné : I. *Hist. ecclésiastique de la Cour ou les antiquités, et recherches de la chapelle et oratoire du roy de France, depuis Clovis I*, Paris, 1645, in-fol. ; II. *Guillelmi Du-Peyrati Lugdunensis Spicilegia poetica*, Tours, Jamet Mottayer, (ils portent le titre français de *Essais poétiques.*) 1593, in-12 ; la 2^e. édition, où se trouvent *Amorum libri III*, parut à Paris, chez Jérémie Perier, 1601, in-16. La plupart des pièces du *Spicilegium* sont adressées à ses amis, qui presque tous étaient des gens de robe. Mais ses trois livres d'*Amours*, dont le premier est intitulé *Pyrrha*, le second *Diana* et le troisième *Lesbia*, pourraient très bien figurer dans un recueil latin de poésies érotiques ; ils ne le cèdent en rien à la délicatesse et à la latinité de Jean Second. III. *Recueil d'Oraisons funèbres, Poésies, etc.*, sur le trépas de *Henry le-Grand*, Paris, Robert Estienne, 1611, in-4°. IV. *La Philosophie royale, ou Jeu des Echecs et autres œuvres mêlées, ensemble le Tableau de la calomnie*, Paris, 1608, in-8°. V. *Hymne de la Trinité, Sonnets spirituels, Discours du Saint-Esprit*, Paris, 1587, in-12. VI. *Tombeau de M. de Givry*, Paris, 1594, in-12. VII. *Le Tableau de la Calomnie dépeinte au vif par Apelle*, 1604, in-12. VIII. *Traité des Dixmes*, Paris, 1640, in-8°. IX. *Origine des Cardinaux du S. Siège, et particulièrement des Français, avec deux Traités curieux des Légats à latere*, Cologne, 1670, in-12. X. *Traité sur les titres de Très-Chrétien, de Fils*

ainé de l'Eglise, de Catholique de Défenseur de la Foi, de roi de France en 1529, ind. à Louis XIII, à l'occasion de la prise de la Rochelle. A la fin pièce de vers français de Du traduite du latin de Gilbert C

J—r. et

DUPHOT, général français, quit à la guillotine, sous Lyon, vers 1770, et s'enrôla l'un des bataillons de volontaires qui furent créés au commencement de la révolution. vint au grade de chef de bataillon fut nommé adjudant général, en cette qualité, en 1794, à la prise de Fignières, de sa propre main, un espagnol. Parvenu ensuite au grade de général, Duphot fut employé en Italie, où il se distingua à différentes occasions. Bonaparte le chargea d'organiser les nouvelles de la république cisalpine. Il vint à Rome, dans le mois de 1798, à la suite de Joseph Bonaparte lorsqu'une émeute éclata dans la ville même de cet ambassadeur réunissaient chaque jour un nombre d'hommes très mal désignés comme ennemis du pape. Ces réunions donnaient une grande inquiétude à Pie VI, elles devinrent si nombreuses et si évidemment hostiles, que le pape fut obligé d'envoyer la force pour les dissiper. Joseph Bonaparte au lieu de chasser de chez ces séditieux, et de se présenter devant la troupe, qui, dans le cas, n'eût pas manqué de se retourner contre elle à la tête d'un nombre d'hommes armés, qu'il mandant se crut obligé de vaincre la force par la force. Le général Duphot, qui se trouvait, l'épée

l'ambassadeur, le la-
 mécharge. Joseph Bonaparte
 aussitôt après à Florence,
 au directoire apais un
 à mensonger contre la cour
 Il est aujourd'hui démontré
 ouvertement séditionnel fut ex-
 ambassadeur lui-même, pour
 prétexte de porter le dernier
 rône pontifical. Ce trône fut
 versé peu de jours après,
 rvasion de l'armée française
 depuis long-temps. L'ambas-
 apais fut en cela très bien
 l'ambassadeur d'Espagne,
 Azara, qui trahissait ou-
 à Rome les intérêts de sa
 y servant ceux de la répu-
 apaise. Duphot était un des
 officiers de l'armée fran-
 ne pense pas qu'il ait été
 confiance du machiavélique
 dont il fut victime; cepen-
 sât dans une grande intimité
 ph Bonaparte, et il devait
 belle-sœur, qui est ensuite
 l'épouse du général Berna-
 fut la veille même du jour
 son mariage qu'il fut tué.

M—D j.

(JEAN), nommé aussi par
 biographes *Durpain* ou *Dur-*
 as le Bourbournais en 1502,
 e à l'abbaye de Vaucelles,
 Cambrai. Il est auteur d'un
 a rimes et en prose, inti-
ivre de Bonne Vie, Cham-
 5, in-fol. goth. très rare; il
 une seconde édition sous ce
Champ vertueux de Bonne
 s, in-4°, sans date, goth.
 oppose qu'un chevalier nom-
ewis, lui apparaît dans un
 lui fait passer en revue les
 états de la société. Aucun
 pré; mais il paraît s'être at-
 tent à faire des désordres du

clergé, une peinture effrayante. On at-
 tribue au même auteur l'*Évangile des*
Femmes, petit poème en vers alexan-
 drins, conservé parmi les manuscrits
 de la bibliothèque du roi (N°. 7218,
 ancien fonds, et N°. 2, fonds de l'é-
 glise de Paris). On ne doit pas confon-
 dre ce poème avec le *Livre des Con-*
noilles (quenouilles), connu aussi sous
 le titre d'*Évangile des Femmes*, ou-
 vrage très rare, imprimé à Lyon en
 1473, in-4°. goth., dont l'auteur est
 resté inconnu. Jean Dupin mourut en
 1372, suivant Lacroix du Maine,
 dans le pays de Liège, et fut enterré
 à l'abbaye des Guillemin, ou moines
 de St.-Guillaume. W—s.

DUPIN (LOUIS ELLIES), docteur
 de Sorbonne et professeur de philo-
 sophie au collège royal, naquit le 17
 juin 1657, d'une famille noble de
 Normandie. Son père fut son premier
 maître, et bientôt s'en adjoignit d'au-
 tres, qu'il choisit parmi les plus ha-
 biles. Ce concours de soins fit faire au
 jeune Dupin des progrès rapides. Il
 avait à peine dix ans qu'il fut en état
 d'entrer en troisième au collège d'Har-
 court. Il y eut pour professeur M. Laire,
 qui, prévoyant ce que pouvait devenir
 un tel élève, le prit en affection et lui
 inspira un tel amour pour l'étude,
 qu'elle devint son unique plaisir, et
 l'occupation de tous ses moments.
 Après avoir fait sa philosophie dans
 le même collège, Dupin se détermina
 pour l'état ecclésiastique, et fit son
 cours en Sorbonne. Ce fut dès lors
 que, dans le dessein de se préparer à
 ses thèses, il s'adonna avec une ar-
 deur extrême à la lecture des Saints
 Pères, des conciles et des auteurs ec-
 clésiastiques. Il prit le degré de bache-
 lier en 1680, fit sa licence avec le
 succès qu'on devait attendre de ses
 connaissances déjà profondes, et reçut
 le bonnet de docteur en 1684. Ses

lectures lui avaient fourni de nombreux matériaux. Fort de ces richesses, il conçut le projet d'une bibliothèque universelle de tous les auteurs ecclésiastiques. Il se proposa d'y donner l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique et la chronologie de leurs ouvrages, un sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement sur leur style et leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs œuvres : c'était un plan immense; Dupin sut y suffire. Non seulement il parvint à l'exécuter, on vit encore sortir de sa plume, presque coup sur coup, un grand nombre de livres sur toutes sortes de matières. Il était cependant détourné par d'autres occupations. On le nommait de presque toutes les commissions que la faculté de théologie formait dans son sein, soit pour ses propres affaires, soit pour celles sur lesquelles elle était consultée. Il faisait assidument ses leçons au collège royal. Il ne refusait le secours de ses conseils et de ses lumières à aucun des écrivains qui avaient recours à lui. Il composait des mémoires pour les uns, des préfaces pour les ouvrages des autres; non seulement sa facilité et sa fécondité pourvoyaient à tout, mais il trouvait encore le temps de se livrer à la société, de cultiver ses amis et d'aller se délasser avec eux de son travail. Le premier volume de sa *Bibliothèque* parut in-4°, en 1686. Il contenait les auteurs des trois premiers siècles. Dupin n'avait alors que vingt-neuf ans. Ce premier volume a été réimprimé avec des retranchements, des changements et des augmentations considérables. Les autres volumes suivirent avec une extrême rapidité. L'ouvrage de Dupin trouva des critiques, et les jugements n'y étant pas toujours mesurés, ni même exempts d'erreurs, ne laissèrent pas

que de : fournir matière p... i se présenta f... i... Didier, savant de la congrégation de St.-V... depuis fut abbé de Senone... pope notonna évêque de M... blin en 1691, sous le titre... ques, un volume d'obser... les trois premiers tomes... thèque universelle. Dupin dans son 5°. tome. En 1691 dom Petit-Didier donna... volumes de *Remarques* même, de ses élèves les ph... une académie pour exami... lames de Dupin, à mesu... raient. Les remarques d... nédicte déplurent à Du... donna le tort d'y répondre... tume. Elles étaient néanno... que Bossuet, quoiqu'il eût... fit cas de ses laborieux trav... pouvoir garder le silence... dans lesquels l'avait contri... berté, ou la légèreté de se... Ce prélat, dans l'acte de... l'abbé Fagon, qu'il prési... de Navarre, en 1692, s'éle... contre l'inexactitude de D... l'exposition de la doctri... originel. Dupin répondit... tractait point. Bossuet cru... voir recourir à des moye... caces. Il adressa au cha... cherat et à M. de Harlay, de Paris, un mémoire d... exposait différentes erre... tenues, ou favorisées d... thèque universelle. Il en... nécessité d'une rétractat... de la part de l'auteur, ou... sure rigoureuse. Dupin pr... de la rétraction, et le gr... dit-on, aida à l'y détermin... satisfait, et qui savait con... lents et la plume de Dupi... être utiles à l'édifice, lui

l'auteur de la *Bibliothèque* n'évita point la censure : la soumission de Dupin, de Paris rendit contre lui, en date du 14 avril, un ouvrage fut supprimé par le parlement ; mais il lui permit de continuer en en changeant. Les erreurs qu'on lui reprochait de faiblir la piété en diminuant de la vénération de la sainte Vierge ; de favoriser l'arianisme ; d'ôter aux primats du St. Siège, leur force ; d'attribuer aux erreurs sur l'immortalité de l'âme, et de parler d'eux avec du respect. Ce ne fut pas l'affaire qui vint troubler Dupin. Il s'était joint aux autres de la bulle *unigenitus* ; il était Sorbonnais, un des principaux de ce qui y avait révoqué elle, et il fut l'un des *cas de conscience*. On lui ôta sa chaire royale, et ce ne fut qu'à condition d'une rétractation qu'il obtint son rappel ; mais il ne reprit point sa chaire. Clément sans doute on avait reproché à Dupin, remercia du châtiement qu'il avait subi ce docteur, et lui donna de nouvelles qualifications d'une sorte, peut-être, outrepassées. Quoiqu'attaché aux principes de ce parti, Dupin, d'après lequel on obtint ses conclusions, ne peut passer pour un hérétique. Non seulement il ne fut pas traité avec cette rigueur même, si l'on en croit Daguesseau, il fut vicieusement qu'il ne partageait était destinée à être troublée par une sorte de liai-

son avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et il entretenait un commerce de lettres avec ce prélat, homme éminent dans l'église anglicane. Cette liaison avait commencé en 1718, par l'entremise de M. Beauvoir, chapelain de milord Stairs, ambassadeur à Paris. Cet ecclésiastique anglican avait eu occasion de s'entretenir avec Dupin, et la conversation s'était portée sur la possibilité et les moyens de la réunion de la communion anglicane à l'église romaine, en faisant des concessions de part et d'autre. M. Beauvoir avait informé l'archevêque de Cantorbéry des particularités de la conférence, et on s'était écrit plusieurs fois. Le régent fut informé de cette correspondance, sur laquelle on jeta des soupçons. D'ailleurs elle avait lieu à l'insu de la cour de Rome, que l'abbé Dubois, aspirant au cardinalat, voulait ménager. Il y eut ordre d'enlever les papiers de Dupin, et de les porter au palais Royal : Lafitau, évêque de Sisteron, dit s'y être trouvé alors. Si on en croit son rapport, Dupin dans les papiers qu'on examina, avançait « que les principes de notre foi peuvent s'accorder avec la religion anglicane ; que sans altérer les dogmes, on peut abolir la confession auriculaire ; ne plus parler de la transsubstantiation ; anéantir les vœux de religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême ; se passer du pape et permettre le mariage des prêtres. » Si ce récit était exact, et que ces étranges propositions fussent effectivement les sentiments de Dupin, il serait impossible de le disculper. On répandit à son sujet d'autres bruits calomnieux. Ses ennemis prétendirent, que non seulement c'était sa véritable doctrine, mais encore que sa conduite y était conforme, et qu'il était marié. Il est an-

aujourd'hui généralement reconnu que ces imputations sont fausses, et que le rapport de Lafitau est exagéré. Il n'était question dans ces papiers que de projets de réunion, connus de M. de Noailles, archevêque de Paris, du procureur-général Joli de Fleury, et louables en eux-mêmes. L'advocat, qui n'était point janséniste, dit positivement : « que les liaisons de Dupin » avec Wake étaient innocentes, et » qu'il ne les entretenait que pour » l'honneur et l'avantage de l'église. » C'est ce même zèle pour la réunion des églises dissidentes au catholicisme, qui porta Dupin, pendant le séjour du czar Pierre en France, à composer quelques mémoires propres à rapprocher les Russes de l'église catholique. Mais quoi qu'on puisse dire de Dupin, on n'a point à lui reprocher d'opiniâtreté dans ses sentiments. S'il s'est laissé aller à des erreurs dans ses écrits, il les a rétractées toutes les fois qu'il en a été requis, et à moins de ne vouloir pas être juste, il est impossible de ne point reconnaître en lui un savant éclairé, un théologien habile et un laborieux écrivain. « Sa » plume féconde, dit Nicéron (d'accord sur cela avec les critiques les plus judicieux), « embrassait tous les » genres de littérature. Il a été en » même temps interprète, théologien » canoniste, historien sacré et profane, critique, philosophie même, » et tout cela avec la même facilité, » quoique quelquefois aux dépens de » sa réputation... Mais on ne peut du » moins lui refuser la louange d'avoir un goût excellent, une grande » exemption des préjugés ordinaires, » un esprit net, précis, méthodique, » une lecture immense, une mémoire » heureuse, une imagination vive, » mais réglée, un style léger et noble, » un caractère équitable et modéré,

» sans parti, sans violence, » » vention, plein de ressource » les besoins, plus porté à la p » la division, et propre à for » réunions s'il y avait eu lieu » pérer quelques-uns des con » étrangères. » Il fut l'ami de qui lui fit une épitaphe honorée mourut à Paris, le 6 juin 1771 fin de sa 62^e. année, regretté de ses amis, des savants et du public. Les principaux ouvrages sont : *la nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages*, en 58 vol. in-8^e. (1), réimprimée en 19 vol. in-4^e. Les critiques s'accordent à dire que le plan de cet ouvrage est excellent; qu'il est sans partialité et sans prévention; que les jugements y sont justes; mais que la vitesse que l'auteur mettait dans son travail, posé à un grand nombre de manuscrits, que les derniers volumes sont moins soignés que les premiers; souvent les vies y sont trop abrégées et les faits discutés légèrement. Les tables chronologiques offrent quelques contradictions avec l'ouvrage, les catalogues des livres ne sont pas toujours exacts (V. CENZURA). Quelques-uns de Dupin ont voulu lui disputer qu'au mérite de son plan, et l'accuser de plagiaire. Ils ont prétendu que les six premiers siècles n'étaient pas de Bassompierre, évêque de Saintes, dont le père de Dupin, tuteur de ce prélat, les avait donnés à son fils encore jeune; mais le célèbre Arnauld prit la peine

(1) Y compris 4 vol. des *Auteurs apocryphes romains*, 5 vol. de tables, 3 vol. de critiques de D. Petit-Didier, et 4 vol. de G. Rich. Simon. La collection s'élève à 67 vol. y ajout. la continuation de l'histoire de ce siècle, en 3 vol., par Goujet.

-même ce mensonge, et la ni devait revenir à Dupin, de rage, lui resta. II. *Joannis ii doctoris et cancellarii pa- Opera, quibus præfixa sunt una, et adjuncta aliorum temporis scriptorum opera amenta omnia ad negotium Parvi spectantia*, Amsterdam, 1703, 5 vol. in-fol. Dupin, pour la correction de cette, qu'elle n'ait point été faite yeux, n'ayant d'ailleurs rien pour sa perfection. III. *Sancti Afri, Milevitani episcopi, de de donatistarum libri septuibus accessere historia do- rum, anà cum monumentis us ad eam spectantibus, nec graphia episcopalis Africa*, 1700, in-fol.; IV. *Liber rum, cum notis quibus eo- mus literalis exprimitur*, 1691, in-8°. Dupin en a donné duction française sous le titre *de psaumes traduits selon*, Paris, 1691 et 1710, in-12. *le in pentateuchum*, Paris, in-8°. Les notes, soit sur les s, soit sur le pentateuque, sont, claires, et ne laissent rien à pour l'intelligence du texte. *soire de l'église en abrégé, mandes et par réponses, de- commencement du monde présent*, Paris, 1712, 4 vol. Il y en a une seconde édition; elle a été traduite en italien. rage est estimé. VII. *L'His- rosane, depuis son commen- jusqu'à présent*, 6 vol. in-12, 1716; Anvers, 1717, 6 vol. Cette dernière édition fourmille s. VIII. *L'Histoire d'Apol- Thyane* (sous le nom de Lairac), Paris, 1705, in-12. *e la nécessité de la foi en*

Jésus-Christ pour être sauvé, où l'on examine si les payens qui ont eu la connaissance d'un Dieu, et qui ont moralement bien vécu, ont pu être sauvés sans avoir la foi en Jésus-Christ, Paris, 1701, in-8°. L'auteur soutient la nécessité de la foi en Jésus-Christ. X. *Traité de la doctrine chrétienne orthodoxe*, Paris, 1703, in-8°. C'est le commencement d'une théologie française que l'auteur se proposait de donner. XI. *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, 1707, in-8°. C'est un commentaire sur les quatre articles du clergé de France. XII. *Bibliothèque universelle des historiens*, Paris, 1716, 2 vol. in-12, réimprimée à Amsterdam, 1708, in-4°. Dupin y suit la même méthode que dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages, dont on trouvera la liste dans Nicéron et dans le Dictionnaire des anonymes. Indépendamment de cela, cet infatigable écrivain travaillait au Journal des savants, avait eu part aux dernières éditions de Moréri, et y avait fait des corrections et des additions considérables. Il avait aussi revu le *Rationarium temporum* du Père Petau, imprimé en 1715, et l'*Histoire de Louis XIII* de M. Jacques Lecoïnte. (V. J. BASNAGE DE BEAUVAIL et CHARLAS.) L—Y.

DUPIN (PIERRE), avocat du parlement de Bordeaux; il était fils d'un notaire de Tartas, et avait exercé d'abord la profession de procureur. Les principales parties de la science du barreau lui furent aussi connues. Les magistrats et ses propres confrères avaient souvent recours à ses lumières. Il s'attacha moins à composer de nouveaux ouvrages qu'à perfectionner ceux de quelques autres jurisconsultes de sa province. Il donna :

I. une nouvelle édition du *Commentaire* d'Autonne, sur les *Coutumes générales de Bordeaux*, 1728, 1757, in-fol.; II. *Conférences de toutes les questions traitées par Ferron*, dans son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux*, avec le *Commentaire* de Bernard Autonne, Bordeaux, 1746, in-4°. III. *Traité sur les Peines des secondes Noces*, Paris, 1745, in-4°. Cet ouvrage lui appartient en entier. Dupin mourut à Bordeaux, le 22 novembre, 1745, à soixante-quatre ans.

B—r.

DUPIN (CLAUDE), né à Châteauroux, vers la fin du 17^e. siècle, capitaine dans le régiment d'Anjou, et ensuite fermier général, avait la réputation d'un homme instruit et laborieux. Il mourut à Paris, le 25 février 1769, dans un âge avancé; on a de lui : I. *Oeconomiques*, Carlsruhe, 1745, 3 vol. in-4°. Cet ouvrage n'a été imprimé qu'au nombre de douze à quinze exemplaires, pour être distribués à des amis. La rareté, ajoute M. Barbier, n'en fait pas le seul mérite. Rousselot de Surgy en a inséré plusieurs morceaux dans le *Dictionnaire des Finances* de l'Encyclopédie méthodique; II. *Mémoires sur les Blés, avec un Projet d'Edit pour maintenir en tout temps la valeur des grains à un prix convenable au vendeur et à l'acheteur*, Paris, 1748, in-4°. III. *la Manière de perfectionner les Voitures*, Paris, 1755, in-8°. C'est par erreur que les rédacteurs de la *France littéraire* attribuent cet ouvrage à Dupin fils; IV. *Observations sur un livre intitulé : de l'Esprit des Loix*, Paris, 1757-58, 5 vol. in-8°. On assure que la préface est de madame Dupin, et que les PP. Plesse et Berthier ont eu part à la rédaction de l'ouvrage. Le projet de Dupin, dit Grimm, était de faire l'apologie de la

finance contre Montesquieu plus habiles y auraient pu et d'autres prétendent que c'est meilleures réfutations qui aient été de diverses parties de l'E Loix. L'auteur supprima lui-même l'ouvrage, à la demande de madame Pompadour, avec une telle crainte qu'on a cru long-temps qu'il n'en restait plus que cinq à six exemplaires mais Delatour, qui en était l'imprimeur, a déclaré qu'il en restait encore dans la circulation. — DUPIN (madame), épouse du précédent dans sa terre de Chenonceaux, âgée de près de cent ans. Sa son esprit et sa politesse l'avait rendu célèbre; elle réunissait à une fois la semaine, Fontenay rivaux, Mairan et d'autres savants; le soin de surveiller l'éducation de son fils était confié à J. J. Il qu'elle employait aussi à transcrire les manuscrits; mais elle était si jalouse de soupçonner les talents de son fils, qu'elle ne l'invita jamais à aucune assemblée. Rousseau, que ce d'égards aurait pu blesser, eut toujours un tendre attachement pour madame Dupin, et lui adressa une lettre pour se justifier d'avoir admis son fils à l'hôpital. Madame Dupin composa quelques petits écrits, et traduisit plusieurs morceaux de Pétrarque. V

DUPIN-PAGER (ROMAIN), latin et français, né à Fontenay-le-Comte, vers la fin du 16^e. siècle, lié d'amitié avec Besly, Colletet, qui ont donné à ses éloges peu mérités. Le recueil de ses ouvrages imprimé à Paris, 1629, deux volumes in-8°. La première contient des poésies françaises, et la seconde des poésies bretonnes. Dreu du Radier, dans la *de Poitou*, cite des fragments de Dupin sur la Prise de

e, en avertissant qu'il a choisi les
bes qui lui ont paru les plus bel-
On ne saurait cependant rien ima-
de plus médiocre; le reste du re-
contient un Poème sur l'*Hérésie*,
é par stances, des odes et des vers
ireux; les poésies latines sont en-
au-dessous des françaises, et on
eut pas en donner une idée plus
orable. W—s.

UPINET (ANTOINE), sieur de
y, né dans le 16^e siècle, à Besan-
suivant Lacroix du Maine, ou plu-
Baume-les-Dames, suivant Gollut,
ompatriote. Il embrassa la réforme
alvin, et s'en montra l'un des plus
défenseurs. Comme il ne trouvait
dans sa province les secours dont
ait besoin pour se livrer avec suc-
son goût pour l'étude, il se retira
ard à Lyon, où il se lia étroite-
t avec Daléchamp, et ensuite à
s, où il mourut vers 1584. On a
i : I. *Exposition de l'Apocalypse*
it. Jean, Lyon, 1543, in-8°;
es *Epîtres illustres de don An-*
de Guevara, traduites en fran-
sur la version italienne de don
bonne d'Ulloa, avec un *Traité*
ième Guevara, des travaux et
ège des galeries, Lyon, 1560,
C volume ne contient que la
ième partie des Epîtres de Gue-
la seule que Dupinet ait traduite.
y. GUEVARA. III. l'*Histoire na-*
lle de Plin, traduite en fran-
avec un *Traité des Poids et*
ures antiques, réduites à la fa-
des franciens, Lyon, 1542, in-
1567, 1584. 1605, 2 vol. in-
G. néve, 1608, 2 vol. in-8°;
c, 1615, 1622, 2 vol. in-fol.
traduction a été pendant long-
s la seule qu'il y eut en français;
de en est simple et agréable quoi-
un peu vieilli, et bien des person-
la préfèrent encore à celle qu'a

donnée Poinset de Sivry. Falconet la
trouve inexacte; mais on devra tou-
jours de la reconnaissance à Dupinet,
pour avoir osé le premier entreprendre
la traduction d'un des ouvrages les
plus importants de l'antiquité, et en
même temps l'un des plus difficiles, à
raison de la multiplicité des connais-
sances que doit réunir le traducteur;
IV. *Plants, Pourtraits et Descrip-*
tions de plusieurs villes et forteresses
tant de l'Europe, Asie et Afrique,
que des Indes et terres neuves, Lyon,
1564, in-fol.; V. *Taxe de la péni-*
tencerie et chancellerie romaine, en
latin, avec la traduction française
et des annotations, Lyon, 1564, in-
8°. Cette édition est rare et recherchée,
elle a été réimprimée sous le titre de
Taxe des parties casuelles de la
boutique du Pape, Leyde, 1607,
in-8°. Il y a d'autres éditions de cet
ouvrage, avec des notes de différents
écrivains protestants. La taxe de la
chancellerie romaine fut imprimée
pour la première fois à Rome, en
1474, in-4°, par ordre du pape Sixte
IV. Cette édition est si rare, que le sa-
vant P. Laitre fit des recherches inu-
tiles, pendant son séjour en Italie,
pour en découvrir un exemplaire, et
qu'il ne l'a citée dans son *Specimen*
typogr. roman. (Voy. LAITRE.), que
sur le témoignage de Maittaire et de
Prosper Marchand. On trouve dans
le Dictionnaire de Prosper Marchand
des détails curieux sur cet ouvrage, et
les traductions qui en ont été faites en
différentes langues; VI. la *Conformité*
des Eglises réformées de France et
de l'Eglise primitive en police, cé-
rémonies, etc., Lyon, 1565, in-8°,
rare et recherchée; VII. les *Secrets,*
Miracles de Nature, de Lévin Lami-
nius, traduits en français, Lyon,
1566, in-8°; VIII. les *Commentaires*
de Pierre Mathiote, sur l'Histoire

des Plantes de Dioscoride, traduits en français, Lyon, 1566, 1577, 1580, in-fol.; avec le *Livre de l'Art de distiller*, Lyon, 1619, 1655 et 1680, in-fol. La traduction du même ouvrage, par Desmoulins, est plus estimée; IX. les *Lieux communs de la Sainte-Ecriture*, par *Wolfgang Musculus*, traduits en français, Lyon, 1577, in-fol. W—s.

DUPLANIL (J. D.) Nous ne connaissons rien de la vie de ce médecin; nous savons seulement qu'il était docteur de la faculté de Montpellier, et médecin honoraire de S. A. R. monseigneur comte d'Artois; il était né en 1740, il est mort le 7 août 1802, à Argenteuil près Paris. Duplanil a publié : I. la traduction française de la *Médecine domestique* de Buchan; cette traduction a eu cinq éditions, dont la première a paru en 1775, Paris, 5 vol. in-12, et la dernière en 1802, 5 vol. in-8. (*Voyez* BUCHAN.) Duplanil ne s'est point borné au simple rôle de traducteur; indépendamment des notes nombreuses et importantes répandues dans les quatre premiers volumes, il est seul auteur du cinquième volume, qui contient, en forme de dictionnaire, la définition de tous les termes de médecine, la description anatomique des organes du corps humain, et une idée de leurs principales fonctions, le caractère des plantes médicinales, la composition des divers médicaments, un tableau des symptômes des maladies, des notes explicatives, etc. II. La traduction française de divers traités du chirurgien anglais Clare, sous ce titre : *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, Londres et Paris, 1785, 1 vol. in-8°. Sa correspondance avec l'auteur lui a fourni les matériaux de plusieurs notes intéressantes, qu'il a

ajoutées à l'ouvrage. III. *Médecin du voyageur*, Paris, 1801, 3 vol. in-8°. Il y est question des précautions à prendre dans les voyages de terre et de mer, des maladies auxquelles on est exposé en route, du régime propre à s'en garantir et des moyens de les combattre, enfin de l'utilité des voyages considérés comme remèdes dans les circonstances où les secours ordinaires de l'art sont infructueux. Cet ouvrage embrasse peut-être trop d'objets, mais on y reconnaît un médecin instruit et un bon praticien. Duplanil a laissé, de plus, un manuscrit en deux gros vol. in-fol., intitulé : *Clé des ouvrages qui composent ma bibliothèque*, ou *Livre de renvoi à chacun d'eux, au moyen duquel on peut aller sur le champ au volume et souvent à la page*, etc. Ce travail curieux, dont M. Lamy, libraire, est propriétaire, et qu'il se propose de publier, a dû coûter à son auteur beaucoup de temps, de recherches, et une patience à toute épreuve : il renferme près de trois cent mille citations sous environ 50,000 articles, rangés par ordre alphabétique. Un bibliographe pourrait y trouver des choses utiles.

R—D—R.

DUPLEIX (SCIMON), conseiller d'état et historiographe de France, naquit à Condom, en 1569, d'une famille noble originaire du Languedoc. Il perdit ses parents étant encore fort jeune, et ne reçut pas moins une fort bonne éducation. Dès sa plus tendre jeunesse, il se livra aux sciences et aux lettres, qu'il cultiva toute sa vie. Présenté à la cour de la reine, Marguerite de Valois, qui était alors à Nérac, il vint à Paris, en 1605, avec cette princesse, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Duplex débuta dans la carrière des sciences par un cours complet de philosophie qu'il pa-

français, Paris, 1602, deux in-8°. C'était le premier ouvrage de philosophie publié dans cette forme, clair, méthodique, il était utile à ceux qui l'avaient présumé. Il en donna plusieurs éditions augmentées. Il en dédia une à Louis, Antoine de Bourbon, le Moret, fils légitimé de V, et dont il était précepteur; la première édition est de Rouen, 1602, in-8°. Ce cours est aujourd'hui totalement oublié. Dupleix a ensuite écrit l'histoire, et donna ses *Mémoires des Gaulois depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, 1619, in-4°, 2 volumes. Dupleix a depuis, à la tête de son cours, écrit l'histoire générale. C'est son meilleur ouvrage; Louis XIII lui en marqua satisfaction par le titre d'historiographe qu'il lui donna, en lui imposant l'obligation de travailler à l'histoire générale de France, jusqu'à sa mort. Dupleix en fit paraître le premier volume en 1621, et les autres suivirent en 1624, 1630, 1635, 5 volumes in-folio. Les trois premiers volumes furent fort bien reçus. On y trouve de la netteté, la méthode, mais aussi un style dur et qui a tous les défauts de la prose. L'étude assidue que Dupleix fit de la philosophie d'Aristote, qu'il traduisit presque toute en français pour la reine Marguerite, lui fit contracter dans son style une précision sèche et méthodique, qui ne porta mal à propos dans son histoire; de là les divisions et subdivisions qui conviennent plus à un traité de philosophie qu'à une histoire. On lui a reproché ses inexactitudes, et de n'avoir pas consulté les antiquités de

Fauchet, mais on doit lui faire honneur d'avoir cité en marge les auteurs dont il s'est servi; précaution indispensable, que l'on connaissait peu avant lui, et que les historiens modernes négligent trop aujourd'hui. Le dixième volume, qui contient les règnes d'Henri IV et de Louis XIII, lui attira deux adversaires qui ont répandu le fiel et l'aigreur dans leurs critiques; l'un est le maréchal de Bassompierre qui, du fond de la Bastille, souffrait impatiemment que l'auteur comblât d'éloges le cardinal de Richelieu, son persécuteur; et l'autre, Matthieu de Mourgues, aumônier et créature de la reine mère Marie de Médicis. Ils ne se contentèrent pas de relever les erreurs et les inexactitudes de Dupleix, ils attaquèrent encore son cœur, et lui reprochèrent de s'être montré ingrat envers sa bienfaitrice, Marguerite de Valois, après sa mort, et d'avoir dévoilé les désordres de cette première femme d'Henri IV. Le maréchal, surtout, s'exprimait en termes fort injurieux. Dupleix répondit à l'un et à l'autre, mais la satire prévalut, et les biographes se copiant tous les uns les autres, continuèrent à charger sa mémoire de qualifications odieuses. Bayle, seul, a fait l'apologie de Dupleix, dans son article *Usson*, et après avoir dit que le maréchal de Bassompierre avait attaqué Dupleix en étourdi, il tire les moyens de défense de ce dernier, des devoirs de l'historiographe en titre, de la raison d'état, des ordres précis qui le forçaient à dire toute la vérité, et de la répugnance que Dupleix exprime lui-même, dans son histoire, à dire de sa bienfaitrice un mal qui n'était que trop vrai et trop connu. Le reproche d'adulation envers le cardinal de Richelieu est plus fondé. Mais quel est l'historiographe qui n'encenserait pas

un premier ministre tout puissant, surtout si, comme le P. Lelong le raconte du cardinal, ce premier ministre avait la patience de lire l'ouvrage de Duplex avant l'impression, et se donnait ensuite la peine d'en corriger lui-même les épreuves. Après la mort de Richelieu, Duplex continua l'Histoire de Louis XIII, et il est aisé de remarquer qu'il y parle de l'ancien ministre avec bien plus de liberté. Il se proposait, même, suivant Sorel, de faire réimprimer la première partie de ce règne, et d'y faire beaucoup de changements; mais son grand âge l'empêcha de se livrer à ce travail. Il mourut à Condom, en mars 1651, âgé de quatre-vingt-douze ans. C'était un écrivain laborieux et infatigable, qui conserva jusqu'à la fin, et sans la moindre incommodité, les facultés de l'esprit et du corps. Son portrait a été gravé par Michel Lasne, in-4°. et in-8°. Le P. Colin, de l'Oratoire, a fait son oraison funèbre, Condom, 1661, in-4°. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : I. *Les causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, Paris, 1615, in-12, Lyon, 1620, in-8°. ; II. *la Curiosité naturelle, rédigée en questions*, Lyon, 1620, in-4°. Ces deux ouvrages avaient déjà été imprimés avec son Cours de philosophie. III. *Inventaire des erreurs, fables et déguisements de l'inventaire général de l'Histoire de France de Jean de Serres*, Paris, 1626, 1650, 1653, in-8°. IV. *La Responce à St-Germain, ou les Lumières de Mathieu de Morgues pour l'histoire, estintes. par Sc. Duplex*, Condom, 1645, in-4°. Duplex n'avait pas ménagé les historiens contemporains, et ce ne fut pas une petite cause de la sévérité avec laquelle il fut traité. V. *Axi-*

omata, sententie et regu versibus reddita, 1635, in-8 *institutionum Justiniani I commentaria*, Paris, 1651, fort peu connus. VII. *Histoire maine, depuis la fondation jusqu'en 1630*, Paris, 165 in-folio, mal écrite, comme qui est sorti de sa plume. V. *curiores et rudiores Despatius in grammaticâ linguâ cidiore et elegantiores cor* Paris, 1644, in-4°. Cet ouvrage pour Louis XIV, ne réussit *Liberté de la langue française pureté*, Paris, 1651, il livre est dirigé contre Vau fit beaucoup de bruit lorsque X. *Généalogie de la mais trades*, Bordeaux, 1655 — DUPLEX (Scipion), 1 du précédent, était lieutenant du bailliage du Condomois, trait sage, prudent, éclairé, mémoire s'est toujours honorée conservée dans sa patrie. Sa subsiste encore avec honneur attribue les *Lois militaires le duel*, en dix livres, Paris, 1616, 1602, in-4°. ib., 1611, in-quelques augmentations. — I frère de Duplex se nomme François, et on a de lui : *Partitio methodicæ heroico versu co* Paris, 1615, in-4°. C.

DUPLEIX (César), 6 d'Orléans. Après la mort de Henri IV, les ennemis des jésuites désignèrent publiquement ces auteurs de l'assassinat dont avait été l'instrument. Le P. connu pour avoir été le confesseur du monarque, crut devoir lui confier en adressant à sa mère une lettre déclaratoire la doctrine des jésuites, que l'approchait adroitement de

de Trente. Les sages de son siècle représentèrent que la publication de telle lettre occasionnerait des troubles toujours propres à produire un éclat scandaleux. Le P. Cotton prit ces timides avis, et publia une amoureuse lettre déclaratoire. A peine eut-on connaissance qu'elle avait été suivie de la satire amère qu'on eût jusqu'alors dirigée contre les jésuites ; elle porte le titre *l'Anti-Cotton*, sans nom de ni d'imprimeur. Cet adroit ouvrage est de sarcasmes et de raisonnements, fut dans la même année, traduit en latin, vendu en France, et répandu dans toute l'Europe. Les jésuites se réunirent pour en publier la réfutation dans toutes les langues. On leur répondit que *l'Anti-Cotton* produisit une plume qui perd aujourd'hui son mérite ; mais que de part et d'autre on poussa dès-lors avec le même acharnement. Les conclusions varient sur le premier autant que les débats théologiques et politiques. Les uns attribuent *l'Anti-Cotton* à Pierre Du Moulin, d'autres à Tillemont ; ceux-ci à Pierre du Mans, ceux-là à Augustin Casaubon, d'autres à des écrivains seulement connus par leur animosité contre les jésuites. Jean Dubois (Joannes a Dubois), auteur de la Bibliothèque de la ville de Paris, obtint aussi les honneurs du siècle. Tous se trompaient ; le véritable auteur de *l'Anti-Cotton* était Duplex, seigneur de l'Ormoi et de l'Ormeau, qui, après avoir pris ses degrés dans l'université d'Orléans, s'était fait recevoir avocat, et suivait à Paris le barreau, pour mieux se déguiser en son ouvrage, renverse les initiales de ses noms, en les ant par P. D. C. La Mou-

noye, dans son édition des jugements des savants, de Baillet, a mis à profit les notes fournies par Jacques de Givès et Perdoux de la Perrière, qui tous deux avaient examiné de près le point contesté. Il pouvait ajouter que les détails minutieux dans lesquels entre l'auteur de *l'Anti-Cotton* sur un projet d'établissement des jésuites à Orléans, prouvent évidemment que les faits s'étaient passés sous ses yeux ; d'ailleurs il soulève une partie du voile sous lequel il se cache, en avouant que sa morale et ses expressions sont plus celles d'un jurisconsulte que d'un théologien. César Duplex vécut obscur et tranquille jusqu'en 1641, époque de sa mort. *L'Anti-Cotton* a été réimprimé plusieurs fois sous tous les formats, et particulièrement lors de la suppression des jésuites. Il nous reste encore de Duplex un plaidoyer en faveur d'un prêtre qui, pour justifier son mariage, citait les lois précédemment rendues en faveur du calvinisme. Le prêtre cependant perdit son procès. P—D.

DUPLEIX (JOSEPH Marquis), négociant, administrateur, guerrier, qui né sur les bords de la Seine voulut être et fut, quelque temps, souverain près des rives du Gange, était fils d'un fermier-général du roi, directeur de la compagnie des Indes. Dès sa première jeunesse il annonça un génie méditatif, le mépris des arts aimables, et une passion violente pour les sciences exactes, surtout pour les mathématiques. Son père en conçut de l'alarme. Il craignit que les facultés de son fils, ainsi absorbées, ne l'entraînaient à l'oubli complet de sa fortune ; il se hâta d'appliquer cette méditation profonde à des objets pratiques. Embarqué sur les vaisseaux des Malouins, le jeune Duplex fit avec eux plusieurs voyages en Ame-

rique et dans les Indes Orientales. L'esprit d'observation et de calcul lui était resté; il n'y avait de changé que l'objet de ses combinaisons. Ses progrès dans la science maritime et commerciale, devinrent rapides et universels: présenté par son père aux directeurs de la compagnie, il leur donna une telle idée de lui dans plusieurs entretiens, que, malgré sa grande jeunesse, ils le firent partir pour Pondichéry, en 1720, avec la double qualité de premier conseiller du conseil supérieur, et de commissaire ordonnateur des guerres. Cette compagnie elle-même était naissante alors, ou plutôt renaissante. C'était au mois de mai 1719, qu'un édit du roi l'avait fait sortir des cendres de trois compagnies, éteintes comme tant d'autres, celle de la Chine, celle du Sénégal et celle des Indes proprement dite. Duplex naissait donc avec la nouvelle compagnie, qui ne devait guère lui survivre. Dès l'année suivante il fut chargé par le gouverneur de Pondichéry (Le Noir), de la correspondance générale et de la rédaction des dépêches du conseil pour toutes les parties du monde. En remplissant cette mission, il devina comment on pouvait faire, de l'Inde à l'Inde, le commerce particulier, que personne ne faisait; unir l'intérêt du Colon avec celui de la colonie, et marcher à sa fortune propre en travaillant à celle de l'Etat. Après dix années, ainsi employées, avec autant d'honneur que de profit, Duplex fut nommé directeur du comptoir de Chandernagor, dans la N. habie du Bengale, à quatre cents lieues de Pondichéry. Cet établissement, le seul qui ait jamais présenté l'apparence d'une utilité réelle pour la compagnie, était à l'arrivée de Duplex dans l'état d'abandon le plus déplorable. La paresse, la licence, la mi-

sère semblaient en avoir banni le commerce pour toujours. Dès la fin de l'année de la nouvelle admission il redevint florissant. On vit sur la terre plus de deux mille matras en briques, pour remplir les mauvaises cahutes de bois. Duplex acheta successivement, pour son compte, jusqu'à soixante-dix vaisseaux, qui allaient porter ses marchandises, et celles de ses associés non seulement dans toutes les mers, mais à la Chine, dans la Perse, la Tartarie et dans tout l'empire mongol. Son exemple créa partisans et imitateurs. Sa douceur envers les naturels du pays étendit ses lumières, sa bonne foi dans les engagements doubla ses richesses par son crédit. Enfin, en 1731, Duplex n'eut plus à trouver un bateau à Chandernagor: en 1742 on y voyait de douze vaisseaux employés journaliers au commerce: Duplex avait acquis une fortune personnelle de plusieurs millions, et l'établissement public de la compagnie dans le Bengale au plus haut point de prospérité. La place de gouverneur de Pondichéry et de commandant-général de tous les Français dans l'Inde vint à lui par la retraite de Dupleix, et loyal administrateur; la nomination de Duplex le porta à ces places. Sa fortune fut pour lui une chose dans les motifs de sa nomination. La prospérité partielle de Chandernagor ne suffisait pas à couvrir le déficit de l'ensemble des opérations de la compagnie. Le comptoir de Pondichéry devait plus de six millions d'arriéré. On voulait un administrateur en état de faire des avances, chose qu'il gouvernait; situation gênée pour les deux parties, qu'en pareil cas on arrive promptement à se croire trop de droits sur

n prête, ou à se montrer trop lant de celui à qui l'on em-
 . Dupleix, en effet, par sa
 et par son crédit, fit des en-
 la compagnie, lui équipa des
 ux, lui approvisionna des ma-
 , lui contruisit même des forti-
 ns. Mais il s'écarta insensible-
 de cet esprit de sagesse et de
 ation, qui avait caractérisé son
 stration du Bengale. L'ivresse
 voir entra dans son ame. Ses
 s et ses défauts, son génie et sa
 , son patriotisme et son ambi-
 e trouvèrent trop à l'étroit dans
 rnes d'une régie mercantile. Il
 suada, et, préservé des excès,
 ouveau principe pouvait être
 que la Compagnie des Indes
 ise, incapable de lutter avec la
 gnie anglaise par ses propres
 s, ne serait jamais puissance
 ergante avec avantage, si elle ne
 it pas puissance territoriale. La
 ion de ses anciennes maximes
 pas très remarquable pendant
 us premières années de son
 andement général, quoique dès
 ode, il eût arboré les titres de
 , d'*azary*, de *badour*, etc.,
 ue la cour de Dehli lui en eût
 nent envoyé les diplômes, com-
 l'a soutenu, soit qu'il les eût fa-
 is lui-même à Pondichéri, comme
 anglais ont cru le prouver, et
 e cela se pratiquait dans l'Inde
 le moindre scrupule. Ce fut en
 que Dupleix, ne faisant encore
 oulever le voile qui couvrait ses
 projets, montra cependant à
 vert qu'il allait prendre part
 merelles des princes maures, ce
 levait l'entraîner à faire jouer
 e eux tous les ressorts de la
 poe indienne, et à en courir
 e eux toutes les chances. Pon-
 di était situé dans la Nababie

d'Arcate, relevant de la Soubabie du
 Dekhân, qui relevait elle-même de
 l'empire du Mogol, et en faisait
 partie. Deux princes maures se trou-
 vaient alors compétiteurs pour cette
 Nababie. L'un, Anaverdikan, était
 en possession du trône sur lequel
 il avait été légitimement établi; l'autre,
 Chandasaëb, gémissait dans les
 fers, où il expiait, chez les Marates,
 l'assassinat de la reine et l'usurpation
 du royaume de Maduré. Dupleix ou-
 vrit fastueusement des négociations
 avec le premier, et pour prix de son
 alliance lui promit la ville de Madras,
 si les armes françaises pouvaient la
 prendre sur les Anglais. Il pratiqua
 des intelligences secrètes avec le der-
 nier, lui offrit de payer une partie de
 sa rançon, et de l'aider à conquérir
 la Nababie d'Arcate, si, devenu na-
 bab, il voulait assurer un territoire
 de quelque importance à la Compagnie
 des Indes française. Sur ces entre-
 faites, la guerre ayant éclaté en Europe
 entre les Français et les Anglais, le
 célèbre la Bourdonnais, créateur des
 îles de France et de Bourbon, vint,
 en 1746, disperser les escadres an-
 glaises dans les mers de l'Inde, s'em-
 para de Madras, fit la garnison pri-
 sonnière, tira de la ville pour plus
 de quatre millions d'effets en nature,
 et lui en imposa plus de neuf en
 espèces pour sa rançon. Rien de si
 brillant, rien de si utile à la France
 ne s'était encore fait dans ces contrées,
 et de ces grands exploits naissaient
 encore des espérances non moins
 grandes. Les triomphes se changèrent
 en désastres, l'opulence en détresse,
 parce que la Compagnie des Indes
 française, ainsi que l'a dit Voltaire,
 n'a jamais su faire ni la guerre, ni la
 paix, ni le commerce; parce qu'il y
 avait opposition directe, d'abord entre
messieurs de Paris et messieurs de

Pondichéri, ainsi qu'on s'exprimait dans cette dernière ville; puis entre Paris et Versailles, c'est-à-dire entre la compagnie et le ministère; entre une moitié de la compagnie et l'autre; entre les deux commissaires du roi, qui, établis pour réunir, ne faisaient que diviser; entre les instructions authentiques, dans lesquelles la Bourdonnais produisait la règle de sa conduite comme le titre de son pouvoir, et les instructions clandestines sur lesquelles, sans les montrer, Dupleix appuyait ses prétentions. L'abbé Raynal, dans son ouvrage si rempli d'erreurs de fait et de jugement, dit que « ces deux hommes devinrent les vils » instruments d'une haine qui leur » était étrangère. » Jamais rien de vil n'approcha de l'âme généreuse de la Bourdonnais, et l'orgueil seul de Dupleix l'eût mis au-dessus d'une basse envie. Mais l'un était jaloux de ses droits et esclave de sa parole, l'autre passionné pour son système et sacrifiant tout à sa politique. La Bourdonnais disait : « Madras est ma con- » quête, et je dois tenir la capitula- » tion qui m'y a fait entrer. » Dupleix répondait : « Madras une fois pris de- » vient une ville de mon gouverne- » ment, et mes combinaisons seules » doivent en disposer. — Vous con- » naissez les ordres que j'ai reçus du » roi. » poursuivait le marin conqué- » rant; « ils me défendent de garder » aucune conquête. — Vous ne con- » naissez pas les instructions que j'ai » de la compagnie, » repliquait l'astucieux gouverneur : « elles m'auto- » risent à garder Madras. » L'armée et la flotte victorieuses se déclarèrent pour la Bourdonnais; le conseil de Pondichéri, ses employés et ses officiers pour Dupleix. La guerre civile fut dans Madras. Il y eut un ordre d'en- lever la Bourdonnais mort ou vif, et

on osa tenter de l'exécuter ! On n'osa ensuite pour le faire périr ; le hasard seul le sauva déterminer son retour aux îles où il lui avait promis d'exécuter sa salation avec les Anglais : sept jours son départ, le 7 novembre 1757, fut aussi scandaleux que son arrêt, aussi scandaleux que son conseil de Pondichéri, sa capitulation. Le gouverneur et le conseil anglais protestèrent vainement furent traînés à Pondichéri, où Dupleix les reçut en souverain qui parle avec orgueil. Le nabab Adikan réclama la ville de Madras, qui ne l'avait promis qu'avec la ferme intention de ne pas lui céder, défendit de lui en ouvrir les portes. Le nabab vint l'assiéger, le commandant nommé par Dupleix les troupes laissées par la Bourdonnais la dégagèrent ; mais le français se trouva entraîné dans la première guerre avec son allié, qui, dès ce moment, se trouva du côté des Anglais. Dupleix, devant Goudelour, comme Adikan devant Madras ; il y eut deux fois, se vengea de son succès en brûlant quinze villages maures, exaspéra ses ennemis, ne se crut pas encore assésant pour braver leurs ressentiments et acheta d'eux la paix à prix d'argent. Éveillés par l'ambition du gouverneur français, les Anglais entrèrent dans l'Inde l'amiral Boscawen, avec soixante-six vaisseaux de ligne, et sept mille hommes dont quatre mille deux cent cinquante hommes, vint mettre le siège à Pondichéri, et le 30 août 1761, prit la tranchée à 750 toises de la place. Ce fut l'époque la plus glorieuse de Dupleix : soit qu'il fallût lutter, ou non, la cause du duc de Choiseul courait Pondichéri, sa déf

de gloire. Son génie, alors
 rt, lui créa tous les moyens
 vait besoin. Il fut ministre et
 ;, ingénieur, artilleur, mu-
 ire. Il enflamma et soutint le
 des assiégés, mit à profit
 es fautes des assiégeants, qui
 sans nombre, les tint telle-
 échec qu'il eut toujours des
 à plus de 150 toises de la
 es arrêta enfin jusqu'à la sai-
 ieuse qu'on ne s'était pas en-
 outumé à braver dans l'Inde,
 s força de lever le siège après
 jours de tranchée ouverte.
 rentit du nom de Dupleix. La
 lui avait déjà récompensé en
 ervices du négociant, par le
 soir, récompensa les exploits
 nandant militaire par le grand
 rouge et le titre de marquis.
 ce temps-là, le vainqueur de
 , dont les soldats et les équi-
 aient encore utilement contri-
 défense de Pondichéri, rece-
 prix bien différent de sa va-
 e sa magnanimité. Plongé dans
 ts de la Bastille sur les dénon-
 de Dupleix et de son parti
 mt, il y subissait toutes les ri-
 l'un procès criminel qui de-
 dant trois ans, le tenir séparé
 : sa famille, et causer sa mort
 main du jour où il aurait été
 nnocent : c'est une chose bien
 il faut oublier le nom de la
 mais, quand on veut être
 ur Dupleix. (Voyez MAHÉ
 RONDONNAIS.) La paix d'Aix-
 lle vint, en 1748, mettre un
 a guerre en Europe, et sem-
 voir la terminer également en-
 omptoirs européens de l'Asie.
 enfin rendre à la Compagnie
 cette ville de Madras, dont
 acheté si cher la possession
 , au lieu de tirer un si grand

profit de sa rançon convenue. Du-
 plex, dans ce moment, acquit de
 grands droits auprès des ministres de
 sa cour et des directeurs de sa compa-
 gnie. Ils étaient tous si honteux, et de
 leurs résolutions contraires, et de
 leurs subterfuges politiques relative-
 ment à la destinée de cette ville,
 qu'ils lui demandèrent comme une
 grâce de les prendre sur lui et de s'en
 faire seul responsable aux yeux des
 Anglais et du public. Cette circons-
 tance, dont nous avons sous les yeux
 la preuve positive, et sur laquelle
 Dupleix n'a jamais pu s'ouvrir, eût
 adouci certainement, si elle eût été
 connue, plusieurs des jugements aux-
 quels il a été en butte. Dépossédé de
 Madras et de ses dépendances, il
 voulut chercher ailleurs ce territoire
 qu'il avait résolu d'acquérir pour sa
 compagnie et pour lui. Ici commence
 un tissu d'aventures romanesques,
 où l'on vit se succéder et s'accumuler
 ce que la fortune a de plus éclatant et
 la détresse de plus hideux : nous ne
 pouvons les retracer que bien rapi-
 dement. Chandasaëb, sorti enfin de sa
 captivité, n'avait pas tardé à se for-
 mer une petite armée. L'ancien soubab
 du Dekhân, le fameux Nisam Elmou-
 louk meurt, à l'âge de cent quatre ans.
 Son second fils, Nazerzingue, lui suc-
 cède. Son barbier, devenu son gen-
 dre, et se faisant appeler Mouzafer-
 zingue, prétend que c'est lui qui, par
 un testament de son beau-père, est
 appelé à le remplacer; et le fils et le
 gendre produisent chacun un firman
 du Mogol, qui leur donne l'investi-
 ture. Chandasaëb va trouver Mouza-
 ferzingue, et lui dit : « Je vous recon-
 nais soubab du Dekhân, si vous
 » me créez nabab d'Arcate. » Le mar-
 ché se conclut : Dupleix leur prête
 de l'argent et des troupes. Anaverdi-
 kan vient défendre sa Nababie d'Ar-

cate contre cette espèce de triumvirs, leur livre la bataille d'Amour (23 juillet 1749), est tué dans le fort de la mêlée à l'âge de cent sept ans; Mouzaferzingue et Chandasaëb sont proclamés sur le champ de bataille; quatre-vingt-une aldées ou villages, avoisinant Pondichéri, sont donnés en toute souveraineté à Dupleix, qui les reçoit pour la Compagnie des Indes française. Bientôt ses deux protégés lui en font donner autant du côté de Karikal par le roi de Tanjaour. Cependant Nazerzingue, que Dupleix traitait d'usurpateur, parce qu'il voulait le détrôner, prouve la légitimité de son titre par la docilité avec laquelle tous les princes feudataires du Dékhân rejoignent son étendard. Il entre dans le Carnate, dépasse Arcate qui en est la capitale, et s'avance jusqu'à douze lieues de Pondichéri avec trois cent mille combattants, huit cents pièces de canon et treize cents éléphants, tandis que Méhémet - Ali - Kan, fils d'Anaverdikan, avec six mille cavaliers, et le major Lawrence avec six cents Anglais, prenaient poste à Valdaour, à quatre lieues seulement de la capitale française. La terreur s'empare de tous les ennemis de Nazerzingue; treize officiers principaux de la troupe française déclarent publiquement qu'ils ne veulent pas être victimes de la démenace avec laquelle on les mène à la boucherie, et refusent de servir. L'armée entière se décourage, et il faut la ramener sous les murs de Pondichéri. Chandasaëb court s'y enfermer. Mouzaferzingue se livre à son oncle, qui, après avoir juré sur l'alcoran de ne pas attenter à sa liberté s'il se rendait volontairement, le jette dans les fers, aussitôt qu'il le voit. Quel autre n'eût pas désespéré de son entreprise? Mais Dupleix, peu propre au tumulte des armes sur le théâ-

tre même de l'action, avait cabinet un courage d'esprit ble. Il dompte extérieurement la quiétude qui le dévore, seint appelé Chandasaëb pour c avec lui un plan d'opération qu'il a fait revenir l'armée potrer des intentions pacifiques bab avec lequel il veut trait vient enfin à ouvrir une né avec le premier ministre tout de Nazerzingue, et obtient la sion d'envoyer deux députés du soubab. Ils y séjournent h ne peuvent obtenir la Naba cate pour Chandasaëb, ma vent tout ce qui se passe aut Ils découvrent dans l'armée zingue des patanes et des c contents, tout prêts à consy tre lui. Ils remarquent que l se gardent mal dans leur que l'opium qu'ils fument sommeil les plonge dans u dissement que la première réveil ne suffit pas encore à Ces députés étaient à peine à Pondichéri, que Dupleix bli sa correspondance avec l tents de l'armée ennemie, e de nouvelles instructions à déjà rentrée en campagne. nuit du 27 au 28 avril 17 cents français, ayant à le brave Latouche, pénètrent camp de ces trois cent mille y font le carnage que ferait dans une bergerie, et se ret pointe du jour, ayant égou cents hommes sans en pe mêmes plus de trois. Naze son réveil, voit une parti camp nager dans le sang, vanté, se croit trahi, recule murs d'Arcate, et ose à pei mais former quelques entre signifiantes. Dupleix au co

en action la confiance troupes. Le comte de Bussy sont dirimés. Deux vaisseaux, qui semblaient ne marcher au Benne un corps de troupe de la côte de Coromandel, Trividi, Giugi, voir des Français. La trois places avait été emportée d'assaut Ali-kan, voulant onde, avait été com- et obligé de se refuser. L'indolent et faible pillé par tant de succès, et stimulé par les propres armées, se déprendre l'offensive. ont encore à quatre-vingt hommes, sept cents cent soixante pièces d'artillerie, en comparant réunies de Chanda-our, qu'il allait chercher leur livrer bases surviennent, et, puis, tiennent les deux : inaction forcée. Durant ce temps à suivre négociations bien difficile Nazerzingue auquel traité de paix, l'autre et les nababs consommaient de trahir avait bataille. Certain l'un ou l'autre de ces pleux semblait laisser décider. Tout à la fois il istres de Nazerzingue e traité signé par leur nuait au commandant française de marcher à itanes confédérés l'ap- pour arrive. Le 4 décembre même Latouche,

dont nous avons vu l'exploit audacieux, sort de Giugi n'ayant avec lui que huit cents européens, trois mille cipayes et treize pièces de canon. Il sait par où il doit entrer dans un camp qui à six lieues s'étend. Il marche droit au quartier de Nazerzingue. Il avait pour guide à ses côtés un des patanes conspirateurs, et pour but dans le lointain un drapeau blanc qu'il voyait flotter sur un éléphant. Il s'avance ainsi, recueillant, çà et là, les alliés sur lesquels il avait compté, semant la mort où il trouvait de la résistance, s'emparant de toute l'artillerie dont la moitié n'était pas même défendue. Nazerzingue qui, la veille, avait envoyé à Duplex le traité de paix signé, ne peut croire d'abord ce qu'on lui rapporte de son camp assailli par un commandant français. Convaincu de la vérité, il s'écrie dédaigneusement que : « c'est la folle entreprise d'une poignée d'européens ivres », ordonne à quelques-uns de ses officiers d'aller les tailler en pièces, à d'autres d'aller couper la tête à son neveu Mouzaferzingue et de la lui apporter. Il monte lui-même sur son éléphant, aperçoit quatre de ses nababs qui restaient dans l'inaction avec leurs troupes, et s'avance vers eux pour les gourmander. Le premier auquel il s'adresse lui répond par deux balles dont il lui perce le cœur. C'est la tête de l'oncle qu'on porte au neveu. De prisonnier chargé de fers, de rebelle et d'usurpateur condamné à mort, Mouzaferzingue se trouve sous le bab du Dèkhân, souverain de trente-cinq millions de sujets : proclamé sur le champ de bataille, il y reçoit le serment de la même armée qui était venue combattre pour son rival ; et tous ces prodiges étaient l'ouvrage de Duplex. Celui-ci, au reste, et nous ne devons pas omettre cette circonstance,

tance, a soutenu dans ses mémoires qu'aussitôt après avoir reçu le traité de paix signé par Nazerzingue, il avait écrit à Latouche de cesser tout acte d'hostilité; mais que sa lettre était arrivée trop tard, et que dans l'heure même où il l'écrivait, la bataille était engagée. Qu'il fût heureux dans sa combinaison ou servi par le hasard, toujours était-il vrai que l'issue de cette contestation terrible était celle qui répondait le plus à ses vœux secrets. A peu de chose près, la même révolution, qui venait de se faire dans la destinée de Monzaferzingue et de Chandasæb, s'était faite aussi dans celle de Dupleix. D'un danger incalculable il passait à une fortune immense, et après l'avoir acquise à tant de risques il ne s'agissait plus pour lui que d'en jouir avec quelque modération. Les ennemis de Dupleix ont blâmé avec amertume l'éclat et le geure d'appareil qu'il déploya, lors de l'entrée et du couronnement de Mouzaferzingue à Pondichéri. Il n'était que conséquent. Les premiers pas faits dans la carrière qu'il s'était ouverte, les autres devaient suivre, et pour captiver l'esprit des Orientaux il fallait parler la langue de leurs sens. Aux approches de la capitale française, Mouzaferzingue vit Dupleix venir à sa rencontre avec une cour aussi brillante que la sienne: il descendit de son éléphant, tendit la main à celui par qui seul il régnait, et tous deux entrèrent dans Pondichéri portés sur le même palanquin, et environnés d'une armée entière. Arrivés à la grande place, ils y trouvèrent, sous une vaste et magnifique tente, un trône resplendissant. Mouzaferzingue y fit asseoir à ses côtés l'homme auquel il devait de s'y asseoir lui-même. Au bruit de l'artillerie, au son des cloches et de tous les instruments guerriers,

Dupleix proclama Mouzaferbab du Dékhân, lui présent et lui fit prêter serment de tous les nababs et chefs mi l'avaient suivi. Mouzaferzin ma Dupleix *monsud* et v pour le Mogol, de tout le entre le Klirisna et le cap environ deux cents lieues de soixante de profondeur. Il en propre pour sa vie, et la compagnie, le fort de Val toutes les aldées qui en de Aux concessions territoriales joindre des largesses peu annonça une distribution de liv. tournois de rente entre têtes de la famille Dupleix, fication de 1,250,000 pou troupe d'officiers et de sold avaient valu la victoire, et pareille somme au trésor de gnie française, et pour der de tant de reconnaissance veurs, pour dernier signe d indissoluble, Mouzaferzing sa tête le chapeau de Du donna en échange sa toque peau complet, celui-là même pereur Aureng-Zeyb avait d eux Nizam. Dupleix rev tant la robe, la ceinture la rondache et le poignard soubab se couvrit, à son l'habit et de l'armure des Les feudataires du Dékl Carnate, les chefs maures ciers européens parurent se devant deux souverains à la dasæb reçut une nouvelle de la Nababie d'Arcate, n nom de Mouzaferzingue qu aliéné la suzeraineté, ma de Dupleix, à qui elle avai férée, et Dupleix encore maître de partager, à son sor de Nazerzingue, estu

sons et déposé à Pondichéri second du conseil. Qui n'eût tant d'éclat, d'opulence, de devait fixer sans retour et la ur de Dupleix, et la fortune de pagnie dont il était l'adminis- en chef et le premier repré- ? Mais entre l'instabilité des alements de l'Inde, l'inconsé- de la Compagnie française, ion toujours croissante et les i toujours déclinants de Du- a politique croisée de ses com- s, de ses protégés, de ses , il n'y avait pas là une cause nte de prospérité, qui ne cou- principe réel de ruine et de tion. Mouzaferzingue crut n'a- s assez de toute l'armée de son sœur réunie à la sienne pour s possession de ses états ; il et obtint de Dupleix un corps s qui devait le conduire jusqu'à bad sa capitale, à cinq cents le Pondichéri. Au moment de ce soubab qui venait de distri- nt de millions, se trouva sans , et Dupleix lui prêta 500,000 . Après un mois de route une i éclata dans son armée ; trois ababs, se trouvant mal récom- de l'assassinat de Nazerzingue, t l'étendard de la révolte. Sou- i détachement français, dont il ien senti tout le prix, Mouza- ne leur livra bataille avec une ité européenne, blessa le pre- t le mit en fuite, vit le se- tpirer sous ses yeux, tua de sa main le troisième, et ordonnait ompettes de sonner la victoire, il reçut dans l'œil une flèche tendit roide mort. Bussy, qui ndait le détachement français , a eu toute hâte vers Dupleix il demander quel nouveau sou- il lui plaisait de mettre sur le

trône du Dékhan. Dupleix, écartant le fils trop jeune de Mouzaferzingue, qu'il avait cependant appelé le soubab légitime, nomma un des frères de ce Nazerzingue qu'il avait qualifié d'usur- pateur. Bussy, après cinq mois de marche, semés de combats toujours heureux, proclama dans Aurengabad le soubab Salabetzingue, prince inex- périmenté, faible, soupçonneux, in- constant. Après l'avoir établi, il fallut le défendre et le surveiller. Un de ses frères, Gassendikan, vint lui disputer la couronne, et il fut tenté de la lui céder. Un chef marate, Bagirao, lui enleva plusieurs provinces, et il fut tout près de lui abandonner les autres. Sa mère et Bussy le préservèrent de sa propre faiblesse. Délivré de son frère par le poison que lui donna leur mère commune ; des Marates par un traité que Bussy négocia, dans l'effusion de sa reconnaissance il donna quatre provinces à la compagnie fran- çaise : l'île de Divi qui renferme la ville de Masulipatam en était une. Il jura de nouveau une entière docilité à toutes les instructions de Dupleix. Celui-ci, à qui la possession d'Arcato avait ouvert le chemin d'Aurengabad, songea bientôt à se frayer par Auren- gabad une route à Déhli. « Mettez- » nous en force, lui écrivait Bussy, » avant un an l'empereur tremblera » au nom de Dupleix. » Comment un homme du caractère de Dupleix, en recevant de pareilles lettres du Dékhan, eût-il eu égard à celles de la compa- gnie de Paris, qui commençait alors à blâmer les mêmes opérations qu'elle avait louées ; qui avait voulu, mais ne voulait plus être puissance territoriale ; et qui prescrivait impérativement de faire rentrer dans les comptoirs fran- çais les troupes envoyées à Auren- gabad ? Bussy lui-même en vint à deman- der au gouverneur de Pondichéri la

même chose qui lui était ordonnée par la compagnie. Il éprouva des vicissitudes, se montra dégoûté d'une lutte interminable contre le caractère du soubab, les intrigues de sa cour, et les invasions de ses voisins ; demanda *qu'on le fit sortir de ce labyrinthe*, et, ne l'obtenant pas, prétextua une maladie vraie ou supposée pour se retirer à Masulipatam. Des ordres sévères de Dupleix le renvoyèrent à Aurengabad. Il y trouva les affaires des Français perdues par son absence, les rétablit par son audace, subjugu de nouveau le soubab, se fit encore donner quatre provinces affectées spécialement à l'entretien de ses troupes, prétendit n'en avoir que plus d'embarras, peignit son armée comme un *dogue affamé prêt à le dévorer*, et renouvela ses instances pour *sortir du dédale*. Dupleix lui résista opiniâtrément ; il résistait ailleurs à des obstacles bien plus terribles. Il s'était hasardé à soutenir deux guerres à la fois, l'une dans le Dékhan, pour y faire un soubab, l'autre dans le Carnate, pour y faire un nabab. Des succès éblouissants avaient au moins rempli le cours et voilé les dangers de la première ; mais la seconde, à partir de la mort de Nazerzingue, avait été et continuait d'être un enchaînement de revers plus désastreux les uns que les autres. Les Anglais avaient adopté Méhémet Alikan pour nabab du Carnate, comme les Français Chandasaëb ; mais les protecteurs de Méhémet Alikan étaient sincèrement et activement unis avec leur protégé dans toutes leurs combinaisons. Dupleix et Chandasaëb se trahissaient l'un l'autre ; le premier avait fait demander à la cour d'Aurengabad un paravana, et à celle de Déhli un firman, qui le constituassent nabab en titre du Carnate,

et Bussy, quelque part qu'il pris, lui avait envoyé ces tit second avait fait proposer, ment au Mogol, mais à son petitement Méhémet Alikan, de ger sur leurs intérêts respectif s'unir ensemble pour exterminer ennemis de Mahomet, qui d'un autre monde, étaient v asservir dans leur propre pa pleix ne demandait pas mieux livrer aux hasards de la guerre hab qu'il n'avait créé que pour planter, et Chandasaëb ne se pas de seconder bien efficacement armes de celui qui ne visait qu'à pouiller. D'un autre côté les A ne cessaient de recevoir les ren plus respectables ; rien n'était posant que ce triomvirat de Sa de Lawrence et de Clive, qui soldats et à des employés dign leurs chefs, joignaient des all les et puissamment intéressé cause, tels que les rois de Ta et de Maïssour, les Marats, bab de Velour et autres : D sans alliés imposants dans le Ca ou ne recevait point d'Europe forts qu'il avait demandés, ou, ses expressions, ne voyait arriv le nom de recrues, *que la plus et la plus vile canaille*, qui dans les combats, qui livrait ces au lieu de les défendre. En c'est-à-dire, à l'époque où Du lait être eulvé à ses projets, rêve de ses grandeurs allait s'év il avait échoué quatre fois de cate qu'il avait voulu reprend fois devant Trichinapaly don dû s'emparer en 1749, et prise alors eût terminé la Dans l'année 1752, il avait armées détruites, une troisièr toute entière, et avec celle rendu Chandasaëb, à qui l

it trancher la tête
la honte du colonel
guerre désastreuse du
peut-être plus que la
du Dékhân, toutes
le génie de Dupleix,
on imagination et la
me. C'était quelque
able que de le voir
er après avoir été si
, toujours espérer,
souvent déçu. Même
oin de la paix, il en
voulait lui sacrifier
es qu'il avait obtenus
agnie, soit pour lui
iation, qu'il avait ou-
lais, fut rompue parce
ant tout, qu'ils re-
titre de *nabab* et
le tout le territoire
et le cap Comorin.
ouvertement contre
me dont il était l'a-
yait - elle quelques
ts, en lui observant
ement pour conser-
aussitôt des noyaux
nquérir. Lui faisait
présents pour Sala-
ionçait qu'il les des-
Insistait-elle pour
troupes qu'il avait
il répondait par le
Dékhân le royaume
enlevant celui-ci au
édait. C'est ainsi que
, il avait écrit à la
il vous faisait plaisir
rer du royaume de
ne serait plus facile.
it de quinze millions;
voudrez, vous en se-
. » Enfin il en é ait
autorité de la com-
que *le roi seul avait*
sa conduite. Une

telle situation, entre des commettants
et un mandataire, était trop contre
nature pour pouvoir durer. La crise
approchait. L'ancienne réputation de
Dupleix la retardait encore : une lettre
du conseil de Pondichéri la décida.
Suivant l'usage ordinaire, et favorisé
plus qu'un autre par la distance des
lieux, Dupleix, à chaque triomphe
remporté, à chaque possession ac-
quise, en avait, dans ses dépêches,
exagéré les avantages, ou les avait au
moins calculés sur une jouissance pai-
sible, qui n'eût pas eu à redouter les
dépenses et les vicissitudes de la
guerre. A chaque revers, à chaque
perte, il les avait cachés aussi long-
temps, et atténués aussi habilement
qu'il avait pu. Dans un espace de sept
mois la compagnie reçut à Paris un bi-
lan du 30 juin 1752, qui lui annonçait
que, *toutes ses dépenses payées, elle*
avait dans l'Inde un fonds d'avance
de 24,110,418 liv., et une lettre du
19 février 1753, où le conseil de
Pondichéri lui mandait : « Loin d'avoir
» un fonds d'avance, vous redeviez
» près de deux millions. Ce vuide
» nous a fait épuiser nos ressources.
» On manque d'argent pour acheter
» les cafés. Il n'y en a point pour
» les dépenses courantes. On a été
» obligé d'emprunter, à 20 pour 100,
» 500,000 roupies pour envoyer
» l'*Hercule* et le *Fleury* charger des
» poivres à la côte de Malabar. » A
la lecture de cette dernière dépêche,
les directeurs de la compagnie et le
conseil du roi restent confondus.
Godehen est choisi parmi les premiers
pour aller dans l'Inde, avec le titre et
les pouvoirs de commissaire du roi,
interdire Dupleix, le renvoyer en
Europe, le faire arrêter s'il résistait,
vérifier les caisses et l'état de tous les
comptoirs, conclure enfin avec les
Anglais et les puissances du pays un

traité de paix ayant pour première base la renouciation réciproque de tous les Européens, aux titres, honneurs et principautés de l'Inde. Rendu à sa destination, Godeheu trouve : *Au trésor, rien. — A la caisse courante 1,756 roupies. — A la monnaie 7,196. — Les trois mille familles de tisserands qui étaient avant la guerre dans le voisinage de Pondichéry, réduites à trois cents ; les douze cents de Villenour, réduites à deux cents. — A Chandernagor aucune ressource.* Moracin gouverneur de Masulipatam, écrit au nouveau commissaire cinq jours après son arrivée : « Il ne tient » qu'à vous de voir à vos pieds le maître » du Dékhân, et de recevoir les hommages des peuples sur lesquels on » n'osait autrefois lever les yeux. » Le commissaire recueille des informations ; il découvre que Moracin est obligé d'envoyer prendre par des soldats les marchands d'Yanaon, pour contracter avec eux : celui qui voyait les princes et les peuples à ses pieds, ne pouvait venir à bout des marchands de mouchoirs de Masulipatam. Bientôt on vérifie un bilan de ce même Masulipatam, qui, envoyé à la compagnie, lui avait offert un produit net de 10,376,697 liv., et en dernière analyse, il se trouve que Masulipatam a coûté à la compagnie, en pure perte, 757,656 roupies. Les quatre cirkars ou provinces obtenues de Salabetsingue, pour l'entretien des troupes françaises dans le Dékhân, étaient arriérées de 1,144,329 roupies, et Bussy devait, un jour, répéter de la compagnie 15,259,608 liv. d'avances faites pour elle. Environné de tant de ruines, qu'il fixait peut-être pour la première fois, Dupleix n'en vit pas moins en pitié le traité de pacification conclu par Godeheu avec le gouverneur de Madras ; il soutint que Tri-

chinapaly était aux abois à la rivée de son successeur ; qu'il ci s'en fût emparé avec lui qu'il amenait, la compagnie triomphante sans retour, et sur-le-champ l'immense possessions qu'elle avait si ment acquises, et, quelques matiques que puissent passer les assertions, ce que la compagnie a fait depuis, fournit quelques arguments à ceux qui véré dans leur admiration génie et les projets de Dupleix. Il se soumit avec docilité aux ordres envoyés de France, et des pleurs de sensibilité et en quittant cette presqu'île où depuis plus de trente ans il avait rendu le nom français, où il s'était élevé au rang des souverains, où il avait des médailles se frapper et et sortir de terre la ville de Dupleix (Dupleix-ville). Des douleurs plus amères s'étendaient à Paris. Il devait en vain treize millions qu'il avait avancés pour le service de la compagnie, soit de son argent, soit de celui de ses parents, et devait s'y traîner pendant des années de supplications en suppliant de subir les délais, les chicaneries avec lesquelles on rendait justice ; languir et gémir après avoir disposé de l'Inde, dans l'humilité d'avoir régné, se voir imputé de tous ses malheurs, et la gloire de ses succès. Il mourut enfin en 1763, sans avoir obtenu un jugement solennel en 1754, et mourir trois ans après avoir publié un mémoire sans doute à ses ennemis pour amertume, injure p

l, même aujo mi,
ire sans un se eiment
phrases trac es par
remplissait le sien :
ia jeunesse, ma for-
à combler d'honneurs
ma nation en Asie.....
amis, de trop faibles
itoyens vertueux con-
eurs biens pour faire
projets..... ; ils sont
ns la misère. Je me
utes les formes judi-
cande, comme le der-
niers, ce qui m'est
ices sont des sables,
est ridicule ; je suis
plus vil des hommes...
a plus déplorable in-
eu de bien qui me
j'ai été obligé d'obte-
s de surseance pour
iné en prison ! » —
tte compagnie des In-
ait mérité sa chute !....

I—T—L.

Foy. RICHELIEU.
(CLAUDE), naquit
oble du Perche. Son
s'établir à Paris pour
tée de donner à ses
ication convenable à
Claude Duplessis,
tingué dans ses étu-
a profession d'avocat.
u'il y avait acquises
le firent bientôt dis-
s qu'il y eut de sa
s, ni intrigue, il fut
e du conseil de plu-
maisons. Colbert se
es avis dans les affaires
tat. L'estime générale
lui fit rien perdre de
communiquait ce qu'il
lumières, avec beau-
ressement. Le peu de

méthode qui régnait dans les commen-
taires qui existaient déjà sur la cou-
tume de Paris, l'avait frappé de bonne
heure. Il conçut le dessein de corriger
ce défaut si essentiel, surtout dans les
matières de droit ; et il y réussit si
bien, que son travail mérita de ser-
vir de modèle à tous ceux qui vou-
draient écrire sur les lois particulières
de leur pays. Ses traités sur la cou-
tume de Paris ont paru successive-
ment avec des notes de Berroyer et de
Laurière, Paris, 1699, 1702, 1709,
1 vol. in-fol. ; 1726, 1754, 2 vol.
in-fol. Duplessis est mort en 1685.

B—L.

DUPLESSIS (MICHEL-TOUSSAINT-
CHRÉTIEN), naquit à Paris en 1689.
Après des études plus solides que bril-
lantes, l'exemple et la jeunesse l'en-
traînèrent un instant dans la carrière
poétique, pour laquelle il n'était pas
né. Dès qu'il eut publié son ode sur
les Athées, il eut le bon sens de s'a-
percevoir qu'il la composait *invid*
Minervæ. Duplessis devina mieux en
se croyant destiné aux recherches his-
toriques. Ce nouveau penchant, joint
au désir de la retraite, lui fit sacrifier
le projet d'entrer à l'Oratoire à celui
de s'engager par des vœux solennels
dans la congrégation de St.-Maur.
Ses vœux datent du 8 mars 1715. Il
les prononça dans l'abbaye de St.-Lu-
cien de Beauvais. En 1723 il rem-
plaça, comme bibliothécaire de la
ville d'Orléans, dom François Meri,
à qui nous devons une discussion
critique et théologique, en réponse
aux remarques que Le Clerc, prêtre
de St.-Sulpice, publiait sur le dic-
tionnaire de Moréri, édition de 1718.
D. Duplessis, son successeur, répondit
à la confiance publique, moins en-
core par l'ordre qu'il mit dans la bi-
bliothèque, que par les sages conseils
qu'il donnait aux jeunes littérateurs

de la province. Son mérite le fit connaître du duc d'Antin, alors gouverneur de l'Orléanais. Il profita de la faveur que lui accordait ce seigneur, pour obtenir, par son moyen, tous les livres qui s'imprimaient au Louvre aux dépens du roi. Par amitié pour ce savant religieux, l'abbé Hautefeuille enrichit la même bibliothèque de ses ouvrages et d'un grand nombre de traités, d'après lesquels il les avait travaillés. Dom Duplessis fut bientôt appelé à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, pour seconder dans leurs recherches les savants auteurs de la *Gallia christiana*. Il n'oublia jamais la ville dont il avait été le bibliothécaire. Quand l'abbé Lebeuf réveilla l'attention des érudits sur le *Genabum* de César, tandis que les uns penchaient pour Gien, Lancelot et Duplessis plaidèrent avec succès pour Orléans. Ce ne fut pas le seul service que ce religieux rendit à la ville. Son premier calendrier date de 1736; dom Toussaint le fit précéder d'une description qui devait en être la préface. Son ami Polluche y joignit depuis des notes intéressantes, et leurs travaux réunis dirigèrent Beauvais de Préau lorsqu'il publia ses *Essais historiques* sur Orléans. Dans sa vieillesse, Dom Duplessis quitta l'abbaye de St.-Germain, et se retira dans celle de St.-Denis, où il mourut en 1767. Les auteurs de la *France littéraire*, comme les faiseurs de dictionnaires, se trompent en le faisant mourir trois ans plutôt. Nous lui devons : I. *Histoire de La ville et des seigneurs de Couci*, Paris, 1728, in-4°.; II. *Histoire de l'église de Meaux*, avec un volume de pièces justificatives, Paris, 1751, 2 volumes in-4°. Les curieux y cherchent un morceau très bien travaillé sur la naissance du calvinisme en France, dont l'auteur prétend que le

diocèse de Meaux fut comme ceau. Dans le même ouvrage, il eut la bonne foi de jeter des sur l'origine d'une multitude de ces, et d'exciter par là contre l'animosité de ceux qui prétendaient soutenir l'authenticité. III. *Description géographique et historique de la Haute Normandie*, qui contient le pays de Caux et le Vexin, 1740, 2 vol. in-4°. Outre les d'étymologies curieuses, on trouve dans cette description, une dernière dissertation sur l'existence du royaume d'Yvetot. IV. *Nouvelles de Paris jusqu'au règne de Hugues Capet, et le Poème bon sur le siège de Paris*, avec des notes, Paris, 1755. (V. ABBON). V. *Description de la ville et des environs d'Orléans*, dissertation où l'on montre que la ville est le *Genabum* de César, 1756, in-8°. VI. En 1757, Dom Duplessis publia sa *Justification* en réponse au mémoire que Terrisse venait de publier sur l'abbaye de St.-Victor en Caux. VII. Dans les journaux de Trévoux, ou dans la *Revue de France*, des *Lettres* de Duplessis, par lesquelles il répondait aux objections de versaires; telle que sa lettre sur la signification du mot *dunum* chez les Celtes : tandis que l'abbé Lebeuf traduisait par montagne, Duplessis cherchait à prouver qu'il indiquait un lieu bas. VIII. Relation en vers de son voyage de Strasbourg à Dunkerque, Paris, 1758. On lui attribue aussi l'*Histoire de Jacques II, roi d'Angleterre*. Bruxelles, 1740, in-8°. F

DUPLESSIS (JOSEPH SIMON), peintre, naquit à Carpentras le 15 mai 1755, après avoir

temps la chirurgie avec succès cette profession pour s'adonner exclusivement à la peinture. sans doute le même instinct, par l'attrait de l'exemple, qui, de bonne heure, pour cet art, se Duplessis, un goût très vif, dans la suite une véritable. 1. Son père qui le destinait à ecclésiastique, le surprenait occupé à peindre en secret au lieu de se livrer à d'autres études. Il eut de contrarier la nature en suivant un penchant qu'il n'avait pas. Il se livra lui-même, et finit par de bons premiers essais. Étonné de voir des progrès de son fils, il voulut confier le développement de ses positions aussi heureuses au frère Imbert, peintre estimé, alors à la Chartreuse de Villeneuve-ignon. Le frère Imbert ne tarda pas à reconnaître dans les nouveaux travaux de son élève un talent remarquable. Après quatre ans d'une application soutenue, il lui parut assez fort pour faire le voyage d'Italie. Ce fut en 1745 que Duplessis partit pour Rome, précisément à l'époque où son frère venait de terminer son fameux tableau qui représente l'empereur assistant à la messe de St. Pierre, et tombant évanoui dans les bras de ses gardes. Duplessis entra à l'école de cet habile maître. Il peignit le portrait et le paysage, et se tourna tout à tour son pinceau pour ce dernier genre une telle application, que plusieurs de ses positions lui obtinrent les suffrages du pape, qui était alors à Rome. Ce pape, le voyant un jour traverser à Tivoli, lui dit : Croyez-moi, ne vous adonnez à ce genre pour lequel vous n'êtes né ; vous y serez libre et indépendant, c'est le plus grand des biens. Duplessis regretta plus

d'une fois de ne pas avoir suivi ce conseil. Après quatre ans de séjour à Rome, il revint dans le Comtat, y exécuta quelques tableaux d'église et plusieurs portraits. Il passa ensuite à Lyon, où il travailla pendant quelques années. Duplessis avait vingt-sept ans quand il vint à Paris. Le besoin, bien plus que le goût, le décida pour le genre du portrait ; il le peignit avec toute la force de son talent. Néanmoins ce ne fut qu'avec beaucoup de temps qu'il put acquérir une réputation digne de son mérite. Le portrait de l'abbé Arnaud, son ami et son compatriote, fut le premier ouvrage qui donna l'essor à la réputation de Duplessis. L'académie royale de peinture reçut Duplessis parmi ses membres, en 1774, sur la présentation des portraits d'Allegrain et de Vien. La révolution ayant détruit la fortune que cet artiste s'était acquise par ses travaux, il accepta une place de conservateur du musée de Versailles. Il en remplissait les fonctions lorsqu'il fut attaqué d'une paralysie dont il mourut le 1^{er} avril 1802. Duplessis est un des peintres français qui ont le mieux peint le portrait. Comme la plupart des grands maîtres, il opérait avec assez de peine ; mais revenant ensuite sur toutes les parties de son ouvrage, il parvenait à leur donner l'apparence de la facilité ; en sorte que si les dessous étaient pincés, il savait les couvrir pour ne plus laisser voir que la manœuvre d'un pinceau aisé et gracieux. Duplessis ne prononçait jamais le nom du frère Imbert, son premier maître, qu'avec l'expression de la plus vive reconnaissance. « Je lui dois » bien plus, répétait-il souvent, que » les principes de mon art ; je lui dois » ceux d'une morale pure qui font le » charme de l'honnête homme et le » soutiennent dans les orages de la

» vic. » On regarde les portraits de Franklin, de Thomas, de Marmon-
tel, de l'abbé Bossut, de Gluck, de
M. et de M^{me} Necker, comme les meil-
leurs ouvrages de Duplessis. A—A.

DUPLESSIS. Voy. ARGENTRÉ.

DUPLESSIS-MORNAY (PHILIP-
PE). V. MORNAY.

DUPLESSIS-PRASLIN. V. CROI-
SEUL.

DUPONT (GRATIAN), sieur de
Drusac, lieutenant-général de la séué-
chaussée de Toulouse, né en Langue-
doc au commencement du seizième siè-
cle, est auteur d'un ouvrage en vers,
intitulé : *Controverse des sexes mas-
culin et féminin*, en trois livres, suivi
de la *Requête du sexe masculin con-
tre le féminin*, Toulouse, 1534,
in-folio; 1536, in-16; Paris, 1540,
même format, et 1541, in-8°. Ces
différentes éditions sont également
rares et recherchées. Dupont déclare,
dans la préface, qu'il a eu pour but de
donner aux jeunes gens des modèles
de toute espèce de vers, et de dé-
voiler le caractère des femmes. Dans
le premier livre, il établit qu'il n'est
pas certain que les femmes aient été
créées comme l'homme, à l'image de
Dieu. Dans le second, il examine si
un homme sage doit se marier, et
conclut par la négative. Dans la troi-
sième, enfin, il donne l'histoire des
femmes les plus célèbres par leurs
vices et leur méchanceté. Cet ouvrage,
qui ne méritait que le mépris, attira
de nombreux ennemis à l'auteur. Par-
mi les plus violents on distingue Fran-
çois Arnaut, prêtre, qui fit imprimer
à Toulouse : *l'Anti-Drusac, ou Li-
vret contre Drusac, fuit en l'hon-
neur des femmes nobles, bonnes et
honnêtes*. C'est un dialogue dont les
interlocuteurs sont Euphrate et Gym-
nisus. Dolet l'attaqua aussi par des
odes latines, dans lesquelles il ne lui

épargne pas les injures. Duve
attribue encore *l'Art et sci-
ence rhétorique métrifiée*, Paris, Vi
1539, in-4°. Cet ouvrage e
mais d'après l'idée qu'on a de
on jugera que ce traité devait
propre à donner aux jeunes g
idée de la véritable éloquence.

DUPONT. V. PONTANUS.

DUPORT (FRANÇOIS), m
né à Paris vers 1540, joignit
naissances nécessaires pour l'
de sa profession, le goût de l
ture. Il latinisa son nom,
l'usage du temps, ce qui l'a
fondre, quelquefois, avec F
Portus, célèbre professeur et
l'académie de Genève, qui
peu près à la même époque.
I. *De signis morborum li-
cum annotationibus*, Paris,
in-8°. II. *Pestilentis Luis de
ratio, carmine et soluta or-*
Paris, 1606, in-8°, en lan-
français. III. *Med:ca decas e
commentariis illustrata*, Pari-
in-8°. Cet ouvrage, écrit en
tins, a été traduit en vers fran-
Dufour, docteur en médecine,
titre : *la Décade de médecin
médecin des riches et des p*
Paris, 1694, in-12. Dupont
avoir publié ces ouvrages pour
naissance et guérison des corp
me il le dit lui-même, se cru
de travailler aussi à la guéri
l'ame. Ce fut ce qui l'engagea
poser un poème intitulé : *le Tr
du Messie*, Paris, 1617, in-8°
ses talents ne répondaient p
grandeur du sujet, et son ouvr
depuis long-temps, relégué
classe de ceux qui ne trouve
de lecteur. W

DUPORT (JACQUES),
gien et savant helléniste angl
au commencement du dix-
-

, mort en 1680, après avoir été professeur de grec, principal du collège la Madeleine, à Cambridge, puis de Péterborough. Le plus estimable des ouvrages qu'il a laissés est intitulé : *Gnomologia Hœcum duplici parallelismo, crâ scripturâ et gentium scriptis*, Cambridge, 1660, in-4°. C'est un ouvrage plein d'érudition et regardé, s'il parut, comme indispensable à l'intelligence du poète grec. On en fit ensemble et publié à Cambridge, 1676, in-8°, des opuscules en grec et latins de Duport, sous le titre de *poetica Stromata*. On a aussi de lui des leçons sur les quinze premiers Caractères de Théophraste, le même excepté, imprimées dans l'édition des *Caractères* donnée par Ham. Ces leçons attribuées, avant sa publication, au savant Stanley, furent reconnues alors pour l'ouvrage de Duport, par des leçons qui les lui avaient entendu donner à l'université de Cambridge, pendant la grande rébellion.

X—s.

DUPORT (GILLES), docteur en droit civil et canon, et protonotaire apostolique, né à Arles en 1625, entra dans les écoles de droit. Après ses premières études, il entra dans la congrégation de l'Oratoire à l'âge de dix-huit ans, et y prit les ordres. Il enseigna les humanités au Mans, ensuite à Avignon, et sortit de la congrégation en 1660. Il mourut en 1690. Ses ouvrages sont : I. *l'Histoire de l'église des évêques et de ses ministres*, in-12, 1690, réimprimée l'année suivante. Saxi, chancelier d'Arles, mort en 1657, avait écrit la même Histoire sous le titre *ontificium Romanum sive His-*

toria primatum Arelatensis ecclesiæ. L'ouvrage de Duport n'est qu'un abrégé de celui de Saxi, augmenté néanmoins de ce qui concerne les prélats qui depuis l'impression du livre de Saxi gouvernèrent l'église d'Arles. Duport y parle aussi du différend entre les archevêques d'Arles et ceux de Vienne au sujet de la primatie des Gaules ; II. *la Rhétorique française, contenant les principales règles de la chaire*, in-12, 1673. Cet ouvrage reparut en 1684 sous le titre suivant : *L'Art de prêcher, contenant diverses méthodes pour faire des sermons, des homélies, des prônes, de grands et de petits catéchismes, avec une manière de traiter les controverses selon les règles des saints Pères et la pratique des plus célèbres prédicateurs*. La matière n'y est qu'effleurée et le titre promet plus que l'auteur ne tient ; III. *les excellences, les utilités et la nécessité de la Prière*, Paris, 1667.

I.—v.

DUPORT (ADRIEN), conseiller au parlement, en la chambre des enquêtes, et député aux états-généraux en 1789, par la noblesse de la ville de Paris, fut un des hommes qui se firent le plus remarquer dans les premières années de la révolution. Il était un des plus jeunes magistrats de sa compagnie, lors de la lutte qui, en 1787 et 1788, s'établit entre ce grand corps et le gouvernement de Louis XVI, et fut néanmoins un de ceux qui, dans ces débats précurseurs d'un bouleversement terrible, contribuèrent le plus à paralyser les efforts de l'autorité royale, qu'il devait attaquer bientôt avec plus de violence et de succès encore, dans la grande assemblée dont il fut membre. S'il faut en croire les personnes les mieux instruites des intrigues d'alors, c'est chez lui, qu'avant

la réunion des états, se rassemblaient les plus dangereux adversaires du gouvernement, et que déjà se combinaient les moyens de le renverser. L'anecdote suivante, rapportée dans ces derniers temps, par un ancien magistrat du parlement, qui connaissait particulièrement Duport, vient parfaitement à l'appui de ce qu'on vient de dire. Ceux qui ont suivi les événements dans ces temps orageux, n'ont pas oublié le lit de justice tenu le 8 mai 1788, dans lequel le roi enjoignit au parlement de transcrire sur ses registres les édits bursaux, qui faisaient pousser des clameurs si hautes à la suprême magistrature. « Voici, » dit M. Ferraud (1) en parlant de ces » lois, une anecdote qui peut paraître » intéressante, parce qu'elle appar- » tient à l'un des plus violents mo- » teurs de la révolution. Adrien Du- » port qui, certes, pendant l'assem- » blée constituante, a travaillé avec le » plus de suite à détruire pièce à pièce » tout ce qui constituait la monarchie, » se trouva à côté de moi, en sortant » du lit de justice du 8 mai : *Eh bien,* » lui dis-je, *voilà donc ce grand se-* » *cret !* sur quoi il reprit tout-à-coup : » *Ils viennent d'ouvrir une mine bien* » *riche ; ils s'y ruineront, mais nous* » *y trouverons de l'or.* La révolution, » qui avait toujours été dans son cœur, » était déjà dans sa tête. » Effectivement, la carrière fut à peine ouverte qu'il se prononça pour les changements projetés, protesta contre les délibérations de son ordre, qui voulait maintenir l'ancienne composition des états-généraux, et se réunit au tiers-état avec quarante-six de ses collègues ; parti que l'histoire désignera sous la dénomination de *minorité de*

La noblesse, et où figurèrent les premières familles de France. En arrivant dans la nouvelle assemblée, Duport prit place parmi les plus ardens révolutionnaires qui se groupaient à l'extrémité de la salle, à gauche du président. Les hommes qui formaient cette dangereuse ligue, n'étaient guère plus de trente à quarante, et ils vinrent cependant à bout de dominer le reste de l'assemblée, dont la très grande partie ne voulait que des réformes et point de révolution. Duport eut la plus grande part aux efforts et aux succès qu'il fallut employer pour arriver à ce but. Il se lia particulièrement avec le jeune Barnave, dont les grands talents servaient au développement de ses pensées ; avec Laborde-Méréville, le plus opulent propriétaire de France (V. BORDÉ, tom. V, p. 139, col. 2.) avec le duc d'Aiguillon et plusieurs autres personnes du plus haut parage ; qui par leurs moyens pécuniaires et la connaissance qu'ils avaient du caractère et des ressources des hommes de la cour et du parti opposé, étaient en état de les combattre avec le plus d'avantage. On dit combattre, car à point d'exaltation et d'irritation étaient les esprits, ou l'assemblée devait être dissoute par la force, on devait asservir l'autorité royale ; les chefs de la révolution, convaincus qu'ils ne seraient pas épargnés si le cour recouvrait toute sa puissance n'avaient que la ressource de l'insurrection, pour se tirer du mauvais pas où ils s'étaient engagés. Il était sans doute facile de l'effectuer dans la capitale ; tous les éléments étaient préparés, et on n'y attendait plus que le signal ; mais on ne pouvait pas exciter avec autant de facilité le même mouvement dans les provinces, et une telle commotion, si elle n'eût pas été générale, au lieu de sauver l'assem-

(1) Ministre d'état sous le roi Louis XVIII, noté 4 sur la seconde partie de l'Éloge de madame Éli-
sabeth.

pu l'ensevelir elle-même
ombres dont elle s'envi-
que jour. Quel prétexte
ailleurs, à une aussi épou-
rolte ? Pour paralyser l'au-
e, il fallait alors paraître
aux yeux du peuple, les
monarque lui-même. Ce
que par des voies dé-
on pouvait arriver au but
reposait d'atteindre. Pour
les Français à prendre
Duport imagina de fai-
dans tout le royaume,
les plus petits villages,
gands arrivaient en même
livers points pour les dé-
pulsants associés fournirent
essaire au succès de cette
vée des prétendus brigands
bacun s'arma pour les re-
ne s'en présenta aucun,
e monde resta sous les ar-
rénements qui se passaient
urnirent le prétexte. Dans
rovinces, beaucoup de ces
oldats armés pour repous-
gands imaginaires, devin-
êmes des brigands réels
irent partout le désordre
ction. L'assemblée reten-
que jour de plaintes et de
is, il fallait faire cesser ces
au moins paraître avoir
le les faire cesser. L'adroit
port proposa de former
de quatre membres seule-
le sein de l'assemblée, qui
gé de lui rendre compte de
affaires sur lesquelles il
le d'appeler son attention.
une semblable institution,
sumait qu'il pourrait la di-
ue par suite il maîtriserait
itions de l'assemblée, dont
deviendrait le régulateur.
, le premier de tous ceux

qui usurpèrent depuis les fonctions
administratives, ne fut cependant pas
organisé d'après les vues de l'auteur.
Le député Daudré, conseiller au
parlement d'Aix, qui à beaucoup
de jugement joignait une grande fi-
nesse d'esprit, exposa que le comité
proposé inspirerait plus de confiance
s'il était formé d'un plus grand nom-
bre de personnes, et il le fut effec-
tivement de cette manière. Des dé-
putés de tous les partis furent appe-
lés à le composer, et cette composition
neutralisa les projets machiavéliques
de Duport. Mais cet échec ne le dé-
concerta pas, et on le vit paraître en
première ligne dans la nuit du 4 août,
où il se montra favorable aux curés
decampagne, et ensuite, lors des funes-
tes événements des 5 et 6 octob. 1789,
lorsque le parti de la cour et celui de
l'assemblée étaient de nouveau en pré-
sence, et que les défenseurs de l'auto-
rité royale voulaient essayer encore de
la rétablir dans ses droits. Une nouvel-
le insurrection se préparait à Paris,
et la cour organisait à Versailles des
moyens de résistance. On y avait fait
venir le régiment de Flandre, et on
avait imaginé de faire *fraterniser* les
officiers de ce corps avec les gardes
du roi qui donnèrent, à cette occasion,
un repas fameux dans les annales ré-
volutionnaires, qui servit de prétexte
aux attentats qui eurent lieu à cette
époque dans la résidence du roi. L'as-
semblée avait décrété une déclaration
des droits de l'homme et du citoyen,
avec plusieurs articles d'une constitu-
tion nouvelle, et demandait avec ins-
tance que le roi publiât la déclaration
et acceptât les articles. La réponse
critique, bien que très douce, que fit
sa majesté, mais qu'il ne fit point con-
tresigner par ses ministres, excita les
plus violents murmures dans le parti
révolutionnaire. Duport regretta que

la lettre ne fût pas contresignée, et déclara qu'il aurait poursuivi le ministre qui devait en être responsable. Il dénonça ensuite le banquet des gardes du corps, où, dit-il, on avait pris la cocarde blanche et proféré les plus criminelles imprécations contre l'assemblée nationale. Son collègue Pétion et d'autres députés, dénoncèrent à peu près les mêmes faits; alors la fermentation devint extrême à Versailles même, où la populace était peut-être encore plus mal disposée pour la famille royale que celle de Paris, dont les bandes forcées ne tardèrent pas à arriver. On a dit que le soir on avait vu Duport parcourir les rangs du régiment de Flandre et en haranguer les soldats qui, effectivement, abandonnèrent bientôt leurs officiers et se réunirent aux insurgés. Duport paraissait tellement ami de l'égalité politique, qu'il voulait que le bourreau, même, pût exercer les droits de cité dans toute leur plénitude. Il vota contre la sanction royale, même suspensive; le système qu'il professa dans les premières années de la révolution, semblait tendre à une constitution entièrement républicaine, et cependant il avait trop d'instruction, trop de véritables connaissances, pour croire réellement qu'un pareil mode de gouvernement pût convenir à un état aussi étendu que la France, et surtout au caractère de ses peuples. Duport avait certainement des vues d'une nature toute différente. Il est vraisemblable qu'il était de l'avis d'un révolutionnaire fameux qui existe encore au moment où cet article est rédigé. Ce révolutionnaire disait qu'on ne pouvait retourner à la monarchie qu'en traversant la république; mais il voulait, comme Duport, que cette monarchie lui dût son existence. Dans

les délibérations où n'était question ni de dénonciation violente, d'exciter des vagues populaires, Duport posait les plus importantes questions, avec méthode et sagesse et surtout avec une profonde sagacité. C'est ce qu'on vit dans les sujets de simple législation, et notamment lorsque qu'on discuta l'établissement de la procédure par jurés; il répondit à toutes les objections qui furent faites avec un rare talent, et l'on peut dire que c'est à lui que la France est redevable de cette forme de procéder, laquelle on peut reprocher des inconvénients, mais qui renferme aussi bien grands avantages. Après le retour de Louis XVI du voyage de Varennes, Duport fut un des députés chargés de recevoir les déclarations du roi, soit que ce bon prince, si digne de la confiance de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher, lui inspirât de l'intérêt, soit qu'il aperçût peu de mouvement de la révolution, et que le favori populaire allait abandonner son parti, il changea tout-à-coup de système, et ses amis et lui se déclarèrent les défenseurs du monarque dont ils avaient détruit l'autorité; on le vit même provoquer la révision des articles les plus populaires de la constitution. Il devint président du tribunal criminel de Paris, et en remplit les fonctions jusqu'au 10 août. Sous l'assemblée législative, il fut appelé plusieurs fois auprès du roi, avec la reine et autres, pour aider le monarque de ses conseils; mais d'autres conseillers qui n'avaient pas les mêmes reproches à se faire, avaient accès à l'oreille du prince. Ces avis essentiellement différents, et inspirés par des intérêts différents, agirent en sens inverse sur l'opinion du roi, lui firent prendre de fausses mesures et ne contribuèrent pas peu à ses malheurs.

ant la révolution du 10 donna à Louis XVI ce-
qui l'eussent sauvé, s'il
léterminer à les suivre ;
lence l'épouvanta, et il
tre lui-même victime de
sujets, que de répandre
ques-uns d'entr'eux. Du-
te après la journée du 10
été à Melun. Il se sauva
cette ville à l'époque du
1792. Danton, qui lui
igations, organisa une
e les prisonniers, pour
évasion. Il n'eût pas osé
berté par les voies ordi-
dividus qui s'étaient em-
voir, connaissaient ses
ulaient absolument s'en
anton se fût perdu en
vertement celui qui avait
cteur. Duport revint à
journée du 18 fructidor ;
cjà malade et fort affai-
lements le forcèrent à
ouveau chez l'étranger,
sous un nom supposé,
en Suisse, au mois
Il avait fait une traduc-
e, qui ne s'est pas re-
B—V.

DU TERTRE (FRAN-
) , écrivain français, né à
715, entra dans la so-
tes, et professa quelque
anités dans un de leurs
regrettant son indépen-
tra dans le monde, tra-
illes périodiques de Fré-
cé de Laporte, et ne cessa
le littérature et d'histoire
ort, arrivée le 17 avril
de l'académie d'Angers
é littéraire de Besançon.
: *le Congrès de Citère*
italien d'Algarotti), Ci-
1749, in-12. II. *Abbrégé*

de l'histoire d'Angleterre, 1751,
3 vol. in-12 ; III. *Almanach des*
beaux-arts, 1752, in-12, continué
les années suivantes et perfectionné
sous le nom de *la France littéraire*.
IV. *Mémoire du marquis de Chou-
pes*, Paris, 1733, 2 part. in-12
(Voy. CHOUFFES) ; V. *Histoire des*
*conjurations, conspirations et révo-
lutions célèbres*, Paris, 1754 et an-
nées suivantes, 8 vol. in-12 (Voyez
DÉSORMEAUX). VI. *Bibliothèque amu-
sante et instructive, contenant des*
*anecdotes intéressantes et des his-
toires curieuses*, Paris, 1755, 3
volumes in-12 ; 1775. 2 vol. in-12 ;
VII. *Projet utile pour le Progrès*
de la littérature, Paris, 1756,
in-12. VIII. *Ode à M. de Lowen-
dal sur la prise de Berg-op-Zoom*.
On croit que Duport du Tertre a
aussi eu part à l'*Abbrégé chronologi-
que de l'histoire d'Espagne*, publié
par Désormeaux en 1758. Z.

DUPORT - DUTERTRE (MAR-
GUERITE-LOUIS-FRANÇOIS), né à Pa-
ris le 6 mai 1754, était fils du pré-
cédent. La profession de littérature,
à cette époque, n'était pas un moyen
d'arriver à la fortune, et l'héritage de
Duport ne fut pas considérable ; mais
en dédommagement la nature lui avait
donné des qualités très estimables.
Reçu avocat en 1777, il parcourut la
carrière du barreau avec la réputation
d'un homme probe, juste et désintéres-
sé ; son caractère était doux, modeste :
il avait de l'esprit sans prétention, ai-
mait le travail et la solitude. Tel est
l'éloge qu'en ont fait ceux qui l'ont
connu dans ces temps de dénigra-
tion, de fureur et de haine où il fut le plus
en évidence. Séduit par une philoso-
phie qui n'annonçait que bienveil-
lance universelle et qu'amour de l'hu-
manité, il en adopta les principes,
mais n'en outra point les conséquences

et resta fidèle aux premières idées qu'elle avait fait naître. Dupont fut, en 1789, membre du corps électoral de Paris, dont les délibérations eurent une si grande influence sur la révolution du 14 juillet, et fut nommé lieutenant du maire lors de la formation de la première municipalité. L'archevêque de Bordeaux, Champion de Cicé, ayant quitté le ministère de la justice, M. de la Fayette désigna Dupont au roi, comme en état de remplir cette place, et S. M. le nomma (le 20 novembre 1790). Dans ses nouvelles fonctions, alors presque entièrement paralysées par les désordres qui se reproduisaient chaque jour, le nouveau ministre mérita cependant, par ses qualités personnelles, la bienveillance particulière du roi. Lors du départ pour Mont-Médry, il vint apporter à l'assemblée le sceau de l'état, suivant l'ordre que lui avait laissé Louis XVI. L'assemblée lui ordonna de le reprendre; il obéit et fut forcé de signer l'ordre d'arrêter son souverain. Dans l'hiver de 1792, le conseil des ministres s'étant divisé sur la question de savoir si la guerre devait être déclarée ou non au roi de Bohême et de Hongrie, Dupont fut de l'avis du pacifique de Lessart, que les républicains envoyèrent à la haute-cour à Orléans, pour avoir voulu éloigner de la France l'épouvantable fléau qui l'a si long-temps désolée et toute l'Europe avec elle. Brissot, le principal provocateur de cette guerre, voulut faire comprendre le ministre de la justice dans la proscription du ministre des affaires étrangères. N'ayant pu y réussir, il fit susciter contre lui un député du département de la Somme, nommé Saladin, qui le dénonça à l'assemblée avec le plus grand appareil, pour l'omission d'une formalité de justice, dont il le prétendit

responsable; mais M. Beugnot membre de l'assemblée, et s'élève M. Quatremère de Qui défendirent avec beaucoup de et firent échouer le dénonciat voulait que Dupont, réellement cent du délit qu'on lui imput décrété d'accusation et traduit haute-cour. La chute du min Lessart ayant entraîné le retrait tout le ministère constitutionnel port retourna dans sa modestation qu'il n'avait pas cessé de lorsque ses fonctions voulurent occupât l'hôtel de la chancellerie continua d'y résider jusqu'à la journée du 10 août 1792. Il fut décrété d'accusation, échappant une année à la poursuite proscription, mais fut enfin jeté dans les prisons de la Conciergerie à Paris, où le rédacteur de l'article s'est trouvé avec lui, et mêmes verroux, pendant cinq semaines. Il doit confirmer ce qu'il a dit plus haut des excellentes qualités de cet infortuné. Quoiqu'il ne serait pas épargné, il constamment, dans ce lieu de la résignation et la sérénité de plus parfaite. Jamais on ne le harceler en plaintes, en imprécations ses barbares persécuteurs, le faisaient souvent ceux qui gémissaient son sort. Sa femme, était tendrement chéri, venait près de lui la moitié de la journée toutes les fois que les gardiens de prison voulaient bien se laisser par ses supplications. Les trois entrevues de ces deux époux, si douces et paisibles, ont lasted vingt-trois années, dans l'amour qui en ont été témoins, ne se qui attendrit encore. Dupont fut au tribunal révolutionnaire le jeune Barnave, pour plusieurs

, entr'autres pour avoir été de la presse ; mais sur-
voir, de complicité avec
sé, conspiré en faveur du
que ses assassins appe-
ran. Ils furent condamnés
et l'autre le 28 novembre
exécutés le lendemain. Il a
quelques ouvrages relatifs à
liciaire ; il a travaillé au
e Deux-Ponts, et on le
comme l'un des auteurs de
de la révolution par deux
s liberté, 1790—1802,
8°.

B—U.

TAIL (....), ministre de
n 1790, après la retraite du
a Tour du Pin-Gouvernet,
nblée constituante déclara
u la confiance de la nation.
avait servi dans l'arme du
taire, et y avait acquis la
d'un très bon officier. Em-
s la guerre d'Amérique, il
au marquis de la Fayette,
beaucoup à ses succès, et
comme lui, les principes de
e l'insurrection américaine
dans les têtes ardentes des
bles qui prirent part à cette
lointaine : leçons dange-
devaient avoir une si grande
ur les destinées de leur pays.
en France, avec le grade de
des armées du roi, il fut en-
le royaume de Naples, dont le
avait demandé à Louis XVI
officiers français pour l'ins-
e ses troupes ; mais s'étant
aussitôt brouillé avec le gé-
commandait les gardes suis-
taines, il revint en France,
it son service et fut fait ma-
camp. Arrivé au ministère
ection alors toute puissante
is de la Fayette, il compléta
ion de l'armée, en permet-

tant aux soldats de fréquenter les clubs
et d'échanger ainsi l'habitude de la
subordination contre l'esprit de ré-
volte et de sédition qui devait tout
bouleverser. Une pareille conduite
n'honore certainement pas le minis-
tère de Duportail, quoique ce soit à
peu près tout ce qui peut être remar-
qué dans sa carrière ministérielle. Le
sort de son protecteur devait détermi-
ner le sien ; il lui devait son élévation,
il devait partager sa disgrâce ; aussi
l'assemblée législative fut à peine for-
mée, que tous les révolutionnaires
anti-constitutionnels, républicains ou
anarchistes, se ligèrent contre lui.
Les députés Lacroix et Couthon com-
mencèrent l'attaque. On lui demanda
compte de l'état des places frontières,
qui étaient effectivement assez déla-
brées. Bientôt il fut mandé, interrogé
par le président, à peu près comme
un criminel, et sommé de répondre à
une dénonciation des administrateurs
du district de Château-Thierry, qui
lui reprochaient d'avoir fait passer un
bataillon de troupes de ligne par leur
ville, sans les avoir prévenus du jour
de son arrivée. Le ministre eut beau
répondre que ce ne pouvait être qu'un
oubli d'un simple commis de ses bu-
reaux, on voulut que cet oubli fut un
crime dont il devait être responsable.
On lui en fit un autre du délabrement
des places et de la faiblesse de leurs
garnisons. Il se justifia en alléguant les
désordres de la révolution, qui par-
tout avaient comprimé l'action du
gouvernement, détruit ses moyens,
interrompu les travaux et disséminé
les troupes qu'on n'avait pas encore
eu le temps de réunir ; mais comme il
fallait soutenir que la révolution n'a-
vait produit que du bien, sa réponse
ne fit qu'ajouter à sa culpabilité. Il
sentit alors qu'on voulait au moins sa
démission : il la donna le 5 décembre

1791, et rentra dans l'armée. Après le 10 août, l'abbé Fauchet le dénonça avec sa violence accoutumée et le fit décréter d'accusation (V. FAUCHET.); mais il n'eut garde de se livrer aux prétendus juges qu'on venait de nommer, il échappa aux sbires mis à sa poursuite, et resta caché à Paris, pendant près de deux ans. Une loi qui frappait de mort ceux qui donnaient un asile aux proscrits, le força de quitter le sien pour ne pas compromettre ceux qui le lui avaient accordé, et il parvint à se sauver en Amérique, après avoir fait constater, par un acte notarié, les motifs qui l'obligeaient de s'éloigner de son pays. Le général Mathieu Dumas, qui avait connaissance de cet acte, le fit valoir au corps-législatif le 18 juin 1797, demanda que son nom fût rayé de la liste des émigrés, et qu'il eût la faculté de rentrer dans sa patrie. Cependant il ne put l'obtenir, quoique alors cette assemblée fût dans des dispositions contre-révolutionnaires (V. les *Mémoires sur le 18 fructidor*). De nouveaux événements ayant permis aux exilés de revoir leurs foyers, Duportail quitta l'Amérique, mais il n'eut pas la consolation d'aborder en France; il mourut dans la traversée, en 1802.

B—U.

DUPPA (BRYAN), naquit en 1589 à Lewisham dans le comté de Kent, étudia à Oxford, voyagea pour son instruction, fut à son retour chapelain du prince Palatin, puis du comte de Dorset, par la protection duquel il obtint divers bénéfices. Le roi Charles I^{er} le nomma en 1634 son chapelain, et en 1638 précepteur de ses fils. Il fut fait la même année évêque de Chichester, et fut en 1640 transféré au siège épiscopal de Salisbury; mais les troubles l'en ayant chassé presque aussitôt, il suivit le

roi, qui le prit en grande estime et qu'il consolait souvent par ses visites et sa conversation du prisonnement de ce malheureux dans l'île de Wight. On le vit l'aider dans la composition de *Basilike*; le 16^e. et le 24^e. de ce livre sont certainement de sa main. Il fut chargé jusqu'à la fin du soin de remplir les évêchés vacants. Après la mort de Charles I^{er} se retira à Richmond dans le Surrey. A la restauration il fut nommé évêque de Winchester, grand chancelier et l'un des commissaires chargés de renvoyer ceux des universités de l'université d'Oxford qui avaient été substitués aux chassés par les parlementaires. Il se proposait de bâtir un hôpital à l'accomplissement d'un vœu en accomplissement d'un vœu pendant l'exil de Charles II mourut, le 25 mars 1660, à soixante-treize ans, laissant une vieillesse respectée, qui n'a été que par l'évêque Burnet, qu'il paraît, avec peu de différence. Quelques heures avant qu'il mourût Charles II, prosterné auprès de son lit, vint recevoir sa bénédiction. Il avait commencé à l'hôpital qu'il avait commencé à Richmond a été achevé par son mort avec les fonds qu'il avait sacrés à cet objet. On lit en latin sur la porte de son hôpital : « J'accomplirai les vœux que j'ai faits à Dieu au temps de mes malheurs. » On a de lui quelques Sermons et d'autres Ecrits de dévotion. Il y a un Recueil des différentes pièces vers composées en l'honneur de son fils Jonson.

DUPRAT (ANTOINE), légat, chancelier de France, principal ministre de François I^{er} à la cour, en Auvergne, le 1465. Il était fils d'Antoine

Verrière, et de Jacqueline. Un frère de sa mère, Austreyer, fut successivement seigneur des rois Charles VII, Louis XI et Louis XII, et laissa plusieurs fils, dont l'un fut archevêque de Bourges. Le duc Duprat suivit d'abord le roi à Paris. En 1490, il fut lieutenant-général du bailliage de Paris; devint, cinq ans après, avocat-général au parlement de Paris, puis maître des requêtes, et fut nommé au parlement de Paris, et enfin premier président du parlement de Paris en 1507. Dans les dernières années du règne de Louis XII, Duprat se dévoua sans réserve au comte d'Angoulême, et à sa mère Louise de Savoie, toujours un si grand ascendant sur l'esprit de ce prince. Louis XII fut marié à Marie d'Angleterre, et d'Angoulême devint amoureux de la jeune reine; « mais on lui fit savoir qu'il s'exposait ainsi à devenir un maître. » Plusieurs fois l'honneur à Duprat de ce conseil (*Abbr. Chron. du présid.* t. 2). Duprat reçut le prix de sa dévouement à l'héritier présomptif de la couronne après l'avènement de Louis XII, les sceaux furent ôtés à Duprat, homme instruit et sage, qui, selon le témoignage des contemporains, *les avait mal gouvernés et les quitta sans regret*. Duprat lui succéda dans la charge de chancelier, le 7 janvier 1515. Le 15 août suivant, Duprat suivit Louis XII en Italie. Bientôt la victoire de Marignan livra à François I^{er} la ville de Milan, et la terreur de cette défaite divisa les membres de la cour qui s'était formée contre lui. Le roi proposa une entrevue au roi de France de Bologne fut choisie pour leurs conférences. Léon X,

forcé de céder au vainqueur et d'abandonner l'alliance de ses ennemis, songea à profiter de cette circonstance, pour obtenir l'abolition de la pragmatique sanction. Cette loi de l'état, que chacun regardait en France comme le rempart de nos libertés contre les entreprises de la cour de Rome, était en horreur à tous les papes, autant que la plus pernicieuse hérésie (1), parce qu'elle tendait à diminuer leur autorité et leurs revenus. Depuis plus de soixante ans qu'elle avait été établie, sous le règne de Charles VII, dans une assemblée composée des principaux personnages de la nation, les papes n'avaient cessé d'employer toute espèce de moyens pour la faire abroger. Léon X, qui avait depuis deux ans succédé au fougueux Jules II, mettait plus de modération, mais autant de persévérance que lui à poursuivre l'abolition de la pragmatique. Il espérait parvenir à son but dans la négociation qui allait s'ouvrir. Il apportait à cet objet une grande force de volonté, et le jeune vainqueur n'y mettait aucune importance. Impatient de repasser les monts et de jouir en France de la gloire dont il venait de se couvrir, François I^{er} s'en rapporta entièrement à son chancelier, et d'après ses conseils, promit tout ce que le pape voulut. Après avoir passé trois jours seulement à Bologne, il en repartit le 15 décembre, laissant à Duprat le soin d'arranger définitivement cette importante affaire. Duprat fut bientôt d'accord avec le pape. Il fut convenu que la pragmatique sanction serait abrogée; qu'en conséquence, le droit ancien d'élire aux évêchés et autres grands bénéfices vacants, cesserait d'appartenir aux

(1) Qui deinceps fuisse pontifices romanorum secus et perniciosa heresim exorati sunt.
(Rus. 1500)

églises de France ; que le roi y nommerait désormais ; mais que sa nomination aurait besoin d'être confirmée par des bulles du pape, qui ne seraient délivrées que moyennant le paiement d'une année de revenu du bénéfice. Ainsi, comme on l'a souvent répété, les deux parties contractantes se donnèrent réciproquement ce qui ne leur appartenait pas ; mais toutes deux trouvèrent de grands avantages dans ce sacrifice mutuel du droit des autres. Le pape augmenta ses revenus, et le roi sa prérogative. En effet, la nomination aux évêchés et abbayes, lui assurait la soumission des principales familles du royaume, en les lui attachant par de nouvelles espérances. Elle lui donnait les moyens de récompenser, sans s'appauvrir, tous les genres de services, en accordant les bénéfices aux enfants et aux parents de ceux qui se montreraient le plus dévoués à sa personne. On peut croire que ces motifs furent ceux qui décidèrent principalement le chancelier à stipuler ou à accepter des conditions contraires aux intérêts du peuple et au droit des églises de France ; mais, en cette occasion, comme dans tout le reste de sa vie, il mêla très probablement au désir d'accroître l'autorité royale, les vues de son intérêt personnel. Françoise d'Arbouze, sa femme, était morte depuis plusieurs années. Libre des engagements du mariage, il avait embrassé l'état ecclésiastique, et il put voir aisément ce que cette carrière lui promettait de richesses et de dignités, lorsqu'elles seraient toutes à la disposition d'un roi dont la faveur lui était assurée. Les articles accordés à Bologne servirent de base à la bulle connue sous le nom de *Concordat* ; mais cette bulle ne fut signée à Rome, par Léon X, que plus de six mois après, et lorsque

Duprat était depuis longtemps retourné en France. Elle ne fut moins regardée comme so aussitôt qu'elle fut connue. prévoyait combien l'admission du concordat éprouverait de difficultés, recula tant qu'il put où il devait être présenté à l'exécution ; mais après un plus d'une année, il lui fut de différer davantage. Il chercha d'apporter au parlement qui contenait le concordat, des motifs et les circonstances et d'en ordonner la publication passa un assez long temps avant d'être enregistré. Le clergé et les universités demandaient, avec force que les parlements, fussent la pragmatique. Ce concordat avait été autrefois l'ouvrage semblable des premiers de France, disait de toutes parts qu'elle devait être détruite qu'avec les solennités. Duprat brava l'opposition générale, et empêcha d'y céder. Il le poussa à un nombre d'actes arbitraires et après une lutte qui dura une année, le concordat fut enregistré au parlement de Paris ; l'exécution fut encore éludée ou traversée pendant plusieurs années suivantes ; mais, à la persévérance, Duprat finit par triompher de cette opposition si étendue et si universelle. Les levées d'argent qu'on avait faites depuis le commencement du règne de François I^{er}, pour satisfaire le prodige de ce jeune roi, furent entièrement imputées à l'État public. Il devint encore plus difficile par l'établissement du concordat, mais il n'en conserva pas m

de son maître. En 1520, entrevue des rois de France et d'Angleterre au camp du Drap, pendant presque toute l'année à Calais, Duprat fut employé dans les négociations avec le cardinal de Lorraine. L'objet de ces conférences était de concilier les prétentions de la France et de l'empereur Charles Quint, par la médiation du roi d'Angleterre. Duprat eut beaucoup de patience, le ministre anglais beaucoup de suite, toute négociation ayant resté la guerre commencée entre eux et François I^{er}. fut continuée avec acharnement en Flandre, et les énormes dépenses occasionnées, jointes aux proclames de la cour, jetèrent un grand poids dans les finances. Duprat, par des créations et ventes d'offices, par le rachat des premières rentes de la ville de Paris, par des contributions exigées du clergé, par l'emprunt, fournit l'argent dont on avait besoin pendant l'absence du roi, qui ne se trouvait en personne ses armées, avoir était entre les mains de Louise de Savoie, sa mère, qui lui donna le titre de régente, de l'administration intérieure du royaume; vit de conseils que ceux de Louise de Savoie, dont rien ne balançait la puissance. Dans le procès qu'elle intentait au connétable pour la succession de Bourbon, ce fut Duprat qui prit sa haine et conduisit les démarches. On sait quelle fut la fin de ce procès (voy. Charles Quint), et comment le connétable, en éprouvant le ressentiment de son roi et à son pays, fut déshonoré à la journée de Pavie (1525). La prison du roi, tous les ennemis de la France furent haute-

ment reprochés à la régente et au chancelier. Les prédicateurs les en accusaient en chaire, et des billets affichés dans tous les quartiers de Paris répétaient les mêmes accusations. Cependant on doit convenir que, dans ces circonstances difficiles, la régente eut une conduite fort sage, et rendit de grands services à l'Etat. La plupart des puissances de l'Europe, conjurées contre la France, furent ramenées à de meilleures dispositions, et les négociations pour la délivrance du roi furent habilement dirigées. On ne pourrait sans injustice refuser à Duprat une part dans les éloges que mérita Louise de Savoie en cette occasion. Mais le parlement ne l'en regardait pas moins comme l'auteur de tous les maux publics; il nomma des commissaires pour informer contre lui, et voulait que le procureur général dénonçât ses malversations. Celui-ci s'y refusa, et cet orage, que la régente elle-même prit soin de détourner, n'eut aucune suite. Le roi, délivré de sa prison, vint tenir son lit de justice au parlement de Paris; il y fit enregistrer un édit, où, après avoir annullé toutes restrictions mises aux lettres de régence accordées à sa mère, il défendit au parlement de se mêler d'aucune affaire d'état, ni d'aucunes matières relatives aux évêchés et abbayes; déclara tout ce qui avait été *attenté* contre son chancelier pendant son absence *nul*, comme fait *par gens privés et sans juridiction*, et en ordonna la radiation sur les registres. Il est peut-être curieux d'observer ici que, sous le règne de ce même roi, le chancelier Poyet fut soumis, quelques années après, à la juridiction du parlement, et que son procès lui fut fait, pour malversations dans son emploi, par ces mêmes hommes, qualifiés auparavant de *gens privés*.

et à qui on avait interdit toute espèce de juridiction contre la personne du chancelier. (Voy. POYET). C'est ainsi que, selon la différence des passions ou des intérêts qui ont fait agir nos rois, on trouve dans notre histoire, et souvent sous le même règne, des exemples contradictoires; et qu'il est aussi difficile de fonder, sur les faits que sur les lois, le véritable droit public de France aux diverses époques de la monarchie. Duprat, défendu par toute l'autorité du roi contre la haine nationale et contre les coups que le parlement avait essayé de lui porter, chargé en même temps des finances, et de tout ce qui regardait la justice et les négociations, joignant la faveur à la puissance et les richesses aux honneurs, vit encore ses dignités s'accroître de toutes les grâces que le pape pouvait répandre sur un ecclésiastique. Il fut nommé cardinal en 1527, et légat à latere en 1550. Pendant le temps de la prison du roi, il s'était fait donner par la régente l'archevêché de Sens et l'abbaye de St-Benoît-sur-Loire, et avait joint ces riches bénéfices à tous ceux dont il était déjà revêtu. Jusqu'au moment où il fut nommé légat, Duprat s'était montré tout-à-fait indifférent aux affaires de religion; mais, depuis cette époque, soit qu'il voulût marquer sa reconnaissance au pape par l'excès de son zèle, soit qu'il fût guidé par de nouvelles vues d'intérêt et de politique, il ne cessa de provoquer les mesures les plus rigoureuses contre les nouvelles opinions. Il réunit en un concile provincial tous les évêques suffragants de sa métropole de Sens, et fit rendre dans ce concile plusieurs décrets de la plus atroce intolérance. Non content des lois par lesquelles il avait établi la peine de mort contre les sectateurs et les partisans de la re-

ligion réformée, il permit, quelques-uns, conseilla les ra barbaries qui furent quelque à leur supplice. Il mourut 1555, en son château de N à l'âge de soixante deux a d'une phthisie, ou anax laire. Son corps fut appor cathédrale de Sens, et l'on qu'il y entrât pour la premi avait travaillé pendant tout de son ministère à accumu même de grandes richesses l'autorité du roi plus absol indépendante de nos forme de tous les usages anciens, au-delà de tout ce qu'il pou et n'en fut pas plus heureu derniers moments, et au tourments de la plus affreu il fut déchiré par les rem conscience pour n'avoir, d jamais observé d'autre l intérêt propre ou la p prince. » C'est lui, ajoute » été les élections des bèn » privilèges des églises, qui » la vénalité des charges » ture, qui a appris en Fr » hardiment toutes sorte » tions sans l'octroi des » a divisé l'intérêt du re » bien public, qui a mis » entre le conseil du roi » ment, etc..... » En lis pièce d'acte d'accusation e moire de Duprat, on ne p tous les chefs n'en soient pendant, le crime d'avoir tions aux églises, et c introduit la vénalité des judicature, n'ont pas eu semble, des suites auss qu'on le craignait et qu'on de le dire. Peut-être, ai siècles de l'église, les ch naient tout au mérite et rie

ecclésiastiques ne confé-
 raient aucune richesse; et, ne
 recherchés par des mo-
 tius ou d'ambition, n'exci-
 taient la brigue. Mais, dans le
 règne de Duprat, les élections
 à long-temps corrompues
 par les intérêts hu-
 mains étaient contestées
 de simonie, et donnaient
 lieu à des procès scandaleux. Les
 élections soumises dans leur choix
 à l'arbitrage, ni à aucune res-
 triction, donnaient souvent des
 élections ou huit ans à des pré-
 lates, d'autres grands bénéfices,
 et ceux d'enrichir leurs fa-
 milles firent cesser cet abus
 en exigeant que les sujets
 du roi aux évêchés et ab-
 bayes âgés au moins de vingt-
 quatre ans dans une univer-
 sité, et le droit des élec-
 tions faite contre le vœu
 entraîna donc pas des in-
 convénients aussi graves que ceux
 qui disparurent, et quand on en
 considéra les résultats avec impartialité,
 on ne put convenir que le clergé
 ne fut ni moins régulier
 ni moins discipliné, ni moins attaché
 au roi, après le règne de Fran-
 çois I^{er}. Des réflexions
 semblables s'appliquent à
 des offices de judicature.
 Les premières ventes qui en fu-
 rent faites par François I^{er}, un trafic
 qui fut plus préjudiciable
 à l'état que trop souvent. Les
 élections tournaient pas encore au
 trafic, mais on achetait à de-
 vant le crédit des grands et
 on en plaçait par qui l'on ob-
 tenait les offices. « Quand même les
 offices ne se vendraient pas par
 le trafic public, a dit Montes-
 quieu, l'avidité des courtisans les

» vendrait de même. » Duprat ne fit
 que rendre profitable au trésor du
 prince un commerce qui, auparavant,
 enrichissait quelques particuliers. Il fit
 créer ces offices, et les distribua au
 nom du roi, moyennant une finance
 qui était reçue seulement à titre de
 prêt, et avec promesse de la rendre
 à la fin de la guerre. Il prépara ainsi,
 peut-être sans le prévoir, l'établisse-
 ment légal et nécessaire de la vénalité
 des charges de judicature : car, le
 prince ne pouvant pas rendre l'argent
 qu'il avait reçu, fut forcé de permettre
 aux titulaires qui lui avaient prêté, de
 disposer de leurs offices comme ils
 voudraient. De là s'ensuivirent des
 ventes entre particuliers, et ensuite
 l'hérédité des offices des pères aux
 enfants. Mais cet ordre de choses ne
 devint universel et régulier que plus
 de soixante ans après la mort de
 Duprat. Jusqu'à l'édit de 1604, la vé-
 nalité était, pour ainsi dire, de fait
 bien plus que de droit. C'est par cette
 loi de Henri IV, qu'elle a été vrai-
 ment établie et a pris les formes qui
 s'étaient conservées jusqu'à ces der-
 niers temps. Si la vénalité est contre
 l'ordre naturel, comme il est impos-
 sible de le nier, elle peut donc au
 moins, dans une société déjà corrup-
 tée, avoir quelque chose d'utile, et
 se fonder sur des raisons d'état. L'hé-
 rédité qui en est la suite, au lieu
 d'être considérée comme un vice de
 plus, lui sert pour ainsi dire de re-
 mède (1) : elle destine chacun à son
 devoir, et fait faire comme un métier
 de famille, et par le seul désir de
 ressembler à ses ancêtres, ce qu'on
 ne peut plus entreprendre pour la
 vertu. Elle donne au peuple des juges
 plus indépendants et écarte l'influence
 qu'exerceraient les hommes puissants

(1) Montesquieu, *Esprit des Loix*.

sur la distribution de la justice, s'ils pouvaient user de leur crédit pour remplir les tribunaux de leurs créations. Aussi la vénalité n'a-t-elle pas produit les maux qu'on aimait à prédire lorsqu'elle commença à s'établir, et c'est dans les deux siècles qui ont suivi cette époque, que l'histoire de la magistrature nous offre les plus nobles modèles de vertus publiques et privées, et que la science des lois a été le plus souvent unie dans les tribunaux à l'amour de la justice. Duprat, en montrant comment on pouvait sans pudeur, et avec impunité, tirer de l'argent du peuple par toutes sortes de *moyens très mauvais et tout-à-fait contraires aux lois et coutumes de France*, ouvrit une route qui n'a été que trop suivie, et ces inventions nouvelles furent le germe d'une partie des maux que la France a éprouvés dans les siècles suivants. Mais ce ne fut pas seulement pour établir des impôts qu'il se joua de nos formes anciennes; personne ne méprisait aussi ouvertement que lui, tout ce qui, en quelque chose que ce fût, apportait quelque gêne à ses passions ou à celles du prince. Il ne se borna pas à ôter au parlement, autant qu'il le put, toute influence politique; il chercha sans cesse à lui faire perdre son indépendance et ses attributions, comme corps judiciaire, soit en attirant au conseil du roi les procès les plus importants par des évocations dont il y avait jusqu'alors très peu d'exemples, soit en les faisant juger par des commissions qu'il formait exprès. C'est ainsi que dans l'affaire de l'infortuné Semblançai (Voy. SEMBLANÇAI), « le chancelier, dès longtemps mal mu contre ledit seigneur » de Semblançai, et jaloux de l'autorité qu'il avait sur les finances, mit le roi en jeu contre lui et lui *builla*

« *juges et commissaires* » (*Mémoires de du Bellis*) étaient pris, et porte un historien contre lui les hommes que Duprat lui-même au parle connaissait d'ailleurs complètement dévoués à l'intérêt de ces commissaires encore plus que leur à la condamnation des associés le plus souvent confiscations qu'ils devaient. Duprat lui-même ne pouvait prendre part quelquefois à de telles dépouilles. Il eut de la confiscation du Bourbon deux belles et la baronnie de Thiers et de Thory-sur-Allier. On Choppin (*Trait. du D.* de 1569), qui condamnait le chancelier Duprat à se défaire de la terre de Thiers au profit de Montpensier, et annuler quarante-deux ans de titre odieux qui avait fait chef de la justice une portion d'un prince du sang du roi le juge. L'avidité insatiable qui le rendait si peu capable de moyens d'acquiescer, le fit à fatiguer le roi de se défaire. Plus d'une fois François Ier moigna qu'il en était indigne mort de Clément VII paraît que le chancelier l'espérance de devenir par ces circonstances pouvait alors qu'il serait facile de tomber le choix du roi de ses sujets. On rapporte qu'il le supplia de jeter lui, en l'assurant que cela

(1. *Judices dedit et suis eorum aulicis et senatui promoverat, a ferebat.* (BRADSHAW.)

rice d'argent qui pût nuire
 ces, puisqu'il avait quatre
 écus tout prêts pour acheter
 Le roi, étonné d'un pareil
 part d'un ministre chargé
 ment de tous les revenus de
 qui laissait souvent les trou-
 ver de soldes, lui demanda
 it pris tant d'argent et lui
 des sacs faire d'autre ré-
 sprat avait fondé à l'Hôtel-
 Paris une salle destinée à re-
 grand nombre de pauvres
 C'est celle qui a été connue
 om de salle du Légat jusqu'à
 de l'Hôtel-Dieu en 1772.
 I^{er}. disait, à propos de cette
 , que la salle du Légat était
 pour loger le grand nom-
 vres qu'il avait faits. Dans
 e autre occasion, il s'expri-
 mître à ne pas laisser douter
 ion peu avantageuse qu'il
 caractère de son chancelier.
 e permis de croire que Du-
 it la faveur n'éprouva pen-
 t années aucune diminution,
 lon le témoignage des con-
 us, *pouvait tout, osait tout*,
 ourtant ni aimé, ni surtout
 son roi. Duprat ne connut,
 d'autre principe de ses ac-
 s l'intérêt actuel du prince.
 entiment d'honneur ou de
 aucune vue de bien public,
 sir personnel de gloire ne le
 it de ce but. Il ne songea ja-
 ervir l'état, mais seulement
 re et sa propre fortune. Un
 tre ne peut pas être celui que
 ain estime le plus; mais c'est
 toujours celui qu'il préfère
 es. Duprat, en se chargeant
 se publique, empêchait qu'elle
 jusqu'au roi. On imputait au
 r les levées extraordinaires,
 res violentes et illégales; et le

roi qui en recueillait le fruit n'en était
 pas moins aimé de son peuple. Dans
 les négociations et dans la plupart des
 actes du cabinet, les formes du palais
 et les plus misérables expédients de la
 chicane furent souvent mis à la place
 de la dignité et de la bonne foi. Ainsi,
 Duprat fit faire par François I^{er}. des
 protestations secrètes contre des traités
 qu'il venait de signer publiquement;
 et dans tout ce qui tenait à l'exécution
 du traité de Madrid, il lui suggéra
 des réserves et des subtilités pendignes
 de la renommée de loyal chevalier. Ce-
 pendant les contemporains au lieu de
 chercher dans la conduite de Fran-
 çois I^{er}. quelque contradiction avec le
 caractère dont il aimait à se parer, n'y
 ont vu qu'une différence entre les ac-
 tions personnelles et les résolutions
 de son cabinet. François I^{er}. eut donc
 à Duprat des obligations de plus d'un
 genre, et sans la détestable répu-
 tation de son ministre, la sienne se-
 rait venue à nous moins brillante et
 plus chargée de reproches. On a sou-
 vent répété que Duprat était très igno-
 rant et ne savait pas le latin. Cette
 opinion est fondée sur un conte qui
 ne mérite aucune foi. Henri Estienne
 (*Apol. pour Hérodote*), dans un cha-
 pitre qu'il a intitulé de *l'Ignorance*
des gens d'église, raconte que « le
 » cardinal-légat ayant lu une lettre du
 » roi d'Angleterre, Henri VIII, à
 » François I^{er}. dans laquelle, entre
 » autres choses, se trouvaient ces mots :
 » *mitto tibi duodecim molossos*, il
 » comprit que c'était un envoi de
 » douze mulets; et se fiant à cette
 » interprétation, s'en alla au roi de-
 » mander sa part du présent.... Le
 » roi qui n'avait ou parler comment
 » d'Angleterre on lui envoyait de
 » mulets fut esbahi de la demande. On
 » relut la lettre, et Duprat, pour s'ex-
 » cuser, dit qu'au lieu de *molossos*

» (*dogues*), il avait lu d'abord *muletos*, réparant ainsi sa première ignorance par une autre. » Ceux qui ont lu le livre d'Henri Estienne, et qui connaissent ce bizarre amas d'anecdotes, sans goût et sans vraisemblance, contre les *prêtres* et ceux qu'il appelle *messotiers*, rejetteront sans doute un conte qui ne frappait sur aucune autorité antérieure. Eh comment pourrait-on croire qu'un homme qui se distingua au barreau, et qui remplit de grandes places dans l'ordre judiciaire, ait pu ignorer la langue dans laquelle on rendait encore la justice, et qui était de première nécessité pour toutes les études de droit ! On a remarqué, il est vrai, qu'il avait souvent montré de l'éloignement et une espèce de jalousie contre les gens de lettres, trouvant qu'ils le *primaient dans l'esprit du public et dans la faveur du roi* ; mais quoiqu'il n'aimât point les lettres, et qu'il eût cru perdre son temps en recherchant la société de ceux qui les cultivaient, il n'en dut pas moins sa première élévation aux talents de l'esprit et à ses connaissances, parce qu'alors dans les cours de magistrature on ne s'élevait pas autrement. Le parlement de Paris, qui le connaissait bien et qui ne lui aurait pas plus ménagé les reproches d'ignorance que tous les autres, *avouait* dans une de ses réponses à le régente, en 1525, « que le chancelier avait une pénétration vive, des *connaissances très étendues* et un travail facile ; mais qu'on lui souhaiterait plus d'esprit, plus d'amour pour les lois, moins d'apreté pour ses intérêts et surtout moins de partialité. » Le jugement de la postérité a été plus sévère que celui du parlement ; et la mémoire de Duprat est devenue odieuse, autant par le mal qu'on a fait en l'imitant, que

qu'il a fait lui-même. Il a été un chef d'école responsable de toutes les erreurs qu'on a attribuées à ses idées perverses et à ses exemples plus dangereux. B—d

DUPRAT (GUILLAUME), le précédent, évêque de Clermont par son éloquence au concile de Sens, d'où il amena en France des jeûnes pour lesquels il fonda à Paris le *collège de Clermont*, connu depuis le nom de collège de Louis-le-Grand et les établit dans plusieurs autres de son diocèse. Il avait une belle barbe du royaume, et fut attaché. S'étant présenté de Pâques à la porte du chœur cathédrale pour y officier, il trouva trois dignitaires du chapitre, qui tenaient des ciseaux, l'autre les anciens statuts, et le troisième un cierge allumé à la main, lui dit du doigt ces mots : *Barbe de roi, les trois l'arrêtèrent en lui disant : Révérend père en Dieu, à la barbe !* Le bon prélat fut obligé, pour sa barbe, de s'enfuir à l'évêché de Beau regard. Il prit l'habit de fort à cœur qu'il en tomba mal et ne put survivre à l'affront de sa barbe. Il mourut le 22 octobre 1531, âgé de 53 ans. — On croit que Duprat, cardinal archevêque de Sens mort en 1361, était de la famille qu'Antoine Duprat. Il fut en qualité de légat à la cour de Philippe de Valois et Edouard III, il est auteur d'un livre intitulé *laudibus beate Marie virgine* le manuscrit se conservait à la bibliothèque de St.-Victor de Paris.

DUPRAT le jeune (JEAN-CHAND) à Avignon, embrassa la religion de France avec fureur du parti de ceux qui, regardés pour leurs attentats,

le ce titre, et s'appellèrent
 les *braves brigands d'A-*
Duprat mérita, par ses vio-
 lentes maîtres de sa ville, avant
 son à la France. Exclu momen-
 tairement par des commissaires du
 département, et sa réin-
 stitution fut un véritable triomphe po-
 nommé député à la conven-
 tion du département des Bouches-
 du-Rhône, lors des élections qui sui-
 virent la révolution du 10 août, il y
 fut d'abord le principal des principes qui l'a-
 vancèrent; mais son collègue et son
 rival, l'un des hommes qui
 furent le plus, dans la journée
 du 10, à la victoire des jacobins
 (Voy. DANTON), s'étant
 vu à coup dans le parti républi-
 cain ne voulut pas se séparer
 et vota avec les républicains.
 Le procès du roi, lorsqu'il fut
 question de savoir s'il y aurait appel
 plus de l'arrêt qui serait porté,
 l'Orléans dit non. Duprat ayant
 été, se tourna du côté du prin-
 cipal et répondit avec une voix forte :
 non Philippe a dit non, moi je
 dis oui. Il vota ensuite la mort
 du roi, preuve que par
 son vote il n'avait point eu
 l'intention de sauver le roi. Duprat
 son frère aîné encore plus furieux
 que lui, avec lequel il se brouilla :
 l'imitation fut plusieurs fois, dans
 la cause du plus grand
 des ; mais tout cela n'aurait au-
 cun pour le lecteur aucun inté-
 rêt. Duprat fut décrété d'accusation
 le 10 octobre 1793, et condamné à
 la mort (24), avec Brissot, Vergniaux,
 et autres. En 1795, des
 furent accordées à sa veuve et à
 ses enfants : il pouvait être âgé d'en-
 viron trente-six ans (Voy. BRIS-
 SOT, VERGNIAUX, GUYOT). B—U.
 DUPRÉ (JEAN), seigneur des Bar-

rea, poète français, né dans le Quercy,
 au 16^e siècle, d'une famille noble, se
 trouva à la bataille de Pavie, où il per-
 dit son équipage. Il est auteur d'un poë-
 me intitulé : *le Palais des nobles da-*
mes, auquel a treize parcelles ou
chambres; en chacune desquelles sont
déclarées plusieurs histoires concer-
nant les louanges des dames, in-4^o.
 goth., sans date. L'abbé Goujet conjecture
 que cette édition a paru vers
 1534. Il y en a une seconde de 1539,
 petite in-8^o, qui est encore assez re-
 cherchée. La marche de ce poëme a
 une grande ressemblance avec celle
 de plusieurs autres ouvrages de la
 même époque. *Noblesse féminine* ap-
 paraît en songe à l'auteur, et lui ordonne
 de prendre la défense de son sexe.
 Elle lui fait parcourir le palais habité
 par les *Nobles dames*, et le poète
 complaisant loue toutes celles qu'il y
 aperçoit ; il apostrophe violemment
 Virgile, au sujet de Didon, pour avoir
 fléchi l'honneur de cette princesse,
 par le récit de ses amours supposées
 avec Enée. Ce poëme est d'ailleurs
 fort ennuyeux, et la lecture ne peut
 en être supportable que pour les per-
 sonnes qui font une étude particulière
 des mœurs et de la langue. W—s.

DUPRÉ (CHRISTOPHE), sieur de
 Passy, né à Paris vers le milieu du
 16^e siècle, a publié un recueil de
 vers, intitulé : *Larmes funèbres*,
 Paris, 1577, in-4^o. Il y déplore la
 perte d'une épouse adorée, qui venait
 de lui être enlevée à la fleur de son
 âge. Duverdière en a imprimé un son-
 net dans sa Bibliothèque, et cette pe-
 tite pièce, qui respire une mélancolie
 touchante, suffit pour donner une
 idée avantageuse du talent de l'auteur.
 Dupré est au nombre des poètes qui
 ont fait des vers sur le tableau où
 Pasquier était représenté sans mains.
 (Voy. PASQUIER). W—s.

DUPRÉ (CLAUDE), en latin *Præ-*
tus et *Præianus*, sieur de Vau-Plai-
 sant, conseiller en la sénéchaussée de
 Lyon, était né en cette ville, dans la
 première moitié du 16^e siècle, et vi-
 vait encore en 1614. On a de lui :
 I. *Dialogus, Belli tumultus, seu*
Pandora, Lyon, 1569, in-4°; pe-
 tit poème qui paraît avoir été fait lors
 de la troisième guerre civile sous
 Charles IX, qui a commencé après
 l'édit du 3 mars 1568. Cet opusculé
 était déjà très rare lorsque l'auteur en
 reproduisit des fragments dans son
Pratum. II. *Abrégé fidèle de la*
véritable origine et généalogie des
Français, Lyon, 1601, in-8°. Du-
 pré a adopté la fable qui fait venir les
 Français des Troyens, et la suite des
 rois prétendus, qu'on leur a supposés
 en Germanie. III. *Pratum Cl. Prati*,
 Paris, 1614, in-8°. C'est un recueil
 de différentes pièces de divers auteurs.
 Il est divisé en quatre livres : le pre-
 mier contient des oraisons et épîtres
 latines, parmi lesquelles une a pour
 titre : *Epistola quæ suadet philo-*
sophiam litteris gallicis esse illus-
trandam; rien n'indique que Dupré
 en soit l'auteur. Le second livre con-
 tient des sentences, les unes en latin,
 les autres en français; au troisième
 livre sont des épigrammes, des
 énigmes, des élégies, soit en latin,
 soit en français, soit en italien; le
 quatrième contient des épitaphes et
 autres poésies en latin et en vers fran-
 çais. Probablement c'est à cause de la
 variété des pièces et des auteurs, et
 par allusion à l'émail des prés, que
 Dupré a donné à son volume le titre
 qu'il porte; mais il est peu piquant,
 quoiqu'un contemporain, sous le nom
 de Janus Emichenus Auvergnat, ait
 dit :

Verè novo tantum terrestria præta virescunt;
 sed tua cunctaque tempore præta virent.

Ce Claude Dupré ait été différé
 d'un Lyonnais à ces mêmes na-
 et prénom, et Pernetty fut au-
 teur d'un livre « des Connaissances
 générales du droit. » Sans doute Pe-
 netty a voulu parler des *Grosses gé-
 nérales juris*, Lyon, 1588, in-fol.
 ou des *Regula generales juris*, Lyon
 1589, in-8°, qui ont paru en ef-
 fect sous le nom de *Claudius Præstus*
 mais comment concilier la date de ces
 ouvrages avec la mort de l'auteur
 que Pernetty met en 1550? A. B.

DUPRÉ (MAURICE), chanoine
 régulier de l'abbaye de St-Jean, de
 la ville d'Amiens, ordre de prében-
 des, né à Paris vers la fin du 16^e
 siècle, fut prieur-curé d'Olincent
 bénéfice dépendant de cette abbaye
 et se rendit recommandable par sa
 piété, son grand savoir et ses nom-
 breux écrits. Il s'était surtout appli-
 qué aux recherches historiques, et
 peu de ses contemporains le surpas-
 saient dans la connaissance de l'his-
 toire, tant sacrée que profane. Ses
 manuscrits, tous de sa main, em-
 pliraient avoir dû employer la vi-
 entière d'un homme, et pourtant il
 ne parvint point à un âge fort avancé.
 Sa réputation et son mérite, dans le
 genre qu'il avait adopté, étaient tels
 que le fameux historiographe Bo-
 chesne fit ce qu'il put pour le venir
 chez lui et l'associer à ses travaux;
 lorsqu'il vint à Paris pour y faire
 imprimer sa *Vie de St. Norbert*, le
 Père Sirmond, jésuite, et d'autres
 savants venaient souvent le consul-
 ter. Le Père Dupré avait été obligé
 de quitter sa résidence d'Olincent,
 l'Amiénois étant alors désolé par la
 guerre et les fréquentes courses de
 brigandages des Stérachs, cavaliers
 allemands indisciplinés. Il s'était
 retiré à l'abbaye de St-Jean. Il y fut
 attaqué de la fièvre à la fin de sep-

1645, et y mourut dans de sentiments de piété, le 2 octobre. On a de ce labori et in-le religieux : I. *Annales breves pramonstratensis*, Amiens, II. *Vita Sancti Norberti ejus-translationis*, Paris, 1627; III. *An-ecdotis Sancti Joannis, olim nunc intrà muros ambianen-sis*, manuscrit; IV. *Annales pramonstratensis*, 3 vol. in-manuscrits. C'est le grand ou-vement les *Breves Annales* citées-ces sont extraites. V. Un nombre d'autres manuscrits, ient conservés dans la biblio-de l'abbaye de St.-Jean, n ouvrages de tout genre, en-ns, en antiques et autres ob-uriosité, et l'un des ornements lle d'Amiens. L—r.

DUPRÉ (MARIE), nièce de Ro-umarets, bon humaniste du-elle, annonça dès son enfance-nes dispositions, que son- fit un plaisir de cultiver. Elle-le grec, le latin, l'italien,-rique et la philosophie. Elle-onna pour le système de Des-au point d'en prendre la dé-ans toutes les occasions, avec-leur qui lui mérita le surnom-*tasienne*. Elle composait fa-t de petites pièces de vers très-ns, et elle était en commerce- et de littérature avec Mesde-m Scudéry et de la Vigne.-l'auteur des réponses à *Chi-sous* le nom d'*Isis*, insérées *Recueil des vers choisis*, par-ouhours. Vertron lui a adressé-igral sur sa modestie, et Jean-ns une ode latine imprimée au-des lettres de Ruland Desma-oy. DESMARETS); enfin Titon-a compris M^{lle}. Dupré dans-les dames qui, sans avoir pro-

duit d'ouvrages remarquables, mé-ritent cependant des éloges à raison de leur goût pour les lettres, et des en-couragements qu'elles leur ont ac-cordés. W—s.

DUPRÉ D'AULNAY (Louis), né à Paris vers 1670, après avoir rem-pli les fonctions de commissaire des guerres, fut nommé directeur-général de l'administration des vivres, et mou-rut en 1758. Il joignait à des connais-sances très étendues en administra-tion, un esprit agréable et cultivé; il aimait les sciences, et se plaisait à en suivre les progrès; il avait été dé-coré de l'ordre de Christ de Portugal, et était membre des académies de Châlons et d'Arras. Le *Traité des subsistances militaires*, Paris, 1744, 2 part. in-4°, est son principal ou-vrage; c'est le résultat de plus de trente années d'expériences, de soins, d'application; aussi pendant long-temps on n'a rien eu de meilleur et de plus complet dans cette partie. On a encore de Dupré : I. *Disserta-tion sur la cause physique de l'é-lectricité*, Paris, 1746, in-12; II. *Réception du docteur Hecquet aux enfers*, La Haye (Paris), 1748, in-12; III. *Reflexions sur la trans-fusion du sang*, Paris, 1749, in-12; IV. *Aventures du faux cheva-liier de Warwick*, Londres (Paris), 1752, in-12. On lui attribue eucore des *Lettres sur la génération des animaux*. W—s.

DUPRÉ DE SAINT-MAUR (Ni-colas-François), maître des comptes, né à Paris vers 1695, sut concilier son amour pour les lettres avec les devoirs de sa place. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des langues mo-dernes, et contribua peut-être plus que personne à répandre en France le goût de la littérature anglaise. Le succès de sa traduction du *Paradis*

perdu de Milton lui ouvrit les portes de l'académie en 1755. Il se livra ensuite à des études plus sérieuses. La lecture des *some Considerations* de Locke lui donna l'idée de l'*Essai sur les Monnoies*, ouvrage utile, plein de recherches curieuses. On se fera une juste idée de la patience que suppose un pareil travail en réfléchissant que tous les calculs sont appuyés sur des pièces authentiques, et qu'il a fallu conséquemment déchiffrer, extraire et comparer une multitude de chartes, de comptes négligés des archivistes eux-mêmes, parce qu'ils n'offraient aucun intérêt apparent sous le rapport historique. L'utilité d'un semblable travail devait être sentie de trop peu de personnes pour que l'auteur pût espérer d'être dédommagé par le succès; il le continua cependant avec la même activité, et mourut le 1^{er} décembre 1774, âgé de quatre-vingts ans. L'illustre Lamoignon de Malesherbes le remplaça à l'académie française. On a de Dupré: I. *le Paradis perdu de Milton, traduit en françois, avec les Remarques d'Addison*, Paris, 1729, 5 vol. in-12, et réimprimé depuis un grand nombre de fois. On a de la peine à se persuader, sur le témoignage de Collé, que l'abbé de Boismorand soit le véritable auteur de cette traduction. (V. BOISMORAND.) Mercier de Saint-Léger va plus loin encore que Collé; il avance que Dupré n'entendait pas un mot d'anglais; c'est le cas d'appliquer la maxime: qui prouve trop ne prouve rien; Collé en moins laisse à Dupré le mérite d'avoir traduit le *Paradis perdu* mot pour mot, à l'aide de son maître de langue; c'était lui faire une part assez mince pour qu'on ne dût pas la lui disputer; mais l'assertion de Collé lui-même n'est étayée d'aucune

preuve, et l'on trouve dans son ouvrage tant d'anecdotes sur son temps, qu'on ne court pas grand risque de se tromper sur celle-ci du nombre. II. *monnoies, ou Réflexion port entre l'argent et* Paris, 1746, in-4°. estimable est peu connue. III. *cherches sur la valeur des monnoies et sur le prix des denrées* Paris, 1762, in-12. L'auteur, dans la préface aux critiques de Dupuy, de l'académie française, avait fait des droits de l'ouvrage, qui n'offre pas moins d'intérêt que des denrées y est commun en son siècle depuis le commencement de l'ère actuelle, et on y a vu s'élever successivement la progression de 1 à 12; IV. *de mortalité insérées par l'Histoire naturelle de l'homme*, Paris, 1762, in-12. « sont les seules, dit ce gé- » sur lesquelles on pu » probabilités de la vie » avec quelque certitude. » DUPRÉAU (GABRIEL) Prætorius, docteur en théologie, né en 1511, à Marcoussy, chaire de théologie au collège de Navarre, et se fit une réputation par son zèle avec lequel il combattit les erreurs de Luther, de Calvin et de leurs adhérents. Son style se distingue par la précipitation avec laquelle il composait ses ouvrages, et s'est plus attaché à la sorte d'érudition alors en vogue que par la force des raisons. Il était savant dans les langues, et avait écrit sur la grammaire grecque, mais mourut à Péronne, le 10 mai 1571, à l'âge de soixante-dix ans. On a de Dupréau

en quatre class : théo e, ions, grammair e. On une liste très ét (ore- dans Lacroix du Maine et Du- . Il a traduit du grec, deux de *Mercurius Trismegiste*; du deux *Traittés* : l'un, des *De- d'un Capitaine*; l'autre, du et en champ-dos, par Cl. Co- , jurisconsulte, Poitiers, 1549, ; et *l'Histoire de la guerre , ou la Franciade orientale , Guillaume de Tyr*, Paris, 1573, (*Foy. GUILLAUME*); de *l'Ala Géomance*, de Catan, im- : plusieurs fois. Les autres ou- de Dupréau sont : I. *Commen- te protestantissimis grammati- sumpti, majorique ex parte in un sermonem conversi*, Paris, in-8°.; II. *Flores et senten- riandique formule ex Cice- aristolis familiaribus desump- en*, in-16; III. *Sermo de iucun- rancisci II, apud Remos inau- ions*, Paris, 1559, in-8°. IV. *ngue sur les causes de la guer- tr surprise contre les rebelles et eux qui, en forme d'hostili- mit pris les armes contre le e son royaume*, Paris, 1562, ; V. *De vitis, sectis et dogmati- nismum hereticorum qui ab or- rediti ad nostra usque tempo- rediti sunt elenchus alphabeti- Cologne*, 1569, in-fol. Ce re- pouvait offrir un intérêt de cu- avant la publication du *Dic- naire des hérésies*, ouvrage très ricur, s'il est permis de les com- , non seulement par le style, par l'esprit de critique et de dis- nement (*V. PLUQUET*); VI. *His- de l'état et succès de l'église rme de chronique générale niverselle*, Paris, 1585, 2 vol. l. Il y a des exemplaires qui por-

tent la date de 1604. On a encore de Dupréau des *Notes sur l'Enfant prodigue*, comédie latine de Guapheus (v. Foulon). Le rédacteur des tables de la bibliothèque historique de la France s'est trompé, en distinguant *Dupréau* de *Pratéole*. W—s.

DUPUGET (EDME-JEAN-ANTOINE), né à Joinville en 1745, entra dans le corps royal de l'artillerie, et devint inspecteur général des colonies, pour la partie militaire. On lui doit de précieuses recherches sur les bois utiles à la marine. Il était versé dans la minéralogie, et il étudia avec soin celle des Antilles. Il crut reconnaître que ces îles avaient jadis formé un continent. Il enrichit le Muséum de morceaux curieux d'histoire naturelle, fournit quelques bons mémoires au Journal des mines, fut associé à l'institut national, et membre de la société d'agriculture de Paris. Il est mort le 14 avril 1801. L—Y.

DUPUIS (MATHIAS), né eu Picardie, entra dans l'ordre des frères prêcheurs, au couvent du noviciat général, en 1641, et fut envoyé, en 1644, comme missionnaire à la Guadeloupe et dans les autres possessions françaises : il y resta jusqu'en 1650. De retour en France, il demeura quelque temps à Caen, et passa ensuite à Langres, et quelques années après à Orléans, où il est mort. On a de lui : *Relation de l'établissement d'une colonie française dans l'île de la Guadeloupe, et des mœurs des sauvages*, Caen, 1652, in-8°. Les manuscrits du P. Raimond Breton (*V. BRETON*) ne furent pas inutiles à Dupuis, dont le petit ouvrage n'est ni bien écrit, ni exempt des préjugés de parti, dit la *Bibliothèque historique de la France*. A. B—T.

DUPUIS (CHARLES), graveur, né à Paris en 1685, fut élève de Du-

change. Ses talents le firent recevoir à l'académie très jeune. Appelé en Angleterre à plusieurs reprises, il y exécuta différents ouvrages. La manière de Charles Dupuis est large, sa touche savante, sans être heurtée : son genre est agréable. Sa meilleure estampe est, sans contredit, son *Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo. Il a gravé divers sujets pour la galerie de Versailles, d'après Lebrun. On met au nombre de ses bons ouvrages le portrait de M^{me}. Boucher, peint en *Vestale*, par Raoux; la *Terre et l'Air*, d'après L. de Boulongne, *St. Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte, estampe qu'il a gravée pour le recueil de Crozat; *Alexandre Sévère faisant distribuer du bled aux Romains*; et *Ptolomée Philadelphie, accordant la liberté aux Juifs*, et les portraits de Coustou et de Largillière, qu'il a faits pour sa réception à l'académie. Ch. Dupuis est mort à Paris, en 1742. P—E.

DUPUIS (NICOLAS - GABRIEL), né à Paris en 1695, fut élève de Duchange, comme son frère, et épousa la fille de cet artiste. Nicolas Dupuis fit aussi plusieurs voyages en Angleterre. Il avait commencé par graver des planches d'ornements, destinées à l'impression des toiles peintes. Extrêmement modeste, et ayant conservé l'atelier de teinture de son père, qu'il faisait diriger par un maître compagnon, il n'osait pas prétendre à l'académie, lorsqu'il reçut une lettre du secrétaire de cette compagnie, avec invitation de se présenter. Nicolas Dupuis gravait avec beaucoup de goût; il savait donner à son burin la souplesse de la pointe. Son estampe d'après Vanloo, représentant *Enée sauvant son père de l'incendie de Troie*, en est une preuve : cette planche, ébauchée entièrement au burin,

a l'air d'être préparée à l'eau. Son style est pur et correct, ses sont annoncées franchement, formes en quelque sorte sont lées. Tous ses ouvrages ont un tère. Son portrait de M. de Them, qu'il fit pour sa réception cadémie, est une de ses bonnes ductions. Son *St. François* et *S. Nicolas*, d'après Pierre; son *ration des rois*, pour le recu Crozat, d'après Paul Véronèse; que la *Pastorale*, d'après le gion; la *Vierge et l'Enfant-J* d'après Annibal Carrache, qu'il vés pour la galerie de Dresde; gure pedestre de *Louis XV*, e tée à Rennes par Lemoine, et l tue équestre que le même a fait Bordeaux, sont gravées avec ment et correction. Obligeant, généreux, d'un commerce doux mable, il fut chéri de tous ceux connurent. Il mourut à Paris 1771. P—

DUPUIS (CHARLES - FRANÇOIS), membre de l'institut, naquit à Châteauneuf, entre Gisors et Chambray, de parents pauvres, le 26 oct 1742. Son père, qui était instituteur, lui enseigna les mathématiques et le calcul. Le jeune Dupuis était en état de tirer parti de ses nouvelles connaissances, quand le duc de Rochefoucauld, qu'il eut occasion de connaître, le prit sous sa protection, et lui donna une bourse au collège de Caen, et fit prendre une nouvelle direction à ses études. Dupuis se perfectionna en peu d'années en philosophie, par les progrès les plus rapides. Il n'était âgé que de quatre ans, quand il fut nommé professeur de rhétorique au collège de Lisieux : les loisirs que lui laissaient ses fonctions furent employés à son cours de droit; il se fit re

parlement le 11 août 1770. Il fut élu, par le recteur de l'université, à prononcer le discours d'usage à l'occasion de la distribution des prix; ce discours fut chargé de louer le bon sens de l'université, l'éducation de Marie-Thérèse d'Autriche, ses ouvrages, qui furent imprimés pendant le même temps, commencèrent sa réputation littéraire : on y remarquait une pureté et une élégance. Les mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, devinrent l'objet d'une plus sérieuse attention; il suivit pendant plusieurs années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Ici se rattache le premier essai de la nouvelle chaîne de travaux et d'efforts et de recherches poursuivies par Dupuis dans un autre monde littéraire, et lui procurant une espèce de célébrité qu'il ne pouvait obtenir de l'enseignement scholastique. En 1778, il inventa le télégraphe, d'après l'idée qu'il avait donnée à Amontons, et il fut le premier point qu'il pouvait correspondre avec M. Fortin, son ami, qui, de Bagnaux, où il avait une maison, observait avec lui les signaux que Dupuis envoyait de Belleville, et lui apportait le lendemain. Ils s'écrivirent de cette manière chaque année, pendant la nuit, depuis 1778 jusqu'à la fin de la révolution. Dupuis avait alors sa machine, dans laquelle il ne le rendait suspect. Cette invention ne fut pas d'abord reconnue comme elle le méritait; ce ne fut que plusieurs années après qu'on reconnut l'importance (V. CHAPPEZ) de cet ouvrage, à peu près à la même époque, son système sur l'origine des mois grecs. Ce tra-

vail fut pour lui l'objet d'un Mémoire étendu sur les constellations. Il avait été frappé de la bizarrerie des figures par lesquelles on représentait sur les plus anciens planisphères les groupes d'étoiles appelés constellations ; il avait pareillement remarqué que ces groupes n'offrent à l'œil aucune forme analogue à leur représentation ; et il en avait conclu que la configuration réelle de ces constellations ou astérismes n'avait pu être l'origine des figures et des noms qu'on leur a donnés dès la plus haute antiquité. Dupuis avait cherché à deviner cette énigme, du moins pour les constellations zodiacales. Il imagina que cette représentation du ciel, pendant le cours de l'année, avait dû correspondre à l'état de la terre et aux travaux de l'agriculture dans le temps et dans le pays où ces signes avaient été inventés, de sorte que le zodiaque était pour le peuple inventeur une sorte de calendrier à la fois astronomique et rural. Il ne s'agissait plus que de chercher le climat et le temps où la constellation du capricorne avait dû se lever avec le soleil, le jour du solstice d'été ; et l'équinoxe du printemps arriver sous la balance. Dupuis crut reconnaître que ce climat était celui de l'Égypte, et que la correspondance parfaite entre les signes et leur signification y avait existé environ quinze à seize mille ans avant le temps présent, et qu'elle n'avait existé que là ; que cette harmonie avait été troublée par l'effet de la précession des équinoxes : il ne balançait pas à remonter à ces temps reculés, et à attribuer l'invention des signes du zodiaque aux peuples qui habitaient alors la Haute-Égypte ou l'Éthiopie. Telle est la base principale sur laquelle Dupuis avait établi son système mythologique. On avait souvent vu peupler le ciel aux dépens de la terre ; mais

personne, du moins parmi nous (1); n'avait entrepris de montrer que c'était au contraire le ciel seul qui avait peuplé la terre de cette multitude d'êtres imaginaires que l'oubli de leur origine symbolique avait métamorphosés en princes, en guerriers, en héros, et que la simple théorie des levers et des couchers d'étoiles, représentées dans les planisphères sous la figure d'hommes ou d'animaux, était l'origine de ce nombre immense de faits merveilleux, d'aventures chimériques qui étonnent dans la mythologie, et dont on demanderait en vain raison à l'histoire. Se croyant bien assuré des guides qu'il s'était choisis pour le conduire dans ce labyrinthe hiéro-astronomique, Dupuis s'y enfonça sans s'inquiéter des difficultés qu'il aurait à vaincre pour en sortir. De l'explication assez plausible d'un grand nombre de fables, il se laissa entraîner à des vues et à des applications beaucoup plus générales sur le système entier de la théogonie et de la théologie des anciens. Si tant d'hommes, de princes, de héros prétendus, ont été créés par l'astronomie, ne doit-on pas aussi trouver dans les astres les premières idées de ces dieux dont les noms sont encore ceux des planètes, et est-il naturel de penser que le ciel les ait empruntés à la terre? L'homme, ignorant les règles et surtout les causes du mouvement des astres, ne dut-il pas être porté à leur

(1) Le système hiéro-astronomique qui rapporte au soleil, à la lune, et, aux autres astres, la plupart des divinités des anciens, n'appartient pas à Dupuis, comme il s'est efforcé de le faire croire. On le retrouve dans les ouvrages de plusieurs auteurs de l'antiquité; Macrobe, entre autres, lui a donné d'assez grands développements dans ses *Saturnales*. Quant à l'influence des paranatellons (c'est à dire des levers ou couchers héliaques ou cosmiques et simultanés de plusieurs constellations) sur la composition des mythes anciens, on peut reprocher à Dupuis d'avoir souvent donné trop d'extension à l'exactitude des faits, pour justifier ses hypothèses, et ses explications mythologiques induisent souvent en erreur un astronome peu exercé.

principe de vie
ice, et les regarder
ins / Persuadé qu'il
ve dans le ciel l'origine de
erreurs de la terre, la dé
mystères de l'antiquité, de
difficultés des premiers égi
toire, Dupuis s'efforça
connaître sa découverte;
plusieurs parties de son sy
le *Journal des Savants*,
de juin, d'octobre et de
1777, et de février 1781,
hommage à l'académie d
tions; il rassemble ensui
tions restées séparées dans
et en forma un seul corps
qu'il publia d'abord dans l'
de Lalande, et ensuite sép
un vol. in-4°. (1781), sous
*Mémoire sur l'origine de
lations et sur l'explication
Fable par l'astronomie*. C
qui donnait une nouvelle di
recherches de l'érudition,
par Bailly dans le cinquiè
de son *Histoire de l'A.*
mais il n'en marque pas
place de Dupuis parmi le
Condorcet le proposa au Ge
ric pour la chaire de liti
collège de Berlin, en rempl
M. Thiebault, qui avait d
mission. Dupuis avait acc
positions du monarque p
quand la mort de ce prince
engagements; mais la ch
quence latine, qui vint à v
le même temps au collège
par la mort de M. Bejot, l
née: nommé en 1783 mem
cadémie des inscriptions et
tres, en remplacement de
il s'occupa à donner de no
veloppements à son systè
de sa place de professeur
que au collège de Lisieux, l

administrateurs du département de la Seine, l'un des quatre commissaires de l'administration publique, chargés de l'inventaire des contrats, fondations, revenus, monuments et bâtimens des collèges de la Seine. Les orages révolutionnaires Paris était devenu le théâtre, et Dupuis à aller chercher un autre horizon. Nommé membre de l'administration par le département de la Seine-et-Oise, il s'y fit remarquer par son opinion sur la conduite et le discours (1). Élu secrétaire de l'assemblée en l'an III, et membre actif des cinq-cents en l'an IV, grand dans ces deux assemblées, Dupuis l'opinion qu'ont gardée de lui toutes les personnes qui l'ont vu, qu'il avait été placé hors de son pays. Il fut un des membres les plus actifs qui formèrent l'assemblée de l'institut. Porté trois fois à être directeur, trois fois fut mis au ballottage; mais Louis-Martin l'emporta sur lui au tour de scrutin. Après le 18 Brumaire, Dupuis fut élu par le département de Seine-et-Oise, membre du corps législatif, en devint président du conseil par le tribunal et fut nommé par le tribunal et le corps législatif candidat au sénat. Il fit sa carrière politique. Il avait en 1794 son grand ouvrage intitulé : *Origine de tous les Cultes*, 1 vol. in-8°, ou 12 vol. in-8°. C'est d'un format et d'un nombre

de volumes différents, ces deux éditions n'en forment qu'une seule; il n'y a de différence que dans la justification, qui est beaucoup plus longue dans l'in-4° que dans l'in-8°. L'ouvrage dans le premier format est imprimé à doubles colonnes; dans le second, il ne l'est que sur une colonne. Cet ouvrage, annoncé depuis si longtemps, et qui n'est pour le fond que la suite et le développement du système dont Dupuis avait jeté les bases dans son *Mémoire sur l'explication de la Fable par l'Astronomie*, produisit des sensations très différentes; il souleva, comme l'auteur l'avait prévu, les partisans de l'érudition et de la critique historique et littéraire. Les esprits religieux lui reprochèrent de saper les fondemens de la religion chrétienne; les incrédules, d'un autre côté, crurent y trouver des arguments irréfragables contre les ennemis de l'incrédulité. Cet ouvrage fut un livre de parti, que les uns défendirent avec acharnement, que les autres réfutèrent avec avantage, et qui bientôt, abandonné par les deux partis, tomba, faute d'éloges et de critiques pour le soutenir; sort ordinaire de tous les ouvrages, ou trop superficiels, ou trop pesants pour se maintenir dans l'estime des bons esprits. Vainement l'auteur essaya-t-il de le racheter par l'admiration des partisans de son système, en publiant un *Abrégé de l'Origine des Cultes*, en un vol. in-8°, en VII (1798); cet abrégé eut le même succès que le grand ouvrage; il mérita de lecteurs. Fait sans discernement, il est moins l'analyse de l'ouvrage, que la copie de quelques pages prises comme au hasard dans les douze volumes : ce sont les anneaux dénoués d'une chaîne rompue et sans suite. M. Destutt de Tracy a publié un autre abrégé du même ouvrage beaucoup

(1) Il fut surtout dans le procès de l'infortuné LVI, qu'il fit connaître la droiture de son jugement aux députés la qualité de juré, pour la détention, comme mesure de sûreté pour la mort, et de soulaie, dit-il, que son qui obtiendra la majorité des suffrages, le condamner de tous mes concitoyens, et elle n'a pu soutenir l'examen sévère de son et de la postérité, qui jugeront le roi juste. Dupuis ne dut qu'à l'opinion publique que ses collègues avaient de ses livres, l'empêchement d'un discours au barreau. D. L.

plus méthodique que celui de Dupuis. Son système, dépouillé de cet échafaudage d'érudition ramassé à si grands frais, y paraît à nu et dans toute la simplicité d'une hypothèse réduite aux termes les plus précis (1). Ce second abrégé n'a pas eu un meilleur succès que le premier. On prétend que Dupuis prévoyait lui-même tous les ennemis que lui ferait dans le parti religieux la publication de son livre, et qu'il avait résolu de brûler son manuscrit; mais que sa femme, pour prévenir cet acte de faiblesse; avait été obligée de soustraire pendant long-temps à ses recherches le fruit de tant de veilles et de combinaisons. Ce fait est consigné dans l'épître dédicatoire de l'auteur à sa femme. L'abbé Leblond, qui connaissait son caractère naturellement timide, alla au club des Cordeliers annoncer l'*Origine des Cultes* comme un ouvrage dont la publication intéressait l'esprit humain. Agasse fut invité en conséquence à imprimer en toute diligence l'*Origine des Cultes*, et tenu à rendre compte au club des progrès de l'impression. Peu s'en fallût qu'il ne fut regardé comme un mauvais citoyen parce que l'impression de l'ouvrage n'avancait pas assez vite au gré de l'abbé Leblond, qui n'était pas fâché de voir publier par un autre des opinions dont il ne faisait parade qu'au besoin. C'est sous les auspices de la tourmente révolutionnaire que parut l'*Origine des Cultes*, qui, dans le principe, devait faire partie de l'*Encyclopédie méthodique*, et que l'imprimeur n'avait d'abord acquise que pour cet usage. Sans entrer dans un examen détaillé du système de Dupuis et des bases sur

lesquelles il est établi, nous dire que pré les erreurs et si qu'on y remarque, on nous paraît être injuste, que n'ait quelquefois montré une pénétration et une finesse peu communes dans ce genre de tâche qui fait servir l'allégorisation des choses obscures que inexplicables. Sans doute dû se délier d'une méthode tra et universelle, comme on se d remède propre à guérir tous le et employer avec discrétion la magique de l'allégorie exp Plusieurs personnes s'attach réfuter cet ouvrage, tant en qu'en Hollande et en Italie; m tes ces réfutations ont eu le mé que l'ouvrage; elles sont tomb l'oubli. L'ouvrage que M. Dula blié sous ce titre : *des Cultes précède l'idolâtrie*, un volume peut être considéré comme un duction nécessaire au livre Dupuis. Ses autres ouvrages co en deux mémoires sur les P insérés dans les tomes II.. collection de l'institut (classe rature ancienne); dans l'an il de prouver, par la réunion de faits et de toutes les autorités pu recueillir, que les Pélasges une nation puissante qui, par mes, la navigation et le com avait formé des établissements du ses ramifications dans presq tes les parties de l'ancien m dans l'autre mémoire, qui n' bases que des conjectures plus ou vraisemblables, il se propose d voir que cette nation, sortie or rement de l'Éthiopie, s'était d répandue sur les côtes de l'Al dans la Cyrénaïque, la Libye et que de là, elle avait envoyé lonies qui, dans les temps ant

(1) On trouve encore un exposé très lumineux et très détaillé du système de Dupuis dans le *Parallèle des Religions*, du P. Brunet. Ce système y est mis en comparaison avec ceux des autres mythographes.

, avaient civilisé la Grèce, l'Espagne, et plusieurs autres. Nous avons encore de Dupuis *Mémoire sur le Zodiaque égyptien*. La glorieuse expédition française en Egypte, venait de donner à Dupuis, par la portée de son exactitude, plusieurs des secrets de la science sacrée et de la doctrine des anciens Egyptiens. Les figures sculptées sur les plafonds et les murs de quelques temples, lui ont fourni une preuve évidente d'une de ses premières hypothèses. La série des signes sur l'un des zodiaques, commence par le signe de la Vierge. Or, Dupuis avait dû nécessairement, reconnaître que les équinoxiaux ou solsticiaux, où ces zodiaques furent sculptés, et il en résulte qu'ils l'ont été plusieurs siècles avant les temps modernes, ce qui confirme l'explication qu'il leur assigne. M. Visconti dans une note que Lamarque dans sa traduction d'Hérodote (édit., tom. II), que l'antiquaire égyptien expliquait la disposition des signes zodiacaux de Tentyra, sans avoir besoin de recourir à une étrange hypothèse, où la Vierge était des signes zodiacaux ou solsticiaux (1). Dupuis n'en a fait aucun compte. Il puise son explication du zodiaque de Tentyra dans la *Revue philosophique*

remarqué que l'année vague des Egyptiens commençait par le signe de la Vierge, d'Auguste; par le signe du lion sous Tibère; et en effet l'inscription trouvée encore aujourd'hui au-dessus de l'entrée de Tentyra, atteste que cet ordre était sous Tibère. Les temples égyptiens, si anciens, n'ont été jusqu'à présent, particulièrement pour ce qui est de la sculpture des hiéroglyphes, que des intervalles. On en voit même où les uns ne sont tracés qu'à moitié, et les autres qu'à bouchée. V—.

du mois de mai 1806, et reproduit les mêmes opinions dans son *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique*, qu'il donna au public dans la même année, 1 vol. in-4°, avec figures. Cet ouvrage, dans lequel il compare les zodiaques des Grecs et des Egyptiens avec ceux des Chinois, des Perses, des Arabes, etc., et s'efforce de prouver qu'ils sont originaires les mêmes, présente la même doctrine qu'il avait développée dans l'*Origine des cultes*, et n'en est, à proprement parler, qu'un Corollaire ou un appendice. Dupuis avait lu, à la troisième classe de l'institut, un long *Mémoire sur le phénix*. Il avait cru voir, dans cet oiseau merveilleux, le symbole de la grande année composée de 1461 années vagues, et appelée période sothiaque ou caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. Ce mémoire n'a point encore été imprimé, mais il a été réfuté par Larcher, dans un autre mémoire sur le même sujet, et qui doit entrer, ainsi que celui de Dupuis, dans la collection de l'institut. C'était dans la lecture du poème de Nonnus, qu'il avait eu le projet de traduire en vers français, et dont il y a même un fragment d'imprimé dans le *Nouvel Almanach des Muses* (année 1805), que Dupuis avait puisé l'idée de son système astronomique. On pourrait même dire que l'*Origine des Cultes* n'est qu'un long commentaire de ce poème. Dupuis, décédé à Is-sur-Til, le 29 septembre 1809, a laissé en manuscrit un ouvrage sur les cosmogonies et les théogonies, qui devait servir comme de pièces justificatives à son *Origine des Cultes*; un travail considérable sur les hiéroglyphes égyptiens, dont l'abbé Leblond allait répétant partout que Dupuis avait enfin trouvé l'explica-

tion; des lettres sur la mythologie, adressées à sa nièce, et une traduction des discours choisis de Cicéron. Des personnes bien instruites prétendent que ce fut à la suite d'une conversation que M. de Volney avait eue avec Dupuis, qu'il composa son ouvrage intitulé *les Ruines*. Dupuis était membre de la Légion-d'Honneur. Né pauvre, il est mort sans fortune, laissant pour tout héritage à sa veuve la réputation d'un homme probe et d'un savant paradoxal. M. Dacier, secrétaire perpétuel de la troisième classe de l'institut, a prononcé son éloge. Sa veuve a publié une notice historique sur sa vie et ses écrits.

A—s.

DUPUY (HENRI), plus connu sous le nom d'*Erycius Puteanus*, que sous son nom flamand, *Van de Putte*, naquit à Venlo, dans la Gueldre, le 4 novembre 1574. Il fit ses humanités à Dordrecht, sa philosophie à Cologne, et vint ensuite étudier le droit à Louvain, sous le célèbre Juste Lipse, avec lequel il contracta une étroite amitié. Le désir d'entendre les savants professeurs dont s'honorait alors l'Italie, l'engagea à en visiter les principales académies. Il s'arrêta à Milan pendant quelques mois, et à Padoue, où Pinelli (*Voy.* Jean Michel PINELLI) lui donna un logement dans sa propre maison. L'année suivante, (1601) il accepta une chaire d'éloquence à Milan, et il fut nommé, presque en même temps, historiographe du roi d'Espagne. Deux ans après il reçut le diplôme de citoyen romain, et fut agrégé docteur à la faculté de droit. De si flatteresses distinctions le déterminèrent à se fixer en Italie, et il épousa, en 1604, Marie-Madelène-Catherine Turria, d'une famille considérée de Milan. Cette alliance lui procura de nouveaux appuis.

Cependant la chaire de Be de Louvain, lui ayant été c la mort de Juste Lipse (1606) avec empressement cette se rapprocher de son pa famille. Il remplit cette pl quarante ans, mais ce ne f même succès, ni avec la n tation que son prédécesse était un homme d'une v mais de peu de jugement. sait bien les mœurs et les anciens, mais c'était à c bornait tout son savoir; il point par l'esprit de crit paraît avoir été incapable d le plan d'un ouvrage d'u étendue. Chaque année il raitre quelques nouveaux et son désir d'en accroître était si grand, qu'il a fait im qu'à un recueil des attest délivrait à ses élèves. Un n'annonce pas autant de n le prétendent les contin Moréri. Colomiez rapporte Moret, fameux imprimeu reprochait à Dupuy qu' tait au jour que de petits li ci voulut se justifier par l Plutarque. Croyez vous de pliqua Moret, que vos je ne puis debiter, soient que ceux de Plutarque? phe était piquante, mai inéritee. Dupuy semble i copier en tout Juste Lip ressemblait, dit-on, de fi il lui est resté inférieur s rapports. C'était, d'ailleurs pieux, obligeant, dispos service; il se faisait chéri ves par sa douceur et p pour leur instruction, et c toyens par les bons offic rendait dans toutes les ci L'archiduc Albert le non

rs, et lui confia le gouvernement de Louvain. Il cette ville le 17 septembre de soixante-douze ans. nulæus prononça son orai- Sa vie a été publiée par son portrait a été gravé. consacré, dans son Dic- in article qui renferme des is très curieuses. Les ou- Dupuy se divisent en six quence, philologie, phi- histoire, politique, et ma- . On en compte jusqu'à -dix-huit, dont on trouve s le tome XVII des Mé- Nicéron. Les ouvrages de ont été la plupart insérés saur. antiquit. Roman. et e Grævius. On se bornera ceux qui peuvent donner ques remarques. I. *De usu librorum bibliothecæ am-* Milan, 1605, in-8°. C'est sur l'utilité des bibliothèques, et non pas un cata- bibliothèque ambrosienne, le dit dans le *Dictionnaire* On retrouve ce discours fèrentes éditions du recueil *ada attica sive orationes* r le même auteur. II. *Co- hagesiposia cimmerica, de- nium*, Louvain, 1608, vers, 1611, in-8°; Ox- f, in-12; traduit en fran- icolas Pelloquin, sous ce *nus ou banquet dissolu riens*, Paris, 1615, in-12. ion est plus recherchée que III. *Historiæ insubricæ qui irruptiones Barbaro- liam continent ab anno num 973*. Cette histoire a rs éditions. Rodolphe Go- chen en donna une avec t des additions, Louvain,

1630, in-folio, réimprimée à Leipzig, in-folio, et encore depuis. Elle est très superficielle; l'archiduchesse Isabelle en témoigna cependant sa satisfaction à l'auteur par le don d'un collier d'or. IV. *Pietatis thaumata in Protheum parthenicum unius libri versum et unius versûs librum, stellarum numeris sive formis 1022 variatum*, Anvers, 1617, in-4°. de 48 pag. Cet ouvrage, dont le titre singulier peut donner une idée de l'affectation du style de Dupuy, roule entièrement sur un vers retourné en mille vingt-deux façons. Le voici :

Tot tibi sunt dotæ, virgo, quot sidera cælo (1).

V. *Bruma sive chimonopægnion de laudibus hiemis, ut ea poltissimum apud Belgas*, Munich, 1619, in-8°. Recherché pour les jolies gravures de Sadeler. VI. *Circulus urbanianus sive linea APKEMETINE compendio descripta*. Louvain, 1632, in-4°. Cet ouvrage est copié presque en entier de celui de Bergier, intitulé : *le Point du jour*, mais il n'y est pas cité. VII. *Belli et pacis statera*, Louvain, 1655, in-4°. Cet ouvrage, dans lequel Dupuy expliquait avec franchise les véritables intérêts de la politique espagnole, pensa lui faire des affaires sérieuses. On le manda à Bruxelles pour rendre compte de ses principes, mais il sortit de cette épreuve avec honneur. Gaspard Baërle publia, contre le *Statera*, l'*anti-Puteanus*, satire violente, qui ne fit de tort qu'à

(1) Ce vers, imaginé par le P. Baulnoys, jésuite de Louvain, peut réellement se retourner de 112 manières, comme l'a démontré Jacq. Bernoulli, dans son *Art conjectandi*; mais Dupuy, voulant suivre l'allégorie indiquée par le vers même, s'en est tenu à 1022, nombre des étoiles fixes dans tous les catalogues des anciens astronomes. Les amateurs de semblables bagatelles citent le vers suivant de Tib. Lanius :

Cruz, fax, frau, tir, marr, merr, mox, pur, sort mala, styx, vis

qui peut former 39,916,800 combinaisons différentes.

son auteur, parce qu'elle paraissait au moment où Dupuy se trouvait sous le poids d'une accusation, et que d'ailleurs il avait raison sur tous les points, ainsi que les événements le prouvent. VIII. *Auspicia bibliothecæ publicæ Lovaniensis*, Louvain, 1639, in-4°. On trouve à la suite le catalogue des livres de la bibliothèque de Louvain. W—s.

DUPUY (CLAUDE), fils de Clément, avocat au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1545. Il perdit son père avant d'avoir atteint l'âge de neuf ans; mais sa mère le fit élever avec soin et le fit étudier sous Turnèbe, Lambin et Dorat; Cujas lui enseigna le droit. Ayant achevé ses études, il voyagea en Italie où il se lia d'amitié avec la plupart des savants. Revenu dans sa patrie, il fut reçu conseiller au parlement en 1576. La droiture de son esprit, la bonté de son jugement, une érudition profonde, une raison supérieure, le firent regarder comme l'un des membres les plus illustres de sa compagnie. Il fut l'un des quatorze juges envoyés dans la Guienne, à la suite du traité de Fleix, en 1580. Pendant la révolte de la ligue, il alla se joindre à la partie du parlement qui tenait ses assises à Tours. Ses confrères rendirent hommage à ses rares talents en le comprenant dans la députation qu'ils envoyèrent à Henri IV. Revenu dans ses foyers, Dupuy mourut en 1594. Divers savants qui s'honoraient de son amitié, lui ont consacré des éloges écrits en diverses langues. Reneaulme, son parent, les a rassemblés dans un recueil qui est intitulé : *Amplissimi viri Claudii Puteani Tumulus*, Paris, 1607, in-4°. R—T.

DUPUY (CHRISTOPHE), fils du précédent, naquit à Paris vers l'année 1580. Il fit ses études à Tours,

sous la direction de son père, qu'il acheva dans la capitale. Le d. de Joyeuse, qui l'avait nommé protonotaire, l'emmena à Bordeaux pendant son séjour dans cette ville, occasion de rendre un service à Thou, dont la première histoire venait de paraître, congrégation de l'index pour le damner en la mettant au nombre des livres dangereux. Il n'attendit pas l'occasion de son retour pour se faire recevoir par le parlement de Bourg-Fontaine. Il n'avait jamais sorti de son monastère, mais le cardinal Barberini, qui estimait son mérite et qui l'estimait particulièrement, n'eût obtenu l'indulgence pour que Dupuy se rendît à Rome, où il obtint la charge de procureur-général de son ordre de prieur *in urbe*. Il aura plus grandes marques de la confiance du pape Urbain VII. Ses frères n'eussent pas pris une part à une nouvelle édition des *littres de l'église gallicane* mourut à Rome le 28 juin 1669, est auteur du *Peroniana*, imprimé en 1669, in-12, sous les soins de Dailly fils.

DUPUY (PIERRE), fils du précédent, naquit à Agen le 15 vembre 1582. Le jeune Dupuy s'appliqua pour l'étude, travaillant d'assiduité que jeune était devenu savant dans la langue latine, française, et prirent dans la connaissance du droit l'histoire. Ses talents et son caractère lui concilièrent l'estime et l'amitié du président de Thou, qui était son oncle, et de Nicolas Rigault. celui-ci, et son frère Jacques publièrent les éditions de l'H

ent de Thou qui parurent en et en 1626. Cet ouvrage fut vit attaqué et c'est pour le défense, de concert avec Rigault, il en a écrit intitulé : *Mémoires instructions pour servir à justification de messire Francois de Thou, etc.*, qui ont été rimés, en 1734, à la fin du ol. de la traduction de cette his-

Pierre Dupuy fut successivement nommé conseiller du roi en ses la et garde de sa bibliothèque.

suivi Thumeri de Boissise, : roi avait envoyé en mission es Pays-Bas et dans la Hollande, ouvella l'amitié que son père entretenue avec les savants de ntrées. Revenu en France, Dupuy chargé de travailler à la re des droits du roi et à l'inventu trésor des chartes, puis il fut ré de la commission pour justis droits du roi sur les trois évê- Metz, Toul et Verdun). Ces nts travaux lui facilitèrent les as de composer cette énorme ité d'ouvrages et de mémoires on trouve les titres dans la Bi- èque historique de Fontette : en les principaux : I. *Traité des et des libertés de l'église gal- : avec les preuves*, 1659, in-3 vol. L'auteur fit paraître, en , une édition des *preuves* en 2 1-fol. Il avait également composé *l'apologie pour la publication des es*, qui est restée en manuscrit. mmentaire sur le même sujet a ublié par Lenglet Dufresnoy, , 1715, 2 vol. in-4°, avec quel- autres pièces de divers auteurs. *Traités concernant l'histoire de ce, savoir la Condamnation Templiers, l'Histoire du Schis- Avignon, et quelques Procès inels*, Paris, 1654, in-4°;

Bruxelles, 1702, in-12; réimp. sous le titre d'*Histoire de la condamnation des Templiers*, nouvelle édition, augmentée de l'*Histoire des Templiers*, de Gurtler, et autres pièces curieuses sur le même sujet, publiées par Jacques Godefroy, Bruxelles, 1713, 2 vol. petit in-8°; *ibid.* 1751 et 1757, in-4°, fig.; III. *Traité de la majorité de nos rois et des ré-gences du royaume, avec les preuves*, Paris, 1655, in-4°. On y trouve un petit traité sur le parlement de Paris. IV. *Histoire des plus illustres favoris anciens et modernes*, Leyde, 1659, in-4°. et in-12; on n'y trouve que cinq français. V. Des *Traités* séparés des droits du roi sur les provinces de Bourgogne, de l'Artois, de Bretagne, des trois évêchés, de Flandre, de Lorraine, de plusieurs royaumes, duchés et comtés, dont le nombre serait trop long à détailler. Ces différentes productions parlent assez en faveur de Dupuy qui cessa de vivre le 14 décembre 1651, dont Henri de Valois pronouça l'oraison funèbre et dont la vie, écrite par Nicolas Rigault, (Paris, 1652, in-4°), a été insérée dans les *Vitæ selectæ*, Londres, 1681 in-4°. — Pierre Dupuy trouva dans son jeune frère, Jacques DUPUY, un collaborateur instruit. Ce dernier, qui était prieur de St.-Sauveur, fut également garde de la bibliothèque du roi, et indépendamment de ce qu'il aidait son frère dans ses ouvrages, il en publia une grande partie. Il mourut le 17 novembre 1656. Jacques Dupuy rendit son nom immortel dans la bibliothèque du Roi par le legs qu'il fit des livres que lui et son frère avaient rassemblés, au nombre de neuf mille volumes imprimés, et d'environ trois cents volumes d'anciens manuscrits. On a particulièrement de Jacques l'Index des noms propres

qui se trouvent latinisés dans l'Histoire de M. De Thon, Genève, 1614, in-4°, réimprimé sous cet autre titre : *Resolutio omnium difficultatum*..... Ratisbonne, 1696, in-4°. II. *Catalogus bibliothecæ thuanæ, ordine alphabetico digestus*; III. la quatrième édition des *Instructions et missives des Rois de France et de leurs ambassadeurs au concile de Trente*; Paris, 1654, in-4°. Ce qui augmente cette édition a été tiré des Mémoires de Pierre Dupuy : c'est la meilleure. Son portrait a été gravé par Nanteuil, ainsi que celui de son frère. R—T.

DUPUY (N.), secrétaire au congrès de Ryswick, a publié les ouvrages suivants : I. *Caractères, sentiments et entretiens sur deux personnes, dont l'une parle mal et écrit bien, et l'autre parle bien et écrit mal*, 1695, in-12; II. *Dialogue sur les plaisirs, sur les passions, sur le mérite des femmes*, 1717, in-12; III. *Instructions d'un père à sa fille, tirées de l'Écriture-Sainte*, 3^e édition, 1707, in-12; IV. *Instructions d'un père à son fils*, 1731, in-12; V. *Réflexions sur l'Amitié*, 1728, in-12; VI. *Les Amusements de l'amitié rendus utiles et intéressants, recueil de lettres écrites de la cour vers la fin du règne de Louis XIV*, Paris, 1729, in-12, 5^e édit.; Halle, 1770, in-8°; VII. *Essai hebdomadaire sur plusieurs sujets intéressants*, Paris, 1750, in-12; VIII. *Mythologie, ou Histoire des dieux, des demi-dieux et des plus illustres héros de l'antiquité païenne*, 1751, 2 vol. in-12. C. T—Y.

DUPUY (Louis), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, naquit dans le Bugey le 25 novembre 1709, d'une des plus anciennes familles de ce pays, mais qui avait perdu ses titres, et ceux-

même de ses biens patri pendant les guerres civiles. Quoique l'aîné de douze le jeune Dupuy fut destiné père à l'état ecclésiastique, un succès distingué ses études de Lyon; et lorsque l'études théologiques fut arrivée la gloire de voir les deux se disputer un sujet déjà se décida pour celui des jésuites l'offre que lui fit le supérieur maison, de lui remettre la pension pour acheter de vingt-six ans, il vint à Paris naire des *Trente-Trois*, successivement maître de bibliothèque et second sur lui fallait, pour entrer dans les dispenses nécessaires, l'on passe d'un diocèse à l'autre; il les demanda à l'archevêque de Lyon, qui motiva son refus sur le désir de conserver au diocèse un sujet tel que Dupuy. Cette circonstance le déterminait pour toujours à l'état ecclésiastique. Rendu tout entier aux sciences belles-lettres, il chercha à se faire des hommes qui les aimaient avec le plus de distinction. Il fut accueilli et goûté de l'abbé de Fourmont, qui jouissait d'une grande réputation, et dont son père était le rendez-vous de lettres et de tous les étrangers. Ce fut sous son patronage et à sa recommandation, qu'il se trouva chargé de la direction presque entière du *Journal des Savants*, qu'il dirigea pendant plusieurs ans. On y distingue de nombreux et d'habiles critiques. Il savait l'hébreu,

mathématiques pour se faire poquer une réputation par y fut livré tout entier. Mais on plan de varier ses études mêler ses occupations, il revenait bientôt des aux lettres, qui paraissent son goût de préférence. On ex ingénieusement de lui t la moyenne proportion- e l'académie des sciences et inscriptions. En 1768, le : Soubise lui offrit la direc- a bibliothèque. Dupuy l'ac- s empressement, et présida s à ce vaste et magnifique ais le dérangement de la for- rince l'ayant forcé au sacri- s livres, il fit annoncer au aire le parti qu'il avait pris ndre. Cette nouvelle fut un foudre pour Dupuy, et le l'une strangurie, qui, après de souffrances, le conduisit tombeau le 10 avril 1795. Il reçu, en 1756, à l'académie iptions et belles-lettres, dont ntôt après nommé secrétaire l, fonction qu'il remplit avec ssiduité jusqu'à l'âge de 72 longue carrière fut laborieu- partagée entre les sciences et s; et il a laissé, sur l'une et le ces deux routes si oppo- s monuments capables de r son nom de l'oubli. Le P. avait laissé dans son *Théa- Grecs* une lacune impor- remplir : Dupuy s'en char- raduisit en entier les qua- s de Sophocle, dont le jé- ait donné que l'analyse et extraits; ce sont : l'*Ajax*, *l'Électre*, l'*OEdipe à Co-* *Antigone*. Cette traduction 1762, in-4°. ou 2 vol. in-

12; elle se fait lire avec intérêt, et les notes qui l'accompagnent annoncent une étude raisonnée de la langue et des beautés de l'original. Les travaux de l'homme de lettres ne nuisirent point aux fonctions du secrétaire de l'académie; Dupuy publia six volumes des *Mémoires* de cette compagnie (de 36 à 41), et y prononça, suivant l'usage, l'éloge de plusieurs de ses confrères. Parmi ses productions mathématiques, on distingue des *Observations sur les infiniment petits et les principes métaphysiques de la Géométrie*; une édition du *Fragment d'Anthemius sur des paradoxes de mécanique*, avec une traduction française et des notes, Paris, 1777, in-4°.; le texte grec y est corrigé d'après quatre manuscrits. On y trouve une explication curieuse du *Miroir d'Archimède et de ses effets* (V. ANTHEMIUS et ARCHIMÈDE), mais ce sujet a été mieux traité depuis par M. Peyrard, dans son *Miroir ardent*, Paris, 1807, in-4°. La collection de l'académie renferme également de Dupuy plusieurs *Mémoires* intéressants; nous citerons seulement les suivants : I. sur l'état de la Monnaie romaine; II. sur la valeur du denier d'argent au temps de Charlemagne; III. sur la manière dont les anciens allumaient le feu sacré dans leurs temples; sur les voyelles de la langue hébraïque et des langues orientales qui ont une liaison intime avec elle, etc., etc.

A—D—A.

DUPUY - DEMPORTES (JEAN-BAPTISTE), littérateur du siècle dernier, embrassa plusieurs genres dans ses travaux, et publia des traductions et quelques productions légères. On a de lui : I. *Parallèle de la Sémiramis de Voltaire avec celle de Crébillon*; II. des *Lectures* sur,

Catilina, *Vénise sauvée*, les *Amazones*, et *Cenie*, tragédies; III. *le Souper poétique* 1748, in-4°.; IV. *Histoire générale du Pont-Neuf*, en six volumes in-folio, proposée par souscription, Londres, (Paris) 1750, in-8° de 56 pages. Cette plaisanterie est ingénieuse et piquante. V. *Mémoires de Gaudence de Lucques*, avec les remarques de Rhedi, 1755, in-12, quatre parties; VI. *Histoire du ministère de Robert Walpool*, Amsterdam (Paris), 1761, 5 volumes in-12; VII. *Morale des Princes*, traduite de l'italien de Comazzi, La Haye (Paris), 1754, in-12, 2 vol.; VIII. *Traité historique et moral du Blason*, 1754, in-12, 2 vol; IX. *le Gentilhomme cultivateur*, ou *Cours complet d'agriculture*, tiré de l'anglais, de Hill, 1761 et suivantes, in-4°, 8 vol.; in-12, 16 v.; misérable compilation. X. *le Gentilhomme maréchal*, aussi tiré de l'anglais, 1756 — 1758, in-12, 2 vol.; XI. *le Printemps*, comédie en un acte, non représentée, 1748, in-12. D. L.

DUPUY-DU-GREZ (BERNARD), avocat au parlement de Toulouse, qui doit être regardé comme le fondateur de l'académie royale de peinture de cette ville, fut un des hommes les plus savants du 17^e. siècle. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire et des arts, publia en 1699 un *Traité de la peinture*, et mourut le 18 août 1720, âge de quatre-vingts ans. Il laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits, dont plusieurs contiennent de savantes remarques sur l'histoire ancienne, et les autres sont relatifs à l'histoire de Toulouse, depuis la fondation de cette ville, jusqu'à la mort du président Duranti. Il avait établi, en 1694, une école publique pour le dessin: il y faisait exposer,

à ses frais, un modèle vivant, réunissait chez lui les artistes les plus habiles, et distribuait aux élèves des prix consistant en des médailles représentant une Pallas appuyée sur son égide, et portant sur le revers cette inscription: *TOLOSÆ Pallad. præmium graphicis privato sump. datum. an. 1697*. L'école établie par Dupuy-du-Grez devint le berceau de l'école royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse. Cammas, un des meilleurs peintres toulousains, mit, avec Rivals et Crozat, beaucoup de zèle à soutenir cet établissement, et lui donna plus de consistance et plus d'éclat. En 1726, les capitouls se chargèrent de la dépense des prix, et le roi accorda, en 1751, des lettres patentes pour l'érection de l'école en académie.

V—VE.

DUQUERIE. Voy. CALLAUD.

DUQUESNE (ABRAHAM), un des plus célèbres héros de la marine française, naquit à Dieppe en 1610. Son père, très habile homme de mer, et qui, par son mérite, était parvenu au grade de capitaine de vaisseau, s'appliqua à développer les talents qu'il découvrit en lui. Le jeune Duquesne profita des leçons données par un tel maître; mais sentant que pour la carrière qu'il se proposait de parcourir, la théorie ne suffisait pas, il voulut y joindre la pratique; parcourut les ports de France, chercha dans les conversations avec les marins les plus expérimentés, à acquérir de nouvelles lumières, fit plusieurs voyages sur des vaisseaux marchands, et ne négligea aucune occasion de s'instruire dans toutes les parties de son art. Il s'était fait connaître, dès 1637, comme un des officiers de la marine doués de plus de valeur et de talents. A cette époque on jeta les yeux sur lui pour commander un vaisseau dans la flotte

après avoir battu celle des Es-
 le 15 mai, les chassa des
 Lérins. Pendant que Duquesne
 coupé dans cette glorieuse ex-
 m, il apprit la mort de son
 tué par les Espagnols, à bord
 vaisseau, avec lequel il escort-
 convoi qui venait de Suède en
 . Duquesne jura une haine im-
 le aux Espagnols; l'occasion de
 faire sentir ne tarda pas à se
 ter. Dans le combat livré près
 tati, son vaisseau attaqua celui
 aïral espagnol, le força de re-
 et fixa sous le pavillon français,
 aïre qui allait lui échapper. Dans
 lition de la Corogne, en 1659,
 sne, emporté par son ardeur,
 a la flotte française avec Jes
 urx qu'il commandait. Quoique
 d'un coup de mousquet, il resta
 poste, foudroya les bâtiments
 us, et ne se retira que quand la
 le fy contraignit. Au combat
 Tarragone, en 1641, où la
 a resta incertaine, Duquesne
 si bien les Français par son
 le, qu'on lui fut redevable de
 reuse défense qui sauva leur
 et deux ans après il fut blessé
 signalant au combat du cap de
 où les Espagnols furent battus
 duc de Brezé. Les troubles de
 orité de Louis XIV empêchè-
 ne l'on ne poussât avec vigueur
 rre par mer contre les Espa-
 Duquesne, que l'inactivité fa-
 , obtint la permission d'aller
 chez le roi de Suède, qui avait
 dé du secours à la France.
 é vice-amiral de la flotte sué-
 il attaqua avec tant de vigueur
 danoise, rangée devant Go-
 burg, qu'elle prit la fuite, et
 is cet échec, l'armée de terre
 : siège de cette place. Chris-
 , roi de Danemarck, vint en

personne livrer bataille à la flotte sué-
 doise; l'action fut terrible et dura deux
 jours. Duquesne s'empara du vaisseau
 amiral, et eût pris le roi, si ce prince,
 blessé à l'œil d'un éclat de bois, n'eût
 pas été obligé de se faire transporter
 à terre. Il remporta encore d'autres
 avantages signalés sur les Danois, jus-
 qu'au moment où la médiation de la
 France ramena la paix entre les deux
 nations. Lorsqu'en 1676 les Espa-
 gnols, profitant des troubles de la
 France, envoyèrent des vaisseaux au
 secours de Bordeaux, qui avait levé
 l'étendard de la révolte contre le roi,
 on ne put, faute de marine, s'oppo-
 ser à leur projet. Duquesne arma à
 ses frais une escadre; et tandis qu'il
 marchait à la rencontre des Espa-
 gnols, il rencontra une flotte anglaise,
 dont le commandant fit dire à Du-
 quesne de baisser pavillon. « Le pa-
 » villon français ne sera jamais désho-
 » noré tant que je l'aurai à ma garde,
 » répondit Duquesne; le canon en dé-
 » cidera, et la fierté anglaise pourra
 » bien aujourd'hui céder à la valeur
 » française, » Les Anglais, quoique
 supérieurs en nombre, furent obligés
 de prendre la fuite, après un combat
 meurtrier. Duquesne se fait radouber,
 arrive à l'embouchure de la Gironde,
 en ferme l'entrée aux Espagnols, et
 Bordeaux est forcé de capituler. Anne
 d'Autriche, sentant l'importance du
 service rendu par Duquesne, lui fit
 don du château et de l'île d'Indret,
 près de Nantes, en attendant qu'on
 le remboursât de ses dépenses, et le
 nomma chef-d'escadre. Pendant la
 paix, Duquesne visita les ports de
 France pour se perfectionner dans
 l'art de la navigation. Dans la guerre
 qui éclata en 1672, il se couvrit de
 gloire dans les combats qui se don-
 nèrent dans la Manche, et notamment
 dans celui où le comte d'Estrées, uni

au prince Robert, amiral anglais, combattit Ruyter et Tromp, le 30 mai 1673. Lorsque la France envoya du secours à Messine, Duquesne contribua à la défaite des Espagnols, sous les murs de cette ville, et fut ensuite envoyé par le duc de Vivone à Versailles, pour demander des renforts, si on voulait la conserver. Louis XIV fit équiper à Toulon une flotte considérable, et comme il s'agissait d'aller combattre Ruyter, il nomma Duquesne et l'éleva au rang de lieutenant-général. Ce choix, désiré par tous les marins, leur inspira une ardeur nouvelle. Duquesne aperçut la flotte hollandaise près de l'île de Stromboli, le 7 janvier 1676. Le gros temps et le vent contraire ne permirent d'attaquer que le lendemain. L'avantage fut pour les Français. Un calme les empêcha d'en profiter, et permit aux galères espagnoles, mouillées à Lipari, de venir remorquer les vaisseaux hollandais, dont la plupart étaient désemparés. Les deux armées ayant chacune reçu des renforts, le 9 elles restèrent en présence sans s'attaquer. Duquesne, sachant que Messine avait besoin d'un prompt secours, et voyant la difficulté qu'il y aurait à lui en porter, parce que la flotte ennemie occupait l'entrée du Phare, se décida à faire le tour de la Sicile, et arriva à Messine par le sud, préférant ainsi l'occasion d'être utile à cette ville, à celle de cueillir de nouveaux lauriers. Louis XIV, instruit par le duc de Vivone des exploits et de la belle manœuvre de Duquesne, lui écrivit de sa main pour lui en témoigner sa satisfaction. Ruyter, voyant son objet manqué, avait voulu retourner en Hollande, mais il reçut l'ordre de rester dans les parages de la Sicile; et au mois d'avril il vint devant Messine. Dans le même temps les Espagnols s'avancèrent par

terre. Dans le conseil de guerre par le duc de Vivone, Duquesne et Tourville furent d'avis d'attaquer la flotte des ennemis. Duquesne qu'il se chargeait de l'opérer, et Tourville qu'il en répondait. Dès le 12, il alla mouiller le long de la côte, et le 22 avril se trouva en présence de Ruyter, par le travers de Messine. Il remporta sur lui une victoire complète. La nuit l'empêcha de suivre les Hollandais, qui se retirèrent à Syracuse. Au point du jour, il fit voile vers ce port, et donna l'ordre de bataille; mais c'est à ce moment qu'il les provoqua. Ruyter avait été mortellement blessé dans l'action; il mourut, et son cœur fut mis à bord d'un vaisseau qui, malgré ses précautions, entre les mains des Français. L'amiral hollandais, amiral Duquesne, lui présenta son cœur, mais il le refusa; et lorsqu'il fut pris le sujet de son voyage sur la frégate, entra dans la frégate et s'approchant de la boîte qui renfermait le cœur, il leva les mains au ciel et dit : « Voilà les restes d'un grand homme, il a trouvé la mort au milieu des hasards qu'il a tant de fois courus. » Puis se tournant vers le capitaine, lui dit : « Votre mission est accomplie, spectable pour qu'on voit que vous l'avez remplie. » Il lui donna un passeport pour aller au combat livré le 2 juin ajoutant qu'il était à la réputation de Duquesne, qui ensuite croisa dans la Méditerranée et la purgea de pirates. Lorsqu'il vint à Versailles, il se présenta au roi de ses opérations, après lui avoir tenu compte de tout ce qu'il avait fait, et bien il était satisfait de voir que son cœur faisait tant d'honneur à la France, lui dit : « Je vous

ier, que vous ne m'empêchez pas de récompenser les services que vous m'avez rendus, et ils méritent de l'être; mais les protestant, et vous savez ce sont mes intentions là-dessus. Duquesne, de retour chez lui, porta ce discours à sa femme, dit : « Il fallait lui répondre, mais je suis protestant; mais les services sont catholiques. » Ce fut le roi érigea en marquisat, nom de Duquesne, la terre achetée, près d'Etampes, et lui donna après la conclusion de la paix. Duquesne fut du nombre des hommes appelés à la cour pour donner avis sur l'organisation de la marine; et dans les conférences qui eurent lieu, il sacrifia généralement son opinion quand il croyait que d'un autre valait mieux. En 1680, il eut le commandement de la frégate d'aller mettre à la rade de Tripolitains, et les deux années suivantes il alla bombarder Almis fort, en 1683, par le manque de munitions et l'approche de mauvaise saison, de retourner en France, il ne partit qu'après avoir repaire de pirates dans l'impunité de répandre, de quelques jours, l'effroi parmi les chrétiens, en tua un grand nombre d'espagnols. Les vaisseaux qu'il laissa derrière bloquèrent si étroitement la ville, que les habitants demandèrent la paix, et ne l'obtinrent de Louis XIV qu'en souscrivant aux conditions imposées par Duquesne. Les Français avaient encouru l'indignation du roi; Duquesne bombardait la ville, et ce fut là que se terminèrent ses exploits. Il se retira dans sa famille, qui était alors à Paris, et y mourut le 2 février 1688. Son fils aîné, Henri Duquesne,

fit porter son cœur à Aubonne, terre située dans l'état de Berne, dont il était baron, et où il s'était retiré, et lui fit ériger un tombeau sur lequel on grava son épitaphe. Duquesne avait la taille avantageuse et l'air robuste; ses yeux grands et vifs, son regard plein de feu annonçaient l'homme de courage et de génie. La France n'avait pas en avant lui d'homme de mer aussi habile, ni qui se fût distingué par des exploits aussi glorieux. Parvenu à une vieillesse extrême, il témoignait encore le désir de retourner aux combats. « Monsieur Duquesne, » lui dit Louis XIV, un homme qui » a servi aussi long-temps et aussi utilement que vous, doit se reposer. » Ceux qui vont commander dans la » marine suivront vos leçons et vos » exemples : ce sera encore vous qui » conduirez mes flottes. » On ne peut que gémir de ce que ce grand monarque ait cru sa conscience intéressée à ne pas élever Duquesne à la seule dignité militaire qui lui manquait, et que cette même opinion ait empêché qu'on élevât en France un tombeau à celui qui avait acquis à ce royaume l'empire de la mer. — *Abraham Duquesne*, second fils du précédent, se signala sur mer en plusieurs occasions. Il commanda, en 1660, l'expédition aux Indes, dont de Challes a écrit la relation (*Voy. CHALLES*). Ce livre contient peu de choses relatives à la géographie. L'auteur y raconte en détail tous les événements de la traversée. On y trouve des anecdotes amusantes; mais l'humeur satirique s'y fait trop souvent sentir. E—s.

DUQUESNE (ARNAUD-BERNARD D'ICARD), docteur de Sorbonne, vicaire-général de Soissons, aumônier de la Bastille, était né à Paris, et après être entré dans l'état ecclésiastique, s'y occupa de manière à se con-

citer l'estime et la confiance de M. de Beaumont, alors archevêque de cette ville. Ceux qui ont connu l'abbé Duquesne s'accordent à rendre justice à ses mœurs, à son assiduité infatigable au travail, à sa piété, à son zèle pour la religion, qualités qui dans sa personne s'unissaient aux vertus domestiques et sociales. Sa place d'aumônier de la Bastille lui donnait occasion d'exercer sa charité envers les prisonniers qui y étaient détenus, et l'avait lié intimement avec l'infortuné chevalier de Launay qui en était gouverneur, et qui périt si misérablement, en 1789, après la prise de cette forteresse. L'abbé Duquesne a plusieurs fois attesté que ces prisonniers étaient traités beaucoup plus humainement que ne le croyait le public. On lui doit les ouvrages suivants, parmi lesquels il y en a dont il n'est que l'éditeur : I. *Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, 1775, 15 vol. in-12, réimprimé en 1778, 8 vol. in-12, et plusieurs fois depuis. Cet ouvrage, composé d'après un plan nouveau, jouit d'une réputation méritée. Il offre non seulement la suite de l'histoire évangélique, et la concorde des quatre évangiles, mais encore un bon commentaire sur le texte, et des développements du sens littéral et du sens spirituel. De bons juges le regardent comme un livre, non seulement des deux pasteurs qu'aux fidèles. Le plan et la manière appartiennent au P. Giraudeau jésuite. Les infirmités de ce religieux ne lui ayant pas permis de les mettre en œuvre, M. l'archevêque de Paris les confia à l'abbé Duquesne qui employa plusieurs années à ce travail. II. *L'âme unie à Jésus-Christ dans le St.-Sacrement de l'autel ; ouvrage posthume de madame Poncet de la Rivière, veuve Carcado, précédé de l'éloge de sa*

vie. L'abbé Duquesne n'est l'éditeur. III. *L'année apostolique ou Méditations pour tous les jours de l'année, tirées des Actes, des Epîtres des apôtres, et du livre de S. Jean, pour servir de suite à l'Évangile médité*, in-12, Paris, 1791 ; Lié. Cette dernière édition est recte. Ce livre complète l'ouvrage du Nouveau-Testament. Ce son plan, les mêmes divisions, la même manière de traiter le sujet, l'*Évangile médité*. Cet ouvrage appartient en entier à l'abbé Duquesne et c'est sur les nombreuses suggestions qui lui en furent faites, qu'il avait attirées le succès de *médité*, qu'il se déterminait à une longue et pénible entreprise comme la première, ne lui venait pas désirer pour la solidité et la perfection ; mais bien pour l'usage, est en général assez peu différent. Les deux ouvrages ont été traduits en italien. IV. *Les grandeurs de Dieu*, 2 vol. in-12. L'abbé Duquesne, la santé s'affaiblissant, se déterminant de terminer ce travail dont le premier volume était achevé. Il en demandait la grâce à son supérieur, et eut cette satisfaction. Le second volume et la préface se trouvèrent terminés le 19 mars 1791. L'abbé Duquesne avait été administrateur pendant plusieurs jours auparavant, et il cessa de travailler. Il mourut le 20 mars, à l'âge de cinquante-trois ans.

DUQUESNOY (FRANÇOIS), connu sous le nom de Fr. Maud, naquit à Bruxelles. Fils d'un sculpteur, il reçut les leçons de son père, et pas encore qu'il eût cette éducation fut chargé d'ouvrages pour son père. La manière dont

il mérita la protection de l'ar-
 bert , qui lui accorda une
 pour faire le voyage d'Italie.
 à peine atteint l'âge de vingt-
 , lorsque , par la mort de son
 ur , il se vit obligé de tra-
 pour sa subsistance. Il fit de
 igrures en ivoire et en bois , et
 de saints destinées à orner
 quaires. Il était dans cette si-
 orsqu'il se lia avec le Poussin ,
 é comme lui , et comme lui
 de l'amour de l'art. Tous
 aployaient le moins de temps
 ir était possible aux travaux
 faisaient vivre , et donnaient le
 de savantes études. Duques-
 les modèles et de petites figu-
 marbre qui furent admirées :
 qui est singulier , pendant
 Poussin cherchait à porter
 tableaux le style des sta-
 tiques , Duquesnoy tâchait de
 à la sculpture l'aimable mo-
 s tableaux du Titien , et ce fut
 ide des ouvrages de ce pein-
 l surpassa tous les sculpteurs
 rt de traiter les enfants. Il se
 iôt , pour cette partie de l'art ,
 nde réputation , et fut chargé
 eler les groupes d'enfants qui
 agnent les colonnes du maître-
 : St.-Pierre. Malgré les obliga-
 n'il eut aux tableaux du Titien ,
 igrigea pas la nature , et l'on
 l fit un grand nombre d'études
 les enfants de l'Albane. L'en-
 cée de l'applaudir , se plaisait à
 qu'il n'avait de talent que dans
 t genre , et qu'il serait incap-
 éussir dans de grandes choses.
 ndit les envieux en faisant la
 zanne qui était placée à Notre-
 e Lorette. On y admire la no-
 de l'attitude , la beauté de la
 ne douce expression de pu-
 de piété , une belle et savante

manière de draper. Il mit beaucoup
 de temps à cette figure , il en recom-
 mença plusieurs fois les modèles , qui
 tous étaient le fruit d'une profonde
 étude. Par sa figure de *S. André* ,
 placée dans la basilique de St.-Pierre ,
 il effaça la figure de *S. Longin* que fit
 en même temps le Bernin , qui osait le
 mépriser , et qui disait qu'au lieu d'un
 apôtre , il ne ferait qu'un gros enfant.
 Cette statue haute de vingt-deux pal-
 mes , et fruit laborieux de cinq ans
 d'études , est une des plus belles de la
 Rome moderne. Les proportions sont
 élégantes , la tête élevée vers le ciel
 exprime la plus tendre dévotion , et
 est pour les artistes un objet d'admi-
 ration et d'étude ; la draperie est d'un
 grand goût. Un moine qui fréquen-
 tait l'atelier de Duquesnoy , prétendit
 que ce sculpteur lui avait obligation
 du mérite de cette figure , et qu'il lui
 avait fait réformer des défauts cho-
 quants qui déparaient le premier mo-
 dèle. Dès-lors Duquesnoy prit l'usage
 de travailler sans témoins. Si Duques-
 noy n'a fait qu'un petit nombre d'ou-
 vrages capitaux , c'est que son travail
 était le fruit des plus profondes ré-
 flexions ; et d'une étude répétée de la
 nature et de l'antique. Il faisait plu-
 sieurs modèles non seulement du
 corps , des bras , des mains , des
 jambes , des pieds , et surtout des
 têtes , mais encore des masses de plis
 de draperies. Peu d'artistes ont moins
 produit de grands ouvrages et se sont
 fait une plus grande réputation. Quel-
 qu'un lui disait qu'une figure à laquel-
 le il travaillait était assez terminée :
 « Vous le croyez ainsi , répondit le
 » statuaire , parce que vous n'avez pas
 » sous les yeux le modèle que j'ai
 » dans l'esprit , et dont mon ouvrage
 » doit être une copie fidèle. » Du-
 quesnoy voyait des sculpteurs mé-
 diocres , comblés de récompense , et

il languissait dans la misère. Il allait passer en France avec le Poussin, un traitement honorable lui était assuré; déjà il avait reçu l'argent de son voyage, et il faisait les apprêts de son départ, lorsqu'il mourut, empoisonné, dit-on, par son frère, en 1646, à l'âge de cinquante-deux ans. Le scélérat fut brûlé à Gand, en 1654, pour d'autres crimes, et l'on assure que, dans les tourments, il confessa qu'il avait donné à son frère un breuvage mortel.

A—s.

DUQUESNOY (ADRIEN), député aux états-généraux en 1789, par le tiers-état du bailliage de Bar-le-Duc, était avocat et syndic de Lorraine et Barrois avant la révolution. Dans les premiers temps de l'assemblée constituante, on le vit siéger dans le parti appelé *Palais - Royal*, professer, comme les députés de ce parti, les opinions les plus révolutionnaires, et cependant prendre quelquefois, à la même époque, un ton beaucoup plus modéré: il paraissait suivre la direction de Mirabeau, et n'agir avec le Palais-Royal que dans l'intérêt du système du député de Provence. En général Duquesnoy avait un talent assez remarquable: il contribua puissamment à la division du royaume par départements, en soutenant que l'esprit de province était funeste aux intérêts de l'état, et que l'assemblée ne devait rien négliger pour le faire disparaître. Lorsqu'on proposa de diviser le corps législatif en deux chambres, Duquesnoy se rangea de l'avis de ceux qui, dans les deux partis extrêmes, voulaient qu'il n'y en eût qu'une. Les partisans des deux chambres alléguaient en vain l'autorité de Montesquieu, qui prétend que les grands corps sont les plus solides appuis des états monarchiques. Le député lorrain disputa cette opinion, crut avoir prou-

vé que Montesquieu s'était rejeté les corps intermédiaires, balance des pouvoirs, et vo qu'il n'y eût qu'une seule assemblée. Dans le cours de cette grande session, il prétendit que l'assemblée devait pas donner la dénomination de gouvernement monarchique à l'ordre de choses que s mettaient, disait-il, l'avaient d'établir. Les mots *monarchie*, *gouvernement monarchique*, a son avis, de vieux mots ratifs de vieilles idées qui avaient pas avoir de rapport avec le nouveau système: néanmoins parla pas de république. Dans la discussion sur le droit d'indemnité, il demanda qu'il fût exercé directement par le pouvoir exécutif, par le pouvoir législatif. Dans l'insurrection de Nancy, il la conduite de la garnison, puis ensuite un long discours sur l'armée, et déclara que les intentions des régiments étaient aliénées par des distributions d'argent par des partis dont le système d'entretenir le désordre. A cette occasion il prit les intérêts du duc d'Orléans: il écrivit de Londres à l'assemblée qu'il lui demandait qu'elle fit cesser la violence forcée chez l'étranger; dans sa motion, le duc eut la satisfaction de revenir prendre sa place parmi les légues. Quoique paraissant au gouvernement constitutionnel, Duquesnoy fut peu favorable à la révolution et se mêla souvent parmi ceux qui forcèrent ce prince à rendre des ordres qui ne pouvaient lui plaire. Il voulut alors, par exemple, le 15 septembre 1790, qu'on exigeât la sanction de la convention civile du clergé; cependant il était royaliste, même avant la fin de la session, et se chargea, avec M. Be-

2-d'Angely, son collègue à la rédaction d'un journal : *l'Ami des Patriotes*, ministère faisait les frais, et continua jusqu'au 10 août 1792. Session de l'assemblée consulaire devint maire de Nancy; se tarda point à le poursuivre nom fut trouvé dans l'arrestation, parmi ceux des personnes qui devaient être employés à la loi XVI, et il fut décrété le 5 décembre 1792. Il continua à bout d'obtenir la réduction de cette mesure, mais fut une seconde fois, pour pénétrer à la dissolution du club, l'un des plus atroces de tous opprimèrent si cruellement. Il fut ensuite arrêté et tribunal révolutionnaire; mais le jour de son jugement révolutionnaire du 9 thermidor prit une direction nouvelle sous et aux événements : un journal révolutionnaire était effondré; mais celui-là ne devait assombrir sans acception de personnes, comme celui qui l'avait créé : il acquitta Duquesnoy, et fit plus remarquer jusqu'au 18 brumaire, époque à laquelle chercha à se placer dans le gouvernement. M. Lucien vint, encore fort jeune, ayant été né par son frère, ministre de la guerre, Duquesnoy fut mis pendant quelque temps auprès de lui, pour lui donner ses conseils et lui servir de guide dans une carrière qui lui était ouverte. Duquesnoy avait voyagé pendant plusieurs années en Suisse et en Allemagne, et les connaissances qu'il acquies sur toutes les parties du commerce et de l'administration firent choisir pour remplir la fonction de membre du conseil de

commerce. Il établit lui-même une fabrique intéressante pour l'industrie française, mais qui finit par absorber toute sa fortune. Il fut ensuite nommé maire du 10^e. arrondissement de la ville de Paris, où il s'était fixé. Il est mort à Rouen, en janvier 1808, encore dans la force de l'âge. Duquesnoy, plein de zèle pour tout ce qui tenait à l'utilité publique, a publié un Recueil de mémoires sur les hospices et les établissements d'humanité, traduits de plusieurs langues étrangères, 1799-1804, 39 numéros formant 15 vol. in-8°. Il a traduit de l'allemand, *l'Aperçu statistique des états de l'Allemagne*, par Hoeck, Paris, an ix (1801), in-fol.; et de l'anglais, *l'Histoire des Pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs*, par Th. Ruggles, Paris, an x (1802), 2 vol. in-8°. Il a publié, à ses frais, la traduction des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques*, et quelques-uns des *Essais* de Rumsford. B—v.

DUQUÉESNOY (E. D. F. J.), député à l'assemblée nationale législative en 1791, et en 1792 à la convention, par le département du Pas-de-Calais, et prenant la qualification de cultivateur à Bouvigny-Boycelles, où il était né en 1748. Il était moine avant la révolution, et s'il faut en croire les personnes de son pays, sa conduite, même au fond de son cloître, fut, pour ses frères, un continuel scandale. Comme un très grand nombre des religieux ou autres ecclésiastiques qui désertèrent l'autel pour la tribune populaire, Duquesnoy devint un démagogue sans mesure et sans frein, et d'autant plus atroce que ses goûts dépravés et la violence de son caractère le portaient naturellement à tous les excès. En sa qualité d'homme d'église, il se crut obligé d'aller encore plus loin que les ré-

volontaires les plus violents, pour faire preuve de patriotisme, et l'on peut dire ici que la crainte de ne pas paraître faire assez, fut généralement, pour les hommes qui avaient appartenu au clergé ou à la noblesse, une des causes principales des crimes les plus monstrueux. Jusqu'au 10 août 1792, Duquesnoy ne se fit point connaître; l'ombre de la royauté existait et en imposait encore un peu aux plus audacieux; seulement on l'avait entendu, le 30 mai 1792, dénoncer un prétendu dépôt de six mille habits de gardes du roi, qu'il supposait exister aux Invalides. Mais à peine la destruction du trône fut-elle consommée, qu'on le vit s'élançer en furieux au milieu de ses débris, et dès le 15 août provoquer le premier cette odieuse loi des suspects, que son compatriote M. Merlin devait donner treize mois plus tard à la France. Il demanda que dès lors toutes les personnes soupçonnées d'incivisme fussent emprisonnées jusqu'à la paix. Il fut, au mois d'octobre 1792, envoyé dans le département du Nord, pour y élever les esprits au niveau de la nouvelle révolution, et les préparer par la séduction d'une part et la terreur de l'autre, au grand sacrifice qu'on voulait absolument consumer. Sa rage contre Louis XVI était telle, que la pluralité de cette coupable assemblée si exagérée, si furieuse elle-même, crut devoir le censurer pour avoir insulté quelques-uns de ses membres qui demandaient qu'on accordât au moins, à ce malheureux prince, la faculté de préparer sa défense. Pendant la discussion, il demanda que les votes sur les trois questions posées dans ce grand procès, fussent prononcés à haute voix, afin que les amis du tyran fussent connus. Il vota la mort, et négativement sur l'appel au peuple et sur le

sursis. Envoyé à l'armée du avec les épouvantables pour représentant du peuple, son fut un véritable fléau. Toute responsance fait connaître un roce qui a étouffé dans son sentiment de justice et d'hu L'histoire de la révolution n'a point le prêtre Lebon, dont venir effrayera long-temps les d'Artois et de Picardie. Eh bien quesnoy passait pour être encore cruel que lui. On voit par la pondance de ces deux ecclésiastiques forcenés, que Lebon était soutenu dans la carrière du par les conseils de Duquesnoy. » rage, lui mandait-il, va te » ferme; nous reviendrons » Just et Lebas, et ça ira bien » roide. » Des jurés, quoiqu' incessamment révolutionnaires, acquitté quatre accusés; Duq écrivit à cette occasion à son gue : « Fais-moi mettre ces » là dedans (les jurés), ou » bronille avec toi. J'étais à » avec Robespierre, lui disai » core, lorsqu'il a reçu ta let » ton train, et ne t'inquiète » la guillotine doit marcher » jamais. » Il voulait qu'on in tous les nobles, sans en t même ceux qui avaient donné révolution, les gages les plus et les plus forts. Se souvenant set de l'Écriture, qu'il avait dié tant de fois : *Esurientes vit bonis et divites dimisit* il voulait que les biens des fussent mis en vente par petites, et que les pauvres et faculté de les acheter à l'excl richés. Dans une de ses mis fit fusiller un malheureux co de convois militaires, par aperçut une fleur de lys sur s

roce n'épargnait pas même ses parents ; il en fit plusieurs. C'était une caricature des Brutus de la république. Il assomma un jour, et morte une de ses cousines ; elle était hasardée à lui de la liberté de quelques jours le 9 thermidor, Durasta d'abord dans son destruction et de spoliation, aux jacobins, raient abattu Robespierre agi ainsi que pour sa place. Cependant, en onstruosité des crimes réels dévoilés chaque jour, il avait pris tant de part, vanter. Il nia avoir été le Robespierre ; c'était an- voulait se réunir à ceux : fait périr. Plusieurs, en ent guères moins coupables ; mais il fut assez malade pour prendre part à l'insurrection du 20 mai 1795 ; réité avec les principaux de la grande émeute, livré une commission militaire à la mort le 16 juin qu'on lui annonça son arrêt avec sang-froid : « Je désire que je vais répandre mon sang innocent qui : » Et il se poignarda en la République ! On le vit tout sanglant dans la prison. — Son frère fut dans la révolution ; il ne pas moins féroce que lui. Il employé à l'armée de Meuse, et ensuite dans la tout il se distingua par sa déshonora par ses excès, et lui-même le boucher de ion ; et, à ce titre, il fit ne qu'aux femmes et aux

enfants. Il battit plusieurs fois le général Charrette, et contribua beaucoup à terminer la guerre. Destitué après le 9 thermidor (27 juillet 1794), il vécut dans l'obscurité, et finit par mourir, en 1796, dans l'hôtel des Invalides, où il avait été admis par suite de ses nombreuses blessures.

B—U.

DURAFORT. Voy. DUFORT.

DURAM (ANTONIO FIGUEIRA), naquit à Lisbonne. Dès son enfance il montra les dispositions les plus rares pour la haute poésie ; malheureusement, au lieu de cultiver sa langue maternelle, il appliqua son talent à la poésie latine, et son nom et ses ouvrages sont restés et resteront obscurs. Il n'avait pas encore atteint sa seizième année, qu'il avait composé un poème épique en trois livres, dont S. Ignace est le héros. Le père du jeune Duram voulait qu'il sût faire autre chose que des vers, et qu'il joignît à ce talent agréable et brillant des connaissances plus solides et plus utiles. Il l'envoya à Coïmbre pour y étudier la philosophie et la jurisprudence. Duram obéit, non sans un peu de peine, et espérant bien pouvoir revenir quelque jour à ses études favorites. C'est à ce changement d'existence et à ces espérances secrètes que font allusion les beaux vers qui terminent l'*Enéide* :

Hæc super ignoti gestis comitumque canebam,
Cum mo ære totas rerum cognoscere causas
Le jubet genitor : quare me fistula lauro
Prædehit, quo plena sonet, viresque tacendo
Acquirat, p. sinque novor. h. urre liquores.

Duram était à peine de retour à Lisbonne, après s'être distingué dans les cours qu'il avait faits à Coïmbre, qu'il fut obligé de partir pour le Brésil, où le roi l'envoyait en qualité d'auditeur. Rien ne convenait moins à ses goûts qu'une telle place et un tel séjour ; mais il venait de se marier, il était pauvre, et ne put refuser. Sa santé ne

resista pas à ce nouveau climat ; il mourut, en 1642, dans la ville de Saint-Louis de Maragnan, à peine âgé de vingt-cinq ans. *L'Ignatiade*, publiée à Lisbonne en 1655, a été réimprimée dans le cinquième volume du *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum*. Callegas dit que les trois livres de l'*Ignatiade* sont égaux aux trois livres de la *Proserpine* de Claudien : l'éloge n'est pas aussi grand qu'il a voulu, ou qu'il aurait dû le faire ; car Duran avait dit de lui :

Callegas doctæ rarissima fama Minervæ est ;
Divinum imperium Phœbus et ille tenent.

Ces éloges de contemporains à contemporains amusent presque toujours la postérité. À la suite de l'*Ignatiade*, on trouve, sous le titre de *Laurus Parnasseus*, un recueil de vers latins sur différents sujets et dans des genres différents, des élogues, des épîtres, des épigrammes ; et un autre poème intitulé, *Templum æternitatis* : c'est un panégyrique des professeurs de l'université de Coïmbre. Duran a fait sur lui-même ces vers trop présomptueux :

Durabunt tua carmina, ô Figueræ ?
Aut Ignatiados domus manebit
Semper perpetuus memorem per annos ?
Ætas an me tuos futura vetibus
Lausabit studio tuo benigna ?
Vives perpetuo, a. Fign' ira, in annos :
Valem namque mors volat Ithalis.

Il est bien sûr que, malgré la Muse, Duran est mort même en Portugal, et qu'il ne doit qu'à notre grande exactitude la place qui lui est ici donnée. B—ss.

DURAMEAU (Louis), né à Paris en 1755, et mort à Versailles le 4 septembre 1796, fut professeur à l'académie de peinture, peintre de la chambre et du cabinet du roi, et gardes des tableaux de la couronne. Son tableau de réception à l'académie est au plafond de la galerie d'Apollon, au Musée du Louvre : il représente l'*Ete*.

Durameau cultiva la peinture que avec succès pendant une partie du dernier siècle ; il bieu la composition pittoresque quoique ses tableaux ne sont exempts du mauvais goût qui égare alors nos meilleurs artistes ; ils méritent d'être cités encore ; ceux qui représentent *l'innocence de Bayard*, et *un épisode de l'Histoire de S. Louis*, cités, avant la révolution, dans l'apelle de l'Ecole militaire, et sont gardés comme les meilleurs ouvrages de Durameau. Levasseur a gravé des compositions de ce peintre : *Henri sous les armes de Clorinde le retour de Bélisaire dans sa mille*. Les tableaux que Duran peints dans sa vieillesse sont : du mérite de ses autres ouvrages qu'ils semblent être d'une autre le coloris en est sale, sans voir est aussi cru de ton que les couleurs sur la palette, avant leur mélange.

DURAND (GUILLAUME), français du 12^e siècle, était né à pellier, d'une famille noble. Il s'qua d'abord à l'étude de la jurisprudence, et Jean de Nostradamus qu'il avait composé plusieurs ouvrages de droit qui ne contribuèrent moins que ses poésies à le faire d'une grande célébrité. Son pour l'étude ne put le préserver atteintes d'une passion funeste abrégée sa vie. Dans un voyage en Provence il vit une dame, de la son de Balbi, d'une beauté ravissante et éprouva pour elle un sentiment auquel la contrainte donna de nouvelles forces. Un évanouissement plusieurs heures avant fait répéter le bruit de la mort de cette dame Durand, accablé de douleur, se en demandant d'être inhumé d

de celle qu'il avait tant aidant les secours de l'art appelé sa maîtresse à la vie, lui cacher la mort de Durand en conçut un chagrin si le demande à entrer dans un e, où elle termina ses jours. La mort de Durand vers pendant la ressemblance des fait confondre, par plusieurs is, avec Guillaume Duraud ateur, qui vivait plus d'un es. Jean Nostradamus, dans *des plus célèbres et anciens vromceux*, et Taisand, dans *des Jurisconsultes*, ont tel- abrouillée ce qui concerne l'un, qu'on craindrait d'allonger de la liste de leurs erreurs.

W—s.

AND (GUILLAUME), sur- a *Spéculateur*, naquit à son, diocèse de Riez (1), vers une famille distinguée. Ses envoyèrent étudier le droit à Lyon, sous Henri de Suze, cardinal d'Osie, et ensuite à e, où il fit dans cette science s progrès. Après avoir pris ts dans cette dernière ville, a des leçons publiques, en- Modène, et avec une telle n que Clément IV le fit tome, et voulant l'y fixer le chapelain et auditeur de Ro- nire X, successeur de Clé- rant assemblé un concile à 1274 pour délibérer sur les le faire cesser le schisme des Durand y assista, et fut l'un

des prélats chargé d'en rédiger les actes. A son retour en Italie il fut nommé gouverneur du Patrimoine de St.-Pierre. Pendant son administration, les habitants de Forli et des provinces voisines s'étant révoltés contre l'autorité du Saint-Siège, Durand, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion pour les faire rentrer dans le devoir, les y contraignit par la force; mais la violence qu'il avait été obligé d'employer excita contre lui une haine universelle, et ce fut pour s'y soustraire qu'il repassa en France. Echart pense que c'est à cette époque que Durand entra dans l'ordre de S. Dominique; mais ce fait est assez généralement regardé comme une fable, et l'on peut croire que le désir d'ajouter au catalogue des écrivains de son ordre un homme du mérite de Durand, a rendu le P. Echart peu difficile sur les preuves. On a dit qu'en rejetant l'opinion d'Echart il existe dans la vie de Durand une lacune difficile à remplir: mais l'objection tombe, si l'on observe qu'il fut pendant ce temps doyen de l'église de Chartres. Durand fut nommé en 1287 évêque de Mende, et Boniface VIII lui offrit l'archevêché de Ravenne en 1295. Il refusa cette nouvelle dignité par attachement pour son clergé; mais à la prière du pape il consentit à se rendre à Rome l'année suivante, fut chargé d'une mission importante pour l'île de Chypre, et mourut, à son retour, le 1^{er} novembre 1296. Son corps fut inhumé dans l'église de Ste.-Marie-de-la-Minerve, où on lit son épitaphe. Durand avait composé plusieurs ouvrages estimés de son temps, mais qui ne sont plus recherchés que des curieux. On en donnera la liste exacte: I. *Repertorium aureum juris*, Venise, 1496, in-fol. Il y a des éditions qui portent

impudens prétendit qu'il était de pres de Biers, et citait son épitaphe supposant qu'il était de ce diocèse, nom, dont on voit déjà des traces recherches de Pasquier (IX. 34), est dans une réclamation insérée dans le la société des arts de Montpellier, par 1, secrétaire de l'académie de Tou-

le titre de *Breviarium aureum*; II. *Speculum judiciale*, Strasbourg, 1475; Bologne, 1474, 4 parties en un volume in-folio. C'est cet ouvrage qui lui mérita le nom de *Spéculateur* et de *père de la pratique*. Les éditions en sont très nombreuses; mais celles qu'on vient d'indiquer sont les seules recherchées; III. *Commentarium in sacro-sanctum Lugdunense concilium secundum sub Gregorio X celebratum anno 1274, et constitutiones ejus decretales*, Fano, 1569, in-4°. Simon Majolus, qui a tiré cet ouvrage de la poussière des bibliothèques, l'a orné d'une préface et de la vie de l'auteur; IV. *Rationale divinarum officiorum libris VIII distinctum*, Mayence, Jean Fust et Pierre Schoyffer de Gernsheim, 1459, in-fol. (Voy. Fust). Tous les exemplaires en sont imprimés sur peau de vélin, et sont très recherchés. On a cru long-temps que cet ouvrage était le second imprimé avec date certaine; mais c'est tout au plus le troisième, puisque les deux éditions du *Psautier*, 1457 et 1459, sont antérieures. On a donné une foule d'éditions de cet ouvrage dans le 15^e. siècle, le 16^e., et il a été réimprimé au moins deux fois encore dans le 17^e.. Les plus recherchées, après l'originale, sont celles d'Augsbourg, 1470, in-fol.; de Rome, 1475 et 1477; d'Ulm, 1473 et 1475. L'édition la plus récente que l'on connaisse est celle de Lyon, 1672, in-4°. On attribue encore à Durand les ouvrages suivants restés manuscrits: *Commentaria in Gratiani Decretum*; *Commentarium in Nicolai III constitutiones*; *Statuta pro cleri sui mimatensis instructione*. Le premier est cité par Majolus, et il est fait mention des deux autres dans l'épigraphie de Durand. W-s et B-1.

DURAND (GUILLAUME), neveu du précédent, lui succéda dans l'évêché de Mende, 1296, assista au concile oecuménique de Vienne, en 1311, fut l'un des prélats chargés d'examiner la conduite des Templiers, et mourut en 1328. On lui doit: *Tractatus de modo generalis concilii celebrandi*, Lyon, 1531, in-4°; Paris, 1545, 1617 et 1635, in-8°, et enfin dans un recueil de pièces sur le même sujet, publié par Faure, docteur de Sorbonne, Paris, 1661, in-8°. Cet ouvrage est estimé. Durand l'avait composé à l'occasion du concile de Vienne. Philippe Probos, juré consulte de Bourges, a pris soin de l'édition de 1545, qu'il a dédiée aux Pères du concile de Trente; mais il attribue l'ouvrage à Guillaume Durand, l'auteur de *Speculum*, et c'est une erreur qu'il est d'autant plus essentiel de relever, qu'elle a été copiée plusieurs fois. W-2.

DURAND (NICOLAS). Voy. VILLAGNON.

DURAND (GUILLAUME), conseiller du roi au présidial de Sens, sa patrie, mort en 1585, a paraphrasé en vers français les *Satires de Perse*, Paris, 1575 et 1586, in-8°. L'épître dédicatoire adressée à Pierre Chevillier, évêque de Sens, est datée de 1567, ce qui peut faire supposer une édition antérieure à celles qu'on vient de citer. Selis n'a pas compris Durand dans le nombre des traducteurs de Perse, dignes de quelque attention; cependant le soin qu'il a pris d'éclaircir, par des notes, les passages les plus obscurs, n'a pas été inutile à ceux qui ont travaillé depuis sur le même auteur. Duverdier attribue encore à Durand une *Élégie adressée à Henri de Lorraine, duc de Guise*, Paris, 1569, in-4°; mais il en a pie le titre d'une manière si peu exacte

e sait si l'original était latin ou
français, et si Durand en est l'auteur,
ou seulement le traducteur. W—s.
DURAND (BERNARD), né à Chal-
lon-Saône, vers 1560, fut reçu
au parlement de Bourgogne,
§. Ce que rapporte Papillon du
le Durand à Clermont, ne mé-
rite confiance. La préface de
nrière édition des *Origines* de
lle, n'est pas de Bernard, mais
de Durand, imprimeur de
gr. La ressemblance des noms
de Papillon, uniquement oc-
casionnée par la découverte de nouveaux titres
à ses compatriotes. Bernard
I, après quelques années de
à Dijon, revint dans sa patrie,
exerça sa profession avec suc-
cès, fut nommé maire en 1616, et
mourut le 21 janvier 1621. On a de
I. *Présentation des lettres oc-
casionnées aux PP. Mineurs pour l'é-
rection d'un couvent à Chal-
lon-Saône*, Lyon, 1597, in-
12, une pièce, suivant Papillon, ren-
ferme des choses curieuses pour l'his-
toire. II. *Défense pour la préséance
de la ville de Chalon en l'assemblée
des États de Bourgogne*, Lyon,
1604, in-4°. III. *Privileges oc-
casionnés aux habitants de Chalon,
par les rois de France et les ducs
de Bourgogne*, Chalon, 1604, in-4°.
Ces deux pièces ont été réimprimées
dans l'*Illustration Orbandale* du Père
du Rond. IV. *Instituts ou Droit cou-
stume du duché de Bourgogne*. Cet
ouvrage était resté manuscrit. Joseph
du Rond, petit-fils de l'auteur, en
fit une édition avec des notes,
Lyon, 1697, in-12; la dernière est
de 1735. Bouhier en parle avec éloges.
du Rond avait encore laissé manu-
scrit suivant le P. Jacob, un *Traité
de l'excellence de la langue he-
braïque*; un autre *des Magistrats*;

quatre livres *des Choses sacrées et
divines*; cinq livres *de la Police de
la France*, et un *Recueil d'arrêts du
parlement*. — DURAND (Bernard),
son petit-fils, receveur du clergé, né
à Chalon, en 1631, mort en 1726,
a publié une *Description en vers fran-
çais des bains d'Aix en Savoie*;
sans date, in-4°. W—s.

DURAND (JOSEPH), autre petit-fils
de Bernard, maire de Chalon, naquit
en cette ville en 1645. Après avoir
fréquenté le barreau à Dijon, pendant
quinze années, il fut pourvu de la
charge d'avocat-général au parlement,
et la remplit pendant vingt-huit ans. En
récompense de ses longs services, il
obtint des lettres de conseiller d'hon-
neur en 1709, et mourut en 1710,
à l'âge de soixante-sept ans. « Il avait,
dit Papillon, l'esprit vif et péné-
trant, une éloquence aisée et na-
turelle, des expressions mâles et
vigoureuses. » Les conclusions qu'il
a données dans des causes d'un inté-
rêt public sont encore estimées. On a
de lui : Un *Mémoire pour justifier
que les héritages du duché de Bour-
gogne sont présumés de franc-alleu*,
inséré dans la *Coutume* de cette pro-
vince, par Taisand. Il a laissé manu-
crit un *Recueil d'arrêts du parle-
ment*, de 1681 à 1701. On en
conservait une copie dans la biblio-
thèque du président Bouhier (Voyez
plus haut l'article Bernard DURAND).

W—s.

DURAND (LAURENT), né à Ol-
lioules, près Toulon, en 1621, mort
à La Ciotat, près Toulon, en 1708,
fut aumônier des religieuses Bernar-
dines de La Ciotat et du Bon Pasteur
de Toulon. On a de lui : les *Cantiques
de l'âme dévote, divisés en douze
livres*, Marseille, 1697, in-12. Cet
ouvrage a fait dire que Durand était
plus pieux que poète. Les femmes da-

peuple savent par cœur ces cantiques. Le plus célèbre, qui passe pour le chef-d'œuvre de l'auteur, est connu sous le nom de *Cantique de Joseph*, et commence par ces mots :

*L'armet que j'avec franchise
Je vous dis, etc.*

Dans les innombrables réimpressions des cantiques de Durand, on en trouve quelques-uns qui ne sont pas de lui. On attribue au P. Surin, jésuite, le cantique intitulé : *le Désert de la foi*. Durand a laissé en manuscrit des *Maximes chrétiennes avec des réflexions morales sur la passion de J.-C.*, tirées des Saints Pères et de la Vie des Solitaires. A. B.—T.

DURAND (CATHERINE BÉDAGIER, née), morte à Paris en 1756, d. ns un âge avancé. Cette dame écrivait avec une facilité presque égale en vers et en prose ; son style est déparé par des expressions trop familières, mais il ne manque pas de naturel, ni même d'une certaine élégance. On trouve dans ses romans cette sorte d'intérêt qui naît d'une suite d'événements extraordinaires, enchaînés avec art, et dont on ne prévoit pas la fin ; mais on n'y remarque nulle peinture des mœurs, nulle connaissance de la marche des passions. On doit rappeler ici que M^{me} Durand remporta le prix de poésie à l'académie française en 1701, pour une ode sur ce sujet : *Le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme que par celles qui font les grands rois*. Il est presque inutile d'ajouter que cette pièce est excessivement médiocre, et qu'à peine on y remarque quelques strophes qui puissent justifier sinon le jugement, du moins l'indulgence de l'académie. Les OEuvres de cette dame ont été recueillies à Paris en 1757, 6 vol. in-12. On y trouve : I. *la Comtesse de Mortane*, Paris,

1699 ; la Haye, 1700, 2 part. Si l'on en retranchait un tiers Lenglet Dufresnoy, avec quelques termes un peu trop populaires, rait un de nos plus jolis romans *Les Petits soupers d'été*, Paris, et 1733, 2 parties in-12 ; III. *Les secrets de la cour de Charles* Paris, 1700, 2 parties in-12 ; On ne doit point étudier dans man l'histoire de ce règne intèr IV. *le Comte de Cardonne, la sicilienne*, Paris, 1702, in-1 les *Belles Grecques*, ou *l'H des plus fameuses courtisanes* Grâce, Paris, 1712 ; Amste 1715, in-12. L'ouvrage ne ti ce que le titre promet. Les courtisannes dont on y trouve sont : Rhodope, Aspasie, Lalmia. VI. *Henri, duc des Fan* Paris, 1714, in-12 ; VI. *Né de poésies et onze comédies* bes. On attribue encore à M^{ra} rand, les *Aventures galantes* chevalier de Thémicourt, 1706, et Bruxelles, in-12 ; et *toire des amours de Grégoire du cardinal de Richelieu, princesse de Condé et de la quise d'Urfé*, Cologne, 1700. L'auteur de ce dernier ouvrage la hardiesse d'annoncer, dans face, qu'il n'y a rien de tel dans ses récits ; mais Bayle soin de prémunir les lecteurs cette assertion vraiment con Dictionn. historique, article goire VII, note 1. W.

DURAND (LÉOPOLD), latin, né à Saint-Michel, en Lo le 29 novembre 1666, fut j d'un canonicat à l'âge de huit mais ne se sentant aucune v pour l'état ecclésiastique, il le à son frère. Il prit ensuite ses en droit à Pont-à-Mousson, et

à son d'avocat à Metz, puis à son d'un goût très vif pour il consacra tous ses loisirs à l'architecture, et il y avait des progrès très remarquables, forma le projet de passer le ses jours dans la retraite. En 1722, il se rendit à l'abbaye de Marmoutier, en Alsace, et il y prit le nom de St. Benoît le 11 février de l'âge de trente-sept ans. Ses talents ne tardèrent pas à convaincre les talents du sujet qu'ils venaient d'acquiescer, et ils les employèrent à profit des différentes maisons de la ville. C'est à Dom Durand qu'on doit le plan du château de Commercy, et lui qui en surveilla la construction. En visitant les travaux il fit des notes dont il resta incommodé pendant sa vie. Il mourut à Saint-Avold le 20 novembre 1749. Il avait composé un *Traité des bains et des eaux minérales*. Dom Calmet le fit imprimer avec des additions, Nancy, 1758. Les gravures qui accompagnent cet ouvrage ont été faites sur des dessins de Dom Durand. Il a laissé un grand nombre de plans, de projets sans exécution, et plusieurs autres importants par le sujet, dont on trouve la liste dans la *Biblioth. de Metz*.

W—s.

DURAND (Jacques), peintre, né à Paris, en 1699, fut d'abord élève de Le Brun, et ensuite de Nattier, vint chercher les leçons à Paris, et dans sa patrie, Durand laissa un nouveau pour aller à Rome perfectionner dans son art. Les ouvrages qu'il envoya de cette capitale à Nancy, lui méritèrent la confiance du grand-duc Léopold, qui lui fit la pension qu'il faisait aux artistes. Il travailla dans cette ville pendant huit ans, sous les maîtres les

plus habiles de cette époque. A son retour dans sa patrie, il fit pour plusieurs églises de Nancy des travaux qui furent admirés et ajoutèrent à sa réputation. Plusieurs villes lui demandèrent un grand nombre de tableaux, parmi lesquels il faut distinguer ceux qu'il fit pour l'église des Jésuites de l'université de Pont-à-Mousson. Durand composait facilement; son dessin ne manque pas de correction, et son coloris a de l'éclat. Il mourut à Nancy en 1767.

A—s.

DURAND (David), ministre protestant et membre de la société royale de Londres, naquit vers 1681, à St-Pargoire en Languedoc, et mourut à Londres le 16 janvier 1765. Reçu ministre à Bâle, à l'âge de vingt-deux ans, puis nommé, en Hollande, chapelain d'un régiment de protestants languedociens réfugiés, son malheur le conduisit en Espagne avec sa troupe. Là, il fut reconnu pour hérétique par des paysans, qui le destinèrent charitablement à être échaudé tout vivant. Le duc de Berwick le délivra; il parvint à se sauver à Montpellier, puis à Genève, ensuite à Rotterdam, où il se lia d'amitié avec Bayle. Vers 1714, il se rendit à Londres, et fut nommé ministre de l'église française de la Savoie; il en exerça les fonctions jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, qu'il mourut. Durand était fort sensible à la louange; mais, quoique, de son temps, il dût passer pour un homme très instruit, ses ouvrages ne prouvent, dans aucun genre, occuper le premier rang. Son style, en général, est inégal et sans force; ses poésies sont médiocres, ses sermons, ses histoires, sans couleur; et ses travaux sur Plin le ont été de beaucoup surpassés de nos jours. Ils consistent en deux volumes in-folio.

1. *Histoire de la peinture ancienne*,

extraite du 55^e. livre de l'histoire naturelle de Pline, avec le texte latin corrigé sur les manuscrits de Vossius, et sur la première édition de Venise; éclairci par des remarques nouvelles, Londres, Bowyer, 1715. Malgré les travaux postérieurs de Falconnet, cette histoire est encore à faire. II. *Histoire naturelle de l'or et de l'argent*, extraite du 53^e. livre de Pline, avec le texte corrigé sur les manuscrits de Vossius, éclairci par des remarques nouvelles, outre celles de J. F. Gronovius, Londres, Bowyer, 1729. Cette traduction est suivie d'un Poëme sur la chute de l'homme et sur les ravages de l'or et de l'argent. III. *C. Plinii historiae naturalis ad Titum imperatorem praefatio, ex manuscriptis et veteri editione recensa et notis illustrata*, Londres, Robert, 1728, in-8°. Durand en publia, en 1754, une traduction française. Il avait annoncé, par souscription, l'*Histoire de la sculpture*, également tirée de Pline; cet ouvrage n'a point été publié. Ses autres principales productions sont: IV. *la Fie et les sentiments de Lucilio Vanini*, Rotterd., 1717, in-12; dirigée, comme de raison, contre l'accusé d'athéisme. V. *la Religion des Mahométans, tirée du latin d'Adrien Reland, avec une profession de foi mahométane*, la Haye, 1721, in-12. C'est le meilleur ouvrage de Durand. VI. *Sermons choisis sur divers textes de l'Écriture-Sainte*, Rotterdam, 1711, in-8°, rare; Londres, 1728, in-8°, encore plus rare. VII. *Histoire du seizième siècle, avec la Fie de de Thou*, Londres, 1725-1752, 7 vol. in-8°; VIII. *Onzième et douzième volumes de l'Histoire d'Angleterre de Rapin Thoyras*, la Haye, 1754; Paris, 1749, in-4°, très inférieurs à ceux

de l'auteur primitif. IX. *Acadé-
miques de Cicéron, trad. en fran-
çais avec le texte latin*, Londres,
in-8°, extrêmement rare. *Éloge de Perizonius*; une
sur *Pierre de Valentia*; *Petit Maître, ou la Servante
nable*, imité d'Erasmus; une
des *Aventures de Télémaque*, la
vie de Fénelon et les Imitations
poètes latins et grecs; ces deux
fournies par Fabricius, Har-
1751, 2 vol. in-12, etc. M. E
qui, le premier en France, a
connaitre David Durand, a
sur sa vie et ses ouvrages une
très-exacte, insérée d'abord au
de la huitième année du *Magasin*
cyclopédique, et dans le *Dictionnaire*
des anonymes, puis imprimée
rément avec des augmentations
1809, 25 pag. in-8°.

DURAND (URSIN) F. M.

DURAND (JEAN-BAPTISTE
NARD), né à Limoges, fut
consul de France à Cagliari;
suite attaché au ministère de la
Les intéressés de la compagnie
négal le désignèrent, en 1785,
aller gérer leurs affaires en Af-
partit du Havre le 13 mars,
à sa destination le 10 avril.
Pendant son administration,
cha à donner de l'extension
merce de la compagnie, et à
fit faire par terre un voyage à
afin de profiter de cet essai po-
ter le voyage par eau, toujours
pagné de dangers imminents.
santé de ceux qui l'entrepre-
qui d'ailleurs ne peut avoir lieu
une époque déterminée de l'an
Il conclut, avec les rois et les chefs
tribus maures de la rive droite du
négal, des traités pour régler le com-
merce de la gomme, qu'en sens ma-
dent aux Français, et les présents qu'

l'habitude de leur faire annuellement s'assurer cette traite. Il prenait beaucoup de mesures pour entrer en grand l'établissement d'une compagnie, qui de son côté trouvait un grand avantage à ne mettre peut-être pas d'économie dans sa gestion. Rapporté en 1786, il quitta l'île St.-Louis, et fut brisé sur les rochers de la Tenby, à la côte méridionale de Galles. Durand et ses compagnons d'infortune furent accueillis avec une généreuse hospitalité par une jeune fille, de la marine anglaise, qui habitait un chétif logis. Depuis son retour en France, Durand remplit diverses places dans l'administration. Il était en France un allié rejoindre en Espagne un de ses amis ; c'est dans ce voyage qu'il est mort vers la fin de 1812. On lui a consacré : *Voyage au Sénégal, pendant les années 1785 et 1786*, Paris, 1787, in-4°, ou 2 vol. in-8°, et c. L'auteur avait passé trop peu de temps au Sénégal, et y avait été occupé de la gestion des affaires qui étaient confiées, pour pouvoir donner une grande latitude à ses observations. Son livre contient peu de faits nouveaux ; on y trouve beaucoup de choses empruntées à Labat et à d'autres auteurs. Les relations de voyageurs qui ont donné des relations du Sénégal et des pays voisins, sont à peu près les mêmes. Ce que son livre offre de plus intéressant est la description du Voyage de Rubault sous le nom de l'île Saint-Louis à Galam, etc. On regrette néanmoins que d'un lieu à un autre y soit simplement désigné par le nom de d'heu-

res de marche, ce qui ne peut faire reconnaître que la distance approximative, et que la position respective des lieux ne soit pas indiquée d'après les points de l'horizon. Il en résulte que cet itinéraire perd beaucoup de l'importance qu'il pourrait avoir pour la géographie. On peut porter sur l'atlas le même jugement que sur le livre. Les cartes et les planches sont la plupart tirées d'autres auteurs ; quelques-unes des dernières sont entièrement étrangères au Voyage de Durand, et par conséquent inutiles. Les cartes offrent la trace du Voyage du Sénégal à Galam, par terre, et celui des routes de Mungo-Park, et d'autres voyageurs. Cet atlas contient aussi les textes français et arabe, des traités conclus au Sénégal entre Durand et les Maures. Le texte arabe a été recueilli par M. Silvestre de Sacy, qui en a suivi l'impression et y a joint des notes pour l'éclaircir et en rendre la lecture plus facile.

E—s.

DURAND DE SAINT-POURCAIN (GUILLAUME), de l'ordre des frères prêcheurs, né en Auvergne, fut maître du sacré palais, évêque du Puy en 1518, et de Meaux en 1526 ; on croit qu'il mourut en 1555. On a de lui : I. *in sententias theologicas Petri Lombardi commentariorum libri quatuor*, 1508, in-fol. ; 1515, in-fol. ; cette édition fut donnée par le docteur J. Merlin ; l'ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, et entre autres avec des corrections par divers auteurs, Lyon, 1569, in-fol. ; Venise, 1586, in-fol. ; II. *De origine jurisdictionum sive de jurisdictione ecclesiastica et de legibus*, Paris, 1506, in-4°. ; III. *Statuta synodi diocesane ancienensis anni 1520*, imprimés dans l'ouvrage du P. Gisse, intitulé *Discours historique de la dévotion à N. D. du Puy en l'é-*

lay, Lyon, 1620, in-8°; il avait fait un traité *De statu animarum sanctarum postquam resolutæ sunt à corpore*; il y réfutait les sentiments du pape Jean XXII sur la béatitude des élus jusqu'au jour du jugement; cet ouvrage est perdu, ou du moins resté manuscrit. Durand de Saint-Pourçain a né avec un génie vil et » subtil, dit le *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques*, » voulut parler et écrire de lui-même, » et quoique dominicain il s'éloqua » souvent des opinions de S. Thomas. » On l'appela le docteur très résolutif, parce qu'il avança beaucoup de sentiments nouveaux. C'est une de ses opinions qui a fourni le sujet de l'ouvrage intitulé : *Durand commenté* (Voy. GALLY). — DURAND-DURANDELLO, ou DURANDELLE, suivant quelques auteurs partit et même neveu de Durand de Saint-Pourçain, était son contemporain et son confrère dans l'ordre de S. Dominique. Il était né à Aurillac, et a défendu la doctrine de S. Thomas contre les attaques de son parent. Son ouvrage commençait par ces mots : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris*, et était intitulé : *Durandellus super quatuor libros sententiarum contra corruptorem Thomæ*. Il n'a pas vu le jour. Il en existait un manuscrit dans la bibliothèque de St. Victor; d'autres manuscrits sont intitulés : *Solutiones ac responsiones ad reprobationes rationum sancti Thomæ*. A. B.—T.

DURAND-FAGE. Voy. FAGE.

DURANDE (JEAN-FRANÇOIS), médecin français, membre distingué de l'académie de Dijon, sa patrie; se trouvant nommé professeur de botanique, il chercha à propager le goût de cette science parmi ses concitoyens, par des livres utiles. Il en fit d'abord sen-

tir les avantages dans le discours lequel il fit l'ouverture de ce 2 mai 1774, et qui a été imprimé dans le *Journal de Physique* de cette année. Il en développa les principes dans ses *Notions élémentaires* (1781, in-8°), grande carte synoptique pour développer le système qu'il avait imaginé. Il en fit enfin l'application à toutes les plantes des environs de sa patrie, Bourgogne, 2 volumes in-8°, Dijon, 1782. Parmi les plantes qu'il donna le catalogue, il s'en trouve de très curieuses; il a aussi cherché à faire connaître ceux qui l'avaient précédé dans la recherche des plantes du pays. Il donna entre autres les descriptions de plantes des environs de Chagny sur une méthode partie de Desmoulins, qui était lié avec Commerson. Durand est aussi auteur (en société avec M. de Guyton de Morveau) de *Méthodes de chimie rédigées d'un nouvel ordre*, 1778, in-8°. Il a publié un *Mémoire sur l'abus du sevelissement des morts*, et un autre sur le *bourg*, 1789, in-8°; et de *Recherches sur l'efficacité du d'Ether sulfurique et d'huile de térébenthine dans les hépatiques, produites par les bêttes*, 1770, in-8°. Son dernier ouvrage a été traduit en français. Il fit paraître en outre le recueil de l'académie de Dijon, trois Mémoires, sur la *Coronille*; sur les *Plantes indigènes*, et sur un *Moyen de multiplier les arbrers*, années 1782 et 1783, fin, dans le *Journal de Physique*, 1788. Il donna les moyens d'extraire de l'huile du grand chardon, *pardon*. Durand est mort le 21 mai 1794. D—

RANS, poète français qui flo- vers l'an 1500, est auteur d'un conte, intitulé les *Trois bossus*, dans le recueil des *Fabliaux*, bazan, et traduit en prose dans l'édition de Legrand d'Aussy. Faucité ce conte dans son livre de *ins de la langue et de la poé- neoise*, mais il n'en donne pas rait assez détaillé, comme on dans le *Dictionnaire univer- uisque* l'article n'a que trois

On voit cependant que le rit dont s'est servi Fauchet, t, du moins pour le dénoû- de celui d'après lequel Le- a fait sa traduction. Legrand les imitations de ce conte sont ombreuses, mais qu'il ne peut r aucune, parce que la liste ouvait parmi les papiers qu'on garés. Cet aveu de Legrand che pas que dans le nouveau naire on assure positivement les différentes imitations, prose qu'en vers, faites d'après e dont il s'agit. W—s.

DURANT (GILLES), sieur de la ie, avocat au parlement de Pa- nit né à Clermont vers 1550. avoir terminé ses études, il s dégrés en droit, et parut au a, où il ne tarda pas à se faire uer parmi ses confrères. Aut. e loue son rare savoir et son ace. Loysel dit qu'il fut du nom- s avocats chargés de réformer l'usage de Paris. Cependant, à ire lui-même, il ne se sentait la répugnance pour sa profes- et il aurait refusé la fortune la rillante s'il eût fallu l'acquérir moyen. Il acheta une maison e Paris; et il y passait tous les es qu'il pouvait dérober anx . C'est-là qu'il se livrait à son at invincible pour la poésie,

et que, suivant l'usage des poètes con- temporains, il célébrait les charmes de ses maîtresses imaginaires. Pendant les troubles de la Ligue, il se montra toujours fidèle au parti du roi. On croit même qu'il eut part à la *Satyre Me- nippée*, ouvrage qui fut très utile à Henri IV, par le ridicule dont il con- vrit ses ennemis. Durant mourut, en 1615, âgé d'environ 65 ans. Ses *Poésies* ont été imprimées sépa- rément, Paris, 1587, in-8°, et 1594, in-12. Elles ont été souvent réunies à celles de Bonnefons son ami. (Voy. BONNEFONS.) Le recueil de Durant contient des poésies amou- reuses, l'imitation de la *Pancharis* de Bonnefons, des odes, des sonnets, des élégies, des chansons et la tra- duction de quelques psaumes. Chacun connaît ses *Vers à ma commère sur le trépas de l'âme liqueur*; c'est un chef-d'œuvre de fine plaisanterie et de naïveté; il y a de la grâce dans ses imitations de la *Pancharis* et dans ses poésies galantes. Dreu du-Radier le regarde comme un de nos meilleurs poètes avant Malherbe. On peut cepen- dant lui reprocher l'usage trop fré- quent des diminutifs et l'emploi des mots composés, mis en vogue un mo- ment par Ronsard, dont l'excessive ré- putation a été très funeste à notre litté- rature. — L'abbé d'Artigny a confon- du Durant avec un auteur du même nom, rompu vif, le 16 juillet, en 1618, pour avoir publié contre le roi, un li- belle intitulé la *Ripozographie*. Pierre Boitel, témoin oculaire du supplice de Durant, rapporte qu'il demanda par- don au roi, son bienfaiteur, et mou- rut avec assez de fermeté. Deux jeunes florentins de la maison des Patrices furent exécutés après lui, pour avoir traduit son ouvrage en italien. W—s.

DURANT (JACQUES), en latin *Caselius*, du nom d'une terre qu'il

possédait près de Riom, était né dans cette ville vers 1560. Il étudia le droit à l'université de Bourges, sous Cujas, mais son goût l'entraîna vers les lettres et sa fortune lui permettait de s'y livrer. Dans le temps que la peste ravageait l'Auvergne, il se retira à Caselle, et là, secul, oubliant les dangers qui l'environnaient, il s'appliqua à mettre en ordre les observations que lui avait fournies une lecture assidue des auteurs anciens. Il les publia sous le titre de *Variarum lectionum libri II*, Paris, 1582, in-8°. Jean Gruter les a insérées dans le tom. III de son *Thesaurus criticus*. Durant promettait une suite à cet ouvrage, mais elle n'a point paru et c'est une perte. Il avait aussi composé des poésies latines dans le genre érotique. On cite entre autres une pièce intitulée : *De amoris imperio*, qu'il avait dédiée à Bonnefons son ami. Durant était également lié avec Courtin, Turnèbe, Bochel, etc. On croit qu'il mourut, en 1603, dans un âge peu avancé.

W—s.

DURANT (dom MARG), chaireux, né à Aix, dans le 16^e. siècle, est auteur d'un poème intitulé : *La Magdaliade, ou Esguillon spirituel pour exciter les âmes pécheresses à quitter leurs vanités et faire pénitence à l'exemple de la très sainte pénitente Magdeleine*, Tours, 1622, in-12. Ce poème est divisé en cinq chants on ne peut rien imaginer de plus médiocre sous le rapport littéraire. Il est dédié à dom Bruno d'Asfringues, par une épître qui contient l'éloge du fondateur et de l'ordre des chaireux. L'abbé de Marolles avait connu dom Durant, dans son extrême jeunesse. « Ce religieux, dit-il, qui est mort fort âgé, était d'un naturel jovial et grand amateur de nouvelles. Il ne fut jamais une âme

» plus sincère et plus cordial
» sienne, ni un homme plus
» de s'acquitter de toutes les
» tions de son ordre très au
» quand il voyait que j'av
» à la poésie, jusqu'à celle
» poème, il était ravi et disa
» mille choses obligeantes,
» je ne fusse qu'un enfant. »

DURANTE (CASTOR), italien, né à Gualdo, mort en 1590. Il paraît qu'il jouit sa vie d'une grande considération car il fut médecin du pape et il publia plusieurs ouvrages dont aussi beaucoup de voyages qui sont maintenant oubliés. *Bonitate et vitio alimentantur*, Pesaro, 1565, in-4°. Il traduisit cet ouvrage en italien, sous ce titre : *Il tesoro della Venise*, 1586, in-8°. C'est une compilation, sous forme alphabétique, des propriétés attribuées aux différents végétaux ; chaque article commence par des vers latins pris dans la *Herbario* de J. B. Fiera. II. *Herbario a figure che rappresentano piante che nascono in tutta e nell' India*, etc., 1 vol. avec 879 figures en bois, tant d'animaux que de plantes, Rome in-fol., souvent réimprimé 1718; traduit en espagnol in-4°; l'*Hortulus sanitatis* Uffenbach (Francfort-sur-le-Main, 1609, in-fol.), en est la traduction allemande. C'est encore une compilation alphabétique, prise des ouvrages précédents, et le texte que pour les figures latines même lui ont été disputés que Durante les eût données à lui. On a dit qu'ils étaient de Fiera, mais c'est une méprise confondre cet ouvrage avec l'autre ; dans celui-ci les vers

res, tandis que ceux de Fiera jackson. Il paraît certain que cultivait la poésie latine. On une de ses épigrammes, con- sac, dans un ouvrage d'Evrard it. Il publia enfin, *Traçtatus adicis Mechoacan*, Anvers, n-8°. Un libraire de Venise la toutes les figures de Du- nus ce titre : *Theatrum plan- uimalium, piscium, et petra-* 156. Plumier lui avait consa- cre sous le nom de *Castorea*, ané l'a changé en *Duranta*. rend des arbustes de l'Améri- toriale, qui font partie de la les *Gatiliers*. D—P—s.

ANTE (FRANÇOIS), un des nds compositeurs de l'Italie, i Naples, en 1693, et fut célèbre Alexandre Scarlatti, ervatoire de St-Onuphre. Il uite à Rome pour se perfec- dans la science du contre- uis retourna dans sa patrie, quitta plus, et où il mourut, i, après avoir été toute sa vie aux divers conservatoires de Durante est regardé comme teur de l'école moderne, d'où tis les Pergolese, les Traetta, bini et autres grands maîtres. se livra presque uniquement sique d'église, et ne travailla our le théâtre. Son style est son harmonie, la plus pure onnaïsse; ses modulations, savantes et naturelles. Per- 'entend mieux que lui à poser 'une pièce, et jamais il ne le vue. Ses motifs sont simples, loppés avec tant d'art qu'ils ent sans cesse des effets non- fixent et ne lassent jamais l'at- de l'auditeur. En un mot, Du- t le modèle le plus parfait que uivre un jeune compositeur,

à quelque genre qu'il veuille se livrer. Le conservatoire de Paris possède une copie de ses œuvres, dont on trouvera l'énumération dans le *Dictionnaire des musiciens*. Elles consistent en *Messes, Psaumes, Antiennes, Motets*, etc. D. L.

DURANTI (JEAN-ETIENNE), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, exerça d'abord avec succès la profession d'avocat pendant quelques années. Capitoul en 1563, puis avo- cat général au même parlement, il en fut enfin nommé premier président en 1581, par le roi Henri III. Les par- tisans de la ligue étaient nombreux et puissants à Toulouse. Ils ne purent cependant parvenir à ébranler la fi- délité de Duranti pour son souverain; de là la haine qu'ils lui jurèrent. Le meurtre des Guises aux états de Blois, en 1589, fut l'occasion qui la fit éclater. Des prédicateurs factieux se dé- chaînèrent contre Duranti. La popu- lace furieuse l'assaillit au moment qu'il sortait du palais. Il dut son salut à la vitesse de ses chevaux. Il se réfugia à l'hôtel-de-Ville, et après trois jours il passa dans le couvent des Domini- cains, où il était gardé par des sol- dats. Cet asile ne put le mettre à cou- vert de la rage de ses ennemis. Il y fut assailli de nouveau par la populace, excitée par ceux qui croyaient s'as- surer l'impunité, en la rendant com- plice de leur rébellion. Duranti, in- trépide au milieu du danger, crut en imposer à ces furieux avides de son sang, en paraissant revêtu des mar- ques de sa dignité. On le tua d'un coup d'arquebuse, le 10 février 1589. Son cadavre fut en proie à tous les outrages. Après l'avoir traîné par les rues, on finit par l'attacher à un in- fame gibet. Dans le même temps, Jacques Daffis, son beau-frère, avo- cat-général, qui s'était retiré dans

une campagne près de Narbonne, en fut arraché; une lettre qu'il écrivait au maréchal de Matignon et à Guillaume Daffis, son frère, premier président à Bordeaux, par laquelle il les informait des agitations de Toulouse et les priait d'accourir au secours des fidèles sujets du roi, ayant été interceptée, il fut traduit à Toulouse et égorgé à la porte de la prison. Duranti fut enterré secrètement le lendemain de son assassinat, dans l'église des Cordeliers. Il n'eut d'autre drap funéraire que la toile d'un portrait de Henri III, qu'on avait suspendu au même gibet que lui. Sa famille lui fit, dans la suite, élever un tombeau; et l'on raconte que cent ans après, ayant voulu changer ce tombeau de place, on trouva le portrait du roi, dont on avait enveloppé son cadavre, sans aucune altération. L'assassinat de Duranti paraît avoir fait une grande impression dans un siècle fécond en catastrophes de ce genre. Le président de Thou, après l'avoir raconté, remarque que Duranti s'était conduit avec plus d'intégrité que de sagesse, en montrant trop de condescendance pour le peuple. Il ne connaissait pas cette espèce de bête féroce. « Tous ceux qui, comme lui, » ajoute de Thou, « croyent trouver » un appui dans la faveur populaire, » finissent toujours par en être la victime. » Trois ans après, la ville de Toulouse, libre du joug des factieux qui l'avaient asservie, fut à Duranti des obsèques solennelles. Son buste fut placé parmi ceux des illustres Toulousains. On ne crut cependant ce mensonge expié qu'après les lettres d'abbé en qu'Henri IV en accorda en 1596. Duranti a composé un volume de questions; mais son principal ouvrage est : *De ritibus ecclesiæ catholicæ libri III*, Rome, 1591, in-

fol et in-8°; Paris, 1624, in-8°. « Un peu d'érudition » de morale, dit Camus; » peu de chose. » On a ce ouvrage à Duranti pour l'archevêque de Lavaur (F. DUBOIS) mais c'est à tort. Duranti l'a posé à l'imitation d'un du maître de Guillaume Durand, de Meudon, dont il se prétend (F. DURAND). L'éloge de par Baragnon, couronné florant, a été imprimé en 12.

DURANTI (le comte) orateur et poète distingué, Brescia, en 1718. Sa famille et d'une ancienne noble pays. Il annonça dès l'enfance heureuses dispositions, et e jours les premières places à l'Université de Bologne, où il acheva ses études. Il était doué d'une mémoire digressive, et retenait tout ce qu'il ou même écouté avec attention. L'archiprêtre Po ayant un jour récité un sonnet de sa composition, le jeune Duranti à rire, et lui dit qu'il voulait se moquer de lui, qu'il se fort bien que ce sonnet était dans un recueil du 16^e siècle lui protesta qu'il l'avait connu même depuis fort peu de temps. « Dites copié, » répliqua Duranti. « L'ai non seulement lu dans » un recueil que je vous dis, mais » il m'avait beaucoup plu, j'en » ai tout entier; » et pour prouver cela sans hésiter d'un bout de l'abbé Podavini, bien sûr et fait, ne savait pourtant comprendre pour prouver qu'il n'était un imposteur; Duranti, après avoir laissé quelque temps dans le doute, l'en tira enfin, en lui montrant la vérité, et le dédommagea,

du tourment qu'il lui avait fait se fit connaître bientôt lui-même par des poésies pleines d'esprit et d'âme. Ses épîtres satiriques en *terza rima*, où il prit pour modèles les satires enjonnées et sans fiel d'Arioste, le placèrent parmi les premiers imitateurs de ce grand poète. Dans un âge plus avancé, il le fut de l'ingénieux Parini, et dans le genre des deux poètes, il écrivit *il Mattino* et *il Giorno*, un poème en vers libres, qu'il intitula *l'Uso*. Il le divisa en trois parties, et le héros moderne qu'il y personnifia, dans les trois états d'homme, de mari et de veuf, dans tous les trois, des vices ridicules les plus dangereux et en usage dans le monde. Ses autres poésies lyriques furent célébrées dans toute l'Italie d'amitié avec les poètes les plus connus de cette époque, surtout Alfani et Roberti, qui en firent leurs premiers essais. Dupuis aussi, mais avec moins de succès, s'éleva au style tragique : en 1764, à Brescia, une tragédie de *Virginie*, dédiée au duc de Modène ; et en 1771, à Turin, une tragédie de *Regulus*, dédiée au grand duc de Toscane. Quoiqu'il fût d'un caractère doux et d'une grande pureté d'âme, sa jeunesse ne fut pas exempte de passions. Marié de très jeune, son attachement à ses devoirs ne l'empêcha point d'éprouver les tourments d'un amour que son père désapprouvait. Ne pouvant résister autrement que par la fuite, il quitta sa patrie, où ses parents l'avaient élevé à la magistrature, et voyagea pendant plusieurs années en Italie, s'arrêtant surtout dans les villes où la

culture des lettres était le plus en honneur : Venise, Bologne et Florence furent celles où il se fixa le plus longtemps. En 1750, une affaire malheureuse, dans laquelle il tua en duel un homme de qualité, le força de se réfugier dans la principauté de Castiglione della Stiviere, où sa famille avait quelques domaines ; il y resta caché, pénétré des regrets les plus sincères, et ne trouvant de consolation que dans l'étude, jusqu'au moment où la grâce qu'il obtint lui permit de retourner enfin dans sa ville natale. Ayant fait, pendant ses voyages, quelque séjour à la cour de Turin, il avait reçu du roi Charles-Emmanuel l'accueil le plus flatteur. Il lui dédia le recueil de ses poésies lyriques ; et la manière dont cet hommage fut reçu l'engagea même à se fixer auprès de ce roi, ami des lettres, qui lui donna le titre de gentilhomme de sa chambre, et le décora de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Il fut dans la même faveur auprès de Victor-Amédée III, successeur de Charles-Emmanuel. Le progrès de l'âge le dégouta enfin des plaisirs et des grandeurs de la cour ; il alla chercher dans sa patrie et dans le sein de sa famille le repos littéraire, dont il sentait le besoin. Ce fut là qu'il écrivit son poème de *l'Usage*. Peu de temps après, il fut frappé d'une apoplexie mortelle, à sa délicieuse maison de campagne de Palazzolo, et y mourut le 24 novembre 1780. Il joignait des vertus solides aux charmes du caractère, aux qualités brillantes d'un homme du monde, et à des talents rares pour la poésie et pour l'éloquence. Il donna dans plusieurs circonstances des preuves de son talent oratoire ; on a imprimé de lui : *I. Orazione in morte del savio ed onorato cavaliere il signor Paolo Uggieri, Brasciano,*

Brescia, 1747. Ce chevalier était son beau-père, et, si l'on en croit cet éloge funèbre, il était doué de toutes les vertus; II. *Orazione in morte del cardinal Angelo Maria Quirini vescovo di Brescia*, insérée dans un recueil de lettres sur la mort de ce cardinal, Brescia, 1757; III. *Per la giusta promozione del Em. cardinale Giovanni Molino vescovo di Brescia*. Ce discours fut prononcé à l'ouverture de la séance académique, où le nouvel évêque fut reçu et fêté par tous les beaux-esprits que la ville de Brescia possédait alors; IV. *Orazione detta nel pieno general consiglio della città di Brescia a favore della supplica de' miserabili abitanti di Bragolino*, Brescia, 1780. Le bourg de Bragolino avait été réduit en cendre par un incendie; les malheureux habitants demandèrent au gouvernement de Brescia des secours que le discours du comte Duranti et surtout son éloquente péroraison leur firent obtenir. Le recueil de ses poésies lyriques, qu'il dédia au roi de Sardaigne, est intitulé : *Rime del conte Durante Duranti, patrizio Bresciano*, etc., Brescia, Gian-Maria Rizzardi, 1755, in-4°, avec le portrait de l'auteur, une vignette sur le frontispice, qui le représente offrant à Pétrarque, son maître, l'hommage de ses poésies; et plus loin, le portrait du roi Charles-Emmanuel, au-dessous duquel est un bas-relief qui exprime, dans le goût antique, la protection que ce prince accordait aux lettres. Ce recueil, dont l'édition est belle et soignée, renferme d'abord les huit épîtres satiriques dont on a parlé; en tête de chaque épître est une vignette gravée, dont le sujet se rapporte à quelque trait remarquable de l'épître. Le reste du volume contient des sonnets, au nombre de cent, et deux

seules odes ou canzoni. L'exagération à dire, comme on le voit dans des éloges de ce poète, qu'il brilla dans ses sonnets élégants, théitiques de Pétrarque, la gravité Bembo, la vigueur de Dante et l'élégance d'Angelo di Costanzo; mais on du moins que ces grands maîtres rent ses modèles, et qu'il fit de forts, souvent heureux, pour en procher.

G—
DURANTI de BONRECUEIL (SEPR), né à Aix, d'un conseil parlement de Provence, le 8 1662, entra dans la congrégation l'Oratoire, et y professa les lettres. Il se retira ensuite à l'abbaye de St. Magloire, où il mourut le 10 mai 1751. Œuvres de St. Ambroise, virginité, traduites en françois des notes et une Dissertation minaire sur les vierges, 1722. Cette traduction est estimée la dissertation du traducteur la plus riche. II. *Les panégyriques martyrs, par S. Jean Chrisostome avec un Abrégé de la vie et des mêmes martyrs*, 1734, in-8°. *Les Lettres de S. Ambroise, traduites en françois sur l'édition des Bénédictins, avec des notes critiques*, 1741, in-12; IV. *Les Pseumes de David expliqués par Theodoret, Sile et S. Jean Chrisostome*, 6 vol. in-12, réimprimés en 1752; V. *Lettres de S. Jean Chrysostome*, 1752, 2 vol. in-8°; VI. *Le prière de l'église dans la récitation l'office de complies*, 1734, in-8°.

A. B—
DURANTON (....), né à Nîmes en 1736, avocat à Bordeaux, la révolution, fut procureur-syndic du département de la Gironde, le

ère formation des nouvelles rations, ce qui ferait croire était pas aussi lourd et aussi que le prétend M^{re}. Roland, ses mémoires (*Voy. ROLAND.*). À l'époque les élections étaient libres, et les spirituels Bordelais ne choisirent pas un sot pour une charge aussi importante que celle de syndic de leur département. Surplus, on ne parle ici de lui que parce qu'il fut pendant six mois, en 1792, ministre de la guerre sous Louis XVI. Il succéda à M^{re}. de Luttre, et fut porté au rang de député par les députés de la Gironde ses compatriotes, c'est-à-dire, le parti républicain. Pendant le temps qu'il fut en place, il s'y prit avec beaucoup plus de modération que ses collègues. Forcé de quitter le ministère, il se retira dans sa terre et tâcha prudemment de se faire oublier; mais il ne put y parvenir, et fut livré à la commission révolutionnaire de Bordeaux, il fut condamné à mort le 20 décembre 1795, convaincu d'avoir, pendant son ministère, partagé les principes des révolutionnaires de Louis XVI.

B—U.

DURAS (JACQUES-HENRI DE DURAS, duc de), issu de la maison de Dur, considérée comme la première de la Guienne, par son ancienneté et son illustration, naquit le 9 octobre 1611. Un de ses ancêtres avait épousé la fille du pape Clément V, qui lui donna la terre de Duras. Devenus rois d'Angleterre, plusieurs ducs de ce nom se distinguèrent au service, et l'un d'eux (Gaillard de Durfort), fut pair du royaume d'Angleterre sous Edouard VI. Un autre, le digne compagnon de Bayard, mourut à la bataille de Pavie, à

côté de son roi. Deux autres seigneurs de la même maison furent tués au même poste dans la même journée. L'aïeul de Jacques-Henri (Symphorien de Durfort), l'un des chefs du parti protestant, fut tué devant Orléans en 1565. Jacques-Henri, qui est le sujet de cet article, commença sa carrière militaire en qualité de capitaine dans le régiment du maréchal de Turenne son oncle. Il combattit avec distinction à Mariendal, lors de la surprise de l'armée française par le général Mercy, et il ne se distingua pas moins à la bataille de Nortlingen, à la prise de Landau et à celle de Trèves. Devenu mestre de camp du régiment de Turenne, il perdit cet emploi en 1651, parce qu'il se déclara pour le prince de Condé, qui le fit lieutenant-général. Le duc rentra au service du roi en 1657, et il y fut également lieutenant-général, et servit en cette qualité avec beaucoup de distinction en Italie et en Flandre. Il commanda les troupes qui accompagnèrent le roi dans son voyage des Pays-Bas en 1671, et il eut ensuite une grande part à la conquête de la Franche-Comté. Louis XIV lui donna pour récompense le gouvernement de cette province et de celle de Bourgogne. Ce prince l'avait nommé, en 1672, capitaine de la seconde compagnie de ses gardes; il le créa maréchal de France en 1675, et duc et pair en 1689. Le duc de Duras mourut doyen des maréchaux de France le 12 oct. 1704, avec la réputation de l'un des plus honnêtes et des plus véridiques seigneurs de son temps. L'anecdote suivante fera suffisamment connaître son caractère sous ce dernier rapport. Lorsque Villeroi partit pour remplacer Catinat dans le commandement de l'armée d'Italie, tous les courtisans, le voyant dans la plus haute faveur, s'empressaient de le

féliciter, de lui annoncer les plus grands succès. « J'attendrai votre retour », lui dit froidement le maréchal de Duras, pour vous faire compliment. » Ses deux frères n'acquirent pas moins de célébrité, et il est assez digne de remarque que dans un siècle si fécond en grands hommes, la maison de Duras en ait offert à la fois trois, qui doivent être mis en première ligne. — Gui Alphonse DE DURFORT, duc de Lorges, frère puîné du précédent, fut également capitaine des gardes-du-corps, pair et maréchal de France. Hume dit qu'il hérita en grande partie des talents de son oncle Turenne. Il servit en qualité de lieutenant-général dans l'armée de ce grand homme, lorsqu'il fut tué, et il sauva alors par sa présence d'esprit l'armée du roi, consternée de cette perte. Il déploya de grands talents à Altenheim, et pendant plusieurs années il tint l'ennemi en échec avec des forces très inférieures; gagna la bataille de Pfortzheim, où il fit prisonnier le duc de Wurtemberg, en 1692, et obligea ensuite les impériaux à lever le siège d'Ebersbourg. Dans l'année suivante, il força Montecuculli à repasser le Rhin avec précipitation, au moment où cet habile général se préparait à envahir l'Alsace. Le roi érigea en duché la terre de Quintin, et le fit maréchal de France un an après son frère. Le duc de Lorges mourut le 22 octobre 1705. C'était un excellent guerrier, et St.-Simon qui n'est pas bien disant, en fait l'éloge dans ses Mémoires. — Le troisième frère fut Louis, appelé d'abord comte de Durfort, qui passa en Angleterre après avoir servi longtemps en France. Charles II le fit lord sous le nom de baron de Duras. Envoyé ambassadeur extraordinaire de S. M. B. à la cour de France, à l'époque de la paix de Nimègue, comblé

des bontés de Louis XIV il retourna en Angleterre, où ayant épousé la fille de lord Sundes, il fut élevé à la dignité de comte (sous le titre de *of Feversham*), vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine, sous Charles II. Il fut fait généralissime des armées du roi Jacques II, et définitivement le duc de Montmouth à la bataille de Sedgemore, où il le vainquit. Il avait sous ses ordres le duc de Marlborough, depuis duc de Marlborough. On trouve à Blenheim des médailles dans lesquelles ce dernier est représenté d'avoir été l'élève de Turenne et de Marlborough. Ce seigneur mourut sans enfants, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, étant le second de son nom à être honoré de cette décoration, et que particulièrement dans la noblesse française. — Jean Baptiste DE DURFORT, duc de Duras, fils de Jacques, né le 28 janvier 1684, entra d'abord aux mousquetaires, et après la mort du duc de Duras, son frère aîné, en 1697, le régiment de cavalerie dont il était mestre de camp. Il servit en 1701 sous le maréchal de Boufflers, à l'armée de Flandre. En 1702 il était au siège de Nimègue, à la tête de son régiment, où il pensa perdre la vie en pressant si vivement les Hollais qu'il leur enleva un étendard. Il trouva, en 1703, à la prise de Namur, et dans la même année combla à Ekeren. Nommé brigadier en 1704 le 5 juillet suivant il défait un corps de quatre cents hommes sorti de Montméliant. En 1705, 1706 et 1707 et jusques et compris 1712, le duc de Duras continua à servir avec la grande distinction; l'Allemagne, la Flandre et l'Espagne furent tour-à-tour le théâtre de ses combats et de sa gloire. En 1719 il était à la prise de Fort Mardick, à celle de St.-Sebastien, à ce

rgel et au siège de Roses. **Emmanuel** lieutenant-général en commandant de la Guyenne En 1744 il se trouva au Rhin ; l'année suivante il combattit les ennemis dans leurs retranchemens à Ettlingen , et commanda le régiment de Comté ; il était à Philisbourg , côté du maréchal de Berwick , lorsque ce général eut la tête percée par un boulet qui renversa sur le champ un gabion , dont tomba le duc de Duras. Philisbourg capitulé , Duras marquis de Comté , qui se rendit peu après , et à son retour il gouverna le Château-Lafayette.

L'année suivante il fut employé à l'armée du Rhin : **Emmanuel** maréchal de France fut promu le 11 février 1755 , et lui confia le gouvernement de la Franche-Comté de Besançon , en 1755 , après la mort de Tallard. Il avait épousé en 1706 , Angélique-Victoire de Ville, dame d'honneur de Victoire , Sophie et Louise . Il mourut à Paris le 8 août 1780 , dans sa 87^e année. **Emmanuel-Félicité de Duras** , né le 19 décembre 1715 , marquis , pair et maréchal de France , premier gentilhomme de la chambre du roi , chevalier de ses ordres , de la toison d'or , gouverneur de la Franche-Comté , un des quarante de l'académie française , fit sa campagne comme aide-de-camp de l'empereur , en Italie ; se trouva à toutes les guerres du règne de Louis XVI , et fut attaché à l'affaire d'Ettlingen , où il tint la tête du régiment de Comté. Il était aide-de-camp du duc de Comté ; fit toutes les guerres de France comme lieutenant-général , ambassadeur en Espagne

(1752) , il y montra beaucoup d'habileté , et déploya une magnificence dont on se souvient encore. Choisi par le roi pour aller commander en Bretagne , au milieu des troubles qu'avait fait naître l'affaire de la Chalotais , il y concilia les esprits en conservant l'autorité du roi. Plein de valeur , de grâces et d'instruction , c'était le vrai modèle d'un grand seigneur. Témoin des commencemens de la révolution , il en prévit les conséquences , et après avoir donné les conseils sages et vigoureux que lui dictait son dévouement éclairé pour son roi , il mourut à Versailles le 6 septembre 1789 , âgé de soixante-quatorze ans , heureux de n'avoir pas vu les affreux attentats qui se succédèrent si rapidement après cette époque. — **Emmanuel-Céleste-Augustin de Duras** , duc de Duras son frère , pair de France ; nommé général en chef des gardes nationales de Guienne , en 1790 , usa de toute son influence pour s'opposer aux désordres et aux excès révolutionnaires dans cette province , et spécialement à Bordeaux , où il eut le bonheur de sauver beaucoup d'individus , jusqu'à ce qu'en butte à toutes les dénunciations , il eut lui-même peine à s'échapper. Après avoir suivi les étendards des princes français , en Allemagne , à la tête d'une partie des gentilshommes de Guienne , il passa en Angleterre , et mourut en 1800. On voit ainsi que la famille de Duras est depuis long-temps un des plus fermes appuis du trône , et si d'aussi honorables fonctions sont encore aujourd'hui pour elle le premier des devoirs , de son côté le monarque ne met pas moins d'empressement à s'aider de ses conseils et de ses services (*V. Duras* et *Lorges*). M—D. j.

DURAZ (*Charles de*). Voyez **Charles III** , tom. VIII , p. 157.

DURAZZO, famille illustre de Gênes. Jacques de Durazzo, qui fut doge de Gênes en 1575, apaisa pour un temps les dissensions entre les anciens et les nouveaux nobles, qui firent cependant ensuite éclater une guerre civile. Dans les temps qui ont suivi, la famille Durazzo a donné plusieurs doges à la république, plusieurs prélats et plusieurs cardinaux à l'église.

S. S.—1.

DURBACH (ANNE-LOUISE), plus connue sous le nom de son second mari, d'après lequel elle fut vulgairement appelée **KANSCHIN**, naquit le 1^{er} décembre 1722, dans un village de la Silésie, situé entre Zullichau, Crossen et Schwiebus, où son père exerçait la profession de brasseur et de cabaretier. Jusqu'à l'âge de sept ans elle ne reçut pas la moindre éducation; abandonnée à elle-même, elle passait sa vie sous les tables auprès desquelles les paysans s'assemblaient pour boire. A cette époque elle eut le bonheur de plaire à son grand oncle maternel, qui était venu visiter sa mère. Cet homme, ancien fermier, mais qui n'était pas sans instruction, emmena avec lui la jeune Dürbach à Tirschitzel, petite ville de Pologne, où il s'était retiré. Pendant les trois années qu'elle vécut dans la maison de ce parent, elle apprit à lire et à écrire. Comme elle eût bientôt dévoré le petit nombre de livres allemands que renfermait la bibliothèque de son bienfaiteur, ce vieillard, charmé de ses dispositions, eut un jour l'idée de lui montrer les éléments de la langue latine. Elle y fit des progrès rapides; mais ces études furent interrompues par sa mère, qui, étant devenue veuve, et s'étant remariée, reprit chez elle sa fille du premier lit, pour servir de bonne aux enfants qu'elle aurait de son second mari. Pendant

six ans, elle n'eut d'autre que de garder ses petites sœurs, sans trouver l'occasion de satisfaire son penchant pour la lecture. Lorsqu'on n'eut plus de ses services dans la maison, on confia la garde de ses sœurs à sa mère. Le hasard lui fit connaître un petit berger, qui, automne, lui confia la lecture, mais elle ne put procurer quelques livres à sa jeune compagne. Elle ment tous ces romans et se composait alors presque la littérature allemande. Elle avait seize ans, lorsqu'un sard fit tomber entre ses mains un recueil de poésies divines, très étonnée de voir exprimer en vers d'autres idées que celles qui faisaient les maximes des pasteurs luthériens. Dès qu'elle eut un génie poétique s'éveillé, elle fut mariée à un tisserand de Schwiebus, homme brutal, qui la rendit très incapable de l'attention et de la conduite d'une maison, et elle fut tellement distraite par le jeu qu'il lui présentait sa fantaisie, qu'elle se mettait fréquemment la colère, et dont les brusqueries la faisaient tout-à-fait. Le roi de Prusse, devenu maître de la Silésie, défendit sous la domination autrichienne, fut permis; Elle prit le nom du tisserand pour se débarrasser de lui, et elle était devenue odieuse à son mari. Elle sentit à une séparation avec son mari, pendant les ans de mariage, pendant lesquels elle avait donné plusieurs enfants; mais elle fut expulsée de la maison, et elle alla dans un village, où elle eut plusieurs fils dont elle était enceinte. Elle tomba dans la plus affreuse misère. Dans l'espoir d'améliorer

sa, à l'âge de vingt-huit ans, r nommé *Karsch*, qui s'éta- rd à Fraustadt, petite ville de le-Pologne, habitée par des s; mais ce mariage ajouta à s. *Karsch* était un fainéant ogne, qui dépensait tout ce mme gagnait par son talent , surtout depuis que fixée à elle eut des occasions plus s d'en tirer parti, soit en le héros du jour, soit en les petits événements do- s qui n'intéressaient que les de Glogau, ou la garnison ne qui y était placée. Enfin, se se lassa de lui être con- es amis trouvèrent le moyen re séparer de son mari. Un- ticulier, le baron de Kolt- e voulant pas qu'un talent i, comme celui qu'il crut re- en Mad. *Karsch*, croupît médiocrité, la conduisit à où elle excita une espèce d'en- ne général. Elle fut intro- ns les meilleures maisons, de présents et d'amitiés: le e, qui faisait peu de cas des lemandes, voulut la voir. Il it d'avoir soin d'elle; cepen- bienfaits ressemblèrent plu- amonés, qu'à des largesses l'un grand prince. Ramler, regardé comme classique, et sophes Sulzer et Mendelssohn nt à Mad. *Karsch* des conseils l'éver son génie naturel; mais ut pas profiter de leurs avis, umettre aux règles de l'art et apices du goût. Gleim, cé- ète de Halberstadt, auprès elle passa quelques années, toujours regardés comme les reuses de sa vie, ne parvint convaincre de la nécessité de digner sa diction. Ce poète,

qui lui avait inspiré une véritable pas- sion, qu'il ne partagea pas, fit un choix parmi les ouvrages de son amie, et les publia, en 1764, en un vol. in-8°. La vente de cette édition la mit en possession d'une somme assez considérable, qui lui servit à monter sa petite maison; mais son défaut d'ordre et d'économie ne lui permit guère de sortir de l'indigence. Pour gagner de l'argent, elle abusa de la facilité de sa verve, et prodigua son talent dans toutes les occasions. Aussi tout ce qu'elle composa depuis cette époque se ressent de la précipitation avec laquelle elle travail- lait; dans les dernières années de sa vie, elle ne s'éleva guère au-dessus de la classe des rimeurs les plus insi- pides. Elle mourut à Berlin, le 12 octobre 1791. Sa fille, qui avait été mariée à un M. de Klenke, publia, après la mort de sa mère, une col- lection de ses Oeuvres posthumes en un vol. in-8°, qui ne put pas relever sa réputation. La nature avait doné Mad. *Karsch* d'un génie original, d'une imagination vive et riante, d'une profonde sensibilité, et surtout d'une facilité extraordinaire; elle sut aussi bien exprimer des idées fortes, que des sentiments délicats; mais elle n'a peut-être pas produit un seul ou- vrage dont la critique puisse être sa- tisfaite. Tous pèchent par le plan, et par le défaut de correction. On peut présumer que cet auteur n'ira pas à l'immortalité.

S—L.

DUREAU DE LAMALLE (JEAN- BAPTISTE-JOSEPH-RENÉ), membre de l'institut et du corps législatif, na- quit le 21 novembre 1742, à St.-Do- mingue, dont son grand-père avait été nommé gouverneur, en récompense de ses services militaires pendant la guerre de la succession. Resté orphelin dès le plus bas âge, le jeune Dureau fut cu-

voyé en France à peine âgé de cinq ans, et entra à sept au collège du Plessis, où il fit d'excellentes études, couronnées par des succès brillants, qui ont laissé d'honorables souvenirs dans les fastes académiques. Ces préludes heureux ne sont pas toujours, il est vrai, des garanties pour l'avenir; ils en devinrent pour Dureau de Lamalle. La nature avait fait beaucoup pour lui; mais il sentit ce qu'il lui restait à faire pour répondre dignement à ses faveurs, et il le fit. Au lieu donc de dissiper dans les plaisirs, qu'une grande fortune rend plus faciles et plus séduisants encore, le temps précieux de sa jeunesse, il songea à perfectionner, par le travail, des études qu'il ne regardait que comme à peine ébauchées; et bientôt la connaissance approfondie et l'étude comparée des principales langues de l'Europe, achevèrent de développer en lui le goût et la connaissance des langues savantes. Sa maison ne tarda pas à devenir le rendez-vous de tout ce que Paris comptait alors d'hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres. Là se trouvaient habituellement réunis d'Alembert, La Harpe, Marmontel, Champfort, MM. Suard, etc., et surtout Delille, l'un des premiers et des plus honorables amis de Dureau de Lamalle. Il était impossible qu'un commerce de cette nature n'exercât pas une influence salutaire sur un homme tel que le traducteur de Tacite et de Tite-Live; qu'il ne l'avertît pas secrètement de ses forces, et ne lui inspirât pas le désir d'entrer à son tour dans la carrière des lettres. Le premier fruit de cette noble émulation fut une traduction du *Traité des Bienfaits de Sénèque*, 1 vol. in-12, 1776. La Harpe en rendit compte avec sa franchise ordinaire, et se plut à y reconnaître un talent qui ne demandait qu'à

être plus heureusement et plus utilement employé. Il le fut et Dureau conçut le plus hardi de tous les projets que put former un écrivain français, celui de traduire Tacite. J. J. Rousseau et Diderot l'avaient infructueusement essayé, et leurs essais, en ce genre, ne méritaient pas même d'être publiés; mais Dureau de Lamalle, court ne parait pas même avoir senti la difficulté de l'entreprise, mais dénué de chaleur, de caractère dans l'exécution, La Bletterie et Dotteville ne laissèrent que des copies imparfaites de l'un des plus grands peintres de la littérature. Tant de motifs, capables de décourager un homme moins sage que Dureau de Lamalle, ne firent que le rendre plus résolu. Ses forces, ne firent que le rendre plus sage; et ses idées, ne firent que le rendre plus sage. Il se mit à l'ouvrage avec un modèle aussi désespéré que le sien. Il fit paraître en 1790, la première édition de sa traduction de Tacite, que n'était guère favorable aux productions littéraires; et le nouveau de choses et d'idées qui occu-
 aient alors la France entière, les hommes qui l'agitaient de toutes parts, ne pouvaient condamner les beaux-arts, ou du moins au si-
 n'y eut cependant qu'une voix pour mériter de la traduction nouvelle une supériorité sur toutes celles qui avaient précédé, ne fut pas en son honneur. Un accueil aussi favorable, et que les circonstances ne rendaient plus honorable encore, fut pour le traducteur de Tacite une espèce de confirmation à poursuivre la carrière des lettres. Les premiers pas avaient été un tri-
 Dureau entendit cette noble pro-
 tion, et y répondit quelques années après, en donnant sa traduction de *Salluste*, qui, sans prendre la place dans l'opinion publique, à côté du Tacite fran-
 çais.

jugée supérieure à celles
nt alors. Il y avait infini-
loin de *Salluste* à *Tite-
la* peintre de Tibère et de
historien de Catilina et de
Il existe en effet dans le
deux écrivains une espèce
qu'il n'est pas impossible
le succès de la première
était pour la seconde d'un
résage; mais l'abondance
Tite-Live, l'harmonie im-
son style, le luxe même de
ions, et l'étendue surtout
ise, tout rendait ici la tâche
ur beaucoup plus difficile,
ossait une constance iné-
t un talent que rien ne pou-
ager. Les lettres françaises
ependant au moment de
rand et dernier monument
: gloire par Dureau de La-
mort le surprit lorsqu'il n'a-
é encore que la première
trois premiers livres de la
ux premiers de la 4^e. Mais
nt pour *Tite-Live*, et pour
les lettres, Dureau trouva
oël un continuateur digne
es travaux aux siens, et la
complète du grand histo-
me parut successivement,
se du texte latin soigneuse-
en 15 vol. in-8^e, 1810 et
blia dès-lors que Vigenère,
Guérin, avaient autrefois
e - *Live*, et il ne fut plus
ie de MM. Dureau de La-
rjel. On a aussi donné, en
nouvelle édition du *Tacite*,
-8^e., avec le texte latin qui
dans la première, le tout
igé avec le plus grand soin,
: fils du traducteur, auteur
une traduction en vers de
tique de Valerius Flaccus,
: par son père. Les fonc-

tions civiles vinrent quelquefois sus-
pendre les travaux littéraires de notre
célèbre académicien. Placé d'abord à
la tête du conseil-général de son dé-
partement, il fut successivement nom-
mé membre du corps législatif en 1802,
et de l'institut en 1804. Il mourut
dans sa terre du Perche, le 19 sep-
tembre 1807. A—D—A.

DURELL (JEAN), naquit en 1626,
à St.-Helier, dans l'île de Jersey. Il re-
çut sa première instruction à Oxford.
Les désordres de la guerre civile
l'ayant engagé à passer en France, en
1642, il acheva ses études classiques
à Caen, d'où il alla étudier la théolo-
gie à Saumur. Retourné, en 1647, à
Jersey, il contribua de tous ses moyens
à conserver cette île au roi, le plus
long-temps qu'il put; mais lors-
qu'en 1651, elle fut enfin soumise
par les troupes du parlement, il fut de
nouveau forcé de se retirer en France,
où il reçut les ordres sacrés. Il dirigea
quelque temps l'église protestante de
Caen, en l'absence de son ministre,
Samuël Bochart, qui était allé en
Suède; et fut ensuite pendant plus
de huit ans, chapelain du duc de
la Force. Etant retourné en Angle-
terre à la restauration, sa fidélité
fut récompensée par de riches bénéfi-
ces. D'ailleurs, étant connu personnel-
lement de Charles II, il serait sans dou-
te parvenu à l'épiscopat; mais il mou-
rut en 1683, âgé de cinquante-sept
ans. On a de lui : I. *Theoremata phi-
losophiæ rationalis, moralis, natu-
ralis et supernaturalis*, etc., 1644,
in-4^e.; II. *Coup-d'œil sur le Gouver-
nement et le Culte public des églises
réformées d'Angleterre, et le Culte
public, tel qu'il est établi par l'acte
d'uniformité*, 1702, in-4^e.; III. *Dé-
fense de l'Eglise d'Angleterre contre
les injustes et impudentes accusa-
tions des schismatiques*, 1669, in-4^e.

et plusieurs autres ouvrages de dévotion et de controverse. Louis du Moulin, l'un de ses antagonistes, a vanté sa douceur et sa politesse dans la dispute; les puritains, contre lesquels est dirigée sa défense de l'église d'Angleterre, ont pu en juger autrement.

S—n.

DURER (ALBERT), célèbre peintre de l'école allemande, naquit à Nuremberg le 20 mai 1471, et fut destiné par son père, habile orfèvre, à suivre la même profession; mais les progrès qu'il fit dans les arts du dessin furent si prompts, qu'à peine sorti de l'enfance, il était déjà plus habile que son père (1). Hupse Martin l'initia aux secrets de la peinture, et Michel Wolgemuth lui apprit à graver. Son ardeur pour le travail était extraordinaire; il devint peu de temps un bon peintre et un bon graveur. Mais ce n'était pas assez pour lui; destiné par la nature à faire connaître à ses contemporains une perfection qui n'avait point encore eu de modèles, il se livra sans relâche à l'étude. Moins avide de succès précoces que d'une gloire durable, il préparait dans le silence les ouvrages qui devaient lui assigner un place si glorieuse parmi les grands maîtres de son pays. Il quitta sa ville natale en 1490, pour entreprendre ses voyages suivant l'usage d'alors. On ne sait pas positivement quelles furent les provinces et les villes qu'il visita; mais

Scheurl nous apprend qu'en vint à Colmar, où les trois fr Martin Schongauer, artistes à cette époque, l'accueillirent avec empressement. L'opinion de St de Doppelmayr, de d'Arger de plusieurs autres biographes avant laquelle Durer aurait fait temps-la un voyage dans le Bas et à Venise, est décidément écartée, et ne paraît être fondée sur la méprise qui leur a fait ces premiers voyages avec ce fit plusieurs années après. D à Nuremberg en 1494, âgé de de vingt-quatre ans, il épousa d'un habile mécanicien de ce Ce fut en 1506 qu'il fit un à Venise, où il peignit plusieurs tableaux pendant un séjour de 6 qu'il y fit. De Murr a publié, X^e tome de son Journal des Arts, huit lettres écrites par Durer pendant qu'il était à V son ami Bilibald Pirkheymer lettres contiennent plusieurs choses intéressantes. De Venise Durer alla à Bologne, et peu de temps après vint à Nuremberg. C'est en 1507 qu'il entreprit, accompagné de sa femme, le voyage des Pays-Bas. Il est faux que d'après le conseil de Pirkheymer, il ait fait ce voyage sans sa femme, même à son insu de se soustraire pour quelque aux inégalités de son caractère, ainsi que Sandrart nous le conte. Il fut de retour de ce voyage au mois de juillet 1524. Durer même écrit un journal très détaillé de ce voyage. Ce journal a été publié par Murr dans le VII^e volume de son Journal des Arts. Durer avait sept ans quand il mit au jour sa première gravure. C'était la copie d'une estampe d'Israël de Mayence, représentant les Grâces, avec un

(1) Un monument précieux du talent d'Albert Durer dans l'orfèvrerie, est la *Croix maximilienne*, ainsi nommée parce qu'il la fit par l'ordre de Maximilien I^{er}, archiduc d'Autriche, qui la destinait à orner l'église de St-Pierre de Rome, dont Jules II jeta alors les fondements. La mort de ce pontife ayant dérangé ce projet, la croix demeura dans l'arsenal de l'archiduchesse Marguerite, fille de Maximilien, d'où elle passa à Anvers environ l'an 1530. Ce chef-d'œuvre de délicatesse, peut-être unique en son genre, est une croix latine en argent de 18 pouces de hauteur, représentant toutes les actions de la vie de Jésus-Christ, en 12 sujets en relief, qui offrent plus de 200 figures. Voy. le *Journal de l'Empire* du 21 mai 1814.

ciel, sur lequel on lit son nom, date de 1497. Quelques personnes prétendent qu'Albert avait même publié d'autres gravures, mais quand on considère, surtout, qu'aucune des gravures lui attribuées ne porte de date, et qu'il d'un autre côté le soin qu'il a toujours pris de marquer sur chacun de ses ouvrages l'année à laquelle il avait été fait, nous ne pouvons que cette allégation manque de vraisemblance. Albert, livré à lui-même, et aux heureuses inspirations de son génie, s'était fait une manière de vivre et de graver qui ne ressemblait à rien de tout ce qu'on avait vu alors en Allemagne, aussi sa réputation commença-t-elle avec ses premiers ouvrages; admirés et recherchés de tout le monde, ils ne firent pas à le faire connaître de son fils Maximilien I^{er}, qui l'appela à la cour, occupa alternativement son pinceau, et fut si fier de l'un et de l'autre, qu'il donna à Albert et lui donna pour armoiries deux écussons sur un champ d'azur en chef et un en pointe. Ces armoiries passèrent depuis à toutes les générations de peinture de l'Empire. Il peignit pour ce prince *une vision des Mages; une vierge avec plusieurs anges qui la couronnent de roses; Adam et Eve, de leur nature; le supplice des vierges martyrs*. Ce dernier tableau porte la date de 1508. Albert s'y représente lui-même, tenant un petit aigle sur lequel on voit son nom. La mort de Maximilien I^{er}, Albert continua à être le peintre de la cour. Charles-Quint aimait sa figure et ses manières nobles, sa conversation spirituelle et enjouée. Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, l'avait admis à sa familiarité, et

se plaisait dans ses entretiens. Lié d'amitié avec Erasme, Melancthon, Raphaël, Lucas de Leyde et autres hommes célèbres de son temps, il fit leurs portraits ou leur donna le sien. Marc-Antoine et Marc de Ravenne, les deux plus célèbres graveurs de l'Italie, à cette époque, et qu'il employa à multiplier par la gravure ses sublimes compositions, ne purent, malgré le sentiment secret de jalousie qu'ils éprouvèrent à la vue des belles gravures de Dürer, s'empêcher de partager l'admiration générale. Marc-Antoine, surtout, fut frappé de leur mérite; elles firent sur lui le même effet que les peintures de Michel-Ange sur Raphaël; il en étudia l'esprit, parvint à le saisir, en fit des copies qu'il marqua du chiffre du maître allemand, et les vendit pour des originaux. C'est à ce sujet que quelques biographes racontent qu'Albert Dürer, instruit de la supercherie de Marc-Antoine, partit pour Venise, et porta plainte contre lui au sénat de cette ville, mais qu'il n'en put rien obtenir, si ce n'est que le graveur italien ne marquerait plus ses planches du chiffre de l'artiste allemand. Né avec un génie heureux, initié dans le secret de tous les arts, Albert Dürer, peintre, graveur, sculpteur et architecte, surpassait dans toutes les parties des arts les artistes de l'Allemagne, et Vasari, qui ne donnait ordinairement ses éloges qu'aux peintres de son pays, dit de lui qu'il aurait égalé les plus grands maîtres d'Italie s'il avait eu la Toscane pour patrie, s'il avait pu étudier à Rome les ouvrages de l'art pour donner à ses figures autant de beauté et d'élégance qu'on y découvre de vérité et de finesse. Quant à la gravure au burin, il y mit plus de dextérité dans la coupe du cuivre, et plus d'aisance dans le maniement de l'outil. On doit

encore à son esprit industrieux, le perfectionnement de la gravure en bois et en clair obscur, ainsi que de la gravure à l'eau forte. Les Italiens ont prétendu que le Parmesan l'avait trouvée vers 1530; ce qui implique contradiction avec ce que dit Sandrart qui cite parmi les estampes à l'eau forte d'Albert Durer, le petit *Ecce homo*, de 1515; le *Christ sur la montagne des Oliviers*, de 1516; les *Anges de la passion* et le *Grand canon*, de 1518. Il est vrai qu'il ajoute que toutes ces gravures sont trop bien exécutées pour être les premiers essais d'un art qui ne fait que de naître, et qu'il pense que si Durer en est l'inventeur, il faut qu'il l'ait exercé long-temps avant 1515. Il résulte de ce que dit Sandrart, et encore plus de l'inspection des estampes à l'eau forte, d'Albert, que si l'honneur de la découverte ne lui appartient pas, la gloire de l'avoir perfectionnée ne saurait lui être contestée, et il demeure bien démontré que le Parmesan ne la connut que plusieurs années après qu'elle fut pratiquée en Allemagne, et que, jusqu'alors, il s'était contenté de faire exécuter ses dessins en bois et en clair obscur. On a prétendu qu'Albert Durer, las enfin d'être en butte aux désagréments de toute espèce dont le caractère difficile et l'humeur acariâtre de sa femme semblaient se complaire à l'accabler, avait entrepris plusieurs voyages sous différents prétextes, mais toujours pour aller chercher ailleurs une vie moins contrariée et un travail plus tranquille. Nous avons vu que ce ne fut point ce motif qui le conduisit en Hollande, auprès du fameux Lucas de Leyde, qui n'imprimait pas une marche moins sûre et moins rapide que lui aux progrès de la gravure dans son pays. Nous apprenons, par une lettre qu'il écrivait de Venise

à son ami Pirkheimer, que c'était contre son gré qu'il avait épousé cette femme dont l'humeur acariâtre avait fait le tourment de sa vie; qu'il avait été forcé à ce mariage par ses parents. C'était, du reste, une fort belle femme, si le portrait gravé par Durer nous a fidèlement transmis ses traits. Albert, de retour dans sa ville natale, fut nommé membre du conseil de Nuremberg, en reconnaissance des précieux ouvrages de peinture dont il avait enrichi cette ville. Il y mourut le 6 avril 1528, à l'âge de 57 ans. On trouva, à la mort d'Albert Durer, un grand nombre de dessins à la plume, qui étaient sa manière ordinaire d'exprimer sur le papier. Il les traçait finement; ses hachures sont de tous sens et peu croisées; ses têtes sont belles, ses portraits sont poignants de différents traits pour imiter les plis de la chair. Ses draperies boudinées, le détail de son paysage, et un certain goût sec répandu partout, sont des signes certains auxquels il est facile de le reconnaître. Ses dessins, quelques-uns composés d'une manière plus spirituelle que ses gravures, ont toujours le même faire. Ses principaux ouvrages de peinture, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : un *Christ mourant, avec tous les instruments de la passion*; un *Crucifiment, avec plusieurs martyrs dans le lointain* : il a peint dans ce tableau le portrait de son ami Bilibald Pirkheimer, et il s'est peint lui-même sous la figure du porte-croix : ce tableau est dans la galerie impériale de Vienne; un *portement de croix*, que le sénat de Nuremberg donna à l'empereur d'Autriche. Albert y a représenté, dans plusieurs figures, les portraits des conseillers de cette ville. On voit à Francfort, à Nuremberg, à Dusseldorf et à Munich, un grand nombre de tableaux

par Durer. Il finissait tous ses es avec une propreté surprenante et jamais homme n'a plus produit des premiers tableaux que nous devons de lui, sont : *le portrait naïve*, et celui qu'il a fait d'après me, à l'âge de trente ans, peint en 1500, il est placé dans la galerie impériale, à Prague. Mais l'ouvrage est considéré comme le chef-d'œuvre d'Albert, en peinture, est le tableau où il a représenté notre seigneur sur la croix, environné d'une multitude de figures. On voit au-dessus du Christ et au bas du tableau, un groupe de cardinaux et d'évêques, etc. Le peintre s'y est aussi occupé, tenant un petit tableau sur lequel on lit : *Albertus Durer, noriniciabat anno de Virginis partu*. Cette précieuse composition fait de nombreux ornements de la cathédrale de Vienne. On trouve dans ses ouvrages une imagination féconde, une touche savante, une exécution soignée, un dessin correct. Il se plaît à décrire qu'un meilleur choix d'objets de la nature, une exécution plus noble dans ses figures, de roideur dans son goût de dessin, plus d'abandon et de facilité dans la manière de peindre ; et enfin, une observation plus judicieuse de la perspective aérienne dans la rupture des couleurs. On admire ses paysages agréables et la singularité de leurs attitudes. Le costume n'est pas observé de son temps ; il peint ordinairement ses figures à l'antique, à l'exception de quelques-uns qui sont assez bien ajustés. Sa manière de peindre les têtes a été copiée par plusieurs maîtres d'Italie, particulièrement par François Urbino et André del Sarto et Jacques Pontormo. Durer n'eût peut-être été sur-

passé par aucun peintre s'il eût pu connaître l'Italie et l'antique. Dessinateur précis, il lui manqua seulement de savoir que les modèles offerts par la nature ne sont pas toujours ceux de la beauté. Il eût excellé dans la partie de l'expression, s'il y eût joint plus souvent la noblesse à la vérité. Pour lui accorder tout le tribut d'estime qu'il mérite, il faut se rappeler que de son temps un grand nombre d'artistes avait successivement lutté, en Italie, contre la manière gothique des premiers restaurateurs de l'art, et que lui seul, en Allemagne, rassemblait ses efforts contre la roideur de cette manière qui s'opposait à la beauté des formes, à la justesse des mouvements, à la vérité de l'expression. Albert a gravé lui-même plusieurs de ses tableaux, entr'autres celui qui représente *Adam et Eve, debout*. C'est une des plus belles gravures de ce maître. Si nous le considérons maintenant comme graveur, nous voyons qu'il a toujours gravé d'après ses propres dessins. Comme praticien, il est admirable, non-seulement pour le siècle où il a vécu, mais même pour tous les siècles, par la finesse et la variété de ses travaux, par la netteté et la couleur de son burin. Quoique l'art ait acquis depuis sa mort trois siècles d'expérience, on ne pourrait aujourd'hui graver mieux, ni peut-être aussi bien, l'estampe de *St. Jérôme*, qu'il a publiée en 1514. Le saint, assis devant son pupitre, et plongé dans l'étude des écritures, a un caractère de tête digne des plus grands maîtres d'Italie. Une foule d'objets entre dans la composition de cette estampe, et tous ont le caractère qui leur est propre. Raphaël ornait son cabinet des estampes que Durer lui envoyait. Le Guide en faisait un si grand cas, qu'il souvenait-il les mettait à contribution et

leur a fait plus d'un emprunt. C'est même avec raison que quelques personnes lui ont reproché d'avoir trop souvent imité son style de draperies. Il nous reste à parler des pièces gravées en bois, qui portent le chiffre de Durer, ainsi que de la part que ce maître peut y avoir eue. Si l'on fait attention au grand nombre de tableaux que Durer a peints, et dont le fini précieux a dû nécessairement prendre beaucoup de temps; si l'on considère le nombre non moins grand des estampes qu'il a gravées d'un burin aussi délicat que soigné; si l'on sait combien il a laissé de dessins faits de sa propre main; enfin, si l'on calcule combien de temps il a employé pour composer ses ouvrages littéraires, et combien d'autre temps il a dû employer à ses voyages, on ne pourra croire qu'il lui soit resté assez de loisir pour graver le nombre prodigieux de tailles de bois qui portent son nom, d'autant plus que la gravure en bois est un travail très lent, qu'il est presque purement mécanique, et par conséquent incompatible avec la fougue du génie, le haut talent et les occupations nobles d'un maître tel que Durer. S'il avait gravé lui-même en bois, il est probable que ce fait nous aurait été transmis avec certitude par les biographes qui se sont étendus avec une espèce de complaisance sur toutes les circonstances de sa vie. Durer y paraît toujours comme peintre, comme dessinateur, comme éditeur de gravures en bois, mais jamais comme graveur en bois. Jean Neudorffer, son contemporain, dit expressément que Jérôme Resch, qui s'appelait communément Hieronymus, et qui a été graveur de lettres et de coins de monnaie, a gravé en bois la plus grande partie des dessins d'Albert Durer. Or, si, suivant Neudorffer, Jérôme Resch

a gravé la plus grande partie des dessins d'Albert, il est naturel de croire que toutes les pièces qui se distinguent par leur belle exécution, s'appartiennent pareillement qu'au graveur en bois qui a donné des preuves de son habileté par le char de triomphe, reconnu pour le plus bel ouvrage en bois de l'œuvre du Durer, et que toutes les autres pièces viennent de différents graveurs qui vivaient à la même époque, et qui, à ce qu'il paraît, se sont disputé l'avantage de faire des tailles de bois sur les dessins d'un maître qui remplissait toute l'Allemagne de sa réputation. De là, sans doute, la grande inégalité qu'on remarque dans les gravures en bois, marquées du chiffre de Durer. Il y a même plusieurs qui portent des marques plus ou moins certaines des noms des graveurs qui les ont exécutées. Il en résulte que la part que Durer a eue aux tailles de bois qu'on lui attribue, ne consiste que dans les dessins qui sont de sa main, ou bien dans quelques traits qu'il a lui-même quelquefois esquissés sur la planche. Le passage suivant, extrait du journal de voyage de Durer, confirme ce fait.

« Les seigneurs de Rogendorf m'ont
 » invité à table; j'ai dîné une fois chez
 » eux, et j'ai dessiné leurs armoiries
 » en grand, sur une planche de bois,
 » afin qu'on puisse les tailler. Ensuite
 » j'ai dessiné, pour M. de Rogendorf,
 » ses armoiries sur bois; il m'a donné
 » sept aunes de velours en récompense.
 » pense. » Ce que nous avons dit pour
 établir, contre l'opinion commune (P.
 BUNCKMANN.), qu'Albert Durer n'a
 jamais gravé en bois, doit s'appliquer
 à plusieurs autres peintres dont nous
 avons des tailles de bois marquées de
 leurs chiffres, mais dont ils n'ont
 fourni que les dessins. Il auraient eu
 déroger à leur talent en se livrant à

un purement mécanique, et les n'employaient, pour l'ordre des cartiers et des graveurs, qui étaient facilement de graveurs en bois. Plusieurs du Triomphe de l'empereur Julien 1^{er}, conservées à la bibliothèque impériale de Vienne, nous ont une preuve matérielle de nous avançons. Ces plaques, le côté gravé portent le chiffre de Burgmayer, sont marquées du nom d'un graveur en bois date. La plupart des planches par Durer portent la date de où elles ont été gravées, et le de son nom, A. D. On a de quatre pièces en taille-douce.ivre, en comprenant les gravés en bois qu'on lui attribue, est quatre cent cinquante pièces; l'on ajoutait les morceaux gravés ses inventions et les copies en aurait plus de mille deux cinquante. Le roi possède trois de tapisseries d'après ses dessins la première est l'*Histoire de la Passion de Jésus-Christ*; la deuxième, *la Passion de Jésus-Christ*; et la troisième recueille les différents états de la vie de Jésus-Christ. Le musée du Louvre possède deux tableaux de Durer. Deux, l'un d'homme, l'autre de Jésus nouveau né, adoré par les anges et les bergers; une scène de la vie de Jésus-Christ; différentes actions de Jésus-Christ, représentant le même tableau: on y voit l'entrée triomphale dans Jérusalem, la Descente de Croix, les Ecumeux au sépulcre; la mise aux limbes et l'Ascension. Durer avait formé plusieurs et surtout ces graveurs en bois connus parmi les amateurs de son nom de petits-maitres. DEGREYER, ALTDORFER, BE-

HAM, PENZ et TAURINI.) Durer ne s'était point borné à la simple pratique de son art; il en connaissait les règles par la théorie; il a composé plusieurs ouvrages sur la géométrie, la perspective, l'architecture civile et militaire et les mathématiques en général, dans leur rapport avec les arts du dessin en particulier. Son *Traité des proportions du corps humain* a été traduit dans toutes les langues de l'Europe; la première édition de l'original parut en 1525, la traduction latine en 1552, et la version française parut sous ce titre: *Les quatre livres d'Albert Durer, peintre et géométrien, de la proportion des parties, et pourtraicts des corps humains, traduits par L. Meigret*, Paris, 1557; Arnheim, 1613, in-folio. Les autres ouvrages d'Albert sont: I. *Traité géométrique des mesures, avec le compas et la règle*, en allemand, Nuremberg, 1525. II. *Quelques instructions sur la fortification*, en allemand, Nuremberg, 1527. Ces deux ouvrages ont été traduits en latin. Les principaux ouvrages que Durer a enrichis de ses dessins et de gravures exécutées sous sa direction, sont, I. *Arc triomphal de l'empereur Maximilien I^{er}*, grand in-fol. Cet ouvrage, entièrement gravé en bois d'après les dessins d'Albert Durer, et sous sa direction, est composé de quatre-vingt-douze planches de différentes dimensions qui, jointes ensemble, formeraient un tableau de dix pieds et demi de hauteur sur neuf de largeur. II. *Char triomphal de Maximilien I^{er}*. On a souvent confondu cet ouvrage avec le précédent. C'est une erreur d'autant plus grossière, que le *Char triomphal* ne consiste qu'en huit morceaux, joints en largeur et gravés en 1512; mais il est regardé comme le chef-d'œuvre

de l'art de la gravure en bois. III. *Passio Domini nostri Jesu, ex Hieronimo Paduano, per fratrem Chelidonium collecta*, 1510, in-fol. Ce volume contient douze estampes gravées en bois, d'après Albert Durer, avec un texte latin imprimé au verso; les premières épreuves sont sans texte. IV. *Passio Christi ab Alberto Durerio Norimbergensi effigiata*, 1509 et 1510, petit in-4°. Cette suite, que l'on nomme petite Passion, est composée de trente-sept pièces gravées en bois; elle a été réimprimée à Nuremberg, *cum varii generis carminibus*, etc., ainsi que le porte le titre. Les mêmes planches ont encore servi, selon Heineken, à une édition imprimée à Venise en 1612 avec un titre et un texte italien, par Moritio Moro. On a aussi une Passion gravée sur cuivre, en seize planches, par Durer lui-même, de 1508 à 1515. C'est une suite beaucoup plus précieuse que les précédentes, et dont on a fait plusieurs copies. V. *Apocalypsis, cum figuris*, 1508, grand in-fol, suite de seize pièces gravées sur bois, d'après Albert Durer. VI. *Epitome in divæ parthenices Mariæ historiam, ab Alberto Durerio Norico per figuras digestam, cum versibus annexis Chelidoni*, Nuremberg, 1511, in-fol., suite de vingt estampes en bois. La première édition est sans date. Il existe différents catalogues, tant des estampes de Durer, gravées sur cuivre, que des pièces exécutées en bois, d'après ses dessins. Mais aucun de ces catalogues ne mérite une entière confiance. Celui de G. W. Knorr, inséré dans son *Histoire générale des Artistes*, imprimée à Nuremberg en 1759, in-4°, est fait sans ordre, sans connaissance, sans goût. Le catalogue des estampes gravées sur cuivre, publié

en 1778 par H. S. Husgen, est dans un mauvais allemand, & inintelligible et rempli d'erreurs; plusieurs articles importants y sont omis, tandis que plusieurs pièces insignifiantes y sont décrites avec détail déplacé. Le catalogue des vures en bois, que Heineken a donné dans ses *Neueste Nachrichten*, est beaucoup mieux; mais on y chercherait en vain plusieurs des pièces qui font l'honneur au burin d'Albert, qu'on y trouve l'indication de vures ou qui n'ont jamais existé qui ne sont mentionnées que dans le catalogue de Knorr. On peut reprocher au catalogue de Heineken de n'avoir donné que des détails sur des pièces qui méritent une description précise. Un autre a publié, en 1805, à Dessau, un catalogue des gravures de Durer sur cuivre en bois; mais ce n'est qu'une collection très peu exacte et peu complète. Le portrait d'Albert Durer a été gravé par plusieurs maîtres habiles, d'Hoilliar et de Louis Kilian &c. plus recherchés. Durer a lui-même gravé plusieurs fois son portrait; le premier porte la date de 1500; le second d'Albert a été écrite en allemand par H. Conr. Arend, Gosslar, in-8°.

DURESNEL. *V. RESNEZ.* (d. **DURET** (Louis), l'un des célèbres médecins de son temps, né à Bage, petite ville de la Bresse, qui appartenait au duc de Savoie, et il eut pour père Duret, gentilhomme et seigneur de Montanet en Piémont. Il quitta sa maison paternelle à une bonne heure, tombée dans la pauvreté par ses procès, et vint à Paris, où il donna avec ardeur à l'étude des langues anciennes sous la direction

professeurs qui occupaient les chaires du collège royal. Ses progrès le firent bientôt connaître et il donna la première preuve de son savoir en formant l'éducation de Harlay, qui avait été con-
 soins. Duret s'étant décidé, de dix-neuf ans, à embrasser la médecine, prit pour patron le savant Houllier. Elevé, en 1617, au grade de docteur, il com-
 mença aussitôt, à l'exemple de son maître, de Fernel, de Sylvius et d'autres hommes célèbres d'alors, à se consacrer à la médecine, sans que la pratique fût jamais pour lui un prétexte qui le détournât de ses fonctions de l'ensei-
 gnement. Il sut trouver le temps nécessaire pour se livrer tout à la fois à ses devoirs de professeur du collège et à remplir pendant dix-huit ans (1568 jusqu'en 1586) ; les fonctions que lui imposait sa position à la cour, en qualité de médecin ordinaire des rois Charles IX et Henri III, à une pratique sans bornes, à l'éducation de ses enfants. Il prodigua ses soins aux malades, médita Hippocrate, commenta les ouvrages de son maître et confia au papier le fruit de son expérience et de ses méditations. Les occupations de sa vie furent aussi actives et aussi variées : il porta une atteinte proportionnée à son tempérament, et avança, en déterminant une maladie, en déterminant une mala-
 ingueur. Il avait prévu et annoncé sa fin, qui arriva le 15 mai 1586, à l'âge de cinquante-trois ans. Henri III l'aimait particulière-
 ment et avait pour lui une estime qui donna les preuves les plus éclatantes : « Si j'avais un fils, lui di-
 vent ce prince, je le confie-

rais à vos soins. » Lorsque Duret maria sa fille, non seulement le roi honora de sa présence la cérémonie religieuse et le repas de noces, mais encore il fut présent à la jeune mariée d'une valeur de plus de 40,000 livres en vaisselle d'or et d'argent, et gratifia le père d'une pension de 400 écus d'or, reversible sur ses enfants jusqu'à la mort du dernier. Duret assistait à tous les repas de son souverain, ce qui a fait croire qu'il était son premier médecin ; et cette erreur, com-
 mise par Ant. Teissier, a été copiée par le P. Nicéron, par l'abbé Per-
 netti, et par l'abbé Goujet (*Hist. du coll. roy.*) Duret avait une mémoire prodigieuse ; il savait par cœur toutes les Œuvres d'Hippocrate, et aimait à rapprocher ses observations de celles de ce prince de la médecine, pour lequel il professait une vénération singulière, comme l'atteste la nature même des écrits qu'il nous a laissés et qui sont au nombre de trois : en voici les titres : I. *Adversaria*, in Jac. Hollerii libr. de morbis internis, Paris, 1567, in-8°. Duret a étendu ici la doctrine de son maître et y a ajouté ses propres observations : ce commentaire, vrai traité de pathologie interne, est terminé par une série de théorèmes, espèces d'aphorismes, qui n'ont pas toujours le mérite d'être fondés sur l'expérience, et dont plusieurs même se ressentent manifestement des théories erronées qui régnaient dans le 16^e. siècle. II. *Interpretationes et enarrationes in magni Hippocratis coacas prænotiones*, gr. lat., Paris, 1588, etc., in-fol. ; Strasbourg, 1633, in-8° ; Genève, 1665, in-fol. ; Leyde, 1737, in-fol., excel-
 lente édition. Lyon, 1784, in-fol. C'est le plus considérable et le plus important des ouvrages de Duret,

qui y consacra trente années de sa vie : il a été publié par les soins de Jean Duret, son fils, qui y mit la dernière main et le dédia à Henri III. Cette production consiste d'abord en une version, qui exprime plutôt le sens que les paroles mêmes d'Hippocrate, puis en un commentaire étendu où l'auteur rétablit des passages entiers du texte grec, éclaircit ceux qui sont obscurs ou douteux, et s'efforce de concilier les plus difficiles et qui paraissent le moins d'accord; travail d'autant plus ingrat, qu'il s'applique à un écrit que ses nombreuses imperfections ont fait regarder par la plupart des hellénistes et des praticiens savants, tels que Galien, Foës, Mercuriali, etc., comme apocryphe et postérieur au vieillard de Cos, quoiqu'en plusieurs endroits il porte évidemment le cachet hippocratique. Rappelons toutefois, pour montrer l'importance de ce commentaire, que Frédéric Hofmann en conseillait la lecture à ses disciples, et que Boerhaave disait que c'était un « livre » inestimable, dans lequel Hippocrate est en quelque sorte expliqué » par un second Hippocrate. » III. *In magni Hippocratis librum de humoribus purgandis, etc., Commentarii, editi à Petro Girardet, gr. lat., Paris, 1651, in-8°; iterum recensuit Justus Godofredus Günz, Leipzig, 1745, in-8°.* Ce dernier écrit de Duret, qui, comme le précédent, n'a été publié qu'après sa mort, est une bonne paraphrase de plusieurs des livres d'Hippocrate qui sont rangés dans la classe des illégitimes. Passionné pour tout ce qui portait le caractère de la médecine de Cos, l'auteur semble avoir pris à tâche de la faire admirer jusque dans ses productions les moins parfaites, ou celles que l'on regarde avec

raison comme données par ples d'Hippocrate après sa par des copistes peu fidèles ces ouvrages, Duret avait fait *mentaire* sur les six prétentions des aphorismes d'Hippocrate mais cet écrit est perdu. sous le rapport littéraire, remarquable par un style ment pur et fidèle aux règles de la langue latine, qu'il parlait : une rare facilité; il possédait parfaitement le grec, qu'il a traduit un grand nombre de passages d'Hippocrate mal entendus des traducteurs ou tronqués par de mauvais copistes : l'arabe même ne lui était étranger; il lisait Avicenne dans sa langue naturelle. Si nous l'examinons comme praticien, nous voyons un des plus fidèles observateurs de la nature, un médecin qui, par son expérience, ment nourri de la doctrine d'Hippocrate, savait, comme le vieillard de Cos, prévoir et atténuer les crises, était ennemi de la pharmacie des arabes, et aussi de l'aveugle empirisme que dominait dans les écoles. Il répétait souvent ce mot, qui devrait être présent à la mémoire de tout médecin philosophe : *Bona est inter medicos a dissensio, pessima voluntas* que l'astrologie fût fort en vogue au siècle de Duret, il savait que la contagion, et ne croyait plus aux rêveries des astrologues, qu'aux amulettes, aux pratiques superstitieuses, aux annes d'or, etc. Enfin, en voulant marcher sur les traces de son maître, on peut dire qu'il l'a laissé bien loin derrière lui. L'ouvrage de Duret, par J. B. L. Chomel (1765, in-12), a été couronné par l'Académie de médecine de Paris. R.

T (JEAN), fils du précédent à Paris en 1563, et fut grande partie par les soins de son père. Reçu docteur le 4 septembre 1584, il succéda à celui-ci comme médecin au collège de la Trinité en 1586, place dont il se démit deux ans après, en faveur de son fils, pour se livrer tout entier à l'exercice de son art. Étant médecin et célibataire, Duret eut une carrière brillante qui décida de sa vie : il sauva la vie à la fille d'un grand seigneur affectée d'une maladie très grave, cette demoiselle, pénétrée de la reconnaissance, la lui donna par le don de sa main. Duret fut par là même le médecin de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, et il partagea avec lui le fanatisme qui s'était emparé de têtes à cette époque. Il fut mis en cause pour la France. Il disparut du massacre de la Saint-Barthélemy, que la saignée était venue comme au printemps. Il fut accusé de la conspiration de Mantes, pour but de tuer les maréchaux de Biron et de Bouillon, et de la personne du roi. Insensé, noir dessein, qui n'eut pas de succès, Henri IV ne pardonna jamais. Duret, qui d'ailleurs avait dit en 1574 de Davy Duperron, devenu cardinal, qu'il fallait faire avaler des pilules césariennes à ces coups de poignard dont il était percé au milieu du sénat). Duret, protégé de Marie de Médicis, dont il possédait toute la confiance, Duret ne put jamais obtenir la place de premier médecin : Henri IV, répondit le roi à son fils, si tu lui en parles, qu'il se taise, que je le laisse vivre, et que tu saches bien le mal qu'il m'a

« voulu procurer il y a long-temps. » En 1608, la faculté le destitua de son droit de régence, pour avoir négligé de présider à son tour, et avoir consulté avec Duchesne et Turquet de Mayerne. Deux ans après, il fut nommé premier médecin de la reine. Il mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 31 août 1629, à l'âge de soixante-six ans. C'était un homme d'esprit, un médecin savant, un praticien habile, et quelquefois aussi un confrère peu indulgent. À l'exemple de son père, pour qui il avait la plus grande vénération, il détestait le charlatanisme, et faisait la guerre aux rêveries astrologiques de son temps. Malgré l'opinion du parlement contre la saignée dans la petite vérole, il conseillait ce moyen : *Domini de parlamento*, disait-il, *nil intelligunt de re nostra*. Les travaux littéraires de Jean Duret sont peu étendus ; nous avons seulement de lui : I. Un *Commentaire* sur les 58 dernières *prémonitions coaques*, lequel termine le grand ouvrage de son père, dont il fut aussi l'éditeur, et qu'il dédia au roi Henri III. On trouve dans ce commentaire le complément de la doctrine de Louis Duret, et le même attachement pour la médecine hippocratique ; II. *Advis sur la maladie*, Paris, 1619 et 1623, in-8°, petit ouvrage concernant les préservatifs et la curation de la peste, et entrepris à l'occasion des maladies contagieuses qui ravageaient assez souvent la capitale. R.—D.—N.

DURET (CLAUDE), né à Moulins, avocat, et ensuite président au présidial de cette ville, mourut le 17 septembre 1611, dans un âge peu avancé. Claude Feydeau, docteur en théologie, son ami, prononça son oraison funèbre dans laquelle on apprend que Duret, « par ses doctes » livres imprimés, par ses disertes

» harangues et par ses honnêtes des-
 » portements, plaisait au roi Henri
 » IV. » Il était ami d'Olivier de Ser-
 res, qu'il cite avec de grands eloges
 dans son *Histoire des plantes*, et de
 Du Bartas, dont il a commenté la *Se-
 conde Semaine*. On a de Duret : I. *Discours des causes et effets des*
décadences et mutations des em-
pires, Lyon, 1594, in - 8^e.; II. *Discours de la vérité des causes*
et effets des divers cours, mouve-
ments, flux, reflux et saline de
la mer Océane, mer Méditerranée
et autres mers de la terre, Pa-
 ris, 1600, in - 8^e.; III. *Histoire*
admirable des Plantes et Herbes
esmerveillables et miraculeuses en
nature, mesmes d'aucunes qui sont
vrais zoophytes, ou plant'-anima-
les, avec leurs pourtraits au natu-
rel, Paris, 1605, in-8^e. Cet ouvrage
 rare et curieux est orné de figures en
 bois. L'auteur y montre une grande
 érudition, mais peu de jugement et
 point de critique. Il traite de l'arbre
 de vie du paradis terrestre, d'un
 autre dont les feuilles se changent en
 oiseaux si elles tombent sur terre, et
 en poissons si elles tombent dans l'eau.
 On y trouve réuni tout ce que les
 voyageurs et les botanistes anciens et
 modernes avaient rapporté de plus
 singulier sur les plantes: dans le nom-
 bre il se trouve beaucoup de faits qui
 ont été confirmés depuis; mais il en
 est beaucoup d'autres qui ont été re-
 lègues parmi les fables les plus ab-
 surdes. L'auteur n'en a supposé au-
 cun; il n'a que le tort de les mettre
 tous sur la même ligne. Il en est de
 même des figures, qu'il a toutes co-
 piées, excepté celle du *Boramets*, ou
 agneau de Scythie, qui est le fruit de
 son imagination; IV. *Trésor de l'his-*
toire des langues de cet univers,
 Cologny, 1613, ou Yverdon, 1619,

in-4^e. Cet ouvrage n'a et
 édition, et les exemplair
 que par le frontispice. Il
 trois ans après la mort c
 ce fut Florimonde Berge
 son épouse, qui en ren
 le manuscrit à Pyrame
 pour l'imprimer. Claudi
 fit la préface, qui n'es
 qu'un pauégryrique de D
 tispice annonce l'histoi
 gues; mais dans ce nom
 prises les langues des a
 oiseaux. L'ouvrage est
 chapitres. L'auteur trai
 l'origine des langues,
 miracle de la tour de B
 ensuite de l'hébreu, du
 tin; ce qu'il dit des lang
 de l'Europe est très si
 chapitre de la langue fr
 plus court de tout le
 Duret y annonce le pro
 à part. On trouve dans
 des choses très singulière
 ple, au chapitre 87, fa
 les Hébreux écrivent de
 che, pour imiter le m
 premier ciel; les Grecs
 modernes, de gauche à c
 vant le mouvement du s
 les Indiens de haut en b
 la nature a donné aux h
 haute et les pieds bas. E
 chapitre, intitulé: *des j*
vros du monde, il parle
 composé par l'ange Ra
 d'Adam, que les Juifs d
 sédaient encore de son t
 pitre relatif aux langues
 ne remplit pas son titre;
 conte comme une chose
 sous le règne de Henri I
 la cour un perroquet qu
 tinctement plusieurs psau
 çais. Ces exemples suffise
 ver que Duret manquait

o, et que Reiske n'avait pas qualifié l'ouvrage de rapsode ne saurait nier en même il n'y ait beaucoup de savoir, et en travers de contes ridicules choses vraiment curieuses.

W—s.

T (JEAN), et non *Francine* on l'a dit dans le *Dictionnaire universel*, où d'ailleurs il articles sous chacun de ces titres, vers 1540, à Moulins, famille de robe, originaire de la région. Il mérita la réputation de juriconsulte, fut pourvu de l'avocat du roi au présidial, remplit avec distinction, et à commencement du 17^e. Il n'a pu découvrir si c'est de la part d'Estoile, dans son *Journalet de Henri IV*, en ces termes : « le 28 juin 1605, mourut à M. Duret, avocat à la cour, bon et ami, regretté de tous les palais pour son bel esprit et sa science. » On a de Jean Duret ouvrages de droit et de pratiques inutiles par les changements éprouvés le régime des lois, mais dont quelques-uns qu'il avait fait une étude particulière de l'Histoire de France; on que les principaux : I. *Paraphrase sur le style de la Sénèque du pays de Bourbonnois*, 1571, in-8°; II. *Traité des amendes, extrait des annales de Solon, Dracon, etc., pratique françoise*, Lyon, 1583 et 1588, in-8°. Les éditions sont augmentées; celle est marquée rare dans plusieurs catalogues; III. *Harmonie et usages des magistrats romains officiers françois, tant laïcs que ecclésiastiques*, Lyon, 1574, in-8° Garnier a profité des re-

cherches de Duret, dans son *Traité de l'origine du gouvernement françois*. IV. *Commentaire sur la Coutume du duché de Bourbonnois*, Lyon, 1580, in-fol. — Un autre Jean Duret a publié des *Commentaires sur la Coutume de l'Orléanois*, Orléans, 1609, in-4°. W—s.

DURET (NOËL), astronome, né à Montbrison en 1590, était parent du précédent. Il professa les mathématiques à Paris, obtint le titre de cosmographe du roi, fut pensionné par le cardinal de Richelieu, et mourut vers 1650, après avoir publié plusieurs ouvrages, dont aucun n'a obtenu un succès remarquable. On a de lui : I. *Nouvelle théorie des planètes, conforme aux observations de Ptolémée, Copernic, Tycho, Lansberge, et autres excellents astronomes, tant anciens que modernes*, Paris, 1635, in-4°; II. *Primi mobilis doctrina, duabus partibus contenta, ephemeris ab anno 1638, ad annum 1642*, Paris, 1638, in-4°; III. *Première partie des tables Richelienues, avec une brève partie des planètes selon Képler, pour le méridien de Paris*, latin et français, Paris, 1639, in-fol.; IV. *Supplément des tables Richelienues*, Londres, 1647, in-fol.; V. *Ephemerides motuum celestium Richelienues, ab anno 1637 ad annum 1651, ex Lansbergii tabulis; Isagoge in astrologiam, etc.*, Paris, 1641, in-4°. Pernetty lui attribue encore (voy. les *Lyonnois dignes de mémoire*, tome 1^{re}, page 208) un *Traité de la géométrie et des fortifications régulières et irrégulières*, Paris, 1643, in-4°. — On ne doit pas confondre cet astronome, comme l'a fait König (*Biblioth. vetus et nova*) avec Noël Duret de la même famille, cordelier, professeur de théo-

logie à Paris, et auteur de l'*Admiranda opera ordinum religiosorum in universa ecclesia Deo militantium*, le Puy, 1647, in-fol. W—s.

DURET (JEAN), carme-déchaussé, sous le nom de *Michel Ange de Ste.-Françoise*, né à Lyon le 24 janvier 1641. Il ne dut qu'à ses vertus et à ses talents les places distinguées qu'il a occupées successivement dans son ordre. Il mourut le 29 janv. 1725. On a de lui la *Vie de Sœur Françoise de St.-Joseph, carmelite*, Lyon, 1688, in-4°. Elle est assez bien écrite, et est dédiée à la duchesse de Savoie. — DURET (Pierre-Claude), petit-neveu du précédent, mort le 13 juin 1729. Il a composé une Histoire des voyages aux Indes orientales, in-4°. (1), quelques livres de dévotion, entre autres, la *Vie de Ste. Thérèse*; Lyon, 1718, in-12; celle de *St. Jean de la Croix*, Lyon, 1727; et celle de *St. Bonaventure*. — DURET (Edme-Jean-Baptiste), religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, né à Paris, le 18 novembre 1671, mort dans l'abbaye de Saint-Riquier, le 23 mars 1758. Il avait été associé pendant deux ans aux travaux littéraires de dom Mabillon. C'est lui qui a été le réviseur des principaux ouvrages de piété de dom Morel. Nous lui devons encore l'édition du *Traité de la Prière publique*, de l'abbé Duguet, des trois premiers volumes des *Lettres* et des autres ouvrages de cet homme célèbre, ainsi que la traduction du *Christiani cordis gemitus Soliloquia*, de Hamon, qu'il fit paraître sous le titre

(1) Cet ouvrage, que Pernety ne désigne pas avec plus de précision, parait n'être que le *Voyage de Marseille à Lima*, et dans les autres lieux des Indes occidentales, par le sieur D., Paris, 1720, in-8°. Le Duret, auteur de ce livre, se qualifiait bachelier et chirurgien à Bourg-en-Bresse. Au reste, Labat regarde ce voyage comme imaginaire.

de *Entretiens d'une Âme avec Dieu*, Avignon, (Paris, Lotin), 1740, in-12. G. T—x.

DUREUX. Voy. DURY.

I DUREY DE NOINVILLE (Jacques-Bernard), fils de Pierre François Durey, écuyer, naquit à Dijon le 3 décembre 1683, fut reçu conseiller au parlement de Metz en 1726, et président au grand conseil en 1751. Cette dernière place ayant été supprimée en 1758, Durey s'adonna à la littérature. Il avait, en 1753, remporté un prix à l'académie des inscriptions et belles lettres, et il avait été, la même année, reçu dans cette compagnie avec le titre, unique alors, d'associé libre. Il est mort le 20 juillet 1768. On a de lui : I. *Histoire de theatre de l'Académie royale de musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent*, 1755, in-8°; seconde édition, augmentée, 1757, 2 parties in-8°. Ce livre est anonyme, a été attribué par quelques personnes à Travenol, violon de l'opéra. L'auteur fixe l'introduction de l'opéra en France, à 1645, sous le cardinal Mazarin. Après l'histoire de l'opéra il en donne les règlements, puis des notices sur les auteurs, musiciens, acteurs et actrices les plus célèbres de ce théâtre. Dans quelques exemplaires, à la fin du volume, on trouve un *Catalogue de quelques livres qui traitent de l'opéra, etc.* qui ont rapport à l'histoire du théâtre de l'Opéra. II. *Dissertation sur les bibliothèques, avec une table alphabétique tant des ouvrages publiés sous le titre de bibliothèques, que des catalogues imprimés de plusieurs cabinets de France et des pays étrangers*, Paris, 1758, in-12. III. *Table alphabétique des dictionnaires et des sortes de langues et sur les sciences, les arts, etc.*

in-12. Ces deux derniers sont presque toujours reliés : le temps les a rendus insaisissables. Haillet de Couronne en avait un et annonçait une nouvelle édition ; la mort l'a empêché de publier. V. *Almanach nouveau pour 1762, avec une dissertation Calendriers, les Almanachs, 1762, in-12* ; V. *Recherches sur les fleurs de lis, et sur les fautes qui avaient droit de les porter sur leurs armes, 1757, in-12*, fin du tome V du *Dictionnaire ogique*. VI. *Histoire du conseil des maîtres des requêtes de du roi, depuis le commencement de la monarchie française jusqu'à présent (1753)*, insérée dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. xxvii. Il avait laissé manuscrit des *Mémoires sur les ambassades à la Porte*, mais en plusieurs volumes in fol., qui ont été achetés pour le dépôt des étrangères. A. B.—T.

REY D'HARNONCOURT (J.), receveur général des finances, et frère du précédent, est né le 27 juin 1765, après avoir écrit : I. *Dissertation sur l'usage du miroir à la glace, 1765, in-12*. Dans la saison l'auteur buvait à la santé. II. *Mélange de maximes, de maximes et de caractères, avec l'induction des Conclusions d'André Scipion Maffei, avec le portrait à côté, 1755, in-8°*. ; 1763, — Son fils, DUREY DE MORSAN (J.-Marie . . .), né en 1717, avoir achevé ses études, ne se sépara de son père, riche à cinquante mille livres, qu'une pension de 600 liv., cours aux usuriers, dérangea l'argent à un tel point qu'il fut obligé de s'expatrier. Il se réfugia d'abord à Neuchâtel, puis alla à Ma-

drid, « où, dit M. Barbier, il ramassa » beaucoup de matériaux et un grand » nombre d'anecdotes sur l'administration et sur la vie privée du cardinal Alberoni. » Il les refondit et leur donna le titre de *Testament politique du cardinal Alberoni*. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, Durey de Morsan montra son manuscrit à Maubert de Gouvest, qui, tout en disant que ce travail ferait fortune, n'en donna que vingt écus, et le publia avec ses initiales (M. D. G.), 1755, in-12. Durey de Morsan mourut à Genève, en 1795. On a encore de lui : I. *Discours de réception à l'Académie de Nancy, Paris (1757)*, in-4° ; II. *Traité succinct de morale, ou Lois immuables, 1778, in-12* ; III. *Moyens de lire avec fruit, traduit de Sacchini, 1785, in-12*. IV. *Anecdotes pour servir à l'histoire de l'Europe (Paris, Duchesne 1757)*, in-12 ; V. Quelques ouvrages dramatiques : *le Voyage de l'Amour, la Statue animée, les Amours du docteur Lanternon* ; on ne trouve aucune mention de ces pièces ni dans le *Catalogue de Pont de Veyle*, ni dans le *Dictionnaire des Théâtres*, par Lérès. Il avait fait un *Procès du diable* ; Bioernstahl, qui en parle, dit que cet ouvrage n'était pas encore imprimé. Enfin il travaillait en 1773 à une *Vie de Voltaire*. Il demeurait alors à Ferney, et avait dans sa chambre un portrait de J.-J. Rousseau placé au-dessous d'un crucifix, et au bas il avait écrit ce distique :

*Antè meos oculos pendet tua, Rufe, tabella
Pendantis colitur sic mihi forma Dei.*

Un jour qu'il était absent, Voltaire entra par hasard dans cette chambre, et ayant aperçu les deux vers, il effaça sur-le-champ le dernier, et y substitua celui-ci :

Sed cur non pendet vestra figura viri?

Durey n'eut pas de peine à reconnaître la plume caustique de Voltaire ; mais il se tut, et ne fit pas semblant d'avoir remarqué le changement fait à son distique.

A. B.—r.

DUREY DE MEINIÈRES (JEAN-BAPTISTE FRANÇOIS), était fils de J. B. Durey de Viencourt, président au grand conseil, et frère de Durey de Noinville. Durey de Meinières fut président de la deuxième chambre des enquêtes au parlement de Paris. Il obtint sa retraite en 1758, et mourut le 27 septembre 1787. Il avait épousé, en secondes noces, une femme connue par plusieurs ouvrages (Voy. BELLOT.). « Le président de Meinières » avait consulté, dit J. S. Bailly, les » registres du parlement et en avait » fait un dépouillement général ; des » recueils, des extraits, des disserta- » tions, des tables raisonnées sur toute » espèce de matières, historiques, » politiques, critiques, formaient plus » de cent volumes in-folio. » Deses- » arts dit que ces manuscrits ont passé dans la bibliothèque de M. Brancville, ci-devant procureur du roi au Châtelet. Depuis, et il y a une huitaine d'années, il ont été vendus publiquement et disséminés. Durey de Meinières coopérait aux *Mémoires secrets* (V. BACHAUMONT.) ; il y fournissait les articles concernant le parlement, la magistrature et les lois.

— **DUREY DE SAUVOY** (Joseph), marquis du Terrail, maréchal-de-camp et fils d'un troisième frère de Durey de Noinville, est auteur des ouvrages suivants : I. *Le Masque*, 1750, in-12 ; II. *la Princesse de Gonzague*, 1756, in-12 : ce sont deux romans. III. *Lagus*, tragédie, imprimée, mais non représentée, 1754, in-12. En 1764, de concert avec M^{me}. de Crussol d'Uzès de Montausier, son épouse, il fonda un prix

annuel de 400 liv. à l'académie de Dijon, et à la disposition de mettre les fonds communs me qu'on prélevait sur les des académiciens, pour les naîtres. Il est mort en juin 1787. Le marquis Du Terrail était, *Mémoires secrets*, « fils d' » rier à l'extraordinaire de » et par des arrangements » avait pris le nom distin » mère, issue du chevalier. Il avait composé plusieurs théâtre qui sont restées mais qu'il faisait jouer sur le si que théâtre à Epinay. A.

DURFÉ. V. URFE (HON D'URFEY (THOMAS) auteur dramatique anglais, protestants français réfugiés vers le milieu du 17^e. siècle destiné au barreau ; mais que ces dans la carrière plus sedit la littérature légère, lui fin donner de bonne heure une é laquelle il n'avait aucun goût lent pour la poésie et les agr son esprit lui firent un gr bre d'amis. Attaché par la cause royale, il composa parti opposé des odes et de qui lui gagnèrent la faveur les II. L'auteur du *Guard* 67, dit « qu'il se souvient d plus d'une fois ce monarque sur l'épaule de D'Urfey, et fr une chanson avec lui, » car joignait au talent de comp chansons, celui de les chan une grâce particulière, et beaucoup de gaieté. Il jouit d'une certaine faveur à la Guillaume III, dont il avait de décider la grave physion donna au théâtre anglais u nombre de comédies fortent guées et s avec assez de

ni règne une extrême licence, et leur assurant un succès momentané dans un siècle dissolu, les abandonna de la scène lorsque les mœurs eurent repris une pureté empire. Malgré ces succès, Dryden, qui n'avait jamais eu de succès à l'économie, se trouva vers la fin de sa vie dans une misère. « Celui qui avait, dit Addison, composé plus d'odes que Horace et environ quatre fois autant de comédies que Térence, se butte aux importunités d'une multitude de gens, qui, après lui avoir mis long-temps fourni toutes les modes de la vie, ne voulaient, comme on dit, se laisser payer de l'usage. » Menacé de la prison, Dryden trouva un bienfaiteur dans un homme, qui lui obtint le produit d'une représentation des *Sœurs intrigantes* (de D'Urfey). Il mourut à 65 ans, dans un âge avancé, après avoir fait l'amusement des sociétés les plus brillantes, depuis le commencement du règne de Charles II, jusqu'à la fin du règne de George I^{er}. On lui a laissé trente-neuf pièces de théâtre, tant tragédies que comédies, plus de 160 poèmes, notamment des ballades et des sonnets, dont une grande partie se trouve imprimée dans un recueil en 6 vol. in-12, intitulé : *Ries raissez, ou Pilules pour chasser la mélancolie*.

S—D.

DURFORT (Hector de), que les uns appellent *Astorgio* ou *Astorfort*, était comte de Romagne et général de l'église au milieu du 4^e siècle. Pendant le séjour qu'il fit à Avignon, les états de l'église étaient partagés entre un grand nombre de petits princes qui ne reussaient plus l'autorité du Saint-Siège. Clément VI voulut, en 1350,

les ramener à l'obéissance, et il en donna la commission à Astorgio de Durafort, son parent, qu'il nomma comte de Romagne. Mais Durafort, dans cette commission, ne déploya d'autre habileté que celle d'ourdir des trahisons ; il laissa en paix ses ennemis, pour tourner ses armes contre ses alliés, et fit arrêter avec perfidie Jean de Pepolo, seigneur de Bologne, qui était venu dans son camp conférer avec lui, et par ses artifices maladroits il attira à l'ennemi des Visconti, puissants seigneurs de Milan, et les guerres les plus dangereuses que le Saint-Siège ait eu à soutenir. — **DURFORT** (Galhard de), fut l'un des barons nommés pour la réduction de la Guyenne, par le traité du 12 juin 1461. Il signa la même année la capitulation de la ville de Bordeaux ; rendit, en 1452, hommage à Charles VII pour sa terre de Duras, et se retira l'année suivante en Angleterre, où le roi Henri VI lui donna le gouvernement de Galais, et le fit chevalier de l'ordre de la Jarretière. Le roi de France, mécontent de cette conduite, confisqua ses biens, qui furent partagés entre le comte de Dampmartin et le seigneur Dulau. Charles, duc de Bourgogne, le fit son chambellan en 1470, et le roi d'Angleterre lui accorda le même titre. Édouard IV, voulant le dédommager de la perte de ses biens et l'attacher à sa personne, lui fit don de la seigneurie d'Esparre en Guienne ; mais Louis XI l'ayant rappelé en France, le rétablit dans ses biens en 1476, et il resta fidèle à ce souverain jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1487 en Bourgogne, où il combattait pour lui. — **DURFORT** (George de), fils du précédent et d'Anne de Suffolk, était surnommé le *Cadet de Durfort à la grande barbe*. Le roi Louis XII,

voulant se l'attacher, lui accorda 400 liv. de pension en 1507; aussi continua-t-il à servir ce prince avec zèle, particulièrement à la bataille d'Aignadel en 1509, et à celle de Ravenne en 1512, où il commandait mille hommes de pied. Il fut gouverneur de Henri d'Albret, roi de Navarre, et mourut l'an 1525, sans postérité de Jaquette Dupuy-Dufour, qu'il avait épousée en 1518. B. M—s.

DURFORT. V. DURAS et LORGES.

DURHAM (JACQUES), théologien écossais, né en 1620, dans le Lothian oriental, mort à Glasgow, en 1658, âgé de trente-huit ans. Il jouissait d'une fortune assez considérable, et ce ne fut qu'à la sollicitation de quelques amis qui connaissaient ses talents et désiraient de les faire connaître, qu'il entra dans la carrière ecclésiastique, où il se distingua par son éloquence dans la chaire, par sa modération à une époque orageuse, et par ses vertus privées. Son application à l'étude, et son assiduité à visiter les malades et à remplir les fonctions de son état, abrégèrent vraisemblablement ses jours. On a de lui un *Traité sur le Scandale*, un *Commentaire sur les Révelations*, des Sermons et d'autres écrits de théologie. X—s.

DURICH (FORTUNAT), savant barnabite, docteur en théologie, naquit à Turnau en Bohême, en 1730, et non pas en 1735 ou 1735, comme on l'a prétendu. Il fut professeur de théologie et de langue hébraïque à l'université de Prague, et co-recteur dans son monastère. Après la suppression de son ordre en Bohême, il se retira à Vienne, et quelques années après à Turnau, son lieu natal, où il mourut le 30 août 1802. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont : I. *Eutychie Benjamin Transalbin Diss.*

philologica de vocibus mim et Belathem., Ex. 11. s. l., 1763, in-folio *templi salvatoris et monasterii minimorum S. Fr. Pauli veteris Prage spectoricum*, Prague, 1771. III. *Diss. de slavo-Bohem codicis versione*, ibid., 1771, in-8°; IV. *Bibliotheca slavicissima dialecti communis ecclesiasticæ slavorum gentis*, 1795, grand in-8°. Il a été principal collaborateur de la dernière édition de la Bible bohémienne donnée par les barnabites de

DURIT (MICHEL), avoué sénéchal d'Orléans, sa patrie, 1598, sans qu'on sache bien l'année de sa naissance ni par un livre qui, dans de la ligue, fit un certain intitulé : *Michaelis Rivi francus, sive de fide gal Franciscum Balzacum An* Paris, Thieri, 1589, in-8°. L'ouvrage fut fait à l'occasion de la ligue des Guises. Il obtint la même honneur de la traduction sous le titre de *la Vie que le bon Français*, ou de *l'histoire des Gaulois*, in-8°. Durit reproches à François d'Entragues, d'affaiblir le d'une association dont il avait des premiers appuis. Il y a un livre, dit le P. Lelong, de tances curieuses qui appartiennent à l'histoire du temps, et qu'on trouve là.

DURIVAL (NICOLAS) secrétaire de l'intendance de greffier du conseil d'état de Nancy, et enfin lieutenant de Nancy, était né à Commercy le 17 novembre 1725. Après avoir

s, il fut placé dans les intendance, et s'appliqua à acquérir les connaissances à un administrateur pour remédier à l'imperfection des connaissances sur la topographie lorraine, il forma le projet d'une qui, s'éloignant également de l'aridité de la nomenclature et de la prolixité des histoires, contiendrait des notices exactes, bourgs et villages de la province. Il publia d'abord pour mieux connaître si son projet était goûté, et pour des secours aux personnes qui en avaient besoin, il en fit enfin paraître, après de long travail et de recherche, *Description de la Lorraine*, que l'on regarde, avec raison, comme un modèle des ouvrages de ce genre. Durival était membre de l'Académie de Nancy depuis 1760, et fut nommé à cette compagnie d'honneur de mémoires sur l'utilité publique. Sa place de police ayant été supprimée, il fut nommé administrateur municipal. Quoiqu'il eût occupé la plus grande partie de sa vie dans des emplois lucratifs, il était pauvre, et il fut compris dans les savants auxquels la ville accorda des secours en 1766, le 21 décembre de cette année, à Heillecourt, près de Nancy : I. *Table des villes, bourgs, villages, etc. de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1748, in-8°. Réimprimée l'année suivante avec des additions, et une troisième édition en 1766. L'abbé Expilly dans son *Dictionnaire géographique de la France*, en donnant des renseignements à l'auteur ; II. *Mémoire sur la Lorraine et le Barrois*,

suivi de la Table alphabétique des villes, bourgs, etc., Nancy, 1753, in-4°. Il en avait fait imprimer l'année précédente un petit nombre d'exemplaires pour les distribuer à ses amis. Henriquez a inséré en entier la Table alphabétique dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de Lorraine*, dont elle forme le second volume, sans en nommer l'auteur ; III. *Coutume particulière à la Bresse, village de Lorraine*, Nancy, 1754, in-8°. ; IV. *Mémoire sur la clôture des héritages, le vain pâturage et le parcours en Lorraine*, ibid., 1763, in-8°. ; V. *Principes sur le pacage, le vain pâturage et le parcours*, ibid., 1766, in-8°. ; VI. *Introduction à la Description de la Lorraine et du Barrois*, ibid., 1774, in-8°. ; VII. *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1778-79-83, 4 vol. in-4°. : le quatrième volume est devenu plus rare que les autres, les exemplaires qui restaient chez le libraire ayant été vendus à un épiciers pendant la révolution. On peut regarder cet ouvrage comme le fruit de toutes les études de Durival ; les faits y sont présentés avec méthode, le style en est agréable, et les nombreuses indications sont d'une exactitude scrupuleuse. L'introduction, formant le premier volume, est une histoire complète de Lorraine, depuis Reinier au long cou, premier duc bénéficiaire de Lorraine (959), jusqu'à la mort de Stanislas. Sonnini a inséré dans sa *Bibliothèque physico-économique* trois Mémoires de Durival : I. *Considérations sur les plantations des routes de la Lorraine* (juin 1809) ; II. *Théorie de Léopold I^{er}, duc de Lorraine, pour la construction et l'entretien des grandes routes* (octobre id.) ; III. *Comparaison des effets du régime actuel des chaussées*,

avec ceux qui résultent des procédés de la théorie de Léopold I^{er}. (novembre, id.) W—s.

DURIVAL (JEAN), frère du précédent, fut après lui secrétaire des conseils d'état et des finances de Stanislas, duc de Lorraine, puis, en 1766, devint premier secrétaire des affaires étrangères, sous le ministère du duc de Choiseul; en 1777, il fut envoyé en Hollande en qualité de ministre de France. Il était né à Saint-Aubin, le 4 juillet 1725, et mourut à Heillecourt, le 14 février 1810. On a de lui : I. *Essai sur l'Infanterie française*, 1760, in-12; II. *Détails militaires*, 1758, in-12; III. *Le Point d'honneur...*; IV. *Histoire du règne de Philippe II*, traduite de l'anglais de Watson, Amsterdam, 1777, 4 volumes in-12 : il fit cette traduction avec le célèbre Mirabeau; V. Il a fourni des articles à l'Encyclopédie méthodique, pour l'*Art militaire*, et a laissé quelques opuscules inédits. — DURIVAL (Claude), frère des précédents, fut, comme eux, secrétaire des conseils d'état et des finances de Stanislas; né à Saint-Aubin, en 1728, il est mort à Heillecourt, le 2 mars 1805. On a de lui : I. *Mémoires et Tarifs sur les grains*, Nancy, 1757, in-4^o.; II. Un *Mémoire sur la culture de la vigne*, couronné en 1776, par l'académie de Metz, et imprimé, Paris, 1777, in-8^o.

Z.

DURIVIER (JEAN), graveur en médailles, né à Liège en 1687, et mort à Paris en 1761, s'est rendu recommandable dans la gravure; son goût pour cet art l'amena à Paris, où il étudia sous les meilleurs maîtres. Son mérite ne tarda pas à le faire connaître, et les distinctions les plus flatteuses devinrent en peu de temps la récompense de ses travaux. Il fut

nommé graveur du roi, obligeamment au Louvre, et fut reçu à l'académie de peinture et de sculpture le graveur qui a le mieux ressemblance de Louis XV. consacré quatre vers à la mémoire de cet habile artiste, dans le chant du poème de l'*Imaginat*

Derivier, c'est à toi de tenter ces travaux
Et si, dans nos remparts, des Vaudins
Brisent des monuments que le bon goût
Ton barin immortel les fera vivre encore

A

DUROC, DUC DE FAOU, à Pont-à-Mousson en 1772, d'assez bonnes études à l'école de cette ville. Son père était notaire, le destinait au état; mais la révolution vint virer une carrière qui le flattait. Il entra à l'école de (comme élève d'artillerie; et avoir été nommé lieutenant et il émigra, et passa plusieurs l'Allemagne. Revenu à l'école, il fut dénoncé comme et fut très près d'être arrêté émigré. Sorti de ce mauvais devint aide-de-camp du général pinasse, et fit en cette qualité mères campagnes de la ré. Ce fut par son ancien camarade, qu'il devint aide-de-Buonaparte en 1796. Il se rendit en Italie avec ce général, se au passage de l'Isonzo en 1800, accompagna Napoléon en Egypte, blessé d'un éclat de bombe à St.-Jean d'Acre. Il fut du nombre des amis dévoués que Buonaparte ramena avec lui dans sa fuite. Ce général se fut emparé de la ville par la révolution du 18 brumaire, confia à Duroc les missions importantes, et l'envoya à la cour de Berlin, Stockholm, de Vienne et de Bourg, dans les circonstan-

avoir s'acquitta toujours maître de ces missions ici eut toujours en lui confiance; il le combla de vœux, il le favorisa toujours. Pendant toute sa vie, à Paris et ailleurs, c'est toujours à Duroc confiés les soins nommés comme nécessaires à la personne impériale; à ses menades, valets, cuisiniers l'intérieur était sous surveillance et à son insouciant caractère froid, discret, raisonnable n'était plus prodigieux de détails. D'ailleurs, par son énergie il ne pouvait être un instrument passif, et il ne fut l'initiateur du mal; mais dur et insensible il l'exécuta ponctuellement; et s'il n'eût eu une mauvaise action empêchée, il n'a pas commis un seul crime; c'était le seul moyen de rester dans la vie, et sous ce rap- port il manquait aux vœux de son maître pendant quinze ans il ne le confiait des plus grandes et des plus petites in- timités souvent le mé- rite des plaisirs les plus délicats. Sa carrière militaire remarquable; cepen- dant, il remplaça un instant le commandement des grenadiers d'Allemagne le gé- néral, qui avait été blessé, dans l'emploi, accordé à un homme aux prétentions de quel- qu'un qui avait des droits. Duroc était plus propre à l'intérieur du palais que de la bataille; cependant il mourut le 23 Mars, à Wurtschen, où

il fut tué d'un boulet de canon, quoi- qu'il se tint alors fort loin de la mêlée. Buonaparte a rapporté, dans son bulletin de cette bataille, une conversation fort remarquable qu'il dit avoir eue avec son favori dans ses derniers moments. Si l'on en croit ce bulletin, Duroc dit à son maître « qu'il l'attendait dans le ciel, mais qu'il désirait que ce ne fût que dans trente ans, afin qu'il pût achever le bonheur de la France. » Le fait est que Duroc expira presque subitement, et qu'il put à peine pro- férer quelques paroles. Ce général avait obtenu des faveurs et des titres de toute espèce; il était président à vie du collège électoral de la Meurthe, grand officier de l'empire, grand ma- réchal du palais, duc de Frioul, etc., etc. Tous les souverains de l'Europe l'avaient à l'envi décoré de leurs or- dres, et il en avait reçu les plus ri- ches présents. Son corps, embaumé, fut apporté à Paris, et déposé dans l'église des Invalides. M. Villemain avait été chargé par le ministre de l'intérieur de prononcer son ora- son funèbre, dans une pompeuse cé- rémonie que Buonaparte voulait con- sacrer à sa mémoire; mais cette cé- rémonie, retardée par les circonstan- ces de la guerre, n'aura sans doute jamais lieu; et l'oraison, qui n'a- vait pas même été commencée par M. Villemain, ne sera vraisemblable- ment faite par aucun autre orateur.

M. D. J.

DUROCHER. Voy. GUÉRIN.

DUROI (HENRI). V. DUROY.

DUROI (JEAN-PHILIPPE), méde- cin de Brunswick, né en 1741, et mort en 1786, se fit connaître comme naturaliste par des observa- tions botaniques sur quelques espèces particulières de roses et de saules, qu'il publia dans sa thèse inaugurale

(Helmstædt, 1771). Fixé près de la famille des Veltheim, il entreprit de faire connaître les services qu'ils rendaient à leur pays par l'introduction et la naturalisation de beaucoup d'arbres et d'arbustes étrangers, surtout de l'Amérique septentrionale, qu'ils cultivaient sur leurs propriétés d'Harbke, près de Helmstædt. Ce fut en publiant leur histoire rangée par ordre alphabétique, sous ce titre : *die Harbkesche Wilde Baumzucht*, Brunswick, 1771-72, 2 vol. in-8°. avec six planches. On y trouve des notions précieuses sur l'introduction de plusieurs de ces plantes. C'est un ouvrage très estimé. J. Frédéric Joas en a donné une seconde édition en 1795. Linné le fils avait dédié à Duroi un genre sous le nom de *Duroia* ; mais il a été réuni depuis au genre *Genipa*.

D—P—s.

DUROLLET (le bailli, et suivant d'autres le marquis), est le nom sous lequel est connu un auteur dramatique du 18^e siècle. Il paraît qu'il était commandeur de l'ordre de Malte. Il mourut en 1786. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais un médiocre auteur : son mérite aujourd'hui est d'avoir excité le chevalier Gluck à se faire connaître, et d'avoir été son collaborateur. Les ouvrages de Durollet sont : I. les *Effets du Caractère*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sans aucun succès sur le théâtre Français, le 5 février 1752, non imprimée ; II. *Iphigénie en Aulide*, opéra, 1774, imprimé in-8°. C'est le premier ouvrage français dont Gluck ait fait la musique ; III. *Alceste*, opéra, 1776 ; IV. *Lettre sur les drames-opéras*, 1776, in-8°.

A. B—T.

DUROSOI (BARNABÉ FARMAIN DE ROZOT, connu sous le nom de), naquit à Paris en 1745, et s'adonna aux lettres. « Avec des talents au-

» dessous du médiocre, il
 » craint, dit M. l'abbé Sallé
 » Castres, de s'attacher à ce
 » a de plus difficile. La muse
 » métaphysique, l'histoire, le
 » die, n'ont point effrayé ni
 » ou pour mieux dire, il a traité
 » ces genres avec les derniers
 » du mauvais goût. » Ce jugement
 quelque sévère qu'il paraisse,
 contredit par personne. Palaut
 dans un vers, accolé Durosoi
 de Sainmore, ne manqua pas
 venir, dans une note, que « l'
 » à Rosoi ce que l'honnête aisé
 » à la mendicité. » Le 12 mai
 Durosoi avait été mis à la Bastille
 deux ouvrages, qui étaient, *les*
Jours (dont l'auteur est
 Remy) et *le nouvel Ami des He*
 Il y resta jusqu'au 21 juillet de
 rue année ; mais cette détention
 donna aucune importance d
 monde. Il ne cessa de prouver
 bien est mal fondé ce propos
 muu, qu'un mauvais ouvrage
 pose toujours de l'esprit, «
 » La Harpe, ceux de M. Duro
 » posent le contraire. » La révolution
 arriva, et Durosoi se mit à
 rangs des royalistes. Il rédigea
Gazette de Paris (qu'il ne
 confondre avec le *Journal de*
 Lorsque Louis XVI, ramené
 rennes, fut retenu dans le château
 Tuileries, Durosoi eut la pensée
 idée d'engager les partisans d
 s'offrir pour ses otages. Il se
 un assez grand nombre de prison
 dont il commença à donner
 dans sa feuille, et qui offrirent
 constituer prisonniers et cautions
 lières de Louis XVI, sous
 dition que ce prince obtiendrait
 berté. C'est cette circonstance
 naître l'ouvrage (rédigé par
 lage) intitulé : *Les Otages*.

Amille, Paris, 1814, second et dernier volumes. Cependant, les levants de plus en Durosai craignent de ces jours de ceux qui otages, et cessa d'en ; lui-même fut arrêté août 1792, traduit au el, condamné à mort 1792, et exécuté le flambeaux. « Il laissiographie moderne, chetée, dans laquelle royaliste comme lui le mourir pour son la religion le jour de l.. Il montra le plus oïd, demandant que tile au genre humain, ur lui l'expérience de du sang. » Durosai extrême médiocrité as incompatible avec nité de caractère. On s Dix-neuf ans, ou- cœur, 1762, in-12. liste, comédie en deux ss de Cécile à Julie, 1769, 2 vol. in-12 ; ilosophe, ou la Force 1765, 2 vol. in-12 ; poème en six chants, auteur y a trop négligé et la décence. V. Le lt et l'Esprit, poème us, 1766, in-8°. ie l'auteur ne possédait qualités qu'il voulait Œuvres mêlées (en e), 1769, 2 volumes ontenant des fables, es contes, des chan- . Essai philosophique ment des écoles gra- pour les arts méca- in-8°. VIII. Annales

de la ville de Toulouse, 1771 et années suivantes, 4 vol. in-4°. « Com- » pilation des plus minces annalistes, » dit M. l'abbé Sabatier, bigarrée de » différents styles, farcie de réflexions » parasites, constamment exprimées » avec une emphase ridicule et une » mortelle pesanteur. » Cet ouvrage valut cependant à l'auteur le titre de citoyen de Toulouse. IX. *Le Joyeux Avènement*, poème, 1764, in-8°. ; X. *Dissertation sur le Drame lyrique*, 1776, in-8°. ; XI. Beaucoup de pièces de théâtre ; savoir : *les Décis français*, ou *le Siège de Calais*, tragédie, 1765, in-8°. ; *Azor*, ou *les Péruviens*, tragédie, 1770, in-8°. : ces deux pièces n'ont pas été représentées ; *Richard III*, tragédie jouée en 1781, imprimée in-8°. ; *Henri IV*, ou *la Bataille d'Ivry*, drame lyrique en 3 actes, musique de Martini, 1774, in-8°. , qui eut quelque succès, et a été repris, avec quelques changements, en 1814 ; *La Réduction de Paris sous Henri IV*, drame lyrique en 3 actes, musique de Bianchi, 1775, in-8°. Durosai y fait si mal parler Henri IV, que La Harpe dit à cette occasion, « qu'il est » scandaleux que la police laisse ainsi » trainer sur les tréteaux d'Arlequin, » de grands noms profanés par d'im- » bécilles barbouilleurs. » L'espèce d'obstination avec laquelle Durosai semblait avoir pris à tâche de déshonorer la mémoire d'un héros cher aux Français, en le travestissant de la manière la plus ridicule dans ces deux pièces, « lui valut, dit Palissot, le » nom de Ravailac second. » Cependant, en 1783, Durosai, en supprimant les ariettes, et en y ajoutant une intrigue romanesque, reproduisit sa *Réduction de Paris*, sous le titre de la *Clémence de Henri IV* ; dans la préface de cette pièce, Durosai

parle d'une *Histoire de Henri IV*, par l'abbé Brizard, en trois volumes, qui n'a pas vu le jour. *Les Mariages samnites*, opéra en trois actes, musique de Grétry, 1776, in-8°; *les Deux Amis*, ou *le Faux Vieillard*, opéra en 3 actes, 1779, in-8°; *Pygmalion*, opéra en un acte, musique de Bonesi, joué en 1780, imprimé in-8°; *les Trois Roses*, ou *les Grâces*, opéra en 3 actes, 1778, in-8°, représenté à Versailles en 1777. *le Siège de Mézières*, comédie lyrique en 3 actes, dont le héros est Bayard, jouée en 1788, imprimée in-8°; *l'Amour filial*, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes. musique de Ragué, jouée en 1786, non imprimée. M. l'abbé Sabatier de Castres attribue à Durosot la *Dissertation sur Corneille et Racine*, suivie d'une *Épître en vers*, 1775, in-8°. M. Barbier attribue à Durosot *le Vrai ami des hommes*, Amsterdam, 1772, in-12; réimpr., Riom, 1796, in-8°, comme ouvrage posthume de Thomas. — C'est à Jean-Baptiste Durosot, docteur et professeur en théologie au collège royal de Colmar, conseiller ecclésiastique du prince évêque de Bâle, né à Béfort, le 10 février 1726, que l'on doit la *Philosophie sociale*, ou *Essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen*, 1752, in-12.

A. B.—T.

DUROY, ou DEROY ou REGIUS (HENRI), naquit à Utrecht, le 29 juillet 1598. Après avoir étudié la médecine et s'être fait recevoir docteur, il exerça sa profession dans sa ville natale, où son habileté lui valut une chaire qu'il remplit pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 10 février 1679. Lié d'amitié avec Ruineri, qui enseignait la philosophie à Utrecht, il apprit de ce dernier le système de Descartes, qu'il em-

b av re telle passion eni su philosophe fran qui ent vie iment le profit mdecine, et aillirent lui fai sa chaire. Mais ayant vouch augmenter sa réputation et so s'approprier la doctrine de D et en faire l'application à la tl la médecine, Duroy mit dans giat si peu de délicatesse et d nement, qu'il s'attira l'indig le mépris de Descartes; ce q ce médecin à abjurer publicu cartésianisme, en laissant subsister dans ses ouvrages grande partie des idées de son Si Duroy a eu des torts grave Descartes, on ne peut lui re mérite d'avoir défendu avec découverte de la circulation i contre les attaques peu men Primerose. Voici les ouvrages roy a publiés : I. *Spongia pro dis sordibus animadversum cobi Primerosii in theses in circulatione sanguinis*, Leyde, 1656, in-4°; II. *Physiologi cognitio sanitatis*, Utrecht, in-4°; III. *De hydrophobia*, 1644, in-4°; IV. *Fundament sices*, ibid., 1647, 1661, in c'est ce livre qui brouille Descartes, parce que le premi accusé d'avoir inséré dans son une copie presque entière de i des Animaux, du second; V. *damenta medicins*, ibid., in-4°; réimprimé sous ce titr *arte medica et causis ruralium*, ibid., 1657, 1664, in-4°; VI. *Hortus academic trajectinus*, ibid., 1650, in-8°. *Philosophia naturalis*, Amst 1651, 1654, 1661, in-4°. pul français à Utrecht, en 1686, i VIII. *Praxis medica medicat exemplis den mstrata*, Amst

Utrecht, 1668, in-4°. a de remarquable, que chaque maladie est éclaircie par des particularités (V. CONAD-*Explicatio mentis hu-*cht, 1659, in-4°. La uvrages de Duroy porte de la philosophie car-

R—D—N.

...), homme de loi, fut u tribunal de district de rtement de l'Eure, lors lon de l'ordre constitu-re, député suppléant à ationale législative, et convention, où il siégea us ardents révolution- n la mort du roi sans les événements du 31 poursuivit vivement les des événements avaient rticulièrement son col- lent il demanda la mise , quoiqu'il appartint à tion que lui; il paraît tionnel appartenait réel- classe de fanatiques ni- raient rêvé l'égalité par- etour d'une mission de s mois dans son pays, imer ceux qu'on appe- s, il s'étonna du chan- royait dans l'assemblée, luxe que développaient uns de ses collègues, les opinions qu'il leur manifester, il avait cru Spartiates. « J'estime à cette occasion, ceux as voté la mort du ty- ix qui l'ont condamné tre un autre à sa place. » en même temps de la plusieurs officiers qui, e nés nobles n'en étaient ns-culottes. Resté fidèle , qui était effectivement

un véritable niveleur, il ne cessa de se plaindre des persécutions qu'on faisait souffrir aux jacobins de ce parti; il se mit à la tête des révoltés du 1^{er}. prairial an 3 (mai 1795), et fut désigné par eux pour faire partie du comité de salut public qu'ils établirent, mais qui n'exista que quelques heures. Les insurgés ayant été dispersés, Duroi fut arrêté avec plusieurs de ses collègues et traduit à une commission militaire qui le condamna à mort; il se poignarda lorsqu'on lui lut son arrêt, et cependant il ne put s'arracher la vie. On le conduisit à l'échafaud tout couvert de son sang; il montra le plus grand calme, ne témoignant d'autre regret que de s'être porté un coup mal assuré. B—U.

DURPAIN ou DURPIN (JEAN).
Voy. DUPIN.

DURRIUS (JEAN-CONRAD), célèbre professeur allemand, était né à Nuremberg, en 1625. Il eut pour maître Jean Gravius, habile instituteur, qui lui inspira un goût très vif pour les lettres. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Altdorf, où il fut reçu maître ès-arts. Il soutint ensuite des thèses publiques à Iena et à Helms-tædt, avec un grand succès. Les magistrats de Rintelen lui offrirent une chaire de logique; mais il préféra la place d'inspecteur des pauvres étudiants à Altdorf. En 1654, il fut chargé d'enseigner la morale, et l'année suivante il donna un cours de poésie; enfin en 1657, il fut nommé professeur de théologie, et en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée, non en 1657, comme le disent plusieurs biographes, mais en 1677, ainsi que l'assure Kœnig (*Biblioth. vetus et nova*), et qu'on le verra dans la suite de cet article. On a de Durrius: 1. *De recondita veterum sapientia in poetis*, Altdorf, 1655, in-4°. Cette dissertation est ex-

cellente, au jugement de Struvius. Elle a été réimprimée avec l'ouvrage suivant, auquel elle sert d'introduction; II. *Institutiones ethicæ*, ibid., 1665, in-8°; III. *Ethica paradoxmatica*, Iena, 1670, in-8°, Struvius parle avec éloge de cet ouvrage, où les préceptes sont appuyés d'exemples bien choisis; IV. *Compendium theologiæ moralis*; cet abrégé a eu plusieurs éditions; l'une des meilleures est celle d'Altdorf, 1698, in-4°, à laquelle on a joint une dissertation de Jean-Michel Langius : *De origine et progressu theologiæ moralis systematicæ*; V. *Oratio adversus Spinosam*, Iena, 1672, in-4°. (Voy. Jean THOMASUS); VI. *Epistola ad Georg. Sigismond. Führerum de Joanne Fausto*; Schellhorn a inséré cette lettre dans ses *Amenitates litterariæ* (tome V, pag. 50-80); elle est datée d'Altdorf, le 18 juillet 1676, et prouve sans réplique qu'on a mal connu l'époque de la mort de Durrius. Il cherche à établir dans cette lettre que Jean Faust, magicien, dont les aventures sont très fameuses en Allemagne, est un personnage imaginaire, et que toutes les fables qui le concernent doivent être rapportées à Jean Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie, que les moines, dit-il, se sont attachés à décrier, parce qu'ils les privait de leurs bénéfices sur la copie des manuscrits. On a encore de Durrius: *Notæ in Isagogen Piccarti; dissertationes de eversione christianismi per hypotheses et dogmata Socinianorum; animadversiones in libros normales*, et d'autres écrits moins importants. W—s.

DURST, roi d'Ecosse, succéda à son père Finnan, dont il commença par chasser tous les amis qui lui reprochaient sa vie désordonnée. Les anciennes chroniques racontent que Durst s'abandonna à

tous les excès de la dépravation qu'après avoir fait servir sa fille du roi des Bretons, à ses vices, les désirs de ses compagnons répudia. Les grands tramèrent une conspiration contre Durst, qui voyant de sûreté nulle part, était également odieux à ses sujets et aux étrangers, eut l'air de vouloir corriger de ses vices. Il se réconcilia d'abord avec sa femme, après quoi, grands auprès de sa personne, il promit d'oublier le passé, et de ne conduire que par leurs conseils. Enfin, il fit emprisonner les hommes les plus vicieux, comme pour les punir aux châtimens qu'ils méritaient. Tandis que l'on célébrait cette réconciliation par des festins et toute sorte de divertissemens, Durst fit cacher tous ses ennemis rassemblés dans la salle du Banquet. Cette atrocité cita un soulèvement général; le prince barbare, n'ayant plus d'appuis que les compagnons méchancetés, fut tué dans un combat vers l'an 95 avant J. C., après un règne de 15 ans.

DURSTELER (GÉRARD), né en 1678, dans le canton de Zurich, où son père était pasteur, embrassa l'état ecclésiastique, fut curé lui-même à Horgen. Ensuite il se retira à Zurich pour travailler avec plus d'aisance aux compositions immenses qu'il avait entreprises; s'occupa pendant toute sa vie à compiler les *Généalogies des familles nobles et patriciennes de Zurich*. Plus de 100 volumes découverts répondaient à ses recherches, et plus il étendait le plan de son ouvrage. C'est à ses travaux ininterrompus qu'on doit un ouvrage manuscrit en 18 vol. in-fol., qui est une mine de lumières pour la connaissance des familles anciennes et modernes, tantôt éteintes, ou qui se so-

aussi dressé les *Tables des familles patri-Berne*, et de quelques plus illustres familles des suisses. Il a recueilli de les pièces qui concernent ile de 1712, et ce recueil : 12 vol. in-fol. Les plus de ses autres ouvrages *iro de la guerre civile lle des Révoltes des pay-6 et en 1653*; l'*Histoire ue les sujets protestants eurent à essayer*; les *us illustres Zuricois, et réformateurs*; les *An-onsulats de Zurich*, en ; l'*Histoire diplomatique i, couvents et ordres re-a ville et du canton de qu'à la réformation, etc.* de ces matériaux précieux re, se trouve conservé à la : de la ville de Zurich. Les s historiques de Bâle et le : suisse de M. Leu, lui grand nombre d'articles. ngué par des vertus socia-mentité de son caractère et nde complaisance. Il mou-5.

U—1.

L. (JEAN-GILBERT), poète le, fut le témoin des pres de Corneille, et eut l'ordre qu'il pourrait en ob-reils en s'écartant des ré-elles s'était soumis ce grand s'élevait surtout contre l'o-posée aux poètes dramati-oirir une action renfermée rnes de vingt-quatre heu-e voulut pas s'y assujétir. i : I. les *Travaux d'U-ji-comédie en cinq actes, ière*, Paris, 1651, in-8°; lace, à la suite, trois odes in-*automne, la Matinée, et le*

Parfait Ami, qui, sans être très bon-nes, valent pourtant mieux que sa tra-gédie. II. *Agarithe*, tragi-comédie en 5 actes, Paris, 1636, in-8°; III. *Pan-thée*, tragi-comédie en cinq actes, tirée de Xénophon, Paris, 1639, in-4°. Il en annonçait plusieurs autres qui n'ont pas paru. Le style de ces pièces est faible, sans couleur, mais ne manque pas de naturel. La con-duite en est, comme on le devine, très irrégulière, et les détails par fois peu décents. On en trouvera l'analyse dans la *Bibliothèque du Théâtre-Français* de la Vallière. Beauchamps attribue encore à Durval la *Prise de Marsilly*, comédie tirée de *L'Astrée*, mais on ne sait si elle est imprimée.

W—s.

DURY (JEAN), en latin *Duraus*, théologien écossais, travailla avec beaucoup de zèle à la réunion des luthériens et des calvinistes. Son projet fut approuvé par ses supérieurs, protégé par Laud, archevêque de Cantorbéry, par Bidell, évêque de Kilmore, et par le docteur Hall, évêque d'Exé-ter. Il commença à publier son projet en 1654, et assista la même année à la fameuse assemblée des évangéliques à Francfort. La même année en-core les églises réformées de Transyl-vanie lui envoyèrent leur avis sur son plan; puis il entra en négociation avec les théologiens de Suède et de Danemark, avec les universités d'Al-lemagne, etc. Sans se dégoûter par les contradictions qu'il eut à éprouver en divers endroits, Dury publia en 1661 à Amsterdam, le résultat et les pièces de sa négociation dans un ouvrage intitulé : *J. Duræi irenicorum tractatum prodromus, in quo prælimi-nares continentur tractatus*, 1°. *De pacis ecclesiasticæ remoris à medio tollendis*; 2°. *De concordie evan-geliæ fundamentis sufficienter jao-*

tis; 3°. *De reconciliationis religiosæ procurandæ argumentis et mediis*; 4°. *De methodo investigatoriâ ad controversias omnes, sine contradicendi studio et præjudicio pacificè decidendas, cui præmittuntur collectionum inter protestantes consiliorum pacificorum harmonie, propædiem, Deo permittente adornandæ et in lucem edendæ....* En 1662, Dury alla voir à Metz Paul Ferry, fameux ministre de cette ville, fortement partisan de la réunion, et auteur d'un catéchisme qui fut réfuté par Bossuet. Les deux conciliateurs eurent de fréquentes conférences sur cet article. En 1674, Dury commença à s'apercevoir qu'il lui serait impossible de réussir dans son dessein, suivant la méthode qu'il avait adoptée jusque-là. Alors il en imagina une nouvelle pour réunir non seulement les luthériens et les calvinistes, mais encore les chrétiens de toutes les communions; c'était par une nouvelle explication de l'*Apocalypse*. Ce fut dans ce dessein qu'il publia la même année, en français à Francfort, un livre intitulé: *Manière d'expliquer l'Apocalypse par lui-même, comme il conviendrait d'expliquer toute l'Écriture pour en avoir la véritable intelligence*. L'ouvrage est dédié à la princesse Sophie, régente de l'état de Hesse, qui lui avait donné une retraite tranquille dans ses états, avec tous les moyens d'y vivre commodément et de travailler à poursuivre son projet. Dury était un fort bonnête homme, rempli de zèle, mais un peu illuminé. T—D.

DURYER (André); né à Marci-gny en Bourgogne, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, occupa la place de consul de France à Alexandrie d'Égypte, et se livra avec ardeur et succès à l'étude de l'arabe et du turk. On sait qu'il vécut vers le milieu

du 17^e siècle, qu'il habita long-temps en Orient; mais on ignore la date précise de sa naissance et de sa mort. Deux certificats délivrés par des consuls de Marseille et un firman du Grand-Seigneur, prouvent qu'il quitta son pays avant l'an 1630, qu'il résida quelque temps à Constantinople pour faire des affaires de France, et enfin passa en France vers la même année 1630. On a de cet orientaliste plusieurs ouvrages suivants: I. *Rudimentales lingue Turcicæ*, 1630 et 1634, in-4°. : dans le premier de ce volume, daté du mois de mai 1630, Duryer présente sa grammaire turque comme la première qui ait été publiée; ce qui n'est point exact, Mégiser ayant donné en Allemagne en 1612, ses *Institutiones lingue Turcicæ*, in-8°. ; mais Duryer connaissait probablement peu d'ailleurs sa grammaire était préférable à celle de Mégiser, et il ne faut point de caractères orientaux fourmillant d'erreurs. Duryer avait fait dans la même préface la mention d'un dictionnaire turc-latin, qui devait être accompagné d'un recueil de diplômes, d'actes et de lettres familières; mais ce dictionnaire n'a jamais paru. Il se trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque du *Gulistan*, ou l'*Empire des Turcs et des Persans*, par Saadi, prince de Perse, Paris, 1708, in-8°. : dans ce volume, Duryer a fait des extraits seulement des livres dont se compose le *Gulistan*. II. *Le Livre de Mahomet, traduit en français, par le sieur Duryer, sieur de la Garde Molez*, Paris, 1647, in-4°. : cette traduction est pleine de nombreux défauts,

succès. Elle fut réimprimée dès 1649, et depuis on l'a eue en plusieurs éditions; elle a même été en anglais, en hollandais et allemand d'après la version française. Voyez sur ces versions la notice de M. Schnurrer. Parmi les impressions de cet ouvrage de l'on doit distinguer celle de Paris, 1770, 2 vol. in-12, dans laquelle on a ajouté la traduction des discours préliminaires placés en tête de sa traduction de l'*Alcoran*. J—N.

DUR (PIERRE), né à Paris en 1610, d'une bonne famille, fut, en 1630, pourvu d'une charge de secrétaire, dont il fit ressource en étant marié à une fille qui lui en. Son revenu ne suffisant pas à l'entretien de sa famille, il accepta de secrétaire de César, duc de Vendôme. Les ouvrages dont il s'occupa lui ayant fait quelque fortune, il fut, en 1646, reçu à l'Académie française, en concurrence avec Corneille qui demeurait à Paris. Ce fut cette circonstance qui fit que l'on préféra à Duryer, dont le domicile était à Paris. Duryer eut, dans ses derniers temps de sa vie, le titre d'historiographe de France, avec une pension sur le Sceau; mais il fut toujours obligé, pour subvenir aux besoins de sa famille, de se livrer aux gages des libraires. Pendant même, il alla par occasion demeurer hors de Paris, en l'île de la Seine, loin que les Picpucens. « J'allois une fois en compagnie, dit-il, avec leuteur du *Menagiana*, il nous emmenait de cerises cueillies dans un jardin qu'il avait. » Dans les notes imprimées sous le nom de Furetière, on trouve des détails sur la vie de Duryer. Baillet (*des notices des Livres*, partie II,

chap. X), parle « de G. Xylander, » L. Dolce, J. Baudouin, P. Duryer, » et plusieurs autres écrivains mercenaires . . . , qui, pour sauver et » conserver leur vie, ont bien voulu » flétrir et perdre leur réputation, » les uns par nécessité de faire des » traductions à 30 sols ou à un écu » la feuille, les autres de faire des » vers à quatre francs le cent, quand » ils étaient grands, et à 40 sols, » quand ils étaient petits. » On a avancé que Duryer avait eu recours à l'un et à l'autre de ces expédients. Comme on ne connaît pas de lui d'autres ouvrages en vers que ses tragédies, ou a lieu de croire qu'il ne s'était pas mis poète à l'entreprise; c'est bien assez d'y avoir été traducteur. On varie sur la date de la mort de Duryer; les uns la mettent en 1656, les autres au 6 novembre 1658. A l'appui de cette dernière, on lit, dans l'avis du *Libraire au Lecteur*, du Tome II de la traduction de Sénèque, imprimé en 1658, ces mots : « L'im- » pitoyable mort nous l'ayant enlevé » ces jours derniers, d'entre les bras, » et ne lui ayant pas laissé voir l'im- » pression achevée. » On a de Duryer, 1°. dix-huit pièces de théâtre imprimées, dont sept tragédies; *Lucrèce*, 1638; *Clari-gène*, 1639; *Alcionée*, 1640; *Saül*, 1642; *Esther*, 1644; *Scévole*, 1647; c'est le chef-d'œuvre de l'auteur; Marmontel l'a fait réimprimer dans les *Chefs-d'œuvre dramatiques*, 1773, in-4°. Tome I°. et unique; et *Thémistocle*, 1648, dans laquelle aucun personnage ne meurt; neuf tragi-comédies, *Argénis et Poliarque*, première jouissance, 1650; *Argenis*, seconde jouissance, 1651 (dans ces deux pièces on retrouve tout le roman de Barclay; *Lysandre et Caliste*, 1652; *Alcimédon*, 1655; *Cléomédon* (1655);

Bérénice, 1645; *Nitocris*, 1650, in-4.; *Dynamis*, reine de Carie, 1653; *Anaxandre*, 1655; une comédie, les *Vendanges de Suresne*, 1636; et une pastorale, *Amaryllis*, 1651. La *Bibliothèque du Théâtre français* lui attribue aussi deux pièces qui sont restées manuscrites, *Arétaphile* (1618), et *Clitophon et Leucippe* (1622). Maupoint, dans sa *Bibliothèque des Théâtres*, lui attribue encore *Alexandre et Tarquin*, tragédies, et les *Captifs*, comédie. Léris croit que ces cinq dernières pièces sont de Daryer père. 2°. Beaucoup de traductions; savoir: I. *Traite de la providence de Dieu*, traduit du latin de Salvien, 1634, in-1. II. *Isocrate, de la louange de Busire; avec la louange d'Helène*, trad. par Giry, 1640, in-12. III. les *Pseaumes de D. Antoine, roi de Portugal*, 1645, in-12. IV. *Histoire de la guerre de Flandres*, traduite du latin de Strada, 1644-49, 2 vol. in-fol. V. les *Histoires d'Hérodote*, 1645, in-fol. VI. les *Suppléments de Freinshemius*, à la tête de la traduction de *Quinto-Curce*, par Vaugelas, 1647, in-12. VII. la *Vie de S. Martin*, par Sèvre Sulpice. VIII. les *Décades de Tite-Live*, avec les *Suppléments de Freinshemius*, 1652, 2 vol. in-fol. IX. les *Histoires de Polybe*, avec les *fragments*, 1655, in-fol. X. l'*Histoire de M. de Thou des choses arrivées de son temps*, 1659, 3 volumes in-fol., ne contenant que la moitié de cette histoire. Cassandre avait promis de continuer cette traduction; il ne l'a pas fait. XI. les *Métamorphoses d'Ovide*, avec de nouvelles explications historiques, morales et politiques, 1660, in-fol. XII. les *OEuvres de Cicéron*, 1679, 12 vol. in-12. Cette traduction est celle qui

le *Dictionnaire de la même* forme la majeure partie des ouvrages de l'appelle quelquefois complète, n'est pas rigoureusement exacte on y chercherait vainement le *des Lois*, la *Lettre politique à tus*, les *vrais Biens et les Maux*, les *Lettres à Attie Divination*, etc. Les 12 volumes de Duryer contiennent: Tome I. *Rhetorique du meilleur genre*; *Oraisons pour M. pour Quintius, pour Sextus A d'Ameris*; Tome 2°. *Oraison Roscius*; comédien, *pour F. A. Cecina*, la loi *Manili Cluentius Avius*, trois *Or* contre *P. Servilius Rullus*. 3°. l'*Oraison pour C. Rul* quatre *Catthiniens*, l'*Oraison L. Flaccus*, celles pour *C. pour Archius*, après son ren senat, *pour la maison*; Tous les *Oraisons touchant les D pour Plancius*, *P. Sextius*, *Yatinius*, pour *M. Célius* touchant les *Provinces consub* Tome 5°. celles pour *Balbus*, *L. Calpurnius Pison*, pour *C. Rabirius Postumus*, *Marc Ligarius*, *Deiotarus*, pour la et les *Paradoxes*; Tome 6° quatorze *Philippiques*. On a à Racine et à Boileau la traduction la seconde; Tomes 7°, 8°. les *Epîtres familières*, traduit Godouin; et les *Offices*, trad ainsi que les *Lettres de Br Cicéron*, par Soreau: Tome 10 *Tusculanes*; Tome 11°. *De la ture des Dieux*, la *Consolation la mort de Tullie*; Tome 12 *Dialogues de la Vieillesse* l'*Amitié*, le traité des *Orateurs*, dont la traduction e

Songe de Scipion. XIII. les *de Sénèque, de la tra-*
de Malherbe, continuées
Durver; tome second, 1658;
mier, 1659, in-fol. Lamou-
Baillet, cite une édition de
vol, in-12. Le premier vo-
l'édition in-fol., contient la
des *Bienfaits* et des *Épi-*
Malherbe : le second, qui
vail de Durver, renferme
de la *Providence, de la*
reuse, de la Colère, de la
e, du Repos et de la Tran-
de la Constance, de la
de la Vie, Consolation à
à Helvia, à Polybius, des
s naturelles. C'est, sans
mort de Durver qui l'a em-
traduire l'*Apocoloquintose*,
écrite de Claude (Voy. LES-
). « La moins mauvaise des
ions de Durver est, dit Baillet,
les OEuvres de Cicéron,
il y ait passé plusieurs en-
qu'il n'a point entendus,
dans les Oraisons, et que,
e tirer d'affaires, et pour
ier le vide, il y ait mis à
e de petits galimatias pro-
éblouir et à embarrasser les
gens : les autres versions
faites des anciens auteurs,
t que de vieilles traductions
raccourcies à sa fantai-
surtout celles d'Hérodote,
rbe, d'Ovide, de Tite-Live,
èque, sans s'être voulu don-
peine de voir les originaux »
: DURYER, père de Pierre,
taire de Roger de Bellegarde;
nt quitté ce seigneur, il fut
prendre un emploi de commis
St.-Paul (à Paris), et mourut
vigueur. Il est aussi auteur
es ouvrages qui sont : 1. le
e d'Amour, pastorale en cinq

actes et en vers, 1610, in-8°; 1621,
in-8°. II. les *Amours contraires*,
pastorale, 1610, in-8°; III. la *Ven-*
geance des Satyres, pastorale en cinq
actes et en vers, 1614. Plusieurs au-
teurs ont attribué par erreur la pre-
mière de ces pièces à P. Durver. Elles
» se trouvent toutes les trois, dit la
» *Bibliothèque du Théâtre Français*,
» dans un volume intitulé : le *Temps*
» *perdu et les gaietés d'Isaac Du-*
» *ver*, dont il y a eu deux éditions,
» l'une en 1609, l'autre en 1624. »
Léris (*Dict. des Théâtres*, 572),
le regarde comme auteur de cinq pièces
attribuées à Pierre. A. B.—T.

DUSAIX (ANTOINE). V. SAIX.

DUSART (CORNEILLE), peintre,
né à Harlem en 1665, est regardé
comme celui des élèves d'Adrien Van
Ostade qui a le plus approché de sa
manière. Il épiât toutes les actions
des villageois et des gens du peuple,
qu'il rendait d'une manière singulière
et plaisante. Il mourut en 1704. Ses
tableaux sont très recherchés des ama-
teurs, qui les estiment d'autant plus,
qu'ils les prennent souvent pour des
ouvrages de son maître. Dusart a aussi
gravé, d'après ses propres dessins,
et l'on joint quelquefois à son œuvre
d'autres estampes gravées par J. Gole,
d'après les dessins de Dusart.

A—s.

DUSAULX. Voy. DUSSAULX.

DUSCH (JEAN-JACQUES), naquit
à Zelle, dans le pays de Lunembourg,
en 1715. Frédéric V, roi de Dane-
mark, sur la présentation du comte
de Bernstorff, le nomma professeur
de belles-lettres au collège d'Altona.
Il fut ensuite nommé directeur du
collège, professeur des langues an-
glaise et allemande, puis de philoso-
phie et de mathématiques. Il mourut
le 18 décembre 1783. Il essaya ses
talents dans les différentes parties de

la poésie ; il a surtout excellé dans le genre didactique. Il possédait en un haut degré l'art d'animer et d'égayer la sécheresse des sujets tirés de la physique, de la morale et de la philosophie, par le charme de sa diction et par l'intérêt de ses épisodes. Ses *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, suffiraient seules pour établir sa réputation. Il y donne en peu de mots la théorie de chaque genre dans la poésie ; il en présente des exemples tirés des meilleurs auteurs latins, français, anglais et allemands ; il entre dans le détail de leur plan, fait remarquer leurs beautés et leurs défauts : c'est un ouvrage classique pour les maîtres et les élèves. Nous avons aussi de Dusch quelques romans, entre autres : *Charles Ferdinand*, 2^e édition, 1785, 3 vol., et *La Pupille*, 1795, 2 vol. Voici les plus importants, parmi les ouvrages de Dusch ; il n'a écrit qu'en allemand : I. *Mélanges dans les différents genres de poésie*, léna, 1754, in-8^o. : on y distingue surtout les *Sciences*, poème didactique en huit chants ; II. *Trois Pièces en vers*, par l'auteur des *Mélanges*, Altona et Leipzig, 1756, in-4^o. ; III. *Le petit Chien*, Altona, IV. *Le Temple de l'Amour*, Hambourg et Leipzig, 1757, in-8^o. ; V. *Descriptions pour tous les mois de l'année*, ibid., 1757-1760, en 4 vol. in-8^o. ; VI. *Lettres pour former le cœur*, Leipzig, 1759, en 2 vol. in-8^o. : contrefait à Vienne, réimprimé à Leipzig en 1772, et traduit en français, hollandais, danois, hongrois et suédois ; VII. *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, Leipzig et Breslau, 1764-1773, en 6 v. in-8^o. : contrefait à Vienne, et réimprimé à Leipzig et Breslau en 1775-1779 ; VIII. : *Oeuvres complètes en vers*, Altona, 1^{re} et 3^e vol. in-8^o, 1765 et

1767 ; le second volume paru, non plus que le quinquième. Tous ces ouvrages en vers.

DUSÉJOUR. *V.* DIOM

DUSOUHAIT. *V.* SOUT

DUSSAULX (JEAN),

français, sera plus connu par sa célébrité à ce titre et comme : l'académie des Inscriptions et ensuite de l'Institut qu'en sa qualité de membre de la fameuse convention nationale à Chartres, le 28 décembre d'une famille de robe, il fit ses premières études à la Flèche, puis à Paris, avec distinction, à l'école des collèges du Plessis et de Grand. Ayant obtenu une bourse de commissaire de la gendarmerie avec son corps, les camps de Hanovre dans la guerre de sept ans sous le maréchal de Richelieu, étant revenu à Lunéville, il fut nommé à l'estime du roi Stanislas. À vingt-un ans, il avait été reçu à l'académie de Nanci sans autre titre que sa traduction de Juvenal déjà terminée le manuscrit. À Paris, les conseils du duc de Guérin déterminèrent son goût pour la littérature ; il retoucha sa traduction et la publia en 1770. Cette traduction commença sa réputation et en 1776, la porte de l'académie des Inscriptions. Il fut aussi nommé secrétaire ordinaire du duc d'Orléans, titre suffisait à son ambition. Un homme simple comme lui ne rampait jamais auprès du pouvoir. Un jour, il se rend à Versailles sur l'invitation du Père Ménéges. Une affaire importante l'appela, on devait lui confier l'éducation de quelques enfants qu'un traité de paix devait lui faire partager. Le jésuite lui fit part de l'importance de ces fonctions de leur père, et ajouta

« Principes ? — Ceux de la République ? — Vous l'enseignerez-vous ? — Les lois et l'amour de la patrie. » Le Père Menou avait réfléchi et reprend la parole : « Quelle est votre demeure ? — Rue du Dauphin. — Eh bien, gagnez votre rue du Dauphin ; de ce pays ne vous connaissez rien du tout. » Dussaulx l'envoya à Paris, où il continua ses travaux littéraires. Il avait l'ambition de réformer tout et d'arriver à une perfection ; lui fit d'abord embrasser les principes de la République ; mais sa droiture et sa simplicité le firent toujours appartenir à la classe des modérés. Nommé suppléant de Paris à l'Assemblée législative, le 6 juin 1792, quelques jours après, de son poste de ministre Servan, renvoyé, emportait les regrets de son poste. Dans la séance du 22 août, il vota fortement contre la destruction des monuments des arts, et le 2 septembre, car il était déjà à la barre, il fit abattre la porte St-Denis. Les officiers municipaux vinrent le voir ; que le peuple voulait enlever les portes des prisons, et il fut dit que le lendemain, après Fauchet, eurent lieu les cent cinquante prêtres venant à Paris, dans l'église des Carmes, où l'Assemblée nommée pour les prêtres, pris dans son sein, alla parler au peuple et le calmer. Dussaulx fut du nombre ; avant de sortir de la salle, il fut nommé par l'Assemblée

nommée pour calmer l'effervescence de la populace qui menaçait le Temple, asile et prison de Louis XVI. Le 5 janvier 1793, il défendit l'arrêté du département de la Haute-Loire, qui ordonnait la formation d'une garde départementale pour protéger la Convention contre l'influence des sections de Paris. A la trop mémorable séance du 15, il vota en ces termes : « Du fond de ma conscience, je vote l'appel au peuple : je crois qu'on peut être très bon patriote sans tuer son ennemi par terre. » Je demande que le ci-devant roi soit détenu pendant la guerre, et banni à la paix. » Le sursis lui parut de toute justice. Après le 31 mai, Billaud-Varennes demanda, mais inutilement, la mise en accusation de Dussaulx. Celui-ci fut enfin arrêté le 3 octobre, comme opposant au 31 mai ; mais il rentra à la convention avec les soixante-treize, et le lendemain il protesta, au nom de ses collègues, qu'ils avaient tous laissé dans leur prison le souvenir du passé. Il est assez remarquable que lorsque le comité de salut public voulut l'envoyer à la mort, ce fut Marat qui obtint sa grâce, en le dépeignant comme un vieux radoteur incapable de devenir dangereux. Le 6 avril 1795, Dussaulx demanda qu'il fût élevé un autel expiatoire du sang français injustement répandu. Il fut président du conseil des anciens en juillet 1796, et en janvier 1797 il proposa de modifier le serment de haine à la royauté, en y ajoutant les mots *en France*. Il se prononça fortement contre le rétablissement des loteries. Il sortit du conseil en mai 1798. A la séance du 27 avril, il avait pris congé de l'assemblée, par un discours dont le conseil ordonna l'impression. « Depuis neuf ans, disait-il, que je suis dans les fonctions publiques, je suis ennemi des factieux, étranger à tous

» les partis, je n'ai plaidé qu'en faveur
 » de la justice et des mœurs..... J'ai la
 » douce satisfaction de pouvoir dire
 » que mes mains sont aussi pures que
 » mon cœur, etc. » Il survécut peu à
 sa retraite, étant mort le 16 mars
 1799, après une maladie longue et
 douloureuse. Voici la liste de ses ou-
 vrages : I. *Satires de Juvénal, tra-*
duites en français, Paris, 1779,
 in-8°; illud., 1792, 1796; id.,
 4^e édition, 1803, 2 vol. in-8°,
 avec le texte latin à côté, et l'Éloge
 historique de Dussaulx, par Villeter-
 que : c'est la meilleure traduction
 en prose que nous ayons de ce poète.
 Le parallèle entre Horace et Juvénal,
 que le traducteur a mis en tête, quoique
 un peu long et trop en faveur du der-
 nier, est fort loué par Laharpe, qui
 l'a inséré dans son *Cours de littéra-*
ture. II. *Mémoires sur les Satiriques*
latins, 1^r. Mémoire, *Horace*, lu à
 l'académie des inscriptions, le 11 avril
 1777, et inséré dans le tom. XLIII de
 la collection de cette société. La traduc-
 tion de la *première Epître d'Horace*,
 qui forme comme une suite de ce tra-
 vail, et qu'il avait lue dans une des
 séances suivantes, n'a pas encore été
 insérée dans les volumes de cette col-
 lection, publiés jusqu'ici. III. *Lettres*
et Reflexions sur la fureur du jeu,
auxquelles on a joint une autre Let-
tre morale, Paris, Lecomte, 1775,
 in-8°; de 172 pag.; *idem.*, 1777,
 in-8°; traduit en hollandais, 1791,
 in-8°; IV. *Discours sur la passion*
du jeu dans les différents siècles, lu
 à l'académie, à la séance publique de
 Pâques, 1775. On y trouve un cu-
 rieux fragment d'un édit de l'empereur
 de la Chine (*Yong-tching*), contre les
 jeux de hazard (1). V. *De la passion*

(1) On sait que malgré la sévérité des édits, le
 peuple est si passionné, à la Chine, pour les jeux
 de hazard, que dans les nécessités de poche on

du jeu, on a mis, à temps ancien
 qu'a été, 1779, in-8°; et
 en 1791, in-8°. Il
 y a retenu, sans un ordre diffé-
 et avec de plus grands déve-
 loppements, le sujet des deux ou-
 vrages précédents. Un style haché, in-
 tendant souvent à la prétention
 division en une multitude de cha-
 pitres tantôt longs, tantôt fort courts,
 qui au succès de cet ouvrage,
 s'accorde à trouver bon, mais qui
 sonne ne lit. VI. *Vie de l'abbé*
chat, insérée à la tête des *Apo-*
calypses et Contes orientaux de ce
du, Paris, 1784, in-8°. VII. *De*
surrection parisienne et de la
de la Bastille; Discours hist-
prononcé par extrait dans l'a-
blée nationale, Paris, Debure,
 in-8° de 285 pag.; VIII. *Let-*
tre au citoyen Fréron, 1796, in-8°.
Voyage à Barrège et dans les
Pyrenées, fait en 1788, Paris,
 2 vol. in-8°. L'auteur a trop allé-
 gérie la manière de Sterne, et quoiqu'il
 pas entièrement négligé de décri-
 phénomènes de la nature qu'il
 sous les yeux, l'enthousiasme
 perce d'un bout à l'autre de son
 ouvrage, en a empêché le succès.
De mes rapports avec Jean
Jacques Rousseau, et de notre
respondance, suivie d'une
très-essentielle, Paris, an
 (1798). in-8°. En faisant bon
 au conseil des Anciens de ce
 ouvrage, où l'on trouve des anec-
 dotes assez piquantes, l'auteur dit :
 » lien de croire qu'on y verra
 » n'ai cherché qu'à expliquer
 » sans, et non à l'inculper ;
 » n'ai pas manqué la moindre oc-
 » sion de célébrer ce grand li-
 » à qui je dois la plus belle pu-

trouve presque toujours deux petits dé-
 le couvercle de l'étui sert de corset.

existence morale;...Jen'aiguère
ré l'infortuné Jean - Jacques
prises avec lui-même . . ne
nt de lutter contre un carac-
de plus en plus exaspéré par
néfiance aussi active qu'invo-
ire. » On a des *Mémoires sur*
de J. Dussault, publiés par
ve, Paris, Didot, an ix (1801),
cet ouvrage, assez volumineux,
été mis dans le commerce. Z.
ISEK (JEAN-LOUIS), compo-
de musique instrumentale et
pianiste, né à Czaslau, en
e, en 1760, d'une famille qui
é d'excellents organistes à l'Al-
e. Dès l'âge de treize ans il
sa une messe solennelle, et il
it à peine vingt lorsqu'il se fit
re à La Haye, où les bienfaits
thouder le retinrent pendant
es années; il partit ensuite pour
à de l'Europe, profita, durant
jour à Hambourg, des conseils
ébère Emmanuel Bach, et se
ndant deux ans près du prince
s Radz-wil, en Lithuanie. A son
, il séjourna peu de temps à
, et vint enfin à Paris, qu'il ne
qu'au commencement de la ré-
on; il en partit pour aller en Au-
re, qu'il habita jusqu'en 1800,
e à laquelle il alla revoir son
en Bohême, et vint enfin se
Paris, près du prince de Béné-
auquel il a été attaché jusqu'à sa
arrivée dans le courant de 1812.
k a publié, à différentes épo-
dans divers pays, des OEuvers
le piano, au nombre de soixante,
consistent en concertos, syn-
es concertantes pour deux pia-
sonates, duos, fantaisies. Parmi
roductions, il estimait principa-
nt les OEuvers 10, 14, 35. *les*
ux à Clémentine, et *le Retour*
ris : cette dernière pièce jouit

d'une grande réputation en Angle-
leterre; mais Dussek ne fut pas si
heureux dans deux essais qu'il fit
pour l'opéra de Londres. Il existe
aussi de ce compositeur une *Méthode*
pour le piano-forté, imprimée d'a-
bord en allemand, traduite ensuite et
augmentée par l'auteur; enfin, on
connaît de lui quelques oratorios en
allemand. Dussek ne jouissait pas d'une
moindre réputation, comme virtuose,
sur le piano; mais comme on ne le
connaissait guère que dans quelques
sociétés, on le détermina à se faire
entendre en public, et il eut un très
grand succès dans les concerts qu'il
donna à l'Odéon, quelque temps avant
sa mort. P—x.

DUSSIEUX. P. USSIEUX.

DUSSON (JEAN), marquis de
Bezac et vicomte de St-Martin, entra
comme capitaine dans le régiment de
Turenne, en 1672, et après avoir
été major du régiment royal de dra-
gons, passa, en 1680, comme colo-
nel, dans le régiment de Touraine, in-
fanterie, et fut nommé successivement
inspecteur général des troupes françai-
ses, gouverneur de Furnes et maréchal-
des-camps. Après avoir eu plusieurs
commandements, il obtint le brevet
de lieutenant-général, en 1696, et la
grand-croix de l'ordre de St-Louis en
1699. En 1701, Louis XIV le nom-
ma envoyé extraordinaire en Allema-
gne, et le chargea de commander en
chef les troupes des princes ses alliés,
mais son projet n'ayant pu être exé-
cuté, il reutra en France et continua
à paraître avec distinction dans les
armées du roi. Il servait comme lieuten-
nant-général à la bataille d'Hochstet
lorsque l'armée impériale commandée
par le comte de Stirum fut défaite.
Ses infirmités l'ayant ensuite obligé à
se retirer, le roi lui donna le comman-
dement de la ville de Nice, d'où pour

cause de maladie il se fit bientôt transporter à Marseille, où il mourut au mois de septembre 1705. — DUSSON (François), d'une maison illustre du comté de Foix, était fils de François Dusson, seigneur de Bourepau et de Connac, et de Bernardine de Faure. Entré dans la marine française, en 1671, il passa par différents grades et fut fait, en 1683, intendant-général de la marine et des armées navales, avec le rang de chef d'escadre. Il se trouva en cette qualité au bombardement de Gènes en 1684. L'année suivante le roi le nomma lecteur de sa chambre et ensuite envoyé extraordinaire en Angleterre. Il y fut encore comme plénipotentiaire, en 1687 et 1688, et y conclut un traité chacune de ces années. En 1690 il servit dans les campagnes de la Manche comme lieutenant-général de la marine française, et fit en la même qualité les campagnes de 1691 et 1692. Le roi content de ses services lui accorda une pension et le nomma son ambassadeur extraordinaire en Danemark, où il conclut un traité le 11 mars 1693, et un autre dans le mois d'avril suivant. Après être retourné de nouveau dans ce royaume, il fut envoyé en Hollande comme ambassadeur extraordinaire. De retour de cette mission, le roi lui donna la charge de chevalier d'honneur au parlement de Toulouse, et peu d'années après il fut nommé conseiller de la marine, lors de l'avènement de Louis XV au trône. Enfin il mourut le 12 août 1719.

B. M—s.

DUTEMS (JEAN-FRANÇOIS HUGUES, plus connu sous le nom de), docteur de Sorbonne, naquit à Reugney en Franche-Comté, le 6 août 1745. Après avoir fait ses premières études à l'université de Besançon, il se rendit à Paris, fit ses cours de

théologie en Sorbonne, et fut, les preuves ordinaires, admis dans cette maison en qualité de maître de la société qui la composait. Il termina sa licence à l'âge de trois ans. Il reçut quelque temps le bonnet de docteur. Le prince de Rohan, archevêque de Bordeaux, et ensuite de Cambrai, le nomma vicaire-général du mérite de Dutems, le nomma l'un de ses vicaires généraux. L'abbé Dutems n'avait point fait d'études à la théologie; les connaissances qu'il avait acquises dans l'histoire et la morale lui en firent obtenir la chaire au collège royal. Il en prit possession en 1782. La révolution vint de l'aisance dont il jouissait et le condamna à l'exil. Il se trouvait à Paris pendant les funestes journées de septembre 1792. Le danger qu'il y avait lui fit prendre le parti de s'éloigner, il obtint un passeport, se rendit à Dole comme évêque ininterrompu, et quelques jours après se rendit en Suisse. Il se rendit en Italie, où il passa près de dix années, partageant ses loisirs entre l'étude et la pratique des devoirs de religion. Il ne revint à Paris qu'à la fin de 1801. Par suite du rétablissement de son serment et de sa déportation, il perdit sa chaire au collège royal. Il trouva à son arrivée d'autres occupations et regrets. Il avait laissé en différents lieux des livres, des effets, des usages et même de l'argent. Il ne put rien recouvrer. Quoique dépourvu de toute fortune, il ne voulut jamais ni accepter aucune place : il préféra de vivre de sa plume dans une honorable indépendance. Tout entier au travail, il ne s'en distraitait que par quelques promenades, où on le voyait se contraindre plus que modestement. L'abbé Dutems avait un caractère

indoux, de l'esprit, des con-
ces étendues, un beau talent
crier. Il joignait à cela de la
r, de l'affabilité; il était obli-
bon parent, excellent ami.
s derniers temps, il en avait
sé un petit nombre pensant
lui, auxquels il s'était borné. Il
a avec résignation une maladie
et douloureuse, et mourut le
let 1811, à l'âge de soixante-
. On a de lui : I. *Eloge de
du Terrail appelé le cheva-
yard, sans peur et sans re-
Paris, 1770, in-8°*; II. *Pa-
me de S. Louis, prononcé de-
us membres de l'académie
ise, Paris, 1781, in-8°*; III.
gé de France, ou *Tableau
ue et chronologique des ar-
tes, évêques, abbés et abbes-
royaume, Paris, 1774-75,
n-8°*. Ce n'est pas simplement
gé de la *Gallia Christiana*;
travaillant sur le même plan,
s a corrigé plusieurs erreurs
es aux auteurs de ce grand
; l'a continué jusqu'à 1774, et
sur quelques métropoles des
mportantes, encore inédites. Il
faire une methode qui lui est
en composant sur chaque mé-
et les suffragants qui en dé-
; comme un ouvrage particu-
il a semé de traits historiques,
intérêt et d'anecdotes piquan-
doit regretter que Dutems
s eu le loisir de terminer ce
les quatre volumes qui ont
tiennent les métropoles d'Aix,
rles, Auch, Avignon, Besan-
ricieux, Bourges, Cambrai,
et Lyon. IV. *Histoire de
Churchill, duc de Marlbo-
Paris, de l'imprim. impériale,
i vol. in-8°*, avec des figures,
s et des cartes; ouvrage re-

marquable par la pureté et la facilité
du style, par l'esprit de recherche qui
y règne, par la vie que l'auteur a su
donner à ses récits, et par son im-
partialité. Quelques personnes pen-
sent qu'il eût été plus parfait encore,
si les circonstances n'eussent exigé des
sacrifices, sans lesquels on ne l'aurait
point admis à l'impression; il passe
pour avoir été commandé par le gou-
vernement: cela n'est point exact. La
vérité est, qu'en 1802 le premier con-
sul désira que la vie de Marlbo-
rough, par Lédiard, fût traduite de
l'anglais. M. Madgets, interprète de la
marine et des colonies, se chargea
de ce travail; mais soit que le temps
lui manquât, ou qu'il eût besoin d'une
plume plus exercée que la sienne dans
notre langue, il s'adressa à l'abbé Du-
tems pour revoir sa traduction, quand
elle serait faite. Après quelques mois,
il fut convenu qu'il valait mieux tra-
iter le sujet à neuf, et tout le poids
du travail tomba sur Dutems. Il paraît
que depuis, M. Madgets a revendiqué
l'ouvrage, quoiqu'il n'y ait eu d'autre
part que d'en avoir sollicité et obtenu
l'impression aux frais du gouverne-
ment, et d'avoir fait quelques extraits
de Lédiard; Dutems et, depuis sa
mort, un de ses neveux ont repoussé
ces prétentions. V. *Histoire de Hen-
ri VIII*, restée manuscrite. On doit
à l'abbé Dutems, beaucoup d'articles
très bien faits, du *Repertoire de juris-
prudence*, et du *Journal des débats*.

W—s. et L—y.

DUTENS (Louis), né à Tours,
le 15 janvier 1750, de parents pro-
testants, vint à Paris en 1748, et y
composa une tragédie (*le Retour
d'Ulysse à Ithaque*), qu'il présenta
au comédien Lanoue, en le priant de
la faire recevoir au théâtre. Lanoue
lut la pièce et la rendit au jeune au-
teur, en lui conseillant d'y travailler

encore quelques mois. Irrité de ces conseils, l'auteur va à Orléans, y fait jouer sa pièce, qui est couverte d'applaudissements; mais bientôt le poète aperçut lui-même tous les défauts de son ouvrage, et renouça à un genre pour lequel il sentait qu'il n'était pas né. Il revint à Paris où il continua cependant de cultiver la poésie; mais le défaut d'argent le força de retourner chez ses parents. Il était encore incertain sur le choix d'un état, quand une circonstance le décida à s'expatrier. Une de ses sœurs fut enlevée de chez leur père, à l'âge de douze ans, et mise dans un couvent par ordre de l'archevêque du diocèse. Dutens alla en Angleterre. Avant de quitter la France, le hasard lui procura la connaissance de miss Betty Pitt, sœur du lord Chatham. Elle lui donna une lettre pour son frère; mais après un assez court séjour à Londres, ne trouvant aucun emploi, il revint en France dans sa famille. Il n'y avait pas long-temps qu'il était de retour, quand il fut appelé à Londres par un de ses oncles, pour accompagner un seigneur anglais qui devait voyager. Dutens s'empresse de partir. Peu après son arrivée, le seigneur anglais changea de résolution, mais du moins lui procura une place d'instituteur dans une maison particulière. Le père de l'élève était un homme très instruit, et qui aurait voulu que son fils possédât les mêmes connaissances que lui; mais Dutens n'avait pas toutes ces connaissances. Le père imagina d'enseigner ce qu'il savait à Dutens, qui l'apprendrait bien plus promptement. Ce fut ainsi que le maître apprit le grec et les mathématiques; il s'appliqua en même temps aux langues orientales, à l'italien et à l'espagnol. Au bout de trois ans, son élève mourut. Une sœur de cet élève était sourde et muette, Dutens en en-

treprit l'éducation. L'écolière s'attacha pour le maître, qui crut devoir et de sa délicatesse de la maison. Upton, depuis lord pletton, proposa sur ces entre Dutens, de partir en qualité de secrétaire du ministre d'Angleterre à Turin. Ce ministre envoyé extraordinaire, était de Mackenzie, frère de lord Dutens partit avec lui au mois de septembre 1758. Dès les premiers de son arrivée à Turin, il eut l'occasion de connaître le comte de Grange. Lorsqu'en 1760, Mackenzie retourna en Angleterre pour prendre possession de la charge de secrétaire d'Etat pour les affaires d'Ecosse, le secrétaire d'ambassade resta à Turin en qualité de chargé d'affaires; il conserva jusqu'à l'arrivée d'un envoyé extraordinaire, G. Pitt, puis lord Rivers. Dutens repart pour Londres en mai 1762, et sans aucun titre à lord Macartney. Lord Bute se retira du ministère la paix de 1763; mais avant de partir, il avait, sur la recommandation de son frère, accordé à Dutens une pension de deux mille écus. ayant envie de revenir en Angleterre, désira être remplacé par Dutens, qui repartit pour Turin en qualité de chargé d'affaires. Ce fut pendant sa seconde mission qu'il entreprit la collection complète des *Œuvres complètes*, et qu'il écrivit son ouvrage sur les Découvertes des Anciens. Dutens retourna à Turin pour aller prendre possession d'un prieuré que le duc de Nivernais lui procurait dans le comté de l'Angleterre, et s'attacha à ce duc. Il accompagna lord Mordaunt, son fils, dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Prusse, en Hollande. Il vint en France en 1774, fut, en 1775,

libre de l'académie des
r. Pendant son absence,
anglaise annonça sa mort.
au écrire que la nouvelle
r, son homme d'affaires
à ne croire que la gazette.
urna donc en Angleterre
l accompagna M. et M^{me}.
dans un voyage qu'ils firent
ru après. A son retour il se
impagne, résolu de renon-
lamoude; mais lord Mount-
stiné de lord Butc, fut nom-
i extraordinaire à Turin.
ayant écrit une lettre de
, reçut en réponse une in-
e fy accompagner. Il re-
d, enfin il accepta, et se
me, pour la troisième fois,
laire pendant une courte
e Mountstuart. Quelques
nts ou quelques refroidis-
s'il éprouva, le déterminè-
re Turin. Il alla à Florence,
était à Paris en juin 1783,
r à Londres en mai 1784.
de son riche prieuré d'El-
n legs considérable que lui
mie, le mirent à même de
dernière partie de sa vie
nce et dans la société des
est mort le 23 mai 1812. Il
bre de la société royale de
et avait le titre d'historio-
roi de la Grande-Bretagne.
diteur et auteur. Au pre-
on a de lui : I. *G. H.*
opera omnia, nunc pri-
lecta, in classes distri-
msationibus et indicibus
, Genève, 1769, 6 volu-
. Ce n'était pas une petite
que de recueillir tous les
de Leibnitz. Plusieurs sa-
nands avaient eu ce projet,
aient renoncé. Quand Vol-
onnaissance de l'entreprise

de Dutens, il écrivit : « Les écrits de
» Leibnitz sont éparés comme les feuilles
» de la Sybille, et aussi obscurs que
» les écrits de cette vieille ». Rien ne
découragea le nouvel éditeur, qui fit
circuler ses prospectus et obtint des
secours de beaucoup de savants. Il es-
pérait que Lagrange ferait la préface
des Oeuvres de mathématiques; La-
grange ne la fit pas. Il s'adressa à
d'Alembert, qui refusa aussi de la
faire. Dutens prit alors le parti de la
composer lui-même, et cette préface
eut l'approbation de Lagrange, de
d'Alembert, présage du succès uni-
versel qu'elle obtint; plusieurs opus-
cules de Leibnitz ont été cependant
omis dans l'édition de Dutens. II. *Lon-*
gi pastoralia de Daphnide et Chloe,
græcè, Paris, Debure, 1776, in-12;
III. *Manuel d'Epictète, traduit par*
M. Dacier, 1775, in-18. Dutens
a fait réimprimer cette traduction
comme la meilleure que l'on ait de ce
livre; dans un très petit nombre
d'exemplaires, la préface est signée
de l'éditeur. Dutens est auteur des ou-
vrages suivants : I. *le Caprice poé-*
tique, 1750, in-16, recueil de poé-
sies; II. *Recherches sur l'origine des*
découvertes attribuées aux moder-
nes, 1766, 2 vol. in-8°, seconde
édition, 1776, 2 vol. in-8°; 4^e édi-
tion, 1812, 2 vol. in-8°. Cette dernière
édition est augmentée d'un article sur
les voûtes. Jusqu'alors on ne contes-
tait pas aux modernes la supériorité
sur les anciens dans les arts et les
sciences. Dutens entreprit de prouver
que dans ces matières aussi, les an-
ciens avaient des connaissances dont
les modernes ont cru ensuite faire la
découverte. Cet ouvrage, plus rempli
d'érudition que de critique, fut goûté
du public, mais déplut aux philoso-
phes; et Condorcet a traité assez duri-
ment Dutens dans la *Seconde lettre*

d'un théologien à l'auteur des Trois Siècles, 1774, in-8°. III. *Poésies*, 1767, in-12, 1777, in-8°; IV. *le Tocsin*, Rome, 1769, in-12, réimp. sous le titre de : *Appel au bon sens*, Londres, 1777, in-8°, puis dans les *Œuvres mêlées* de l'auteur, et encore avec les deux titres en 1798, in-8°. C'est un ouvrage anti-philosophique, où Voltaire et Rousseau, sans être nommés, sont assez clairement désignés, et sont peu ménagés. Dutens n'avait pas mis son nom à cet opuscule; mais les personnes intéressées surent bientôt, comme cela arrive toujours, qui en était l'auteur. Aussi, dans une visite qu'il fit à Voltaire, le philosophe de Ferney lui en parla-t-il; puis à propos des rois, ajouta, suivant le rapport de Dutens : « Voilà, Monsieur, ceux » contre qui il faudrait sonner le toc- » sin. » Dutens remarque malignement que ce fut peu de temps après cette entrevue que Voltaire mit au jour son opuscule intitulé : *le Tocsin des rois*; mais il est bon de remarquer que cet opuscule, loin d'être contre les rois, est au contraire une exhortation qu'il leur adresse de se réunir pour chasser enfin les Mahométans de l'Europe. V. *Explication de quelques médailles de peuples, de villes et de rois, grecques et phéniciennes*, 1775, in-4°. VI. *Explication de quelques médailles du cabinet de Duane*, 1774, in-4°. VII. *Troisième dissertation sur quelques médailles grecques et phéniciennes, où se trouvent des observations pour servir à l'étude de la paléographie numismatique*, 1776, in-4°. En publiant cette dissertation, Dutens fit en même temps réimprimer les deux ouvrages précédents, et cette édition est beaucoup plus complète que les précédentes. Tout ce que Dutens a composé sur les médailles s'y trouve réuni,

et il a profité de cette réimpression pour faire, dans les deux dissertations, des changements et corrections qu'il avoue lui-même avoir aux lumières de ses observations. Il a surtout profité des observations de l'abbé Barthélemy, qui avait fait une étude particulière de la langue et des monuments phéniciens. On ne peut que louer le zèle de Dutens s'occupant de la publication d'un genre de médailles, à l'excitation des savants, et à la concurrence même, par ses recherches, à la gloire de cette science; mais on ne peut convenir aussi que cet auteur n'ait été parfois proposé des conjectures un peu forcées et des conjectures hasardées, qu'un jeune numismate ne se garde d'adopter avec confiance. Les ouvrages de Pellier de Barthélemy, d'Eckhel, etc., contiennent plusieurs erreurs, et il est bon de consulter pour juger du mérite des publications données par Dutens sur le type, soit sur les légendes des médailles. VII. *Logique, ou l'art de raisonner*, 1773, in-12; 1781, réimprimé dans les *Œuvres mêlées*. IX. *Du Miroir ardent chimène*, 1775, 1777, in-12; *des Pierres précieuses et de leur nature et de les évaluer*, 1777, Londres, 1777, in-8°; Paris, 1781, in-12; XI. *Itinéraire des lieux les plus fréquentés, ou Journal d'un voyage aux principales villes de l'Espagne*, 1775, in-8°; 1777, édition augmentée d'un itinéraire de l'Espagne, rédigé sur les observations de M. de Voglie, 1783, in-12; 1788, in-8°; 1791, in-8°. Cet ouvrage est un manuel commode et instructif. Dutens améliorait à chaque édition. XII. *Lettre à M. D. B. (Dutens) sur la réputation du livre de*

.Rousseau, 1779, in-8°. Quelques lettres d'Hel-J. Rousseau. XII. *De l'ape, de quelques points e, et moyens de réunir toutes les églises chrétiennes*, ; réimprimé plusieurs a dernière, sous le titre *lions théologiques sur réunir toutes les églises* 1798, in-8°. Dutens imbler, pendant la va- de Rome, un concile ait un symbole de foi, cisions des conciles des siècles de l'église. On nme innovation, tout ce iverait pas. XIV. *Œu-* 1784, in-8°. Sous on a recueilli presque es de Dutens, Londres, in-4°. XV. *L'Ami des voyagent en Angle-* in-8°; réimprimé sous *uide moral, physique des étrangers*, etc., et sous le premier titre, 1805, in-12. XVI. *ce qui s'est passé pour nent d'une régence en* 1789, in-8°. XVII. *logique des héros de*, sans date, composée eux. XVIII. *Mémoires ur qui se repose*, Paris, l. in-8°; les deux pre- s contiennent la vie de u'en 1789, écrite en in; le troisième volume de *Dutensiana*, et est réflexions, anecdotes, dont quelques-uns out ns les deux premiers vo- ur avait déjà employé une matériaux dans un ou- ne qu'il avait publié quel- auparavant, sous le titre

de *Correspondance interceptée*. Il avait fait imprimer, en 1782, une première édition de ses *Mémoires*, en 3 vol. in-8°; mais ayant fait réflexion qu'il y était question de beaucoup de personnages vivants, il mit au feu tous les exemplaires de cette édition. La lecture de ces *Mémoires* se fait avec plaisir, quoiqu'on y trouve quelquefois des tournures ou expressions étrangères. C'est Dutens qui est auteur du *Catalogue des médailles* qu'on trouve dans les *Voyages de Swinburne*. On trouve un mémoire de lui dans le recueil de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres; enfin il avait publié un petit écrit sur le *Masque de Fer*. Il a au reste parlé de ce personnage dans ses *Mémoires* (V^e. partie, chap. 6^e.), et croit qu'il n'est autre que le comte Girolamo Magni, secrétaire d'état du duc de Mantoue. — DUTENS (Michel-François) frère de Louis, né en 1732, mort en juin 1804, resta en France, et s'adonna au commerce, qu'il exerça avec distinction à Tours. Il est connu par des *Principes abrégés de peinture*, 1779, in-12, réimprimés avec des augmentations, 1704, in-8°. C'est son fils qui est auteur de *L'Analyse raisonnée des principes fondamentaux de l'économie politique*, 1804, in-8°, etc.

DUTERTRE (JEAN BAPTISTE), religieux dominicain, naquit à Calais en 1610, et reçut au baptême le nom de Jacques. Il servit d'abord dans la marine hollandaise, navigua en divers pays, et alla même au Groenland. Il entra ensuite dans les troupes de terre, et assista à la prise de Maestricht en 1633. Echappé à de nombreux dangers, il vint à Paris, entra dans l'ordre des dominicains en 1635, et prit le nom de Jean-Baptiste. Sa piété, ses talents, sa connaissance des

affaires, le firent choisir, en 1640, pour aller en mission dans les Antilles. Il y passa dix-huit ans, pendant lesquels il fit des voyages en France pour les affaires spirituelles des nouvelles colonies. Non content de prêcher la foi, il donna d'utiles conseils, travailla efficacement à maintenir la paix et l'ordre, et nota soigneusement tout ce qui se passait de remarquable et tout ce qu'il voyait de curieux; ce qui, après son retour en France, le mit à même de publier l'histoire des îles qu'il avait visitées. Il fut tiré de sa solitude en 1656, par un M. de Cerillac, qui ayant dessein de former un établissement en Amérique, invita Dutertre à aller dans ce pays conclure, avec Duparquet, l'achat de l'île de la Grenade (F. DUPARQUET.). Toutes les représentations de Dutertre pour détourner Cerillac de son dessein ayant été vaines, il céda, mais son voyage commença sous de malheureux auspices. A peine sorti de la rivière de Nantes, la navire sur lequel il était embarqué fut pris par les Anglais et mené à Plymouth. Dutertre obtint, par le moyen de ses amis, et sa liberté et des lettres-patentes de Cromwell pour qu'on lui restituât ses effets. « Mais, dit-il, on ne sait ce que c'est » que rendre en ce pays là. Mes vo- » leurs voyant que j'étais las d'un si » ennuyeux séjour, et prêt à tout » abandonner, retiurent les lettres et » n'en parlèrent qu'après mon dé- » part. » Pour éviter de nouveaux empêchements du même genre, Dutertre s'embarqua au Texel. Il aborda heureusement à la Martinique, puis après être allé examiner la Grenade, il termina l'affaire de l'acquisition avec le propriétaire, et débarqua à Flessingue à la fin de 1657. Conformément à la promesse qu'il avait faite à Cerillac, il partit du Havre avec lui pour l'Amé-

rique. Une tempête affreuse le navire de relâcher en Aug. Le mauvais état de l'entrepri prendre à Dutertre le sage p revenir en France avec des re qui le suivaient. Il fut, dans l envoyé au couvent de Tulle, s'occupa de refondre son ouv d'y ajouter les nouveaux don qu'il s'était procurés. Rappelé à la maison de la rue Saint-Jac il y mourut en 1687. On a b tertre : I. *Histoire générale de St.-Christophe, de la Guadel de la Martinique et autres d mérique, où l'on verra l'éta ment des colonies françoises ces îles, leurs guerres co étrangères, et tout ce qui u dans le voyage et retour des* Paris, 1654, 1 vol. in-4°. On à la fin de ce livre, une trad carâbe de quelques prières de II. *Histoire générale des habitées par les François, en deux tomes, et enrichie d et de figures*, Paris, 1667-4 vol. in-4°. Cet ouvrage est que le précédent, mais consi ment augmenté. C'est le premi Français ait publié sur la t nos îles en Amérique. Il co récit de tout ce qui s'est p l'établissement des colonies d dans les Antilles, depuis 162 la paix de Breda en 1667. On aussi l'histoire naturelle de des renseignements curieu sauvages, les créoles et les n privilège des deux derniers porte que cette suite a été lu zeraï, et Dutertre dit, dans lecteur, qu'il a consulté to moires et les documents p particuliers (Foyez BAE qu'il a fait plusieurs voy ports de Normandie pour

les faits qu'il a dessein
On ne peut d'ailleurs
i à tous ses récits, car
mais rien que l'on puis-
ement révoquer en dou-
naît avec plaisir, en
re, un homme doué du
observer, d'un jugement
prit juste. Labat n'a pas
à l'ouvrage de son con-
e. Le jugement qu'il en
préface de son Voyage
Amérique, est beaucoup
quoiqu'il commence par
ouvrage était admirable
» qu'il a été écrit. Les
ue rapporte Dutertre ont,
erdu une partie de leur
en lit cependant le récit
Il narre avec candeur,
t gravité; qualité qui a
lanqué à Labat. Dutertre
plus parlé aussi superflus
productions de la na-
nat le veut bien dire. Il
ns un détail suffisant,
rolixité, et son livre a
is à contribution par les
ont écrit sur l'histoire na-
La vie de Ste. Austre-
, première abbesse de
Pavilly, près de Rouen,
ancien manuscrit de l'ab-
batte-Austreberte de Mon-
ter, Paris, 1659, in-12.

F.—S.

RE. F. DUPONT.

EF (JEAN), sieur de la
effier du parlement de
notaire et secrétaire du
remier auteur qui ait exa-
re de France par les titres
; il a ouvert et travé la
; qui l'ont suivi. Il fut
Henri II de faire des re-
is le trésor des chartes.
oumandement, dit-il,

» j'entrepris de dresser par formes
» d'histoires, et ordres des règnes,
» toutes les querelles de la troisième
» lignée avec ses voisins, les domaines
» de la couronne par provinces, les
» lois et ordonnances depuis la Salique
» par volume, et par recueil séparé
» ce qui concerne la personne et la
» maison royales, et la forme an-
» cienne du gouvernement des trois
» états et ordres du gouvernement
» de ce royaume. » Dutillet rapporte
qu'il présenta au roi six volumes ma-
nuscrits, dont quatre des guerres de
la France et de l'Angleterre; un des
lois et ordonnances, et un concernant
les rois de France et leur maison. C'est
sans doute ce recueil que Lacroix du
Maine cite sous ce titre : *La France*
ancienne, du gouvernement des trois
estats, en l'ordre de la justice de
France, avec les changements qui
y sont arrivés, 6 vol. in-fol.; on ignore
ce que ce manuscrit est devenu. Hen-
ri II avait promis de payer les frais
des travaux de Dutillet, mais cette
promesse resta sans exécution, et après
sa mort les troubles de l'état empê-
chèrent de la remplir. « Je fus aban-
» donné, dit Dutillet, et reproché de
» mes aides que j'avais long-temps
» nourris et entretenus, partie du mien,
» partie d'espérance de ladite récom-
» pense; et j'ay seul continué, tant
» que j'ay peu, partie de mon entre-
» prise, et la plus nécessaire. »
(*Épître dédicatoire à Charles IX*).
Dutillet se montra intègre et habile
dans la charge de greffier qui était
depuis long-temps dans sa maison,
et que ses descendants ont conservée
jusqu'à J. F. Dutillet, qui fut reçu en
1689. Il y a eu aussi dans sa famille
plusieurs conseillers et maîtres des
requêtes (1). Dutillet faisait peu de

(1) Louis DUTILLET, dit de *Buissonier*, fils de
Jean Dutillet, greffier, et de Jeanne Brison, fut

cas de l'élégance et de la pureté du style, et il ne pouvait guères l'acquiescer en compulsant les registres du parlement, les chartiers des églises, et le trésor des chartes. Il n'estimait, écrivit-il lui-même à Charles IX, que l'exactitude dans les faits, et il s'autorisait de ce mot de Démosthènes : *Assez éloquent est celui qui donne un bon conseil*, sans songer que Démosthènes était le plus éloquent de tous les Grecs. Dutillet mourut le 2 octobre 1570, avec la réputation méritée d'un des plus savants hommes de son siècle. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Sommaire de la guerre faite contre les Albigeois*, Paris, 1590, in-8°, ouvrage rare et estimé, extrait du trésor des chartes; II. *Mémoire et avis sur les libertés de l'église gallicane*, 1594, in-8°. Ce traité curieux fut composé en 1551; il a été réimprimé dans le recueil des *Libertés*; III. *Recueil de guerres et de traités de paix, de trêves, alliances, etc., d'entre les rois de France et d'Angleterre, depuis Philippe I^{er}. jusqu'à Henri II*, Paris, 1588, in-fol.; IV. *Recueil des rangs des grands de France*, Paris, 1602, in-4°; V. *Mémoires et recherches touchant plusieurs choses mémorables pour l'intelligence de l'état et les affaires de France*, Rouen, 1577, in-fol.; Troyes, 1578, in-8°; Paris, 1586, in-fol. Cet ouvrage fut traduit en latin sous ce titre: *Joannis Tiliæ commentariorum et disquisitionum de rebus gallicis libri duo*, Francfort, 1579 et 1596, in-fol. L'auteur de cette traduction s'est déguisé sous le nom de *Lotarius philoponus*. L'ouvrage a été réimprimé

recu conseiller de grand-chambre au parlement de Paris, le 28 juil. 1572, et mourut en 1605. Voy. aussi TILLOT-DUTILLET, auteur du *Paradoxe* *françois*.

sous le titre de : *Recueil des rois de France, leur couronne et maison ensemble le rang des grands, etc.* Paris, 1589, in-fol., 1602, 1607, 1610 et 1618, in-4°. L'édition de 1618, divisée en trois parties, en tomes, reliés ordinairement en un seul volume, est la plus estimée; c'est un des livres les plus nécessaires pour l'histoire de France. Le manuscrit original, écrit sur vélin, orné d'un grand nombre de portraits en miniature, fut présenté par l'auteur à Charles IX, et se trouve à la bibliothèque royale. VII. *Discours sur la majorité du roi très chrétien* (François II), contre les écrits de rébelles, Paris, 1560, in-4°, réimprimé dans *Dupuy*; on en trouve un extrait dans la *Bibliothèque du duc français de Bouchel*. Ce discours, quoique publié sous le nom de Jean Dutillet, évêque de Meaux, fut du greffier, est généralement attribué à ce dernier. VIII. *Institution du prince chrétien*, Paris, 1563, in-8°. IX. *Discours sur la séance des rois de France en leurs cours de parlement, dans le cérémonial de Godfrey*. X. *Procès-verbal de l'entrée de très haut, très excellent et très puissant prince, le roi très chrétien, Henri II de ce nom, dans sa bonne ville de cité de Paris, le 16^e. jour de july 1549*, dans le tome 1^{er}. du *Cérémonial*. Jean Dutillet laissa plusieurs autres ouvrages qui n'ont point été imprimés. V—re.

DUTILLET. (JEAN), frère du précédent, évêque de St-Brieux, ensuite de Meaux, mort le 19 novembre 1570, un mois et demi après son frère, acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages. Il avait un troisième frère nommé Louis, du noie d'Angoulême et curé de Ch en Poitou. Ce ne uer embrassa l

s de Calvin qui avait été son
neur, et qui composa, à sa
de courtes exhortations chré-
i, qu'il lisait et prônes de sa
se, afin d'accoutumer peu à peu
ple à la nouvelle doctrine. Louis
sorti du royaume avec Calvin,
ne de Meaux alla le chercher
en Allemagne, lui fit rompre,
s exhortations, tout commerce
es novateurs, et le ramena à la
n de ses pères. Les principaux
pos de Jean Dutillet sont : I.
Mole de vitis ac moribus pa-
is cum præcipuis Ethnicis,
17, 1610, in-8°; II. *Traité*
antiquité et de la solennité de
usse, Paris, 1567, in-16; III.
id sur le symbole des apôtres,
566, in-8°; IV. *Réponse aux*
tres, 1566, in-8°; V. *Avis aux*
hommes séduits, ib. 1567,
; VI. *Traité de la religion*
anne, Paris, Guill. Martin, in-
VII. une édition des *OEuvres de*
or de Cagliari, Paris, 1568, in-
VIII. *Præcipue constitutiones*
li magni, Paris, 1548, in-8°. Cet-
tion n'a pas été achevée. IX.
uicon de regibus francorum, à
amundo usque ad Henricum
uris, 1545, in-fol.; *ibid*, 1548,
et in-8°; Francfort, 1501, in-
se trouve aussi à la fin de l'*His-*
de France de Paul Emili, édi-
le Vascosan, 1550, in-fol. La
Chronique, traduite en fran-
Paris, 1549, 1550, in-8°; la
avec une continuation jusqu'en
dans le *Recueil des rois de*
ce, 1618, in-4°. Cette chroni-
moccincte et bien ordonnée, dres-
ar des mémoires exacts, est en-
stimée; elle n'allait que jusqu'en
. La traduction est si fort aug-
ie, qu'on peut la regarder comme
tre ouvrage. V—vi.

DUTILLET. Voy. TITON.

DUTRONCHAY. V. TRONCHAY.

DUTRONCHET (ETIENNE), né
à Montbrison, au commencement du
16^e siècle, fut d'abord secrétaire de
Jean d'Albon de Saint-André, qui, en
récompense de ses services, lui fit
obtenir la place de trésorier du do-
maine, dans le Forez. Il remplit cette
place pendant vingt années, sans ces-
ser d'être attaché à Saint-André, dont
il avait mérité toute la confiance, et
qu'il accompagna, en 1537, au siège
de Thérrouane. Après la mort de son
protecteur, Dutronchet fut desservi
près du maréchal Saint-André, son
héritier; mais il se justifia des imputa-
tions calomnieuses qu'on lui avait faites
et resta son secrétaire jusqu'en 1558.
Il se démit alors volontairement de
cet emploi pour se livrer avec plus de
calme à son goût pour l'étude, mais
il ne jouit pas long-temps du repos
qu'il se promettait. En 1562, sa mai-
son de Montbrison fut pillée par les
protestants; on le jeta lui-même dans
une prison; et il y aurait infaillible-
ment péri, s'il ne fût parvenu à s'é-
chapper avec quelques-uns de ses
compagnons d'infortune. Il se tint
caché durant les troubles et ne repa-
rut que lorsque le danger eut cessé.
Il s'occupait de réparer les pertes qu'il
venait d'éprouver, lorsqu'un édit sup-
prima sa charge de trésorier du do-
maine. Ses réclamations restèrent sans
effet, et ce ne fut qu'en 1567 qu'il
obtint une place de secrétaire de la
reine mère; mais ses appointements,
son unique ressource, lui étaient mal
payés, et il éprouva, avec sa famille,
toutes les horreurs de la misère. Dans
cette situation, le baron de Ferals,
ambassadeur à Rome, lui fit offrir
la place de son secrétaire, Dutronchet
accepta. Après avoir languì à Rome
pendant près de quinze ans, il y mou-

rut vers 1585. On a de lui : I. *Lettres missives et familières*, Paris, 1569, in-4°. Ce recueil a eu plusieurs éditions in-16. On y trouve des détails importants pour l'histoire du temps, mais le style en est si mauvais et les faits y sont entremêlés de tant de réflexions parasites que la lecture en est presque insupportable. Duverdier et l'abbé Goujet ont accusé Dutronchet de plagiat. Il s'est effectivement approprié en entier une élégie de Saint-Gollais, sans avoir pris presque aucune précaution pour déguiser ce larcin. II. *Finances et trésor de la plume française contenant diverses lettres missives*, Paris, 1572, in-8°; III. *Lettres amoureuses avec 70 sonnets traduits de Pétrarque*, Paris, 1575, in-16; IV. *Discours académiques florentins appropriés à la langue française*, Paris, 1576, in-8°. Duverdier a inséré dans sa Bibliothèque le troisième, dont les interlocuteurs sont le temps, l'actif et le factieux. V. *Discours satyrique en vers macaroniques, à l'imitation de ceux de Merlin Cocaie*. Il avait composé cet ouvrage à Rome, et Duverdier dit l'avoir vu manuscrit. Dutronchet avait pris pour devise : *En heur content se dit*, anagramme d'Estienne Dutronchet. Rousard disait que Dutronchet était un mauvais auteur, mais un excellent écrivain. En effet son écriture était très belle. Gilles Corrozet l'a placé dans son *Parnasse des poètes français*. W—s.

DUTRONE DE LA COUTURE (JACQUES-FRANÇOIS), docteur en médecine, mort à Paris, le 13 juillet 1814, à l'âge d'environ soixante-cinq ans, est connu par les ouvrages dont voici les titres : I. *Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plusieurs mémoires sur le sucre, sur le vin de*

canne, sur l'indigo et sur l'huile de St-Domingue, 1790, 1791, in-8°. Cet ouvrage, comme le meilleur qu'on ait canne à sucre, est divisé en deux parties : l'histoire de la canne et sa culture, l'analyse de ses sucres ; la première ; la seconde est sacrée à la théorie de la manipulation et à la cristallisation du sucre. *Vues générales sur l'importance des colonies, sur le caractère de ceux qui les cultivent, et sur les moyens de faire la constitution qui leur convient*, 1790, in-8°; III. *Le M. Grégoire*, 1814, in-8°. Cet ouvrage anonyme, annoncé dans le Journal de la Librairie, sous le n°. 10, est un véritable salmis d'idées et de raisonnements bizarres et incohérents ; il est douteux que l'auteur même ait compris ce qu'il voulait dire.

A. B.

DUVAIR (GUILLAUME), guillocheux, était fils de Jean Duvair, un homme d'Auvergne, maître des recherches ordinaires de l'hôtel de ville. Il naquit à Paris, le 7 mars 1533, et mourut de la peste, le 15 mai 1563, des maladies qu'il éprouva dans son voyage. Ses études de jeunesse ne lui permirent pas de recevoir des leçons de ses maîtres ; son tempérament s'étant fortifié, il se livra à l'étude avec beaucoup d'ardeur et fit des progrès rapides dans les langues anciennes. Son père ne lui laissant d'autre fortune qu'une place dans l'église de Meaux, et il en fut l'état ecclésiastique. Il fréquenta ensuite le barreau, où Despeisses et son père s'efforçaient de faire naître de la véritable éloquence, et les conseils contribuèrent à le Duvair fut pourvu, en 1580, de la charge de conseiller au parlement de Paris, et se tint dans la ligue pendant les troubles de la ligue et mérita par là la confiance

ppisa la révolte de Marseille, int à faire rentrer cette ville ssance du roi. Il fut ensuite ambassadeur en Angleterre, on retour, nommé premier nt au parlement de Provence. ra dans cette place un grand ur le maintien des libertés de gallicane, et eut à ce sujet, chevéque d'Aix, plusieurs dis- que la cour décida toutes con- rélat (1). Il se lia d'une étroite roe le savant Peiresc, et puisa s entretiens le goût des m- des antiques. Chéri pour la de ses mœurs, estimé pour tres, respecté pour son exacte , Duvoir, exempt d'ambition les jours paisibles, lorsqu'en ous XIII jeta les yeux sur r remplacer Sillery dans la e sceaux. Les courtisans mit t en œuvre pour traverser ce Du chercha à effrayer Duvoir einture des difficultés qu'il mit dans ses fonctions; le par- sons différents prétextes, re- mregistrement de ses lettres ination. Il était facile de pré- e Duvoir ne pourrait pas se ir long-temps à la place où la seule du roi l'avait élevé. A u-il installé, qu'on chercha moyens de le perdre. Ses quan- ent montrées comme autant de de ridicules; on l'accusa de l'avarice, d'ingratitude; parce

altérante dans la Vie de Duvaix une
connue, et qui semble prouver qu'il
éprouva les plus fortes tentations contre la vie
long-temps avant leur exécution. Pei-
sant, au commencement de 1810, un alman-
ach, et imprima au mois de novembre pre-
mier quelques prédications insignifiantes,
sit l'annonce d'un grand malheur, dont
les circonstances se rapportaient évidem-
ment à Duvaix en instruisit aussitôt le
remède de son zèle, et ne fit aucun
ce pronostic, qui se vérifia tout cruel-

qu'il ne prononçait pas légèrement sur des questions importantes, on le présentait comme un homme incapable; enfin, après avoir été abreuvé de dégoûts et d'humiliations, il se vit obligé de remettre les sceaux, six mois après les avoir reçus. Il se retira alors au couvent des Bernardins, pour attendre la fin de l'orage amassé sur sa tête, et s'y livra aux exercices de la religion, avec la ferveur d'un chrétien qui n'attend que d'elle des consolations. Cependant la cour continuait d'être agitée par des intrigues : les plus grands seigneurs du royaume s'étaient réunis pour s'opposer aux projets ambitieux du maréchal d'Ancre. La fin tragique de ce favori rétablit tout à coup la tranquillité, et le roi se hâta de rappeler Duvaix pour lui confier une seconde fois les sceaux. Si l'on s'en rapporte à quelques mémoires du temps, Duvaix changea de conduite à cette époque : instruit par l'expérience du passé, il chercha à ménager adroitement ceux dont il avait senti le pouvoir, et sacrifia les principes qu'il avait professés jusqu'alors au désir de son avancement et de celui de sa famille; mais on doit remarquer que ces mémoires ont été rédigés par des ennemis connus de Duvaix, et que par cette raison on ne doit pas y avoir trop de confiance. L'anecdote suivante, dont l'authenticité est garantie, prouvera du moins qu'il n'avait rien perdu de sa fermeté, lorsqu'il s'agissait de défendre les prérogatives de sa place. Les ducs et pairs voyaient avec peine que Duvaix prît le pas sur eux au conseil; ils résolurent de s'en plaindre au roi. Ce fut le duc d'Espernon qui porta la parole avec beaucoup de vivacité; Duvaix, qui était présent, répliqua avec autant de force que de modération. « Vous êtes un impudent, dit le duc eu s'a-

» dressant à Duvair. — Vous, répon-
 » dit le garde des sceaux, vous êtes ce
 » que vous êtes. — Eh ! bien, pour-
 » suivit d'Espèrnon en s'adressant au
 » duc de Guise, vous allez sur mer
 » contre les pirates, tandis qu'il faut
 » chasser les pirates de terre. » Le roi
 mit fin à cette discussion, et peu de
 jours après le conseil prononça en fa-
 veur de Duvair. D'Espèrnon, outré,
 abandonna la cour et se retira dans son
 gouvernement de Metz. Duvair avait
 été sacré évêque de Lisieux en 1617.
 Il eut l'honneur d'accompagner le roi
 en 1620, dans le voyage qu'il fit en
 Normandie; l'année d'après il le sui-
 vit au siège de Clerac. Les fatigues dé-
 rangèrent sa santé; atteint d'une fièvre
 épidémique, il fut obligé de s'arrêter
 à Tonneins, et y mourut le 3 août
 1621. Son corps fut transporté à
 Paris, et inhumé dans l'église des Ber-
 nardins. Il avait lui-même composé
 l'épître qu'on lisait sur son tom-
 beau. Molinier prononça son oraison
 funèbre. Son ami Peiresc fut un de
 ses légataires. Barclay, Petau et Pas-
 quier lui avaient dédié quelques-uns
 de leurs ouvrages. Duvair, malgré les
 occupations que lui donnaient ses dif-
 férentes charges, n'avait jamais cessé
 de cultiver les lettres. Les écrits qu'il
 a laissés se divisent en quatre classes :
 traités de piété, traités philosophi-
 ques, traités et actions oratoires, et
 arrêts prononcés en robe rouge. Le
 recueil en a été publié plusieurs fois;
 l'édition la meilleure et la plus com-
 plète est celle de Paris, 1641, in-fol.
 On y distingue : I. *Traduction fran-
 coise d'Épictète*, dont le savant Ca-
 saubon loue la fidélité; II. un *Traité
 de l'Eloquence françoise, et des rai-
 sons pourquoi elle est demeurée si
 basse*. Cet ouvrage a été copié par Che-
 valier de Sainte-Croix, dans son *Ta-
 bleau de l'Orateur françois*. L'abbé

Goujet en a donné une bonne ;
 dans sa *Bibliothèque*, tom. I
*Des Traductions de quelques
 cours de Démosthènes et de C.*
 Elles se font remarquer, dit H.
 l'élévation et la dignité du styl
 peut dire qu'après Malherbe
 langue n'avait point alors de
 écrivain. On conserve ses *L.*
Henri IV, ses Négociations.

W
 DUVAL (PIERRE), né à P
 commencement du 16^e. siècl
 savant dans les langues anciet
 cultivait la poésie avec quelq
 cès. François I^{er}. le chargea
 veiller l'éducation du Dauphi
 récompensa de ses soins en l
 mant à l'évêché de Séz, vers
 prélat assista au concile de Tr
 mourut à Vincennes, en 1564
 quelin lui dédia ses *Foresteri*
 vrage écrit d'un style peu dé
 s'aperçut trop tard de la fa
 avait commise, et y ajouta en
 cherchant les moyens de la
 On a de Duval : I. *Le Triom*
vérité, où sont montrés
maux commis sous la tyr
l'Ante - Christ, tiré de M.
Vegeus, et mis en vers,
 1552, in-12; II. *De la gran*
Dieu, et de la cognoissance
peut avoir de lui par ses e
 Paris, 1553, 1555, in-8^e.;
La Puissance, sapience et b
Dieu, Paris, 1558, in-8^e.
 in-4^e. : ces deux ouvrages ont
 sieurs éditions. Duval avait pu
 1547, par ordre du roi, une
 tion du *Dialogue de Platu*
tulé Critès : elle fut réimpr
 1582, avec un Commentaire
 Le Masle, d'Angers. — Duval
 re), autre poète du 16^e.
 n'est connu que par un ouvra
 rare, intitulé : *le Puy du so*

r, tenu par la déesse Pal-
ec l'ordre du licet nuptial,
 1543, in-8°. Il avait trouvé
 n nom ces deux anagrammes :
étude, et le vrai perdu. Cette
 combinaison est la plus heu-
 suivant Lacroix du Maine ,
 u'elle donne une idée juste de
 et de son livre. W—s.
 /AL (JEAN-BAPTISTE), orien-
 t antiquaire, était natif d'Au-
 En 1600 il se livra à l'étude de
 sous Etienne Hubert, profes-
 collègue royal; et ayant eu l'oc-
 aller à Rome en 1608, il y
 naissance de J. B. Raimondi,
 fit présent de quelques livres
 et l'engagea à se fortifier dans
 que. Duval entretenait aussi des
 fort étroites avec Jean Hesro-
 Gabriel Sionite, maronites très
 . Quoi qu'il en soit, sa répu-
 comme orientaliste est très mé-
 mais il paraît qu'il avait ac-
 e grande connaissance des mœurs
 et des antiquités, et avait ren-
 grand nombre d'objets, ayant
 en Italie et en Syrie. Le roi
 rda le titre de secrétaire-inter-
 e son cabinet pour les langues
 les. Il mourut à Paris en no-
 : 1632. On a frappé en l'hon-
 : ce savant une médaille qui a
 été et décrite dans le Mercure
 1742, et dont on trouve la des-
 : dans Moréri. Duval cultiva
 poésie latine avec succès, et fit
 jeunesse de longues pièces de
 r différents sujets. On lui doit
 tion de Cassiodore, Paris, 1600,
 in-8°, et plusieurs ouvrages
 : trouve le détail dans la *Gal-*
entalis de Colomiez, et dans
 n ; nous mentionnerons seule-
 I. l'*Ecole françoise pour ap-*
re à bien parler et écrire se-
sage du temps, Paris, 1604,

in-12 ; II. *Apothéose, ou Oraison*
funèbre de M. Hier. de Gondy, Pa-
 ris, 1604, in-8°. Les bibliographes
 qui ont parlé de Duval paraissent
 n'avoir pas connu cette pièce ; III.
Recueil de poésies latines, Paris,
 1616. L'auteur d'une lettre insérée
 dans le Mercure de juin 1742 dit que
 ce recueil contient environ deux cents
 épîtres sous différents noms, cin-
 quante-trois épitaphes et quelques
 épigrammes. La première des pièces
 qui le composent, intitulée *Apologia*
pro alcorano, est un badinage où
 Duval s'égaie aux dépens du livre sacré
 des musulmans ; IV. une nouvelle édi-
 tion, corrigée pour le texte et aug-
 mentée de plus de deux cents mé-
 dailles, des *Imagines imperatorum*
et augustarum, d'Enée Vico, Paris,
 1619, in-4°, et la traduction ita-
 lienne du discours sur les médailles,
 du même auteur ; V. *Dictionarium*
latino-arabicum Davidis regis, quo
singulæ ab eo usurpatæ dictiones
ita enunciantur, ut concordiam
psalmorum constituent, et gramma-
ticam ac dictionaria latino-arabica
suppleant, Paris, 1652, in-4°. C'est
 un dictionnaire latin-arabe, dans le-
 quel on ne trouve aucun mot arabe ;
 Duval a simplement extrait, du psau-
 tier arabe-latin de 1614 et 1619, tous
 les mots latins, en les plaçant dans
 l'ordre alphabétique, et en indiquant
 le psaume et le verset où ils se trou-
 vent. On peut, au moyen de cette mé-
 thode, composer et écrire en arabe.
 Pour donner un exemple de l'utilité
 de son livre et de la manière d'en
 faire usage, l'auteur imagine une lettre
 écrite par David à Bethsabée, où le
 roi-prophète déclare ses amours avec
 dignité et retenue ; elle est suivie de
 la réponse de Bethsabée, qui s'ex-
 cuse avec modestie, et trouve d'au-
 tres beautés beaucoup plus dignes

qu'éto des hommages du roi. Ces deux lettres suffisent pour prouver la tournure d'esprit de Duval, homme moins érudit que singulier dans ses goûts. Duval a écrit, à la *France métallique* de J. de Bie, plusieurs médailles et explications, ainsi que ce célèbre graveur l'avoue dans sa préface.

J.—x.

DUVAL (ANDRÉ), de la maison et société de Sorbonne, né à Pontoise le 15 janvier 1564, fut reçu docteur de la faculté de théologie de Paris en 1594. Henri IV ayant établi deux chaires royales de théologie positive en 1568, Duval et Philippe de Gamaches furent nommés pour en être les premiers professeurs. Quoi qu'en dise Baillet, on ne peut guère contester à Duval la science suffisante pour remplir une de ces places. Il fut aussi choisi pour celle de l'un des trois supérieurs généraux des carmélites en France. Duval penchait vers l'utramontanisme. Son attachement à cette opinion de la cour de Rome, l'avait rendu agréable à Maïtri Barberin, alors nonce en France, et depuis, pape sous le nom d'Urban VIII. Maïtri l'employait dans l'occasion, et l'avait chargé de lui découvrir un théologien qui consentit à écrire en faveur de la puissance du pape contre les Vénitiens, qui ne voulaient pas l'admettre sans restriction. Il arriva que sur ces entrefaites on proposait une nouvelle édition des œuvres de Gerson, où le pouvoir pontifical est réduit à ses justes bornes. Duval en avertit le nonce, qui eut le crédit de faire retarder la publication de l'ouvrage. André Duval fut un des plus grands adversaires du syndic Richer, qui défendait courageusement les libertés de l'église gallicane, et que son caractère ardent fit aller trop loin. Si l'on en croit l'ail-

let, les procès Duval furent poursuivis jusqu'à la révo- cation. Ce même Baillet accuse Duval d'avoir, sous de spécieux prétextes, attiré Richer dans la maison du P. Joseph, capucin, et confident intime du cardinal de Richelieu, où, de force, et par la suite de deux assassins introduits dans la chambre pour l'effrayer, on lui fit signer une déclaration contraire à ses sentiments; violence qui causa à Richer un extrême chagrin et précipita sa mort. Si, d'un autre côté, on croit les écrivains du parti opposé, Duval était un savant plein de mérite. En convenant qu'il était un des plus terribles adversaires du fameux jésuite, tandis qu'ils parlent de lui comme d'un homme à peine remarquable, ils représentent Duval sous les traits d'un théologien distingué, et d'un défenseur zélé de l'orthodoxie, contre une doctrine qui n'allait à rien moins qu'à la subversion des vrais principes et à la destruction totale de l'église. Duval mourut le 9 septembre 1639, seigneur de Sorbonne et doyen de la faculté de théologie. Il est auteur des ouvrages suivants: I. *Commentaire sur la somme de St. Thomas*, 2 vol. in-folio; II. divers écrits contre Richer, et notamment *Elenchus libelli de ecclesiastica et politica potestate*; III. *Vie de la sainte Marie de l'incarnation, religieuse Carmélite*, Paris, 1621, in-8; IV. *le Feu d'Héli, pour tarir les eaux de Siloë*, 1605. Cet écrit est contre le ministre Du Moulin. V. *De supremâ Romani pontificis in ecclesiam potestate*, 1614, in-4°. VI. des inductions de *Vies des Saints*, d'après l'espagnol, de Ribadeneira. L.—x.

DUVAL (GUILLAUME), cousin du précédent, né à Pontoise, vint de bonne heure à Paris, où il se livra avec ardeur à l'étude, et sur-

habiles professeurs de l'université de cette ville. Il parvint de toutes les connaissances cultivées, étudia le latin, la philosophie, la jurisprudence, la théologie, la médecine, les lettres, composa avec facilité des odes et des discours en prose, et, après avoir été longtemps indécis sur le choix de sa science, il fit d'Aristote l'objet de ses recherches et de ses études; se consacra uniquement à la philosophie : dès l'âge de vingt-deux ans, il professa au collège de Calvi, puis au collège de Lisieux; sa science était telle, que le nombre d'élèves s'élevait à six cents. Dix ans de professorat dans ce collège, l'archevêque de Sens le nomma, en 1606, à la place de professeur en philosophie royale, vacante par la mort de J. M. d'Andoise; mais cette nomination fut pleine de grandes contradictions, et il fut privé de son traitement, continua ses leçons. Enfin, le cardinal Duperron, appréciant son mérite et voulant réparer le tort qui avait été fait, le fit pourvoir de la chaire de J. M. d'Andoise, professeur en philosophie, mort en 1615. Louis XIII voulut que deux chaires fussent réunies à celle de Duval, et qu'il jouît des droits et traitements qui y étaient attachés. Les lettres patentes pour cette réunion portent du 25 janvier 1615. Malgré les obstacles sur la philosophie, Duval ne cessa point de cultiver la médecine; se fit recevoir docteur à la Sorbonne, à Paris, en 1612 ou 1615; fut doyen en 1640, et mourut, le 23 septembre 1646. Il fut un des professeurs royaux

depuis deux ans. « C'était, dit l'abbé Goujet, un homme savant et extrêmement laborieux, mais qui manquait de goût et écrivait d'une manière détestable en français, et sans aucune délicatesse en latin. » Si nous devons l'en croire, il commença le premier à enseigner aux écoles royales l'économie, la politique, la science des plantes : celle-ci en 1610, et celle-là en 1607. Outre quatre discours latins (1), imprimés et prononcés en la grande chambre du parlement et à la cour des aides, au nom de la faculté, et au collège royal, on a encore de ce savant : I. *Spelunca Mercurii, sive panegyricus DD. J. Davy Duperron*, etc., Paris, 1611, in-8°. Dans cette harangue singulière, prononcée en 1610 devant le cardinal Duperron, et hérissée de citations, Duval passe en revue toutes les montagnes et toutes les cavernes dont il est parlé dans l'histoire. Dans l'autre moitié, il fait l'éloge des professeurs royaux, et loue le cardinal Duperron, entremêlant le tout d'emblèmes tirés de la fable et des poètes anciens. Si cette déclamation fait honneur à l'érudition de Duval, elle donne une idée très désavantageuse de son goût et de son style. II. *Aurea catena sapientie*; III. *Schediasma iatrologicum de voce*. Duval cite lui-même ces deux ouvrages que nous n'avons point vus. IV. *In Phitologiam, seu doctrinam de plantis præfatio parenetica*, Paris, 1614, in-8°. V. *Phitologia sive Philosophia plantarum*, id., 1647, in-8°. VI. *Historia monogrammu sive pictura linearis sanctorum medicorum*

(1) C'est dans un des discours de G. Duval (*Oratio Eucharistica*) que se trouve, en parlant de l'immensité de Dieu, cette belle pensée : *Sphæra intelligibilis, cujus centrum ubique, circumferentia nullius*, définition sublime, dont on a mal abusé pour faire honneur à Pascal. Comenius l'avait déjà employée avant ce dernier.

et medicarum in expeditum redacta brevium; adjecta est series nova sive auctarium de sanctis præsertim Gallie, qui agris opitulantiur certosque percurant morbos, etc., Paris, 1645, in-4°.; on a plusieurs ouvrages sur ce sujet (V. A. BZOVIVS et Ch. B. CARPZOV). M. François Cancellieri a publié récemment *Memorie di S. Medico, martire e cittadino di Otricoli, con le notizie de' medici e delle mediche illustri per santità*, Rome, Bourlié, 1812, in-12. VII. *Le Collège royal de France*, Paris, 1644, in-4°. : c'est l'histoire de ce célèbre établissement, depuis sa fondation jusqu'au temps où vivait Duval. Cet ouvrage, quoique très imparfait, fort mal écrit et plein de digressions inutiles, singulières ou comiques, contient, de l'aveu de Goujet, des recherches et des faits curieux; mais il est tombé dans l'oubli depuis le *Mémoire historique et littéraire sur le Collège royal de France* (Voy. GOUJET). VIII. *Aristotelis opera omnia græcè et latine, doctissimorum virorum interpretatione et notis emendatissima. G. Duvallius Reg. Christianiss. consiliarius et medicus tertio recognovit, synopsis analyticam adjecit, novis disquisitionibus notis et appendicibus illustravit cum tribus indicibus*, Paris, 1619, 4 vol. in-4°. Cette édition des Œuvres d'Aristote a été réimprimée plusieurs fois; la dernière édition, qui est aussi la meilleure, est de 1628, 3 vol. in-fol.; on a refait des titres avec la date de 1655. Duval présenta cet ouvrage au roi, qui lui conféra, comme un témoignage d'estime, une pension et le titre de conseiller, médecin ordinaire de sa majesté. La *Synopsis analytica* est écrite avec beaucoup de méthode et de clarté: elle est divisée en quatre parties,

qui commencent chacune 1 Les traductions latines sont auteurs, revues la plupart par un auteur, qui a donné aussi soins à la correction du texte et les notes sont de Duval. On doit observer que la dernière ne contient pas l'*Auctarium nopsisim notis exponens*. 1 Voyez au surplus, sur cet *Mémoire historique*, de l'objet, sur le *Collège de France* pag. 254.

DUVAL (JEAN), docteur en médecine, né, selon quelques-uns, à Pontoise, et selon d'autres à Issoudun, vers le milieu du 16^e siècle, a traduit en français le *Discours de Jean-Jacques* et y a ajouté un grand nombre de notes de sa composition, 1609, in-4°. Jean Duval d'un livre intitulé : *Aristoteli corporis*, Paris, 16

DUVAL (JACQUES), Rouennais, né à Evreux, vivait à l'époque que le précédent. Dans son temps, d'une grande réputation, que n'ont point ses ouvrages qu'il a laissés. 1 *Hydrothérapeutique des découvertes aux environs de Rouen*, 1603, in-8°.; II *La nouvelle de guérir les catarrhes de toutes les maladies qui en résultent*, Rouen, 1611, in-8°.; III *Il est important de ses ouvrages avec curiosité, et souvent répété, quoiqu'il contienne de puérilités, a pour titre maphrodites, accoucheuses, femmes, et traitement qui pour les relever en santé élève leurs enfants, où qu'on voit la figure du laboureur du genre humain, signe*

défloration, conception, et industrie dont use nature en la ion du concept et plante pro- Rouen, 1612, in-8°. Ce livre est une opinion qui trouva un ble adversaire dans le savant iste Riolan. Duval, d'après les de quelques rabbins, y adermaphrodisme comme une elle, et soutient qu'Adam poss-ette singulière organisation. *ponse au discours fait par le iolan contre l'histoire del'herodite de Rouen*, Rouen, 1615;

F—R.

VAL (JEAN), évêque de Ba-, naquit à Clamecy en Niver- an 1597, et vint de bonne Paris, où il acheva ses études soins de J. B. Duval, son pro-ent. Duval fit de grands proms le grec. En 1615 il entra ordre des carmes déchaussés, onça ses vœux sous le nomard-de-Sainte-Thérèse. Une le carrière s'offrit alors à son ligieux : il apprit le turk, le et l'arabe, et se rendit à Bagh-éte auquel il fut élevé en 1658. pendant son séjour en cette il se perfectionna dans la con-ice des langues orientales : Lebeuf rapporte, dans ses *Mé-* : *sur la ville d'Auxerre*, que nservait en manuscrits à Paris, tionnaire de ces langues, et nte volumes de Sermons com- ar Duval, dans la bibliothèque inaire des missions étrangères, : prélat est regardé comme l'un dateurs : il mourut à Paris le il 1669, et fut inhumé chez mes déchaussés. Le même abbé f dit qu'on préparait une vie ie de J. Duval ; nous pensons n'a jamais paru. J—R.

VAL (JEAN), prêtre, né à

Paris au commencement du 17^e. siècle, annonça dans sa jeunesse un talent distingué pour la chaire ; il prêcha à Port-Royal, en 1622, avec le plus grand succès, et obtint une chapelle au collège de Séz. Etranger, par son état, à toutes les intrigues, il prit cependant parti dans les troubles de la France, et publia, contre le premier ministre, plusieurs pièces de vers qui lui auraient sans doute attiré des désagrémens, s'il en eût été connu pour l'auteur. Il tomba, sur la fin de sa vie, dans une mélancolie profonde, ne prenant plus aucun soin de sa personne, et restant souvent plusieurs jours sans manger. Il mourut, dans cet état dont on ignore la cause, le 12 décembre 1680, et fut inhumé dans l'église St.-Severin. Duval passait pour un bon théologien ; il possédait bien les Sts.-Pères, et parlait avec beaucoup d'agrément ; mais la bizarrerie de son caractère et son extérieur trop peu soigné, quoiqu'il eût un revenu suffisant, éloignaient les personnes qui auraient voulu profiter de ses connaissances. On donne la liste des ouvrages qui lui sont généralement attribués ; mais on sait qu'il en avait composé un plus grand nombre : I. *Soupirs français sur la paix italienne*, Paris, 1649, in-4°. II. *Triolets du temps, selon les visions du petit-fils de Nostradamus*, Paris, même année et même format ; III. *le Parlement burlesque de Pontoise*, Paris, 1652, in-4°. ; IV. *le Calvaire profané, ou le Mont Valérien usurpé par les Jacobins réformés de la rue St.-Honoré, adressé à eux-mêmes*, Paris, 1664, in-4°. ; Cologne, 1670, in-12. C'est un poëme d'environ deux mille vers, sur la prise de possession du mont Valérien par les Jacobins, qui employèrent la violence pour en chasser les ermites. Il y eut plusieurs

personnes de tuées et de blessées dans cette espèce de siège. Le roi, mieux instruit, rendit l'ermitage à la Congrégation qui le possédait. V. *La Sorbonne au Roi, sur de nouvelles thèses contraires à la vérité*. W—s.

DUVAL (PIERRE), géographe royal, né à Abbeville en 1618, était neveu de Nicolas Sanson. Il cultiva et enseigna avec succès la science cultivée par son oncle, et mourut en 1683. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Voici les principaux : I. *Recherches curieuses des Annales de France*, Paris, 1646, in-8°; II. *Abrégé du monde*, première partie, ibid., 1648, in-12; seconde partie, ibid., 1650, in-12; III. *Tables géographiques de tous les pays du monde*, ibid., 1651, in-12; IV. *Description de l'évêché d'Aire en Gascogne*, ibid., 1651, in-12; V. *Mémoires géographiques*, ibid., 1651, in-12. Ils furent contrefaits à Lyon. VI. *le Voyage et la description de l'Italie, avec la relation du voyage fait à Rome par le duc de Bouillon* en 1644, ibid., 1656, in-12; VII. *le Monde, ou Géographie universelle, contenant la description, les cartes et les blasons des principaux pays du monde*, ibid., 1658, in-12. Ce livre a eu six éditions jusqu'à celle de 1688, 2 volumes in-12. VIII. *P. A. B. C. du monde*, ibid., 1658, in-12; plusieurs fois réimprimé. IX. *la Sphère, ou Traité de géographie, qui donne la connaissance du globe et de la carte*, ibid., 1659, in-12. Réimprimé plus de six fois sans compter les copies de Lyon. La dernière édition, dédiée à M^{lle} Crozat, parut par les soins du P. Placide, en 1704, in-12. X. *l'Alphabet de la France*, ibid., 1659, in-12, a eu au moins cinq éditions jusqu'en 1682. XI. *la France depuis son agrandis-*

sement; les cartes du roi, avec les cartes des blasons des provinces, 1661, 4 vol. in-12. Cet ouvrage de Duval est celui qui a conservé le plus de réputation. Les cartes qui s'y trouvent sont très utiles. Il comprend aussi la description de dix-sept provinces des Pays-Bas et le livre précédent. XII. *Bonheur de cartes, des tables chronologiques, etc.* On distingue dans le nombre un recueil intitulé : *Diverses cartes utiles pour la géographie ancienne, pour la chronologie et pour les itinéraires et voyages modernes*, Paris, 1665, in-4° oblong. Ce qu'il contient de plus intéressant pour nous, est la partie qui donne les routes de plusieurs voyageurs du seizième siècle. Duval n'a pas des vues nouvelles sur la géographie, aussi ses ouvrages sont-ils aujourd'hui peu en vogue. Il est de son temps assez de réputation, et la mérita, parce qu'il est exact et clair. Ses cartes ont été effacées par celles qui ont paru depuis lui; mais comme il était laborieux et avait recueilli les meilleurs documents, elles furent utiles à l'époque où elles parurent. Il a été l'éditeur du *Voyage de Pyrrhus*. E—t.

DUVAL. V. PLACIDE.

DUVAL (ROBERT), chanoine de Chartres, naquit à Rugles, vers la fin du quinzième siècle. Les biographes ne donnent aucun détail sur sa vie. Nous savons seulement qu'il est l'auteur d'un abrégé de Pline, dédié à René, évêque de Chartres, un vol. in-4°, chez Durand Gorlier, 1550. Cet ouvrage fut écrit *ad corrupti sermonis latini emendationem*. Danel fut éditeur du livre de Moïse Romain, ermite de Jérusalem, qui a pour titre : *De transfiguratione metallorum*, Paris, 1559, 1 vol. in-4°. Son nom est à la fin de la page. Il est

auteur d'un ouv qui a
aps été en gran
lchimistes. Cet a p
r *Fortitude et ardeur* en es
s, Paris, 1561. Ce sont les
les alchimistes qu'il faudrait
avant de les recevoir. Duval
si écrit un *Traité des dispo-*
sées nécessaires pour mourir sain-
Il mourut à Rugles, en 1567.

A—s.

VAL (PIMAX), naquit en
à Bréauté, village de Nor-
; au pays de Caux. Après avoir
études à Paris, il donna de si
eure des preuves de sa grande
, qu'il obtint, à l'âge de vingt-
s, la chaire de philosophie au
d'Harcourt. Il fut ensuite suc-
cément nommé bibliothécaire du
le Louis-le-Grand, proviseur
ge d'Harcourt, et recteur de
nté : il eut même deux fois le
(1777 et 1786), et l'on a re-
qu'il était le premier Nor-
ni eût été élevé à cette dignité.
Il administra pendant longues
e collège d'Harcourt avec une
e consommée et une bonté
à paternelle. En 1789, les
que lui donna la révolution
tent d'affaiblir sa santé, et,
soudain, on lui donna pour
sur M. Daireaux, l'un des
e les plus distingués de l'uni-
le même qui est aujourd'hui
r du lycée Charlemagne. Sa
itérant de plus en plus, il of-
fession en 1790, et fut rem-
er son co-adjuteur. Ses der-
nées furent languissantes et
sues. Dénoncé en 1792, par
notique infidèle, au club des
rs, comme n'ayant point obéi
et qui ordonnait de porter
rie à la Montagne, il se vit
t de se priver de la ressource

qu'il s'était ménagée pour sa vieillesse.
Le dénuement dans lequel il se trou-
va, la crainte d'être arrêté comme si-
gnataire des pétitions des vingt mille
et des dix mille, l'attachèrent au point
d'obliger sa famille de le faire trans-
porter, en 1795, chez un de ses
frères, à Gueuchville, dans le pays
de Caux; il y mourut le 20 mai 1797,
âgé de soixante-sept ans. Ecclésiasti-
que exemplaire et tolérant autant
qu'homme aimable et de bonne com-
pagnie, il jouit dans son corps d'une
considération méritée; et eut des amis
dans le monde. On a de lui un ou-
vrage intitulé : *Essai sur différents*
sujets de philosophie, Paris, 1767,
in-12. Il y réfute l'opinion de Buffon
sur le sens de la vue, celle de d'Alembert
sur les lois du mouvement, et
les sophismes de Montesquieu et de
Jean-Jacques en faveur du suicide. Il
s'occupe ensuite d'une importante
question, savoir : si la certitude méta-
physique et morale équivaut à la cer-
titude géométrique, et si elle est de na-
ture à produire la conviction. M. Duval
ne doute point que l'on ne puisse don-
ner aux principes de la métaphysique
et de la morale la même évidence qu'à
ceux de la géométrie..

B—ss et N—t.

DUVAL (VALENTIN JAMERAY,
connu sous le nom de), conservateur
des livres et des médailles du cabinet
impérial de Vienne, était né en 1695,
à Artonay, village de Champagne. Il
perdit son père à l'âge de dix ans, et
fut obligé, pour subsister, de se met-
tre au service d'un paysan. Une es-
pièzlerie le fit renvoyer et il se décida
à quitter son lieu natal, pour ne point
être à charge à sa mère. C'était au com-
mencement du cruel hiver de 1709.
Il marchait au hasard, depuis plu-
sieurs jours, sollicitant vainement du
pain et un asile contre la rigueur de

la saison, lorsqu'à toutes les peines qu'il endurait se joignit un violent mal de tête. Un pauvre berger des environs de Monglat, touché de compassion à la vue de cet enfant, le recueillit et lui permit de se coucher dans le lieu où il tenait renfermés ses moutons. La petite vérole dont Duval était atteint ne tarda pas à se déclarer, et pendant près d'un mois que dura cette affreuse maladie, il ne prit d'autre nourriture qu'une espèce de bouillie de pain bis. Il se rétablit enfin par les soins d'un bon curé du voisinage, et continua sa route en se dirigeant vers l'Orient, persuadé que c'était le moyen de se rapprocher du soleil et conséquemment d'éviter le froid. Il passa deux années à Clezantine, village au pied des Vosges, gardant les troupeaux d'un fermier. Étant venu ensuite à l'ermitage de la Rochette, l'ermite, nommé Palémon, frappé de l'intelligence qu'annonçaient ses questions et ses réponses, lui proposa de le prendre avec lui et de partager ses travaux. Duval accepta avec reconnaissance. Ses idées, qui avaient jusqu'alors manqué de justesse, commencèrent à se fixer, et la lecture des livres qui composaient la bibliothèque de l'ermite les tournèrent vers la dévotion. Au bout de quelque temps, il fut obligé de quitter la Rochette. Muni d'une lettre qui rendait un témoignage avantageux de sa conduite, il s'achemina vers l'ermitage Sainte-Anne, situé près de Lunéville. Il y fut accueilli avec bonté par les solitaires qui l'habitaient, et reçut la charge de faire paître cinq à six vaches qui formaient leur petit troupeau. Un des solitaires lui apprit à écrire. Son goût toujours croissant pour la lecture, lui fit épuiser en peu de temps toutes les ressources de l'ermitage, en ce genre. Il songea à les augmenter par le produit

de la chasse, seul moyen qui se procurer de l'argent. Une tance heureuse vint l'aider à sa collection de livres. En passant par la forêt qui joignait l'ermitage, il trouva un cachet en or. Ce cachet appartenait à Forster, célèbre naturaliste anglais, qui se présentait réclamer. Duval ne consentit à le rendre qu'après qu'il l'eût blâmé pour sa vivacité qu'il avait mise dans cette discussion, les connaissances qu'il annonçait dans des sciences étrangères à sa condition, et l'interrogé par Forster. Il engagea Duval à venir, pendant qu'il resterait à la ville, lui fournir des livres, de géographie, et lui donna des conseils sur la manière de s'en servir. Duval, pour l'étudier, consacrait chaque jour de nouvelles heures aux difficultés que devait éprouver l'élève en instruction tant qu'il demeurerait à Sainte-Anne, le tourmentait par jour qu'il était assis au pied de la forêt, dans la forêt, les yeux sur une carte et paraissant dans ses réflexions, il est arrivé un inconnu qui lui demanda : — J'étudie la géographie. — que vous y entendez quelque chose ? — Mais je ne m'occupe que de ce que j'entends. — Et où en êtes-vous ? — Je cherchais la route de Québec. — A quel but ? — Pour y aller continuer mes études à l'université de ce pays. — Il en est de plus à portée et je puis vous en indiquer le chemin. — Au même moment Duval est enlevé par le cortège des princes de Lorraine qui revenaient de la chasse. Duval fait mille questions ; on est obligé de ses réponses, et on finit par lui proposer de continuer ses études au collège des jésuites de Pont-à-Mousson. Duval demande quelques jours pour réfléchir sur cette proposition.

qu'il n'accepte qu'à la condition d'être libre sur le choix d'un ouvrage. Les progrès furent aussi rapides qu'il l'espérait. Il s'appliqua de préférence à la géographie, à l'histoire, à l'antiquité ; et ses maîtres bientôt qu'ils n'avaient plus à lui apprendre. Une passion qu'il ressentit à la vue d'une personne, faillit l'arrêter dans sa carrière qu'il était destiné à parcourir. Il avait lu, dans S. Jérôme, que l'on avait la propriété de son cœur ; il en fut jaloux de l'amour ; il eut cette imprudence pensa à la vie. Sa santé en fut affaiblie, mais sa jeunesse et après quelques mois de repos, il reprit ses études avec la même ardeur. Le duc de Lorraine s'était déclaré son protecteur. Duval à Paris en 1718. Il continua son voyage en Alsace et la Hollande. A son retour, il nomma son bibliothécaire pour lui une chaire d'histoire naturelle. Les cours qu'il donna furent un grand succès. Au nombre de ses distinctions qui lui furent décernées, se trouva le fameux titre de chevalier, et Duval lui prédit qu'il serait un jour l'un des plus grands orateurs du parlement d'Angleterre. Mais que Duval recevait de la part de ses protecteurs et les économies qu'il faisait, lui permirent de satisfaire au premier besoin de son cœur, à la reconnaissance qu'il avait pour les ermites de la solitude. Il employa une somme d'argent à faire reconstruire leur habitation sur un plan agréable et commode. Leur revenu acheta en outre des livres et revint suffisant pour leur permettre de recourir aux charités étrangères. Un certain nombre d'entre eux était destiné à une vaste pé-

nière, dont les produits devaient être distribués gratuitement aux habitants des villages dans une distance de quelques lieues. Enfin, Duval fut toujours en correspondance avec le frère Zozime, l'un de ces bons ermites ; et les lettres qu'il lui écrivait sur des objets d'agriculture ou d'économie domestique, ne seraient pas le moins intéressant de ses ouvrages, si on parvenait à en faire un recueil complet. Le duc de Lorraine, Léopold, le bienfaiteur de Duval, étant mort en 1729, son fils, le duc François, échangea cette province contre la Toscane. Duval, malgré les instances qu'on lui fit pour le fixer à Lunéville, suivit le prince à Florence et continua de rester à la tête de sa bibliothèque qui y fut transportée. Lorsque le duc François monta sur le trône d'Allemagne par son mariage avec Marie Thérèse, Duval demeura en Italie ; il en visita les principales villes avec le plus grand soin. La vue des précieux restes d'antiquité qu'elles renferment, réveilla en lui le goût de cette science, et il s'occupait à réunir des médailles et d'autres objets de curiosité, quand le nouvel empereur le nomma directeur du cabinet qu'il avait le dessein de former à Vienne. Duval se rendit aux vœux de son protecteur, en 1748. Il eut un logement au palais impérial, et chacun à l'envi, pour plaire à l'empereur, s'empessa de lui procurer toutes les commodités imaginables. Duval conservait, au milieu des cours, son amour pour l'indépendance ; aussi les ordres les plus positifs avaient été donnés pour qu'on ne le gênât en aucune manière. Vêtu simplement et toujours d'un habit de la même couleur, partageant son temps entre l'étude, la promenade et la société de quelques amis instruits, sa vie était aussi douce qu'uniforme. Il se ren-

daît chaque jour dans le cabinet de l'empereur, pour lui rendre compte de ses découvertes dans la numismatique, ou de ses projets d'acquisition; mais il en sortait sans attendre qu'on le congédiât. Un jour qu'il se retirait assez brusquement : Où allez-vous ? lui dit l'empereur. — Entendre chanter la Gabrielli, sire. — Mais elle chante si mal. — Je supplie V. M. de dire cela tout bas. — Et pourquoi ne le dirais-je pas tout haut ? — C'est qu'il importe à V. M. d'être crue de tout le monde, et qu'en disant cela elle ne le serait de personne. L'abbé de Marcy, qui était présent à cette conversation, dit à Duval : Savez-vous bien que vous avez dit là une grande vérité à l'empereur ? Tant mieux, répondit le philosophe, je souhaite qu'il en profite. Il répondait souvent aux questions qu'on lui faisait, *je n'en sais rien*. Un ignorant lui dit un jour : *L'Empereur vous paye pour le savoir*. — *L'Empereur*, répliqua le bibliothécaire, *me paye pour ce que je sais ; s'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiraient pas*. Duval fut désigné, en 1751, pour la place de sous-précepteur de l'archiduc Joseph. Il refusa cet honneur par des motifs qui augmentèrent encore la bienveillance de l'empereur pour lui. L'année suivante, l'altération de sa santé, causée par l'excès du travail, le mit dans la nécessité de faire un second voyage à Paris. Il y fut accueilli avec la distinction la plus flatteuse, et reçut des témoignages d'estime, en particulier de l'abbé Barthélémy et de Ducloux. En revenant, il passa à Artonay, racheta la chaumière de son père, et à la place fit construire une maison commode, qu'il donna à la commune pour servir de logement à l'instituteur. Il se rendit ensuite à

l'ermitage de Saint-Joseph, habité par le frère Marin, qui lui avait appris les éléments de l'écriture, et ne le trouva pas beau qu'il l'aurait désiré, il somma pour le rebâtir, ce qu'il fit en 1759. De retour à Vienne, reprit ses occupations de sa vie sobre, active et endurée par les fatigues, le fit parvenir à un grand âge. Cet homme respecté mourut le 3 septembre 1775, à l'âge de vingt-deux ans. Il donna un testament, 11,000 florins de revenu doit être employé chaque année, trois filles de la ville de Vienne, et fit des dispositions bienfaisantes. Il jusqu'au dernier moment inaltérable, fruit d'une pureté et d'une dévotion de chevalier de Koch, son ami sa vie. On a de Duval : *I mata cimelii cæsarei regii vindobonensis quorum rarissimis, cætera catalogis* Vienne, 1754—55, 2 vol. rare. Froelich et Khell ont une grande part à la rédaction du catalogue. II. *Monnaies en or et argent qui composent une de du cabinet de l'empereur*, 1759—69, 2 vol. in-fol.; *Œuvres de Duval, précédées de mémoires sur sa vie*, par le comte de Koch, Pétersbourg (Bâle) 1785, 2 vol. in-8°. Paris, 1785, in-18. Ce recueil contient des fragments des mémoires qu'il avait rédigés lui-même sur divers événements de sa vie ; sa correspondance avec M^{lle}. Anastasie Sorokina d'honneur de l'impératrice et quelques petites pièces. On reproche à M. Koch d'avoir consulté son amitié que son style la forme de cette édition. L.

ince avec M^{lle}. Socoloff, objet assez piquant pour le e comporte pas un intérêt pour son étendue. On y plaisanteries d'habitude, mbres qui reviennent sans 'on répète dans ses lettres percevoir, quand on écrit mois de distance, mais rent être supportées dans suivre. Les fragments des ont été traduits en allemand. Kayser, Ratisbonne, 2., et la correspondance Baur, Berlin 1795, in-8, a laissé en manuscrits *sur les Médailles*, et *res de l'étourderie*, rophique, dont le chevalier ngait la publication. M. onseiller de préfecture à conserve dans son cabinet le la *Correspondance de : le frère Zozime*, et des luseurs lettres à ses amis r des objets d'érudition.

W—s.

(PIERRE-JEAN), négociant naquit en cette ville en jignit à l'activité et aux es nécessaires à son état, é intacte et un jugement rent souvent choisir pour s les affaires épineuses. d'Amiens ayant proposé, ette question à résoudre : it les moyens de naviguer mers du Nord avec le même tage que les peuples voi-par-là augmenter le com- Duval obtint le prix, et éssultat de ses recherches e : *Mémoire sur le com-a navigation du Nord*, 1760, in-12. Il développe rit les avantages qui résult- ar la France de faire par

elle-même le commerce du Nord, dont elle laisse le profit aux autres nations qui portent dans ces contrées les produits de son sol. On reconnaît que l'auteur était parfaitement instruit du sujet qu'il a traité, et pénétré des vrais principes de l'économie politique. Cet écrit fait regretter que les occupations de Duval ne lui aient pas laissé le temps de s'exercer sur d'autres questions du même genre. La petite ville d'Harsleur, près du Havre, est redevable à Duval de l'établissement d'une raffinerie de sucre qui a ranimé ce lieu si déchu de ce qu'il fut au moyen âge. Duval, après avoir occupé les emplois municipaux de sa patrie, fut, en 1790, porté, par le suffrage de ses concitoyens, à la place de maire, dont ses principes religieux l'engagèrent à se démettre vers la fin de la même année. Il mourut le 22 janvier 1800. C'est à M. de Gasquet, gendre de Duval, et propriétaire à Lorgues en Provence, que l'on est redevable d'avoir découvert la manière de multiplier les oliviers par la voie du semis, opération regardée auparavant comme impossible par les agronomes qui avaient traité spécialement de la culture de cet arbre précieux, parce qu'elle avait toujours été entreprise sans succès. La société d'agriculture de Paris a rendu hommage à la découverte de M. Gasquet, par l'envoi d'une médaille d'argent. E—s

DUVAL. V. FRÉMÉNIL.

DUVAL (HENRI-AUGUSTE), né à Alençon, le 28 avril 1777. Ce jeune et savant médecin, membre de plusieurs sociétés scientifiques, avait rédigé et publia en 1808 un ouvrage intitulé : *Démonstrations botaniques*, ou *Analyse du fruit considéré en général*, 1 vol. in-12, qu'il devait aux leçons de M. Richard, de l'institut. Il soutint, le 18 février 1800, à

maître, mais d'un mérite qu'il fit à l'époque de son lie, offrent, selon Desbon goût de dessin, une je, facile et forte. Tout-ou Voyage de Flandre et le même écrivain regar-les productions parfaites ableaux : une *Ste. Claire nes filles qui lui deman- de son ordre*, et un : *S. Laurent*. Le Musée ne possède rien de cet ar-

D—r.

DIER (ANTOINE), sei-privas, né à Montbrison 11 novembre 1544, fut 1 roi, et élu sur le fait des les et tailles, au pays de me d'armes de la compa- chal de Lyon, contrôleur- la même ville, et gentil- inaire de la chambre du it à Duerne le 25 septem- Voilà tout ce qu'on sait de sa jeunesse il avait cul- ie, mais de ses opuscules n'a publié que quelques médiocres qu'il a insérées and ouvrage. Il avait, dit e belle bibliothèque en çais, espagnol, grec et avait tous ses livres. Il a ème la liste de ses ouvra- a de citer : I. *la Proso- Description des person- s, etc., avec les effigies iceux, et braves obser- cur temps, années, faits n*, 1573, in-4°. Il aug- ouvrage de trois fois da- a nouvelle édition publiée Duverdier, son fils, qui ère continuation, parut à , 3 vol. in-fol. C'est une psodie, dans laquelle ce- trouve quelques particu-

larités sur les savants de son temps, qui ne sont que là, mais qui sont en fort petit nombre. II. *les Diverses leçons d'Antoine Duverdier, sui- vant celles de P. Messia*, Lyon, 1576, in-8°; Paris, 1583, in-16, contenant chacune cinq livres, la 3^e. édition est de 1584, in-16, elle est augmentée d'un livre. L'édition de 1592 est augmentée d'un septième livre. Enfin l'édition de Tournon, 1605, contient de plus trois Dis- cours sur le deuil, l'honneur et la noblesse, trouvés dans les papiers de l'auteur. Les *Leçons* sont le fruit des lectures de Duverdier, et les extraits qu'il a faits des divers historiens grecs, Latins et italiens. Il les fit à l'imita- tion de P. Messia, auteur espagnol ; et depuis un nouvel imitateur a paru : c'est Louis Guyon, sieur de la Mar- che. III. *le Compsoutique, ou Traits facétieux*. Il y a lieu de croire que cet ouvrage existe puisque Duverdier lui-même le cite comme imprimé chez Jean d'Ogerolles, 1584, in-16; mais aucun bibliographe ne l'a vu, et Nic- céron et Lamonnaye disent que tout ce qu'on en peut voir consiste en un petit nombre de Contes imprimés en treize feuillets in-16, en 1592, à la suite des *Esraignes dijonnaises* de Tabourot. IV. *la Bibliothèque d'An- toine Duverdier, contenant le cata- logue de tous les auteurs qui ont écrit ou traduit en français, avec le supplément latin, du même Duver- dier, à la bibliothèque de Gessner*, Lyon, 1585, in-fol., réimprimé avec Lacroix du Maine, son contemporain et son rival, par les soins de Rigoley de Juvigny, qui a inséré ses notes et celles de Lamonnaye, du président Bouhier et de Falconet, sous ce titre : *les Bibliothèques françaises de La- croix du Maine et de Duverdier*, nouvelle édition, 1772, 6 vol. in-4°.

La *Bibliothèque* de Duverdier remplit les tomes III à VI de cette édition. Coloniez et Baillet donnent la préférence à Lacroix du Maine sur Duverdier. C'est de ce dernier, au contraire, que Lamounoye fait le plus de cas. L'un et l'autre ont des articles qui leur sont particuliers. Les deux ouvrages sont rangés par ordre alphabétique des noms de baptême. La nomenclature de Duverdier est plus étendue; mais aussi il y a admis les auteurs grecs, latins, italiens, dont il connaissait des traductions françaises; à la fin de chaque lettre il a, non seulement comme Lacroix du Maine, donné place aux auteurs dont les noms propres ne sont exprimés que par leur première lettre, mais encore aux livres anonymes. Très souvent aussi Duverdier donne des extraits ou fragments des auteurs; malheureusement ces extraits sont assez mal choisis, ou du moins ennuyeux. A la suite de sa *Bibliothèque* française, Duverdier a donné un *Supplementum epitomes Bibliothecæ Gesnerianæ* (F. GESSNER). L'édition de Duverdier donnée par Rigoley laisse encore beaucoup à désirer; la bibliothèque du roi en possède un exemplaire dont les marges sont chargées de notes et corrections de Mercier de Saint-Léger. Le P. Lelong et quelques personnes attribuent à Duverdier la *Biographie et Prosopographie des rois de France jusqu'à Henri III*, Paris, 1585, 1586, in-8°; mais on a lieu de douter que cet ouvrage soit de Duverdier, parce qu'il n'en a fait lui-même aucune mention dans la liste qu'il a donnée, en 1585, de ses travaux, et dans laquelle il a fait entrer des ouvrages qui étaient alors et qui sont restés manuscrits, tels qu'une traduction des *Œuvres de L. Année Sénèque*, etc., etc. C'est par erreur que Saxius

(*Onomasticon lit. III*, 568) que le Dictionnaire de Bayle contenant un article sur Antoine Duverdier: ce n'est ni de lui ni de son fils, mais d'un troisième personnage, que parle le philosophe d'Utrecht. (Foy. V. CARTARI).

A. B.

DUVERDIER (CLAUDE), précédent, naquit vers 1566, être auteur, fut mauvais poète, mauvais critique, gouverna de grands biens que lui laissa son père, et se ruina. Il trouva une vie jusqu'à sa mort, arrivée en 1609. On a de lui: I. *Discours (ou) contre ceux qui, par les conjonctions des planètes, doivent faire, ont voulu prouver fin du monde devoir lors* 1585, in-8°; II. *le Lut* poème; *Rien*, poème; Antoine Duverdier a inséré ces deux pièces sa *Bibliothèque*, et donné de six autres que Claude a composées. III. *Peripetasis exemplum variorum latinæ solutæ expressorum*, 1581. On trouve dans ce volume quelques autres poésies de C. Duverdier, traduction latine du discours de Catherine des Roches la pauvreté et la faim. IV. *In* penè omnes antiquos poëtas censiones et correctiones, in-4°, 1609, in-4°; titre sous lequel il n'a donné qu'une éclamation de jeune homme. Les marques portent sur environ cent auteurs; il reproche à Virgile de ne pas parler latin; il ne met son propre père, et le blâme de publier sa *Bibliothèque*: *Labæ in re inesse satis*, dit-il, *industriæ parum, nemo est* get. Gaspar Scioppius a fait des *Censiones* de C. Duverdier,

pas été imprimées sé-
is qu'on trouve dans le
é par Raphaël Eglin,
de *Catulli casta car-*
n-12; et encore dans la
la *Nova collectio li-*
um, Hall, 1709, in-8°.

A. B—T.

IER (GILBERT SAUL-
s plus féconds écrivains
; confondu avec Claude
: Antoine Duverdier; il
cependant que ce der-
lorsque Gilbert vint au
ore de quel pays il émit;
nent qu'il fut historio-
ince, et que ses travaux
conduisirent à l'hôpital.
76, il obtint, pour lui
un asyle à la Salpê-
est mort en 1686. Bayle
; prénoms; Joly le re-
l'auteur d'ouvrages his-
il pense que c'est à un
ier que l'on doit les ro-
a sous ce nom. Il doute
uteur ait pu écrire pen-
oixante ans. Ce n'est pas
Duverdier mettait dans
ns qui a pu avancer ses
d'un auteur médiocre a
s-longue carrière. Quoi
les ouvrages historiques
r sont : I. *Voyage de*
Description géographique
me, pour l'instruction
et des étrangers, 1639,
nt réimprimé. Il y a une
186. II. *Vies des car-*
lerulle, de Richelieu et
foucauld, à la suite de
; *cardinaux illustres du*
y. ALBI); III. *l'Exacte*
le l'état présent de la
14, in-12, réimprimé
de : *le Vrai état de la*
56, in-12; IV. *Histoire*

de notre temps sous Louis XIV,
commencée par Claude Malingre
et continuée par Duverdier, 1655,
2 vol. in-12. « Voici, dit Lenglet-Du-
» fresnoy, un attelage fort bien as-
» sorti. Jamais mauvais écrivains n'ont
» été si bien joints. Ce sont de mé-
» chants recueils sur ce qui est arrivé
» en France depuis 1643 jusqu'en
» 1645. » V. *Lettres choisies*, 1655,
2 vol. in-12; VI. *Abrégé de l'his-*
toire de France, 1651, 2 vol. in-12,
4^e édition, 1660; nouvelle édition,
1667, 3 vol. in-12, réimprimé en
1676 et 1686; VII. *Abrégé de l'his-*
toire des Ottomans, 1662, in-12.
Ouvrage dont J.-B. de Roccolles parle
avec éloge, et que Struvius (*Bibl.*
hist., 1705) recommande, en l'attri-
buant à Antoine Duverdier. VIII.
Abrégé de l'histoire d'Espagne,
1663, 2 vol. in-12, 1684, 3 vol.
in-12, que Struvius (*Bibl. hist.* de
1705) donne à Michel Duverdier.
IX. *Abrégé de l'Histoire - Sainte*,
1664, in-12.; X. *Mémoires des ro-*
liques qui sont dans le trésor de
St.-Denis, 1665, in-12; XI. *Abrégé*
de l'histoire d'Angleterre, d'Ecosse
et d'Irlande, 1667, 3 vol. in-12;
XII. *Abrégé chronologique de l'his-*
toire romaine, 1670, 8 vol. in-12.
XIII. *L'Histoire entière d'Alexan-*
dre-le-Grand, tirée d'Arrian, Plu-
tarque, Justin, Joseph, Quinte-
Curce et Freinshemius, 1671, in-12.
Les romans qu'on a sous le nom de
Duverdier sont : I. *le Temple des*
sacrifices, 1620, in-8°, reproduit
sous le titre de : *les Sacrifices amou-*
reux, in-8°, inconnu à Lenglet-Du-
fresnoy et à Joly. II. *la Nymphe so-*
litaire, 1624, in-8°; III. *la Diane*
française, 1624, in-8°; IV. *le Ro-*
man des romans, ou la Conclusion
de l'Amadis, du Chevalier du so-
leil, et autres romans de chevalerie,

1626, 7 vol. in-12. Le comte de Tressan n'a pas dédaigné de le mettre à contribution, ainsi qu'on le voit par le titre de son *Histoire du chevalier du soleil*, traduction libre de l'espagnol, et la conclusion tirée du roman de Duverdier, Paris, 1780, 2 vol. in-12. V. *les Amours et les armes des princes de Grèce*, 1628, in-8°; VI. *les Esclaves*, ou *l'Histoire de Perse*, 1628, in-8°; VII. *les Amants jaloux*, ou *le Roman des dames*, 1631, in-8°; VIII. *le Chevalier hypocondriaque*, 1632, in-8°; IX. *Suite de Rosalinde*, 1648, in-8°. *Rosalinde* est un roman de B. Morando. X. *la Sybille de Perse*, 1632, in-8°; XI. *la Bergère amoureuse*, ou *les Véritables amours d'Achante et de Daphnine*, 1621, in-8°; XII. *l'Amour aventureux*, 1625, in-8°; XIII. *la Floride*, 1625, in-8°; XIV. *la Parthenice de la cour*, 1624, in-8°, 1625, in-8°, sans doute d'après *la Parthenice*, ou *Peinture d'une invincible chasteté*, par J.-B. Camus, évêque de Belley, qui avait paru en 1624, 2 vol. in-8°. Ces deux derniers romans étaient inconnus à Lenglet-Dufresnoy, qui n'a indiqué que vaguement les trois précédents. A. B.—T.

DUVERGER DE HAURANE.

V. SAINT-CYRAN.

DUVERNE (PIERRE), né à Dijon, dans le 17^e siècle, est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé : *Les Veilles curieuses contenant cinq cent huit auteurs et des choses dont ils ont traité*, Dijon, 1647, in-4°. C'est un livret qui n'a d'autre mérite qu'une assez grande rareté. Les noms propres y sont défigurés par des fautes d'impression et les faits rapportés d'une manière trop superficielle. On peut voir une très bonne notice sur ce poète par l'abbé de St.-Léger, insé-

rée dans le *Magazin Encyclopédique*, 3^e année, tom. 4, page 7.

DUVERNEY (JOSEPH-G.) célèbre anatomiste, naquit en Forez, le 5 août 1648. A étudié la médecine à Avignon pendant cinq ans, et s'y étant vu pour docteur, il vint à Paris livra avec ardeur à l'enseignement de l'anatomie. Ses talents de science ne tardèrent pas à lui mériter une réputation, qui fut surmontée par la manière éloquent qu'il professait. « C'était, dit-on, une belle, un feu dans les expressions, dans les tours, et jusque dans la prononciation, qui avait que suffi à un orateur. » Il commençait avec tant de grâce, plus fameux comédiens allaient tendre pour acquiescer à son talent de parler en public. A il en quelque sorte l'anatomie mode; les courtisans et les monde assistaient à ses leçons par goût, les autres par nécessité: plusieurs portaient même leurs poches des pièces osseuses séchées et préparées par l'illustre professeur. En 1676, Duverney dans l'académie des sciences comptait encore que dix ans de création, et qui, à cette époque occupant de l'histoire naturelle, envoya notre anatomiste à Basse-Bretagne, puis à Lorient pour y dissequer des poissons, étude nouvelle, jointe à celle des animaux, acquit à Duverney des connaissances en anatomie parée. Nommé, en 1679, professeur d'anatomie au jardin royal, il vit bientôt accourir à ses leçons une foule d'auditeurs français et étrangers attirés par son savoir et par sa science. Quoique l'enseignement

et lui prissent presque, il trouvait : ore
r les hôpitaux et de
itations aux mala-
it la pratique ordi-
ne, pour n'être point
res occupations. De-
sirme, il travaillait
duité ; rien ne lui
'agissait du progrès
elle : c'est ainsi que,
s allures et la con-
il se couchait sur
sans mouvement,
les nuits dans les
humides du jardin
e laborieux mourut
730, âgé de qua-
s, dans les senti-
ente pitié. Il légua
, à l'académie, tou-
omiques qu'il avait
ient en grand nom-
perfection. Duver-
nu une correspon-
grands anatomistes
Malpighi, Ruysch,
re, dont il accueil-
avec les manières
ntes. Nous avons
Traité de l'organe
1683, 1718, in-
latin, Nuremberg,
yde, 1730, in-12 ;
rlin, 1732, in-8°.
a première édition,
stien Leclerc, sont
ité, devenu classi-
seulement la struc-
de toutes les parties
encore les maladies
ane est sujet ; il est,
de la découverte de
jusqu'alors avaient
herches des anatomi-
des maladies des
2 vol. in-12 ; tra-

duit en anglais, Londres, 1762, in-8°.
III., *Œuvres anatomiques*, Paris,
1761, 2 vol. in-4°. Ces deux derniers
ouvrages de Duvernoy n'ont été pu-
bliés qu'après sa mort par les soins
de Senac, son disciple. Outre ces pro-
ductions, Duvernoy a donné, parmi
les mémoires de l'académie, et dans
le *Journal des sçavans*, des observa-
tions sur la circulation du sang dans
le fœtus et dans les amphibiens, sur
plusieurs maladies extraordinaires,
etc. : on lui doit aussi la découverte des
sinus occipitaux postérieurs, qui ont
retenu le nom de *Sinus de Duvernoy*.
Enfin, cet habile anatomiste avait en-
trepris un travail sur les insectes, et
avait promis de joindre à son ouvrage
sur l'oreille un traité des quatre au-
tres sens : il paraît que le temps lui
manqua, ou que ses infirmités mi-
rent obstacle à ses projets.

R—D—N.

DUVERNOY (JEAN-DAVID), mé-
decin allemand, fut disciple de Tour-
nefort. Il appliqua les connaissances
botaniques qu'il avait acquises près de
lui, en recherchant les plantes qui
croissaient autour de Tubingen, sa
patrie. Il en publia le catalogue sous
ce titre : *Designatio plantarum circa*
Tubingensem arcem florentium, Tu-
bingen, 1722, in-8°. Le célèbre Hal-
ler, encore très jeune, l'avait accom-
pagné plusieurs fois dans les herbori-
sations qui servirent de base à cet ou-
vrage. Quoiqu'on y trouve quelques
plantes rares et la citation de leurs
vertus, c'est un ouvrage peu impor-
tant. Duvernoy s'appliqua plus par-
ticulièrement à l'*Anatomia comparée*,
et l'on trouve plusieurs Mémoires de
lui sur ce sujet dans le recueil de l'a-
cadémie de St.-Petersbourg, dont il
paraît qu'il fut membre. Ainsi il s'en
trouve deux dans le premier volume
publié en 1726 ; le 1^{er}. sur les glandes

du cœur, et l'autre sur quelques particularités de l'éléphant : un autre se trouve dans le 14^e volume publié en 1746; ce sont des remarques sur l'anatomie du hérisson. — DUVERNOY (George - David) a publié une *Dissertation* inaugurale sur une espèce de gesse vénéneuse cultivée dans les environs de Montbelliard, Bâle, in-8°. 1770. P—P—s.

DUVET (JEAN), graveur français, connu sous le nom de *Maître à la licorne*, parce qu'il se plaisait à mettre cet animal dans la plupart de ses compositions, a aussi été appelé *Danet* par plusieurs auteurs. Le fait est que lui-même a marqué son nom *Joannes Duvet* sur plusieurs de ses planches, et qu'il ne l'a jamais écrit autrement. L'inscription qu'on lit au bas de l'une des gravures de Duvet, où cet artiste s'est représenté assis à une table, ayant un livre ouvert devant lui, nous apprend qu'il avait été orfèvre à Langres; qu'en 1555 il était âgé de soixante-dix ans, par conséquent qu'il était né en 1485, et non vers 1510, comme le disent presque tous les auteurs qui ont parlé de cet artiste. Par le soin que Duvet a pris de marquer sur chacune de ses estampes l'année dans laquelle elle a été faite nous savons qu'il gravait encore à l'âge de soixante-dix-neuf ans; mais cela devient moins étonnant quand on examine sa manière de graver, qui n'est qu'un assemblage pittoresque de divers traits le plus souvent disposés sans ordre et sans soin. C'est sans doute cette négligence dans les tailles qui a fait croire à quelques personnes que Jean Duvet n'avait pas gravé sur cuivre, mais sur un métal moins dur. Quelques-uns ont dit que c'était l'étain qu'il employait. Quoi qu'il en soit, son œuvre se compose de quarante-

cinq pièces qui ne sont pas remarquables par la bizarrerie de composition que par leur caractère vraiment singulier. Cependant que grossier qu'en paraisse d'hui le travail, elles sont fort chères des amateurs, et méritent l'être. Ce sont les premiers de l'art de la gravure en France titre ils doivent tenir une place honorable dans le cabinet des amateurs la plus remarquable représentation et *Eve*, maries par le Père en habit sacerdotal, accablés la cour céleste. Duvet marquairement ses estampes d'un D.

DUVIEUGET (. . .), 17^e siècle, n'est connu qu'un ouvrage intitulé : *Diversités*, Paris, 1652, in-8. On y trouve des odes, des sonnets, quelque et une tragédie : *Les aveugles*, *Polycandre* et *de Bazolie*. de cette pièce est dans la *que du Théâtre Français* pages 562-65). C'est, au jourd'hui, l'un des plus mauvais drames et des plus mal écrits jamais lus.

DUVOISIN (JEAN BAPTISTE) évêque de Nantes , né à Nantes le 16 octobre 1744 , était en France son père mourut. Cette petite famille dans une situation difficile fit ses premières études au collège de Langres, tenu par les jésuites de quatorze ans , il avait déjà une année de philosophie et de théologie avec distinction. Mort évêque de Langres , témoin des de son jeune diocésain , de son inclination pour l'état ecclésiastique , se fit un devoir d'ouvrir la carrière. Il plaça, à la suite le jeune Duvoisin à la petite communauté de Saint-Sulpice , où

philosophie et de théologie fut jugé capable d'exactes sciences, dont il fut des conférences au séminaire Nicolas-du-Chardon. Il soutint sa tentative avec succès, il se présenta à la Sorbonne et n'eut pas de peine à être agrégé à cette société. Duvoisin avait à peine ans, lorsqu'en 1768 il eut son cours de licence. Il le donna si brillante, qu'il y gagna le premier lieu, ordinairement réservé aux concurrents d'un maître, et qui lui fut donné aux dépens même de ses rivaux. On le choisit pour chaire de Sorbonne. Il fut d'abord promoteur de la Sorbonne, censeur royal, grand vicaire et chanoine de Laon. Alors la ville de Laon encore le château d'Albion campagne de l'évêque, séjour presque habituel. Il en fut déporté avec les autres ecclésiastiques en septembre 1793. Ses compagnons d'exil partirent pour l'Angleterre, rejoindre M. l'évêque de Laon. L'invasion de la France par les troupes françaises, les réfugiés de quitter l'abbé Duvoisin se retira à Paris, où après avoir épuisé tous les moyens, il trouva dans les ressources qu'ils trouvaient comme laborieux et insouffrant, il avait cultivé les lettres, il était point étranger aux sciences. En donnant des leçons, en ouvrant des cours, et en composant quel-

ques ouvrages, il se procura suffisamment de quoi fournir à ses besoins. Le duc de Brunswick, informé de son mérite, conçut pour lui une estime particulière et lui en donna des marques flatteuses. Lorsqu'il fut question du rétablissement du culte, en 1802, l'abbé Duvoisin revint en France. Peu de temps après son retour, il fut nommé à l'évêché de Nantes, où sa conduite sage et conciliante eut bientôt éteint les divisions, rapproché les esprits, et sut lui gagner tous les cœurs. Ces succès et son mérite, qui ne tardèrent point à se faire connaître, attirèrent sur lui les regards de Napoléon, et parurent par la suite lui avoir valu sa confiance. Le cours que prirent les affaires ecclésiastiques prouve néanmoins que cette confiance n'alla pas jusqu'au point de porter le chef de l'état à suivre les conseils de ce prélat, duquel ceux qui l'ont le mieux connu et qui ont vécu dans son intimité, savent qu'on ne peut sans injustice suspecter les principes. Duvoisin fut un des quatre évêques nommés pour résider près du pape pendant sa captivité à Savone et à Fontainebleau. Si quelques soupçons avaient été conçus contre lui au sujet de cette mission, ou de la faveur dont il paraissait jouir, ils devraient être détruits par une sorte de testament de mort, qu'il dicta au moment d'expirer. « Je supplie, y disait-il, l'empereur de rendre la liberté au Saint-Père le pape; sa captivité trouble encore les derniers instants de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvénient à la prolonger. Il serait nécessaire, je crois, au bonheur de S. M. que S. S. retournât à Rome. » A quoi croira-t-on si ce n'est aux paroles d'un

evêque mourant et qui, dans ce moment terrible, n'a plus rien à ménager que sa conscience ? Dans la société, Duvoisin était doux, gai et aimable. Son penchant le portait à une plaisanterie fine, mais innocente, et qui ne blessait jamais. Sa conversation était instructive et nourrie du fruit de ses nombreuses lectures. Sa fortune, toujours demeurée médiocre, même dans le commencement de son épiscopat, mais dont il avait su se contenter et même faire un noble usage, était depuis peu de temps améliorée. Il venait d'être comblé d'honneurs lorsque la mort l'enleva inopinément, au grand regret du clergé et d'un grand nombre d'amis. Il mourut d'une fluxion de poitrine, après soixante heures seulement de maladie, le 9 juillet 1815. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, Paris, 1774, in-12. L'auteur y prouve que cette vision telle qu'elle est rapportée par Eusèbe, est un des faits les mieux attestés de l'histoire ecclésiastique. II. *L'Autorité des livres du Nouveau-Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12 ; III. *L'Autorité des livres de Moïse établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12. L'abbé Duvoisin y démontre que Moïse est auteur du Pentateuque, qu'il est historien véridique et fidèle, que ce livre n'a point éprouvé d'altération, au moins assez importante pour qu'on puisse prétendre qu'il ne nous est pas parvenu tel qu'il est sorti de la plume de Moïse, et enfin que Moïse fut législateur inspiré. IV. *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris, 1780, in-12. Ce que l'auteur se propose dans cet ouvrage, c'est de rassembler toutes les grandes vérités morales que l'on peut décou-

vrir par les lumières de la raison d'en faire voir l'insuffisance éclairer complètement l'honnes véritables devoirs. Il montre que les religions ne sont point inventées, qu'il doit y en avoir une véritable et qu'il ne peut y en avoir qu'une ; d'où résulte l'importance de l'examen pour la découvrir et l'adopter. V. *De verâ religionis theologiæ candidatorum*, 1785, 2 vol. in-12. Ce sont les notes qu'avait dictées l'abbé Duvoisin aux écoles de Sorbonne, quand il y professait. VI. *Examen des principes de la révolution française*, in-8°. ; VII. *Défense de l'écrit contre les principes de la révolution française*, 1798, 1 vol. in-8°. peu connu en France, mais dont il y en a à peine quelques exemplaires, a été composé en Angleterre et imprimé à Londres par de l'abbé de la Hogue, à qui l'auteur avait envoyé le manuscrit. Dans l'un de ses ouvrages, l'abbé Duvoisin ne montre mieux que dans son talent et sa logique pressentie y discute avec autant de sagacité d'impartialité les principes de la révolution que dans son écrit servi d'éléments à notre révolution. Il y fait voir qu'il ne pouvait en être que des notions incomplètes : naturelles ou civiles, lesquelles aussi immorales que séditieuses et subversives de tout ordre politique. Quoiqu'à l'époque où il écrivait ne promît encore l'heureux moment dont nous sommes les témoins d'après la lassitude du premier excès où l'on était tombé et de ces choses, il ose le prévoir et concevra aisément pourquoi est rare en France. VIII. *La religion Évangélique*, in-12, 2 vol. réimprimé à Paris en 1802.

me édition se trouve
tité sur la tolérance.
 a une Démonstration
 savant Huet, évêque
 est un livre de la plus
 plus profonde érudition
 a travaillé sur un autre
 est de défendre la religion
 agresseurs modernes,
 les fidèles contre leurs
 sujet étant d'un intérêt
 fait, surtout dans un
 attaques sont si multi-
 re à la portée des lec-
 les classes, et le prin-
 est entendu. Dans la *Dé-*
social, l'auteur avait
 principes sur la tolé-
 développe dans l'*Essai*
 plus d'étendue, et l'on
 ce qui peut se dire de
 de sur ce sujet. Il y
 ainte en matière de re-
 qu'elle est contraire à
 iduelle, et parce qu'elle
 les hypocrites. Il croit
 une tolérance univer-
 se mènerait à l'extinc-
 tion. On remarque
 ouvrages de M. l'évêque
 écrivain exercé et maître
 un bon logicien, un
 ile et sans préjugés. Son
 clair, ne manque pour-
 que simple, de l'élé-
 gance comporte, et même
 rtout dans la *Défense*
ial. L'évêque de Nantes
 unions avec force, mais
 modération, et toujours
 Quoiqu'il ait prouvé
 écrire avec succès sur
 res (1), il a pourtant,
 référe de consacrer son
 illes au bien de la reli-

sur traduction du *Voyage de*
 et le meilleur.

gion. Avant la révolution il avait été
 chargé, par le clergé de France, de
 compulser tous les conciles et synodes
 tenus dans les Gaules, pour en ex-
 traire ce qui concernait la discipline
 de l'église gallicane. On ignore jus-
 qu'où a été poussé ce travail dont il
 n'a rien paru. Ce prélat est mort à un
 âge où ses talents pouvaient être en-
 core d'une grande utilité à l'église.
 Quelques préventions que de sèches
 circonstances aient pu faire conce-
 voir, on ne pourra nier qu'il n'ait
 servi la religion utilement, et qu'il ne
 la serve long-temps par ses ouvrages
 et judicieux écrits. Z.

DYANNIÈRE. Voy. BIANCHI.

DYCK (FLORE VAN), peintre,
 naquit à Harlem en 1597. L'historien
 Schrévelius, en citant plusieurs
 autres peintres à l'huile et sur verre,
 qu'il ne fait que nommer; dit: « Si
 » vous cherchez un peintre qui sache
 » imiter parfaitement toutes sortes de
 » fruits / adressez-vous à Floris Van
 » Dyck; il peut, par son art, tenter
 » les friands et tromper les ciseaux,
 » tant il sait bien rendre sur la toile
 » ou sur le bois ce qu'il a voulu re-
 » présenter. » Cet écrivain a grand
 tort de ne point parler des talents de
 ce peintre pour l'histoire. Ses ta-
 bleaux historiques ne sont pas moins
 remarquables que ceux où il a peint
 des fruits; mais leur extrême rareté,
 même en Hollande; est sans
 doute la cause de cet oubli. Nous ne
 connaissons en France que deux ta-
 bleaux de cet habile maître; ils justi-
 fient pleinement les éloges que ses
 contemporains lui ont donnés; on
 voit dans l'un *Agar présentée à*
Abraham, et dans l'autre *Agar*
chassée; ils font tous deux partie de
 la collection du Musée du Louvre.

A—A.

DYCK (ANTOINE VAN), célèbre

peintre de l'école flamande, naquit à Anvers en 1599. Son père, qui était peintre sur verre, lui donna les premiers principes du dessin, et le plaça ensuite chez Henri Van Palen, qui avait vu l'Italie et avait étudié l'antique. Van Dyck avait déjà fait de grands progrès sous ce maître, quand il sollicita et obtint l'honneur d'être admis dans l'école de Rubens. On raconte qu'en l'absence de ce maître, les élèves obtenaient d'un domestique de confiance la permission d'entrer dans le cabinet. Leur objet était d'étudier dans ses tableaux, différemment avancés, sa manière d'ébaucher et de conduire ses ouvrages jusqu'au fini. Mais les jeux se mêlent toujours aux études de la jeunesse; un jour, dans leur badinage, ces élèves se poussant mutuellement, l'un d'eux, on dit que c'était Diépeneke, tomba sur un tableau dont Rubens venait de finir des parties de chair. Il effaça le bras d'une Magdeleine, la joue et le menton d'une vierge. La consternation est dans l'école; chacun se croit déjà chassé, et Rubens n'était pas un maître qu'on pût remplacer par un autre. Il restait encore trois heures de jour; une voix s'élève et propose que le plus habile d'entre eux tâche de réparer le dommage: tous applaudissent, tous choisissent unanimement Van Dyck. Plus il craint la colère du maître, plus il fait d'efforts pour se montrer, s'il se peut, son égal. Le lendemain Rubens entre dans son cabinet accompagné de ses élèves. Il regarde l'ouvrage qu'il croit avoir fait la veille, et s'arrêtant sur les parties réparées par Van Dyck: « Ce n'est pas là, dit-il, ce que j'ai » fait hier de moins bien. » Cependant, en y regardant de plus près, il reconnaît sur son tableau le travail d'une main étrangère, et l'avou qu'il obtient ajoute encore à l'idée qu'il s'était faite du

talent de Van Dyck. On prêt devint jaloux de ce jeune pei lui conscilla d'abandonner l pour le portrait. D'autres dis pour l'éloigner, il lui conseilla le voyage d'Italie; mais on donnait ce conseil à tous et d'une grande espérance; on s que Van Dyck continua de l'histoire long-temps apri quitté l'école de Rubens; que lorsqu'il partit pour l' crut ne pouvoir mieux acqu reconnaissance qu'en donna bous trois tableaux d'histoire enfin que le maître, loin de trer alors jaloux de son élève de ses tableaux les principal de ses appartements, et qui sait à les faire remarquer et plus beaux morceaux de sa c Van Dyck étudia les grands de Venise. Déjà digne lui-même compté entre les grands maît dédaigna pas de copier des du Titien et de Paul Véroné vailla à Rome et à Gènes, persécuté et déprisé par des ses compatriotes, moins jal talent qu'offensés de ce qu'il geait point leur vie crapule vint enfin dans sa patrie, et admirer par un tableau d'u composition, qui représen *gustin en extase*. Les ch Courtray lui demandèrent pour le maître-autel de leur Il fit un Christ attaché sur et choisit le moment où les b après avoir cloué leur vie instrument de supplice, pour le planter en terre. L accourut quand l'artiste aj ouvrage, et tous les chan noncèrent unanimement q ture était détestable, et le misérable barbouilleur. Il s

porté cet arrêt. Van
al, fit placer son ta-
eau coup de peine à en-
ment. Cependant quel-
passant par Courtray,
avec admiration : leur
curieux des différentes
dre, et les bons juges
c'était le chef-d'œuvre
leur jugement a été ra-
térifié. Les chanoines,
mettre leur opinion à
isseurs, demandèrent
autres tableaux ; mais
istement l'injuste mé-
avaient témoigné. Les
ue lui causa la jalousie
lui furent plus sen-
andit qu'il ne savait
ier la brosse ; la déli-
exécution était donnée
le manière, et la finesse
pour mesquinerie. Fa-
casser mes il abandonna
niment, et se rendit
peignit le prince d'O-
famille, les seigneurs
mbassadeurs, les plus
ts, et même les étran-
nt exprès le voyage de
avoir leur portrait de
sa en Angleterre où il
bleaux dignes de lui,
uva peu d'occupation ;
paraît qu'il fut à peine
revint à Anvers où son
ge fut un crucifix pour
Dendermonde, qu'on
: un chef-d'œuvre. Il fit
rs tableaux d'histoire,
seconde fois en Angle-
mandé par Charles I^{er},
arts. Surchargé de de-
t dès lors obligé de se
re du portrait. Ce ne fut
lousie de Rubens, mais
tes qui l'enlevèrent au

genre de l'histoire. Il y renonça même
si peu, qu'il fit un second voyage à
Paris pour obtenir les peintures de la
galerie du Louvre ; mais il y trouva le
Poussin qui était venu de Rome pour
cette entreprise, et il retourna à Lon-
dres. C'était le seul amour du genre
qu'il préférait, et non celui du gain
qui l'avait attiré en France ; car il ne
pouvait nulle part gagner plus qu'en
Angleterre : cependant il ne put s'y
enrichir. Il y tenait table ouverte,
avait un nombreux domestique, ou-
vrait sa bourse à ses amis ou à ceux
qui se donnaient pour tels ; et augmen-
tant ses dépenses en cherchant à les
réparer, il donna dans les prestiges
des alchymistes. Depe de ces impos-
teurs, il vit s'évaporer dans les creu-
sets l'or que lui procuraient ses ou-
vrages. Il épousa la fille du lord
Ruthven, comte de Gorée, d'une il-
lustre maison d'Ecosse ; mais son
épouse ne lui apporta en dot qu'une
haute naissance et de la beauté. Il mou-
rut de phtisie en 1641, âgé de qua-
rante-deux ans ; et malgré l'excès de
ses profusions, sa veuve recueillit
une somme considérable des débris
de sa fortune. On ne peut comprendre
qu'un artiste qui est mort si jeune ait
laissé un si grand nombre de tableaux.
Accablé d'ouvrage en Angleterre, il
se fit, dans les derniers temps, une
manière expéditive et plus négligée : il
ébauchait un portrait le matin, rete-
nait à sa table la personne qui se fai-
sait peindre, et terminait l'après-dînée.
Quant aux accessoires, il ne faisait
que les tracer au crayon, chargeait
des peintres qu'il entretenait de les
avancer sur la toile, et les finissait en
quelques coups. On dit même que sou-
vent il se contentait de dessiner les
portraits sur papier de demi-teinte ;
les faisait ébaucher, et les terminait
avec peu d'ouvrage. Ce ne sont point

ces tableaux faits à la hâte qui lui ont mérité sa haute réputation. Si l'on ne place pas Van Dyck, considéré comme peintre d'histoire, au même rang que Rubens, on avoue qu'il l'a surpassé par la délicatesse des teintes, par la belle fonte des couleurs, et qu'à tout prendre il l'a quelquefois égalé. S'il n'avait pas la même fougue, la même abondance de génie, il avait des expressions plus fines, un meilleur caractère de dessin, plus de vérité dans la couleur. Par la réunion des belles parties qu'il possédait, il aurait peut-être surpassé son maître s'il n'avait pas été trop souvent distrait du genre de l'histoire, qu'il peignait d'une grande manière. Considéré comme peintre de portraits, on ne peut lui refuser le premier rang après le Titien; encore le Titien ne conserve-t-il cette supériorité que pour les têtes, car Van Dyck l'emporte par l'élégance des accessoires. Il les exprimait avec la plus grande vérité; mais en conservant toujours la plus grande manière: il accusait le caractère de tout ce qu'il voulait représenter, sans tomber dans cette manœuvre froide qu'on a cru quelquefois appartenir au genre du portrait, comme si tous les genres ne se proposaient pas également l'expression des apparences de la nature. Ses attitudes sont toujours simples, et elles plaisent toujours parce qu'elles sont naturelles. On sent qu'il y a dans ses têtes autant de vérité que d'art: elles vivent, elles expriment. On ne peut se lasser d'admirer la collection des artistes de son temps, dont il s'est plu à faire gratuitement les portraits; hommage qu'il rendait à l'art en perpétuant les traits de ceux qui l'honoraient. Quelques-uns ont été gravés à l'eau-forte par lui-même; les autres par les plus habiles graveurs du temps. Parmi ses eaux-fortes, on recherche sur-

tout son *Christ au roseau*, son portrait, ceux du Titien, d'Erasmus, de Snyder, de Breughel, etc. Les gravures sont touchées avec vigueur et finesse, et vont à l'effet. Le Musée du Louvre possède plusieurs tableaux de Van Dyck et un grand nombre de portraits. Le *S. Sébastien*, dont le dessin est d'une simplicité si pure, le coloris d'une nuance si bien entendue, suffit pour rendre témoignage aux talents de l'artiste. Le tableau de *S. Augustin en exil* a été gravé par P. de Jode; le *Comblement d'épines*, admirable composition, par Bolswert; *Jésus devant le croix*, par le même. On connaît le pinceau de Van Dyck, et ses compositions suffisent pour prouver qu'il a plus d'une fois égalé Rubens. Decamps, dans la vie de Van Dyck, indique les sujets de sixante et sept tableaux d'histoire de ce peintre, qui en a fait bien davantage. On voit que tous les tableaux de son bon temps sont bien terminés, et le grand nombre de ses ouvrages prouve qu'un homme vénérable n'exécute pas une œuvre facile, et est bien différent de celui

A—A.

DYCK (PHILIPPE VAN), né à Amsterdam en 1680, est regardé par les Hollandais comme le dernier de leurs grands peintres. Arnold Houken, son maître, se plut à cultiver ses heureuses dispositions; Van Dyck fit des progrès rapides dans son art, ne voulut cependant quitter son maître que lorsque ses ouvrages lui eurent assigné à lui-même un rang distingué parmi les peintres de son temps. Modeste autant qu'habile, il ne se confiait à son talent que le sentiment de ses forces; la crainte de se voir éclipsé par ses confrères l'engagea à se retirer à Middelbourg en 1711; ses tableaux furent partout admirés.

avec empressement ; gnaît dans le goût de Gérard Dow étaient tableaux de ces deux s. Van Dyck, encouragé par ses succès, vint s'établir, où ses ouvrages depuis long-temps en vogue, et fit différents es principales villes de la Hollande pendant ces années plusieurs tableaux avec un soin extrême. Il rentra dans son atelier partagé entre l'exercice et la recherche des arts qu'il était chargé pour différents amaux Guillaume de Hesse, lors sa magnifique collection remise à Van Dyck le fut le choix ; ce prince n peignit une affection particulière ; les états de Hollande eurent aussi plusieurs portraits en admiration pour ses ouvrages chargeant des travaux les plus importants qui étaient à cette époque. Les portraits et des tableaux peints par Van Dyck est remarquable. Le dessin de ces portraits est sans fioritures ; surtout ceux en petit, sont d'une vélocité ; peu de maîtres se sont à imiter la nature avec simplicité ; les sujets de ses ouvrages sont bien choisis, et d'une exécution la couleur en est bonne et libre. Van Dyck, occupé de son art et des succès, fut admiré comme un bon citoyen ; il fut plusieurs fois diacre de l'église néerlandaise qu'il remplait avec

exactitude jusqu'à sa mort, arrivée le 15 février 1752. A—s.

DYER (SIR JAMES), jurisconsulte anglais, né vers 1511 à Roundhill, dans le comté de Somerset, fut élevé à Oxford, et étudia le droit dans le collège de Middle-Temple à Londres. Après s'être distingué comme avocat, il fut nommé orateur de la chambre des communes dans le parlement rassemblée au mois de mars 1552, et en 1556 l'un des juges du tribunal des Placids-communs, d'où il passa l'année suivante au tribunal du Banc-du-roi. Sous le règne d'Elizabeth il fut élevé, en 1560, à la place de premier juge de la cour des placids-communs, qu'il occupa pendant vingt-quatre ans, avec un caractère d'intégrité et surtout de modération que faisaient ressortir davantage la rudesse et la violence que portaient dans ce sanctuaire de la justice quelques-uns de ses collègues. Il mourut à Stanton, dans le comté de Huntingdon en 1581. On a de lui un recueil de *Rapports*, qui a été publié vingt ans après sa mort, en 1601, et réimprimé en 1606, 1621, 1672 et 1688. Cette dernière édition, qui est la meilleure, a pour titre : *Rapports de diverses matières et décisions choisies des révérends juges et sages de la loi*, etc. Ces rapports sont très estimés en Angleterre pour la concision et pour la solidité, et sir Edward Coke les recommande particulièrement aux étudiants. On a aussi de Dyer une *Leçon sur le statut de Henri VIII, concernant les testaments*, etc. Sa disposition toujours calme et égale en faisait, dit Camden, un juge intègre dans toutes les causes ; ses lumières et sa pénétration un digne interprète des lois de son pays. X—s.

DYER (JEAN), poète anglais du

second ordre, né en 1700 à Aberglasney, dans le comté de Gaer-Marth, étudia à l'école de Westminster sous le docteur Freind. Son père, homme distingué dans la profession de solliciteur, le destinait à entrer dans la carrière des lois. Après sa mort, Dyer, qui avait du goût pour la peinture, prit un maître et se mit ensuite à voyager dans le midi du pays de Galles, en vivant de son pinceau; mais son talent en ce genre ne pouvait tout au plus que lui procurer de quoi subsister. Il manifesta, en 1727, un talent plus réel comme poète, dans son poème intitulé *La Colline de Grongar*. « Le style de ce poème, » dit Johnson, n'est pas très correct; » mais les scènes qu'il décrit sont si agréables, les images en sont si douces à l'ame et les réflexions de l'écrivain si conformes au sentiment général ou à l'expérience des hommes, que quand on l'a lu une fois, on veut le relire encore. » C'est un des poèmes descriptifs les plus goûtés en Angleterre, et il a été imprimé dans un grand nombre de recueils. Après avoir publié cet ouvrage, Dyer parcourut l'Italie pour se perfectionner dans la peinture. Ses fréquentes excursions dans les campagnes de Rome et de Florence animèrent son imagination, et ce fut là, sans doute, qu'il composa la plus grande partie des *Ruines de Rome*, poème en vers blancs, qu'il fit imprimer à son retour en Angleterre en 1740. Cet ouvrage est écrit dans le même style que le précédent, mais plus animé et plus varié; on y trouve plusieurs morceaux de la plus belle poésie, bien qu'à le considérer dans l'ensemble, et selon l'observation de Johnson, le titre promette plus que l'ouvrage ne tient. L'auteur, dont la santé délicate ne s'accommodait pas

d'une vie errante et active, prit ensuite les ordres, et épousa à peu près le même temps une dame nommée Ensor, « dont la grand'mère » dit-il lui-même, « était une Slake » peare, descendante d'un frère de Shakespeare de tout le monde. Il obtint quelques petits bénéfices des comtes de Leicester et de Lincoln, en 1757, son poème de *Toison*, en quatre chants, et mourut, l'année suivante, généralement estimé. Le plus considérable de ses ouvrages est ce poème de *la Toison*; mais ce n'en est pas le plus généralement lu. Akenside en faisait beaucoup de cas, et cela se conçoit; Johnson, qui ne pouvait souffrir la campagne, le critique sévèrement, et cela se conçoit encore. *La Colline de Grongar*, *les ruines de Rome*, *la Toison*, et quelques autres poésies de Dyer, avec une notice sur la vie de l'auteur, ont été réimprimées en 1761, en 1 vol. in 8°. Il est à remarquer que M. Bell éditeur d'une collection des poètes anglais, a placé à la tête des poésies de Jean Dyer un portrait qui n'est pas le sien, mais celui de Samuel Dyer, peint par Reynolds. Les propriétaires de l'édition des poètes anglais de Johnson, ont commis la même erreur. Samuel Dyer était un jeune homme plein d'esprit et de talent, que le goût de la dissipation empêcha de se faire un nom dans les lettres, et que le libertinage conduisit à une mort prématurée. Le docteur Johnson et plusieurs autres littérateurs distingués s'efforcèrent en vain de l'arracher à son indolence. La seule chose qu'il ait achevée, c'est la traduction en anglais des Vies de Périclès et de Demetrius Poliorcetes de Plutarque, et la revision de l'ancienne traduction des Vies de Plutarque par différents mains. Il était très recherché dans la

rs, pour son o
lonné aux p
avait, dit sir Jonn
sa Vie de Job.....
; et avait perfection
r les aliments et les
el degré de raffine
e trouvai un jour
e mélancolie, occa
éconverte qu'il ve
il n'aimait plus les
résume qu'il a lui
mort. X—s.

ERAX }, savant an
mort à Stockholm
dans la langue de
s ouvrages, entre
marquons : *De la
er des anciens Sué
stockholm, 1686 ;
les qui ont régné
1708 ; Observa
sur les monuments
olm, 1723. C—AU.
é à Bordeaux, dans
des professeurs de
ette ville, fut obligé
une accusation d'a
a en Espagne, vers
leçons d'éloquence
lans la crainte d'y
changea son nom
nius. On peut con
nt de la parole, il
de la figure, puis
itif, il fit cependant
avantageux. Il désira
ne dans sa patrie,
d'en sortir une se
surut à Lérida vers
le de Dynamius de
pour lui de l'inté
à sa mémoire la
pièce de son livre
*moratio professio
ium. W—s.**

issu d'une famille

gauloise, naquit à Arles vers le mi
lien du 6^e. siècle. Conduit à la cour
d'Austrasie où son père occupait un
emploi, il y fut instruit dans les let
tres et se livra à la poésie avec succès.
On n'a point conservé les vers de Dy
namius, mais Fortunat, évêque de
Poitiers, en parle avec éloge dans
une épître qu'il lui adresse ; cette
pièce est la onzième du VI^e. livre
des œuvres de Fortunat. Il fut pour
vu, à l'âge de trente ans, de la
charge de gouverneur de la province
de Marseille et reçut le titre de Pa
trice. Sa conduite ne fut pas telle qu'on
devait l'espérer d'un homme dont
l'esprit était cultivé ; son orgueil et
son avarice le rendirent odieux. L'é
vêque Théodore s'étant permis de lui
faire des représentations, il l'exila et
s'empara des revenus de son siège ;
les places et les dignités cessèrent d'é
tre le partage du mérite et furent ven
dues à l'encan. Des plaintes contre
Dynamius furent portées au roi d'Aus
trasie, mais il refusa de les écouter.
Cependant l'âge sembla apporter quel
que changement à son caractère, il se
montra plus accessible et dota diffé
rents monastères des richesses qu'il
avait si mal acquises. Sa docilité aux
conseils du pape Grégoire, et son
zèle pour la conservation du patri
moine de St-Pierre, lui méritèrent
la bienveillance du pontife, et ache
vèrent de le reconcilier avec les peu
ples. Sur la fin de sa vie il se démit
de ses emplois et entra dans un mo
nastère, où il termina ses jours dans
l'exercice des vertus chrétiennes. Il
avait épousé Eucherie dont il eut deux
fils. L'aîné, nommé Evance, fut tué
en se rendant à Constantinople, où il
était envoyé par Childebert ; His
toire ne dit rien du second. Dyna
mius mourut, en 601, à l'âge d'envi
ron cinquante ans. De tous les on

vrages qu'il avait composés, il ne reste que les Vies de S. Marius, abbé de Bodane ou Bevon, et de S. Maxime, évêque de Riez. *Lavie de S. Marius*, abrégée par un anonyme, a été imprimée dans les *Acta de Bollandus* au 27 janv., et dans le premier volume des *actes des saints de l'ordre de S. Benoît*. Celle de S. Maxime, dans le recueil de Surius au 27 novembre, et plus correctement dans la *Chronologie de Lerrins*, par Barali, Lyon, 1615, in-4°. On ne doit y chercher ni critique dans les faits, ni méthode dans leur disposition, deux qualités inconnues dans le siècle auquel ces productions appartiennent.

W—s.

DYNTER (EDMOND). F. DINTER.

DYNUS. Foy. DINI et DINO.

DZÉHÉBY (MOHAMMED BEN AHMED), l'un des docteurs les plus célèbres et l'un des écrivains les plus féconds qu'ait produit l'Islamisme, naquit à Damas, le 3 de rebî 2°. 673 (6 oct. 1274); il était turcoman d'origine. Dzéhéby commença ses études à Damas, et voyagea beaucoup pour les perfectionner : il visita Balbek, l'Egypte, Naplouse, Haleb et la Mekke, prit des leçons des plus habiles docteurs, et en reçut des diplômes qui constataient sa science. L'étude des traditions prophétiques, celle du Coran et

l'histoire littéraire et politique, gèrent ses instants, et dans rentes parties il acquit une érudition. Dzéhéby occupa la place de maître, ou prédicateur, de Kafe où il demeura quelque temps ; il enseigna les Hadits au tom salih, à Damas : il quitta cette ville pour diriger l'école de tradition par Thaher, et se livra à l'étude, à la lecture et à l'enseignement. Ce docteur mourut à Damas (1347). Aboulmahacen lui a consacré un très long article dans sa Biographie. Ses ouvrages sont très nombreux, ont pour objet l'histoire, la science du Coran, les traditions, ou la philosophie. Nous indiquerons seulement son grand ouvrage connu sous le nom de *Tarikh-el-islam*, Chronique de l'Islamisme : c'est un Dictionnaire de l'histoire musulmane par siècles ; il commence à l'ère des prophètes, et finit en 744 de l'hégire, et finit en 744 de l'ère. La bibliothèque royale de Paris possède deux volumes parmi ses écrits arabes : l'un va de l'an 1 de l'hég. à l'an 570 inclusivement, de l'an 581 à 620. La bibliothèque de Leyde et la bodleienne possèdent aussi des volumes. Chohbah a fait un supplément à ce Dictionnaire.

E

EACHARD (JEAN), théologien anglican, né vers 1636, d'une bonne famille du comté de Suffolk, et élève de l'université de Cambridge, est auteur de plusieurs écrits pleins d'originalité, d'esprit et de gaieté. Le premier, publié sous le voile de l'anonyme en 1670, a pour titre : *Recherches sur les motifs et les occasions du mépris pour le clergé et la religion*, ou *Lettre à R. L.* Il

trouve la source de ce mépris dans le choix des jeunes gens qui entrent dans l'Eglise, dans l'éducation qu'ils reçoivent et dans les motifs qui déterminent nombre d'entre eux à destiner leurs enfants au ministère. On remarque dans ce phyllet, qui a été souvent imprimé, un mélange très piquant de gravité et de plaisanterie qui en fit la fin attira une attention générale.

Etache à tourner en ridicule la des prédicateurs de son et les exemples d'absurdité et mathias qu'il cite sont tirés nous mêmes de son père, ce onne pas une haute opinion de filiale. Quelques écrivains ris la plume pour lui repou-épliqua dans une seconde let-L., intitulée : *Quelques Ob-ns*, etc., écrite sur le même la première. Il fit paraître en n *Examen de l'état de na-Hobbes, en un dialogue entre s et Timothée* ; et peu de près *Quelques opinions de s considérées dans un se-dialogue entre Philante et s*. Dans ces deux écrits Ea-attache bien moins à réfuter raisonnement qu'à ridiculiser raillerie mordante et origi-système du philosophe de Mal-y, qui eut la sagesse de ne trer dans l'arène avec un ad-qui, bien que fort inférieur ur la solidité et la profondeur ment, avait le talent de ran-on côté la classe des rieurs, s beaucoup plus nombreuse le des bons juges. Hors du de la plaisanterie, Eachard a auteur au-dessous du mé-Après avoir fait concevoir de s espérances de son talent com-dicateur, celui qui traitait si ent les sermons des autres, ne tra qu'un lourd et ennuyeux eur. « J'ai connu, dit le doc-ivist, des hommes assez heu-à manier le ridicule, qui sur ves sujets étaient parfaitement urvus de talent et d'esprit. Le ur Eachard, de Cambridge, qui t le *Mépris du clergé*, en est e temple remarquable. » Nommé 5 maître du collége de Cath-

rine-Hall à Cambridge, Eachard s'oc-cupa le reste de sa vie à en faire re-construire les bâtiments presque tom-bés en ruines. Il fut créé en 1676 docteur en théologie par une ordon-nance royale, et mourut en 1697. Il parut en 1774 une édition de ses œuvres en 3 vol. in-12, précédés d'une notice sur sa vie. X—s.

EADMER. *Voy. EDMER.*

EAIRD. *Voy. AIRD.*

EARL (JEAN), théologien anglais, né à York en 1630, fut d'abord cha-pelain et précepteur de Charles V. Il fut successivement doyen de l'église de Westminster, évêque de Worces-ter, et enfin de Salisbury, et mourut le 12 novembre 1695. On a de lui en anglais, sous le nom d'Edouard Blount, un livre intitulé : *Microcosmogra-phia*, Londres, 1628, in-8°, et une traduction latine du livre anglais in-titulé : *EIKON BASILIKH, Icon regia*, La Haye, 1649, in-12 (*V. CHAR-LES I^{er}*). C. T—Y.

EARLOM (RICHARD), dessina-teur et graveur anglais, né dans le comté de Sommerset vers 1728, est l'un des plus habiles graveurs en ma-nière noire des trois royaumes, fer-tiles en artistes de ce genre. Il a gravé aussi un grand nombre de planches à l'eau forte et au pointillé. Dans tous les genres que cet artiste a traités il a surpassé, ou au moins égalé ses rivaux. C'est à tort que quelques auteurs lui attribuent un recueil de deux cents paysages d'après les dessins de Claude Lorrain : cet ouvrage est de Robert Earlom. L'œuvre en manière noire de Richard est très considéra-ble et fort recherché des amateurs, surtout les épreuves avant la lettre. On distingue particulièrement, dans le nombre de ses gravures en ce genre, l'*Académie de Londres*, d'a-près Zoffany ; la *Sorcière*, d'après

Teniers ; l'*Exposition du salon de Londres*, d'après Brandoin ; *Agripine abondant à Brindes avec les cendres de Germanicus* ; *Angélique et Médor*, d'après West ; la *Forge*, d'après Wright ; le *Portrait du duc d'Artemberg*, d'après van Dyck ; les *Fleurs et les Fruits*, d'après Vanhuysum ; la *Vierge au lapin*, d'après Carracci ; le *Sacrifice d'Abraham*, d'après Rembrandt ; la *Madelène chez le pharisien* ; une *sainte Famille* : *Silène ivre* et la *Femme de Rubens*, d'après ce maître ; les *Deux Avars*, d'après Quin-Messis ; le *Roi d'Angleterre et sa Famille*, d'après Zoffany, et la *Vierge dite la Zingarina*, d'après le Corrège. L'effet et surtout l'harmonie que cet artiste a su mettre dans ses ouvrages, dont la plupart sont d'une très grande dimension ; le moelleux, le fondu et le velouté de ses tons les rendent très recommandables.

P—E.

EBBESSEN (NIELS OU NICOLAS), seigneur Jutlandais, mort en 1540. Après le règne malheureux de Christophe II, le royaume de Danemark avait presque perdu son existence politique. Les puissances voisines et les grands vassaux s'en étaient partagé les lambeaux ; la Scanie s'était soumise aux Suédois ; le duc de Sleswick s'était rendu indépendant ; le comte Jean de Holstein possédait par hypothèque la Zélande ; le comte Gérard, de la même maison, tenait en gage le Jutland et la Fionie. Il restait à la famille royale quelques châteaux dans l'île de Lolland, et l'obéissance précaire de l'Esthonie, tristes débris d'anciennes conquêtes. Le fils aîné de Christophe ayant échoué dans une tentative pour s'emparer du pouvoir, et étant même devenu le prisonnier du comte Gérard, il existait un inter-

règne formel. Les maux politiques étaient accompagnés de calamités physiques ; la disette et la peste ravageaient les provinces déjà épuisées par tant de petits tyrans. L'interdit lancé par le pape contre tout le royaume, à cause de l'emprisonnement d'un évêque, semblait marquer du sceau de la réprobation divine une nation qui allait disparaître. De tous ces ennemis, le comte Gérard était le plus redoutable ; unissant à la cruauté et à la perfidie, des vues étendues en politique, il cherchait à se former une principauté contiguë, en échangeant le Jutland contre le Sleswick. Mais ces échanges arbitraires des provinces, données en hypothèque et non pu cédées, réveillèrent enfin l'indignation des nobles et des paysans Jutlandais. Ils refusèrent le tribut ; ils surgèrent et mirent le siège devant les châteaux-forts du comte Gérard. Alors ce prince irrité entra à la tête de dix mille hommes dans la province, se pand partout l'effroi et le carnage, brûla les églises, les convents, et rétablit avec quatre mille hommes à Randers, ville presque centrale. Ebbsen, seigneur de Norreris, fut accusé de s'être mis à la tête d'une confédération de nobles ; le comte lui manda, en lui accordant un sauf-conduit. Il se présente à la cour du tyran. Invité à lui prêter foi et hommage, il s'y refuse, en déclarant qu'il ne pourrait voir son souverain dans un simple usufruitier. Gérard insiste : « Jure, » lui dit-il, ou exilez-vous, ou » attendez-vous à être pendu. » « Je vous déclare la guerre, répondit » Ebbsen ; je vous jure que je » combattrai personnellement partout » où je pourrai vous joindre. » Le comte le laissa partir sans daigner faire attention à une menace qu'il ne gardait comme l'écume de la jactance

1 cependant revint peu de
rès à la tête de soixante hom-
es Holsténois , trompés par
ité , ou livrés au plaisir , le
arriver jusqu'au château ; il
lans l'appartement du comte ,
s'éveillant , voit briller des
yeux l'épée de son ennemi ;
sse aux excuses les plus hum-
l prodigue les promesses les
tteuses ; Ebbesen lui plonge
lans le cœur , et fait subir le
ort à ceux qui l'entouraient. Il
sur-le-champ avec sa petite
 , et fait rompre le pont de la
rière lui. Les Holsténois , cons-
par la mort de leur chef , se
bientôt assaillis par tout un
en fureur. Ebbesen les pour-
s disperse , les innole. Les
omte Gérard marchèrent avec
s d'armée au secours du châ-
Skanderborg , assiégé par Eb-
Ce patriote obtint sur eux une
complète ; il périt dans le com-
ais il eut un successeur , et le
ldemar-le-Restaurateur acheva
sion des tyrans. La vie d'Eh-
ffre quelques obscurités que le
e de matériaux nous empêche
cir. Les historiens holsténois
ent de réicide ; les Danois le
ent à Brutus. Il nous paraît
ur au meurtrier de César ; le
Gérard n'était ni son bienfai-
ni son maître légitime ; il ne
la qu'après lui avoir déclaré la
 , et cette action n'eut point ,
celle de Brutus , des suites
s ; au contraire elle fraya le
au retour du souverain légi-
elle prépara le rétablissement
aume. L'action d'Ebbesen a été
e par plusieurs poètes danois ;
le sujet d'une tragédie par
nder , et d'une ode par l'au-
cet article. M. B—N.

EBBON (S.), 29^e. évêque de
Sens , né à Tonnerre en Bourgogne ,
vers la fin du 7^e. siècle , d'une fa-
mille illustre , renonça à tous les avan-
tages que lui offrait le monde pour
se consacrer à Dieu , dans le monas-
tère de Saint-Pierre-le-Vif. Il en fut
élu abbé après la mort d'Agiline , et ,
peu de temps après , succéda à S. Guer-
ric , son oncle , évêque de Sens. On
rapporte que les Sarrasins s'étant
avancés près de sa ville épiscopale ,
dans l'intention d'en faire le siège , le
prélat demanda à Dieu de semer la di-
vision dans le camp des ennemis , et
que les Sarrasins , après s'être entr'é-
gorgés , furent contraints de s'éloi-
gner. S. Ebbon se retira , sur la fin
de sa vie , dans un ermitage au village
d'Arce , et n'en sortait que les diman-
ches pour vaquer aux fonctions de son
ministère. L'époque de sa mort n'est
pas certaine ; mais la Chronique de
S. Pierre la place au 27 août 750.
L'église célèbre sa fête le même jour.
La vie de S. Ebbon , par un anonyme ,
est imprimée au tome II. des *Acta
sanctorum Sui. Benedicti*. On la trou-
ve aussi dans la collection des Bol-
landistes , avec des notes de Jean
Stilling. W—s.

EBBON , 31^e. évêque de Reims ,
né de parents pauvres , dut moins son
élévation à ses talents qu'à un caprice
de la fortune. Himiltrude , sa mère ,
fut choisie pour nourrice de Louis
surnommé *le Débonnaire* , et ce jeune
prince , par reconnaissance de ses
soins , fit d'Ebbon le compagnon de
ses études. Ebbon doué d'heureuses
dispositions pour les sciences sut met-
tre à profit les leçons qu'il recevait.
Il embrassa l'état ecclésiastique , fut
pourvu de riches bénéfices et parut
avec éclat , en 814 , au concile de
Noyon. Louis parvenu au trône lui
donna une preuve de sa bienveillance

en le nommant à l'évêché de Reims alors vacant. Ebbon obtint la confirmation des privilèges dont avaient joui ses prédécesseurs. Il assista au concile de Thionville, en 822, et peu de temps après fut envoyé en Danemark, par le pape Pascal, pour annoncer les vérités de l'Evangile aux peuples de cette contrée. Il fut accompagné dans ce voyage par Halitgaire, évêque de Cambrai, et le zèle des deux pasteurs fut couronné d'un plein succès. Il retourna une seconde fois en Danemark pour aider de ses conseils le roi Heroldt que menaçait un parti puissant ; et une troisième fois, avec le titre de légat dans tous les pays du nord. En 833, Louis le-Débonnaire fut arrêté par ordre de son fils Lothaire, et traduit devant une assemblée convoquée à Compiègne pour prononcer sur son sort. (Voy. Louis I^{er}. et Lothaire.) Ebbon, comme évêque de Reims, présidait cette assemblée. Cet ambitieux prélat, méconnaissant ce qu'il devait à son roi et à son bienfaiteur, prononça lui-même la sentence qui le déclarait déchu du trône et le condamnait à finir ses jours dans un cloître ; il refusa d'entendre la justification de ce malheureux prince, et poussa la dureté à son égard, jusqu'à lui arracher les marques de la royauté pour le revêtir d'un cilice. La riche abbaye de St.-Waast devait être le prix de son infamie, mais la providence ne lui permit pas d'en jouir. Les divisions de Lothaire et de ses frères replacèrent Louis sur le trône, au moment où il venait d'en descendre, et Ebbon fut enfermé dans le monastère de Fulde. Il fut conduit, en 835, au synode de Thionville, où il déclara, à haute voix, en présence de tous les évêques, que les crimes dont il s'était rendu coupable envers son souve-

le : **il** était indigne d'être évêque de Reims ; mais son diocèse ne le permit pas. **Il** fut remené dans un monastère où il resta jusqu'à la mort de Louis le-Débonnaire. Lothaire, dont Ebbon avait secondé les projets, lui refusa l'évêché de Reims ; mais son diocèse ayant refusé de lui obéir, il fut obligé d'aller à Rome demander au pape une nouvelle institution canonique ; il ne put l'obtenir, et Lothaire ne pouvant pas le maintenir dans la possession de ce siège, malgré son clerc, lui accorda en dédommagement plusieurs bénéfices considérables. Il paraît, cependant, que Lothaire ne voulait point Ebbon, et qu'il cherchait l'occasion de l'éloigner, en lui proposant une mission dans la Grèce. Mais il la refusa, et s'enfuit près de Louis, à Bavière qui l'accueillit et lui donna même l'évêché de Hildesheim. Il mourut trois ans après, dans cette ville, en 851. On n'a conservé d'Ebbon que quelques écrits peu importants. Le principal est l'*Apologie* qu'il composa pour se justifier d'avoir quitté ses fonctions épiscopales, après avoir été reconnu lui-même indigne, de les avoir obtenus. On trouve cette pièce dans le *Spéculum* de D. d'Achery, dans le *tom. VI des Conciles de Labbe*, et dans le *Recueil des historiens de France* de D. Bouquet. On lui attribue encore : *Narratio clericorum ratisianum de depositione duplici Ebboni* insérée dans les *Scriptor. hist. franc.* de Duchêne. La *Vie d'Ebbon* a été écrite par Hinemar son successeur — ENNON, moine allemand, vivait au 12^e siècle, est auteur d'une *Vie de S. Othon*, évêque de Bamberg et apôtre de Poméranie, mort en 1154. Elle est imprimée dans les *Acta sanctorum*, au tom. I^{er}. du mois de juillet.

ivre qui contient les détails de la mission de S. évêque, passe à l'ouvrage d'un écrivain plus W—r.

ED JESU, ou ABD IES-A, surnommé *Bar Briks* de Briks, ou du béni), médecin nestorien de Tsoba et de sa, naquit vers le milieu du 14^e, dans la ville de Djizret ou (en Syriacque Gosarta) en Asmie. Il fut d'abord évêque de (en Syriacque Schigar) et d'Assur l'an 1286, l'abbé des Nestoriens, le 1^{er} évêque de Tsoba, ou Nisibe; il mourut pendant environ trente ans, et il mourut au commencement de novembre de l'an 1330 de l'ère des Séleucides). Auteur d'un catalogue en vers syriaques, dont Abraham nous a le premier publié le catalogue d'une version latine, Rome, 1 vol. in-8°. 1653. Il a depuis été réimprimé dans le volume de la *Bibliothèque de l'Assemani*, avec un long commentaire. Ce catalogue contient un sommaire des ouvrages de deux cents écrivains syriaques tous inédits, à l'exception de S. Ephrem et des martyrs de Perse écrits vers le 4^e siècle, par S. Marouta, de Tagrit. Ebed Jesu a composé plusieurs pièces de vers syriaques, sur des sujets religieux; ces restes en manuscrit dans la bibliothèque vaticane. Abraham nous, Fauste Nairon, et le samaritan, ont confondu cet écrivain avec un autre Ebed Jesu, pasteur des Nestoriens, qui vint à Rome en 1562, abjura ses erreurs et se joignit à l'église romaine.

S. M.—r.

EBELING (JEAN-THOMAS - PAULUS-CHRISTIAN), médecin de la ville de Parchim, dans le Mecklenbourg, né à Lünebourg en 1735, mort le 12 janvier 1795, s'est fait connaître par un grand nombre de traductions dont il a enrichi la littérature de son pays. Il a traduit du français les *Voyages de Sonnerat en Guinée* (Leipzig, 1777, in-4°); et de l'anglais, quelques ouvrages de Pennant, de Cullen, de Clerk, de Hamilton, de Sinclair, etc. Il a aussi donné, en société avec son frère, une traduction des *Voyages de Benjowski*. — Son père, Jean-Juste EBELING, surintendant à Lünebourg, où il mourut le 2 mars 1783, n'est connu que par quelques ouvrages théologiques ou scholastiques, de même que Christian EBELING, professeur à Rinteln, où il mourut le 3 septembre 1716, et M. Frid. EBELING, pasteur à Halberstadt, mort le 23 mai 1785. — JEAN-GEORGE EBELING, maître de chapelle à Berlin, et professeur de musique à Stettin, a laissé quelques pièces de musique, imprimées dans ces deux villes, de 1662 à 1669.

C. H. P.

EBER (PAUL), né à Rünningen en Franconie, le 8 novembre 1511, reçut sa première éducation de son père, qui l'envoya ensuite à Anspach continuer ses études. Paul étant quelque temps après tombé malade, Jean son frère alla le chercher, et, malgré les ordres de son père, crut devoir le ramener à pied. Ils n'avaient fait que la moitié du chemin, que la fatigue empêcha Paul d'aller plus loin. Cependant un boucher qui passait à cheval consentit à y laisser monter Eber. Jean et le boucher suivaient à pied, lorsque le cheval renversa son cavalier et le traîna pendant près d'un quart de mille, et cependant Paul n'eut qu'une légère blessure à la tête.

on en racha à son père la cante, mais quelques jours après surint une enflure au col; et malgré tous les remèdes, Paul resta le col tordu et devint bossu; il avait alors treize ans. En 1525, son père l'envoya à Nuremberg, où il eût pour maître Jean Ketzmann et Joachim Camerarius, et se distingua entre tous ses disciples. Il alla à Wittenberg, et comme il avait une très belle écriture, Melanchthon l'employa d'abord comme secrétaire; bientôt l'amitié la plus étroite les unit, et Melanchthon n'entreprenait plus rien sans avoir consulté Eber, ce qui fit appeler ce dernier *Répertoire de Melanchthon*. Après avoir tenu pendant quelque temps école chez lui, Eber fut nommé professeur de grammaire, puis appelé à professer presque toutes les parties de la philosophie. Il fut aussi, en 1541, envoyé avec Melanchthon au colloque de Worms. Après la mort de Jean Forster, en 1556, il obtint la chaire d'hébreu; en 1558 il devint premier pasteur de l'église de Wittenberg. Il mourut en revenant d'Altenbourg, le 10 décembre 1563. C'était un homme très savant et d'une conduite irréprochable. C'est à ses qualités et à sa difformité que l'on a fait allusion dans ce distique :

*Mie janet Pauli contractum corpus Eberi,
Quis sinit dicit facere et dicere recta alius.*

On a de Paul Eber : I. *Expositio Evangeliorum dominicalium*; II. *Calendarium historicum*, Wittenberg, 1551, in-4°. Les événements n'y sont pas racontés dans l'ordre chronologique, mais rapportés au jour où ils ont eu lieu, en suivant l'ordre du calendrier. III. *Historia populi Judæi à reditu Babylónico ad Hierosolymæ excidium*; cette histoire a été traduite en français sous ce titre : *État de la religion et République*

du peuple judaïque, etc., Gen. 1561, in-8°; ibid., 1565, in-8°. Des hymnes sacrés (en allemand).

A. II—

EBERARD, duc de Frioul, v. au 9^e siècle. L'empereur Lothar petit-fils de Charlemagne, investit avant l'année 848, Eberard duc de Frioul, l'un des plus importants parmi les grands seigneurs d'Italie. Il le chargea en même temps de primer les incursions des Slaves, lesquels son gouvernement confit Eberard épousa Gisèle, fille de l'empereur Lothaire. Il est probable mourut en 867, laissant quatre Urocs, l'aîné, ne lui survécut long-temps; mais Bérenger, le second, après avoir été duc de Frise fut roi d'Italie et empereur.

S. S—

EBERHARD, ou EVRARD, d'Alsace, dans l'Artois, surnommé *le Cista*, à cause du titre d'un de ses livres, vivait en 1124 ou 1125; tout ce qu'on sait de sa personne, c'est qu'il était d'ordres religieux l'ayant mentionné, on a lieu de croire qu'il était laïc, ou du moins ecclésiastique séculier. Il a laissé : I. *Grammus, de figuris et octo partibus actionis; sive grammaticæ regulis; sive latinis explicatæ*. C'est un ouvrage de grammaire, dans le genre de Donat, et dont on faisait autrefois usage dans la plupart des écoles de France et d'Allemagne, des Pays-Bas. La édition serait celle de Lyon, 1471, in-4°, avec un commentaire de Vincent Metulinus, qu'on en fait autre que Quillet, ou Quillot, professeur de belles-lettres à Poitiers; il est possible que l'indication de l'année soit une faute, et qu'il faille lire 1471. Il est certain d'ailleurs qu'il en a une édition de Paris, 1487, in-4°, que Mercier de Saint-Leger dit :

en donna une édition à Lyon, in-4°. Prosper Marchand en donna une à Angoulême en 1493, mais fidèle pas le format, et que de Saint-Léger regarde au même docteur. II. *Anti-civra de contrainte contre les des Pays - Bas*, que l'on en flamand peuples ou peuples. Il a huit chapitres que contiennent vingt-quatre sont consacrés. Quelques personnes pensent que ce traité est d'un autre Eberhard, mais on ne s'en est pas aperçu, mais encore concitoyen. J. Greiser fit imprimer à Vienne, dans un recueil qu'il *Tras Scripturarum adversus sectam, Ingalstadt, 1614*, et ce recueil a été reproduit dans le tome XII des *J. Greiser opera*, et encore dans les éditions *Bibliotheca patrum*, données à et à Lyon. C'était d'après un ms. qu'il tenait du P. Roswey. Greiser avait donné son édition. Plusieurs ouvrages qui sont manuscrits, et que possédaient les bibliothèques, ainsi que ms. Valère André, Foppens, etc. — Plusieurs écrivains du 18^e ont porté le nom d'Eberhard, et sont mentionnés par J. A. B. dans sa *Bibliotheca latina et infima etatis*. A—B—C. EBERHARD : le *Barbu*, premier Wurtemberg. Voy. WURTEMBERG.

EBERHARD (CHRISTOPHE), général des armées russes, général Weide, dans l'expédition de Moldau, en 1711, erat univé, en société avec le diacre mler, un procédé sûr et facile de détermination des longitudes et sur mer : il le présenta, au czar Pierre, alors à Am-

sterdam. Après divers voyages faits en Angleterre, en Russie, etc., le roi de Danemark le nomma viceroy à Altona, pour y achever ses expériences. Rappelé en Russie par le czar, il fut envoyé en Kantschanka, où l'on devait équiper un bâtiment pour reconnaître les côtes d'Amérique. En mort du czar, survint une insurrection, fit échouer cette expédition, et Eberhard revint en Allemagne. Il mourut à Halle, en 1750, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui : *Specimen theoriae magneticae, quo ex certa principia magnetica ostenditur veritas universalis methodi de latitudine longitudinem et altitudinem*, Leipzig, 1730, in-4°, fig., édition faite sans la participation de l'auteur, fut traduite en allemand la même année; II. *Etat des prisonniers russes de Russie* (rien allemand); — Son fils, Jean-Paul Eberhard, habilité architecte, et professeur de mathématiques à Göttingue, né à Altona le 25 janvier 1723, est mort en 1795, après avoir publié : I. *Description d'une nouvelle planchette*, etc. (en allemand), Halle, 1753, in-8°, avec 4 pl.; II. *De transportatore novae quaedam*, Göttingue, 1754, in-4°; III. *Essai sur l'art de la guerre, et recherches sur les causes de la grande supériorité de l'attaque sur la défense*, traduit du français en allemand, ibid., 1757, grand in-8°, avec 8 pl. IV. *Description des environs de Göttingue*, avec deux planches cartes, 1760, in-8°. C. M. P.

EBERHARD (JEAN-HEINRICH), juriconsulte allemand, et bibliothécaire au gymnase de Cobourg, naquit en 1743 à Hochstadt (dans le comté de Hanau), où son père était ministre. Après avoir enseigné le droit public et féodal à Herborn, il fut nommé en 1767 professeur et conseiller à Cö-

then, où il mourut le 28 août 1772, à peine âgé de vingt-neuf ans. Outre plusieurs dissertations et opuscules de circonstance, on doit à ce laborieux professeur : I. *Mélanges d'Herborn* (*Herbornsche vermischte Beyträge*), Herborn, 1767, in-8°, 8 n°. ; II. *Dictionnaire critique de jurisprudence*, Francfort, 1769-71, in-8° ; III. *Notices hebdomadaires de Cothen*, in-4°, depuis le 1^{er} juillet 1769 jusqu'au 12 mai 1771 ; IV. *Trois Dissertations pour l'éclaircissement du droit germanique*, Francfort, 1775, in-8°. Tous ces écrits sont en allemand. C. M. P.

EBERHARD (JEAN PIERRE), docteur en médecine, naq dans la ville d'Altona en 1727, et à Halle le 17 décembre 1779. Il brassa l'étude de toutes les médicales, et y joignit celle des thématiques. Les vastes connaissances qu'il avait acquises, le firent appeler dès l'âge de vingt-six ans, à professer les mathématiques, la physique, et ensuite la médecine, à l'université de Halle. Il a beaucoup écrit, et ses ouvrages sont composés dans un excellent esprit. On trouve, dans la plupart, des vues d'un intérêt général. Eberhard écrivit en langue allemande : voici la traduction des titres de ses principales productions : I. *Traité sur l'origine des perles*, Halle, 1750, in-8° ; II. *Principes élémentaires de physique*, ibid., 1753, in-8° ; III. *Mélanges d'histoire naturelle, de médecine et de morale*, ibid., 1759, 3 vol. in-8° ; IV. *Divers traités de mathématiques appliquées*, ibid., 1786, troisième édition, in-8°. Ces traités sont relatifs à l'optique, à la gnomonique, à la construction des moulins et des machines nécessaires à l'exploitation des mines. F—n.

EBERHARD (JEAN AUGUSTE),

né, et mort le 1759, à Halle, ou son père remplissait le poste de maître de chant et d'orgue à l'école de Saint-Martin. Après avoir étudié à l'université de Halle, comme précepteur dans la maison du baron Von der Horst, qu'il quitta Berlin, lorsque ce seigneur fut appelé à l'administration suprême des Etats prussiens. La société de M. der Horst, homme d'état très agué, et celle des personnes qui lui semblaient cher lui, ne contribuèrent pas peu à former son goût et à développer son talent. Nommé ensuite la maison de travail (Arbeitsstube) il reprit avec ardeur ses études logiques. Les progrès de la philosophie et d'une connaissance plus profonde de l'antiquité, et l'enseignement de Frédéric-le-Grand, avinrent le système des idées reçues en science, et tout ce qui appartenait au monarque ou vivait dans son atmosphère, était entraîné vers les opinions nouvelles. Trop versé dans l'étude de l'esprit humain pour ne penser que chaque génération a ses besoins qu'il faut lui faire porter aux principes les plus salutaires, quand on veut conserver toute l'influence qu'ils ont eue, les philosophes religieux l'Allemagne se hâtèrent de rejeter les dogmes fondamentaux de la religion sous l'égide des doctrines sophistiques les plus accréditées par les théologiens protestants, de leur crurent devoir faire quelques concessions, et rencontrèrent d'auxiliaires aussi nombreux. Si Eberhard doit être rangé parmi ceux qui trop avides de gagner quelques esprits superbes, ou même trop haut prix aux suffrages des taphéariciens absorbés par des spéculations, oublièrent trop

tous les p et de tous les
 de civilisa, que l'Évangile
 rait à tous prévus, tous em-
 avec une si haute sagesse, il
 rendre la justice de dire que
 d'ait lui fut dictée par les mo-
 plus louables, et que, si la
 tion théologique qu'il provoqua
 il donna au moins le signal
Apologie de Socrate (1772)
 Bientôt le but qu'il s'était pro-
 se tint toujours dans les bor-
 s'était fixées lui-même en en-
 ans cette carrière, et dans les-
 il tâcha plus tard de ramener
Anytus (1782), les hommes
 ardeur inconsidérée, l'amour
 et la contagion d'une hardiesse
 rice conduisaient au déisme pur.
 u'il en soit, comme son *Apo-*
le Socrate a eu une influence
 éciaire sur les destinées de son
 que sur les études néologiques
 agne, nous ne pouvons nous
 er d'entrer dans quelques dé-
 r un livre dont le style élégant
 en opérant un changement
 a manière d'écrire des théolo-
 athériens, a placé en même
 Eberhard au premier rang des
 ns de son pays. Semler venait,
 on *Institutio ad liberalem eru-*
om theologicam, dans ses *His-*
occles. selecta capita, et dans
 occherches sur le canon (en
 ud), de porter le flambeau
 critique hardie dans l'histoire
 gnes de l'église des premiers
 Excité par les travaux de son
 Eberhard avait lui-même,
 son établissement à Berlin,
 l'étude de cette partie de l'his-
 cléastique, et cherchait l'oc-
 de faire servir son talent, comme
 ai, à répandre les idées de Sam-
 a amener une réforme dans
 Qu public sur le même sujet. La

controverse provoquée par le *Bé-
 saire* de Marmontel, la lui présenta.
 (Voy. Turgot.) Parmi les défenseurs
 des décisions de la Sorbonne, un mi-
 nistre calviniste d'Amsterdam (Pierre
 Hofstede), s'était signalé par un pro-
 lixe commentaire sur la maxime de
 quelques PP. de l'église (*que les ver-
 tus des payens n'étaient que des
 vices brillants*), et par les efforts qu'il
 avait faits pour ternir celle de Socrate.
 C'est, en apparence, pour venger la
 mémoire de ce philosophe, qu'Eber-
 hard prit la plume contre le ministre
 Hollandais; mais sa *Nouvelle Apo-*
logie de Socrate, embrassait, en ef-
 fet, l'ensemble des dogmes du chris-
 tianisme sur la corruption de l'homme,
 sur la grâce, sur la rédemption et sur
 les conditions du salut. Partant des
 principes de la philosophie de Leib-
 nitz sur tous ces points, et en parti-
 culier de la définition de la *justitia*
 divine que Wolf avait adoptée et dé-
 veloppée, et qui faisait consister cet
 attribut de Dieu dans l'exercice d'une
sage bonté, Eberhard, dans cet ou-
 vrage (vers la fin du livre, pag. 359 et
 suiv.), y met en scène Socrate se dé-
 fendant contre les inculpations de
 l'Anytus Batave; mais ce n'est là qu'un
 cadre, et le but de son avocat était
 d'opérer sur ces doctrines un change-
 ment absolu dans les opinions de ses
 compatriotes: il l'atteignit en grande
 partie. Car c'est de la publication de
 cet écrit, plus encore que de celle des
 ouvrages de Teller et de Steinbart,
 que date l'ère de la théologie moderne
 du nord de l'Allemagne protestante,
 théologie que ses adhérents croyent
 être le christianisme pur ramené à ses
 vérités essentielles et primitives, tan-
 dis que ses adversaires ont tâché de
 la flétrir en la qualifiant de néologie,
 de socinianisme, de déisme, etc. Er-
 nesti, qui parlait avec mépris des

connaissances d'Eberhard, en philologie sacrée et profane, lui conseillait de s'occuper un peu moins du salut des payens, et d'étudier un peu mieux leurs écrits. Parmi les antagonistes que son *Apologie de Socrate* suscita à Eberhard, il vit avec étonnement entrer en lice contre lui, Lessing, qui s'était long-temps plu à harceler les théologiens, mais dont la sagacité ne pouvait s'accommoder des contradictions où tombaient les novateurs. Il tâcha de prouver à Eberhard l'incohérence de ses idées sur le sort de l'homme dans une autre vie (*Voyez* *Mélanges tirés de la Bibl. de Wolfenbüttel*, N^o VII, pag. 201 et suiv., en allemand); après lui avoir fait observer que Socrate lui-même avait soutenu le dogme des peines éternelles (dans le *Gorgias* de Platon, t. IV, p. 169 de l'édition de Deux-Ponts), il s'écriait: « ô mes amis, ne nous l'arguons pas » de plus de pénétration que Leibnitz, » ni de plus de philanthropie que Socrate! » Cette plaisanterie piqua Eberhard au vif (*Voy.* pag. 10 et 398, édition de Francfort, de la 2^e partie de l'*Apologie de Socrate*), et concourut, avec d'autres attaques, à lui faire rédiger une suite à son ouvrage: elle parut en 1778. Il y brille un talent non moins distingué que dans la première partie; mais s'il eut tout lieu d'être content de l'accueil que sa nation fit à son apologie de Socrate, il eut à déplorer l'obstacle qu'elle mit à son avancement dans le ministère de l'église. Il désirait ardemment rester à Berlin et y obtenir une place supérieure dans l'ordre ecclésiastique. Dans cette espérance il s'était d'abord soumis à desservir deux chétives cures, dont l'une lui rapportait cinquante écus d'empire (environ deux cents francs), l'autre (celle de Stralow, village habité par de pauvres pêcheurs,

et distant de la ville d'un millième), le mettait en jouissance d'un traitement fixe de huit écus, à quels se trouvait compté le paiement de huit boîtes que le pasteur censé devoir user au bout de six semaines de courses de Berlin à Stralow. Eberhard lui avait promis un dédommement après deux ans de service; ne fut qu'après six ans de service dans ces places aussi pénibles que peu payées, qu'il fut nommé pasteur à Charlottenbourg, et encore que le Grand Frédéric intervenait pour lever les difficultés, les préventions nées de son opposition à Socrate opposaient à sa nomination. Ceux même qui admiraient son courage et qui approuvaient ses principes, blâmèrent Eberhard pour avoir publié; mais ses principes finirent par devenir plus familiers, et aujourd'hui on voit dans l'Allemagne plusieurs pasteurs, professeurs, et même des hommes en chaire pour prêcher au peuple et pour former des hommes d'état, jeter dans leurs livres sur les doctrines reçues en théologie, ou ébranler les principes et discuter des faits sur lesquels repose la religion chrétienne, sans que le public ait rien à redire: tant est grande la révolution que les écrits d'Eberhard ont opérée. En quelques années, dans les classes supérieures de la capitale, on voyait que son Socrate mettait une barrière insurmontable à son avancement, il sentit la nécessité de chercher des ressources dans une autre carrière. Sa place ne suffisait pas à ses besoins; il s'était marié qu'en 1778 on lui offrit la place de professeur de philosophie. Quoique la mort de G. Fr. Meynert eût rendu vacante, il ne se laissa pas aller malgré son peu de goût à

ient académique, devoir refuser un honneur et plus admissible : il avait été jugé digne d'emplir sur un traité philosophique de la *Théorie de la faculté de sentir*, qui, en 1776, emporta le prix proposé sur l'estion par l'académie de Berzèle qu'il apporta à remplir ses fonctions est suffisamment par la foule d'écrits didactiques toutes les parties de la philosophie, qu'il publia dans le cours de sa carrière académique; tous ses ouvrages sont recommandables par le fond et la forme. Modèles de précision, de clarté, de correction, et de élégance que comporte le genre, comme ses ouvrages plus étendus ont contribué à former le goût de la langue allemande, à assouplir sa langue et à rendre propre à exprimer toutes les idées et de sentiments. J. G. Herder et Platner, successeur de Herder, étaient en Allemagne les plus chauds soutiens du système philosophique de Leibnitz, lorsque celui-ci fut banni des écoles. La nouvelle philosophie n'eut, dans son début, aucun adversaire plus courageux et plus adroit qu'Eberhard. Il publia, de 1777 jusqu'en 1795, un journal intitulé *Journal destiné à combattre le matérialisme*, et à prouver que les facultés humaines n'offraient que des bases plus solides, des résultats certains que celle qui avait été avancée par Leibnitz et perfectionnée par ses sectateurs. Il s'attacha à contester la nature purement mécanique des notions du temps et de l'espace, qui, selon Kant, ne sont que des perceptions inhérentes à notre faculté de sentir, des conditions auxquelles son activité est subordonnée, et les objets concourent en rien à la formation de la génération. Quel que soit le ju-

gement qu'on doive porter sur le succès de ses efforts, toujours est-il remarquable qu'entre tous ses antagonistes, Kant le jugea seul digne d'une réponse directe (Voy. KANT). Et l'histoire littéraire n'appellera-t-elle pas l'attention du philosophe sur le spectacle extraordinaire que présente une nation prenant, à des questions de la plus haute métaphysique, un intérêt assez vif pour que plusieurs feuilles périodiques, consacrées uniquement à leur discussion, pussent être accueillies et se soutenir simultanément pendant un assez grand nombre d'années? Soit lassitude, soit dépit de voir un système souvent exposé, dans un langage barbare, qu'il croyait faux et nuisible aux bonnes études, s'emparer de plus en plus des esprits dans toutes les classes lettrées, Eberhard résolut de chercher un délassement utile dans d'autres travaux; et cette détermination enrichit la littérature allemande d'un ouvrage excellent qui remplit une de ses lacunes de la manière la plus heureuse pour la nation, et la plus glorieuse pour son auteur. Six volumes d'un recueil de synonymes, embrassant toutes les parties de la langue allemande, parurent successivement de 1793 jusqu'en 1802, et réunirent tous les suffrages, même ceux des sectateurs de Kant les plus intolérants. S'ils avaient refusé à Eberhard la profondeur et la force de tête dans les discussions métaphysiques, ils furent contraints de reconnaître dans ses synonymes, un littérateur plein de goût, un esprit aussi pénétrant que juste; mais toute la nation admira la sûreté de son coup-d'œil, la finesse de ses aperçus, l'heureux choix et la prodigieuse variété des citations qui appuyent des décisions déjà motivées par toutes les raisons que peut fournir une connais-

sance approfondie de la langue et de ses meilleurs écrivains. L'ouvrage est précédé d'un discours préliminaire où les limites de toute synonymie dans les mots et les règles qui doivent guider le littérateur dans ce genre de recherches, sont déterminées avec plus de netteté que n'avaient fait jusqu'alors les grammairiens, soit indigènes, soit étrangers. Le lecteur qui ne peut recourir à l'original, trouvera un extrait des idées d'Eberhard, sur cette matière, dans l'introduction intéressante que M. Guizot a placée en tête du *Dictionnaire universel des synonymes de la langue française*, publié en 1809 (2 vol. in-8°, Paris, Maradan). Lorsqu'il eut conduit à une heureuse fin ce long travail sur les synonymies d'une langue qu'il avait tant contribué lui-même à épurer, à polir, à enrichir, Eberhard entreprit de faire la revue de ses richesses, en lui associant le tableau de celles de l'étranger, dans un cours de rhétorique et de poétique joint à la théorie générale des beaux-arts. Cet ouvrage, devenu classique en Allemagne, parut de 1803 à 1805, en 4 volumes, sous le titre de *Manuel d'Aesthétique pour les lecteurs d'un esprit cultivé dans toutes les classes de la société*. Les derniers travaux d'une vie laborieuse, et toute consacrée à la recherche de la vérité, furent un retour vers l'objet de ses premières méditations. La lecture du *Génie du christianisme* l'avait intéressé; mais son illustre auteur n'avait pas présenté la religion chrétienne du côté qu'Eberhard aimait surtout à la considérer, et qui lui semblait le plus propre à lui gagner les esprits éclairés. Il avait déjà développé, dans son *Amyntor*, l'excellence de la morale évangélique et du caractère de son auteur (p. 220-243); mais il pensait à en faire hon-

neur à la nature humaine, la dériver d'une source divine, et lut prouver, par un long taire historico-psychologique politique et moral des contes du fondateur du christianisme, que cette religion était née du concours et d'une fusion, à dire, de la culture intellectuelle des Grecs avec la culture matérielle des peuples de l'Asie, des Indes, de la Grèce avec l'enthousiasme, la profondeur de sentiment qui caractérisent les orientaux; idée fertile que vraie, et qui disparaît beau d'une saine critique, ainsi que les autres vains essais qu'on a de nos jours pour expliquer de ce législateur sérieux, et ingénu, dont l'âme fut calme et profonde comme la mer, et qui ne ressemble à aucun des hommes dont l'histoire nous a fait l'image. Dans l'introduction à son ouvrage sur l'esprit du *Christ primitif* (Halle, 1807-1808, 3 vol., in-8°), Eberhard en conjectures sur les causes peu d'années, ont fait passer la France d'une admiration aveugle pour la spiri- tuelle fin de Voltaire à un goût bien prononcé pour les beautés sombres et austères des écrits de M. Chateaubriand. Les sonnets à la déesse portent tous à faux, et ne sont guère que des tentatives à faire espérer qu'il ait rencontré dans l'explication d'un phénomène qui date de près de deux mille ans, tandis qu'il se trompe si grossièrement sur ce qui est arrivé de son temps, presque sous ses yeux. Le d'Eberhard a été peint en son temps par un de ses collègues. Il est, dit-il, la bonté en son fond. Ses mœurs étaient son esprit indulgent, sa p-

nais d'ennemis et ne
Il était ami sûr et
u'il apprit le 6 jan-
mort de Moses Men-
t au moment de com-
on académique; vai-
-t-il d'articuler, les
nt sa voix, et il fut
r l'auditoire. Sa mort
sa vie. La veille en-
r 1809, jouissant en
bonne santé, il avait
frugal avec sa digne
rad), et avec un mé-
ses amis qu'il logeait
La conversation avait
t avait roulé sur quel-
philosophie de Leib-
a à l'heure ordinaire;
crut l'entendre res-
coup de difficulté; sa
si accourant; il tourne
ix mourants, les salue
la main, et expire.
t où tous les masques
e eut point à quitter.
utiments qui avaient
sa vie, en adoucirent
nents. » Son nom, ses
front qu'avec la litté-
sont un des plus beaux
style, formé sur les
es de l'antiquité et des
s, est cependant sin-
roprié au génie de la
de. Clair sans jamais
nt sans recherche, il
x mélange de la raison
ion, du sentiment et
n'il avait recommandé
un de ses premiers
e régime le plus salu-
et comme le guide le
e chemin de la vérité.
es étaient très variées;
les langues savantes,
langues modernes, et

parlait le français avec une pureté rare
dans un étranger. Il était bon musi-
cien. On trouve un article instructif
de lui sur la *mesure* dans les supplé-
ments au dictionnaire de Sulzer. Il
était membre de l'académie royale de
Berlin, et avait en 1805 obtenu le
titre de conseiller intime de S. M.
Prussienne. En 1808 la faculté théo-
logique de Halle lui présenta un di-
plôme de docteur en théologie, en
citant comme motif de cet honneur
ses ouvrages sur le salut des payens
et sur l'esprit du christianisme, ou-
vrages qui, il y a trente à quarante
ans, lui auraient donné l'exclusion de
toutes les facultés de théologie, s'il
avait désiré d'y être admis. Il est mort
sans laisser de postérité. Il ne nous
reste plus qu'à jeter un coup-d'œil ra-
pide sur les plus importants de ses
nombreux écrits, en suivant l'ordre
chronologique; ils ont tous été publiés
en allemand. I. *Nouvelle apologie
pour Socrate, ou Examen de la
doctrine touchant le salut des
Payens*, par M. J. A. E., à Amster-
dam, 1773, in-8°. C'est le titre de
la traduction française (par Dumas),
de l'ouvrage que nous avons fait con-
naître, et qui parut pour la première
fois à Berlin en 1772, in-8°. Le se-
cond volume fut imprimé en 1778.
II. *Théorie de la faculté de penser
et de celle de sentir*, mémoire con-
ronné en 1776, ibid., in-8°; III.
Morale de la raison, ibid., 1781,
in-8°; IV. *Préparation à la théo-
logie naturelle*, Halle, 1781, in-8°;
V. *Amyntor, histoire en forme de
lettres*, Berlin, 1782, in-8°. Ce ro-
man qui sert d'enveloppe à une suite
de réflexions sur l'excellence de l'évan-
gile, devait, dans l'intention d'Eber-
hard qui se flattait toujours d'obtenir
de l'avancement dans le ministère de
l'église à Berlin, effacer l'impression

défavorable que son apologie de Socrate avait laissée dans l'esprit de ses supérieurs. VI. *Théorie des belles-lettres et des beaux-arts*, Halle, 1783, in-8°; VII. *Mélanges*, 1 vol., ibid., 1784, in-8°; 2 vol., 1788, in-8°; VIII. *Histoire générale de la Philosophie*, ibid., 1787, in-8°; 2^e édit., augm., 1796, IX. *Magazin philosophique*. (Ouvrage périodique ainsi que le n° X, l'un et l'autre principalement consacrés à servir de dépôt aux écrits polémiques des adversaires de la philosophie de Kant), 4 vol. (1788-1791), chacun de quatre parties, in-8°; X. *Archives de la philosophie*, Berlin, 1792-1795, in-8°, 2 vol., chacun de quatre cahiers. XI. *Sur les formes de gouvernement et leur amélioration*, Berlin, 1795 et 94, deux parties, in-8°; XII. *Esquisse de métaphysique*, Halle, 1794, in-8°; XIII. *Essai d'un Dictionnaire universel des synonymes de la langue allemande*, Halle, 1795-1802, 6 vol., in-8°; XIV. *Sur le Dieu de M. le professeur Fichte et sur l'idole de ses adversaires*, Halle, 1799, in-8°; XV. *Essai d'un éclaircissement sur l'état de la question dans la dispute entre M. Fichte et ses antagonistes*, ibid., in-8°. Ces deux écrits sont une apologie d'un philosophe dont il ne goûtait pas le système, mais qu'il crut devoir défendre, lorsqu'on lui eut intenté une accusation d'athéisme, pour avoir dit que Dieu ne différerait pas de l'ordre moral établi dans l'univers, et que ces deux termes étaient synonymes. XVI. *L'Esprit du Christianisme primitif*, 3 vol., in-8°, Halle, 1807, 1808. Il y a de plus un grand nombre d'articles de lui dans presque tous les journaux littéraires d'Allemagne, qui parurent de son temps, surtout dans la Bibliothèque universelle alle-

mande de son ami M. Fr. N. peut en voir le détail dans la Notice que ce même ami sous le titre de : *Geisteschrift auf Johann August* Berlin, 1810, in-8°, orné d'un portrait gravé par Chodow se trouve aussi en tête de la Bibliothèque universelle de.

EBERLIN (DANIEL), allemand, était né à Nuremberg fut dans sa jeunesse capitaine d'un régiment que le pape envoya contre les Turcs. La suite, il revint dans sa ville et y exerça les fonctions de lieutenant. Son humeur inconstante na à Cassel, où son talent piqua le fit choisir pour maître de la cour. Il quitta la ville pour Eisenach, où il fut un des pages, maître de chambre intime, inspecteur de monnaie, administrateur d'un Ennuyé de ce séjour, il alla banquier à Hambourg et mais au bout de quelque temps vint à Cassel, et y mourut des milices. Ses troupes de 1706 mis à Nuremberg en 1675, qu'il était d'une grande foi instrument, et très habile contre-point.

EBERSPERGER (JEAN), habile artiste et graveur en gravure à Nuremberg, capitaine bourgeois de la même ville à Lichtenau en 1695. Apprins la gravure à Nuremberg avoir fait quelques voyages perfectionner dans cet art, à la tête de la fabrique de géographie établie à Nuremberg J. B. Homann en 1702. Je tophe Homann, fils de ce

ses enfans en 1730 laissa
 eurent à Jean-Michel Franz
 perger ; celui-ci continua
 r avec succès sous le nom

Hominu. Ebersperger
 connaissances étendues en
 e, et un talent particulier
 technique, et il a perfec-
 tions machines et instru-
 re graver en fabrique. Il
 laremburg le 11 août 1760.

C. M. P.

(JACQUES), hébraïsant al-
 professeur de théologie à
 de Francfort sur l'Oder,
 même recteur pendant les
 14; 1593 et 1605, naquit,
 à Spottau en Silésie, et
 5 avril 1614. Ebert acquit
 habileté en hébreu, et com-
 des vers dans cette langue.
 titres de ses ouvrages : I.
Fragmentorum, Francfort,
 ; II. *Institutio intellectus*
hebraei, ibid., 1597; III.
Præfatio ad librum Rabbi-
mar Haphhenim, sive
gemmarum excerpta, et
alibi; notis vero illustrata
Ebert, ibid. 1630, in-12;
 ses quatrains en vers hé-
 se trouvent à la suite des
hebraica, de Th. Ebert.

J—N.

(THÉODORE), fils du pré-
 lève comme son père à
 la langue hébraïque, et
 dans la même université,
 deux fois recteur, en 1618
 les ouvrages, assez recher-
 i temps, sont presque ou-
 rd'hui. Nous citerons seu-
 suivants : I. des *Dissert-*
 echant la logique, la rhé-
 physique et l'éthique, écri-
 , Francfort, 1615, in-4°;
visti tribus decariis rhy th-

morum quadratorum hebraicorum,
 ibid., 1615, in-4°; III. *Animadver-*
sionum psalticarum centuria, ibid.,
 1619, in-4°; IV. *Manuductionis*
aphroditicae ad discendum artium
sectiones XVI, ibid., 1620, in-4°;
 V. *Chronologia precipuorum lingue*
sancles doctorum ab O. C. ad suam
usque aetatem, ibid., 1620, in-4°;
 VI. *Eulogia jurisconsulti. et politic.*
qui linguam hebraicam et reliquas
orientales excoluerunt, ibid., 1628;
 cet ouvrage contient cent éloges; VII.
Poëmata hebraica, Leipzig, 1628,
 in-8°; VIII. *Juvenilia philosophia*;
 IX. *Speculum morale*, in-4°. Thé-
 dore Ebert mourut en 1630. J—N.

EBERT (JEAN-GASPARD), savant
 philologue et bibliographe silésien,
 fit une étude particulière de l'his-
 toire littéraire de sa patrie, et tâcha
 de l'illustrer par les ouvrages sui-
 vants : I. *Peplum bonorum ingenio-*
rum Goldbergensium, Oels, 1704,
 in-8°, contenant le précis de la vie
 de cent écrivains ou littérateurs de la
 ville de Goldberg, la plupart fort obs-
 curs, un distique latin en l'hon-
 neur de chacun, et un pareil hom-
 image à cent autres savants illustres
 du même genre, qui, sans être na-
 tifs de Goldberg, y ont passé une
 partie de leur vie; II. *Das eroffnete*
cabinet des gelehrten Frauenszim-
mers, c'est-à-dire, *Galerie des*
femmes savantes, Leipzig, 1706,
 in-8°, ouvrage plus détaillé, plus
 exact et mieux écrit que celui que
 Paullin avait publié sur le même su-
 jet; il est par ordre alphabétique, et
 ne comprend guère que les savantes
 allemandes; III. *Leorinum eruditum*
in quo viri quos protulit Leoberga
Silesiorum scriptis et eruditione ce-
lebres breviter delineantur, Breslau,
 1714, 1717, in-4°; c'est le portrait
 de cent personnes nées à Löwenberg

en *Silésie*. IV. *Cervimontium literatum*, Breslau, 1726, in-8°, contenant les éloges de cent littérateurs de Hirschberg, avec des distinctions, etc. L'auteur y fait de grandes recherches sur les ouvrages inédits et sur la distinction des noms homonymes de beaucoup d'auteurs peu ou point connus. Cet ouvrage, de même que le *Peplum Goldbergensium*, porte sur le titre *Centuria prima*. L'auteur, accoutumé à compter les beaux esprits par centaines, espérait donner une deuxième centurie de chacun, mais ce projet est demeuré sans exécution. On sent bien, à cette fécondité, qu'il ne faut pas s'en rapporter aveuglément à ses éloges. — Adam Ebert, né en 1686 à Francfort-sur-l'Oder, y fut professeur en droit; mais s'appliqua par goût à l'étude des langues étrangères, voyages dans le midi de l'Europe, et en rapporta les meilleurs livres, dont il voulait enrichir sa patrie par des traductions. C'était un esprit original. Après avoir visité les différentes universités d'Espagne, et fait connaissance avec les plus beaux esprits qui y étaient alors, il trouva plaisant de faire courir le bruit de sa mort, et de recueillir les oraisons funèbres et pièces de vers faites sur son trépas. Il laissa cette curieuse collection à l'université de Francfort, avec d'autres manuscrits. Il mourut dans sa patrie, sans avoir été marié, le 24 mars 1735. Le seul de ses ouvrages qui ait conservé quelque importance est la relation de son *Voyage par l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, en France, en Espagne et en Italie*. Il la publia en allemand, sous le nom d'Aulus Apronius, Villefranche (Francfort s. O.), 1723, in-8°, ibid., 1724, édition augmentée. —

David-Frédéric Ebert, bibliothécaire et professeur de langues orientales au gymnase académique de Stettin, né à Colberg en 1740, mort 15 mars 1789, a publié : I. *Historia bibliothecæ templi collegiati Mariæ dicatæ*, Stettin, 1784, 1 fol.; II. *Notice chronologique biographique des recteurs de l'école du grand conseil à Colberg*, depuis 1548 jusqu'à présent, insérée dans les *Archives poméraniques* N° 2, 1783 (en allemand). C. M.

EBERT (JEAN-ARNOLD), né à Hambourg, en 1723, est surtout connu par le mérite de ses traductions, et par son talent pour conserver la couleur originale des ouvrages qu'il a traduits en allemand. Il étudia d'abord à Leipzig, fut nommé en 1748, conseiller de cour à Brunswick, et gagna l'amitié du duc, qui nomma chanoine de St.-Cyriaque. Il occupa pendant long-temps une chaire de professeur à l'institut du Caroléum à Brunswick, et enseigna publiquement la langue anglaise dans laquelle il était très versé. Il a donné une traduction des *Nuits d'Young*, qui est extrêmement estimée et assez remarquable par sa fidélité que par son éloquence. Elle est accompagnée de notes très considérables, Leipzig 1790-95, 5 vol. in-8°. Il a aussi écrit et publié une traduction de la tragédie de *Léonidas*, de Goyen, Hambourg, 1778, in-8°. Il a composé aussi, en allemand, quelques épîtres et quelques morceaux de poésies lyriques. Son épître à Conrad-Ernst Schmidt est son ouvrage poétique le plus estimé; il a été imprimé séparément, Brunswick, 1772, in-8°. On trouve dans le recueil de poésies lyriques de Ramler quelques-unes des meilleures pièces d'Ebert. On a de lui deux volumes de poésies im-

embourg, en 1789 et 1793, mourut à Brunswick, le 19 1795, âgé de 72 ans. G—r. IT (JEAN-JACQUES), mathématicien et philosophe, né à Breslau, fut lié dans sa jeunesse avec Ernesti. En 1764, il voyagea en Allemagne et en Italie, devint par le fils du ministre d'état à St.-Petersbourg, puis en 1771 occupé la chaire de professeur de mathématiques à Wittemberg; acquit une grande réputation par la manière dont il enseignait la philosophie, de grands services à plusieurs par la surveillance qu'il exerçait sur les livres confiés à ses soins. Quoiqu'il eût une santé très délicate, sa modestie et sa tempérance le firent vivre jusqu'à un âge très avancé; son caractère égal, sa gaieté, sa modestie, lui gagnèrent l'amitié de ses confrères. Il mourut le 18 mars 1795. Ses ouvrages, consacrés principalement à l'instruction de la jeunesse, tous écrits en allemand, se divisent en deux classes : 1. *Leçons de philosophie et de mathématiques pour les hautes classes*, 1775, in-8°. 2. *Abbrégé des principes de logique*, 5^e édition, 1790 et Leipzig, 1790; 3. *Leçons de physique*,

Leipzig, 1775, 4^e édition, 1803; 4. *Leçons de physique pour la jeunesse*, Leipzig, 1776-78, 3 vol. in-8°. 1793-96, ibid.; 5. *Éléments des principales parties de la philosophie pratique*, Leipzig, 1784, in-8°. 6. *Entretiens sur les principales merveilles de la nature*, 1^{er} volume, Leipzig, 1804, in-8°. 7. *Loisirs d'un père consacrés à l'instruction de sa fille*, Leipzig, 1795, in-8°. 8. *Journal pour l'instruction des jeunes dames*, avec figures, de 1794 à 1801. Ces deux livres eurent le plus grand succès. Ebert a aussi publié les *Nouvelles littéraires de Wittemberg*, pour les écrits nouveaux, de 1778 à 1785; et de 1801 à 1804. La Nouvelle feuille hebdomadaire de Wittemberg dirigée auparavant par S. C. Titius. Il a encore donné des éditions de plusieurs livres, et l'extrait de l'introduction complète à l'algèbre par Euler, avec des éclaircissements et des additions, Francfort, 1789. E—s.

EBION. Comme le nom d'*Ebion* veut dire en hébreu, pauvre et misérable, Eusèbe et plusieurs autres ont cru qu'Ebion n'avait pas existé, et que les Ebionites n'ont été ainsi nommés, que parce qu'ils faisaient parade de leur misère et avaient des sentiments vils sur la personne de J.-C. Il paraît cependant beaucoup plus certain qu'Ebion a été un personnage réel, dont le nom a donné lieu à plusieurs allusions peu honorables pour ses sectateurs. Disciple de Cérinthe, Ebion propagea et amplifia les erreurs de ce célèbre hérésiarque. Il prêcha en Asie, même à Rome, et infecta aussi de ses opinions l'île de Chypre. Attachés aux observances du judaïsme, les ébionites se baignaient fréquemment, ne se laissaient toucher par personne, et se livraient à mille pra-

liques superstitieuses. Ils niaient la divinité de J.-C., attribuant de faux écrits aux Apôtres, entre autres à S. Matthieu et à S. Jean; ayant composé eux-mêmes de faux actes des Apôtres, où ils mêlaient quantité de fables. Le respect que leur avait inspiré S. Jacques-le-Mineur, évêque de Jérusalem, les avait portés d'abord à vanter la virginité; mais depuis, ils dédaignèrent cette vertu, et se laissèrent aller aux plus infâmes débauches. C'est contre ces hérétiques et contre Cérinthe leur premier maître, que S. Jean, de retour de Pathmos, composa son admirable évangile. C—r.

EBKO, ECCO, ou plutôt EYKE DE REPKOW, dynaste saxon du pays d'Anhalt, vivait dans la première moitié du 15^e siècle. Les années de sa naissance et de sa mort sont inconnues; on croit qu'il a été membre du tribunal impérial en Saxe, qui était présidé par un comte Hoyer de Falckenstein. A cette époque l'étude du droit romain se répandit en Allemagne, les empereurs favorisèrent l'introduction de ce droit; ils voyaient avec plaisir que les jeunes gens fréquentassent les écoles de Bologne, d'où ils rapportèrent des principes favorables à la puissance absolue qui était l'objet de l'ambition de ces princes. Les patriotes commencèrent à craindre que cette nouvelle jurisprudence n'allât remplacer les lois nationales qui contenaient les principes de la liberté germanique, mais qui jusqu'alors ne s'étaient conservées que par l'usage et la tradition. Les diverses races dont se composait la population de l'Allemagne s'étaient unanimement fondues en deux peuples principaux, ayant chacun sa législation particulière; les peuples du nord de l'Allemagne régis par le droit saxon, et ceux du midi qui vivaient

sous les lois Souabes. Le seigneur Repkow conçut l'idée de préserver de l'oubli les coutumes saxonnes, en fit un recueil qu'il appela *Sachsenspiegel* (Miroir des Saxons). Un décret du pape Innocent III, qui est cité, prouve que le recueil fut fait après l'année 1215; aucun fait n'indique une date postérieure. On croit communément qu'Ebko de Repkow rédigea d'abord sa collection en latin et qu'à la sollicitation du comte de Falckenstein, il la traduisit ensuite en allemand; cette opinion se fonde sur une préface en vers, qui se trouve à la tête du texte allemand que nous possédons; mais il n'est pas prouvé que ce morceau soit de lui. Ce qu'est certain c'est que l'original latin s'il a existé, s'est perdu; et que le texte allemand a été par la suite traduit tant en latin qu'en allemand moderne. Le Code des Saxons, rédigé par Repkow, est un monument précieux pour l'histoire du moyen âge; non seulement il fut introduit dans tout le nord de l'Allemagne, mais plusieurs nations de race Slave, telles que les Linsaciens, les Bohémiens et les Polonais, l'adoptèrent; il a été le modèle des autres recueils du même genre qui ont été faits en Allemagne, notamment du *Schwabenspiegel*, ou droit Souabe, sous l'empire duquel le midi de l'Allemagne a long-temps vécu. La cour de Rome a plusieurs fois manifesté son mécontentement du travail de Repkow, parce que le jurisconsulte a inséré dans son recueil diverses coutumes contraires aux prétentions des papes. Grégoire XI et ensuite le concile de Bâle ont signé quelques-uns de ces articles, que les canonistes appellent *articuli repobati*: le *Sachsenspiegel* a été imprimé plus de vingt fois; la plus ancienne édition connue est celle de

1474; le titre dit que le pt on s'est servi a été revu évêque de Neubourg. L'édit us complète et la plus authentique donnée par Gertner à en 1732 en 1 vol. in-fol. Le de Ripkow est aussi l'auteur i féodal saxon, dont un manuscrit est à la bibliothèque de été publié par Schilter (Stras-1696), ainsi que d'une petite e qui va depuis le commen-la monde jusqu'à l'empereur e de Hollande. Ce dernier ne nous est parvenu que dans ution allemande. S—L.

Voy. IAN.

ÉR (ERASME), naquit à Nuremberg en 1511. Melanchthon, ami père, le mena aux diètes de d'Augsbourg, en 1529 et t par ses entretiens développa goût des belles-lettres. Ebner r de ses voyages en France alie, devint sénateur de Nuremberg. Il représenta cette ville à la on de Smalkalde, et lui forma liothèque publique, avec les tirés des couvents supprimés. utilement sa patrie et la cause rmés, tant dans les diètes et celles de cercles, que dans érences relatives à la religion. mit, en 1554, à entrer au de Philippe II roi d'Espagne; 1569, il fut nommé conseil-ue du duc Jules de Brunswick, ère duquel il avait précédem-é employé. Il chercha vaine- se retirer pour se livrer en-nt à l'étude; il fut obligé de la cour, et mourut en 1577. loit la fondation de l'université s aët, et une découverte pré-n minéralogie qu'il fit dans le n 1555; c'est que la cadmie vec le cuivre donnait du laiton;

jusqu'alors on la jetait comme une scorie inutile. On trouve des épigrammes latines d'Ebner parmi celles de Melanchthon. E—s.

EBNER (JEAN-PAUL), surnommé d'*Eschenbach*, né à Nuremberg le 13 juillet 1611, étudia la jurisprudence à Tubinge, et accompagna, en qualité de secrétaire, dans diverses légations en Italie, le comte de Windischgrätz, envoyé impérial. De retour dans sa ville natale, il fut nommé sénateur et curateur de l'université d'Altorff. Il mourut le 14 juillet 1691. Dans ses voyages il recueillit un cabinet de médailles antiques, qui a été un des premiers qu'on ait formés en Allemagne. Il a aussi laissé divers ouvrages écrits en latin, tels que *Zolus Gallie; Cenotaphium legionis franconicæ pedestris; Sol Tirolis oriens et occidens, etc.* S—L.

EBOLI (ANNE DE MENDOZA, princesse DE), épouse de Rui-de-Gomez de Silva, favori de Philippe II, inspira, en 1570, à ce monarque une passion violente. Son mari était trop bon courtisan pour mettre obstacle aux inclinations de son souverain. Cette belle épouse influa sur les affaires politiques. Antoine Perez, secrétaire d'état, fut en même temps le rival et le confident du roi; Philippe dans la suite découvrit le mystère, et voulut développer dans la même vengeance une maîtresse infidèle et un ami ingrat. Perez n'évita l'échafaud qu'en se sauvant en France, et la princesse d'Eboli perdit sa liberté. B—P.

EBROIN, maire du palais sous *Clotaire III* et *Thierry I^{er}*, fameux dans nos annales par son atrocité. L'illustre *Bathilde* lui en imposa quelque temps par l'ascendant de ses rares qualités; mais le ministre hypocrite et ambitieux sut bientôt se débarrasser d'une surveillante trop vertueuse

pour n'être pas incommode à un méchant. Devenu maître de tout par la retraite de cette reine, il parut ce qu'il était, un guerrier violent, un ministre perfide, un despote cruel, un ravisseur avide et insatiable, le persécuteur de tous les gens de bien et l'effroi de son maître. Après la mort de *Clotaire*, il mit *Thierry* sur le trône; mais la haine qu'on avait pour le ministre rejaillit sur le roi. On donna la couronne à *Childéric II*, et *Ebroin* fut rasé et confiné dans le monastère de Luxeuil. Echappé de sa prison à la mort de *Childéric*, il forme un parti, fait assassiner *Leudesic*, que *Thierry* remonté sur le trône avait créé maire du palais; il a l'audace de supposer un fils à *Clotaire III*, qu'il fait couronner sous le nom de *Clovis III*, ravage, pille et saccage les provinces qui refusent de reconnaître ce fantôme de monarque, force le faible *Thierry* à lui remettre la charge de maire du palais, et exerce mille cruautés sur ses ennemis. Les Neustriens, accablés de son joug affreux, désertaient leur pays; l'Aquitaine se détacha de la France; l'Austrasie refusa de le reconnaître, et se nomma deux maires du palais, qu'il eut le bonheur de vaincre à la bataille de Leucofa. Enfin un seigneur nommé *Hermanfroi*, qu'il menaçait de la mort, après l'avoir dépouillé de ses biens, le tua en 681. Cet homme était très habile dans l'art de nuire. On ne peut lui refuser une activité redoutable, une valeur toujours funeste, et le secret de faire tomber ses ennemis dans les pièges qu'il leur tendait. S'il eut *S.-Ouen* pour ami, il persécuta d'autres saints. *Foy. LÉGER. (S.)*

T—D.

EBULO (PIERRE D'), poète latin et chroniqueur sicilien de la fin du 12^e siècle, nous a laissé, en assez mauvais vers latins, une relation des

affaires de cette île sous l'empereur Henri VI. Cette pièce est restée inédite jusqu'en 1741. Samuel Engel, bailli d'Échale, publia avec de savantes notes et historiques, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Berne, le titre: *Petri d'Ebulo, carmen de rebus siculis*, Bâle, 1746, in-8.

C. M.

ECCARD (J. G.). *Foy. ECCELIN DE ROMANO.*

ROMANO.

ECHELLENSIS. *Foyez*

LENSIS.

ECCLÉS (AMBRUISE), écrivain irlandais, élevé au collège de Louvain, se distingua parmi les commentateurs de Shakespeare pour son goût et son savoir. Il ne se proposait pas de transposer en plusieurs endroits les scènes des pièces de Shakespeare de l'ordre dans lequel elles avaient transmises ses prédécesseurs, mais il a justifié la hardiesse de son entreprise par le succès qui a couronné son travail. Il donna successivement, sous le voile d'un pseudonyme, des éditions du *Roi Lear*, *Cymbeline*, 1797, et du *Mari de Venise*, 1805. Il a consacré un volume séparé à chacune de ces pièces, qui est accompagné des éclaircissements des autres commentateurs, des remarques d'essais critiques et historiques de divers auteurs, etc.; la mort vint rompre ses travaux à Cronroo, en Irlande, en 1808.

X—

ECCO DE BEPGOW. *Foy. BEPGOW.*

ECDICE, père, selon Socrate, de l'empereur Avitus, qui, pour se consoler de la perte de cette dignité, se fit évêque, était un seigneur très original de Nîmes, et résidait près de cette ville au commen-

. siècle. Il n'est connu que par une action horrible. Edobic, autre nom gaulois, menant un secours à Constantin, l'un des tyrans des Gaules, est enfermé dans Arles, est dévoré par Constance, général de l'empereur Honorius. Le vaincu cherche refuge chez Ecdice; mais la crainte de l'assentiment du vainqueur, ou l'envie d'une récompense, l'empêche de lui offrir l'hospitalité ou de lui faire rendre la tête, Ecdice fait couper la tête au traître Edobic, et court l'offrir à Constance. Ce guerrier indigné le tue de sa présence. V.S.—1..

ECDICE, **ECDICIUS** ou **HECDICIUS** (1), fils de l'empereur Avitus, neveu de Papianille, femme de Sidoine Apollinaire, commandait la cavalerie dans les Gaules, sous l'empereur Avitus. Il défendit, en 471, la ville de Clermont contre les Goths, obligés d'en lever le siège. Sidoine (l., lib. III) rapporte qu'Ecdice, dans le camp des Goths en plein midi, suivi de dix-huit soldats, et renfermé dans la ville avec sa petite troupe, eut tué ou blessé tous ceux qui voulaient venir s'opposer à sa retraite. Il fut nommé patrice par l'empereur Julius Nepos; et Sidoine oblige qu'il reçut ce titre tôt pour son service mais tard pour les services qu'il lui rendus. Pendant une famine qui régnait dans les Gaules, Ecdice fit loger et nourrir à ses frais plus de quatre mille personnes. Grégoire de Tours (Hist., l. 10) rapporte qu'une voix fut entendue, qui assura à Ecdice la protection du ciel en récompense de sa charité et l'abbé de Marolles s'étonne d'après ce miracle, il n'ait pas été élevé au rang des saints. Ecdice se retira à Rome près de l'empereur Né-

pos, et l'histoire ne fait plus mention de lui depuis cette époque. M. Teillard de Beauessein lut à l'académie de Clermont, en 1760, un mémoire sur la vie d'Ecdice, et on en trouve l'extrait dans le Mercure d'avril de l'année suivante.

W—s.

ECHARD (**JACQUES**), né à Rouen le 22 septembre 1644, entra en 1660 dans l'ordre de S. Dominique à Paris, et mourut le 15 mars 1724. On a de lui : I. *S. Thomæ Summa suo auctori vindicata, sive de V. F. Vincentii bellocensis scriptis dissertatio, in qua quid de speculo morali sentiendum aperitur*, 1708, in-8°; II. *Scriptores ordinis prædicatorum recensiti*, 1719-1721, 2 vol. in-fol. Le P. Quetif, qui avait commencé cet ouvrage, étant mort en 1698, ne laissa que huit cents articles et des matériaux. Echard profita de ce travail et de la *Bibliotheca Belgodominicana* de Guilbert de Lahaye, qui était manuscrite, et dont il ne fit presque que changer le style. Echard s'occupait sans relâche de son objet, et avait fait de son côté des recherches nombreuses. Les écrivains sont rangés par ordre chronologique dans cet ouvrage, qui vient jusqu'en 1720. Les écrivains étrangers à l'ordre, et qu'on lui donnait, sont rejetés à la fin de chaque siècle; à la suite de l'ouvrage on trouve *Sacrum Gynæceum dominicanum, seu sorores ordinis prædicatorum quæ scriptis claruerunt*. Le second volume est terminé par des tables par noms, prénoms, et par pays des auteurs, et enfin par une ample table des matières, suivie d'un supplément. J. Et. Kappius, dans les *Acta eruditorum* de 1720, pages 153 et 441, et dans ceux de 1722, pag. 474, a relevé quelques erreurs d'Echard. Dom Liron, dans les *Singularités historiques*, tome III, page

est par faute d'impression que, dans cette notice, article AVITUS, on lui a donné le surnom.

369, indique quelques omissions; mais cette Bibliothèque n'en est pas moins estimée. Prosper Marchand dit qu'elle est excellente en son genre, et qu'on ne la pourrait assez louer. Il ajoute ailleurs que l'ouvrage est plein de recherches curieuses et intéressantes. David Clément met Echard au-dessus d'Antonio, pour l'exactitude et la solidité. Lenglet Dufresnoy dit que l'ouvrage est bien fait, estimé des connaisseurs, mais cependant peu lu et peu recherché; et ce jugement est très judicieux. III. *Lettre à M. l'abbé Leclerc*, imprimée dans les *Nouveaux mémoires*, etc., de D'Artigny, tome V. Echard y défend l'opinion qu'il avait émise dans l'ouvrage précédent, tome second, page 341, relativement à Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, qu'il soutient ne pas avoir été de l'ordre des Frères prêcheurs. A. B.—r.

ECHARD (LAURENT), historien anglais, né en 1671, à Barsham, près de Beccles, dans le comté de Suffolk, était fils d'un ecclésiastique, et proche parent de Jean Eachard (V. EACHARD). Après avoir achevé ses études à Cambridge, il entra aussi dans les ordres. Il publia, en 1699, in-8°, *Histoire romaine, depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'établissement de l'empire par Auguste*. Il continua ensuite cette histoire jusqu'à Constantin; l'ouvrage entier a été réimprimé en 1707, en 3 ou 5 vol. in-8°, et est assez estimé. Daniel de la Roque et Guyot Desfontaines en ont donné une traduction française, 1728 et 1729, en 16 vol. in-12, y compris la continuation (par l'abbé Guyon), jusqu'à la prise de Constantinople, qui parut en dix volumes in-12, en 1736. Son *Histoire générale ecclésiastique, depuis la naissance du Christ, jusqu'à l'établissement du christianisme sous Constantin*, publiée en

1702, in-folio, fut très bien accueillie des protestants, et fut imprimée pour la sixième fois en 1712, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage valut quelques bénéfices à son auteur, mais il a été bien surpassé par celui de Mosheim, sur le même sujet. En 1707, Echard publia son *Histoire d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'à la fin du règne de Jacques I^{er}*, en un vol. in-fol., qui fut suivi, en 1718, de deux autres volumes qui portent cette histoire jusqu'à la révolution. Cet ouvrage jouit long-temps d'une grande réputation; il est écrit avec méthode et avec clarté, mais non sans quelques fausses interprétations dictées par l'esprit de parti, et qui attirèrent à l'auteur de sévères censures de la part de J. Orléanais et du docteur Edm. Calamy. On ne lit plus guère aujourd'hui cette histoire d'Angleterre, que devait même faire oublier l'ouvrage bien supérieur de Hume. On a aussi de L. Echard une *Histoire de la révolution de Guillaume III*, en un vol. in-8°, des traductions, en assez mauvais style, de quelques comédies de Plaute et de Térence; un *Recueil de Maximes et Discours moraux et théologiques*, tirés des ouvrages de l'archevêque Tillotson, 1719, in-8°; et un *Dictionnaire géographique*, intitulé: *L'Interprète du Gazetteur ou du Nouvelliste*, qui est aujourd'hui le plus connu de ses ouvrages: il a eu beaucoup d'éditions, et paraît avoir été le premier recueil complet qui ait paru en ce genre. Il a été traduit, ou plutôt imité en français, sous le nom de Vosgien (V. LADVOGAT). Echard, depuis long-temps valétudinaire, allait prendre les eaux de Scarborough, dans l'espérance de se rétablir, lorsqu'il mourut dans sa voiture, le 16 août 1730.

ELIUS. V. EICHEL.

ELIENSIS (ABRAHAM),
romite, natif d'Eckel, ainsi
que le surnom sous lequel il
, vint étudier à Rome, y
gagna de docteur en théologie
et philosophie, y professa le sy-
riaque, sa langue naturelle,
Paris vers 1630, appelé par
le roi à concourir à l'édition de la
Bible de Le Jai. Il retourna à Ro-
me, revint à Paris en 1645,
puis s'établit à Rome avant
d'avoir que ses démêlés avec de
Gabriel Sionita et quelques
autres, le portèrent à re-
tourner en Italie. Il y mourut en 1664,
à l'âge très avancé. Cet habile
homme prend dans ses ouvrages
pour professeur de langues orien-
tales, professeur d'arabe et de sy-
riaque, quelquefois d'arabe seulement,
le secrétaire interprète du roi
des mêmes langues; mais nous
ne savons à quelle époque précise il
fut. Voici la liste de ses ou-
vrages. I. *Linguae syriacae sive chal-
daicae brevis institutio*, Rome,
1624; II. *Synopsis propositio-
nis sapientiae arabum inscripta
in mundum representans, ex
sermone latini juris facta*,
1641, in-4°. Cet ouvrage est
l'un des plus grands, intitulé:
du sultan; mais Echellensis
ne cite point l'auteur. Le biblio-
thécaire Khalfi parle d'un abrégé
de philosophie intitulé: *Speculum*
écrit en persan, et qu'il at-
tribue à Mir Hussein Alméhé-
di. Est-ce la version arabe
ou persane d'un ouvrage ré-
digé par Echellensis a traduit.
us, Henri Opitz a réimprimé
en 1672, in-4°, le commen-
taire de cet ouvrage. III. *S. An-
tonii epistolae viginti*, Paris,
1681; IV. *Concilii Nicæni*

*praefatio, una cum titulis et argumen-
tis canon. et constitut. ejusdem, quae
hactenus apud orientales nationes
extant, nunc prim. ex arab. in lat.
versae et notis illustr.*, ibid., 1645,
in-8°; V. *S. Antonii magni regulae,
sermones, documenta, admonitiones,
responsiones et vita duplex*, ibid.,
1646, in-8°; VI. *Semita sapientiae,
sive ad scientias comparandas me-
thodus*, 1646. Cet ouvrage, traduit
de l'arabe, a pour auteur Borhan-
eddyn. Reland a publié le texte, ac-
compagné de la traduction de Echel-
lensis et d'une autre faite par Rostgaard,
à Utrecht, en 1709, sous le titre de
Enchiridion studiosi (Voy. BORHAN-
EDDYN). VII. *De proprietatibus et
virtutibus medicis animalium, plan-
tarum, ac gemmarum, tractatus
triplex Habdarrahmani asiaticus
ex arab. lat. fact.*, Paris, 1647,
in-8°. C'est la traduction d'un extrait
de l'ouvrage de Soyouhy (Voyez ce
nom). VIII. *Chronicon orientale,
nunc primum latinitate donatum;
cui accessit supplementum historiae
orientalis*, Paris, 1655, in-f. Echellen-
sis entreprit cette chronique à l'invi-
tation du chancelier Seguier, à qui il
l'a dédiée. Dans son supplément il traite
de l'histoire des Arabes avant Maho-
met, de leurs mœurs, de leurs con-
tumes, etc. Cramoisy a donné une
nouvelle édition de cet ouvrage en
1685, in-fol., pour accompagner la
Byzantine. IX. *Catalogus libror.
chaldaeorum, tam ecclesiast. quam
profanorum auctore Hebed-Jesu, lati-
nitate donatus et notis illustratus*,
Rome, 1653, in-8°; X. *Abr. Ec-
chellensis et Leon. Allatii con-
cordantia nationum christianarum
orientalium in fidei catholicae dog-
mate*, Mayence, 1655, in-8°. XI. *De
origine nominis Papae, necnon de
illius proprietate in romano ponti-*

*fice, adæque de ejusdem primatu contra Joannem Seldenum anglam, Rome, 1660; XII. Eutychius vindicatus, sive responsio ad Seldeni origines, ibid., 1661, in-4°; XIII. Apollonii Pergæi conic., libri V, VI, VII; Paraphraste Abulphato Asphahanensi et Archimedis assumptorum libri, ex arab. lat. versi, Florence, 1661, in-fol. (V. APOLLONIUS); XIV. Epistola ad J. Morinum de variis græcorum et orientalium ritibus. Cette lettre se trouve dans la *Fides ecclesiæ orientalis* de Richard Simon, Londres, 1671. XV. Diverses lettres au père Morin, publiées dans les *Antiquit. eccl. orient.* de Richard Simon, Londres, 1682, in-8°. XVI. Nous avons dit que Abr. Echellensis avait été appelé à Paris pour travailler à la bible polyglotte de Le Jai; il y fournit le livre de Ruth, en syriaque et en arabe, avec une version latine, et le 3°. livre des Machabées en arabe, et il revit les textes arabe et syriaque, ainsi que les versions latines publiées par Gabriel Sionita. Ce fut la publication de ce travail qui lui attira des censures amères de V. de Flavigny, professeur d'hébreu au collège royal, et de G. Sionita. Echellensis les repoussa avec plus de vivacité qu'il ne convenait, dans les trois lettres qu'il publia à Paris, en 1647, sous le titre d'*Epistolæ apologeticae*. Ces lettres ne demeurèrent point sans réplique. (Voy. FLAVIGNY).*

J—N.
ECHINUS. V. ERIZZO.

ECHION, peintre grec, a vécu dans la 107°. olympiade, 352 ans avant J.-C. Pliny le range à côté d'Apelles, de Mélanthius et de Nicomaque, et cite plusieurs de ses meilleurs ouvrages, tels qu'un *Bacchus*, la *Tragédie* et la *Comédie*, le couronnement de *Sémiramis*, etc. Ses

tableaux étaient recherchés dans toutes les villes de la Grèce, et Cicéron nomme également avec les peintres qui portèrent l'art au plus haut degré de perfection; mais dans quelques éditions on trouve le nom d'Aëgis au lieu de celui d'Echion, et peut-être doit-on le regarder comme le même artiste qui peignit les *Noces d'Alexandre et de Roxelane* (V. AËTOS). Il paraît aussi qu'Echion fut sculpteur, et travailla de concert avec Thérimaque.

L—S—L.

ECKARD. V. ECKHART.

ECKART, abbé d'Uringen dans le diocèse de Wurtzbourg, sous l'empereur Conrad III, vers 1160, fut d'abord chanoine et écolâtre de Worms, bénéficia qu'il quitta pour entrer dans l'abbaye d'Hirsau, ordre de St. Benoît, renommée alors par sa régularité. Eckart en fut tiré pour être le premier abbé d'Uringen, où il se rendit célèbre par son exactitude à remplir ses devoirs de supérieur et de religieux, et par son application aux études ecclésiastiques. On le dit auteur des ouvrages suivants : I. *Labelle de expeditione sacræ hierosolimitanæ*, ouvrage écrit en 1117, à la prière d'Erechambert, abbé de Corvey; il est inséré dans l'*Amplissima collectio veterum scriptorum*, tom. V; II. un Traité intitulé : *Laterna monachorum*, dont Trithème seul fait mention; III. une *Chronique* que Brown a fait imprimer, et que les PP. Martène et Durand accusent Conrad, abbé d'Ursperg, de s'être appropriée (1). IV. des *Sermons*, des *Homélies* et des *Lettres* adressées à Ste. Hildegarde et à d'autres personnages célèbres de temps. Fabricius admet deux Eckart.

(1) Cette inculpation, si elle était fondée, pourrait tomber sur l'abbé d'Ursperg. (Voy. BURCHARD, abbé d'Ursperg, et CONRAD de LUTTENAU.)

ux abbés d'Uringen, et qu'il se par les dénominations d'Eccencien et d'Eckart le jeune : il : au premier, que Dupin ap-
 zehart, le *Laterna monacho*. Les biographes font mention
 sieurs autres personnages du nom, tous moines de Saint-
 le premier vivait à la fin du ècle; le second florissait en
 auteur d'un poème héroïque : *Gesta Waltherii*, et d'un
 uvrage, de *Casibus monas-*
nti-Galli; le troisième, aussi le Saint-Gall, et surnommé le
 uteur de la *Vie de Nother* le vivait sous Innocent III et
 c II. — Deux autres Eckart : l'ordre Saint-Dominique, et
 orts en 1359. Un dernier, en-
 it chanoine régulier de Saint-
 et auteur de plusieurs ouvra-
 spiritualité, que le P. Gour-
 hanoine régulier de la même
 , a traduits. L.—r.

EBERT ou ECHEBERT (*Ek-*
Scaunogiensis), chanoine de
 liocèse de Cologne, ayant quitté
 sice pour entrer dans l'ordre
 lenoit, devint abbé de Saint-
 de Schouau, au diocèse de
 Il était frère de Ste.-Elisa-
 bbesse d'un monastère du mé-
 a, fondé par Hidelin, à quel-
 tance de celui qui était habité
 : hommes, et il florissait en
 On a d'Eckebert les ouvrages
 s : I. *De laude Crucis*; II.
uium sive meditationes et sti-
moris. Dom Bernard Pez, bé-
 i de l'abbaye de Molk, a fait
 er ces livres dans le tom. VII
 bliothèque ascétique. III. *Ser-*
XIII adversus errores Ca-
im, *hæresim manichæorum*
 utes. Ces cathares étaient des
 es de son temps. IV. *Trois*

livres des Révelations, ou *Visions*
de sa sœur, et un Recueil de lettres
 de la même sainte. Quelques savants
 soupçonnent Eckebert d'avoir com-
 posé ces révelations. Il est certain du
 moins qu'elles sont écrites avec peu
 de critique. Eckebert mourut en 1145,
 année qui est aussi celle de la mort de
 sa sœur, nommée dans le martyrologe
 romain au 18 juin, quoiqu'elle n'ait
 jamais été béatifiée. L.—r.

ECKHARD (TOMTE), savant phi-
 lologue et littérateur saxon, né à Ju-
 terbock en 1662, mort le 13 décembre
 1737, était recteur du gymnase de
 Quedlinbourg, et contribua beaucoup
 à la réputation qu'acquit de son temps
 cet établissement littéraire. Nous n'in-
 diquerons ici que ses principaux ou-
 vrages : I. *De disputationibus aca-*
demiciis, Wittemberg, 1691, in-4°;
 II. *Memoria Quedlinburgi docti re-*
novata, Quedlinburg, 1712, in-fol°;
 III. *Notice des Bibliothèques publi-*
ques de Quedlinbourg (en allemand),
 ibid., 1715, in-4°. Ces bibliothèques
 sont au nombre de sept. IV. *Codices*
MSS. Quedlinburgenses, ibid., 1723,
 in-4°; V. *Conjecture de codice*
græco quo usus est Lutherus in con-
ficiendâ germanicâ (bibliorum) *in-*
terpretatione, Halberstadt, 1722,
 in-8°; VI. *De doctis musagetis Du-*
cibus Brunsvic. Luneburg., Quedlin-
 burg, 1713, in-folio; VII. *De me-*
ritis comitum Stolbergensium in rem
litterariam, ibid., 1719, in-4°;
 VIII. *Non christianorum de christo*
testimonia, ibid., 1725, in-4°. Ou-
 vrage curieux et plein d'érudition,
 mais moins exact peut-être que celui
 que Bullet a publié depuis sur le même
 sujet (Foy. BULLET.). Eckhard donne
 de très grands détails sur les sibylles
 et sur les prétendus fragments qui
 nous restent de leurs oracles. IX. *De*
templo Oappadociæ Comano, Hal-

berstadt, 1731, in-4°; X. *les Fies de Frid. Et. Kettner, de Gerhard Meier, d'Albert de Stade, de J. G. Leuckfeld, de F. Guil. de Posadowsky et de Joach. -Ouensted*, 1732—1735, in-4° et in-fol.; XI. *Observationes philologicæ ex Aristophani Pluto, dictioni novi sæderis illustrandæ inservientes*, Quedlinbourg, 1735, in-4°. Voyez sa vie écrite par son fils. — Christian Henri ECKHARD, fils du précédent, né à Quedlinbourg en 1716, fut professeur d'éloquence, de poésie et de jurisprudence à Iéna, et directeur de la société latine de la même ville, où il mourut le 20 décembre 1751. Ses principaux ouvrages sont : I. *Vita Tobia Eckhardi*, Iéna, 1759, in-4°; II. *Introductio in rem diplomaticam, præcipuè germanicam, in quâ regulæ idoneæ vera diplomata à falsis secernendi exponuntur*, ibid., 1742, in-4°. Cet ouvrage, n'étant point accompagné de figures, a été effacé par ceux que Baring, Gatterer, etc., ont publiés sur la même matière. J. C. Blaschke en a donné une nouvelle édition augmentée, ibid., 1755, in-4°. III. *Commentatio de C. Asinio Pollione, iniquo optimorum latininitatis auctorum censore*, ibid., 1745, in-4°. Dissertation curieuse et estimée, *lectu dignissima*, dit Jugler. C. M. P.

ECKHARD (PAUL-JACQUES), né le 6 décembre 1695, à Jüterbock, en Thuringe, où son père exerçait le métier de fourreur, étudia sous son oncle (Tobie Eckhard), à Quedlinbourg, et ensuite à l'université de Wittemberg, fit avec succès quelques éducations particulières, et se dévoua ensuite aux fonctions du ministère évangélique dans sa patrie, où il mourut le 6 mars 1755. Il a publié : I. *Duo per antiqua ex agro jutrebogensi eruta monumenta*, Wittem-

berg, 1754, in-4°. C'est la description de quelques armes antiques et de médailles esclaves, en argent, trouvées à Jüterbock en 1728 et 1732, avec plusieurs recherches historiques. Le même ouvrage fut aussi publié en allemand. II. *Histoire ecclésiastique des Wendes* (ou esclaves de Lussac) ibid., 1759, in-8°. (en allemand) et d'autres ouvrages moins importants. — George-Louis ECKHARD, habile peintre de portraits, né à Hambourg en 1769, mort dans la même ville, le 6 juin 1794, est l'auteur de la *Notice des artistes de Hambourg, pour servir de supplément au Dictionnaire de Fuessli*. Cet ouvrage, qui passe pour assez bien fait, paraît sous le voile de l'anonyme, à Hambourg, 1794, petit in-8°. (en allemand). C. M. P.

ECKHARD (JEAN - FRÉDÉRIC), savant philologue et littérateur saxon, né à Quedlinbourg en 1725, recteur du collège de Frankehausen en 1748, directeur et bibliothécaire de celui d'Eisenach depuis 1758, en exerça les fonctions jusqu'en 1793, et mourut le 10 décembre de l'année suivante. On peut voir, dans le Dictionnaire de Meusel, le détail de ses ouvrages, au nombre de quatre-vingt-deux, qui sont que des programmes ou dissertations académiques. La plupart se firent de l'intérêt pour la philologie et l'histoire littéraire, nous indiquons seulement les principaux : I. *De effigiatione et oratione sepulchrorum à scribis et pharisæis, instituta*, Iéna, 1746, in-4°; II. *De Monumentis Deorum veterum, unius Dei testis*, Frankehausen, 1753; III. *De elegantiorum litterarum studiis inter christianos, tempore Juliani*, Eisenach, 1764, in-4°; IV. *Notice d'un livre rare, intitulé : Sumpna Nuptiutia, ou Pisanella*, ibid., 1771.

V. *Notices de quelques livres du quinzième siècle, qui sont bibliothèque du collège d'Éi*, ibid., 1775, in-8°; VI. *Sur les toriers flottantes, employées par dans la guerre civile* (1), 1783, in-4°; et supplément, in-4°; VII. *Sur J. P. Erich, littérateur d'Eisenach*, ibid., in-4°; VIII. *Des bibliothèques des Romains*, ibid., 1790. Ces cinq derniers ouvrages allemands. IX. *Exercitatio de editione librorum apud*, ibid., 1777, in-4°; X. *Josephus de Joanne baptista*, ibid., 1785, in-4°; leurs autres dissertations sur le historien, dont il traduisit la grec en allemand, Leipzig, in-8°. Eckhard a aussi fourni à quelques journaux littéraires l'Allemagne. C. M. P.

MART ou ECKARD (JEAN-B.), en latin, *Eccardus*, historien, naquit à Duingen, dans le duché de Brunswick, le 7 bre 1674. Après avoir terminé des d'une manière très brillante il accompagna en Pologne le duc de Flemming, en qualité de secrétaire. Leibnitz lui procura ensuite une chaire d'histoire, à Helms-Lund. L'offre d'un traitement plus honorable le déterminà à quitter Helms-Lund pour une autre à l'université de Hanovre. Les besoins de sa famille allant toujours croître, il se vit obligé de contracter

des dettes, et pour apaiser ses créanciers de leur abandonner la plus grande partie de ses appointements. Sa situation l'inquiétait, chaque jour la rendait plus embarrassante encore. Enfin il partit secrètement d'Hanovre et arriva à Cologne où, quelques mois après, il abjura le luthéranisme. Cette conduite fut jugée différemment par les catholiques et par les luthériens. Eckhart exposa les motifs de sa conversion, dans une lettre au cardinal Passionei, imprimée avec les *Acta apostolicae legationis Helvetiae*, 1723: Le pape ressentit une joie très vive en apprenant qu'un homme d'un si rare mérite était rentré dans le sein de l'église, et il chargea son légat, en Allemagne, de lui procurer une place. On lui donna le choix d'être employé à Vienne, à Passau ou à Wurtzbourg. Il se décida pour cette dernière ville où il réunit les fonctions de conseiller épiscopal, d'historiographe, d'archiviste et de bibliothécaire. Il fut anobli par l'empereur, et mourut au mois de février 1750. Les ouvrages d'Eckhard sont nombreux et estimés pour les recherches, la méthode et la saine critique. On se contentera de citer les principaux. I. *Programma de antiquissimo Helmstadii statu*, Helmstædt, 1709, in-4°. II. *Historia studii etymologici linguae germanicae hactenus impensae*, Hanovre, 1711, in-8°. III. *De imaginibus Caroli magni et Carolomani in gemma et nummo judaico repertis disquisitio*, Lunebourg, 1719, in-4°. Cette dissertation curieuse et savante, est dédiée à l'académie des Inscriptions. IV. *Leges Francorum, salicae et Ripuariorum, cum additionibus Regum et Imperatorum variis*, Francfort, 1720, in-folio. Ce recueil est très estimé. V. *Origines Habsburgo-Austriacae*, Leipzig, 1721,

Une curieuse dissertation est intitulée: *Abwiderder Hauserien bey dem Julius von dem bürgerlichen Kriege*, B. 1, C. 23. *ben. De bello civili*, il est question de l'une construction particulière, de beaucoup à l'appui des traits, de pontons convertis en cuir, etc. Il faut voir dans la ion même d'Eckard, publiée en 1783, s'il y trouve l'origine des Batteries flottantes, il y en a alors le sujet de toutes les con- us (F. D'Ange).

in-folio. Eckhart y prouve, par des titres authentiques, que les maisons d'Autriche et de Lorraine ont la même origine. VI. *Historia genealogica principum Saxonie superioris*, ibid., 1722, in-fol.; VII. *Corpus historicum medii ævi, à tempore Caroli magni usque ad finem sæculi XV*, ibid., 1725, 2 vol. in-folio. Cette collection, dit Leuglet-Dufresnoy, est très curieuse et très bien digérée. On n'y trouve point répété ce qui est dans les autres. VIII. *Dissertatio quæ Colmarie, Argentorati aliorumque Alsatiæ et Germanie locorum antiquitates quedam breviter exponuntur*, Wurtzbourg, in-4°; IX. *Commentarii de rebus Franciæ orientalis et episcopatus Wiceburgensis*, ibid., 1729, 2 vol. in-folio. Ouvrage très savant. X. *De origine Germanorum eorumque vetustissimis migrationibus ac rebus gestis*, Göttingue, 1750, in-4°. C. L. Scheid fut l'éditeur de cet ouvrage, non moins rempli de savoir que les autres productions du même auteur, mais auquel on reproche le manque de méthode. On doit encore à Eckhart l'édition des *Collectanea etymologica* de Leibnitz, qu'il orna d'une savante préface, et plusieurs dissertations en allemand ou en latin, imprimées dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et dans les *Mémoires* de l'académie de Helmstædt (Voy. SCHRANNAT.). — Melchior Silvestre ECKARD, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Ethica Christiana*, Ulm, 1651, in-8°. — Tobie ECKARD, a publié : I. *Programma de Salomone ante et post regnum sapiente*, Quedlinbourg, 1708, in-4°; II. *Programma de nominibus scholarum latinis*, ibid., 1753, in-4°. W—s.

ECKHART (FRÉDÉRIC), occupa un rang distingué parmi les paysans lettrés dont les Allemands ont fait

plusieurs biographies particulières. Son père, jardinier et tisserand Scheibe, en haute Saxe, lui fit apprendre à lire et à écrire, dans la petite école de son village, et ses moyens d'instruction semblaient devoir s'élever là, mais sa passion pour l'étude y suppléa. Après avoir employé sa journée aux plus rudes travaux de campagne, il passait une partie des nuits à lire les livres qu'il pouvait se procurer. Il n'eut d'abord à sa disposition que des ouvrages de théologie et il les dévorait avec une telle avidité qu'il eût passé au travers des flammes, disait-il, pour s'en procurer un qui n'eût pas encore lu. Il ne menait ni mais ses bestiaux à la pâture, ni avoir un livre avec lui, et des voyageurs le rencontrèrent plusieurs fois avec étonnement, gardant les vaches un gros volume in-folio entre les bras. Sa tête se meubla insensiblement de connaissances assez étendues. Il prit l'habitude de faire, le soir, des extraits de ses lectures de la journée; enfin il devint auteur, et on lui doit les ouvrages suivants, tous en allemand : I. *Miroir historique des années*, Pirna, 1717, in-8°; II. *Histoire curieuse*, Zittau, 1751, in-8°; III. *Vie de Jean Hubner, recteur à Hambourg*, Hamb., 1751, in-4°; IV. *Recréations historiques*, publiées par feuilles détachées, de 1751 à 1755; V. *Journal historique*, de 1751 à 1755, in-4°; VI. *Salut funestes de l'abus de l'eau-de-vie*, 1755, in-8°; VII. *Chroniques, ou Descriptions historiques des villages d'Eckersberg et Olbersdorf, de Pethlau, du petit Schoenau, de Hartau, de Herwigsdorf, près de Zittau*, chacune en un volume in-8°. Malgré leur style rude et inégal, ces ouvrages montrent un gros bon sens et renferment des choses intéressantes.

histoire. L'auteur mourut dans l'âge, le 30 avril 1736, laissant des héritiers de son goût pour — L'aîné (Gottlieb-Traugott ECK), né à Herwigsdorf le 20 mai 1714, publia l'histoire de la ou père (1736, in-4°, sans lieu), et la *Chronique d'Herwigsdorf*, que ce dernier n'acheva ni publier, Zittan, in-4°. On lui doit encore : I. *l'historique de l'an 1736*, in-4°.; II. *Journal historique*, de 1741 à 1761, ibid., III. *Chroniques de Bertzdorf rausendorf*, 1749 et 1752, IV. *Incendie de la ville de Löbau*, 1737, in-4°. L'auteur plus pauvre encore que son père fut toute sa vie que simple prêtre. Il mourut en 1761. — Son fils Théophile ECKHART (ECKHART), tisserand à Eybau, s'est aussi fait connaître par quelques poésies.

C. M. P.

ECKHART (JOSEPH-HILAIRE), numismate, naquit le 13 mai 1737 à Enzesfeld, village sis dans l'Autriche supérieure, dans le district de Sinsendorf, lui fit donner une éducation libérale chez les jésuites, un homme, par ses progrès en lettres, fixa bientôt l'attention des maîtres, qui l'engagèrent dès quinze ans à s'enrôler dans la milice. Ses talents pour les lettres frappèrent si heureusement le cœur de ses études, qu'il fit un tel progrès, qu'après un petit nombre d'années on l'envoya enseigner le latin dans le collège Thérésien, à Steyer. Peu après il fut nommé professeur d'éloquence à l'université de Vienne. L'ardeur qu'il avait pour la belle littérature le porta à cultiver les différentes

parties; il s'exerça en prose et en vers, dans les langues anciennes et dans sa langue maternelle; mais son affection particulière pour les auteurs classiques, et ses connaissances dans les langues savantes, lui inspirèrent de bonne heure un goût décidé pour les études de l'antiquité, et particulièrement pour la numismatique, dont il avait sous les yeux un grand nombre de monuments dans le cabinet même des jésuites. On lui confia la garde après la mort du père Eckhart, l'un de ses confrères, dont la conversation et l'exemple, ainsi que ceux du père Froelich, autre numismate non moins célèbre de la même société, avaient beaucoup contribué à le déterminer dans ce choix de ses études. La riche collection de médailles réunies dans la bibliothèque de l'empereur, et les cabinets de plusieurs amateurs distingués, attirèrent bientôt toute son attention. La comparaison des monuments étendit et fortifia les connaissances du nouvel antiquaire, et lui fit acquérir peu à peu ce coup-d'œil et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ce tact qui abrège et facilite l'examen des monuments mêmes et donne à l'homme instruit cette justesse de jugement qui fait le complément de la science. La numismatique, qui tient à l'Archéologie par les types des médailles, et à la paléographie par leurs légendes, avait, depuis la renaissance des lettres, fixé l'attention de plusieurs savants qui avaient reconnu la liaison intime de cette science avec la philologie et l'histoire. Mais le grand nombre de monuments numismatiques qui nous sont parvenus et qu'on ne cesse encore de découvrir chaque jour, la diversité des siècles et des pays auxquels ils appartiennent, la variété des caractères et des langues employées dans leurs légendes, ont

donné à cette étude une si vaste étendue, et ont nécessité pour la parcourir tant de secours de différents genres, qu'à la fin du 18^e. siècle on n'avait pas encore osé la réduire à un seul système, et la renfermer dans un seul corps de doctrine; les livres élémentaires de Jobert et du père Zaccaria étant plus propres à faire sentir les difficultés de l'entreprise, qu'à en préparer la réussite. Ezechiel Spanheim avait à la vérité soumis à des considérations générales, et éclairées par des remarques savantes, presque toutes les branches de la numismatique; mais son grand ouvrage (*De usu et præstantiâ numismatum*), très propre à relever le prix de cette science, ne l'est pas également à porter la lumière sur tous les objets qu'elle embrasse; et d'ailleurs un grand nombre de monuments, ignorés de son temps, ont répandu depuis un nouveau jour sur une multitude d'endroits obscurs, et ont fait découvrir dans ce bel ouvrage plusieurs fautes et encore plus de lacunes. Trois antiquaires français avaient mieux mérité que tous les autres de la science des médailles, et on peut dire avec vérité que si leurs travaux n'avaient pas précédé ceux de Joseph Eckhel, celui-ci n'aurait jamais pu atteindre cette perfection à laquelle il s'est élevé. Ces trois antiquaires sont Vaillant, Pellerin et l'abbé Barthélemy; le premier avait mis plus d'ordre et plus d'ensemble dans la numismatique, surtout dans la partie qui concerne les suites des rois, des princes et des empereurs; le mérite du second s'est particulièrement signalé à l'égard des médailles *autonomes*, c'est-à-dire de celles qui, sans nom de prince, ni d'empereur, ont été frappées par les villes et par les états de l'antiquité, et ne sont pas moins utiles à la géographie qu'à l'his-

toire; le troisième, plus sava les deux autres, s'est distingué principalement par ses travaux sur la géographie des médailles. Tels principaux secours qui s'offrent à Eckhel lorsqu'il méditait la entreprise d'embrasser, dans un ouvrage, toute la doctrine numismatique. Il pouvait encore tirer d'un nombre immense de recueils de particules dues aux études d'un nombre de savants. Le champ qu'il proposait de parcourir lui présentait au premier coup-d'œil, deux parties bien distinctes; d'un côté les médailles romaines, et de l'autre tout le reste du monde antique; c'était naturel de commencer par celle-ci, et des occuper ensuite des médailles romaines; c'est ce que fit Eckhel; il n'hésita point à suivre pour les médailles des villes l'ordre géographique de Pellerin; mais il le perfectionna en plaçant après les médailles antiques de chaque ville, celles que cette ville avait fait frapper sous les empereurs romains ou de son empire; Hardouin a été le premier qui a mis en usage de cette méthode; mais au lieu de disposer ses catalogues d'après la géographie, il avait adopté l'alphabet. Il est incroyable que ce simple changement d'ordre introduit par Eckhel, a donné la base pour l'explication des types, des emblèmes et des légendes que l'on trouve sur les médailles des siècles. Pour les médailles on avait traité séparément celles qui ont été frappées sous la république et de celles qui l'ont été sous les empereurs; mais le désordre et la confusion s'étaient glissés dans tous les ouvrages où l'on traitait une certaine étendue, de numismatique, c'est-à-dire, des médailles principales. En vain Oecon et Nodding

les ranger suivant l'ordre de la chronologie. Des semblaient insurmontables les numismates. Naissaient la plupart du monuments apocryphes authentiques. Dès sur l'antiquité et pour les commença à revivre en sœurs habiles graveurs, l'appât d'un vil profit, à contrefaire les numismatiques. (V. CAVINO). nombre d'amateurs y furent es cabinets se remplirent nents supposés, qui pas les ouvrages des anticrédules. Il y eut aussi moyeurs chez les peuples quantité de pièces fausses ar eux est énorme, par de pièces d'argent dont mbre ne sont que fourrées. s, qui ne sont pas toutes fides de la bonne temps, nous présentent particularités qui réputationologie et à l'histoire. usé d'une critique éclairée des monuments, les méuraient dû être le guide le is le dédale souvent obscur logie, étaient devenues la elques systèmes si pleins et de contradictions, nt le désespoir des savants. d'Eckhel a surmonté ces il n'a admis dans ses ou des monuments authentiques signalé avec exactitude les les faux monnoyeurs ans qui étaient suspects ou crues avaient contrefaites; a qui sont imaginaires et s existé que sur des catalogues qu'il a pris de décrire et précision les empreintes

et les légendes des médailles impériales du côté de la tête, particularité que ses prédécesseurs avaient négligée, a donné un plus haut degré de perfection et de justesse à son travail sur cette classe de médailles qui est la plus nombreuse. Avant de commencer l'exécution du grand ouvrage qu'il s'était proposé comme le but de ses travaux constants, Eckhel avait senti qu'il avait besoin d'une connaissance plus vaste des monuments numismatiques que celle qu'il avait pu acquérir dans son pays. Il obtint de ses supérieurs la permission de faire en 1772, pour atteindre ce but, le voyage d'Italie, où il examina, autant qu'il lui fut possible, les nombreux cabinets qui s'y trouvent épars. Pierre Léopold d'Autriche régnait alors sur la Toscane : il voulait que le cabinet des Médicis profitât de la visite de l'antiquaire, son compatriote. Le docteur Cocchi, qui avait alors la direction de la galerie de Florence, ne chercha point, par une basse jalousie, à traverser les vues du prince, et il fut permis au jésuite voyageur de faire l'essai de son nouveau classement sur une des plus belles et des plus riches collections de l'Europe. De retour à Vienne en 1774, il s'y trouva prévenu par la bienveillance et la protection de Léopold, auprès de sa mère l'impératrice Marie-Thérèse. Cette souveraine l'avait nommé directeur du cabinet des médailles et professeur d'antiquités. La suppression des jésuites, opérée peu de mois auparavant, et ce nouvel emploi permirent à Eckhel de se livrer entièrement à ses études favorites; et le bel ouvrage *Numeri veteres anecdota*, publié à Vienne en 1775, 2 part. in-4°, fut le premier fruit de ses voyages et de ses loisirs. Dans cet excellent recueuil, il a fait connaître plus de quatre cents médailles inédites, la plupart

autonomes, et les a accompagnées d'explications savantes, telles qu'on n'en avait vu dans aucun autre recueil du même genre, si l'on en excepte les médaillons de Ph. Bonarotti; mais les explications d'Eckhel, moins abondantes à la vérité, et moins détaillées que celles du numismate florentin, prouvent une critique plus sûre et une connaissance plus profonde des langues anciennes. La nouvelle édition du catalogue du cabinet numismatique de Vienne (imprimé à Vienne en 1779, deux vol. in-fol. en latin), rangé suivant la méthode introduite par lui, et augmenté d'un grand nombre de monuments qui ne s'y trouvaient point à l'époque de la première édition, soignée par Froelich et par Khehl, fut encore un heureux résultat de son zèle pour faire jouir le public des richesses dont il était dépositaire. Cependant ces différents travaux ne lui faisaient point perdre de vue l'ouvrage, d'une toute autre importance, qu'il méditait depuis long-temps, et dont il publia, en 1786, un fragment dans lequel il traite des médailles d'Antioche de Syrie, in-4°. Le public put juger, par cet essai, combien la science des médailles serait redevable au professeur de Vienne, s'il réussissait à donner à chaque partie du plan immense qu'il s'était fait, le degré de perfection qu'on admirait dans cet article détaché. Comme le cabinet impérial contenait, outre les médailles, une collection très précieuse de pierres gravées antiques, le directeur crut également de son devoir de faire mieux connaître cette autre classe de monuments confiés à sa garde. Il en fit un choix et en publia, en 1788, à Vienne, les dessins gravés avec netteté en douze planches, et accompagnés de quelques éclaircissements écrits en français. Il préféra sans doute notre

langue et la plus familière aux amateurs, par lesquels l'ouvrage semble principalement destiné. Les explications en sont-elles rédigées de manière à ne point fatiguer le lecteur du monde par trop d'érudition ou par des recherches trop abstruses. Le premier volume de l'ouvrage de *descriptio numorum* ou de la science des médailles, que nous avons indiqué précédemment en parlant du traité des médailles d'Antioche sur l'Orient, et qu'on attendait avec impatience, parut enfin à Vienne en 1792. Les autres volumes se succédèrent rapidement, et le 8°. et dernier fut publié en 1798. Ce bel ouvrage, dans lequel l'auteur a embrassé la numismatique toute entière, en a disposé les différentes parties dans le meilleur ordre, les a soumises à la critique la plus savante et la plus ingénieuse, et dissipé les ténèbres dont plusieurs étaient encore couvertes, a mis le comble à sa gloire littéraire; mais il n'a pas eu le temps d'en jouir: il mourut le 16 mai 1798, peu de jours après la publication de son dernier volume, et avant que l'opinion des savants, toujours un peu lente à se manifester lorsqu'il s'agit de juger des ouvrages aussi solides et aussi précieux que celui d'Eckhel, eût pu justifier dans son esprit cette satisfaction intime qui est le prix, sinon le plus brillant, du moins le plus sûr et le plus ferme des grands travaux littéraires. Tout que les honnes études et le goût de l'antiquité, de ses écrivains et de ses monuments seront en honneur, l'ouvrage de la science des médailles sera le flambeau qui éclairera cette vaste région des connaissances. Des découvertes nouvelles pourront compléter et enrichir l'ouvrage d'Eckhel; on pourra remarquer et corriger quelques fautes qui lui sont échappées dans la

la perfection du plan des recherches, la rigueur, le choix et les citations, rendront ce précieux pour ceux instruire profondément de connaissances si in-finites, et si propre docte curiosité. On ne saurait sagesse la sage distribution faite des matières, dis-tribue, pour éviter les in-convénients des aperçus plus placés, dans des prolé-rommes des traités, joints à l'ouvrage, l'examen difficiles et les recher-ches l'ensemble de la science. Cette lecture, l'intérêt du fond, l'est clarté et les grâces du si coulant et si naturel, pour tout lecteur qui, lui semble écrit dans l'érudition. On regrettera l'auteur n'ait point eu le loisir de se familiariser avec les arts et les sciences la sculpture ancienne. Les sciences auraient souvent à haut degré la justesse des idées, et même celle de la science : elles auraient rendu l'ouvrage plus intéressant par la connaissance de l'art et la science se prêtent réciproque-ment auraient laissé moins dans les jugements de l'auteur aux portraits des hommes illustres. Il est si que les collections vi-elles n'aient été que mé-rites en médailles appar-tenantes des rois. S'il avait le cabinet de la biblio-othèque, il aurait pu donner à la numismatique tout

le développement que je me suis ef-forcé de lui donner dans mon ouvrage de l'iconographie grecque. Le caractère moral d'Eckhel était aussi aimable et bienfaisant que son esprit était éclairé : on peut voir dans l'éloge his-torique de ce savant, par M. Millin (*Magasin Encyclopédique*, V^e. an-née, tome II, pag. 458), quelques traits de sa bonté et de son désinté-ressement. Dans les disputes litté-raires il ne s'emporta jamais. At-taqué très âcrement par Pellerin, que son grand âge rendait trop irasci-ble, et incapable de garder aucun ménagement envers ceux qui osaient n'être pas de son avis, il ne répondit qu'avec décence et douceur. Outre les ouvrages qu'on a indiqués dans le cours de cet article, Eckhel a publié, en différentes occasions, plusieurs opus-cules dont voici le catalogue : I. *Odae duæ quum Josephus II et Josepha Bavarie princeps nuptiis jungeren-tur*, Vienne, 1765, in-4°.; II. *Un Poème en allemand sur le départ de la princesse Marie-Charlotte*, Vienne, 1768, in-8°.; III. *Un Discours* dans la même langue sur le voyage de Jo-seph II en Italie, Vienne, 1770, in-8°.; IV. *Explication grammaticale des prophéties d'Haggée* (*Magasin Encycl.*, II^e. année, tome II, page 461). V. *Sylloge prima numo-rum anecdotorum thesauri Cesarei*, Vienne, 1786, grand in-4°. Cet in-téressant ouvrage n'est qu'une espèce d'appendice à celui qui a pour titre : *Numi veteres anecdocti*. Les mé-dailles qu'il y publie sont gravées sur dix planches. Le titre *Sylloge prima* fait entendre que l'auteur avait le pro-jet de donner une suite à cet ouvrage; mais il n'a pu le faire. VI. *Un Traité élémentaire de numismatique alle-mande, à l'usage des Ecoles*, Vienne, 1786, grand in-8°. V—1.

ECKHOF (CONRAD), un des plus illustres acteurs de la scène allemande, naquit à Hambourg, en 1722, d'un soldat de la ville qui était moucheur au théâtre. C'est par ce moyen que se développa son goût pour l'art dramatique, auquel il se consacra entièrement dès l'âge de vingt ans, et qu'il continua de professer avec distinction dans plusieurs sociétés dramatiques. En 1775 il obtint la direction du théâtre de Gotha, et il la conserva jusqu'à sa mort arrivée le 16 juin 1778. Il exerçait son talent avec passion; aussi son exemple et son zèle contribuèrent beaucoup à perfectionner l'art de la scène en Allemagne. Il excellait surtout dans la tragédie, qu'il jouait avec beaucoup de vérité et de simplicité. On l'a surnommé le *Roscus* de l'Allemagne. Il avait des connaissances, était poète et a écrit dans sa langue avec autant de clarté que d'élégance. Aussi distingué par son talent que par ses vertus et sa bonne conduite, il a laissé dans sa patrie un souvenir recommandable. Il écrivit plusieurs comédies, entre autres l'*Isle déserte*, comédie en 2 actes, 1762, et une traduction de l'*Ecole des mères*, 1753, in-8°. Il a aussi eu part à la traduction, en vers rimés allemands, du *Philosophe marié* de Destouches.

G—T.

ECKHOUT. V. ECKHOUT.

ECKIUS ou ECHIUS (JEAN), professeur et chancelier de l'université d'Ingolstadt, l'un des plus célèbres controversistes du 16^e siècle, naquit en Souabe l'an 1486. Il s'était déjà fait connaître avantageusement par un *Traité* de la prédestination, lorsqu'il entra en lice avec Luther, sur les thèses duquel il publia des notes en 1518. Il se signala l'année d'après contre Luther et Carlostad dans les conférences de Leipzig, dont l'avan-

tage lui est assuré par les primés dans les œuvres de dont le résultat fut de co-
duc George de Saxe dans la
lique. Il se trouva, en 1512, à la diète d'Augsbourg, et en 1513 de Ratisbonne. Dans la première fut choisi avec d'autres pour disputer contre les luthériens pour réfuter leur confession. Dans la seconde, il montra une condescendance que ses Gropper et Pflug, pour se opposer à ses projets de conciliation; il écrivit contre le livre de la concorde au premier, et qui avait été par les princes catholiques. Il mourut à Ingolstadt, en 1554, d'une réputation d'un homme plein d'érudition, de facilité, de mémoire et de pénétration. On a de lui plusieurs ouvrages estimés sur les matières controversées qui s'agitaient à son époque, fait surtout cas de son *Mémoire sur la controverse* dont il y a un grand nombre d'éditions; un bon *Commentaire* sur Aggée, Seligenstadt, 1554, *Homélies*, etc. — Il y avait, au même temps, un célèbre juriste appelé Léonard Eckius, qui mourut à Munich, le 17 mars 1550, à 40 ans. Il avait eu la confiance de plusieurs princes d'Allemagne, et en particulier celle de Charles V, qui l'employa utilement dans plusieurs affaires importantes. Sa réputation était telle qu'on disait communément *qu'il était conclu sans l'avis d'Eckius, c'était conclu en vain*, et qu'après sa mort lorsqu'il se présentait quelque affaire difficile qu'on ne savait pas débrouiller : *Si Eckius est ici, dit-on, il éclaircira en trois mots*.

ECKLES (SALOMON), anglais, s'ennuya de contraindre ses compatriotes

ade honorable, se jeta à dans les rêveries du quinquante-huit. Le premier résultat sâgicieux fut de vendre ses instrumens, comme étant perdition ; mais , peu sâe démarche, il les racheta sur la place publique, ne contribuassent à la e personne. Il composa *alogue* fort maussade sur : musique, qui fut imprimée. Bientôt le fanatisme , :proché quelquefois aux secte , s'empara de lui. uver aux incrédules la de sa religion, il proposa de réunir dans un même nnages les plus recom-e chaque secte , et de enfermés pendant sept à la prière et s'abstenant ceux qui seraient sortis cette lutte d'un nouveau nt été les véritables élus. répondit à son appel. s, il entra dans une as-atholiques, portant sur sier dans lequel brûlait our leur présenter une ste du feu éternel auquel Ses folies le firent mettre nais il n'en devint pas ecouvra sa liberté, prê-au, s'enfuit en Irlande, re déporté dans la Nou-re, où il mourut vers la iècle, après avoir, dits-erreurs. (Voy. *l'His-ikers*, par le P. Catrou,

D. L.

Voy. L'ÉCLUSE.

DES LOGES (PIERRE-E L'), docteur de Sor-Falaise en 1715, rem-à l'académie française, r un discours sur cette

maxime : *Il n'y a point de hasard pour un chrétien*. Trois ans après, il prononça le panégyrique de S. Louis en présence de cette compagnie. L'édition que l'abbé de l'Ecluse a donnée des Mémoires de Sully a plus contribué à le faire connaître, que tous les ouvrages sortis de sa plume : elle fut imprimée à Paris, sous la rubrique de Londres, 1745, 3 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12. On sait que quatorze ans après s'être retiré de la cour (c'est-à-dire en 1625), Sully s'occupa de ses *Economies* ou *Mémoires*. Il en fit, neuf ans après, imprimer sous ses yeux les 1^{re}. et 2^e. parties, dans lesquelles on trouve le récit de ce qui s'est passé de 1570 à 1610. C'est sur cette partie seulement que l'Ecluse a fait son travail. Dans l'ouvrage rédigé par Sully, c'est un des secrétaires de Sully qui est censé porter la parole, et qui raconte à Sully lui-même ce que Sully a fait ; de sorte que c'est à la seconde personne que parle l'auteur. Cette forme inusitée avait beaucoup d'inconvénients ; par exemple, lorsque dans ce récit survenait un discours adressé à quelques personnages ou à quelque assemblée, c'est à la seconde personne aussi qu'il est imprimé, ce qui dans l'esprit du lecteur, même le plus attentif, met quelquefois de la confusion. On peut reprocher au travail de Sully de manquer d'ordre ; le style en a vicilli ; il est, en général, lent, surchargé de parenthèses ou de phrases incidentes, et quelquefois obscur. L'abbé de L'Ecluse fit parler Sully à la troisième personne, comme César dans ses *Commentaires* ; il mit de l'ordre dans les récits, et revit le style, ou, pour mieux dire, fit une nouvelle rédaction. Il divisa son ouvrage en vingt-neuf livres, auxquels il en ajouta un trentième, dans lequel on expose le *Projet politique appelé*

communément le grand dessein de Henri IV. Enfin, comme dans les vingt-neuf livres il a conduit le lecteur jusqu'à la retraite de Sully, il termine son édition par un *Supplément à la vie du duc de Sully, depuis sa retraite*. Le nouvel éditeur, dit Drouet, a mis ces Mémoires en meilleur français et en meilleur ordre; mais s'ils ont gagné du côté de la forme, ils ont bien perdu du côté de la fidélité. L'abbé Sabatier le loue, au contraire, de la sagacité avec laquelle il redresse, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les erreurs dans lesquelles Sully a été entraîné par l'esprit de parti. L'abbé Montempois publia des *Observations sur la nouvelle édition des Mémoires de Sully, principalement pour ce qui concerne les jésuites, dans lesquelles on rectifie plusieurs faits qui les concernent sous le règne de Henri IV, roi de France, altérés dans cette nouvelle édition*, 1747, in-12, réimprimées avec des augmentations et une préface, par Goujet, 1762, in-12. Malgré les critiques élevées contre l'abbé de l'Ecluse, depuis son édition on n'a plus réimprimé les *Mémoires de Sully* dans leur ancienne forme. L'abbé Beaudou, qui avait annoncé en 1775 une édition du texte ancien, fut obligé de renoncer à cette entreprise après la publication des deux premiers volumes, tandis qu'il existe plusieurs réimpressions faites soit en France, soit en Angleterre, d'après l'édition de l'Ecluse. On doit distinguer surtout la réimpression de Londres, 1778, 10 vol. in-12, qui, outre les *Observations* de Montempois, contient 1°. *L'Esprit de Sully* (par M^{lle}. de St-Waast) et *L'Esprit de Henri IV* (par Prault). On vient de publier une réimpression de l'Ecluse, Paris, Costes, 1814,

6. vol. in-8°. (V. SULLY) de l'Ecluse mourut à Paris 1783.

ECOLAMPADE. Voyez LAMPADE.

EDEBALI (ÇEKIR) : Turks appellent aussi par ce Dibalig, naquit dans la Cas en 606 de l'hégire (1210-11). Après y avoir fait ses premières, il alla se perfectionner et suivre les cours des plus célèbres en théologie et autres sciences. Possesseur de richesses, et doué d'un caractère très libéral, il revint dans sa patrie un Tekke (monastère) dont il se constitua le chef par sa piété et la réputation de ses connaissances s'étendant dans toute l'Asie mineure, il devint bientôt le rendez-vous des dévots musulmans. Oul founder de l'empire turk, lui de fréquentes visites; ce fut guerrier vit le songe qui lui un grand empire; Edehali le qua, et lui donna en mariage Bala Khatoun, dont la beauté déjà captivé le cœur de ce jeune (Voy. OTHMAN.) Edehali en 726 de l'hégire (1326 de J. de cent vingt ans; sa fille et dre Othman le suivirent de l'au tombeau; la première et le second quatre mois mort.

EDELINCK (GÉRARD), vers en 1649, fut appelé par Colbert; il avait fait ses pas dans la carrière sous la de Corneille Gallé le jeune. porain des derniers élèves de de Rubens, ses ouvrages de la vigueur et de la touche que de ces artistes célèbres. gué, plus méthodique qu'eux

ux, il n'est pas moins savant ; si urche est plus calculée, son burin suave, plus argentin, ses estampes perdent rien, soit pour le dessin ou la couleur. Edelinck, déjà célèbre de son arrivée en France, s'y citationna encore à l'aide des avis itau et des Poilly. Sa *Sainte Famille*, d'après Raphaël, par laquelle buta en France, est un chef-d'œuvre qui de bonne heure lui acquit grande réputation. Cette estampe, recherchée des amateurs, s'est vendue avant la lettre, en Allemagne, pour 3,000 francs ; celle de la *Madeleine*, d'après Lebrun, également avant la lettre, est montée jusqu'à la fin de 1,000 francs. Cette estampe ainsi que sa *Famille de Darius* et *Christ aux Anges*, d'après le même, augmentèrent encore sa réputation. Edelinck a gravé un grand nombre de thèses, d'après Lebrun, un grand nombre de sujets d'histoire, parmi lesquels on distingue *S. Charles Borromeo*, aussi d'après Lebrun ; *Moïse et les tables de la loi*, d'après Raphaël ; le *Combat des quatre chevaliers*, d'après Léonard de Vinci, une *Épave* connue sous le nom de *La Pêcheuse*, d'après le Guide ; une *Scène de Famille de Darius*, d'après le même : cette estampe a été terminée par P. Drevet. Edelinck a gravé un grand nombre de morceaux d'après le Corrège, Piètre de Cortone, Michel de Troy, Vivien, Jouvenet et autres maîtres. Indépendamment de ces chefs-d'œuvre, on a de sa main une multitude de portraits, plus ou moins connus que les autres. Nous citerons ceux de Lebrun, de Desjardins, de Rigaud, de Colbert ; ceux de Louis XIV, de Fagon, du prince de Conti, du duc de Bourgogne, du duc de Noailles, de Santeuil et d'Armand d'Andilly. Mais ceux de Cham-

pagne et de Dilgerus surtout sont parfaits : le premier était son morceau de prédilection. Ce qui est le plus étonnant, c'est que, parmi la multitude d'ouvrages émanés de son burin, on n'en trouve pas un de médiocre. Né sans ambition, Edelinck demanda au roi, qui lui témoignait sa satisfaction de l'un de ses ouvrages, la grâce d'être reçu marguillier de sa paroisse, dignité réservée alors aux marchands et aux procureurs. Mais tant de travaux glorieux, un talent si rare ne pouvaient rester sans récompense aux yeux d'un prince juste appréciateur du mérite. Louis XIV le nomma chevalier de l'ordre de St-Michel, lui accorda le titre de graveur de son cabinet, titre auquel il joignit une pension et un logement à l'hôtel royal des Gobelins. L'académie de peinture l'admit aussi au nombre de ses conseillers. Un grand nombre d'hommes élevés en dignités, ou célèbres par leur mérite personnel, attachèrent un grand prix à avoir leurs portraits gravés par Edelinck, et le travail facile de cet artiste lui permit souvent de leur accorder cette satisfaction. Très peu de graveurs ont produit un aussi grand nombre d'ouvrages. Edelinck termina sa carrière le 2 avril 1707. Un burin brillant et moelleux, une touche large et savante, un dessin coulant et correct, caractérisent toutes les productions de cet artiste célèbre. Dans ses ouvrages, la pureté et la régularité des hachures ne nuisent point à leur souplesse, et ses estampes ont une suavité et un accord si parfait, qu'elles semblent des tableaux. Dans les estampes de ce maître, les tailles sont variées au degré seulement où elles doivent l'être pour faire sentir la différente nature de chaque objet, mais toujours sans altérer ni le trait ni la forme, et sans

détruire l'harmonie générale. Audran, quoique dans un autre genre, est le seul graveur qui puisse être mis en parallèle avec lui. Depuis plus d'un siècle qu'Edelinck est mort, quoique la France ait produit beaucoup d'habiles graveurs, l'on peut dire qu'il n'a point encore été remplacé. — Jean EDELINCK et Gaspard EDELINCK, ses frères, ont gravé aussi quelques morceaux : le *Déluge*, d'après Alexandre Veronèse, est de la main de Jean. On prétend que Gérard a beaucoup travaillé dans cette planche. — Nicolas EDELINCK, fils de Gérard, a gravé, à Venise, la *Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après le Corrège; *Vertumne et Pomone*, d'après J. Ranc, et divers autres sujets.

P—E.

EDELMAN (JEAN-FRÉDÉRIC), né à Strasbourg, le 6 mai 1749, a fait graver quatorze œuvres, consistant en sonates et concertos pour le clavecin. En 1782, il donna à l'académie royale de musique : *Ariane dans l'île de Naxos*, qui obtint beaucoup de succès. Démagogue forcené, il périt en 1794 avec son frère, sur l'échafaud, où il avait envoyé plusieurs victimes, et notamment le baron de Dietrich, son bienfaiteur.

F—L.

EDELMANN (JEAN-CHRISTIAN), fameux esprit-fort saxon, naquit à Weissenfels en 1698, et étudia la théologie à Iéna. Il fut long-temps incrédu, entre différentes sectes religieuses, mais se montra toujours l'adversaire du christianisme. Le comte de Zinzendorf le garda pendant un an auprès de lui; mais Edelmann, n'ayant pu sympathiser avec les hernutes, dont il se moquait, alla travailler pendant quelque temps à la traduction de la Bible que J.-Fr. Haug publiait à Berlebourg, et il y traduisit quatre des Epîtres de S. Paul. Il publia un livre intitulé : *Verités immo-*

centes (1), il cherchait à prouver le peu d'importance de toutes les religions. Les contradictions qu'il éprouva de tous côtés augmentèrent encore son acharnement. Il rejeta non seulement le sacrifice de Jésus-Christ, mais aussi sa doctrine, et fit de la raison une divinité. Il prétendait que cette raison était une portion essentielle de Dieu, dont elle ne différait en rien : qu'ainsi l'âme était une partie de la Divinité, et non seulement celle des hommes, mais aussi celle de tous les animaux. Aussi pendant très long-temps il se priva de manger de la viande, afin, disait-il, de ne manger aucune portion de la divinité. Ses principaux écrits sont : *Moïse démasqué* (1740), in-8°; *Christ et Bélial*, 1741, in-8°; *la Divinité de la Raison* (1742), in-8°. Ces ouvrages, tous en allemand, ont été imprimés (à ce qu'on croit) à Berlebourg, sans date. Après s'être fait chasser de Neuwied, de Brunswick, de Hambourg, etc., il obtint enfin la permission de vivre à Berlin, à condition de ne plus rien écrire et de rester tranquille. Il y mourut dans l'obscurité, le 15 février 1767, âgé de soixante-neuf ans. J.-Henri Praxip. a publié une *Notice sur la vie, les ouvrages et la doctrine d'Edelmann* Hambourg, 1753, in-8°; 2^e édition, augmentée, 1753, in-8°, en allemand. On y trouve aussi la notice des ouvrages écrits pour le réfuter.

G—T.

EDEMA (GÉRARD), peintre hollandais, que l'on croit né vers 1666 dans la province de Frise. Etant passé à Surinam dans l'intention d'y dessiner des insectes et des plantes, abandonna ce genre, qui lui parut trop borné, et se mit à dessiner des vues,

(1) *Uanschuldige IJ'ahrheiten*, ou 24 Thèses publiées de 1735 à 1741, in-8°.

is, etc. Parcourant ensuite les anglaises de l'Amérique, un nombre considérable de peignit même quelques tableaux à Loudres avec sa collection. L'attrait que ses tableaux, bien touchés et d'une bonne école, avaient pour les Anglais, les rendre très avantageusement; pour du vin nuisit à la formation de l'artiste, et même abrégé ses jours. On ne sait pas précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il était alors encore jeune.

D—T.

EDRUS (JORDAN), docteur en théologie et professeur à Upsal, né en 1611. Pendant qu'il faisait ses études à Upsal, il soutint, en présence de Christine, une thèse pour laquelle l'hébreu était la langue sacrée, et Stiernhielm se fit le rang pour soutenir que le gothique. La reine trouva l'argument si intéressant, qu'elle lui fit faire le recueil des arguments pour et contre, et de le lui donner avec soin. Ederus fit un voyage en Angleterre, et se fit les savants les plus distingués dans sa patrie, il fut, en 1659, pour enseigner la théologie à Upsal, et en 1661 il obtint le titre de docteur. Il mourut en laissant plusieurs ouvrages, auxquels nous remarquons: *Disputationes theol. de Christ. relig.*, Abo, 1664; *Epitome histor. ecclesiastica*, publié à Abo en 1664 par l'évêque Gezelius.

C—AU.

EDERUS (GEORGE), théologien allemand, né à Freysingen, fut onze fois recteur de l'université de Vienne, et obtint toute la confiance des empereurs Ferdinand, et Charles VI, pour les affaires ec-

clésiastiques. Il mourut le 19 mai 1786, après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, un grand nombre d'ouvrages, la plupart de controverse, dont quelques-uns peuvent encore être consultés avec fruit pour l'histoire du 17^e siècle de la Réformation. Nous n'indiquerons ici que les principaux: I. *Catalogus rectorum et illustrium virorum archi-gymnasii Viennensis*, Vienne, 1559, in-4^o, qui forme une histoire complète de l'université de Vienne, depuis l'an 1257. J. Litteu l'a continuée jusqu'à 1644; Paul de Sorbait jusqu'à 1670, et un anonyme jusqu'à 1693. Cet ouvrage est aussi quelquefois cité sous le titre de *Calendarium Ederianum*. II. *Œconomia Bibliorum, seu Partitionum theologicarum libri quinque, quibus sacræ Scripturæ dispositio in tabulis exprimitur*. Cologne, 1568, in-fol., plusieurs fois réimprimé. III. *Evangelische Inquisition*, etc., c'est-à-dire, Recherche évangélique de la vraie ou de la fausse Religion, Dillingen, 1575, in-4^o, 1^{re} partie. Cet ouvrage déplut à l'empereur Maximilien II, qui en fit confisquer les exemplaires, et témoigna son indignation à l'auteur. Il permit cependant l'impression de la II^e partie, sous ce titre: *Das Guldene Fliess*, ... etc., c'est-à-dire, la Toison d'or, ou forme de la primitive Eglise, prophétique et apostolique, Ingolstadt, 1579, in-4^o. IV. *Malleus Hæreticorum*, 2^e édit., ibid., 1580, in-8^o. — V. *Matrologia Hæreticorum, seu Summa hæreticarum fabularum*, ibid., 1581, in-8^o. — Wolfgang EDER, religieux augustin, de Vienne, a publié, dans le 16^e siècle, quelques ouvrages ascétiques, et a traduit en allemand la *Vie de S. François de Sales*, par Mampas du Tour, Munich, 1674, in-4^o. C. M. P.

EDGAR, 12^e. roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était fils d'Edmond I^{er}. Il fut placé sur le trône, à l'âge de seize ans, par les Anglais révoltés contre son frère Edwy. On lui donna d'abord la souveraineté des provinces du Nord. La mort de son frère le mit, en 959, en possession de toute la monarchie. Malgré sa grande jeunesse, il montra une grande capacité pour gouverner. Il prit de si sages mesures, en entretenant, dans le Nord de son royaume, des corps de troupes disciplinées pour contenir les Northumbriens et les Écossais, en soutenant une marine puissante à laquelle il ordonna de faire de temps en temps le tour de ses états, qu'il put, sans s'exposer à la moindre insulte de ses voisins turbulents, suivre ses inclinations pacifiques, et maintenir une police exacte dans ses états. Il sut tellement contenir dans le devoir tous les petits rois des îles voisines, qu'on rapporte, qu'étant à Chester, et voulant aller par eau à une abbaye célèbre, il obligea huit de ces rois tributaires à ramer, pour conduire sa barque sur la rivière de Dée. Edgar eut la prudence de s'attacher S. Dunstan, qu'il favorisa dans ses projets de faire remplir les places de l'Eglise par le clergé régulier. Il consulta, pour les affaires ecclésiastiques, et même pour la plupart des affaires civiles, les évêques qui étaient les amis de S. Dunstan; mais son caractère ferme l'empêcha de se laisser dominer par ces prélats. De cette manière il sut conserver la paix intérieure. Edgar ayant comblé les moines de faveurs, ils lui ont prodigué les éloges les plus pompeux pour ses vertus privées. Il est vrai qu'il fut brave, et ami de la justice; mais ses mœurs furent très dépravées. Il enleva d'un couvent Editha ou Wilfrida,

qui y était, et fut recouru à la violence pour faire consentir à ses désirs. Sur le point de se unir de ce crime, S. Dunstan le condamna à rester sept ans sans porter sa couronne. Il eut encore une maîtresse appelée Elfride, qui conserva son empire sur son cœur jusqu'à son mariage avec Elfride. Celle-ci était fille unique et héritière d'Olgar, comte de Devonshire. Elle avait d'abord été mariée à un gentilhomme, confident d'Edgar nommé Ethelwold. Envoyé par le roi pour s'assurer par le témoignage de ses yeux, si ce que l'on racontait de la beauté surprenante d'Elfride était réel, il en était devenu éperdument amoureux. Il fit au roi un rapport contraire à la vérité, et obtint son consentement pour demander pour lui-même la main d'Elfride, dont il représentait que l'immense fortune compensait pour lui l'irrégularité de ses traits. Mais bientôt Edgar, instruit de la perfidie d'Ethelwold, alla s'en convaincre par lui-même. La vue d'Elfride alluma dans son cœur la plus vive passion, et le désir de se venger d'Ethelwold. Il le poignarda de sa propre main, dans une partie de chasse, et épousa publiquement Elfride peu de temps après. Les historiens remarquent qu'Edgar attira un grand nombre d'étrangers en Angleterre et les y fixa par ses bienfaits; ce qui contribua, quoi qu'ils en disent, à polir les mœurs de ses sujets. Enfin ce royaume lui doit l'inappréciable bienfait de la destruction des loups. Il commença par faire donner assidument la chasse à ces animaux voraces, et lorsqu'il vit qu'ils se retiraient dans les montagnes du pays de Galles, il changea le tribut d'argent imposé par Adolstan aux princes gallois, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Edgar mourut en 975, à l'âge

de trente-trois ans. Il eut pour successeur son fils Edouard, né d'un premier mariage avec Ethelwède, fille du comte Odmer. Elle était morte après deux ans de mariage, en 963. Quelques auteurs ont prétendu, mais à tort, que cette union n'avait pas été reconnue pour bien légitime. E—s.

EDGAR ATHELING (c'est-à-dire vraiment noble), prince anglo-saxon, était fils d'Edouard, que Canut 1^{er}. avait envoyé, avec son frère, hors d'Angleterre (V. CANUT.) pour les faire périr. Edgar naquit en Hongrie. Son père, ayant été appelé en Angleterre comme héritier présomptif de la couronne, par Edouard le confesseur, mourut peu de temps après son arrivée, en 1057. Au décès d'Edouard, en 1065, Edgar, trop jeune encore, ne put faire valoir ses droits au trône; il fut à peine question de lui, et il n'y eut aucune tentative pour l'opposer à Harald. Ce monarque conçut si peu d'inquiétude du caractère d'Edgar, qu'il le nomma comte d'Oxford. Cet honneur lui fut confirmé par Guillaume-le-Conquérant, qui affecta de le traiter avec toute la tendresse qu'il se piquait de conserver au neveu d'Edouard son bienfaiteur. Cependant Edgar, en garde contre les caresses de Guillaume, se laissa persuader, en 1068, par des seigneurs mal intentionnés pour le roi, de s'enfuir en Ecosse avec ses deux sœurs, Marguerite et Christine. Ces illustres fugitifs furent bien accueillis par Malcolm III, qui bientôt après épousa Marguerite. L'année suivante, Edgar parut en Angleterre et parvint à soulever le Northumberland. Son parti vaincu, il fut poursuivi, et se retira de nouveau en Ecosse. Mais, las de mener une vie fugitive, et n'espérant aucun succès d'une nouvelle tentative, il se soumit de lui-même, en 1070. Guillaume le

reçut avec bonté et lui assigna un revenu considérable. Depuis ce moment, Edgar vécut tranquille à la cour. Il accompagna Guillaume dans un voyage en Normandie, en 1083, et obtint de lui la permission d'aller en pèlerinage à la Terre-Sainte. Sous le règne de Guillaume-le-Roux, il commanda, en 1097, une petite armée qui alla rétablir, sur le trône d'Ecosse, Edgar son neveu. Il mourut dans un âge très avancé, après avoir mené une vie peut-être plus heureuse que s'il eût occupé le trône auquel sa naissance l'appelait. En lui s'éteignit la ligne masculine des rois anglo-saxons; mais cette maison régna par la suite sur l'Angleterre. Marguerite, sœur d'Edgar, eut de Malcolm, entr'autres enfants, Mathilde, qui, lors des troubles survenus à la mort de son père, fut amenée en Angleterre. Henri 1^{er}, fils de Guillaume-le-Conquérant, et qui monta sur le trône en 1100, épousa Mathilde. Cette alliance lui concilia l'affection de ses sujets anglo-saxons, flattés de voir le sang de leurs princes uni à celui de leurs nouveaux souverains. Mathilde eut une fille du même nom, mariée en secondes noces à Géoffroi, comte d'Anjou, père de Henri II, premier roi de la maison des Plantagenet. E—s.

EDGAR, roi d'Ecosse, neveu du précédent, était fils de Malcolm III. A la mort de son père, en 1095, Edgar son oncle le fit venir en Angleterre avec ses cinq frères pour les dérober aux embûches de Donald VIII. Ce roi ayant pour la seconde fois mécontenté ses sujets (Voy. DONALD VIII), ils mandèrent à Edgar de venir s'asseoir sur le trône qui lui appartenait, et que dès qu'il se montrerait sur la frontière du royaume, un puissant parti se déclarerait en sa faveur. Ces promesses ne furent pa-

vaines ; Donald fut abandonné dès qu'Edgar parut en 1197. Celui-ci fit la paix avec Guillaume le Roux , et conclut le mariage de Mathilde sa sœur avec Henri, successeur de Guillaume. Son règne fut paisible; il se fit chérir de ses sujets , et mourut en 1107. Il eut pour successeur son frère Alexandre 1^{er}. E—s.

EDITHE (Ste.), fille d'Edgar, roi d'Angleterre, et de Wilfrida (*V. EDGAR*), fut élevée dans le monastère de Wilton par sa mère, qui lui inspira de bonne heure l'amour de la retraite. Elle prit l'habit de religieuse à l'âge de quinze ans, des mains du saint évêque Elthwold , et se consacra dès ce moment à l'exercice des devoirs les plus pénibles de la vie monastique. Sa charité pour les pauvres était immense; elle leur prodiguait les consolations, leur procurait des secours et les soignait même dans leurs maladies. Elle refusa plusieurs riches abbayes, préférant continuer d'obéir à sa mère plutôt que de commander ailleurs. Après la mort de son frère Edouard , assassiné par les ordres d'Elfride, sa belle-mère, on lui offrit la couronne d'Angleterre : mais elle persévéra dans la résolution de passer sa vie loin du monde. Ste. Edithe mourut vers l'an 984 , à l'âge de vingt-trois ans , et fut inhumée dans l'église qu'elle avait fait bâtir sous l'invocation de S. Denis. On célèbre sa fête le 16 septembre. Un moine nommé Goscelin ou Goscelin a écrit sa vie; elle a été publiée par Surius, par Mabillon et enfin dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Mabillon remarque que trois autres princesses du nom d'Edithe ont embrassé la vie religieuse à la même époque, et que la conformité du nom laisse une grande incertitude sur les faits qui peuvent

concerner l'une d'elles particulièrement. W—s.

EDME ou EDMOND (St.-) fit d'Edouard Rich et de Mathilde, saquit en Angleterre, dans la petite ville d'Abington, près de la Tamise, à environ deux lieues d'Oxford. Son père se retira du monde à bonne heure, et se fit religieux à Evesham; Sa mère, qui était d'une haute piété, continua l'éducation de ses nombreux enfants. Edmond et Robert son frère furent envoyés à Paris, pour y faire leurs études. Mathilde mit dans leur paquet deux cilices, leur recommandant de les porter deux ou trois fois la semaine. Edmond alla en Angleterre recevoir les derniers adieux d'une mère aussi sainte, Edmond revint à Paris continuer ses études, enseigna les humanités et les mathématiques dans un des collèges de cette ville, sans cesser de se livrer à tous les exercices de la piété; il assistait toutes les nuits à matines, à St-Merry. Il fallut faire violence à son humilité pour lui conférer le grade de docteur. Les prédications qu'il fit dans la capitale de la France produisirent le plus grand effet. On distingue parmi ceux qu'il convertit, Guillaume Longuépée, comte de Salisbury, et Etienne qui devint depuis abbé de Clairvaux et fonda à Paris le collège des Bernardins. Ayant quitté la France, il se retira à Oxford, et fut trésorier de l'église de Salisbury; il continua ses prédications. Le pape, informé des succès de notre saint, le chargea de prêcher la croisade. Quelques années après, Grégoire IX, d'accord avec le clergé et le peuple de Cantorbéry, l'appela à son insu, sur le siège de cette ville. Edmond surpris autant qu'affligé de cette nouvelle, fit tout ce qu'il put pour éviter une telle dignité; il l'accepta enfin

issance et fut sacré le 2 avril ses vertus qu'il montra comme que ne le mirent point à l'abri sécutious. Henri III, roi d'Angleterre, exigeant de ses sujets et des évêques en particulier, des impositions, pour réparer ses dépenses, laissait en outre vaquer les évêques, afin de s'en approprier les bénéfices. Grégoire IX envoya à notre roi la bulle qui l'autorisait à pourvoir les évêchés et aux autres bénéfices après six mois de vacance. Il fit révoquer cette bulle; le roi survint lui-même aux bénéfices mais jusqu'à trois cents italiens. Il ne voulant point tolérer de ces abus, vint secrètement en Angleterre; il fut très bien accueilli à la cour de St. Louis, qui reçut, avec sa bénédiction du saint prélat, se retira à l'abbaye de Fécamp, et alla, pour changer d'air, à la Roche de Soissy, près de Provins, où mourut le 16 novembre 1242. Ses os furent transférés à Pontigny, et il est appelé depuis St.-Edme ou Edmond de Pontigny. On a de ce saint plusieurs ouvrages : un livre des *Constitutions*, divisées en 36 canons, la meilleure édition est celle que nous a donnée dans sa collection *Constitutiones d'Angleterre et d'Irlande Speculum ecclesie* (miroir), imprimé dans le tome 3 de la *Bibliothèque des Pères*; plusieurs manuscrits contenant des prières et dissertations sur les sept péchés du décalogue, sur les sept vertus.

C—r.

EDM, ou EADMER, savant ecclésiastique anglais, de la congrégation de Cluni, disciple de St. Anselme, archevêque de Cantorbéry, mort vers la fin du onzième et au commencement du douzième siècles. Il

était abbé du monastère de St. Alban lorsque Alexandre I^{er}, roi d'Ecosse, l'appela auprès de lui en 1120, pour l'élever au siège épiscopal de St. André; mais le lendemain de son élection, il s'éleva un différend entre lui et ce prince, jaloux de ses prérogatives. Edmer ne voulait être sacré évêque que par l'archevêque de Cantorbéry; le roi prétendait que l'évêché de St. André ne dépendait que de lui seul. Les choses s'aggravèrent tellement qu'Edmer retourna en Angleterre après avoir renvoyé à Alexandre son anneau pastoral. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir ainsi abandonné son siège; il écrivit en 1122 pour y rentrer des lettres de soumission au roi, mais inutilement; le roi se montra inflexible. On a peu de détails du reste de la vie d'Edmer; il mourut, selon Fabricius, l'an 1157. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été conservés, entre autres une histoire de son temps, de 1066 à 1122, sous le titre de *Historia novorum*. Cet ouvrage intéressant et qui, au jugement du lord Lyttelton (*Vie de Henri II*), n'est pas dépourvu d'élégance dans le style, a été publié avec des notes par Selden (Londres, 1625, in-fol.), et a été réimprimé en 1675 avec les Œuvres de St. Anselme, par le bénédictin Gerberon. On peut voir dans Fabricius (*Bibl. med. et inf. lat.*) les titres des autres ouvrages d'Edmer; les plus importants sont les *Vies* de St. Anselme, de St. Dunstan, de St. Wilfrid et autres. On les trouve dans le St. Anselme de dom Gerberon, dans Mabillon (*Act. bened. sæc. III*), et dans l'*Anglia sacra* de Warthon.

X—s.

EDMOND (S.), roi des Est-Angles, dans la Grande-Bretagne, fut, à l'âge

de quinze ans, placé sur le trône de ses ancêtres, le jour de Noël, 855, et se montra bientôt le modèle des bons rois, par son amour pour la justice, par son aversion pour les flatteurs, par la pureté de ses mœurs, sa piété et sa charité inépuisable envers les pauvres. Il y avait quinze ans qu'il rendait ses sujets heureux, lorsque deux princes danois, Hingnar et Hubba, vinrent fondre sur ses états, malgré la foi des traités antérieurs qui devaient en garantir la sûreté, et y commirent toutes sortes d'excès. Edmond, d'abord vainqueur à Thetfort, fut obligé de céder à des forces supérieures, et de se replier vers son château de Framlingham, dans la province de Suffolk. Là il reçut des barbares plusieurs propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient contraires à la religion et aux intérêts de ses sujets. Investi à Hoxon, sur la Waveney, il fut fait prisonnier, chargé de chaînes et conduit à la tente du général ennemi. Il rejeta encore, malgré les tourments et les outrages, les propositions qui lui avaient été faites, et fut condamné par Hingnar à perdre la tête; ce qui arriva le 20 novembre 870. Les barbares abandonnèrent son corps sur la place et allèrent enterrer sa tête dans un bois; mais elle a depuis été retrouvée et exposée avec le corps à la vénération publique, à St.-Edmundsbury. Les rois d'Angleterre, et en particulier Henri VI, ont témoigné un grand respect pour S.-Edmond, qui est qualifié martyr, et dont le nom, malgré la réforme, se trouve encore dans la nouvelle liturgie anglicane.

C—T.

EDMOND I^{er}, neuvième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, était l'aîné des fils légitimes d'Edouard l'Ancien, et succéda à son frère Adels-tan, en 941. Les commencements de

son règne furent dés par les Nor-mans, qui gagnaient sans cesse le terrain. Edmond les osa tellement en se présentant dans leur pays à la tête d'une armée qu'ils eurent recours aux soumissions les plus humbles pour le fléchir, et pour gage de leur obéissance offrirent d'embrasser le christianisme. Edmond se défiant de cette conversion forcée, transféra ailleurs une colonie de danois établis dans cinq villes de Mercie, parce qu'ils profitaient toujours des moindres troubles pour introduire les rebelles ou les étrangers dans le cœur du royaume. Il ôta aussi la principauté de Cumberland aux Iréons, pour la donner à Malcolm, roi d'Écosse, à condition de lui en faire hommage, et de protéger le Nord contre les incursions des Danois. Les vertus, l'habileté, la puissance, la tempérance d'Edmond, lui promettaient un règne long et heureux. Tout-à-coup un accident funeste mit fin à son existence. Un jour qu'il célébrait une fête dans le comté de Gloucester, en 946, indigné de voir assis, à une des tables, un scélérat nommé Léof, banni pour ses crimes, il lui ordonna de sortir. Ce misérable refusa d'obéir. Edmond, irrité, se jeta inconsidérément sur lui et le saisit aux cheveux. Léof tira un poignard et frappa Edmond qui mourut à l'instant, jeune encore et dans la sixième année de son règne. Il eut pour successeur son frère Edred, parce que les enfants mâles qu'il avait étaient encore en bas âge. Ce fut sous le règne d'Edmond que la peine capitale fut infligée pour la première fois. Ce prince ayant remarqué que les amendes étaient des punitions trop douces pour les hommes convaincus de vol, parce qu'ils n'avaient généralement rien à perdre, il ordonna que, dans les bandes de voleurs, le plus

serait pendu. Cette loi fut reconnue comme excessivement sévère, E—s.

MOND II, surnommé *Côte-r*, quinzième roi d'Angleterre, dynastie saxonne, succéda à son père Ethelred II, en 1016, dans un état où l'état était attaqué par les Danois et déchiré dans l'intérieur. Pendant la vie de son père, il s'était distingué par sa valeur contre les ennemis du royaume. Après avoir réuni ses troupes, il marchait à leur tête contre Edric, duc de Mercie, son beau-père, lorsqu'il eut avis que celui-ci avait tenté de se saisir de sa personne et de le livrer aux Danois ou pour le trahir. Edric, voyant ses projets déjoués, passa chez les ennemis. Sa fortune se dissipa. Edmond, bien que se laissant décourager par ce revers, leva de nouvelles forces, et put recevoir de secours de son père qui n'osa pas sortir de Londres, mais se réfugia dans l'Humber et s'avança vers le nord de l'Angleterre. Mais les habitants de plusieurs comtés refusèrent de joindre à lui contre l'ennemi commun, qui saccageait les comtés. Le refus d'Ethelred rendit vains les préparatifs d'Edmond. Ce prince, privé de tous les moyens de soutenir ses soldats, les voyait commettre presque autant de dégâts que les ennemis. Après avoir fait verser le sang en quelques expéditions infructueuses, il revint à Londres; son père mourut. Une partie de la noblesse se déclara pour lui, une autre partie, presque tout le clergé allèrent lui rendre leurs soumissions à Canut, roi de Danemark. Edmond pensa que son seul moyen de sauver le royaume était de marcher aux ennemis. Il fit appel à Gillingham, dans le Dorset. Cet avantage lui donna les moyens d'augmenter ses troupes. Dé-

terminé à décider dans une affaire générale du sort de la couronne, il présenta la bataille aux ennemis à Sherbourn, dans le Gloucestershire. La fortune s'était déclarée pour lui, lorsque le traître Edric coupa la tête d'un homme qui ressemblait beaucoup à Edmond, la mit au bout d'une pique, et la montrant aux Anglais, leur cria de songer à la retraite puisqu'ils avaient perdu leur roi. Ce stratagème produisit l'effet qu'il en attendait. Cependant Edmond, instruit de la fuite de ses soldats, ôta son casque, se fit voir à eux, et les ramena au combat; mais tout ce que sa valeur et son activité purent faire, fut de laisser la victoire incertaine. Il alla ensuite dans le Wessex pour recruter son armée. Edric vint l'y trouver, en obtint le pardon de ses crimes. Bientôt il donna une nouvelle preuve de sa perfidie en passant dans les rangs ennemis dès le commencement d'une action qui eut lieu à Assington, dans la comté d'Essex. L'infatigable Edmond rassembla encore une armée. De nouveaux combats attestèrent sa valeur et son inépuisable fécondité en ressources; mais les Danois et les Anglais étaient également fatigués et épuisés par une guerre sanglante. Les deux rois se trouvaient chacun avec leur armée sur les bords opposés de la Saverne, et allaient encore tenter le sort des armes. Quelques auteurs ont écrit qu'Edmond proposa à Canut de terminer leurs différends par un combat singulier, et que le monarque Danois refusa. Quoi qu'il en soit, on les obligea d'en venir à un accommodement. Ils conclurent un traité par lequel ils partagèrent le royaume. Canut se réserva la partie du nord, celle du midi fut laissée à Edmond. Ce dernier ne survécut qu'un mois à la paix. Il fut assassiné à Londres, vers la fin de no-

vembre 1017, par deux chambellans que l'on supposa corrompus par le maître Edric. Le chemin au trône fut ainsi ouvert à Canut. Le surnom de *Côte-de-Fer*, fut donné à Edmond autant par son intrépidité que pour sa force corporelle. Il était grand, bien fait, d'un caractère aimable et digne de vivre dans des temps plus heureux. Il laissa deux enfants en bas âge (*V. CANUT.*). E—s.

EDMOND PLANTAGENET DE WOODSTOCK, comte de Kent, était fils d'Edouard I^{er}, roi d'Angleterre. Quelques différends s'étant élevés entre ce pays et la France, en 1324, son frère, Edouard II, l'envoya à Paris pour tâcher d'accommoder ces difficultés. Le comte de Kent convint d'un traité ; mais Edouard refusa de le ratifier, puis il chargea son frère du commandement de la Guienne, attaquée par les Français. Il lui donna cependant si peu de troupes, qu'il n'osant tenir la campagne, le comte de Kent se renferma dans la Réole, où il fut enfin obligé de capituler. Mené à Paris, il y était encore lorsqu'Isabelle, femme d'Edouard, sut l'engager à favoriser l'invasion qu'elle projetait en Angleterre. Comme Edmond était vertueux, mais faible et crédule, elle n'eut pas de peine à lui persuader que l'unique but de son entreprise était l'expulsion des Spenser, favoris du roi. Le comte de Kent, à son arrivée en Angleterre, engagea le comte de Norfolk, son frère aîné, à entrer dans le complot, et lorsque la reine débarqua, ils la joignirent avec toute leur suite. Le comte de Kent, secondé par des renforts, poursuivit ensuite vivement Edouard jusqu'à Bristol ; puis il concourut à prononcer la déchéance, et lorsque le prince de Galles fut déclaré roi, le comte de Kent eut par-là la régence. Cependant

le rôle qu'il avait joué dans la déposition de son frère lui inspira des remords ; il se joignit au parti content de la reine, publia un manifeste. On prévint une révolte ouverte ; mais Isabelle et Mortimer, comte de la Marche, son favori, se déclarèrent contre les mécontentes. Ils choisirent pour victime le comte de Kent, qui ne prenait pas assez de soin de se faire pardonner son chagrin qu'il ressentait de tout voir. Pour le perdre, ils imaginèrent un piège si extraordinaire qu'il fallut dans Edmond une grande simplicité d'esprit pour s'y laisser prendre. Quoiqu'il eût assisté avec sa femme aux funérailles d'Edouard II, à bout de lui persuader qu'il vivait encore, et que le bruit de sa mort n'avait été publié que pour venir les mouvements que sans pourraient exciter. Alors le comte de Kent résolut de tirer son oncle de sa captivité. N'ayant pu obtenir du prétendu gardien la permission, il remit à ce dernier une lettre dans laquelle il assurait qu'Edouard II allait travailler à lui procurer la liberté. Cette lettre, portée à la reine, servit à accuser le comte de Kent auprès du roi, en lui exagérant les dangers que lui faisaient courir les intrigues de son oncle. Dès qu'elle eut obtenu le consentement d'Edouard, fit arrêter le comte. Les barons, par les instruments des volontés de la commune, le condamnèrent en parlement le 19 mars 1327, à perdre la vie et ses biens. Isabelle et Mortimer, craignant la clémence d'Edouard pour son oncle, pressèrent l'exécution de la sentence, et dès le lendemain ils firent pendre le comte prisonnier au supplice. « N'oubliez pas, » dit Hume, « il était si généralement aimé du peuple, et l'on plaigndrait sa mort avec une si touchante douleur. »

l'on avait aisément trouvé des pour le juger, on eut beaucoup à lui trouver un bourreau, nuit vint avant que l'on pût y r. » La confiscation des biens d'Edmond alla enrichir le fils cadet, et contribua à fortifier ce qui éclata enfin contre cet favori. Un des griefs qu'on eut alors, fut d'avoir, par ses machinations, fait perdre la comte de Kent, dont la méritait réhabilitation. E—s.

MOND DE LANGLEY, comte de Cambridge, et duc de York, tige de la maison de Lancastre, était le quatrième d'Edmond III. Durant la vie de ce prince, il montra beaucoup de bravoure dans la guerre contre la France, et fut la minorité de Richard II, où, en 1399, il fut, conjointement avec le duc de Lancastre, son frère, chargé de la régence et de l'administration des affaires. Malgré son caractère indolent et peu de génie, il ne put échapper aux soupçons de Richard qui lui supputa de mauvais desseins contre sa vie. Il se retira de la cour avec le duc de Lancastre, acte de prudence qui évita peut-être le triste sort de son frère le duc de Gloucester. Le duc de Lancastre, en agissant ainsi, empêcha de se donner à la cour les éléments nécessaires pour s'opposer à la puissance arbitraire dont le prince s'était emparé, et ce prince ne tarda pas à reconnaître que son oncle ne pouvait pas être pour lui un homme utile. Il lui laissa la régence du royaume quand il partit pour l'Irlande. Le duc de York eut reçu la suite du soulèvement effectué par son neveu, le duc de Lancastre, et fut obligé de débarquer en Angleterre, où le conseil imprudent qui lui conseilla de quitter Londres, ce qui fut la cause de ses affaires du roi dans cette

ville. Une armée de quarante mille hommes qu'il rassembla assez promptement à Saint-Albans lui fut peu utile pour défendre les intérêts de Richard. Il la trouva sans zèle pour sa cause, sans amour pour sa personne, et plus disposée à passer du côté des rebelles qu'à les combattre. Il écouta donc volontiers les propositions du duc de Lancastre, et les deux armées se réunirent. Dans le parlement qui fut ensuite ouvert à Londres, en 1399, on suivit l'avis qu'il ouvrit, et qui était que Richard résignât sa couronne, que le parlement procédât à sa déposition, et qu'enfin le trône déclaré vacant, fût adjugé au duc de Lancastre. Edmond fut fidèle à ce prince déclaré roi sous le nom de Henri IV, bien loin de prévoir que la rivalité de leurs deux maisons remplirait l'Angleterre de troubles et de carnage. Il mourut en 1402. Il laissa de sa femme Isabelle fille de Pierre roi de Castille, Edouard homme abominable, tué à la bataille d'Azincourt, et Richard grand père d'Edouard IV et de Richard III. E—s.

EDMONDES (sir THOMAS), habile négociateur anglais, naquit à Plymouth dans le Devonshire. Un de ses parents, contrôleur de la maison d'Elisabeth, l'introduisit à la cour; et le secrétaire d'état, sir Francis Walsingham, ayant eu occasion d'apprécier sa sagacité et ses talents, le fit nommer à diverses ambassades. Cette carrière ne fut pas d'abord favorable à sa fortune. Elisabeth pensait, sans doute, que le mérite personnel de son ambassadeur n'avait pas besoin d'être relevé par l'éclat de la représentation. Le traitement d'Edmond, lorsqu'il résidait à la cour de France, n'excédait pas vingt schellings; de sorte qu'il fut plus d'une fois obligé d'avoir recours à la bourse

d'un de ses compatriotes, pour suffire même à son entretien. On voit par une lettre qu'il écrivait, à cette époque, au lord trésorier, qu'il n'avait pas le moyen de se donner un habit décent pour se présenter dans la bonne compagnie. C'est à la suite de cet humble exposé que la reine lui accorda l'emploi de secrétaire pour la langue française. En 1599, il fut envoyé à Bruxelles auprès de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, avec des instructions pour traiter de la paix, et fut un des commissaires désignés pour conclure le traité de Boulogne. Il fut nommé ensuite l'un des secrétaires du conseil privé. Jacques I^{er}, le créa chevalier, et l'employa également dans plusieurs négociations difficiles. Il le fit conseiller privé, en 1616 contrôleur, et en 1618 trésorier de sa maison. Sir Thomas Edmondes représenta l'université d'Oxford dans les deux premiers parlements assemblés sous le règne de Charles I^{er}. Après une dernière ambassade en France, où il apporta, en 1629, la ratification royale du traité de paix récemment conclu avec Louis XIII, il se retira entièrement de la scène des affaires publiques. Il mourut en 1639. On a fait l'éloge de son caractère, intègre, ferme et courageux, fait pour soutenir la dignité du souverain qui l'employait. Telle était la crainte qu'avait inspirée à la cour de France l'expérience de son habileté dans les négociations, que les ministres employaient tous leurs moyens pour empêcher qu'il ne fût nommé ambassadeur près de cette cour, et avaient dans cette vue l'adresse de lui faire donner d'autres emplois. C'est ce qu'atteste une lettre adressée alors par un ministre de France à un ambassadeur français en Angleterre. Sir Thomas Edmondes

montra beaucoup d'énergie dans parlement; mais ses principes sévères ne firent, à ce qu'il paraît, qu'aggraver la faction; et il est vraisemblable qu'il n'aurait fait qu'ajouter, par sa ruine, au nombre des victimes de la guerre civile, s'il n'avait pas eu le bonheur de mourir peu de temps avant cette triste époque de l'histoire. Le recueil que le docteur Birch a publié, en 1749, in-8°, sous le titre de *Faustique des négociations entre le cours d'Angleterre, de France, de Bruxelles*, de 1592 à 1617, est une suite d'extraits de 12 vol. in-fol. des lettres et papiers de sir Thomas Edmondes. On trouve aussi plusieurs de ses lettres dans le *Mémorial des affaires d'état*, publié par Edm. Sawyer, 5 vol., Londres, 1725.

S—D.

EDMONDES (sir CLÉMENT), fils de sir Thomas Edmondes, et né en 1566, occupa divers emplois dans l'état, tels que ceux de maître des requêtes et de clerc du conseil, et fut créé chevalier en 1617. Politique et militaire également habile, il fut aussi versé dans les sciences et dans les arts. Il mourut en 1622. On a de lui des *Observations sur les commentaires de César*, en trois parties publiées successivement à Londres in-fol., en 1600 et 1609; réimprimées en 1677, précédées d'une Notice sur la vie de César, et suivies d'un huitième commentaire par Hirtius Pansa.

X—s.

EDMONDS (ELIZABETH), née à Chester en Angleterre, se rendue célèbre pour avoir sauvé à leur perte les protestants d'Irlande sous le règne de Marie. Cette princesse avait chargé le docteur Cole, catholique fougueux, de porter en Irlande l'ordre de chasser les protestants de cette île. Cole, arrivé à Chester,

l'auberge où il était descendu, de cette ville, et frappant de son une boîte qu'il lui montra : « lui dit-il, un ordre de notre une souveraine pour débarquer l'Irlande des hérétiques. » assié avait porté Elizabeth Ed- protestante zélée, à venir à de la chambre écouter ce qui t. Lorsque Cole reconduisait, elle se glissa dans l'appar- ta de la boîte la lettre pa- la reine, et lui substitua un rtes sur lequel elle retourna le : trefle. Cole aborda heureuse- Dublin le 4 octobre 1558, de suite au château, fit con- le conseil, et après avoir dans ars étudié préparé l'assemblée t de sa mission, il remit la nonçant qu'elle contenait les de la reine. Le secrétaire du ouvre la boîte, et n'y trouve rieux jeu de cartes avec le trefle par dessus. La surprise rale, Cole protestait qu'il avait lettre de la propre main de la l ne pouvait concevoir com- e métamorphose si singulière pérée. « C'est bon, c'est bon, vice-roi, retournez en Angle- , chercher une autre lettre pa- ; en attendant, nous mèlerons rtes. » Cole, de retour auprès ie, obtint de nouveaux ordres rda mieux ; mais tandis qu'il Holyhead à attendre un vent e, on apprit la mort de la t l'avènement au trône de sa isabeth. Alors Cole rebroussa, se doutant bien que sa lettre était comme non avenue. re Edmonds ne commença à le sa supercherie, qu'après la e Marie ; bientôt la nouvelle ndit partout. Lord Fitzwalter d'Irlande passant par Chester

à son retour en Angleterre, apprit de l'hôtière Edmonds toutes les particularités de l'aventure, et les raconta à la reine à qui le tour plut si fort, qu'elle accorda à cette femme une pension annuelle de quarante livres sterling. E—s.

EDOUARD, l'ancien, septième roi d'Angleterre de la dynastie Saxone, était fils d'Alfred-le-Grand, auquel il succéda en 900. A peine monté sur le trône, il se le vit disputer par Ethelwald, son cousin germain, et fils d'Ethelbert. Ethelwald, intimidé par les forces considérables qu'Edouard mena contre lui, s'enfuit en Normandie. Il passa ensuite dans le Northumberland, dont les peuples se déclarèrent en sa faveur. Les Danois se joignirent aussi à lui, et l'Angleterre fut menacée d'être de nouveau déchirée par ces troubles cruels dont la valeur et la prudence d'Alfred venaient à peine de la délivrer. Les rebelles saccagèrent plusieurs provinces de l'occident, et se retirèrent pour éviter la rencontre d'Edouard qui s'avancit contre eux à la tête d'une armée formidable. Ce prince ne voulant pas avoir fait des préparatifs inutiles, alla répandre parmi les Estangles la même désolation qu'ils avaient portée dans ses provinces. Rassasié de vengeance et chargé de butin, il ordonna de faire retraite ; mais les peuples de Kent, avides de pillage, restèrent derrière lui : cette désobéissance, peu étonnante dans ce siècle de confusion, fut par la suite, heureuse pour Edouard. Les Danois éprouvèrent de la part de ce corps une résistance vigoureuse ; ils achetèrent l'avantage de garder le champ de bataille, par la perte de leurs plus braves officiers, et entre autres par celle d'Ethelwald. Edouard, délivré de ce dangereux concurrent, fit la paix à des conditions très favorables. Il res-

taient à soumettre les Northumbriens qui, secourus par les Danois dispersés dans la Mercie, infestaient continuellement le cœur du royaume. Edouard les défait à Tattenhal dans le Staffordshire où ils s'étaient avancés, croyant toutes les forces de ce prince embarquées sur la flotte qu'il avait envoyée pour les attaquer par mer. Il reprit le butin dont ils s'étaient emparés, et les poursuivit jusque dans leur pays. Tout le reste de son règne fut une suite de victoires sur les ennemis du royaume. Il s'occupa aussi de mettre les villes en état de défense, soumit plusieurs colonies de Bretons, s'empara du Northumberland, et força les Ecossais à lui donner des marques d'obéissance. Il avait été secondé dans ses exploits glorieux par sa sœur Ethelflede veuve d'Ethelbert comte de Mercie. (*Voyez* ETHELFLEDE). Edouard finit ses jours en 925. Il avait été aussi vaillant et aussi puissant qu'Alfred, mais il lui fut bien inférieur en savoir. On lui attribue cependant la fondation de l'université de Cambridge. Il eut de ses deux mariages quatre fils et sept filles. Ogine, la seconde, épousa Charles-le-Simple, roi de France, et Adélaïde, la quatrième, Hugues-le-Grand, comte de Paris. Elle mourut sans postérité. Les fils légitimes d'Edouard étant trop jeunes, il eut pour successeur Adelstan son fils naturel. E—s.

EDOUARD - LE - MARTYR, âgé seulement de quinze ans, remplaça sur le trône d'Angleterre son père Edgar, mort l'an 974. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à s'y asseoir. Il était né d'un premier mariage du feu roi avec la fille du comte d'Ordmer; mais Edgar avait épousé, en seconde noces, Elfrida fille d'Olgar, comte de Devonshire, femme ambitieuse, hardie, altérée de pou-

voir et capable de tout pour assouvir ses enclins. Elle ne fit pour annuler le premier mariage d'Edgar, et mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle lui avait donné, d'autant plus qu'elle eût régné elle-même sous le nom de cet enfant à peine parvenu à sa 7^e année. Edouard fut défendu par sa possession, par le testament de son père, par son âge, par le vœu de la noblesse, par la terreur qu'inspirait le caractère d'Elfrida, surtout par le respect attaché à celui du saint archevêque Dunstan, qui, certain de trouver dans Edouard un protecteur de la vie religieuse et de l'ordre monastique, se hâta de lui donner l'onction sainte dans l'église de Kingston, et dès-lors la question fut décidée irrévocablement. D'inimitiés querelles entre le clergé séculier et régulier, de fausses accusations, de fausses apologies, de faux miracles remplirent ce règne qui ne dura que quatre ans, et, comme si dit Hume, la vie de ce monarque n'eut de remarquable que sa mort. Dans l'aimable innocence de la jeunesse la plus pure, et aussi incapable de soupçonner le mal que de le commettre, Edouard avait pardonné à l'égarement d'une mère tout ce qu'elle avait osé Elfrida pour lui ravir la succession au trône. Il ne pouvait pas croire qu'elle se souvint de ce qu'il avait consenti à oublier. La veuve de son père obtenait de lui des marques de respect, et son frère enfant était l'objet de ses plus tendres caresses. Un jour qu'il chassait dans une forêt du Dorsetshire, il s'égarait. Après avoir long temps erré, seul, accablé de lassitude, tourmenté par la soif, il aperçut un château, reconnut celui de la reine et de sa belle-mère, et se hâta d'y arriver. Elle le vit venir de loin, sans suite,

lieu des bois, dans un séjour
re, où personne n'obéissait qu'à
mais encore elle ne l'avait ren-
ainsi. Elle alla le recevoir à la
du château. Il demande impa-
ient à étancher sa soif. On lui
sta une coupe, et dans l'instant
la portait à ses lèvres, un ser-
d'Elfrida le poignarda par der-
Le mouvement qu'il fit en se
et frapper enfonça son éperon
le flanc de son cheval. L'animal
le lui s'emporta à travers la forêt.
affaibli par la perte de son sang
étendu sur la terre; un de
eds resta engagé dans l'étrier;
val se précipita plus violemment
e; le malheureux prince expira
déchiré: on le découvrit à la
de son sang, et on l'inhumait sans
e à Wareham. La coupable El-
recueillit le fruit de son crime.
rit son fils Ethelred régner pour
lheur de l'Angleterre. Elle bâtit
monastères, crut qu'elle expiait
aricide, ne put pas même faire
x foi à ses remords, vécut et
ut objet de mépris et d'horreur.
Edouard, sa jeunesse, sa pureté,
tragique, la commisération des
es et les éloges des moines le
inscrire parmi les saints sur le
les martyrs, et la croyance géné-
'établit qu'il s'opérait des mira-
ur son tombeau. L. T—L.
DOUARD-LE-CONFESSEUR,
d'Edouard-le-Martyr, et fils de
Ethelred à qui un crime de sa
avait valu le sceptre (V. l'arti-
récédent), fut couronné roi par
nglo-Saxons en 1041, lorsqu'a-
la mort de Hardi-Canut, fati-
du joug des Danois, ces peuples
rent revenir à leurs souverains
els. Edmond-Côte-de-Fer, né du
ier mariage d'Ethelred, et mort
trône en 1017, après ne l'avoir

occupé qu'un an, avait laissé des fils
qui avaient pour eux le droit de pri-
mogéniture, mais qui, relégués au
fond de la Hongrie, n'offraient point
à la nation anglaise le défenseur im-
médiate dont elle avait besoin. Edouard
lui-même avait eu un frère aîné, nom-
mé Alfred, avec lequel il était accouru
de Normandie en Angleterre; mais
l'ambitieux comte Godwin, gendre du
grand Canut, désespérant de pouvoir,
comme il s'en était flatté, usurper la
couronne pour lui-même, voulut du
moins la faire tomber à celui des deux
frères qu'il lui serait plus facile de
subjuguier. Alfred annonçait un carac-
tère ferme: Godwin le fit assassiner,
Edouard montrait une douceur voi-
sine de la faiblesse: Godwin le fit
déclarer roi, et lui donna en mariage
sa fille Editha, créature accomplie,
dont la poésie et l'histoire ont célébré
à l'excès les perfections, mais double-
ment malheureuse et d'être née d'un
tel père, et de se voir liée à un époux
qui ne put jamais s'accoutumer à être
le gendre de l'assassin de son frère.
Edouard, en effet, parut d'abord ré-
pondre à l'idée qu'avait conçue de lui
Godwin. Il commença par être sur-
nommé *le Simple*, parce qu'on l'avait
entendu dire « qu'il eût mieux aimé
» passer sa vie dans l'obscurité, que
» d'acheter un trône par l'effusion du
» sang humain: » genre de *simplici-
té* dont l'exemple au moins n'était
pas contagieux, et qui, avec le mé-
pris des courtisans, pouvait bien aussi
attirer les bénédictions du peuple. La
simplicité, tout à la fois puérile et fu-
neste, qu'on peut vraiment reprocher
à ce prince, c'est l'idée bizarre de se
vouer au célibat en étant marié, et de
laisser le trône sans héritier, ce qui
le livrait aux étrangers, dont précisé-
ment on avait voulu se garantir en
remettant le sceptre à Edouard. Du

reste, ce monarque ne fut ni sans valeur, ni sans sagesse, ni même sans quelques mouvements de fermeté. Il eut à essayer, de la part des Gallois et des Écossais, quelques guerres qu'il soutint avec honneur et bonheur. Il fit des réglemens dignes d'être loués de son vivant et conservés après lui. Plusieurs historiens datent de son règne les fondemens de ce qu'on appelle en Angleterre *la loi commune*. En diminuant pour le peuple le fardeau des impôts, il fit rentrer dans le domaine de la couronne les concessions qu'en avaient extorquées plutôt qu'obtenues la tyrannie des grands et l'insolence des vainqueurs. Il avait cru faire un partage convenable et utile des fonctions publiques, en distribuant aux Anglais natifs les emplois militaires ou civils, et en plaçant dans l'église des sujets normands dont il avait connu le mérite, qui étaient infiniment plus éclairés que le clergé anglais, et qui pour le mauviement des affaires avaient la plus grande part à sa confiance. Godwin en conçut une violente jalousie, et se mit à dénoncer le nouveau torrent de faveurs qui se r'ouvrait pour les étrangers. Une des villes dont il était gouverneur, Douvres, insulta le comte de Boulogne, qui était venu rendre visite au roi, son beau-frère. Il y eut un combat de la populace avec la suite du comte, et beaucoup de sang répandu. Godwin reçut du roi l'ordre d'aller châtier les coupables, refusa d'obéir, fut menacé par Édouard, et ne laissa pas échapper cette occasion de se révolter. Entre lui et ses fils il avait accumulé les gouvernemens de neuf provinces; il leva bientôt une armée formidable. Celle du roi le fut davantage. Par attachement pour sa personne, par respect pour la justice, par haine contre le rebelle, tous les grands vassaux

vinrent se rallier autour du trône menacé. Édouard voulut joindre à la force des armes l'autorité de la loi. Le grand conseil de la nation se rassembla; Godwin et ses fils y furent cités comme coupables de rébellion. Bientôt abandonnés de presque tous leurs partisans, ils s'enfuirent les uns en Irlande, les autres en Flandre. Là ils équipèrent des vaisseaux, formèrent une flotte en les réunissant, vinrent menacer l'Angleterre, furent dispersés une première fois, reparurent quand on les croyait réduits à l'impuissance d'agir, entrèrent dans tous les ports méridionaux, et, sans avoir rencontré un seul obstacle, arrivèrent devant Londres, où ils jetèrent le trouble et la consternation. Le roi seul voulut encore leur tenir tête. Des chevaliers intervinrent qui négocièrent un accommodement. Godwin se soumit et livra des otages de sa fidélité. Édouard pardonna, et congédia ses évêques Normands. L'autorité royale reçut une atteinte, mais les horreurs de la guerre civile furent épargnées à la nation, et le trépas de Godwin qui, peu de temps après, mourut subitement à la table du roi, ne lui laissa pas le temps de se porter aux excès qu'il avait projetés. Harold, le second de ses fils, aussi puissant que son père, non moins ambitieux, mais plus doux, plus moral, plus délié sur les moyens, s'insinua dans les bonnes grâces d'Édouard, auquel il voulait succéder. Le monarque vieillissant, faible, irrésolu, tantôt voulait appeler les fils du frère qu'il avait en Hongrie, tantôt favorisait les vœux du duc de Normandie, dont il était le parent, et dont il avait été l'hôte. Il ne sut point se décider entre eux. Il ne voulait pas de Harold, ne fit rien de ce qui était nécessaire pour l'écarter, et l'eut pour successeur im-

ient après sa mort. Ce fut
ier 1066, qu'âge de soixan-
is, et après un règne de vingt-
louard - le - Confesseur ex-
l'exercice de toutes les ver-
euses, et au milieu des res-
son peuple, qui révérait la
mait la douceur, et bénissait
de son roi. Ce suffrage uni-
: toute une nation, pleurant
rain qui, pendant vingt-cinq
ait rendue heureuse et meil-
t sans doute un garant plus
vertus et de la sainteté d'E-
que les légendes monachales
s le représentent prophéti-
s un endroit, guérissant les
s dans un autre (1); et le pape
e III eût pu faire reposer
seule de ce premier garant,
isation du monarque anglais,
elle en devint moins respec-
regrette cependant de trou-
ni tant de bons sentiments et
exemples, l'extrême sévérité
ielle Edouard traita, non seu-
a malheureuse épouse, dont
t une antipathie trop puis-
ais Emma sa propre mère.
ais génie de Godwin était en-
Emma, veuve d'Ethelred, et
femme de Canut, avait né-
enfants de son premier mari
ix du second. Edouard en
it un ressentiment difficile à
, et Godwin ne songeait qu'à
ressentiment au lieu de le
parce que l'union de la mère
lui paraissait nuisible à son
la est si vrai qu'après la fuite
vin et de ses fils, Edouard,
lui seul, se rapprocha aussi-
mère, et même de sa femme,

qu'il fit revenir du monastère où il
l'avait relégué. Les moines du temps
ont écrit très-sérieusement, et le P.
Dorléans a répété de même, qu'Emma,
dénoncée par Godwin, comme cou-
pable d'un commerce criminel avec
l'évêque de Winchester, avait de-
mandé à se justifier par l'épreuve du
feu, que publiquement et impuné-
ment elle avait marché pieds nus sur
des barres de fer toutes rouges, et
qu'il n'avait rien moins fallu que ce
miracle pour prouver l'innocence de
l'accusée, et ramener Edouard au
respect qu'il devait à sa mère. Nous
observerons encore, en finissant cet
article, que plusieurs historiens, Lar-
rey, Littleton et autres nous paraîs-
sent avoir été trop peu justes envers
Edouard. Larrey s'exprime avec une
singulière naïveté, lorsqu'après avoir
qualifié perpétuellement ce prince
d'imbécille, il nous dit : « Toute l'o-
» bligation que lui eut la nation an-
» glaise, ce fut d'avoir régné avec
» douceur, diminué les impôts, dressé
» ou recueilli de bonnes lois, et in-
» troduit dans tout le royaume une
» vie tranquille et commode. » Prions
Dieu d'accorder souvent de tels *Im-
bécilles* aux nations, et abonnons-
nous à leur devoir pour *toute obli-
gation* un règne doux, des impôts
légers, de bonnes lois, et une vie
commode et tranquille. L. T—L.

EDOUARD, 1^{er}. du nom dans la
dynastie des Plantagenet (car la ligne
saxonne des monarques anglais offrait
déjà plusieurs Edouards), naquit en
1240. Il fut élevé à l'école du mal-
heur. Son père Henri III, le plus
doux des hommes, et le plus mépri-
sable des rois, était devenu le tyran
de son pays, pour s'être laissé tyranni-
ser lui-même par ses ministres et ses
favoris, surtout par des étrangers qui
blessaient l'orgueil, dévoraient la sub-

(1) Le premier roi d'Angleterre qui ait
été couronné (voir André DE LARREY),
n'a été abandonné que par la maison

stance, et opprimaient la liberté du peuple anglais. Ces fiers barons, qui avaient pris les armes pour faire signer la grande charte au roi Jean, les reprirent pour la faire observer par le roi Henri. Ils les posèrent, après avoir obtenu du monarque une promesse réitérée d'être fidèle à ses engagements. De promptes violations suivirent cette nouvelle promesse. Alors se forma contre le roi une ligue puissante, qui eut pour instigateur et pour chef Simon de Montfort, comte de Leicester, beau-frère de Henri, et fils du fameux comte de Montfort, héros de la croisade contre les Albigeois. Un parlement se tint à Oxford en 1258 : la nation anglaise elle-même l'a flétri, depuis, du nom de *Parlement insensé*. Vingt-quatre commissaires y furent nommés; douze par le roi, douze par les barons, et on les investit d'un pouvoir sans bornes, pour assurer l'exécution de la grande charte, réformer les abus et régler l'état. Le roi jura sur l'Evangile de maintenir leurs ordonnances : bientôt il fallut que chaque citoyen prêtât le serment de s'y soumettre; on l'exigea du prince héritier de la couronne, il résista long-temps, mais fut obligé de céder. Ce jeune Edouard atteignait alors sa 18^e. année, et déjà brillaient en lui cette mâle fermeté, cet esprit vif et ce jugement solide, qui devaient le distinguer si éminemment dans la suite de sa vie. La piété filiale était la vertu dominante de son cœur. Il en avait les sentiments et les illusions. Chérissant dans son père la bonté naturelle de l'homme, il rejetait les déloyautés du souverain sur ses conseils, mais s'attachait d'autant plus lui-même à se faire de la franchise une habitude de caractère, un devoir d'honneur et un principe de politique. Le conseil des vingt-quatre,

après avoir débuté par quelques actes spécieux de justice et de popularité, après avoir rendu à la nation le service de créer les premiers éléments d'une chambre des communes, n'avait pas tardé à manifester des vues d'ambition personnelle, et le projet d'une longue usurpation de tous les pouvoirs de l'état. Leurs excès devenant de jour en jour plus alarmants, ces mêmes députés des provinces, qu'ils avaient introduits dans le parlement avec une toute autre intention, supplièrent le prince Edouard de disperser ce conseil d'usurpateurs, et de prendre sur lui la réformation de l'état. Edouard répondit que, sans doute, il avait juré par contrainte l'observation des réglemens d'Oxford, mais qu'il l'avait jurée. Cependant il fit dire aux vingt-quatre qu'il les somrait de remplir promptement l'unique et temporaire mission pour laquelle ils avaient été institués, sans quoi il était prêt à verser tout son sang pour satisfaire les desirs de sa nation, défendre le trône de son père, et faire rentrer dans le devoir tout citoyen oppresseur et tout sujet rebelle. Les conjurés furent effrayés. La division se mit entre eux. Ceux qui, parmi les barons, n'avaient formé que le vœu légitime de voir observer loyalement la grande charte; ceux qui, parmi les vingt-quatre, avaient conçu l'espoir coupable de devenir les membres indépendants d'une oligarchie absolue, frémissaient de se voir les instruments aveugles du comte de Leicester, universellement soupçonné de ne songer à rien moins qu'à s'emparer de la couronne. Le personnage de la ligue le plus important après lui, le comte de Gloucester, se jeta dans les bras du roi. Henri réconcilié avec une partie des barons, soutenu par le peuple et dégagé par le pape des sermens

avait prêtés à Oxford, parla et en maître. Le prince Edouard ne fut à aucune autorité le droit de ses promesses, dit qu'il remplissait en se déclarant pour l'intérêt rigoureux de la grande loi; et, par ce scrupule, cette noblesse et cette loyauté, acquit d'au plus d'influence pour faire triompher l'autorité légitime de la cour. Leicester, obligé d'ajourner ses vastes desseins, se rendit en France, d'où il épia une nouvelle occasion de réveiller la discorde dans son pays. Elle ne se présenta trop tôt, et il n'avait que trop de temps pour la faire naître lui-même. Au lieu de sa retraite, il trouva le moyen de renouer une nouvelle consociation, plus redoutable que l'ancienne, avec les barons mal affectés, parmi lesquels se rangea même le prince du sang, avec la populace des villes et surtout celle de Londres, Leolyn, prince de Galles, qui avait le territoire anglais à la tête de mille hommes, et porta le fer rouge sur les terres du roi, du prince et des barons fidèles. Edouard courut à l'encontre, le battit partout, le repoussa derrière ses montagnes, et allait le poursuivre, lorsqu'il lui fallut faire face à un autre ennemi. A peine était-il à Londres, et déjà général d'une multitude de factieux et de bandits, Leicester trouva plus sûr de tromper la peur que d'affronter le courage du prince. Il sut l'attirer à une conférence, où il eut la perfidie de le faire prisonnier. Le roi, au désespoir, n'eut plus d'autre idée que d'arracher la liberté de son fils, en signant de nouveaux articles d'Oxford. Pour lui-même, Edouard, qui venait d'être victime de la trahison, ne se crut pas obligé d'épargner les traîtres, et les punitions recommencèrent. Vainement

le cri général du peuple demandait la paix. Vainement le souverain de la France, le plus éclairé en même temps que le plus religieux des rois, S. Louis enfin, choisi pour arbitre entre Henri et ses barons, sut, par l'arrêt le plus équitable et le plus sage, préserver également et placer dans un juste équilibre l'autorité royale et les droits nationaux : Leicester et ses complices appelèrent de cette décision à leur épée, répandirent partout la révolte et la dévastation, promirent eux-mêmes à leurs partisans les terres des royalistes, et firent promettre le ciel par leurs évêques à qui mourrait pour leur cause. Le roi, le prince, les barons fidèles armèrent de leur côté, et malheureusement rendirent fureur pour fureur, et ravages pour ravages. Tout se disposa enfin pour une bataille décisive, et elle se livra dans les plaines de Lewes le 14 mai 1264. Edouard avait fait la disposition de l'armée royale. Il avait placé le corps de réserve sous les ordres du roi son père, le centre de l'armée sous ceux de son oncle Richard, roi des Romains, et il s'était réservé le commandement de l'avant-garde. Déjà il était vainqueur. Il avait enfoncé et chassé du champ de bataille les milices de Londres qui occupaient le poste d'honneur dans l'armée rebelle; mais Edouard n'avait encore que vingt-quatre ans. Emporté par son ardeur et par le ressentiment d'outrages inouïs qu'avait fait essuyer à la reine, sa mère, la ville de Londres, il poursuivait les vaincus, les massacrant sans pitié pendant l'espace de quatre milles. A son retour sur le champ de bataille, il vit avec horreur le sang des siens ruisselant autour de lui, son corps d'armée et son corps de réserve entièrement détruits, son père et son oncle prisonniers de Leicester. Digne

par son intrépidité d'arracher la victoire aux mains qui la tenaient de son imprudence, il voulut recommencer le combat, harangua sa troupe, et ne put ranimer des cœurs glacés par le spectacle qui les environnait : il fallut capituler. Edouard s'offrit en otage avec son cousin Henri d'Allemagne, pour que la liberté fût rendue à son père et à son oncle. Nous avons vu tout à l'heure le père acheter la liberté de son fils par une soumission entière aux rebelles : ces vertus de famille adoucissaient au moins la barbarie dont les mœurs de ce siècle étaient encore empreintes, et dont nous verrons bientôt qu'Edouard lui-même ne sut pas toujours se préserver. Le comte de Leicester fit conduire au château de Douvres les deux princes qui venaient de se livrer à lui ; mais au lieu de rendre une liberté entière aux deux rois, comme il s'y était engagé par la capitulation, il les traîna de place en place ; de manière qu'il eut réellement quatre prisonniers royaux au lieu de deux. Il employa la présence, le nom, les ordres prétendus de Henri, à le dépouiller de toute son autorité, à désarmer ses défenseurs, et à remplacer les dépositaires de sa confiance par les complices de la rébellion. Et cependant, comme s'il eût été de la destinée de l'Angleterre que même les artifices de la tyrannie devinssent pour elle des principes de liberté, Leicester acheva de lui composer les éléments d'une bonne chambre des communes, en ajoutant encore des députés des bourgs aux chevaliers des comtés qu'il avait appelés au parlement. Mais cette autorité naissante, et presque étonnée de naître, était bien loin du terme qu'elle devait atteindre un jour ; et croyant en avoir assez fait pour séduire le peuple, Leicester viola impu-

nément tous les articles de la capitulation de Lewes, rejeta la médiation française et celle de la cour de Rome ; concentra le pouvoir en apparence dans les mains de trois commissaires, en réalité dans les siennes, et l'exerça avec un despotisme effréné, une cruauté ombrageuse et une insatiable rapacité. Sa popularité d'un jour fit place à une haine aussi persévérante qu'universelle. Toute la nation, moins ses complices, s'indigna d'être opprimée, et tourna ses regards vers son jeune prince, dont la chaîne était raccourcie ou allongée selon que son tyran voulait opprimer ou tromper. Enfin Edouard, captif depuis un an, parvint à s'échapper. Sa mère, ses oncles, l'amour et la haine des peuples l'environnèrent sur le champ d'une puissante armée. Il courut détruire celle que commandait, à Kenilworth, le fils de Leicester, et le surprit lui-même à Evesham, sur les bords de l'Avon, le 4 août 1265. Ce jour-là Edouard fut habile autant que courageux. Tous les historiens rapportent que le comte de Leicester, reconnaissant une armée de royalistes dans ce qu'il avait pris d'abord pour une armée de son fils, et la voyant arriver sur lui de toutes parts, s'écria : « Par » S. Jacques, ces gens-là viennent en » belle ordonnance ; ils l'ont appelé » de moi ; » et désespérant déjà de la victoire, il ajouta : « Dieu ait pitié de » nos âmes ! car nos corps sont à eux. » Il n'en fit pas moins ses dispositions en grand capitaine, mais il survint une pensée atroce, celle de placer le vain roi, son prisonnier, dans sa première ligne, sous une armure vulgaire, et sorte que le père pût périr par les coups du fils. Cette barbarie retomba sur celui qui l'avait commise. Le vain monarque blessé cria aux soldats du prince : « Je suis Henri de Wiche-

tre roi ! » En un instant t répété par toute l'armée. vole, arrache son père de la vient s'y précipiter, et dans sorts de son amour furieux, ent lui l'épouvante et la mort. fuit ou périt. Leicester de- quartier, ne l'obtient pas, roi de coups ainsi que deux ; Edouard est vainqueur, et retrouve roi. Il restait à sous villes et des forts : Edouard ; à vaincre un Adam Gor- aron le plus orgueilleux, le le plus redoutable, et qui oupe, aussi déterminée que encore toutes les forêts de du e : Edouard va le trouver, -dessus les retranchements amp, le défie à un combat le blesse, le démonte, lui vie, et en fait son ami. A ce moment la clémence des s assura les fruits de la vic- ari, redevenu fidèle à la loi, re la fidélité de ses sujets. l'Angleterre était tellement u'Edouard alla chercher un genre de gloire à la Terre- rivé devant Tunis, il apprit eur la mort du saint roi de ont la voix l'avait appelé, et el il se faisait un honneur uttre. Il alla descendre au re au milieu des acclama- croisés. Pendant deux ans son nom et celui de sa pa- des exploits aussi brillants t. Les Sarrasins, dont il reur, voulurent s'en défaire ssassinat : il tua ses meur- is fut blessé au bras en les t. Si l'on en croit quelques , frappé d'un fer empoison- sa guérison au dévouement l'Éléonore de Castille qui l'a- t père dans la ville d'Acre.

Rappelé en Angleterre par Henri III, dont la vieillesse débile ne pouvait maîtriser des discordes renaissantes, Edouard apprit en Sicile que son père avait cessé de vivre. La douleur de cette perte le rendit presque insens- sible à celle de son enfant qui venait de lui être enlevé. Le roi de Sicile lui en témoigna son étonnement, et il lui répondit : « On répare la perte d'un » fils, mais non celle d'un père. » — Nous avons parcouru la plus belle partie peut-être de la vie d'Edouard I^{er}, au moins la plus pure. Prince royal, il n'avait rien fait qui ne fût digne d'élo- ges : monté sur le trône, il en mérita beaucoup encore, mais il ne fut pas non plus à l'abri de beaucoup de re- proches ; tant ce pouvoir souverain est environné d'écueils, presque iné- vitables pour celui qui, menacé de si grands dangers, n'en peut être dé- fendu que par son caractère, et non par les institutions. Jamais règne ne s'ouvrit plus honorablement. Des que le nouveau roi eut été proclamé, le nom d'Edouard, absent, eut plus de pouvoir pour comprimer les troubles, que n'en avait eu la présence de Henri. Tout était en commotion, et tout de- vint si tranquille que le monarque an- glais, avant de rentrer dans son île, employa presque une année à par- courir la France, à y briller à la cour ou dans les tournois, et à régler l'ad- ministration de ses provinces fran- çaises. Rendu enfin aux vœux des An- glais, et couronné dans Westminster le 19 août 1274, il se concilia tous les cœurs ou enchaîna toutes les malveil- lances par la modération, la justice et la vigilance dont il fit la base de son gouvernement. Henri III avait dit aux barons : « Puisque vous violez la » grande charte, je la violerai aussi. » Edouard leur dit : « j'observerai la » grande charte, et vous l'observerez

» comme moi. Je serai juste envers
 » vous, et vous le serez envers vos vas-
 » saux. » Il purifia les tribunaux infec-
 tés de corruption, délivra les provin-
 ces inondées de brigands, rétablit l'éco-
 nomie dans les dépenses, l'ordre dans
 les recettes, l'égalité dans les taxes,
 la pureté dans les monnaies. Des com-
 missions extraordinaires allèrent re-
 chercher les crimes, punir les coupab-
 les, et, leur destination remplie, dis-
 parurent pour ne plus se remontrer. Le
 clergé fut imposé comme les laïcs. Les
 juifs coupables d'usure, de fausse mon-
 naie, de délits sans nombre, en reçurent
 la peine : Londres seul en vit pendre
 deux cent quatre-vingts, accumulation
 de supplices qui, même étant juste,
 eût dû répugner à l'humanité, mais
 qu'il faut imputer aux préjugés du
 temps plus qu'au caractère du roi.
 Tout cela, Edouard le fit *avec et par
 le consentement et avis* d'un parle-
 ment, auquel nous voyons qu'il appe-
 la de chaque comté quatre cheva-
 liers, et de chaque ville quatre ci-
 toyens : ainsi continuait à se former
 la chambre des communes. A la ses-
 sion de 1276, Edouard confirma de
 nouveau la charte des libertés, ainsi
 que celle des forêts, et il les fit publier
 dans tout le royaume, en ordonnant
 la stricte observation de l'une et de
 l'autre. Jusque-là, l'esprit d'ordre et
 de justice avait présidé à tous les actes
 du gouvernement d'Edouard. L'esprit
 de conquête s'empara de lui, et son
 pouvoir s'en accrut, mais sa gloire en
 souffrit. Au moins n'ambitionna-t-il
 pas des acquisitions lointaines, et sa
 première conquête, utile à ses peu-
 ples, eût pu n'être que glorieuse pour
 lui, s'il n'eût pas abusé de sa victoire.
 Depuis huit cents ans les Gaulois, res-
 tes des anciennes peuplades britanni-
 ques, conservaient au cœur de l'An-
 gleterre leur indépendance nationale,

avaient des princes de leur
 étaient les auxiliaires nés de leur
 ennemis et de tous les factieux
 s'armèrent successivement con-
 dynasties anglaise, saxonne ou
 maude. Léolyn, qui gouvernait
 cette principauté antique, était
 l'Annibal des Anglais. Forcé de
 connaître vassal de Henri III.
 l'avons vu se révolter contre le
 zeraïn, et entrer dans toutes
 gues du comte de Leicester :
 avait été faite en même tem-
 celle des barons ; mais il avait
 récemment de venir au secours
 d'Edouard, ne voulant pas lui
 serment et hommage. Il n'eut
 pas davantage, selon la loi
 pour autoriser le seigneur à
 à prendre les armes contre le
 sal réfractaire. Deux frères de
 l'yn, se prétendant dévoués à
 lui, vinrent solliciter la main
 d'Edouard, qui se garda bien
 leur refuser. Avec eux il fit
 remparts de montagnes, son
 armée anglaise n'avait encore
 n'être. Léolyn trahi par ses
 investi par des forces irré-
 pressé par la faim, se rendit
 tion. Soit pitié, soit pudeur,
 lui laissa, encore cette fois, le
 bre de souveraineté réduite à
 baronies, et du reste lui im-
 lui et ses sujets, des conditions
 leur était évidemment imposées
 supporter long-temps. L'us
 joignit à la dégradation ; et
 en jour les outrages et les res-
 se multiplièrent. Les Gaulois
 rent aux armes. Edouard satisfait
 voir un prétexte pour en finir,
 dans ce pays dont on lui avait
 tré les chemins, avec une armée
 devait tout écraser. Léolyn
 combattant pour son trône et
 son peuple. Son frère David

acilié avec lui, prit le titre de
lutta encore pour la liberté de
e, erra bientôt de caverne en
, et de déguisement en dégui-
, fut enfin trahi et livré à
l, qui au lieu d'honorer en lui
ce malheureux, un vaillant
et un généreux patriote, le
ilner comme un esclave, pen-
me un vil malfaiteur, et écar-
me un traître. Ce n'était pas
me si horrible cruauté. En-
it dénaturé par l'insolence de
ire et par les ombrages de
m, Edouard, celui qu'on ap-
son sans raison, le *Justinien*
leterre, fit rassembler tous les
du pays de Galles et les con-
ous à mort, dans la crainte
schants n'enflammaient l'ar-
liqueuse des jeunes Gallois, et
want la gloire des pères ne
ougir les enfants de leur ap-
sclavage (1). Après ces actes
ité, Edouard partagea toute la
uté en comtés et en baronies
odèle de l'Angleterre, il promit
ois de leur donner un prince de
s, et fit venir la reine, qui
einte, dans le château de Caër.
Elle y accoucha d'un fils, que
nomma *prince de Galles*, et
partir de cette époque que ce
oujours appartenu à l'héritier
ouronne d'Angleterre. Pen-
s trois années qui suivirent
union, le conquérant avait
dans Edouard; nous retrou-
oi sage et bienfaisant, jaloux

nasarre a inspiré à Gray un de ses plus
ages, une ode vraie ment Pindarique. Il
un Barde gallois, qui, du haut d'un
u par des flots écumeux, voue à la dé-
impitoyable tue. lui prédit tous les
es Plantagenet, et termine ses impre-
phétiques en se précipitant lui-même
se des torrents, qui le dérobent aux
s du sang de ses frères.

a seize thes, *Ruthless King*
fusion on thy banner wave, etc

du bonheur et gardien des libertés
de son peuple, assemblant quelque-
fois trois parlements dans une année
pour y porter les lois et y rendre les
décisions nécessaires à la prospérité
de l'état et aux droits des individus.
Ces lois étaient intitulées : *Statut*
fait par le Roi et son conseil dans
le parlement tenu à..... observation
digne de remarque pour qui veut sui-
vre la marche des parlements britan-
niques. En 1284, Edouard, sensible
à l'honneur d'être choisi pour arbi-
tre entre Philippe-le-Bel et Alphonse,
roi d'Arragon, dans leur querelle
pour le trône de Sicile, passa en
France où il resta trois ans. Son sé-
jour eût même été plus long : mais
son grand trésorier ayant convoqué
un parlement en 1285, et lui ayant
demandé un subside pour les dépen-
ses du roi en France, le parle-
ment répondit, par la bouche du
comte de Glocester son orateur : « qu'il
» n'accorderait rien que lorsqu'il ver-
» rait le roi présent en personne. »
Le trésorier ne put que lever une
faible taille sur les villes et bourgs
qui étaient dans le domaine person-
nel du roi ; il fallut qu'Edouard re-
vint. A son retour il trouva les tristes
fruits de sa longue absence, dans un
temps où le caractère personnel des
souverains avait un effet plus direct
et plus général qu'aujourd'hui sur
tous les objets d'ordre public. L'ad-
ministration de la justice surtout était
retombée dans l'état de corruption
d'où Edouard s'honorait avec raison
de l'avoir tirée. Il se hâta d'assem-
bler un parlement devant lequel fu-
rent traduits tous les juges. Une pro-
clamation autorisa tous les sujets du
roi qui avaient à se plaindre de ses of-
ficiers, à produire leurs griefs, avec la
certitude que pleine justice leur serait
rendue. Excepté deux ecclésiastiques,

tous les autres juges, au nombre de treize, et parmi eux les trois présidents du *Banc du Roi*, des *Communs plaid*, et de l'*Echiquier*, furent convaincus de prévarications et d'extorsions, déposés, condamnés à des amendes dont l'énorme total montait à 100,000 marcs : ils les payèrent, et par cela seul prouvèrent qu'ils avaient mérité de les subir. Leurs successeurs s'obligèrent, par serment, à ne recevoir des parties ni argent, ni présents : ils purent seulement accepter un *déjeuner*, exception bizarre. On a retranché depuis, non-seulement ce *déjeuner*, mais jusqu'aux visites : un juge anglais n'entend parler aujourd'hui des parties et des procès qu'il juge, que quand il est assis sur son tribunal, et l'administration de la justice en Angleterre est ce qu'il y a de plus pur sous le ciel. Un troisième parlement tenu la même année (1290), demanda instamment au roi, et obtint l'expulsion totale des juifs, au nombre de seize mille cent soixante. Pour dédommager la couronne des taxes que lui payait cette colonie hébraïque, le clergé donna un dixième, les laïques un cinquième de tous leurs biens mobiliers, tous le quinzième de leurs revenus. Après avoir ainsi rempli ses coffres, et de la *mammone d'iniquité*, et des dons gratuits de la fidélité, Edouard, désormais en état de soutenir une guerre dispendieuse, tourna ses regards vers cette conquête de l'Ecosse, qui depuis longtemps était l'objet de ses secrètes pensées; événement le plus intéressant de son règne, a dit M. Hume, mais événement où il abjura le plus toutes les vertus qu'il avait pratiquées dans l'intérieur de ses états héréditaires, justice, bonne foi, noblesse, humanité, tout excepté une

constance et une valeur qui, portée à cet excès d'aveuglement et de fermeté, changent de nom et deviennent des crimes. Un moyen plus doux s'était d'abord présenté à lui pour mener l'union des deux royaumes. Alexandre III, qui venait de mourir sur le trône d'Ecosse, avait lui-même pour unique héritière en ligne directe sa petite fille, Marguerite de Norvège encore enfant. Edouard l'avait de mandée en mariage pour son fils et les régent d'Ecosse y avaient consenti. La fatalité voulut que cette jeune princesse mourut. Les Ecossois effrayés des douze compétiteurs qui réclamaient la couronne, choisirent Edouard, sur la réputation de sa justice, pour être leur arbitre, et il résolut d'être leur oppresseur. Il supprima des titres pour attribuer à la couronne d'Angleterre une suzeraineté qu'elle n'avait jamais eue sur celle d'Ecosse. En intimidant ou en subornant les divers compétiteurs, il les réduisit à reconnaître tous cette suzeraineté mensongère. Armé de cette reconnaissance, et maître de leurs places frontalières, il choisit parmi les concurrents celui qu'il jugea le plus capable de lui livrer la liberté de sa patrie (*Fort BAILLEUL*). Ayant encore trop de fantôme de roi, qui ne devait que passer, il l'abreuva d'humiliations, le cita six fois à la barre du parlement anglais, l'obligea d'y comparaitre en personne, voulut évidemment susciter à une insurrection, pour avoir lieu de prononcer la forfaiture nationale et la confiscation du royaume. Bailleul se souleva en effet, désavoua ses honteuses concessions, et produisit l'indépendance de sa couronne. Un événement fortuit enclina Edouard le ressentiment d'Edouard. La première étincelle de toutes les guerres qui devaient si souvent embraser le

re et la France, s'alluma par ha-
Un matelot normand et un ma-
anglais se prirent de querelle.
un fut soutenu par des camarades
nation, et la mer se trouva cou-
de corsaires avant que les rois
né-assent. Les Français perdirent
bataille navale; Philippe-le-Bel
ça de confisquer et bientôt con-
a la Guienne. Edouard souleva
amands contre Philippe; Philippe
ut les Écossais contre Edouard.
-ci, qui n'avait compté que sur
guerre, et qui s'en trouvait deux
tenir, n'hésita pas sur celle dont
vait se réserver la conduite. Il
ya des lieutenants en Guienne,
a lui-même noyer l'Écosse dans
œuvres de sang, pour la soumettre
joug de fer. Il réduisit le roi no-
l, qu'il lui avait donné, à une
sation, le dernier acte de sa lâ-
; le traîna prisonnier à Lon-
; emporta la couronne, le sceptre,
les *insignia* de la royauté d'É-
; et surtout cette fameuse pierre
bécée encore aujourd'hui sous le
où l'on couronne, dans l'église
Westminster, les rois de la Grande-
agne; cette *Pierre du destin*, ap-
s en latin *saxum fatule*, et en
e du pays, *gnis-fail*; que, dans
gende héroïque de ces peuples,
anciens Scots avaient apportée
bernie en Albanie, au 4^e siècle,
ai, dans leur croyance supersti-
e, devait les faire régner partout
le serait placée au milieu d'eux (1).
osse conquise, Edouard voulut
se venger de la France. Pour
d'entreprises il fallait multiplier
ubsides, et les parlements. Les
ues et les barons commençaient
apporter impatiemment tant de
s. Le roi avait besoin de rabais-

ser les seigneurs en élevant les com-
munes : de-là les progrès de ces der-
nières. Dans la convocation de 1295,
Edouard avait posé en principe, que
les chevaliers des comtés, les députés
des villes et ceux des bourgs étaient
partie intégrante du parlement. « Il
» est juste, avait-il dit, que tous ap-
» prouvent ce qui regarde l'intérêt de
» tous, et que le danger commun soit
» repoussé par de communs efforts. »
Dans le parlement de 1296, le clergé,
à qui l'on demandait le cinquième de
ses biens-mebles, répondit qu'une
bulle récente du pape (le fameux Bo-
niface VIII), lui défendait, sous
peine d'excommunication, de payer
aucune taxe qui n'eût pas été con-
sentie par le souverain pontife. Le roi
répliqua que qui ne partageait pas les
charges de l'État, ne méritait pas d'en
être protégé. Il frappa de l'excommu-
nication civile ceux qui lui opposaient
l'excommunication spirituelle; tous les
ecclésiastiques furent mis hors de la
loi; ils *offrirent un don*, au lieu de
payer une taxe, et le roi ne disputa
pas sur les mots. Cependant des vexa-
tions arbitraires suivirent les contri-
butions légales. Après les sacrifices
pécuniaires le service personnel fut
exigé. De grands personnages osèrent
résister, entre autres le comte de Nor-
folk, maréchal d'Angleterre. « Par-
» dieu! seigneur comte, vous marche-
» rez ou vous serez pendu, » dit le roi
en fureur. — « Pardieu! seigneur roi,
» je ne marcherai ni ne serai pendu, »
répliqua le comte; et ce fut lui qui dit
vrai; et l'autorité royale resta com-
promise pour s'être engagée injuste-
ment. Prêt à partir, Edouard voulut
se réconcilier avec tous les ordres de
son royaume, excusa sa conduite par
ses besoins, promit qu'à son retour
il réparerait toutes les brèches faites
à la grande charte. A peine fut-il en

(1) *Scots quocumque locatum
veniunt lapidem, regnare tenentur ibidem.*

Flandre, que le comte maréchal et les barons, qui, comme lui, avaient refusé de marcher avant le redressement des griefs, déclarèrent illégal le dernier impôt, et au nom de toute la communauté du royaume défendirent aux officiers du trésor de le percevoir. La régence ne connut d'autre remède que de convoquer un parlement au nom du prince de Galles (10 novembre 1297). Les barons s'y rendirent à la tête d'une armée, établirent une chaîne de postes, ne commirent aucun désordre, et délibérèrent. L'archevêque de Cantorbéry se porta pour médiateur. Un acte fut dressé, qui confirmait la grande charte et la fortifiait. Par cet acte, le roi s'engageait lui et ses successeurs à ne lever aucune taxe, à n'imposer aucune charge *sans le consentement commun et la volonté libre des archevêques, évêques, prélats, comtes, barons, chevaliers, bourgeois et autres hommes libres du royaume*. Tout ce qui aurait pu dans le passé, ou pourrait à l'avenir être contraire à aucun article de la déclaration actuelle, était pour toujours et d'avance déclaré nul et de nul effet. Les barons étaient absous de toute inculpation, soit pour leur refus de suivre le roi en Flandre, soit pour les moyens par lesquels ils étaient arrivés à la résolution de ce jour. Le roi consentait, pour lui et ses héritiers, que deux fois par an les évêques lusent dans leurs cathédrales, et fissent lire dans toutes leurs paroisses le présent acte, en excommuniant publiquement tous ceux qui chercheraient, de quelque manière que ce fût, à en atténuer la force. Enfin les barons et autres, clergé ou laïcs, devaient signer cet acte après le roi, en jurer l'observation, et se la garantir mutuellement. » Telle fut cette seconde charte, si importante dans l'histoire

du gouvernement au pays, qu'on fin de nous reproche le manque de détails dans notre exposition, nous considérons plutôt de les avoir trop abrégés. Le prince de Galles et le conseil du roi n'hésitèrent pas à donner leur approbation. Ils jurèrent aux barons une réconciliation entière, et ceux-ci jurèrent d'être aux ordres du roi, qu'il aurait signé. La nouvelle charte lui fut envoyée. Ses secrétaires d'Etat lui écrivirent que son honneur et sa sûreté exigeaient qu'il la renvoyât promptement signée et scellée. Après trois jours de délibération il la signa et scella par une commission. La joie fut générale en Angleterre. De nouveaux subsides furent votés libéralement, et les barons marchèrent contre l'Ecosse. Un héros s'était rencontré en Ecosse, semblable en tout à ceux de l'antiquité : une aine de feu dans un corps de géant, une force surnaturelle jointe à un courage indomptable ; l'amour de la patrie, la haine de l'oppression, le mépris de la mort, poussés au dernier degré (Foy. WALLACE). D'une poignée de fugitifs et de vagabonds rassemblés dans les bois, il s'était fait le premier noyau de l'armée avec laquelle il avait entrepris la délivrance de son pays. Les nobles et le peuple étaient venus s'y rallier de jour en jour, et il marchait de succès en succès. Il en vint à écraser l'armée royale d'Edouard commandée par le comte de Warren, s'empara des villes, passa les garnisons au fil de l'épée, chassa le dernier anglais hors de la Péninsule, et proclama par son armée *Régent d'Ecosse pendant la captivité du roi Bailleul*, il porta dans les provinces septentrionales de l'Angleterre la même dévastation que son pays avait été le théâtre. Edouard frémit de fureur, lorsque la nouvelle

révolution lui fut portée en 1295, où son plus grand succès avait été de rétablir les victoires de Philippe de France. Il se hâta de conclure avec lui une trêve de trois ans, et de remettre leur querelle à l'arbitrage du Pape. Il se hâta de retourner en Angleterre, appaisa les murmures à force de concessions de promesses, leva une armée de cent mille hommes Anglais, Irlandais, et marcha contre les rebelles d'Ecosse. Ceux-ci n'avaient eu besoin de rien de plus étroitement unis, et l'esclavage, un fol orgueil, une envie, semèrent la discorde entre eux. Quelques grands supportèrent impatiemment qu'un simple homme, pour avoir été le libérateur de leur patrie, en fût devenu le maître. Toujours prêt à s'immoler au public, Wallace abdiqua la régence et fut plus même que le commandant d'une troupe dans la nouvelle armée écossaise. Deux grands, Cumyn et le comte de Lennox, furent élus généraux en chef et perdirent la bataille de Bannockburn le 24 juillet 1298 cette terrible bataille où Edouard se hâta de venir en apprenant leurs dissensions. Cette bataille où l'orgueilleux roi ne donna point, où le vaillant Jacques Stuart fut tué, et où l'effroyable carnage de 50,000 Écossais mit fin à la dernière espérance de leur indépendance. Wallace n'eût su, à travers la défaite générale, faire une retraite honorable à la tête des braves qui lui restaient, et fermer le nord de l'Ecosse à l'invasion anglaise. Le vainqueur, après avoir réorganisé son armée, revint à Londres pour convoquer un parlement. Là il composa les articles de pacification entre lui et Philippe-le-Bel, une décision non pas du pape Bo-

niface VIII, mais de « Victor Caié » tan, amiable compositeur et arbitre de tous les différends survenus entre les deux rois. » Par ces articles la Guienne était rendue au roi d'Angleterre; le roi de France donnait en mariage sa sœur Marguerite à Edouard devenu veuf, et sa fille Isabelle au prince de Galles. Les deux monarques avaient d'abord voulu stipuler quelque chose pour leurs alliés respectifs, puis avaient trouvé plus court de s'en faire le sacrifice mutuel. L'Anglais avait trop envie de l'Ecosse pour ne pas concevoir que le Français eût un égal désir de la Flandre: Edouard abandonnait donc les Flamands à Philippe, qui lui abandonnait les Écossais. Le parlement anglais approuva le traité, puis demanda immédiatement au roi de confirmer en personne les Chartres qu'il avait confirmées par commission. Edouard, au moins incertain, éluda, différa, sortit de Londres sans en avoir prévenu le parlement, dit aux députés qui le suivirent, que *l'air de la ville lui faisait mal*, et que, s'ils voulaient y retourner, ils y recevraient réponse à leur requête. Ils la reçurent en effet, mais la confirmation désirée finissait par ces mots: *sauf toujours le droit de la couronne*; les seigneurs rompirent la session avec un mécontentement qui menaçait. On voulut sonder les dispositions du peuple. Les shériffs eurent ordre de faire lecture des chartes en place publique. Les chartes elles-mêmes furent couvertes d'applaudissements, et la réserve le fut de malédictions. Edouard fit dire aux lords qu'il les ajournait après Pâques, et leur accorderait alors tout ce qu'ils désiraient. Un nouveau parlement s'ouvrit le 3 mai 1299. Le roi voulait encore ajourner la grande question jusqu'après la

S. Michel. Il offrait de diminuer les impôts, pour prix de la condescendance qu'on lui montrerait. Il avait gagné une partie des lords ; mais les autres insistaient d'autant plus, que le conseil éludait davantage. Des grands officiers de la couronne, le comte de Warwick, le lord Beauchamp, priaient d'aller dans leurs provinces, et l'on ne doutait pas que ce ne fût pour les soulever. Le roi se rendit au parlement, ordonna une lecture publique de la grande charte et des articles additionnels, demanda à l'archevêque de Cantorbéry *s'il y manquait encore quelque chose, parce qu'il était prêt à l'ajouter*, confirma le tout sans réserve ; y fit apposer immédiatement le grand sceau, et autorisa le clergé à excommunier quiconque se permettrait la moindre infraction de ces lois fondamentales. C'était ainsi, à peu de choses près, que devait s'obtenir, à une distance de trois siècles, la fameuse *pétition de droits* : il y a en Angleterre des époques de liberté qui se rejoignent, comme ailleurs des époques de servitude. Les Ecossais, n'étant pas encore remis des derniers coups qui leur avaient été portés, essayèrent de devoir à la négociation ce qu'ils ne pouvaient pas encore recouvrer par la victoire. Ils implorèrent la médiation de la France et de Rome. Philippe leur obtint une trêve de six mois. Boniface écrivit à Édouard pour qu'il eût à retirer ses troupes de l'Écosse, et à faire partir pour Rome des procureurs chargés d'y exposer le fondement de ses prétentions. Mais en repoussant avec toute justice celles du monarque anglais, le pape en élevait une pour lui-même, à laquelle on ne s'était pas attendu. Le roi et le pontife rivalisaient de chimères comme d'amalition. Leur controverse existe, et il est difficile de décider lequel était plus

raisonnable, de Boniface réclamant la suzeraineté de l'Écosse au nom de l'évêque St. Pierre, ou d'Édouard l'exigeant au nom de Brutus le Troyen qui, du temps de Samuël, l'avait acquise aux rois d'Angleterre. Édouard voulut que cette question fût traitée dans son parlement. Il y appela cent fois de nouveaux députés, que devaient choisir dans leur sein les universités d'Oxford et de Cambridge : addition qui avait alors pour objet d'opposer une barrière de plus aux invasions de la cour de Rome, et qui, maintenue depuis comme un hommage rendu à la science et aux lettres, compléta la représentation parlementaire telle qu'elle existait aujourd'hui. Le parlement répondit au pape : « Que toutes les nations savaient que de tout temps le royaume d'Angleterre avait eu d'abord une domination absolue, et ensuite un droit de supériorité sur celui d'Écosse ; qu'à aucun temps le siège de Rome n'avait eu aucun titre ; que surtout le roi d'Angleterre ne devait reconnaître aucun de ses droits temporels au jugement du pape ; et que, quand il le voudrait, son parlement ne le permettrait pas. » Cette lettre, composée d'assertions fausses, de dénigrement vraies, et de principes incontradictables, ne répétait pas au moins l'histoire du *Troyen Brutus*. Sept cents quatre-vingt-seize barons et un évêque la signèrent, pour toute la communauté dudit royaume d'Angleterre, ce qui prouve que les députés des communes n'avaient encore ni parlement qu'une voix suppliante, et tout au plus consultative ; mais il suffisait qu'ils y fussent pour être sûrs d'arriver à la place qui leur appartenait. Le roi désira, l'année suivante (1513), faire un voyage en France, pour y traiter, disait-il, d'une paix définitive entre les deux pays : le conseil se

tion au parlement, qui la t d'une voix. La présence l n'était que trop nécessaire. Mais avaient repris courage. Était rentré en campagne, avait été nommé régent. Le régent indépendant, vint délinquid; Camyn, Wallace, Frarortèrent sur les Anglais trois en un jour; toutes les fortifications ouvrirent leurs régent; Edouard eut à reprendre la conquête de l'Ecosse. Il ne tarda pas : il mit deux ans à l'achèvement de ce malheureux pays, une combinaison de ses troupes et de mer; le traversa d'un bout à l'autre en conquérant furieux; ses terres après les avoir baignées de leurs possesseurs; brûla les lois, détruisit tous les livres, brûla tous les livres, brûla tous les dépôts d'actes publics; voulut enfin éteindre jusqu'à l'écossais, et tout cela s'appela gloire. Wallace survivait, et il rendait encore incertaine la gloire d'Edouard. Tout fut mis en œuvre pour découvrir la retraite du roi, pour l'acheter par un crime le roi en commettre un autre. Un jour le vendit l'héroïque Wallace : conquérant. Celui qu'Edouard vainqueur ou vaincu, aurait, dans les années, comblé d'honneurs, l'avoir combattu, fut en vain chargé de chaînes, et l'archevêque de Cantorbéry, qui n'avait fait que le rôle de médiateur entre le prince et les barons, fut tellement troublé de s'entendre accuser de lèse-majesté par la bouche même de son souverain, qu'il se jeta aux pieds d'Edouard, lui présenta le *pallium* et lui demanda sa bénédiction. Ce fut quelque chose de bien singulier que d'entendre le roi lui répondre : *Oubliez-*

posséder l'Ecosse; il avait reçu les soumissions de la noblesse et même du régent Camyn; il gardait près de lui, comme otages, les chefs ou les héritiers des premières familles du royaume conquis; enfin il avait fait passer dans le parlement anglais de 1305, une *ordonnance royale pour l'établissement de la terre d'Ecosse*. Soit que ce triomphe de la force le rendit impatient de toute espèce de frein mis à son pouvoir, ce qui dégraderait moins son caractère; soit qu'il eût nourri depuis long-temps ce dessein dans le secret de ses pensées, ce qui lui ôterait tout droit à l'estime, il reconnut tout-à-coup au pape ce même pouvoir qu'il lui avait refusé étant prince royal. Il se fit délier par Clément V du serment qu'il avait prêté d'observer les chartes constitutionnelles, et de ne pas inquiéter ceux qui les avaient présentées à son acceptation. La bulle portait qu'en montant sur le trône, le roi avait fait un serment antérieur à tous les autres, et qui les absorbait tous, celui de maintenir les prérogatives de sa couronne. En conséquence, Edouard commença par établir une enquête sur ce qu'il appelait les pratiques séditionnelles des barons pendant son séjour en Flandre. Le comte Maréchal, pris au dépourvu, s'en remit à la miséricorde du roi, le fit son héritier, et obtint son pardon. D'autres furent condamnés à de grosses amendes, qu'ils payèrent. L'archevêque de Cantorbéry, qui n'avait fait que le rôle de médiateur entre le prince et les barons, fut tellement troublé de s'entendre accuser de lèse-majesté par la bouche même de son souverain, qu'il se jeta aux pieds d'Edouard, lui présenta le *pallium* et lui demanda sa bénédiction. Ce fut quelque chose de bien singulier que d'entendre le roi lui répondre : *Oubliez-*

vous votre caractère? n'est-ce donc pas à vous de bénir et à moi d'être béni? Edouard le mit à la discrétion du pape, qui, pendant tout le règne, le suspendit de son office et de son bénéfice. Les Ecossais ne laissèrent pas au roi le loisir nécessaire pour suivre toutes ces belles procédures. La mort de Wallace leur avait mis la rage dans le cœur. Le peuple idolâtrait sa mémoire. Les grands, qui n'enviaient plus sa puissance, déplo- raient son malheur et regrettaient ses services. Du rang de ces derniers sortit un autre héros, un fils du compé- titéur de Bailleul (F. Robert Bruce), qui partit de la cour même d'Edouard pour aller chasser d'Ecosse les An- glais, et se faire sacrer roi dans l'ab- baye de Scone, comme l'avaient été ses ancêtres. Edouard envoya d'abord contre lui un corps de vieilles troupes qui lui arrachèrent difficilement une première victoire, et sur lesquels il rep- rit bientôt son ascendant. Edouard courut le combattre en personne. Avant de quitter Londres il avait fait emprisonner la mère et pendre les trois frères de Bruce. Chemin faisant il fit exécuter, comme traîtres et re- belles, des prisonniers de guerre, tels que le comte d'Athol, le chevalier Frazer, le chevalier Séton, et il se re- paissait de l'idée de mettre tout à feu et à sang, dès qu'il serait entré sur le sol de ce peuple pauvre, fier et in- domptable. Il n'y entra pas. La mort l'arrêta dans les murs de Carlisle. Ses derniers moments furent partagés en- tre des devoirs religieux, des conseils à son fils, et des vœux de haine et de vengeance contre ses ennemis. Il ordonna au prince de ne laisser respirer les Ecossais que quand ils seraient subjugués pour jamais. *Fai- tes porter mes os devant vous, lui dit-il, et ils n'en soutiendront pas*

la vue. Des historiens écossais prétendent que, dans son agonie, il donna l'ordre de mettre en croix tous ces jeunes héritiers qu'il avait levés à leurs familles pour s'en fa- ire des otages. Ainsi expira le 7 juin 1307, dans la 69^e. année de son âge et la 35^e. de son règne, un roi qui jusqu'à la fin, déploya les plus grandes qualités; que la nature avait fait pour les plus grandes vertus, et qui brilla long-temps par elles; mais que l'ambition égara et que le pouvoir rompit. Ceux qui ne placent la grandeur que dans l'exagération de la puissance et dans les abus de la force, ceux qui, éblouis par l'éclat de gloire militaire, ne calculent pas qu'elle coûte aux nations, victorieuses ou vaincues, ceux-là sans doute jugeront ce prince moins sévèrement que moi. Mais n'est-ce donc pas assez de célébrer la victoire injuste, sans pardonner à la victoire féroce? L'agresseur qui envahit, s'arrogera-t-il encore le droit de punir l'opprimé qui se défend? le guerrier qui tue hors du champ de bataille, qui tue un ennemi désarmé, un rival vertueux et malheureux, ne devient-il pas autre chose qu'un guerrier? La conquête du pays de Galles peut se défendre et même se louer. On peut dire qu'elle fut provoquée, rapide, justifiée par un prompt succès et une immense utilité. Qu'on retranche ici de la victoire ce qui en fut l'abus, et sera possible de n'y voir qu'un grand exploit également salubre et glorieux. Mais toutes les horreurs dont nous avons vu dernièrement l'Espagne de- venir le théâtre, n'ont rien eu de plus affreux que ce qui s'est passé en Ecosse pendant les trois invasions d'Edouard 1^{er}., depuis l'iniquité de l'entreprise, et l'atrocité des moyens, jusqu'aux désastres de l'événement. Ce que les sé- mirateurs prévenus d'Edouard ont dit

ieux pour l'excuser, c'est dans un temps où le droit ne paraissait pas même d'un doute; où les devoirs nation étaient ignorés, et obtenait des éloges sans récompense par quels moyens de quel étranger, faisait à société dont il était ou le membre. S.-Louis du moins pion glorieuse à ces mœurs res, à cette politique inhérente à cette ignorance de la justice, qui seule est la justice; est pas moins certain que, seulement dans l'administration de son royaume, érita les respects et l'amour de ses sujets anglais. Ils lui remier lien de toute société, tion impartiale de la justice et le perfectionnement, l'épuration des tribunaux, l'institution inappréhensible de paix; ils lui durent erre lui doit encore sa vie et sa liberté politique. re fut un don pur de sa volonté; la seconde ne fut que le résultat de ses calculs. La fin de son règne a rendu douteux si, en introduisant les communes dans le parlement, ntendu travailler pour ses u pour lui; s'il avait voulu borne à son propre poutre un frein à celui des usqu'après avoir si souvent rvation des chartes constituées, on le voit se faire délier de uts par le pape, comment aindre qu'il n'eût fait maintenir toutes ces chartes, s'il fût ionphant de sa dernière exl'Ecosse? Mais enfin ses propos qu'ils fussent, ont été enins son tombeau, et les actes

qu'il avait jurés sont restés existants. Ce sera toujours une des grandes époques de l'histoire, qu'un règne duquel datent, en Angleterre, la confirmation définitive de la grande charte, le supplément des articles additionnels, surtout l'établissement de la chambre des communes, c'est-à-dire, la fixation des principes et des instruments de cette constitution, qui devait avoir une telle influence sur le caractère du peuple anglais, qui devait le rendre tout à la fois capable et digne du rôle qu'il a joué depuis en Europe et qu'il joue aujourd'hui dans le monde entier. « Les remèdes les plus salutaires sont souvent extraits des poisons, » a dit lord Lyttleton, et quel qu'il ait été dans Edouard le caractère de l'homme, comme roi il a rendu à son pays des services infinis. Cette distinction ne nous semble pas juste. L'homme privé, dans Edouard, eut des vertus sans mélange. Nous avons vu le dévouement de sa piété filiale; il porta la piété conjugale au même degré. La douleur qu'il ressentit de la mort de sa première femme, Eléonore de Castille, fut si forte, qu'elle suspendit pendant plusieurs mois les projets de son ardente ambition sur l'Ecosse. Des monuments de cette douleur se voyent encore aujourd'hui à Northampton, Geldington, Waltham, etc. Peut-être fut-il un père trop indulgent. Il fallut que l'évêque de Litchfield lui fit des remontrances sévères sur le danger des liaisons du prince de Galles avec Gaveston, pour le déterminer à affliger son fils et à bannir ce favori pernicieux. Les avis et instructions que, dans son dernier jour, il donna à ce même fils, les promesses qu'il exigea de lui sont autant de preuves de sa sollicitude paternelle. Il fut bon maître et ami généreux; éclairé dans sa dévotion et réglé dans ses mœurs. Ce fut donc

l'homme public et par conséquent le roi qui eut des torts et plus que des torts. Mais l'abbé Velly l'a trop noirci, comme le P. Doriéans l'a trop flatté. Ses vertus et ses vices publics se balancèrent : des milliers d'hommes furent heureux, et d'autres milliers furent malheureux par lui. L.—T.—L.

ÉDOUARD II, roi d'Angleterre, fils du précédent, naquit à Caernarvan, dans le pays de Galles, le 25 avril 1284. Il existe, au sujet des circonstances qui accompagnèrent sa naissance, une tradition recueillie par les moines, et rapportée par les historiens modernes : ceux-ci cependant la regardent comme peu certaine. Les premiers racontent qu'Édouard 1^{er}, voyant la répugnance des Gallois, qu'il venait de subjuguier, à obéir aux Anglais, leur promit de leur donner un prince de mœurs irréprochables, né parmi eux, et qui ne parlerait pas d'autre langue que celle de leur pays. Les Gallois ayant témoigné leur joie et juré d'obéir à ce prince, Édouard investit de la principauté son second fils qui venait de naître à Caernarvan, dont il eut le nom. Quoi qu'il en soit, le jeune Édouard est le premier fils aîné d'un roi d'Angleterre qui ait porté le titre de prince de Galles ; mais ce ne fut qu'en 1301 qu'il lui fut accordé. Pendant la vie de son père, Édouard ne laissa pas entrevoir de penchants vicieux ; il était doux, mais faible et aimant les plaisirs ; il s'abandonnait entièrement aux suggestions de Gaveston, l'un de ses favoris (V. GAVESTON), qui le porta à commettre des excès contre l'évêque de Litchfield et Coventry. Édouard 1^{er} punit cet écart de son fils en le faisant mettre dans la prison publique, et ensuite il fit honnir Gaveston du royaume, par l'avis du parlement. Il voulut, de plus, que le prince s'engageât, par

serment, à ne jamais rappeler ce favori, et il lui renouvela cette injonction à son lit de mort. Édouard, pour son malheur, fut sourd à ce sage conseil. Il succéda à son père le 7 juillet 1307. Sa belle taille, sa figure agréable, son port majestueux, prévenaient favorablement les Anglais ; aucun monarque n'était monté sur le trône sous des auspices aussi favorables. Il commandait une armée victorieuse et prêt à marcher à de nouveaux exploits, son peuple était uni, aucun rival ne lui disputait ses droits. Il est vrai que l'esprit remuant de ses sujets, résultat de la forme de la constitution encore peu fixe, exigeait dans le monarque des Anglais un mélange d'adresse et de fermeté qu'Édouard ne possédait pas. Ses premières actions firent mal augurer de sa conduite future. Dédaignant les derniers avis de son père, il ne fit que se montrer en Écosse, puis revint sur ses pas, congédia son armée, et, aussi ennemi de toute application sérieuse qu'intapable de s'y livrer, il ne s'occupa que de ses plaisirs, et se hâta de rappeler Gaveston ; il le créa comte de Cornouaille, lui fit épouser sa nièce, sœur du comte de Gloucester, et parut n'apprécier le pouvoir suprême, qu'autant qu'il le mettait en état de combler d'honneurs l'objet de ses affections. Son père l'avait, de son vivant, fiancé à Isabelle, fille de Philippe-le-Bel, roi de France, et lui avait, en montrant, recommandé d'accomplir promptement ce mariage. Ce fut le seul de ses avis qu'il suivit. Il alla à Paris pour épouser Isabelle, et faire hommage à Philippe du duché de Guienne, laissant Gaveston régent du royaume, avec des pouvoirs plus étendus qu'on ne les donnait ordinairement ; et, à son retour avec la reine, il continua de donner à ce favori tous les témoignages d'un attachement pas-

ont on murmurait universelle-
 abelle, née avec un caractère
 ix, supportait impatiemment
 eston exerçât sur l'esprit du
 donard un empire qu'elle se
 seule en droit d'obtenir (*V.
 E DE FRANCE*). Ce mignon lui
 dieux ; elle vit avec plaisir la
 former contre lui une ligue
 e. Un parlement fut convoqué
 ninster en 1308 : on y de-
 e bannissement de Gaveston.
 l fut obligé d'y consentir ; mais
 escant à cette décision il mar-
 aveugle tendresse pour son
 u lieu de le renvoyer dans sa
 il le nomma vice-roi d'Irlan-
 ompagna jusqu'à Bristol , et ,
 : s'en séparer, lui fit don de
 onsidérables en Angleterre et
 ogne. Bientôt, ne pouvant plus
 au chagrin que lui causait l'é-
 ent de Gaveston, il gagna, par
 sses, les hommes qui lui étaient
 opposés , obtint en cour de
 dispense d'un serment, prêté
 ivori, de ne jamais reparaitre
 eterre, le rappela, et alla au-
 de lui jusqu'à Chester, où il
 ligua les marques de sa ten-
 Il se munit au parlement d'un
 . l'autorisait à le rétablir dans
 es places ; enfin son affection
 : pour Gaveston alla jusqu'à
 agance. Celui-ci devint de nou-
 horreur aux grands du royau-
 , enseignant les usages reçus
 fense expresse du roi, entré-
 parlement, escortés d'une suite
 use de gens armés, et, se
 maîtres de l'assemblée, ils pré-
 nt une requête, équivalente à
 e, pour demander qu'Édouard
 ansérât toute l'autorité de la
 ie et du parlement. Ce prince
 e forcé de signer, en 1310,
 mission par laquelle il auto-

risait les prélats et les barons à nomi-
 mer douze personnes qui auraient pou-
 voir, jusqu'à la St.-Michel de l'année
 suivante, de dresser des ordonnances
 pour l'administration du royaume et
 des réglemens pour sa maison. Les
 barons signèrent à leur tour une déclara-
 tion par laquelle ils reconnaissaient
 ne devoir ces concessions qu'à la vo-
 lonté libre d'Édouard, et s'engageaient
 à tenir la main à ce que les pouvoirs
 des douze expirassent au terme fixé.
 Plusieurs de leurs ordonnances furent
 vraiment sages ; mais ce qui déplaît
 principalement à Édouard, fut l'arti-
 cle qui concernait l'éloignement de ses
 pernicieux conseillers, et le bannisse-
 ment de Gaveston à perpétuité. Ce-
 pendant sa faiblesse le porta à sanc-
 tionner tout ; mais en même temps il
 fit une protestation secrète contre ces
 mêmes ordonnances, et, arrivé à
 York, où il était délivré de la crainte
 des barons, il rappela Gaveston. Alors
 les barons renouèrent leur ligue ; le
 clergé s'y associa, et le peuple entier
 se déclara contre le roi et son favori.
 Thomas, comte de Lancastre, petit-
 fils de Henri III, chef de la ligue,
 prit les armes et marcha sur York. Le
 roi en était parti pour Newcastle ; il
 l'y poursuivit. Édouard n'eut que le
 temps de s'enfuir à Timmouth, où il
 s'embarqua avec Gaveston, et fit voile
 pour Scarborough. Il laissa son favori
 dans cette forteresse, et retourna vers
 York, dans l'espérance d'y pouvoir
 lever une armée pour faire face à ses
 ennemis. Il était dans les environs de
 Berwick, lorsqu'il apprit que les mé-
 contents avaient fait trancher la tête à
 Gaveston. Il jura, dans sa fureur, d'im-
 moler à sa vengeance tous les grands qui
 avaient eu part à cette scène sanglante ;
 mais sa faiblesse ordinaire lui fit écouter
 des propositions d'accommodement. Il
 accorda le pardon aux barons, à cou-

dition qu'ils se jetteraient publiquement à ses genoux. La paix intérieure, qui fut la suite de cet arrangement, permit à l'Angleterre de s'opposer aux progrès des Ecossais (*Voy. Bruce*). Edouard rassembla des troupes dans toutes ses possessions, et entra en Ecosse à la tête d'une armée de cent mille hommes, à ce que disent les historiens de ce pays; mais ce nombre paraît prodigieusement enflé. Edouard perdit, le 24 juin 1314, la sanglante bataille de Bannockburn, près de Stirling, et n'échappa qu'avec peine en se réfugiant à Dunbar, dont le comte de March lui ouvrit les portes, et se rendit par mer à Berwick. Cette défaite, disent les historiens, répandit une telle consternation parmi les Anglais, que, pendant plusieurs années, on remarqua que malgré la supériorité du nombre, ils n'osaient pas tenir ferme en présence des Ecossais. De nouvelles calamités vinrent se joindre à ce désastre; une famine affreuse, et les maladies qui en sont ordinairement la suite, ravagèrent l'Angleterre; les Gallois se révoltèrent; le comte de Lancastre et les barons de son parti qui avaient refusé de suivre Edouard dans son expédition d'Ecosse, insistèrent sur l'exécution de leurs ordonnances. La situation déplorable du roi le força de souscrire à ce qu'ils exigèrent; Lancastre fut mis à la tête du conseil. Les Ecossais ravageaient le nord de l'Angleterre; on soupçonna Lancastre d'être d'accord avec eux. Cependant le roi, toujours malheureux dans le choix de ses favoris, avait accordé toute son affection et sa confiance à Hugues Le Despenser ou Spenser, jeune anglais d'une naissance illustre, mais d'un caractère aussi vicieux que Gaveston. Lancastre et ses partisans jurèrent la perte de Spenser, que le roi avait ma-

rié à sa nièce. On dit que Spenser pour agrandir les biens immenses que sa femme possédait sur les frontières du pays de Galles, persuada le roi de commettre une injustice. Une guerre civile fut le résultat de cet imprudence. Les mécontents levèrent une armée, mandèrent au roi de s'en éloigner ou de faire arrêter Spenser, et lui signifèrent qu'en cas de refus, ils renonceraient à son obéissance, et de leur propre autorité se vengeraient de son ministre. Sans attendre une réponse à cet insolent manifeste, ils ravagèrent les terres de Spenser et celles de son père, marchèrent sur Londres, et demandèrent au roi le banissement des Spenser. Ils étaient absents tous deux. Le roi répondit que le serment qu'il avait fait à son couronnement d'observer les lois, ne lui permettait pas de consentir à la condamnation de deux hommes qu'il n'accusait d'aucun crime, et qui n'étaient pas à portée de se justifier. Les mécontents entrèrent dans Londres se rendirent au parlement, et à force de menaces et de violences, lui arrachèrent une sentence d'exil perpétuel, et de confiscation de biens contre les Spenser. Cette assemblée prit le nom de *parlement des bandes blanches*, à cause de certaines marques blanches que les partisans des mécontents portaient pour se reconnaître. Ils exigèrent ensuite du roi une amnistie pour leur procédure illégale, la ratification de tout ce qu'ils avaient fait. Bientôt la personne et l'autorité d'Edouard devinrent tellement méprisables, que personne ne les respecta plus. Le propriétaire du château de Leed en refusa l'entrée à la reine dont quelques-uns des gens furent tués quand ils se présentèrent. Vivement offensée de ne pouvoir obtenir justice de cet affront, qui excita une

son mécontentement général, il le persuada à Edouard de prendre les armes pour châtier l'offenseur. L'accès obtenu, le roi donna un cours à ses vengeances, et rap-Spenser. Lancaster, qui avait des renforts d'Ecosse, fut défait et son sur la Trent, en 1322, et mit à Edouard, qui le fit décapiter pour expier le supplice de Gaveston. Plusieurs autres barons portèrent tête sur l'échafaud; une partie de ses dépouilles alla enrichir les Spenser, qui devinrent de plus en plus l'objet de l'exécration générale. Le roi, gâté par les avantages remportés les mécontents de son royaume, l'occasion favorable pour fondre sur l'Ecosse. La disette le força d'en partir; son armée fut battue et pour le pousser jusqu'à York par Robert Bruce, consentit à conclure avec l'Angleterre une trêve de treize ans. Edouard, harassé de tous ses ennemis, ne goûta le repos. La reine s'était alliée avec les Spenser. Dans un voyage qu'elle fit en France, en 1324, pour appaiser des difficultés survenues avec son mari et son frère Charles-le-François, au sujet de la Guienne, elle fut liée à Paris avec plusieurs barons anglais fugitifs et ennemis des Spenser, et entra avec Mortimer, le gentilhomme des environs du comté de Galles. Il fit de tels progrès dans son cœur, qu'il l'entraîna dans une conspiration formée contre le roi. Pour mieux réussir elle attira adroitement à Paris Edouard son fils, et que son époux, instruit de ce qui tramait en France, la pressa de partir en Angleterre, elle déclara qu'elle n'y mettrait le pied que lorsque les Spenser seraient bannis. Aidée de troupes du comte de Hollande, retenue par les propres frères du roi, débarqua le 24 septembre 1326,

sur la côte de Suffolk, et fut bientôt rejointe par un grand nombre de mécontents. Edouard essaya de réveiller quelques sentiments de fidélité dans le cœur des citoyens de Londres; ce fut en vain : la haine contre les favoris était trop forte. Le soulèvement gagna toute l'Angleterre. Le roi, poursuivi jusqu'à Bristol, où il ne trouva pas ses sujets aussi bien disposés qu'il l'avait espéré, passa chez les Gallois. Son attente y fut aussi trompée; il s'embarqua pour l'Irlande; les vents le repoussèrent sur les côtes du pays qu'il voulait quitter. Réduit à se cacher dans les montagnes, il fut bientôt découvert, arrêté avec le jeune Spenser et un petit nombre de serviteurs fidèles. On le conduisit au château de Monmouth, et on lui envoya demander le grand sceau du royaume, après quoi on l'enferma dans le château de Kenilworth. Les deux Spenser, et quelques personnes attachées au roi, furent mises à mort. Ce malheureux monarque fut déposé le 14 janvier 1327, dans un parlement tenu à Westminster. On élut roi à sa place, Edouard, prince de Galles, déjà déclaré régent du royaume. Une députation fut envoyée à Kenilworth pour demander à Edouard la résignation de sa couronne, parce que le prince de Galles avait déclaré qu'il ne l'accepterait jamais durant la vie du roi son père, sans son consentement exprès. Les menaces et la crainte arrachèrent le consentement du monarque, « qui, dit Kapin Toyras, « parut devant les » députés vêtu de deuil, et marquant » par sa contenance le trouble dont » il était agité. Leur vue fit une telle » impression sur son esprit, qu'il » tomba dans une défaillance dont il » eut peine à revenir. Quand il fut informé du sujet de leur commission, » il montra un abattement qu'on ne

» pouvait voir sans pitié , témoigna
 » de l'affliction de la haine de ses su-
 » jets, ajoutant que, si sa douleur pou-
 » vait recevoir quelque soulagement
 » c'était par la considération des bon-
 » tés qu'ils avaient pour son fils, dont
 » il les remerciait, et qu'il se soumet-
 » tait à tout ce qu'on exigeait de lui. »
 Du fond de sa prison il écrivait quel-
 quefois à la reine pour la prier d'en
 adoucir les rigueurs. Pour tromper le
 peuple, elle lui envoyait de petits
 présents ; mais elle refusa toujours
 d'aller le voir, et ne permit jamais
 au roi, son fils, d'aller rendre quel-
 ques devoirs à son père. Toutes ces
 circonstances, si odieuses en elles-mê-
 mes, firent ouvrir les yeux au peuple.
 La pitié pour le monarque détrôné
 commença à remplacer la haine. On
 reconnut qu'il avait été trop sévère-
 ment puni. Henri, comte de Lancas-
 tre, à qui sa garde était confiée, parta-
 gea bientôt ce nouveau sentiment. La
 reine le soupçonna de songer à ren-
 dre la liberté à Edouard. On lui en-
 ôta la garde pour la donner à lord
 Berkeley, et aux chevaliers Mautra-
 vers et Gournay. Ces deux derniers,
 connus pour leur caractère brutal, le
 conduisirent à Coff, à Bristol, et enfin
 au château de Berkeley. On raconte
 que, dans ce voyage, ils poussèrent
 l'indignité jusqu'à faire apporter pour
 raser Edouard de l'eau froide et tirée
 d'un fossé bourbeux. Le roi en ayant
 demandé d'autre qu'ils refusèrent, il
 lui échappa quelques larmes, et il
 s'écria qu'en dépit de leur insolence il
 serait rasé avec de l'eau chaude et
 propre. Les moyens indirects de con-
 duire Edouard au tombeau paraissant
 trop lents à Mortimer, alarmé de la
 tendance de l'opinion publique, les
 deux surveillants qui lui étaient ven-
 dus, reçurent ordre de hâter la fin
 de ce prince. Suivant le rapport des

historiens, ils profitèrent du
 où Berkeley, tombé malade
 hors d'état de remplir sa pl
 21 septembre ils vinrent au
 de Berkeley, se saisirent d'E
 et le jetèrent sur un lit, lui
 un coussin sur le visage pour
 ses cris, l'assujétirent sur le
 moyen d'une table qu'ils renve
 sur son corps, et au traver
 tuyau de corne lui enfoncèrent
 rouge dans les entrailles. Q
 cette précaution empêchât qu
 restât sur le corps du roi de
 ques de violence, les cris aig
 lui arracha ce supplice horrible
 lèrent le crime aux gardes et
 les domestiques du château. M
 vers et Gournay, devenus en
 tion au genre humain, furent cont
 après la chute de leurs protec
 de fuir hors du royaume. Co
 arrêté à Burgos, trois ans ap
 livré au sénéchal de Guienne
 barqué pour l'Angleterre; mai
 décapité pendant la traversée.
 travers, après s'être caché plu
 années en Allemagne, obtint
 d'Edouard III. Peu de princes
 d'un caractère aussi doux et d
 nie aussi borné que le fut Edou
 Forcé de se reposer sur d'aut
 fardeau de l'administration, l
 dolence, et son défaut de
 lui firent presque toujours f
 mauvais choix, causes de tou
 infortunes. Edouard eut de sa
 Isabelle, Edouard III, un aut
 mort jeune, et deux filles;
 épousa David Bruce, roi d'
 et E'leonore, Renaud duc de Gu

E
 EDOUARD III, roi d'Ang
 fils du précédent et d'Isabelle
 ce, naquit le 15 novembre 1
 n'avait que douze ans lorsque
 qui s'était rendue en France a

e Charles-le-Bel pour arranger cultés survenues entre ce mo- et Edouard II, au sujet de la : , proposa que son mari cédât fils la souveraineté de cette : , et que ce jeune prince vint en faire l'hommage dû par un son seigneur ; mais Isabelle le véritable motif de sa de- qui était de se faire un ap- om de son fils pour accomplir ts qu'elle méditait contre son e piège ne fut pas aperçu, ni upçonné, par le roi d'Angle- : par le jeune Spenser qui le ait, ni par aucun des membres il ; et le jeune Edouard passa ce. Lorsque le temps d'exé- desseins fut arrivé, Isabelle a en Angleterre en 1326 avec Les grands, voyant le prince s dans l'armée de sa mère, nt à l'abri des proscriptions, rangèrent sous ses drapeaux. : deposition d'Edouard II, : se par le parlement en 1327, Edouard, déjà déclaré régent, amé roi sous le nom d'*E- III*. Trompé par les larmes ue sa mère répandit en cette , et cédant à la générosité de : tère, Edouard fit le vœu so- e n'accepter jamais la cou- it que son père vivrait. L'obs- cette résolution apportait aux de la reine fut bientôt levé rti qu'ils prirent d'arracher au ux Edouard II une abdication de la couronne en faveur de Dès que les commissaires fu- retour avec cet acte authen- douard III fut de nouveau et couronné. L'administra- royaume fut confiée à un e régence, composé de dou- nes ; mais dans le fait, Mer- nant de la reine, eut toute

l'autorité. On aurait pu croire que la noblesse, habituée à la licence par la faiblesse du roi détrôné, profiterait de la minorité de son successeur pour exciter des troubles ; mais les premières secousses vinrent du de- hors. Le roi d'Ecosse, encore animé de ce génie martial qui sous le règne d'Edouard II avait relevé sa nation, crut l'occasion favorable pour hasar- der une invasion en Angleterre, et menaça les provinces septentriona- les avec une armée de vingt-cinq mille hommes. La régence d'Angle- terre, après avoir vainement essayé de faire la paix avec l'Ecosse, leva une armée d'environ soixante mille hommes, y joignit des troupes étran- gères, et le jeune roi, animé de l'a- mour de la gloire, marcha avec ces forces nombreuses à la rencontre de l'ennemi. Les généraux écossais, après avoir ravagé les provinces voisines de leur pays, s'étaient retirés. Edouard eut beaucoup de peine à les décou- vrir, et quand à la fin il se trouva vis-à-vis d'eux, leur position était si avantageuse, qu'il reconnut avec cha- grin qu'il ne pourrait les attaquer sans exposer son armée à un danger évi- dent. Avidé de gloire et de vengeance, Edouard leur fit vainement proposer deux fois d'essayer la fortune des ar- mes en rase campagne. Il attendit aussi inutilement l'occasion de les ac- cabler avec ses forces supérieures : toujours ils conservèrent l'avantage du terrain, même en changeant de position. Douglas, l'un d'eux, après avoir, avec deux cents soldats déter- minés, pénétré par surprise jusqu'à la tente du roi, ne se retira qu'après avoir perdu la plus grande partie de son monde, et dans la même nuit toute l'armée écossaise effectua sa re- traite sans avoir fait d'autre perte. Edouard fut au désespoir de se voir

si cruellement déçu dans l'espérance qu'il avait conçue de se signaler dès sa première campagne à la tête d'une si belle armée. Les preuves de génie et de courage qu'il donna dans cette campagne causèrent beaucoup de joie en Angleterre, et elles furent regardées comme les présages certains d'un règne glorieux. Le mécontentement général tomba sur Mortimer, qui avait sans cesse entravé l'ardeur belliqueuse du roi. On murmura du traité de paix qu'il avait conclu avec les Ecossais, et qui fut scellé par le mariage de David, fils du roi d'Ecosse, avec Jeanne, sœur d'Edouard. La paix, quoique approuvée par le parlement, n'avait paru ni nécessaire ni honorable. La haine que l'on portait à Mortimer, prit de là une nouvelle force. Les princes du sang s'unirent si étroitement contre lui, qu'il s'en inquiéta; mais leur désunion le mit bientôt à même de choisir parmi eux une victime, et cette victime fut le comte de Kent (voy. EDMOND). Le supplice de l'oncle du roi ne le satisfait pas encore; il persécuta plusieurs grands, et leurs déonilles contribuèrent à grossir sa fortune, déjà immense. Cependant l'orage grondait contre lui; une circonstance imprévue le fit éclater. Edouard qui prétendait du chef de sa mère avoir des droits à la couronne de France, échue à la ligne collatérale des Valois, en vertu de la loi salique, fut sommé en 1329 par Philippe VI de venir lui rendre hommage de la Guienne. Il aurait bien voulu le refuser; mais son conseil et sa mère étant d'un avis opposé, il partit pour la France, après avoir fait une protestation par laquelle il se réservait tous ses droits à la couronne de ce royaume. Pour se dédommager de cette humiliation, il partit à la cour de Philippe avec un éclat imposant; et après avoir rendu

son hommage, il convint avec Philippe de conditions propres à lever les doutes relatifs au dernier traité entre la France et l'Angleterre. Il est vraisemblable que ce fut dans ce voyage qu'on l'instruisit de diverses particularités qui commencèrent à lui donner des soupçons sur la conduite de sa mère. Bientôt il apprit tout ce qu'il s'était passé depuis la déposition de son père. Supportant déjà avec impatience le joug de Mortimer, Edouard parvenu à sa 18^e année, voulut le secouer; mais, entouré des agents de l'audacieux ministre, il avait besoin de mettre dans ses démarches de la prudence et du mystère. Néanmoins, tant concerté avec quelques barons, il fut introduit la nuit par un escalier secret dans le château de Northampton, où la reine résidait avec Mortimer. Tous deux furent arrêtés. La reine fut enfermée pour le reste de ses jours dans le château de Basing. Mortimer fut pendu (voy. ISABELLE DE FRANCE ET MORTIMER). Edouard après avoir pris en main les rênes du gouvernement, s'appliqua avec beaucoup de soin et de sagesse à corriger les abus; et bientôt le gouvernement après s'être fait respecter dans l'intérieur, fut redouté par les étrangers. Edouard, qui ne cherchait qu'une occasion favorable aux desseins de son esprit ambitieux, trouva bientôt. Il avait été stipulé, dans le dernier traité avec l'Ecosse, que les nobles de chaque royaume qui possédaient des domaines dans l'autre obtiendraient la restitution. L'exécution de cette clause avait toujours été différée par Robert Bruce, qui venait de mourir. Les nobles anglais s'adressèrent dans leur mécontentement à Edouard-Bailleul, fils de celui qu'Edouard I^{er}. avait placé sur le trône d'Ecosse (voy. Edouard de Balliol).

et l'engagèrent à profiter de la mort du fils de Robert Bruce pour valoir ses droits à la couronne. Les puissants motifs s'opposant à ce projet, Edouard III se déclara tout contre son beau-frère en France. Bailleul, il se contenta d'enlever le dernier, lui permit de rassembler ses troupes dans le nord de la France, et approuva la conduite de celui qui se disposait à prendre cette entreprise. La fortune fut d'abord pour lui ; mais en repoussé et même poursuivi en Angleterre dans l'état le plus désespéré, Bailleul jugea que l'aide de la France lui était indispensable pour sa couronne. Il lui offrit de lui en renouveler l'hommage. Bailleul, jaloux de recouvrer une prépondérance, accepta l'offre de lui rassembler une armée, marcha vers elle, et s'empare de Berwick. Le régent du royaume, lui livre le 19 juillet 1353, à Haddington, le nord de cette ville, est tué dès le commencement de l'action, son armée en déroute, et elle perd cent mille hommes. Edouard avec son corps de troupes considérable et il retourne en Angleterre. Les Ecossais furent si indignés de voir leur roi céder à Edouard une partie de leur pays située au nord d'Edinburgh, et même le nord de cette ville, qu'aussitôt que les anglais furent rentrés dans leur patrie, ils se révoltèrent contre lui et le chassèrent. Edouard revint de nouveau en Ecosse, les Ecossais à son approche se retirèrent dans les montagnes, le laissant ravager les terres de ceux qui étaient rebelles. Il ne fut pas longtemps qu'ils reprissent possession de leur pays. Edouard reparut

et obtint les mêmes succès. Quoiqu'il parcourût tout le pays plat sans éprouver de résistance, les Ecossais étaient moins disposés que jamais à se soumettre, et au milieu de toutes leurs calamités, l'espoir d'un secours promis par la France soutenait leur courage ; la guerre étant au moment d'éclater entre ce royaume et l'Angleterre, ils avaient lieu d'espérer que la puissance qui les opprimait depuis si long-temps serait obligée d'employer ailleurs une grande partie des forces employées contre eux. Ils respirèrent en effet ; Edouard venait de diriger son ambition vers un objet plus éclatant. L'idée de faire valoir ses prétentions à la couronne de France, ne semblait plus l'occuper, lorsque Robert d'Artois, prince français, mécontent de la sentence de la chambre des pairs, qui l'avait condamné au bannissement, se réfugia en Angleterre. Il y fut accueilli par le roi, qui l'admit dans ses conseils et lui accorda sa confiance. Robert travailla aussitôt à réveiller dans l'esprit d'Edouard les prétentions de ce prince sur la couronne de France. Edouard fut d'autant plus disposé à prêter l'oreille aux insinuations de Robert, qu'il avait à se plaindre de Philippe de Valois, qui retenait quelques places en Guienne et avait encouragé les Ecossais à soutenir leur indépendance. De nouveaux incidents vinrent encore ajouter au ressentiment des deux monarches, au point de les rendre sourds à toutes les propositions d'accommodement qui leur furent présentées par le Pape. Edouard, ébloui d'ailleurs par l'espoir de conquérir la France, fit tous les préparatifs d'une si grande entreprise. Il commença par engager dans ses intérêts le comte de Flandre son beau-père, le duc de Brabant et plusieurs princes d'Alle-

magne; il chercha ensuite à gagner le fameux Artevelle, brasseur à Gand, qui exerçait un pouvoir absolu sur les Flamands (*Voy. ARTEVELLE*). Cet homme, éborguilli des avances du roi d'Angleterre, l'invita à passer dans les Pays-Bas. Edouard, avant d'entamer cette grande affaire, affecta de consulter le parlement, obtint son approbation, et, ce qui lui fut au moins aussi utile, le don de vingt mille sacs de laine dont le produit, payé par les Flamands, lui devait fournir les moyens de s'assurer de ses alliés d'Allemagne. Dès qu'il fut en Flandre, il prit, par le conseil d'Artevelle, le titre de roi de France, pour lever les scrupules des Flamands qui, vassaux de ce royaume, auraient refusé de concourir à une invasion du territoire de leur suzerain. Il avait déjà obtenu à Coblenz, de l'empereur Louis de Bavière, le titre de vicaire de l'empire, qui l'autorisait à faire marcher les princes allemands. Louis, poussant la condescendance plus loin, avait condamné Philippe de Valois à restituer à l'empire les villes et les domaines qui en relevaient, et il avait en même temps adjugé au roi d'Angleterre les provinces d'Aquitaine, de Normandie et d'Anjou, comme faisant partie des anciens domaines de cette couronne; enfin il lui avait donné la totalité du royaume de France, comme succession de sa mère Isabelle. Des rivalités implacables, des contestations longues et sanglantes ont été le résultat de ces ridicules concessions. Edouard entra en France, en 1359, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, presque tous étrangers, et campa dans les plaines de Vironfosse, près de Capelle. Philippe marcha à lui avec des troupes beaucoup plus nombreuses. Les deux armées restèrent en

présence pendant plusieurs jours, et les monarques s'envoyèrent réciproquement des défis. A la fin Edouard se retira en Flandre et licencia ses armées après avoir contracté des dettes énormes, anticipé sur ses revenus et engagé tous ses joyaux, ainsi que ceux de la reine. Il se donna en quel que sorte en nantissement à ses créanciers, puisqu'il ne partit pour l'Angleterre qu'avec leur permission, et sur sa parole d'honneur de rembourser en personne s'il n'acquittait pas ses dettes. Comme il était d'un caractère trop entreprenant pour se laisser décourager par ces premiers obstacles, il ne songeait qu'aux moyens de rétablir son honneur par des opérations plus heureuses. Il convoqua donc un parlement, et ayant consenti à accorder une nouvelle confirmation des chartes favorables à la liberté des sujets, et promis de remédier à quelques abus dans l'exécution des lois, il obtint le don d'un neuvième sur toutes choses, et d'autres subsides importants. Philippe, instruit des préparatifs immenses qui se faisaient en Angleterre et dans les Pays-Bas, équipa une flotte considérable, et la posta à la hauteur de l'Ecluse pour intercepter Edouard à son passage. Une bataille navale livrée le 14 juin 1359 anéantit la flotte de Philippe. Ce succès important augmenta l'influence du roi d'Angleterre sur ses alliés, qui se hâtèrent d'assembler leurs forces et de les joindre aux siennes. Il s'avança encore une fois contre la France, à la tête de cent mille hommes, et il assiégea Tournay. Philippe parut à la tête d'une armée encore plus nombreuse. Edouard, après avoir perdu plus de trois mois devant la place, envoya un cartel à Philippe, et il lui offrit de vider leur querelle par un combat singulier, ou par un combat de cent

Philippe répondit qu'Édouard, ayant rendu hommage à Guienne, il ne lui adresserait aucun seigneur suzerain. De bonnes, tout au plus, ne pouvaient qu'accroître les sentiments des deux ; heureusement la comtesse de Hainaut, sœur de la belle-mère d'Édouard, et une trêve de hostilités. Édouard, honnêtement abandonné par l'ennemi, la plupart de ses alliés, des importunités de ses créanciers, fut obligé de partir en passant furtivement par Paris. Le parlement profita de l'état des affaires du roi pour lui des concessions qui furent ratifiées sans peine, mais Édouard déclara, par une protestation secrète, qu'aux circonstances le permettrait, il révoquerait de sa propre autorité ce qu'on lui avait accordé, à peine eut-il touché le sol qu'il publia un édit par lequel, l'avis de son conseil et de ses barons, il abrogea ce statut ; les deux ans des affaires et des tentatives si bien rétablies et la révocation légale de ces tentatives contre la France furent fait essuyer tant de déceptions, et il voyait si peu d'apparence de succès qu'il y aurait sans doute, si les troubles survenus en Bretagne pour la succession du duché, n'eussent ouvert une perspective plus favorable à ses ambitions. (V. CHARLES DE BLOIS, comte de MONTFORT). Le comte de Blois, reconnu comme tel, sollicitait l'investiture de la cour de France, Mont-

fort, son compétiteur, s'emparait de plusieurs places, et engageait un grand nombre de barons dans ses intérêts. Mais, prévoyant qu'il ne parviendrait pas à faire déclarer Philippe en sa faveur, il passa en Angleterre, et il déterminait Édouard à recevoir en qualité de roi de France l'hommage de la Bretagne, et à s'allier avec lui pour soutenir leurs prétentions ; mais la tentative de Montfort fut malheureuse. Il tomba entre les mains de Philippe qui le fit enfermer dans la tour du Louvre. Alors Édouard envoya du secours à la comtesse de Montfort qui défendait courageusement la cause de son mari. Il passa lui-même en Bretagne en 1342 ; trois sièges qu'il entreprit à la fois, dissipèrent trop ses troupes, de sorte que, voyant approcher le duc de Normandie, fils de Philippe, avec une forte armée, il accepta la médiation des légats du pape, et conclut en 1345, une trêve de trois ans. Cette trêve ne dura pas si long-temps ; les deux monarques ayant rejeté l'un sur l'autre le reproche de l'infraction, les historiens des deux nations diffèrent entre eux sur ce point important. Mais ce qui paraît le plus probable, c'est qu'Édouard, en consentant à la trêve, n'avait eu d'autre objet que de se tirer d'une position critique, et qu'il fut ensuite peu jaloux de tenir sa parole. Sous prétexte de mauvais traitements exercés par Philippe contre des seigneurs bretons partisans de Montfort, il obtint des secours de son parlement, et envoya son neveu Henri, comte de Derby, commencer les hostilités en Guienne. Bientôt, instruit que les progrès des Français faisaient courir des dangers à cette province, il s'embarqua à Southampton pour aller la secourir. Sa flotte étant de mille voiles, il menait avec lui la principale no-

blesse de son royaume, le prince de Galles son fils, et une armée de trente mille hommes. Les vents contraires l'empêchant d'arriver en Guienne, il se laissa persuader par Geoffroy d'Harcourt, transfuge français, de changer la destination de son entreprise. Il débarqua donc à Cherbourg en 1346, saccagea la Normandie, et, longeant la rive gauche de la Seine, envoya des détachements porter l'alarme jusqu'à Paris. Il voulait passer la Seine à Poissy; mais l'armée française occupait la rive opposée; et le pont était rompu. Après différentes marches il parvint à tromper ses ennemis, fit passer son armée sur un point qui n'était pas gardé, et marcha rapidement vers la Flandre; mais, en approchant de la Somme, il se trouva dans le même embarras dont il venait de sortir. Tous les ponts sur cette rivière étaient ou coupés, ou fortement gardés. Une armée commandée par Godefroi de Fay était campée sur la rive opposée. Philippe s'avancait derrière lui avec cent mille hommes. Dans cette extrémité, un paysan lui indique un gué au-dessous d'Abbeville; il le passe et défait Godefroi de Fay, qui était accouru pour s'opposer à cette tentative. A peine son arrière-garde était de l'autre côté de la rivière, que Philippe arrive; la marée qui montait l'empêche de suivre les Anglais; il est obligé de remonter jusqu'au-dessus d'Abbeville. Ce retard donne le temps à Edouard de prendre une position avantageuse et d'attendre tranquillement son ennemi. Il espérait que l'ardeur de Philippe l'entraînerait dans quelque faute; son attente ne fut pas trompée. La bataille de Creci, donnée le 26 août, fut un triomphe pour l'armée anglaise. Edouard, posté sur une éminence avec un corps de réserve,

laissa tout l'honneur de la journée au prince de Galles (*N. Edouard, dit Prince Noir*). La bataille dura depuis trois heures après midi jusqu'au soir. La perte des Français s'éleva à trente-six mille hommes : celle des Anglais fut peu considérable (1). Edouard, après avoir remercié son fils d'un glorieux exploit, montra une rare prudence par la manière dont il se profita de la victoire. Voyant que la conservation de ses possessions en France exigeait surtout qu'il s'assurât un accès facile dans ce royaume, borna son ambition à la conquête du Calais, et se présenta avec son armée devant cette place, qu'il se proposait de réduire par la famine. Pendant le siège, qui dura près d'un an, les armes anglaises étaient en même temps victorieuses en Guienne, en Bretagne et en Angleterre. David Bruce s'était avancé jusqu'à Durham. Philippe, femme d'Edouard, n'hésita pas à aller à sa rencontre avec une armée commandée par lord Percy. Arrivée à Nevill-Cross, Philippine parcourut les rangs de ses soldats, les exhorta à bien faire leur devoir, et ne quitta le champ de bataille qu'au moment où l'on allait en venir aux mains. L'armée écossaise mise en déroute perdit quinze mille hommes; le roi fut fait prisonnier, et Philippine, l'ayant fait enfermer à la tour de Londres, alla rejoindre son époux devant Calais. Cette ville, réduite par la famine à la dernière extrémité, demandait à capituler. Edouard, irrité de sa résistance, ne voulut d'abord accorder aucune capitulation qui pût mettre les habitants à couvert de la vengeance qu'il

(1) Le fait des canons employés par les Anglais à la bataille de Creci ne se trouve dans aucun auteur de ce temps-là, ni anglais, ni français, d'où rapporte par le seul Villani, auteur italien, cette qualité d'étranger peut faire supposer qu'il y a eu quelque erreur de copie, ou qu'il y a eu quelque fait qui n'est pas rapporté par les auteurs contemporains.

servait. Cependant il finit par exiger que six des principaux habitants vinssent nu-pieds, et la corde au cou, lui rendre s de la ville et se mettre à rétion. Ces conditions plon- les Calaisiens dans la cons- n; ils ne prenaient aucune ré- 1. A la fin Eustache de Saint- dont le nom mérite d'être im- sé, se dévoua le premier. Cinq uivirent son exemple; ils pa- devant Edouard, qui, vaincu prières de sa femme, leur fit le la vie. Le généreux dévoue- l'Eustache de St-Pierre a été e succès sur la scène française BELLOY). En prenant posses- : Calais, Edouard ordonna à s habitants d'évacuer la ville, peupla d'Anglais; précaution politique bien cruelle, mais à : l'Angleterre a dû long-temps ervation de cette place impor- ne nouvelle trêve, conclue en par l'entremise des légats du fit cesser les hostilités; mais, t leur suspension, Edouard le point de perdre Calais, trahison d'un Italien auquel avait donné le commande- Instruct du complot, le roi le traître à Londres, et après r fait confesser son crime, il lui e de la vie, à condition de fai- ner son projet contre l'ennemi. lle du jour fixé pour l'exécu- Edouard arriva secrètement à et fit ses dispositions pour bien ir les Français, qui, surpris mes au moment où ils croyaient udre la garnison, échouèrent ur tentative. Le roi combattit et corps à corps avec Eustache baumont, chevalier français, it prisonnier. La valeur de tagoniste le charma tellement,

t.

qu'à souper, après lui avoir donné les plus grands éloges, il lui passa au cou un cordon de perles, et le renvoya sans rançon. Rien d'ailleurs ne troubla la trêve, durant laquelle Edouard, pour s'attacher davantage les seigneurs anglais et pour exciter leur émulation guerrière, institua, en 1347, l'ordre de la jarretière. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de cet ordre. Cependant on a généralement adopté un conte vulgaire, mais qui n'est appuyé sur aucune autorité ancienne : c'est que dans un bal donné à la cour, la maîtresse d'Edouard, que l'on suppose être la comtesse de Salisbury, laissa tomber sa jarretière. Edouard, en la ramassant, aperçut quelques courtisans sourire, comme s'ils ne croyaient pas qu'il dût cette faveur à un simple hasard; alors il dit : *Honni soit qui mal y pense*; mots devenus la devise de l'ordre, institué en mémoire de cet événement. Cette origine, toute frivole qu'elle paraisse, n'est pas incompatible avec l'esprit du temps. Mais tandis que la cour d'Angleterre célébrait par des fêtes les triomphes de son roi, et qu'elle offrait, au milieu des divertissements, le spectacle d'une galanterie chevaleresque, les ravages de la peste vinrent porter la désolation dans le royaume et dans le reste de l'Europe. Ce fléau terrible, qui moissonna plus d'un quart des habitants des pays où il se répandit, eut plus de part que l'esprit de concorde à maintenir et à prolonger la trêve entre la France et l'Angleterre. Philippe de Valois ne vit pas la fin de cette trêve; et son successeur Jean la renouvela en 1350 jusqu'en 1354. Dès qu'elle fut expirée, Edouard, toujours prêt à profiter des troubles de la France, ne laissa pas échapper l'occasion de ceux qui furent excités par Charles-le-

Mauvais ; il envoya le prince de Galles en Guienne, alla débarquer à Calais, ravagea ce pays ouvert, et poussa ses incursions jusqu'à Hesdin. Jean eluda constamment le combat. Il envoya défier Edouard, qui ne répondit pas à ses provocations, et repassa en Angleterre pour défendre ce royaume contre une invasion des Ecossais. A son approche ils abandonnèrent Berwick, qu'ils avaient surpris, et se cachant dans leurs montagnes, lui laissèrent dévaster le pays jusqu'à Edimbourg. Pendant cette expédition, Edouard, apprenant que les troubles qui agitaient la France venaient de s'accroître par la détention du roi de Navarre, envoya le duc de Lancastre en Normandie, pour y soutenir les partisans de ce prince. Cette guerre fut en général désavantageuse aux Français mécontents ; mais un événement d'une bien plus haute importance arriva dans une autre partie de la France, réduisit cette monarchie à deux doigts de sa perte, et la mit en combustion. Une victoire remportée près de Poitiers, en 1356, par le prince de Galles, fit tomber dans ses mains le roi Jean, et un grand nombre des Français les plus distingués qui combattaient près de lui. On rapporte que, lorsqu'Edouard reçut la première nouvelle de cette victoire, il dit à ceux qui étaient auprès de lui que la satisfaction qu'il éprouvait d'un succès aussi glorieux n'était pas à comparer à celle que lui causait la conduite généreuse de son fils. Quoiqu'il refusât à Jean le titre de roi de France, il s'avança à sa rencontre, l'accueillit comme un prince voisin qui serait venu exprès lui rendre visite, le logea dans un palais et lui laissa toute la liberté qu'il pouvait souhaiter. La fortune semblait, à cette époque, prendre plaisir à combler Edouard de ses

favours les plus insignes, et, en vain, ses ennemis les plus cruels, étaient ses prisonniers. Bientôt, voyant que la conquête de la France n'était pas plus avancée par la capture de son souverain, et que le prince de Galles, héritier de son père, mis à la tête du gouvernement, était encore en état de résister, sentit à rendre la liberté à Stuart cent mille marcs sterling de rançon. Les troubles survenus en France firent à Edouard une occasion favorable d'envahir ce royaume ; mais il dépendait de ce que la trêve conclue pour deux ans par son père, la bataille de Poitiers, lui liait les mains, et qu'il ne pouvait aider les mécontents qu'en secret, l'état des finances, les faibles forces militaires de l'Angleterre à cette époque, ne lui permettait pas d'entreprendre de longues et coûteuses entreprises. En conséquence, il se contenta d'une conjonction si avantageuse pour négocier avec son prisonnier, ennuyé de sa détention, convint d'un traité par lequel il cédait en toute souveraineté à l'Angleterre toutes les provinces qu'ils avaient possédées ensemble, et ses deux fils. Mais le dauphin et les états-généraux rejetèrent, en 1360, un traité si déshonorant, quoiqu'il leur eût été imposé par un membre et ruiné la France. Edouard, choqué de ce refus, changea tout à coup de manières avec le roi Jean, le confia dans le château de Berkeley, et ensuite le fit transférer à la tour de Londres. Ayant, à l'expiration de la trêve, amassé quelque argent, il effectua une nouvelle invasion en France. Le dauphin ne voulut pas hasarder les risques d'une bataille, et il mit les villes en état de défense, abandonna les campagnes à la merci d'Edouard, qui porta le ravage jusqu'à Reims. Jaloux d'entrer dans la ville, pour s'y faire couronner,

ice, il l'attaqua et l'assiégea. Il ne put réussir à la prendre, il se contenta de cet échec en pillant plusieurs petites villes de Bourgogne; mit l'Yvernaise à contribution, et dévasta l'Artois et la Brie. Après une marche longue et destructive pour la France et pour ses propres troupes, il vint aux portes de Paris, prit ses quartiers au Bourg-la-Reine, et étendit son armée dans les villages voisins. Il ne put faire changer au prudent dauphin le plan qu'il s'était tracé; alors Edouard fut obligé, pour subsister son armée, de se jeter dans la Beauce et sur le Vainc, toujours accompagné du cardinal de Langue, légat du pape, qui le sollicitait inuellement de mettre des bornes à son ambition. Ce prélat lui fit voir malgré ses victoires il n'était pas avancé, pour obtenir la couronne de France, que le jour auquel il avait commencé les hostilités, et que bien d'avoir gagné un seul partisan dans le royaume, la continuation des hostilités n'inspirait aux Français un sentiment unanime de haine et de vengeance implacable contre lui. Ces motifs persuadèrent à Edouard de relâcher sur les conditions de la paix. Il envoya ses fils, aidés de conseillers anglais, tenir des conférences avec le dauphin et ses conseillers, à Breteigny, village près de Chartres. Peu de jours les négociateurs conclurent un traité, signé le 8 mai 1360, par lequel la liberté fut rendue au roi de France, moyennant une rançon de trois millions d'écus d'or. Edouard renonça pour toujours à ses prétentions à la couronne de France, et aux provinces de Normandie, du Maine, de Touraine et d'Anjou. On lui confirma la possession de la Guienne et des provinces limitrophes, et on lui céda Calais, le Ponthieu, et quelques villes dans ces can-

tons. En conséquence de cette paix, Jean fut conduit à Calais, Edouard y arriva peu de temps après lui, et tous deux ratifièrent le traité le 24 octobre. Quand Jean parut, Edouard l'accompagna l'espace d'un mille, et ils se séparèrent avec toutes les démonstrations d'une amitié réciproque. Pour en donner au roi de France une preuve manifeste, Edouard lui permit d'emmener son fils Philippe, pris avec lui à la bataille de Poitiers, et celui de tous ses enfants qu'il affectionnait le plus. La paix étant ainsi solidement établie entre les deux couronnes, Edouard fit avec son parlement plusieurs sages réglemens pour l'administration de ses états; érigea l'Aquitaine en principauté souveraine en faveur du prince de Galles, et confirma de nouveau la grande charte. Tandis qu'il jouissait ainsi du repos, il apprit que Jean se disposait à venir à Londres. Dès qu'il sut qu'il était débarqué à Douvres, il envoya vers lui les princes ses enfants, avec une suite nombreuse de gentilshommes, pour le recevoir et le conduire à Londres, où il lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Les rois d'Ecosse et de Chypre, qui se trouvaient alors à Londres, augmentèrent l'éclat de cette réception. Jean mourut trois mois après son arrivée, au grand regret du roi d'Angleterre, qui avait une estime singulière pour sa bonne foi. Peu d'années après, la fortune sembla se lasser de favoriser Edouard. Il eut le chagrin de perdre Lionel, son second fils. Ses conquêtes, achetées au prix de tant de sang et de trésors, lui échappèrent. Charles V, roi de France, alléguant avec raison que les renonciations stipulées par le traité de Breteigny, n'avaient pas été échangées, voulut tirer raison de ce que le prince de Galles cité à comparaître à la cour des pairs, comme duc

de Guienne, n'avait pas obéi, et fondit d'abord sur le Ponthieu, qui donnait une entrée aux Anglais dans le cœur de la France. Abbeville lui ouvrit ses portes. Les autres villes suivirent cet exemple. Les provinces du Midi favorisaient chaque jour les efforts des généraux de Charles, pour les soustraire à la domination anglaise. Edouard irrité de tant d'infractions faites au traité de Brétigny, menaça de livrer à la mort tous les otages français qui étaient en sa puissance, mais après y avoir réfléchi plus mûrement, il s'interdit une vengeance si cruelle. Il assembla, en 1370, un parlement, qui lui accorda de gros subsides. De l'avis de ce même parlement, il reprit le vain titre de roi de France. Il tâcha ensuite d'envoyer des secours en Guienne; mais toutes ses tentatives par terre et par mer furent infructueuses. De deux armées qu'il fit passer en France, par Calais, l'une fut battue et dispersée par Duguesclin, l'autre fut si harrassée de fatigues, qu'elle arriva à Bordeaux réduite à moitié. Enfin, pressé par le mauvais état de ses affaires, il fut contraint, en 1375, de conclure une trêve avec l'ennemi qui lui avait enlevé toutes ses possessions, excepté Bordeaux, Baïonne et Calais. La fin de ses jours fut marquée par d'autres mortifications. La mort lui avait enlevé depuis cinq ans sa femme, avec laquelle il avait passé quarante ans dans l'union la plus parfaite. Une femme d'esprit, Alix Pierce, captive alors le cœur d'Edouard, et prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit prodiguer, dans des dépenses frivoles, les sommes amassées pour la guerre. Le peuple, déjà accablé d'impôts, et qui n'était plus ébloui par la gloire de son souverain, murmura. Le roi, pour remplir ses coffres épuisés, s'adressa au parlement, qui n'accorda

de subsides qu'en se plaignant de l'aigreur de la mauvaise conduite de ministres, et en demandant l'éloignement d'Alix et du duc de Lancastre sur lequel, le roi son père, par un effet trop naturel de la vieillesse et des infirmités, se reposait trop aveuglément des soins de l'administration. Tous les esprits étaient exaspérés contre le duc. On voyait avec douleur le prince de Galles dépérir sensiblement. L'idée de sa mort prochaine ne faisait craindre que son fils Richard encore mineur, n'eût tout à craindre, pour ses droits au trône, de l'ambition de son oncle et de la faiblesse de son aïeul. On ne douta point que le prince de Galles, frappé de ces considérations, n'eût fait demander par le parlement, l'éloignement du duc. Edouard rassura le peuple et le prince, en déclarant son petit-fils Richard héritier et successeur de sa couronne. Peu de temps après il fit publier, pour célébrer la cinquantième fête anniversaire de son avènement à la couronne, une amnistie générale qui répandit beaucoup de joie parmi tout le peuple; mais à ces transports succéda bientôt une tristesse non moins universelle, lorsque l'on apprit la mort du prince de Galles, arrivée le 8 juin 1376. Quoiqu'Edouard s'étendit à cette perte, il pleura amèrement ce fils auquel il devait une grande partie de l'illustration de son règne et prit à tâche d'honorer sa mémoire en conférant le titre de prince de Galles à Richard. Ce fut aussi un doute pour appaiser le mécontentement qui se manifestait de ce qu'il avait rappelé Alix Pierce, le duc de Lancastre, et tous ceux qu'il avait obligé d'éloigner, et pour faire espérer au duc tout espoir de lui succéder. Edouard ne survécut qu'un an à son fils. Abandonné d'Alix, de ses

ourisans, et n'ayant pour le con-
 , à sa dernière heure, qu'un sim-
 rêtre qui se trouva là par hasard,
 ira dans son château de Sheen,
 rd'hui Richmond, le 21 juin
 . Il avait régné cinquante ans et
 ait vécu soixante-cinq. Edouard
 d'une taille grande et bien pro-
 onnée, son air noble et imposant
 rait le respect. Ses manières af-
 s et obligantes, sa bienfaisance,
 nérosité firent chérir sa domina-
 sa valeur et sa prudence assu-
 ses succès dans les expéditions mi-
 es qui jetèrent un si grand éclat
 son règne, et dirigèrent contre
 mi de l'état cet esprit inquiet
 rbulent des grands du royaume,
 e de tant de troubles, sous les
 es des princes faibles. Les guer-
 qu'il entreprit, quoiqu'en géné-
 heureuses et marquées par des
 es éclatants, ne furent pas d'ai-
 ; toujours fondées sur des motifs
 justice et d'utilité. Aussi son ad-
 stration intérieure lui mérite - t-
 plus d'éloges que ses victoires.
 igleterre dut, à la sagesse et à la
 eur de son gouvernement, un
 intervalle de paix et de tran-
 ité. La chambre des communes
 mença sous son règne à acquérir
 importance réelle. Une loi équita-
 rendue dans la 25^e. année du
 e d'Edouard, définit et restreint
 as de haute-trahison, jusqu'alors
 es et incertains. Un autre statut éta-
 avec précision la liberté personnel-
 la sûreté des propriétés. Malgré ces
 es lois et les fréquentes confirma-
 s de la grande charte, données
 Edouard, ce prince régna arbi-
 rement. Il exerça les prérogatives
 a couronne d'une manière vexa-
 ;, afin de se procurer de l'argent
 r ses guerres. Le parlement fai-
 sans cesse des remontrances, qui

servirent au moins à empêcher que
 les pratiques arbitraires ne dégéné-
 rassent en usages reçus. Edouard sut
 résister aux prétentions de la cour de
 Rome. Il supprima le tribut auquel
 Jean-sans-terre s'était soumis envers
 le pape. Menacé en 1367 d'être cité
 pour défaut de paiement, il renvoya
 l'affaire au parlement. Les deux cham-
 bres décidèrent d'une voix unanime
 que Jean n'avait pu, sans le consen-
 tement de la nation, assujétir son
 royaume à un souverain étranger. Il
 paraît d'ailleurs que, dès cette époque,
 les Anglais étaient mal disposés pour
 la puissance de la tiare, quoiqu'atta-
 chés au fond de la religion. Malgré
 la tranquillité générale dont l'Angle-
 terre jouit sous ce règne, les lois re-
 latives à la police étaient assez sou-
 vent enfreintes, les routes n'étaient
 pas toujours sûres. Le commerce de
 l'Angleterre, alors florissant, est re-
 devable à Edouard de quelques en-
 couragements. Ce monarque essaya
 d'introduire et de perfectionner les
 manufactures de laine, en attirant et
 protégeant des manufacturiers étran-
 gers, et en défendant par une loi ex-
 presse à ses sujets de porter d'autres
 étoffes que celles de fabrique anglaise;
 mais d'un autre côté il ruina la marine
 et la navigation, en s'emparant arbitrai-
 rement des vaisseaux pour ses fre-
 quentes expéditions. En 1361, se trou-
 vant dans la 50^e. année de son âge,
 il la célébra par un jubilé, avec les
 pratiques usitées en pareil cas chez les
 anciens juifs. Il abolit à cette occasion
 l'usage de la langue française dans les
 tribunaux, et dans tous les actes pu-
 blics, usage qui remontait à la con-
 quête. C'est à ce prince que l'on doit
 la construction du château de Wind-
 sor. Il fit le premier essai d'un éta-
 blissement des postes en Angleterre,
 en plaçant des relais à la distance de

vingt milles l'un de l'autre, pour être plus promptement informé des événements de la guerre qu'il avait avec les Ecossais. Ce plan fut étendu et rendu d'une milité plus générale sous *Richard III.* Edouard eut de Philippine de Hainaut douze enfants, dont quelques-uns moururent avant lui. Ceux qui parvinrent à l'âge d'homme furent: 1°. Edouard, prince de Galles; il ne laissa qu'un fils qui monta sur le trône après son aïeul; 2°. Lionel, duc de Clarence, qui finit ses jours en Italie, ne laissa d'Elisabeth de Burgh, sa première femme, qu'une fille nommée Philippine, mariée à Edmond Mortimer; ce fut de cette princesse que la branche d'York fit dériver ses droits à la couronne. Lionel épousa en secondes nocces, Violante, fille du duc de Milan, et n'en eut pas d'enfants. 3°. Jean de Gand, ainsi nommé du lieu de sa naissance, fut créé duc de Lancastre; c'est de lui qu'est issue la branche de ce nom, qui, dans la suite, parvint à la couronne. 4°. Edmond de Langley, duc d'York. 5°. Thomas de Woodstock, duc de Buckingham, et ensuite de Gloucester. 6°. Isabelle, fille aînée d'Edouard, épousa Enguerrand de Coucy, comte de Bedford. 7°. Jeanne, premièrement accordée avec le duc d'Autriche, et ensuite avec Pierre-le-Cruel, avant qu'il fût roi, mourut à Bordeaux en allant en Espagne. 8°. Marie, qui épousa Jean de Montfort, duc de Bretagne, et mourut en 1363. 9°. Marguerite, qui fut mariée à Jean Hastings, comte de Pembroke.

E—s.

EDOUARD IV, roi d'Angleterre, était fils de Richard, duc d'York, que la faiblesse d'Henri VI et le mécontentement de la nation enhardirent à faire valoir les droits que sa mère avait au trône, et à lever contre la maison de Lancastre, l'étendard de la rose

blanche. Edouard, né en 1441 (*Richard*), porta d'abord le nom de comte de March, et fut élevé au lieu des dissensions civiles. En 1461, le fameux comte de Warwick, le soustrait aux poursuites des tisans du roi, l'emmena dans son gouvernement de Calais, où Edouard par représailles des cruautés qu'exerçait sur les amis de son père trancher la tête à douze prisonniers du parti contraire. L'année d'après, accompagné de Warwick en Angleterre. Ils furent joints, à leur arrivée, au comte de Kent, par plusieurs seigneurs de distinction, et marchèrent à Londres au milieu des acclamations du peuple. La capitale leur ouvrit ses portes. Edouard, ayant appris que le roi Marguerite s'avancait vers lui, partit à la tête de vingt-cinq hommes, pour la combattre; mais, qu'elle eût rassemblé des forces considérables. Les lords Warwick et Cobham étaient ses lieutenants. Il marcha avec l'armée royale à Northampton, le 4 juillet, et s'empara de la personne du roi. Lorsqu'il apprit la mort de son père, défait et tué à la bataille de Wakefield, le 24 décembre, il se retira dans le pays de Galles, où il rassembla des forces pour marcher à son secours. Bien loin d'être découragé par cette funeste nouvelle, il résolut de prendre le titre de duc d'York, et de lever le dessein formé par son père, ou d'y perdre la vie. Il battit les Français à Mortimer's cross, le 2 septembre, de Hereford, dispersa ses troupes et fit trancher la tête à sir Owen Tudor, frère de son adversaire. La veille de la bataille de Warwick, le 5 mai, Alban, ne l'empêcha pas de continuer sa marche vers Londres. Il ramassa les débris de l'armée de Marguerite à se retirer vers le nord, entra dans la capitale au

nations des citoyens, qui, depuis
sieurs années, penchaient pour son
; et plus audacieux que lui, as-
ouvertement au trône. Warwick
anda au peuple, rassemblé dans
vaste plaine, s'il voulait Edouard
r roi. La multitude donna son
sentement par un cri unanime.
réunion de personnages de dis-
tion confirma ensuite cette élection
nlaire, et le 5 mars 1461, Edouard
proclamé roi d'Angleterre à Lon-
et dans les environs. Edouard,
s dans sa 20^e. année, était un des
beaux hommes que l'on pût voir.
vait un caractère convenable aux
onstances dans lesquelles il se trou-
. « Hardi, actif, entreprenant, dit
me, la dureté de son cœur et
nflexibilité de son esprit le ren-
ient inaccessible à tous les mou-
vements de compassion qui auraient
l'amollir et l'empêcher de pour-
ivre la vengeance la plus sanglante
ntre ses ennemis. » Peu de jours
s avoir pris la couronne, il fut
gé de marcher contre une armée
oixante mille hommes rassemblée
Marguerite. Il la rencontra à
nton, dans l'Yorkshire, et quoi-
l n'eût que quarante mille soldats,
mporta une victoire complète qui
ra son titre de roi bien mieux que
ction tumultueuse à laquelle il le
ait. Après avoir séjourné quelque
ps à York, pour assurer les fron-
es du côté de l'Ecosse, où Margue-
s'était réfugiée, il retourna à Lon-
s, se fit couronner, et convoqua
parlement qui reconnut ses droits
rône, et proscrivit tous les parti-
s de la maison de Lancastre, dont
sieurs portèrent leur tête sur l'é-
faud. Cependant Marguerite, ayant
enu des secours de Louis XI, effectua
une descente dans le nord de
ngleterre. Son armée fut battue à

Hexham le 15 mars 1454; elle s'en-
fuit dans les Pays-Bas; Henri VI fut
pris et conduit à la Tour de Londres.
L'emprisonnement de cet infortuné
monarque, l'expulsion de Marguerite,
le supplice des hommes les plus con-
sidérables du parti de Lancastre, ayant
délivré Edouard de toute inquiétude,
il s'abandonna sans réserve à son pen-
chant pour les plaisirs. Il vivait avec
ses sujets, et particulièrement avec
les habitants de Londres, de la façon
la plus familière. Les grâces de sa fi-
gure, ses manières galantes, qui sans
le secours de son rang lui auraient
suffi pour plaire aux femmes, faci-
litérent ses succès auprès d'elles; la
cour offrait le spectacle de fêtes conti-
nuelles. Un genre de vie si agréable,
un accès si facile auprès de la personne
d'Edouard, le firent universellement
aimer. Cependant ses penchants amou-
reux devinrent funestes à son repos
et à la stabilité de son trône. N'ayant
pu faire sa maîtresse d'Elisabeth Wood-
ville, veuve d'un partisan de la mai-
son de Lancastre, il l'épousa secrè-
tement en 1464 (Voyez ELISABETH WOODVILLE.). Quelque temps
auparavant, cédant aux représen-
tations de Warwick, qui lui conseil-
lait de se marier, il l'avait envoyé en
France demander la main de Bonne
de Savoie, belle-sœur de Louis XI,
espérant que cette alliance lui assu-
rerait l'amitié de cette puissance, seule
capable de soutenir son rival. La pro-
position était acceptée, le traité était
conclu, il ne restait qu'à recevoir la
ratification d'Edouard, lorsque le se-
cret de son mariage éclata. Warwick,
justement outragé, repassa en Angle-
terre la rage dans le cœur. L'élévation
subite des parents de la nouvelle reine
mécontentait tous les grands. Warwick
sut profiter de ces dispositions pour
gagner à son parti le duc de Clarence,

frère du roi. Une conspiration formidable se formait de toutes parts contre Edouard, qui, de son côté, pour se procurer des soutiens au dehors, maria sa sœur à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, et signa une ligue avec le duc de Bretagne. Mais quelque vaste plan qu'Edouard eût formé sur ces alliances, les troubles intérieurs de son royaume le détruisirent bientôt. Une sédition, qui éclata dans le nord, au commencement d'octobre 1469, amena la guerre civile et toutes ses horreurs. Le sang anglais ruissela sur les champs de bataille et sur les échafauds. Warwick et le duc de Clarence eurent d'abord l'air de travailler à apaiser les troubles; mais en 1470, ayant reçu une commission du roi pour lever des troupes, ils les levèrent en leur propre nom, et publièrent un manifeste contre le gouvernement. Un échec essuyé par leur parti déconcerta tellement leurs mesures, qu'ils licencièrent leur armée et se réfugièrent à Calais (1). Complots, stratagèmes, négociations, tout fut employé de part et d'autre pour se renforcer et enlever des partisans à son adversaire. Edouard, se croyant en sûreté, parce qu'il s'était secrètement reconcilié avec le duc de Clarence, et que l'escadre du duc de Bourgogne gardait la mer, ne faisait aucun préparatif contre Warwick. Il était occupé à réprimer une révolte dans le nord, lorsqu'il apprit que

(1) Rien n'est si incertain, dans l'histoire d'Angleterre, que le détail de ces guerres. Les auteurs en ont donné des versions si différentes, et ont sur plusieurs événements, et ceux sur lesquels ils s'accordent presque tous sont incroyables et contredits par les documents publics. Presque tous les historiens assurent, par exemple, qu'Edouard fut fait prisonnier vers ce temps-là par Clarence et Warwick, qu'il fut confié à la garde de l'archevêque d'York, frère du comte, qui, lui ayant permis de prendre le divertissement de la chasse, lui fournit ainsi l'occasion de s'évader, et que ce monarque chassa ensuite les rebelles du royaume. Mais la fausseté de cette histoire est prouvée dans Rymer, où l'on trouve que, pendant toute cette période, le roi exerça son autorité et régna sans interruption (Hume).

Warwick, débarqué à Dartmouth, venait à la tête de 60,000 hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence près de Nottingham, par la trahison du marquis de Montagu, frère de Warwick, qui joignit de toute sa confiance. Edouard, sur le point d'être surpris la nuit, se retira dans sa tente. Il n'eut que le temps de monter à cheval, et de fuir, avec une suite peu nombreuse, à Lynn et Folkshire. Il s'y embarqua à l'instant sur un vaisseau prêt à faire voile, et courut, sans sa traversée, le danger d'être pris par des pirates, et d'être heureusement en Hollande. Son frère, le duc de Bourgogne, le suivit assez froidement. Warwick, maître du royaume onze jours après son débarquement, remplaça sur le trône qu'il n'enviait point. Pendant ce temps, le duc de Bourgogne, qui d'abord parut vouloir, comme son frère, changer de sentiment, et d'Edouard, se voyant menacé par les armes réunies de la France et d'Angleterre, résolut de fournir quelque secours à son beau-frère, mais secrètement pour ne pas aigrir le gouvernement anglais. Edouard, avec une petite escadre qui portait mille hommes, mais sûr des paquebots qu'il conservait dans ses états, partit, le 25 mars 1471, après trois mois d'absence, à Ravenspur en Yorkshire. Son armée ne tarda pas à grossir; il fut reçu dans York, et bientôt en état de marcher sur Londres, où plusieurs commerçants jadis lui avaient prêté de l'argent, voyant pas de moyen d'être secourus, s'il n'était pas rétabli sur le trône. Il rentra en sa faveur pour lui faire ouvrir les portes de la ville; on ajouta que les jolies femmes, dont il avait gagné les bonnes grâces, ne le laissèrent pas, en cette occasion, inutile.

de sa cause. Alors Edouard, l'agresseur, se vit en état d'aller devant de Warwick, qui s'était jusqu'à Barnet. Une sanglante bataille y fut livrée le 14 avril. Là se déclara pour Edouard, que Clarence avait rejoint; Warwick perdit la vie. Le même jour donna cette bataille décisive, qui se termina à Weymouth avec une victoire; elle marcha vers le Gloucester. Chaque jour voyait grossir l'armée; mais l'actif Edouard lui porta les derniers coups, le 4 mai, à Tewkesbury, sur les bords de la Sever. Prise et menée devant le vainqueur avec son fils, elle fut ensuite enfermée dans la tour : son fils fut créé presque à la vue du roi (Edouard, fils d'Henri VI). Henri resta dans sa prison. La plupart des faux partisans de la Rose moururent terminés leurs jours dans les tourments ou sur l'échafaud, Edouard tranquille possesseur du trône. Il officiellement ratifia, comme à l'ordinaire, tous les actes du vainqueur, et maintint son autorité. Alors Edouard consacra tout entier aux plaisirs et à la dissipation; la cour imita son exemple, cet esprit de galanterie servit à séduire parmi les Anglais l'apreté d'un caractère avait contractée le temps des factions. Mais tout par l'espoir d'une conquête étrangère vint tirer le roi de sa léthargie. Il conclut avec le duc de Bourgogne une ligue, dont le but était d'opposer une invasion en France, et de réclamer la couronne de ce pays, au moins la Normandie et la Guienne. Il aborda effectivement à Calais en 1492, avec une armée nombreuse; le duc de Bourgogne manqua à ses engagements; l'adroit Louis XI se brouilla d'Edouard en lui payant une pension convenue, et en s'engageant à

lui faire une pension annuelle. Les deux monarques eurent ensuite une entrevue sur le pont de Pequigny, convinrent de mariages entre leurs enfants, et signèrent une trêve en 1475. Louis gratifia de pensions plusieurs seigneurs anglais, et défraya généreusement la plus grande partie de l'armée anglaise à Amiens. Ce traité fit peu d'honneur aux deux monarques; il dévoila surtout l'imprudence et la légèreté d'Edouard, qui se hâta de retourner à Londres, pour dissiper avec ses maîtresses l'argent qu'il avait arraché à Louis XI. Le seul objet qui partageait l'attention qu'il donnait à ses plaisirs, était le soin d'augmenter les revenus de la couronne, considérablement diminués par les dépenses ou la négligence de ses prédécesseurs. Quelques-uns des moyens qu'il employa pour y parvenir, et que nous ne connaissons pas, furent de son temps regardés comme oppressifs. La postérité lui reproche pourtant moins ce grief, que l'acte de tyrannie dont il se rendit coupable dans sa propre famille. Il traitait depuis quelque temps avec beaucoup de froideur le duc de Clarence, qui l'avait aidé à ressaisir sa couronne. Clarence cria à l'ingratitude. Les intrigues de son autre frère Richard, duc de Gloucester, et de la reine, aigrirent les soupçons du roi contre lui, et envenimèrent ses paroles et ses actions. Edouard, le sacrifiant à sa jalousie, le fit condamner à mort par un parlement vendu à ses caprices. (Voy. GEORGE, duc de Clarence). Edouard passa le reste de ses jours dans la débauche et à former de vains projets, entre autres, celui de marier chacune de ses filles avec un souverain : aucune de ces alliances ne s'effectua. Celle qui devait avoir lieu entre sa fille aînée et le Dauphin ne s'accomplit pas, parce que Louis XI trouva son avan-

tage à promettre son fils à Marguerite, fille de Maximilien. Edouard, malgré le charme de la mollesse dans laquelle il était plongé, fit des préparatifs pour se venger de cet affront. Louis tâcha de parer le coup, en excitant Jacques, roi d'Ecosse, à déclarer la guerre à l'Angleterre. Le duc de Gloucester entra en Ecosse à la tête d'une armée, prit Berwick, et força les Ecossais à faire la paix et à céder cette forteresse. Ce succès encouragea le roi à s'occuper plus sérieusement du projet de guerre contre la France. Tandis qu'il en faisait les préparatifs, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 9 avril 1485. Ce prince eut plutôt de beaux dehors que de grandes qualités; il fut brave et actif, mais adonné à tous les vices. Il faut cependant se délier un peu de tout le mal que les historiens ont dit des princes de la maison d'York; comme ils ont écrit sous le règne des Tudor, qui prétendaient représenter la maison de Lancastre, leur témoignage n'est pas toujours impartial. Une chose remarquable dans la vie d'Edouard, c'est que ses succès, comme on l'a vu, semblèrent tenir du prodige, et qu'il fut toujours victorieux dans les batailles qu'il livra en personne. Il laissa deux fils : Edouard, prince de Galles, et Richard, duc d'York, tous deux enfants, et cinq filles, dont l'aînée épousa Henri VII; les autres furent mariées à des seigneurs anglais : une se fit religieuse. Ses maîtresses les plus connues furent Jane Shore, femme d'un bourgeois de Londres, et Elisabeth Lucy, à laquelle on prétend qu'il avait donné sa foi avant son mariage, et dont il eut deux bâtards. D'autres historiens ont avancé qu'il avait été secrètement marié à Eléonore Talbot, fille du comte de Shrewsbury, et veuve de lord Butler. Ce fut sur ce motif

que Richard III fit déclarer illégitimes les enfants d'Edouard et d'Elisabeth Woodville. E

EDOUARD V. fils du précédent, était né, en 1470, dans l'abbaye de Westminster, où sa mère s'était réfugiée lorsque le roi, son époux, obligé de s'enfuir de l'Angleterre, était échappé aux poursuites de ses ennemis. Edouard IV avait, par ses dernières années de son règne, tenu en respect les deux factions qui divisaient la cour, et par ses dispositions, l'une des parents de la reine, l'autre, de toute l'ancienne noblesse. Mais, lors de sa dernière maladie, n'ignorant pas les troubles que son fils pouvait exciter sous la main, il assembla les principaux personnages des deux partis, et leur commanda la paix et l'union; mais, lorsqu'il annonça que Richard, duc de Gloucester son frère, alors absent, devait exercer la régence. A peine Edouard eut les yeux fermés que les jalouses deux factions éclatèrent de nouveau. Chacune députa auprès du roi de Gloucester pour briguer sa faveur. Chacun, déjà tourmenté par une ambition effrénée, seignit d'abord, pour gagner le roi, de dédaigner son zèle. Le jeune roi résida pendant la mort de son père (9 avril 1483) dans le château de Ludlow, aux frontières du pays de Galles, où il avait été envoyé pour que sa présence contentât les Gallois et retînt le calme dans leur pays, où l'on venait récemment de remarquer de la fermentation. La personne du prince était liée au comte de Rivers, son oncle maternel. Celui-ci, lorsqu'il apprit la mort d'Edouard IV, parut pour se présenter avec son pupille. Craignant d'être approchant de Northampton, Richard était déjà arrivé, que cet oncle ne fût trop petite pour contem-

ages, il fit prendre les devants l'envoya par un autre chemin à Stratford, et alla rendre ses hommages à Richard, auprès duquel il fut admis de cet arrangement. Il en fut accueilli, et partit avec lui le 1^{er} mai pour rejoindre son père; mais en entrant à Stony Stratford, il fut arrêté avec sir Richard de Bures, l'un des fils de la reine, et deux autres seigneurs. Le roi, saisi de douleur et d'effroi en voyant cet acte de violence, commis sur des parents si chers, qui l'avaient élevé avec tant de sollicitude, ne put retenir ses larmes ni ses plaintes. Il se jeta à genoux devant le roi de Gloucester, se jetant à ses genoux, lui fit les plus fortes protestations de sa fidélité et d'attachement pour sa personne, l'assura qu'il n'avait rien fait que pour sa sûreté, et dit qu'il jugea le plus propre à éviter les frayeurs et à sécher les larmes du jeune prince, désormais de tout appui. On lui rendit toute route tous les honneurs dus à un prince, afin de fasciner les regards du peuple. Cela servit à calmer les craintes de Londres qui, à la vue de ce qui s'était passé, avaient conçu des soupçons contre le roi de Gloucester, et commençaient à murmurer. Lorsqu'Edouard approcha, le peuple sortit en foule pour le voir. Ce jeune prince entra dans la ville le 4 mai, accompagné d'un nombre de seigneurs, Richard marchant derrière lui la tête nue. On conduisit Edouard au palais de l'évêque, où il fut reçu avec honneur, et où il fut marqué aux bourgeois la place que l'on avait en eux et de voir qu'on ne pensait qu'à sa personne. Cette conduite dissipa tous les soupçons. Richard, voulant demeurer de la personne de son neveu, fit nommer protecteur du royaume. Ensuite, sous prétexte d'assister le duc d'York au cou-

ronnement de son frère, il réussit à le tirer des mains de la reine, réfugiée avec lui à Westminster : et lorsqu'il eut ainsi en sa puissance les deux princes, qui ressentaient une vive joie de se trouver ensemble, il les envoya loger à la Tour, afin, disait-il, de les écarter de tout danger; c'était d'ailleurs la coutume de ces temps que les rois allassent en cérémonie, de la Tour à Westminster la veille de leur couronnement. Celui d'Edouard fut fixé au 22 juin. Mais à cette époque Richard fit déclarer ses deux neveux bâtards, et prit le titre de roi. Depuis ce moment on n'entendit plus parler des deux princes. La plupart des historiens racontent que Richard étant à Gloucester, expédia à Brakenburi, gouverneur de la Tour, l'ordre de faire mourir les deux princes. Ce brave homme refusa d'obéir. Alors Richard s'étant assuré du dévouement de Jacques Tyrrel, écrivit à Brakenburi de remettre au porteur de sa lettre les clefs et le gouvernement de la Tour pour une nuit. Tyrrel entra la nuit, avec ses suppôts, dans la chambre où dormaient les jeunes princes. Quelques écrivains ont prétendu que la vue de ces deux innocentes victimes le fit d'abord hésiter; mais qu'endurci par l'habitude du crime, il surmonta ce premier mouvement et les étouffa sous des oreillers. D'autres ont rapporté qu'il fit entrer trois de ses agents dans la chambre des princes, et leur commanda d'exécuter leur commission pendant qu'il garderait les dehors; que ces monstres étouffèrent ces enfants avec des oreillers, et montrèrent leurs corps nus à Tyrrel, qui ordonna de les enterrer au pied de l'escalier, dans une fosse qu'ils creusèrent sous un monceau de pierres. Edouard était alors âgé de treize ans et avait porté le titre de roi pendant deux mois et

douze jours; son frère Richard n'avait que neuf ans. Toutes les circonstances de leur assassinat furent avouées sous le règne suivant par les auteurs même, qui, cependant, ne furent jamais punis de leurs crimes. On ajoute qu'en 1694, sous le règne de Charles II, comme on faisait quelques changements dans cet endroit de la Tour, on trouva, sous un monceau de pierres, des ossements qui, par leurs proportions, correspondaient à ceux d'enfants de l'âge d'Edouard V et de son frère. On en conclut que c'étaient ceux de ces deux princes. Charles II les fit déposer à Westminster, dans un tombeau de marbre sur lequel on grava une inscription qui rappelait leur triste fin. Telle était l'opinion généralement adoptée sur la catastrophe qui termina les jours d'Edouard V et de son frère, lorsque Horace Walpole publia son *Règne de Richard III, ou Doutes historiques sur les crimes qui lui sont imputés*. Il y cite des documents originaux et authentiques, desquels il résulte que tout ce récit n'est pas parfaitement avéré. Une de ces pièces fait penser qu'Edouard assista, ou dut assister, au couronnement de son oncle; Walpole ajoute que lors de l'accession d'Henri VII, il ne fut fait aucune enquête sur l'assassinat des deux princes, et qu'il ne fut pas mentionné dans l'acte du parlement qui condamna Richard, quoique c'eût été le plus grave et le plus odieux de ses crimes. Aucune poursuite ne fut faite contre les prétendus assassins qu'onze ans après lorsque Perkins parut, et l'on ne mit même aucune régularité dans les poursuites. Le sort final des deux fils d'Edouard IV, reste donc encore un problème assez difficile à résoudre. (V. ELISABETH WOODVILLE, et RICHARD III.

E - s.

EDOUARD VI, roi d'Angleterre, fils d'Henri VIII et de Jeanne Seymour, qui mourut peu de temps après l'avoir mis au monde, naquit le 12 oct. 1538. Il venait d'entrer dans sa sixième année à la mort de son père, le 21 janvier 1547. N'ayant pas assez d'âge pour atteindre à sa majorité, qui était fixée à dix-huit ans, on pensa que l'histoire de son règne est inséparable de celle de ses actions que celle de ceux qu'ont fait ses gouverneurs et ses ministres. Dès qu'Henri VIII eut prononcé son dernier soupir, le conseil de la cour, le comte de Hartford, oncle maternel d'Edouard, et sir Thomas Seymour, pour aller notifier sa mort au roi, et pour le mener à Londres, était alors avec sa sœur Elisabeth, Hartford, d'où les députés le conduisirent à Endfield. Ce fut là qu'ils annoncèrent la mort du roi, et le saluèrent comme leur souverain. Ensuite ils l'accompagnèrent jusqu'à la Tour de Londres, où il fut placé par le conseil en corps, qui le proclamèrent le 31 janvier. Henri avait nommé seize régents du royaume. Le conseil parut défectueux en cela, puisque ce grand nombre de personnes qui avaient part à l'administration, ne pouvait qu'entraver la marche des affaires. En conséquence le comte de Hartford fut nommé protecteur du royaume, avec l'expressé qu'il ne pourrait agir sans le consentement des assistants, et gardien de la personne du roi, à la conservation duquel il était le plus intéressé. Edouard mourut le 20 février. Le protestantisme était dominant à cette époque. Le protecteur, qui fut bien créé duc de Sommerset, prit grand soin d'inculquer à son pupille les principes de la religion protestante, et y réussit tellement, que le

le plus grand zèle à
res capables d'établir
la réforme. Le règne
d'ailleurs rempli de
intérieur, et en géné-
Le protecteur voulut
forme en Ecosse, et
reine Marie Stuart à
choses auxquelles les
saient fortement. En
protecteur mena une
e, et y remporta des
il ne sut pas profiter
ne vint pas à bout de
et Marie fut envoyée
elle fut fiancée au dau-
absence du protecteur,
attaquée par son propre
l'amiral. Ce dernier,
aute trahison, et con-
par le parlement, fut
autre côté, des soulè-
ent dans plusieurs par-
Ils étaient provoqués,
ements qui s'opéraient
, et par le tort que fai-
simple l'usage adopté par
étaires d'enclorre leurs
nourrir des bestiaux.
vinrent heureusement
sang. Cependant le duc
était fait des ennemis si
l fut déclaré indigne
r, accusé, condamné
hasard : de sorte que
la douleur d'être obligé
t de mort de deux de
caractère de ce prince
emblables actes de sé-
nent désagréables; car
assant de signer l'arrêt
t au feu, pour crime
mauvre fanatique nom-
cher, il résista long-
vaincu par les impor-
hevéque, il signa en
torrent de larmes, et

lui dit que ce crime retomberait sur
sa tête. Il était d'ailleurs animé d'un
si grand zèle contre le catholicisme,
que l'on eut beaucoup de peine à l'en-
gager à permettre à sa sœur Marie de
suivre sa religion, et qu'il déplora
amèrement, et l'obstination de cette
princesse, et sa propre impuissance
de ne pouvoir la corriger. Après la
déposition de Sommerset, Dudley, duc
de Northumberland, avait été mis à
la tête de l'administration. Il fit la paix
avec l'Ecosse et avec la France, qui,
profitant des troubles de la minorité,
avait attaqué le Boulonnais, et sut se
le conserver par le traité. Le nouveau
régent gouvernait le roi et le royaume
avec un égal despotisme, dont il donna
bientôt des preuves signalées. Edouard
avait eu successivement, en 1555, la
petite-vérole et la rougeole; après le
rétablissement de sa santé, il avait
visité quelques provinces. On supposa
que la fatigue de ce voyage lui avait
fait contracter une toux qui alarmait
beaucoup. Elle devint si opiniâtre,
que tous les secours de la médecine
furent inutiles, et que plusieurs symp-
tômes de consommation se manifestè-
rent. L'inquiétude fut générale, quand
on vit diminuer graduellement les
forces et l'embonpoint du roi. L'atta-
chement que l'on avait pour lui, et
la haine que l'on portait aux Dudley,
firent remarquer que le roi dépéris-
sait à chaque moment depuis celui où
l'on avait mis Robert Dudley auprès
de sa personne. Edouard voyait ap-
procher la mort sans crainte. Le duc
de Northumberland profita de l'état
de langueur du roi pour lui persuader
d'exclure de la succession au trône,
les princesses Marie et Elisabeth, et
de nommer Jeanne Grey héritière de
la couronne. Les symptômes de la ma-
ladie d'Edouard s'aggravèrent ensuite
par l'effet des remèdes que lui donna

une femme ignorante qui avait promis de le guérir. On le remit entre les mains des médecins; ils ne purent arrêter les progrès de la maladie à laquelle Edouard succomba, le 6 juillet 1553, dans la 16^e. année de son âge et la 7^e. de son règne. Ce jeune prince fut vivement regretté, parce qu'il donnait les plus grandes espérances. Il était doux, affable, appliqué, laborieux; il avait l'esprit très juste, et une mémoire excellente. On avait confié son éducation à deux des hommes les plus savants de ce temps, sir John Cheke et sir Anthony Cooke, qui, profitant de ses heureuses dispositions, lui firent faire des progrès rapides, et travaillèrent à le rendre capable de bien gouverner son royaume. Gardan, qui le vit à l'âge de quatorze ans, en parle comme d'un prodige. Son témoignage est d'autant moins suspect, que c'était après la mort de ce prince qu'il publiait ses louanges, en Italie même, où la différence d'opinions rendait sa mémoire odieuse. On prétend qu'il tira son horoscope et qu'il lui prédit un long règne accompagné de grandes prospérités; mais cette fois les règles de son art se trouvèrent en défaut. On trouve beaucoup de particularités curieuses sur Edouard dans l'histoire de la réformation par Burnet. Cet écrivain a puisé une partie de ces détails dans un journal tenu par Edouard lui-même, et dont on conservait le manuscrit dans la fameuse bibliothèque du chevalier Cotton. Ce fut sous le règne d'Edouard que la réforme commença sous Henri VIII fit les plus grands progrès et prit de la consistance (Voy. DUDLEY, duc de Northumberland, et SEYMOUR, duc de Somerset).

E—s.

EDOUARD, prince de Galles, surnommé le *Prince-Noir*, d'après la

couleur de son armure, un des
mes de son temps qui déploya
ractère le plus héroïque, naquit
bre 1350 d'Edouard III, roi d'An-
terre, et de Philippine de France
femme. Il n'avait que quinze ans
que son père, dans l'invasion
en France en 1346, l'emmena avec
et dès qu'ils furent débarqués, le
chevalier de sa main. Le jeune
se montra digne de cet honneur
la bravoure qu'il montra à
de Créci, livrée le 26 août 1346,
toute la gloire rejaillit sur lui.
son père se tint en observant
porter des secours aux com-
auraient besoin. Le prince,
du premier corps d'armée, se
avec une valeur qui, tout en
mant le courage de ses trou-
excitant l'admiration des Français,
glais, leur causa de l'inquiétude
sa personne, à cause du grand
des ennemis. Ils envoyèrent
roi, suivant le rapport de Froissart,
historien contemporain, que le
de Galles était serré de près et
besoin de secours. La première
tion du roi fut de demander
prince était tué ou blessé. On
pondit que non. « Dites à mes
» frères, reprit-il, que tant qu'
» ils vivra, ils ne me deman-
» point de secours; car il faut
» ait tout l'honneur de cette vic-
» et qu'il se montre digne d'être
» valier. » Cette réponse, rapportée
au prince, l'anima d'une nou-
veur. Il se fit jour à travers les
 Français prêts à l'envelopper, et
cida la victoire en sa faveur. Edouard
après la bataille, se jeta dans
de son fils, en s'écriant : « Mes
» fils, persévérez à fournir
» une belle carrière; vous êtes m
» car vous vous êtes conduit
» ment aujourd'hui, et vous vous

e la couronne. » On Bohême parmi les française. Il avait plumes d'autruche, eu allemand : *Ich*. Le prince l'adopta ette grande victoire, ont continué à eu joiries. Il accompa toute la campagne, un traité avec les nvesti peu de temps e Guienne. Son père dans cette province mmencer les hostili-ce. Le prince se mit 1355, fit une ir-guedoc, dévasta le rcarcassonne et Nar-and butin, et se re-Le désordre des af-empêchant que l'on es nécessaires pour ncursions, il se re-l'année suivante à la ille hommes. Après génois, le Querci et ntra dans le Berri, es infructueuses sur dun et de Bourges. intention était de ndie ; mais il trouva ir la Loire rompus, igneusement gardés. e, jointe à la nou-be du roi de France née de 60,000 hom-dre la résolution de une. Le prince avait ours devant le châ-ntin. Le roi Jean côté, tellement hâté les deux armées se résence à Mauper-toitiers. Le prince, que la retraite lui mpossible, se pré-

para au combat avec le courage d'un jeune héros et la prudence du général le plus consommé. Cela ne l'eût pourtant pas tiré du péril extrême où il était, si le roi de France eût su profiter de ses avantages. L'armée anglaise commençait à souffrir de la disette. Le prince était si persuadé de sa mauvaise situation, qu'il écouta les propositions d'accommodement de deux légats du pape, et promit d'accepter toutes les conditions qui ne compromettraient ni son honneur ni celui de l'Angleterre. Il offrit de restituer toutes les conquêtes faites pendant cette campagne et la précédente, et s'engagea à ne pas servir de sept ans contre la France. Jean exigea qu'il se rendît prisonnier avec cent personnes de sa suite. Le prince rejeta ces conditions avec indignation ; et déclara que quel que fût le sort qui l'attendait, l'Angleterre ne serait jamais obligée de payer sa rançon. Le retard causé par cette négociation, les sages dispositions qu'il prit, l'ardeur irréflechie du roi Jean procurèrent à l'armée anglaise une victoire dont les Français se croyaient assurés. Ce fut le 19 septembre 1356, que se donna cette bataille de Poitiers, si funeste aux armes françaises, si glorieuse pour le Prince-Noir. Un grand nombre des seigneurs les plus qualifiés de la France y périt autour du roi, qui fut fait prisonnier. Si la victoire signalée qu'Edouard venait de remporter fût honneur à sa bravoure et à ses talents militaires, sa conduite noble, modeste et généreuse envers son prisonnier, lui ont acquis une gloire encore plus belle. Il sortit de sa tente pour aller au-devant de lui, le reçut avec les plus grands égards, lui paya le tribut d'éloges dus à sa valeur, et n'attribua sa propre victoire qu'au hasard de la guerre. Durant le repas du roi, il se

tint debout derrière sa chaise, et refusa constamment de s'asseoir, disant modestement qu'étant sujet, il connaissait trop bien la distance du rang du monarque au sien. Tous les autres prisonniers furent également bien traités. Leur nombre était si considérable que leur rançon, quoique modérée, et le butin fait sur le champ de bataille enrichirent l'armée anglaise. Le Prince-Noir remercia ses troupes victorieuses avec des expressions qui leur attribuaient tout l'honneur, mena son prisonnier à Bordeaux, et n'ayant pas de forces suffisantes pour pousser ses avantages plus loin, il conclut avec la France une trêve de deux ans, dont il avait même besoin pour mener le roi en Angleterre sans obstacle. Il fut reçu dans sa patrie avec une allégresse extrême, refusa tous les honneurs qu'on voulut lui rendre, et se crut assez illustré par ceux qu'on rendit au roi prisonnier. Quand ils firent leur entrée dans Londres, Jean, magnifiquement vêtu, était monté sur un superbe coursier blanc; le prince, habillé simplement, et monté sur une petite haquenée noire, était à côté de lui. Trois ans après, il accompagna son père dans son expédition en France, et conclut avec le Dauphin le traité de Brétigny. Edouard, pour donner à son fils des marques publiques de son estime et de son affection, érigea pour lui en principauté souveraine, sous le nom de Principauté d'Aquitaine, la Guienne et plusieurs provinces voisines, cédées par le dernier traité, et il l'en investit solennellement, à la charge de la redevance annuelle d'une once d'or à l'Angleterre. Le Prince-Noir avait en conséquence fixé en 1363 sa résidence à Bordeaux; il y tenait une cour vraiment royale, aimé et respecté de ses sujets, heureux d'être gouvernés par un si grand prince. Il y

était depuis trois ans sans exercer sa valeur et même sans apparence de pouvoir la déployer de long-temps, lorsque Pierre-le-Cruel, roi de Castille chassé du trône par son frère naturel Henri de Transtamare, vint implorer sa protection et son secours pour rentrer dans ses états. Le Prince-Noir, ennuyé probablement d'une longue inaction, promit son secours au roi du trône, obtint le consentement d'Edouard, leva une armée de treize mille hommes, et entra en campagne en 1367. Le premier coup qu'il porta à Henri fut de lui débaucher ses troupes de mercenaires, connues sous le nom de *grandes compagnies*. Quoiqu'elles servissent en cette occasion sous Duguesclin, la plupart avaient tant de respect pour le nom d'Edouard sous qui elles avaient porté les armes qu'elles vinrent se ranger sous ses drapeaux. Henri, dont les forces, malgré cette défection, étaient encore infiniment supérieures à celles du prince de Galles, l'attaqua près de Najara, petite ville de Navarre. Il fut défait. Pierre vint, après la bataille, se jeter aux genoux du prince et le remercier. Edouard se hâta de le relever, et lui dit en embrassant, que c'était à Dieu seul qu'il était redevable de la victoire. On ajouta qu'il empêcha Pierre d'exécuter le projet barbare de massacrer tous les prisonniers. Il avait terminé cette pénible entreprise aussi glorieusement que celles où il s'était précédemment engagé; mais il eut lieu de se repentir d'avoir prêté son secours à un monarque indigne d'être associé à ses destinées. Pierre refusa de payer aux troupes anglaises les sommes convenues, et de leur fournir des vivres. Une maladie contagieuse, suite de la disette, enleva beaucoup de soldats au prince, qui, craignant d'en perdre d'avantage fut obligé de retourner en Guienne.

avoir vendu sa vaisselle pour satisfaire aux besoins les plus pressants de l'armée ; mais cette éclatante et encore plus fâcheuse expédition entraîna des résultats plus fâcheux. Le prince en Espagne une maladie dont il ne put se rétablir. Les dettes qu'il avait contractées pour fournir aux besoins de la campagne, et à la paie de l'armée, le mirent à son retour dans la nécessité d'imposer de nouvelles taxes sur ses sujets : une partie de la noblesse ne s'y soumit qu'avec réticence, une autre s'y refusa complètement. Cet incident ranima l'antipathie des habitants contre les Français, que toutes les belles qualités du prince n'avaient pu vaincre ni affaiblir. Ils se plaignirent, leurs remontrances furent mal reçues. Ils s'adressèrent alors au roi de France, comme à leur suzerain. Charles V envoya le prince de comparaitre à la cour de Paris. « Oui, répondit fièrement le prince, j'irai à Paris, mais ce sera à la tête de soixante mille hommes. » Le péril de sa santé, l'événement des principales villes de France, l'empêchèrent d'exécuter cette menace. Son dernier exploit fut la prise de Limoges. Dans cette expédition il était obligé de se faire porter. Enfin se voyant entièrement hors d'état d'agir, il prit la résolution de retourner en Angleterre, estimant que l'air natal rétablirait sa santé. Il eut, avant son départ, le chagrin de voir mourir Edouard, son fils qui entra dans sa septième année à son arrivée dans sa patrie, ce qui trouva son père dominé par une ambition artificieuse, et par le duc de Bourgogne son frère. Il ne put penser à l'inquiétude qu'il allait laisser le jeune Richard son fils à la merci d'un ambitieux, qui pourrait se servir de son crédit pour lui enlever la cou-

ronné. On suppose que ces craintes lui firent rechercher pour son fils la protection du parlement, qui demanda au roi l'éloignement du duc de Lancastre. Après avoir languie encore quelque temps, le prince de Galles mourut le 8 juin 1376, dans la 46^e. année de son âge. « Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus, par une vie sans tache. Sa valeur et ses talents militaires furent les moindres de ses mérites : sa politesse, sa modération, sa générosité, son humanité, lui gagnèrent tous les cœurs. Il était fait pour illustrer non seulement le siècle grossier dans lequel il vivait, et dont les vices ne l'atteignirent point, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité ou des temps modernes. » Quoique l'on s'attendit à sa mort depuis long-temps, la nouvelle en causa un deuil extrême chez les Anglais. Le parlement voulut, pour témoigner la douleur que lui causait la perte d'un si grand prince, assister en corps à ses funérailles, qui se firent à Cantorbéri, où il avait choisi sa sépulture. Edouard, affaibli par l'âge, pleura ce fils qui avait répandu tant d'éclat sur son règne ; le roi de France lui donna des marques de son estime, en lui faisant faire à Paris un service solennel auquel il assista. Le Prince-Noir avait épousé, en 1361, Jeanne, fille du comte de Kent, décapitée au commencement du règne de son père ; elle était sa cousine, et venue du comte de Holland. On l'appelait communément la Belle, à cause de sa parfaite beauté. Elle lui donna deux fils, dont le seul survécut et monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Richard II. E—s.

EDOUARD, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, naquit le 13 octobre 1453

les partisans de la maison d'York répandirent le bruit que ce prince n'était pas le fils du roi, et qu'à l'accouchement de la reine, qui avait mis au monde un enfant mort, on en avait substitué un autre. Lorsqu'en 1463 son père eut été emprisonné par le parti d'York, qui avait placé la couronne sur la tête d'Edouard IV, il s'enfuit en France avec sa mère. En 1470 la chance tourna, le parti d'York fut renversé, le jeune Edouard épousa la fille du comte de Warwick, auparavant l'ennemi juré de sa maison, mais qui venait de remettre Henri sur le trône. L'année d'après, une nouvelle révolution rétablit les affaires de la maison d'York. Edouard IV défit le parti de Lancastre à Barnet. Le jour même où cette décisive bataille se donna, Marguerite débarqua à Weymouth avec son fils. Une nouvelle bataille, donnée à Tewksbury, sur les bords de la Saverne, ruina entièrement le parti de Lancastre. « Mar- » guerite et son fils, dit Hume, furent » faits prisonniers et conduits au roi, » qui demanda au prince, d'une ma- » nière insultante, comment il osait » tenter d'envahir ses états ? Le jeune » Edouard, plus fier de sa naissance » qu'abattu de sa situation présente, » répondit qu'il était venu recouvrer » son propre héritage. Edouard, aussi » impitoyable que peu généreux, lui » donna un coup de son gantelet au » visage. Les ducs de Clarence et de » Gloucester, le lord Hastings et sir » Thomas Grey prirent ce mouve- » ment du roi pour le signal de la » mort du prisonnier ; ils l'entraî- » rent dans l'appartement voisin où » ils l'assassinèrent eux-mêmes. » Ainsi périt, à l'âge de dix-huit ans, le 4 mai 1471, Edouard, dernier rejeton de la maison de Lancastre. Il semble que le ciel ait voulu, par cette

mort funeste, faire expier à ce jeune prince, qui donnait les plus grandes espérances, l'usurpation de son trône. Shakespear a, dans la 5^e partie d'Henri VI, mis sur la scène la catastrophe du prince de Galles, son fils.

EDOUARD PLANTAGENET comte de Warwick, fils de George duc de Clarence, et d'Isabelle Nevill fille du fameux comte de Warwick naquit en 1445. Edouard, qui avait ordonné la mort du père en 1471, fit élever le fils avec soin, et le comte de Warwick, en mémoire de son aïeul maternel, mais il ne voulut point lui rendre le titre de duc de Clarence de crainte que ce nom ne rappelât le souvenir du prince infortuné qu'il avait sacrifié à sa jalousie. A peine Richard III fut-il sur le trône, que regardant son neveu comme un compétiteur dangereux, puisqu'il était fils de son frère aîné, il le fit enfermer dans le château de Sherifhutton en Yorkshire ; cependant, à l'exception de la liberté, il lui fit accorder tout ce qu'il pouvait désirer. Lorsque Henri VII fut parvenu à la couronne, le comte de Warwick avait bien d'espérer quelque adoucissement dans son sort ; mais le nouveau roi, intimement convaincu de l'insuffisance de ses propres droits au trône, quoiqu'il affectât de dire qu'ils étaient incontestables, donna ordre, le 24 août 1485, deux jours après avoir vaincu Richard, d'amener à la tour de Londres le malheureux Edouard, qui, malgré son extrême jeunesse, lui causait de vives inquiétudes, et de l'y tenir étroitement renfermé. Cette sévérité excita l'indignation générale. On plaignait hautement la jeunesse et l'innocence du prisonnier. On redoutait pour lui une catastrophe pareille à celle des fils d'Edouard IV, enfermés comme lui dans la tour, et massacrés

bre de leur oncle Richard III, n mettait la conduite en parallèle avec celle de Henri. On disait hard avait été moins cruel que ers le comte de Warwick. Tout le bruit se répand, en 1486, jeune prince s'était échappé de . Un imposteur prend son nom . SIMNEL). Henri, voyant la e causait généralement la nou- le la délivrance du comte de ick, pensa qu'il lui importait abuser le peuple. D'après une ation prise avec son conseil, il mener le prince un dimanche s principales rues de Londres, conduire en procession à St- où il resta exposé aux regards ple, et voulut que plusieurs e condition attachés à la maison t, et qui connaissaient parfaite- e personne d'Edouard, l'appro- nt et s'entretenaient avec lui. Cet ient produisit son effet en An- e; mais en Irlande on soutint comte de Warwick montré au : était supposé, et on se dé- ivement contre le roi, qui fait servir la religion à une co- de ce genre. Ramené dans sa t, Edouard y passa tranquille- ses tristes jours jusqu'en 1499, : désir de sortir de sa captivité prêter l'oreille à un projet de qui devait s'exécuter en égor- Digby, lieutenant de la tour. Le ot avait été ourdi par Perkin eck, enfermé dans la même pri- u'Edouard, parce qu'il s'était asser pour un fils d'Edouard IV . PERKIN). Le comte de War- , séparé depuis son enfance du erce des hommes, était dans un le simplicité qui le rendait sus- le de toutes sortes d'impres- La crainte d'une fin cruelle, pouvait avoir à redouter de l'om-

brageux Henri, jointe au désir si naturel de recouvrer sa liberté, l'engagèrent à consentir au projet que lui communiquèrent des domestiques du lieutenant de la tour, gagnés par les artifices de Perkin. L'entreprise ne put échapper à la vigilance du roi : on crut même assez généralement qu'il l'avait fait suggérer pour attirer Perkin et Warwick dans le piège, et avoir un prétexte de les faire mourir. Quoique l'exécution de deux des domestiques de Digby semblât justifier le roi de cet artifice, le public fut confirmé dans ses soupçons, quand on vit dans le même temps un imposteur, nommé Wilford, fils d'un cordonnier, se donner pour le comte de Warwick. Ce jeune homme fut pendu ; mais un moine qui l'avait instruit à jouer son rôle obtint sa grâce : ce qui fit présumer que celui-ci n'était qu'un instrument que le roi avait employé, afin que cet événement, qui avait encore failli troubler le repos de l'état, lui servît en quelque sorte à justifier sa rigueur envers le malheureux prince. Edouard, mené devant la chambre des pairs, fut accusé, non d'avoir voulu se sauver, car n'étant retenu pour aucun crime cette tentative devenait inutile, mais d'avoir, conjointement avec Perkin, comploté contre le roi et le gouvernement. Ayant avoué qu'il avait donné son consentement au projet formé par Perkin et les domestiques de Digby, il fut condamné à être décapité, et subit son jugement le 20 décembre 1499. Ainsi périt, à l'âge de vingt-quatre ans, après avoir été prisonnier quinze ans, le dernier rejeton mâle de la maison des Plantagenet, qui depuis 1154 occupait le trône d'Angleterre. Ce fut une tache ineffaçable pour le règne de Henri, que de faire périr ce jeune prince par la main du bourreau. Cet acte de

crualité lui aliéna tous les cœurs. Il tâcha vainement d'affaiblir l'atrocité de ce crime, en partageant ce qu'il avait d'odieux avec son allié Ferdinand d'Arragon, qui, disait-il, avait positivement déclaré qu'il ne consentirait pas au mariage de sa fille Catherine avec Arthur, prince de Galles, tant qu'il existerait un héritier de la maison d'York. Le public, dit Hume, ne ressentit que plus d'indignation, en apprenant que ce jeune prince était sacrifié, non pas à la sévérité des lois, mais à la politique raffinée et cruelle de deux monarques inhumains. Bacon rapporte que, suivant l'opinion générale, lorsque Henri VIII fit divorce avec Catherine d'Arragon, cette princesse s'écria qu'elle n'avait commis aucun crime; mais que c'était un juste jugement de Dieu sur elle, de ce que son premier mariage avait été fait dans le sang. Le comte de Warwick eut une sœur, Marguerite, qui épousa Richard Pole, comte de Salisbury. Elle fut mère du célèbre cardinal Pole, et porta sa tête sur l'échafaud en 1541.

E—s.

EDOUARD (CHARLES) STUART, dit le *Prétendant*. V. STUART.

EDOUARD, 1^{er}. roi de Portugal, fils de Jean I^{er}., lui succéda en 1433, mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, rétablit la discipline relâchée sous le règne précédent, convoqua les états-généraux, abrégea les procédures et fit des lois somptuaires. Il demanda inutilement au pape, en 1436, le droit de conquête sur les îles Canaries. Frustré dans ses espérances à ce sujet, Edouard fit assiéger Tanger en Afrique; mais cette expédition eut une issue très malheureuse. L'armée portugaise fut entièrement défaite, et l'infant Ferdinand, frère du roi, ayant été fait prisonnier par les Maures, mourut dans

une longue et dure captivité. Forcé de renoncer aux conquêtes étrangères, Edouard donna tous ses soins à l'administration de son royaume, soulagea le peuple et encouragea le commerce. La peste ayant porté ses ravages à Lisbonne et dans les provinces, le roi ne put échapper à ce terrible fléau: il en fut attaqué dans la ville de Tomar, en ouvrant, dit-on, une lettre, et mourut, le 17 septembre 1458, à trente-sept ans, après un règne de cinq ans qui ne fut qu'un tissu de disgrâces. Ce malheureux prince était digne cependant par ses vertus d'un meilleur sort. Il laissa la régence du royaume à Eléonore d'Arragon, sa femme. Edouard protégea les sciences et les lettres; il les cultiva lui-même et composa un *Traité* sur la fidélité qu'on doit apporter au commerce et l'amitié; il fit aussi, avec le savant D. Juan de Regras, célèbre jurisconsulte, un *Code* sur l'administration de la justice. B—r.

EDOUARD-DE-BRAGANCE, infant de Portugal, servit avec gloire dans les armées de l'empereur Ferdinand III, et parvint par son mérite au grade de lieutenant-général, Jean IV, son frère, n'étant encore que duc de Bragance; mais après la révolution qui mit le sceptre dans les mains de ce prince (1640), la cour de Madrid qui redoutait les talents d'Edouard pour la guerre, sollicita son arrestation auprès de Ferdinand III. L'empereur hésita d'abord; mais cédant ensuite aux instances de l'Espagne, il fit arrêter le prince Edouard à Lisbonne, en 1641, et le livra licieusement aux Espagnols. En vain le duc protesta contre cette violence, dont toute l'Europe fut indignée. On transféra le malheureux Edouard au château de Milau, où il fut traité avec autant de dureté que d'injustice.

porta son infortune avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme, mourut en 1649, empoisonné, ses Portugais, et de chagrin selon espagnols, au bout de huit ans dure prison, dans la 44^e. année de son âge. Le roi, son frère, avait, par toute sorte de moyens, de procurer la liberté, mais toujours ément (1). D—T.

DOUARD. Voy. GUELDRÉ et II.

EDRED, 10^e. roi d'Angleterre, de race saxonne, fils d'Edouard I^{er} et d'Edgiva sa seconde femme monta sur le trône en 946, à la mort de son frère Edmond. Il fut, comme celui de ses prédécesseurs, agité par les révoltes des s-Northumbriens. Edred les fit rentrer dans le devoir, mit des garnisons dans leurs villes les plus considérables, avec un gouverneur anglais chargé de veiller sur leurs moindres mouvements. Il obligea aussi Malcolm d'Ecosse, de lui renouveler hommage pour les provinces qu'il possédait en Angleterre. Edred laissa la direction principale des affaires à Stigand, depuis archevêque de Cantorbéry, auquel on peut reprocher de n'avoir pas été un peu trop mêlé des choses du royaume. Edred n'était cependant pas sans talent ni sans goût pour la vie active, et son amour de la justice et sa bonté pour les malheureux, le firent chérir de ses sujets. Il mourut en 955. Ses enfants étaient dans un âge si tendre qu'Edwy, son neveu, fils d'Ed-

mond, leur fut préféré pour lui succéder. E—A.

EDRIC, duc de Mercie, surnommé *Streon*, est fameux dans l'histoire d'Angleterre, par le rôle odieux qu'il a joué sous le règne des rois saxons. Edric était d'une naissance obscure, mais son éloquence, ses manières aisées et affables, son esprit insinuant lui donnèrent le moyen d'acquiescer de grandes richesses, avec lesquelles, disent quelques historiens, il acheta les hautes dignités auxquelles il parvint. Lorsqu'en 1007, le roi Ethelred convoqua un conseil pour délibérer sur les mesures à prendre contre les Danois, que leurs succès de l'année précédente rendaient chaque jour plus redoutables, Edric, auquel le roi avait donné en mariage sa fille, et d'autres grands, mal intentionnés, opinèrent pour acheter la paix. Les taxes qu'il fallut lever pour faire face à cette dépense, exaspérèrent le peuple déjà épuisé. Edric fut surtout en butte à l'animadversion générale. On l'accusa hautement de partialité pour les Danois, de peu d'affection pour son pays; mais ses manières flatteuses gagnèrent tellement l'esprit d'Ethelred, que loin de prêter l'oreille aux accusations que l'on élevait contre Edric, il le nomma son ambassadeur auprès des Danois. On dit que le perfide Edric leur découvrit la faiblesse de son pays, et fut ainsi le principal instrument de sa ruine. L'année suivante les machinations du frère d'Edric forcèrent un officier de distinction, parmi les Saxons, à prendre la fuite, et à s'adonner à la piraterie. Lorsqu'ensuite ces Danois, qui s'étaient avancés inconsidérément dans le pays, allaient être cernés par l'armée d'Ethelred, Edric vint à bout de persuader à ce prince de changer de résolution, et les ennemis échappèrent. Ethelred, après être remonté sur le trône,

Il a été publié sur cet événement tragique : 1^o *l'histoire pour dom Edouard infant de Portugal*, du latin, Paris, 1641, in-8^{vo}; 2^o *la rendu, ou Contrat de vente de la par le prince libre et innocent*, etc., traduit l'Espagnol, Paris, 1641, in-4^{vo}. Dans ces ouvrages, on fixe l'époque de l'accord passé entre les rois de Hongrie et de Castille au 25 juin 1101, l'un indique pour prix de cette odieuse somme de 40,000 rindales. D. I.

tenait une assemblée des grands du royaume. La désunion régnait dans le conseil; Edric, pour augmenter la confusion, fit assassiner deux nobles Danois, fils d'un homme très puissant. Canut, pour les venger, et profiter du triste état de l'Angleterre, fit une descente en 1015, et s'avança dans l'intérieur du pays. La conduite de la guerre fut confiée à Edmond, fils du roi, et à Edric. Celui-ci mit aussitôt tout en œuvre pour s'emparer de la personne d'Edmond et le livrer aux Danois. Cette trahison fut découverte, Edric passa chez les ennemis avec un certain nombre de soldats qu'il entraîna, et quarante grands bâtiments. Canut, guidé par Edric, traversa la Tamise, entra en Mercie, mit tout à feu et à sang. Durant la bataille de Sherastan, Edric voyant plier les Danois, coupa la tête d'un officier qui ressemblait à Edouard, et la montrant aux Anglais leur cria qu'il était inutile de combattre, puisque leur roi était mort. Cet affreux stratagème avait produit une partie de l'effet que le traître en attendait, lorsqu'Edmond se fit voir et rallia ses troupes. Après cette affaire Edric obtint son pardon du généreux et trop confiant Edmond, et lui jura fidélité, mais il prouva par toute sa conduite qu'il ne songeait qu'à consumer la ruine de sa patrie. Ensuite au milieu d'une action, il passa à l'ennemi. Il finit par faire assassiner son légitime souverain par deux hommes infâmes, parce qu'il craignait que l'union des deux rois ne lui fût fatale. Il se hâta d'aller lui-même en porter la nouvelle à Canut, qui eut horreur d'une action si atroce. Ce prince dissimula néanmoins, parce qu'il crut avoir encore besoin du traître, et lui promit de l'élever au-dessus de tous les autres seigneurs du royaume. Edric fut ravi de cette promesse; mais voyant que

la récompense tardait à venir, l'insolence de reprocher pu à Canut qu'il ne l'avait pas servis, et notamment de lui avoir rendu, en le déliant, bien aise de prétexte de se débarrasser d'Edric, craignait la puissance, et scélératesse, lui répondit à la fin, que puisqu'il s'avouait le crime affreux dont il n'avait été que soupçonné, la mort. Il donna ordre en conséquence de décapiter Edric, et de jeter son corps dans la Tamise. On fit ensuite mettre la tête sur l'endroit le plus élevé de Londres, afin de dégager l'air, qu'il lui avait donné.

EDRIS, arrière petit gendre de Mahomet, par le fondateur de la dynastie, qui a régné en Asie deux cent deux années cinq mois (Voy. HASSAN, Pour bien connaître l'histoire de ce personnage, il faut se reporter aux Ommiades parvinrent, et le crime, à enlever le califat d'Ali. Devenus odieux par leur tyrannie, méprisés pour leur faiblesse, ils furent précipités du trône et remplacés par les Abbassides qui descendaient de la même souche en ligne collatérale, et les Alides descendaient en ligne directe de Mahomet par Fathime. Tant que les Ommiades régnaient, les Abbassides et d'Ali virent une bonne intelligence; mais les premiers eurent pris possession du califat, à l'exclusion des Alides, la union se mit entre eux, et les Abbassides devinrent pour leurs parents des ennemis plus cruels et plus cruels que les Ommiades fut sous Almanzor que cet

ce grand politique, qui met-
 éret de sa dynastie avant la
 t l'humanité, persécuta cruel-
 es Alides; car il prévit que tant
 isteraient, ils feraient valoir
 nité de leurs droits au trône,
 eraient des troubles dans l'em-
 effet, il est peu d'années qui
 en présente quelqu'un sollici-
 faveur et l'appui des peuples,
 chant à se former un parti.
 es Alides, sept frères, Moham-
 ihyia, Solciman, Ibrahim, Isa,
 dris se distinguèrent par leurs
 t leurs succès. Mohammed se
 dans l'Hedjaz, sous le règne
 isor, qui envoya contre lui de
 uses troupes, et après avoir
 détruit son armée, le força
 Nubie. Le premier reparut à
 ie après la mort de ce khalife,
 t un nouveau parti plus consi-
 que le premier. Non content
 ier en Hedjaz, il envoya ses
 m différentes provinces, en
 an, en Egypte, en Afrique, pour
 les peuples à le reconnaître
 iam (v. ALI). Le khalife Méhdi,
 des progrès de sa puissance,
 contre lui une armée de trente
 valiers: Mohammed se mit en
 de se défendre. Les deux ar-
 e rencontrèrent à Feddj, près
 sekke, le 8 de dzoulheddjah
 1^{re} juillet 784 de J. C.), et se li-
 un des plus sanglants combats
 istoire des Arabes fasse men-
 ohammed perit dans la mêlée.
 son frère, qui fait l'objet de
 cle, échappa, à la faveur
 déguisement. Il se dirigea
 Afrique, vint au Caire, où il
 a quelque temps. Poursuivi
 retraite par les Abbassides,
 uit à Barcah, y prit les vé-
 de son fidèle esclave Ra-
 uise chargea du rôle de maître,

et il s'enfonça avec lui dans l'intérieur
 de l'Afrique. Après avoir essuyé bien
 des fatigues, il arriva à Tremecen, de
 là il se rendit à Tanger; il pensait
 trouver des partisans; mais s'étant
 trompé dans ses espérances, il re-
 tourna sur ses pas et vint s'établir à
 Walily, capitale du pays montagneux
 de Zerhoun, au commencement de
 rébi 1^{re}. 172 (août 788 de Jésus-
 Christ). Après avoir vécu six mois
 en simple particulier dans cette ville,
 l'hôte qui lui donnait l'hospitalité as-
 sembla ses frères et les familles d'A-
 rouba, tribu très puissante, et leur
 déclara l'origine d'Edris, en les enga-
 geant à embrasser son parti. Tous d'un
 commun accord le reconnurent pour
 imam. Cette cérémonie eut lieu le ven-
 dredi 4 de ramadhan 172 (6 fév. 189
 de Jésus-Christ.). Les tribus de Ze-
 nata, de Zouaga, de Zonara, de
 Lamaya, de Iaouta, de Sedrata, de
 Gayata, de Nafza, de Miknasa et
 Gomara, imitèrent l'exemple des Arou-
 ba, et choisirent Edris pour leur
 chef religieux et temporel. En peu
 de temps cet Alide devint très puis-
 sant, et mit sur pied une nombreuse
 armée, avec laquelle il conquit le pays
 de Tamesna et de Tadla: la plupart
 des peuples qui les habitaient profes-
 saient le judaïsme, le christianisme,
 ou l'idolâtrie; ils embrassèrent de gré
 ou de force la religion de Mahomet:
 il en fut de même pour les autres pen-
 plades qui avoisinaient l'état naissant
 d'Edris. En 173, la ville de Tremecen
 et ses dépendances tombèrent en son
 pouvoir. Haroun Al-réchyd, qui ré-
 gnait alors à Bagdad, ayant appris les
 succès d'Edris, s'en alarma et voulut
 en détruire les fruits; mais l'espace
 de pays qui les séparait et la nature de
 ce pays, où l'on ne trouvait ni vivres,
 ni eau, s'opposaient à la marche d'une
 armée. Yahya le Barmécide lui con-

seilla d'employer la ruse et la perfidie pour se débarrasser de cet ennemi, conseil qui fut agréé par Haroun. Yahya envoya donc à Walily un de ses esclaves nommé Soleiman, doué d'esprit, de finesse et de ruse, en le chargeant de donner la mort à Edris, de quelque manière que ce fût. Soleiman se rendit donc à la cour d'Edris, se présenta à lui sous le titre d'ancien serviteur de son père, de partisan des Alides, gagna ses faveurs, sa confiance, son amitié, et l'empoisonna, après avoir long-temps déguisé son véritable dessein, sous un feint dévouement. Edris expira dans d'horribles convulsions, au commencement de rebî 2°. 177 (juill. 795 de J. C.), après avoir régné en Mauritanie, sept ans et sept mois : le fidèle Rachid était absent lorsque cet événement arriva. Soleiman prit la fuite. Rachid, à son retour, soupçonna facilement le meurtrier, et se mit à sa poursuite. Il l'atteignit au passage d'une rivière, le frappa de son sabre et le blessa sans pouvoir le tuer. Edris ne laissait point d'enfant, mais une esclave africaine, grosse de sept mois. Rachid rassembla le peuple, et lui demanda s'il voulait le charger du gouvernement de l'empire jusqu'à ce que l'esclave fût accouchée : « Si elle met un » fils au monde, dit-il, vous le choisissez pour imam, et vous lui » serverez la même fidélité qu'à son » père ; si c'est une fille, vous » nerez la couronne à celui d'entre » vous que vous en jugerez digne. » Cette proposition fut acceptée, et l'esclave étant accouchée d'un fils, les peuples de Mauritanie le reconnurent pour prince : on le nomma Edris. Rachid prit soin de son éducation, et lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, il voulut lui faire prêter serment par toutes les classes du royaume ;

mais Abdallah, fils d'Aglab, gouverneur d'Afrikiab, séduisit ses serviteurs et fit assassiner cet habile ministre : telle fut la fin d'un homme qui de la classe la plus basse, s'était élevé par sa fidélité, sa droiture et ses grandes qualités, à la première charge d'un état, dont il avait même été quelque sorte le fondateur. J—s.

EDRIS, fils et successeur du précédent, naquit à Walily le 3 de rebî 177 de l'hégire (14 octobre 795). Rachid, ministre de son père et agent du royaume, le fit instruire dans les connaissances cultivées de ce temps. Ce ministre ayant été assassiné, Abou-Khaled-Yézyd lui succéda. Ce fut lui qui fit prêter serment à Edris par toutes les tribus des Berbers, le 1^{er} vendredî de rebî 1^{er}. 188 (23 février 804). Edris signala son règne par la fondation de la ville de Fez et par de nouvelles conquêtes ; il prit les villes de Tabis et d'Aghamah, et parcourut vainqueur le pays des Mesamédés. Ce prince mourut d'accident le 23 de djoumadi 2°. 273 (7 septembre 808) à l'âge de trente-huit ans. Il laissa douze enfants mâles, dont l'aîné Mohammed, lui succéda. L'histoire rien de la ville de Fez trace ainsi son portrait : « Edris était doué d'une grande éloquence, et très versé dans les belles-lettres ; il connaissait parfaitement le livre de Dieu (l'Alcoran), et se conformait à ce qu'il permet et défend. Sa science dans le droit était aussi très étendue, et à ces qualités il joignait l'équité, le courage, la piété, la libéralité et une rare justice ; il gouverna son royaume avec sagesse paisible de son royaume : bien plus, il devint un monarque puissant et eut une cour nombreuse, fréquentée par les ambassadeurs de toutes les villes et de tous les pays. » J—s.

EDRISI, célèbre géographe arabe, naquit à Ceuta en Afrique, vers l'an 493 de l'hégire (1099 ans après J.-C.). Il était mahométan, et même schérif, et descendait des princes d'Afrique de la famille d'Edris, qui, vers l'an 919 après J.-C., furent dépouillés de leur souveraineté par Mahadi Abdallah le Fatimide. Il étudia à Cordoue, et vint ensuite à la cour de Roger, roi de Sicile, pour lequel il fabriqua un globe terrestre, d'argent, du poids de huit cents marcs, sur lequel il avait fait graver, en arabe, tout ce qu'il avait pu savoir des diverses contrées de la terre alors connues; et il composa un livre de géographie pour servir d'explication à ce globe, vers l'an 548 de l'hégire (1153 ans après J.-C.). Voilà tout ce qu'on sait sur ce personnage; et ce peu que l'on en sait, sauf les dates, n'est pas très certain. Son globe n'est pas parvenu jusqu'à nous, et si la géographie qu'il avait composée existe dans quelques bibliothèques, elle n'a pas encore été publiée. Elle ne nous est connue que par un abrégé imparfait et tronqué, qui parut en arabe en 1592, et qui fut traduit en latin en 1619. Le docteur Vincent a fait graver un planisphère qui accompagne un manuscrit de cet abrégé que possède la bibliothèque Bodléienne à Oxford, et l'a inséré dans son ouvrage sur le Périple de la mer Erythrée. C'est d'après ces faibles restes que nous devons juger du beau globe et du livre dont Edrisi était l'auteur. Ces restes suffisent, cependant, pour nous faire connaître l'état de la géographie chez les Arabes, et l'étendue de leurs connaissances à cette époque, car Edrisi paraît les avoir toutes possédées. On voit, d'après le planisphère, que les noms des villes, des contrées et leur situation respective, leur étaient donnés d'a-

près des itinéraires de voyageurs récents dans toutes les parties du monde; mais que leur système géographique était, sous un point de vue général, le même que celui de Strabon, rectifié quant à la mer Caspienne et au nord de l'Europe, par les idées de Ptolémée, dont les Arabes avaient traduit l'ouvrage dans leur langue, et aussi par les découvertes récentes, qui leur donnaient quelques notions confuses sur plusieurs contrées orientales, et surtout sur la Chine et la Tartarie chinoise. Il suffit de comparer ce planisphère avec quelques autres qui ont été composés par des géographes chrétiens et d'Occident, depuis l'Edrisi jusqu'au commencement des courses maritimes des Portugais à la fin du quinzième siècle, tels que celui qui a été gravé dans le recueil des historiens des croisades publié par Bongars, celui de la bibliothèque Borgia, la carte manuscrite collée sur bois de la bibliothèque royale de Paris, le planisphère d'Andrea Bianco, inséré par Formaleoni dans l'Essai sur la navigation des Vénitiens, celui de Fra-Mauro dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, et même le globe de Martin Behaim à Nuremberg, pour être convaincu que pendant trois siècles et demi les géographes de l'Europe n'ont fait que copier, avec des variations peu importantes, le globe d'Edrisi; et que même les additions faites à ce globe, d'après la relation de Marc Polo, n'ont amené aucun changement remarquable au système général qu'on avait reçu des Arabes, puisqu'on retrouve dans toutes ces cartes les mêmes défauts que dans les leurs. On y voit aussi les mêmes noms, le rempart de Gog et de Magog, et toutes les autres fables de ce peuple. En effet, l'abrégé de l'ouvrage d'Edrisi est suffisant pour nous

convaincre qu'aucune des nations chrétiennes d'Occident n'était assez avancée dans les sciences et les lettres pour en composer un qui pût rivaliser avec celui-ci. L'Edrisi, pour décrire le monde entier, à l'exemple de tous les autres auteurs arabes, partage en sept climats toutes les terres connues de son temps. Il divise chacun de ces climats en dix parties ou régions, et décrit ensuite chaque région en particulier, dans le même ordre et en procédant toujours d'occident en orient. L'abrégé qu'on a fait de cet ouvrage, ne renferme guère que les itinéraires de ces différentes régions. Les distances y sont marquées avec soin, soit en mesures réelles, soit en nombre de stations ou de courses, selon les renseignements plus ou moins précis que l'auteur s'était procurés. On voit qu'il avait ajouté au relevé des distances qui lui avaient servi à construire son globe, des détails sur les habitants et les productions des pays qu'il décrivait; mais l'abréviateur a presque partout supprimé cette partie importante de l'ouvrage. Il a même retranché en entier la deuxième portion du deuxième climat, et la quatrième partie du troisième climat. Cependant, malgré ces mutilations, l'abrégé d'Edrisi renferme encore plus de détails positifs sur l'intérieur de l'Afrique et de l'Arabie, qu'on n'en trouve dans les géographes modernes, qui, aujourd'hui, en savent moins sur ces contrées que l'Edrisi et les auteurs arabes où il a puisé. D'après ce que nous venons de dire, on conçoit la haute importance de l'ouvrage de ce géographe, soit qu'on le considère sous le rapport de l'histoire de la science, dont il a été en quelque sorte la base pendant plus de trois siècles et demi, soit qu'on l'envisage par l'utilité dont il peut être pour ses progrès

futurs. Il est donc fâcheux que les orientalistes de l'Europe n'aient pas fait plus d'efforts pour nous faire connaître dans toute sa pureté le texte de ce livre précieux. Il nous reste à indiquer les éditions qu'on en a données, et les travaux dont il a été l'objet. I. L'édition imprimée à Rome, en arabe, en 1592, avec les types des Médicis, portait le titre de *Délasement des esprits curieux*, mais par une ruse trop ordinaire aux libraires d'alors comme à ceux d'aujourd'hui, pour faire croire que c'était un ouvrage nouveau, on changea peu après ce titre pour un autre ainsi conçu : *De la géographie universelle, ou Jardin fleuri, où toutes les régions du globe, les provinces, les îles et les villes, ainsi que leurs dimensions sont décrites* (1). Deux maronites, Gabriel Sionite et Jean Hesronite, publièrent, d'après le manuscrit même qui avait servi à l'édition du texte arabe, et qui de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, a passé à celle du roi, la traduction latine de cet abrégé, sous ce titre : *H. Geographia Nubiensis, id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio*, Paris 1619, in-4°. On ignorait encore le nom de l'auteur de cet ouvrage, et en raison des détails où il est entré sur l'Afrique, on le nommait *géographe de Nubie*. Cette édition, de 1619, est très inexacte, l'éditeur (Sionite) et convient lui-même, dans une lettre Schickard, rapportée par M. Schnurrer, et en rejette la cause sur l'original dont il a fait usage, et qu'il dit être rempli de fautes. Ce reproche e

(1) Cette édition de 1592, a long-temps été si rare, que quantité d'exemplaires long-temps après n'ayant été retrouvés et mis en vente qu'à la fin du dix-huitième siècle. Un passant du nom de Helmschli, cité par M. Schnurrer (*Biblioth. arab.*), parle d'une autre édition imprimée dans le Kerman en caractères syllabiques.

confirmé par ceux de nos orientalistes qui ont consulté ce manuscrit. III. Dans les *Pèlerinages de Purchass*, il y a plusieurs fragments traduits de l'Edrisi, Londres, 1625; tome 2. IV. *Edrisi Africa*, de M. Hartman, Göttingue, 1796, in-8°. C'est le travail le plus important et le mieux fait qu'on ait encore entrepris sur l'Edrisi. Le même savant s'était aussi proposé de donner *Edrisi Hispania*, mais il n'en a paru que deux cahiers, Marbourg, 1802 et 1803. Le 1^{er}. traite de l'Espagne en général, de ses noms, de ses frontières, de ses montagnes; le 2^e. de ses fleuves. V. *Descripcion de España, de Xerif Edrisi conocido por il Nubiansi, y notas de Josef Antonio Condé*, Madrid, 1799, in-8°. Le texte arabe accompagne la traduction de cette partie de l'ouvrage relative à un pays qu'Edrisi paraissait avoir décrit d'après ses propres observations. VI. La portion qui concerne la Sicile, une des plus importantes de l'ouvrage d'Edrisi, puisque c'est le pays où il écrivit sa géographie, a été aussi de nouveau publiée en arabe et traduite en latin par M. Rosarii Grégorio, dans son ouvrage intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant*, etc. Palerme, 1790, in-fol. François Tarlia, de Palerme, avait déjà publié, dans le tome VIII, des *Opuscoli di autori siciliani* (1764, in-4°), une *Descrizione della Sicilia cavata da un libro arabico di scierif el Edris*; mais quoique l'éditeur ait prétendu que la traduction italienne a été faite à Rome, en 1652, par le P. Macri d'après le texte arabe, il est facile de se convaincre qu'elle n'est faite que sur la version latine. VII. *Dissertation sur la carte d'Edrisi*, par Bredow, t. IX, p. 197, des *Ephémérides Géographiques*.

Bredow reproduit la carte que le docteur Vincent avait fait graver, et entreprend de prouver que cette carte ne nous donne pas le véritable système d'Edrisi, mais que c'est une ancienne carte grecque modifiée par les Arabes. Sa principale raison est que dans cette carte un bras du Danube se jette dans l'Adriatique, erreur qui ne se trouvait pas dans l'ouvrage de Ptolémée, que les Arabes connaissaient. Mais Pomponius Mela avait aussi adopté cette idée d'Hipparque. Quoiqu'elle eût été combattue par des auteurs antérieurs, il n'est pas étonnant qu'Edrisi l'ait reproduite. Sur beaucoup de choses, son ouvrage nous montre des idées moins saines que celles de Ptolémée. Quant aux fleuves, aux lacs et aux montagnes, qu'on trouve dans cette carte, et dont il n'est pas fait mention dans l'ouvrage imprimé que nous avons, cela prouve encore mieux que cet ouvrage n'est qu'un traité tronqué. Hartmann, dans la préface de son *Edrisi Africa* cité plus haut a publié des fragments d'un des manuscrits de cet auteur, qui se trouvent à la bibliothèque Bodléienne; ces fragments prouvent que, si ce manuscrit n'est pas l'ouvrage entier d'Edrisi, c'est au moins un abrégé moins tronqué que celui qui a été publié. Un autre manuscrit de cet auteur, qui était dans la bibliothèque de l'Escurial, a été brûlé en 1671. Il a existé plusieurs auteurs arabes qui portent aussi le nom d'Edrisi et qui ont été confondus à tort avec ce géographe, dont le nom était, à ce qu'il paraît, *Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed a Edrisi*. W—R.

EDRYCUS. Voy. EDRYG.

EDWARDS (RICHARD), auteur anglais, né en 1525, et élevé à Oxford, est regardé comme un des plu

lit de lui qu'il était le Paul, l'itin, le Bradwardin, le Calvin siècle, et il passait pour un écrivain ; mais ses ouvrages, écrits dans un style scholastique, sont presque oubliés aujourd'hui. De ceux qu'il a laissés, tant imprimés qu'inédits, nous ne citerons ici que *Prédicateur*, en trois parties, 1705 et 1706, et sa *Theologia formata*, en 3 vol. in-fol. Il est remarquable que l'auteur de tant d'ouvrages n'avait pour bibliothèque que la Bible et quelques livres élémentaires. La bibliothèque de l'université lui fournissait les livres classiques des saints Pères, et il s'abonnait aux libraires pour la lecture des traductions modernes. X—s. EDWARDS (THOMAS), ingénieur anglais, naquit en 1699 d'un père de Londres, qui le destinait à la marine. Il étudia le droit à Lincolne ; mais une difficulté à s'exprimer, et son goût pour les belles-lettres le détournèrent de se montrer à la barre. En 1744, quelques années après que Warburton eut publié son édition de Shakespeare, Edwards, qui avait fait une étude particulière de ce créateur du théâtre anglais, publia quelques critiques sur son édition, et il y ajouta, en 1747, un supplément à l'édition de Shakespeare de M. Warburton. Cet ouvrage réimprimé en 1748 sous le titre *Œuvres de critique*, fait également preuve de l'esprit, de la sagacité et de l'érudition de son auteur, et a joui d'une grande célébrité. Il avait pris pour son mot d'ordre en passant par Warburton, d'un projet de *Règles de critique* qu'il avait ensuite abandonné, le croyant rendu inutile par les travaux de Shakespeare. Edwards ne voulut exécuter le projet de Warburton, et établit un certain nom-

bre de règles de critique, justifiées par des exemples tirés des notes mêmes de Warburton, et qui les présentent sous le jour le plus ridicule. Il a exécuté de même un projet d'*Essai de glossaire*, aussi conçu et abandonné par Warburton. Le grave commentateur de Shakespeare, qui n'était pas homme à endurer en silence des critiques beaucoup trop plaisantes pour ne le pas choquer, prit occasion d'une nouvelle édition qu'il donna de la *Dunciade* de Pope, pour y traiter Edwards, dans une des notes dont il accompagna cette édition, avec toute la rudesse d'invective qui lui était habituelle. Edwards, qui aurait dû s'attendre à cette représaille, eut le tort de s'y montrer extrêmement sensible, et prit pour un sarcasme sur sa naissance (*descent*), ce qui n'était qu'une métaphore obscure et grossière, et s'en plaignit amèrement. Alors, satisfait probablement de l'effet de sa vengeance, Warburton se tut. Edwards jouissait de quelque fortune ; il était aussi estimé pour son caractère que pour ses talents, et fut lié avec plusieurs des hommes les plus distingués de son temps, entre autres avec Aken-side et Richardson. Ce fut pendant une visite qu'il était allé rendre à ce dernier à Parson's Green, qu'il mourut, en 1757, âgé de cinquante-huit ans. On a de lui, outre les ouvrages déjà mentionnés : I. environ cinquante *Sonnets*, écrits avec correction, mais sans verve et sans chaleur ; quelques-uns ont été insérés dans les recueils de Dodsley, de Pearch et de Nichols. II. *Le Procès de la lettre Y*, badinage d'esprit où sont discutés les principes de l'orthographe anglaise, et qui se trouve, ainsi que les sonnets précédents, dans la 7^e. édition des *Règles de critique*, publiée en 1765. III. *Un Traité sur la prédestination*. X—s.

EDWARDS (JONATHAN), théologien anglo-américain, né en 1703, à Windsor, dans le Connecticut, étudia au collège Yale, où il obtint, en 1724, une place d'instituteur (tutor). Il avait été admis, deux ans auparavant, à exercer le ministère ecclésiastique, et avait commencé à prêcher parmi les presbytériens de New-York. Le docteur Stoddard, son grand-père maternel, ministre d'une congrégation à Northampton, l'engagea, en 1726, à venir partager ses travaux. Edwards, entré peu après en fonction, fut généralement aimé, et vécut fort tranquille jusqu'en 1744, que le refus qu'il fit de recevoir à la communion les personnes qui ne donneraient pas des preuves satisfaisantes de leur conversion, et le droit qu'il prétendit s'arroger de soumettre à des censures ecclésiastiques les jeunes gens adonnés à des lectures et à des conversations obscènes, lui suscitèrent l'animosité publique, et offensèrent nombre de familles considérables dans la ville. Il essaya de justifier sa conduite, mais ce fut en vain. Il fut destitué en 1750, dans une réunion des membres de sa congrégation, où vingt seulement votèrent en sa faveur, et deux cents contre lui. Chargé d'une famille nombreuse, il se trouva alors dans une situation assez critique, qu'il supporta avec beaucoup de courage. Il passa, en 1751, en qualité de missionnaire, à Stockbridge, dans la province de Massachusetts-Bay, où il resta six ans, également estimé des Anglais et des Américains. Il fut choisi, en 1757, président du collège de New-Jersey, de Prince-Town; mais il mourut quelques mois après son arrivée en cette ville, en 1758, des suites de l'inoculation, à laquelle on l'avait engagé à se soumettre, à cause des ravages que faisait en ce moment la petite-

vérole dans le pays. C'était un homme modeste, humain et bienveillant, auquel on ne peut reprocher qu'une piété un peu ardente. Calviniste rigide, il s'est montré un des plus habiles défenseurs de quelques-uns des principes de l'école de Genève. Ses écrits prouvent beaucoup d'érudition, de profondeur de jugement. Outre un grand nombre de manuscrits, on a de lui divers ouvrages imprimés, dont voici les principaux : I. *Tableau fidèle de l'œuvre surprenante de Dieu dans la conversion de plusieurs centaines d'âmes dans la province de Northampton* Londres, 1737; et Boston, 1738 in-8°. II. *Traité concernant les affections religieuses*, 1746; III. *Vie de David Brainerd, missionnaire en Amérique*, in-8°, 1749; IV. *Examen exact et sévère de l'idée généralement adoptée de nos jours sur cette liberté de volonté que l'on suppose être essentielle à l'événement* (moral agency); in-8°, 1754; ouvrage regardé comme une des meilleures défenses de la nécessité philosophique. V. *Défense de la grande doctrine du péché originel*, in-8°. 1758; VI. un Recueil posthume de *Sermons sur différents sujets*, 1765 in-8°.

X—s.

EDWARDS (GEORGE), naturaliste anglais, peintre et auteur d'un ouvrage célèbre d'Ornithologie, naquit en 1695, à Stratford, petit village du comté d'Essex. Ses parents, qui le destinaient au commerce, le mirent en apprentissage chez un marchand de Londres; mais la bibliothèque d'un savant médecin, qui venait de mourir dans la maison de son maître, ayant été déposée dans sa chambre à coucher, cette circonstance décida son goût pour l'étude. Son apprentissage étant terminé, il se mit à voyager pour s'instruire; parcourut la Hollande,

Norvège, et trouva dans cette contrée, une hospitalité qu'il eût en vain chez des peuples habites en climats plus doux. Étant en 1720, il fut près d'aller en voyage forcé en Amérique, en vertu d'un édit portant l'ordre de tous les vagabonds pour les renvoyer au Mississipi, qu'on voulait. De retour en Angleterre, il se consacra principalement à l'étude de l'histoire naturelle, et s'occupa à assister, à exécuter d'après ses dessins coloriés de toutes les espèces d'animaux. Ces travaux lui valurent de l'argent et des protections. Hans Sloane lui fit obtenir, en 1727, la place de bibliothécaire du roi. Il publia, en 1744, le premier volume de son *Histoire des Oiseaux*, renfermant 16 planches coloriées, avec des descriptions en anglais et en français; les autres volumes parurent en 1750 et 1751. Le dernier contient 16 planches de serpents, poissons et d'insectes. L'ouvrage contient 210 planches dans les 5 volumes. Edwards, avec la foi de la piété et la simplicité d'un homme, l'a dédié à Dieu, en consacrant dans cette dédicace toutes les paroles d'une dédicace ordinaire. Ce voyage, fait à l'imitation de ce-
 lazar Albinus, mais beaucoup plus agné, eut un succès qui passa les vances de l'auteur, et lui valut, en 1751, la médaille d'or de sir Godfrey, que la société royale adonne chaque année, le jour de la Saint-Jean à l'auteur de la découverte ou de l'ouvrage le plus utile. Cette société reçut son sein en 1757; celle des sciences et plusieurs compagnies de l'Europe lui conférèrent le titre de membre. En 1758, 1760 et 1761, Edwards donna, en 5 volumes

ornés de 151 planches, la continuation de son *Histoire des Oiseaux*, sous le titre de *Gleanures d'histoire naturelle*, avec une traduction française (par J. Duplessis). L'ensemble de ces deux ouvrages contient plus de 600 sujets d'histoire naturelle : oiseaux, poissons, insectes, plantes, etc.; les espèces y sont distribuées dans chaque volume à peu près selon l'ordre observé par Willughby; les descriptions n'en sont pas très détaillées, et les traits remarquables d'histoire naturelle n'y sont pas en grand nombre; on pourrait désirer aussi, soit dans les figures, soit dans le texte, plus d'exactitude pour les petits caractères qu'offrent les becs, les pieds, et d'autres parties. Néanmoins comme les couleurs en sont vraies, et que plusieurs objets n'ont point été représentés ailleurs, cette collection est indispensable pour les naturalistes. On a aussi d'Edwards des mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, et des *Essais* publiés en 1770, et tirés principalement des préfaces et des introductions de ses ouvrages. Enfin on lui doit la seconde édition de l'*Histoire naturelle de la Caroline*, etc. (V. CARTESBY). Il mourut octogénaire, le 23 juill. 1775, après avoir souffert avec une résignation peu commune, pendant ses dernières années, les douleurs de la pierre et d'un chancre qui le privait de l'usage d'un de ses yeux. Il avait été l'ami de plusieurs savants célèbres, entr'autres du docteur Méad et de Linné. Ce dernier a composé ou plutôt perfectionné un index général des œuvres d'Edwards, qui a été imprimé avec les mémoires insérés par lui dans les *Transactions philosophiques*, et d'autres écrits, 1776, in-4°. Quelque temps avant sa mort, Edwards avait vendu au lord Bute la

collection de ses dessins, au nombre de 900, généralement plus remarquables par l'exactitude de l'imitation que par ce qu'on appelle les beautés de l'art. — EDWARDS (Jean), a publié *the British Herbal*, Herbar d'Angleterre, contenant cent planches colorées représentant les plus belles plantes et les plus utiles qui croissent en plein air en Angleterre, avec leurs caractères botaniques et une courte notice sur leur culture, Londres, 1770, in-fol., avec 50 pages de texte.

C—V—R.

EDWARDS (THOMAS), théologien anglican, né à Coventry, en 1729, et élevé à l'école gratuite (free) de son pays natal et à l'université de Cambridge, montra de bonne heure beaucoup d'ardeur pour l'étude des langues savantes et de la littérature sacrée, et se fit connaître, avant l'âge de vingt-six ans, par une traduction anglaise des *Psaumes*, d'après l'original hébreu, avec des notes judicieuses où il se propose particulièrement de développer et de défendre le système hébraïque de l'évêque Hare. La corporation de Coventry le nomma, en 1758, maître de l'école de cette ville. Il fut choisi vers le même temps recteur de l'église de St-Jean-Baptiste de Coventry, qu'il quitta, en 1779, pour le riche vicariat de Nuneaton, dans le comté de Warwick. Il y mourut, en 1785. Il fut aussi estimé pour son caractère que pour ses talents. Dans sa jeunesse, il avait fait, sans le secours d'aucun maître, de grands progrès dans la musique, et jouait fort bien de plusieurs instruments; mais il abandonna ensuite cet exercice, se faisant un scrupule de donner à ses plaisirs un temps qui pouvait être consacré à des études sérieuses et utiles, et à la défense de la religion. On a de lui, outre sa traduc-

tion des *Psaumes*: I. *Preuves que la doctrine de la grâce irrésistible n'a aucun fondement dans les livres de l'Ancien-Testament*, 1759; ouvrage écrit avec beaucoup de candeur et d'habileté critique, et qui, moi-même par ce qu'il établit que par qu'il renverse, doit être regardé comme un des plus importants qui aient été donnés sur la controverse élevée entre les arminiens et les calvinistes. II. *Prolegomena in libros veteris testamenti poeticos, et subijcitur metricæ Lowthianæ confutatio*, etc., in-8°, 1762. Le docteur Lowth, contre qui cet ouvrage était dirigé, y répondit dans une note de la deuxième édition de ses *Prolectiones de sacra poetiæ prælectionum*. Edwards répliqua dans une lettre: *Epistola ad Robertum Lowthum*; une nouvelle réponse fut étendue du docteur Lowth terminant cette controverse, où il eut pour lui le suffrage des gens instruits. III. *Sur l'absurdité et l'injustice de la bigoterie religieuse et de la persécution leur parfaite opposition au caractère et à la conduite du Christ et à ses apôtres, et leurs funestes conséquences*. IV. *Des qualités les plus essentielles pour l'interprétation juste et exacte du Nouveau-Testament*. Ces deux ouvrages parurent en 1766 in-8°. V. *Deux dissertations; l'une quæ priorè probatur, variæ lectiones et menda, quæ in sacra scripturam irrepererunt, non labefactare ejus auctoritatem in rebus quæ ad fidem et mores pertinent: in posteriore verò, prædestinationem paulinam ad gentium vocationem totam spectare*; in-8°, 1768. VI. *Selecta quedam Theocriti Idyllia recensuit, variorum notas adiecit, suasque animadversiones, paræ latinæ, partim anglicæ, scriptas* is-

t Thom. Edwards, 1779, Les notes de ce recueil sont timées et peuvent être très utiles aux étudiants. X—s.

WARDS (BRYAN ou BRIAN), anglais, naquit, en 1743, à Wury, dans le Wiltshire. Il était le sixième enfant, qui ayant perdu son père en bas âge semblaient des orphelins, si leur oncle, résidant à la Jamaïque et possesseur d'une grande fortune, ne fût venu leur secours. Brian, au sortir de l'école de Bristol, dirigée par un *dissenter*, à qui on avait expressément défendu de lui apprendre le latin, et qui avait strictement observé cette injonction, entra, sur l'ordre de son oncle, dans une école d'éducation française de la ville, où il n'apprit guère que le français. En 1759, un autre parent vint à Londres, membre du parlement, vivant dans l'opulence et le grand monde, l'appela auprès de lui; mais ne trouvant pas son caractère indépendant la liberté qu'il exigeait, il le fit bientôt passer à la Jamaïque. Ce fut sous les plus heureuses circonstances de sa vie. Brian trouva dans son oncle toute l'affection, toute la sollicitude d'un père. Son éducation imparfaite recommença. Un ecclésiastique, homme d'esprit et de savoir, spécialement chargé de lui enseigner les langues anciennes; mais, qui avait du talent pour la poésie, s'attacha à en inspirer le goût à son élève, et cela n'est pas difficile à la jeunesse. Les études classiques furent continuées; Brian Edwards avouait ne qu'il ne comprit jamais bien les auteurs latins, ce qui ne l'empêcha pas de traduire, en vers, des épiques de Horace, que les journaux des poètes imprimèrent, ainsi que d'au-

tres pièces de vers de sa composition. La lecture des comédies de Molière, qu'il entendait beaucoup mieux, formait sa principale récréation; mais il paraît qu'il se livra, dans la suite, à des études d'un ordre plus sévère. Son oncle lui laissa vraisemblablement une partie de sa fortune; car on le voit, en 1784, possesseur d'une plantation de sucre; et c'est à ce titre qu'il fit paraître une brochure intitulée : *Reflexions sur les dernières opérations du gouvernement, relativement au commerce des îles des Indes occidentales avec les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*, 1784, in-8°. Il y réclamait contre un projet tendant à borner aux bâtimens anglais les relations des deux pays. Ce pamphlet fut remarqué comme l'ouvrage d'un bon esprit et d'un bon écrivain. Nommé membre de l'assemblée de l'île de la Jamaïque, il prononça, le 25 novembre 1789, un discours éloquent, où il s'élevait contre les propositions de M. Wilberforce sur la traite des nègres. Ce discours a été imprimé, en 1790, in-8°. Edwards était à Spanish-Town au mois de septembre 1791, lorsqu'il y apprit la nouvelle de la révolte des noirs à St.-Domingue; la curiosité le porta à s'y rendre : il n'arriva, au Cap Français, que pour voir les environs de cette ville semés de débris; nous ignorons à quelle époque il revint en Angleterre, mais il y devint membre du parlement, et y plaida avec force la cause des colons. Il publia, en 1795, *l'Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, en 2 vol. in-4°, dédiée au roi d'Angleterre. Cet ouvrage eut un débit rapide, et l'auteur en donna une seconde édition l'année suivante. Il s'y montre successivement et avec avantage, na-

turaliste, politique, commerçant, surtout humain et philosophe, quoique patriote un peu ardent. Il avait bien observé et il présente bien ses observations. Son style est élégant, pittoresque et animé. Il y a introduit quelques morceaux de poésie, particulièrement un *Hymne à la Vénus noire*, composé par un ami d'Edwards; cet hymne est accompagné, dans la 3^e. édition, d'une gravure représentant le *Voyage de la Vénus noire d'Angola aux Indes occidentales*. On trouve dans le 3^e. livre l'histoire de cet odieux commerce des hommes dont les Portugais donnèrent le funeste exemple en 1442; mais l'auteur, en déplorant le sort des esclaves, s'attache aussi à justifier les colons des accusations de cruauté atroce qui ont été si souvent répétées contre eux. S'il blâme l'émancipation soudaine et illimitée, il paraît avoir été inspiré en cette occasion par sa philanthropie autant que par ses lumières et son expérience. En général ce sujet est traité dans son ouvrage avec plus d'impartialité qu'on n'en devait naturellement attendre d'un homme très intéressé à la continuation de cet odieux trafic. Il parvint, malgré une opposition puissante, à faire adopter une loi qui réprimait la cruauté exercée envers les esclaves de la Jamaïque, et qui leur assurait des jugements plus équitables. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, mais on ne nous apprend pas en quelle année. Brian Edwards fit paraître, en 1796, un volume in-8^e., intitulé : *Conduite du gouvernement et de l'assemblée de la Jamaïque, à l'égard des nègres marons; précédé d'un tableau contenant des observations sur le caractère, les mœurs et la manière de vivre des marons, et des*

détails sur l'origine, les progrès et le terme de la guerre entre eux et les habitants blancs; il donna la même année une *Description historique de la colonie française de l'île de St-Domingue*, comprenant le *Récit des calamités qui ont désolé ce pays depuis l'année 1789; avec des réflexions sur leurs causes et sur leurs conséquences probables; et le détail des opérations militaires de l'armée anglaise dans cette île jusqu'à la fin de 1794*, in-4^e., avec une carte de l'île. Cet ouvrage a été traduit en français (Paris, Blanchard, 1813, in-8^e.) Edwards prédissit, dès lors, le sort de la colonie; il retrace des atrocités dont il pouvait dire avec trop de vérité, *Quæque ipso miserrima vidi*; quelques-unes des scènes de carnage qu'il décrit s'étaient passées sous ses propres fenêtres pendant son séjour au Cap Français. Cette Description de St-Domingue a été réimprimée à la suite de la 3^e. édition corrigée et augmentée de l'*Histoire civile et commerciale des colonies anglaises*, édition qui parut, après la mort de l'auteur, en 1801, en 3 vol. in-8^e. On trouve aussi dans cette édition un *Voyage fait dans les diverses îles des Barbades, St.-Vincent, Antigua, Tabago et la Grenade, depuis les années 1791, et 1792 par si William Young, etc.*, et les trois premiers chapitres d'une *Histoire de la guerre dans les Indes occidentales, depuis son origine en février 1793*. La mort qui le surprit, le 1^{er} juillet 1800, l'empêcha de donner la suite de ce dernier ouvrage qui présente un intérêt puissant; mais il n'est pas là qu'il faut aller prendre une idée avantageuse de la nation française; on voudrait, en le lisant, pouvoir douter de la véracité de l'historien, et croire qu'il nous a calom-

Peu de temps avant de mourir, il eut pour être imprimées à la tête de l'édition posthume de ses ouvrages quelques pages sur les détails de sa vie, mais qui laissent beaucoup à désirer, et auxquelles malheureusement l'éditeur n'a rien osé ajouter, par motif de respect pour sa mémoire. La 3^e. édition de l'Histoire des rois anglais est ornée du portrait de Brian Edwards et de 22 cartouches ou autres planches gravées. Quelques mots de l'éditeur font supposer qu'il eut part à la compilation des Voyages de Muongo.

X—s.

EDWIGE. *Voy.* HEDWIGE (Ste.). EDWIN, roi de Northumberland, digne d'être distingué de ces princes barbares et obscurs qui régnèrent sur les états de l'heptarchie. Il était l'Aella, roi de Deiric. Encore quand il perdit son père, il fut chassé de son royaume, par Adelfrid, le Bernicie, époux d'Acea, sa sœur. Quoique fugitif, Edwin causa de vives inquiétudes à l'usurpateur. Il trouva enfin un asyle à la cour de Redwald, roi des Estangles, par sa valeur, son affabilité, sa douceur, le firent généralement chérir. Pendant Redwald, en butte aux sollicitations continuelles des emissaires d'Adelfrid, qui lui demandaient de le faire périr, ou de le leur livrer, le menaçant de la guerre en cas de refus, commença à balancer entre les droits de l'honneur et les devoirs de la politique. Il retint le dernier ambassadeur d'Adelfrid pour avoir le temps de se décider. Edwin, quoiqu'informé de l'irrésolution de Redwald, n'en persista pas moins à rester en Estanglie.

La noble confiance mit la reine dans ses intérêts; elle peignit des couleurs plus vives à son époux l'in-

famie dont il se couvrirait, s'il livrait à une mort certaine un prince infortuné qui était venu se réfugier entre ses bras. Redwald se déterminait à prévenir les desseins hostiles d'Adelfrid, il l'attaqua. Adelfrid périt en combattant, et Edwin monta sur le trône de Northumberland. Il fut le plus grand prince de l'heptarchie de son temps. Il eut un ascendant marqué sur les autres royaumes, et veilla tellement à ce que la justice fût administrée exactement dans ses états, que, selon l'expression des historiens, il passa en proverbe qu'une femme ou un enfant pouvait porter à toute heure une bourse d'or dans la main, sans craindre de la perdre par la ruse ou par la violence. Il était tellement chéri de ses sujets, que le roi de Wessex, son ennemi, ayant envoyé un assassin pour attenter à ses jours, Lillus, officier de l'armée d'Edwin, se plaça entre son maître et le pervers, qu'il vit lever le poignard, et reçut le coup mortel. La modération d'Edwin fut remarquable dans ces temps de barbarie. Il refusa la couronne que vinrent lui offrir les Estangles après s'être défaits de Redwald leur roi, et les engagea à la donner au fils de ce prince. Edwin, après son avènement au trône, avait épousé Ethelburge, fille d'Ethelbert, roi de Kent. Cette princesse, fille de la pieuse Berthe (*Voy.* ETHELBERT), suivit l'exemple de sa mère, et opéra la conversion de son époux et de son peuple à la religion chrétienne. Après un règne de dix-sept ans, Edwin périt avec son fils Oïfrid, en 653, dans une bataille contre le roi de Mercie, et le roi des Bretons. E—s.

EDWIN (JEAN), comédien anglais, célèbre par la singularité de son caractère, naquit à Londres en 1698. Il s'attacha à l'étude de la mu-

sique, et son éducation fut d'ailleurs très négligée. Son inclination pour le théâtre se manifesta dès l'enfance. Un petit emploi qu'il obtint dans le bureau des pensions de l'Echiquier, et qui ne l'occupait que deux heures chaque jour, servit son goût favori en lui laissant le loisir de s'y livrer. En 1765, le comédien Lée Lewes lui fit contracter un engagement pour le théâtre de Manchester, où il remplit avec succès, à l'âge de seize ans, des rôles de vieillards. Ce n'est pas la moins remarquable de ses singularités qu'il représenta les vieillards dans sa jeunesse, et les jeunes gens dans un âge plus avancé. Sa réputation l'appela bientôt sur le théâtre de Dublin; mais il n'eut pas lieu de s'en féliciter, du moins sous le rapport des avantages pécuniaires. Il fut souvent obligé de recourir à la ruse pour obtenir le paiement de son traitement. On raconte que, lorsqu'il devait remplir quelque rôle important, il se rendait dans la maison d'un sergent, qui était probablement d'accord avec lui, et qu'il écrivait de là au directeur comme s'il eût été détenu pour dettes; il réussit ainsi plusieurs fois à arracher quelques guinées de son directeur. Étant revenu en Angleterre, il parut avec distinction sur le théâtre de Bath et sur ceux de Hay-Market et de Covent Garden à Londres. Il se distinguait surtout dans les rôles de voleurs, de paysans, de constables, et dans des rôles originaux des farces de M. O' Keefe, qui semblaient faits exprès pour lui. Sa manière, qu'il avait imitée d'un acteur nommé Ned Shuter, se rapprochait du genre bouffon. Il était regardé comme le meilleur chanteur d'opéra buffa qui existât de son temps dans son pays. Mais son extérieur commun lui interdisait les rôles qui demandaient de la noblesse

dans le maintien; en 1780, s'étant hasardé à jouer à Dublin celui de lord Trinket dans la *Femme jalouse*, le chef-d'œuvre de Colman, qui est présent, lorsqu'il vint à prononcer ces mots: « Sur mon honneur je fi » ici une figure bien ridicule », quelques plaisants crièrent tout bas « ah! c'est bien vrai. » Le lendemain d'une représentation à laquelle son nom seul, mis sur l'affiche, attira une affluence de spectateurs extraordinaire, il partit pour Paris avec son ami Lee Lewes. Edwin revint à Londres quelques jours après. Ayant été donné, pour se marier le 13 ju 1790, une femme avec laquelle vivait depuis vingt ans dans la plus grande intimité, le public, lorsqu'il reparut sur la scène, lui fit connaître par des sifflets, son mécontentement de cette conduite. Il est possible, quo'on ne l'ait pas dit, que le sentiment de cet acte de sévérité, dans un homme assez susceptible, ait contribué à accélérer sa mort, arrivée le 31 octobre de la même année. Edwin portait dans la société une disposition taciturne, un extérieur peu prévenant et était en général d'un commerce peu agréable. Il avait une extrême vanité que les applaudissements du public avaient encore exaltée, et se croyait nécessaire au bonheur de la nation. Mais il était désintéressé, généreux, sensible, et les bizarreries de sa conduite avaient quelque chose de piquant qui les faisait excuser. Un deses amis (John WILLIAMS) a publié, sous le nom d'Antoine Pasquin, un ouvrage intitulé *Excentricities, etc. Singularités de Jean Edwin*, recueillies parmi ses manuscrits, et enrichies de plusieurs centaines d'anecdotes originales; c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et de savoir, mais il a écrit, en quelques endroits, d'un style

être trop emphatique, et on est un choqué d'y voir les noms des grands hommes de la Grèce et ceux rappelés à l'occasion d'un dieu. Cet ouvrage a été imprimé la deuxième fois à Londres, 2 vol. in-8°. — Une sœur vain, *Mistress WILLIAMS*, était, environ vingt-quatre ans, fort gosse à Londres pour ses prétendues connaissances dans la divination, tiraient chez elle des dames de sa haute distinction. X—s.

EDWY, onzième roi d'Angleterre, dynastie saxonne, et fils d'Edred I^{er}, succéda à son oncle Elred II. Ses heureuses qualités donnaient les plus grandes espérances; il fut adoré de son peuple, si des commencements de son règne, il ne fut pas trouvé engagé dans une mauvaise affaire contre les moines, ses vertus ne purent fléchir l'avidité. Il conçut une vive passion pour *Elgiva*, princesse du sang royal, mais, malgré les représentations de ses ministres et son degré de parenté, qui, d'après les canons de l'église, était un empêchement au mariage. Le ressentiment profond des moines que les prélats avaient été obligés de mettre à cette union, fit qu'il usa de tout son pouvoir à la fin que son prédécesseur avait accordé aux moines. Cette conduite lui valut la porte, et accablant les deux côtés des reproches les plus amers, il mena le roi dans la salle du banquet. Edwy, à l'instigation d'*Elgiva*, eut l'occasion de se venger d'une grave insulte. Il ordonna à *S. Dunstan* de rendre compte de l'ad-

ministration des finances qu'il avait gérées sous le règne d'Edred. Le ministre refusa, affirmant que les dépenses avaient été ordonnées par le feu roi. Edwy l'accusa de malversation, et le bannit du royaume. Les partisans de *S. Dunstan* déclamèrent contre l'impiété du roi et de la reine, et après que les esprits eurent ainsi été aigris, Odon envoya une troupe de soldats dans le palais du roi, d'où la reine fut arrachée. On lui brûla le visage avec un fer rouge, pour détruire sa beauté fatale au repos de l'état, et on la traîna en Irlande, où elle devait finir ses jours dans l'exil. A peine guérie de ses blessures, elle revenait en Angleterre, lorsqu'un parti aposté par Odon l'enleva. On poussa la barbarie jusqu'à lui couper les jarrets; elle expira peu de jours après, à Gloucester, dans des douleurs affreuses. Les Anglais, au lieu d'être indignés d'une inhumanité aussi révoltante, reprochèrent à leur monarque sa désobéissance aux lois ecclésiastiques, et se soulevèrent contre lui. Edgar, le plus jeune de ses frères, fut placé sur le trône et mis en possession des provinces du nord. Edwy, accablé par tant de revers, mourut de chagrin, après un règne de quatre ans. On peut croire que le caractère d'Edwy a été noirci par les moines, seuls auteurs que l'on ait à consulter sur son règne. Ils le peignent comme un homme entaché de tous les vices. Les grâces de sa personne lui firent donner le nom de *Beau*. E—s.

EDZARDI (*ESDRAS*), habile hébraïsant, naquit à Hambourg le 28 juin 1629, d'un ministre protestant. Il commença ses études dans cette ville, les continua à Leipzig et les acheva à Wittemberg. *Edzardi* voyagea beaucoup, dans le dessein de per-

fectionner ses connaissances. Il vint à Bâle en 1650, où il profita des leçons de Buxtorf. Après avoir parcouru la Suisse, il habita successivement Strasbourg, Giessen, Rostock, Gripswald, etc. A Rostock, il soutint des thèses publiques et prit le degré de licencié en théologie. Après avoir long-temps voyagé, il reentra dans sa patrie, et s'y livra à l'enseignement de l'hébreu et des autres langues orientales. En peu de temps il acquit une grande réputation, et vit se réunir autour de lui des auditeurs de toutes les parties de l'Allemagne. En vain lui offrit-on les emplois les plus honorables et les plus avantageux; rien ne put l'arracher à son genre de vie. Edzardi avait un but auquel toute autre considération céda: il voulait conserver sa liberté pour travailler à convertir les juifs et à appeler les chrétiens à sa religion; il était protestant. Il convertit, dit-on, un grand nombre des premiers, mais ne put séduire les seconds. Ce savant mourut à Bâle le 1^{er} janvier 1708. Nous ne connaissons de ses ouvrages imprimés que des thèses intitulées: *De præcipuis doctrinae christianæ capitibus adversus judæos et photianianos*. On conserve dans la bibliothèque de l'université de Bâle plusieurs de ses lettres manuscrites, adressées à Buxtorf.

J—N.

EDZARDI (SÉBASTIEN), fils du précédent, naquit en 1675 à Hambourg, voyagea à dix-huit ans en Hollande et en Angleterre; de-là il alla à Wittenberg, où il fut nommé *Magister* en 1695, adjoint à la faculté de philosophie en 1696, et enfin professeur de logique et de métaphysique au gymnase de Hambourg en 1699. Après la mort de son père (1708), il entreprit aussi de convertir à la religion luthérienne les juifs qui abondaient à Ham-

bourg. Mais comme il n'y mit pas même zèle, il n'eut pas les mêmes succès. Il ne possédait pas les langues orientales aussi bien que son père, mais il avait des connaissances beaucoup plus étendues. Il faisait son bonheur des discussions polémiques; il reste il y apportait des sentiments d'aigreur et de colère qui le rendaient piquier et caustique. On a de lui plusieurs écrits de ce genre, en allemand et en latin, contre Leclerc, Breithaupt, Weissmann, et surtout contre les catholiques. On en peut trouver le catalogue dans le *Dictionnaire des Savants* de Thiessen à Hambourg, tom. I, pag. 148. Cinq de ses productions ont été brûlées à Berlin en 1705 par la main du bourreau. Il mourut à Hambourg le 10 juin 1736, âgé de soixante-trois ans.

S—L.

EDZARDI (JEAN-ESDRAS), frère aîné du précédent, naquit à Hambourg; après y avoir fait ses études il visita les plus célèbres universités d'Allemagne et de Suisse, professa à Rostock, et fut fait ensuite ministre de l'église de la Ste.-Trinité, à Londres. Il y mourut en 1715, et laissa un bel ouvrage sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre. — ENCAIR (Georges-Eléazar), deuxième frère du précédent, né à Hambourg le 2 janvier 1661, obtint, en 1685, la chaire de grec et d'histoire, dans sa patrie, et la remplit avec honneur pendant trente-deux ans, jusqu'à ce qu'on le nomma, en 1717, professeur des langues orientales; il mourut le 25 juillet 1727. C'était un illustre philologue qui, entre différents programmes, a publié en latin, avec des notes, plusieurs traités thalassiques.

C. T—Y.

ECKHOUT (GERBRANT VAN DEN), peintre, naquit à Amsterdam le 19 août 1621 d'un orfèvre. Il fit

as l'école de Rembrandt, saisie manière, et fit, en grand petit, un nombre considérable de portraits, remarquables par la du coloris. On assure que celui du jeune artiste, étonna Rembrandt même. Quelque lucratif que fut pour van den Eeckhout, n'était celui de l'histoire, qu'il avec succès, puisque, selon les temps, ses compositions sont remplies de jugement, et il eut le talent très rare de marquer différents caractères sur les figures. Le même biographe nous en donne deux de ses plus beaux : d'histoire : *J. C. au milieu de ses disciples*, et *l'Enfant Jésus dans le bras du vieillard Siméon*. Van den Eeckhout avait vu en Hollande. L'électeur de Brandebourg et plusieurs amateurs hollandais possédèrent aussi des productions de Gerbrant van den Eeckhout. Il est dit qu'apportant ce peintre à la manière de Rembrandt, ne put pas d'éviter les défauts de l'élève artiste. Comme lui, il ne fit de correction dans le dessin que dans le costume de ses figures historiques. Il modifia seulement en faisant ses fonds plus clairs que dans les tableaux de son maître. Van den Eeckhout mourut le 22 juillet 1674, à cinquante-trois ans. Ses ouvrages sont conservés en France. D—T.

ECKHOUT (ANTOINE VANDEN), naquit à Bruges, vers le milieu du 17^e siècle. Il fit avec le peintre Deyster, son ami et depuis son frère, le voyage d'Italie; et de concert avec lui des tableaux dont Deyster faisait les figures et Eckhout les fruits et les fleurs. Il acheta, deux ans après son retour dans sa patrie, la charge de premier orateur à la prévôté ecclé-

siastique, il n'en fut pas moins assidu à peindre, et on recherchait ses tableaux tout nombreux qu'ils étaient. Les agréments dont il jouissait dans sa patrie ne purent l'y retenir; il voulut revoir l'Italie, et, avant d'y arriver, il périt par une mort funeste. S'étant embarqué, il vint par hasard à Lisbonne, où ses ouvrages ne furent pas moins estimés qu'ailleurs. Sa figure, son éducation, son esprit, contribuèrent encore à ses succès. Ils furent tels, qu'après un séjour de deux ans dans cette ville, il y épousa une fille de qualité, fort riche; mais un jour qu'il se promenait dans son carrosse, il reçut un coup de feu dont il mourut aussitôt. Sa famille ne put parvenir à connaître les auteurs de ce lâche attentat, dont on soupçonna des rivaux jaloux de son bonheur. Van den Eeckhout, mort ainsi malheureusement en 1695, devait avoir alors quarante et quelques années. Les tableaux de cet artiste étaient dans le goût de ceux des peintres de fleurs d'Italie, et il se servait habituellement des nombreuses études qu'il avait faites dans ce pays. D—T.

EFFEN (JUSTE VAN), né à Utrecht, le 21 avril 1684, était fils d'un officier réformé, qui n'avait d'autre fortune qu'une modique pension. Il perdit son père au moment où il venait de terminer ses études, et ce malheur le laissa l'unique soutien de sa mère et d'une sœur plus jeune que lui. Quelques personnes, qui prenaient intérêt à Van Effen, le firent agréer au baron de Welderen, pour gouverneur de son fils. Cette place le mettait à l'abri du besoin; mais il ne pouvait soulager sa famille, comme il l'aurait désiré, et c'est à quoi il résolut de faire tourner son goût pour la littérature. Le premier ouvrage qu'il publia fut le *Misanthrope*, espèce de

feuille périodique où dont le *Spectateur* d'Addison lui avait fourni le modèle et qui eut un succès remarquable. Il travailla ensuite avec quelques-uns de ses amis, au *Journal littéraire de la Haye*, l'un des écrits de ce genre où l'on trouve le plus d'érudition, de saine critique et surtout d'impartialité. Il accompagna en Suède, en 1719, le prince de Hesse Philippsthal qui avait promis de prendre soin de sa fortune; abandonné par son protecteur, il revint à la Haye, plus pauvre que quand il en était parti, et recommença à travailler aux journaux. Une querelle littéraire que lui suscita Camusat, lui causa un vif chagrin, et pour la faire cesser, il se retira à Leyde, avec un jeune homme dont il surveillait l'éducation. Il se livra dans cette ville à de nouvelles entreprises littéraires, qui lui procurèrent quelque argent, mais accablèrent peu sa réputation. Le comte de Welderen, envoyé par les états-généraux en Angleterre, prit Van Effen pour secrétaire, et à son retour de cette importante mission, lui procura la place d'inspecteur des magasins de Bois-le-Duc; il la remplit pendant huit ans et mourut en cette ville le 18 septembre 1755. On ne trouve dans aucun dictionnaire la liste complète des ouvrages de Van Effen, presque tous anonymes; c'est ce qui nous a déterminés à donner quelque étendue à celle-ci.

I. *Le Misanthrope*, la Haye, 1711 et 1712, 2 vol. in-8°; il en parut une seconde édition, en 1726, augmentée de la *Relation du voyage de l'auteur en Suède*. II. *Journal littéraire*, la Haye, 1715 et années suivantes (Voy. BARRE DE BEAUMARCHAIS); Van Effen y travailla jusqu'en 1718, et plusieurs volumes sont entièrement de sa rédaction. III. *La Bagatelle ou Discours ironiques*

où l'on prête des sophismes ingénieux au vice et à l'extravagance, pour en mieux faire sentir le ridicule, Amsterdam, 1718 — 1719, 3 vol. in-8°; Lausanne, 1745, 2 v. in-12. Cet ouvrage n'eut pas le même succès que les précédents. IV. *Le nouveau Spectateur français*; il n'en para que vingt-huit numéros, dont quatre sont employés à l'examen de ouvrages de Houdard de la Motte, qu'il remercia de son impartialité. V. *Le Spectateur hollandais*, Amsterdam 1751 — 1755, 12 vol. in-8°, c. hollandais, et par cette raison peu connu en France. VI. *Parallèle d'Homère et de Chapelain*. Ce petit ouvrage, dans lequel Chapelain est mis fort au-dessus d'Homère, a été inséré dans les différentes éditions du *Chef-d'œuvre d'un inconnu* (Voy. SAINT-HYACINTHE). On l'a aussi imprimé séparément, la Haye, 1714, in-8°. Les lettres initiales qu'on voit sur le frontispice l'avaient fait attribuer à Crousaz, professeur à l'académie de Lausanne. VII. *Les Aventures de Robinson Crusoë*, trad. de l'anglais de Dan. de Foë, Amsterdam, 1720 et 1721, 3 vol. in-12 (Voy. Foë). Cette traduction eut un grand succès; Saint-Hyacinthe passe pour y avoir eu part. VIII. *Le Conte du Tontouin*, trad. de l'Anglais de Swift, la Haye, 1721, 3 vol. in-12. IX. *Pensées libres sur la religion, l'église et le bonheur de la nation*, trad. de l'Anglais de Mandeville, la Haye, 1722, 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois. (Voy. MANDEVILLE.) X. *Le Mentor moderne*, traduit de l'Anglais d'Addison, Amsterdam, 1725, 3 v. in-12. L'original contient cent soixante-quinze discours; Van Effen n'en a traduit que cent-quarante-six. Les vingt-neuf autres, qui sont de Steele traitent d'objets politiques que le tra-

docteur jugea sans intérêt. XI. *Histoire métallique des dix-sept provinces des Pays-Bas*, trad. du hollandais de Van Loon, la Haye, 1732, 5 vol. in-fol. Les deux premiers volumes sont les seuls qu'ait traduits Van Effen; les trois autres l'ont été par l'abbé Prévost. On attribue encore à cet infatigable écrivain *les Petits Maîtres*, comédie en cinq actes et en prose, Amsterdam, 1719, in-8°. *Essai sur la manière de traiter la controverse*, Utrecht, 1750, in-8°. Enfin il a eu part au *Journal historique, politique et galant*, commencé en 1719, et dont il n'a paru que quatre numéros; et on trouve plusieurs morceaux de lui dans la *Bibliothèque française* (de du Sauzet), et dans le *Je ne sais quoi* de Cartier de Saint-Philippe.

W—s.

EFFIAT (ANTOINE - COIFFIER, marquis d'), maréchal de France, etc., naquit en 1581. Il était petit-fils de Gilbert II, chevalier de l'ordre du roi, décoré de cet ordre sur le champ de bataille de Cérisolles, en 1544, puis tué à la bataille de Moncontour, et fils de Gilbert III, lieutenant pour le roi dans la Basse-Auvergne, tué en 1589 à la bataille d'Issoire. Antoine Coiffier resté ainsi orphelin dès son bas âge, fut tendrement chéri par son grand oncle maternel, Martin *Rusé* de Beaulieu, alors secrétaire d'état, qui lui donna une grande partie de ses biens, sous la condition de prendre le nom et les armes des *Rusé*. Il obtint, après la mort de cet oncle, la place de général-réformateur des mines et minières de France, et s'étant bientôt fait remarquer par le cardinal de Richelieu, il fut successivement employé à la guerre, dans l'administration, dans les ambassades, et partout il confirma l'opinion qu'il avait fait concevoir de sa capacité. En 1616 il fut fait premier écuyer

de la grande écurie; en 1617 capitaine des chevaux-légers de la garde du roi. Il se distingua alors en plusieurs occasions, notamment au siège de la Rochelle, où il servait comme maréchal de camp, et fut fait en 1620 chevalier des ordres. En 1624 il se rendit à Londres en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour négocier le mariage de Henriette de France, avec Charles I^{er}. Peu de temps après son retour il fut nommé surintendant des finances, et c'est en cette qualité qu'il présenta, en 1626, à l'assemblée des notables, l'état des finances du royaume (1). En 1629 il exerça par commission l'emploi de grand maître de l'artillerie, et n'ayant pas été, à la fin de la campagne, fait maréchal de France, comme il s'y attendait, il quitta la cour et se retira dans ses terres; mais bientôt rappelé par le roi, il fut envoyé en 1630, comme lieutenant général, pour commander en Piémont, où il se distingua aux combats de Veillane, de Carignan et à la prise de Saluces. Le 1^{er} janvier 1631 il fut nommé maréchal de France et l'année suivante le roi lui confia le commandement de l'armée d'Alsace; mais attaqué d'une fièvre inflammatoire au moment où il marchait sur l'électorat de Trèves, il succomba le 27 juillet 1632, à l'âge de cinquante-un ans, dans le village de Luzelstein, en Lorraine. Etant mort au moment où un grand commandement allait lui fournir l'occasion de déployer ses talents militaires, on ne sait pas jusqu'où il aurait porté sa réputation dans cette carrière; mais il laissa celle d'homme habile dans tous les emplois qu'il exerça, et celle d'homme libéral et bienfaisant

(1) Rien ne prouve mieux la sagesse de l'administration du marquis d'Effiat, que le taux de l'intérêt, qu'il avait trouvé au denier 10, et qu'il réduisit au denier 18. Le grand Colbert ne put le porter qu'au denier 20.

dans la province qu'il habitait. Il rebâtit presque en entier le bourg d'Effiat (en Auvergne), y fonda une église, un hôpital, puis un collège, qu'il confia aux pères de l'oratoire, pour y élever à ses frais douze gentilhommes nés dans les provinces d'Auvergne, de Bourbonnais et d'Anjou, dont il était gouverneur; ce collège, devenu célèbre, n'a cessé d'exister qu'à la révolution. Le maréchal d'Effiat laissa quatre enfants, qui ont tous plus ou moins figuré dans l'histoire; 1°. MARTIN COIFFIER, dont le fils ANTOINE COIFFIER, marquis d'Effiat, chevalier des ordres, premier écuyer de Monsieur, a été impliqué par quelques historiens dans l'affaire de la mort singulière de Madame, duchesse d'Orléans. 2°. HENRI COIFFIER, marquis de Cinq-Mars, grand écuyer de France à dix-neuf ans, et décapité à vingt-deux ans. (Voy. CINQ-MARS). 3°. CHARLES COIFFIER, abbé d'Effiat, connu par ses liaisons avec Ninon de l'Enclos. 4°. MARIE COIFFIER, mariée d'abord à Gaspard d'Alègre, dont elle fut séparée d'une manière assez étrange, pour épouser le maréchal de la Meilleraye. Il nous reste du marquis d'Effiat divers écrits, pour l'histoire tant militaire, que financière et politique du règne de Louis XIII. I. *l'Etat des affaires des finances, présenté en l'assemblée des notables*, par le marquis d'Effiat, surintendant d'icelles, 1626, t. XII du *Mercur françois*. II. *Discours de son ambassade en Angleterre*, etc., ib.; III. *Lettres du marquis d'Effiat sur les finances*, dans les factums du sieur Saguez, in-4°. IV. *Les heureux progrès des armées de Louis XIII en Piémont, depuis juillet 1630*; dans le *Recueil de diverses révolutions*, Bourg-en-Bresse, 1652; V. *Mémoires concernant les dernières guerres d'Italie, depuis*

1625 jusqu'en 1652, Paris, 1662, 1 vol. in-12, 1669, 1682, 2 vol. in-12; VI. Plusieurs mémoires manuscrits et recueils de lettres conservés dans diverses bibliothèques. Z.

EGASSE DU BOULAY. Voyez BOULAY.

EGBERT, roi de Westsex, qui fit par réunir en sa personne tous les états de l'Heptarchie, eut pour père Alchmond, descendant en ligne directe de Cerdic, fondateur de ce royaume. Le trône était occupé, depuis 784, par l'usurpateur Brithric, qui n'appartenait que de loin à la maison royale. Ce roi conçut une vive jalousie contre Egbert, que ses qualités brillantes rendaient l'idole du peuple. Egbert, sentant le danger de sa position, se retira secrètement en France. Il y fut favorablement accueilli par Charlemagne. Son séjour à la cour de ce monarque devint la source de sa gloire et de sa prospérité. « Familia- » risé avec les mœurs françaises, dit » Hume, il porta dans son pays les » vrais trésors de cette nation, la plu » célèbre, selon Guillaume de Mal » mesbury, de toutes les nations oc » cidentales; par sa valeur et son » bonté, et il apprit à polir la rudesse » et la barbarie du génie saxon. » Un accident fit périr Brithric en 799. Egbert fut aussitôt appelé pour monter sur le trône de ses ancêtres. Il tourna ses armes contre les Bretons de Cornouaille et du pays de Galles, et le défi dans plusieurs batailles, mais fut interrompu dans sa conquête par l'invasion de Bernulf, roi de Mercie. Les Merciens étaient sur le point d'établir leur autorité souveraine sur tout l'Heptarchie. Il ne restait d'état libre que celui de Wessex, bien inférieur en étendue à la Mercie. Egbert marcha contre les Merciens, et remporta sur eux une victoire si complète, à Elle-

dam en Wiltshire, qu'il porta un coup mortel à leur puissance. Il entra en personne dans leur pays, du côté d'Oxford, envoya dans le royaume de Kent une armée sous les ordres de son fils aîné Ethelwolf, qui en expulsa le roi tributaire. Le royaume d'Essex fut conquis avec la même facilité. Les Estangles, indignés du joug Mercien, se mirent sous la protection d'Egbert. Le roi de Mercie, qui marcha contre eux, fut défait et tué; son successeur eut le même sort. Egbert pénétra sans peine dans le cœur du royaume de Mercie et le subjuga. Persuadé que des moyens de douceur soumettraient plus sûrement les Merciens, il consentit qu'un de leurs compatriotes gardât le titre de roi, dont il conserva réellement l'autorité. L'anarchie du Northumberland lui facilita la conquête de ce royaume. Il accorda aussi à ce pays un roi tributaire. Ce fut ainsi que les exploits heureux et la politique prudente d'Egbert parvinrent, en 827, à réunir tous les états de l'Heptarchie en un seul royaume, qui avait à-peu-près la même étendue que ce que l'on appelle aujourd'hui l'Angleterre, proprement dite. Cinq ans après ce grand événement, les Danois, qui, depuis 873, avaient fait plusieurs descentes en Angleterre, essayèrent d'autres expéditions du même genre. La première fois ils se rembarquèrent impunément avec le fruit de leur pillage; mais l'année suivante ils furent attaqués par Egbert, à Charmouth dans le Dorsetshire. Malgré la perte énorme éprouvée par Egbert, qui fut obligé de faire retraite et se sauva avec peine, les Danois virent qu'ils devaient s'attendre à une résistance vigoureuse de la part d'un prince si vaillant; ils firent donc alliance avec les Bretons de Cornouaille, et deux ans après entrèrent avec eux dans le Devonshire. Egbert

les tailla en pièces à Hengesdown, ou Hengist-Hill. Pendant que l'Angleterre était en proie aux inquiétudes de nouvelles invasions, Egbert, qui seul était capable de la préserver de ces calamités, mourut en 837, laissant la couronne à son fils Ethelwolf. C'est Egbert qui a donné le nom d'Angleterre à l'ensemble des royaumes réunis sous son sceptre. E—s.

EGEDE (JEAN), fondateur des missions danoises au Groenland, naquit en Danemark en 1686, et fut nommé, en 1707, pasteur de Vogen, dans l'évêché de Drontheim en Norvège. Ayant lu que le Groenland avait jadis été peuplé de colonies Norvégiennes, et que l'on y avait établi des églises et des monastères, il demanda de tous côtés des éclaircissements sur ce sujet, et apprit que le Groenland occidental, fréquenté par les navigateurs danois, n'était habité que par des sauvages, et que la partie orientale de cette contrée, où, selon l'opinion commune, avaient été envoyées les colonies Norvégiennes, n'était plus accessible à cause des glaces flottantes. Egede, affligé de voir croupir dans l'ignorance des hommes qu'il supposait avoir été éclaircis autrefois des lumières de la foi, dressa un plan pour l'instruction et la conversion des Groenlandais, offrit d'aller coopérer à cette bonne œuvre, et envoya son mémoire aux évêques de Drontheim et de Bergen. Ces deux prélats louèrent le zèle d'Egede, et envoyèrent sa proposition au roi de Danemark, Frédéric IV qui n'y put porter beaucoup d'attention, à cause de la guerre dans laquelle il était engagé contre Charles XII. Egede n'en persista pas moins dans son projet, malgré les représentations de sa famille, et parvint à décider sa femme à le suivre. Il se démit de sa cure, et alla à Bergen pour engage

les négociants de cette ville à former une compagnie du Grœnland, parce qu'il pensait, avec raison, que le plus sûr moyen de faire réussir son projet était de commencer par donner de l'activité au commerce. On le traita d'abord de visionnaire; mais sa persévérance finit par lui gagner quelques commerçants; ils lui promirent que si la paix se faisait, et si le roi voulait donner quelque secours, ils tenteraient l'expédition d'un vaisseau au Grœnland. La providence dirigea les événements de manière à les encourager dans cette résolution. Charles XII périt devant Frédérikshall, Egede vola à Copenhague, obtint une audience du roi; des ordres furent envoyés aux magistrats de Bergen pour proposer aux négociants de cette ville la formation d'une compagnie du Grœnland, à laquelle on accorderait des privilèges et toute l'assistance possible. Des obstacles sans nombre entravèrent le projet, mais ne purent décourager Egede. Il souscrivit pour une somme de trois cents écus, qui étaient tout ce qu'il possédait; son exemple fut efficace; on équipa trois navires; il partit pour le Grœnland, le 3 mai 1721, avec la qualité de premier chef de l'établissement, qu'on le força d'accepter, et celle de directeur des missions, à laquelle le roi attacha un traitement de trois cents écus. Après bien des dangers et des contre-temps qui faillirent faire retourner les navires en Norvège, on aborda à Baalsrevière, dans le Grœnland. A peine eut-on construit une maison pour passer l'hiver, qu'Egede s'occupa d'apprendre la langue des naturels du pays, et d'étudier leurs mœurs; il sut par sa douceur gagner leur confiance, les instruisit des préceptes du christianisme, et les baptisa. D'un autre côté, il veillait aux intérêts de la compagnie. Le ciel bé-

nissait ses travaux, la lumière de l'évangile commençait à se répandre, le commerce prenait de l'accroissement, lorsque Christian VI, peu de temps après son avènement au trône, prononça la dissolution de l'établissement. Chacun voulut quitter le pays, et remporter tout ce qui y avait été porté. Egede persuada à dix matelots de rester avec lui, et s'offrit de pourvoir par le commerce et la pêche à l'entretien de la colonie, et de remplacer à la compagnie les hommes qui viendraient à mourir. Les provisions qu'il amassa aidèrent à passer l'hiver, le commerce servit à couvrir les frais; l'année suivante, Egede eut la joie de voir arriver un vaisseau chargé de provisions, et qui apportait, avec un renfort de monde, l'ordre de continuer l'établissement, auquel on consacrait annuellement une somme fixe. Egede, malgré son âge avancé, resta encore au Grœnland jusqu'en 1756, qu'on lui donna son fils Paul pour successeur; il partit alors pour Copenhague; le gouvernement le nomma, en 1740, surintendant de la mission du Grœnland, et le chargea de proposer au collège de la Propagation de la Foi des sujets convenables pour cette mission, et de donner à ceux-ci les instructions convenables. Quand ses infirmités ne lui permirent plus de vaquer à ces respectables fonctions, il se retira dans l'île de Falster, et y mourut le 5 novembre 1758. Il a publié en danois: 1. *Nouvelle recherche de l'ancien Grœnland, ou Histoire naturelle et Description de la situation, de l'air, de la température et des productions de l'ancien Grœnland*, Copenhague, 1729, in-4; il en parut une nouvelle édition, augmentée des observations de Paul Egede, fils de l'auteur, Copenhague, 1741, in-4, fig. trad. en allemand, Francfort, 1750,

; avec des augmentations, Copenhague, 1742, in-4°, fig.; en anglais, Londres, 1745, in-8°; en hollandais, Delft, 1746, in-4°. Ce livre traduit en français par Parthenay-ches, sous ce titre : *Description toire naturelle du Grœnland*, hague et Genève, 1763, in-12, est d'après cette version qu'une traduction allemande fut faite finitz, Berlin 1763, in-8°. II. *al tenu pendant la mission au land*, Copenhague, 1738, in-1 en a paru une traduction allemande avec ce titre : *Relation détaillée commencement et du progrès Mission du Grœnland, où l'on la nature du pays, ainsi que ages et la manière de vivre des habitants*, Hambourg, 1740, in-4°; description du Grœnland, par ; fait bien connaître cette contrée. On y trouve son histoire de ce temps de sa découverte, des très curieux sur les habitants du et des notices intéressantes sur diverses productions de la nature. On raconte dans sa préface tous les efforts qu'il a faits pour venir à bout de son dessein. Le tome XIX de l'histoire des Voyages offre un extrait d'un ouvrage de Crantz sur le Grœnland où sont détaillés les travaux de. On ne peut s'empêcher d'admirer la constance et le zèle ardent qu'il ont fait braver tous les dangers pour aller résider quinze ans dans une contrée où il courait souvent le risque de mourir de faim, d'être abandonné par le gouvernement de Danemark, ou attaqué par les naturels, et de succomber à l'intempérie du climat.

E—s.

EGEDE (PAUL), fils du précédent, naquit en 1708. Dès l'âge de 15 ans il aida son père dans ses travaux; il vint à Copenhague en 1728

et 'y amena quelques Grœnlandois, pour leur faire apprendre des métiers, mais ils moururent tous de la petite-vérole. Egede avait le plus grand desir d'entrer dans le service de mer; mais, pour se conformer au desir de son père, il étudia la théologie, fut ordonné prêtre, et se consacra aux missions. Il partit en 1734, emmenant de nouveaux colons au Grœnland, où il séjourna jusqu'en 1740. Il revint alors à Copenhague, obtint la place de chapelain de l'hôpital du St.-Esprit, et fut chargé par le collège des Missions, de s'occuper de ce qui concernait celles du Grœnland. Pour le récompenser de ses longs travaux, il fut, en 1775, nommé membre du collège des Missions, et directeur de l'hôpital des Orphelins, et l'année suivante évêque de Grœnland. Il mourut le 3 juin 1789. On a de lui : I. *Relations du Grœnland, extraites d'un Journal tenu depuis 1721 jusqu'en 1788*, Copenhague, 1789, in-12. Ce livre, écrit en danois, renferme des particularités curieuses sur le pays dont il y est question. Il prouve le zèle et la persévérance de l'auteur pour la conversion des Grœnlandois au christianisme, tant durant son séjour dans cette contrée, que depuis son retour en Danemark. On y voit aussi les tentatives faites par les Danois, jusqu'en 1786, pour retrouver le Grœnland oriental. II. *Dictionarium Grœnlandicum*, Copenhague, 1754, in-4°; III. *Grammatica Grœnlandica*, ibid., 1760, in-12; IV. Egede a traduit en grœnlandois l'*Evangile*, trois livres du *Pentateuque*, les *Prières* et l'*Office de l'Eglise* usitées en Danemark, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

E—s.

EGENOD (HENRI - FRANÇOIS), habile jurisconsulte, né à Orgelet en 1697, combattit quelques-uns des

principes établis par le célèbre Dunod dans son commentaire sur la coutume de Franche-Comté; mais il montra dans ses observations, d'ailleurs judicieuses, tant de respect et de déférence pour le savant professeur qu'elles lui méritèrent son amitié. Dunod lui inspira le goût des recherches historiques, et l'engagea à consacrer ses loisirs à éclairer l'origine de différents usages qui se sont conservés dans la province. Egenod avait composé dans ce dessein plusieurs mémoires intéressants, dont on regrette la perte. Ce savant modeste et laborieux mourut à Besançon le 3 février 1783. Il était doyen de l'ordre des avocats, et avait rempli avec distinction plusieurs charges municipales. On a de lui : I. *Dissertation sur cette question : Si la coutume du comté de Bourgogne est souche en successions* (Besançon), 1723, in-12; II. *Mémoire où l'on examine quel a été le gouvernement politique de Besançon sous l'empire d'Allemagne, et quelles ont été les raisons particulières de la devise de cette ville (UTINAM), de ses armoiries et de celles de ses quartiers ou bannières*. Cet ouvrage, couronné par l'académie de Besançon en 1761, est conservé dans les registres de cette compagnie; III. *dans quel temps les abbayes de St. Claude, de Luxeuil et de Lure ont-elles joui des droits régaliens, et jusqu'où s'étendaient ces droits?* Ce mémoire obtint un accessit au concours de la même académie en 1762; IV. *Recherches sur l'histoire de Besançon*, manuscrit. W—s.

EGENOLF (CHRÉTIEN), libraire de Francfort, qui a été utile à la botanique en faisant dessiner d'après nature et graver en bois une suite de plantes qui servirent à plusieurs ou-

vrages dont il fut l'éditeur; d'abord à une édition de Cuba, donnée en 1533, par Eucharius Rheshon. Elle fit paraître ensuite sans texte, en 1556, sous ce titre : *Herbarum imagines vivæ*, petit in-4°. Il s'y trouve trois cent quatre-vingts figures environ, avec des noms latins et allemands, qui se ressentent souvent de la barbarie d'où l'on sortait; mais il n'y a pas une plante qui ne soit très reconnaissable. Ces figures sont cependant inférieures à celles de Brunsfels, dont une partie les a précédées d'une année. Egenolf augmenta successivement cette collection en faisant copier les planches de Fuchs, de Tragus et de Mathiolo, qui parurent après, et servirent aux nouvelles refontes de Cuba, données par Dornen en 1540, et par Lonicer en 1551 et 1560. Elle fut appliquée aussi à une édition de la version latine de Dioscoride par Ruell en 1549. C'est la première fois qu'on s'est hasardé de désigner aussi positivement les plantes des anciens. On pense bien que cette tentative n'est pas heureuse, car ce n'était pas dans les plantes les plus communes du centre de l'Allemagne, que l'on pouvait trouver celles de la Grèce. Fuchs critiqua très durement Egenolf, dans la préface de son *Histoire des plantes*. Celui-ci répondit sur le même ton dans l'opuscule suivant : *Adversus illiberales Fuschii calumnias responsio*, Francfort, 1544, in-4°. D—P—s.

EGERTON (THOMAS), grand chancelier d'Angleterre, était fils de sir Richard Egerton, et naquit à Ridley, dans le Cheshire, en 1540. Il étudia à l'université d'Oxford, et passa ensuite au collège de jurisprudence de Lincoln's inn, où il devint professeur, et l'un des douze gouverneurs de cette compagnie. Son entrée dans la carrière

eau fut marquée par des succès. Le talent qu'il montra en une cause contre la couronne, l'attention de la reine Elisabeth. plaidera plus contre moi, » dit-elle le nomma, en 1581, soldat-général, puis en 1592 *attor-né-général*, en le créant vers le même chevalier; en 1593 maître des et trois ans après garde des et membre du conseil d'état. sa et son habileté se signalèrent les circonstances les plus. Il fut employé dans plusieurs tions, et particulièrement dans u traité avec la Hollande, en Il fut l'ami du comte d'Essex. Bacon appelait cette amitié *ce de Mars et de Pallas*. 'Essex, comme entraîné par sa se étoile, se révolta contre sa aine, Egerton fit tous ses efforts ramener à la prudence; c'est accompagné de quelques autres rs, fut envoyé pour connaître du rassemblement tumultueux nes armés qui s'était formé dans d'Essex. Egerton leur com-de mettre bas les armes et de se r, sous peine d'être déclarés s; mais sa modération ne put r ces hommes égarés, et bien-menaces et les vociférations le nt de chercher un refuge dans artements, où le comte le fit ier et garder, lorsqu'il sortit ssayer, pour la seconde fois, lever la cité. Egerton fut délivré nt l'absence du comte (*Voy. Es-* Il avait eu la douleur de perdre ne même année (1599), sa et son fils aîné. Il épousa cent l'année suivante Alice, com-louairière de Derby, qui pro-Spenser, et inspira à Milton aut pastoral intitulé *les Arca-* qui faisait partie d'un divertis-

sement exécuté à Hartfield par diverses personnes de la famille de la comtesse. Egerton fut créé baron d'Elles-mère sous le règne de Jacques I^{er}., et fut élevé à la place de grand-chancelier d'Angleterre; il présida, en qualité de grand sénéchal, aux procès des lords Cobham et Grey de Wilton, qui étaient accusés de haute trahison. Elu en 1610 chancelier de l'université d'Oxford, il s'opposa de tout son pouvoir aux progrès qu'y faisaient alors le catholicisme et le puritanisme. En 1615 le lord chef de la justice, Coke, attaqua, avec sa violence naturelle, comme illégale, l'interposition de la cour de chancellerie dans une affaire de droit commun, qu'il prétendait être exclusivement de son ressort. Egerton était alors accablé par l'âge et la maladie, mais cette attaque n'était pas faite pour ébranler sa grande ame. On a dit de lui qu'il *était toujours plus fort lorsqu'il était provoqué*. Le roi fit juger en sa présence cette cause, qui fut décidée en faveur du chancelier. On a supposé même que cette affaire contribua beaucoup à avancer la disgrâce de lord Coke, qui perdit sa place la même année. La santé d'Egerton était sensiblement altérée, il conserva néanmoins jusqu'à la fin de sa vie la force de son caractère. Il prit part au jugement du comte et de la comtesse de Somerset, convaincus de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, et il refusa constamment d'apposer le grand sceau au pardon que le roi était disposé à accorder au coupable. On peut remarquer, à l'honneur de ce prince, que ni cette opposition contraire, ni les représentations que lui faisait lord Ellesmere, sur sa prodigalité scandaleuse envers ses favoris, n'affaiblirent l'affection qu'il avait pour son chancelier. Des infirmités crois-

santes avertissaient le sage Egerton de résigner sa place : il écrivit à cet effet au roi deux lettres très curieuses. Jacques lui envoya son secrétaire avec un message, portant « qu'il serait lui-même son suppléant, et qu'il ne dis- » poserait pas du sceau tant que sa » seigneurie vivrait pour porter le titre » de chancelier. » Non seulement il l'éleva, en 1616, à la dignité de vicomte Brackley, mais il envoya vers lui, quelque temps après, François Bacon et le duc de Buckingham, pour lui annoncer l'intention où il était de lui conférer le titre de comte de Bridgewater (1), avec une pension. Egerton qui n'avait jamais été fort ambitieux, et qui était alors sur son lit de mort, répondit « que tout cela n'était » plus pour lui que vanité. » Ce mot pouvait être une grande leçon pour Bacon, son protégé et son successeur, dont la cupidité a souillé le grand caractère. Ce ne fut que peu de jours avant sa mort que le roi reçut de lui les sceaux, en fondant en larmes, au rapport de Camden. Thomas Egerton mourut à Londres, le 15 mars 1617. Son extérieur et son maintien avaient une noblesse et une gravité remarquables, et l'on rapporte que beaucoup de personnes allaient au tribunal qu'il présidait, exprès pour le voir. Voici un trait qui peint bien sa scrupuleuse intégrité. Lorsqu'on lui présentait une pétition qui lui paraissait blesser la justice, il disait, en s'adressant au pétitionnaire : « Vous » voulez que je mette la main là ; eh

(1) Le titre de comte de Bridgewater fut donné à son fils Jean Egerton en 1617. Scroop Egerton, quatrième comte de Bridgewater, fut créé, en 1720, duc de Bridgewater. Il fut marié à Elisabeth, fille du fameux duc de Marlborough, distinguée par sa beauté, et sur laquelle Pope a écrit des vers admirables dans son *Épître au peintre Jervas*, qui avait fait son portrait. Cette famille illustre a été souvent l'objet des chants des plus grands poètes anglais. Ce fut au château de Ludlow, devant John Egerton, duc de Bridgewater, que Milton fit représenter son *Comus* en 1634.

» bien ! j'y mettrai les deux mains, » et il déchirait la pétition. Il était éloquent dans ses discours, et dans la manière de les prononcer. Nous avons vu de lui quelques lettres remplies d'esprit, de grace et de raison, semées de citations latines d'un choix très heureux, et placées avec goût. On lui a reproché, mais à ce qu'il paraît avec bien peu de fondement, d'avoir été du nombre des flatteurs de Jacques. Il distingua et encouragea le mérite du docteur John Williams, qu'il nomma son chapelain, en 1611, et qu'il recommanda au roi. C'est à lui qu'il laissa ses manuscrits, où l'on suppose que ce théologien, qui devint par la suite archevêque d'York, avait puisé les connaissances profondes qu'il a montrées sur la politique et la législation. Le docteur Williams les apprendit-on par cœur, et les donna ensuite au roi ; mais ils n'existent plus aujourd'hui. On a d'Egerton : I. un *Discours prononcé à la cour de l'échiquier dans l'affaire des Post-nati* (les individus nés en Ecosse, après sa réunion à l'Angleterre), Londres, 1609, in-4°. II. *Privileges et prérogatives de la haute-cour de chancellerie*, Londres, 1641. III. *Observations concernant l'office de lord chancelier*, Londres, 1651, in-8°. On lui a attribué quelques autres écrits. M. Francis Henri Egerton, après avoir donné pour le cinquième volume de la nouvelle *Biographia Britannica*, une *Vie du chancelier Egerton*, fit réimprimer dans le sixième volume un article augmenté par le même personnage. Ce travail a été imprimé à part à Paris, et en anglais, sous le titre de *A Compilation of various authentic evidences, etc.*, 1812, in-folio de dix-sept feuilles. Il en existe une traduction française imprimée sous le titre : *Compilation de plusieurs*

antiques et autorités historiques à faire connaître la caractère de Thomas Egerton Ellesmere, lord vicomte de Northampton, lord grand chancelier d'Angleterre, etc., et l'esprit du mandement lequel il a été lord chancelier, la vie de John Egerton, évêque de Dunblane et comte palatin de Dunblane y ajoute une notice abrégée.

Francis Egerton, duc de Bridgewater, Paris (sans date), 1-4°. de 120 pages. X—s.

EGERTON (JEAN), évêque de Bath et fils d'un évêque d'Hereford, naquit à Londres, en 1721, et fut admis à l'école d'Eton et à l'université d'Oxford. Ayant reçu les ordres, il fut nommé évêque de Worcester, Benloddon, son père le nomma, en 1751, ministre de Ross dans son comté, et après avoir occupé quelques bénéfices, il fut élevé, en 1752, à l'évêché de Bangor, transféré, en 1768, à l'évêché de Hereford et Coventry, et en 1771 à Durham, sans aucune sollicitation de sa part, ayant même quelquefois auparavant refusé la prière pour l'Irlande. Peu de prélats ont eu de bien que lui dans leur comté.

Il parvint par son esprit de modération à rapprocher presque tous les esprits divisés avant son arrivée dans le comté. Nous ne nous appuyons pas sur les bienfaits que nous considérons de son évêché, nous donneront les moyens de réparer et dont le détail ne comporte pas hors de son pays, cet intérêt produit plus sûrement le récit de leurs heures des hommes et des nations. Il avait un esprit éclairé, vigileux, d'un commerce agréable, et délicat dans ses procédés, et à l'infortune, ce qui euecou-

ragea fréquemment à surprendre sa bonne foi; il avait cependant l'adresse d'éconduire les importuns, comme on en peut juger par le trait suivant. Avant qu'il fût parvenu à l'épiscopat, un homme, qu'il connaissait à peine, lui ayant demandé cavalièrement quel héritage son père lui avait laissé? Egerton lui répondit: « Pas autant » que j'attendais. — Quelle était la fortune de sa femme? — Moins que » l'on ne dit. — Ce que valait son bénéfice de Ross? — Plus que je n'en » retire. » On n'a conservé de lui que trois sermons, prêchés en 1757, 1761 et 1763. Il mourut à Londres le 18 janvier 1787. X—s.

EGERTON (FRANÇOIS), duc de Bridgewater, marquis de Brackley, baron d'Ellesmere, naquit en 1726. Son père, Scroop Egerton, le premier qui ait porté le titre de duc de Bridgewater, avait obtenu de George II, en 1752, un acte qui l'autorisait à creuser un canal navigable depuis Worsley, l'un de ses domaines, dans le comté de Lancastre, jusqu'à Manchester; mais, sans doute, effrayé de la difficulté de l'exécution, il n'avait pas osé la tenter. François Egerton, devenu de bonne heure, par la mort de son père et de ses frères, possesseur des biens de la famille, résolut de tenter l'exécution de ce projet. Le domaine de Worsley était prodigieusement riche par ses mines de houille; mais les frais énormes qu'aurait occasionnés le transport par terre du produit de leur exploitation jusqu'à Manchester, qui était éloigné de huit milles de Worsley, avait empêché jusque-là d'en tirer un parti avantageux. La construction du canal exigeait des avances pécuniaires considérables, mais ses revenus étaient immenses; elle présentait des difficultés que des hommes de l'art jugeaient

insurmontables; heureusement il existait alors en Angleterre un homme, né dans une condition obscure, privé du bienfait de l'éducation, qui savait à peine écrire, mais dont le génie hardi et inépuisable en ressources, s'était manifesté dans la construction de divers ouvrages de mécanique, dans lesquels cependant il n'avait pas encore développé toutes ses forces. (Voy. BRINDLEY). Il examina le terrain, et jugea que l'exécution du canal était possible. Le duc s'en rapporta à sa décision, sollicita et obtint du parlement, malgré une opposition opiniâtre dans les deux chambres, en 1758, un acte d'autorisation pour creuser un canal navigable de Salford, près de Manchester, jusqu'à Worsley. Il fit d'abord creuser, à Worsley Mill, un vaste bassin, pour y réunir les bateaux chargés du charbon de ses houillères, et qui devait servir de réservoir au canal qui y prendrait sa source. Le succès qui accompagna les premiers travaux, répondit aux doutes, aux objections et aux clameurs qui s'étaient aussitôt élevés, et engagea le duc à étendre son plan en faisant passer le canal de Worsley, sur la rivière d'Irwell près de Bartonbridge jusqu'à Manchester. Le parlement lui accorda l'année suivante un nouvel acte à cet effet. Il était curieux de voir des barques couvertes, renfermant des forges, et des ateliers de tailleurs de pierre et de maçons, flotter sur le canal, et suivre la progression des travaux. Un de ces bateaux était réservé à l'habitation du duc de Bridgewater. Lorsque Brindley proposa de construire un aqueduc qui devait commencer à Bartonbridge, se prolonger sur des prairies dans un espace de plus de deux cents verges, et qui, parvenu à la rivière d'Irwell, s'élèverait à quarante pieds au-dessus

du niveau de cette rivière, on tînt de détourner d'un projet qui paraissait extravagant le propriétaire, qui par bonheur, était encore dans un âge que la confiance accompagne. À l'exécution de cet aqueduc, l'Angleterre eut le spectacle unique d'un suite de barques flottant sur un canal à quarante pieds au-dessus d'une rivière couverte de navires voguant pleines voiles. Le duc de Bridgewater résolut de prolonger encore le canal de Long-Fordbridge jusqu'à la rivière de Mersey. Il est surprenant que lorsqu'il sollicita, pour cet objet, un nouvel acte du parlement, il y rencontra la même opposition que la première fois. Il en triompha cependant, et termina, après cinq années, ce grand ouvrage auquel son nom est resté attaché. Les mines de houille de Worsley sont renfermées dans l'intérieur d'une montagne fort étendue. Un passage souterrain, percé dans cette montagne au niveau du canal, sert à la sortie des bateaux. Un voyageur qui a vu ce passage en a fait la description suivante : « Vous entrez en bateau dans le passage souterrain, munis de chandelles allumées. Vous avancez ainsi sur le canal jusqu'au lac qui se trouve à l'ouverture de la mine, à trois-quarts de mille de distance. Là deux portes à bascule placées en cet endroit, se referment dès que vous êtes introduit, pour empêcher l'air d'entrer en trop grande abondance lorsque le vent souffle, et vous voyez alors à la lumière de vos chandelles qui répandent une lueur brillante, qui sert seulement à rendre les ténèbres visibles (1). Mais cette lueur sombre devient plus effrayante encore par l'écho solennel de ce lac souterrain, qui rapporte des sons

(1) *Terrible darkness.* (Expression de Milton.)

et discordants. Tantôt vous êtes frappé par le bruit déchirant des machines qui, par un moyen nouveau, font tomber le charbon des bateaux; tantôt vous entendez le bruit d'une explosion; ce sont des rocs que l'on fait sauter, et ils pourraient céder à aucune force que celle de la poudre. Dans vos oreilles seront diversifiés tantôt après par les chants des ouvriers des deux sexes qui trompent ainsi leurs faibles. Lorsque vous êtes parvenu au fond de la mine, une scène nouvelle se présente à votre vue. Vous voyez des hommes et des femmes à peine sortis du premier état de nature, occupés à la lueur d'une faible lumière; les uns tirent le charbon des entrailles de la terre, les autres le chargent sur des charriots, que d'autres traînent pour le charger le contenu dans les wagons. Les ramifications du chemin de fer sont tellement étendues qu'en 1802, il y avait plus de mille milles de navigation intérieure. Ce sont aujourd'hui des milliers de houille de Worsley qui alimentent de combustible Manchester et les villes environnantes. Le coût du canal coûta au duc de Devonshire plusieurs centaines de milliers de sterling; sans y comprendre les sommes considérables pour lesquelles il souscrivit afin de concourir à l'extension de ce système de navigation intérieure dont il avait été le promoteur, et qui a procuré au comte d'Anglais une communication facile et peu coûteuse entre les ports de Londres, de Liverpool, de Hull. On voit dans l'*Histoire générale de la navigation intérieure*, par J. Phillips (1805, 2^e édit.), que depuis 1759, au-

commencé le canal du duc de Bridgewater jusqu'en 1805, le parlement d'Angleterre avait passé cent soixante-cinq actes pour l'entreprise et le perfectionnement des canaux navigables. On y cite le projet impraticable d'un tuyau à construire sous la Tamise depuis Gravesend jusqu'à Tilbury. Le duc fut amplement dédommagé des frais de son entreprise, en ne parlant même que des avantages pécuniaires qu'il en a recueillis; sa fortune était immense dans ses dernières années. La somme qu'il payait, chaque année, pour sa portion dans la taxe du revenu (*income tax*), s'élevait seule à 110,000 livres st. Lors de la négociation de l'emprunt patriotique, connu sous le nom de *Loyalty loan*, il y souscrivit pour une somme de 100,000 livres st., qu'il paya immédiatement. La société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce de Londres, lui décerna, en 1800, une médaille d'or comme un témoignage de sa haute considération pour l'utilité et la perfection de ses travaux. Quoiqu'il ait quelquefois pris part aux débats de la chambre des pairs, sa vie politique ne présente point d'événements remarquables. Il mourut le 8 mars 1803. N'ayant jamais été marié, et ne laissant point d'enfants, le titre de duc de Bridgewater s'éteignit avec lui. Le titre de comte passa au général J. W. Egerton, fils de l'évêque de Durham. Nous n'avons pas prétendu donner ici une description complète des détails qui pourraient faire apprécier, avec justice, les difficultés et le mérite des diverses parties du canal. On peut lire sur ce sujet, un peu aride, les *Annales des arts et manufactures*, ainsi qu'une *Description du plan incliné souterrain du duc de Bridgewater*, par l'hon.

F. H. Egerton (Paris, 1803, in-8°, fig.); description pour laquelle la société d'encouragement de Londres a décerné, en 1800, des remerciements à l'illustre auteur. Il nous paraît cependant qu'il ne rend ni aux talents, ni au caractère de Brindley la justice qu'il mérite et qu'il a d'ailleurs généralement obtenue. X—s.

EGESIPPE. V. HÉGESIPPE.

EGG (JEAN-GASPARD), naquit à Ellikon, village du canton de Zurich, en 1738, et mourut en 1794. Agronome instruit et greffier de son district, il fut le modèle rare d'un paysan utile et bienfaisant dans sa sphère. Le nombre des institutions précieuses qu'il a fondées pour l'avantage de sa commune et de son district, et pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, est infiniment considérable; on n'en citera que la culture des biens fonds communaux négligés jusqu'alors, l'assurance contre les épidémies, un plan géométrique du territoire de sa commune qu'il a levé, et l'instruction pour la culture de la vigne, à laquelle la société économique de Zurich a décerné le premier prix. Il fut du petit nombre des cultivateurs sensés et instruits, dont cette société se servit pour répandre de meilleurs principes d'agriculture dans le pays, et auxquels elle fut redevable de ses grands succès. Egg fut en outre d'une parfaite probité et un excellent père de famille. (*Vie de J. G. Egg, écrite par son fils et publiée par la société physique de Zurich*, Zurich, 1795, in-8°, en allemand).

U—1.

EGGELING (JEAN-HENRI), célèbre antiquaire allemand, naquit à Brême le 23 mai 1659. Il perdit son père étant encore fort jeune; mais ce malheur n'interrompit point le cours de ses études. Après les avoir termi-

nées dans les écoles d'Helmstedt et de Leipzig, il visita la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la France et de retour dans sa patrie en 1676, fut admis au collège dit des anciens en qualité de professeur d'histoire. Il fut député à la cour de Vienne pour solliciter une décision sur quelques objets qui divisaient les magistrats et les bourgeois; il s'acquitta de cette mission avec tant de prudence, et sut si bien se concilier par-là l'estime générale, qu'il fut élu secrétaire du grand conseil en 1679. Il remplit cette place d'une manière distinguée, et mourut le 1^{er} février 1713, à l'âge de soixante-quatorze ans. On a de lui plusieurs ouvrages très estimés. I. *De Numismatibus quibusdam abstrusis Neronum cum Car. Patino per epistolas disputatio*, Brême, 1681, in-4°; II. *Mysteria Cereris et Bacchi in vasculo ex uno onycho*, Brême, 1681, in-4°, inséré dans le tome VII de *Thes. antiq. græc.* de Gronovius. Joachim Feller critiqua ces deux ouvrages avec beaucoup d'aigreur et d'empêtement. Eggeling lui répondit par deux suivans. III. *Discussio calumniarum Fellerianarum*, Brême, 1687, in-4°; IV. *Abstusio Fellerianarum calumniarum atque acerbisimarum injuriarum, quas com personam, honorem et opus hactenus inedita, omni charitate, questratâ, plusquam cynicâ prociitate enixus est Joach. Feller*, Brême, 1689, in-4°; V. *De stagnæ Antinoi epistola*, ibid., 1691, in-4°; il cherche à y prouver qu'il tiens avoir été athlète; VI. *De mcellaneis Germanicæ antiquitatibus dissertationes*, ibid., 1693-1700, cinq parties in-4°. C'est le plus estimé des ouvrages d'Eggeling. Le catalogue des médailles qu'il avait rassemblées, a été publié à Brême

1714, in-8°. Théodore Hasæus, pasteur en cette ville, se proposait de publier une édition des œuvres d'Égeling, dans laquelle il aurait inséré plusieurs morceaux encore inédits. Ce projet est resté sans exécution.

W—s.

EGGENFELD (CHRYSOStOME ou JEAN-CHRYSOStOME), né en Autriche ou en Bavière, conseiller d'état du duc de Meklenbourg, ayant encouru la disgrâce de son maître, fut, en 1666, mis en prison, d'où il ne sortit qu'après la mort du duc en 1672. Sa captivité avait été très dure : Placcius (*De scriptoribus pseudonymis*, N°. 158) rapporte les vers et inscriptions que le prisonnier avait écrits avec un charbon sur les murs de sa prison. Eggenfeld alla en Belgique, puis à Utrecht, et s'adonna tout entier à la lecture des Pères; il paraît même qu'il avait composé différents ouvrages théologiques. Il quitta depuis la Belgique, alla à Vienne puis à Brinn en Moravie. Mastricht, qui fut en correspondance avec Eggenfeld, dit qu'il mourut dans un âge avancé. Morhof lui donne la qualité de jésuite; mais il n'est pas fait mention de lui dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*; il avait cependant, avant ses malheurs, publié, sous le nom d'*Amandus verus*: I. *Imperium politicum ex sacra regum historia descriptum ad normam hodiernæ politice administrationis et exemplis utriusque imperii illustratum*, 1661, in-12; II. *Triumphus animæ, sive philosophica demonstratio immortalitatis animæ*, 1661, in-12; III. *Nova detecta veritas sive animadversio in veterem rationandi artem Aristotelis*, 1661, in-12. A. B—r.

EGGER (BRANDOLF), né à Berne, occupa un bailliage, et mourut en 1751. Il a mis les généalogies de

toutes les familles Bernoises en règle. Cet ouvrage est conservé aux archives de Berne, et a été muni de l'autorité souveraine. C'est d'après lui que, jusqu'à la révolution de 1798, on décida les différends qui s'élevaient sur les cas du droit de bourgeoisie, et il a été de la plus grande importance sous l'ancien gouvernement. Egger laissa plusieurs fils, dont l'un obtint, en 1728, la chaire de philosophie, et mourut en 1756. Il s'est fait connaître par son traité, *De viribus mentis humanæ contra Huetium*, Berne, 1755, in-8°. U—i.

EGGERS (JACQUES baron DE), général, né le 14 décembre 1704, à Dorpat en Livonie, où son père était boulanger. Il le perdit, n'étant âgé que d'un an; et à l'âge de quatre ans, il fut conduit avec sa mère par les Russes à Archangel, où il reçut une bonne éducation dans une école publique de cette ville. La mère du jeune homme ayant épousé le baron de Sparre, officier suédois, que le sort de la guerre avait également conduit à Archangel, toute la famille se rendit en Suède lorsque la paix eut été conclue avec les Russes en 1721. Jacques Eggers entra au service militaire et s'appliqua surtout à la partie des fortifications. Il servit tour à tour en Suède, en Saxe et en France; fit la guerre de Finlande contre les Russes, en 1741, et assista, en 1747, au siège de Berg-op-zoom. Il instruisit ensuite dans la tactique les princes Xavier et Charles de Saxe, et la cour de Dresde lui accorda le titre de général. Il avait obtenu en Suède des lettres de noblesse et la croix de l'ordre de l'épée. En 1758, il devint commandant de la ville de Dantzic, où il mourut d'une maladie de poitrine le 12 janv. 1755, après avoir reçu peu auparavant, de Gustave III, le titre de baron et de commandeur de

l'ordre de l'épée. On a de lui : I. *Journal du siège de Berg-op-zoom*, Amsterdam et Leipzig, 1750, in-12; II. une édition corrigée et augmentée du *Dictionnaire militaire d'Aubert de la Cannaye*, Dresde, 1752, 2 vol. in-8°; III. un *Dictionnaire du génie, de l'artillerie et de la marine*, en allemand, Dresde, 1757, 2 vol. gr. in-8°; IV. *Bibliothèque militaire*. C'est un catalogue raisonné des livres concernant l'art de la guerre qui composaient la majeure partie de sa riche bibliothèque, achetée peu après sa mort par l'impératrice Catherine II. Voyez son éloge, publié en allemand sous ce titre : *Ehrengedächtnis der fr. Jac. von Eggers*, Dantzig, 1775, in-4°.

C—A.

EGGERS (HENRI-FRÉDÉRIC D'), professeur de philosophie au *Carolinum*, ou gymnase de Brunswick, en 1749, fut depuis nommé à diverses places de magistrature et d'administration dans les états de Holstein et de Danemark, et mourut le 22 août 1798. Il était né à Meldorf, dans le Dithmars méridional, en 1721. Ses principaux ouvrages sont : I. *Epistola gratulatoria de ritu veterum romanorum jureconsultos variis de rebus consulendi*, Iena, 1742, in-4°. II. *Dissertatio inauguralis logico-mathematica, in qua ad geometriam generatim applicatur theoria de ordine quo definitiones systema compositurus formare atque ponere debet*, ibid., 1745, in-4°. III. *Commentatio philosophica de sapienti justitiam administrandi ratione Sinen-sibus usitata*, ib. in-4°. G. M. P.

EGGESTEYN (HENRI), imprimeur à Strasbourg dans le 15^e siècle, fut, à ce qu'on croit, le disciple et l'associé de Jean Mentel, ou Mentelin. Quelques-unes de ses éditions sont encore recherchées, ou comme

éditions *princeps*, ou comme monuments chronologiques de l'art. On distinguera surtout : I. *Gratiani decretum cum apparatu Barth. Brizienis* 1471, in-fol., qui non seulement est l'édition *princeps* de cet ouvrage, mais, dit M. Laserna Saulander : « le premier livre imprimé à Strasbourg » avec date. II. *Clementis V constitutiones cum apparatu J. Andreae* 1471, in-fol. Il avait déjà paru Mayence trois éditions de ces constitutions; l'une d'elles est même antérieure de onze ans à celle d'Eggesteyn, qui toutefois, est le second ouvrage typographique de cet imprimeur, avec date certaine. III. *Justiniani institutiones juris cum glossa, accedunt consuetudines feudorum*, 1472, in-fol. C'est la seconde édition des *Institutes* dont l'édition *Princeps* avait paru Mayence dès 1468. A. B—r.

EGGS (JEAN-IGNACE), espagnol sous le nom du Père Ignace de Rheinfeld, naquit dans cette ville en 1618. Sa piété et ses connaissances le firent choisir pour aller en mission en Orient. Il servit d'abord comme aumônier à bord d'un des vaisseaux de la flotte vénitienne, qui, sous la conduite de Laurent Marcelli et d'Alexandre de Borro, remporta plusieurs avantages sur les Turcs. Il s'empara des îles Mételin et de Stal mène. Le père Eggs s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle, qu'il convertit et baptisa plus de six cent Mahométans prisonniers. Après de commencements si heureux, il partit pour l'Asie Mineure, où il ne soigna tout ce que cette contrée offre de plus remarquable. Ensuite il accompagna Octave, comte de la Tour et Taxis, dans son voyage à la Terre Sainte, séjourna trois mois à Jérusalem, et fut reçu avec lui chevalier du St.-Sépulchre. Durant sa

le reste de sa vie, il ne se servit plus que du sceau de cet ordre. De retour dans sa patrie, après une absence de dix-huit mois, il rédigea ses observations, et en publia le résultat en allemand, sous ce titre : *Relation du voyage de Jérusalem, et description de toutes les missions apostoliques de l'ordre des capucins*, Constance, in-4°. Le délit de ce livre fut si considérable qu'on le réimprima à Frisingen en Brisgau, en 1666, et à Augsbourg en 1699. Le P. Eggs avait rapporté de ses voyages des antiquités et toutes sortes de curiosités, qu'il donna à des couvents et à des bibliothèques. Il consacra le reste de sa vie à l'étude et aux missions chez les protestants. La douceur de son caractère le faisait chérir universellement. Il mourut à Lauffenbourg le 1^{er} février 1702.

F—s.

EGGS (RICHARD), jésuite, né à Rhinfeld en 1621, était fils de Rodolphe Eggs, grand veneur de cette seigneurie. Il annonça dès sa première jeunesse d'heureuses dispositions pour la poésie; à l'âge de quatorze ans il composa, sur le martyre de S. Ignace, évêque d'Antioche, une pièce de vers latins qui lui mérita des éloges et l'amitié des PP. Balde et Biderman, ses professeurs. Après avoir terminé ses études, il entra dans la société, et enseigna les belles-lettres à Munich et à Ingolstadt, avec un grand concours d'auditeurs. Il composait de petits drames qu'il faisait représenter par ses élèves, à l'époque des concours annuels, et dans lesquels, suivant l'usage, il jouait lui-même le principal rôle, mais avec un talent surprenant dans un homme de sa profession. La tragédie de *Leonide, père d'Origène*, est citée, par les biographes allemands, comme un chef-d'œuvre; mais on doit être en garde contre ce sentiment de

bienveillance, naturel à des compatriotes, qui paraît leur avoir dicté ce jugement. Le P. Eggs ne donnait à la littérature qu'une partie de ses loisirs; il en consacrait le reste à la prédication. L'excès du travail lui causa une phthisie dont il mourut à Munich en 1659, âgé seulement de trente-huit ans. On remarque parmi ses manuscrits : *Poëmata sacra*; *Epistolæ morales*; *Comica varij generis*. Sa vie a été écrite en latin par le P. Léonce Eggs, son parent, dont on va parler. — Eggs (Léonce), jésuite, né à Rhinfeld, le 19 août 1666, cultiva la poésie latine avec succès. Il accompagna au siège de Belgrade, en qualité d'aumônier, les fils de l'électeur de Bavière, et mourut au camp devant cette ville, le 16 août 1717. On a de lui : I. *Compositiones morales et asceticæ*. C'est un choix de morceaux tirés d'ouvrages français et latins. Les éditions en ont été très multipliées en Allemagne. II. *Opera moralia*; III. *OEstrum ephemericum poeticum*, Munich, 1712, et réimprimé plusieurs fois depuis. Cet ouvrage est formé d'autant d'épigrammes qu'il y a de jours dans l'année, dont le sujet est pris dans les psaumes. Il le publia sous le nom de *Genesius Gold*, qui est l'anagramme du sien. Le Père Eggs a laissé manuscrits : *Elogia*, *Epigrammata*, *Inscriptiones*, *Exercitationes scholasticæ et theatrales*. — Eggs (George-Joseph), né à Rhinfeld, vers 1670, chanoine doyen de l'église Saint-Martin de cette ville, mort vers 1750, est auteur des ouvrages suivants : I. *Purpura docta, seu vitæ cardinalium scriptis illustratum*, Munich, 1714-29, 4 vol. in-fol. Cette édition est la meilleure d'un ouvrage estimable pour les recherches et l'exactitude, mais qui n'est cependant point exempt d'erreurs ni de

partialité, défaut dont au surplus un ecclésiastique ne pouvait guère se défendre en traitant un pareil sujet. II. *Tractatus de quatuor novissimis*; III. *Tractatus de morte sancti oheundæ*; IV. *Elogia præclarorum virorum*; V. *Rythmi de passione Christi*; VI. les *Vies*, en latin, des PP. Ignace et Léonce Eggs. La plupart de ces ouvrages, imprimés en allemand, sont très peu connus en France. W—s.

EGIDIO ou EGIDIUS. Voyez GILLES.

EGIL ou EIGIL, scalde ou poète islandais, du 10^e siècle, s'illustra par plusieurs faits d'armes dans les guerres qui alors ensanglantaient l'Ecosse et le Northumberland, où des princes anglais, pictes, danois et norvégiens se ravissaient, tour à tour, leurs petits états. Dans un combat, Egil tua un fils d'Eric, roi de Norvège, surnommé *Blodæxe*, ou *Hache-Sanglante*. Ce tyran, chassé de sa patrie, séjournait alors dans le Northumberland avec une petite troupe. Attiré par de fausses nouvelles, Egil tombe dans les mains de ce prince, qui le fait amener devant lui, et ordonne sa mort. Le scalde demande à racheter sa vie par un chant improvisé. Le roi consent à une épreuve. Aussitôt Egil chante une ode très longue sur les exploits d'Eric, ode remplie d'images fortes et de sentiments belliqueux. Le roi lui accorda sa grâce, soit par une suite de ce respect pour la poésie, si général parmi les anciens Scandinaves, soit pour se faire une réputation parmi les guerriers islandais, au service des princes anglais. On cite quelques autres exemples de scaldes qui, dans un cas semblable, obtinrent leur grâce par le même moyen. (Voy. *Loccen. Antiqu. suægoth.*, livre II, chap. 15, *Stephanius*, notes sur Saxon, pag. 15, etc.) Mais

le chant d'Egil seul a été conservé. Il est connu sous le titre de *Hufod Lausnar*, c'est-à-dire rachat de la tête. On en trouve une version latine, avec des explications, dans la *Litteratura Danica antiquissima* (Amsterdam, 1656), d'Olaus Wormius. Le savant suédois Verelius, dans sa Runographie, reproche à Wormius d'avoir emprunté, sans la citer, la version de Biorn, islandais; mais cette accusation tombe lorsqu'on voit *Stephanius*, dans ses notes sur Saxon, citer une strophe de la traduction de Biorn, entièrement différente de celle de Wormius. Beaucoup d'autres fragments poétiques d'Egil sont conservés dans la *Saga*, ou Relation historique qui porte son nom et qui raconte ses exploits divers, avec des détails minutieux, mais précieux pour l'histoire des mœurs et des usages. Cette relation, qu'on intitule indistinctement *Eigla* ou *Egils-Saga*, a été imprimée en islandais, avec version latine, notes et index, à Hrapsey, en Islande, 1782, in-4^e. Cette édition, faite aux dépens du grand historien danois, M. de Suhm, a été achetée toute entière par la commission pour les manuscrits islandais, à Copenhague, qui a long-temps négligé de la faire achever et publier. Nous ignorons, au moment où nous écrivons, si cette négligence a eu un terme. Il existait une traduction danoise, et vers, de l'*Egils-Saga*, imprimée à Copenhague, 1758, in-8^e, et réimprimée, à Berghen, en Norvège, 1760, 1770, même format. L'une et l'autre éditions sont d'une rareté excessive. On trouve des extraits de cette Saga, en islandais et en latin dans les *Antiquitates Cello-Scandicæ* de Johnstone. M—B—x.

EGILL, guerrier Scandinave du 7^e. ou 8^e. siècle, à qui on attribue

enture presque semblable à celle de Guillaume Tell. Un tyran osait enlever d'abattre d'un coup de main une pomme placée sur la tête propre fils; Egill prend trois, en met une sur la corde, et en jette deux autres. Le tyran lui demande à quoi il destine ces deux autres flèches. « Si, dit Egill, la première eût atteint mon fils, la deuxième était pour toi et la troisième pour moi. » *ina - Saga*, publiée par Perold, Stockholm, 1715, page 11, éditeur prétend que cette *Saga* rapportée vers l'an 1240 d'Essen en Norvège; elle est certainement ancienne. Un autre trait semblable est rapporté par un écrivain antérieur à l'époque de la légende de Harald aux bleus, roi de Danemark, mort en 1066, et à Palna-Toke, le tyran du Nord, le législateur de la loi de Jonsborg. Il est certain que Palna-Toke tua le roi d'un coup de flèche; mais Saxo n'indique aucun motif pour lequel le roi l'avait fait abattre de la même manière que la pomme placée sur la tête de son fils. Le dernier trait a fourni matière à un écrit curieux et rare: *Guillaume Tell, fable danoise*, par J. A. E. Balthasar, dans son *Bibliothèque suisse* que le tyran d'Uri fit brûler cet écrit main du bourreau; mais le tyran aurait mieux fait de le refuser, produisant quelque document qui prouverait l'anecdote attribuée à Tell. J. A. E. Balthasar, dans son *ense de Guillaume Tell*, ne se contente pas de des traditions; mais dans le canton d'Uri le récompense par deux médailles d'or. Plus-

sieurs critiques depuis ces discussions n'ont voulu voir qu'une fable dans toutes ces histoires. L'auteur de cet article, qui fait profession de chérir et de respecter les traditions, penche à voir, dans ce récit conservé chez les Suisses, les Scandinaves et les Visigoths d'Espagne, un reste de l'histoire primitive de ces peuples à l'époque où, sous le nom de Suèves, ils n'en faisaient qu'un seul. (*Voy. FREDERICK-BERGER et TELL*). M. B.—

EGINE (PAUL D'). *Voy. PAUL*.

EGINHARD ou EGINARD, historien célèbre du 9^e siècle, était né, suivant les critiques les plus judicieux, dans la France Orientale (1). Sa famille n'est point connue, et ceux qui ont prétendu qu'elle était noble, mais pauvre, n'en ont donné d'autre preuve que l'accueil qu'Eginard reçut à la cour de Charlemagne. Il fut instruit dans les lettres par le savant Alcuin, qui prévit les succès de son disciple, et le recommanda aux bontés de l'empereur. Admis à partager les leçons que recevaient les jeunes princes, il justifia par ses progrès l'opinion qu'en avait conçue de son mérite. Charlemagne se l'attacha ensuite en le nommant son secrétaire; il le chargea en outre de la surintendance des bâtiments, place importante, et qui, le rendant le dispensateur des grâces que l'empereur accordait aux savants, le mit dans la possibilité d'accroître ses connaissances par des rapports fréquents avec tous les hommes instruits. Eginard eut, dit-on, un attachement très vif pour Emma ou Imma, l'une des filles de Charlemagne; et ce prince mettait le comble à ses bontés pour

(1) La France orientale s'étendait depuis la Bourgogne jusqu'au voisinage de la mer du Nord ou de Frise, et comprenait tout ce qui est entre le Rhin et l'Escaut, c'est-à-dire, l'Alsace, la Lorraine, les pays de Trèves, de Cologne, le Brabant, la Hollande, et les comtes de Reims et de Châlons.

son favori, la lui accorda en mariage. Il est certain qu'Eginard épousa une personne considérable de la cour de Charlemagne. Des manuscrits anciens lui donnent le titre de gendre de ce prince, et dans une lettre à l'empereur Lothaire, il le nomme son neveu : *neptitis tua*. Cependant Emma ou Juina n'est point portée dans la liste qu'Eginard a laissée lui-même des enfants de Charlemagne, et dom Bouquet a réuni les raisons les plus fortes pour prouver qu'elle n'est point la fille de ce prince. Toutes les circonstances dont les écrivains postérieurs ont orné le récit des amours d'Eginard, doivent être regardées comme inventées à plaisir, et ne méritent aucune croyance. Ils racontent qu'Eginard se rendait, toutes les nuits, dans la chambre d'Emma, pour l'entretenir de son amour; qu'une nuit que les amants étaient ensemble, il tomba une quantité de neige assez considérable, et que dans la crainte que la trace de ses pas ne découvrit leur intrigue, Emma chargea son amant sur ses épaules et le reporta jusqu'à son appartement. Ils ajoutent que Charlemagne vit de sa fenêtre ce manège amoureux; que le lendemain il manda l'audacieux secrétaire, et qu'après l'avoir obligé à avouer son amour pour Emma, il consentit à leur union. Cette fable offre des invraisemblances si frappantes qu'il est inutile de les indiquer; mais on ne doit pas oublier qu'elle a été le sujet de vers très agréables, et d'un ponceau de M. Camus. Après la mort de Charlemagne, Eginard passa au service de Louis-le-Débonnaire, qui lui confia l'éducation de son fils Lothaire. L'âge et l'expérience lui ayant inspiré de l'éloignement pour la cour, il obtint la permission de la quitter, et se démit de ses emplois. Emma, qu'il

ne regardait plus que comme une sœur chérie, embrassa la vie monastique. Vussin, leur fils, suivit cet exemple. Eginard entra lui-même dans le monastère de Fontenelle, qu'il gouverna pendant sept années. Il en remit l'administration, en 825, à Ansegise son ami, et se retira à l'abbaye de San Pierre, puis à St.-Bavon de Gand. Rattair, son secrétaire, lui ayant adressé de Rome, en 827, des reliques des martyrs S.-Marcellin et S.-Pierre, il les déposa dans son chateau de Mulinheim, qu'il convertit en une abbaye qui prit le nom de S. ligenstadt. Il en sortait quelquefois pour aller à la cour, où sa présence et ses conseils étaient nécessaires; mais c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir pris part aux troubles dont Louis-le-Débonnaire fut la victime. On voit au contraire, par ses lettres, qu'il négligea rien pour empêcher l'exécution de l'odieux complot tramé contre le malheureux prince par ses propres enfants. Eginard partagea ses dernières années entre l'étude et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. La mort de son épouse lui causa un chagrin très vif, et qui abrégé ses jours. On place la mort d'Eginard à l'année 839. Sa fête se célébrait le 20 janvier, au monastère de St.-Vandrilie; cependant l'église ne l'a jamais reconnu pour saint. Eginard a laissé plusieurs ouvrages assez importants pour mériter d'être cités avec quelques détails : 1. *Vita et gesta Caroli magni*, Cologne, 1521, in-4°, rare. Le comte Herman de Nuenare prit soin de cette édition, et on le soupçonna d'en avoir rajeuni le style; mais on sait maintenant qu'il avait suivi exactement le manuscrit; l'ouvrage a été réimprimé Bâle, 1532, ibid. 1551; dans le recueil de *Beatus Rhenanus*, Cologne, 1561, in-12; Francfort, 1581,

lans la collection de Reuber ; 1610, in-4°, avec des notes de Goldast ; Hanau, 1613 ; dans l' de Freber, Leipzig, 1616, Francfort, 1631, avec un titre de George Helwich ; Paris, dans le second volume des *Acta sanctorum* de Boltau 28 janv., avec des notes de Strasbourg, 1644, avec l'*Histoire de Charlemagne*, publiée par Jean Frantzius, et une préface de Henri Boecler ; Helmstædt, in-4°, avec des notes de Jeanessel ; Francfort, 1707 ; dans l'édition d'Heineccius ; Utrecht, in-4°. Cette édition, due aux Hérmschmincke, est la plus ; le texte a été collationné sur manuscrits différents, et l'on y a les notes de Bessel, de Goldast de Goldast. L'éditeur y a en outre, plusieurs pièces de Jean-Christophe Johanni pour le nouveau ouvrage d'Eginard l'édition de Reuber, avec des s pour celle de Schminck, rt, 1726, in-fol. ; mais un brûla, la même année, le , de sorte que les exemplaires en être très rares ; Groningue, in-8°, avec des notes de Nicerkeus, et enfin Helmstædt, in-4°, avec de courtes notes Bredow. Cette vie de Charlemagne a été traduite plusieurs fois en . La plus ancienne traduction, l'auteur est inconnu, a été par dom Bouquet, dans le des historiens de France . tom. v. L'ouvrage a été aussi traduit par net, Poitiers, 1558, in-8° ; nard Pournas, Paris, 1614 ; t par Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident*. Longemarque que la vie de Charle-

magne, par La Bruère, n'est qu'une traduction proluxe de celle d'Eginard (1). Elle a été traduite en allemand par Jean-Augustin Egenolf, Leipzig, 1528, in-12. On peut juger par le grand nombre d'éditions et de traductions qu'on vient de citer, de quelle estime jouit ce petit ouvrage ; il est divisé en deux parties ; la première contient l'histoire des guerres entreprises par Charlemagne ; la seconde fait connaître ce grand prince dans sa vie intérieure, au milieu de sa cour et de sa famille. Vossius penso qu'Eginard avait pris Suétone pour modèle, et il ne le trouve pas inférieur pour le style. II. *Annales regum Francorum Pipini, Caroli Magni, Ludovici Pii ab anno ch. 741, ad ann. 829*. On trouve ces annales à la suite de la Vie de Charlemagne, dans la plupart des éditions indiquées ci-dessus. Pierre Pithou les inséra dans son recueil d'historiens de France, Paris, 1588, et Marquard Freber dans le sien, Francfort, 1613 ; mais ils les attribuent à un moine nommé Adhemar. André Duchesne, le premier, démontra qu'Eginard en est le véritable auteur, et tous les critiques, à part Lecoite, se sont rangés à son avis. III. *Eginhardi epistolæ*. On n'en a conservé que soixante-deux ; mais le manuscrit qui a servi à la première édition en contenait d'autres que le temps avait rendues illisibles. On trouve ces lettres dans le recueil des historiens de France, par Duchêne, tom. 2 ; dans l'*Eginhardus vindicatus* de Jean Weinkens, et enfin dans la collection de dom Bouquet. Elles renferment des particularités intéressantes sur la personne d'Eginard, et le récit de quelques événements

(1) M. D. (Denis) a donné l'*Histoire de Charlemagne par Eginard, traduction nouvelle*, Paris, 1812, 12-12.

dont il avait été le témoin. IV. *De translatione SS. martyrum Marcellini et Petri*, inséré dans les *Acta sanctorum* de Surius et de Bollandus, au 2 juin. Cet ouvrage a été mis en vers par Weinckens. V. *Breviarium chronologicum ab orbe condito ad ann. Chr. 809*. C'est un abrégé de la chronique de Bede. Lambecius l'a inséré dans ses *Commentaria Bibl. Cesar. vindobonensis lib. 2, cap. 5*. Voy. WEINKENS (2). W—s.

EGINTON (FRANÇOIS), artiste anglais, l'un de ceux qui ont le plus contribué au perfectionnement de l'art de la peinture sur le verre, dans le 18^e siècle. La pratique de cet art avait été presque entièrement perdue, et il est certain que les anciens ouvrages de ce genre qu'on rencontre dans les églises, l'emportent de beaucoup par la beauté et la vivacité des couleurs sur la plupart des productions modernes; mais c'est surtout l'effet du défaut d'encouragement. La méthode des premiers artistes consistait à rassembler, avec symétrie, des verres de différentes couleurs; c'était une espèce d'ouvrage en mosaïque. C'est à ce qu'il paraît à des peintres français qu'on a dû l'idée de peindre sur le verre *par apprêt*, c'est-à-dire, en y appliquant des couleurs métalliques, qu'on y incorpore ensuite par l'action du feu. (Voyez CLAUDE de Marseille et COUSIN). Egin-ton a laissé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent un talent très distingué, et parmi lesquels on remarque particulièrement deux *Résurrections*,

(3) On trouve dans la collection de Duchesne une petite pièce *De Eginardo Caroli magni notitia et ejus scriptis*. M. Millevoix a composé en petit volume intitulé: *Emma et Eginard, ou la France sous Charlemagne*, imprimé d'abord à la suite de *Poliziano*, Paris, Goulet et Michaud, 1768, in-8, et réimprimé dans ses *Œuvres diverses*, Paris, F. Didot, 1813, 2 volumes in-8. M. Plancher-Valeour a fait représenter en 1808, sur le théâtre de la Gaîté, un mélodrame en trois actes, intitulé: *Eginard et Emma*, imprimé la même année, in-8^o.

sur le dessin de sir Jos. Reynolds, et que l'on voit à la cathédrale de Salisbury et à Lichfield; le *Banquet donné par Salomon à la reine de Sabe*, d'après un tableau d'Hamilton, actuellement d'Arundel; *St. Paul converti et recouvrant la vue*, dans l'église de St.-Paul, à Birmingham; le *Christ portant sa Croix*, d'après Morales, dans l'église de Wansted, au comté d'Essex; l'*Ame d'un enfant en présence du Tout-Puissant*, d'après un tableau de Peters, dans une chapelle à Great Barrs, dans le comté de Stafford. On lui doit aussi la restauration de peintures anciennes à Oxford et ailleurs. Le nombre de ses grands ouvrages se monte à près de cinquante. Il est mort le 26 mars 1805. Quelques femmes ont aussi cultivé, en Angleterre, de nos jours, et avec succès, l'art de la peinture sur verre. X—s.

EGIZA, 51^e. roi des Visigoths en Espagne, élu à Tolède en 687, persécuta les Juifs, qui conspirèrent contre ses jours; mais leurs complots ayant été découverts, le roi, dans une assemblée générale de la nation, fit renouveler et mettre à exécution les décrets portés contre eux. Attentif à veiller à la sûreté de l'empire, ses flottes repoussèrent celles des Sarrasins, qui, sous son règne menaçaient déjà les côtes de l'Andalousie. Il fit ensuite la paix avec les Vascons et les Francs, après une guerre sanglante, mais courte. Ce prince mourut à Tolède en 700. Il avait associé à la royauté son fils Vitiza, en lui abandonnant la Galice pour l'accoutumer à régner. Egiza, sans être un conquérant, sut se rendre redoutable à ses voisins, et il se fit aimer de ses sujets par sa modération et sa prudence. B—r.

EGIZIO (MATHIEU), naquit à Naples le 28 janvier 1674, d'une famille estimée, originaire de Gr

Après ses premières études il le grec sous Grégoire Messedièvre professeur, puis la philosophie qu'il appliqua à l'étude de la jurisprudence, et enfin le droit, dans lequel il fit de si grands progrès qu'en peu de temps il obtint le bonnet de docteur. Egizio, s'étant fait des amis, fut nommé agent des affaires du prince Borghèse. Il fut bientôt créé auditeur général de la ville de Matalona, et se consacra bien dans cette place que, pour reconnaître les services qu'il lui avait rendus, on le nomma secrétaire de la ville. Sa réputation, qui prenait jour un accroissement continu, parvint auprès du prince Della Rocca, que le roi des Deux-Siciles avait nommé à l'ambassade de France. Le prince présenta Egizio pour être nommé ambassadeur en 1735. En 1735 fut si content des manières d'Egizio qu'il lui fit présent d'une chaîne d'or avec une médaille d'un côté représentait le mouret de l'autre contenait le motif de la donation. De retour à Naples le roi Charles de Bourbon le nomma bibliothécaire de la bibliothèque royale, ensuite, en 1745, l'honora du titre de comte pour lui et ses descendants. Egizio mourut la même année. Ce qui a le plus contribué à la réputation de ce savant ce fut la connaissance profonde qu'il avait acquise dans l'explication des monuments antiques. L'empereur Charles VI le chargea d'expliquer un ouvrage qui contenait une défense du prince de Trido. Egizio compta à cette occasion un savant comte sous ce titre : *Senatusconsultum de Bacchanalibus sive aeneae stae tabulae Musci Cesarei viri-*

dobonensis explicatio, Naples, 1729, grand in-4°, fig. Il a été inséré dans le supplément donné par Poléni au *Trésor des Antiquités grecques et romaines*. Cet ouvrage, qui obtint l'assentiment général de tous les antiquaires, lui valut de la part de l'empereur une collection de médailles et de médaillons d'or. Il en avait recueilli un grand nombre, ainsi que des inscriptions, et se proposait d'en publier l'explication. Il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage, dans lequel il comptait faire de nombreuses corrections sur le recueil de Gruter. Egizio a encore laissé : I. *Lettera in difesa dell'iscrizione per la statua equestre di Filippo V*, Naples, 1706, in-4°; II. *Memorale cronologico della storia ecclesiastica*, traduit du français de G. Marcel, Naples, 1713; III. *Opere varie di Sertorio Quattromani, con annotazioni*, ibid., 1714, in-8°; IV. *Serie degl'Imperadori Romani*, 1736; V. *Lettre amiable d'un Napolitain à M. l'abbé Lenglet du Fresnoy, par laquelle il est prié de corriger quelques endroits de sa Géographie touchant le royaume de Naples*, Paris, 1758, in-8°; id. traduit en italien, Naples, 1750, in-8°. Cette Lettre est écrite d'un ton si honnête, qu'elle valut au critique l'amitié de l'auteur critiqué. VI. Plusieurs Dissertations (*Opuscoli*) recueillies en un vol. in-4°, Naples, 1751, in-4°; on y trouve une courte notice sur sa vie. On trouve aussi l'éloge de ce savant dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Tiraboschi.

R—T.

EGLIN (TOMIS). Son nom de famille était proprement *Goetz*; il le changea contre celui d'*Eglin*, qu'il traduisit quelquefois en *Iconius*. Il occupa plusieurs cures dans le canton

de Zurich, sa patrie, dans la Turgovie et dans les Grisons; il mourut à Coire en 1574. Ses *poésies* ont été publiées par EGLIN (Raphaël), son fils, désigné aussi sous le nom d'*I-conius*, qui naquit à Frauenfeld en Turgovie, en 1559, et mourut à Marpurg le 20 août 1622. Raphaël fit ses études à Coire, à Zurich, à Genève et à Bâle. A de beaux talents il joignit, dès son jeune âge, une grande légèreté d'esprit. Un charlatan d'Italie l'engagea à quitter Genève pour le suivre à Bâle, et quoiqu'il ne soit pas resté long-temps avec ce docteur, et qu'il revint à *Beze*, duquel il fut estimé, il paraît néanmoins que des germes de ce commerce sont restés, dont le développement lui est devenu funeste plus tard. En 1583, le gouvernement des Grisons l'appela pour organiser les écoles à Sonders. Il fit paraître, l'année suivante : *Via ac ratio scholæ Rhetorum*, Poschiavo, 1584, in-4°. Il fut chassé des Grisons, en 1586, par les catholiques. Après avoir été maître d'école pendant quelque temps à Winterthour, il fut rappelé à Zurich, où il occupa successivement plusieurs charges ecclésiastiques. Il y établit les disputes de théologie, qui ont été conservées depuis, et en 1598 il présenta un mémoire pour l'établissement du chant de l'église, qui fut introduit peu après. S'étant jeté dans l'alchimie, les dettes qu'il contracta lui firent abandonner sa patrie en 1605. Sa destitution fut prononcée, et en 1607 il obtint la place de professeur en théologie à Marpurg. Ses écrits nombreux sont des poésies, des ouvrages de théologie sur la prédestination, des brochures polémiques contre *Aubery* et autres, des ouvrages de grammaire, de logique, quelques livres mystiques et d'autres, dont il serait inutile de donner la liste. Un

des plus curieux est sa *Conjectura halieutica*, Zurich, 1598, in-4°. réimprimée à Hanau, 1611, in-4°. Il donne gravement l'explication des caractères mystérieux qu'on avait eue sur deux harengs pêchés en Norvège le 4 novembre 1587, et sur le troisième pêché en Poméranie le 2 mai 1596. Il ne manque pas d'y verser une belle explication de *Daniel* et de l'apocalypse, et des prophéties claires sur l'égglise militante. Des pseudonymes, oubliés par Placcius dans son *Theatrum*, avaient été traités le même sujet; l'un sous le nom d'*Ananillos Serancurio*, et son frère sous le nom d'*Antipas Francus* avaient donné une explication à laquelle des deux harengs prophétiques de Norvège.

U—L.
EGLINGER (SAMUEL), né à Bâle en 1638. Il se voua à la médecine et aux mathématiques sous de très habiles maîtres, et avec beaucoup de succès. Il étendit ses connaissances dans les voyages qu'il fit en Italie et en France. En 1665 il obtint la chaire de mathématiques à Bâle. Il a donné plusieurs dissertations de médecine, et il mourut le 27 décembre 1673. — EGLINGEN (NICOLAS), né à Bâle en 1645, mort dans la même ville, le 1^{er} août 1711, se voua à la médecine, et augmenta ses connaissances dans les différents voyages qu'il fit en France, en Angleterre, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il occupa les différentes chaires de médecine établies à Bâle, et fut un grand praticien. Il n'a publié que des dissertations, de même que son fils *Christophe*, médecin et professeur de médecine à Bâle, mort en 1753. V—L.

EGLY (CHARLES-PHILIPPE MORETNAULT (1) D'), né à Paris le 28 mai

(1) Dans une dissertation particulière *Chambre*

1696, de parents honnêtes, mais peu fortunés, exerça d'abord la profession d'avocat. Il fut ensuite attaché comme secrétaire à M. de Baussan, maître des requêtes, intendant de Poitiers et d'Orléans. D'Egly employait ses loisirs à l'étude, et quelques opuscules qu'il fit imprimer dans les journaux donnèrent une idée avantageuse de son talent. Il exécuta, à son retour à Paris, le projet qu'il avait formé d'écrire l'*Histoire des rois de Sicile de la maison de France*. Cet ouvrage estimable lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions, où il remplaça l'abbé Bannier en 1741. Dès lors il partagea son temps entre ses devoirs d'académicien, et la rédaction du *Journal de Verdun*, dont il se trouvait chargé depuis la mort de La Barre. (Voy. BARRE). Cependant quelques chagrins dérangèrent sa santé naturellement faible; il perdit la vue en 1745, et une maladie longue et douloureuse termina ses jours le 2 mai 1749. Bougainville prononça son éloge à l'académie. On a de d'Egly : I. *Les Amours de Clytophon et de Leucippe*, traduit du grec d'Achilles Tatius, Paris, 1754, in-12, plusieurs fois réimprimé. Le traducteur a supprimé avec soin tous les morceaux trop libres qui se trouvent dans l'original; cette version mérite, sous ce rapport, la préférence sur celle de Duperron de Castéra, qui parut la même année; mais elle ne lui est guère supérieure par le style (1).

La-Rochette a essayé de prouver que le vrai nom de cet académicien était Monheault. Dans le *Journal de Verdun*, dont il a été pendant onze ans principal rédacteur, il est appelé Monheault (1730, janv., pag. 67), et Monheault (ibid., préf. pag. xxi); mais dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions* (xxiii, II., pag. 309), il est appelé Montheault, et c'est l'orthographe la plus généralement suivie.

(1) On a attribué la traduction d'Egly à l'abbé Desfontaines; dans la réimpression qu'on en fit à Paris, chez Jaucourt, 1776, on IV., p. 18, on dit

II. *Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison de France*, Paris, 1741, 4 vol. in-12. Cet ouvrage reçut l'accueil le plus favorable et le méritait. Le style en est pur, la marche claire et rapide; et les causes des événements y sont développées avec une sagacité peu commune. Il essuya quelques critiques de la part de l'abbé Desfontaines, et d'Egly lui répondit dans le *Journal de Verdun* (juillet, 1741). III. *La Callipédie*, traduite du latin de Quillet, Paris, 1749, in-8°. Cette traduction est au-dessous du médiocre, mais on peut croire qu'elle n'était point destinée à l'impression. IV. Des *Mémoires* lus à l'académie des inscriptions, entre autres un sur les *Scythes*, qui a fourni à Fréret l'idée de ses savantes recherches sur les nations Scythiques et Sarmatiques.

W—s.

EGMOND (CHARLES D'), né à Grave, le 9 novembre 1467, était fils de cet Adolphe, duc de Gueldre, que l'ambition rendit si coupable envers son père (V. ADOLPHE, tom. I^{er}., pag. 254, col. 2^e). Le duc de Bourgogne s'étant emparé de Nimègue en 1473, emmena le jeune Charles à Gaud, où il le fit élever avec le plus grand soin. Charles avait reçu de la nature un courage inflexible et un esprit fécond en ressources; et peut-être ne lui a-t-il manqué qu'un rôle plus important pour le rendre tout à fait digne d'être comparé à Annibal ou au roi de Pont. Il fit sa première campagne, à l'âge de dix-sept ans, sous la conduite d'Engilbert de Nassau, général habile; et en 1485, il assista aux sièges d'Ath et d'Oudenarde, où il trouva l'occasion de signaler sa valeur. En 1487, il fut fait prisonnier

un peu trop affirmativement et inconsidérément que *Degly*, car c'est ainsi qu'on l'a écrit) mais que le pseudonyme de Desfontaines.

dans une rencontre près de Béthune, et conduit à Abbeville, où il demeura sous la garde du duc de Bourbon, jusqu'à ce que les états de Gueldre eussent promis de payer sa rançon. Aussitôt après sa délivrance il se rendit à Nimègue, où les principaux seigneurs lui prêtèrent serment de fidélité le 28 mars 1491. Avec leur secours, il chassa les garnisons allemandes qui occupaient la Gueldre, et prit des mesures pour résister à Frédéric, qui prétendait que ce duché était échu à l'empire par la mort de Renaud IV, en 1423. Sur ces entrefaites, Maximilien monte sur le trône; le nouvel empereur fait déclarer par des commissaires que Charles n'a aucun droit sur la Gueldre, marche contre lui à la tête d'une puissante armée, prend Liuremonde, et vient mettre le siège devant Nimègue; mais il est obligé de le lever pour retourner en Allemagne, où sa présence devenait nécessaire. La guerre recommence en 1497. Les habitants de Nimègue prennent les armes les premiers; leur exemple est suivi par ceux des autres villes, et les Allemands sont forcés de demander eux-mêmes une trêve : elle est conclue pour deux ans, et violée au bout de quelques mois par Maximilien, que les troubles de l'Allemagne obligent de rétrograder pour la seconde fois. Charles profite de cette circonstance pour augmenter ses forces. L'Autriche, désespérant de le vaincre, lui fait des offres pour l'engager à renoncer au titre de duc de Gueldre, et dans le même temps réussit à le priver de ses alliés. Charles, contraint de dissimuler, promet d'accompagner en Espagne l'archiduc Philippe, reçoit 5,000 florins pour les frais de son voyage, s'enfuit, à l'aide d'un déguisement, et repartait tout à coup au mi-

lieu de ses états. Il rassemble ses troupes, auxquelles viennent se joindre quelques corps français, et soumette les villes qui s'étaient déclarées pour Philippe. L'année suivante (1507), il profite habilement de l'incertitude que la mort imprévue de ce prince laisse dans toutes les mesures, entre dans Brabant, s'empare de plusieurs villes dont le pillage enrichit ses soldats, pousse jusqu'en Hollande, et se retire avec un immense butin. Le traité connu sous le nom de *Ligue de Cambrai*, arrêta Charles dans l'exécution de ses projets; privé des secours qu'il recevait de la France, ce prince n'inspirait plus la même crainte. La souveraineté de la Gueldre devient le sujet de nouvelles négociations; mais, comme les précédentes, elles traînent en longueur et ne donnent aucun résultat. Les habitants d'Utrecht se révoltent en 1511 contre Frédéric de Bad, leur évêque, et implorent la protection de Charles, qui se met à leur tête et obtient des succès. Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, veut l'arrêter dans sa marche. Une armée, composée d'Autrichiens et d'Anglais, investit Venloo, où Charles s'était retiré. Le siège se poursuit avec vigueur. Les Anglais tentent trois fois l'assaut, sont repoussés avec perte et finissent sur leurs vaisseaux. Charles bat les Autrichiens entre en Hollande, brûle un des faubourgs d'Amsterdam, détruit le fort dans la rade, et revient prendre possession d'Utrecht; l'année suivante (1514) il prend Groningue et ravage la Frise. Une trêve est ménagée par la France entre le duc de Gueldre et ses ennemis. Il part à la tête de vingt-deux mille hommes pour rejoindre François I^{er}. en Italie, apprend à Lyon la bataille de Marignan, tombe malade de regret de ne s'y être pas trouvé, et

d le chemin de ses états me-
par l'Autriche. La guerre cou-
dans la Frise, et pendant sept
Charles lutta avec avantage con-
forces qu'on lui opposait. En-
s habitants de la Frise s'é-
levés, et Utrecht ayant ou-
s portes à Charles - Quint,
rage indomptable fut obligé
soumettre. Charles s'engagea,
traité du 5 octobre 1528,
hommage à l'empereur pour
lère et ses dépendances. Sa
contre l'Autriche s'accrut encore
te violence. et comme il n'a-
int de successeur, il engagea,
18, les états de Gueldre à se
à la France. Les habitants re-
nt d'accéder à cette proposition,
entraignirent même à abandon-
Gueldre au duc de Clèves, en
rvant une pension de 42.000 fl.
nava un chagrin si vif d'avoir
ti à cette disposition, qu'il en
t le 30 juin de la même année,
reim. Il était âgé de soixante-
as, et en avait passé quarante-
s des guerres presque conti-
contre l'Autriche. W—s.
MOND (LAMORAL, comte d'),
de Gavre, baron de Fiennes,
n des principaux seigneurs des
Bas, naquit en 1532, suivit
s-Quint dans son expédition
ue en 1544, fut nommé che-
le la Toison d'or en 1546, avec
reur Maximilien, Cosme de
s grand duc de Florence, Al-
uc de Bavière, Emmanuel Phi-
duc de Savoie, Octave Farnèse
Parme, et ce terrible duc d'Al-
signa dans la suite son arrêt de
onné général de cavalerie sous
e II, il commanda et se con-
gloire aux célèbres batailles de
Quentin en 1557, et de Grave-
en 1558. Par sa naissance, par

ses talents, par ses services, il ne le
cédait à personne, pas même au duc
d'Albe. Il avait épousé à Spire, en
présence de l'empereur Charles-Quint
et de Philippe II, alors roi de Naples,
Sabine, comtesse palatine, duchesse
de Bavière. Père tendre, époux adoré,
ami fidèle, il était estimé en Europe
par ses vertus militaires, et cher à
tous les Flamands. Il avait reçu de la
nature toutes les qualités qui charment
le peuple, imposent aux égaux et plai-
sent aux supérieurs. Il prit part aux
troubles qui s'élevèrent dans les Pays-
Bas. Cependant il ne négligea rien
pour porter à la paix et à la modéra-
tion la duchesse de Parme, gouver-
nante de ces provinces, et les seigneurs
confédérés contre l'inquisition et la
cour de Madrid. Il prêta même entre
les mains de la gouvernante le ser-
ment « de soutenir la religion ro-
maine, de punir les sacrilèges et
d'extirper l'hérésie. » Mais ses liai-
sons avec le prince d'Orange et les
confédérés le rendaient toujours sus-
pect à Philippe II. Le duc d'Albe ayant
été envoyé dans les Pays-Bas, les
troubles éclatèrent avec la même vio-
lence qu'il employait pour les répri-
mer. On faisait circuler des libelles,
on répandait de l'argent pour sou-
lever le peuple. Albe pensa qu'il était
temps d'exécuter les grandes mesures
qu'il avait projetées, et d'assurer son
pouvoir par la chute des têtes les plus
élevées. Il fit amener à Bruxelles et
exécuter, le même jour, Gilbert et
Théodore de Batenbourg, qui avaient
été pris l'année précédente en traver-
sant le Zuyderzée, Pierre d'Andelot et
quinze autres seigneurs. Le lendemain,
il fit conduire à l'échafaud Jean de
Montigny, de Villiers, de d'Huy,
Quintin Benoit et Cornelle de Nieren,
orateur qui s'était acquis une grande
réputation. Dix compagnies d'espa-

gnois et une troupe de cavalerie avaient conduit à Bruxelles les comtes d'Egmond et de Horn, qui étaient, depuis neuf mois, prisonniers dans la citadelle de Gaud. Les chevaliers de la Toison d'or, les états de Brabant, l'empereur Maximilien, les villes libres d'Allemagne, les électeurs, la duchesse de Parme elle-même avaient sollicité auprès de Philippe et de son lieutenant la grâce de ces deux seigneurs. Marie de Montmorency, sœur du comte de Horn, et Sabine de Bavière, femme du comte d'Egmond, avaient fait inutilement retenir l'Europe de leur douleur. Le duc d'Albe, qui prenait le titre de lieutenant-gouverneur, capitaine général pour le roi, et juge souverain du conseil criminel, rendit, le 4 juin 1568, une sentence de mort contre le comte d'Egmond, comme
 « convaincu d'avoir commis des crimes de lèse-majesté, en favorisant
 » et étant complice de la ligue et abominable conjuration du prince d'Orange et d'autres seigneurs de ces
 » Pays-Bas; ayant aussi pris en sa sauve-garde et protection les gentils-hommes confédérés, et rendu de
 » mauvais services en son gouvernement de Flandre, de concert avec
 » les séditieux et rebelles de la sainte église apostolique romaine, et de sa
 » majesté. Considéré, en outre, tout
 » ce qui résulte dudit procès, son excellence déclare ledit comte avoir
 » commis crime de lèse-majesté et de rébellion, et, comme tel, devoir
 » être exécuté par l'épée, et sa tête mise en lieu haut et public, afin
 » d'être vue de tous, et qu'elle soit là tant que autrement en soit ordonné
 » par sadite excellence...; commandant que nulle personne soit osée
 » de la ôter, sous peine de mort; et confisque pour le fisc et chambre
 » royale tous et quelconques de ses

» biens, meubles et immeubles, droitures et actions, fiefs et héritages, etc. La sentence du comte de Horn, prononcée le même jour, était conçue à peu près dans les mêmes termes; l'une et l'autre furent rédigées en français. L'évêque d'Ypres avait été mandé à Bruxelles par le duc d'Albe, pour insister les deux comtes à leurs derniers moments. Ce vertueux prélat, nommé Martin Rithove, se prosterna aux pieds du duc, et le supplia, les larmes aux yeux, de révoquer ces sentences de mort. Mais le lieutenant de Philippe, depuis long-temps ennemi du malheureux Egmond, se montra inflexible et le prélat ne songea plus qu'à consoler cette illustre victime. Dès qu'il eut appris à d'Egmond qu'il était condamné : « Voici une sentence bien rigoureuse », dit le comte. Je ne puis pas d'avoir tant offensé sa majesté pour mériter un tel traitement. Néanmoins, je le prends en patience, et prie le Seigneur que la mort soit une expiation de mes péchés, et que ma chère femme, mes enfants n'encourent aucun blâme ni confiscation; car mes vices passés méritent bien qu'on ne fasse cette grâce. Puisqu'il plaît à Dieu et au roi, j'accepte la mort avec patience. » Il écrivit sur-le-champ en français la lettre suivante à Philippe II : « Sire, j'ai entendu ce matin la sentence qu'il a plu à votre majesté faire décréter contre moi, et combien que jamais mon intention n'ait été de rien traiter ni faire contre la personne ni le service de votre majesté, ni contre aucune vraie, ancienne et catholique religion, si est-ce que je prends patience ce qu'il plaît à mon bon Dieu de m'envoyer. Et si j'ai, durant ces troubles, conseillé ou permis de faire quelque chose qui soit

, ce n'a toujours été qu'une vraie et bonne intention, de Dieu et de votre amour la nécessité du temps. Je prie votre majesté m'enner, et avoir pitié de ma femme, de mes enfants et de vous, vous souvenant de mes passés; et sur cet espoir, je me recommande à la miséricorde de Dieu. — De Bruxelles, mourir, le 5 juin, etc. » Egmont envoya ensuite une lettre fort douce à sa femme; et, après s'être vu la mort, il demanda qu'on ne le pas plus long-temps souffrir, craignant que, troublé par ses maux et ses afflictions, son ombre dans le désespoir, conduisit à midi sur la place avec un appareil militaire, lugubre; dix-neuf compagnies d'infanterie étaient sous les armes, vêtus de noir, sans fers ni chaînes. Il monta sur l'échafaud couvert d'un drap noir, et l'on avait dressé un petit bûcher, avec une croix d'argent, et jeta lui-même son manteau sur le crucifix dans ses mains, se prosterna sur un carreau de marbre, et reçut la mort avec calme, étant âgé de quarante-six ans. On fit ensuite sur son corps un drapeau noir, et on fit monter sur l'échafaud le comte d'Egmont. En traversant la place, il avait salué quelques personnes de sa connaissance. Apercevant de son ami, il demanda si c'était le comte d'Egmont; on lui répondit : « c'est lui. » Nous ne nous en sommes pas vus l'un l'autre, dit-il, cessant au peuple, depuis que nous étions traînés dans les pri-sonnières, par notre sort, et la mesure de l'obéissance que nos maîtres exigent de vous. »

Horn avoua qu'il était coupable devant Dieu; mais il refusa constamment de reconnaître qu'il eût offensé le roi. Il conjura les assistants de joindre leurs prières aux siennes, fit des vœux pour leur bonheur, et, s'étant déshabillé lui-même, il présenta sa tête au bourreau (Voy. HORN). La consternation était générale; on n'entendait sur la place publique que des sanglots et des gémissements. On vit plusieurs personnes baiser l'échafaud avec respect, et tremper leurs mouchoirs dans le sang du comte d'Egmont. L'envoyé de France à la cour de Bruxelles, présent à ce triste spectacle, écrivit à Charles IX : « J'ai vu tomber la tête » de celui qui a fait trembler deux fois » la France. » Ainsi finit cette tragédie qui devait coûter tant de sang (et tant de larmes à l'Espagne et aux Pays-Bas; qui fut comme le signal d'une révolte générale que suivirent trente ans d'une guerre cruelle, et qui se termina par la perte que la maison d'Autriche fit sans retour des sept Provinces-Unies. Sabine de Bavière mourut, sans avoir été consolée, le 19 juin 1598. — EGMOND (Philippe, comte d'), fils de Lamoral, chevalier de la Toison-d'Or, prit pour devise : *Nil mihi tollit hys ens*. Il épousa Marie de Horn, et resta fidèle à Philippe II, qui l'envoya au secours de la ligue, à la tête de dix-huit cents lances. Lorsqu'il entra dans Paris, il interrompit le magistrat qui, en le complimentant, mêlait à ses louanges celles de son père : « Ne parlez point de » lui, s'écria ce fils dénaturé, il méritait la mort : c'était un rebelle. » Paroles d'autant plus étranges, qu'il parlait à des rebelles, et que c'était leur cause qu'il venait défendre. Il joignit ses troupes à celles de Mayenne, et fut tué, en 1590, à la bataille d'Ivry. Il n'était âgé que de trente-deux ans, et

ne laissa point de postérité. La famille d'Egmond, divisée en plusieurs branches, a eu dans son sein neuf chevaliers de la Toison-d'Or : Guillaume d'Egmond, frère d'Arnoold, duc de Gueldre, mort le 19 février 1483 ; Floris d'Egmond, comte de Buren, dont la devise était : *sans faute*, mort le 14 octobre 1559 ; Jean, comte d'Egmond, qui épousa la princesse Françoise de Luxembourg, comtesse de Gavre, et mourut à Milan, le 19 avril 1528 ; Maximilien d'Egmond, comte de Buren, général des armées de Charles-Quint, dans les guerres contre François I^{er}, mort à Bruxelles, au mois de décembre 1548 ; il ne laissa qu'une fille, première femme de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. De Thou loue sa fidélité et sa magnificence, et dit qu'il était grand dans la guerre et dans la paix. On rapporte qu'André Vésale lui ayant prédit l'heure de sa mort, il rassembla ses amis à un festin, leur distribua de riches présents, se rendit au lit, et mourut à l'instant même qui avait été marqué. Un vers de son épitaphe semblait confirmer l'anecdote de la prédiction de Vésale ; le voici :

Voce, vale, iustepidâ dixit moriturus amicis.

Lamoral d'Egmond, qui fait le sujet de cet article ; Philippe d'Egmond, son fils, tué à la bataille d'Ivry ; Charles, comte d'Egmond, autre fils de Lamoral, épousa Marie de Lens, baronne d'Ambignies, prit pour devise : *undique illasum*, resta attaché à la cause du prince d'Orange, et mourut à La Haye, le 18 janvier 1620 ; Louis, comte d'Egmont, qui mourut à Saint-Cloud en France, le 27 juillet 1654 ; Philippe d'Egmond, qui fut nommé chevalier par Charles II, roi d'Espagne. La postérité de Lamoral s'est éteinte dans la personne du comte

d'Egmond (Procope-François à Fraga en Arragon, le 15 sept. à l'âge de trent-huit ans. Il était d'abord de cavalerie en Espagne, et dier des armées françaises. V.

EGMOND de Nyenbourg ; GILLES), gentilhomme des Pays fit vers 1720 un voyage à la Sainte et dans l'Asie mineure. L'original de sa relation étant dans les mains de J. G. Heyn, celui-ci la foudit avec celle d'un voyage fait dans les mêmes pays de 1709, par un Jean Herman, qui était probablement son père, publié en Hollandais sous ce titre : *Voyages dans une partie du royaume de l'Asie mineure, de l'Archipel, de la Syrie, de la Palestine, à la Terre-Sainte, Egypte, au mont Sinâi*, etc. G. Egmond et J. Heymann, 1757 et 1758, 2 vol. in-4. En joignant ensemble les deux relations, l'auteur a rendu quelquefois un peu certains faits dont parle l'un ou l'autre. Le cours des événements porta un changement total ; ce dernier avait vu. Il en résulte tout est fort embarrassé à raisonner de date pour trouver la solution des difficultés causées par la discordance des deux relations. On voit dans chacune des observations les mœurs et les coutumes des peuples ; mais on voit que les observations étaient peu instruits en histoire et dans la science de leurs remarques sur la politique des plus communes. La relation commence au Texel, et finit par l'Egypte. On trouve dans cette relation plusieurs citations copiées avec peu de

EGNAZIO (BAPTISTE

seizième siècle, naquit à Venise, de parens pauvres ; son nom était Jean-Baptiste Bangea, selon l'usage quand il commença de lire. Après avoir fait de sous d'habiles maîtres, l'âge de dix-huit ans, école particulière de La réputation qu'il s'y la jalousie au célèbre Sabellico, qui était alors professeur public dans la même ville. À tout propos des un jeune rival. Egnazio, répondre, écrivit une suite des travaux de Sabellico, anciens auteurs, 1502, sous le titre de . Il fit ensuite de nouvelles notes sur les mêmes Sabellico avait commentés. Une école publique, à la place de celle que tenait son maître, la guerre littéraire dura, époque de la mort de Sabellico, il se repentit alors de l'avoir poursuivi injustement et appela à ses derniers jours demanda pardon, et leur réconciliation, lui donna un ouvrage qu'il écrivit, et qu'il le chargea Egnazio ne se borna pas à le soigner ; il voulut encore, de Sabellico, prononcer un discours funèbre. Ce discours sur ses ouvrages qui lui fit honneur, et il est à regret perdu. Déjà il avait perdu les droits de citoyen, et le titre de Notaire ; il se fit état ecclésiastique et obtint des bénéfices. Il accom- 5, à Milan, les quatre

procurateurs de Saint-Marc qui allèrent, au nom de la république, complimenter François I^{er}. Ayant été présenté à ce monarque du panégyrique en vers latins qu'il avait composé en son honneur, il reçut de lui une belle médaille d'or. Dans ce panégyrique, il s'était permis plusieurs traits injurieux contre Charles-Quint ; l'empereur s'en plaignit au pape Paul III, ennemi des Français et de leur roi. Ce pontife fit agir vivement contre le panégyriste, qui n'échappa à la persécution que par le grand crédit dont il jouissait à Venise. En 1520, la chaire publique d'éloquence étant devenue vacante, elle lui fut donnée sans qu'on exigeât de lui de nouvelles preuves, quoiqu'il eût un grand nombre de concurrents. Ses leçons attirèrent bientôt une foule d'auditeurs, non seulement de Venise, mais de toutes les autres villes d'Italie et même des pays étrangers ; on en comptait chaque jour jusqu'à cinq-cents et davantage. Les sénateurs les plus respectables allaient l'entendre, et le consultaient même dans les affaires importantes. Il était donc d'une mémoire surprenante et d'une présence d'esprit qui n'était jamais en défaut. Un jour qu'il prononçait un discours public, le légat apostolique arriva lorsqu'il était près de finir ; il reprit son discours depuis le commencement, et ce qui étonna le plus ses auditeurs, c'est qu'il en changea entièrement toutes les parties. Devenu vieux, il demanda sa retraite ; mais le sénat, jaloux de conserver un tel professeur, aima mieux augmenter ses honoraires, qui furent portés à deux cents ducats d'or. On dit qu'il conservait tant de vivacité qu'ayant eu des querelles très animées avec Robortel, il tira un jour son épée, et s'élança contre lui pour l'en frapper. Quelques auteurs affirment ce fait,

d'autres le nient. Il faudrait, pour qu'il fût vrai, qu'un professeur, un prêtre, un prieur, marchât alors à Venise, l'épée au côté. D'autres, au lieu d'épée, parlent d'un coup de baïonnette, ce qui paraît encore moins croyable. Egnazio obtint enfin, en 1549, le repos qu'il désirait, et conserva tous ses appointements en retraite. Il n'en jouit que quatre ans, étant mort le 4 juillet 1553, âgé de 75 ans. Il dut sa grande réputation à son professorat et à son érudition plus qu'à ses ouvrages. Cependant on a de lui : I. *Traité de l'origine des Turcs*, qu'il publia par ordre du pape Léon X, 1559, in-8°. II. *Panégryrique de François I^{er}*, en vers héroïques, imprimé à Venise, 1540; III. *Abrégé de la Vie des empereurs, depuis Jules César jusqu'à Maximilien*, 1588, in-8°, ouvrage assez estimé, pitoyablement traduit en français par l'abbé de Marolles, dans son *Addition à l'Histoire romaine*, 1664, 2 vol. in-12; IV. *Exemples des hommes illustres de Venise, etc.*, Venise, 1554, in-4°. Ce livre, qui ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur, est dans le même genre que celui de Sabellico, dont Egnazio avait été l'éditeur, et qui est aussi intitulé *Exemples*. Il laissa plusieurs harangues ou discours publics, qui sont restés inédits, et un assez grand nombre de lettres, éparses dans quelques recueils. Tous ces ouvrages sont en latin. Egnazio fut principalement occupé à corriger et à éclaircir par des commentaires les anciens auteurs. Les meilleures éditions qu'on lui doit avec des notes sont celles des *Épîtres de Cicéron*, des *Césars de Suétone*, et des *Ouvrages d'Ovide*. Il fut, dans ce genre, d'un grand secours à Alde l'Ancien.

G—É.

EGON. V. FURSTLMBERG.

EHINGEN (GEORGE d'une famille noble de Souabe) quit dans la première moitié du 16^e siècle, de Rodolphe d'Ehingen mourut en 1467, âgé de quinquante ans. George fréquenta sa jeunesse, la cour de Sigebert, duc d'Autriche, et de Ladislas, roi de Bohême. Il fit une campagne contre les Turcs à l'île de Rhodes. L'année suivante sa dévotion le conduisit à la Terre Sainte, il parcourut ensuite la France, le Portugal, servit le roi de Castille le souverain de ce pays, les Mores de Fez, revint en Portugal en Espagne, combattit les Mores de Grenade, et alla en Angleterre. Il avait écrit la relation de toutes ses voyages; mais elle n'a été imprimée que cent cinquante ans après sa mort sous ce titre : *Itinéraire, Relation historique des voyages pour la chevalerie, il y a quatre ans, par le seigneur George d'Ehingen, dans des lieux différents*, Augsbourg, 1617, in-fol. Cette relation est très intéressante, car en y comprenant toutes les particularités et détails relatifs à la famille d'Ehingen, elle ne contient que quatre volumes d'impression. Ce que l'on y trouve de meilleur sont les portraits de ses ancêtres dont Ehingen a visité la tombe, et a fait dessiner avec beaucoup

EHINGER (ÉLIE), savant protestant, né en 1571, à la principauté d'Oetting en Bavière, exerça d'abord en Autriche le ministère du ministère évangélique Luthérien ayant été obligé de cet archiduché, il fut, fait Recteur à Rotembourg, et, en 1617, à Augsbourg, s'appliqua particulièrement

cherche et à la collation des anciens manuscrits grecs et latins. Nommé conservateur de la bibliothèque publique d'Augsbourg, il en disposa les livres dans un nouvel ordre, et en publia le catalogue d'après son système de classification. Il était en correspondance avec la plupart des savants d'Allemagne et même des pays étrangers. On a conservé des lettres qui lui étaient adressées par André Schott et Peiresc, par lesquels on voit qu'Ehinger avait fourni au premier des copies plus correctes de différents manuscrits, et au second des recherches sur les poids et mesures en usage parmi les Hébreux. Ehinger, chassé deux fois d'Augsbourg, comme ministre protestant, se retira, en 1655, à Ratisbonne, où il fut recteur d'une école de belles-lettres, et où il mourut le 28 novembre 1655. Jacques Brucker a donné la vie de ce savant en latin, Augsbourg, 1724, in-8°. Indépendamment d'un grand nombre d'ouvrages de théologie, tant en latin qu'en allemand, il a publié : I. *Apostolorum et SS. conciliorum decreta*, gr. lat., Wittenberg, 1614, in-4°. Cette édition, faite sur un manuscrit d'Augsbourg, est plus complète que celle qu'avait donnée Dutillet, évêque de Meaux, en 1540, in-4°; elle a en outre l'avantage de renfermer une version latine des anciens conciles, et des notes d'Osiander. II. *Questiones theologicæ et philosophicæ Casarii S. Gregorii Nazianzeni fratris*, gr. et lat. Augsbourg, 1626, in-4°. III. *Poggii, de infelicitate principum*, Francfort, 1629, in-8°. La préface et les notes sont d'Ehinger. IV. *Catalogus Bibliothecæ reipublicæ Augustanæ, variarum linguarum secundum facultat-s divisæ*. Augsbourg, 1655 in-fol. Ce catalogue est rare, mais on ne doit pas croire qu'il

n'ait été imprimé qu'à cent exemplaires; les titres des livres y sont rapportés avec exactitude, et les tables placées à la fin en rendent l'usage très-commode. On trouvera d'autres ouvrages sur la bibliothèque d'Augsbourg, indiqués aux articles HENISCH, HOESCHEL, REISER et Jérôme WOLF. V. *Relatio S. Marci evangelistæ corpus in insulâ Augiâ divite, vulgò REICHENAU episcopatus Constantiensis quiescere*. Cet opuscule se trouve dans un recueil de pièces du même genre, publié par Georges Dorsche, Strasbourg, 1641, in-12. VI. *De Fidelitate servandâ in auctoribus citatis dissertatio*; elle est imprimée dans les *Amœnitates* de Schelhorn, tom. 2, pag. 530—552. Ehinger y relève des citations inexactes faites par Gratian, Bellarmin et d'autres écrivains; mais il s'attache surtout à Caranza, à qui il reproche l'ignorance la plus absolue de la langue grecque. VII. *Thesaurus antiquitatum ecclesiasticarum*, Francfort, 1662, in-4°. C'est Lenglet Dufresnoy qui attribue cet ouvrage à Ehinger; mais la date fait craindre quelque erreur de la part d'un écrivain dont l'exactitude n'est pas le premier mérite. W—s.

EHLERS (MARTIN), professeur de philosophie à Kiel, né à Nortorf dans le Holstein, le 6 janvier 1752 fut nommé recteur à Siggeloh en 1760 à Oldenbourg en 1769, à Altona en 1771, et alla enfin, en 1776, professer la philosophie à Kiel, où il est mort le 9 janvier 1800, âgé de soixante huit ans. Il a consacré une partie de sa vie à perfectionner les méthodes d'enseignement dans les écoles publiques, et l'Allemagne lui doit plusieurs institutions utiles, résultat de méditations d'un philosophe ami de l'humanité. Ses ouvrages sont ceux d'un homme qui se consacre à la te

cherche de la vérité. Plein d'enthousiasme pour la vertu, il s'occupe dans ses œuvres philosophiques de prouver qu'une bonne conduite est le moyen le plus sûr d'être heureux. Toutes ses pensées sont celles d'un sage; on y trouve une foule de vérités importantes, présentées avec clarté et simplicité. Son style est facile et agréable. On lui reproche cependant des périodes un peu trop longues. Ses principaux ouvrages sont : I. *Recueil de petits traités sur l'enseignement des écoles publiques et l'éducation en général*, Flensburg, 1776, in-8°, en allemand, ainsi que les suivants. II. *Considérations sur la moralité de nos jouissances et de nos plaisirs*, ibid., 1790, 2 vol. in-8°. C'est son ouvrage le plus remarquable. Il y a joint une introduction en forme de discours académique, qui est fort estimée. III. *Quelques portraits pour les bons princes et ceux qui se consacrent à l'éducation des enfants des rois*, à Kiel et Hambourg, 1786, 2 vol. in-8°. L'amour de la vérité faisait le principal trait de son caractère, et lui a valu l'estime et le respect de tous ses contemporains.

G—T.

EHRENBERG (JEAN D') noble allemand, fit en 1556 un voyage à la Terre-Sainte, et en écrivit la relation qui parut imprimée à Francfort-sur-le-Mein, 1584 et 1602, in-f.; ib. 1629, 3 vol. in-fol., dans le Recueil allemand des voyages à la Terre-Sainte. E—s.

EHRENNALM (ARVID), savant suédois, fut envoyé, en 1741, avec le baron Cederhielm, pour visiter le Lappmark, ou province lapone d'Ahsele. A son retour il publia en suédois sa relation, intitulée : *Voyage dans le Nordland oriental et dans le Lappmark d'Ahsele, fait en 1741*, Stockholm, 1742, 1 v. in-8°, avec

une carte. Les voyageurs partirent d'Upsal au mois de juin, traversèrent les villes du Nordland jusqu'à Hernösand, où ils s'embarquèrent sur l'Angermauna. Arrivés à la paroisse d'Ahsele, ils prirent des Lapons pour guides, en continuant à remonter l'Angermanna, à cause des cascades qui interrompirent fréquemment le cours de ce fleuve. Enfin parvenus Tettsio, ils furent obligés de faire pied le reste du voyage au milieu d'un pays où, suivant les expressions de l'auteur, on ne voit que des montagnes âpres et arides, sans aucune trace d'industrie humaine; et où l'on n'entend, même au milieu de l'été, que le bruit des cataractes qui se précipitent de tous côtés du haut de rochers affreux. On était au milieu du mois d'août, les voyageurs se trouvaient au centre des montagnes de Kuttisjo. La nature n'offrait plus à leur regard que la perspective d'un hiver éternel. Des brouillards glacés rendaient leur marche pénible et dangereuse. La gelée se faisait déjà sentir, il tombait de la neige, les lacs albaient se couvrir de glaces, la trace des chemins s'effaçait, les Lapons s'enfonçaient dans leurs huttes. Tout retard pouvait devenir funeste, on hâta le retour. Ehrenmalm et ses compagnons revinrent à Upsal avec la satisfaction d'avoir reconnu, non pas des terres à conquérir, mais un pays assez grand à peupler, à défricher, à cultiver. Il avait fait les observations nécessaires pour dresser une carte depuis Ahsele jusqu'au terme de leur voyage dans les montagnes. Elle fut jointe à la relation, composée par Ehrenmalm pour être présentée à l'académie des sciences de Stockholm. Cette relation contient des détails curieux sur les pays que les voyageurs ont traversés d'Upsal à Hernösand, sur la partie de la

Laponie qu'ils ont visitée, et sur les mœurs des Lapons. Les individus de cette nation n'habitaient pas la partie méridionale de la province d'Ahsele, quoiqu'elle fût désignée en entier d'après leur nom. La relation d'Ehrenmalm, traduite en Allemand, a été imprimée à la suite de la description de la Laponie Suédoise, par Hoegstroem, Copenhague, 1 vol. in-8°, 1748. On en trouve une traduction française faite par M. de Keralio, dans le vol. XIX de l'*Histoire des Voyages*. Cette traduction, purement écrite, pêche quelquefois contre l'exactitude.

E—s.

EHRENPREUS (CHARLES, comte d'), sénateur de Suède, naquit dans la ville d'Orebro, en 1692, et fit ses études à Upsal. Sa naissance était assez obscure, mais ses talents l'élevèrent aux premières dignités. Étant entré dans le département de la chancellerie, il eut ordre d'accompagner Charles XII, et il fut employé par ce prince, comme secrétaire à Bender. Revenu en Suède, il devint successivement membre de la cour de justice de Stockholm, sénateur, comte et chevalier des ordres du roi. Il mourut le 21 février 1760. Le comte d'Ehrenpreus cultiva et protégea les sciences et les arts. Étant devenu membre de l'académie des sciences de Stockholm, il présenta à cette société plusieurs mémoires, et lut dans une séance publique un discours sur l'utilité des arts en général. Il enrichit aussi le musée d'Upsal de plusieurs objets intéressants, qu'il avait rassemblés dans ses voyages, et l'on peut le regarder comme un des principaux promoteurs des institutions scientifiques et littéraires formées en Suède depuis la mort de Charles XII.

C—AT.

EHRENSCHILD (CONRAD BIER-

MANDE), ministre danois, natif de Bâle, qui s'appelait proprement *Conrad Bierman*. Son père fut curé d'Eimeldingen, près de Bâle, où le fils naquit en 1629. Il fit ses études à Strasbourg, et de là se rendant à l'université de Giessen, il fut engagé, à Francfort, à suivre l'ambassadeur français, d'Anvangers, dont la mission fut de pacifier le nord. A Copenhague, il entra au service de la cour, et devint ministre d'état et chevalier. Il se trouva à la tête des relations extérieures du Danemarck, sous Frédéric III et Christian V. Il mourut en 1698.

U—1.

EHRENSCHOELD (NICOLAS), amiral suédois, né en 1674. Il commandait, en 1714, une flotte de vingt vaisseaux de ligne et quelques frégates, dans les eaux de Finlande, lorsque Pierre I^{er}. parut dans les mêmes parages avec trente vaisseaux de ligne, quatre vingts galères, cent chaloupes canonnières et vingt mille hommes à bord. L'amiral Apraxin avait le commandement en chef, le Czar, sur l'avis, à ce qu'on prétend, du sénat, s'en étant desisté pour servir comme contre-amiral. Les deux flottes se rencontrèrent au mois d'août, à la hauteur des îles Aland, et le combat s'engagea. Les Suédois, quelque inférieurs qu'ils fussent en force, se défendirent pendant trois heures, et endommagèrent plusieurs bâtiments de la flotte russe avant que celle-ci obtint la victoire. Le Czar s'était attaché principalement au vaisseau que montait l'amiral Ehrenschœld, et parvint à s'en emparer. Cette victoire, la première que les Russes remportaient sur mer, fut célébrée à Pétersbourg de la manière la plus solennelle. Pierre I^{er}. se rendit ensuite au sénat, tenant l'amiral suédois par la main, et demanda aux

sénateurs s'ils le trouvaient digne, maintenant, de commander en chef? Il n'y eut qu'une voix pour applaudir le monarque et le proclamer vice-amiral. Ehrenschöld fut traité avec distinction par le vainqueur, qui rendit justice à ses talents et à son courage. Il n'obtint cependant la liberté de retourner en Suède, qu'à la conclusion de la paix, en 1721. Lorsqu'il partit de Pétersbourg, Pierre lui fit présent de son portrait richement orné. Peu après son retour, l'amiral Ehrenschöld fut nommé intendant de l'amirauté à Carlskrona, où il mourut en 1728. Il avait des connaissances profondes en physique, en géométrie, en astronomie. Pendant son séjour à Pétersbourg, il fit plusieurs instruments, parmi lesquels on distingua surtout un astrolabe universel, dont il parut une description dans les *Acta litteraria Sueciae* 1725.

C—AU.

EHRENSTEN (EDOUARD), secrétaire d'état et chancelier de la cour en Suède. Il naquit en 1620, à Locknevid en Ostrogothie, où son père, Philippe Bonomius, était pasteur. Ayant parcouru une partie de l'Europe avec deux gentilshommes dont il avait fait l'éducation, il fut nommé, en 1655, secrétaire du roi Charles Gustave, et il accompagna ce prince dans ses expéditions militaires. Lorsqu'il eut obtenu des lettres de noblesse, il prit le nom d'Ehrensten. Après la mort de Charles Gustave, il eut part aux négociations qui amenèrent la paix d'Oliva, en 1660, et quelque temps après il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Angleterre et en Hollande. Outre les places de secrétaire d'état et de chancelier, il remplit pendant quelque temps celle de président de la cour supérieure de Wismar, qui était alors le premier tribunal des pos-

sessions de la Suède en Allemagne. Il mourut à Stockholm en 1686. Remarquable comme homme d'état, il l'est également comme écrivain. On a de lui : *Disput. de forma substantiali*, Upsal, 1642; *Oratio innatales Christinae reginae*, Stockholm, 1648; *In diem coronationis ejusdem*, Utrecht, 1650; *Epistola responsoria ad Polonicum legatum Christoph. Ptzimicki de orat. ad regem Sueciae habitâ*, Stettin, 1655; *Declaratio quâ Ordinem generalium injuria, residenti Apellbon illata, vindicatur*, Amsterdam, 1657.

G—AU.

EHRENSTRAHLE (DAVID), né à Malmö en Suède, l'an 1695, sous le nom de *Nehrman*, qu'il quitta lorsqu'il fut anobli, pour prendre celui d'Ehrenstrahle, qui veut dire *rayon d'honneur*. Après avoir professé le droit à l'université du Lund, il fut nommé, en 1749, secrétaire de révision, et mourut le 6 mai 1769. Il est surtout connu en Suède par les ouvrages qu'il publia, tant en latin qu'en suédois, sur la jurisprudence du pays. Ces ouvrages répandus beaucoup de jour sur les lois civiles et criminelles, et ont été utiles pour la rédaction du code suédois. C—AU.

EHRENSTRAL (DAVID-CLÉMENT), peintre de la cour de Suède, était né à Hambourg en 1620, et avait été employé comme secrétaire par les ambassadeurs de Suède, qui négocierent le traité de Westphalie. Son goût et son talent pour le dessin s'étant développés, la reine Marie-Eléonore veuve de Gustave Adolphe le fit voyager en Italie, où il s'appliqua avec succès à la peinture, sous la direction de Piètre de Cortone. En 1666 il fut nommé peintre de la cour de Suède, et fit un grand nombre de portraits, de dessins, et de tableaux.

Parmi ces derniers on distingue celui du *Couronnement de Charles XI*, qui se trouve au château de Drottningholm, et celui du *Jugement dernier*, placé dans l'église de St-Nicolas à Stockholm. On a aussi d'Ehrenstrål plusieurs figures d'animaux peintes avec assez de vérité. En 1674, ce peintre reçut de Charles XI, qui l'estimait beaucoup, des lettres de noblesse. Il mourut en 1698. Quelques années auparavant il avait fait imprimer en suédois une *Description de ses tableaux*. C—AU.

EHRENSWÆRD (Auguste comte d'), feld-maréchal de Suède. Il avait étudié dans sa jeunesse avec beaucoup de succès les mathématiques, dont il fit l'application aux différentes parties de la tactique, lorsqu'il fut entré dans la carrière militaire. Il composa même sur l'attaque et la défense des places fortes, quelques ouvrages présentant des vues nouvelles. Mais ce qui l'a surtout immortalisé en Suède, c'est le plan qu'il donna de la création d'une flotte composée de bâtiments de transports, de chaloupes canonnières pour le débarquement des troupes et la défense des côtes. Il présenta ce plan aux états du royaume vers le milieu du dernier siècle. L'esprit de parti le fit accueillir peu favorablement; mais Ehrenswærd ne se laissa point décourager, et à force de persévérance, il parvint à son but. Son plan fut approuvé et mis à exécution. La nouvelle flotte reçut le nom de *Flotte des détroits*, ou *Flotte de l'armée*. Elle a rendu les plus grands services dans plusieurs occasions importantes, et principalement dans la guerre de 1788. Quoique les Russes eussent tâché d'imiter la manœuvre et la construction des Suédois, ils éprouvèrent des pertes considérables, surtout à la bataille de Suensund,

où Gustave III commandait lui-même la flotte de l'armée. Après avoir organisé ce nouvel établissement, Ehrenswærd proposa la construction d'un bassin, où les bâtiments seraient abrités et réparés. Il indiqua le port de Sueaborg en Finlande, et donna le plan des travaux. Le bassin fut creusé dans des rochers granitiques et entouré de fortifications. C'est un des ouvrages de ce genre les plus dignes d'attention, et il étonne autant par la hardiesse de l'entreprise, que par la solidité de l'exécution. Le nom d'Ehrenswærd est tracé en très grands caractères sur l'un des rochers, où le bassin a été creusé. Cet homme remarquable mourut en 1773, laissant un fils, qui est mort lui-même assez récemment dans un âge peu avancé. Ce fils, amiral de Suède, se distinguait par son enthousiasme pour les beaux-arts. Il avait fait en 1780-82, en Italie et dans plusieurs autres pays, un voyage dont il donna la relation en Suédois. L'édition qu'il en donna lui-même ne fut tirée qu'à cinquante exemplaires; on l'a réimprimée il y a quelques années. On a d'Ehrenswærd un grand nombre de dessins remplis de goût et d'originalité.

C—AU.

EHRET (Georges-Denis), artiste allemand qui s'est rendu célèbre par son habileté à peindre les plantes; il naquit dans le margraviat de Bade vers 1710, et mourut en Angleterre en sept. 1770. Fils d'un simple jardinier du prince de Bade Dourlach, son éducation avait été très négligée; mais son goût naturel le porta à dessiner de lui-même toutes les plantes qu'il rencontrait, et il en avait déjà rassemblé 50 de cette manière, sans qu'il se doutât de ce que valait cette collection; ce fut le hasard qui le lui apprit: à son grand étonnement, le docteur Trevin, célèbre médecin et botaniste de Ni

remberg, qui en avait eu connaissance par un de ses amis, frappé de la vérité avec laquelle elle était exécutée, lui proposa de l'acheter, et il lui en donna 4,000 florins, prix double de celui que le jeune homme demandait en hésitant. Ehret, maître d'une pareille somme, dominé par la présomption et l'inexpérience de son âge, se crut riche à jamais : il se mit à voyager ; mais bientôt il vit la fin de son trésor. Excité par le besoin, il se fixa quelque temps à Bâle, et y exerça son art avec quelques succès ; mais dès qu'il eût un peu remonté ses finances, il se trouva de nouveau entraîné par le goût des voyages : il s'arrêta successivement à Montpellier, à Lyon, enfin à Paris, où son talent fut apprécié et mis en œuvre par le célèbre Bernard Jussieu. Celui-ci l'employa quelque temps à peindre les plantes du jardin du Roi, en continuant la superbe collection des vélins commencée par Robert, sous les auspices de Gaston d'Orléans. Il passa de-là une première fois en Angleterre ; mais n'y obtenant pas le succès qu'il avait espéré, il vint en Hollande, où il fut accueilli par Clifford, qui l'occupa à dessiner les plantes de son jardin. Jusque-là Ehret n'avait cherché qu'à rendre l'ensemble des objets qu'il peignait ; mais un nouveau commensal, que la générosité de Clifford fixa près de lui, lui ouvrit une nouvelle carrière et le rendit plus utile à la science : ce fut le célèbre Linné. Le botaniste fit remarquer au peintre les différentes parties qui composent les fleurs, et lui en faisant sentir l'importance, il lui apprit à ne plus les négliger ; par ce moyen il fut un des premiers initiés dans le système du naturaliste suédois. Pour payer l'hospitalité dont ils avaient joui, l'un employa son génie et l'autre son talent pour élever un monument éternel de

leur reconnaissance : ce fut par la composition de l'*Hortus Cliffortianus*, qui parut en 1737, un des plus beaux ouvrages de botanique qui aient encore paru (Voy. CLIFFORD). Ehret repassa en Angleterre vers 1740. Bientôt ses talents, mieux appréciés, lui acquirent de nombreux protecteurs, qui le fixèrent le reste de sa vie dans ce pays. De ce nombre fut la duchesse de Portland et le célèbre docteur Mead. Il fit pour eux des collections de plantes où l'on admire le travail de son pinceau. Mais Sloane le produisit d'une manière plus utile pour la science : ce fut en lui laissant dessiner les figures de plusieurs Mémoires qui parurent dans les transactions de la société royale. Au milieu de ces travaux, il n'oublia pas celui qui l'avait tiré de son obscurité, le docteur Trew ; il peignit pour lui les plantes les plus rares qui se trouvaient alors en Angleterre, et il les lui fit passer successivement au nombre de trois cents. Trew entreprit de les faire graver, et le fit paraître par décurie : la première parut en 1750, grand in-folio ; la dixième et dernière en 1773 ; mais elle fut publiée, ainsi que les deux précédentes, après la mort du docteur par les soins de Vogel : elles furent gravées et enluminées par Haid. C'était l'ouvrage le plus magnifique qui eût encore paru, et en même-temps le plus soigné du côté des détails de la fructification ; en sorte qu'il satisfaisait à la fois les amateurs de peinture et de botanique. Il n'a été surpassé que dans ces derniers temps, lorsqu'en France on s'est avisé de suppléer à l'enluminure par le tirage en couleur. Ehret, devenu botaniste, rechercha toutes les occasions d'être utile à la science. C'est ainsi qu'il dessina tout les figures de la *Flore de la Jamaïque*, par Brown. Ce travail lui coû

nt beaucoup à entreprendre ; n'avait pour modèle que des fions de plantes sèches. Ellis entrepris son *Histoire des Co-* s, Ehret l'accompagna dans urnée qu'il fit sur les côtes, xer par son pinceau les décou- le ce savant. Admis dans la so- yale de Londres, il enrichit ses actions par la description et la de quelques plantes curieuses rissais pour la première fois teterre, *Lophrys lilifolia*, le et *Arbutus andrachné*. Il ser aussi quelques Mémoires à ité des Curieux de la Nature, à berg, et ils parurent dans le l de ses *Actes nouveaux*, en Ehret commença aussi à pu- ane suite de plantes et de pa- mêtés ensemble, gravés par me ; il en parut quinze de 1748) : elles sont très recherchées ; connaisseurs. Suivant l'usage adres, il faisait des expositions ; tableaux dont il retirait des ments, et il enseignait les prin- de son art. Malgré cela, il pa- ie pendant long-temps il ne re- de ses talents que les moyens bsister ; mais il commençait à lus favorisé de la fortune, et en- ait le moment où il jouirait d'un lus indépendant, lorsque la mort prit au milieu de ses travaux et espérances. Le docteur Trew it consacré, sous le nom d'Eh- , un genre qui comprend plu- arbres et arbustes intéressants e croissent que dans les pays riaux ; il appartient à la fa- les borraginées. D—P—s.

ERHARDT (SIGISMUND-JUST), eux théologien protestant, né 53 à Gemund dans l'évêché de zbourg, exerça d'abord les ons de ministre dans quelques

hâteaux de la Francoonie. Obligé de quitter ce pays par le zèle des états catholiques, il se retira sur les terres du roi de Prusse, occupa quelques places et fut chargé de diverses édu- cations particulières. Nommé en 1774 pasteur à Beschina, dans la principauté de Wohlau en Silésie, il y mourut le 6 juin 1793, après avoir publié, tant en latin qu'en allemand, une vingtaine d'ouvrages dont on peut voir le détail dans le *Dictionnaire de Meusel*. Voici les prin- ciaux : I. *Histoire abrégée, et apo- logie de l'ordre des francs-maçons*, Cobourg, 1752, in-8°. II. *Dissertation sur l'origine et les antiquités de la ville de Smalkalde*, Schlen- sing, 1756, in-4°. Il publia ce mor- ceau comme un fragment d'une histoire ecclésiastique et littéraire de la réfor- mation, dont il s'occupait. III. *Rela- tion historique de la persécution exercée par le prince-évêque de Wurtzbourg contre les luthériens*, Halle, 1765, in-4°, plusieurs fois réimprimée. IV. *Le vieux et le nou- veau Custrin, fragment historique*, Glogau, 1769, in-4°. V. *Nouveaux mémoires diplomatiques pour éclair- cir l'histoire et l'ancien droit de la Basse-Saxe*, Breslau, 1772-74, in-4°, cinq numéros. VI. *Presbyté- rologie de la Silésie évangélique*, Liegnitz, 1780-90, quatre parties in-4°. VII. *Mémoire sur les idio- tismes usités en Silésie*, et un grand nombre d'autres articles, dans l'ou- vrage périodique intitulé : *Journal von und für Teutschland*. Tous ces ouvrages sont en allemand. Il a aussi travaillé à la *Gazette littéraire uni- verselle de Jena*, et autres ouvrages périodiques, et a laissé en manuscrit d'autres écrits importants sur l'his- toire du luthéranisme. G. M. P.

ERHART (BALTAZAR), méde-

cin allemand, qui vivait à Memmingen dans le milieu du 18^e. siècle, se livra particulièrement à l'étude des plantes, et chercha à faciliter les moyens de les reconnaître et à les rendre utiles; il se fit connaître d'abord par une thèse inaugurale sur un genre de pétrifications : *De Belemnitis suevicis*, Leyde, 1724, in-4°. Elle reparut augmentée avec une figure, Augsburg, 1727; ensuite il se mit à faire des herbiers qu'il vendait à un prix fort modéré, et il en publia le catalogue, avec le détail des procédés qui lui avaient paru les meilleurs pour dessécher et conserver les plantes, ce qui forme l'ouvrage suivant : *Mantissa botanologiæ juvenilis*, Ulm, 1732, in-8°. Il en donna la suite sous ce titre : *Continuatio syllabi plantarum quarum specimina sicca botanophilis offeruntur*, Memmingen, 1746, in-fol. Il y fait mention entre autres de trente-six plantes alpines assez rares. Il donna le catalogue des plantes qu'il avait rencontrées dans le Tyrol, dans un Mémoire qui parut dans les transactions de la société royale de Londres, n^o. 458, an. 1759. Cherchant plutôt à être utile qu'à briller, il ne dédaigna pas de se charger d'une édition de l'ouvrage de botanique, ou plutôt de matière médicale, le plus ancien qui eût paru depuis la découverte de l'imprimerie, de l'*Hortus sanitatis*; mais, comme on peut le voir aux articles CUBA, LONICER, DORSTEN, RHODION, EGENOLF et UFFENBACH, l'ouvrage avait pris, sous chacun de ses auteurs, des formes entièrement nouvelles qui le mettaient successivement à peu près au niveau des connaissances du moment. On ne peut donc pas dire qu'Ehrhart remplit exactement cette tâche; cependant il y fit de nombreuses additions, et si

il resta en arrière, du côté de la science, il recueillit avec soin tout ce qu'on avait découvert de positif sur les vertus et sur les usages des plantes, depuis la première publication de ce livre. Il se livra ensuite entièrement au projet qu'il avait formé de rendre ses connaissances utiles à toutes les classes de la société, c'est dans ce but qu'il publia d'abord une *Instruction sur l'histoire des plantes usuelles*, Memmingen, 1752, in-4°. (en allemand); mais en 1753 il commença à publier, dans la même langue, un ouvrage plus étendu sous le titre d'*Histoire économique des plantes*, dans lequel elles sont classées suivant l'ordre des mois de leur apparition, et leur lieu de naissance. Dans le premier volume, après avoir exposé l'utilité de la botanique d'une manière agréable, il passe en revue les plantes qui croissent spontanément, sujet qu'il continue dans les trois volumes suivants, c'est-à-dire jusqu'au quatrième, qui parut en 1756. Ce fut aussi le terme de la vie d'Ehrhart, mais comme il avait laissé ses matériaux prêts, l'ouvrage fut continué par Philippe-Frédéric Gmelin, sur le même plan; cependant, dans le septième il se trouve la description d'un voyage dans la partie intérieure des Alpes, et l'énumération des plantes qu'on y trouve, enfin le douzième et dernier volume qui parut, en 1761, contient la table générale. Cet ouvrage, qui dans le fond n'est qu'une compilation, fournit cependant une lecture agréable, par la manière dont il est rédigé. Dans les *Ephémérides des curieux de la nature*, Ehrhart a donné un mémoire sur la manière d'agir du gui, et dans l'*OEconomische Nachricht*, tom. 8, des éclaircissements sur soixante-dix-huit plantes données par Ortlieb comme nuisibles. D—P—s.

EHART (FRÉDÉRIC), naquit en 1712, à Holdarbank, village du canton de Berne, où son père était pharmacien. Il montra, dès sa plus tendre enfance, un grand amour pour les sciences et pour l'histoire naturelle. Il perdit son père, et se trouvant orphelin, il choisit l'état de pharmacien; il étudia cet art à Nuremberg, et servit ensuite dans diverses armées de l'Allemagne, et ensuite à Stockholm et à Upsal. Il cultiva la botanique, et sut mériter l'estime de *Linnaeus*, dont il suivit les cours, comme ceux de ses collègues de la faculté de médecine à l'université d'Upsal. C'est peut-être le seul Suisse qui ait étudié à Upsal. Il parcourut une partie de la Suède et du Danemark, et revint à Hanovre chez le pharmacien *Andreae*, dont il devint l'ami intime. En 1778, *Charles de Mevius*, le fils, le chargea de l'édition de *l'opuscule du Système végétal de Linné le père*, qui parut quelques années après par les soins d'Ehrhart à Brunswick. Il commença dès-lors à recueillir différents herbiers, ou collections de plantes sèches, choisies et classées par familles. Ces herbiers, il n'y a qu'un nombre peu considérable d'exemplaires, sont recherchés pour leur netteté et précision. De 1792, il a donné sept volumes de *Fragments sur l'Histoire naturelle*, etc., in-8°. (en allemand), qui contiennent une grande quantité d'extentes notices et d'observations, sur-tout la partie de la botanique, le gouvernement d'Hanovre l'avait nommé en 1780, botaniste du jardin de Herrenhausen, lui avait assigné une pension, et l'avait chargé de recueillir la *Flore* des États de l'électorat. Il employa quelques années à visiter à cet effet toutes les parties de l'électorat, et pour rassem-

bler les matériaux de sa *Flore*. Des tracasseries qu'on lui suscita, quand il demanda le libre usage de la bibliothèque de Göttingue, ont empêché la publication de la *Flore*. En 1787, Ehrhart reçut le diplôme de botaniste de S. M. Britannique. Sa très modique pension ne fut point augmentée; il demeura depuis près des jardins de Herrenhausen, dont il donna les catalogues annuels. Simple dans ses habitudes, probe et loyal, il obtint et il mérita une grande estime. Il mourut en 1795. Il a lui-même donné des notices sur sa vie, dans le 19^e. cahier des *Annales de Botanique*, publiées par l'auteur de cet article. Thunberg lui a consacré, sous le nom d'*Ehrharta*, un genre de la famille des Graminées, remarquable par le nombre six de ses étamines.

U—L

EHRMANN (MARIAMNE), née de BRENTANO, à Rapperschwyl, en Suisse, près du lac de Zurich, le 25 novembre 1755, éprouva toutes sortes de vicissitudes. Elle perdit ses parents fort jeune, et fut élevée par les soins de son oncle. D'abord gouvernante dans une maison illustre, elle la quitta pour se marier. Mais, bientôt après, abandonnée par son mari, elle alla à Vienne, où elle se fit comédienne, sous le nom de M^{lle}. *Sternheim*. Après avoir parcouru divers théâtres, elle renonça à cet état à Strasbourg, et s'y maria avec Théophile Ehrmann, homme de lettres et géographe. Elle alla s'établir avec lui à Stuttgart en 1788, et y mourut le 14 août 1795. Elle a écrit plusieurs ouvrages agréables, destinés principalement à l'instruction des personnes de son sexe. Son style est clair et facile; ses réflexions sont toujours justes, souvent neuves, et prouvent qu'elle connaissait bien les hom-

mes. Tous ses écrits sont pleins d'une excellente morale, et l'on y peut remarquer une grande solidité de principes. Nous citerons entr'autres, I. *Amélie, histoire véritable*, 2 vol., Berne, 1787, in-8°; II. *la Solitaire des Alpes*, Zurich, 1793-94; III. *les Heures de récréation d'Amélie*, Stuttgart, 1790-92; IV. *le Bureau d'Amélie*. G—T.

EHRMANN (FRÉDÉRIC-LOUIS), professeur de physique à Strasbourg, où il est mort au mois de mai 1800, est inventeur des lampes à air inflammable. On lui doit plusieurs ouvrages utiles: I. la *Description et l'usage des Lampes* de son invention, 1782, in-8°. Il a traduit cet écrit en allemand. II. *Des Ballons aérostatiques*, et de l'art de les faire, 1784, in-8°. III. *Traduction*, en allemand, des *Mémoires de Lavoisier*, 1787. IV. *Essai d'un art de fusion à l'aide de l'air du feu*, traduit de l'allemand par Fontallard, 1787, in-8°, fig. Il y décrit l'appareil par lequel, au moyen d'une lampe d'émailleur, dont la flamme est activée par un jet de gaz oxygène, on peut fondre les métaux les plus réfractaires et brûler le diamant. V. *Éléments de Physique*. Ils peuvent être très utiles à ceux qui veulent pénétrer dans cette science, et ils y trouveront une notice des principaux ouvrages qu'ils doivent consulter. — EHRMAN (Jean - Chrétien), médecin de Strasbourg, a publié une dissertation ou thèse sur le camin, 1755, in-4°. Il rendit service aux amateurs de botanique de son pays, en publiant, en 1742, l'*Histoire des plantes de l'Alsace*, par Mappi, qui était restée inédite pendant quarante ans, depuis la mort de l'auteur. — Un autre Jean Chrétien EHRMANN, apparemment le fils du précédent, a publié à Bâle et soutenu une thèse *De*

Colchico, 1772, in-4°. — (Projectus - Joseph), a do dissertation de *Cicuta*, Str. 1763, in-4°. Il avait soulevé la plante à l'analyse chimique, fait des expériences sur son dans différentes maladies; il la figure de la ciguë d'Afrique.

D—

EICHEL DE HAUTE

(JEAN), en latin *Eichelius* (JEAN), en latin *Eichelius* teur et jurisconsulte allemand 1612, d'une famille noble, couie, fut en 1662 professeur de droit à l'université stædt, et après avoir été divers autres emplois, mort août 1688. Ses travaux sur romain l'ayant entraîné à de ches historiques sur Justinien Procope son historien, il de réfuter les *Anecdotes* pub le nom de ce dernier en 1614. Alemanni, avec une version des notes qui tendent à établir l'authenticité de cet écrit scandinave (ALEMANNI). Quoique Thom en 1626 et Gabr. Trivort eussent déjà pris la défense tinien contre ce libelle, Eic devoir approfondir davantage de critique historique, et put nouvelle édition de cet ouvrage sous ce titre: *Avant-propos historia arcana Procopii, A Alemanni defensore primu lata, nunc falsitatis convicta*, stædt, 1654, in-4°. On y le texte grec et la version d'Alemanni, divisés pour la fois en paragraphes (au nombre 571), et des notes critiques savantes, dans lesquelles il se de prouver, par le témoignage auteurs contemporains, que la part de ces anecdotes sont fautiveuses. Il publia la même

édition du livre de Thomas ce titre: *Imperatoris defensio adversus auctores Th. Rivio*, in-4°. et cet ouvrage se remment au précédent. t recherché, parce que Michel n'out pas été reus le Procope de l'édifice, 1662, qui fait partantant. Le savant Chr. vait annoncé une nouvelle *Anecdotes*, avec lemanni et celles d'Eichler de nouveau ; mais cet as vu le jour. On doit hel : I. *De interpretatib singularis* ; II. *Disdamentis peripateticompare la morale d'Aristides Stoïciens et des plus modernes* ; III. *De isque jure*, et plusieurs ules moins importants. nné des éditions de plus de jurisprudence, dont ntéressent que l'Allema-

C. M. P.

ERN (JEAN-CONRAD), prussien, né à Dantzigerça dans sa patrie les pasteur évangélique, et septembre 1790. Il s'occit d'observations microscopiques et en publia le résultat vrage allemand intitulé : *Observationes microscopicae*, etc., c'est-à-dire, *Observations microscopiques de Dantziger*, etc., qu'on ne peut apercevoir que par un microscope simple vue, Dantziger, in-4°, avec huit planches gravées. On l'a fait reparaitre sous un nouveau frontispice sous la direction de Berlin, 1781. Fuessli a fait quelques observations peu intéressantes sur cet ouvrage, l'auteur en a complété avec une ré-

ponse à cette critique, Dantziger, 1783, in-4°, fig.

C. M. P.

EICHLER. C'est le nom d'une famille d'artistes d'Augsbourg, distingués par leurs talents. Henri EICHLER vint de Lippstadt, en Misnie, s'établir à Augsbourg. Il était simple menuisier ; mais le talent qu'il déploya à faire la chaire de l'église de Ste. Anne à Augsbourg, ainsi que plusieurs autres ouvrages difficiles, lui mérita d'être reconnu comme un habile artiste. Il mourut à Augsbourg en 1719, âgé de quatre-vingt-deux ans. — Son fils, Godefroi EICHLER, né à Augsbourg, en 1677, fut un peintre célèbre. Il étudia à Rome dans l'école de Carlo Maratte. Il alla de là à Vienne avec Knipetzky, y resta pendant près de cinq ans, voyagea encore en Allemagne pendant quelques années, et revint se fixer dans sa patrie. Là il peignit le portrait, et même de grands tableaux de famille. Il composa aussi un ouvrage qui orne l'autel d'une des églises d'Augsbourg, et qui lui valut une place parmi les peintres d'histoire. Eichler obtint dans sa patrie le titre de peintre de la cour, et fut nommé, en 1742, directeur de l'académie de peinture d'Augsbourg. Il fut malheureux et pauvre les dernières années de sa vie, et mourut le 8 mai 1757, âgé de quatre-vingt-deux ans. — Son fils, nommé aussi Godefroi EICHLER, naquit à Augsbourg en 1715, suivit les traces de son père, et se distingua surtout pour les gravures en taille-douce. Il voyagea aussi pendant longtemps, et s'arrêta à Vienne et à Nuremberg. De retour dans sa patrie, il y travailla le reste de sa vie. Il avait beaucoup lu, et avait des connaissances exactes et étendues en peinture. On a encore un grand nombre de portraits de sa main. Il excellait surtout dans la gravure hachée, ou ma-

nière noire, et plusieurs connaisseurs conservent encore de lui de très-beaux ouvrages en ce genre. Il mourut à Augsbourg en 1770. — **ELIE EICHLER**, professeur et bibliothécaire à Gœrlitz en Lusace, où il mourut le 25 février 1751, âgé de soixante-trois ans, est connu dans l'histoire littéraire et la bibliographie par deux programmes ou dissertations académiques : *De bibliothecis publicis, sigillatimque fundatore bibliothecæ Goricensis Joh. G. Milichio*, Gœrlitz, 1734-57, in-fol.

G—T.

EICHMANN. V. DRYANDEB.

EICHNER (ERNEST), fameux musicien, est un des meilleurs bassons qui aient paru, et celui qui a perfectionné le plus cet instrument. Il fut d'abord maître de concert à la cour du duc de Deux-Ponts, et y donna en 1770, ses premières symphonies, qui furent imprimées à Paris. Il quitta cette cour la même année, malgré les instances qu'on fit pour le retenir. Il passa de là en Allemagne, et séjourna pendant trois ans à Londres, où la supériorité de son talent lui valut les plus grands succès. En 1775, il quitta Londres, pour se rendre auprès du prince royal de Prusse à Potsdam ; il y passa le reste de sa vie, qu'il consacra à la composition, et il mourut à Potsdam, au commencement de l'année 1776. Les ouvrages qu'il a composés pour divers instruments sont extrêmement répandus en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. Ils sont goûtés pour leur simplicité, et la facilité qu'ils offrent aux commençants. Ils consistent en symphonies, concerts, quatuors, trios et solos, et forment une collection assez considérable.

Z.

EICHHOF (CYPRIEN), vivait vers la fin du 17^e. et le commencement du 18^e. siècle. Sans avoir beaucoup

voyagé, il a écrit plusieurs Itinéraires et Guides de voyageurs, et en a donné à ces sortes d'ouvrages le nom de *Delices*. On a de lui *Delicie Italiæ seu index viatorum ab Urso ad omnes Italiæ*, Ursel, 1604, in-4^e., avec 11. *Deliciarum Germaniæ perioris quam inferioris dicans itinera ex Augustaliorum ad omnes civitates tam in superiori quam Germaniâ*, ibid., in-4^e. ob *Delicie Hispaniæ et indiciarius, indicans itinera ab Ilerda ad omnes in Hispaniâ et oppida*, ibid. 1604, in-4^e. IV. *Liber insignium aliquorum cum ex Augusta-Findum aliis Europæ, Asiæ, civitatibus, oppidisque nullis ad alias celebres civitatesque*, etc., ibid., 1604 oblong. On trouve, dans le de l'Allemagne, non seulement la description des routes d'Augsbourg principales villes de ce pays, mais aussi à celles de l'occident et de l'orient de l'Europe, et, de plus, à Constantinople, de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte. Indiquant le nom des villes et de leur antiquité, Eichhof donne de leur antiquité, des curiosités, des monuments des auteurs dit que son ouvrage est utile aux voyageurs, comme le fil qui fut à Thésée. Le N^o. IV offre les itinéraires des principales villes de la partie du monde ancien à peu de distance de la Méditerranée à partir de la frontière occidentale de l'Allemagne. Cet ouvrage contient les mêmes détails que les autres d'Eichhof; tous sont ornés de cartes semblables à celles que

cette époque, et les cartes avec de netteté : leurs cartes forment des complets. L'ouvrage de l'Eichmann est assez exact ; les cartes qu'ils ont sur les villes ont une étendue notable, et ont probablement été sources d'instruction passablement utile pour les écrivains qui sont venus après lui. A la suite des *Delices d'Allemagne*, on rencontre assez souvent des *Deliciae Galliae*, par Jean Quad, graveur de Cologne, fort, 1603, in-4°, oblong. C'est un simple Recueil d'itinéraires qui donne les distances des villes sans autre description. E—s.

EICK (JEAN ET HUBERT VAN).

EYCK.

EIDOUS (MARC-ANTOINE), né à Lille, fut un traducteur infatigable, mais souvent peu exact et surpeu élégant. Il servit quelque temps en Espagne comme ingénieur, revint en France, consacra tous ses moments à la littérature. Il a traduit le latin et de l'anglais en français, de quarante ouvrages différents et vu le jour, et en a encore laissé en manuscrit. La plus importante de ses traductions est celle du Dictionnaire de médecine, à laquelle Diderot a pris part. Eidous a aussi travaillé au Dictionnaire encyclopédique. On voit la liste de plusieurs ouvrages qu'il a fait passer en notre langue, dans la *France littéraire* de M. Ersch, et dans le *Dictionnaire des anonymes* par M. Barbier. Ce dernier ouvrage l'*Histoire des principales vertes faites dans les arts et les sciences*, Lyon, 1767, in-12, qu'on désigne sur le titre comme *traduite de l'anglais*, est indiquée dans le catalogue comme étant de la composition du sieur Eidous. E—s.

EIMMART (GEORGE-CHRISTOPHE), homme distingué par la va-

riété de ses connaissances, naquit à Ratisbonne, le 22 août 1638. Son père lui inspira de bonne heure du goût pour la peinture, et se chargea de lui en donner les premières leçons. Eimmart quitta ensuite Ratisbonne pour aller étudier les mathématiques à Iéna. Rappelé par la mort de son père, il travailla exclusivement à la peinture pendant quelques années, et quitta de nouveau sa patrie pour venir se fixer à Nuremberg, en 1660. C'est là qu'il fit preuve de talents en traitant avec succès tous les genres relatifs à son art. On a de lui une suite de portraits d'hommes et de peintres célèbres, des tableaux d'histoire, des arcs de triomphe dont l'invention atteste autant de goût en architecture que dans le dessin, et plusieurs sujets d'histoire naturelle, tels que plantes, oiseaux, etc. L'académie de peinture de Nuremberg honora son mérite en l'appelant, en 1674, aux fonctions de directeur. Charles XI, roi de Suède, voulut aussi l'attirer auprès de lui ; Eimmart résista, mais il n'en fut pas moins sensible à la proposition flatteuse du monarque, auquel il dédia plusieurs de ses tableaux, et des estampes qu'il avait gravées lui-même. Après une carrière aussi brillante dans les beaux-arts, on ne s'attend guère à trouver encore Eimmart parmi les astronomes de son temps. Il eut une fille (Marie-Claire EIMMART), distinguée par ses connaissances, qui l'aidait dans ses observations et ses calculs. Ils ont dessiné ensemble, avec beaucoup d'élégance et en manière noire, des figures d'éclipses, des comètes, des taches solaires et lunaires et deux cent trente-cinq phases de lune. L'activité d'Eimmart était étonnante : il publia peu d'ouvrages, mais il a laissé en manuscrit près de cinquante sept volumes, renfermant beau-

coup d'observations astronomiques qui n'ont point été imprimées, des observations et des lettres de plusieurs astronomes célèbres, et un grand nombre d'observations météorologiques. La plupart de ces volumes sont in-fol., et plus de cinquante sont consacrés à l'astronomie. Parmi ceux qui ont été imprimés, on cite son *Iconographia nova contemplationum de sole, in desolatis antiquorum philosophorum ruderibus concepta*, Nuremberg, 1701, in-fol., que l'auteur dédia à Louis XIV. Einmart fut encore artiste mécanicien : il a inventé et exécuté plusieurs instruments astronomiques, et entre autres une sphère armillaire représentant le système de Copernic, dont il était ardent défenseur. Il a publié la description de cet instrument sous le titre de *Sphære armillariorum, etc.*, in-4°, Altorf, 1695. Einmart mourut, à Nuremberg, le 5 janvier 1705, laissant ses instruments et ses manuscrits à son gendre (Jean-Henry Muller). De-là, les instruments sont allés à la bibliothèque de l'université d'Altorf; et les manuscrits, après avoir passé par les mains de Murr et du professeur Huberti, sont enfin tombés au collège des jésuites de Polocz, en Lithuanie. N—r.

EINARI, ou plutôt EINARSON (HALFDAN), savant islandais, suédois d'origine, fut fait, en 1755, recteur de l'école latine de Høla ou Holum, et, en 1779, prévôt du chapitre de cette bourgade qui a le titre d'évêché. Il y mourut en 1784, avec la réputation d'un bon littérateur et d'un homme fort instruit dans l'histoire et les antiquités du Nord. Il a été l'éditeur de quelques poésies des anciens Scaldes, a traduit en latin quelques ouvrages nationaux, a fourni quelques articles à la Collection de Giessing et au Dictionnaire de Worm, et com-

posé en islandais un abrégé d'histoire ecclésiastique; mais le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, sa *Sciagraphia historie literariæ Islandicæ*, Copenhague, 1777, in-8°. Dans ce livre, vraiment curieux, on voit avec étonnement que l'Islande, cette terre désolée, cette *ultima Thule*, couverte de neige la moitié de l'année, a une littérature aussi variée qu'étendue. Le nombre des écrivains islandais mentionnés par Halfdan Einari est de quatre cent-cinq, et il est loin de les indiquer tous, n'ayant voulu citer que ceux dont il avait vu les ouvrages, ou sur lesquels il avait des notes exactes et positives. Il a rangé son travail par ordre de matières, mais une table alphabétique des noms des écrivains, qui le termine, facilite les recherches. Les livres liturgiques, les chroniques et anciennes poésies occupent la plus grande partie de cette Bibliographie; mais on y voit aussi un assez grand nombre de livres de sciences et d'arts, surtout d'économie rurale, de médecine, etc., principalement beaucoup de traductions. On y remarque une petite Grammaire hébraïque, où les règles de la prononciation de cette langue sont réduites en vers islandais. Parmi les nombreuses poésies nationales on distingue une tragédie de *Susanne*, en 20 scènes et en vers islandais. Une partie de ouvrages indiqués par Halfdan sont encore manuscrits, mais on en trouve des copies dans plusieurs des bibliothèques du Nord; les autres sont imprimés soit à Copenhague, soit dans l'île même, où l'imprimerie fut introduite dès l'an 1551, par les soins de Jean Arneri, dernier évêque catholique de Høla. Jean Mathise, pasteur et curé suédois, y imprima, dans sa maison épiscopale, les *Breviaria ad usum ritumque sacrosanctæ ecclesie*

sis. L'impression fut achevée le 1^{er} mai 1534. Lors de l'introduction du luthéranisme en Islande, la typographie fut transportée au village de Hólabólstað, où l'on imprima plusieurs ouvrages de 1559 à 1570. Gudbrand Thorlacius, curé de ce village, fut fait évêque de Hólar en 1571, porta l'imprimerie, l'augmenta considérablement, et la laissa, par conséquent, à son église, où elle n'a pas depuis d'être en activité. On voit d'autres imprimeries établies plus tard : à Nupufell dès 1678, à Hólabólstað en 1686, à Hraппseya en 1690, etc. Gunnarur Pauli a composé *Historia typographica Islandica* mais elle n'était pas encore publiée en 1777. Halldan Einari donne, d'après un manuscrit inédit de son père, un catalogue, par ordre chronologique, de tous les anciens imprimeurs ou poètes scandinaves, jusqu'à l'époque de la réunion de la Norvège à la Suède, à la fin du 14^e siècle. Le nombre s'en élève à cent soixante-trois. Le premier dont on ait quelques vers est Starkaðr (ou Odder) l'Ancien, qui est auteur d'un poème au règne de Haraldr, poète du 10^e siècle, et que les chroniques islandaises font régner vers l'an 911, d'après le style vulgaire. — Gissur Einarsson, premier évêque luthérien de Hólar, avait été élevé par les soins d'André Paulson, dernier évêque catholique de cette bourgade, lequel, l'ayant fait voyager à ses frais en Allemagne, l'ordonna prêtre à son retour, et le choisit pour son successeur. Gissur avait reçu à Wittenberg les ordres de Luther et de Melanchthon, et il contribua beaucoup à introduire en Islande la nouvelle religion. Ce ne fut pas cependant sans opposition ; et après sa mort, son neveu, Jon Arason, fit exhumer

son corps de l'église où on l'avait enterré, jugeant qu'il devait être privé de la sépulture ecclésiastique. Gissur avait traduit en norvégien les Proverbes de Salomon, et cette traduction fut publiée par Gudbrand Thorlacius, Hólar, 1580, in-8°. — Martin EINARI, évêque de Skalholt, est auteur d'une Collection d'hymnes, imprimée à Copenhague en 1555. — Othon EINARI, né en 1559, était fils d'Einar Sigurdsson, fameux poète islandais ; ayant achevé ses études à Copenhague, et étudié l'astronomie sous Tycho Brahé, il fut nommé évêque de Skalholt en 1589, et y mourut en 1630. Il avait composé beaucoup d'ouvrages ascétiques ou historiques, et laissé diverses traductions ; mais la plus grande partie périt dans un incendie qui consuma la maison épiscopale l'année même de sa mort. Il reste de lui une traduction norvégienne des Ordonnances de Christian IV, pour les églises de Danemark et de Norvège, Hólar, 1635 ; sept Sermons sur la Passion, Hólar, 1670, et une traduction islandaise du Recueil de Prières de Jean Habermann ou Avenarius, Hólar, 1576, souvent réimprimée. Resenius cite encore de lui un *Tractatus de Islandiâ*. — Jean EINARI, recteur de l'école de Skalholt, et ensuite de celle de Hólar, où il mourut, en 1707, d'une petite vérole qui fit alors de grands ravages, a traduit en prose et en vers islandais un grand nombre d'ouvrages : les *Primitiva græca* de G. Pasor, l'*Argentea* de Barclay, etc. C. M. P.

EINZINGER D'EINZING (JEAN-MARTIN-MAXIMILIEN), jurisconsulte et notaire impérial à Munich, né à Passau en 1725, mort le 14 septembre 1798, a publié en allemand, I. le *Livre Bavaïois, recherches historiques et héraldiques sur les tournois et les anciens paladins de ce*

pays, Munich, 1762, in-4°. II. *État physique actuel de l'Électorat de Bavière*, ibid. 1767, in-8°. Il en donna la suite, sous le titre d'*État politique*, etc., en 1777. III. *Démologie*, ou *Traité systématique de la nature et de la puissance du Diable*, Augsbourg, 1777, in-8°. IV. *Examen critique de la question si les Bavaïrois descendent des Gaulois Boïens ou des Lombards*, Ingolstadt, 1778, in-4°, et plusieurs autres morceaux sur les antiquités bavaïroises. V. la *Prise de Jérusalem* en 1099, *drame héroïque original*, en quatre actes, Munich, 1790, in-8°, et autres ouvrages, dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire de Meusel. C. M. P.

EIOUB-ENSARI (ABOU), l'un des saints les plus vénérés des Othomans. C'était un des compagnons de Mahomet le prophète-législateur, et il périt au premier siège de Constantinople par les Arabes sous Constantin Pogonat en 668. Son tombeau fut découvert près du faubourg des Blaquerues, à l'époque de la conquête et de la prise de cette fameuse ville par Mahomet II. Un scheik, qu'il avait à sa suite, fit tomber ce hasard au profit de la religion musulmane, en y ajoutant le merveilleux. Sur la foi d'un songe dont il alla solennellement rendre compte au conquérant, le scheik AshamsAddin se fit suivre d'une foule nombreuse qui, creusant dans le lieu qu'il indiquait, trouva une grande tombe, avec cette inscription : « Ici est la sépulture d'Eioub-Ensari, » l'ami constant, le conseiller de Dieu, » dont l'aide nous soit à jamais précieuse. » Pour que le prodige fût complet, il s'y rencontra une source d'eau. Le lieu fut depuis ce moment consacré : Mahomet II y éleva un tombeau et une mosquée qui reçurent le nom d'E-

ioub, ainsi que le faubourg. Il tarda pas à environner ces dévotions. Asham-Addin y ceignit l'impérial à Mahomet II, et suivit ses successeurs obs depuis cette cérémonie, qui lieu de sacre et de couronnement. L'hommage que les musulmans des deux sexes rendent à Eioub-Et accompagné d'offrandes en en bois d'aloës, en ambre surtout en cire blanche. Ces une recherche plus religieuse votion, que de boire dans l'eau d'eau dont on a formé un puits l'intérieur de la chapelle. Près de la tête d'Eioub, on étendait couvert d'un drap vert le drapeau de la condition de ce monde, qui avait été enseigné au prophète, et l'était du calife Mo. lorsqu'il mourut devant Constantinople, assiégée par son fils le Yezid en 668.

EISEMAN. Voy. EISENM.

EISEN (CHARLES - CHRIS), né à Nuremberg, le 26 mai 1670, étudia la médecine dans les universités de Jena, de Strasbourg et de Bâle. Il fut à cette dernière qu'il obtint le doctorat en 1693. Aggrégé, et après, au collège des médecins de Nuremberg, il se rendit, en 1700, à Culembach, avec le titre de médecin. Il y mourut de peste le 5 février 1690, ne laissant que quelques minces opuscules dignes à peu près d'être cités : *De melancholico et de epileptico patiente ; de mensium suppressione ; de comate somnolento*. Bâle, 1679.

EISEN (JEAN - GEORGE), pasteur à Pölsingen, dans le pays de Prusse, le 19 janvier 1717, étudia la théologie, alla en Livonie, en 1725, fut pasteur pendant quelque

2, il fut fait aumônier d'un régiment de Dragons en Russie, et, en 1775, à Torma. Mais, tournant besoin de se livrer à des études utiles, il quitta sa place et fut nommé, en 1776, professeur de sciences économiques à l'université de Moscou. Il ne demeura pas long-temps dans cette nouvelle place; le comte de Nikolai le manda auprès de lui et donna un traitement de 400 roubles par an; il se fixa donc à Iéropoltz, où il mourut, le 15 février 1779, âgé de 45 ans. Il avait une tête active; on lui a attribué plusieurs écrits utiles, et, par ses efforts, l'inoculation de la petite-vérole fut considérablement accrue. Il est surtout connu pour avoir trouvé une méthode simple et économique pour cultiver toutes sortes de légumes et les transporter au loin. Il a écrit aussi plusieurs ouvrages théologiques, dans lesquels il s'est souvent livré à son imagination pour les paradoxes et les nouveautés. Son principal ouvrage théologique est intitulé : *Le christianisme d'après la saine raison*, Riga, 1777, in 8°. Il a aussi écrit un *Philanthropos*, journal commencé en 1777, qui n'a pas été continué, et ses autres écrits d'utilité publique. *L'Art de cultiver les légumes*, Riga, 1772, a eu plusieurs éditions et a été traduit dans toutes les langues du Nord, en anglais et en espagnol. Quoi qu'il en soit, il procéda soit principalement à la cuisine russe, il remplut plusieurs détails d'une utilité réelle et incontestable, surtout pour la Russie. — Jean-Godefroi EISEN, le précédent, exerça aussi les fonctions du ministère évangélique, et avoir fait les campagnes de la guerre de sept ans, comme aumônier d'un régiment de Dragons d'Anspach. Il mourut le 10 février 1795, âgé de 70

ans, après avoir publié en allemand plusieurs ouvrages de théologie et de morale; le plus intéressant est un *Parallèle des églises et des maisons de force, sous le rapport de l'amélioration des hommes*. Nuremberg, 1778, in-8°. G—T.

EISEN (CHARLES), dessinateur, né à Paris en 1711, fut élève de François Eisen, son père, peintre de genre, né à Bruxelles en 1700, et mort à Paris en 1777. Charles Eisen s'appliqua avec succès à la composition de petits sujets destinés à orner les ouvrages de littérature. Parmi ses nombreuses productions, exécutées presque toutes à la mine de plomb; nous citerons une partie des figures des métamorphoses d'Ovide, édition de Basan; les petites vignettes et culs de lampes qui ornent celle des Baisers de Dorat, qui ont beaucoup contribué au succès de cet ouvrage; et surtout les figures de l'édition des *Contes de La Fontaine*, dite des fermiers-généraux. Si les productions d'Eisen sont en général trop maniérées, et dénuées d'un certain effet, le goût, la grâce et la prodigieuse variété qu'il savait y répandre, rachètent en quelque sorte ces défauts. Eisen a peint aussi quelques tableaux qui ne sont pas dénués de mérite; il est mort à Bruxelles le 4 janvier 1778, dans un état voisin de l'indigence. P—Z.

EISENBECK (EMÉAN), jurisconsulte et conseiller de la république de Ratisbonne, naquit en 1572, et mourut en 1618. Outre diverses dissertations qui traitent du droit féodal, il a laissé des poésies latines dont on faisait cas lorsque ce genre de littérature était en vogue. Il en composa une partie pendant la maladie qui affligea les dernières années de sa vie. Frappé de paralysie, il perdit l'usage de ses membres et de l'organe de la

voix, sans que ses facultés intellectuelles parussent en souffrir. Dans cet état il dictait ses ouvrages à un secrétaire qui, placé à côté du lit du malade et ayant devant lui une table où les caractères de l'alphabet étaient tracés, tâchait de deviner les mots qu'il falloit écrire, en montrant successivement les lettres qui devaient y entrer. Le malade marquait son approbation ou sa désapprobation par un signe de tête, seul mouvement dont il fût le maître.

S—L.

EISENGREIN (GUILLAUME), ou *Eysengrein*, né, dans le 16^e. siècle, à Spire, obtint un canonicat à la cathédrale de cette ville, et mourut vers 1570. On a de lui : I. *Chronologicarum rerum urbis Spire Nemetum Augustæ*, à Chr. nato. ad annum 1563, *gestarum, libri XVI*; Dillingen, 1564, in-8°. Cette chronique contient beaucoup de fables et d'absurdités; II. *Catalogus testium veritatis*, ibid., 1565, in-4°. C'est une liste peu exacte des controversistes romains; son but était de l'opposer à celle que Francowitz venait de publier des controversistes protestants; mais il n'avait ni l'érudition, ni l'esprit de critique, ni le talent de son adversaire: aussi son ouvrage est-il tombé dans l'oubli, tandis que celui de Francowitz est toujours recherché des curieux; III. *Centenarii XVI, Rerum memorabilium adversus Historiam ecclesiasticam Magdeburgensem*, Ingolstadt, 1566, in-fol. Ouvrage dirigé également contre Francovitz et les autres centuriateurs de Magdebourg. Ce volume ne contient que le *Centenarius I^{er}*. Vogt croit que la continuation, ou le 2^e. Centenaire, a paru sous ce titre: *Opus de Romanis Pontificibus, adversus Historiam Magdeburgensem*, Munich, 1568, in-fol.

W—s.

EISENHART (JEAN-FRÉJURISCONSULTE distingué, né 1720, à Spire, où son père était archiviste et secrétaire de la chancellerie. Il fit ses études à Helmstedt, licencié en 1746, obtint en 1751 la chaire de professeur ordinaire, nommé, en 1759, conseiller à la cour du duc de Brunswick-Lunebourg, 1763, membre de la faculté de droit à Helmstedt, et président de la faculté allemande de la même ville; il y mourut le 10 octobre 1783. Il était versé dans la jurisprudence, et acquies une assez grande réputation par ses profondes connaissances en droit germanique. Aussi a-t-il un grand nombre d'ouvrages. En voici les principaux : I. *Opusculum mandatorum* (*Kleine teutsche schriften*) Erfurt, 1751 — 53, deux parties, in-8°. II. *Institutiones historico-literariæ. Accessit Car. de fatis scholæ juris civilis manæ oratio*, Helmstedt, 1751, in-8°; ibid., 1756, in-8°, augmenté. III. *Institutiones juris Germanici privati*, Halle, 1753, in-8°, troisième édition, augmentée; 1774, in-8°. IV. *Specimen thesæ juris Cambialis*. A la suite de *Elementa juris Cambialis* d'Hugonius, Francfort et Leipzig, 1764, in-8°; idem, augmenté. Nuremberg, 1764, in-8°. V. *Principes de droit allemand, par demandes et réponses, avec des notes*, Halle, 1759, in-8°; VI. *Traité du droit romain, dans les divers états où il a existé, ou composé ce vaste empire*, Francfort et Leipzig, 1760, in-4°. VII. *Recueil de quelques causes célèbres*, Halle et Helmstedt, 1777, 10 parties in-8°. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand. VIII. *Opuscula juridica variorum*, Halle, 1771, in-4°.

nombre de dissertations académiques dans le nombre desquelles on trouve seulement : *Disputatio de jure vestali populi*, Helmstædt, 1752, in-4°. Il connaissait à fond toutes ses branches du droit ancien et moderne. Son style est clair et précises, ses discussions sont vives et animées, sont preuve d'autant de sagesse que de justesse dans l'esprit. Il extrêmement recherché et en Allemagne. Il a donné, en plusieurs excellentes éditions, ouvrages de droit, revus par beaucoup de soin, et a contribué à la rédaction de plusieurs journaux. On lui doit aussi des (anonymes) de plusieurs françaises, en allemand. —

Jean EISENHART, professeur de droit à Helmstædt, après avoir signé successivement dans l'université, l'histoire, la poétique, la morale, a aussi laissé un assez grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, tous en latin, et peu connus aujourd'hui. Il était né en 1645, à Vieille Marche de Brandebourg, et mourut à Steiu, le 9 mai 1711.

G—T.

GEORGE-HENRI EISENMANN (GEORGE-HENRI), médecin, né à Strasbourg, mort dans la même ville en 1711. Il fit de brillantes études, et se distingua avec un égal avantage dans les belles-lettres, de la philosophie, des mathématiques, de la philosophie de la médecine. Il soutint, pour la licence, deux thèses qui furent favorables de ce qu'il put par la suite. Avant de recevoir le bonnet de docteur, Eisenmann visita plusieurs universités, de Hollande et d'Allemagne, puis, de nouvelles connaissances le retournant dans sa patrie, il

continua à cultiver les sciences naturelles ; et la chaire de physique, devenue vacante, en 1733, lui fut confiée. Cette occupation ne put le distraire de ses études médicales. Il enseignait, dans des leçons publiques, l'anatomie et la médecine, avec autant de succès que la physique. En 1756, il fut élu à la chaire de pathologie, et se consacra, jusqu'à sa mort, à l'enseignement de cette branche importante de la médecine. Quoique ce médecin ait enseigné l'anatomie, avec distinction, il n'a point fait faire de progrès à cette science. Il répétait dans ses leçons tout ce que contenait l'excellent traité de Winslow, qu'il savait par cœur. La mémoire prodigieuse dont il était doué, contribua beaucoup aux succès éclatants qu'il obtint dans la carrière de l'enseignement. Il joignait, à cette mémoire, un esprit judicieux, mais peu inventif. Il n'a publié que ses *Tabulae anatomicae quatuor uteri duplicis observationem rariorem sistentes*, Strasbourg, 1752, gr. in-fol. Le même ouvrage a été traduit en français et publié à Strasbourg, sous le même format et dans la même année. F—A.

EISENMENGER (JEAN-ANDRÉ), savant philologue, naquit à Mannheim, en 1654. Il fit ses études à Heidelberg, et son zèle pour l'hébreu fut si agréable à l'électeur Charles-Louis, qu'il lui promit de le faire voyager à ses frais dans les pays étrangers, et surtout en Orient. Il l'envoya d'abord en Hollande et en Angleterre, pour qu'il se perfectionnât encore dans l'étude de cette langue. La mort de l'électeur, arrivée en 1680, l'empêcha de terminer le grand voyage qu'il venait d'entreprendre. Lors de la prise et de la destruction de Heidelberg en 1693, il se rendit avec la cour de l'électeur à Francfort sur le Mein,

yeobint la charge d'archiviste. Lorsque l'électeur palatin, Jean Guillaume, eut appris qu'il avait le projet de mettre au jour son ouvrage du *Judaïsme dévoilé*, il le nomma professeur de langues orientales à Heidelberg, en 1700, et c'est là qu'Eisenmenger mourut, le 20 décembre 1704, d'une attaque d'apoplexie. La publication de son ouvrage du *Judaïsme dévoilé*, Francfort, 1700, 2 vol. in-4°, Koenigsberg, 1711, 2 vol. in-4°, excita de vives rumeurs. Les juifs obtinrent successivement trois mandats impériaux contre son livre, et le roi de Prusse le fit imprimer à ses frais. Eisenmenger y avait travaillé pendant dix-huit ans. Il y déploya des connaissances très étendues; mais on lui reproche de s'être montré trop passionné et souvent injuste dans ses acensations. Eisenmenger avait beaucoup travaillé à un *Lexicon orientale harmonicum*, que sa mort l'empêcha de publier.

G—T.

EISENSCHMID (JEAN-GASPARD), célèbre mathématicien, naquit à Strasbourg le 15 novembre 1656. Son père, simple potier d'étain, jouissait d'une grande considération et avait même exercé des charges municipales; en mourant il laissa à son fils l'exemple de ses vertus, et de bons parents qui prirent soin de son éducation. Le jeune Eisenschmid eut terminé, en peu d'années, le cours de ses études classiques. Il fut admis, en 1673, à suivre les leçons de l'université, et trois ans après, il soutint une thèse *De umbilico terræ*, avec un succès qui présagea ceux qu'il obtiendrait dans la suite. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il s'appliqua à la médecine, par le désir d'avoir un état qui le rendit indépendant, mais il ne négligea pas les mathématiques pour lesquelles son penchant était déjà dé-

claré. En 1681, il légé des médecins se rendit, la même il se lia d'une étroite amitié avec Jean-Jacques Vernay et Tournefort, les plus célèbres universitaires d'Italie, d'Allemagne et de Strasbourg. En 1686, il fut nommé docteur en médecine peu après. Un an après, en 1687, il fut élu, en 1696, culté de marcher et d'aller à l'exercice de ses idées se reportant sur l'étude des mathématiques des sciences. En 1699, il eut une correspondance très étendue avec ses confrères. Beland étaient au nombre de ses amis. Eisenschmid mourut le 4 décembre 1711, d'une maladie qui lui ôta sans lui ôter le goût de la possibilité de s'y appliquer plusieurs mémoires sur différents objets d'astronomie ou de physique. Le recueil de l'académie de Strasbourg et dans les journaux de Trevoux. On a écrit de lui : *tribe de figura spheroidæ*, Strasbourg, 1699. C'est, dit Lalande, qui occasionna la découverte du alongement de la terre. Il n'a cessé qu'en 1700. *ductio nova ad logarithmicas J. Schmid*, ibid., 1700. Tables de Képler et de Newton, *ponderibus et mensuris manorum, græcorum, latinæ nec non de valore*, ibid., in-8°, 1708. Ouvrage savant qui eût encore paru.

avec beaucoup de précision, ses mesures sont en général un peu fortes, car il donne au pied 1324 parties, et $\frac{1}{2}$, du pied de 1440, tandis que toutes les herches postérieures le fixent près à 1306 ou 1307. W—s. LER (TOMIX), pieux enthousiaste protestant, né à Nuremberg le 13, s'appliqua d'abord à la justice, et fut pendant sept ans directeur de cabinet de la duchesse de Saxe-Eisenach. Revenu en sa patrie en 1713, il abandonna tout pour se livrer à la première éducation des enfants, et se lia d'une amitié particulière avec le fameux virgile Tennhardt. Après divers succès entrepris pour des établissements philanthropiques, il fonda en 1714 à Helmstedt une école particulière pour les pauvres enfants. Le duc de Brunswick favorisa ce projet, y joignit bientôt une école pour les pauvres filles. Tout le bien qu'il fit par le zèle d'Eisler n'empêcha pas son piétisme et son attachement à Tennhardt de lui susciter de nombreux adversaires et de le faire passer pour un fanatique. Il mourut le 10 octobre 1753, après avoir publié un allemand quarante-sept ou quarante-huit opuscules, dont Meusel a donné le détail. Nous citerons seulement :

I. *Règles fondamentales et principes sur l'orthographe allemande et sur les homonymes*, Nuremberg, 1718, in-8°, fig.; II. *Le christianisme actuel confondu par les mythes et les païens*, Bidingen, 1722, in-8°; III. *Description de l'école des pauvres de Helmstedt, avec une Notice abrégée des principaux établissements de charité du même genre*, Helmstedt, 1737, in-8°. Il en publia une autre en 1742, in-8°. C. M. P.

EIZAC BARÈCH, ou BARUCH, fils d'un célèbre rabbin, mort à Constantinople en 1664, a laissé, sous le titre de *Semences bénites*, des discours sur le Pentateuque, qui ont été bien reçus des docteurs de sa nation, et réimprimés en divers lieux. La 2^e. partie contient une explication littérale du Cantique des Cantiques, du livre de Ruth, d'Esther et de l'Écclésiaste. La 3^e. partie, publiée ensuite, est de son neveu. J—W.

EKEBERG (GUSTAVE), capitaine de l'amirauté suédoise, né en Suède et mort près de Stockholm le 4 avril 1784, à l'âge de soixante-huit ans. Il s'engagea au service de la compagnie des Indes établie à Gothenbourg en 1733, fit plusieurs voyages à l'Inde et à la Chine, et séjourna treize mois à Canton. Ces voyages, bien dirigés par le capitaine, furent très-heureux, procurèrent à la compagnie des millions en bénéfice, et fondèrent son crédit tant en Suède que dans l'étranger. Plusieurs inventions utiles et des observations intéressantes qu'il avait recueillies pendant ses voyages méritèrent à Ekeberg une grande réputation, même en Angleterre, où il obtint des distinctions flatteuses. Gustave III le créa chevalier de l'ordre de Vasa, et l'académie des sciences de Stockholm le plaça parmi ses membres. A sa mort le docteur Sparman fut chargé par cette société savante de composer son éloge. Ekeberg l'avait mené au Cap de Bonne-Espérance, et avait favorisé ses recherches; le botaniste lui témoigna sa reconnaissance en donnant le nom d'*Ekebergia* à un genre qu'il forma d'un bel arbre de ces contrées; mais on l'a réuni depuis au *Trichilia*. On a d'Ekeberg : I. *Relation sur l'économie rurale des Chinois*, imprimée dans les mémoires

de l'*académie*, 1754; il a donné dans la même collection une notice sur le *souï* ou *soja*, sauce fort estimée des Chinois et des Japonais, et une description de l'île de Fernand de Noronba. II. *Voyage aux grandes Indes dans les années 1770 et 1771*, Stockholm, 1773. Ces deux ouvrages sont écrits en langue suédoise. Le premier a été traduit en allemand à la suite de la traduction des voyages d'Osbeck. C—AU et D-P-s.

EKEBLAD (CLAUDE, comte DE), sénateur de Suède, issu d'une des plus anciennes familles de ce pays. Il naquit sous le règne de Charles XII, et se distingua dans les crises politiques qui suivirent ce règne fameux. Après avoir pris part aux affaires publiques dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur du roi en France, où il resta jusqu'en 1746. Rappelé en Suède, il obtint une place dans le sénat, et en 1761 il fut nommé ministre des affaires étrangères. Attaché au parti des chapeaux, il travailla à le faire dominer et à rapprocher la cour de Stockholm de celle de Versailles. Son crédit se maintint pendant plusieurs années; mais en 1766 l'Angleterre et la Russie étant parvenues à faire triompher le parti des bonnets à la diète, il perdit toutes ses places. Une autre révolution le ramena au timon des affaires en 1769. Il entreprit alors de nouvelles négociations avec la France au nom du roi de Suède, et mit les deux cours dans cette relation étroite qui eut tant d'influence sur le succès de la révolution que fit Gustave III en 1772. Cet habile ministre mourut le 9 octobre 1771. Son éloge fut lu dans une séance publique de l'ac-

démie des sciences par le s Hæpkon. Le comte d'Ekebl. membre de cette société savante pendant plusieurs années, il l'université d'Abo en qualité de celier.

EKSTROEM (DANIEL), ancien suédois, naquit en 1711 un village de Sudermanie, père était coutelier. Ayant été apprentissage chez un menu peu habile, il surpassa bien maître, et chercha l'occasion de faire de nouveaux progrès. avoir étudié les mathématiques physiques à Upsal, il ouvrit un atelier à Stockholm, et se fit connaître d'une manière distinguée. Anders lui conseilla de se rendre en Angleterre pour perfectionner son talent, et les états du royaume accordèrent une somme pour prendre le voyage. Revenu dans le pays, il fit des instruments de mathématiques, qui furent recherchés non seulement en Suède, mais en Danemark, en Russie même en Espagne. En 1751, le gouvernement lui accorda le titre de recteur des établissements de sciences, avec une pension; et à peu près dans le même temps, l'académie de Stockholm le plaça parmi ses membres. Il ne jouit pas longtemps de ces distinctions flatteuses, étant mort le 30 juin 1755, à l'âge de 44 ans. L'académie fit frapper une médaille en son honneur, et le célèbre astronome Wargentin lut son éloge dans une séance publique. On trouve, dans les *Mémoires* de cette société savante, la description des instruments que Ekstroem avait perfectionnés. (





LEBOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893.

